

---

Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

---

1930

## Volume 95: 1930

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>

 Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

---

### Recommended Citation

Volume 95: 1930, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).  
<http://via.library.depaul.edu/annales/95>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact [digitalservices@depaul.edu](mailto:digitalservices@depaul.edu).

ANNALES  
DE LA CONGRÉGATION  
DE LA MISSION  
ET DE LA COMPAGNIE  
DES FILLES DE LA CHARITÉ





SAINT VINCENT DE PAUL

---

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

ET DE LA COMPAGNIE

DES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

---

TOME 95 — ANNÉE 1930. N° 1

N° 376

45743



A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

1930



## L'ASSISTANCE DES GALÉRIENS EN FRANCE

### PAR SAINT VINCENT DE PAUL ET SES ENFANTS

Plus peut-être que tous les autres malheureux, les forçats avaient droit à la sollicitude de saint Vincent de Paul, car son titre d'aumônier général des galères lui imposait des devoirs à leur égard. Pour rendre sa charité plus efficace et plus étendue, il associa ses prêtres à cette œuvre. L'assistance spirituelle des galériens est une des obligations imposées par le contract qui donna naissance, le 17 avril 1625, à la Congrégation de la Mission<sup>1</sup>.

En ce temps, les criminels condamnés aux galères étaient conduits à Paris dans une prison spéciale placée sur la paroisse de Saint-Roch, à proximité de l'église. Tous les six mois, lorsque la *chaîne* partait pour Marseille, la prison se vidait, puis peu à peu elle se remplissait de nouveau. On s'imaginerait difficilement les souffrances physiques et morales de ces malheureux dans leurs cachots, malpropres et mal aérés, d'où ils ne sortaient jamais et où, suivant l'énergique expression du comte René de Voyer d'Argenson<sup>2</sup>, « ils pourrissaient tout vivants ».

Leur mort, regrettable en elle-même, privait, de plus, le roi du service qu'ils auraient pu lui rendre. Il eût été facile de les conduire sur le préau, mais là une surveillance sévère était nécessaire, et la modicité des ressources ne permettait pas d'avoir un nombre

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 201.

2. *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, par le comte René de Voyer d'Argenson, éd. Beauchet-Filleau. In-8. Marseille, 1900, p. 18.

suffisant de gardiens. Dans les derniers mois de l'année 1630, la Compagnie du Saint-Sacrement, touchée de compassion, prit à sa charge la solde de quatre gardiens supplémentaires; ce qui procura aux forçats la joie de quitter leurs basses fosses, quelques instants dans la journée, pour respirer un peu d'air pur.

La prison de Saint-Roch, installée dans une maison de louage, n'était pas susceptible de recevoir toutes les améliorations que réclamait la santé des galériens. Saint Vincent obtint du roi et des échevins de Paris, en 1632, leur transfert sur la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, dans une tour carrée qui faisait partie de l'ancienne enceinte et qui s'élevait, flanquée de deux tourelles, entre la porte Saint-Bernard et la Seine, sur le quai de la Tournelle, à quelques minutes du collège des Bons-Enfants.

Le ministère des missionnaires se trouvait facilité par ce rapprochement. Et pourtant, quoi qu'en dise Abelly<sup>1</sup>, ceux-ci ne s'occupèrent plus ou presque plus des forçats. Après enquête, la Compagnie du Saint-Sacrement pouvait constater, en 1634, que les prisonniers manquaient de tout, principalement des secours religieux. « Ils n'avaient d'ordinaire, écrit René de Voyer d'Argenson<sup>2</sup>, ni messe ni instructions quelconques; et la Compagnie pria un de ses confrères ecclésiastiques

1. *Op. cit.*, t. I, chap. xxviii, p. 127. Voici ses paroles : « Il sollicita et fit solliciter le feu roi Louis XIII... d'agréer... que cette ancienne tour qui est entre la porte de Saint-Bernard et la rivière fût destinée pour servir de retraite à ces pauvres enchainés; ce qui lui fut accordé en l'année 1632; et ensuite ils y furent conduits, et, pendant quelques années, ils n'y subsistèrent que par les aumônes des personnes charitables. M. Vincent, de son côté, pour n'être importun aux autres, pourvoyait lui seul à leur assistance spirituelle, leur envoyant des prêtres de sa Congrégation, qui demeuraient au collège des Bons-Enfants pour leur dire la sainte messe et pour les instruire, les confesser et consoler. »

2. *Op. cit.*, p. 56.

tiques de leur faire l'une et l'autre charité; ce qui s'observa pendant quelque temps avec assez de fidélité. »

Ce confrère était vraisemblablement Georges Froger, curé de la paroisse. Il s'entendit avec l'autorité diocésaine et obtint de l'archevêque, le 2 septembre 1634, une ordonnance par laquelle était organisé le service du culte dans la tour des galériens. Dans ce document, le prélat enjoint au curé ou à ceux qu'il députera d'ériger « une chapelle au lieu le plus convenable de la Tournelle », « d'y placer un autel portatif, d'y porter les meubles et les ornements nécessaires, d'y célébrer la messe les dimanches et jours de fête, de visiter les galériens malades, de leur administrer les sacrements et en général de s'occuper d'eux, comme un curé s'occupe de ses paroissiens<sup>1</sup> ».

Il semble bien, par conséquent, qu'avant le 2 septembre 1634, aucune messe ne se disait à la Tournelle. Cet abandon ne peut manquer d'étonner quand on pense à ce qu'était le zèle de saint Vincent de Paul. Il est certain que ce ne fut pas l'effet de sa négligence, mais plutôt le résultat de circonstances indépendantes de sa volonté.

Comme toutes les prisons de Paris, celle de la Tournelle dépendait du procureur général, non de l'administration des galères; l'aumônier général des galères n'était donc pas chargé, comme tel, de l'assistance spirituelle des forçats de la capitale. Cette assistance revenait de droit au curé de la paroisse, qui, d'ailleurs, la revendiquait; et c'est pourquoi, on vient de le voir, l'autorité diocésaine adressa son ordonnance à Georges Froger, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Si

1. Le ms. MM 492 des Arch. nat. nous a conservé (f<sup>o</sup> 185) la traduction officielle de ce document.

saint Vincent avait pris soin des galériens dans leur ancienne demeure, c'était bénévolement, du consentement et peut-être à la demande du curé de Saint-Roch.

Aux prescriptions contenues dans l'ordonnance archiépiscopale s'ajoutèrent, en 1639, en vertu d'un contrat, dont il sera parlé plus loin, de nouvelles obligations<sup>1</sup>.

L'aumônier de la Tournelle arrivait régulièrement à sa chapelle chaque jour vers les sept heures et demie. Il présidait la prière du matin, disait sa messe, visitait les malades, revenait, à la fin de la journée, pour la prière du soir, prenait la parole, le dimanche, pour la prône, enseignait le catéchisme deux fois la semaine, ou le remplaçait par une exhortation, suivant les besoins.

Avant le départ de la *chaîne* pour Marseille, une petite mission préparait les galériens à la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie et les aidait à supporter chrétiennement leurs peines et les fatigues du voyage, fatigues telles qu'assez souvent quelques-uns mouraient en chemin<sup>2</sup>.

Les funérailles des galériens morts à la Tournelle revêtaient une certaine solennité; suivant l'usage, six ecclésiastiques assistaient au service funèbre.

L'aumônier était encore le gardien vigilant de la morale dans ce milieu, où, sous un prétexte quelconque, les femmes de mauvaise vie cherchaient à pénétrer. Il veillait sur les abus et les signalait<sup>3</sup>.

1. La Compagnie du Saint-Sacrement dut, en 1633, cesser d'assurer le service religieux des prisons de Paris dont elle s'était chargée, à défaut d'autres, à cause des réclamations des curés qui considéraient cette immixtion comme une « injure à leur dignité pastorale ». (*Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, p. 39.) Il semble donc que la cession de l'aumônerie des prisons au clergé des paroisses fut une mesure générale.

2. Une lettre nous apprend qu'en 1662, dix-huit forçats moururent pendant le trajet. (Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 77, f<sup>o</sup> 342.)

3. Arch. nat., MM 492, f<sup>o</sup> 187 v<sup>o</sup>.

Sa tâche lui était facilitée par l'appui qu'il trouvait dans la Compagnie du Saint-Sacrement, dont l'activité fut grande en faveur des forçats, tant au point de vue matériel que sous le rapport moral et religieux.

Ces malheureux méritaient compassion. Maltraités par leurs geôliers, obligés d'acheter les vivres à des prix qui dépassaient de beaucoup les prix ordinaires, ils payaient presque tous leur tribut à la maladie et, chaque année, plusieurs succombaient aux privations. Les malades n'étaient pas mieux traités que les autres. A eux, comme aux valides, l'administration ne fournissait que du pain et de l'eau. Ceux qui n'avaient pas d'argent devaient se contenter de cette maigre pitance.

Autre abus. Le scribe chargé d'inscrire le nom des galériens sur le registre d'entrée ne marquait pas la durée de la peine. Aussi cette peine était-elle prolongée suivant les caprices des administrateurs.

La Compagnie du Saint-Sacrement engagea vigoureusement la lutte contre ces déplorables pratiques. Elle les dénonça au procureur général, délégua plusieurs de ses membres pour visiter régulièrement la Tournelle, vota des fonds pour procurer aux malades bouillons et remèdes, retira du greffe le rôle des condamnations et en prit deux copies, une pour les forçats, l'autre pour les Compagnies d'Aix et de Marseille, afin que, la durée de la peine connue, l'élargissement du prisonnier ne fût pas différé au delà du temps fixé par le jugement<sup>1</sup>.

Il est vraisemblable que saint Vincent eut une grande part, la principale peut-être, dans ces décisions de la Compagnie. Personne n'a porté autant d'intérêt que lui à cette œuvre des forçats. D'un côté, comme aumônier général des galères, il ne pouvait rester indiffé-

1. *Op. cit.*, p. 54-56.



rent à leur sort; de l'autre, ses biographes et ses propres écrits nous montrent qu'il s'est toujours préoccupé de leur assurer les secours nécessaires au triple point de vue matériel, moral et religieux.

Pour atteindre ce but, il fit appel aux organisations qu'il avait fondées : aux dames de la Charité établies sur la paroisse de Saint-Nicolas et à celles de l'Hôtel-Dieu, qui apportèrent aux forçats leurs consolations et leurs aumônes; aux Filles de la Charité, qui devinrent les servantes des forçats, comme elles étaient déjà, dans les paroisses, les servantes des pauvres; aux prêtres de la Conférence des mardis, qui donnèrent maintes fois des missions à ces malheureux dans les jours qui précédaient le départ de la *chaîne*.

Dès que la prison fut transférée à la Tournelle, Vincent de Paul écrivit à Louise de Marillac, alors supérieure de la Charité de Saint-Nicolas : « La charité vers ces pauvres forçats est d'un mérite incomparable devant Dieu; vous avez bien fait de les assister et vous ferez bien de continuer en la manière que vous le pourrez, jusqu'à ce que j'aie le bien de vous voir, qui sera dans deux ou trois jours. Pensez un peu si votre Charité de Saint-Nicolas s'en voudrait charger, au moins pour quelque temps. Vous les aideriez de l'argent qui vous reste. Mais quoi! cela est difficile, et c'est ce qui me fait jeter cette pensée en votre esprit à l'aventure<sup>1</sup>. »

La Charité de Saint-Nicolas donna ce qu'elle put. La maison de Saint-Lazare suivit son exemple. Ces aumônes, ajoutées à celles de la Compagnie du Saint-Sacrement, étaient loin de répondre aux besoins. Quelle ne fut pas la joie de saint Vincent d'apprendre, un jour de l'année 1639, qu'un riche financier, M. Cor-

1. *Saint Vincent de Paul*, t. I, p. 166.

nuel, mort récemment, léguait 6000 livres de rente aux forçats!

Cette joie ne dura pas. Au lieu de suivre la volonté paternelle, l'héritière, influencée par son mari, prétendit tout garder pour elle. Le saint prêtre mit en œuvre tous les moyens que lui suggéraient son cœur et sa diplomatie. De hauts personnages se joignirent à lui. L'intervention de M. Molé, procureur général, fut décisive. En lui remettant le capital, la dame demanda que l'administration temporelle en fût confiée à perpétuité aux procureurs généraux. Restait à fixer l'emploi des revenus annuels. Sur son désir, des Filles de la Charité furent mises au service des forçats. Saint Vincent, appuyé par les dames de la Charité, suggéra au procureur général de prélever 300 livres de rente pour l'amélioration du service religieux, moyennant certaines conditions qui élargissaient le cercle des occupations de l'aumônier de la Tournelle au delà de ce qu'exigeait l'archevêque de Paris par son ordonnance de 1634<sup>1</sup>.

Ce fut en 1640 que les Filles de la Charité commencèrent leurs fonctions auprès des forçats. Saint Vincent leur donna un règlement, qui témoigne à la fois de sa sollicitude pour elles et pour eux : pour elles, car il ne se dissimulait pas les dangers auxquels elles seraient exposées dans ce milieu corrompu ; pour eux, car leurs souffrances remplissaient son cœur de compassion.

L'assistance spirituelle et corporelle des galériens, tel est le double emploi que le saint Fondateur assigne à ses filles. L'assistance corporelle s'étendait à tout ce qui regardait la nourriture, le linge et le soin des malades. Elles allaient acheter les vivres et même, si

1. Arch. nat., MM 492, f° 189 v°; Abelly, *op. cit.*, t. I, chap. XXVIII, p. 128.

l'argent manquait, elles allaient quêter auprès des personnes charitables<sup>1</sup>. Elles apprêtaient les repas et, une fois le jour, apportaient à chaque prisonnier « son petit ordinaire » pour toute la journée, aidées par un gardien, si la marmite était trop lourde.

Les malades étaient l'objet d'attentions toutes particulières. Rien n'était négligé pour les guérir, les consoler ou les préparer à paraître devant Dieu : visites, remèdes, nourriture plus soignée et renouvelée à chaque repas, encouragements, démarches en vue d'amener les plus dangereusement atteints à recevoir les sacrements de pénitence, d'eucharistie et d'extrême-onction. La mort venue, elles s'occupaient de l'ensevelissement et des funérailles.

Aux sœurs revenait encore le soin de la lingerie. Les forçats recevaient, chaque samedi, leur paquet de linge propre et, avant le départ de la *chaîne*, la provision du linge nécessaire pour la durée du voyage.

Les quelques jours qui suivaient ce départ et précédaient l'arrivée d'autres galériens n'étaient pas, pour elles, des jours de repos; au contraire, le travail était plus grand que d'habitude, car il fallait renouveler la literie, laver à grande eau la salle commune, mettre de l'ordre partout.

Telles étaient, à la Tournelle, les occupations des Filles de la Charité. Saint Vincent voulait qu'elles fussent non seulement les servantes, mais les anges des forçats. Il leur demandait d'écarter de la Tournelle les visiteurs de mauvaise vie ou de mauvais conseil, d'y attirer les dames de la Charité et de s'assurer discrètement, à l'approche du départ de la *chaîne*, que les dispositions étaient prises pour la mission d'usage.

La fréquentation des forçats et même de leurs gar-

1. *Saint Vincent de Paul*, t. IV, p. 426.

diens présentait plus d'un inconvénient. Ainsi saint Vincent engageait-il celles de ses filles qui étaient employées à la Tournelle à prendre toutes les précautions utiles pour se mettre à l'abri du danger. Il leur recommandait de ne se montrer que si une raison d'office l'exigeait; de ne pas s'isoler l'une de l'autre, sauf nécessité; d'être modestes, réservées, retenues, prudentes; de ne pas engager de conversations inutiles; de faire les sourdes si on leur disait quelque parole légère; ou même, si on prenait trop de liberté à leur égard, de répondre sèchement ou de sortir; d'adresser, chaque jour, quelque prière spéciale au Saint-Esprit pour obtenir de rester pures; et d'avoir pleine confiance qu'il les exaucera, comme il exauça les trois enfants dans la fournaise ardente, car Dieu ne peut priver de sa grâce ceux qui s'exposent pour pratiquer la charité et l'obéissance. « Soyez, ajoute saint Vincent, comme la lumière du soleil, qui passe continuellement sur les ordures sans pourtant se salir tant soit peu. »

Les sœurs trouvaient encore dans leurs règles des leçons de douceur et de patience, vertus qu'elles avaient souvent l'occasion de pratiquer, car les caractères difficiles, insolents et violents n'étaient pas rares parmi les forçats. Elles y lisaient ces mots : « Elles se donneront de garde de leur donner tant soit peu l'occasion de se plaindre d'elles; et pour cela elles ne leur parleront point rudement, ni ne leur reprocheront point les mécontentements qu'elles auraient reçus d'eux, ni ne contesteront non plus avec eux pour se justifier quand ils accuseront faussement; au contraire, elles s'étudieront à ne leur dire mot sans grande nécessité et à les prendre par douceur et comparaison, en la vue du pitoyable état où ils sont d'ordinaire, tant de l'âme que du corps, et de ce qu'avec tout cela ils ne

laissent pas d'être les membres de celui qui s'est fait esclave pour nous racheter tous de la servitude du démon. » Le saint Fondateur permet, recommande même, à ses filles de se venger, mais chrétiennement, en priant Dieu pour les forçats qui les insultent, comme « faisait saint Étienne pour ceux qui le lapidaient ».

Les Filles de la Charité se conformèrent à ces conseils, mais aucune peut-être aussi parfaitement que sœur Barbe Angiboust. On loua grandement sa patience, après sa mort, au cours de l'entretien dans lequel ses vertus furent passées en revue. Écoutons ce touchant dialogue entre sa compagne Jeanne Luce et saint Vincent :

— Mon Père, j'ai demeuré aux Galériens avec elle. Elle avait une grande patience à supporter les peines qui s'y rencontrent, à cause de la mauvaise humeur de ses gens. Car, quoiqu'ils fussent animés quelquefois contre elle jusqu'à lui jeter le bouillon et la viande par terre, lui disant ce que l'impatience leur suggérait, elle souffrait cela sans rien dire et le ramassait doucement, leur témoignant aussi bon visage que s'ils ne lui avaient rien fait ni dit.

— Oh ! voilà l'affaire : leur témoigner aussi bon visage qu'auparavant.

— Mon Père, non seulement cela, mais elle a empêché cinq ou six fois les gardes de les frapper.

— Or sus, mes sœurs, s'il y en a ici quelques-unes qui aient demeuré aux Galériens et qui aient voulu tenir tête à ces braves gens, leur rendant mal pour mal et injures pour injures, affligez-vous, voyant qu'une de vos sœurs, qui portait même habit que vous, quand on lui jetait la viande qu'elle leur portait, ne disait mot, et, si on les voulait frapper, ne le pouvait souffrir<sup>1</sup>.

1. *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 645.

Le dévouement des sœurs employées au service des forçats était d'autant plus méritoire que leurs occupations présentaient moins d'attrait à la nature. Saint Vincent avait souvent besoin de les encourager. Un jour, après avoir parlé de l'œuvre des Enfants-Trouvés, il engagea ses filles à remercier Dieu d'avoir été chargées par lui de celle des galériens. « Oui, mes Sœurs, c'est Dieu qui vous l'a donnée, sans que vous y eussiez pensé, ni Mlle Le Gras non plus que moi ; car c'est ainsi que les œuvres de Dieu se font, sans que les hommes y pensent. Lorsqu'une œuvre n'a point d'auteur, on doit dire que c'est Dieu qui l'a faite. Mais quel est cet emploi ? C'est l'assistance des pauvres criminels ou forçats. Ah ! messœurs, quel bonheur de servir ces pauvres forçats, abandonnés entre les mains des personnes qui n'en ont point de pitié ! Je les ai vus, ces pauvres gens, traités comme des bêtes ; ce qui a fait que Dieu a été touché de compassion. Ils lui ont fait pitié. En suite de quoi sa bonté a fait deux choses en leur faveur : premièrement, il leur a fait acheter une maison ; secondement, il a voulu disposer les choses de sorte qu'ils fussent servis par ses propres filles, puisque dire *une Fille de la Charité*, c'est dire *une fille de Dieu*<sup>1</sup> ».

C'est ainsi que le saint prêtre relevait les emplois les plus bas aux yeux du monde en montrant ce qu'ils avaient de grand aux yeux de la foi. Ses filles puisaient dans ces exhortations souvent renouvelées la force nécessaire pour ne pas se laisser abattre ; elles se sentaient heureuses d'être les servantes des forçats ; elles se glorifiaient de ce titre et en remerciaient Dieu comme d'une grâce insigne.

Suivons les forçats à Marseille. La vie qu'ils vont y mener ne sera pas, comme à la Tournelle, une vie

1. *Saint Vincent de Paul*, t. X, p. 125.

d'inaction. Ils la passeront sur les galères, deux cent soixante-quinze par navire, en compagnie de quatre-vingts soldats. Là, fixés à leur banc par des chaînes, liés deux à deux à un même boulet, les épaules nues et la tête couverte d'un bonnet de laine rouge, ils devront ramer vigoureusement, sous peine d'être fouettés jusqu'au sang, parfois même jusqu'à la mort.

Les galères, bâtiments longs et plats, étaient défendues par cinq canons et une douzaine de pierriers. Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, leur nombre, à Marseille seulement, dépassait la quarantaine. Le capitaine se tenait à la poupe du navire. Près de lui, le comite, ou chef des galériens, recevait et transmettait ses ordres. Deux sous-comites, l'un au milieu de la galère, l'autre à l'avant, près de la proue, menaçaient de leur fouet les épaules des rameurs.

Les galériens eurent, à Marseille même, deux grands protecteurs : Jean-Baptiste Gault, de l'Oratoire, évêque de cette ville, et Gaspard de Simiane, chevalier de la Coste, membre de la Compagnie du Saint-Sacrement.

Jean-Baptiste Gault, sacré à Paris, dans l'église Saint-Magloire, le 5 octobre 1642, était digne, à tous les points de vue, du choix fait de sa personne pour occuper le siège de Marseille. Le temps qu'il passa dans la capitale après son sacre ne fut pas perdu pour son diocèse. Il prit les dispositions qui lui semblaient utiles pour le bien des âmes et envisagea surtout les moyens de venir en aide aux forçats.

Parmi les personnages de Paris qui s'intéressaient particulièrement à leur sort, saint Vincent de Paul, aumônier général des galères, et la duchesse d'Aiguillon, tante d'Armand-Jean du Plessis, duc de Richelieu, alors général des galères, étaient au premier rang. Le

prélat les vit et tous trois convinrent qu'une grande mission serait donnée à ces malheureux captifs. Ils parlèrent encore des forçats malades, de l'abandon dans lequel ils se trouvaient et des moyens d'élever pour eux un hôpital.

Jean-Baptiste Gault fit son entrée dans sa ville épiscopale le 9 janvier 1643. On ne tarda pas à constater combien grande était sa charité pour les pauvres et les malades. Il visita les hôpitaux, pénétra dans les taudis les plus misérables et laissa partout d'abondantes aumônes. Il allait commencer une mission à Aubagne, dont les évêques du diocèse étaient seigneurs, quand on lui annonça que cinq missionnaires, envoyés par saint Vincent de Paul pour donner la mission aux forçats, venaient d'arriver à Marseille. On était au mois de mars. On parlait d'un prochain départ des galères pour la Catalogne. Le temps pressait. La mission d'Aubagne fut remise à plus tard et l'on hâta les préparatifs de celle des forçats.

Il fallait d'abord trouver des missionnaires, car ceux qu'avait envoyés saint Vincent, sous la direction de M. du Coudray, ne suffisaient pas. M. d'Authier, fondateur des prêtres du Très Saint-Sacrement, en prêta huit; des Oratoriens se présentèrent; les Jésuites se chargèrent des galères sur lesquelles ils remplissaient les fonctions d'aumôniers. Quelques prêtres italiens étaient sur le point de repasser en Italie; l'évêque les retint pour la confession des forçats de leur nation.

Un plan fut dressé. Chaque galère aurait deux ou trois prêtres durant vingt jours. La première semaine serait consacrée à l'enseignement des principaux éléments de la doctrine catholique; le reste du temps, on disposerait les forçats à la réception des sacrements. Une première série de galères évangélisée, on passerait à une seconde, puis à une troisième. Ainsi on espérait



venir à bout en deux mois de l'immense travail qui se présentait<sup>1</sup>.

La mission put commencer dans la seconde moitié de mars<sup>2</sup>. L'évêque allait d'une galère à l'autre; il catéchisait, prêchait, confessait, consolait, promettait son appui à ceux qui se plaignaient d'injustices. Les missionnaires, entraînés par son exemple, furent admirables de zèle et de bonté. Ils ne regardèrent ni à la fatigue, ni à la qualité des personnes qui les écoutaient, ni aux résistances qui se manifestèrent les premiers jours.

Le succès fut complet. « On ... a vu, dit un témoin oculaire<sup>3</sup>, des choses tout à fait étranges et extraordinaires; des gens qui avaient passé des dix et des vingt ans sans se confesser et qui s'opiniâtraient à ne le point faire tant qu'ils seraient aux galères, se rendre néanmoins à ce devoir; plusieurs Turcs demander et recevoir la grâce du saint baptême; quantité d'hérétiques<sup>4</sup> abjurer leur erreur; et tout plein d'autres conversions qui pourraient passer pour miraculeuses. La grâce de Dieu fut si forte dans cette mission qu'il ne resta presque point de galérien qui ne fît sa confession générale, mais avec des sentiments de contrition si grands, qu'on en voyait qui voulaient mourir aux pieds de leur confesseur. Depuis, les galères tout entières ont communiqué, au lieu qu'auparavant l'on y trouvait à peine trois ou quatre forçats qui communiquassent à Pâques. On n'a jamais remarqué en eux une obéissance plus grande; on ne les entend plus jurer ni

1. Marchetty, *Vie de messire J.-B. Gault*. Paris, 1650. In-4, p. 247.

2. Dans une lettre écrite au P. d'Arcy, le 5 mai, Jean-Baptiste Gault déclare que la mission est commencée depuis un mois et demi. (Marchetty, *op. cit.*, p. 264; cf. le même auteur, p. 246.)

3. Marchetty, *Vie de Messire J.-B. Gault*. Paris, 1650. In-4, p. 256.

4. Une trentaine, dit M. du Coudray. (*Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 395.)

renier le nom de Dieu... Dès qu'ils sont éveillés, ils font tous ensemble les prières qu'on leur a prescrites, et, le soir, après avoir chanté les litanies de la sainte Vierge, l'un d'eux lit tout haut un acte de contrition, afin que tous les autres... le forment avec lui... A midi, on sonne une clochette pour avertir de dire la salutation angélique... Les fêtes et les dimanches, ils chantent vêpres, sur les deux heures, mais avec tant de dévotion que ceux qui les vont entendre n'en sortent pas moins satisfaits que du son des trompettes et de la douceur des hautbois qu'ils y mêlent pour les rendre plus solennelles. Le reste du jour, on voit de tous côtés plusieurs bancs entiers s'assembler pour faire des cercles, où, parmi ceux qui s'y trouvent, plusieurs lisent la vie des saints et les autres font quelque autre lecture de piété. »

Pierre de Bausset, prévôt de Marseille, ajoute que, de tous les forçats catholiques, six seulement refusèrent de s'approcher des sacrements<sup>1</sup>. Ces obstinés auraient peut-être fini par se laisser fléchir si la mission s'était prolongée plus longtemps. Malheureusement, les galères reçurent subitement l'ordre de partir pour la Catalogne. Il ne restait plus dans le port de Marseille, le 11 mai, que la galère *Monreale*<sup>2</sup>. S'il n'y avait plus assez de travail pour tous les missionnaires, il en restait encore assez pour les cinq prêtres de la Mission. Plusieurs Turcs avaient résolu d'embrasser la religion catholique; il fallait les catéchiser et les affermir dans leurs bonnes résolutions.

On décida, pour impressionner les Turcs restés fidèles à Mahomet, de donner à leur baptême toute la solennité possible. Les Turcs convertis étaient au nombre de dix. L'un d'eux, malade sur la *Monreale*,

1. *Tableau de la vie et de la mort de Mgr Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille*, par Pierre de Bausset. Paris, 1643. In-8, p. 42.

2. Ruffi, *op. cit.*, p. 125; Marchetti, *op. cit.*, p. 270 et 290.

fut reçu dans le sein de l'Église huit jours avant les autres; c'était prudent, car on craignait pour sa vie<sup>1</sup>.

Le dimanche 31 mai, fête de la Sainte Trinité, Marseille était en fête; une foule immense remplissait l'église cathédrale; l'eau sainte allait couler sur le front des neuf catéchumènes. Les cérémonies liturgiques se déroulèrent dans toute leur majesté et produisirent l'effet qu'on espérait. Deux Turcs se présentèrent à M. du Coudray pour lui déclarer qu'ils renonçaient, eux aussi, à leurs erreurs<sup>2</sup>. Le 13 juin, M. de la Coste écrivait que trois ou quatre autres demandaient à grossir le nombre des convertis<sup>3</sup>.

Par ses libéralités et son influence sur le général des galères, la duchesse d'Aiguillon avait pris trop de part à la mission pour que l'évêque de Marseille ne crût pas de son devoir de lui raconter les merveilles opérées par la grâce sur le cœur des galériens. Il lui écrivit dans le courant du mois d'avril<sup>4</sup>, le jour même où il allait donner l'absolution à quatre hérétiques, pour l'inviter à remercier Dieu des fruits de la mission.

Dans une autre lettre, adressée, le 5 mai, au P. d'Arcy, de l'Oratoire, l'évêque de Marseille manifestait encore sa joie des résultats obtenus.

Nul n'y contribua plus que lui. Sans cesse au travail, malgré une santé délicate, il trouvait dans l'ardeur de son zèle l'énergie nécessaire pour surmonter la fatigue. Les forces toutefois finirent par le trahir; une fluxion

1. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 395.

2. *Ibid.*, p. 398.

3. *La Compagnie du Très Saint-Sacrement de l'autel à Marseille*, par Raoul Allier, lettre à M. du Coudray, p. 156.

4. Et non le 6 mars, date donnée par Abelly (*op. cit.*, p. 36.) D'une part, la lettre à la duchesse d'Aiguillon suppose que les travaux de la mission étaient assez avancés; de l'autre, elle précède d'au moins une dizaine de jours la lettre au P. d'Arcy, qui est du 5 mai.

de poitrine se déclara le 11 mai et son état ne tarda pas à devenir inquiétant. M. du Coudray et ses quatre collaborateurs allèrent ensemble lui demander sa bénédiction. Il s'enquit des progrès de la mission et leur recommanda fortement de continuer leurs bons offices aux forçats<sup>1</sup>. A l'entendre, il s'estimait heureux d'avoir « pris son mal dans les galères » et « de mourir pour le service de son Maître » ; c'est là, disait-il, « mourir dans le vrai lit d'honneur<sup>2</sup> ».

Le saint évêque de Marseille expira le 23 mai 1643. La mort ne le surprit pas ; il l'attendait. La renommée de sa sainteté, accrue par le bruit des miracles que Dieu, disait-on, multipliait par son intercession, porta le roi et l'Assemblée du Clergé de France à demander une enquête canonique sur ses vertus en vue d'une prochaine béatification.

L'amélioration du sort des forçats, surtout des forçats malades, fut une des pensées dominantes de son épiscopat. En 1618, alors qu'il était général des galères, Philippe-Emmanuel de Gondi avait, vraisemblablement sur les conseils de saint Vincent, commencé, pour eux, la construction d'un petit hôpital, que l'insuffisance des fonds ne permit pas d'achever<sup>3</sup>. Jean-Baptiste Gault reprit le projet. Ce qui l'y poussait, il le dit dans sa lettre au P. d'Arcy, c'était le peu d'assistance que les forçats malades recevaient « corporellement et spirituellement ». « Ils meurent presque tous, ajoutait-il, abandonnés et désespérés, ne reçoivent jamais les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-Onction ».

Cette situation, hélas ! était la même depuis longtemps et toujours pour le même motif : l'argent faisait défaut. Le prélat eut recours à la charité de la duchesse

1. Marchetty, *op. cit.*, p. 289 ; Bausset, *op. cit.*, p. 42.

2. Marchetty, *op. cit.*, p. 292.

3. Ruffi, *La vie de M. le chevalier de la Coste*. Aix, 1659. In-8, p. 123.

d'Aiguillon, qui promet 9000 livres. Une simple promesse, même avec la certitude de toucher plus tard, ne mettait pas dans ses mains les ressources dont il avait besoin pour agir; et il voulait commencer sans retard. Que faire? Il emprunta. Toutefois, la pensée qu'il pouvait mourir avant d'avoir payé ses dettes l'effrayait. Il avait hâte de voir la duchesse d'Aiguillon tenir parole et, pour la presser, il lui envoya le P. d'Arcy. La duchesse expédia une lettre de change de 2000 livres, mais ce ne fut pas le saint prélat qui la reçut<sup>1</sup>. Si le regret d'avoir des créanciers attrista ses derniers moments, la pensée que l'entreprise, confiée au chevalier de la Coste, ne pouvait être en de meilleures mains, fut, pour lui, la meilleure des consolations.

Deux ans suffirent pour l'achèvement de l'hôpital, grâce, dit le comte d'Argenson<sup>2</sup>, aux libéralités de la duchesse d'Aiguillon et au zèle de saint Vincent de Paul. Dès que les premiers malades furent transportés à l'hôpital, M. de la Coste leur annonça cette bonne nouvelle à tous deux.

Il reprenait la plume, quelques jours après, pour donner de nouveaux détails. « Certes, écrit-il à saint Vincent<sup>3</sup>, je ne vous saurais exprimer la joie que reçoivent ces pauvres forçats lorsqu'ils se voient transportés de cet enfer dans l'hôpital, qu'ils appellent un paradis. A l'entrée seulement, on les voit guérir de la moitié de leur mal, parce qu'on les décharge de la vermine dont ils viennent couverts; on leur lave les pieds, puis on les porte dans un lit un peu plus mol que le bois sur lequel ils ont accoutumé de coucher.

1. La duchesse d'Aiguillon écrivit, le 29 mai, au prélat, qu'elle croyait toujours vivant. Sa lettre a été publiée par Marchetty, *op. cit.*, p. 209.

2. *Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement*, p. 91.

3. *Saint Vincent de Paul*, t. II, p. 526.

Et ils sont tous ravis de se voir couchés, servis et traités avec un peu plus de charité que dans les galères, où nous avons renvoyé grand nombre de convalescents qui y fussent morts. »

Il ne manquait à l'hôpital que l'approbation officielle du roi; elle lui fut envoyée au mois de juillet de l'année 1646<sup>1</sup>.

Les circonstances ne permirent pas aux prêtres de la Mission d'aller en Barbarie. Après la mission des forçats, M. du Coudray fut retenu en Provence par les pourparlers qu'il devait engager avec M. d'Authier au sujet de l'union projetée de la Compagnie des prêtres du Saint-Sacrement avec la Congrégation de la Mission. Ce fut vraisemblablement dans ce dessein qu'il se rendit à Brignoles.

Le chevalier de la Coste lui écrivit dans cette ville le 13 juin : « Je prie le Seigneur... que nous puissions avoir toujours ici trois ou quatre de vos valeureux champions pour faire la guerre au diable et l'empêcher de s'emparer de ces pauvres forçats, que Jésus-Christ a achetés au prix de son sang<sup>2</sup>. »

Ce vœu ne tarda pas à se réaliser. Le 25 juillet, après le retour de M. du Coudray à Paris, la duchesse d'Aiguillon et saint Vincent signaient une convention en vertu de laquelle la Congrégation de la Mission recevait 14000 livres, à charge, pour elle, d'entretenir à Marseille quatre missionnaires. Ces prêtres, y est-il dit, « auront la supériorité sur les aumôniers, qu'ils pourront ôter et remplacer selon qu'ils le trouveront plus utile pour la gloire de Dieu. Ils iront de cinq en cinq ans sur chacune des galères de Marseille et autres ports du royaume, pour instruire en l'amour de Dieu

1. On trouve une copie de ce document aux Archives nationales, fonds Marine B<sup>6</sup> 77, f<sup>o</sup> 231 et suiv.

2. Raoul Allier, *op. cit.*, p. 156.

les pauvres forçats et autres personnes étant esdites galères. Ils prendront encore le soin de l'hôpital des pauvres galériens de Marseille ». A ces engagements saint Vincent ajoutait celui d'envoyer des missionnaires en Barbarie, « quand il le jugerait à propos et pour consoler les pauvres chrétiens captifs et les instruire en la foi, amour et crainte de Dieu<sup>1</sup>. »

Les missionnaires arrivèrent à Marseille dans le courant de l'année 1644, sous la direction de François Dufestel. Ce nouvel établissement permettait à Vincent de Paul de s'acquitter plus facilement des devoirs que lui imposait sa charge d'aumônier général des galères. Cette charge, jusque-là personnelle, fut attachée, le 16 janvier 1644, au titre de supérieur général de la Mission, et, par le même édit, le roi permit aux supérieurs généraux d'en déléguer les pouvoirs au supérieur de la maison de Marseille<sup>2</sup>.

Les attributions de l'aumônier général des galères étaient très étendues : tout ce qui avait trait à la religion et à la morale le regardait; il lui appartenait aussi de signaler les abus et les injustices dont les forçats pouvaient être victimes, même dans l'ordre matériel. Il avait toute liberté de visiter les galères pour s'assurer que tout le monde était à son devoir : les forçats, les aumôniers, les gardiens, les médecins eux-mêmes. Les points sur lesquels portait son enquête étaient nombreux et variés. Est-on fidèle aux prières du matin et du soir et les fait-on en posture décente? Blasphème-t-on le nom de Dieu et les officiers imposent-ils une amende aux blasphémateurs? Se livre-t-on à la débauche les dimanches et fêtes? Ces jours-là, permet-on le jeu avant la messe et vend-

1. *Saint Vincent de Paul*, t. XIII, p. 298.

2. *Ibid.*, p. 302.

on des marchandises? Se trouve-t-il des hérétiques ou des Turcs en disposition d'entrer dans l'Église? Des coreligionnaires du dehors viennent-ils les visiter avec l'intention de les confirmer dans l'erreur? Les malades, s'il y en a, sont-ils confessés? Sont-ils visités et traités par les médecins et les chirurgiens? Reçoivent-ils du potage, de la viande et du pain? Permet-on l'entrée des galères à des femmes et à des jeunes garçons? Chaque forçat a-t-il sa chemise, son caleçon, sa casaque, son caban, son bonnet et ses bas? Le pain est-il suffisant? Sert-on tous les jours des fèves? Chaque galère a-t-elle une double tente<sup>1</sup>?

Les missionnaires rencontraient-ils sur leur chemin des forçats particulièrement éprouvés, des hérétiques ou des Turcs nouvellement convertis, ils s'arrêtaient pour consoler les premiers et encourager les seconds.

Ils revenaient sur les galères les veilles et avant-veilles des fêtes principales pour exhorter les forçats à s'approcher des sacrements. Ils leur procuraient ces jours-là, pour faciliter leur confession, des confesseurs de diverses langues.

Deux fois dans l'année, en mars et en octobre, des commissaires parcouraient les galères pour procéder à une sorte de conseil de revision. Les invalides reconnus comme tels étaient rendus à la liberté. L'aumônier royal ne manquait pas de se trouver à ces visites pour réclamer, s'il en était besoin, en faveur des malheureux que l'on jugeait à tort capables de rendre encore quelques services.

La mission se renouvelait tous les cinq ans. On voyait alors, comme en 1643, les infidèles demander le baptême, les hérétiques abjurer leurs erreurs et les

1. *Règlements relatifs aux devoirs des prêtres de la Mission tant envers les aumôniers des galères qu'envers les forçats.* (Arch. nat. S. 6707.)



pêcheurs les plus endurcis se jeter aux pieds du prêtre pour obtenir le pardon de leurs fautes.

L'assistance spirituelle des forçats exigeait autant d'aumôniers qu'il y avait de galères, et même un peu plus, car cinq prêtres leur étaient adjoints pour la confession des Allemands, des Italiens, des Irlandais, des Bas-Bretons et des Turcs convertis. Les aumôniers étaient commis par l'intendant et approuvés par l'évêque. L'aumônier réel les présentait. Il avait sur eux l'autorité d'un supérieur, veillait sur leur conduite et, s'il n'en était pas content, les révoquait.

« Nous voulons et enjoignons très expressément à notredit aumônier réel, lisons-nous dans les lettres royales, de tenir la main à ce que chaque galère ait un bon prêtre pour aumônier, qui soit savant, exemplaire et pratique en la charge du gouvernement des âmes, approuvé par l'Ordinaire..., que tous lesdits aumôniers vivent ensemble en communauté sous la direction et conduite de notredit aumônier réel ; et au cas que lesdits aumôniers ne se trouvent avoir les qualités et conditions nécessaires, ou qu'ils ne vécussent pas en bons prêtres, ledit aumônier réel pourvoira auxdites galères d'un autre bon prêtre en la place de ceux qu'il ne jugera propres, en vertu du pouvoir que nous lui en donnons par ces présentes <sup>1</sup>. »

Tous les quinze jours, de la Toussaint à la Trinité, il y avait, pour eux, dans l'établissement de la Mission, des conférences sur des sujets de spiritualité, de morale, de dogme ou de discipline.

Quand le roi ordonnait de chanter le *Te Deum*, ils s'assemblaient tous sur la galère *Réale*.

Les aumôniers suivaient leur galère sur mer. Quand elle était ancrée au port, ils s'y rendaient trois fois

1. Arch. nat. S 6707 ; MM 534, f. 239.

par jour : pour la prière du matin, pour celle du soir et pour l'instruction des forçats ignorants. Les dimanches et les fêtes, ils y disaient la messe, y chantaient vêpres et faisaient le catéchisme.

Chaque aumônier, à tour de rôle, avait son jour de garde sur la galère *Réale*. Ils se tenaient prêts, en cas d'accident, à porter les secours de la religion. La visite des malades de l'hôpital revenait aussi par roulement tantôt à l'un, tantôt à l'autre<sup>1</sup>.

Les plus gros soucis qu'avait le supérieur des missionnaires de Marseille lui venaient du corps des aumôniers. Même aidé par saint Vincent, qui recourut plus d'une fois à la bonne volonté des prêtres des Bons-Enfants, il n'arrivait que difficilement à combler les vides. D'autre part, les officiers, sans tenir compte de ses droits, introduisaient des aumôniers de leur choix<sup>2</sup>. Enfin le retard dans le paiement des gages provoquait des plaintes, des menaces de démission collective et un relâchement presque général. L'argent destiné à soutenir l'hôpital des forçats et à payer les aumôniers provenait de trois sources : des revenus des coches, d'une subvention annuelle du roi et d'une légère redevance, trois sols par homme malade, mise à la charge des intendants. Pendant longtemps, en raison des troubles de la Fronde, les coches cessèrent de rapporter et le roi de tenir son engagement; quant aux intendants, ils se souciaient assez peu de payer leur dette.

Quand les aumôniers, lassés de demander inutilement, semblaient décidés à partir, le supérieur puisait dans le coffre de sa communauté et saint

1. *Saint Vincent de Paul et ses œuvres à Marseille* par H. Simard, Lyon, 1894. In-8, p. 178 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 193 et suiv.

Vincent quêtait. Le calme revenait ; puis, quelque temps après, c'était à recommencer.

Aux services que les missionnaires de Marseille rendaient aux forçats s'en ajouta, avec le temps, un nouveau : ils acceptèrent volontiers le rôle d'intermédiaires entre ces malheureux et leur famille. Saint Vincent les encourageait à cela par son exemple ; car les envois des parents passaient souvent par Saint-Lazare avant d'arriver à Marseille. « Il est difficile aux pauvres gens, écrivait-il au supérieur<sup>1</sup>, de pouvoir envoyer aux pauvres forçats les petites sommes dont ils les assistent de temps en temps, par autre voie sûre que la nôtre, et à nous de leur refuser cette charité, puisqu'il n'y va que d'un peu de peine. »

Dans ses lettres à Marseille entre 1657 et 1660, nous trouvons presque toujours mention de quelque envoi : c'est tantôt un ou deux écus, tantôt quelques livres, tantôt quelques sols seulement. Parfois, un mot des parents accompagne l'argent.

Les missionnaires de Marseille marchèrent sur les traces de leur saint Fondateur. Un des premiers arrivés, Louis Robiche, mourut le 27 janvier 1645, âgé de trente-cinq ans. Sa grande charité pour les galériens était si connue en ville que la nouvelle de son décès provoqua une véritable consternation. « Les Marseillais, écrit saint Vincent<sup>2</sup>, accoururent en si grande affluence qu'on craignait que les planchers ne fondissent sous leurs pieds, en sorte qu'on fut contraint de descendre le corps de la chambre où il était mort pour le mettre dans la chapelle de la grande salle d'en bas, afin que chacun eût la satisfaction de le voir... Quoique la salle fût très spacieuse et que plus de cent

1. *Saint Vincent de Paul*, t. VI, p. 316.

2. *Ibid.*, p. 519.

personnes le pussent voir à la fois, néanmoins les uns grimpaient par-dessus les fenêtres, les autres montaient par des échelles et des pièces de bois qu'ils rencontraient... Un homme de condition se saisit d'un coussin et le déchira à belles dents pour avoir du sang qui était tombé dessus. Les autres râlaient la chaire sur laquelle il était assis; les autres prenaient la cire qui tombait des cierges, si bien que, si on les eût laissés faire, ils eussent emporté et déchiré tout ce qui lui servait, jusqu'à rompre des images qui y étaient... On va s'enquêter avec beaucoup de dévotion du lieu où il est enterré, pour lui faire des prières. »

En janvier 1647, au retour d'Italie, M. Portail, premier compagnon de saint Vincent, s'arrêta dans la maison des missionnaires de Marseille pour y faire la visite. Les affaires de la communauté et la complexité des questions qu'il y avait à traiter avec les administrateurs des galères l'y retinrent longtemps. Il y était encore en 1649, quand la peste, fauchant huit mille habitants en quelques semaines, jeta dans toute la ville la consternation et le deuil. M. Brunet, prêtre de la Mission, et M. de la Coste furent du nombre des victimes.

M. Brunet appartenait à la Congrégation de la Mission depuis 1627; il était donc des plus anciens. Saint Vincent le pleura comme un « bon ouvrier du Seigneur », un « grand ami des pauvres », une « lumière de la Compagnie<sup>1</sup> ».

Avec M. de la Coste disparaissait « un grand serviteur de Dieu<sup>2</sup> », un homme que les forçats pouvaient appeler leur père et leur protecteur. Il avait établi, sous le nom d'*Œuvre des femmes bohèmes*, une com-

1. *Saint Vincent de Paul*, t. III, p. 471.

2. *Ibid.*, t. III, p. 474.

munauté cloîtrée composée de femmes converties, habituées, avant leur conversion, à suivre les galériens dans un but que l'on devine. Son règlement de vie était emprunté à celui des prêtres de la Mission : lever à quatre heures; invocation à la sainte Trinité en usage dans la Compagnie; une heure d'oraison; lecture du Nouveau Testament à genoux et tête nue; demi-heure de lecture spirituelle; visite au Saint Sacrement avant et après les sorties, sans préjudice de la visite régulière du soir avant le souper; retraite du mois; retraite annuelle de huit jours pleins à commencer chaque année le 10 octobre.

Ses maximes favorites nous rappellent celles de saint Vincent de Paul : « Il ne faut jamais rien entreprendre, pour bon qu'il puisse être, avec un désir déréglé d'en venir à bout, car, au moindre obstacle, notre esprit serait troublé; mais remettons-en l'événement à ce qu'il plaira à la divine Providence en ordonner<sup>1</sup> ». « Il faut travailler aux affaires comme si nous n'espérions rien de la Providence de Dieu, et, après que nous n'y aurions rien oublié, il faut attendre tout le succès de cette même Providence... comme si si nous n'avions rien fait<sup>2</sup>. »

M. de la Coste légua 16000 livres aux prêtres de la Mission de Marseille pour l'entretien d'un séminaire dans cette ville, ou en tout autre lieu de la Provence, ou, si le séminaire n'était pas établi lors de son décès, pour donner des missions et recevoir des ordinands<sup>3</sup>.

La peste de 1649 chassa les galères de Marseille. Elles se réfugièrent dans le port de Toulon, où l'admi-

1. *La vie de M. le chevalier de la Coste*, par le sieur de Ruffi. Aix, 1659. In-8, p. 331.

2. Ruffi, *op. cit.*, p. 308.

3. *Ibid.*, p. 308.

nistration les retint une quinzaine d'années<sup>1</sup>. Les aumôniers partirent avec les galériens et il fallut qu'un missionnaire se détachât de la maison de Marseille pour aller demeurer avec eux. Saint Vincent n'aimait pas, pour ses prêtres, la vie isolée, mais il lui eût coûté davantage d'abandonner les forçats. La charité pour ces malheureux l'emporta sur les inconvénients d'une situation qui ne convenait guère à un homme de communauté.

Après la mort de leur saint Fondateur, les prêtres de la Mission continuèrent leurs services aux galériens jusque dans les dernières années du dix-huitième siècle. Ces malheureux trouvèrent toujours en eux des consolateurs et des pères.

Les forçats n'étaient pas tous des criminels. Outre les condamnés, il y avait les engagés ou *Bonnevogliés*, les Turcs faits prisonniers et les esclaves achetés. Sous le nom de Turcs, on désignait en général les musulmans capturés sur les navires barbaresques et les nègres fournis par la Compagnie du Sénégal.

Les *Bonnevogliés* servaient de leur plein gré sur les galères, après avoir fixé la durée de leur engagement. La plupart appartenaient à la classe des vagabonds. Ils touchaient une solde, avaient un régime alimentaire spécial et ne portaient les fers que la nuit. Ce fut en 1669, à cause du nombre insuffisant des forçats, que l'on eut, pour la première fois, recours aux engagés volontaires, à l'imitation de ce qui se pratiquait en Italie. La méthode employée pour les recruter n'était pas très honnête, si l'on suivit celle que propose un mémoire du temps. « Une taverne, y lit-on<sup>2</sup>,

1. L'un des principaux motifs qui retinrent si longtemps les galères à Toulon furent les séditions qui troublaient trop fréquemment la ville de Marseille. (Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 77, f<sup>o</sup> 388.)

2. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 78, f<sup>o</sup> 44 et suiv.

n'est pas d'une petite utilité pour l'engagement de ces *Bonnevogliés*; car, en y vendant du vin à bon marché, la plupart des vagabonds y vont boire, et, dans le vin, les embaucheurs font fort bien leurs affaires, y en ayant peu qui résistent à leurs persuasions. »

Les condamnés n'étaient parfois coupables que de simples bagatelles. La législation du temps envoyait aux galères, pour trois ou cinq ans, de pauvres gens que l'on estimerait aujourd'hui suffisamment punis par quelques jours de prison ou par une légère amende, par exemple, les mendiants valides qui se cachaient sous un faux nom, simulaient une infirmité ou portaient un bâton ferré; les cabaretiers qui logeaient, plus d'une nuit, des inconnus sans les déclarer aux autorités; les incendiaires qui, par maladresse et pour la seconde fois, mettaient le feu aux forêts; les matelots qui abandonnaient leurs navires en cours de route, ou fumaient en temps et lieu défendus; les contrebandiers qui se livraient à la vente du sel; les huguenots qui contrevenaient aux édits du roi touchant leur religion. Les vagabonds n'échappaient pas aux galères; on les y conduisait sans jugement préalable, et c'était pour la vie<sup>1</sup>.

On ne se dissimulait pas que les fautes étaient bien légères par rapport au châtement; mais l'intérêt du roi passait avant tout et justifiait tout. « J'écrirai aux officiers des présidiaux et autres sièges de mon département, mandait l'intendant du Poitou, le 4 janvier 1662, afin qu'ils condamnent le plus qu'ils pourront de criminels aux galères. » Il ajoutait le 8 avril : « J'ai jugé à Bellac, avec les officiers du siège royal, les gens qui se trouvaient dans les prisons. Il y en a eu cinq condamnés aux galères. Il n'a pas tenu à moi qu'il n'y en

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 78, f<sup>o</sup> 108.

ait eu davantage, mais l'on n'est pas bien maître des juges. » En annonçant, le 18 août 1662, l'envoi de quarante-trois forçats, Manibeau, avocat général au Parlement de Toulouse, disait : « Nous devrions avoir confusion de si mal servir le roi en cette partie, vu la nécessité qu'il témoigne d'avoir des forçats<sup>1</sup>. »

Pour augmenter le nombre des galériens, le roi commua la peine de mort en celle des galères.

Le galérien, arrivé à l'expiration du temps fixé par le juge, restait dans sa galère s'il ne pouvait se substituer un remplaçant aussi vigoureux que lui. Le remplaçant s'achetait. « Je continuerai de libérer les forçats de qui on peut tirer des turcs », écrivait l'intendant Arnoul en 1663<sup>2</sup>.

Ce faisant, il se conformait aux instructions venues de Paris. Le marquis de Seignelay ne voyait aucun mal à cette pratique. « Vous m'avez écrit, Monseigneur, lui répondait l'intendant Brodard<sup>3</sup>, de faire mettre en liberté le nommé Langalier, s'il mettait un turc à sa place. Comme il n'a pas satisfait à cette obligation, il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, s'il est encore détenu. »

Hélas! c'était le cas de bien d'autres. En 1671 ou environ, le roi décida de libérer, chaque année, vingt forçats : dix invalides et les autres choisis parmi ceux des plus anciens qui avaient servi au delà de leur temps<sup>4</sup>.

Il se montra plus généreux en 1677. Par son ordre, cinquante forçats de cette dernière catégorie furent congédiés. « Ceux qui sont encore en galère, écrivait

1. Laforêt, *Étude sur la marine des galères*. Paris, 1861. In-8, p. 71.

2. *Correspondance administrative sous Louis XIV*. Paris, 1851. In-4, t. II, p. 908.

3. Laforêt, *op. cit.*, p. 84.

4. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 78, f<sup>o</sup> 316 et suiv.



Arnoul<sup>1</sup>, crient tout haut que l'espérance les fera vivre, puisque le temps qu'ils auront encore à y être, ils le passeront avec espoir d'avoir un jour leur liberté et qu'ainsi le chagrin et le désespoir ne les tueront plus. »

Et l'intendant ajoutait ce détail piquant au sujet des cinquante libérés, dont les autres enviaient le bonheur : « [Après] avoir bien rôdé, ne sachant que devenir, comme des pigeons effarouchés, ils sont revenus au colombier, et beaucoup ont pris parti comme *Bonnevogliés*. »

Reboul et Carreau, condamnés le premier en 1660 pour cinq ans, le second en 1665 pour deux ans, menèrent longtemps la rude vie de forçat, parce qu'ils n'avaient pas les 4 ou 500 livres nécessaires pour acheter un turc. En 1679, Brodard, apitoyé sur leur sort, demandait grâce au ministre pour tous deux<sup>2</sup>.

Claude Conte, condamné aux galères pour trois ans en 1717, y était encore maintenu en 1743, bien que ses quatre-vingts ans le rendissent impotent et inutile<sup>3</sup>.

Si l'on commettait d'aussi odieuses injustices envers les galériens, c'est que, pour les autorités, les besoins des galères primaient toute autre considération.

Entre 1675 et 1715, le port de Marseille eut quarante galères et de huit à dix mille forçats. Ce fut l'époque de leur prospérité. Vers 1715, commença le déclin. D'une part, les navires à voile, plus avantageux à bien des points de vue, supplantèrent peu à peu les navires à rames; de l'autre, l'adoucissement des mœurs répu-

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 78, f<sup>o</sup> 424.

2. Laforêt, *op. cit.*, p. 81.

3. *Ibid.*, B<sup>6</sup> 127, f<sup>o</sup> 191. Voir encore, dans le même fonds, B<sup>6</sup> 84, f<sup>o</sup> 149 v<sup>o</sup>; B<sup>6</sup> 94, f<sup>o</sup> 59 et f<sup>o</sup> 63.

gnait de plus en plus à la brutalité avec laquelle on traitait les galériens<sup>1</sup>.

Les galères n'étaient plus que vingt-six en 1716. Leur nombre fut fixé à quinze en 1720 ou environ. Avec le temps, elles perdirent peu à peu de leur utilité. Quand mourut, au mois de juin de l'année 1748, le chevalier d'Orléans, général des galères, le ministre estima l'occasion favorable pour appliquer le plan de réorganisation qui lui semblait s'imposer. Les charges de général et de lieutenant-général furent supprimées, le corps des officiers uni à celui des officiers de marine et les galères éloignées de Marseille. Cet éloignement dura une dizaine d'années<sup>2</sup>.

Les galères revinrent moins nombreuses; de neuf en 1773, elles étaient tombées à deux en 1781. Les derniers forçats partirent pour Toulon en 1782 et les missionnaires qui s'en occupaient, retirés au séminaire de la Mission de France, s'appliquèrent aux travaux des missions dans les campagnes. L'arsenal fut vendu pour 7 millions à la commune de Marseille, qui le revendit le 6 juillet 1784, à une compagnie de capitalistes<sup>3</sup>.

Les galériens avaient leur hôpital et leur bague. On a vu plus haut ce que furent les débuts de l'hôpital. Tant qu'il dépendit d'administrateurs civils, les officiers des galères et les intendants se montrèrent mal disposés à son égard. Saint Vincent et la duchesse d'Aiguillon avaient déjà souffert de cet antagonisme, qui se manifestait par des plaintes en haut lieu, le refus d'acquitter la modeste redevance de trois sols par malade, des abus de pouvoir dans la nomination

1. Laforêt, *op. cit.*, p. 128-126

2. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 134 et B<sup>6</sup> 142.

3. Simard, *Saint Vincent de Paul et ses œuvres à Marseille*. Lyon, 1891, p. 203-204.

des médecins et des chirurgiens et la pression exercée sur les personnes charitables pour les détourner de donner à l'établissement.

L'intendant Arnoul écrivait à Colbert, le 13 avril 1669, que les forçats, après avoir usé de mille ruses pour y entrer, en sortaient « amollis » et « acoquinés ». Mieux valait, concluait-il, laisser les malades dans une galère mouillée au port et ne les envoyer à l'hôpital que pour mourir. « La plupart sont de ce sentiment, quoiqu'il ne s'accorde guère avec l'humanité et le christianisme. J'irai bride en main, ne voulant pas me faire damner<sup>1</sup>. »

S'il faut croire l'intendant, beaucoup de vieux forçats refusaient d'aller à l'hôpital pour n'y pas prendre des habitudes qui leur rendraient pénible ensuite le retour aux galères. « Il n'y a que les nouveaux venus qui y vont, ajoute-t-il<sup>2</sup>, et [ils] n'en veulent point sortir que les pieds devant. »

Enfin, en 1671, Arnoul, malgré de fortes oppositions, put réaliser son plan. « J'ai réduit l'hôpital à petit nombre, écrivait-il le 5 mai<sup>3</sup>, les faisant rester sur une galère, que j'accommode comme hôpital. »

Les réformes de l'intendant Arnoul aboutirent à la création d'un second hôpital, l'hôpital des Equipages, qui fusionna avec le premier en 1730, après un demi-siècle d'existence<sup>4</sup>.

Les administrateurs donnèrent, par certains côtés, prise à la critique. Le Conseil du roi les supprima le 15 mars 1685 et confia la direction de l'hôpital à l'intendant général<sup>5</sup>.

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 78, f<sup>o</sup> 143 v<sup>o</sup>.

2. *Ibid.*, f<sup>o</sup> 424; voir encore f<sup>o</sup> 317 et 447.

3. *Ibid.*, B<sup>6</sup> 79, f<sup>o</sup> 199.

4. *Ibid.*

5. Le mémoire qui provoqua ce changement se trouve aux Arch. nat., B<sup>6</sup> 85, f<sup>o</sup> 54 et suiv.

Non seulement les missionnaires ne prirent aucune part à ces démêlés, mais ils surent conserver l'estime et la confiance des deux partis. Si la nouvelle organisation enleva au supérieur ou aumônier réel le titre officiel d'administrateur de l'hôpital, son pouvoir sur la direction spirituelle n'en souffrit pas, sauf plus tard avec certains intendants, trop facilement portés à étendre leur autorité aux dépens de l'autorité des autres.

Les forçats invalides n'allaient pas à l'hôpital; ils étaient relégués au bagne. Le premier bagne de Marseille fut constitué par de vieux vaisseaux impropres à la navigation, échoués sur le rivage. Vers 1690, comme le nombre des invalides tendait à s'accroître, ils furent transférés sur terre dans une partie du nouvel arsenal. Là, un millier d'invalides, ou même quinze cents et plus, étaient reçus dans d'immenses salles. On les y occupait à la fabrication des toiles, des cordillats et des vêtements nécessaires aux galériens<sup>1</sup>.

Au dix-huitième siècle, M. d'Héricourt, intendant général, ramena les forçats invalides sur les galères échouées, où, entassés dans des locaux beaucoup trop étroits, ils étaient traités avec une sévérité excessive. Les missionnaires, pris de pitié, demandèrent au ministre lui-même d'intervenir. Au mot qui lui vint de Paris, l'intendant répondit : « J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire au sujet du transport des incurables sur la galère de dépôt. Ils y ont été conduits. Mais, comme nouveauté en matière d'établissement souffre toujours quelque contradiction, principalement dans ce pays-ci, où l'on n'est point accoutumé à voir mourir des forçats sur les galères,

1. Simard, *op. cit.*, p. 198.

quoiqu'ils meurent également à l'hôpital, quelques personnes, entre autres l'aumônier réel, poussées plutôt par des motifs de charité que par un zèle bien éclairé, m'ont fait diverses représentations à ce sujet. J'ai cru, pour les satisfaire, qu'on pouvait distinguer deux sortes d'incurables : les uns qui sont en état de marcher et de se tenir sur la couverte de la galère ; les autres qui sont obligés d'être alités... J'ai laissé les premiers sur la galère de dépôt... et j'ai fait rapporter les autres dans un quartier séparé de l'hôpital<sup>1</sup>. »

Le service spirituel des forçats valides, invalides ou malades exigeait un nombreux personnel d'aumôniers. A leur tête, avec les droits de supérieur et le titre d'aumônier réel, était le supérieur de la maison de Marseille, qui comptait en tout de dix à douze missionnaires. Plusieurs professaient au séminaire, d'autres donnaient des missions dans les campagnes ; quatre seulement, le supérieur non compris, étaient affectés spécialement à l'œuvre des galères ; deux s'occupaient de l'hôpital et les deux autres du bagne.

Ils furent tout d'abord logés dans un modeste pavillon construit par M. de la Coste, pour lui et pour eux, dans l'enceinte même de l'hôpital. Obligés de déménager, vraisemblablement à cause du mauvais état du local, ils acceptèrent un gîte sous les combles de l'hôpital, dans des chambres étroites, où l'on n'arrivait qu'après avoir monté cent dix-sept marches. En 1744, après avoir perdu un des leurs et payé tous, à des degrés divers, leur tribut à la maladie, ils supplièrent Maurepas, ministre de la Marine, de leur permettre d'habiter ailleurs. Le ton de la réponse les blessa profondément. On leur disait que la maladie et la mort frappent partout, que le ministre ne pouvait

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 119, f<sup>o</sup> 64.

empêcher les froids rigoureux de l'hiver et les chaleurs étouffantes de l'été, que les courtisans seraient heureux d'être aussi bien logés à Versailles<sup>1</sup>. Ce n'était là toutefois qu'un accès de mauvaise humeur. Ils furent réinstallés peu de temps après dans le petit pavillon de M. de la Coste, restauré à leurs frais<sup>2</sup>.

Le domestique qu'ils avaient à leur service était assez souvent un forçat libéré. Les forçats libérés se contentaient de faibles gages, il est vrai, et c'est pourquoi les missionnaires les préféraient aux autres; mais leur paresse et leurs indécadences étaient une source continuelle d'ennuis.

Les livres de compte de la maison font mention de vols commis par des serviteurs disparus après avoir touché d'avance leur paye et multiplié les emplettes chez les fournisseurs, laissant au supérieur le soin de solder les notes.

Les Turcs convertis n'étaient pas plus scrupuleux que les autres domestiques. Un jour, au cours d'une conversation, comme on parlait d'un forçat condamné pour banqueroute, l'un d'eux, au service de l'intendant des galères, demanda l'explication de ce mot. « Faire banqueroute, lui répondit-on, c'est prendre le bien des autres, s'enfuir et proposer au propriétaire un accommodement, moyennant la restitution d'une partie des objets enlevés. Si le propriétaire accepte, on ne risque rien. »

Quelques jours après, le Turc était trouvé caché dans un coin de la cave. « Que fais-tu là? lui demanda-t-on. — Moi, faire banqueroute. — Comment banqueroute? — Oui, moi avoir pris argenterie intendant, mais moi vouloir m'accommoder en rendant la moitié. »

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 128, f<sup>o</sup> 271 et suiv.

2. Simard, *op. cit.*, p. 181-182.

On rit de bon cœur de la simplicité du naïf banqueroutier, qui fut facilement pardonné, mais après restitution complète<sup>1</sup>.

Inutile d'insister plus longtemps sur ces indécouvertes de domestiques. Ce qui nous intéresse surtout, c'est le bien que les missionnaires faisaient auprès des forçats par l'exercice de leur ministère sacerdotal. Vu l'importance de leur tâche, ils étaient aidés par de nombreux auxiliaires. Il y avait, on l'a vu plus haut, autant d'aumôniers que de galères et même un peu plus. Pendant quelques années, les missionnaires et les aumôniers vécurent sous le même toit. Quand les premiers reçurent dans leur maison les séminaristes du diocèse, les seconds, dont le nombre ne cessait de s'accroître, s'établirent en ville. Ils étaient nourris à la table du capitaine. Leur solde annuelle s'élevait à quatre cent quatre-vingts livres<sup>2</sup>.

Le supérieur des missionnaires, qui était aussi le leur, prit toujours en main leurs intérêts. Il obtint, pour eux, l'exemption de diverses taxes et les défendit contre l'arbitraire des intendants.

D'après les règlements, l'aumônier de garde passait la nuit dans une cabine de la *Réale* et, pour donner une preuve manifeste de sa présence, il écrivait son nom dans un registre. M. de Montmort décida, en 1707, que dorénavant il se tiendrait sur le pont de la galère de l'*Invincible* et se présenterait au major de la garde<sup>3</sup>. C'était oublier que l'aumônier avait rang d'officier et le traiter en simple subalterne. M. de Garcin, supérieur des missionnaires, en appela au ministre, M. de Pontchartrain, qui donna ordre à l'intendant de revenir sur ces mesures<sup>4</sup>.

1. Laforêt, *op. cit.*, p. 161, en note.

2. Simard, *op. cit.*, p. 184.

3. Arch. nat., Marine, B<sup>6</sup> 100, f<sup>o</sup> 10. — 4. *Ibid.*

Dans leurs moments libres, quelques aumôniers donnaient des leçons en ville. Des esprits chagrins, le trouvèrent mauvais, bien que leur service sur les galères n'en souffrît aucunement. L'aumônier réal prit encore leur défense avec le même succès<sup>1</sup>.

De leur côté, les aumôniers ne perdaient en général aucune occasion de témoigner aux missionnaires leur reconnaissance et leur attachement. Toutefois, en 1701, surgit un différend regrettable. M. Boulanger, supérieur, avait cru bien faire de demander à la cour qu'un de ses confrères fût établi aumônier sur la *Réale* et reçût les appointements accoutumés. Les aumôniers, mécontents de cette mesure, écrivirent de leur côté. Un d'eux ternit même gravement et injustement la réputation du supérieur dans un mémoire que M. de Montmort, intendant, eut sous les yeux, apostilla et envoya au ministre de la Marine<sup>2</sup>. Une enquête fut ordonnée. M. du Vivier, inspecteur, interrogea les aumôniers; ce fut en vain qu'il essaya de leur faire avouer que le supérieur les dissuadait d'obéir aux ordres des commandants. « Je n'ai rien pu obtenir, écrit-il dans son rapport<sup>3</sup>; tous ont biaisé là-dessus. »

Les malentendus se produisaient rarement. L'accord le plus parfait régnait d'ordinaire entre les uns et les autres et cet accord était la condition du bien qu'ils s'efforçaient de réaliser en commun dans l'âme des forçats. La charité des missionnaires pour ces derniers se manifestait de diverses manières. Ils servaient d'intermédiaires entre eux et leurs familles pour les envois d'argent, de lettres ou de tout autre objet. Ils donnaient des aumônes aux plus pauvres et se faisaient, le cas échéant, les défenseurs des droits violés;

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 102, f<sup>o</sup> 229.

2. *Ibid.*

3. Lacour, *Histoire générale de la Congrégation de la Mission*, n<sup>o</sup> 175.



leurs réclamations montaient jusqu'aux intendants et même jusqu'aux ministres.

En 1709, le pain du bagne était de si mauvaise qualité que les chiens eux-mêmes le laissaient et que les forçats, de désespoir, refusaient de s'approcher des sacrements pour les fêtes de Pâques. M. de Garcin et ses confrères supplièrent M. de Montmort de prendre en pitié ces malheureux<sup>1</sup>.

De 1740 à 1742, l'hôpital perdit beaucoup plus de malades que d'habitude. On chercha d'où pouvait provenir une telle mortalité. Pour les missionnaires, il n'y avait pas à hésiter; le mal venait du défaut d'hygiène. « Les salles sont vastes et bien éclairées, écrivait l'un d'eux<sup>2</sup>; mais, ne s'y trouvant d'autres infirmiers que des hommes, elles sont infectées par la malpropreté qui y règne; les malades y sont dévorés par la vermine et sont couchés deux à deux dans chaque lit, garni seulement d'une paille et d'un traversin rempli de paille; les couvertures dont se servent ces malheureux sont d'une malpropreté rebutante. Un lit devient-il vacant par le décès de quelqu'un, il est immédiatement occupé par d'autres, lesquels succombent bientôt à la maladie qui a emporté leurs prédécesseurs. »

Le ministre de la Marine s'inquiéta. A ces observations, M. d'Héricourt, intendant, répondit : « J'ai examiné avec grande attention d'où pouvait provenir l'augmentation de la mortalité dans les hôpitaux. J'ai vérifié que ce ne pouvait être d'aucune des causes que que l'on vous a mandées; ces hôpitaux sont mieux entretenus et mieux soignés qu'ils ne l'ont jamais été. La nourriture y est excellente, le linge et les autres

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 102, f<sup>o</sup> 109.

2. *Mémoires de la Congrégation de la Mission*, t. III, p. 105.

provisions y sont abondants, la propreté y est très bien conservée<sup>1</sup>. »

Le ministre n'avait qu'un moyen de reconnaître de quel côté était la vérité : l'envoi d'un inspecteur. Le major Tomier de Saint-Victoret visita l'hôpital. Son rapport confirma les dires des missionnaires. Il conclut à la nécessité de vider complètement l'établissement pour le désinfecter à fond<sup>2</sup>.

M. de Garcin, supérieur, homme habile et pondéré, affable et entreprenant, mérita, pendant toute la durée de sa charge (1701-1727), les éloges des officiers royaux<sup>3</sup>. Les intendants avaient en lui une telle confiance qu'ils lui laissaient les mains libres, même pour le temporel des hôpitaux. A tort ou à raison, il était persuadé que la plupart des produits pharmaceutiques étaient inefficaces, sinon nuisibles. Aussi les drogues n'abondaient pas dans l'apothicairerie. « Sur l'article des remèdes, écrivait au ministre le maréchal de Tessé, commandant général des galères<sup>4</sup>, je prendrai la liberté de vous dire en passant que M. Garcin, les infirmiers et les directeurs m'ont dit que, pendant les années où l'on n'a pu se fournir de remèdes abondamment et où ils ont manqué, il est infiniment moins mort de malades qu'alors que les remèdes ont été fournis copieusement, suivant la magnificence des médecins. » Les médecins d'aujourd'hui ne portent-ils pas sur les remèdes de ce temps un jugement aussi sévère que M. de Garcin ?

Ce dernier dirigeait l'établissement de Marseille quand la peste de 1720 s'abattit sur cette malheureuse cité et faucha la moitié de la population. Le 8 août,

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 126, f<sup>o</sup> 86.

2. *Ibid.*, f<sup>o</sup> 35.

3. *Ibid.*, B<sup>6</sup> 95; f<sup>o</sup> 69 v<sup>o</sup>; B<sup>6</sup> 98, f<sup>o</sup> 417; B<sup>6</sup> 106, f<sup>o</sup> 26.

4. *Ibid.*, B<sup>6</sup> 106, f<sup>o</sup> 26.

les échevins demandèrent l'aide des forçats pour l'ensevelissement des cadavres. On leur en donna vingt-six. Deux jours après, il n'en restait plus un seul en vie. Cinquante-trois autres forçats prirent leur place, puis quatre-vingts, cent, deux cents; tous succombèrent emportés par le fléau.

Le fléau fit peu de victimes dans les galères; il limita ses ravages aux invalides du bagne et aux malades de l'hôpital. C'est là principalement que les enfants de saint Vincent de Paul exerçaient leur ministère spirituel. La crainte du mal ne les détourna pas de leurs devoirs. Sur dix ou douze prêtres que comptait la maison de Marseille, quatre périrent victimes de leur dévouement, et les trois frères coadjuteurs qui les soignèrent eurent le même sort.

M. de Garcin fut épargné, mais ce n'est pas pour s'être mis à l'abri du danger. Le 28 août, jour où la peste emporta plus d'un millier d'habitants, il accompagna M. de Belsunce, évêque de Marseille, sur le cours, qui était encombré de morts et de mourants<sup>1</sup>.

Voilà ce que nous apprennent les documents sur la charité des prêtres de la Mission employés au service des forçats. Au lieu de regarder les faits en face, Michelet a préféré croire sur parole les accusations haineuses d'un huguenot, Jean Marteilhe, qui mena la vie de galérien à Marseille du 17 janvier au 17 juin 1713<sup>2</sup>; et Albert Bayet a pensé qu'il était utile de mettre ces calomnies sous les yeux des enfants.

On lit dans les *Leçons de morale* qu'il a composées pour le cours moyen des écoles primaires : « Les aumôniers, presque tous, étaient des lazaristes fort

1. Simard, *op. cit.*, p. 172-176; *Circulaires des supérieurs généraux*, t. I, p. 324. Sur les ravages de la peste à Marseille, voir Laforêt, *op. cit.*, p. 161-165.

2. *Œuvres complètes*. Paris, 1896, t. XII, p. 303.

durs. Ces disciples de saint Vincent de Paul, dans leur simplicité apparente, leur rudesse, leur malpropreté, avaient dupé les rois et les jésuites mêmes. Ils avaient fait une énorme fortune, desservaient les chapelles royales, étaient aumôniers de l'armée, de la flotte; ils avaient même part à la nomination des curés de villages. Ils furent les très cruels persécuteurs des forçats protestants, épiant, entravant leurs communications, les empêchant de recevoir les charités de leurs frères, secours si nécessaires, sans lesquels ils mouraient de faim. Quiconque était surpris distribuant cet argent devait mourir sous le bâton.

« Bion<sup>1</sup>, Marteilhe<sup>2</sup> et autres racontent, avec terreur encore, ce que c'était que ce supplice. Le patient, collé sur un canon, bras et jambes liés en dessous, le corps nu, attendait. Un silence horrible se faisait. On prenait pour bourreau un Turc des plus robustes, qui, nu lui-même pendant l'exécution, était frappé derrière par le comite, qui l'éreintait, s'il frappait mal. Le turc avait en main un rondin à nœuds, véritable assommoir. La vue du corps supplicié était telle, dès les premiers coups, que des galériens endurcis, mal-faiteurs, meurtriers, en détournaient les yeux. C'est le supplice qu'endura M. Sabatier..., qui aima mieux

1. *Relation des tourments qu'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France*, par Jean Bion. Paris, 1881. In-16, p. 50-57. La première édition de cet ouvrage est de 1712.

2. *Mémoires d'un protestant condamné aux galères de France pour cause de religion*, par Jean Marteilhe. Rotterdam, 1757. In-12, p. 273-275; ouvrage réimprimé en 1774, 1778 et 1865; traduit en hollandais, anglais et en allemand. Albert Savine en a publié de larges extraits en 1909 dans la *Collection historique illustrée*, sous ce titre : *La vie aux galères : Souvenirs d'un prisonnier, d'après les documents d'archives et les mémoires*, Paris, in-16, et y a joint une préface et des notes très instructives. Les *Mémoires* de Marteilhe ont été retouchés et complétés par son éditeur. Cette remarque s'applique particulièrement à la page qui concerne les lazariats; l'éditeur dit, en effet, en note (éd. de 1865, p. 268-270) : « Dans le détail suivant, on a ajouté quelques périodes au récit de l'auteur pour mieux faire connaître ceux dont il parle. »

mourir que de révéler le nom du banquier qui lui transmettait l'argent pour ses frères. Quand la peau et la chair furent détachées du dos, qu'on crut qu'il expirait, on mit, selon l'usage, du sel et du vinaigre sur cette chose informe qui restait. Il survécut pourtant, mais la voix ne lui revint pas, ni le cerveau. Il n'était ni vivant ni mort. Les Lazaristes traitèrent presque de même des protestants qui ne pliaient pas les genoux à la messe. Cette barbarie (que le roi désapprouva dès qu'il l'apprit) fut exercée dans six galères. On porta les patients évanouis et déchirés dans l'horreur de la cale<sup>1</sup>. »

Pour illustrer son récit, Bayet l'accompagne d'une gravure sur laquelle apparaît la scène qu'il vient de décrire : un moine à long froc assiste placidement à la bastonnade d'un forçat, tandis qu'un Lazariste élève un crucifix devant le malheureux. Un questionnaire clôt le chapitre : Qu'est-ce qu'une galère? — Qu'est-ce qu'un Lazariste? — Pourquoi Michelet veut-il que les Français se souviennent de ces choses?

A la seconde question que répondra l'enfant, sinon : les Lazaristes sont des prêtres cruels, barbares, qui ne rougissaient pas de torturer de pauvres forçats par les moyens les plus horribles.

Aux calomnies de Marteilhe et de Michelet, Bayet ajoute les siennes, car l'accusation dirigée par le premier contre les Lazaristes de Marseille est étendue implicitement par le second à tous les Lazaristes. Demander : Qu'est-ce qu'un Lazariste? c'est généraliser. Étrange manière d'enseigner la morale à des enfants! Il eût mieux valu leur dire : « N'acceptez

1. *Leçons de morale*. Paris, 1909, p. 163-165. Pour donner plus de publicité à son récit, Bayet l'a inséré presque en entier dans le *Précis de morale* destiné aux élèves de troisième, premier cycle. Paris, s. d.

2. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 105, f<sup>o</sup> 335; *ibid.*, f<sup>o</sup> 340; B<sup>6</sup> 121, f<sup>o</sup> 26, 29, 34.

jamais aucune accusation comme vraie si vous n'en avez des preuves indubitables; et si cette accusation est justifiée, gardez-vous d'englober dans une même condamnation les innocents et les coupables. »

En croyant sur parole le huguenot Marteilhe, dont le récit, il serait facile de le montrer, fourmille d'in-vraisemblances et de faussetés, Michelet et Bayet ont manqué à toutes les règles de la critique; en reproduisant ses calomnies et en laissant entendre que Bion et d'autres témoins ont attribué les mêmes horreurs aux Lazaristes de Marseille, ce qui est faux, ils ont commis une faute que la morale réprouve.

Il est vrai, les forçats étaient inhumainement punis pour des fautes légères; il est vrai, le roi avait ordonné de surveiller étroitement les relations des religionnaires condamnés aux galères avec le dehors; il est vrai, les huguenots libérés furent mis par la cour en demeure de quitter le royaume. Le tort de Marteilhe a été de voir l'influence secrète des Lazaristes dans toutes ces mesures. La raison de la haine qu'il leur portait venait du zèle avec lequel ils cherchaient à détourner ses coreligionnaires de l'hérésie et des succès qui couronnaient leurs efforts. Les missionnaires étaient les ministres de la religion catholique; ils remplissaient les devoirs de leur charge en faisant œuvre d'apostolat.

D'ailleurs, travailler à la conversion des protestants condamnés pour cause de religion, c'était travailler à leur délivrance; car le règlement exigeait que les convertis fussent rendus à la liberté. Il en coûtait d'ordinaire aux officiers des galères de les relâcher; mais l'aumônier réal veillait, et ses réclamations finissaient par avoir raison des résistances. Les abjurations étaient nombreuses. Combien y en avait-il de sincères? C'est le secret de Dieu. On peut supposer sans témé-

rité qu'un bon nombre de protestants feignaient d'être catholiques pour échapper à leur malheureux sort.

Les missionnaires faisaient encore ample moisson de convertis parmi les turcs et les Sénégalais, surtout aux approches de la mort. Deux mille Sénégalais malades ou environ reçurent le baptême entre les années 1670 et 1720.

Les Turcs qui renonçaient à la religion de Mahomet restaient galériens, mais certains avantages leur étaient concédés : ils recevaient un vêtement blanc, des souliers, un supplément de ration et un sou de paye par jour. Sur ce point encore, les missionnaires eurent à lutter contre la mauvaise volonté des officiers<sup>1</sup>.

Le maintien aux galères des Turcs convertis portait un grave préjudice au mouvement des conversions. En effet, quand il y avait échange de prisonniers, les autorités musulmanes refusaient les turcs devenus chrétiens. Ces derniers étaient donc condamnés à une servitude perpétuelle tandis que les autres conservaient l'espoir de quitter les galères. Les missionnaires, mus par cette considération, demandèrent que les turcs convertis fussent traités comme les protestants convertis, c'est-à-dire relâchés. Ils gagnèrent l'intendant, qui s'efforça lui-même de convaincre le ministre<sup>2</sup>.

Les turcs baptisés avaient leur chapelle particulière. Les autres forçats se réunissaient, pour les cérémonies du culte, dans la chapelle de saint Louis et dans celle de saint Jean-Baptiste.

La mission se donnait, tous les ans, sur la cinquième partie des galères. Comme chaque bâtiment retenait les missionnaires vingt jours, il est vraisemblable que les prêtres de la Mission appelaient d'autres prêtres à

1. Arch. nat., Marine B<sup>6</sup> 111, f<sup>o</sup> 8 v<sup>o</sup>.

2. *Ibid.*, B<sup>6</sup> 126, f<sup>o</sup> 364.

leur aide, au moins au temps où les galères atteignaient la quarantaine. Les successeurs de Jean-Baptiste Gault, particulièrement Toussaint de Forbin-Janson et Bel-sunce, prenaient part à ces travaux, ou du moins les clôturaient. A cette occasion, ils donnaient audience aux forçats, écoutaient paternellement leurs plaintes et demandaient justice pour eux<sup>1</sup>.

Les invalides du bagne eurent leur première mission en 1705 ; et ce fut une des plus fructueuses, car presque tous s'approchèrent des sacrements. « Ces gens-là sont saints, disait M. de Garcin au commissaire général<sup>2</sup>, si on les compare aux forçats des autres galères quand on leur fait la mission. »

L'établissement des prêtres de la Mission avait d'autres œuvres : il dirigeait le séminaire, donnait des missions dans les campagnes, servait d'intermédiaire entre Paris et la Mission de Barbarie.

Le premier séminaire, ouvert en 1648, disparaissait l'année suivante, les troubles de la Fronde ayant tari la source des revenus. Un nouvel essai tenté en 1656, ne fut pas plus heureux. Les jeunes novices de l'abbaye de Saint-Victor, qui constituaient seuls ce séminaire, où on leur enseignait les humanités, furent tous renvoyés en 1658 pour indiscipline et manque de vocation<sup>3</sup>.

Le diocèse n'avait encore rien de stable pour la formation de son clergé. Mgr de Forbin le dota d'un séminaire en 1673 et le confia aux prêtres de la Mission. Quiconque voulait recevoir les ordres devait y passer un certain temps : quinze jours avant la tonsure, un mois avant les ordres mineurs, six mois avant le sous-

1. Simard, *op. cit.* p. 186, 205.

2. Arch. Nat., Marine B<sup>6</sup> 98, f<sup>o</sup> 234.

3. *Saint-Vincent de Paul*, t. VII, p. 165.



diaconat, trois mois avant le diaconat, autant avant la prêtrise.

Cette organisation présentait plus d'un inconvénient. M. de Belsunce obligea tous ses clers, en 1740, à rester huit mois consécutifs au séminaire et à y revenir pendant un mois pour se préparer au sacerdoce.

Les circonstances amenèrent les prêtres de la Mission à prendre d'autres travaux. Vers 1700, un missionnaire tenait l'école des Proyers, où les enfants du quartier, presque tous fils de marins ou de pêcheurs, recevaient l'instruction primaire. De 1742 à 1752, les galères, transférées à Toulon, furent remplacées par quelques bâtiments légers, gardés par huit compagnies de troupes de marine. Les missionnaires, devenus libres par l'absence des galériens, s'occupèrent des marins, auxquels ils firent plusieurs missions.

Ce qui donnait à l'établissement de Marseille son cachet particulier, c'était l'œuvre des galériens et le rôle d'intermédiaire que sa position géographique lui assignait pour faciliter les relations entre Paris et la Barbarie. S'il n'avait eu comme auxiliaires une quarantaine de prêtres recrutés hors de sa Compagnie, le supérieur de Marseille n'aurait jamais pu, avec les quatre confrères affectés à ce travail, assurer le service spirituel des galériens, qui furent pendant longtemps au nombre de huit à dix mille, y compris sept à huit cents malades à l'hôpital et plus d'un millier d'invalides au bagne. Il a été dit plus haut comment les prêtres de la Mission se sont acquittés de leurs devoirs auprès de ces malheureux.

Relever par la religion le niveau moral des galériens, les consoler, les encourager, les protéger contre les injustices et les abus, en un mot faire respecter leurs droits et leur montrer leurs devoirs, tel fut à Marseille, pendant un siècle et demi, le rôle des enfants de saint

Vincent de Paul. Beau rôle en vérité ! Les punitions sont nécessaires ; mais punir est une méthode déplorable si l'on se contente de mettre en jeu le sentiment de la crainte. Les condamnés que la société relègue hors de son sein ne cessent pas d'être des hommes ; si l'on veut combattre avec quelque espoir de succès leur penchant au mal, il est nécessaire de s'adresser aux facultés les plus nobles que la nature a mises en eux : à l'intelligence, au cœur et à la volonté.

# HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ

par M. MILON (*Suite*)

## CHAPITRE X

### L'EXPANSION AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. — EUROPE (*Suite*)

SOMMAIRE : 1. Expansion dans l'Europe centrale. Suisse. — 2. L'Autriche; Gratz et Salzbourg; union à la Communauté, Hongrie. — 3. Prusse, provinces rhénanes, Cologne. — 4. Pologne: anciens souvenirs des Filles de la Charité. Le démembrement de la Pologne. Pologne russe: Lithuanie, Varsovie. Pologne prussienne: Silésie. Pologne autrichienne: Cracovie. — Turquie d'Europe: Constantinople. — 6. Roumanie, Grèce, Macédoine.

Mentionnons maintenant un pays qui n'est pas très étendu, mais qui a connu, lui aussi, des difficultés politico-religieuses, la SUISSE.

Dès 1750, un établissement de Filles de la Charité est mentionné à Saconnex.

En 1810, les sœurs furent établies en Suisse, à Genève<sup>1</sup>. M. l'abbé Vuarin y gouvernait alors la petite paroisse catholique, rétablie, après trois siècles d'exil, dans la cité de Calvin; il s'efforçait, avant tout, de sauver les enfants et les pauvres des séductions de l'hérésie. Se souvenant des liens qui unissaient autrefois saint François de Sales et saint Vincent de Paul, il résolut d'appeler à son aide les Filles de la Charité. Grâce à son énergie et au concours de Madame Lætitia, mère de Napoléon I<sup>er</sup>, ce hardi projet fut couronné d'un plein succès. Une première maison fut fondée en 1810 malgré la résistance des magistrats genevois.

1. Rosset, *Vie de M. Étienne*, p. 536.

L'intrépide curé trouva même le moyen d'assurer à cette bonne œuvre la protection et un secours annuel de l'empereur de Russie.

Plus tard, les Filles de la Charité fondèrent des établissements à Chêne, à Saconnex, à Versoix et en quelques autres endroits; et lorsqu'une grande et belle église fut ouverte à Genève sous le vocable de Notre-Dame, M. l'abbé Mermillod, plus tard évêque, obtint du Supérieur général, M. Étienne, qu'une autre maison fût créée dans le quartier brillant et populaire de la nouvelle paroisse.

Telle était la situation au lendemain des victoires de la Prusse sur la France en 1870. Alors, en Suisse, sous l'influence de diverses circonstances, une guerre violente fut déclarée à la jeune Église catholique de Genève. Les écoles furent fermées, et Mgr Mermillod lui-même fut conduit à la frontière.

D'un commun accord, Mgr Mermillod et M. Étienne résolurent que les sœurs reconstitueraient sur la frontière française les œuvres supprimées à Genève. Elles s'y sont maintenues, en effet, jusqu'à ce jour, attendant avec foi et confiance que la liberté de la prière et du dévouement leur soit rendue.

Cependant tout ne périt pas.

Un établissement des Filles de la Charité échappa à l'orage dans la partie catholique de la Suisse; c'est à Fribourg.

Dès 1841, Mme la comtesse de La Poype, chanoinesse du chapitre de Château-Chalon en Franche-Comté, avait demandé, pour une fondation à Fribourg en Suisse, des Filles de la Charité. La Communauté n'en avait pas alors de disponibles; elle n'en put donner qu'en 1858. Les œuvres, depuis lors, se sont étendues. Et lorsque l'on célébra, en 1908, le cinquantième anniversaire de l'établissement, le très

vénéré évêque, Mgr Deruaz, put écrire aux Filles de la Charité ses félicitations très vives. Il disait<sup>1</sup> :

« Depuis le jour où la comtesse de la Poype, une grande âme que les épreuves de la vie au moment de la Révolution française n'avaient point abattue, s'adressait à Mgr Jenny, évêque du diocèse de Lausanne et Genève, pour lui confier le soin d'établir un orphelinat sur sa propriété, que d'œuvres de bienfaisance et de charitables entreprises se sont greffées sur cette première initiative !

« C'est d'abord l'arrivée à Fribourg des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul et la prise de possession de l'orphelinat de Mme de la Poype, le 21 novembre 1858, en la fête de la Présentation de la bienheureuse Vierge Marie, par la Rév. Mère Thierry, venue de Genève, première supérieure de la petite communauté naissante de Fribourg. Agrandi par l'achat du couvent des Rév. Pères Ligoriens, puis successivement par d'autres acquisitions, l'établissement de la Providence n'a cessé de se développer, pour abriter, sous ce nom si bien choisi, tant d'œuvres destinées au soulagement des malades et des pauvres, à l'éducation et à la protection de l'enfance, comme aussi au bien spirituel des âmes : hospice du district, atelier de couture, asile, pensionnat, écoles diverses, patronage, association d'enfants de Marie, et, tout récemment encore, cours de coupe, école maternelle de Beauregard et dispensaire. Même, jusqu'à ce jour, une école normale pour jeunes filles est venue en aide au gouvernement cantonal en lui fournissant des institutrices chrétiennes pour les écoles de la campagne et même de la ville. »

Ainsi s'exprimait Mgr Deruaz.

1. *Annales*, t. 74, p. 257.



Au centre de l'Europe, jetons maintenant un regard sur l'Autriche.

L'AUTRICHE a vu vraiment fleurir l'Institut des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Le nom de saint Vincent de Paul n'était point inconnu en Autriche. L'autre famille religieuse, sortie, comme celle des sœurs, des mains de ce grand saint, nous voulons dire les Prêtres de la Congrégation de la Mission, y avait vécu déjà.

Les fils de saint Vincent vinrent en Autriche en l'année 1760; ils y furent appelés par le cardinal-archevêque Migazzi, qui leur confia la direction du séminaire ecclésiastique de Vienne et, en 1762, celui de Waitzen, en Hongrie, qui faisait partie de son diocèse.

Cette même année, en 1762, le primat de Gran les appela aussi dans son diocèse pour la direction du séminaire de Tyrnau. Ces premiers missionnaires venaient de la province de Pologne, mais ils ne restèrent que cinq ans chargés de ces œuvres. Les raisons de leur départ ne sont pas connues, mais on le devine aisément par l'esprit qui régnait à cette époque. Alors, on travaillait à fermer les couvents, surtout ceux qui étaient encore animés du véritable esprit religieux; on ne pouvait donc supporter l'installation de nouvelles Congrégations<sup>1</sup>.

Presque un siècle s'écoula jusqu'au retour des Prêtres de la Mission en Autriche. Cette fois les Filles de la Charité les précédèrent.

Elles y ont eu, au dix-neuvième siècle, trois centres principaux, d'où sont sortis beaucoup d'autres éta-

1. *Annales*, t. 43, p. 83.

blissements : ce sont Gratz, Salzbourg et, en Hongrie, Budapest.

En 1851, une Communauté de religieuses hospitalières de Gratz se sentit portée à demander son incorporation aux Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Ce fut pour les mêmes raisons qui y inclinèrent aussi la Communauté de Salzbourg et que nous mentionnerons tout à l'heure.

La fondatrice et supérieure de la Communauté de Gratz se trouvait avoir, par sa famille, des liens qui l'unissaient à celle de saint Vincent : sa grand'tante, la comtesse de Brandis, avait été, au siècle dernier, une bienfaitrice insigne de la maison principale des Prêtres de la Mission à Naples, où, en cette qualité, elle avait obtenu sa sépulture. La sœur de Brandis vint elle-même, avec une de ses compagnes, passer près de deux années dans la Maison-Mère de Paris. A son retour à Gratz, toutes ses sœurs revêtirent avec elle le costume et adoptèrent les règles des Filles de la Charité et, du consentement de l'Ordinaire, se mirent sous la direction et autorité du Supérieur général de la Mission (1851). Ce fut l'introduction de la double famille de saint Vincent de Paul en Autriche. Les Missionnaires devaient bientôt suivre les Filles de la Charité. Dès 1857, la maison de Gratz s'était tellement développée, que trois cents sœurs en étaient sorties déjà pour se répandre dans les différentes parties de l'Empire, avec l'autorisation du gouvernement, qui désirait leur confier ses établissements charitables<sup>1</sup>.

En 1877, la province de Gratz comptait plus de six cents sœurs, réparties en soixante établissements<sup>2</sup>.

1. Maynard, III, 282 ; Rosset, *Vie de M. Étienne*, p. 409 et 489.

2. *Annal.*, t. 43, p. 493.

A Salzbourg, une réunion analogue de sœurs eut lieu en 1882. Nous en transcrivons le récit en entier ; on verra comment la Providence arrivait à ses fins.

Les sœurs de Charité vivant à Salzbourg et portant le nom de Sœurs de Saint-Vincent devaient leur existence, non à saint Vincent de Paul, mais au prince-archevêque de Prague, le cardinal Frédéric, prince de Schwarzenberg. C'est lui qui fonda leur Compagnie, qui leur procura les moyens nécessaires d'existence avec une grande générosité. Ce prince de l'Église avait à cœur d'accomplir avec le plus grand zèle la mission dont il était chargé, et il faisait de nombreuses visites dans son archidiocèse. Il eut à constater que le soin des pauvres et des malades laissait beaucoup à désirer, et aussitôt il résolut d'y apporter remède. Pendant un de ses voyages, il vint à Schwarzach en Pongau ; là, il trouva une vieille église presque en ruines et, à côté, une maison qui avait autrefois servi de couvent aux Bénédictines. Ce fut l'occasion, pour l'archevêque, de mettre son plan à exécution et de fonder un asile pour les pauvres et les malades. Mais, pour l'entretien et le soin, il fallait des sœurs de Charité ; la divine Providence se chargea de les procurer à Mgr l'archevêque et cela du milieu même de son archidiocèse.

Il y avait alors à Salzbourg une famille très chrétienne, du nom de Preisinger. Le chef de la famille habitait, avec sa femme et ses filles, une petite maison d'artisan ; deux de ses filles avaient déjà embrassé la vie religieuse, lorsqu'une troisième se disposa à suivre la même voie. Mais, un jour, elle entendit dans l'église un sermon sur l'union de la vie active de Marthe avec la vie contemplative de Marie, et, comme exemple, le prédicateur cita les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ces paroles firent une telle impression sur la jeune



filie qu'elle résolut, dès cet instant, d'entrer chez les Sœurs de Charité.

Mgr l'archevêque, instruit de ce projet, fit appeler la jeune fille et lui proposa de rentrer chez les Sœurs de Charité de Munich pour y être élevée dans leur noviciat et pour être envoyée ensuite à Schwarzach dans le nouvel établissement fondé par lui-même. La même année, 1846, au mois de décembre, la jeune postulante, Magdalena Preisinger, partit pour Munich, en compagnie d'une autre, appelée Catharina Koningsberger. L'année suivante, Mgr l'archevêque envoya encore quatre postulantes. Après les deux ans de probation, elles firent toutes les vœux dans la Compagnie des Sœurs de Charité à Munich. La novice Magdalena Preisinger prit alors le nom d'Ambrosia; plus tard elle fut supérieure des sœurs à Salzbourg.

Alors Mgr l'archevêque fit conduire les six sœurs à Salzbourg pour prendre possession de l'établissement. Comme supérieure, on leur avait donné la sœur Aigner, qui avait, en même temps, la mission de former les jeunes sœurs au soin des malades et à la vie commune dans la nouvelle maison de Schwarzach. La bénédiction et l'installation de l'établissement furent faites par Monseigneur lui-même. Dès le premier jour, on reçut de nombreuses demandes d'être soigné chez les sœurs, et le travail augmenta tous les jours. Mais la divine Providence envoya aussi de nouvelles forces. Dès l'année suivante, quatorze nouvelles sœurs reçurent l'habit, sous la direction de sœur Ambrosia; l'année 1846 vit arriver huit novices, et 1847 autant.

Il y eut bientôt aussi un autre changement dans la direction de la petite Compagnie des sœurs. En 1847, Munich demanda si l'on voulait garder à Schwarzach « la Mère supérieure » Aigner, ou si l'on pouvait la rappeler à Munich. Comme Mgr l'archevêque désirait

avoir une branche qui fût indépendante des sœurs de Munich, il consentit à ce que la sœur Aigner retournât. La sœur Ambrosia devint alors « Mère supérieure » de la petite communauté. C'est ainsi que furent jetés les premiers fondements de la nouvelle province.

Mgr l'archevêque désigna comme supérieur de la Compagnie des sœurs son secrétaire, M. Embacher.

Les sœurs eurent, au commencement, beaucoup à souffrir de la misère et de la pauvreté, et les habitants de Schwarzach et des environs ne leur témoignèrent pas non plus toujours beaucoup d'affection. Mais la divine Providence avait ses desseins sur cette Communauté des Sœurs de Charité ; en effet, les sœurs se répandirent peu à peu dans tout l'archidiocèse et elles y exercèrent leur influence salutaire.

Voici quand et comment les sœurs de Salzbourg, qui portaient déjà le nom de Sœurs de Saint-Vincent, et qui n'avaient pourtant pas la règle primitive, entrèrent en relations avec la vraie Compagnie fondée par saint Vincent de Paul.

La sœur Ambrosia nous le fait savoir par son journal. « Le 6 mai 1865, raconte-t-elle, S. Ém. le prince-archevêque Maximilien Jozef, accompagné de Sa Gr. Mgr l'archevêque de Smyrne, honora la Maison-Mère des sœurs d'une visite inattendue. A cette occasion, Monseigneur de Smyrne dit à Mgr l'archevêque de Salzbourg qu'il y avait, à Smyrne aussi, des sœurs de Charité de Saint-Vincent s'occupant du soin des malades et des pauvres dans les hôpitaux et les asiles, de l'enseignement dans les écoles et de l'éducation des orphelins. Ce vénérable prélat, qui, par tout son extérieur, rappelait si bien notre Père saint Vincent, est Lazariste et travaille dans les missions comme un vrai fils de saint Vincent. Or, ce Lazariste n'est autre que Mgr l'archevêque Vincent Spaccapietra, alors en

voyage pour recueillir de l'argent pour sa cathédrale de Smyrne, en l'honneur de l'apôtre saint Jean. »

Une autre fois, la même sœur écrit : « Au mois de janvier 1868, deux sœurs de la Maison-Mère firent un voyage en France; elles accompagnèrent une dame anglaise qui avait été soignée à Salzbourg et qui retournait dans son pays; elle avait prié les sœurs de la conduire jusqu'à Boulogne. A leur retour, les sœurs firent halte à Paris, où elles allèrent vénérer les reliques de saint Vincent dans la Maison-Mère des Lazaristes. Les sœurs eurent le bonheur de trouver les reliques exposées, et, comme elles se croyaient des Sœurs de Saint-Vincent, elles voulurent aller vénérer le corps de saint Vincent au-dessus du maître-autel; mais le prêtre qui était là présent, ne connaissant pas des Sœurs de Saint-Vincent avec cet habit, leur refusa l'entrée. Les sœurs furent mortifiées de cet accueil, car elles pensaient bien être filles de Saint-Vincent au même titre que les autres. »

La sœur Ambrosia, de son côté, semble bien avoir eu l'idée d'une réunion, et elle doit y avoir pensé souvent sans pouvoir cependant arriver à une décision. Sur ces entrefaites, la divine Providence avait déjà choisi la voie qui devait mener enfin à la réunion.

En 1873, en effet, M. Médits, prêtre de la Mission, donna les exercices de la retraite aux Pères Bénédictins de Laybach. Par l'intermédiaire des Pères, l'abbé de Saint-Pierre à Salzbourg, Albert François Eder, fit connaissance avec les fils de saint Vincent et il demanda une mission au supérieur, à Vienne. Cette mission eut lieu à Salzbourg avec grande bénédiction, et beaucoup de Sœurs de Charité y assistèrent. Les sermons, pleins de simplicité et de force, selon l'esprit de saint Vincent, leur avaient laissé une impression très favorable. C'est pourquoi les sœurs demandèrent

à M. Médits si les Prêtres de la Mission ne pourraient pas aussi leur prêcher une retraite. « Avec plaisir, répondit-il; seulement, pour cela, il faut deux choses : la permission de nos supérieurs et celle de Mgr l'archevêque; quant à la première, cela n'offre pas de difficulté; mais, pour la seconde, il faut vous adresser vous-même à Monseigneur. » Celui-ci, étant lui-même religieux de Saint-Benoît, comprit très bien les besoins particuliers des communautés de femmes d'être dirigées par des prêtres du même ordre et avec le même esprit de leur fondateur. D'ailleurs, il était très bienveillant envers les Sœurs de Charité, pour lesquelles il conservait une grande estime, ainsi que pour les Prêtres de la Mission, depuis qu'il avait appris à les connaître.

A partir de ce moment, la pensée de la réunion devint familière aux sœurs de Salzbourg. La sœur Ambrosia, alors supérieure, était pour la réunion, « mais, disait-elle, cela n'aura lieu qu'après ma mort ».

L'année suivante, elle mourut, et la nouvelle Supérieure générale désirait une réunion prochaine. Elle disait souvent à M. Médits : « Je suis maintenant supérieure, il est vrai, mais je suis disposée à devenir simple sœur dès que la réunion sera faite. » Mgr l'archevêque semblait être pour la réunion, et Sa Grandeur disait à M. Médits qu'elle céderait volontiers ses droits sur les sœurs à la Supérieure générale à Paris. M. Médits s'empressa de faire connaître cette déclaration de Monseigneur au Supérieur général ainsi qu'au Visiteur.

Les négociations semblent à ce moment avoir traîné un peu en longueur à cause de difficultés qui ne venaient pas du côté des sœurs. Les sœurs, elles, avaient toutes, sans exception, donné leur voix pour la réunion pendant une retraite qui eut lieu en l'an-

née 1881. M. le Visiteur fit mention de cette retraite dans une lettre au Supérieur général à Paris; en même temps, il écrivit à Mgr l'archevêque pour le prier de vouloir bien donner son approbation.

Mais alors une difficulté vint compliquer les affaires; on voulait à Paris que la province de Salzbourg se réunît avec celle de Gratz pour n'en former qu'une seule, car le nombre des sœurs de Salzbourg ne paraissait pas assez grand pour constituer une province à part. Mgr l'archevêque ne voulait pas d'abord accepter cette condition et il tenait ferme à son idée de voir la province de Salzbourg province distincte.

Les sœurs eurent alors à craindre un moment que les négociations n'aboutissent pas à la réunion si ardemment désirée. Cependant M. le Visiteur les encourageait, avec l'espoir que le moment n'était plus loin où les sœurs seraient unies à la vraie famille de saint Vincent. Il ne se trompait pas; en effet, à la fin du mois de mai 1882, on reçut à Salzbourg une lettre du Supérieur général disant que l'on acceptait les conditions de Mgr l'archevêque. En même temps, arriva une lettre de la Supérieure générale des Filles de la Charité à la sœur Vincentia, supérieure des sœurs à Salzbourg, lui demandant une déclaration écrite de toutes les supérieures, disant qu'elles désirent la réunion et qu'elles sont disposées à accepter les règles et les coutumes de la Compagnie des Filles de la Charité; elle demandait que cette déclaration fût signée par les sœurs dans leurs maisons respectives.

C'est ainsi qu'enfin les derniers obstacles à la réunion furent écartés, et, le 13 juillet 1882, la sœur supérieure reçut une nouvelle lettre l'invitant à se rendre à Paris avec quelques autres sœurs. Le 25 juillet suivant, les sœurs arrivèrent à Paris, et le lendemain, elles furent reçues par le Supérieur général.

Le 1<sup>er</sup> août, eut lieu la prise d'habit des Filles de la Charité, et, par cet acte, la réunion se trouva accomplie.

L'ancienne supérieure, la sœur Praxmarer, fut nommée Visitatrice de la nouvelle province. Toutes les sœurs furent satisfaites du changement opéré par leurs supérieurs. Une seule sortit pour garder les règles et le costume de sa Compagnie.

Maintenant, les sœurs de Salzbourg étaient sûres d'être de vraies filles de saint Vincent; elles savaient qu'elles étaient sous la direction du successeur même de saint Vincent; elles étaient en possession des vraies règles du saint fondateur, et ce qui leur était particulièrement précieux, c'était de pouvoir lire les merveilleuses conférences que saint Vincent lui-même avait faites aux premières Filles de la Charité.

Il fut permis aux sœurs de porter encore, pendant quelque temps, l'ancien habit et d'introduire le nouveau peu à peu. Plusieurs sœurs, surtout parmi les anciennes, ne quittèrent qu'avec peine leur ancien costume, cela se conçoit facilement, et la nouvelle corsette leur paraissait, au commencement, « terrible ».

Dans une lettre, datée du 7 avril 1883, on constate que toutes les sœurs ont déjà revêtu le nouvel habit. Elles devaient renoncer aux cérémonies solennelles qui avaient lieu, auparavant, à l'émission des vœux. Maintenant, elles ne feraient que les vœux simples pour un an seulement, et renouvelables chaque année.

Pendant l'été de l'année 1883, M. le Supérieur général fit un voyage dans les provinces de l'Autriche, et, le 19 juin, il arriva à la maison des sœurs à Salzbourg. Les sœurs furent enchantées de cette visite honorable et reçurent partout le successeur de saint Vincent avec les marques de l'amour filial. Le Supérieur général,

de son côté, se montra très satisfait des sœurs et de leurs œuvres à Salzbourg.

Voilà vingt-cinq ans, écrivait-on en 1908 dans les *Annales*, que cette union des sœurs de Charité de Salzbourg a été faite; la bénédiction divine s'est répandue visiblement sur cette Compagnie; le nombre des sœurs, dans cet espace de temps, a augmenté de plus de deux cents, et le nombre des maisons a doublé.

Puisse la province continuer à prospérer! Qu'elle trouve dans l'esprit merveilleux de saint Vincent la lumière et la force pour se remplir de plus en plus de l'amour de saint Vincent et de ses vertus particulières. Alors elle pourra travailler à la solution de ce grand problème, qui est considéré par beaucoup comme la question capitale de notre temps, à savoir : la question et les améliorations sociales; mais elle y travaillera d'une manière calme et, en même temps, avec l'activité qui est propre aux œuvres de Dieu. Ce qui est fait par Dieu et par l'amour est toujours le meilleur et le plus durable, car cette œuvre porte en elle-même le sceau de la vérité et de l'éternité<sup>1</sup>.

\*  
\*\*

En HONGRIE, à cause de la diversité de langue, il devait arriver, un jour ou l'autre, que la Communauté des Filles de la Charité, ayant prospéré en cette région, il faudrait y créer un centre provincial et un noviciat pour recevoir les postulantes de la région. Il en fut ainsi; ce centre est à Budapest.

En l'année 1853, les sœurs furent appelées à Pest pour diriger une classe pauvre. Cette première maison acquit bientôt de l'importance par la diversité des

1. *Annales*, t. LXXIII, p. 590 et suiv.

œuvres qui s'y établirent et le grand nombre d'enfants qui la fréquentèrent.

On écrivait en 1877 : « En ce moment, il y six classes, une salle d'asile, une crèche, un ouvroir externe, soixante-quatre orphelines et la visite des pauvres à domicile; la réunion des Enfants de Marie y a lieu très régulièrement. Les sœurs font beaucoup de bien à cette nombreuse jeunesse, qui, dans la capitale de la Hongrie non moins que partout ailleurs, est exposée à se perdre par l'ignorance et la futilité dans lesquelles elle est élevée.

« Depuis dix ans, nos sœurs furent demandées dans six nouveaux établissements, qui sont tous très florissants : la Maison de Charité à Buda, près Pest, et dans cette dernière ville, l'hôpital homéopathique, l'asile, la crèche et une grande maison de classes; ces deux dernières maisons, récemment bâties et parfaitement organisées, se distinguent surtout par leur jolie construction et par leur élégante chapelle. Cette année, au mois d'octobre, eut lieu l'installation de nos sœurs dans le nouvel établissement de la Clinique chirurgicale<sup>1</sup>. »

Une statistique, que nous avons sous les yeux et qui est de l'année 1903, donne le nom des établissements de Filles de la Charité dans l'Autriche et la Hongrie. Il y avait environ deux cents quarante établissements.

\*  
\*\*

Voyons maintenant ce qui concerne les Filles de la Charité et leurs établissements en PRUSSE.

C'est en 1852 qu'elles furent établies dans les provinces rhénanes, à Cologne d'abord, puis en d'autres

1. *Annales*, t. XLIII, p. 89.



viles de l'Allemagne Nous transcrivons un récit de l'établissement à Cologne<sup>1</sup> ; on y verra que tout n'est pas toujours consolation, même au début, et qu'ensuite, comme pour l'ordre des saisons, les temps heureux et les jours arides se succèdent, suivant la marche générale des événements.

Les Filles de la Charité furent appelées à Cologne en 1852 pour remédier à l'extrême misère des pauvres. De grandes souffrances, des luttes et un travail excessif les y attendaient. On n'y connaissait ni l'organisation de leurs œuvres, ni celle de leur vie ; on s'était contenté de leur donner deux maisons, sans guère se préoccuper des ressources. Quoique chargées de beaucoup d'orphelines, des classes, de la visite des pauvres, trop souvent elles n'avaient rien à leur donner et manquaient elles-mêmes du nécessaire. Pour subvenir aux besoins pressants, il fallait frapper continuellement à la porte des riches. Ces privations ne les déconcertèrent pas, et le démon suscita d'autres entraves : les inspecteurs des écoles, MM. les curés eux-mêmes, leur occasionnaient des difficultés continues ; il en résultait des ennuis tels que les supérieurs prirent la résolution, en 1853, de fermer les écoles et de rappeler les sœurs de Cologne. Leur départ, cependant, ne s'effectua point ; les sœurs continuèrent leurs œuvres, se confiant à la Providence.

Dieu bénissait leurs efforts généreux par le développement des œuvres et des vocations, et le vénéré P. Étienne érigea en province les maisons de cette contrée le 19 juillet 1859. Le Supérieur du séminaire fut nommé directeur, et la sœur Swieteczky fut installée Visitatrice. L'ouverture du séminaire ou noviciat fut autorisée et, dès l'octave de la fête de saint

1. *Annales*, t. XLIII, p. 42.

Vincent, cinq postulantes en formèrent le fondement.

C'est alors qu'un terrain fut acheté à Nippes, près Cologne, pour la construction de la Maison centrale.

Les constructions étaient à peine sorties des fondations quand, en 1870, la guerre entre la Prusse et la France éclata. L'autorité militaire déclara à la Visitatrice que tout le terrain qui entoure Cologne devant servir aux opérations militaires, la maison commencée serait rasée comme les autres; on l'engagea même à faire évacuer, à Cologne, l'orphelinat Saint-Vincent, également exposé. A cette nouvelle, la sœur Swieteczky se jette aux pieds de la sainte Vierge, la conjure d'être gardienne de ses enfants. Malgré l'annonce faite, on ne toucha pas aux constructions, et, dès que les événements le permirent, les travaux furent repris avec activité. Au mois de mai 1871, les sœurs en prenaient possession et y installaient en même temps une grande partie des œuvres : quatre salles de malades, un orphelinat pour les garçons et un pour les filles, l'ouvroir externe, l'asile, la visite à domicile. Plus tard, l'Association des Enfants de Marie et l'Œuvre des fabriques, c'est-à-dire l'école dominicale pour les enfants d'ateliers, vinrent compléter cet ensemble, digne des complaisances de saint Vincent<sup>1</sup>.

Mais des difficultés religieuses éclatèrent en Allemagne; le Kulturkampf sévit contre le clergé et les communautés religieuses, à partir surtout de 1873.

« Le décret impérial n'ayant établi aucune distinction entre les communautés enseignantes et les sœurs, les œuvres d'enfants leur furent retirées en 1875, en sorte qu'aujourd'hui, écrivait-on deux ans plus tard, un grand vide se fait sentir dans cette maison; le séminaire est également supprimé; les postulantes qui

1. *Annales*, t. XLIII, p. 41.

ne connaissent que l'allemand sont envoyées à Gratz; celles qui possèdent la langue française vont faire le séminaire ou noviciat à la Maison-Mère.

« Il est facile de comprendre la souffrance des cœurs chez nos sœurs de Cologne; sur neuf maisons, quatre sont déjà fermées, les cinq autres sont dans un état d'incertitude pénible.

« A Cologne, la vue des églises fermées ou employées pour des magasins, des maisons de communautés changées en casernes, serrait le cœur; une pensée consolait cependant : Notre-Seigneur est dédommagé par un peuple profondément catholique, qui pleure et prie au pied du Tabernacle, dans les sanctuaires qui lui sont laissés, et qui souffre avec résignation pour hâter l'heure du triomphe de l'Église<sup>1</sup>. »

Le récit qu'on vient de lire date de l'année 1877. Les espérances ont fini peu à peu par se réaliser. La guerre politico-religieuse s'est adoucie; un peu de liberté est revenue et les Filles de la Charité ont vu le nombre de leurs maisons de charité s'accroître; plusieurs ont été établies près de Cologne; les sœurs desservent même un hôpital privé à Berlin.

Après la guerre de 1914, le gouvernement qui a succédé à l'Empire a rendu la liberté aux communautés religieuses qui, comme les Lazaristes, n'avaient plus le droit d'exister.

(A suivre.)

1. *Annales*, t. XLIII, p. 43.

## HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

---

### LIVRE IV. — De 1874 à 1918

---

#### CHAPITRE XII. — M. BORÉ, Supérieur général (*suite*)

SOMMAIRE. — L'abbé Fiat au grand séminaire de Saint-Flour.

Le séminaire de Saint-Flour était dirigé par les Prêtres de la Mission depuis près de deux siècles. Le premier supérieur en avait été M. Pierron, qui devint ensuite Supérieur général. En cette ville escarpée, « ville peu commode, disait M. Joly, Supérieur général; ville où il faut toujours monter et descendre », nos confrères édifièrent un magnifique grand séminaire, accroché sur le flanc de la montagne, agrémenté de jardins soutenus par une terrasse; le plan en était exactement celui de l'ancien Saint-Lazare.

Après la Révolution, nos confrères rentrèrent dans ces bâtiments en 1820. M. Tripier, premier supérieur, fut remplacé par M. Grappin, « qui prolongea de chaque côté les anciens bâtiments, écrit M. Milon, et qui publia, à l'usage des séminaristes, un petit *Veni mecum*, manuel de piété qui a nourri de ses austères convictions et de ses saintes aspirations les générations cléricales qui se sont succédé jusqu'à ces derniers temps ». C'est à cette époque que le bienheureux Perboyre fut professeur de dogme (1827).

M. Grappin ayant été élu assistant général, ce fut

M. Fabre qui le remplaça à la tête du séminaire. « M. Fabre fit construire le bâtiment où se trouve la bibliothèque et exhausser celui où se trouve la porte d'entrée; il fit aussi construire le mur d'une seconde terrasse et planter les arbres qui embellissent la propriété. M. Fabre rendit le très grand service d'implanter au séminaire, à la place de Bailly et du rigorisme moral, les doctrines de saint Alphonse de Liguori. Il conduisit le séminaire avec une aménité qui lui gagna tous les cœurs. » (Milon.) Mais, sa santé déclinant, on songea à lui donner un remplaçant; c'était en 1853, année de l'entrée du jeune Fiat au grand séminaire.

Comme successeur de M. Fabre, le P. Étienne avait fait choix de M. Baudier, alors professeur de morale au grand séminaire de Tours. Mais Mgr Morlot, archevêque, s'opposa au départ de M. Baudier; et comme M. Pereymond, pour lors supérieur du même grand séminaire, était en froid avec l'administration épiscopale à cause de sa rigidité à maintenir nos privilèges, le P. Étienne nomma M. Pereymond à Saint-Flour et M. Baudier devint supérieur de Tours.

M. Péreymond n'était pas un inconnu à Saint-Flour. Il était né dans le diocèse, à Riom-ès-Montagne; il avait fait une partie de ses études théologiques au grand séminaire qu'il était appelé à diriger. On l'accueillit donc avec joie, bien que son prédécesseur eût suscité de grands regrets « par le prestige de son beau talent, par sa parole vivante et instructive, par une bonté qui n'avait rien de vulgaire et qui lui attirait, de la part de tous, un affectueux respect ».

M. Péreymond était plus austère. Son extérieur était grave, calme et plein de religion. Le caractère le plus marqué de son talent était la solidité du jugement, fortifiée encore par l'habitude de la réflexion;

ce qui lui donnait un air un peu froid et sévère. C'était comme une ombre qui voilait la bonté pour ceux qui ne le voyaient qu'en passant ou à distance. Il ne s'inspirait dans toute sa conduite que du désir de faire du bien à tous. Dans les délibérations, il n'examinait que les faits bien établis et il écartait les soupçons. Dans les conversations, il avait soin de ne pas juger; c'était son secret pour être juste et charitable. Ceux qui lui confiaient leurs difficultés et leurs peines ne tardaient pas à reconnaître le sérieux intérêt avec lequel il les écoutait et le sincère dévouement avec lequel il leur donnait conseil et appui. Il était très patient pour traiter les infirmités spirituelles. Son esprit droit, son caractère ferme et sa vertu solide lui donnaient, sous le regard de Dieu, la force de se posséder au milieu des tempêtes que soulèvent parfois dans les séminaires certains mauvais courants. Il savait attendre, remonter à la cause, en tenant toujours ferme le gouvernail; puis il réunissait le conseil et il agissait. Les inférieurs n'avaient qu'à se ranger autour de lui, chacun à sa place; il prenait la responsabilité et donnait assurance. Il aimait les cérémonies, la chapelle du séminaire. Pendant les saints offices, lorsqu'il officiait ou qu'il était à sa stalle, il gardait une modestie parfaite, qui s'harmonisait avec sa gravité naturelle et la vivifiait; il avait une stature avantageuse, des traits réguliers et accentués, de longs sourcils et une chevelure toute blanche; homme d'un rare bon sens, d'un coup d'œil net, d'une main sûre et faite pour le commandement; un de ces hommes que nos générations moins fortes semblent presque redouter et qu'elles paraissent ne devoir maintenant rencontrer que rarement.

Tel était celui qui allait former le jeune abbé Fiat et diriger ses pas dans la science et la sainteté ecclé-

siastique pendant quatre années, de 1853 à 1857. Le P. Fiat gardera toute sa vie une profonde vénération pour son ancien supérieur.

Le caractère de M. Péreymond, avouons-le, fit transition avec celui de M. Fabre et, après la première lecture spirituelle présidée par le nouveau supérieur, les anciens du séminaire se dirent entre eux : « Où est M. Fabre ? » Il semble, du reste, que M. Péreymond ait été mal impressionné à son arrivée, s'il faut en juger par une lettre qu'il adressait au P. Étienne, le 15 octobre de cette année 1853. « J'ai de la peine à reconnaître ici une maison de la Compagnie. Le règlement en vigueur date de 1843; je vois des usages qu'on ne trouve nulle part ailleurs chez nous et je constate l'absence d'autres qui se pratiquent partout, si je ne me trompe; je suis à me demander quelle est la force du directoire et si vous n'auriez pas donné quelque dispense pour cette maison; elle a été dirigée par un visiteur; elle a été visitée par MM. les assistants; je ne sais que penser de tout cela. Le matériel, d'ailleurs, est très mal tenu; c'est à faire mal aux yeux, mais il sera facile d'obtenir des améliorations à cet égard. Quant aux cours, nous sommes déjà rapprochés du directoire; le cours de droit canon a été rétabli; le cours sur le catéchisme du Concile de Trente a été introduit; une classe d'histoire a été supprimée (il y en avait deux par semaine) et elle a été remplacée par le cours de prédication, qui ne se faisait que pour les diacres. Le tout a été fait avec l'agrément de Monseigneur, ou sur sa demande bien expresse. »

Il y a peut-être quelque exagération dans ces appréciations d'un supérieur nouveau; car, comme nous l'avons vu, les prédécesseurs, en particulier MM. Grappin et Fabre, avaient bien travaillé au grand sémi-

naire. Quoi qu'il en soit, M. Péreymond eut pour principal objectif de faire suivre le directoire de la Congrégation et il se mit d'accord en cela avec Mgr Lyonnet, prélat très savant, qui l'appuya beaucoup dans la bonne direction du séminaire.

Les condisciples de M. Fiat étaient au nombre de 110; il y avait parmi eux des jeunes gens qui se firent un nom, qui devinrent évêques, curés de paroisses importantes de Paris, protonotaires apostoliques, etc. Il y avait une grande ardeur pour les études, ardeur encouragée par le nouvel évêque, Mgr Lyonnet, aussi bien que par le supérieur et les professeurs.

Mgr Lyonnet avait été nommé évêque de Saint-Flour en 1851; il fut préconisé en 1852 et il commença à diriger son diocèse et son séminaire en 1853; il s'intéressa beaucoup aux études des séminaristes; il présidait fidèlement les examens et il établit de nombreux exercices publics, qui se déroulaient devant lui. Dans la seule année scolaire 1853-1854, qui fut la première année de théologie de l'abbé Fiat, on en compte 10 : 3 pour la morale, 3 pour le dogme, 3 pour la philosophie, 1 pour la prédication. M. l'abbé Fiat fut témoin de ces exercices et il avait gardé le souvenir de quelques petits incidents.

Un jour, Mgr Lyonnet présenta des objections, en termes clairs et en forme syllogistique, à la thèse du séminariste et exposa une thèse toute contraire, qu'il soutenait avec chaleur, soit que ce fût sa conviction, soit qu'il voulût éprouver la force du séminariste. Celui-ci lui répondit point par point et réduisit à néant la thèse de Monseigneur. Monseigneur ne se fâcha pas; au contraire, il fut enchanté et il décida immédiatement que ce séminariste serait envoyé à Paris pour y recevoir les grades de la Sorbonne jusqu'au doctorat en théologie.



Une autre thèse publique amena un petit désaccord entre Mgr Lyonnet et M. Péreymond. Un diacre avait si bien parlé de la Propagation de la Foi que Monseigneur aussitôt exprima le désir que cette conférence fût débitée à la cathédrale. Mais M. Péreymond modéra l'ardeur du prélat en disant simplement : « Monseigneur, ces jeunes gens ont besoin de tout leur temps pour étudier. »

Après les thèses, on interrogeait quelques élèves sur ce qui avait été vu en classe. Un jour, Mgr Lyonnet appela M. l'abbé Fiat et il lui posa une question en ajoutant : *Fiat lux*. (Cette histoire n'a pas été racontée par le P. Fiat, mais par l'abbé Lamartinie.) Il paraît que l'abbé Fiat répondit si bien que Mgr Lyonnet s'écria : *Et facta est lux*.

Il faut dire que, si l'évêque poussait beaucoup aux études, les professeurs de M. l'abbé Fiat entretenaient dans le cœur de leurs élèves la flamme sacrée du travail.

Le professeur de dogme de M. l'abbé Fiat fut M. Sylvain Valette pendant ses quatre années de Saint-Flour.

M. Valette fut aussi son père spirituel et plus tard, quand l'abbé Fiat fut nommé Supérieur général, M. Valette appelait souvent le P. Fiat : « Mon Fils et mon Père. »

Comme saint Vincent, M. Péreymond voulait que les élèves eussent entre les mains un auteur classique. Il recommandait beaucoup aux professeurs et aux élèves de suivre la doctrine de saint Thomas. M. Fiat a profité de cette recommandation ; il lui est arrivé souvent de citer dans ses conférences des passages de la *Somme théologique* de saint Thomas et il a toujours recommandé aux étudiants de lire et de relire ce chef-d'œuvre de la théologie. Nous avons sous les

yeux une conférence qu'il prononça sur ce sujet à Dax et qui est une preuve manifeste et de l'amour et de la connaissance qu'il avait de la doctrine de l'ange de l'École. Ses conférences et ses répétitions d'oraison, quand il était assistant de la Maison-Mère, étaient la plupart tirées de la *Somme théologique*.

M. Péreymond tenait beaucoup à ce que l'on gardât dans l'enseignement du dogme la forme syllogistique. A ses yeux, c'était le meilleur moyen pour déterminer le sens précis d'une proposition. Il paraît que M. Péreymond aimait à citer M. Salhorgne comme parfait argumentateur. L'auteur préféré de M. Péreymond était Billuart; il le recommandait souvent aux étudiants en dogme.

Si M. Fiat n'eût qu'un professeur de dogme, il eût deux professeurs de morale : d'abord M. Lacombe, la première année; puis M. Sudre, les trois autres années.

M. Lacombe était originaire du diocèse de Saint-Flour; il avait fait ses humanités au petit séminaire de Pléaux, sa théologie au grand séminaire de Saint-Flour et il était entré à Saint-Lazare en 1834. Après sa prêtrise, il fut placé à Carcassonne; au bout de huit ans, il fut nommé supérieur du grand séminaire de Sens; il n'y resta que trois ans et on l'envoya, en 1850, à Saint-Flour comme professeur de morale. « La qualité distinctive de M. Lacombe était la bonté. On sentait qu'il aimait ses élèves, et, quoique cette bonté ne fût point exprimée en de longs discours, elle s'échappait en quelque sorte d'elle-même de ce cœur éminemment bienveillant. Aussi, au séminaire, on disait d'ordinaire : le P. Lacombe; et ce seul mot renfermait le meilleur éloge. Il faut ajouter que dans M. Lacombe cette bonté n'allait jamais jusqu'à la faiblesse. Elle s'alliait admirablement à une certaine fermeté, qui commandait le respect. Le professeur en

M. Lacombe n'était pas moins remarquable que le directeur. M. Lacombe avait, à un degré éminent, un coup d'œil pénétrant et sûr, qui lui permettait de saisir et de résoudre promptement les difficultés théologiques. En quelques paroles brèves, concises, il précisait le débat et forçait les esprits les plus rebelles à convenir, malgré tout, que d'un trait il avait porté juste et donné la meilleure solution. Aussi ses décisions faisaient-elles autorité, non seulement auprès de ses élèves, mais encore auprès des prêtres les plus versés dans la science de la théologie. » Il y avait, en M. Lacombe, un genre de vertus qui se rapprochait beaucoup de celui de M. Fiat. « Simple, droit, pieux; il parlait simplement; agissait bonnement sans user d'aucun déguisement ni artifice, ne regardant que Dieu. » Tel fut le professeur de morale de M. Fiat la première année de son grand séminaire. L'année suivante, 1854, M. Lacombe fut appelé à la Maison-Mère, où il devait, pendant vingt et un ans, exercer les importantes fonctions de professeur de morale de nos jeunes gens des Études.

Il fut remplacé à Saint-Flour par M. Sudre Augustin, né en 1819, entré au grand séminaire d'Albi en 1837, dans la Congrégation en 1842. M. Sudre avait déjà été placé à Saint-Flour, de 1843 à 1848, où il avait enseigné la philosophie, le dogme et ce qu'on appelait l'aperçu général sur la théologie. Pendant cette période, il avait eu occasion de parler contre un usage du grand séminaire de Saint-Flour qui n'existait dans aucun autre grand séminaire : je veux dire l'association de la sainte Vierge. M. Sudre aimait beaucoup la sainte Vierge, mais il trouvait que cette association n'était pas à sa place dans un grand séminaire où tous les jeunes gens sont obligés d'avoir une très grande dévotion pour la sainte Vierge. Son supé-

rieur d'alors, M. Fabre, le jugeait « pieux et très régulier, d'un caractère trop sec, opiniâtre et un peu sévère, ce qui, joint à une imagination ardente, lui faisait souvent du tort ». De Saint-Flour, M. Sudre était passé à Montpellier comme professeur de dogme, puis à Évreux comme professeur de morale. Il fut obligé de quitter ce grand séminaire, parce qu'il était romain jusqu'au plus intime de l'âme, romain pour combattre le gallicanisme, romain pour la liturgie. Et l'évêque d'alors n'était pas romain; il était étonné que ce petit homme (c'est ainsi qu'il désignait M. Sudre) fût assez osé pour enseigner l'infailibilité doctrinale du Pape. M. Sudre fut alors placé de nouveau à Saint-Flour, comme professeur de morale, en remplacement de M. Lacombe, et il devint pendant trois ans le professeur de M. Fiat.

M. Sudre était, en morale, probabilioriste accentué et il n'acceptait pas sans difficulté certaines décisions de saint Liguori. De là, quelques désaccords, quelques luttes doctrinales en classe avec les élèves qui avaient été formés à l'amour de saint Alphonse. M. Sudre s'animait; il était plein de feu; ses élèves, auvergnats, moins vifs, mais aussi attachés à leurs idées, se défendaient et l'on ne dormait pas aux classes de M. Sudre. Son enseignement était clair, méthodique, pratique. M. Fiat a toujours beaucoup aimé M. Sudre. A l'entendre quelquefois dire aux étudiants de la Congrégation qu'il ne fallait pas seulement se contenter d'écouter en classe, *audientem*, mais qu'il fallait aussi interroger, *interrogantem*, et à l'entendre rappeler les avantages de cette méthode de classe, on pourrait voir une réminiscence des classes de M. Sudre, auxquelles il avait assisté pendant trois ans et qui lui avaient laissé une impression si profonde. M. Sudre quitta Saint-Flour la même année que le P. Fiat, en 1857.

M. Étienne voulait nommer M. Péreymond, supérieur du grand séminaire de Cambrai, que la Congrégation venait d'accepter. Mais Mgr Lyonnet, récemment transféré à Valence, et Mgr de Pompegnac, nouvel évêque de Saint-Flour, supplièrent M. Étienne de laisser M. Péreymond à Saint-Flour. Ce fut alors que le choix de M. Étienne pour Cambrai se porta sur M. Sudre.

Les autres professeurs de Saint-Flour eurent moins d'influence sur M. Fiat; nommons-les cependant pour mémoire. M. Chopy, procureur et en même temps professeur de liturgie; il a composé en 1855, pendant que M. l'abbé Fiat était son élève, un *Manuel des cérémonies selon le rit romain*. La commission chargée d'examiner ce livre reconnaît « que l'auteur puise à des sources sûres; que l'ordre suivi par l'auteur, le plan et la division de l'ouvrage sont naturels; que le style est clair, correct, simple, sans prétention, approprié au genre de l'ouvrage ». Le professeur de philosophie était M. Glau; il devait être remplacé en 1855 par M. Guéneret; mais ils ne furent pas professeurs de l'abbé Fiat. Son professeur d'histoire fut M. Dumay, qui devint plus tard supérieur de Dax.

M. Péreymond dira de M. Fiat, le 13 février 1857 : « Il a des talents bien plus qu'ordinaires et il est studieux; ses notes d'examen, très nombreuses, puisqu'il termine ses études, se résument dans *très bien*. »

Pendant les vacances, Antoine Fiat revenait à Glénat et il donnait des leçons aux enfants de la famille de Salles, une des premières de la paroisse. Il faisait également le catéchisme et il aimait à raconter, plus tard, l'exemple suivant d'une de ses petites élèves : « Il faut faire comme cette petite fille dont le papa ne pratiquait pas. Quand j'étais au séminaire, j'allais lui donner des leçons pendant mes vacances.

La petite fille disait à son père : « Papa, va donc à confesse. » Il répondait : « Il n'y a rien qui presse, mais, si je suis malade, dès maintenant je te charge d'aller appeler Monsieur le Vicaire. » Le père tomba malade et la petite fille de lui dire : « Papa, tu m'avais promis que, quand tu serais malade, tu te confesserais. — Oui, oui, je m'en souviens, va chercher le prêtre et tout de suite. »

La piété et la vertu marchaient de pair avec l'étude pendant que l'abbé Fiat était au grand séminaire.

Dès son entrée, il avait été fortement saisi par la retraite prêchée par les directeurs; il goûtait beaucoup les méditations faites à haute voix par M. Péreymond les quinze premiers jours et tous les mercredis. On suivait la méthode du *Veni mecum* publié par M. Grappin. L'abbé Fiat dut apprendre cette méthode par cœur, comme tous les nouveaux. Le supérieur prenait, tous les ans, comme thème de ses méditations la parabole de la semence. Les divers traits de cette parabole étaient appliqués à la vie du séminaire; ils ne furent jamais oubliés du P. Fiat, qui les avaient entendus pendant quatre ans. On appelait cette parabole : la parabole du séminaire. M. l'abbé Fiat ne fut ni le terrain foulé aux pieds, ni le terrain pierreux, ni le terrain couvert d'épines, mais la bonne terre qui rapporte 30 ou 60 ou 100 pour un.

Cette méditation avait lieu, à cinq heures et demie, à l'église; elle était suivie de la messe. Quiconque a vu le P. Fiat dire la messe peut conjecturer ce qu'il était quand il l'entendait. Le *Veni mecum* conseillait aux séminaristes d'entendre la messe en se rappelant les principales scènes de la Passion de Notre-Seigneur. Chacun sait combien le P. Fiat a toujours eu une grande dévotion pour dire la messe, tous les vendredis, à l'autel de la Passion.

A onze heures trois quarts, le règlement appelait les séminaristes pour la lecture d'un chapitre du *Nouveau Testament*, à genoux, tête nue. Que de fois ceux qui allaient voir, plus tard, le P. Fiat dans sa chambre l'ont surpris à genoux, tête nue, lisant le *Novum*, conformément à la pieuse habitude contractée au séminaire de Saint-Flour!

Suivait l'examen particulier. Le P. Fiat y a toujours été fidèle dans ses voyages, en chemin de fer ou en voiture; il ne méditait plus sur les examens de Tronson, mais il suivait la méthode enseignée au séminaire interne.

Les séminaristes servaient au réfectoire à tour de rôle; le P. Fiat a toujours aimé ce pieux usage; il veillait, à Saint-Lazare, à ce qu'il fût accompli avec esprit de foi; il tenait à ce que les diacres servissent le jour de saint Étienne, et lui-même, le jour de son élection comme Supérieur général, se disposait à commencer ses hautes fonctions par le service de table au réfectoire si les membres de l'Assemblée générale ne l'en eussent dissuadé.

Le chapelet se récitait à une heure trois quarts. Encore une pieuse pratique gardée fidèlement. Que de fois on le trouvait se promenant dans sa chambre, le chapelet à la main! Quand il fut devenu sourd, il récitait le rosaire pendant les offices, qu'il n'entendait plus; en voyage, il restait de longues heures le chapelet à la main.

La lecture spirituelle de six heures et demie était un exercice attendu de tous, de l'abbé Fiat comme des autres. Cet exercice était présidé par M. le Supérieur. Sans doute, le plan qui revenait chaque année était un peu monotone pour les anciens; mais quel bien pour les jeunes dans cette première explication, claire, simple et judicieuse du règlement pendant le mois

d'octobre ! Après cette explication, un choix très heureux de livres spéciaux formait, pour le reste de l'année, un commentaire du règlement ; seules, les lectures préparatoires aux fêtes liturgiques interrompaient la marche ordinaire ; avant la fête de la Translation des reliques de saint Vincent, on lisait quelques chapitres de ses vertus par Abelly. L'usage était de consacrer les deux tiers du temps à la lecture. Le reste du temps était pour les avis et les gloses. M. Péreymond demandait aussi, de loin en loin, la répétition de la lecture qui venait d'être faite.

Ses avis étaient souvent accompagnés d'un mot pour rire. Il appliquait la maxime : *Castigat ridendo mores*. La première année, 1853-1854, il y eut un moment où ces saillies furent accueillies assez froidement ; on avait fait circuler cette phrase : « Pourquoi rions-nous ? C'est de nous que nous rions. » Peu à peu, cette impression disparut et on prit goût au sel gaulois de ces conférences. Du reste, M. Péreymond le ménageait et le distribuait à propos. Parfois, il laissait passer plusieurs jours sans desserrer les lèvres. On se disait : Il doit y avoir quelque chose ; on faisait un examen de conscience. L'avis ne tardait pas à venir. Un jour, le silence voulu de M. le Supérieur fut interrompu par cette seule phrase : « Messieurs, le séminaire ne marche pas et plusieurs d'entre vous savent pourquoi. Il faut qu'il marche. » Et on fit la lecture. Quelques jours après, félicitations de ce qu'on a compris et retour de la bonne humeur. En donnant les avis, M. Péreymond était admirable de maîtrise de soi. Il signalait les infractions, il donnait les motifs et les moyens de les éviter ; s'il plaidait les circonstances atténuantes, c'était pour montrer que la pauvre nature devait toujours être surveillée. Il ne disait jamais un seul mot qui sentit le manque de



respect ou la partialité. On eût dit qu'il avait pour résolution foncière : être juste avant tout. Cette haute idée de justice lui inspirait des ménagements et le rendait respectueux à un degré surprenant dans un homme dont le fond du caractère ne semble pas avoir été la cordialité délicate. D'ailleurs, son grand esprit de foi ne lui permettait pas d'oublier dans la pratique que les séminaristes étaient un dépôt sacré qui lui était confié dans des desseins de la plus haute importance, c'est-à-dire pour être élevés à l'incomparable dignité du sacerdoce.

Tel était le supérieur qui dirigea M. l'abbé Fiat dans son ascension vers la prêtrise. La première année, M. Fiat songea surtout à se bien pénétrer de l'esprit du séminaire, à bien observer les recommandations du *Veni mecum*. Il lut avec attention les avis généraux sur le sacerdoce qui en constituent le premier chapitre ; il parcourut, peut-être avec moins d'attention, les chapitres suivants, qui sont des examens de conscience tout à fait détaillés, soit pour une confession générale, soit pour une revue approfondie. Nous disons : avec moins d'attention, car ces examens entrent dans tant de détails sur tous les péchés possibles et imaginables (c'était l'usage alors), que nous doutons que l'âme candide de l'abbé Fiat se soit complu à parcourir ces pages, plus propres à donner des scrupules que de la délicatesse. Les chapitres suivants sont des méthodes pour s'exciter à la contrition. Nous croyons que M. Fiat goûta davantage les chapitres IX et X, où l'on parle de la sainte messe et de la communion. Parmi les prières et exercices de piété qui terminent le livre, ceux qui durent faire le plus d'impression sur le cœur de l'abbé Fiat (car il y resta fidèle toute sa vie) furent l'exercice de la visite au Saint Sacrement, qu'il n'a pas négligé, même étant

Supérieur général; celui du chemin de la croix, pour lequel il eut grande dévotion jusqu'à ses derniers jours; celui de la préparation à la mort, qu'il transforma plus tard, pour imiter saint Vincent, en la lecture des prières de la recommandation de l'âme, auxquelles nous lui avons entendu souvent faire allusion; et puisque nous avons nommé saint Vincent, est-il téméraire de penser que les litanies de ce saint, qui terminaient le petit *Veni mecum*, durent être récitées fort souvent par le jeune lévite, surtout lorsqu'il eut entendu l'appel de Dieu pour la Congrégation de la Mission?

Au début de l'année scolaire 1854-1855, il eut la grande joie de voir proclamé le dogme de l'Immaculée Conception. Il a raconté ces impressions, le 8 décembre 1901, devant les sœurs du séminaire :

« Je m'en souviens, j'étais alors au séminaire de Saint-Flour; c'était partout de l'enthousiasme, même chez les Auvergnats. Je m'y vois encore. Nous avions alors un bon gros évêque, si gros qu'il ne pouvait presque pas marcher. Je le vois encore, avec sa mitre, lire lui-même, avec une joie indicible, la bulle qui proclamait le dogme de l'Immaculée Conception. Le soir, on nous fit sortir dans les rues pour jouir du spectacle de l'illumination; c'était partout un véritable enthousiasme en l'honneur de la sainte Vierge, même à Saint-Flour. »

Édouard ROBERT.

# EUROPE

---

## FRANCE

---

### PARIS

15 août. Fête de l'Assomption. — Selon l'usage, le matin pendant l'oraison, lecture de la circulaire par laquelle M. Alméras, le 27 juillet 1662, prescrit de renouveler, tous les ans, à la sainte Vierge, le jour de son Assomption, « une oblation commune de nos cœurs, pleins de révérence, de vénération et de confiance envers sa bonté maternelle, pour être trouvés dignes d'être présentés par elle à son Fils Notre-Seigneur, comme des victimes entièrement consacrées à l'amour de Dieu et du prochain ». Nous écoutons ensuite, dans un pieux recueillement et à genoux, l'acte de consécration que, depuis plus de deux siècles et demi, tous nos confrères récitent dans le monde entier. A ce don de nous-mêmes, nous ne perdons rien et nous gagnerons beaucoup.

L'après-midi, la communauté de la rue de Sèvres va s'unir à celle de la rue du Bac pour prendre part, après vêpres, à la procession traditionnelle qui se déroulera dans les jardins des sœurs.

Cette cérémonie nous rappelle le vœu de Louis XIII, roi de France. Le 10 février 1638, au cours de la mission donnée à Saint-Germain par Pavillon et nos confrères, ce pieux monarque plaça son royaume sous la protection de Dieu et de la sainte Vierge, en actions de grâces de la grossesse d'Anne d'Autriche, son épouse, qui, après vingt-trois ans de

stérilité, mit au monde celui qui devait être Louis XIV.

Dans un manifeste à la France, daté du même jour, il demande aux évêques d'ordonner que la commémoration de cette Déclaration soit faite à la grand-messe, chaque année le 15 août, dans toutes les églises de leurs diocèses, et que les vêpres soient suivies d'une procession, à laquelle assisteront les Cours souveraines ou les premiers juges de chaque lieu.

Louis XIII prit encore l'engagement solennel de rétablir le grand autel de Notre-Dame de Paris. Ce travail, qu'une vie trop courte l'empêcha de commencer, fut l'œuvre de son fils Louis XIV, qui, le voulant magnifique, fit appel aux artistes les plus en renom.

Le lundi 7 décembre 1699, après midi, entre nones et vêpres, le cardinal de Noailles, revêtu de ses habits pontificaux et accompagné de son chapitre et des officiers de l'église, bénit avec solennité la première pierre de l'autel.

Tout d'abord lui fut présentée une lame d'airain carrée, sur laquelle étaient gravés les mots :

Louis le Grand  
Fils de Louis le Juste et petit-fils d'Henri le Grand,  
Après avoir dompté l'hérésie,  
Rétabli la vraie religion dans tout son royaume,  
Terminé glorieusement plusieurs grandes guerres,  
Par terre et par mer,  
Voulant accomplir le vœu du Roi son père,  
Et y ajouter des marques de sa piété,  
A fait faire, dans l'Église Cathédrale de Paris,  
Un autel, avec ses ornements, d'une magnificence  
Au-dessus du premier projet,  
Et l'a dédié au Dieu des Armées, maître de la  
Paix et de la Victoire,  
Sous l'invocation de la Sainte Vierge, Patronne et  
Protectrice de ses États.  
L'an de N.-S. 1699.

Sur la lame d'airain fut répandu du charbon broyé et sur la couche de charbon furent déposées quatre médailles, deux en or et deux en argent.

Deux de ces médailles, une de chaque métal, représentaient Louis XIII en buste, avec cette inscription autour :

Ludovicus XIII Fr. et Nav. Rex ;

et, sur le revers, une Notre-Dame de Pitié, tenant Notre-Seigneur sur ses genoux et recevant les hommages du roi, lequel, prosterné à ses pieds, lui offre son sceptre et sa couronne ; au bas, ces mots :

Aram vovit M.D.C.XXXVIII ;

et autour :

Se et regnum Deo sub B. Mariæ tutela consecravit.

Sur les deux autres médailles, Louis XIV en buste, avec l'inscription circulaire :

Ludovicus magnus Rex Christianissimus.

Sur le revers, l'autel, tel qu'il devait être, entre quatre colonnes corinthiennes, torses et cannelées, disposées en demi-baldaquin, avec ces mots :

Aram posuit M.D.C.XCIX,

et autour :

Votum a patre nuncupatum solvit.

Les deux médailles d'or furent placées du côté de l'évangile ; les deux médailles d'argent, du côté de l'épître. Au-dessus, une couche de charbon broyé, puis une plaque de plomb carrée sous un lit de ciment ; enfin, sur le tout, la première pierre.

Le cardinal de Noailles l'aspergea d'eau bénite, puis revint au chœur pour le chant des vêpres.

Le chœur, commencé en 1699, sur les dessins de Jules Mansart, fut continué en 1708 sur ceux de M. Coste, premier architecte du roi.

Le maître-autel est remarquable; tous les connaisseurs en admirent la magnificence. Nous n'en entreprendrons pas ici la description. Signalons seulement ce qui rappelait ou rappelle encore le vœu de Louis XIII.

A droite, du côté de l'épître, mais plus enfoncée que l'autel des Fêtes, la statue de Louis XIII, élevée sur un piédestal et ornée des armes de France. Ce monarque, revêtu de ses habits royaux, est prosterné; il offre son sceptre et sa couronne et met son royaume sous la protection de la sainte Vierge.

A gauche, du côté de l'évangile, Louis XIV, dans la même attitude, accomplit le vœu du roi son père.

Au bas du sanctuaire, un rond de marbre blanc porte une inscription latine, dont voici la traduction : « Ici furent déposées les entrailles des rois très chrétiens Louis XIII, le 14 mai 1643, et Louis XIV, le 1<sup>er</sup> septembre 1715. »

Au milieu du chœur se dressa longtemps un magnifique candélabre d'argent à six branches, don fait par Anne d'Autriche après la naissance de Louis XIV.

25 août. — Nos bons frères coadjuteurs de la Maison-Mère n'avaient jusqu'ici qu'un seul jubilaire : le bon frère Lienne. Voici que le frère Sabatier vient lui tenir compagnie. Comme d'habitude, une petite fête eut lieu après dîner dans le local de la pharmacie. Notre très honoré Père y entendit un compliment bien tourné, auquel tout le monde applaudit :

« Monsieur et Très Honoré Père, vous daignez hono-

rer de votre présence cette fraternelle réunion. Permettez que nous commençons par vous dire merci.

« Oserons-nous, à cette occasion, évoquer un peu d'histoire ancienne? Nous ne dirons que les noms de ceux qui sont au ciel.

« Vous aimez les frères et vous nous en donnez bien des preuves; vous voudrez bien qu'ils vous confient que, sincèrement et filialement, ils vous le rendent. Autrefois, ils étaient nombreux; vous rêvez aujourd'hui d'augmenter leur nombre. Dieu veuille entendre vos vœux et donner à la Compagnie beaucoup de frères excellents comme ceux d'il y a cinquante ans !

« Ainsi, alors, le saint frère Alibert était chargé de la propreté et c'est à son école qu'un jeune postulant, dont nous taisons le nom, fut formé. Entre temps, comprenant que notre vocation est de prière sans doute, mais aussi de travail, le jeune frère aidait le bon frère Landry, du secrétariat, et prenait soin de la sacristie de la tribune.

« Oh ! ce beau temps passé ! Le vôtre, Monsieur et Très Honoré Père, celui où vous étiez étudiant. Ne vous souvient-il pas d'avoir vu à la porte les silhouettes aimées et respectées du frère Génin, du frère Rouchy et celle aussi de quelqu'un qui vit encore et dont votre mémoire garde le nom, qui ne doit pas être prononcé ?

« Mais, si vous n'ignorez pas que le vénéré frère Génin fonda l'Œuvre des Missions, vous ignorez sans doute que lui et ses deux compagnons de la porte avaient établi entre eux, dans l'intérêt de leur office, une confrérie : la confrérie de l'amabilité.

« Rien d'étonnant que leur survivant se montre si empressé, si accueillant et si condescendant. Il reste l'honneur de cette lignée de saints coadjuteurs : les

frères Alibert, Landry, Génin, Rouchy, Asman, Aubry, etc., etc.

« Mais pour plus d'un alors, la Maison-Mère n'était pas une demeure permanente; et le disciple de ces belles âmes fut envoyé dans les œuvres. Qui racontera le bien qu'il fit, les services qu'il rendit, les beaux autels qu'il orna, les belles cérémonies qu'il prépara à Sainte-Rosalie? Ils sont passés à une autre vie les de Lesquen, les Desmarécaux et les autres qui profitèrent de son dévouement et surent l'apprécier.

« Mais le vent de la persécution souffla, et nous retrouvons à Dax, pour quelques mois, celui dont nous parlons. Il regrettait son apostolat et, bien qu'il fût mis en office à la sacristie, il lui manquait *sa chapelle*. On commençait alors à parler de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'exilé lui fit une neuvaine pour être placé quelque part où il pût faire encore un peu de bien et avoir *sa chapelle*. Il dut prier avec ferveur, car, la neuvaine à peine terminée, il était envoyé à Tournais.

« Durant plus de vingt ans, il demeura le serviteur dévoué de Notre-Dame, le fils très aimé du bon Père Sarraille, et il ne voudrait pas que nous comptions les belles fleurs immortelles que, durant ce temps, il ajouta à sa couronne.

« Toute sa vie, l'imitateur des vertus qu'il avait vues dans les anciens, connus à la Maison-Mère, aima à rendre service, à être bon pour tous, à faire le bien sans bruit, à aller simplement et pieusement au bon Dieu. Et malgré les fatigues et malgré les années, il reste jeune, alerte et toujours aussi dévoué.

Mais il n'a pas voulu, mon Père, qu'on le nomme ;  
Tout lustre répugnait à son humilité ;  
Pourtant, il semble bien que cinquante ans, en somme,  
D'oraison, de travail auraient bien mérité



Qu'aux plus jeunes il fût proposé pour modèle,  
Lui qui ne cessa d'être un homme de devoir,  
Toujours à son office, à sa règle fidèle.  
Laissez-moi formuler ici de tous l'espoir :  
C'est que nous puissions voir longtemps son bon sourire,  
Symbole de sa douce et constante amitié.  
Je n'ai pas dit son nom. Dois-je... dois-je le dire?  
Demandez-le plutôt au frère Sabatier.

30 août. — C'est le tour de M. Giordano d'entrer dans la catégorie des jubilaires; ainsi le veulent l'âge et la fidélité à sa vocation; il accepte cet événement sans émotion, avec son flegme habituel. Une image commémorative est prête; il nous la distribue. Elle représente Jésus disant à ses apôtres : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » De l'autre côté, quelques pieuses pensées, choisies par le nouveau jubilaire : « Il y a, dans la vie humaine, des jours marqués par de telles faveurs qu'on ne peut les oublier. Tel est, entre autres jours mémorables pour moi, celui où j'ai eu le bonheur d'être admis dans la Congrégation de la Mission fondée par saint Vincent de Paul. C'est pour moi, selon la comparaison de saint François de Sales, la barque providentielle sur laquelle je suis appelé à faire la traversée du temps à l'éternité. C'est ici le lieu de mon repos à tout jamais; j'y demeurerai parce que je l'ai choisi. »

26 août. — A Gentilly, après le repas de midi, Notre Très Honoré Père nous annonce qu'il a fait choix de M. Colliette pour le poste d'assistant à la Maison-Mère. A voir les visages, il semble que tout le monde se réjouit de cette décision. Puisse notre nouvel assistant nous rester plus longtemps que ses prédécesseurs immédiats et atteindre les années du regretté M. Forestier ! C'est la prière que nous

adressons à Dieu. M. Collette est également nommé Visiteur de la province de France.

*1<sup>er</sup> septembre. Fête du Bienheureux Gkèbra Michaël, martyr abyssin, postulant de la Mission.* — Nous regrettons de n'avoir pas encore en mains la belle conférence de M. Goyau sur ce grand confesseur de la foi, conférence préparée pour le Congrès missionnaire de Lisieux; il nous eût été agréable d'en donner ici des extraits.

*2 septembre. Fête des Bienheureux François et Gruyer.* — D'autres martyrs de la Révolution attendent leur tour de monter sur les autels. Nous en avons au moins une douzaine dont la cause serait assurée du succès si les diocèses s'en occupaient. M. Rogue approche du terme. A quand le tour de M. Martelet, de M. Galoy, de M. Hayer, de M. Lucas, de M. Dodin, de M. Portefaix et des autres? Intéressons-nous à ces causes par la prière et comptons, pour eux, sur le pouvoir d'intercession de ceux qui sont déjà glorifiés.

Le matin, rue du Bac, service annuel pour les sœurs défuntes, dans la chapelle des retraites. Les confrères qui en ont la liberté vont unir leurs prières à celles de nos sœurs.

*23 septembre.* — Mort du cardinal Dubois, archevêque de Paris. « Le vendredi 20 septembre, jour anniversaire de son ordination sacerdotale, écrit le vicaire capitulaire dans sa lettre au clergé et aux fidèles du diocèse, Monseigneur le cardinal nous pria de dire la sainte messe dans sa chambre, quelque temps avant l'opération qu'il devait subir. Le lendemain samedi, il s'ouvrit à Son Excellence le nonce apostolique, qui, depuis son retour à Paris, venait le voir amicalement tous les jours, de son désir de rece-

voir l'extrême onction. Nous eûmes la consolation de lui donner, ce jour-là, sa dernière communion, en l'anniversaire de sa première messe. Il protesta qu'il voulait la volonté de Dieu, et quand, après les onctions saintes, nous voulûmes lui exprimer, en présence des membres de sa famille archiépiscopale, nos sentiments de reconnaissance et d'attachement filial, il nous interrompit et se recommanda à la miséricorde de Dieu, en disant, d'une voix lente et profonde, avec le roi prophète : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam*. Dans la nuit du samedi au dimanche, il fit expressément le sacrifice de sa vie pour l'Église et pour la France, les deux grands amours qui lui tenaient tant au cœur. Désormais sa tâche touchait à sa fin ; ses gestes et ses paroles se firent plus rares et sa respiration plus saccadée. Enfin, le lundi 23 septembre, à 5 h. 20 du soir, comme Son Excellence le nonce apostolique venait d'entrer dans sa chambre, il cessa de respirer et de vivre : son âme était devant Dieu. »

Le soir de ce même jour, les professeurs du collège Stanislas, prêtres et laïques, viennent commencer chez nous leur retraite annuelle. C'est à M. Lesage qu'est dévolue, cette année, la mission de préparer les prêtres, par une série d'instructions, à la nouvelle année scolaire.

26 septembre. — Un Congrès missionnaire se tient à Lisieux. Aujourd'hui, troisième jour, M. Collard, de notre Maison-Mère, y fait une conférence sur *le clergé indigène en Extrême-Orient et les nouveaux vicariats indigènes*.

27 septembre. — Anniversaire de la mort de saint Vincent. Nous allons passer ce jour de fête à Gentilly.

29 septembre. — A midi, M. Baeteman dit de fort belles choses à Paris sur sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des Missions, et sa parole, portée par la télégraphie sans fil, pénètre dans les maisons, franchit les frontières, traverse les mers, va remuer les cœurs et — qui sait? — susciter peut-être des vocations d'apôtres. Jamais notre confrère n'eut un auditoire si nombreux et si invisible.

30 septembre. — C'est aujourd'hui le dixième anniversaire de l'élection de M. le Supérieur général. Dix ans de généralat, ce n'est pas un fait rare dans l'histoire de la Compagnie. Avant 1800, huit supérieurs généraux sur dix ont dépassé le décennat. Après 1800, la proportion descend à trois sur huit. La moyenne de durée des généralats est de quatorze à quinze ans. Quand le généralat actuel sera terminé, la moyenne aura, espérons-le, quelque peu monté. C'est le vœu que nous formons en ce jour de fête.

En entrant au réfectoire à Gentilly, chacun trouve à sa place une grande image : Notre-Dame de la Mission. On lit au verso : « La statue, à présent dite Notre-Dame de la Mission et placée dans l'office de la lingerie de Saint-Lazare, rue du Bac, 140, se trouvait, à l'origine, rue Saint-Denis, sur la porte de l'enceinte de Philippe Auguste. Au cours des âges, elle a vu passer à ses pieds les rois et les reines faisant leur entrée solennelle dans la capitale, ou portés à leur dernière demeure dans les caveaux de l'abbaye de Saint-Denis. Quand, pour agrandir la ville, on démolit cette porte, la sainte image fut placée sur une maison voisine, au coin de l'impasse des Peintres.

« Enfin, en 1681, elle fut donnée aux Filles de la Charité, qui l'ont conservée avec une pieuse vénération comme un précieux talisman de leur Maison-

Mère. Leur filiale confiance n'a pas été trahie et la tradition de la Communauté se plaît à rapporter les marques nombreuses de particulière protection accordées jadis rue du faubourg Saint-Denis, aussi bien que, depuis, rue du Vieux-Colombier et rue du Bac, où l'antique Vierge continue à sourire aux Sœurs de la nouvelle génération, qui, comme leurs devancières, aiment à venir invoquer cette *unique Mère*. C'est devant son autel notamment qu'eurent lieu, en 1840, les premières apparitions du Scapulaire Vert.

« Au dire des connaisseurs, les plus qualifiés, la vénérable image remonte à 1320-1330; elle est donc plus ancienne de quelques années que la statue de Notre-Dame de Paris, conservée dans l'église métropolitaine. »

Ce même jour, 30 septembre, nos séminaristes et nos étudiants vont fêter sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus dans le sanctuaire qui lui est dédié à Auteuil. On les a chargés du chant et ils s'en tirent à merveille. Mgr Saint-Clair chante la grand'messe et prononce le panégyrique.

1<sup>er</sup> octobre. — La retraite a été retardée de deux jours pour laisser aux confrères la liberté d'assister aux obsèques du cardinal Dubois. « La cérémonie, écrit le *Journal des Débats*, n'était pas seulement grande par la pompe officielle, par l'accomplissement de rites qui ont leur haute signification, par la présence des dignitaires de l'Église et des représentants du gouvernement; elle était touchante par le concours d'une population recueillie, qui rendait un dernier hommage à l'archevêque de Paris... Dans la foule qui se pressait sur le passage du convoi, il y avait à la fois les catholiques pratiquants et cette partie de la population qui, même quand ses pratiques sont irrég-

gulières, reste profondément attachée aux croyances, aux coutumes, à la force spirituelle que représente l'Église. »

Le soir, ouverture de la retraite annuelle. Une heureuse combinaison a permis aux isolés de l'Hay, de Clichy, de Sainte-Rosalie et d'ailleurs de se joindre à nous ou à nos confrères de Gentilly pour ces huit jours de recueillement et de silence. Une tradition se crée; elle se maintiendra.

10 octobre. — Fin de la retraite et dernier congé de l'année à Gentilly.

29 octobre. — A l'examen particulier de midi, Notre Très Honoré Père nous annonce qu'il va partir pour Rome dans l'après-midi et que, le 31, jour de l'audience, il demandera au Saint-Père sa bénédiction pour la Compagnie tout entière et la Maison-Mère en particulier.

## M. BENJAMIN HURAUT (Suite<sup>1</sup>)

### CHAPITRE III. — LA COMMUNE ET L'APRÈS-GUERRE

Rentré enfin à Saint-Lazare, l'abbé Benjamin se remit avec ardeur à sa besogne de procureur. Il était spécialement chargé des finances et de l'administra-

1. Pour éclairer le début de l'article publié dans notre dernier numéro, article qui était extrait d'un manuscrit plus étendu, Mgr Hurault nous envoie ces quelques lignes destinées à présenter plusieurs personnages dont il est question dans le récit. Ne pouvant revenir en arrière, nous les insérons ici en note :

C'est dans la région du département de la Marne voisine de la rivière d'Aisne et de l'Argonne, région dans laquelle les traditions religieuses demeurent bien vivaces, que M. Benjamin Hurault naquit en 1831.

Sa famille, dont le berceau était à Berzieux, appartenait à la bonne race des cultivateurs champenois. Son père, Claude-Etienne Hurault, au moment de son mariage avec Mlle Caroline Galichet, avait loué, dans le Dormois, une ferme que la grande guerre a rendue célèbre en

tion de la maison de Paris. A ce titre, il avait eu la charge d'amasser les provisions nécessaires avant le siège. La prévoyance et l'habileté avec lesquelles il s'était, l'année précédente, acquitté de ce devoir sont, à l'heure présente, encore légendaires dans la maison. Maintenant que la guerre se terminait et que le siège était levé, il y avait fort à faire pour remettre en état les caves et les greniers. Il s'y employa courageusement. « Les pauvres confrères de Paris sont à bout de forces », écrivait-il le 17 février, deux jours après son retour, et c'est précisément la nécessité de leur venir en aide qui l'empêchait de se rendre à Châlons pour le deuil de son frère Auguste. Mais cette période, relativement tranquille, de travail et de réorganisation ne dura guère. Paris ne sortait du siège que pour entrer dans la Commune. Le 18 mars, l'insurrection débutait par l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas. Dès le 19, Benjamin envoyait ces

la détruisant : Chausson ; mais il avait abandonné plus tard cette exploitation pour habiter, au sud de Sainte-Menehould, le domaine de Vernaut.

Parmi ses oncles, l'un avait rempli successivement les fonctions de vicaire général et de curé de la cathédrale à Châlons-sur-Marne. Trois autres, Maximilien, Benjamin et Modeste tenaient, dans la même ville, une maison de commerce, fondée en 1825 et déjà prospère.

La famille était heureuse. Le grand-père, qui, avec sa femme et son dernier fil, cultivait à Berzieux les champs des ancêtres, pouvait se louer de l'union et de l'esprit chrétien qui régnaient parmi ses enfants. Tout à coup le malheur s'abattit sur la ferme de Vernaut. En 1835, Claude-Étienne mourut, laissant sa femme dans la désolation et dans la gêne.

Elle avait cinq enfants. Les frères aînés de Benjamin se nommaient Auguste et Eugène. Ses sœurs étaient Virginie et Elise. Les membres châlonnais de la famille, avec un dévouement qui mérite d'être remarqué, vinrent au secours de leur belle-sœur et se chargèrent presque entièrement de l'éducation et de l'avenir des orphelins. Les commerçants associèrent deux des garçons à leur maison ; tous veillèrent sur les jeunes filles. Auguste, l'aîné, devait épouser un jour Mlle Remy. On l'appellerait généralement dans la famille : M. Hurault. Eugène associerait à sa vie Mlle Pauline Deullin. Virginie mourrait presque aussitôt après s'être mariée avec M. Jean Leclerc, orfèvre à Châlons. Elise épouserait un artiste peintre, Adolphe Hamel, et habiterait Paris.

nouvelles à Châlons : « Depuis hier, nous sommes en pleine bagarre révolutionnaire; les troupes ont été d'abord accueillies à coups de feu et ont marché résolument; plus tard, elles ont fraternisé avec l'émeute et, depuis ce moment, l'insurrection est maîtresse de Paris. Aujourd'hui, le drapeau rouge est arboré sur l'hôtel de ville, où les nouveaux membres du nouveau gouvernement se sont installés, présidés par le fameux Assi, du Creusot. On a entendu gronder le canon à plusieurs reprises; les émeutiers s'amuse à tirer à blanc pour faire peur aux Parisiens, qui gobent la chose en grand. Il y a, en ce moment, plus de quatre cents barricades dans Paris; plus de voitures, plus d'omnibus, on circule partout à pied avec la plus grande facilité. On peut sortir de Paris comme on veut; on n'y peut pas entrer. Comme il n'y a personne pour attaquer, l'émeute n'a rien à faire pour se défendre. Elle s'est emparée de l'hôtel de ville et a proclamé la Commune. »

Les autres lettres de l'abbé, envoyées à son frère Eugène, à sa belle-sœur Pauline, à sa mère, toujours seule à Dampierre, apportent à ses chers correspondants des nouvelles fréquentes de la situation. D'une lecture fort intéressante, elles marquent, avec des détails pittoresques, les progrès de l'insurrection et aussi ceux de la terreur qu'éprouvent justement les Parisiens, au milieu de la guerre civile, sous les balles et sous le canon des Versaillais. Bien qu'écrites sous l'émotion d'une crainte bien explicable, elles s'ingénient à rassurer. « Plus d'un millier de bombes sont passées au-dessus de nous, écrit-il le 11 avril à sa mère, ou ont éclaté tout autour de nous. Notre maison n'a eu absolument rien. Vous pouvez être tranquille, il en sera de même pour cette fois. Ne vous laissez donc pas effrayer par les bruits que



l'on répandra autour de vous. Ce que le bon Dieu garde est bien gardé. »

Cette confiance, appuyée sur des motifs de foi, inspirait sa conduite au milieu de la communauté. Le volume de la relation consacrée par les Lazaristes aux événements de la Commune parle souvent de lui. « Vous y verrez de temps en temps le nom de votre fils », écrira-t-il le 14 janvier 1872, en l'envoyant à sa mère, et, dans sa fierté rétrospective, la bonne Mme Hurault pourra juger du rôle important que son cher Benjamin aura joué pendant les jours tragiques.

Cette relation, dans laquelle il est facile de reconnaître l'enjouement discret de confrères qui sourient des petites manies de chacun en racontant les aventures de tous, insiste quelque peu sur la spécialité que s'était faite M. Hurault de colporter partout des prophéties plus ou moins authentiques : « Quant à M. Hurault, y est-il dit (page 368), il a pris pour spécialité, non pas de prophétiser, mais d'interpréter des prophéties, qu'il va dénicher on ne sait où. Il en a bien une douzaine, provenant de sources plus ou moins respectables, qui, selon lui, s'appliquent aux événements actuels. Le malheur est qu'elles se contredisent les unes les autres; aussi M. Hurault ne peut venir à bout de les concilier. Cela ne l'empêche pas de les débiter à tout venant; il effraye nos sœurs, leur disant que toutes leurs maisons vont sauter, que le sang va couler dans les rues et les transformer en rivières, que Paris sera cassé comme un pain de sucre, etc.; bref, il est d'un sinistre très réussi. Quant à lui, il conserve un sentiment de sécurité profonde, que rien ne peut ébranler, et il rit de tout son cœur des frayeurs qu'il inspire par ses prophéties. »

Ces lignes peignent très exactement le prêtre jovial et courageux qui, en définitive, cherchait dans la

plaisanterie et dans l'outrance le moyen de dissiper les craintes très réelles et malheureusement très fondées que les événements inspiraient autour de lui et que, dans le fond de son cœur, il ne pouvait guère s'empêcher de partager.

Il ne se contentait pas, d'ailleurs, d'effrayer les sœurs, pour les faire rire ensuite; devenu aumônier de l'ambulance qui s'était réouverte dans les locaux de Saint-Lazare, depuis que la guerre civile avait succédé à l'autre, il avait pris contact avec les révolutionnaires blessés que les hasards de la bataille y amenaient. On les appelait les *Oustrances*, parce qu'ils voulaient, disaient-ils, résister à outrance. Benjamin, quand il les tenait entre ses mains charitables et sous le feu de ses plaisanteries, ne tardait pas à les apprivoiser et il publiait partout que c'étaient de très braves gens. « Ils se confessent volontiers, disait-il, et leur plus grand désir est de ne pas retourner à la bataille. »

L'un de ses plus grands plaisirs à lui était de sortir, seul ou en compagnie du procureur général, M. Mailly, pour aller aux nouvelles, ou pour visiter les sœurs dans les différents quartiers de la ville. Lorsqu'il circulait ainsi, il s'accoutrait d'un costume civil dit d'ambulancier, dans lequel il finit par se faire photographe, mais il portait à la main, dans un petit paquet, la soutane dont il se vêtirait à l'arrivée. C'est ainsi qu'il suivait si exactement les faits de la révolution et qu'il pouvait apporter à ses confrères, ou envoyer à Châlons, des détails curieux ou utiles, mais surtout il faisait aux sœurs de Charité de précieuses visites.

C'est au cours d'une sortie de ce genre qu'il courut, avec son ami M. Mailly, un grave danger. Voici comment le livre des Lazaristes conte l'anecdote.

M. Hurault avec M. Mailly avait profité d'une accalmie de la bataille des rues pour se rendre rue du Bac, à la Maison-Mère des Sœurs, où l'on craignait que des obus à pétrole ne fussent tombés. C'était le 24 mai, au moment où l'énergie des Versaillais allait en finir avec la révolte et, par conséquent, aux jours les plus terribles de la lutte. Ils visitent les diverses parties de l'immeuble, constatent que nulle part ne se déclare d'incendie. « M. Mailly entra un instant dans une petite pièce près de l'escalier et, ne découvrant rien, se retira fort satisfait de voir qu'il n'y avait pas de pétrole dans les bombes de MM. les Fédérés. Au même moment, un vacarme terrible se fait entendre; le montant de la porte où M. Mailly venait de passer la tête est emporté par un obus, qui va briser une marche, traverse deux murs et entame le gros mur sur la rue de Babylone, couvrant les six spectateurs de cette scène quelque peu émouvante de plâtras, de débris, et soulevant une poussière telle qu'il n'y avait plus moyen de respirer. Nos Sœurs furent braves comme des artilleurs habitués au feu; le soldat (un soldat et un domestique étaient accourus au danger) ne broncha pas, nos confrères non plus; il n'y eut que le domestique qui disparut dans le nuage de poussière et ne se retrouva qu'au fond du jardin. Personne n'avait été touché, ni par l'obus, ni par les éclats de pierre brisée. Par un bonheur qu'il est bien permis d'attribuer à la protection céleste, le projectile fédéral n'éclata pas, et nous le conservons intact, sauf la vis, qui ne s'est pas retrouvée. »

La Commune, au moment de finir, mettait le comble à ses horreurs. C'est précisément ce 24 mai que furent fusillés Mgr l'archevêque de Paris et les autres otages de la Roquette. Parmi ceux-ci, on le sait, se trouvaient plusieurs Pères Jésuites. Il n'y figurait pas de Laza-

ristes. Pourquoi? Parce que les ennemis de l'Église poursuivaient d'une haine spéciale les membres de la Compagnie de Jésus, mais aussi, peut-être, parce que les Lazaristes et M. Hurault en particulier, avaient su, à l'origine des perquisitions, détourner adroitement la foudre de leur maison.

Dans une lettre du 6 avril, adressée à une Sœur de Charité et à sa famille, M. Benjamin avait raconté rapidement cet épisode, qui eut, sans doute, la plus grande importance. D'après la Relation imprimée, c'est M. Mailly qui intervint dans la circonstance, mais il semble bien peu probable que son ami et subordonné ne l'ait pas au moins assisté. « Avant-hier, nous avons eu une alerte. Deux délégués de la Commune sont venus faire une perquisition chez nous, avec ordre d'incarcérer tout ce qui paraîtrait suspect. Nous les avons reçus bonnement et nous nous sommes empressés de leur montrer une partie de la maison. Assez raides d'abord, ils sont devenus ensuite plus coulants et, après avoir visité une partie du rez-de-chaussée, ils ont déclaré qu'ils se contenteraient de l'assurance donnée sur l'honneur que nous n'avions pas d'armes. »

M. Hurault n'avait jamais eu si belle occasion d'aller aux nouvelles que le jour où se répandit le bruit de l'assassinat de Mgr Darboy, archevêque de Paris. Il n'y manqua pas. Au retour de son pèlerinage, il raconta avoir vu, à l'archevêché, le cadavre de Mgr Surat, vicaire général, à côté de celui de Monseigneur, qui avait la poitrine ouverte. C'était le 28 mai, fête de la Pentecôte.

Ces atrocités marquaient la fin du conflit entre la révolution et l'armée de l'ordre. Dès le 31 mai, M. Hurault, muni d'un sauf-conduit, se rendait à Bruxelles. On l'envoyait au-devant du Supérieur

général, qui résidait dans cette ville depuis le 5 septembre 1870. Dès la fin du siège, le P. Étienne avait manifesté le désir de reprendre sa place rue de Sèvres. Longtemps on avait dû le dissuader de réaliser ce dessein, mais désormais la situation était bien changée et, lorsqu'il eut reçu la visite du procureur, auquel il manifestait une confiance si justifiée, il se décida bien vite à revenir en France. Après avoir fait part de son projet à ses confrères par une lettre du 3 juin, il reprit le chemin de Paris et, accompagné vraisemblablement par Benjamin, il s'y trouva le 8 juin.

La grande maison de Saint-Lazare reprit bien vite son aspect de ruche active et silencieuse. Pour le 19 juillet, on replaça au-dessus du maître-autel les reliques de saint Vincent. M. Hurault avait, le 10 septembre, assisté, avec une douleur qui ne pouvait se contenir, à la translation de la précieuse relique dans le coffret de fortune destiné à la dissimuler pendant le danger ; il dut éprouver une joie bien vive à la vénérer de nouveau dans la splendeur des honneurs liturgiques.

A partir de cette date, sa correspondance avec sa famille devient plus rare. Il écrit, hélas ! trop souvent pour compatir aux douleurs de ceux qui l'aiment. L'année 1871 avait été cruelle pour les Hurault de Châlons. Benjamin avait dû consoler les siens de la mort de M. Hurault Rémy, de la tante Virginie, de Georges Hurault, de l'oncle Maximilien Hurault-Lepreux. En janvier 1872, Mme Eugène Hurault perdit sa petite Thérèse. Dans toutes ces circonstances, il se montrait le parent aimant et le prêtre de foi qu'il était. Mais quelle que fût son affection pour sa famille, toute son activité appartenait à ses devoirs d'état et à ses confrères. Il convient que nous le voyions à l'œuvre.

Il a donc repris sa place à la Procure de Saint-Lazare. Cette Procure occupe le premier étage du bâtiment d'entrée qui borde la rue de Sèvres. Elle renferme plusieurs chambres, qui, à l'époque, prenaient jour sur la cour, tandis qu'un corridor les reliait en longeant la rue. Chacun des procureurs occupait l'une de ces chambres, au milieu du mobilier, des livres, des caisses et des cartons dont il se servait. M. Mailly, le procureur général, celui que, dans sa correspondance et dans l'ordinaire de la vie, Benjamin appelait « le Vieux », ou « le Patron », se tenait dans la plus grande et la plus reculée. Celle de M. Hurault venait immédiatement après. Un guichet permettait à celui qui s'y trouvait de communiquer avec les visiteurs sans leur ouvrir la porte.

Dans ce quartier isolé, où les procureurs semblent avoir été alors au nombre de quatre, les traditions joyeuses d'avant-guerre n'avaient jamais complètement été oubliées ; elles furent bien vite reprises, grâce à Benjamin, et, le 7 octobre 1872, l'idée lui vint de fixer en une sorte de journal rédigé par ceux qui le lisaient les impressions de ses confrères et les siennes. Ce journal devait, grâce à sa persévérance, durer tout le temps que lui-même demeurerait présent à Paris, c'est-à-dire jusqu'en 1874. Il lui donna un nom singulier : *le Cul du Four*. On appelle ainsi, dans les campagnes, le dessus extérieur du four à pain, où l'on jette, pour s'en débarrasser, tous les objets dont on ne sait que faire. Ainsi, songea-t-il plaisamment, on se débarrasserait de tous les importuns, en les jetant, par plaisanterie, au cul du four, c'est-à-dire au pilori du journal. Car le journal serait avant tout satirique.

Dans une préface déclamatoire à souhait, le fondateur qui, ce jour-là, signa Pierre Pinçe-Mollet, en exprima les principes. Les plus caractéristiques étaient

ceux-ci : « *Le Cul du Four* aura pour principe d'attaquer tout le monde et de ne se laisser attaquer par personne. Il sera rédigé par les habitants de la Procure eux-mêmes. Les rédacteurs se souviendront qu'ils sont tenus de s'admirer mutuellement, sans tenir aucun compte des réflexions ou sentiments des profanes, qui restent à jamais exclus du droit de manifester leurs opinions. »

C'était partir en guerre, mais pour une guerre bien innocente, qui ne compromettrait en rien l'amitié ni le bon esprit.

Du *Cul du Four* M. Hurault fut à peu près l'unique rédacteur. Ses collègues y collaborèrent quelquefois, dans les débuts, mais on sent, en le parcourant (car on le conserve précieusement encore à la Procure), qu'ils s'en lassèrent bien vite. Presque tous les articles sont signés « l'Henrumé ». Or, l'Henrumé, c'est Benjamin. Tout le monde, dans la Procure et même au dehors, a son pseudonyme, toujours très drôle : le Vieux, le Petit, Auverpin, Télémaque, Tristapatte, le Tchéliubi, etc.; et l'Henrumé brosse, de ses collègues, des portraits fort amusants et très acérés. Il leur attribue les aventures les plus hilarantes, il ne s'arrête pas toujours devant les personnages importants, et sa bile s'exerce aussi d'une manière fort comique sur les lectures faites au réfectoire. Les titres d'articles décèlent la verve qui l'emporte : la Fosse aux ours, la Femme du Tchéliubi, Télémaque en goguette, etc. Les petits événements de la Procure prennent une importance énorme et les personnages qu'il n'aime pas, semble-t-il, tel ce pauvre Tristapatte, sont marqués d'un ridicule définitif.

Parmi les confrères présentés dans *le Cul du Four* se trouve M. François Dillies, que l'on appelle plaisamment le petit François. Voici en quels termes on

plutôt par quels vers il est salué en septembre 1873. Il avait succédé à l'Auverpin. L'Henrumé le voyait venir avec plaisir ; mais, à son habitude d'ailleurs, lui qui était si affectueux, il dissimule à son propos, comme à propos de tous ses confrères, une amitié extrêmement dévouée sous la drôlerie du style :

A peine l'Auverpin avait quitté sa turne,  
Déjà le sort propice, entre-bâillant son urne,  
Nous laissait percevoir un rassurant profil.  
Le bon Père Chinchon, homme qui a le fil,  
Arrachant de son aile une plume choisie,  
Nous l'envoyait un soir sous le nom de Dillie.  
C'est lui qui fera tout : il gardera la caisse,  
Surveillera les fonds, empêchera la baisse.  
Les autres, au repos, se croiseront les bras  
Et, ne faisant plus rien, feront leurs embarras.

Évidemment ce n'est pas du Lamartine, mais, écrit au courant de la plume, c'est facile et c'est gai.

Pendant que *le Cul du Four* continuait sa joyeuse existence, le P. Étienne, Supérieur général, qui avait témoigné à M. Mailly et à M. Hurault la confiance que nous avons déjà signalée, vint malheureusement à mourir. Benjamin fut vivement affecté de ce deuil, et la colère qu'il exhale à propos de portraits du Père, peu ressemblants selon lui, fait deviner l'affection qu'il lui portait. « La physionomie du Père, ordinairement si calme et si majestueuse, écrit-il en 1874, est tellement tourmentée que l'on aperçoit sur ses traits une immense douleur de se voir ainsi fagoté. »

Avant la nomination du nouveau supérieur, la Communauté fut gouvernée par un vicaire général ; puis M. Boré succéda au regretté M. Étienne. Il n'avait pas, pour les procureurs, les mêmes sentiments que le défunt. M. Étienne avait compris le fond de sérieuse gravité que Benjamin s'obstinait à cacher sous son



enjouement. M. Boré n'entendait pas la plaisanterie. M. Hurault eut peut-être l'imprudence de parler sans ménagements du nouveau maître. M. François Dillies, qui devint plus tard le directeur du neveu de Benjamin au séminaire de Châlons, lui raconta qu'un jour, sur son passage, il avait toussé d'une manière qui parut irrévérencieuse et qui l'était sans doute. Toujours est-il que, pendant les vacances de 1874, il fut désigné pour aller enseigner les « cours accessoires » au grand séminaire d'Évreux.

Sa gaieté, tout de même un peu intempérante, avait fini par lui nuire. Aujourd'hui encore, à Saint-Lazare, où il demeure légendaire, on le juge trop d'après *le Cul du Four*, dont les pages, noircies à force d'avoir été feuilletées, font les délices des nouveaux procureurs et de leurs amis. Sa réputation d'amuseur lui a survécu. On se souvient aussi de son exceptionnelle compétence comme homme d'affaires ; mais ses qualités sacerdotales éminentes, qui se révèlent si bien dans sa correspondance de famille et que proclament tous ceux qui l'ont connu de près, semblent maintenant presque ignorées. Il fut, près de ses confrères, sauf peut-être près des intimes qui, comme M. Mailly, avaient su le pénétrer, la victime de sa timidité ou de son humilité foncières. Pour dissimuler une valeur remarquable, il affectait à temps, mais aussi à contre-temps, les dehors d'un enjouement sans frein. Il fut, lui aussi, un peu sévèrement jeté sur *le Cul du Four*. Mais Dieu a ses desseins et le jour viendra où l'homme de foi qu'était Benjamin Hurault se réjouira d'une disgrâce qui va donner plus d'essor à sa vertu et mieux utiliser ses qualités.

CHAPITRE IV. — LE GRAND SÉMINAIRE D'ÉVREUX

En bon religieux qu'il était, Benjamin Hurault se rendit joyeusement et sans aucune réclamation au poste où l'obéissance l'envoyait. Il semble avoir reçu à Évreux la visite de son frère Eugène, dès les premiers temps de son séjour. C'est ce que l'on peut vraisemblablement conclure de cette lettre charmante dans laquelle il lui fait part de ses premières impressions. « Voilà déjà huit jours pleins que nous nous sommes quittés et, depuis lors, j'ai eu le temps de m'acclimater. Ce n'a pas été long. Dès mon arrivée, j'ai prié les confrères de rengainer leurs compliments de condoléances et de me considérer comme un confrère appartenant au séminaire depuis dix ans. La glace a été vite rompue et, dès le premier jour, nous étions vieux amis. Le personnel se compose de six directeurs pour le séminaire et de trois prêtres qui travaillent aux missions des campagnes. J'ai trois cours à professer; ce qui me donne trois classes par semaine. Elles ont lieu pour ta gouverne : Herméneutique, le dimanche, de onze heures à midi; Histoire sacrée, le mardi, de neuf heures à dix heures trois quarts; Écriture Sainte, le mercredi, de neuf heures à dix heures. Je suis donc libre les trois derniers jours de la semaine et j'ai, de plus, toutes mes après-midi.

« Jusqu'à présent, je ne me suis nullement ennuyé. D'abord, je n'en ai pas eu le temps. Sur les trois cours que je fais, il y en a un que je connais et pour lequel je suis prêt, c'est le cours d'Écriture Sainte. Les deux autres sont tout nouveaux pour moi; ils me font un peu l'effet d'une barre de fer rouge que l'on ne sait par quel bout prendre; cependant, j'ai donné de chaque côté le premier coup de pioche; le reste viendra tout seul.

« Tu t'es demandé sans doute plus d'une fois si je regrette Paris. Franchement non; le Vieux, François et Cléophas, oui; et encore j'aimerais mieux les avoir ici qu'à Paris. Je suis ici comme un vrai coq en pâte, sous le rapport des avantages matériels.

« La chambre que j'occupe donne sur une prairie bornée par des arbres et une colline; sous mes fenêtres, s'ébattent les poules de l'économe, son chien Panthère et son cochon, qui n'a pas encore de nom. Il est convenu que j'ai la haute surveillance de tout cela de mon deuxième étage. Les rouges-gorges se répondent dans les noyers, les poiriers et les pommiers qui m'entourent de toute part. Sous mes yeux, on fait en ce moment le cidre, ce vin de la Normandie auquel je me suis abonné dès mon arrivée. En un mot, mon cher ami, je suis dans un pays de Cocagne. Et si tu savais comme il fait bon lire, étudier et prier dans cette cellule, en pleine campagne, sur laquelle personne, pas même le soleil, ne peut jeter un regard indiscret. Comme on se sent revivre! Je n'ai pas encore eu le temps de m'occuper des jeunes gens; j'étudie pour moi, je leur communique ce que j'apprends, je trouve à cela un charme inexprimable, que je n'avais jamais goûté que très superficiellement. Lorsque je serai au courant de mon affaire, je pourrai étudier plus particulièrement pour eux.

« Les confrères, désireux de me montrer les environs, m'ont déjà emmené trois fois en forêt; c'est l'affaire d'une demi-heure. On peut flâner là-dedans tout à son aise; quelles bonnes parties on peut faire, surtout pendant l'été!

« J'oubliais de mentionner la rivière qui borde notre prairie, on peut s'y promener en bateau et même y pêcher à la ligne d'excellentes truites.

« Un jardin magnifique sert de lieu de récréation

aux jeunes gens; on y récolte des poires grosses presque comme des melons, de petits melons, bien entendu. » (26 octobre 1874.)

La bonne impression du début ne devait jamais s'effacer et Benjamin allait passer, dans la ville normande, des années pendant lesquelles, en dépit naturellement de plus d'un ennui, il serait, selon le mot d'un de ses confrères, heureux comme un roi, mot qu'il rectifiait en ajoutant : « Je crois que je le suis plus. » (24 novembre 1874.)

Il est vrai qu'il cherchait le bonheur là où il se trouve, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu d'abord, car c'était là le programme qu'il avait depuis longtemps adopté, mais aussi dans la gaieté et dans un travail infatigable.

La gaieté, à Évreux comme à Paris, ce furent surtout ses confrères qui en eurent le profit. Il se remit à leur donner des noms amusants. Très amicalement lié, par exemple, avec l'économe, il ne se gênait pas pour l'appeler l'Incommode, jeu de mots bien innocent, comme il les aimait. Au beau milieu de l'hiver, il faisait, dans le jardin, la découverte d'un néflier, et grâce à lui, et malgré l'onglée, tout le monde se régala de ses humbles fruits mollis sous l'arbre. Parmi le corps professoral, il se chargeait d'entretenir aussi la bonne humeur, compagne ordinaire du bon esprit, car rien ne lui était plus à cœur que l'entrain dans le travail bien ordonné, ou que la confiance témoignée aux supérieurs : « Je me tiens toujours, aimait-il à dire, du côté du manche. »

Parmi ses confrères se trouvait un Chàlonnais, M. Geoffroy, professeur au petit séminaire d'Évreux, qui appartenait à une honorable et chrétienne famille de la Marne. M. Benjamin lui témoigna toujours un dévouement particulier, dévouement qui allait jusqu'à

la plus grande et la plus discrète charité. Il intervint plusieurs fois et largement pour procurer, en des moments critiques, à la famille Geoffroy des subsides financiers dont elle avait besoin.

Mais son affectueux dévouement dépassait les limites de la maison et il se créa de sincères amitiés parmi les membres du clergé d'Évreux. L'une des meilleures manières de gagner leur estime était, à coup sûr, de les aider dans leur ministère. Le grand séminaire donnait l'hospitalité à des missionnaires diocésains, mais ils ne suffisaient pas toujours à rendre tous les services voulus et c'était une fête pour les professeurs, lorsque leurs occupations leur en laissaient le temps, de parcourir aussi les paroisses pour y porter la parole de Dieu.

Le diocèse d'Évreux ne saurait compter parmi les plus fervents de France, mais il s'en faut qu'il ne compte pas de bonnes paroisses. Benjamin se plaît à les vanter à ses correspondants châlonnais : « Je suis vraiment content de mon excursion chez les pauvres d'Elbeuf, comme chez les paroissiens de Saint-Germain-de-Louviers. J'ai trouvé un fonds de foi et de piété que je n'avais pas encore eu l'occasion de rencontrer dans le diocèse. Il y a dans la paroisse une Confrérie de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, qui est la sauvegarde de la religion dans le cœur des jeunes gens, et l'on est vraiment surpris de voir l'église comble aux offices. » Il est vrai qu'il ajoute : « Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de paroisses comme celle-là dans le diocèse. » (22 août 1878.)

C'est sans doute à des milieux moins chrétiens qu'il fait allusion un autre jour. Il avait pris part à la prédication du jubilé de 1876. « Les prédications du jubilé et du carême ont fait du bien en nos contrées, écrit-il... Les derniers jours de la Semaine sainte, j'ai

prêché une petite retraite à quelque distance d'ici ; c'est là que j'ai eu l'occasion de voir un peu ce travail secret dont je viens de vous parler. Quelques braves gens sont revenus ; d'autres sont ébranlés et reviendront un peu plus tard, quelques autres ont remporté la semence, sans donner, pour le moment, aucune espérance ; plusieurs n'ont même pas mis le pied à l'église. Ceux-là constituent l'armée territoriale du mal ; ils se mettront en mouvement quand il s'agira de détruire, mais ils n'iront pas loin. » (20 avril 1876.)

Mais les missions ou les remplacements de curés absents ne pouvaient constituer qu'un travail accessoire et même ne devaient tenir, dans la vie d'un professeur de grand séminaire, qu'une place fort restreinte ; c'est à ses élèves que se doit avant tout celui qui est chargé d'une aussi belle fonction et d'une si grave responsabilité.

M. Hurault, dont le cœur était si largement ouvert aux affections saintes, qui avait du devoir une notion si juste et dont la piété se tournait naturellement en zèle des âmes, ne pouvait manquer de se donner avec enthousiasme aux « jeunes gens », comme il les appelait, auxquels ses supérieurs l'avaient envoyé et qui, de leur côté, ne lui ménageaient pas leur confiance.

Dans ce diocèse, que les lettres du missionnaire d'occasion nous ont déjà révélé comme incomplètement chrétien, les vocations sacerdotales ne pouvaient se manifester aussi nombreuses que les besoins des âmes l'auraient exigé. Benjamin en fait la confidence le 29 mai 1873, c'est-à-dire quelques jours avant l'ordination de l'été, la principale de l'année : « Nous avons une douzaine de prêtres pour en remplacer vingt-cinq, qui sont morts dans le courant de l'année. Voilà où nous en sommes. Sur cinq cent soixante prêtres quatre-vingt-dix qui ont passé soixante-quinze

ans ; un plus grand nombre ont passé la soixantaine ; de sorte qu'il n'y a pas de proportion entre les décès et les ordinations. Hélas ! nous n'y pouvons rien. »

Si les séminaristes sont moins nombreux qu'on ne le désirerait, c'est une raison de plus de les mieux préparer à leurs futures fonctions et aussi, car l'un est la condition de l'autre, de les aimer davantage. M. Hurault n'y manqua pas. Il dut, au début, prendre contact avec eux. Mais bien vite il apprit à les estimer. « Nos jeunes gens, écrit-il, le 24 janvier 1875, gagnent beaucoup à être connus. Plus je les vois, plus je me réjouis d'être en état de leur faire du bien. Malgré leur réputation de Normands, ils sont ouverts et bons enfants. Il faut donc profiter de leurs bonnes dispositions pour leur faire avaler tout ce que l'on peut, soit dans les leçons, soit dans les conférences que nous leur faisons à notre tour. »

Il faudrait, pour juger en pleine connaissance de cause la méthode pédagogique de M. Hurault et l'impression qu'il produisait sur ses élèves, interroger, dans le diocèse d'Évreux, les prêtres qui furent formés par lui. L'un d'eux, devenu vicaire général, rencontré par hasard, disait à son neveu en 1923, quel souvenir précis et surtout reconnaissant il avait conservé de son ancien professeur. Il avouait que la manière dont il parlait, soit en classe, soit en prêchant, n'allait pas sans quelque monotonie. Voilà qui paraît surprenant quand on sait quel homme joyeux il était dans la vie avec ses confrères. On ne se l'imagine pas, lorsqu'il parle à ses élèves, sérieux jusqu'à leur inspirer presque de l'ennui. Mais, si son débit manquait de variété, son enseignement était d'une grande richesse. Il apportait à ses élèves une somme de connaissances considérable, exposée avec la plus grande clarté. Il suffit, d'ailleurs, de parcourir ses écrits pour se rendre

compte de son érudition, mais aussi de sa précision, de sa clarté, de la fermeté pleine de ses exposés. Reconnaisant au professeur, les anciens séminaristes d'Évreux le sont surtout au directeur. A ceux qui lui faisaient l'honneur de lui confier la conduite de leur vie, l'abbé Benjamin se donnait tout entier. Il était assurément toujours prêt à leur accorder audience, mais cet empressement n'est qu'une partie du don de soi et il y a dans la façon de parler, de conseiller, de montrer l'intérêt porté à une âme, un abandon inimitable qui révèle, à ne pas s'y tromper, celui qui, par une charité toute surnaturelle, mais aussi très complète, appartient à autrui. L'abbé Benjamin, plus que beaucoup d'autres, connaissait cette manière de pratiquer le zèle des âmes et celles-ci s'en apercevaient bien. Comment conduisait-il vers Dieu ceux qui venaient ainsi à lui? Nous ne saurions l'expliquer d'après des documents spéciaux, mais les lettres de direction qu'il écrivait à sa belle-sœur, Mme Eugène Hurault, suffisent à faire connaître sa méthode, qui ne devait guère changer, sauf les adaptations nécessaires, quand de la conduite d'une dame il passait à celle d'un élève du sanctuaire.

La richesse de son enseignement et de sa direction, il la devait à un travail acharné. C'était un si grand laborieux! Choisi depuis longtemps à la Maison-Mère pour y enseigner l'Écriture sainte, il avait pu dérober assez de minutes à ses besognes administratives pour acquérir la science nécessaire, mais un professeur d'une matière si importante n'est jamais satisfait de sa préparation acquise, et, de plus, l'abbé Benjamin devait enseigner l'histoire sacrée et l'herméneutique. Comme il ne lui aurait certes pas suffi de répéter un manuel, il se mit à l'œuvre dès son arrivée à Évreux. Bientôt, d'ailleurs, ne se contentant pas de la stricte



préparation du cours à donner, il étendit ses études vers des sciences annexes fort difficiles, telles que l'hébreu et d'autres langues, sans oublier une autre connaissance des plus intéressantes et qu'il pratiquait pour se distraire, la botanique, et surtout, car ce fut sa passion, la liturgie.

Dans une lettre du 16 octobre 1877, en rendant compte de la rentrée, il écrit : « Nous avons recommencé nos cours avec soixante-trois élèves; j'en ai vingt et un pour l'hébreu. » Lorsqu'on sait que l'étude de l'hébreu ne peut être, dans un séminaire ordinaire, que purement facultative, et que des candidats à cette science il faut retrancher au moins les plus jeunes, les philosophes, le nombre d'étudiants fascinés par cette langue difficile paraît vraiment considérable et il suppose dans le professeur une puissance de propagande par l'enthousiasme assez peu commune. De cet enseignement de l'hébreu était parvenu jusqu'à sa famille un témoin qui a fini par être égaré, un cahier autocopié qui renfermait en quelques pages une petite grammaire, très suffisante pour la plupart des séminaristes. Ceux-ci, en effet, ne peuvent devenir tous des spécialistes dans les langues orientales, mais ils auraient tous besoin de connaître les éléments d'un idiome dont les caractères ou la morphologie donnent assez souvent lieu à des discussions d'exégèse. Ces études accessoires, pour lesquelles il semble bien que M. Benjamin avait un faible, étaient réservées pour le jour de la grande promenade d'été. « Après Pâques, écrit-il le 12 avril 1877, commencent les grands jours de congé; on part à cinq ou six heures du matin et on rentre le soir à huit heures. Mais que faire pendant les quatorze grandes heures que l'on a à passer là-bas? Généralement, on s'occupe d'études accessoires, chacun suivant son goût. Cette année, les séminaristes

se sont avisés d'étudier diverses langues. L'hébreu, l'allemand et l'anglais se sont partagé les suffrages. Il s'est trouvé que les deux premières langues me sont échues, ce qui est assez drôle. J'ai pu échapper à la troisième en la renvoyant à un séminariste irlandais qui est ici. Malheureusement, nos bonshommes ont plus de bonne volonté que de sous ; il faut donc leur fournir à plusieurs les livres nécessaires ; ce qui fixe immédiatement le placement de l'argent de poche du professeur. »

Une lettre, que veut bien nous envoyer un ancien élève de M. Benjamin Hurault, nous permet de compléter heureusement ces vues insuffisantes sur sa carrière pédagogique. Elle émane du R. P. Baudot, bénédictin de Farnborough, qui, originaire du diocèse d'Evreux, fit ses études au séminaire de cette ville et s'est fait, depuis, un nom parmi les écrivains liturgistes. « Il faudrait, écrit ce religieux, pouvoir exprimer de vive voix l'impression profonde que M. Hurault a produite sur ses élèves. Il y avait en lui un prodigieux mélange de plaisant et de sérieux ; il passait avec une rapidité étonnante du plaisant au sévère. Il était en train de nous raconter des gaudrioles en récréation et en riait lui-même à gorge déployée ; mais, la cloche venait-elle à sonner, notre homme devenait d'un sérieux à nous déconcerter et cela nous édifiait beaucoup. Mais le sérieux prédominait sûrement partout dans sa piété comme dans son travail. Il travaillait beaucoup et se montrait consciencieusement l'homme du devoir dans la préparation de ses cours variés : il menait de front l'enseignement de l'Écriture sainte, du Droit canonique et de l'Histoire ecclésiastique, à quoi il ajouta par surcroît des classes d'hébreu pour les volontaires (dont je fus).

« Ayant un peu pratiqué moi-même, depuis, l'en-

seignement (le R. P. Baudot fut quelque temps sulpicien et, à cette époque, professeur au grand séminaire de Viviers), je me demande comment il pouvait y suffire. Et cependant rien n'était négligé. Le mérite en était d'autant plus considérable que, comme il l'avouait volontiers, rien ne l'avait préparé d'avance à pareille besogne. Procureur à la Maison-Mère, il avait, durant des années, aligné des colonnes de chiffres, donnant, entre temps, des instructions et des retraites aux sœurs de Saint-Vincent-de-Paul; puis on l'avait envoyé à Évreux pour une besogne tout autre. Homme de devoir, il s'y était mis, et de la bonne façon, courageuse, édifiante, intéressante. Il formait ses élèves au travail, il leur en donnait le goût, et n'épargnait pas sa peine pour fournir toutes les explications supplémentaires qu'on allait lui demander. Car sa porte était toujours ouverte et l'on se demande comment, dans la journée, il pouvait trouver du temps pour la préparation de ses cours. Intéressant et vibrant, mais oui, il l'était dans ses cours.

« Ce que l'on a pu vous dire au sujet de sa parole se rapporte plutôt à ses instructions du dimanche matin ou à ses entretiens de retraite. Tout en donnant un enseignement très substantiel avec une grande facilité d'élocution, il faut bien avouer qu'il nous faisait parfois l'effet d'un robinet d'eau tiède. Il parlait un peu à la façon des Anglais qui ne font aucun geste et demeurent flegmatiques. Mais là encore il nous édifiait, car nous nous étions laissé dire qu'il avait eu, dans ses années de prédication, de véritables succès d'éloquence et que, par vertu, pour ne pas se laisser griser, il s'était fait une loi de se contenir. Volonté toujours maîtresse d'elle-même et ferme à se contenir au besoin. Nous le croyions volontiers, étant donné ce passage du plaisant au sévère dont je par-

lais tout à l'heure et dont il nous fournissait un si bel exemple à la fin des récréations.

« Je n'ai pas eu l'avantage de suivre sa direction spirituelle au for de la conscience, mais je sais de source certaine qu'il était tout à la fois un directeur prudent et ferme, en même temps que bon. En dépit des apparences qui tenaient à ses plaisanteries en récréation, il savait former les âmes à une solide piété. De sorte que vous pouvez bien dire que, s'il a exercé une grande influence sur sa famille, cette influence s'est étendue à ses élèves et à ses dirigés. »

Cette précieuse lettre apporte à notre documentation une pièce maîtresse et, grâce à elle, nous pouvons nous représenter plus facilement le ministère de Benjamin Hurault à Évreux. Toutefois, nous n'avons pas parlé, faute de documents, des matières les plus importantes de son enseignement. Les lettres qu'il écrit à son frère, par les allusions, les commandes de livres dont il le charge, le montrent très au courant de la littérature exégétique de l'époque; mais que signifie une remarque de cette sorte quand il s'agit de caractériser une chose aussi grave que l'œuvre didactique d'un professeur chargé de former de jeunes clercs à de si hautes disciplines?

Il est cependant une science ecclésiastique habituellement dédaignée, mais dont M. Benjamin Hurault avait reconnu le réel intérêt et dont il s'était fait une spécialité, c'est la liturgie. Sur ce point, nous pouvons parler, car nous possédons à peu près toute son œuvre.

(A suivre.)

## UN APOTRE DES ÉMIGRÉS ITALIENS

M. AUGUSTIN VENEZIANI

Quel est l'émigré, ouvrier ou pauvre, qui n'a pas connu, dans la capitale française ou dans ses faubourgs, M. Veneziani, de la Congrégation des Lazaristes?

Le corps robuste, la tête droite, le visage émacié par de continuelles mortifications, les yeux vifs et profonds, lesquels, derrière les lunettes, semblaient vouloir lire dans les âmes. Son regard et son sourire, reflets fidèles de son âme bonne et pure, attiraient tous ceux qui le connaissaient, et la pleine confiance qu'il leur inspirait lui permettait de descendre au fond des cœurs, pour en combattre les défauts et les rendre sensibles de nouveau aux choses spirituelles.

Il avait l'âme et l'activité d'un apôtre. Il passait rapidement de maison en maison, de baraque en baraque, dans les zones les plus misérables de la banlieue parisienne. Partout où il pensait que sa présence, sa parole pourraient être utiles à une âme, on le voyait; et devant les peines, les douleurs, les misères de ses chers émigrés, sa compassion le faisait pleurer sur tant de pauvreté, voisine de tant de luxe.

Lui qui connaissait en détail tant de misères physiques et morales, il répétait, parlant de ceux qu'il assistait : « Pauvres, pauvres ! » Et il se multipliait si bien pour eux, qu'on aurait pu lui attribuer le don d'ubiquité.

Les corps et les âmes étaient assistés avec la même indulgence. Pour savoir tout le bien que M. Veneziani a fait sans bruit, pendant vingt ans, à Paris, dans les faubourgs, à Versailles et ailleurs, il faudrait

recueillir le témoignage des mille et mille ouvriers qu'il a assistés dans des circonstances difficiles, des familles nombreuses reconstituées sur leur base chrétienne, des âmes innombrables ramenées à Dieu dans cette salle de la rue de Sèvres, où il avait l'habitude de recevoir, des malades visités et consolés dans les hôpitaux, où il passait rapidement, ayant, pour tous, une parole, un conseil, un sourire.

Quelle est la commune des départements de Seine et Seine-et-Oise qui ne l'a vu visiter les Italiens dispersés çà et là? C'était vraiment la charité du Christ qui l'animait et cette charité le rapprochait de Dieu dans la mesure où elle le sortait de lui-même.

Il parlait un langage simple, inspiré par la foi et la charité, le langage du cœur, que le peuple comprend. C'est ainsi qu'il priait, c'est ainsi qu'il prêchait. Il émouvait et entraînait; on ne pouvait, en effet, rester insensible à la voix et au geste de cet homme; il savait inspirer à ses auditeurs une confiance immense en la Providence divine, qui n'abandonne jamais ceux qui la prient et espèrent en silence. Sa propre vie fut, d'ailleurs, un acte de foi en la Providence de Dieu.

Elle fut aussi un acte de charité. Elle le fut non seulement par la bonté de ses actes et de sa parole, mais surtout par cette humilité souriante, sous laquelle il enveloppait sa charité et qui fut la source de sa prodigieuse activité.

Il fut prêtre dans le sens le plus élevé de ce mot; la vie du prêtre, pour lui, se résumait dans l'Évangile et la Communion : la parole de Dieu et Dieu lui-même.

A la lecture de l'Évangile, il apprenait à reproduire en lui le Rédempteur; dans l'Eucharistie, il trouvait la source indéfectible et féconde de cette lumière, qui illuminait sa propre vie et qu'il faisait rayonner sur

tous ceux qui l'approchaient. Il vivait d'une vie intérieure intense, et, des courses charitables parmi le tumulte d'une grande ville, son âme ne ramenait aucun écho des bruits et de la dissipation du monde.

Faut-il s'étonner que, vivant d'une vie spirituelle si profonde, ceux qui ont vécu des années et des années auprès de lui, n'aient jamais entendu sortir de ses lèvres une parole moins délicate? Faut-il s'étonner qu'on l'ait vu frémir quand le blasphème ou une parole vulgaire frappait ses oreilles? Se tournant alors vers le blasphémateur, l'air peiné, son regard semblait lui dire : « Ne blasphème pas, mon fils, ne blasphème pas. » Et il ajoutait : « Que l'Italie serait belle, sans cette grande plaie du blasphème! »

Ainsi se réunissaient dans M. Veneziani, pour parfaire la figure d'un saint prêtre et d'un véritable apôtre, la douceur, la simplicité, la force d'âme, l'esprit surnaturel, une foi vive et une charité active, qui lui faisait d'abord concevoir pratiquement ce qu'il voulait et puis réaliser ce qu'il avait décidé. Comme le principe de son activité était uniquement la Providence, le but de sa vie fut toujours la rédemption et le salut des âmes.

Il y a plus d'un an que M. Veneziani a terminé sa carrière terrestre, mais le nom des hommes qui ont une vie pareille à la sienne est auréolé de souvenirs.

Quand son nom revient dans la conversation, il est fréquent d'entendre cette exclamation : « Oh! le P. Veneziani! » comme pour dire : c'était un de ces hommes dont la mort laisse un vide. La masse des émigrés qui, comme le peuple en général, porte des jugements précis et rapides, résumait sa pensée et sa vénération pour le Père défunt en ces mots : « C'était un saint! »

A sa mort, la consternation fut générale, et des

milliers d'Italiens comprirent qu'ils venaient de perdre un ami, un conseiller, un père. Ceux-là se souviennent de lui et le prient, certains que le bon Père n'oubliera pas ses protégés.

Cette unanimité de sentiments et de regrets est la plus belle récompense de la vie du prêtre, et M. Veneziani l'a bien méritée, lui qui avait réalisé sans bruit le beau programme : se faire tout à tous pour les gagner tous à la vertu.

Comme la Providence, en laquelle il espérait tant, il se donna généreusement; il comprit les besoins de cœurs innombrables et les secourut; il sentit l'amertume de beaucoup de larmes et les adoucit; il vit les misères de nombreuses familles émigrées et les consola.

Aussi n'est-il pas seulement licite, mais très juste, de parler d'un homme qui vit dans les pauvres les fils privilégiés de la Providence et qui passa au milieu d'eux comme une bénédiction.

Son nom et son souvenir resteront donc, comme restent sur les lèvres et dans le cœur du peuple le nom et le souvenir de ceux qui leur ont fait du bien, de ceux qui ont su mêler le divin à l'humain et envelopper de leur bonté, de leur amabilité, de leur sourire, comme d'une caresse maternelle, tous ceux qui étaient pauvres, isolés et abandonnés.

N. N. TORRICELLA.

(Extrait du *Il Corriere*, journal hebdomadaire catholique, imprimé à Bordeaux pour les Italiens de l'étranger, numéro du 27 septembre 1929.)



STRASBOURG

*Lettre de sœur COUFFIN, Fille de la Charité*  
à M. le SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Strasbourg, 3 septembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Le pèlerinage de Kirchberg, en l'honneur de la Vierge de la Médaille Miraculeuse, dont je vous ai parlé, lors de ma retraite, en mai dernier, aura sa grande fête d'inauguration le 8 septembre prochain. Monseigneur désire beaucoup y assister. Oserai-je, mon Très Honoré Père, pousser l'audace jusqu'à vous inviter à venir rehausser cette inauguration du premier sanctuaire de la Vierge Immaculée en Alsace? Oui, mon Père, M. le curé de Berg-et-Thal n'ose pas; mais il serait si heureux si vous lui faisiez cet honneur! et vos filles encore plus, car il y aura deux journées de fête en l'honneur de la Nativité : une, le 8, pour les pèlerins de tous les environs; et une, le 9, pour toutes les Filles de la Charité assez proches et leurs groupements de jeunes filles.

Au cas où vous seriez empêché, mon Très Honoré Père, combien nous vous serions reconnaissantes si vous pouviez y envoyer un de vos Messieurs! Au moins, il y aurait un Lazariste qui pourrait, à la grand'messe, les deux jours, parler de la médaille, tandis qu'il n'y a, pour officier, que des prêtres n'ayant pas les pouvoirs de l'imposition, et que les Franciscains et les Pères du Saint-Esprit se disputent la faveur de s'occuper du pèlerinage.

Merci à l'avance, mon Très Honoré Père. Je crois

que la sainte Vierge marque le coup, et prend nettement possession de ce coin d'Alsace, tout protestant. Vous en aurez de bons échos par la « Secrétaire » de l'insigne protecteur des familles, Mlle Christiane Boeringer, qui est actuellement ici et suit ce mouvement avec un très vif intérêt.

Heureuse de vous communiquer ces bonnes nouvelles, je vous redis le filial et pieux attachement de la petite famille, et j'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur GOUFFIN,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

#### PRIME-COMBE

En cette journée du dimanche 4 août 1929, c'est le pèlerinage annuel des hommes. L'Hérault devient de plus en plus infidèle à la tradition de cette manifestation mariale ; mais les hommes du Gard y sont bien représentés. Dès les premières heures du matin, il en vient de tous les coins du diocèse. Ils dévalent des châtaigneraies du Vigan, comme des villages noircis du pays des mines ; ils arrivent de la blanchoyante Aimargues comme des steppes de Barutel ; ils ont la tête sévère des montagnards de Vallerargue, le visage rubicond et l'œil de feu des vigneron de Lunel, ou la mine soignée et la langue fébrile des habitués des boulevards nimois. Voici toute une phalange qui serpente sur les chemins de Fontanès ; d'autres jouent à cache-cache dans les sentiers de la montagne ; les autobus, les motos, les bicyclettes escaladent la route difficile du sanctuaire. Fouillez dans cette cohue : là un paysan de Saint-Gilles, qui vient pour « un merci » ; ailleurs, l'avocat de

Nîmes, l'ingénieur d'Alès, le contremaître de Tamaris, le cheminot catholique d'un peu partout, l'employé de banque de Montpellier, le commandant en retraite spirituelle et temporelle, le viticulteur de Calvisson ou de Jonquières, le rude paysan de Lédénon, aux mains calleuses et au cœur d'or ; le conteur éblouissant de Milhaud et le pâtre de La Rouvière ayant dans son regard toute l'ampleur de l'horizon.

Les pèlerins arrivent et saluent leur Mère. Puis, les messes commencent, chevauchent l'une sur l'autre, comme les teintes d'un arc-en-ciel, et les hommes se pressent aux tables mystiques, pour prendre ce déjeuner de l'âme, chair et sang de Jésus. Plus tard, c'est la grand'messe. Que de gens recueillis ou enthousiastes ! Voilà quelques scouts multicolores, les jeunes avec leurs drapeaux, le clergé avec ses prêtres de campagne, les doyens honoraires, les chanoines, Mgr l'évêque de Nîmes, dont la bonté s'appelle dilection, dont l'impétuosité semble appliquer à l'action catholique un vers du poète Balaguer : « On dit qu'elle est morte ; moi je sais qu'elle vit. »

Puis, c'est le chapelet, le *Credo*, l'*Agnus*, la bénédiction épiscopale, les discours.

D'abord, la conférence du matin, qui suit immédiatement la grand'messe.

« Pends-toi, brave Crillon », écrivait Henri IV à son ami, qui n'avait pas combattu à Arques. A combien d'amis de Prime-Combe, qui n'y sont pas venus le dimanche 4 août, pourrait-on redire le mot du Béarnais ! Non pas pour qu'ils le prennent à la lettre, mais pour qu'ils sachent, à l'avenir, que lorsqu'on annonce une conférence du P. Doucet, on peut, sans appréhension, entreprendre un pèlerinage pour venir l'entendre. On est sûr de ne pas le regretter.

Cet orateur, au verbe clair et puissant, fait à son auditoire attentif le tableau de nos revendications, c'est-à-dire des ruines que nous avons laissées s'accumuler depuis cinquante ans, et sur lesquelles il nous faut, maintenant, reconstruire.

Il marque ensuite nos responsabilités. Les nôtres. Car on ne peut pas expliquer les victoires des loges sans constater les défections des catholiques.

Enfin, il indique les remèdes. Car il faut les connaître et les employer, sous peine de s'égarer dans de stériles palabres.

Ces remèdes sont : les convictions et la vie chrétienne.

Convictions puisées dans l'instruction religieuse approfondie, entretenues par le bon journal, nettement et crânement catholique.

Vie chrétienne qui s'impose, parce que, sans la pratique, nous ne garderons pas la foi, et parce que, chrétiens, nous avons le devoir de prêcher par notre vie, et de mettre en valeur notre doctrine, aux yeux des adversaires, par la pratique de nos devoirs et par l'exercice de la charité.

Une heure, cette conférence ?

Eh oui ! Quand les applaudissements qui en marquaient le terme eurent cessé, il fallut bien en convenir, au témoignage de toutes les montres. Mais une heure combien fugitive, si l'on songe à l'enchantement des auditeurs ! Une heure combien durable aussi, si l'on escompte le souvenir que tous en garderont !

L'après-midi, après la récitation du chapelet et le chant des vêpres, M. le chanoine Jullian prend la parole à son tour et, en des accents d'une égale force, d'une flamme pareille, après avoir défini, à la lumière des enseignements pontificaux, l'*Action catholique*, il en expose magistralement les trois conditions essen-

tielles : elle doit être disciplinée, surnaturelle et sociale.

Disciplinée, dans la hiérarchie de l'Église ;

Surnaturelle, dans ses vues et ses moyens ;

Sociale, par l'adaptation qu'elle fait de la charité chrétienne aux conditions actuelles de la société.

Sur ce point, M. le chanoine Jullian lance, en terminant, un appel éloquent à tous les catholiques, pour coopérer à l'organisation des assurances sociales, en dépit de certaines campagnes inconsidérées et menées parfois à l'aide d'arguments pitoyables. Comme les opposants à cette réforme, nous savons que celle-ci a des défauts ; mais nous savons aussi que son principe est bon. Nous pensons que notre préparation massive et immédiate à son application sera pour nous le moyen le plus efficace d'en corriger les déficiences et une occasion magnifique d'exercer un apostolat social conforme aux aspirations des travailleurs et à l'enseignement de l'Église.

Après le sermon, la procession s'organise.

Le long du chemin pittoresque, tracé à flanc de coteau, elle se déroule au chant des cantiques, cependant que les encenseurs de Milhaud, dans un rythme large et concordant, font monter vers l'hostie le parfum de l'encens. Dans le trajet, les chants restent à l'initiative des plus dévoués et font une mosaïque qui ne manque pas de charme. Les voix s'unissent pour le *Tantum ergo* ; à la fin, pour le *Credo*.

Voici la dernière bénédiction. C'est fini. Mais non. Monseigneur veut, auparavant, chanter sa joie. Dans une improvisation ardente, il dit sa gratitude envers Dieu qui nous a donné cette belle journée, envers Notre-Dame de Prime-Combe, envers toute l'assistance.

C'est l'au revoir que Sa Grandeur adresse à ses chers catholiques. Et eux quittent le sanctuaire en redisant, du fond du cœur, à Marie, à leur évêque, aux orateurs si brillants de cette journée : Au revoir !

XXX.

(*L'Union Catholique du Gard*, août-septembre 1929.)

---

## ITALIE

### M. RAPHAEL RICCIARDELLI

Le 8 août, vers les onze heures du matin, mourait, fortifié par les sacrements de l'Église, M. Raphaël Ricciardelli, procureur général de la Mission près le Saint-Siège. Atteint d'artério-sclérose depuis quelques années, il a succombé à une crise cardiaque dans la soixante-quatorzième année de son âge et la cinquante-septième de sa vocation religieuse.

Pendant sa longue carrière d'apôtre, il n'a cessé de travailler à sa sanctification personnelle et à celle du clergé ; c'est dans ce champ qu'il a spécialement déployé ses nobles qualités d'esprit et de cœur. Près de quarante ans de sa vie se sont écoulées dans l'enseignement de la théologie, soit à Carcassonne, soit au célèbre collège Alberoni de Plaisance.

Il fut un des plus brillants collaborateurs de la remarquable revue *Divus Thomas*. Ses classes étaient soigneusement préparées, sa science théologique très étendue et puisée aux sources pures de saint Thomas ; ce qui ne l'empêchait pas d'être de son temps, dans le bon sens du mot. Un nombre incalculable d'élèves pourraient attester la précision de ses idées, la pénétration et la sagacité de son esprit,

la force invincible avec laquelle ses raisonnements dissipaient les erreurs modernes opposées à la doctrine thomiste.

Fixé à Rome depuis l'année 1914, il remplissait le double office de procureur et de postulateur général pour les deux familles de saint Vincent. Il était, de plus, examinateur du clergé et consultant de la Sacrée Congrégation des Séminaires et de l'Université des Études.

Si l'ancien professeur ne pouvait plus monter en chaire, chargé de son inséparable saint Thomas, il avait toujours la facilité de faire du bien au clergé par ses conseils, ses prédications et la direction spirituelle.

On le voyait arriver ponctuellement à tous les examens des clercs du diocèse. Il y édifiait par la modestie avec laquelle il cachait les remarquables qualités de son esprit.

Sa lenteur apparente n'était que prudente réserve et réflexion préparatoire à l'action.

La Congrégation de la Mission gardera un souvenir impérissable de sa vie sainte et laborieuse. Il a écrit la biographie de plusieurs de ses confrères.

Le 10, à ses funérailles, étaient présents beaucoup de procureurs généraux, ses collègues, des Filles de la Charité et ses confrères de la maison provinciale.

A ces lignes élogieuses, tirées de l'*Osservatore Romano* (11 août 1929), ajoutons l'article consacré, dans la *Semaine Religieuse de Carcassonne* (24 août), au regretté défunt :

M. Ricciardelli n'est un inconnu pour aucun des prêtres du diocèse qui, ayant fait leurs études au grand séminaire de la rue Victor-Hugo, ont, depuis plus ou moins longtemps, doublé le cap de la quarantaine.



M. RICCIARDELLI  
le jour de son jubilé sacerdotal (25 juin 1928).





Elle n'est surtout pas obscure, parmi les souvenirs que nous ont laissés ces années. Attachant physionomie de professeur instruit, de directeur sûr, de père attentionné jusqu'à l'excès, c'est lui que nous avons connu et aimé. Elle s'y associe avec un autre nom, le nom de l'espagnol à qui était en même temps son maître.

Il s'appelait M. A. Riquelme, et malgré sa courte vie il nous a laissés, que de souvenirs précieux et utiles ! Leurs enseignements de son esprit cultivé, de sa sympathie et compréhension regard, les grandes leçons d'un maître, expériences vécues, souvenirs d'une haute école et d'une amitié constante pendant qui occupe toujours l'imagination.

Parmi ces souvenirs, il ne nous pas que quelques-uns, mais nous pourrions en citer plusieurs.

Le langage à son sujet apparaît toujours. Pour être l'espagnol nous n'avons pas pu lui apprendre le français, et il en est fier, il n'est pas étonné, et nous-mêmes qui l'avons pas avec lui en rapport à fréquents ont éprouvé, à l'occasion, ce qu'est un langage comme cet esprit aussi droit que de nous était une indépendance.

Le son histoire consacrée à son départ prématuré en 1911, la plupart savent les étapes. Elles sont d'ailleurs simples. Ils savent que le clair professeur, qui restait d'un moment dans leurs difficultés, fut appelé au collège Américain de Plassance pour y professer la philosophie et y diriger la seconde année, le *Dominic Thomas*. Ils savent aussi qu'il fut ensuite placé à Rome, comme procureur général de la Congrégation des Lazaristes, dont il était, et que, dans ce poste de confiance, celui qui universellement nous nommons Riquelme remplissait des fonctions difficiles avec un tact et une clairvoyance que n'eût, sans doute,

qui n'est surtout pas oubliée, parmi les souvenirs



# CORRECTION

THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING  
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY

# CORRECTION

poste de commandant, ces  
nominions Rampolla remplit ces fonctions difficiles  
avec un tact et une clairvoyance que n'eût, sans doute,



Elle n'est surtout pas oubliée, parmi les souvenirs que notre cœur garde fidèles, l'attachante physionomie du professeur instruit, du directeur subtil, de l'ami affectueux jusqu'à la tendresse que nous avons connu et aimé. Elle s'y détache avec un relief dont le temps ni l'espace n'ont effacé ni même estompé les traits.

Au seul mot de M. Ricciardelli, si français de cœur sous un nom étranger, que de souvenirs s'éveillent en foule ! Leçons magistrales, où son esprit embrassait, d'un synthétique et compréhensif regard, les grandes lignes d'un traité, explications claires, sermons d'une trame solide et d'une ordonnance parfaite qui décourageaient l'imitation.

Parmi ces souvenirs, je ne crois pas que quelqu'un parmi nous puisse évoquer un sujet attristant.

La louange à son sujet apparaît unanime. Peut-être l'aimions-nous trop pour lui attribuer le plus petit défaut. S'il eut ses préférés, il n'eut pas d'ennemis, et ceux-là mêmes qui n'avaient pas avec lui des rapports si fréquents ont éprouvé, à l'occasion, en quelle impartiale estime cet esprit aussi droit que fin nous tenait tous indistinctement.

De son histoire consécutive à son départ prématuré en 1901, la plupart savent les étapes. Elles sont d'ailleurs simples. Ils savent que le clair professeur, qui résolvait d'un tournemain toutes leurs difficultés, fut appelé au collège Alberoni de Plaisance pour y professer la philosophie et y diriger la savante revue, le *Divus Thomas*. Ils savent aussi qu'il fut ensuite placé à Rome, comme procureur général de la Congrégation des Lazaristes, dont il était, et que, dans ce poste de confiance, celui qu'irrévérencieusement nous nommions Rampolla remplit ces fonctions difficiles avec un tact et une clairvoyance que n'eût, sans doute,

pas dédaignés le grand secrétaire d'État du pape Léon XIII.

Et cette gloire postérieure ne confirme que plus fortement le jugement qu'ils avaient porté sur sa valeur, et n'avive que davantage les regrets qu'ils éprouvent d'avoir été privés dans la vie du secours de ses lumières et de l'appui de ses conseils.

Dites ! Quel professeur fut jamais plus clair ? Quel directeur plus complaisant ? Qui nous donna jamais une affection plus vive sous des dehors dont la froideur ne donnait le change à personne ? Vous qu'il a dirigés dans les passages difficiles, vous qu'il a relevés aux heures d'abattement, vous qu'il a éblouis de ces mots simples et lumineux qui dissipent le brouillard des plus sombres difficultés, dites, que n'aurions-nous pas donné pour retrouver dans la vie un maître si compétent, un ami si délicat, un directeur si pénétrant !

Autour de sa tombe aujourd'hui, s'il était parmi nous, quelle troupe compacte nous eussions formée ! Quelles funérailles triomphales ! Autour de sa dépouille refroidie, que de prières versées avec des larmes !

Comme il est mort, on ne nous l'a pas dit, mais sans doute d'un long effort amené à son terme sans défaillance, comme on se retire, la journée finie, du labeur quotidien. A soixante-treize ans, il rend son âme à Dieu, chargé d'autant de vertus que de travaux.

N'ayant pu donner cours à notre reconnaissance, qui nous empêche d'y suppléer par une prière fervente, au besoin même par une messe ? Il l'a bien gagnée, le pauvre, lui qui nous a tant aimés ! Que Dieu lui rende en miséricorde tout le bien qu'il nous a fait et celui qu'il a voulu nous faire !

Gardons surtout l'exemple de son amour du travail, de sa dignité sacerdotale, de sa patience et de sa

simplicité. Évoquons, en fermant les yeux, cette tête solide, au front large, qu'enveloppait une calotte de cheveux drus et noirs et d'où descendait un long nez droit et fin, puis des yeux à demi fermés sous des cils abondants, qui filtraient un regard si pénétrant qu'on se sentait deviné et comme photographié, quand il le fixait sur vous.

Plus d'un regrettera à cette heure de l'avoir négligé. Il y a loin de la tête à la plume à écrire, et Rome, d'ailleurs, n'est pas si près ! Je sais pourtant, pour l'avoir vu dans le bel établissement de la Via Pompeo Magno, quel souvenir fidèle et précis il gardait de chacun de nous, servi par sa mémoire autant que par son cœur. Il me prédit que je ne le reverrai plus. A l'heure où se vérifie cette parole prophétique, le souvenir de cette entrevue me paraît encore plus émouvant. Je le revois amaigri, penché, gardant dans un corps affaibli l'âme si forte, l'intelligence si lucide que nous avons connues.

Il attend de nous, désormais impuissant pour lui-même, que nous lui rendions l'hommage effectif de notre affection reconnaissante. Aucun de nous n'y manquera.

J.-M. D.

#### LA DÉCORATION DE SŒUR ANTOINETTE PERELLI

Le dimanche 14 juillet 1929 fut un jour mémorable pour les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de Virle en Piémont : leur supérieure, sœur Antoinette Perelli, reçut la médaille de première classe de l'Instruction publique pour son dévouement aux œuvres scolaires.

La maison, fondée en 1854 par la pieuse et charitable comtesse Louise-Henriette de Volvera, une des dames qui ont le plus vénéré M. Marc-Antoine

Durando, supérieur de la Mission, comprend tout à la fois hôpital, hospice, asile, ouvroir, écoles et collège. Elle eut pour première supérieure sœur Dominique Sadio, qui a laissé une réputation méritée de sainteté et de charité. En lui envoyant sœur Perelli, M. Durando lui avait écrit : « Voilà celle qui vous succédera. » Et il en fut ainsi. Sœur Perelli a donné à l'œuvre commencée d'amples développements. Ses soixante années de vocation, toutes, sauf les mois de noviciat, passées à Virle, furent des années de prières, de sacrifices et de travail dans la charité, la bonté, la confiance et la paix. Toute la population l'aime et la vénère.

Toutes les autorités assistaient à la remise de la médaille. Une élève du collège lut un compliment au cardinal-archevêque : elle le remercia d'avoir bien voulu par sa présence donner un sens religieux à cette fête en l'honneur d'une religieuse dont la vie de dévouement s'explique par l'esprit qui anime les Filles de saint Vincent de Paul.

Le maire de Virle prit la parole pour dire sa joie d'être choisi pour témoigner à sœur Antoinette la gratitude du gouvernement et spécialement du préfet de la province ; cet honneur le flattait, mais il eût préféré qu'il fût attribué à un personnage plus haut placé.

Après lui, la directrice des écoles du département, ancienne élève du collège, raconta avec émotion ce que furent ses années de collège ; elle eut un mot de remerciement pour les sœurs et surtout pour leur supérieure. Elle donna connaissance des lettres que lui avaient adressées d'autres anciennes élèves pour la prier de les représenter à la fête, puis rappela que, le 23 juillet 1903, le *Bulletin de l'Instruction publique* faisait un grand éloge de l'Institut de Saint-Vincent



à Virle. « C'est, disait-il, une grande famille; on y vit une vie qu'on ne connaît pas ailleurs; on y donne une formation spéciale, qu'on voudrait retrouver partout. Grande est son influence au double point de vue civil et moral, sur les populations des campagnes, qui se montrent meilleures que les autres. »

Cette situation achevée, la directrice continua : « Bien qu'habitant la campagne, sœur Perelli a devancé les temps modernes. Je ne parlerai pas de ses nombreuses œuvres de charité, de ce qu'elle a fait pendant la guerre pour venir en aide aux pères et mères de famille. Permettez-moi seulement de porter à votre connaissance ce passage du *Bulletin de l'Instruction publique*, du 29 décembre 1928 : « A sœur Antoinette Perelli, directrice de l'Institut de Saint-Vincent-de-Paul à Virle (Piémont), est décerné le diplôme de mérite de première classe, avec la faculté de porter la médaille d'or pour services exceptionnels et œuvres gratuites au profit de l'instruction et de l'éducation. »

La directrice ouvrit ensuite la lettre de Son Exc. le sénateur Paul Boselli, ancien ministre de l'Instruction publique, que toute l'Italie vénère. « Révérende Sœur. Temps désormais lointains; mémoire toujours vive et reconnaissante. Les mérites de la distinguée Supérieure et la haute valeur de l'Institut à laquelle elle appartient me sont connus. Dans mes visites à Virle, je me suis toujours rendu compte que son œuvre réalisait parfaitement l'idéal de saint Vincent. Je m'incline très bas devant elle, devant son intelligence et devant son cœur et j'applaudis à l'honneur qu'elle reçoit. Plusieurs générations la bénissent avec reconnaissance. Elle appelait de tous ses vœux la paix et l'union des esprits; le bon Dieu a exaucé ses ferventes prières pour la foi et pour la

patrie. Que les Filles de la Charité de Virle, fleurs célestes, reçoivent le témoignage du respect de leur obligé,

P. BOSELLI. »

On applaudit cette belle lettre. Le préfet des écoles du Piémont ajouta que sœur Perelli non seulement a devancé les temps modernes, mais les a parfaitement compris; qu'elle a aimé et fait aimer le devoir, l'étude, la moralité, et cela toujours avec bonté, vertu assez rare et cependant si nécessaire dans l'éducation; il a souhaité que partout sœur Perelli trouvât des imitatrices.

Le cardinal-archevêque déclara ensuite qu'il s'associait pleinement aux éloges entendus; il remercia, de la part de l'administration dont il est le président, les autorités et toutes les personnes venues à cette fête; puis il ajouta que la bonté de sœur Antoinette doit s'appeler la charité et non philanthropie; que cette charité vient de Dieu et va à Dieu; que, si les hommes témoignent leur reconnaissance et leur admiration par une médaille, Dieu, plus généreux, offre le ciel. « Si notre fête, ajouta l'éminent prélat, nous donne l'occasion de souhaiter maintenant à sœur Antoinette cette récompense céleste, dont la récompense terrestre est un modeste emblème, nous prions cependant le bon Dieu de la lui faire attendre encore longtemps, de nous laisser encore cette bonne sœur de nombreuses années, dans l'intérêt de ses œuvres de charité et même de sa couronne céleste, qui sera plus belle et plus riche, après une vie mieux remplie. »

Le cardinal prit alors la médaille des mains du préfet des écoles et l'épingla sur la poitrine de la modeste Fille de la Charité.

Après la sœur, les élèves. C'était, en effet, distribution des prix, et cette distribution ne commença,

comme d'usage, qu'après un examen oral, qui montra combien les élèves avaient bien profité des leçons de leurs maîtresses. Le préfet des écoles se retira ravi et même enthousiasmé.

Beaucoup d'anciennes élèves n'avaient pu venir; elles furent invitées pour le 22 septembre. Ce fut l'occasion d'une nouvelle fête. Il y eut messe chantée et un repas abondant et joyeux. Des septuagénaires étaient là avec leurs cheveux blancs. Elles avaient vu les commencements de sœur Antoinette et maintenant étaient heureuses de passer avec elle un jour de paradis sur terre.

---

## POLOGNE

---

*Lettre de ma sœur KROCIN, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Grodno, 19 octobre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

... Je vous remercie d'avoir bien voulu m'envoyer dans la nouvelle fondation de Grodno, où le champ d'action est très vaste et très intéressant pour les Filles de la Charité.

Par une singulière permission de Notre-Seigneur, votre bénédiction nous est arrivée le 6 septembre, et le 7 au matin, nous nous mîmes en route, donc le même jour que notre bienheureux Père saint Vincent envoyait nos premières sœurs en Pologne, il y a deux cent soixante-dix-sept ans.

Les Dames de la Charité, qui jusqu'à présent s'oc-

cupaient des pauvres et qui nous ont fait venir à Grodno, sont venues nous recevoir à la gare ; tout le monde paraissait heureux de l'arrivée des Filles de la Charité et l'on compte beaucoup sur nous.

Nous nous occupons surtout des pauvres et des grandes jeunes filles dans un ouvroir.

La situation de la ville est pittoresque, au bord du Niémen, sur des collines coupées par des ravins, où se trouvent les habitations de nos chers Maîtres. Pour les visiter, il faut descendre ou grimper et tenir les rampes établies à ces passages, si on ne veut pas dégringoler. La fatigue est compensée par la beauté du paysage, qui nous fait admirer la puissance de Dieu, et nous sommes si heureuses de nous trouver au milieu de ce pauvre peuple qui a subi tant de persécutions !

Nous sommes à 6 kilomètres de la frontière de la Lithuanie et pas loin, non plus, de la frontière russe ; aussi la population est bien russifiée. Avant la guerre, Grodno était très opprimé, il y avait défense de parler en polonais. La civilisation était complètement arrêtée. On enseignait au peuple que la religion était chose indifférente, car « c'est le même Dieu qui a créé tous les hommes ».

Dans chaque famille, surtout chez les pauvres, il y a mélange de toutes les confessions ; catholiques, schismatiques et protestants vont indifféremment tantôt à l'église catholique, tantôt à la schismastique, ou bien nulle part. Il y a ici cinq églises catholiques, six orthodoxes, une protestante et une synagogue. La ville compte cinquante mille habitants, dont 50 p. 100 de juifs. On peut faire ici beaucoup de bien, mais il faut en avoir les moyens et nos débuts sont bien modestes.

J'ai été étonnée de voir sur la liste des pauvres tant

de familles schismatiques, mais je vois que cela peut les attirer au catholicisme, et ils disent eux-mêmes : « Si vous autres, Polonais, ne nous donniez aucun secours, nous serions obligés de mourir de faim, parce que les Russes ne nous donnent jamais rien. »

Veuillez bien m'excuser, mon Très Honoré Père, de vous prendre tant de votre temps si précieux, mais je tenais à recommander notre nouvelle mission à vos saintes prières. Daignez bénir ma chère compagne et moi, car nous ne sommes que deux ici pour le moment, et croyez-moi en l'amour de Jésus et de Marie Immaculée,

Mon Très Honoré Père,

Votre très humble servante et très obéissante fille,

Sœur KROCIN,

ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

---

## PORTUGAL

---

*Lettre de M. MARINHO, Prêtre de la Mission*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Vizeu, 15 octobre 1929.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Depuis longtemps, je désirais vous donner de nos nouvelles. Mais comment faire s'il n'y a rien de bien saillant dans notre petit train de vie? Cela marche sans secousse, sans bruit, uniformément; dans nos champs, point d'épis qui lèvent la tête au-dessus des autres. On ne craint donc pas le geste meurtrier de Denis de Syracuse. Mais, mon Très Honoré Père,

c'est dommage quand même, car, comme cela, rien à dire; et quand on veut écrire, c'est bien pour dire quelque chose. Et que dirons-nous? Qu'on travaille un peu, qu'on se porte bien et qu'on tâche d'être de vrais enfants de saint Vincent.

Dès que, de par le péché, nous avons été condamnés à la loi du travail, on s'y soumet de bon cœur, d'autant plus que, même sans le péché, on aurait dû travailler, puisque Dieu travaille. Et, grâce à Dieu, nous avons pu faire jusqu'à maintenant, depuis la fin septembre 1928, 18 missions de huit jours, 4 de quinze jours, 3 retraites, 3 neuvaines et plus de 20 sermons par-ci par-là et je remarque que j'oublie les 19 *triduum*s. Ça été une année bien remplie, je vous l'assure; on était toujours sur la tranchée. Mais c'est si consolant de toucher du doigt les miséricordes de Dieu dans les âmes rachetées par Notre-Seigneur! On n'a pas toujours compté les communions que nous avons distribuées; nos registres cependant nous donnent plus de 47 000. Hélas! c'est toujours trop peu; mais, tout de même, nous en sommes heureux. Dans les communions, que nous nous efforçons de rendre bien solennelles et ferventes, nous voyons l'amour passionné des hommes et des femmes et des enfants pour le grand Pauvre de nos tabernacles. Ah! quelle aumône de cœurs! Et nous aurons la récompense de faire aimer Notre-Seigneur, bien sûr, n'est-ce pas, mon Très Honoré Père?

Maintenant, si nous pouvions avoir une statistique de tout le service missionnaire fait dans la Congrégation, chaque année, par les enfants de saint Vincent, nous en louerions Dieu davantage et notre courage prendrait un nouvel essor, sans trop courir le risque du châtement de David à cause de sa vanité dans le dénombrement de son peuple. Aujourd'hui, la statis-

tique est à l'ordre du jour ; c'est une espèce de thermomètre du progrès d'un peuple.

Ah ! si nous faisons la statistique de notre activité missionnaire ! Mais pardonnez, mon Très Honoré Père. Où me suis-je embarqué ?

De fait, nous ne sommes que des serviteurs inutiles, propres à tout gêner.

En tout cas, notre petite résidence de Vizeu tient à vous faire connaître son amour pour les œuvres de notre vocation, auxquelles elle se dévoue dans ce diocèse et dans les diocèses voisins.

M. le Supérieur est toujours chargé de la direction spirituelle du grand et du petit séminaire et, dans ses moments de loisir, se fait aussi missionnaire à la campagne.

Nous commençons une nouvelle année missionnaire : nous vous demandons, mon Très Honoré Père, votre paternelle bénédiction, qui est celle de saint Vincent, pour que cette année soit plus riche encore en fruits de salut et en miracles de grâces. Le bon Dieu en fait tant et l'on se sent si ému quand on se trouve en présence de l'amour qui pardonne, mais qui fait violence pour se faire accepter ! Mais il faut se taire et adorer en secret les desseins de Dieu sur les âmes, dont les péchés mêmes rentrent dans le plan de leur prédestination. Mais on saura tout cela et bien d'autres choses encore là-haut. Que la grande sœur missionnaire, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, nous prenne sous son patronage, nous qui prêchons à des chrétiens !

Nous remercions des médailles miraculeuses qui nous ont été envoyées par quelques âmes généreuses.

Et dans le centenaire de la médaille, combien en pourrions-nous distribuer ? Dieu le sait. C'est tout ce

que je puis dire pour le moment, car notre provision est énorme : pas une.

Veillez nous bénir tous, mon Très Honoré Père, et agréer l'hommage filial de notre vénération et l'assurance de notre obéissance.

Et j'ose vous demander une bénédiction plus particulière pour moi, qui suis tout simplement votre enfant

José MARINHO.



# AFRIQUE

---

## ALGÉRIE

---

### LE FOURNEAU ÉCONOMIQUE DE LA RUE SALLUSTE A ALGER

C'est bien une impression unique et générale de gaieté collective, régnant inlassablement sur tous les visages, qui vous accueille dès que l'on pénètre dans le vaste immeuble de la rue Salluste, où se dépensent de nombreuses sœurs. C'est un geste cordial, enrobé d'un sourire, qui accueille tous ceux qui, quels que soient leur situation ou leur aspect, viennent, deux fois par jour, chercher dans cet abri, d'une blancheur liliale, un repas copieux et substantiel, préparé avec des soins méticuleux par le personnel du fourneau économique, conduit avec une inlassable activité par une femme au grand cœur et à l'esprit méthodique : sœur Vincent.

C'est la directrice actuelle, d'ailleurs, qui créa, en 1905, cet organisme dont les sauvetages ne se comptent plus. Mais à cela ne devait point s'arrêter son ardeur bienfaisante ; d'autres créations virent ensuite le jour, qui sont également dues à la sœur Vincent : la Bonne Garde, l'Œuvre des midinettes, la Crèche. D'autres enfin l'avaient précédée dans ce quartier déshérité ; tel le dispensaire, ouvert en 1860, auquel elle imprima un développement remarquable.

Le fourneau économique de la rue Salluste occupe, derrière la cathédrale, le rez-de-chaussée de l'immeuble qui borde les rues Salluste, Saint-Vincent et l'impasse Salluste; il comprend trois locaux distincts, installés sous de larges voûtes aux piliers imposants.

Au centre, une vaste cuisine, où rougeoient de respectables fourneaux, surchargés de marmites aux brillants nickels.

A gauche, la salle réservée aux femmes; à droite, celle destinée aux hommes. Les murs, revêtus de faïences, supportent de longues tables de marbre blanc, sur lesquelles, de distance en distance, des gargoulettes suintantes laissent deviner la fraîcheur de leur eau. Sur un côté et sur des tablettes de marbre s'ouvrent des guichets, derrière chacun desquels apparaissent la cornette immaculée et le visage souriant d'une sœur.

Voilà le décor.

Quant aux acteurs, ils réunissent dans ce local toutes les diverses classes dignes d'intérêt de la société; depuis le petit bourgeois, qu'une confiance immodérée dans les placements russes a réduit à la misère, jusqu'au sans-travail auquel un embauchage intermittent permet cependant de manger quelquefois à sa faim, en passant par le pauvre retraits ruiné par la guerre, le modeste employé de magasin et l'ouvrier dont le domicile trop éloigné est un obstacle à la prise en famille du repas de midi.

Du côté des femmes, l'impression est plus pénible; ce sont pour la plupart des pauvres malheureuses qui ont dû économiser péniblement le prix, si réduit pourtant, d'un repas, qu'elles savourent avec componction, comme une chose rare. Mais ici, le sourire des servantes bénévoles se fait plus affectueux, si possible.

Je jurerais que les portions sont certainement servies avec plus de générosité et qu'il y a toujours un petit coin caché au public, où peuvent se réfugier en toute tranquillité les misères honteuses plus particulièrement lamentables.

Mais, de quelque côté que l'on se tourne et à quelque guichet que l'on s'adresse, on est toujours accueilli avec le même serviable empressement, dans lequel se devine une lueur de reconnaissance, puisqu'un repas de plus permet de faire un peu plus de bien.

C'est donc sans aucune hésitation et avec un sentiment de bien-être allègre, que j'ai pris place dans la longue file des habitués qui, en attendant leur tour près du guichet, s'entretiennent de leurs affaires, comme les plus mondains de nos concitoyens dans le grand restaurant à la mode.

Mais combien les conversations sont ici plus profondes, plus humaines et plus intéressantes ! Un jeune apprenti maçon, le bourgeron bleu constellé de taches blanches, apprend à un chauffeur qu'il a enfin trouvé un travail suivi et raisonnablement rémunéré ; un vieillard aux vêtements élimés, mais rigoureusement propres et soigneusement reprisés, vient chercher la nourriture de sa femme malade et dont l'état de santé ne laisse pas ses camarades indifférents. Les jeunes parlent de sport et s'entretiennent des dernières performances de tel ou tel champion ; les hommes, de sens plus rassis, discutent sur l'issue de la Conférence de La Haye, ou toute autre question de politique.

En un mot, et je l'écris très sincèrement, c'est au réfectoire du fourneau économique qu'il faut venir, si l'on veut connaître à fond, pour l'apprécier comme il convient, l'âme populaire.

Mais mon tour est arrivé ; je me trouve alors en face d'une large ardoise, sur laquelle sont inscrits les dif-

férents plats du jour. Mon hésitation en présence d'un choix difficile me vaut un rappel amical de la sœur, qui voit derrière moi s'accroître le nombre de ses protégés.

Hésitation compréhensible, si l'on considère la variété des mets offerts et la modicité de leur prix. Jugez-en plutôt par vous-même !

Voici la carte du repas du midi du 20 juillet dernier :

Potage : 0 fr. 20; hachis de bœuf, 0 fr. 50; épinards au jus, 1 franc; courgettes farcies, 1 franc; macaroni au gratin, 1 franc; bœuf à la tomate, 1 fr. 25; bœuf nature, 1 fr. 25; bœuf vinaigrette, 1 fr. 25; salade de haricots, 0 fr. 75; flan, 0 fr. 50; raisin, 0 fr. 20; confiture, 0 fr. 50.

Ajoutez qu'un très gros morceau d'excellent pain de fantaisie ne vaut que 0 fr. 30, et que le flacon de vin est cédé au prix coûtant, et vous conviendrez avec moi qu'il ne s'agit, ici, comme me l'a déclaré par la suite la sœur Vincent, entre le producteur et le consommateur, que d'un échange de produits dont la préparation, la distribution et les frais accessoires sont assurés par le dévouement de la directrice et des vingt-six sœurs qui concourent au fonctionnement de cette œuvre.

J'ai fait, ce jour-là, pour 3 fr. 85, et en la plus sympathique compagnie, dans une vaisselle d'une netteté irréprochable, un repas excellent, comportant un légume, un plat de viande garnie, deux desserts, pain et vin. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que le nombre des habitués augmente chaque jour, pour le plus grand bonheur, d'ailleurs, des animatrices du fourneau économique.

Mais ce n'est point à celui-ci seulement que se borne leur féconde philanthropie; elle s'exerce

encore sur toute une série remarquable d'œuvres en faveur de l'enfance et de la jeune fille. Elles sont trop nombreuses et trop importantes pour qu'il nous soit permis de les traiter en un seul article : nous y reviendrons donc plus tard. F. HERLIN.

(*Semaine religieuse d'Alger*, 6 septembre 1929.)

---

## MADAGASCAR

---

*Lettre de S. GR. MGR SÉVAT à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Fort-Dauphin, le 20 juillet 1929.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE.

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je le sais, vous n'apprendrez pas sans satisfaction que vos enfants à destination de Madagascar sont enfin arrivés.

Jeudi soir, 18 juillet, nous étions à Fort-Dauphin, juste pour fêter notre bienheureux Père.

Il aurait fallu attendre à Tamatave, peut-être un mois, le paquebot côtier. Nous nous sommes alors résolus à prendre la voie de l'intérieur : en chemin de fer jusqu'à Tananarive, puis quatre jours et demi d'auto pour être à Fort-Dauphin.

Voyage, d'ailleurs, extrêmement intéressant à travers les autres vicariats, où nous avons été reçus partout magnifiquement.

Pour ma part, j'ai été particulièrement heureux de cette occasion que m'offrait la Providence de visiter ces régions, que je ne connaissais pas encore, depuis

vingt et un ans cependant que je suis à Madagascar.

. Nous ne pouvons que gagner à voir ces œuvres, plus anciennes et, pour cette raison, mieux organisées que les nôtres.

Confrères et sœurs sont donc arrivés en excellente santé. Il n'en aurait peut-être pas été ainsi, si nous avions été obligés de reprendre la voie de la mer. Je l'appréhendais pour M. Deguise, qui a été vraiment malade, au point de me donner des inquiétudes.

Chez les sœurs surtout, la bonne mine des voyageuses fait contraste avec les physionomies déjà touchées par le climat.

Daignez bénir notre Mission et tous vos enfants, qui s'unissent pour vous offrir l'hommage de leur humble et filial dévouement en saint Vincent.

A. SÉVAT.

*Lettre de sœur ALLINOLA, Fille de la Charité, à M. COSTE*

Fort-Dauphin, le 7 juin 1929.

MONSIEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Voilà bientôt deux ans que je suis à Madagascar et je ne peux pas me faire encore à la distance qui me sépare de notre chère France et à la longueur de la correspondance, voilà pourquoi je m'y prends si tard.

Si vous saviez comme mon petit monde est gentil, un peu sauvage ; mais c'est ce qui lui donne le plus de charme. Je fais la classe aux petites qui viennent directement de la brousse, c'est tout vous dire. Les premiers jours, elles ont un regard de biche apeurée, mais petit à petit elles s'appriivoisent et commencent à vouloir apprendre. On commence par le signe de la croix, puis les prières. Enfin, viennent celles qui sont plus avancées, qui ont déjà une année d'étude, celles

qui se préparent à la première communion; celles-là, c'est mon lot à moi, exclusivement; je les aime tant, mes petites! Oh! parfois je m'impatiente aussi, surtout lorsque, après avoir répété une question pendant une heure, on constate qu'on n'a rien compris. Mais avouez tout de même que ce n'est pas complètement leur faute, mais bien la faute à la leçon, qui est bien aride, bien difficile: la foi, l'espérance, la charité, vertu surnaturelle... A côté de ça, j'ai aussi de grandes consolations. J'ai dans ma classe une petite protestante qui vient de Sainte-Lucie, pensionnat protestant. Cette pauvre petite, depuis qu'elle est chez nous, goûte avec délices aux beautés de notre religion et n'aspire qu'à être baptisée; aussi, pendant ses récréations, elle profite pour apprendre son catéchisme, et cela je l'ai su par hasard. Le dimanche qui suit l'octave du Saint Sacrement, elle est venue, tout heureuse, me réciter le chapitre du baptême et des sacrements, qu'elle avait appris en plus de sa leçon, me disant, les larmes aux yeux: « Oh! que mes compagnes sont heureuses d'être baptisées et de pouvoir communier! »

Je vous quitte, Monsieur, je crains de vous ennuyer par mon bavardage. Je recommande à vos prières mes petites filles, afin qu'elles aient toujours la force de résister aux suggestions du démon.

Croyez-moi toujours, en Jésus et Marie Immaculée,

Votre fille respectueuse,

Sœur ALLINOLA,  
i. f. d. l. C. s. d. p. m.

## CONGO

---

*Lettre de sœur HÉLÈNE, Fille de la Charité  
à sœur BAPTIZET*

N'Sona Mbata, ce 21 juillet 1929.

MA RESPECTABLE SŒUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Pour connaître les gens des villages indigènes, il faut surtout aller chez eux.

C'est ce que nous avons fait pendant les vacances. Quand il s'agit d'une tournée en brousse, vous ignorez peut-être, ma respectable Sœur Visitatrice, qu'il faut emporter avec soi de quoi se loger, de quoi cuisiner même. La brousse, c'est la brousse et on n'y trouve que de la brousse. C'est accompagnées de trois braves noirs deux chrétiens et un païen, portant notre attirail, que nous avons fait nos tournées. Donc chez les noirs comme chez les noirs ; nous avons chacun notre « boy ». Peut-être trouverez-vous que nous « jouons à la dame » ; mais non, je sais que vous comprendrez aisément que nous ne pouvons traîner un tas « d'affaires » pendant d'aussi longues marches. Après nous être mises sous la protection de la sainte Vierge par un fervent *Ave Maria*, nous sommes parties, courage au cœur et bâton à la main.

Bien vite notre petit plateau disparaît à nos yeux, et, quittant le sentier de traverse, nous nous engageons sur la nouvelle route « Kisantu Moidimba, N'Sona Mbata, » qui sera bientôt Kinshasa, paraît-il. Nous ne l'avions pas encore vue, cette nouvelle route, et vraiment nous sommes émerveillées par ce magnifique



chemin au milieu de la forêt. Nous pourrons la suivre jusqu'au village de Kingudi, environ deux heures. Les débuts de notre voyage commencent bien. Il fait délicieux cheminer par cette matinée un peu fraîche. Nous sommes en saison sèche. Tout de suite, nous avons sous les yeux un magnifique spectacle; à droite, à gauche, nous ne savons de quel côté admirer le plus.

D'extases en extases nous arrivons à Kingudi. Ici, nous trouvons une route plus belle encore, plus facile pour la marche surtout, parce que mieux faite. C'est la route « de la Texaffe », société s'occupant des filatures à Kinshasa et établissant un nouveau poste à Nsanga, donc où nous devons passer, après la halte que nous ferons à Tadi. Nous la suivons et, durant plus de quatre heures, nous pouvons contempler de ravissants panoramas se déroulant sous nos yeux. Ce qui frappe le plus, c'est l'immensité. On voit des collines, des montagnes, des ravins profonds, de petites oasis à perte de vue. Durant tout ce trajet, pas une maison, pas une hutte d'habitant, pas un animal sauvage non plus, pas ou presque pas d'oiseaux. C'est grand, c'est calme.

Nous arrivons ainsi à Tadi. Tadi en kikongo signifie pierre. Pourquoi désigne-t-on ainsi ce village, alors qu'on ne voit pas même un caillou? Mystère aussi mystérieux que le village, que nous avons peine à découvrir, bien qu'on nous dise que nous y sommes. Le calme est subitement rompu par des voix argentines et bien connues. Quelle émotion! Nos enfants sont là, dansant, sautant, criant, heureuses de notre arrivée. Tous les habitants sont bientôt là, le chef du village et le catéchiste en tête. Ce dernier nous accueille avec un bon et large sourire, ému lui aussi de nous voir là. Il en avait des larmes dans les yeux. Ces braves gens devinent que nous logerons; quel problème embar-

rassant ! Non pas pour un gamin cependant, qui ouvre un chimebèque et se met sans nulle gêne à le vider de ce qu'il contient. Pour un déménagement rapide et inattendu, c'en fut un. En moins de dix minutes, tout fut dehors. Eh quoi ! Un fourbi de choses innomables, bidons vides, vieilles boîtes à conserves, une casserole en terre cuite, plus noire que les noires, plus noire que le diable lui-même sans nul doute, un bac en bois, lianes et feuilles servant à l'emballement des chickwangles, etc. Cela terminé, notre négrrillon s'arme d'un balai, fait à l'aide de feuilles de palmiers, et, en un tournemain, balaye énergiquement le parquet de terre battue (3 mètres carrés), rentre trois chaises, deux mauvaises et une caduque, une table maculée, venant de je ne sais où, et nous voilà installées dans notre nouveau domaine. Il ne faut être ni grande, ni grosse pour être à l'aise dans ces chimebèques indigènes. Sœur Élisabeth est trop grande et se cogne la tête contre le toit à chaque pas ; sœur Cathérine a peine à se caser ; moi j'y suis un tantinet à l'aise.

Tant et si bien tournons-nous pour nous caser, nous et nos petits bagages, qu'il paraît que le moment le plus solennel de notre visite est arrivé. Le chef du village demande quand nous pensons distribuer les médicaments. Ainsi que tout voyageur blanc qui se respecte parmi les noirs, nous avons avec nous une boîte renfermant des remèdes. C'est le moment donc d'ouvrir cette fameuse boîte, objet de l'attention générale et que chacun lorgne du coin de l'œil. Sœur Élisabeth s'exécute et annonce l'ouverture de la séance. Les figures s'illuminent, tous s'approchent désirant être servis les premiers. Il faut cependant un peu d'ordre. Tous ont mal quelque part, désirent recevoir quelque chose. Sœur Élisabeth examine sérieusement

chaque cas, soigne et médicamente les vrais malades et nécessiteux, contente les autres avec un peu d'eau camphrée, qu'ils prennent pour du « nitu gansi », médicament de leur prédilection et se composant d'eau, d'alcool et d'ammoniaque, je crois. Parmi eux, se trouvait un lépreux, dont les orteils des pieds et des mains étaient déjà tout à fait rongés. Il y a dix ans qu'il est malade, a été interné à Léopoldville quelque temps. Comment est-il ici en liberté ? Nous ne savons pas. Peut-être s'est-il sauvé. Pendant que sœur Élisabeth distribue les médicaments, nous donnons du sucre aux petits enfants et habillons quelques petites chrétiennes de robes neuves. Que les généreuses donatrices de ces robes aient joui avec nous en voyant la joie briller dans les yeux de ces enfants !

Mais le temps passe et nous n'avons accompli que la moitié de notre tâche. Nous n'avons vu que Tadi et nous devons aussi aller à Nsangi, autre petit village noir, situé de l'autre côté du ruisseau, qui les sépare. Emportant avec nous la boîte magique et enchantresse, nous nous y rendons et recommençons la même séance qu'à Tadi ; même succès ont les médicaments et les robes et le sucre. Nous distribuons aussi des médailles miraculeuses. Nos chrétiens les reçoivent avec bonheur, d'autres les refusent catégoriquement : ce sont les protestants. Oh ! que c'est triste de voir tant de pauvres gens induits en erreur et refusant l'insigne de la sainte Vierge !

Quelle œuvre diabolique que l'œuvre de ces Anglais et Américains ! Nos cœurs saignent en constatant le nombre élevé de ces victimes de l'erreur. On se perd un peu dans la mentalité noire quand on voit les nègres de tout près. Nous trouvons ici un Père protestant, ayant deux filles, l'une catholique et chez nous, l'autre protestante. Questionnant les uns et les

autres, nous voyons d'autres anomalies semblables : ici une mère est protestante et ses filles catholiques ; là encore et dans beaucoup de familles il en est de même. Les vieux aiment à plaire aux Pères et aux Pasteurs sans aucun doute.

Les protestants n'ont pas l'air de beaucoup prier. Nos chrétiens, eux, se réunissent régulièrement deux fois par jour au petit « chimebèque chapelle » pour les prières du matin et du soir. Prient-ils réellement ? Leurs prières sont-elles un élan spontané, l'expression d'un besoin ? Pour beaucoup, comme ailleurs, la mission de Notre-Seigneur, l'amour du prochain ne doivent pas avoir beaucoup de signification. Les Pères nous assurent cependant qu'il y en a parmi eux qui croient sincèrement et qui comprennent toute l'efficacité de la prière. Ils doivent être rares.

Nous terminons la soirée à Nsangi et revenons loger à Tadi, rapportant en cadeau, de ces braves gens, de quoi souper, tout à l'indigène. Après la prière en commun avec nos chrétiens, nous allons prendre un peu de repos, cette fois bien mérité. Nous goûtons toute la douceur de notre moelleux lit de planches et, malgré cela et les sarabandes des multiples rats logés dans le toit de nianga, nous nous endormons, enroulées à « la noire » dans notre couverture de laine. On se souhaite tout bas le bon lit resté vide à la Mission, mais cela va quand même et le matin nous voit fraîches et disposes, comme au départ. La prière du matin nous réunit encore aux braves gens de Tadi, puis nous leur faisons nos adieux et nous nous dirigeons vers d'autres lieux.

Nsanga devient le but de notre tournée. C'est, à part un hameau de chimebèques, le poste le plus rapproché de Tadi ; quatre heures nous en séparent. Nous voilà en route ; même grand et beau chemin que

la veille. Nous voyons successivement se reproduire les mêmes sites que précédemment, avec peu de variantes : brousse sèche, aride, roussâtre, petites oasis broussailleuses, montagnes, ravins ; ce sont autant de répétitions des mêmes tableaux. Nsanga apparaît à l'horizon, ici village noir et village blanc. Nous traversons le village noir, nous informant d'une de nos fillettes ; elle est à la forêt et ne rentrera que le soir. Nous ne nous arrêtons pas, ne pouvant songer y loger.

Nous nous renseignons sur le chemin qui conduit à Ngomina, sur la distance qui nous en sépare. « Ka ntama beni ko » est la phrase qu'on nous répond invariablement : « Cela n'est pas très loin. » Seulement nous devons en conclure qu'en partant tout de suite, et il est midi, nous arriverons le soir. Pour les noirs, du moment qu'on peut y atteindre avant la nuit, ce n'est pas loin. Cette fois, nous abandonnons la grand'route pour nous enfoncer dans la brousse ; un simple sentier s'offre à nos pas. Nous nous y engageons et ne tardons pas à mieux comprendre encore que, pour être « missionnaires », il ne faut pas être héroïques, mais seulement avoir de bonnes jambes. On monte à pic, on redescend à pic et le soleil est sans pitié. Avant d'affronter d'autres montées et descentes chevaleresques, nous décidons à l'unanimité des voix de reprendre des forces. Aussitôt fait que dit, et nous voilà dénichant un bon petit coin, à l'ombre de gigantesques arbres, nous régaland d'un bon petit diner tôt fait sur l'herbe. Nous y sommes vraiment bien au frais auprès d'un gracieux ruisseau d'eau limpide. Nos noirs s'y rafraichissent avec bonheur et nous les suivons d'un œil d'envie dans leurs aspersions d'eau bienfaisante. Nous ne pouvons penser marcher sous ce soleil de plomb et nous nous reposons une heure entière.

Il est des choses quasiment miraculeuses, même en pleine brousse; c'est ainsi que nous qualifions de petit miracle l'arrivée toute providentielle d'une de nos filles habitant Ngomina et venue vendre des chickwangles à Nsanga. Heureuse rencontre, qui nous vaut un guide sûr, pour arriver sans aucun souci au village que nous désirons! Elle s'établit elle-même notre cicerone et nous voilà, notre caravane renforcée d'elle, d'une de ses voisines, un bébé sur le dos, et d'une ravissante petite fille de six à sept ans. Retournant chez elle les mains vides, elle s'offre à porter nos bagages, à la grande satisfaction de nos porteurs.

En avant donc pour une nouvelle chevauchée! Ne vous effrayez pas, on monte de nouveau à pic. Allons-y! J'arrive la première au sommet. Sœur Élisabeth me suit. Sœur Catherine arrive au-dessus plus péniblement, elle a mal aux pieds, endoloris par les djiques. On redescend encore. On oublie d'admirer les beautés de la nature, si sauvage dans ces endroits. Nous demandons : Est-ce encore loin? Y a-t-il encore de ces terribles montées? C'est la dernière, nous dit la petite, et nous approchons. C'est là-bas, dit-elle, nous montrant le lointain. Nous écarquillons les yeux, mais ne voyons absolument rien que l'immense horizon. Si, nous distinguons un sentier, petit ruban serpentant à travers les montagnes. Courage! il faut aller au bout. C'est le ciel, puisque Jésus nous y attend dans la personne de ces pauvres noirs que nous cherchons. Derrière une petite palmeraie, nous voyons apparaître quelques chimebèques. Est-ce ici? Non, nous dit notre fille, c'est Ngomina, mais le premier Ngomina, et ce n'est pas le vôtre.

Nous passons, puis tout à coup nous nous trouvons devant un spectacle vraiment féerique. Une de ces

indescriptibles vallées se présente de nouveau à nos yeux, mais, cette fois, s'y ajoute une large et sinueuse rivière tout argentée. C'est la « Vinia ». Nous restons toutes les trois muettes un instant, tant c'est beau. De la poésie nous passons vite à la prose. Il faut franchir le pont, qui n'a rien de bien rassurant avec toute sa rusticité. Pont jeté « à la noire » et formé de vulgaires troncs d'arbres, reliés ensemble à l'aide de grosses lianes. Deux lianes, solides encore, servent de garde-fous. Je passe la première après les noirs. J'aurais voulu que tout le monde vit sœur Élisabeth et sœur Catherine; moi, j'ai eu un plaisir fou à les regarder passer. Cela valait un instantané. Toutes les deux, sur ce pont branlant et de fortune, sœur Catherine tenant sœur Élisabeth, s'aidant de son long bâton. C'était unique. J'en ai ri aux larmes sur la rive et j'en ris encore en y pensant. A chaque pas, elles menaçaient de tomber à l'eau. C'est méchant de ma part, direz-vous. Non, l'eau n'était pas profonde et elles n'auraient pu, en tombant, que se mouiller jusqu'aux genoux.

Durant ce passage du fameux pont — et il a duré! — notre fillette a disparu, ainsi que la femme et le bébé et la petite fille. Peut-être passent-elles l'eau à un autre endroit. Nous nous engageons dans l'unique sentier se trouvant devant nous, seuls nos noirs précédant, sentier à peine tracé au milieu d'une brousse faite d'herbes sèches de plusieurs mètres de hauteur. On ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Nous voyons tellement peu que nous nous égarons. Après dix minutes de marche, nos noirs s'inquiètent. Où est Marthe et où allons-nous? Un d'eux appelle de toute la force de ses poumons : Marthe, Marthe! Pas de réponse. Nous marchons encore, peut-être sont-elles en avant; cinq minutes passent encore, qui

nous paraissent une heure. Tout à coup, nous entendons, rompant le calme plat de la brousse, l'écho d'une voix dans le lointain. Nous comprenons : « Hé! vous autres; hé! vous autres, où êtes-vous? Ce n'est pas le chemin. » Nous rebroussons chemin et nous ne tardons pas à voir apparaître notre fille, qui s'est rendu compte que nous nous étions égarées. Elle est furieuse contre nos porteurs, à qui elle avait expliqué la route, paraît-il.

Nous en sommes quittes pour recommencer à marcher dans le bon chemin cette fois. Nous traversons de nouveau un ruisseau, et il y en a une foule qui se jettent dans la « Vinia ». Beaucoup d'eau dans ces parages. Pas de marécages cependant. Tous les bords des rivières et des ruisseaux sont boisés. Ce sont ces parties boisées qui donnent le bois nécessaire à la construction des habitations indigènes. Et nous poursuivons notre route accidentée, montons toujours, mais doucement. Nous atteignons un deuxième village, deuxième Ngomina, nous dit-on, pas encore le vôtre. Nous le traversons, tout comme le premier, sans nous arrêter. Nous apercevons des chimebèques, bien alignés de l'autre côté sur le versant d'une petite montagne.

Cette fois, c'est notre Ngomina. Fallait-il que le nôtre fût le troisième? Notre négrillonne est ravie en nous disant : « Nous y sommes. » Elle nous conduit à un ravissant chimebèque, qui se distingue entre tous les autres par sa somptuosité extérieure. Sur les murs blanchis à la chaux, on voit des espèces de frises au pochoir, aux couleurs les plus bariolées, représentant des dessins de tous genres. Quelque grand dessinateur a dû passer par là. Le chef du village arrive, gracieux, nous introduit à l'intérieur, nous disant que nous occuperons la demeure du



« Bula Matari », administrateur. Nous avons su plus tard que c'est dans ce même chimebèque qu'a logé Son Altesse Royale le prince Léopold de Belgique, lors de son passage pour aller aux chutes de l'Inkisi à Nzongo. Le chef nous installe, puis se retire.

Nous sommes dans un village « kibangiste ». Nous nous apercevons vite qu'ils ne sont pas fort aimables ; mais nous faisons, comme on dit, « contre-mauvaise fortune, bon cœur » ; et nous allons au-devant d'eux. Nous sommes venues pour les gagner à notre œuvre, à la cause du bon Dieu. Le chef nous fait remettre une poule, qui doit nous servir pour le souper. On nous cherche de l'eau ; on arrange notre place. Durant ce temps, nous commençons tout de suite le tour du village. Les femmes viennent nous saluer, leurs bébés sur le dos, un peu effrayés d'abord par nos grandes cornettes, mais bientôt rassurés et conquis grâce aux morceaux de sucre que nous leur donnons. Nous offrons de petites robes aux fillettes, qui viennent timidement les essayer ; elles ont un peu peur, mais, chez elles aussi, la peur est vite remplacée par la confiance, quand elles se voient transformées en « demoiselles » avec leurs belles robes.

Nous allons chez tous et nous rencontrons une seule famille chrétienne, charmant petit intérieur se composant du père, de la mère et de quatre enfants : trois garçons et une fille. La femme est ravie de nous voir et nous suit partout. Elle nous dit sa peine d'être seule chrétienne dans le village, nous dit aussi sa joie de nous voir à la conquête de ces noirs. Marthe aussi nous suit dans nos visites, nous aidant à donner des médailles, que beaucoup acceptent et que peu refusent. Le village compte donc en tout neuf chrétiens : cette famille, Marthe, notre fille, et ses deux sœurs aussi chez nous, mais se trouvant au village

voisin d'un kilomètre, Nzongo sur l'Inkisi. Ce sont trois sœurs du même père païen, mort l'année dernière, mais de trois mères différentes; deux sont encore esclaves. Quel dommage de ne pas voir ces deux enfants! Sur cette phrase échappée de ma bouche, notre Marthe, qui a marché aussi toute la journée, ne recule pas devant la course à faire et me dit : « Je vais vous les chercher », et elle part aussitôt.

Nous restons seules avec cette chrétienne. Le chef du village vint nous retrouver et nous demander si nous avions des médicaments avec nous. Cela nous étonnait qu'on n'en eût pas encore soufflé mot. « Si vous en avez, il serait temps de commencer à les donner, car la nuit va tomber. » Nous revenons à notre demeure hospitalière et nous recommençons notre travail d'infirmières. J'assiste en simple spectatrice, car je n'y connais rien aux malades; j'aide seulement un peu sœur Catherine en lui traduisant les demandes des gens. En les voyant aussi avides de secours, je me disais : combien il est triste de voir ces malheureux aussi abandonnés dans leurs maux physiques et moraux! De fréquentes et bonnes visites les transformeraient, certes, et nous nous sommes bien promis d'y revenir encore aux prochaines vacances. Nous passons ainsi la soirée au milieu d'eux tous, heureuses de les trouver déjà moins méfiants, plus aimables. Puisse le bon Dieu leur accorder la grande faveur de devenir chrétiens! Ici je me permets de vous demander une petite prière spéciale pour les quelques noirs abandonnés de ces trois villages.

Nous assistons incidemment au brûlage de la brousse avoisinante. C'est un spectacle magnifique et, aussi, terrifiant que ces immenses feux le soir. Imaginez-vous une étendue indéfinissable de hautes

herbes sèches, livrées à la proie des flammes. Tout le village en était illuminé, c'était superbe. Jamais certainement nul n'a eu illumination plus brillante. Nous voyons cela assez couramment chez nous ; mais ici, cela nous a frappées davantage, tant l'étendue était grande. A sept heures et demie, nos enfants arrivent, essoufflées, n'en croyant pas leurs yeux de nous voir chez elles. Elles nous apportent des œufs frais, qu'elles nous tendent gracieusement, de la part de leurs mères. Elles sont ravissantes avec leurs yeux pétillants et s'informent si gentiment comment vont les autres sœurs restées à la maison ! Nous bavardons et terminons la soirée avec elles par la prière du soir, puis nous allons nous coucher.

Je dois vous avouer que je ne dormis guère ; l'émotion, l'incendie de la brousse se continuant à quelques mètres de distance de notre logis, les craquements sinistres de ces feux, auxquels s'ajoutaient des bruits insolites, semblables à des chutes d'eau, me tinrent longtemps éveillée sur ma couchette en planches. Vers la matinée, je dormis cependant quelques heures. Le chant de quelques coqs du voisinage nous réveilla vers les cinq heures. Prière du matin, déjeuner, un dernier salut à ces braves gens et en route ! Il faut profiter des quelques heures fraîches du matin.

Nouvelle journée de marche. Immensité, je ne dirai pas verte, mais rousse ; tout est brûlé par le soleil, coteaux et vallons, petites palmeraies et ruisseaux. Nous reprenons le même sentier qu'à l'allér.

Sœur Catherine et moi repassons la « Vinia », marchant dans l'eau comme les noirs ; on glisse bien un peu sur quelques roches, mais il n'y a aucun danger et nous prenons un bon bain de pieds, des plus salutaires à cette heure matinale. Nous retrouvons sœur Elisabeth sur l'autre rive, elle a préféré réessayer ses

talents de gymnaste sur le fameux pont. Ayant remis bas et chaussures, bien rafraîchies, nous continuons notre route par la brousse; brousse et encore brousse.

Nous marchons plus allégrement qu'hier au soir et nous nous retrouvons à Nsanga, où nous attendent (pour des médicaments) les gens que nous n'avons que salués en passant hier. Sœur Élisabeth les satisfait aussi de son mieux et suit même jusqu'à l'autre bout du village le vieux chef, qui demande qu'on aille visiter sa femme malade. Sœur Catherine et moi distribuons le sucre et les dernières médailles qui nous restent. Irons-nous au village blanc? Nous ne sommes plus très fraîches pour paraître devant ces dames. Nous y allons cependant, malgré cela. Pour dire toute la vérité, nous sommes tout près des chutes de l'Inkisi et cela nous tente. Nous nous acheminons vers le fleuve; une dame, venue, il y a quelque temps, à la mission, nous accompagne. Nous ne tardons pas à apercevoir, puis contempler, admirer, d'abord les rapides impressionnants, puis les cataractes, belles, mais il leur manque un petit décor. Ici tout est nu, désolé; des herbes, presque pas d'arbres, pas de rives pittoresques. Une petite île toute boisée se détache à quelques mètres des chutes et agrmente seule un peu. En saison des pluies, cela doit être mieux.

M. le directeur de la Texaffe, que nous allons saluer, nous offre gracieusement des places dans un des auto-camions servant au transport des matières de construction. Nous acceptons avec reconnaissance, car ainsi nous pouvons être le soir chez nous. Nous voilà aussitôt casées tant bien que mal sur un de ces énormes camions.

Cette fois, c'est le départ, non plus de ces départs d'un point pour un autre qui ont marqué toutes les aubes de ces quelques jours, mais le départ final pour la

Mission. Nous courons à présent sur la grand'route, voyant se dérouler sous nos yeux très rapidement les mêmes successions de montagnes, de ravins. Ce lourd camion marche à toute allure et nous emporte en nous secouant à qui mieux mieux. De la hauteur où nous sommes perchées, nous découvrons davantage encore l'immensité qui nous entoure et nous montre mieux cette route qui serpente à travers les forêts, brousse, broussailles. Nous arrivons bientôt à Kingudi, où nous devons retrouver nos jambes et où nous les retrouvons, en effet, bien vaillantes pour effectuer le petit trajet qui nous reste à faire. Nous emportons les impressions de beauté, de grandeur des merveilles naturelles que nous avons vues. Nous gardons dans notre cœur une pensée émue pour ces indigènes que nous avons visités et que nous avons appris à connaître un peu, et à aimer beaucoup.

Vivent le Congo et son immensité ! Vivent les randonnées en brousse à la recherche des âmes tout comme le fit Notre-Seigneur lui-même ! Vive aussi et surtout notre cher N'Sona Mbata, où nos sœurs nous reçoivent à bras et à cœurs ouverts, avides des récits que nous leur ferons de nos tournées dans les villages !

Je termine, ma respectable Sœur, en vous redisant toute ma filiale affection et en vous priant de me croire dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur HÉLÈNE,  
i. f. d. l. c. s. d. p. m.

# ASIE

---

## CHINE

---

### LE GOUVERNEMENT NATIONALISTE ET L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX EN CHINE

En octobre 1928, l'*École Taoming*, œuvre de feu Mgr Fabrègues, après un mois d'existence, se voyait dans la nécessité de renvoyer tous ses élèves.

En juin dernier, l'Université ouverte par les Bénédictins américains, à Pékin, passait à son tour par une rude et humiliante épreuve, comme le prouve l'ordonnance ci-dessous, dont nous empruntons la traduction au *Journal de Pékin* (27 juin 1929) :

« Texte de l'Ordonnance [du ministre de l'Instruction publique] reçue récemment par l'Université de Pékin du ministère de l'Instruction publique, ordonnant de changer le titre de l'École Fou-Jen.

« Nous avons reçu du Bureau des Affaires civiles du gouvernement nationaliste une lettre ainsi conçue :  
« Le président nous a communiqué un télégramme de Pékin de la part du *Comité contre l'invasion de la civilisation impérialiste*, dans lequel on exposait que l'*Université Fou-Jen-Ta-Sué* a été établie par des adeptes de la religion catholique, et n'a jusqu'ici produit aucun bon résultat. Elle s'appuie uniquement sur des forces impérialistes, afin d'opprimer les étudiants. C'est pourquoi nous nous sommes

« associés pour lui résister, et nous vous prions de  
« vouloir nous prêter votre aide et votre appui, etc.  
« Conformément aux instructions reçues, nous en  
« avons écrit au ministère de l'Instruction publique,  
« et lui avons transmis la copie dudit télé-  
« gramme, etc. »

« Au reçu de cette communication et de ce télé-  
gramme, nous avons aussitôt délégué un délégué pour  
faire une enquête. Du rapport de cet inspecteur, il  
ressort que les troubles survenus dans l'Université  
*Fou-jen-Ta-Sué* ont surgi après la Fête des Arbres  
(Tsing-Ming). Les élèves réclamèrent une prolonga-  
tion d'un jour de congé, qui leur fut refusée par les  
directeurs de l'école. Pour ce motif en soi insigni-  
fiant, une minorité d'étudiants en vint à faire grève et  
à quitter l'école. C'est, sans contredit, une grosse  
affaire suscitée pour une vétille. Le Comité en ques-  
tion se compose d'une vingtaine des élèves, qui ont  
quitté l'établissement. Leurs allégations sont contre-  
dités par celles des 130 autres élèves restés à leurs  
études.

« Que cette Université s'appuie sur l'impérialisme  
pour entreprendre, sans raison, sur la liberté des  
élèves, il n'en existe pas de preuves certaines; et il  
semble qu'il n'y ait pas lieu de donner de suite à cette  
accusation. Mais j'ai constaté que les programmes et  
les installations sont très loin d'être au niveau des  
Universités privées, telles que l'État les a approuvées.  
Il me paraît qu'il y a là un besoin sérieux de réorga-  
nisation.

« D'après cet exposé de notre délégué, les dénon-  
ciations du télégramme dudit Comité se trouvant être  
sans fondement, le ministère a écrit au bureau des  
Affaires civiles du gouvernement nationaliste pour  
lui signifier qu'il n'y avait pas lieu de retenir ce chef

d'accusation. Toutefois, d'après le même rapport, les programmes et les installations sont très loin d'être au niveau des Universités privées approuvées par l'État. Bien que la discipline passe pour y être sévère, durant les cours les élèves s'occupent fréquemment à lire des romans et à écrire des lettres en secret. Les salles de classe manquent d'ordre, les instruments des laboratoires de sciences naturelles ne sont réellement point en rapport avec les études des sciences sociales et physiques. Les cartes murales font presque totalement défaut. Faute d'un outillage adéquat, les élèves éprouvent du dégoût pour les études mathématiques. Une complète réorganisation s'impose donc. En outre, il est absolument nécessaire de relever le niveau des examens d'admission.

« Les conditions étant telles, l'établissement devra changer son titre et s'appeler désormais « Collège Fou-Jen », afin que le nom soit en rapport avec la chose. Veuillez donc transmettre cet ordre à qui de droit.

« 12 juin 1929.

« *Le ministre de l'Instruction publique :*

« KIANG MENG LIN. »

#### SACRE DE MGR SHEEHAN

Le sacre de Mgr Sheehan eut lieu le 14 juillet à Yao-chow, dont il était curé depuis 1924.

Il y avait presque deux ans que son prédécesseur, Mgr Clerc-Renaud, brisé par les infirmités et les épreuves, avait prié Rome de lui donner un successeur.

Rome se presse avec lenteur. C'est ainsi que les Bulles n'arrivèrent qu'au mois de juin. Pour ne pas remettre le sacre après les chaleurs, c'est le deuxième



dimanche de juillet qui fut choisi par Mgr Clerc-Renaud, lequel avait hâte d'aller refaire en France sa santé délabrée.

C'est lui aussi qui fut l'évêque consécrateur. Les évêques assistants furent NN. SS. O'Shea et Mignani. Mgr Galvin, de Han-yang, de la société de Saint-Colomban, à laquelle est confiée, dans le vicariat de Yü-kiang, toute l'ancienne préfecture Kien-tchang, était présent aussi.

M. Morel, venu de Kiou-kiang, représentait Mgr Fatiguet, auquel son grand âge et la saison interdisaient le voyage.

M. Legris, visiteur des Lazaristes, s'excusa, ayant dû se rendre à Saïgon.

Environ une trentaine de prêtres d'autres vicariats et du nôtre rehaussèrent, par leur présence, la solennité du sacre.

Bien près de deux mille chrétiens étaient accourus. Sans la distance, les chaleurs et l'insécurité des routes, leur affluence aurait été bien plus considérable.

Toutes les autorités civiles, militaires, sociales de la ville avaient accepté avec empressement de participer aux fêtes.

La police prêta aimablement son concours pour le service d'ordre et les chefs des mendiants s'engagèrent, pour une modique somme, à empêcher leurs « subordonnés » de nous ennuyer et d'empêcher les vols. Il faut ajouter qu'ils y réussirent à merveille.

Toutes les autorités de la ville et de nombreuses délégations de chrétiens offrirent des inscriptions élogieuses sur satin rouge, comme c'est la mode, et de beaux cadeaux.

Les cortèges de ceux qui venaient les offrir étaient accompagnés de la musique, ce qui ajoute un nouvel

éclat aux nombreuses marques de respect et d'estime dont le nouvel évêque fut l'objet.

Mgr Sheehan avait su se créer de précieuses amitiés parmi les habitants de la ville, même en ces temps troublés.

En 1927, il y eut à Yaochow, comme ailleurs, une société antichrétienne; et toutes sortes d'idées subversives se donnèrent libre carrière.

A voir l'unanimité des éloges et des hommages, on peut se rendre compte qu'un nouvel esprit se fait jour, d'après lequel on juge les personnes et les institutions, non seulement par idées préconçues, mais selon leur valeur pratique. Nous n'avons qu'à nous en réjouir de tout cœur. N'est-ce pas l'application du conseil du Christ : « Jugez l'arbre d'après ses fruits » ? L'Église ne demande pas mieux.

Les solennelles cérémonies se déroulèrent avec une précision impeccable, grâce au concours des séminaristes et de leur directeur, M. Meyer. Poignant le moment où le vieil évêque, à la barbe vénérable, se dressait dans sa majesté paternelle et conduisait à son propre siège le jeune évêque, plein de santé et d'énergie, pour l'introniser à sa place. Comme tous les gestes et les mots prescrits par le Pontifical, qu'on s'attendrait à trouver secs et raides dans leur symbolisme, si ancien déjà, parlent au contraire à l'esprit et au cœur, dans leur simplicité grave et majestueuse !

Grande fut l'affluence. Aucune de nos églises, bien que plusieurs soient de vastes proportions, n'aurait pu contenir la foule. Même l'attitude des païens fut assez recueillie. Rien que le bourdonnement inévitable d'une foule que tout étonne. Mais que c'était loin du brouhaha des cérémonies païennes ! Grande fut l'allégresse, innombrables les pétards tirés, très réussies les décorations, dues au bon goût de M. Teng

François; splendides les feux d'artifice, qui attirèrent, deux nuits de suite, une foule énorme. Le va-et-vient continuel des curieux, qui dura pendant plusieurs jours, a été lui-même une prédication qui doit avoir fait connaître l'importance sociale de l'Église : ce qui sera une semence, espérons-le, de futures conversions.

Au dîner, on porta nombre de toasts, graves de la part des évêques, vibrants d'espoir de la part des prêtres. La note gaie ne manqua pas non plus, M. Chalbot, avec une verve bien française, nous ayant apporté le salut joyeux de la Procure de Changhaï.

Le lendemain, un banquet chinois réunissait toutes les notabilités de la ville.

Au repas du soir, Mgr Sheehan dit à Mgr Clerc-Renaud toute la peine que causait son départ. Le texte qu'il cita fit impression. Si cela avait été possible, dit-il, il aurait changé la devise de ses armes, qui est : *Diligamus invicem* en celui de *Mane nobiscum, Domine*.

Mgr Clerc-Renaud a donné à la Chine trente-six ans de sa vie, dont trente-deux passés dans le vicariat qui s'appelait jadis le Kiang-si oriental et qui est à présent le Yü-kiang. Il fut sacré en 1911, en cette même église de Yoa-chow, où il vient de sacrer son successeur. Qui aurait prévu qu'une constitution qui semblait alors si robuste aurait été relativement si vite usée par les fatigues et les soucis de la lourde charge épiscopale ?

Mgr Sheehan est jeune encore : quarante et un ans. Il lui faudra du courage, de la décision, du savoir-faire pour faire face aux difficultés des temps orageux que nous traversons. Mais la façon dont il gouverna sa paroisse au cours des occupations militaires et du passage des troupes est un présage du tact et de la

fermeté avec lesquels il conduira le navire au gouvernail duquel Dieu l'a placé. Sa devise dit bien son cœur. L'affection chrétienne produisant l'union, donne la force qui aide à vaincre bien des obstacles. *Funiculus triplex difficile rumpitur. Ad multos annos!*

A la clôture des fêtes qui nous avaient causé tant de joie, pourquoi faut-il qu'un sombre événement soit venu mêler une profonde tristesse? Nous apprenons que le P. Léonard a été tué.

Le P. Léonard est le premier missionnaire tué depuis la fondation du vicariat. M. Reymers avait été menacé de mort par les soldats et s'était vu bien près de sa dernière heure; M. Ting fut jeté en prison, où il resta quelques jours après; M. Lewis fut criblé de blessures par les recrues de l'armée, eut l'artère d'une tempe coupée, perdit énormément de sang et ne fut sauvé que par l'habileté et le dévouement d'un docteur chrétien; mais aucun prêtre n'avait encore perdu la vie du fait de la haine et de la cupidité païennes. Presque toutes nos résidences furent détruites en 1900, pillées et dévastées au cours de ces dernières années; la résidence épiscopale elle-même à deux reprises. Encore à présent, une poignée de soldats occupe la résidence de Y-yang. Le vicariat commençait à respirer et à espérer. Et voilà!

Mais Dieu a ses desseins. Sans doute veut-il que nous ayons au ciel un protecteur attristé, qui nous obtienne une abondance de grâces et de bénédictions au cours de l'épiscopat qui commence.

(*Le Bulletin catholique de Pékin*, septembre 1929.)

## TRAINS D’AFFAMÉS

*Lettres de sœur DEFEBVRE, Fille de la Charité,  
à une autre Fille de la Charité*

Paotingfu, 2 juillet 1929.

MA RESPECTABLE SŒUR,

Je ne puis résister au désir de vous faire partager la joie que nous éprouvons depuis quelques jours. C'est à l'entrée de notre jardin que je vous écris, tendant l'oreille pour percevoir plus tôt, dans le lointain, le sifflement bien connu d'une locomotive. Chaque jour, en effet, depuis une semaine, il passe ici un « train d'affamés », malheureux évacuant leur pays, où sévit une affreuse famine, et que les chefs du peuple — pour s'en débarrasser — envoient de l'autre côté de la grande muraille, leur promettant monts et merveilles : terres à cultiver, outils, semences, etc. Plusieurs milliers sont déjà passés ; un bien plus grand nombre encore, dit-on, attendent des trains libres.

3 juillet. — J'ai été interrompue hier par l'arrivée de nos chers maîtres, ils étaient moins nombreux : cinq cents, mais plus misérables encore que ceux des jours précédents. Je voudrais vous raconter toutes nos consolations. Les impressions poussent ma plume et celle-ci ne va pas assez vite ! Voilà comment nous avons commencé, comme pour tout le reste, sans y penser ; une fois de plus, nous avons été poussées par les circonstances, et la bonne Providence a mis les pauvres et les malades sur notre chemin. Ma sœur Marthe Ly se rendait, la semaine dernière, dans une pagode abandonnée, où elle avait baptisé une pauvre femme mourante. Au passage à la gare, elle remarqua

un train de marchandises rempli de pauvres et s'informa de ce que c'était. L'ayant appris, elle revint aussitôt à la maison, remplit son panier de remèdes, et, aidée par ma sœur Françoise Kouo, alla de wagon en wagon soigner les malades, parmi lesquels plusieurs mourants, qui purent être rapidement instruits des vérités essentielles. Nos sœurs firent dix baptêmes. On leur dit qu'il passait, presque chaque jour, un train de cette sorte; le lendemain, elles recommencèrent leur tournée charitable et gagnèrent huit baptêmes. Le surlendemain, il n'y eut pas de train; mais le jour suivant, quelle ne fut pas notre surprise en voyant un employé de la gare venir nous annoncer que le train était signalé! Du sud, on avait téléphoné à la station qu'il fallait avertir les sœurs, parce qu'elles distribuaient *du thé aux pauvres*. C'était inexact; jusque-là nous n'avions donné que des remèdes, mais ce me fut une inspiration. Je commandai pour le lendemain cinq cents pains de maïs, puis, une demi-heure avant l'arrivée du train, nos sœurs préparèrent le thé. Accompagnées de quelques employés et de nos enfants les plus sérieuses, nous nous rendîmes à la gare; deux sœurs s'occupèrent des malades, cinq de la distribution du thé et des pains, les deux autres, moins fortes, restèrent à la maison pour remplir à mesure les seaux de thé. Tout se passa à merveille, sans le plus petit désordre; nous étions assistées par les policiers de la station; le chef de gare nous encourageait pleinement et le sous-chef permit à sa fillette, qui étudie chez nous, de venir également nous aider. Nous restâmes ainsi, près d'une heure et demie, sous le soleil ardent, et ce ne fut qu'au retour que nous nous aperçûmes que nous mourions de soif. Je vous donne tous les détails, ma respectable Sœur, parce que ma joie déborde; je suis vraiment trop heureuse! Nos cinq

cents pains n'étaient pas suffisants, j'achetai aux petits marchands de la gare tout ce qu'ils purent nous fournir et chaque pauvre eut sa part.

Hier, tout se passa de la même façon ; ma sœur Marthe a déjà une couronne de quarante-trois baptêmes, et je vois avec plaisir que ma sœur Françoise semble marcher sur ses traces : rien ne l'effraie ; hier elle était montée dans un fourgon ; et comme les pauvres se précipitaient sur sa grande corbeille, elle leur dit sans se troubler : « Ne bougez pas ; si vous restez à votre place, vous serez tous servis. » Le calme se rétablit en effet ; sœur Françoise enjamba laborieusement les pauvres trésors de ces pauvres : paquets de hardes, vieux outils, voire même vieilles brouettes, et tout le monde fut servi.

8 juillet. — Nous continuons à aller chaque jour à la gare, et chaque jour nous revenons consolées et heureuses de ce que nous avons pu faire. Les employés et policiers font tout leur possible pour faciliter notre travail. Je vous envoie un spécimen des billets que nous recevons pour nous prévenir de l'arrivée des trains. Une de nos sœurs chinoises disait l'autre jour : « Ce sont *plus que nos seigneurs* ; on nous avertit quand ils sont en route et combien ils sont ; on nous avertit quand le train est signalé, et on nous avertit quand il arrive. » Une autre ajoutait : « On les attend *plus que si c'était nos parents !* » Comme vous jouiriez, ma respectable Sœur, si vous voyiez le contentement de ces malheureux ! La distribution du thé et des petits pains s'effectue pendant que deux de nos sœurs donnent les remèdes, en récoltant une bonne gerbe de fruitsspirituels. Jusqu'à présent, cinquante-sept baptêmes sur le quai de la gare ! Le thé, nous le donnons à discrétion ; quant aux pains, ils sont comptés

d'après le chiffre prévu des clients. Voilà qu'un jour où nous en avions apporté cinq cents pour quatre cent douze pauvres annoncés, il nous en manquait 200 pour finir notre distribution. Je les fis acheter près de la gare, mais nous nous aperçûmes bientôt qu'un bon nombre de ceux qui étaient déjà servis changeaient de wagon avec nous : nous par la porte et eux par le dessus (wagons de marchandises découverts). Depuis, il a fallu imaginer un moyen de nous y reconnaître : c'est un trait au crayon d'encre sur la bande d'étoffe blanche que chacun de ces malheureux porte sur son habit avec un numéro et le sceau du-mandarin. Les pauvres affamés tentent bien tout ce qu'ils peuvent pour faire disparaître le signe qui les empêche d'être servis deux ou trois fois. L'un d'eux a essayé de le laver : tout le haut de son étoffe est devenu violet. Un autre, plus avisé, l'a couvert de farine. Hélas ! la farine est tombée sous mes doigts, et la marque violette a réapparu. J'avais grande envie de fermer les yeux, mais, si ce pauvre homme avait vu son truc réussir, il l'aurait répété pour sa femme, ses enfants, ses voisins, ses amis, et nous aurions été débordés.

Le train reste habituellement deux heures en gare ; un jour, par suite d'un retard considérable, il devait stationner moins longtemps. N'ayant pas assez de pains, je demandai à un employé si j'avais le temps d'en acheter. Il me répondit affirmativement, parce que « on attendait que nous ayons fini la distribution pour donner le signal du départ ». Je pouvais à peine le croire ; c'était vrai cependant, et le train ne s'ébranla qu'à sept heures et demie du soir, quand tout le monde fut servi.

Je viens d'être interrompue par un Frère coadjuteur du séminaire, m'apportant cinq dollars pour les affamés ; précédemment un missionnaire m'en avait



envoyé six et M. le supérieur du petit séminaire trois, récoltés parmi ses élèves. Je suis vraiment touchée de voir comment tout se fait simplement ; nous ne parlons à personne et tout le monde nous aide : petits dons par petits dons ; finalement, les recettes égaleront à peu près les dépenses ; et cela, sans avoir fait la moindre démarche pour provoquer des offrandes.

Nous avons, bien entendu, la complète approbation de Mgr Montaigne. Voici la petite carte que Sa Grandeur a eu la bonté de m'écrire ces jours derniers :

« Je suis vraiment heureux de savoir que vous pouvez faire du bien aux pauvres, ultra-pauvres, qui passent par la voie ferrée. Vous goûtez certainement des consolations à vous trouver ainsi dans le véritable élément de votre vocation, votre lot, disait saint Vincent. Je prie Notre-Seigneur de vous les continuer, ces consolations, à titre d'aide et d'encouragement, sans détriment de la récompense qu'Il vous réserve au ciel ! »

9 juillet. — J'avais à peine terminé ma lettre ce matin, qu'on vint nous prévenir qu'un train de sept cents affamés était annoncé. Depuis plusieurs jours, leur nombre ne dépassait pas trois cents. Nous sommes donc parties pour la gare. Si vous aviez vu ce spectacle ! Heureusement, il n'y avait pas d'autres trains sur les voies ; toute la place était à nos maîtres et à nous. Mais c'étaient des « maîtres un peu rudes », comme disait notre saint Vincent. Nous avons été poussées, bousculées, tiraillées. Certes, ils ne le faisaient pas exprès, les malheureux ! Ils nous avaient entourées, et comme il n'existait pas de barrière, en se bousculant les uns les autres, ils nous emportaient dans leurs mouvements. Alors, nous avons fait cesser la distribution ; c'était la leçon la plus efficace, car jusque-là, toutes mes exhortations étaient inutiles ; nous prê-

chions dans le désert, tant il est vrai de dire que « ventre affamé n'a pas d'oreilles ». Enfin, nous parvinmes à gagner les bancs du quai ; nous y montâmes, et, sur cette estrade improvisée, nous pûmes servir tout notre monde. Pendant ce temps, ma sœur Marthe et ma sœur Françoise faisaient bonne moisson pour le ciel : ving-sept baptêmes en une heure, la plupart à toute extrémité !

Ce qui m'ennuie, c'est qu'on commence à parler de nous et qu'on nous loue beaucoup. Hier, le chef de la police, dont la maison touche presque à la nôtre, a arrêté nos Sœurs pour leur demander mon nom. Nous avons su ensuite que c'était pour le mettre dans un journal chinois. Tout se passe pourtant sans bruit, sans embarras, mais il faut bien tout de même que nous sortions de la maison pour nous rendre à la gare.

Cette nouvelle œuvre, temporaire sans doute, ne nuit pas d'ailleurs à la prospérité de notre hôpital Saint-Vincent, qui compte en ce moment sept malades. Vous savez, ma respectable Sœur, que nous avons décoré de ce nom et placé sous le patronage de notre bienheureux Père, deux misérables chambres, à côté de celle de notre portier, aménagées bien modestement, pour servir d'asile aux pauvres passants, aux mendiants malades ou infirmes, aux mourants abandonnés que ma sœur Marthe rencontre dans ses courses charitables. Pour savoir ce qu'est une journée de notre bonne sœur Ly, il faudrait la suivre pas à pas, ce qui n'est pas facile, car même avec ses « petits pieds » elle marche plus vite que nous toutes ! Ses visites à domicile ne chôment pas non plus ; elle a, en ce moment, plusieurs adultes baptisés dans nos environs, préparés par ses soins, et qu'elle va voir, tous les jours, dans leurs taudis pour les entretenir dans la ferveur de leur baptême.

Oh ! que j'aurais de « belles demeures » à vous faire voir et de traits édifiants à vous raconter ! En voici un entre beaucoup d'autres. Ma sœur Marthe a fait enterrer ce matin un pauvre homme, dont la conversion sincère nous a été une véritable consolation. C'était un mendiant infirme, âgé d'environ vingt-cinq ans, qu'elle connaissait depuis longtemps et avait recueilli par pitié, il y a une vingtaine de jours. Au début, il n'avait pas l'air commode et roulait de si gros yeux que je dis à la sœur : « Vous aurez du mal avec lui ; s'il n'est pas disposé à accepter le baptême, il faudra lui mettre le scapulaire vert. » Ce malheureux était très fatigué, et semblait n'avoir plus que deux ou trois jours à vivre. Ma sœur Marthe commença par le « faire descendre directement en enfer ». (Elle connaissait ses antécédents, savait qu'il avait volé et fait bien d'autres mauvais coups...) Elle lui fit une telle peur, qu'il demeura sans répondre et craintif comme un enfant. Alors ma sœur Marthe changea de thème et parla de l'infinie miséricorde du bon Dieu. Peut-être n'avons-nous jamais assisté à une conversion si rapide, et on peut dire si complète. Le lendemain, ce pauvre homme me parla beaucoup, et de lui-même me dit qu'il était un grand pécheur, me demanda de prier pour lui, puis ajouta qu'il ne pouvait guérir, mais qu'il irait au ciel et ne nous oublierait pas.

Voyant ses bonnes dispositions, nous l'avons baptisé ; après quoi, il a trainé plus longtemps qu'on n'aurait pu le supposer. Pendant ces vingt jours, pas un mot de plainte ne sortit de ses lèvres ; sa bouche, qui ne s'était ouverte jusque-là que pour maudire, ne prononçait plus que des paroles de repentir et de reconnaissance. Sur son désir de revoir « ses amis », les mendiants de la gare, ma sœur Marthe les fit

venir par groupes de quatre ou cinq. Quel tableau ! Parmi eux, il y en avait un qui sert souvent de porteur de cercueils pour les enterrements de nos pauvres. C'était « l'ennemi du mourant » ! Celui-ci lui dit qu'il lui pardonnait ; puis il ajouta : « Je vais bientôt mourir ; tu m'enterreras, mais *tu ne demanderas pas de sous à la Sœur !* » C'est lui, en effet, qui l'enterra ce matin ; mais ma sœur Marthe lui donna quand même les cinquante sous d'usage.

Combien d'autres faits du même genre je pourrais vous narrer, depuis que nous recevons ces malheureux, dont l'âme s'ouvre si volontiers à la connaissance du bon Dieu et aux espérances d'une vie meilleure !

15 juillet. — Combien je fus émue hier en lisant votre bonne et encourageante lettre du 10 ! Nous revenions justement de la gare, où nous avons servi quatre cent vingt pauvres ; la veille, il y en avait eu huit cents, et trente-huit baptêmes rien que ce jour-là. C'est vous dire, ma respectable Sœur, que notre bonheur continue, que nos sœurs ne se lassent pas et que nos chers maîtres ne dédaignent pas nos petits services. J'ai été aussi bien touchée de la magnifique offrande que vous m'annoncez. Justement, la veille, devant ce beau chiffre de huit cents, j'avais eu une ombre de crainte ; je m'étais dit : Combien y en a-t-il à venir encore ? N'ai-je pas été téméraire d'entreprendre ces distributions ? Mais ce ne fut qu'un « éclair » ; la pensée que c'était la divine Providence qui avait tout conduit me donna confiance qu'elle achèverait l'œuvre commencée, et voilà que sa réponse m'arrive avec votre bonne lettre.

En reconnaissance de ce précieux secours, les cinquante premiers baptêmes se feront à vos intentions et à celles de nos chères sœurs qui y ont contri-

bué. J'en ai fait part à nos bonnes compagnes qui s'en réjouissent avec moi.

Le train ordinaire vient de passer, sans pauvres aujourd'hui, cela arrive de temps en temps, mais alors, il y en aura deux fois plus le lendemain. Rencontrant ma sœur Françoise Kouo, je lui ai dit : « Il n'y a pas de pauvres aujourd'hui. » Elle m'a répondu aussitôt : « *Pauvres de nous !* » Cette réponse, dans la bouche d'une jeune sœur chinoise, m'a fait bien plaisir.

16 juillet. — Ce matin, à huit heures, on est venu nous prévenir qu'un train d'affamés arrivait ; ils étaient neuf cents, et pendant que nous faisons nos distributions, un message du télégraphe nous en annonçait mille quarante pour cet après-midi. Nous faisons nos préparatifs.

23 juillet. — Depuis ma dernière lettre du 16, nous avons eu encore des journées bien consolantes. Il y avait eu un convoi de neuf cents le matin, et je vous disais qu'on nous en annonçait un millier pour l'après-midi ; ce fut vrai. Ce jour-là, nous eûmes en tout quatre-vingt-deux baptêmes, une enfant recueillie pour la Sainte-Enfance et un mourant pour « l'hôpital Saint-Vincent ». Ce mourant, je l'avais aperçu sur le sommet d'un wagon de charbon ; il était assis, et n'avait de vivant que les yeux, qui sortaient effrayants de leurs orbites ; je n'ai vu nulle part pareille maigreur ! Quand il s'aperçut que nous soignons les autres malades, il descendit lui-même de son wagon. Je le regardai, stupéfaite, me demandant si ce n'était pas la mort personnifiée que j'avais devant les yeux ! La pauvre sœur Marthe revisait piteusement ses remèdes, n'en trouvant pas un qui pût convenir à l'état de ce malheureux. Pour rendre le spectacle plus poignant, il se mit à pleurer silen-

cieusement. Nous lui proposâmes de rester chez nous. Avant que nous ayons pu l'en empêcher, il était prosterné à deux genoux, la tête touchant terre, à la manière des païens du nord de la Chine. Nous le relevâmes; pendant ce temps, sa femme était venue nous rejoindre. Ils ramassèrent leurs « trésors » : deux petits paquets et une couverture, et se dirigèrent vers notre maison, conduits par une de nos sœurs, le malade soutenu par un de nos employés.

Ce pauvre homme n'est pas encore mort et son état ne s'aggrave pas; il s'alimente tout doucement; sa maladie semble surtout la misère, et ma sœur Marthe a espoir de le sauver. Tous les deux ont l'air de bien braves gens : la femme rend déjà quelque service au dispensaire. Le pauvre homme a laissé au Ho-nan sa vieille mère, qui le suppliait de ne pas partir. Il lui avait répondu : « Si je reste, je meurs certainement; autant, essayer de vivre ailleurs ! » S'il guérit, nous verrons ce que nous pourrons faire pour lui.

Le 17, il n'y eut que cinq cent quatre-vingts pauvres. Le 18, il y en eut mille cent, et le train, au lieu d'arriver à quatorze heures, n'était là qu'à dix-sept heures trente, long à n'en plus finir. Pendant que nos sœurs allaient de wagon en wagon soigner les plus malades, ceux des dernières voitures se demandaient s'ils auraient leur tour. J'ai vu un pauvre homme portant sa femme sur son dos jusqu'à l'endroit où nos sœurs se trouvaient; elle avait la dysenterie et était d'une extrême faiblesse. De vieilles femmes descendaient aussi pour être soignées plus tôt. Le train n'était pas à quai, ce qui rendait les descentes et les montées bien plus difficiles. Pour comble de malheur, il se mit à pleuvoir et tous les wagons étaient découverts. Quelques familles moins misérables se faisaient de petites tentes avec des nattes;

on voyait aussi, çà et là, quelques parapluies, mais les quatre cinquièmes n'avaient absolument rien pour se couvrir. Quelques hommes nous demandèrent si nous n'aurions pas de vieilles nattes à leur donner; nous pûmes contenter une dizaine de familles; mais, pour tous les autres, nous ne pouvions que les recommander au Père des pauvres. Il était sept heures et demie du soir quand nous rentrâmes; la chère cornette avait repris la forme primitive du temps où l'on ne se servait pas d'amidon. C'était la veille de la fête de notre Bienheureux Père. Nous sentions son regard satisfait s'abaisser vers nous avec sa bénédiction.

Le 19, il n'y eut pas de pauvres; mais, le lendemain matin, à cinq heures et demie, un train entra en gare. Comme on nous dit qu'il y resterait plusieurs heures, nous prîmes le temps d'assister à la messe et de déjeuner. Aussitôt après, nous nous rendîmes à la gare. Les pauvres gens nous assurèrent qu'on ne leur avait fait aucune distribution depuis deux jours; quelques-uns nous montrèrent les restes de la précédente distribution: c'était du pain de maïs noir et tout moisi, ou plutôt quelque chose qui n'avait plus de nom. Ils reçurent l'ordre de descendre, parce qu'on avait besoin de leur train pour le trafic des marchandises. Quel tableau de voir cette foule de neuf cents miséreux traversant la voie ferrée avec leurs tristes bagages! Ils s'installèrent sur le quai, où nous pûmes les soigner et les servir tout à notre aise. Pendant ce temps, on vint nous avertir qu'il y en aurait mille cent dans la soirée. A midi, nous apprîmes que ceux du matin n'étaient pas partis, et qu'il n'y aurait pas de train pour eux. En effet, quand le train de quatorze heures arriva, avec un millier de pauvres, les neuf cents du matin étaient encore sur le quai; ils revinrent se présenter pour avoir du pain, mais nous n'en avions

que pour les nouveaux venus. Le train ne resta qu'une heure en gare : les plus malins, les plus dégourdis, ceux surtout qui n'étaient pas chargés de famille, eurent la bonne idée d'y monter ; mais quel désespoir pour les autres, quand le train s'ébranla et qu'ils restèrent des centaines sur le quai ! Une députation d'hommes vint vers nous, pour nous demander ce qu'ils pouvaient faire. Nous leur expliquâmes que personne ne nous avait chargées d'eux ; que tout ce que nous pouvions faire était de les ravitailler un peu. Je fis donc une nouvelle commande de petits pains, et, dans la soirée, nous allâmes les leur distribuer.

Vers sept heures et demie, on nous dit qu'il n'y avait toujours pas de train, et que les malheureux se disposaient à passer tristement la nuit sur le quai. Le lendemain matin, nous fûmes réveillées par un véritable ouragan, qui ne dura qu'une demi-heure, mais si violent que l'eau pénétrait jusqu'à nos lits au dortoir. Notre cœur se serra à la pensée de nos pauvres. Aussitôt le déjeuner, j'allai les voir avec ma sœur Marthe. Nous rencontrâmes en chemin un de leurs « députés », qui cherchait notre maison ; ils sentent bien, les pauvres gens, que nous nous intéressons à eux ! Une troisième fois, nous leur portâmes des pains et du thé chaud, ce qui leur fit beaucoup de bien. Ce jour-là, il n'en arriva pas d'autres et on permit à ceux-ci de monter sur les toits d'un train de voyageurs. Ils étaient restés là trente-quatre heures en gare, sans que personne autre que nous se souciât d'eux.

Hier, il en vint neuf cent quatre-vingts ; nouveau spectacle : ils avaient dû recevoir l'ouragan de la veille, car leurs habits et leurs couvertures étaient trempés, étendus le long des parois des wagons ; tristes lambeaux d'un triste passé, suivi d'un avenir plus triste encore peut-être ! Ces malheureux n'avaient,



eux non plus, rien reçu depuis deux jours, et à la vue du petit pain que nous leurs donnions, les plus hardis nous dirent : « Comment voulez-vous que nous vivions avec cela ? » Au fond, c'était bien vrai ; aussi aujourd'hui allons-nous essayer de doubler la ration, pour les grandes personnes au moins.

Monseigneur continue à nous encourager : il m'a donné cinquante dollars et m'écrivait encore ce matin : « Je prie le bon Dieu de bénir votre dévouement. »

*Lettre de la sœur REISENTHÉL, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Shanghai, Maison Centrale, 22 juin 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

C'est un bien filial merci que, tout d'abord, je viens vous dire pour vos si bonnes et si paternelles lettres, qui sont venues me trouver, l'une à Péking, l'autre à mon retour ici. Je les ai lues et relues et elles me seront lumière et encouragement. Combien j'aime, mon Très Honoré Père, cette pensée que, si l'esprit apostolique se développe dans la Communauté, nous aurons un relèvement dans les vocations et que, si nous nous donnons à Dieu, Il nous le rendra au centuple !

Avec notre chère sœur Laporte, je viens de faire une petite tournée dans le Nord, où j'ai pu voir toutes nos maisons, ayant, en cela, plus de chance qu'au Kiang-si, où, le fleuve manquant d'eau, j'ai dû laisser, sans la voir, la pauvre maison de Kianfu. Nos sœurs en ont eu de la peine, et moi aussi.

Pour le Nord, ce n'était pas à craindre, mais, plutôt, les retards de trains ou leur absence ; car, s'il n'y a

pas de guerre proprement dite, les différentes armées sont toujours l'une contre l'autre, à tour de rôle, je crois. On se donne de l'argent; cela finit d'un côté pour commencer d'un autre.

A l'aller, c'était très bien, mais, au retour, de Chengtingfu à Paotingfu et de là à Péking, il a fallu faire provision de patience, prendre un train *très* omnibus et faire une partie du trajet en fourgon. Mais, comme nous sommes arrivées tout de même, nous n'avons fait qu'en rire.

Du reste, mon Très Honoré Père, les maisons de nos sœurs et leurs œuvres sont consolantes à voir. Que de belles missions, particulièrement dans le Nord ! Et moi qui croyais, à force de l'entendre dire au loin, que les œuvres de Chine allaient en déclinant ! C'est qu'il n'en est rien, heureusement. Ce qui manque seulement, c'est le personnel.

A Tientsin, par où nous avons commencé, l'hôpital fait bonne figure et, surtout, beaucoup de bien, tant aux classes un peu aisées qu'aux pauvres. Notre chère sœur Lebrun est estimée au dehors comme au dedans. L'Annexe des Martyres, où nos sœurs sont à demeure depuis la fin de novembre, abrite des vieillards, qui ont l'air très heureux. Le dispensaire soulage aussi bien des pauvres du quartier.

Tongshan a son hospice, qui fonctionne bien. On y recueille les vieillards, ainsi que les mutilés, les incurables de la mine. Il y a aussi une école chinoise, dirigée par nos sœurs et qui compte trois cents enfants et jeunes filles. Cette école est bien tenue.

A Péking, nous avons vu les cinq maisons. Le Jenn T'sé T'ang, c'est la nombreuse famille de la Sainte-Enfance; une école interne d'enfants des chrétiens pauvres des villages, auxquelles nos sœurs apprennent ensuite à travailler; une autre école franco-chinoise,

dont les plus grandes élèves sont des aspirantes à la Communauté. Les plus avancées passent un examen qui leur facilitera ensuite l'enseignement. Ma sœur Raymond se donne beaucoup de peine, mais elle a bien arrangé cette maison.

L'hôpital Saint-Vincent est aussi en voie de progrès, aussi bien par rapport à la partie consacrée aux malades, dont l'installation a été bien améliorée, que pour les œuvres de jeunesse, car l'asile est fréquenté par un bon nombre de petits enfants et l'ouvroir externe prospère également. Il y a eu, le 31 mai, une belle réception d'Enfants de Marie. C'est une association naissante.

L'hospice Saint-Joseph, comme son saint patron, ne fait pas de bruit. Le local est bien petit et oblige à restreindre le nombre des vieillards qui aspirent à y être admis; et il y a tant de pauvres du côté de Péking, des pauvres honteux! J'ai vu, parmi les vieilles femmes, une personne de la famille impériale. Comme genre, elle ne ressemblait pas aux autres. Quand on lui parle du passé, elle répond qu'elle ne regrette rien, qu'elle est contente d'être chrétienne et attend le ciel.

Il y a aussi, dans cette maison, une école et un ouvroir externe, qui rend service à bien des pauvres ouvrières, et un important dispensaire.

L'Hôpital central nous inquiète toujours. On dit manquer d'argent pour le continuer dans les conditions actuelles. Qu'y changera-t-on? L'administration? les docteurs? les sœurs? Cependant, on y soulage et guérit grand nombre de malades et, surtout, les fruits spirituels y sont abondants. Le jour où j'y suis allée, un jeune homme, convalescent d'une très grave fièvre typhoïde, a voulu me dire en termes émus sa reconnaissance envers les sœurs, car il avait tout

pour mourir, et c'est grâce à leur dévouement, à leurs soins s'il est guéri. Et le soir même, il demandait un catéchisme pour étudier la religion. Les faits de ce genre y sont très fréquents. Nos sœurs prient, se dévouent et se confient au Sacré-Cœur. La petite famille, à l'exemple de ma sœur Barbry, est si fervente que peut-être elle obtiendra la conservation de cette chère œuvre.

L'hôpital Saint-Michel, par lequel nous avons terminé nos visites à Péking, tient aussi sa bonne place pour les bons soins donnés aux malades et les fruits spirituels. Jusqu'ici, il atteint surtout les Européens et les classes aisées. On aspire à pouvoir agrandir la partie réservée aux pauvres, si la Providence le permet. J'ai vu là une petite fille de douze ans, âme vraiment prédestinée, d'une bonne famille païenne; elle est entrée comme malade, on craint pour la poitrine. D'instinct, cette enfant a été attirée, par le surnaturel, vers les sœurs, elle a voulu étudier la religion et a demandé le baptême. M. Clément lui a dit d'en demander la permission à son père. Elle l'a fait et celui-ci lui a répondu qu'il ne s'opposait pas à ce qu'elle obéisse ainsi à sa conscience, mais que la religion chrétienne impose des devoirs et qu'elle ne doit l'embrasser qu'à la condition d'y être fidèle ensuite. Elle a été baptisée, a fait sa première communion et a été confirmée. Son bonheur est de communier; comme elle est faible, on ne lui permet d'aller à la messe que le dimanche. Pour n'être pas distraite et mieux dire son chapelet, elle se mettait la tête sous les couvertures. Je n'ai pas été peu étonnée de la voir venir me demander, en français, d'être admise à la Communauté, quand elle sera plus grande.

Les différentes missions font aussi leur bonne part de bien.

L'hôpital Sainte-Anne de Paotingfu, bien installé, rayonnera toujours davantage à mesure qu'il sera plus connu.

L'orphelinat a, avec la Sainte-Enfance, une école externe, un dispensaire et même un hôpital minuscule, décoré du nom d'hôpital Saint-Vincent et que notre bienheureux Père ne désavouerait pas, car, s'il ne contient que quatre lits, s'il est simple, pauvre, il recueille les plus abandonnés, qui y trouvent la guérison ou le ciel.

Chengtingfu est le village de la charité, où sont réunies toutes les misères et où les pauvres sont très aimés et bien servis.

A l'annexe, mon Très Honoré Père, j'ai installé ma sœur Ly comme première d'office. Il semble que cela ira bien. C'est aussi un bon petit centre d'œuvres.

Shuntehfu a aussi : une école interne pour les enfants des chrétiens pauvres des villages ; les bébés de la Sainte-Enfance, qui vont ensuite à Chengtingfu ; un ouvroir externe et des vieillards. Le bien s'y fait modestement, mais sûrement.

Et maintenant, mon Très Honoré Père, me voici de retour, contente de connaître nos chères sœurs, leurs maisons et leurs belles œuvres. Dans plusieurs maisons, il y a aussi un catéchuménat, qui produit de bons fruits.

Combien, de plus en plus, mon Très Honoré Père, nous allons prier pour que de vrais apôtres, missionnaires et sœurs, soient envoyés, car la moisson est abondante et nous n'arrivons pas à la recueillir ! Mais, quelle grâce de pouvoir y travailler un peu !

Veuillez agréer l'expression du filial respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père,

Votre très humble et très obéissante fille,

Sœur REISENTHÉL,  
i. f. d. l. c. s. d. p. m.

## COCHINCHINE

---

### LA CHARITÉ POUR DIEU NE CRAINT PAS LA PEINE

Au commencement de cette année, j'étais en visite chez des parents, à Ba-Nam, au-dessus de Saïgon, et je lisais, dans le journal catholique, des félicitations à l'hôpital de Giadinh, qui, ces jours-ci, avait le bonheur de posséder les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, pour soigner les malades.

A quelques mois de là, je reçois des nouvelles d'une de mes parentes, qui est entrée à l'hôpital de Giadinh pour se reposer. Je profite de cette occasion pour aller acheter de la soie et faire diverses provisions à Saïgon. Je m'arrête, en passant, à l'hôpital de Giadinh.

J'entre et regarde à droite et à gauche. Dans tous les pavillons, les salles nettoyées, peintes en blanc, bien propres; les lits, de couleur verte; tout très joli à voir. Les carreaux brillants. Au dehors, tout est bien balayé. Je suis vraiment content de ce que je vois.

Partout, c'est rangé avec ordre.

En ce qui concerne les sœurs, tous les matins, au point du jour, elles s'occupent de leurs devoirs religieux : prières, méditation. Après le déjeuner, elles changent leurs vêtements contre une blouse blanche, pour donner toutes sortes de soins aux malades, faisant leur travail comme si elles étaient devant le bon Dieu et le voyant toujours dans leurs malades, leurs frères et sœurs en Jésus-Christ.

Elles travaillent avec cœur, ne comptant pas leurs fatigues, sans se laisser rebuter par les mauvaises odeurs et la contagion. Une âme droite qui réfléchit

un peu se demande comment cela peut se faire. Elle comprend que Dieu récompensera leur mérite dans le ciel, que c'est de la bonne religion, la religion chrétienne.

Soigner les malades, leur procurer les remèdes, la nourriture et la boisson suffisantes. Se déranger tout le jour. Prendre autant de soin pour l'âme que pour le corps. Consoler les païens pour les mettre dans la bonne voie.

Pour les chrétiens, aller chercher le Père de la paroisse, qui leur apporte le Viatique et l'Extrême-Onction à la dernière heure, aidant ainsi le malade à bien mourir. De quel mérite est tout cela devant le bon Dieu !

Je viens de demander à une personne qui connaît les sœurs ce qu'elle en savait : j'ignorais que parmi les sœurs venues de France, il y en avait qui appartenaient à des familles distinguées, qu'elles quittaient une parenté nombreuse, leur père, leur mère, même de riches situations ; qu'il y en avait aussi de très instruites et qu'elles méprisaient tout cela pour trouver ensuite le paradis comme la récompense de leur dévouement.

Il faut donc avoir une très grande affection et vénération pour les sœurs vraiment fortes et courageuses et qui contribuent à la gloire de Dieu ; et convenir qu'un travail si beau est l'effet de la vertu et de l'amour divin. Pour celui qui réfléchit, un tel enseignement ne peut que le porter à louer Dieu toute l'éternité !

(Extrait d'un journal annamite de Cochinchine.)

# AMÉRIQUE

---

## ETATS-UNIS

---

*Lettre de la sœur PAULA DUNN, Fille de la Charité  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Emmitsburg, le 23 septembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

C'est avec le cœur rempli d'une vive émotion, que je vous écris aujourd'hui, mon Très Honoré Père. J'aurais bien voulu le faire plus tôt, mais, puisque vous vous êtes déjà formé une idée des jours de fête qui se sont succédé depuis le 10 septembre, jour où Notre Très Honorée Mère s'est trouvée parmi ses Filles des États-Unis, je vais tâcher de vous en dire un mot.

Au débarcadère de New-York, il se trouvait vingt-cinq cornettes, deux bonnets noirs et un bon nombre de lazaristes, pour accueillir la Très Honorée Mère; sans beaucoup de tracas, on s'est rendu à Mount Saint-Vincent, où la réception a été des plus cordiales. Après une nuit de repos, on a été à Philadelphie; on a visité rapidement chaque maison, où enfants et sœurs avaient fait de grands préparatifs de fête pour la Très Honorée Mère : compliments, chants, fleurs et cadeaux.



De Philadelphie, la Très Honorée Mère, que j'ai accompagnée, s'est rendue à Baltimore. Les plus petites maisons ont été les premières visitées, ensuite les autres; à Mount Hope, il y avait plus de soixante sœurs assemblées pour accueillir leur Mère. Les sœurs des villes environnantes, où notre Mère ne pourrait se rendre, avaient reçu un mot, car j'avais fait en sorte que toutes les sœurs de la province eussent le bonheur de voir leur Très Honorée Mère. Je crois avoir réussi.

Le 17 septembre, c'est la Maison Centrale qui a eu l'honneur d'avoir la Très Honorée Mère, pendant deux jours trop courts. La chapelle était décorée et illuminée comme aux jours de grandes fêtes. Après le chant du *Magnificat*, on s'est rendu à la chambre de Communauté, sœurs à l'habit, sœurs du séminaire, le directeur et son assistant. Alors il y a eu compliments, chants, bouquets de fleurs, de la part des sœurs à l'habit et des petits bonnets. Ce qu'il y avait de mieux, les paroles si touchantes de Notre Très Honorée Mère, et d'avoir des nouvelles directes de Notre Très Honoré Père. De là, on s'est rendu à l'infirmerie des sœurs; je ne saurais vous dire la joie de ces chères anciennes.

Les jeunes filles du pensionnat, qui venaient de commencer leurs classes, ont réussi très bien à donner un gracieux accueil à la Très Honorée Mère, qui en a été enchantée.

L'ouverture des classes du collège n'avait pas encore eu lieu.

Toute la maison a été parcourue : « Stone House, Maison Blanche », ainsi de suite. Les deux petites écoles, sous la dépendance de la Maison Centrale, ont eu aussi le plaisir d'une visite de la Très Honorée Mère.

Le 19 courant, j'ai accompagné notre Mère à

Washington ; en un jour, elle a visité les six établissements ; Mgr l'évêque coadjuteur et nous lui avons fait voir, en auto, les beautés de Washington.

Le 20, à dix heures du soir, Notre Très Honorée Mère et ma sœur Reeves ont pris le train pour la Nouvelle-Orléans. Arrivées à la gare, nous avons été surprises de voir un groupe de sœurs qui voulaient avoir encore un dernier mot de Notre Très Honorée Mère.

Je me propose d'aller à la rencontre de cette bonne Mère à Détroit, d'où je l'accompagnerai au Canada ; je lui dirai au revoir sur le vapeur qui doit vous la ramener à la chère Maison-Mère.

Comment vous décrire, mon Très Honoré Père, la grande joie que cette inoubliable visite nous a faite ! Je vous le laisse deviner. Nos sœurs ne cessent d'en parler, et puissions-nous nous souvenir des bons conseils de cette Mère vénérée, parlant d'un cœur si bienveillant et si maternel ! A vous, Très Honoré Père, un grand merci de nous avoir procuré ce grand bonheur ; nous vous offrons, de nouveau, nos sentiments de filial respect et nous vous redisons notre affectueux attachement à la chère Communauté et à nos Vénérés Supérieurs.

Veillez bien nous donner votre paternelle bénédiction et me croire dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie Immaculée, mon Très Honoré Père, votre très humble et obéissante fille,

Sœur PAULA DUNN,  
Ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

## AMÉRIQUE CENTRALE

---

JOURNAL DE VOYAGE DE SŒUR LEVADOUX  
FILLE DE LA CHARITÉ

Jeudi, 20 juin 1929.

A quatre heures précises, profitant de la marée montante, le paquebot *Flandre* lève l'ancre, au son aigu de la sirène, s'avançant majestueusement sur le Garonne, tandis que, vers le quai, les amis et les familles des passagers agitent les uns leur mouchoir, les autres leur chapeau, ou font de la main un dernier signe d'adieu. Plus que quelques minutes et ce grand bateau ne sera sur l'océan qu'un infime point de mire, disparaissant aux regards de ceux qui le suivent encore de loin, la larme à l'œil et le cœur oppressé par la peine de la séparation; car, pour quelques-uns, c'est un père chéri, un époux ou des enfants bien-aimés qui s'éloignent et — qui sait? — peut-être pour ne plus se revoir ici-bas.

Notre petite famille est aussi dignement représentée. Notre Très Honorée Mère ayant prié notre si bonne sœur Froidefond de venir accompagner les voyageuses à bord, ce dont elle s'acquitte avec sa sollicitude et sa bonté ordinaires; sa bonne assistante veut aussi nous donner une marque de cordialité et de sympathie en venant nous y rejoindre. La bonne sœur Leclerc était venue aussi pour dire un dernier adieu à sa sœur aînée, choisie par nos Vénérés Supérieurs pour faire partie de la petite colonie partante, afin d'aller grossir les rangs de nos sœurs de l'Amérique Centrale. Les deux sœurs se séparent généreu-

sement, heureuses d'unir leur sacrifice ; car la séparation est toujours pénible. Le bon et respectable M. Marlats, supérieur de la résidence de nos Missionnaires de Bordeaux, ne se contente pas de venir à la maison, peu avant le départ, nous donner, avec sa bénédiction, une preuve de sa fraternelle bienveillance ; mais il vient à bord nous souhaiter une heureuse traversée et bénir, avec nos humbles personnes, l'immensité de l'océan.

Nous partons, pleines de courage et d'entrain, réconfortées d'abord par un télégramme de notre Très Honoré Père, qui, de Bourbon, nous bénit, ainsi que toutes les sœurs des maisons d'Amérique, et nous souhaite une heureuse traversée. Notre Très Honorée Mère, malgré ses pressantes occupations, n'oublie pas, non plus, l'heure du départ et, par un autre télégramme, nous dit que son cœur nous suit pendant le cours du voyage, que sa prière nous accompagne, et nous prie de porter son maternel souvenir aux maisons visitées. De Paris, notre respectable sœur Assistante nous assure, au moment même où nous nous rendons au quai, que le Conseil de la Communauté fait des vœux pour nous obtenir une heureuse traversée. Après tant de marques de bonté de la part de nos Vénérés Supérieurs et fortifiées par l'assurance de leurs prières si puissantes sur le Cœur de Dieu et de nos saints Fondateurs, qu'avons-nous à craindre ! Cependant, une pensée nous préoccupe. Aurons-nous la messe à bord ? Après informations auprès des autorités, on nous dit qu'il n'y a pas de prêtre. Première déception ! Nous devons nous contenter de communier chaque matin et à chaque instant à la volonté divine en nous conformant à son bon plaisir.

Cependant, une messe avait été célébrée pour obtenir des âmes de purgatoire cette grâce tant désirée.

Vont-elles rester sourdes à nos supplications ? Presque miraculeusement, au dernier moment, un prêtre se présente pour aller aux Antilles et voyage avec nous jusqu'à Fort-de-France. Notre peine se change en une douce joie ; et nous allons, après avoir fait en commun nos prières de Communauté, tranquillement prendre notre repos, nous préparant chacune, dans l'intimité de notre cœur, au doux festin du lendemain matin.

*Vendredi 21.* — A six heures, nous sommes sur pied, car la messe était promise pour six heures et demie ; nous nous réunissons dans le petit salon de jeu des enfants pour faire ensemble notre prière vocale ; celle-ci terminée, nous commençons la méditation ; le garçon apporte la chapelle, étend sur la table la nappe sur laquelle doit s'offrir le saint sacrifice, puis se retire. Nous attendons, patientes et quelque peu anxieuses, le prêtre ; mais, le temps passe et le sacrificeur ne se présente point. Hélas ! nous avons attendu en vain ; ce premier jour de traversée est marqué au coin du sacrifice que chacune a dû offrir sur l'autel de son cœur. Notre-Seigneur l'aura sûrement accepté et aura souri, puisqu'Il aime à être désiré.

Nous traversons le golfe de Gascogne, ordinairement si mauvais et mouvementé ; le temps est serein, les flots sont calmes ; cependant, un certain mouvement se répercute dans les estomacs de mes deux compagnes de voyage, si désireuses, la veille, de se mettre sérieusement à l'étude de la langue espagnole ; elles abandonnent le pont, les livres et se retirent dans leur cabine. Pauvrettes ! c'est leur premier voyage, elles doivent payer leur tribut à la mer ! Et, en effet, voilà qu'elles donnent une abondante nourriture aux poissons. La journée se passe dans cette triste alternative. Impossible de se tenir debout !

*Samedi 22.* — La nuit a été un peu mouvementée, le roulis est venu remplacer le tangage d'hier; ce n'est pas mieux pour cela. Aussitôt levées, nous allons nous informer si nous aurons le bonheur d'avoir la sainte messe. Réponse négative du prêtre, qui n'ose pas se hasarder : nous nous retirons désolées dans notre cabine pour faire nos prières de Communauté. Le chemin de croix remplacera la sainte messe et la communion de désir sera encore notre seul réconfort. Cependant, aujourd'hui, mes compagnes paraissent plus vaillantes, j'espère qu'elles tiendront bon jusqu'au bout, malgré le mouvement continu de notre paquebot, qui, n'étant pas très chargé, fait valser les passagers. Il a 146 m. 37 de long sur 17 m. 35 de large (c'est une vraie balançoire), 11 m. 30 de creux, 7 m. 21 plongent dans l'eau; son déplacement en charge normale est de 11 420 tonnes et de 4 180 tonnes de port en lourd. La flotte maritime est bonne, excellent personnel. Les passagers, presque tous des créoles, métis, mulâtres, qui, pour la plupart, se rendent à Fort-de-France, capitale de la Martinique, sont très convenables. Ce sont des employés du gouvernement, qui font le voyage en France à prix réduit. Il y a aussi de bonnes familles; nous sommes dans le milieu qui nous convient.

On apprend toujours du nouveau, et il est bon de s'informer des choses qui peuvent être utiles. Nous apprenons à bord qu'il existe dans la Nouvelle-Zélande un arbre qui donne des aiguilles avec du fil à coudre. Les indigènes se servent de ce rare produit pour la confection de leurs vêtements. Le bois de cet arbre, très dur et très résistant, s'utilise pour la construction, pour la fabrication des meubles et des outils. Le service pratique et important que leur rend cet arbre est celui-ci. L'extrémité de chaque feuille

présente une aiguille à coudre. En tirant cette épine elle s'arrache, mais avec un fil uni à cette extrémité d'une manière si résistante et qui sert aussi bien que le fil. Les indigènes, ne sachant pas fabriquer les aiguilles, se servent de cette aiguille naturelle et du fil qui l'accompagne pour coudre leurs vêtements, lesquels, paraît-il, ne se décousent jamais. Admironons une fois de plus la puissance de Dieu, qui a créé de rien tout ce qui peut être utile ou agréable à l'homme.

Ce matin, à dix heures, tous les marins, petits mousses et jusqu'aux derniers employés du paquebot, ont dû, au son de la sirène, faire un exercice de sauvetage en cas de danger imminent. La mer est assez grosse, la brise fraîche du nord-est souffle avec violence. Chaque marin s'est rendu, ceinture aux reins, au poste du canot que le commissaire du bateau lui a assigné. C'est l'unique fait saillant qui soit venu, en cette journée, rompre la monotonie à bord. A cinq heures, au salon, chaque jour, tous les passagers sont convoqués pour assister à un concert symphonique exécuté par des artistes choisis. Le commandant lui-même fait acte de complaisance, afin d'encourager l'orchestre, en assistant à cette petite réunion, qui a pour but de distraire agréablement les passagers.

*Dimanche 23.* — Nuit mouvementée; nous nous demandons avec angoisse si le vent va se calmer suffisamment pour permettre au prêtre de dire la messe. C'est dimanche; nous supplions les âmes du purgatoire, nous leur faisons des promesses. Enfin, les flots se calment. A neuf heures, au grand salon, messe avec orchestre. Les artistes nous ont fait entendre les morceaux les plus pieux de leur répertoire. *Ave Maria*, de Gounod, *O Salutaris* et, voire même, *le Ciel a visité la terre*. Et, en effet, le ciel a visité non seulement la

terre, mais la mer, puisque son divin Roi a daigné descendre, ce matin, de l'autel du bord, où Il a été immolé, dans le cœur des trois pauvres Filles de la Charité, qui, par amour pour Lui, se rendent où la sainte obéissance les envoie. Ce moment du ciel nous a paru bien court, mais bien délicieux. Un grand nombre de passagers, le commandant en tête, à la droite duquel on a placé les trois petites cornettes, assistent au saint sacrifice. C'est bien touchant de penser que, sur cette immensité où nous voguons entre le ciel et les flots, notre Dieu veut bien descendre vers nous et se faire notre compagnon de pèlerinage. Et dire qu'il y a si peu de chrétiens qui savent apprécier et profiter de sa divine visite. Oh ! aveuglement d'esprit et indifférence du cœur humain !

*Lundi 24.* — La nuit a été très calme; l'océan n'a pas une ride, nous célébrons de notre mieux la fête de saint Jean-Baptiste. C'est un grand avantage et une sécurité, en cas de danger, d'avoir un prêtre à bord. La journée s'annonce superbe, pas une vague, le ciel se reflète dans l'océan en lui communiquant son bleu d'azur. On ne se lasse pas de contempler ce magnifique et grandiose spectacle et, pour qui veut se perdre dans la méditation de l'infini, les heures s'écoulent rapidement; cependant cette méditation n'est pas du goût de tous les passagers, qui désirent des divertissements; car, depuis le 20 que nous avons quitté le port de Bordeaux, nous n'aurons d'autres distractions que les vagues, tantôt houleuses, tantôt calmes, jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet, où aura lieu la première escale. Aussi, pour distraire les passagers, hier soir on fit, au salon, un cinéma, très convenable, paraît-il; c'est la distraction à l'ordre du jour, on ne peut s'en passer, même sur mer. Quant à nous, notre cinéma est notre oreiller, bien que,



gracieusement, nous ayons reçu l'invitation de nous y rendre.

Pour aujourd'hui, une course de chevaux avait été annoncée et affichée de toutes parts; cependant, le commissaire donne l'ordre de l'ajourner, car nous approchons des îles Açores et les passagers trouveront là une agréable distraction pour une partie de la journée. En effet, vers dix heures, les premiers qui, au loin, aperçoivent la terre, poussent un cri de joie; aussitôt toutes les jumelles sont braquées sur ce point encore imperceptible. Mais, à onze heures, le premier groupe de l'archipel, qui est habité et assez bien cultivé, se dessine à l'horizon. A midi, nous passons non loin du deuxième groupe, qui se trouve à droite et à gauche de notre paquebot et à peu de distance. Tous les passagers de la salle à manger se haussent sur leur siège pour pouvoir contempler ce petit coin de terre, habité d'un côté seulement. Enfin, vers quatre heures, nous longeons le quatrième et le cinquième groupe d'assez près pour nous rendre compte de la beauté de ces dernières îles. Celle de l'ouest surtout est parfaitement cultivée. On y aperçoit une belle église. Comme notre bienheureuse Mère, nous prions notre bon ange de vouloir bien saluer notre Bien-Aimé; les maisons sont très groupées, un peu entassées; en tout cas, les habitants de ces îles peuvent jouir en toute liberté de l'air marin, ils sont, toute l'année, en villégiature. Mais il n'y a pas d'avantages sans inconvénients; ils sont bien isolés du reste des humains, et on nous dit qu'une fois par mois seulement les bateaux y font escale. Il est vrai que nous sommes au vingtième siècle et qu'on peut recevoir et envoyer la correspondance par avion, c'est un des grands avantages du progrès. Après avoir intéressé les passagers une partie de la journée, les îles disparaissent à nos regards, comme toutes les

choses de ce monde d'ailleurs, car notre bateau fait son petit bonhomme de chemin sur l'eau, il parcourt à peu près, malgré les vents et marées, de 55 à 60 milles par jour, c'est une moyenne raisonnable, qui nous permettra d'arriver au port sans retard.

*Le 25.* — A minuit, nous sommes réveillées par un formidable mouvement; le bateau est fortement secoué par les vagues, le vent souffle avec violence, présage d'une petite tempête, qui va nous priver de notre consolation. Déjà, au souper, hier soir, plusieurs passagers durent abandonner la salle à manger et gagner au plus tôt leur cabine. Le roulis et le tangage à la fois nous bercent sans pitié de bâbord à tribord. Chacun se dit en soi-même : quand verrai-je la fin de mes maux? Ces cinq jours nous ont paru interminables.

Une annonce paraît! Grande course de chevaux, au salon, à trois heures précises. Une course hippique en plein océan, ce n'est pas banal; tout le monde s'y rend! Ce n'est ni dangereux, ni méchant; ils sont moins à redouter que ceux qu'on nous prépare en Colombie pour franchir les montagnes escarpées et les vallées, les sentiers à peine tracés et les déserts, pour côtoyer les ravins et les précipices. Malgré la docilité de ceux qu'on nous choisit en pareille circonstance, les pauvres écuyères ne sont pas toujours en sûreté en pareil équipage. L'entretien des chevaux de la flotte maritime est peu coûteux; c'est un jeu organisé en faveur des orphelins de mer. La journée se passe dans la plus grande tranquillité et le calme le plus profond.

*Le 26.* — Temps superbe, mer très paisible, la chaleur commence à se faire sentir, c'est la brise légère du midi qui caresse gracieusement les ondes. Nous avançons doucement. Mes deux bonnes compagnes de

voyage avancent aussi en science, car elles sont si appliquées à l'étude de la langue espagnole qu'elles ne lèvent point la tête et dévorent le livre de leur plein gré, à la grande édification des passagers, qui ne cherchent en général qu'à se divertir et à tuer le temps. Je crains qu'elles en aient une indigestion ! En tout cas, avec de telles élèves, le rôle de professeur est facile. Les deux chères provinces qui vont leur ouvrir les portes n'auront qu'à se féliciter et à remercier nos Vénérés Supérieurs du don qui leur a été fait. Notre bonne sœur Leclerc, qui va à l'Amérique Centrale, est disposée, avec son énergie peu ordinaire, à convertir, non seulement l'Amérique Centrale, mais le nouveau monde tout entier. Quant à notre chère sœur Girault, elle se rend en Colombie pour y fixer à jamais son nid. Ces deux bonnes compagnes sont charmantes d'amabilité, de prévenances et d'esprit de générosité, qui, depuis leur départ de France, ne s'est pas démenti un seul instant.

*Le 27* n'offre rien de particulier. La mer est si uniforme qu'elle ressemble à une immense nappe d'un bleu plus pur encore que le firmament. Nous n'avons pas encore aperçu un seul poisson, ils se trouvent bien dans leur élément. Pour tuer le temps, la Compagnie offre gratuitement et gracieusement chaque jour aux passagers un petit journal rédigé à bord. Les quelques nouvelles qu'il renferme sont envoyées par la T. S. F. On a soin d'avertir chaque jour les passagers de mettre leur montre à l'heure ; celle du bateau marquant à midi et à minuit un retard de quinze minutes chaque fois. Lorsque nous serons arrivées au port de Colon, qui ne sera pas encore le point terminus de notre voyage, nous aurons une différence de six heures de retard sur le méridien de Paris, comptant avec l'heure

solaire. Nous restons moralement unies aux exercices de Paris, tout en adaptant les nôtres à nos montres, car, sinon, ce serait la débâcle; tandis que cette continuité ininterrompue d'exercices de piété sur tous les points du globe et sur toutes les latitudes fait la beauté de la Communauté et rend continuellement gloire à Dieu.

*Le 28.* — De bon matin, on dresse les échelles autour du bateau, présage d'une prochaine escale, pensons-nous. Vite nous allons aux renseignements pour savoir si Pointe-à-Pitre approche. On nous dit qu'il y en a encore pour trois jours et demi. Cependant, on fait la toilette du paquebot, on répare les petits dégâts inévitables pendant une traversée au long cours, et, afin que le navire ait un air propre et engageant au besoin, on passe à l'extérieur une petite couche de peinture. Tous désirent, comme nous, l'arrivée au port; on le voit à l'attitude des enfants, qui sont, pour les parents, un exercice continu de patience.

Nous ne sommes que deux cent soixante-dix-huit passagers et quatorze seulement vont jusqu'à Colon; nous serons donc « au large ». Au dîner, chaque passager trouve sur sa serviette un mystérieux petit rouleau, bien collé; chacun s'empresse de dérouler le papier et, en le décollant, voilà qu'il éclate; autant de pétards qu'il y avait de rouleaux; de là, hilarité générale. La petite surprise contenue dans le rouleau est un superbe casque en papier multicolore et de diverses formes; aussitôt et comme automatiquement, tous les passagers s'empressent de coiffer le casque ou bonnet, M. le commandant le premier. L'applaudissement est aussi instantané que la transformation. C'est un divertissement bien innocent; nous n'avons pas été exclues de la distribution; il y avait même une

mitre d'évêque à notre place ; plus d'un regard était tourné vers nous, bien entendu ; mais, le petit rouleau a pris sans tarder la direction de notre poche.

*Le 29.* — Les saints apôtres Pierre et Paul : c'est fête au ciel et sur la terre. Nous avons aussi, dès le matin, notre petite part sur mer. Ce soir, grande tombola organisée par l'état-major pour les orphelins de mer. Grand nombre de passagers y ont contribué par une petite offrande. Les lots offerts par eux ont été aussi les bienvenus ; nous prenons part à cette petite réunion, revêtant le caractère d'œuvre pie ; la présence des cornettes, symbolisant la charité, ne saurait être, en ce cas, déplacée.

*Le 30.* — Pendant une bonne partie de la nuit, notre bateau nous berce impitoyablement ; le temps est lourd, l'atmosphère chargée, la chaleur étouffante. Vers neuf heures, avant et pendant la sainte messe, un orage éclate ; Notre-Seigneur descend, quand même, sur l'autel du bord, comme au Sinaï, au milieu des éclairs et du tonnerre. Le bateau en est ébranlé, quelques passagers émus ; mais combien pensent à élever leur cœur à Dieu en présence de ce spectacle imposant et impressionnant ! Cependant, nous sommes à la merci des flots ; si une puissance divine et invisible ne nous soutenait, il en serait vite fait de nous. Dans la matinée, l'orage se dissipe, le soleil reparait, le ciel redevient serein et la journée s'écoule aussi monotone que les précédentes.

*Le 1<sup>er</sup> juillet.* — Cè matin, de notre cabine, nous suivons la marche progressive du soleil levant, qui plonge dans l'azur des flots ses premiers feux. C'est dans cette contemplation muette, pleine de pensées et de désirs ardents vers le Cœur de notre bon Maître,

et vers notre Étoile, que nous poursuivons notre méditation, pendant que les passagers sont encore dans les bras du sommeil. Vers six heures et demie, nous apercevons du pont, à l'est, une riante végétation; c'est l'Îlet-à-Gozier (portant ce nom à cause de sa forme caractéristique); il est haut de quelques mètres au-dessus de l'eau et boisé presque complètement; le côté du large est rocheux, l'autre est bordé de sable. Au sud-ouest de l'Îlet, un banc de corail s'étend à une centaine de mètres au large. A la partie sud, on a élevé, au bord de la mer, un phare cylindrique blanc en maçonnerie, haut de 17 m. 2. Cette tour a été fendue à la base par un tremblement de terre; on l'a consolidée par une couronne en maçonnerie formant une plate-forme avec balustrade rouge. Les pilotes de Pointe-à-Pitre résident sur l'Îlet-à-Gozier. Derrière l'Îlet est le village du même nom avec des maisons éparses et grisâtres. A l'ouest, le clocher de la petite église, peu apparent; et, un peu plus loin, dans la même direction, le moulin Montauban, élevé, comme le village, sur une falaise d'une vingtaine de mètres de hauteur. C'est le seul moulin qui soit situé au bord de la mer. Les deux forts, l'un « Fleur d'épée » et l'autre fort de « l'Union », formaient autrefois les principales défenses de Pointe-à-Pitre; ils sont maintenant presque entièrement masqués par des arbres; cependant, on distingue encore les fortifications du premier. Quant au second, appelé jadis Fort-Louis, c'est à peine si l'on voit, quand le soleil les éclaire, ses murailles noircies par le temps. Ce petit village a été presque complètement détruit, le 12 septembre dernier, par un affreux cyclone qui emporta les petites maisons en bois de cet îlet, comme le vent emporte une feuille; un grand nombre d'entre les habitants périrent. L'île se repeuple petit à petit. Nous ne

sommes qu'à dix kilomètres de Pointe-à-Pitre. A huit heures, nous y arrivons.

Cette ville a été construite en 1763 : c'est un des ports les plus fréquentés des petites Antilles et la plus importante ville de l'île au point de vue commercial, à cause de sa position centrale et de la sécurité de son port. Sa population est de dix-neuf mille âmes environ ; c'est la capitale de la Guadeloupe. Elle possède une Cour d'assises, une Chambre de commerce, des établissements de crédit, un lycée, deux musées, etc. La Pointe-à-Pitre est la résidence des consuls accrédités. Détruite par un tremblement de terre en 1843, elle fut rapidement reconstruite ; mais, en 1871 et 1899, deux terribles incendies dévorèrent les quartiers les plus riches. Le cyclone qui eut lieu en septembre dernier, fit près de deux mille victimes et beaucoup de dégâts matériels. A l'île avoisinant Pointe-à-Pitre, des familles entières disparurent. On raconte que, d'une nombreuse famille, un seul membre échappa à la mort et fut retrouvé sur un matelas flottant sur la mer. Pendant le trajet de Pointe-à-Pitre à Basse-Terre, nous apercevons, du bateau, les ruines d'un petit îlot, qui a été complètement détruit l'an dernier. Une seule maisonnette en bois y a été reconstruite.

Le paludisme et la dysenterie sévissent à Pointe-à-Pitre ; la principale culture et production de ces îles est la canne à sucre. Le paquebot y fait une escale de cinq heures. A treize heures, nous nous remettons en marche vers Basse-Terre, que nous atteignons à seize heures. Dès que l'on a doublé la pointe du vieux fort, on aperçoit au loin la ville de Basse-Terre ; dans l'intervalle, on voit d'abord des mornes presque à pic s'avancer jusqu'à la mer, où s'arrêtent leurs falaises ; des gorges profondes les séparent ; on rencontre, en

premier lieu, les Trois-Pointes, puis, du côté de la rive droite, sur une falaise à pic, le fort de Richepanse. La ville de Basse-Terre est le siège du gouvernement et des autorités civiles et militaires ; sa population est de huit mille habitants environ. On y trouve un évêché, un tribunal, une Chambre de commerce, des hôpitaux, tenus par les sœurs de Saint-Paul de Chartres, un jardin botanique, etc. Des services réguliers par terre et par mer mettent la Basse-Terre en communication avec toutes les parties de la colonie et les îles rattachées à son gouvernement. Les paquebots anglais, français et américains y touchent chacun quatre fois par mois.

Le même jour, cinq heures d'escale à la Guadeloupe, qui a été colonisée en 1635 par les Français et, sauf quelques légères interruptions, est restée possession française depuis cette époque. La Guadeloupe est d'origine volcanique, le terrain y est argileux et très tourmenté ; elle est traversée de part en part par une chaîne de hautes montagnes inaccessibles, dont les principaux sommets ont près de 1 500 mètres d'altitude et d'où découlent des rivières généralement torrentueuses ; au pied d'une de ces montagnes, se trouve Basse-Terre, qui est plus importante encore que Pointe-à-Pitre au point de vue commercial. Les maisons sont enfoncées dans la verdure ; ce qui donne à cette ville un aspect des plus pittoresques. Le long de la côte de la Guadeloupe, on trouve de vastes étendues de sable ferrugineux, qui est, dit-on, dépourvu d'impuretés et qui possède une teneur considérable de minerai. Le climat de la Guadeloupe et de ses dépendances est réputé détestable en ce qui concerne les affections du foie. La Guadeloupe a été ravagée à plusieurs reprises par des ouragans, ceux de 1665 et de 1889 y ont laissé des traces qui n'ont pas encore disparu. Les ports les



plus importants de l'île sont ceux de La Pointe-à-Pitre, de la Basse-Terre, de Saint-François, du Moule et Port-Louis. Les exportations de la canne à sucre, du café, du cacao, du rhum, de la mélasse, du coton et des teintures végétales sont la richesse du pays.

A neuf heures, nous reprenons notre marche. Demain matin, dès l'aube, nous arriverons à la capitale de la Martinique, s'il plaît à Dieu. Nous voyageons avec une intéressante famille, dont l'aïeule, âgée de soixante-douze ans, paraît en avoir plus de quatre-vingts à la physionomie, n'est pas impotente, ne manque de charme ni dans sa conversation, ni dans son extérieur. Elle fait tout son possible pour paraître jeune et être à la page avec son entourage. Nous la voyons paraître tour à tour sur le pont avec une robe de mousseline blanche, comme au beau jour de sa première communion, ou avec une toilette en tulle, laissant entrevoir un beau jupon multicolore ; la couleur de la robe change suivant les variations du baromètre ; mais elle ne manque nullement à la modestie quant à la longueur du vêtement. De jolis bas à jours et des souliers vernis complètent sa toilette. Elle aime qu'on lui dise qu'elle paraît jeune, elle ne veut pas vieillir. Ce qu'elle n'oublie jamais, c'est de se farder ; elle s'administre une quantité de poudre telle qu'une meunière ne pourrait la porter. Elle fait bien son possible, la pauvrete, pour la dissimuler, faisant, le matin, une longue station devant son miroir pour en badigeonner sa peau et l'étendre à parties égales ; mais c'est peine perdue, car d'un œil elle ne voit plus et de l'autre presque pas ; c'est la cataracte qui la guette ; elle est menacée de cécité, de sorte que toute la poudre reste entassée dans les nombreuses rides de la peau, qu'un léger décolletage laisse entrevoir. On dirait une superbe fée carabosse, préparée pour jouer la comédie.

Nous la regardons toujours d'un air respectueux et lui rendons les honneurs et les égards dus à ses beaux cheveux blancs. A cet âge, le dentier est un peu endommagé; c'est ce dont elle gémit; aussi, pour ne gêner personne, au lieu de descendre à la salle à manger, elle prend ses repas sur le pont et, pour son dessert, croque à belles dents une énorme pomme; telle une jeunesse de vingt ans. C'est une grand'mère extra. Son estomac est, dit-elle, assez délicat; à son âge, cela se comprend. Mais le grand air est un excitant, aussi elle fait honneur à tout ce qui lui est servi et mange avec une avidité telle qu'on craint de ne pouvoir la rassasier. Le matin, sur pied dès l'aube, elle réclame le déjeuner. « Mon café au lait, dit-elle, d'un ton qui exclut toute réplique; j'ai l'habitude de le prendre à six heures. » « Madame, ce n'est pas encore l'heure », lui est-il répondu. Mais grand'mère n'entend pas de cette oreille et riposte au garçon, s'en prenant à tout, même à la pendule, que l'on met à l'heure que l'on veut, qu'on avance, qu'on retarde sans raison aucune. Il est un peu tard aussi pour redresser la volonté de grand'mère, qui se met à la place qui l'accommode et lui convient. « Madame, vous gênez la circulation », lui est-il dit. « Tant pis, répond-elle, je me trouve bien ici; à mon âge, j'ai le droit de me mettre où je veux. » Elle jouit cependant de toutes ses facultés; mais sa volonté a dû régner en reine et maîtresse. Elle est des plus aimables avec nous, qui la traitons, d'ailleurs, avec beaucoup d'égards. Elle nous a prises de telle manière en affection que, si nous devons l'en croire, volontiers elle nous aurait suivies. Elle ne manque ni de piété, ni d'intelligence, elle est gracieuse et intéressante, et elle le sait ! Voilà le vrai portrait de notre grand'mère et compagne de pont; c'est cependant dommage que nous n'ayons pu la pho-

tographier; mais il aurait été encore mieux de la peindre. Nous aurons la douleur de nous séparer demain, car elle descend à Fort-de-France.

*2 juillet.* — Dès cinq heures du matin, la silhouette de l'île se dessine au loin un peu confuse; vers six heures, nous atteignons les rives et, à six heures et demie, nous touchons à quai. D'un bond, nous sautons à terre et, à sept heures, nous sommes déjà à la cathédrale de Fort-de-France. Un beau sermon préparé pour les mères chrétiennes et une superbe grand-messe, bien exécutée, nous servent de préparation à la sainte communion. C'est la fête de la Visitation; nous nous gardons bien d'oublier qu'à la Maison-Mère tous les cœurs sont à la joie; car, en ce jour, on célèbre dans une douce intimité la fête de notre respectable sœur Économe, à laquelle, de tout cœur, nous nous unissons, offrant à ses intentions nos pauvres, mais bien dévouées prières.

La plus grande partie de notre journée se passe dans un petit parc, appartenant à la ville, très rapproché du port, où nous pouvons respirer un air autre que celui du bord, quoique peu parfumé, car il est si mal entretenu que nous ne savons où nous asseoir. Cependant, il est impossible de séjourner aujourd'hui sur le paquebot; on s'approvisionne de charbon. Le pont, les cabines, tout est hermétiquement fermé, à cause de la poussière noire qui se dégage de toutes parts. En échange, nous sommes témoins d'un étrange spectacle, qui étonne au premier abord. C'est celui d'une armée de pauvres femmes, toutes déguenillées, couvertes à peine d'un simple sac, la peau de la couleur du charbon qu'elles transportent, qui forment l'aspect d'un essaim de mouches noires, ou plutôt d'une vraie fourmilière, se démenant, courant, criant.

C'est à qui travaillera davantage, car, pour charger ce tas de charbon, elles sont payées à raison de vingt-cinq centimes la charge. Pauvres femmes, c'est une pitié de les voir suer à grosses gouttes, pendant que leurs maris se promènent tranquillement.

La Martinique offre l'aspect de deux péninsules réunies par un isthme. L'île est très élevée, de hauteur irrégulière et facilement reconnaissable par trois montagnes remarquables de formes différentes. On compte, à la Martinique, soixante-quinze cours d'eau; mais trois seulement sont navigables. On y trouve aussi quatre sources d'eaux minérales. Les montagnes du centre de l'île sont couvertes de forêts impénétrables. Cette possession française est administrée par un gouverneur qui réside à Fort-de-France, qui en est la capitale. Il est assisté d'un conseil privé et d'un conseil colonial. Les deux îles de la Guadeloupe et de la Martinique, quoique très belles, laissent cependant une triste impression de délabrement et d'abandon. Les rues et routes sont mal entretenues et malpropres, les maisonnettes en bois ont un aspect de désordre et, pour peu qu'on pénètre dans ces intérieurs, un air infect et repoussant, indice de la malpropreté, fait reculer le visiteur. C'est bien dommage; mais ce n'est pas à nous de juger et de pénétrer le pourquoi de cet abandon, c'est une question coloniale qui n'est pas de notre ressort.

Le climat de la Martinique, comme celui des Antilles, est généralement chaud et humide. L'heure légale adoptée à la Martinique est en retard de cinq heures sur l'heure solaire de France. Les productions de la Martinique sont à peu près les mêmes que celles de la Guadeloupe. La population de l'île, en moyenne, est à peu près de cent quatre-vingt-cinq mille habitants. Il y a beaucoup de travailleurs émigrés indous,

chinois, africains. A cinq heures du soir, nous reprenons notre marche vers le port de la Trinité. La chaleur est intense ; aussi, il fait bon respirer sur le pont, où, à certain moment, on ne sent même pas un brin d'air. Mais, de là, on peut jouir d'un délicieux spectacle. Mes compagnes n'avaient jamais vu le coucher du soleil sur l'océan ; du pont, cette apothéose vint agréablement les surprendre, puis les enchanter. Le ciel présente les teintes les plus délicates et les plus variées. Quel artiste, disons-nous, pourrait, avec son pinceau, rendre un pareil spectacle ! Le violet, le rouge, le rose, le jaune or se confondent et forment à l'horizon un ensemble qui ravit, élève l'âme vers le divin Artiste, qui seul est capable d'un pareil décor.

3 juillet. — Vers midi, nous longeons les petites îles inhabitées qui avoisinent la Trinidad. A deux heures, le bateau jette l'ancre à quelques kilomètres du port, la marée ne nous permettant pas d'aller plus loin. La Trinidad, gouvernée par les Anglais avec le sens pratique qu'ils apportent à la solution de toutes les questions, montre ce que pourraient et devraient être nos possessions des Antilles. La situation économique et florissante de cette île, l'ordre, la propreté qui y règnent, l'aspect de la population indigène, indiquent bien ce qu'il serait possible d'obtenir dans nos possessions voisines. Après Fort-de-France, la Trinidad est le port de commerce le plus important de l'île. La ville compte à peu près, dit-on, quatre-vingt mille habitants et l'on y trouve un hôpital civil. Après une escale de sept heures, nous partons, à neuf heures du soir, en direction de Carupano.

4 juillet. — Vers six heures et demie, nous sommes à quelques kilomètres du port de Carupano, où nous faisons escale jusqu'à onze heures. Les passagers se

contentent de contempler, du pont, cette petite ville, le temps étant trop limité pour penser à y faire une excursion; elle a d'ailleurs peu de choses remarquables. Carupano fait partie du territoire vénézuélien. Elle est adossée à une double cordillère boisée et qui paraît inaccessible. La brise de la mer doit être un soulagement à la chaleur excessive que doivent sentir ces pauvres habitants, enfoncés aux pieds de ces hautes cimes; mais, comme chaque oiseau trouve son nid beau, ils ne voudraient sûrement pas changer leur petit coin de terre pour un autre. La ville était dans tous ses atours, car on célébrait la fête nationale.

*5 juillet.* — A six heures du matin, nous sommes au port de La Guayra, charmant, pittoresque, où s'étendent à perte de vue, du côté du Levant, d'immenses montagnes, peuplées de petites maisons, bâties en amphithéâtre. Du bord, le panorama est superbe. Le soleil, dorant de ses feux ces petites habitations, éparses, çà et là, au milieu de la verdure, leur donne un aspect féérique, qui rappelle les crèches de Noël avec leurs maisonnettes simulant le village de Bethléem. Mais à peine est-on descendu du paquebot et commence-t-on à franchir le port qu'une première illusion tombe à terre.

Cette petite ville de quatre à cinq mille habitants, appartenant au territoire du Venezuela, gagne à être vue de loin; les maisons ne sont point du tout ce qu'elles paraissent; ce sont de vieilles masures en bois, mal aérées, mal éclairées; les rues sont étroites et négligées, l'hygiène n'y est point connue. La ville était aussi dans toutes ses beautés à cause de la fête nationale. Beaucoup de formalités sont exigées des passagers avant de poser le pied à terre, à cause d'une

petite révolution qui sévit, dit-on, l'an passé dans ces parages. Les autorités locales croient prudent de prendre ces précautions, afin d'éviter de nouvelles représailles. Mais, grâces à Dieu, nous sommes des éléments de paix ; après avoir analysé nos physionomies, on nous laisse passer ; et comme nous touchons au quai, d'un saut nous sommes sur la terre ferme. C'est le premier vendredi du mois ; nos âmes, privées ce matin du pain des voyageurs, désirent ardemment une petite compensation à ce mutuel et grand sacrifice. Nous nous rendons, en toute hâte, à l'église ; une courte visite au divin Prisonnier d'amour lui exprime, en quelques mots, avec nos désirs, nos regrets, nos sentiments de complète adhésion à son bon vouloir. Puis, nous nous retirons toutes réconfortées de sa bénédiction et convaincues qu'il a agréé notre visite.

6 juillet. — Nous abordons de très bonne heure au Curaçao ; quelques passagers débarquent ; d'autres, en petit nombre, viennent prendre leur place ; ce sont à peu près les derniers que nous aurons l'honneur de connaître, car il ne nous reste qu'une escale avant d'arriver à Colon. Dieu soit béni ! La petite ville de Curaçao, moins pittoresque que la précédente, lui est cependant supérieure au point de vue commerce, industrie et hygiène. C'est une possession hollandaise de trente-trois mille âmes. Près du port, dans la baie, se trouve une immense distillerie de pétrole, qui emploie chaque jour près de dix mille ouvriers. La ville s'étend des deux côtés de la baie ; ses maisons en forme de petits chalets et ses grands hôtels, peints de diverses couleurs très voyantes, lui donnent un aspect des plus rians et agréables. Les courtes heures d'escale ne nous permettent pas de descendre, nous n'avons pu apprécier par nous-mêmes les beau-

tés et les particularités que renferme cette charmante cité.

*Le 7*, qui est aussi le septième dimanche après la Pentecôte, fait luire, pour nous, une journée bien monotone, sans messe ni communion ; le bon Dieu n'y perdra pas, il aura sa large part quand même ; nous lisons ensemble nos prières de la messe et nous tâchons de suppléer à son audition par un chemin de croix et un rosaire. Dans l'après-midi, en union avec la rue du Bac et Saint-Lazare, il y aura vêpres sans salut, c'est nous qui pontifions. Les bons anges, fidèles messagers des âmes charitables qui habitent ces séjours de paix, nous apporteront, nous n'en doutons pas, la bénédiction que, là-bas, on demande pour les voyageuses.

*8 juillet.* — Nous sommes, en ce moment, dans les eaux colombiennes, près de Puerto-Colombia, dernière escale avant Colon. La Colombie présente trois ports principaux sur la mer des Antilles : Santa-Marta, Cartagena et Puerto-Colombia. Le premier est surtout un point d'exportation pour les fruits et particulièrement les bananes. Cartagena, une des plus vieilles villes de la Colombie, est célèbre par ses murailles, qui repoussèrent plus d'une fois les attaques contre la ville. Bien que Puerto-Colombia ait l'apparence d'un simple havre, il est en réalité, à l'heure actuelle, le débouché maritime le plus important de la Colombie. C'est, en quelque sorte, l'avant-port de Barranquilla, que les énormes alluvions du Magdalena séparent de la mer. La Colombie fait les plus grands efforts pour faire communiquer directement Barranquilla avec l'Atlantique. Mais les difficultés sont telles, paraît-il, qu'il est difficile de savoir quand les travaux actuellement en cours d'étude finiront par aboutir. En atten-



dant, c'est Puerto-Colombia qui reçoit les voyageurs qui vont à Barranquilla.

9 juillet. — Nous avons eu, hier, une grosse déception : notre paquebot, qui, grâce à sa vitesse, avait gagné du temps, dut ensuite stationner, pendant quarante-huit heures, en rade de Puerto-Colombia, le port étant occupé par plusieurs grands cargos. Nous sommes en retard d'une journée sur notre itinéraire, nous ne pourrons arriver à Colon que demain.

10 juillet. — Dès l'aurore, nous longeons les côtes verdoyantes de Colon. Notre bateau avance doucement et majestueusement. Nous sommes dans la joie de notre âme ; car, de loin, nous apercevons la silhouette de trois chères cornettes, qui se promènent sur le quai, nous attendant. Il nous tarde de sauter à terre. Au fur et à mesure que nous avançons, nous distinguons la physionomie de notre chère sœur Chardin, sœur servante du collège de Colon, venue avec une de ses compagnes. Nous ignorions quelle pouvait être l'âme charitable qui les accompagnait. Nous sommes agréablement surprises lorsque, en nous abordant, m<sup>a</sup> sœur Chardin nous présente notre chère sœur Callotti, économiste de la province, venue de Guatémala exprès pour nous souhaiter, de la part des autorités, une cordiale bienvenue à notre passage. Nous sommes vivement touchées et confondues de cette délicate attention de la part de la respectable et chère sœur Visitatrice, qui n'a pas regardé à la distance pour remplir ce qu'elle considère comme un devoir envers celle qui vient, au nom de la Communauté, apporter à ces chères provinces éloignées, le réconfort moral, en même temps que le bon mot des Supérieurs. Mais le moment n'est pas encore venu pour l'Amérique Centrale ; nous devons poursuivre notre route à travers le Pacifique, cette

fois, et faire voile vers la Colombie. Le bateau allemand, *Albert Vögler*, qui devait nous amener et qui était annoncé pour le 10, n'arrive que le 12. « A quelque chose malheur est bon », nous en profitons pour prendre haleine et ce petit délassement nous permet d'aller saluer nos chères sœurs de Panama, après avoir passé une journée avec celles de Colon. Les chères sœurs servantes de la Sainte-Famille et de l'orphelinat Saint-Vincent étaient d'ailleurs venues, la veille, à Colon, pour nous souhaiter la bienvenue en passant.

13 juillet. — Nous nous dirigeons, à dix-huit heures, à bord du chargeur *Albert Vögler*, qui est une véritable arche de Noé. Il y a peu de place pour les passagers, tout est réduit, mais, en échange, il emmène sûrement plus d'une paire d'animaux de toutes races, de toutes espèces. Nous avons occasion de voir leur tête et d'entendre leur musique. Beuglement, mugissement, bêlement, roucoulement, voire même grognement, car il y a un peu de tout. Pour comble de bonheur et de distraction, une tempête se déchaîne pendant la nuit; pluie abondante, accompagnée d'éclairs et de tonnerre, ce qui excite encore davantage ces pauvres animaux. Au milieu de ce concert d'un genre nouveau, les deux petites colombes gémissent de cet important voisinage et désirent, comme autrefois celle de Noé, s'envoler au plus tôt de l'arche pour aller porter le rameau d'olivier, c'est-à-dire la joie, la consolation, le paternel souvenir des Vénérés Supérieurs, à celles qui attendent et soupirent depuis si longtemps après cette visite.

14 juillet. — Vers une heure, à notre sortie de l'arche, à l'exemple de Noé, nous offrons, sur l'autel de notre cœur, un sacrifice d'actions de grâces et nous chantons l'hymne de la reconnaissance envers Dieu et

envers notre chère Étoile, qui nous a si maternellement guidées jusqu'au port de Buenaventura justement le jour de la fête du saint de ce nom, où nous sommes accueillies par la bonne sœur Cauvigny, Visitatrice de la province, venue de Cali avec son assistante, ma sœur Laborde. La bonne sœur Mahieux, Visitatrice de l'Équateur, ayant fait généreusement le sacrifice momentané d'une de ses précieuses auxiliaires en la personne de la bonne sœur Savoye, désignée par Notre Très Honorée Mère pour être notre Raphaël et pour partager nos chevauchées pendant le cours de ce long voyage en Colombie et Amérique Centrale, cette chère sœur était venue nous rejoindre au port de Buenaventura. Que le Seigneur des miséricordes daigne agréer les prémices de notre mission, qu'Il bénisse chacun de nos pas, afin qu'ils soient tous pour sa plus grande gloire et le bien des âmes de ces chères provinces éloignées!

---

## RÉPUBLIQUE ARGENTINE

---

PLACIDE DEL CASTAGNÉ, SOUS-DIACRE

Il naquit à Tarcego (Trento), République Argentine, le 11 septembre 1905. En 1916, il comprit que Dieu l'appelait au sacerdoce, et, sans hésiter, il obéit à l'appel divin. Le 2 mars de cette même année, il entra à l'école apostolique des Lazaristes, où déjà trois de ses frères l'avaient précédé.

Très vite il se fit remarquer par sa vive intelligence, et déjà il tentait de la dérober sous le voile de l'humilité, qui fut toujours sa vertu favorite. Son carac-

tère sans cesse joyeux et sa charité lui gagnèrent la sympathie de tous ses camarades ; c'était à qui l'aurait dans les jeux, auxquels il participait avec la plus grande simplicité.

En 1922, dans la nuit de Noël, il revêtit l'habit ecclésiastique, qu'il porta si dignement jusqu'à sa mort, et, dès lors, son allégresse intérieure, qui se reflétait si bien dans son extérieur, s'accrut encore à la pensée qu'il était consacré à Dieu d'une manière spéciale.

Le 5 mars 1923, il entra au séminaire interne, à Santiago (Chili). Durant ses deux années de probation, il fut le modèle de tous, et chaque jour le rendait plus agréable à Dieu et plus aimé de ses compagnons. Le 6 mars 1925, il prononçait les saints vœux.

Il reçut successivement les saints Ordres jusqu'au sous-diaconat, qui lui fut conféré le 18 décembre 1928. Quelques mois le séparaient du sacerdoce, quand Dieu le rappela à lui.

La vie du regretté défunt fut celle du juste, que l'Écriture résume en ces mots : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (Sap. 13.) Vingt-quatre ans lui suffirent pour atteindre à un degré très élevé de perfection.

Il avançait de jour en jour dans la vie intérieure ; il la rendait plus intense par un amour ardent envers Jésus et la très sainte Vierge, qu'il avait coutume de nommer « Notre bonne Mère » et à laquelle il s'était voué tout spécialement. Ses fêtes lui apportaient une joie très vive et, dans ses moments libres, il ornait la statue de la Mère de Dieu, placée au lieu des récréations. Souvent il invitait ses frères à venir jusqu'à elle et semait ses conversations de pieuses réflexions, débordantes d'amour filial envers Marie, « notre bonne Mère ». Tandis que la grâce divine remplissait de plus en plus son âme, il ne se distinguait presque en

rien, extérieurement, de ses compagnons. Il prenait part à tous les jeux, aux distractions, promenades, travaux divers, et alors même que la chose lui coûtait, il consentait à tout, pour faire plaisir à tout le monde. Ses conversations, qu'il savait rendre souverainement agréables, il les émaillait de réflexions surnaturelles sur l'existence du missionnaire, sur la sainte Eucharistie et particulièrement sur tout ce qui se rapportait à la sainte Vierge. Il possédait l'art de dire ces choses avec une onction et un charme qui lui faisaient éviter avec tact de paraître ennuyeux.

S'il fut un studieux, il ne sacrifia jamais ses exercices de piété à l'étude, et si toutes les vertus habitaient son cœur, trois d'entre elles marquaient davantage : la charité, la simplicité et l'humilité.

Il comprit bien vite que la sublime occupation du missionnaire est de s'employer sans relâche à faire mieux connaître et aimer Notre-Seigneur.

Dès ses premières années, il fut un infatigable et ingénieux zéléteur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il agissait pour elle auprès de ses professeurs et de ses condisciples. Son plus grand désir était de recueillir le plus possible pour que les petits enfants païens fussent baptisés et rendissent gloire au Seigneur. Il s'ingéniait pour organiser de petites loteries, afin de procurer à ses compagnons l'occasion de se montrer généreux. Il donnait volontiers les objets qui lui appartenaient, si on lui promettait, en échange, une aumône pour la Propagation de la Foi. Il exécutait lui-même divers travaux, afin de se procurer davantage, et sa joie était sans bornes quand il constatait que son trésor s'était sérieusement augmenté. Enfin, quelques jours avant de mourir, il donna tout ce qui lui restait d'argent pour les Missions. Qui comptera les âmes d'enfants sauvés par son zèle et ses industries et qui

l'accompagnèrent jusqu'au trône de Dieu, et jouissent avec lui de l'éternel bonheur !

Durant six ans, il fit, chaque dimanche, le catéchisme aux petits enfants. Il les aimait, parce qu'il voyait la présence de Dieu resplendir à travers leurs âmes innocentes, et il tenait à ce qu'ils s'approchassent très tôt du Pain des Anges, avant de perdre la belle fleur de la candeur.

Ainsi qu'il le déclarait lors de sa dernière maladie, il aimait en Notre-Seigneur tous ceux qui vivaient avec lui et il leur légua un précieux héritage de vertus et d'exemples édifiants. Il se montra sans défaillance, plein d'attentions et prêt à rendre service à tous et en toutes circonstances.

Sa vie fut un modèle de vraie simplicité et d'uniformité, malgré les grâces de choix dont Dieu l'avait comblé. Il pratiqua les Règles de la Congrégation et observa les usages de la Communauté avec une exactitude exemplaire, sans se départir de la simplicité si chère à saint Vincent.

Les dispositions de corps, de cœur et d'esprit dont Dieu l'avait doué se trahissaient par l'aptitude qu'il avait pour n'importe quel travail. Mais le Frère Placide s'efforçait de cacher tous ces dons sous le couvert d'une profonde humilité. Il possédait cette vertu à un tel degré qu'il se considérait sincèrement comme inutile en ce bas monde et à charge à la Congrégation. Le sacerdoce fut l'aspiration constante de toute sa vie, et pourtant la sainteté que requiert cet état le remplissait de frayeur. Ce sentiment devint si fort en lui qu'il demanda à la sainte Vierge de vouloir bien le prendre au ciel avant son ordination sacerdotale. Voici, à ce sujet, son propre témoignage, extrait d'une lettre adressée à son frère, clerc de la Mission :

« Je ne suis pas encore diacre ; les ordinations

auront peut-être lieu en septembre. D'un côté, j'éprouve le désir d'arriver enfin au but auquel j'ai tant aspiré. Quand donc pourrai-je travailler effectivement au salut des âmes, prêcher, confesser, etc. ? Mais, d'autre part, je suis pris d'effroi à la seule pensée que je serai prêtre ; cet état est si sublime, si grande la sainteté qu'il exige, que l'envie me prend de demeurer seulement diacre, ou de demander à la sainte Vierge, notre bonne Mère, un miracle : qu'elle m'emporte au ciel avant que j'arrive au sacerdoce. Je dis un miracle, parce qu'il semble bien que telle n'est pas actuellement la volonté de Dieu ; plus je le demande et moins apparaissent les chances que je puisse être exaucé. Mais alors, *fiat voluntas Dei, non moriar, sed vivam et narrabo opera Domini.* »

Dieu entendit la prière de son serviteur, et, touché de la beauté de son âme, il répondit à ses vœux, en le prenant au ciel avant l'ordination sacerdotale. Un accident survint, et Frère Placide comprit aussitôt qu'il était exaucé. Au milieu de douleurs aiguës, il répétait : « Je vais mourir ! quel bonheur ! combien Jésus est bon ! merci ! Auparavant, c'était bien ; maintenant, c'est mieux ! Vive Dieu ! »

Il souffrait beaucoup, et il disait : « Jésus m'a enseigné à souffrir sans me plaindre. » A son professeur de dogme, il disait : « Mon Père, maintenant, je vais voir la réalité de ce que j'ai étudié. » Il venait d'étudier le traité des fins dernières.

Il fut transporté à l'hôpital, où, après un sérieux examen, le docteur déclara le cas particulièrement grave et une opération absolument nécessaire et sans délai. C'est alors que M. le Supérieur administra au malade les derniers sacrements. Ses yeux étaient pleins de larmes, tandis que notre petit Frère était calme et souriant. « Pourquoi pleuriez-vous en me donnant

l'Extrême-Onction? demanda-t-il ensuite à M. le Supérieur. J'étais, moi, au comble du bonheur! »

Après l'opération, le docteur donna au malade une heure au plus de vie. Dieu en disposa autrement, car il permit que le Frère Placide vécût encore dix jours, pour édifier ses professeurs et ses condisciples. Sa patience fut admirable et ravit d'admiration le médecin lui-même. Ses paroles furent peu nombreuses, mais quelle piété ne respiraient-elles pas! Il paraissait déjà dégagé de tout ce qui est matériel. On lui demandait s'il souffrait beaucoup et s'il ressentait dans son corps une grande fatigue. A quoi il répondait : « Le corps ne compte plus, seule l'âme compte. »

La Communauté demanda à Dieu la guérison du saint jeune homme par l'intercession de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Après une première neuvaine, on en commença une autre; mais la prière du Frère Placide fut trouvée plus puissante que toutes auprès de Dieu, qui lui accorda ce qu'il sollicitait : la mort. Elle survint, sans secousse, le 30 juillet, à six heures du matin.

« Je veux communier! » Telles furent les suprêmes paroles du défunt. Il demandait la communion sur la terre et il alla la recevoir dans le ciel, où Jésus se donna à lui pour toute l'éternité. *O felix anima, quae caelum possides!*



## PÉROU

---

*Lettre de M. SALAS PANTALÉON, prêtre de la Mission,  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Cajamarca, le 14 août 1929.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,  
*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Ce n'est pas une nouvelle que je viens vous apporter, mon Père, car, vous le savez déjà, M. Bonhoure est mort à Lima (Pérou) et il est mort en bon missionnaire. Permettez-moi seulement de vous dire les sentiments d'estime et de gratitude que je garde pour lui, comme pour tous les bons missionnaires qui ont travaillé dans mon pays.

Placé à Cajamarca, il y avait à peine quinze jours que je venais de laisser M. Bonhoure à notre maison de Lima. Il était alors bien portant et l'on voyait sur sa figure que son voyage en Bolivie et au Chili lui avait fait beaucoup de bien ; et voilà qu'un premier télégramme vient nous annoncer que M. Bonhoure se trouvait fort malade ; et, quelques jours après, il n'était plus de ce monde. Quelle perte pour la province !  
*Fiat voluntas tua !*

M. Bonhoure est mort en bon missionnaire. Toutes les personnes qui l'assistaient à sa dernière maladie s'accordent à dire qu'il est mort comme un saint. Il paraît que sa maladie était fort douloureuse et qu'à sa figure l'on voyait qu'il souffrait beaucoup, mais il ne s'en plaignait pas ; il souffrait avec patience et, en priant le bon Dieu, il lui faisait, sans doute, le sacrifice de sa vie ; car il était pieux et ne voyait que Dieu

en toutes choses. Quand on lui administra les derniers sacrements, il répondit lui-même aux prières liturgiques, en faisant des efforts pour articuler les mots. Enfin, il reçut le Saint Viatique dans les dispositions d'un saint. Nos confrères et nos sœurs qui le voyaient de près sont restés bien impressionnés de sa belle et sainte mort.

Mais, si une sainte mort est la récompense d'une sainte vie, il faut convenir que M. Bonhoure était un saint missionnaire. Il l'était, en effet. D'abord, il a passé toute sa vie de missionnaire dans notre province du Pacifique et, partout où il s'est trouvé, il a laissé de bons souvenirs. En second lieu, il avait toutes les vertus des missionnaires : la simplicité, la douceur, un cœur d'or pour tous et, plus que cela, il était un apôtre et un homme de règle.

Il était simple dans ses paroles, dans son maintien, dans sa démarche et dans toute sa conduite. Dans toutes ses actions, il ne se proposait d'autre fin que la gloire du bon Dieu et le salut des âmes. Il ne sortait de la maison que pour faire du bien et jamais pour aller chez les mondains sans nécessité.

Doué d'un caractère doux et tranquille, il attirait à lui tout le monde, grands et petits, et il en profitait pour leur faire du bien. Les pauvres qui venaient lui demander l'aumône ne repartaient jamais les mains vides. Comme supérieur, il gagnait l'estime de ses inférieurs, car il usait de son autorité en sorte qu'elle ne se faisait pas sentir. S'il était doux de caractère, il n'était pas insensible, pas même indifférent pour ce qui regarde le bon Dieu et la sainte Règle ; il souffrait avec patience les exigences et les importunités des gens auxquels il avait à faire en raison de son office.

Ce qui fait surtout que M. Bonhoure était un bon

missionnaire, nous le trouvons dans sa régularité et dans son esprit apostolique. Il était le premier à en donner le bon exemple et, en même temps, il tenait bon à la pratique de la sainte Règle. A l'autel, il s'appliquait à suivre les règles liturgiques pour bien dire la sainte messe; aussi sa modestie et son recueillement faisaient comprendre qu'il était bien pénétré de la sublimité du saint sacrifice. Au confessionnal, c'étaient les pauvres et les petits qu'il préférait davantage; il semblait dire avec notre divin Sauveur : « Laissez venir à moi les pauvres et les enfants, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux. »

Aux derniers jours de sa vie, la situation de M. Bonhoure était assez difficile; d'abord, par les préoccupations du bien spirituel des Filles de la Charité et la bonne marche de leurs œuvres, par le manque de personnel pour remplir les vides de la mort et remplacer les bonnes sœurs qui ne pouvaient plus faire leur office par maladie ou par vieillesse; en second lieu, et c'est le plus grave, par certaines résistances à l'entrée des prêtres dans les hôpitaux pour donner aux pauvres malades les bienfaits de la religion. Tout cela lui donnait beaucoup de peine et de préoccupation, et bien souvent il revenait de la ville tout fatigué et préoccupé. Qu'il était édifiant alors! Il n'en disait rien, il souffrait tout en silence et avec une patience digne des enfants de saint Vincent.

Voilà pourquoi nous disons, et nous le répéterons, que M. Bonhoure est mort en bon missionnaire. Il nous a laissé de bons exemples, que nous tâcherons de mettre en pratique, avec la grâce de Dieu.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Supérieur général, votre fils très dévoué et respectueux,

SALAS PANTALÉON,

i. s. c. m.

## DOCUMENTS

---

### FACULTÉ DE BÉNIR L'EAU DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

BEATISSIMO PADRE,

Il Superiore generale della Congregazione della Missione, prostrato al bacio del sacro Piede della S. V., umilmente implora la proroga del Rescritto della S. C. dei Riti del 29 ottobre 1919, N. 108, col quale veniva di nuovo autorizzato a delegare la facoltà di benedire l'acqua di S. Vincenzo de Paoli, a qualunque sacerdote sia regolare che secolare, anche nei luoghi ove siano i Preti della Missione.

### CONGREGATIONIS MISSIONIS

Sacra Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tributarum, petitam prorogationem in casu et ad effectum de quo agitur, benigne indulsit ad novum decennium; servatis tamen clausulis et conditionibus praecedentis concessionis. Contrariis non obstantibus quibuscumque. Die 16 octobris 1929.

PHILIPUS DI FAVA, *Substitut.*

Henricus DANTE, *Subst. adj.*

## BIBLIOGRAPHIE

---

### REVUES

**Acta Apostolicæ Sedis.** — 1<sup>er</sup> octobre 1929. — *Lettre apostolique érigeant en préfecture apostolique, confiée au clergé indigène chinois, une partie du territoire compris dans le vicariat apostolique de Chengtingfu.*

**Divus Thomas.** — Juillet-octobre 1929. — *Des actes entitativement surnaturels*, par E. Neveut. — *Le molinisme*, par E. Neveut. — *Regesta thomistica*, par P. Castagnoli.

**L'Écho de la Maison-Mère des Filles de la Charité.** — Octobre 1929. — *Le Rosaire, Mystères douloureux*, par N. T. H. Père. — *Les premières années de saint Vincent à Paris.* — *Autour des patronages* (suite). *Les guides.*

Novembre. — *Un mot de la vénérable sœur Catherine*, par la T. H. Mère. — *Autour des patronages* (suite). *Les œuvres sociales.*

Décembre. — *L'observance des saintes règles*, par M. Cazot. — *Autour des patronages* (suite). *L'apostolat ouvrier.*

**Bulletin des Missions des Lazaristes français.** — Septembre-octobre 1929. — *Premier pèlerinage à N.-D. de Tonglu les 6, 7 et 8 mai 1929*, par M. Trémorin. — *D'Addis-Abéba à Alitiena*, par E. Gruson. — *A travers les pampas de la Colombie*, par J. Calas.

Novembre-décembre. — *La Patronne des missionnaires* (radio sermon), par J. Baeteman. — *D'Addis-Abéba à Alitiena* (suite et fin), par E. Gruson. — A

*travers les pampas de la Colombie* (suite), par J. Calas. — *La Mission de Farafangana*, par A. Jourdan. — *Le développement de la chrétienté de Yuyao*, par Mgr Defebvre. — *L'hôpital de Marie Immaculée à Giadinh*, par Sœur Sempé. — *La Perse. Téhéran, Tauris. — L'Égypte. Ismaïlia, Le Caire.*

**Bulletin de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie.** — Septembre-octobre 1929. — *L'œuvre propitiatoire de Jésus*, par E. Nevent. — *Grâces obtenues par la dévotion à la Sainte-Agonie, la Médaille de l'Œuvre, la Médaille Miraculeuse, le Scapulaire Vert et l'Image de Jean Le Vacher.*

Novembre-décembre. — *La charité de Jésus-Christ nous presse*, par E. Nevent. — *M. Baros et les Sœurs de la Sainte-Agonie. — Grâces obtenues par le Scapulaire Vert et l'Image de Jean Le Vacher.*

**Anales de la Congregación de la Mision y de las Hijas de la Caridad.** — 1<sup>er</sup> octobre 1929. — *Un grand pédagogue inconnu : Julien Gonzalez de Soto, prêtre de la Mission*, par B. Paradela. — *Sœur Sébastienne Turumbay y Arce. — Le Séminaire de Calbayog*, par M. Santamaria. — *La Mission du Cuttack : une excursion dans les montagnes*, par H. Avelino Martinez. — *Le centenaire de l'entrée des Filles de la Charité à l'hôpital de Saint-Martin de las Palmas*, par E. García.

1<sup>er</sup> novembre. — *Congrès national des Missions et Exposition missionnaire à Barcelone*, par B. Paradela. — *Un congrès sur les missions à la maison provinciale de Madrid*, par E. García. — *Cinquantenaire des Filles de la Charité de Ciudad Real*, par P. Vargas. — *Centenaire des Filles de la Charité de l'hôpital de Saint-Martin de la Palmas* (suite), de E. García. — *Sœur Blaise Sainz.*

**Germanor.** — Juillet-septembre 1929. — *Arnaud-Jean-Joseph Senpau i Pal, prêtre de la Mission*, par

F. Roca. — *Missions données par la maison de Barcelone de 1927 à 1929*, par Antoine-Marie Tugores. — *Ouverture de l'école apostolique de Lima* (suite), par Jean Payeras.

**Annali della Missione.** — 31 août 1929. — *La Société des apprenties de la Charité à Milan : Son activité pendant les dix premières années de son existence.* — *La fête de saint Vincent de Paul à Bagheria.*

**Le Missioni Estere Vincenziane.** — 1<sup>er</sup> octobre 1929. — *L'Église de l'Assomption à Loung-tsueu*, par H. Watté.

1<sup>er</sup> novembre. — *Sanguis martyrum*, par V. Lebbe. — *Mon journal de voyage en Chine*, par O. Purino.

**Vinzenz-Stimmen.** — 1929, 7<sup>e</sup> livraison. — *Lettre du vendredi : de l'Orient*, par Ed. Eisner. — *Maladies et art médical en Chine*, par Fr. Gattringer. — *Un catéchiste idéal.*

9<sup>e</sup> livraison. — *Lettre du vendredi* (suite), par Ed. Eisner. — *Maladies et art médical en Chine*, par Fr. Gattringer.

**Sankt Vinzenz.** — 1929, 4<sup>e</sup> livraison. — *Limon*, par Et. Kesselheim. — *Politesse orientale*, par Fr. Dunkel. — *Extrait de journal d'une Fille de la Charité allemande.*

5<sup>e</sup> livraison. — *Voyages de missions de Mgr Thiel : deuxième voyage à Talamanca en 1882*, par Corn. Wunderlich. — *La ville de saint Boniface : Fulda, centre d'activité pour les enfants de saint Vincent*, par Edm. Willems.

6<sup>e</sup> livraison. — *Le nom de « Lazaristes », sa signification et son histoire.* — *Voyages de missions de Mgr Thiel : deuxième voyage à Talamanca*, par Corn. Wunderlich. — *Extrait de journal d'une Fille de la Charité allemande.* — *Le port de la Médaille miraculeuse.* — *Notes biographiques sur M. Hammerstein.* —

*Sœur Basilides, Fille de la Charité à Fribourg*, par M. Meyer.

**St. Vincentius.** — Juin 1929. — *Pâques à Java*, par M. Bruno. — *Les débuts de la Mission de Blitar*, par M. Bastiansen. — *En mission à l'Équateur*, par M. Sombroek. — *Mission*, par M. Van Kleef. — *Inauguration d'une nouvelle école à Bikoro*, par M. Linclau. — *Perse: Meilleurs vœux d'avenir*, par M. Franssen. — *Chine: Encore point de repos*, par M. Breuker.

Septembre 1929. — *Saint Vincent: Ses dernières biographies; extrait d'un journal de Limbourg.* — *Dieu travaille grâce à vos prières*, par M. Herrijgers. — *Les missions au Brésil*, par M. Vaessen. — *A la mémoire de M. Hoefnagels.*

**Le Bulletin catholique de Pékin.** — Août 1929. — *Mgr Jean-Baptiste Anouilh (suite).*

Septembre 1929. — *Sœur Gabrielle Liou, Fille de la Charité.* — *Sacre de Mgr Sheehan.* — *Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre.*

Octobre. — *Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre (suite).*

**Le Petit Messager de Ning-Po.** — *M. Protais Montagneux (suite).* — *Les prêtres chinois de Ning-Po (Rapport de M. Lepers).* — *Visite pastorale de Mgr Defebvre à Wenchow (suite).* — *Bénédiction de la première pierre de l'église du Très-Saint Rosaire à Singkomen.* — *La première procession du Très-Saint Sacrement dans le vicariat de Ning-Po.*

Septembre-octobre. — *Notice sur M. Protais Montagneux (suite).* — *Visite pastorale de Mgr Defebvre à Wenchow (suite).* — *Un cri de détresse*, par L. Maquès. — *Les écoles de Missions.* — *Suppression des écoles religieuses.* — *Les brigandages.*



LIVRES

Mgr BEAUPIN. *Les Missions*. (Collection : *Bibliothèque catholique illustrée*.) Bloud, 1929. In-8, 55 pages.

Six chapitres composent cette brochure, très riche en gravures : l'armée conquérante de l'Église, les conditions de l'apostolat moderne, l'enseignement en pays de mission, les religieuses missionnaires, le clergé indigène, l'émulation missionnaire à travers le monde.

Petit livre de propagande à répandre dans tous les milieux. Son beau papier glacé, ses magnifiques illustrations, où les principales congrégations missionnaires retrouvent quelqu'un ou quelque chose d'eux-mêmes, un récit à la fois plein, concis et complet en son genre ; tout est à l'honneur de Mgr Beaupin, qui vient de rendre un nouveau service à la cause des Missions.

Mgr ROJAS. *History of the bishops of Panama*. Traduction anglaise par M. Mac Donald, prêtre de la Mission. Panama, Imprenta de la Academia, 1929. In-8, XIV-255 pages.

Voici un livre qui se lit avec plaisir : livre bien composé et bien traduit. La première partie de l'histoire du diocèse de Panama, le plus ancien et le plus célèbre du Nouveau-Monde, est une belle introduction à l'histoire du continent américain. Quiconque veut connaître l'histoire de l'Amérique doit commencer par Panama. La première église bâtie dans ce diocèse, à Castille de Ora, en 1510, devint cathédrale, en 1513, sous l'évêque franciscain Jean Quevedo. Cet évêque et ses successeurs, venus sur ce nouveau continent pour servir les besoins spirituels, non seulement des vainqueurs, mais aussi des Indiens, sont vraiment admirables. Cole et tous les autres historiens américains, à l'exception de Edouard Gaylord Bourne, ont systématiquement ignoré leur héroïsme pour cette période de la conquête espagnole. Si l'on n'avait pas abandonné la bienveillante politique indienne des Espagnols dans l'isthme Darien, il n'y aurait pas eu, deux cents ans plus tard, sur le Mississipi, contre la race indienne, la guerre sanglante et inhumaine que l'on déplore. Pourquoi, aujourd'hui, les Indiens sont-ils plus de dix millions au-dessous du Rio-Grande et très disséminés au-dessus, sinon parce que les Espagnols n'ont pas pratiqué la politique d'extermination ?

Ernest CASSINARI. *Il Manualino della Medaglia Miracolosa*. Rome, 1930. 170 pages.

Nous voici aux premiers jours de l'année 1930. A l'occasion du centenaire, les écrits sur la Médaille vont se multiplier ; celui-ci ouvre la

série et il tient bien sa place de premier. Les chapitres ont pour titres : Sœur Catherine Labouré, la manifestation de la Médaille miraculeuse, la diffusion de la Médaille, leçons sur la Médaille (au nombre de dix), l'association de la Médaille, prières (au nombre de quatorze), couronnes et scapulaires, l'imposition de la Médaille (rite, privilèges, indulgences). L'opuscule est pieux, édifiant, instructif. Quelques images l'illustrent. Nous lui souhaitons bon succès.

J.-B. COULBEAUX et J. BAETEMAN. *Histoire politique et religieuse d'Abyssinie depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement de Ménélik II*. 3 vol., grand in-8. Vol. I : 358 p. ; vol. II : 450 p. ; vol. III (Documentation) : 120 pages de gravures sur papier couché et six cartes. Prix spécial pour les confrères et les sœurs : 50 francs.

Ce travail, attendu depuis si longtemps par ceux que l'histoire de l'Abyssinie intéresse, vient enfin de paraître. M. Coulbeaux l'avait commencé en 1880; il est mort sans avoir pu le terminer. M. Baeteman s'est servi du travail déjà fait, l'a revu, recopié, mis au point, y ajoutant des notes, des passages et toute la dernière période, de Théodoros à l'avènement de Ménélik II.

L'ouvrage en lui-même est un monument. On avait eu jusqu'ici quelques règnes plus ou moins fouillés par les critiques ou les historiens, quelques pages d'histoire d'inégale valeur. Mais cette histoire complète, prenant le peuple abyssin à ses origines les plus lointaines et le conduisant à travers les âges jusqu'à nos jours, personne jusqu'ici n'avait osé l'entreprendre.

M. Coulbeaux a dû compiler non seulement les auteurs anciens, surtout ceux qui ont parlé de l'Égypte, dont l'Éthiopie fut longtemps colonie, puis l'histoire des patriarches d'Alexandrie, celle de l'Arabie et en particulier les manuscrits éthiopiens, qu'il lisait couramment. Ce qui frappe le plus en lisant son travail, c'est la maîtrise avec laquelle il parle, possédant à fond son sujet, tirant des faits des conclusions historiques certaines et portant sur les choses ou sur les gens des jugements fondés. Il connaît si bien son sujet et les langues du pays qu'il va jusqu'à éprouver les chroniques abyssines et les trouver parfois en flagrant délit de mensonge ou de contradiction. Pour en arriver là, il faut assurément être un maître.

L'*Histoire* de M. Coulbeaux est à la fois politique et religieuse. C'était nécessaire. On ne comprendrait rien à la tragique et superbe histoire de ce peuple si attachant, si on séparait ces deux facteurs. Avec quelle exactitude, quel calme de jugement, l'auteur raconte les épopées et les tentatives apostoliques de ses frères en religion : Dominicains, Capucins, Jésuites, Lazaristes ! Avec quelle vaillance il refuse les attaques grossières dont les missionnaires catholiques furent gratifiés par des explorateurs ou historiens hostiles !

Ce livre, où la critique historique entre souvent en jeu, est une des

plus belles pages écrites à la gloire de l'Eglise catholique. Il montre superbement combien l'Eglise éthiopienne était belle à son berceau, lorsque saint Frumence y porta la lumière; mais il montre surtout combien elle s'avilit, lorsque, par une malchance déplorable, elle se laissa inoculer le venin de l'erreur.

J. BAETEMAN. *Dictionnaire Amarigna-Français, suivi d'un vocabulaire Français-Amarigna*. Dire-Daoua (Éthiopie), Imp. Saint-Lazare des PP. Capucins, 1929. In-4, XXI-1262-433 pages.

Comment apprécier un ouvrage si spécial? Nous ne pouvons que le signaler; et c'est profondément regrettable, car M. Baeteman connaît bien son Amarigna, et certainement nous n'aurions que des éloges à lui adresser. Il est revenu en France épuisé par la maladie et condamné à un repos de trois ans au moins, et c'est pendant ce repos qu'il nous donne le *Camouflé du bon Dieu*, le *Dictionnaire Amarigna* et l'*Histoire d'Abyssinie*. Beau modèle d'activité! Le repos l'aurait conduit à la mort; c'est le travail qui lui rend la vie. Les médecins se sont trompés une fois de plus; mais n'est-ce pas assez habituel chez eux? Et cela, parce qu'ils jugent et décident sur l'état des organes, sans tenir compte du tempérament de leurs malades. Nous souhaitons que M. Baeteman les trompe souvent.

*Rapport général sur l'Œuvre des Dames de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul pendant l'année 1928*. Paris, 1929. In-8, 293 pages.

Cet excellent petit livre, qui grossit d'année en année, donne sur l'Œuvre tous les renseignements qu'on peut désirer : composition du bureau, lieux où elle fonctionne, dames représentantes, communautés religieuses qui lui prêtent leur concours, dames nouvellement reçues, dames décédées, associations nouvellement agrégées, œuvre de Louise de Marillac, œuvre du prêt des couvertures; statistique indiquant, pour les différents pays, le nombre des visites, des dames visiteuses, des malades visités, administrés, morts, des bons distribués, les sommes reçues et dépensées, les fruits spirituels : baptêmes, abjurations, conversions, confirmations, premières communions, mariages, sacrements à dévotion.

Le langage des chiffres a son éloquence, mais aussi sa sécheresse. Combien émouvant est le commentaire dont les entourent les rapports particuliers. On ne nous en donne que des extraits; mais ce sont des extraits choisis. Il est beau de voir le dévouement en œuvre, que ce soit celui des dames ou celui des jeunes filles. Qui dit dévouement dit esprit d'abnégation et de sacrifice. Cet esprit, nous l'admirons toujours là où il se trouve et, Dieu merci, dans ce siècle d'égoïsme et de recherche du bien-être, il se trouve encore en bien des cœurs.

J.-B. DARANATZ. *Un grand naturaliste basque, Armand David (1826-1900)*. Bayonne, Imp. du Courrier. In-8, 52 pages.

Excellent résumé de la vie et des découvertes de notre illustre confrère. M. David mériterait une biographie plus développée et, avec les documents que possèdent nos archives, il serait facile de l'écrire. Le chanoine Duranatz pose une première pierre. Plus tard, espérons-le, le monument s'élèvera. En M. David s'unissaient une science étonnante et une foi profonde. Dans certains milieux, de son vivant, on l'a cru trop avancé, trop moderne. Ceux qui ont parlé de lui en ce sens n'étaient pas qualifiés pour porter un jugement, ou plutôt montraient qu'ils connaissaient peu les frontières qui séparent la raison de la foi. Notre Compagnie n'a qu'à se féliciter d'avoir possédé un pieux savant tel que M. David.

Léonce CELIER. *Les Filles de la Charité* (Collection : *Les Grands Ordres monastiques*.) Paris, B. Grasset, 1929. In-8, 271 pages.

Cette monographie a pour auteur un homme du métier : M. Léonce Célrier, ancien élève de l'Ecole des chartes et de l'Ecole française de Rome, ancien archiviste au ministère des Affaires étrangères et, depuis vingt ans, archiviste aux Archives nationales, déjà avantageusement connu par le *Catalogue des Actes des évêques du Mans*, les *Origines de la Daterie apostolique*, une biographie de *Saint Charles Borromée* et d'innombrables articles de revues, tous sur des sujets d'histoire religieuse. Ces titres disent assez avec quel souci d'exactitude il a écrit les pages que nous pouvons lire aujourd'hui. Méthode sévère, recherches étendues, critique judicieuse, rien ne manque. L'auteur avait sous la main, pour se documenter, les Archives nationales, riches des fonds confisqués à la Révolution; il n'ignore rien de ce qui a été écrit sur les Filles de la Charité, ni de leurs règles et usages. Quand il s'écarte d'Abelly ou de Gobillon — cela lui arrive quelquefois — ce n'est pas par ignorance, mais parce que les textes passés sous ses yeux l'empêchent de suivre ces biographes.

Ce qu'il faut pour un travail de cette nature, ce n'est pas seulement un historien de profession, c'est aussi un grand chrétien. M. Célrier est l'un et l'autre. Membre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, admirateur des filles de ce grand saint, parmi lesquelles il compte au moins une parente, il est de plus — on s'en aperçoit sans peine — très au courant des questions qui intéressent la vie intérieure.

*Monsieur Vincent, Mademoiselle Le Gras, les bonnes Filles de village, la Petite Compagnie, Se donner à Dieu pour le service des pauvres*, tels sont les en-tête des chapitres.

Sur un sujet déjà mille fois traité par d'autres, M. Célrier sait être neuf et personnel, sans rien sacrifier à la vérité historique. Son livre restera. Son saint Vincent n'est pas le saint Vincent de certains contemporains, qui voient en lui un instrument de la Compagnie du Saint-Sacrement, ou bien un homme attiré vers la cour par cette

« démangeaison de négociations, par cette fièvre d'Etat... qui régnait alors et qui mettait les gens les plus sages en une sorte de frénésie ». Voilà ce qu'on peut lire sous la plume d'historiens de talent dans le *Correspondant* et dans la *Revue des Deux Mondes*. A ces novateurs, M. Celier répond comme il convient de répondre : par l'exposé des faits.

Il est difficile qu'un auteur, même très averti, évite complètement les distractions et les coquilles. Notons-en quelques-unes. Les dates de la mort de saint Vincent et de Mlle Le Gras sont inexactes; il aurait fallu dire 27 septembre et non 24, 15 mars et non 15 mai. Le premier n'était pas « près de l'agonie » quand mourut la seconde.

La supérieure générale qui, de sa fenêtre, put voir le sac de Saint-Lazare, n'était pas Antoinette Deleau, élue le 24 mai 1790, mais Renée Dubois. L'école tenue par les sœurs à leur maison-mère de la rue Saint-Denis n'était pas la première; bien d'autres l'avaient précédée.

On lit dans Abelly qu'avant sa nomination à la cure de Clichy, saint Vincent passa deux ans à l'Oratoire, ou, pour reproduire les termes du biographe, « demeura environ deux ans en cette retraite ». Ce séjour de deux ans n'est guère conciliable avec les dates : l'Oratoire commença le 11 novembre 1611, vingt-neuf jours après la résignation de la cure de Clichy en faveur de saint Vincent, résignation approuvée à Rome le 12 novembre; le nouveau curé prit possession de son poste le 2 mai 1612. Impossible donc de trouver place pour ces deux années. Tout au plus saint Vincent aurait-il pu rester avec les premiers Oratoriens, du 11 novembre 1611 au 2 mai 1612.

Cette difficulté a peut-être été entrevue par M. Celier, qui se contente d'écrire sans autre précision : « Il fait dans la maison même des Oratoriens une longue retraite. » Sans doute cinq mois et demi peuvent justifier le mot « longue »; mais « faire une retraite » rend mal l'expression « demeurer en une retraite »; car « retraite » n'a pas le même sens dans les deux cas.

Nous ne voyons pas pourquoi M. Celier prétend que le texte des règles des sœurs paraît être « le fruit d'une collaboration de Louise avec M. Portail ». Rien, dans les documents, n'autorise une pareille conjecture. Le texte des règles est chose trop importante pour que saint Vincent s'en soit déchargé sur quelque autre. C'est lui certainement qui en est l'auteur. Nous pourrions montrer par des citations qu'il le soumit à sa collaboratrice pour provoquer ses observations et qu'il en reçut.

On sait que les documents remis au procureur général en vue de l'approbation de la Compagnie s'égarèrent et que l'on dut recommencer les démarches. M. Celier laisse entendre que cette perte fut peut-être volontaire et que Mlle Le Gras n'y fut pas étrangère. Non, une de ses lettres établit qu'elle n'y fut pour rien.

On dit généralement, et M. Celier est de cet avis, que saint Vincent avait l'intention de placer la Compagnie des Filles de la Charité sous l'autorité de l'archevêque de Paris et que, s'il changea d'idée, ce fut à la suite des instances réitérées de Mlle Le Gras. Il est vrai que celle-ci insista fortement et à plusieurs reprises pour que le saint fit donner aux sœurs comme supérieur à vie le supérieur général de la Mission. Mais rien ne prouve que telle ne fut aussi la pensée de celui

à qui elle s'adressait; rien ne prouve que, même avant d'être pressé par Louise, il n'ait cherché à gagner l'archevêque de Paris qui, lui, tenait à maintenir son autorité. Il n'y a pas trace de dissentiment sur ce point entre saint Vincent et Mlle Le Gras.

Arrêtons là les critiques. Les imperfections relevées sont des ombres bien légères par rapport aux beautés de l'ensemble. Si nous nous proposons de montrer toutes ces beautés, il faudrait citer tout l'ouvrage; autant vaut conseiller à nos lecteurs de l'acheter et de le lire.

*Il Servo di Dio Felice de Andreis, prete della Missione.*  
(Collection *Caritas*.) Plaisance, Collège Alberoni.  
1929. In-8, XII-283 pages.

La collection *Caritas*, du collège Alberoni, nous donne une excellente biographie de Félix de Andreis, missionnaire italien, mort aux États-Unis en 1822, à l'âge de quarante-quatre ans, après quatre ans d'un ministère pénible et fécond.

Ce n'est pas la première fois que la vie de cet admirable pionnier de l'Évangile tente la plume des historiens. Nous avons déjà deux vies italiennes : l'une de notre confrère Mgr Rosati, premier évêque de Saint-Louis, et du P. Semeria, Oratorien de Turin; l'autre de M. Ricciardelli; une vie anglaise, simple traduction de la première, due à la plume de M. Burlando; enfin une vie française, publiée dans les *Annales* en 1893, 1894 et 1895, avec tirage à part.

La récente vie italienne diffère des précédentes par une documentation plus complète, une présentation toute nouvelle et une riche illustration. Puisse-t-elle hâter la glorification de celui que nous pouvons mettre au nombre de nos futurs Bienheureux !

François STELLA. *Institutiones liturgicae in usum Seminariorum*. T. I, 3<sup>e</sup> éd., Rome, 1929. In-8, XX-180 pages.

Ce tome premier a pour titre : *De liturgia in genere. De Sacramentis et Sacramentalibus*. M. François Stella est mort en 1897. Son ouvrage a été revu avec soin par quelques-uns de ses confrères, spécialement versés dans cette matière. On peut donc être sûr qu'il a été tenu compte des décisions récentes de la Sacrée Congrégation des Rites. La compétence du savant directeur des *Ephémérides liturgiques* et de ses collaborateurs est connue de tous; ils étaient naturellement désignés pour corriger ce que pourrait avoir de défectueux aujourd'hui l'ancien manuel de liturgie à l'usage des séminaires.

*Missions des Lazaristes*. Luçon, 1929. In-8, 32 pages.  
Carte. (1 franc.)

*Les Missions des Filles de la Charité de Saint-Vin-*

*cent-de-Paul*. Luçon, 1929. In-8, 30 pages. Carte. (1 franc.)

Brochures de propagande destinées à faire connaître au dehors les deux familles de saint Vincent. Il est d'usage courant que, dans les expositions missionnaires, chaque Congrégation ait sa monographie et la répande; nous faisons exception; c'est pour combler cette lacune que ces deux brochures ont été publiées. On y trouvera l'essentiel de ce qui regarde nos Missions. La carte donne un résumé fidèle et saisissant de ce qu'est notre expansion dans le monde.

Antoine MÉROLLA. *Oratorio sacré* à une, deux et trois voix égales avec chœur. Paris, René Haton (59, boulevard Raspail).

Le centenaire de la Médaille va inspirer sans doute bien des artistes. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer aujourd'hui le premier *Oratorio* composé à cette occasion. M. Mérolla y a mis tout son cœur, tout son talent et aussi toute sa dévotion. Il est de ceux qui ne sont jamais en retard quand il s'agit d'honorer et de chanter Marie Immaculée.

*San Vicente de Paul. Correspondencia, Conferencias, Documentos*. T. XI. Paris, 1929. In-8, XXII-471 pages.

Nous saluons avec plaisir ce nouveau volume de l'édition espagnole. Les conférences aux missionnaires méritaient d'être publiées. Les sœurs elles-mêmes pourront en faire leur profit; car les vertus chrétiennes que saint Vincent recommande dans ses exhortations sont les mêmes pour les prêtres et les religieuses. Allons boire à ces sources d'eau pure; nous y trouverons le breuvage qui fortifie et rajeunit.

C. BALLESTER. *El Nuevo Testamento de Nuestro Señor Jesucristo*. Barcelone, 1929. In-16. XVI-848 pages.

Cet ouvrage est précédé d'une lettre du cardinal Gasparri et du nonce de Madrid; quand on voit de telles recommandations, on peut être sûr que la traduction est exacte et que les notes (il y en a presque à chaque page) sont pleinement conformes à la doctrine catholique.

Les titres, les sous-titres, les indications mises en manchette, deux cartes, l'une de Palestine, l'autre des voyages de saint Paul, guident le lecteur dans la lecture et la compréhension du texte sacré.

M. Ballester a fait œuvre utile; puisse son livre se répandre dans les pays de langue espagnole!

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

- 55. Fr. dal Castagné (Placide), clerc, 30 juillet, Nunoa; 24 ans d'âge et 6 de vocation.
- 56. Fr. Reyes (Marien), coadj., 14 septembre, Puebla; 69, 46.
- 57. Perez (Félix), prêtre, 22 septembre, Manille; 42, 26.
- 58. Nicola (Victor), prêtre, 4 octobre, Come; 69, 50.
- 59. Hanousek (Jules), prêtre, 7 octobre, Graz; 43, 24.
- 60. Braddy (Jean), prêtre, 13 octobre, Baltimore; 63, 40.
- 61. O'Regan (Patrice), prêtre, 15 octobre, Dublin; 63, 37.
- 62. Re (Félix), prêtre, 17 octobre, Cagliari; 43, 9.
- 63. Pogorelec (Louis), prêtre, 8 novembre, Ljubljana; 83, 48.
- 64. Vautier (Ambroise), prêtre, 16 novembre, Nouvelle-Orléans; 69, 35.
- 65. Gauthier (Marcel), prêtre, 26 novembre, Montevideo, 68, 39.
- 66. Bernardo (François), coadjuteur, 28 novembre, Naples; 70, 44.
- 67. O'Neill (Arthur), coadjuteur, 2 décembre, Nouvelle-Orléans; 75, 47.



## NOS CHÈRES SŒURS

- Rose Brouste, à Clar; 90 ans d'âge et 61 ans de vocation.  
Alexandrina Siccardi, à Turin; 85, 64.  
Pauline Bauchiero, à Imperia; 74, 48.  
Helen Murphy, à Watteville; 70, 34.  
Rosa Bove, à Ancianos; 85, 65.  
Maria Martin, à Malaga; 64, 40.  
Elvira Gonzalez, à Valdemoro; 26, 3.  
Jacinta Sains, à Jerez; 65, 47.  
Joséphine Dambier, à Dourdan; 73, 49.  
Jeanne Gouard, à Paris; 71, 51.  
Yemma Chaptini, Le Caire; 46, 20.  
Marie Kroselj, à Graz; 40, 16.  
Hélène Koranyi, à Papa; 58, 39.  
Marie Moizeau, à Lima; 58, 32.  
Jeanne Bayon, à Montolieu; 58, 35.  
Blanche Riche, à Nîmes; 52, 25.  
Alexandrine Verges, à Rio-de-Janeiro; 89, 71.  
Mathilde Mora, à Callao; 61, 27.  
Maria Maso, à Cadiz; 36, 14.  
Mercédès Sala, à Avila; 49, 18.  
Teresa Urteu, à Barcelone; 25, 7 mois.  
Blasa Sainz, à Barcelone; 75, 57.  
Marthe Liou, à Shanghai; 65, 41.  
Laure Mélis, à Turin; 24, 2.  
Annie M. Devitt, à Emmitsburg; 90, 68.  
Mary Brennan, à Jacksonville; 57, 30.  
Rosalie Isch, à Dearborn; 71, 35.  
Demitila Idrovo, à Guayaquil; 63, 40.  
Cécile Hugonnet, à Paris; 83, 60.  
Stéphanie Van Tours, à Ans; 82, 59.  
Marie Pajou, à Paris; 63, 41.  
Marie Laplace, à St-Jean-de-Luz; 34, 9.  
Marie Jammet, à Clichy; 73, 53.  
Ernestine Kerverdo, à Clichy; 60, 39.  
Rosalie Ruchniewicz, à Pelplin; 79, 61.  
Anna Sloboda, à Nitra; 25, 5.  
Helena Szogi, à Marianosztra; 23, 4.  
Thérèse Hoppe, à Piliscsaba; 82, 60.  
Geneviève Sanchez, à Santiago; 86, 66.

Philomène Ramirez, à Santiago ; 78, 54.  
Marie Hébrand, à Montolieu ; 86, 61.  
Maria Lopez, à Constantinople ; 82, 63.  
Élisabeth Gratt, à Schwarzach ; 58, 40.  
Marie Antretter, à Salzburg ; 58, 33.  
Jeanne Rancoule, à Montpellier ; 43, 12.  
Marcelle Guillouet, à Musinens ; 28, 3.  
Julie Dory, à Metz ; 79, 54.  
Baptistine Morandea, à Pithiviers ; 28, 8.  
Marie Dombret, à Mazamet ; 71, 44.  
Catherine Gauley, à Baltimore ; 85, 68.  
Maria Iturri, à Arequipa ; 55, 31.  
Marie Billot, à Santona ; 65, 43.  
Victorine Allenou, à Lima ; 73, 41.  
Raffaella Percoveri, à Montefiore ; 69, 48.  
Marie Sacchi, à Cafaggiolo ; 79, 51.  
Sarah Dooley, à Philadelphie ; 69, 43.  
Hélène Calioh, à Dult ; 73, 38.  
Rita Giraldo, à Libano ; 47, 20.  
Rosa Almeida, à Pasto ; 72, 44.  
Marie Henno, à Palmira ; 54, 19.  
Françoise Richoud, à Marseille ; 66, 38.  
Gabrielle Rousselle, à Lima ; 36, 12.  
Justine Romain, à Rio-de-Janeiro ; 84, 55.  
Rose Tassy, à Lyon ; 58, 14.  
Antoinette Bordet, à Troarn ; 78, 53.  
Jeanne Debas, à Neuilly ; 78, 54.  
Serafina Salvemini, à Catane ; 52, 17.  
Jeanne Jakopin, Ljubljana ; 33, 6.  
Étienne Ostrozmik, à Ljubljana ; 24, 2.  
Anna Shine, à Syracuse ; 70, 53.  
Maria Beltran, à Madrid ; 28, 10.  
Maria Pérez, à Madrid ; 47, 16.  
Josefa Garro, à Madrid ; 67, 48.  
Marie Amherney, à Château-l'Évêque ; 52, 27.  
Aline Monciny, à Montolieu ; 40, 13.  
Louise Roch, à Montolieu ; 86, 65.  
Caroline Desenclos, à Clichy ; 80, 49.  
Augustine Walter, à Clichy ; 86, 64.  
Marie Raygasse, à Clichy ; 77, 56.  
Joséphine Silvestre, à Louveciennes ; 77, 59.  
Philomène Galikre, à Lima ; 49, 20.

Marie Toublanc, à Guatemala ; 69, 46.  
Agnès Dunkel, à Vienne ; 71, 51.  
Gisela Karlubik, à Ladce ; 20, 2.  
Irena Geczy, à Ladce ; 22, 4.  
Marie Orellana, à Valparaiso ; 48, 25.  
Joséphine Hartnett, à Buffalo ; 75, 48.  
Gertrude Serrano, à Grenade ; 64, 43.  
Maria Almansa, à Orense ; 66, 37.  
Marie Gomez, à Valdemoro ; 24, 4.  
Exuperancia Saenz, à Almeria ; 34, 15.  
Julie Lefebvre, à Boulogne-sur-Mer ; 86, 63.  
Louise Audrain, à Alexandrie ; 83, 60.  
Sophie Mathon, à Clichy ; 92, 72.  
Marie Dassonneville, à Bruges ; 70, 45.  
Marie Émery, à Santiago ; 62, 43.  
Marie Boulais, à Santiago ; 81, 57.  
Berthe Gebel, à Feldhorf ; 57, 35.  
Mary Lynch, à Troy ; 71, 50.  
Julia Kelly, à Détroit ; 74, 52.  
Annie Killian, à Baltimore ; 70, 49.  
Mary Stockum, à Milwaukee ; 65, 41.  
Louise Besnard, à Paris ; 75, 55.  
Marie Mouilleras, à Bordeaux ; 57, 35.  
Marguerite Pinel, à Bône ; 72, 51.  
Célestine Gladyskynska, à l'Agha ; 73, 42.  
Caroline Delli Colli, à Naples ; 87, 61.  
Thérèse Schrottner, à Dult ; 32, 9.  
Maria Pumar, à Plasencia ; 78, 49.  
Maria Serda, à Séville ; 75, 52.  
Lucia Pérez, à Valdemoro ; 29, 8.  
Maria Hernando, à Valdemoro ; 32, 12.  
Marie Floch, à Clichy ; 84, 61.  
Léontine Courtaud, à Paris ; 81, 59.  
Marie Mauny, à Amiens ; 69, 46.  
Marie Campariol, à St-Amans-Soulst ; 79, 57.  
Angeline Pisani, à Smyrne ; 71, 46.  
Louise Mezzagora, à Turin ; 75, 48.  
Marie Siri, à Turin ; 73, 48.  
Joséphine Ciocio, à Naples ; 70, 42.  
Anne Koberl, à Dult ; 27, 8.  
Marie Sercer, à Ljubljana ; 54, 36.  
Jeanne Nartnik, à Ljubljana ; 28, 6.

Marie Jullien, à Montolieu ; 59, 35.  
Marie Batteux, à Lima ; 87, 63.  
Marie Orengo, à la Grand'Combe ; 84, 50.  
Lucie Arligny, à Lobzow ; 50, 26.  
Sophie Ponikowska, à Varsovie ; 54, 26.  
Agnès Vagner, à Nagykamjsa ; 57, 36.  
Concetta Barberio, à Naples ; 71, 37.  
Annie Martin, à la Nouvelle-Orléans ; 57, 36.  
Maria Peralta, à Lima ; 21, 3.  
Marie Suppanz, à Bucarest ; 29, 4.  
Marie Jeanson, à Musinens ; 34, 12.  
Marie Didier, à Paris ; 77, 52.  
Marie Chapuy, à Montolieu ; 28, 5.  
Marie Chevanier, à Grex ; 77, 61.  
Claire Dupont, à Santiago ; 65, 41.  
Aline Net, à Mustapha ; 88, 59.  
Anne Placaud, à La Pomme ; 80, 57.  
Graciosa Mazquiriz, à Mendigorria ; 66, 40.  
Paula Santos, à Guernica ; 81, 60.  
Juana Ancos, à Madrid ; 92, 61.  
Maria Pach, à Valencia ; 52, 32.  
Caroline Hartmann, à Graz ; 71, 46.  
Léopoldine Sobotka, à Graz ; 63, 44.  
Jeanne Farella, à Naples, 58, 36.  
Assunta Ponticelli, à Pescia ; 67, 43.  
Marie Labrada, à Valparaiso ; 85, 60.  
Sophie Plesnierowicz, à Kalisz ; 50, 22.

*Le Gérant : J. DUMOULIN.*

## SAINT VINCENT DE PAUL

### LA TRANSLATION DE SES RELIQUES<sup>1</sup>

Jusque vers la fin du dix-huitième siècle, le corps de saint Vincent de Paul resta exposé dans l'église de Saint-Lazare. Le 31 août 1792, veille de leur expulsion, les missionnaires, dépouillés de la châsse d'argent par le commissaire des biens nationaux, enfermèrent les saintes reliques dans une caisse de chêne, munie d'un couvercle à charnières et serrure, et les transportèrent rue des Bourdonnais, chez M<sup>e</sup> Clairét, notaire de la maison. Le précieux dépôt demeura trois ans dans cette retraite, dissimulé sous des boîtes, des livres et des papiers. En 1795, M. Daudet, procureur général, le prit dans sa maison, rue Neuve-Saint-Étienne.

Les années s'écoulèrent; à l'anarchie des années révolutionnaires succéda l'ordre, sous la main énergique de Bonaparte. Les Filles de la Charité, légalement autorisées en 1800, reçurent de l'État, pour y établir leur maison-mère, la maison hospitalière des orphelines, rue du Vieux-Colombier. En attendant que les prêtres de la Mission eussent eux-mêmes leur demeure, il semblait tout naturel que le corps du saint fondateur fût gardé par ses filles. M. Brunet, vicaire général, le leur céda en 1805. Elles le conservèrent vingt-cinq ans : dix ans rue du Vieux-Colombier et

1. Si l'on désire des renseignements plus étendus sur la translation de ces reliques, on peut consulter avec fruit *Le Corps de saint Vincent de Paul*, par M. Vandamme. Abbeville, 1913. (Ouvrage en dépôt à la procure générale du 95, rue Sèvres. Paris.)

quinze ans rue du Bac. Quand, en 1815, elles arrivèrent à leur nouvelle maison-mère, les travaux n'étaient pas encore terminés; la caisse attendit dans une salle, du mois de juin au 15 août 1815, avant d'être descendue à la chapelle et déposée sous un autel, qui prit le nom de Saint-Vincent-de-Paul.

C'est là que le corps se trouvait en 1827 quand les missionnaires, nouvellement établis au 95 de la rue de Sèvres, dans l'ancien hôtel de Lorges, achevèrent la construction de leur chapelle, commencée l'année précédente. Une place lui était réservée au-dessus et en arrière de l'autel.

Mgr de Quélen, archevêque de Paris, avait lui-même choisi, pour faire la châsse, un orfèvre de grand talent, M. Odiot. Cette œuvre d'art avait remporté une médaille d'or à l'Exposition de 1827 et tout le monde trouvait que cette haute récompense était bien méritée. Sa forme est celle d'un rectangle avec dessus cintré. Elle mesure 2 m. 25 de longueur sur 65 centimètres de profondeur et 1 m. 05 ou 90 centimètres de hauteur, suivant qu'on envisage les extrémités ou la partie centrale. Un groupe la couronne: il représente saint Vincent dans la gloire, montant au ciel, accompagné de quatre anges qui portent les emblèmes de la religion, de la foi, de l'espérance et de la charité. Sur le devant, aux extrémités, posés sur deux socles, deux orphelins, un petit garçon et une petite fille, ont les yeux fixés sur la figure du saint, qu'ils semblent invoquer. Au milieu du cintre, dans un cartouche, cette inscription en lettres dorées : « *Corpus Sancti Vincentii a Paulo* ». Des rinceaux d'ornements sur le montant et le cintre donnent à la châsse une élégante parure.

L'archevêque de Paris l'acheta lui-même pour en faire cadeau à la Congrégation de la Mission, au nom

de son diocèse, et la garda chez lui, en attendant le jour de la translation.

Avant même que la chapelle de la rue de Sèvres fût terminée, le prélat dressait son plan. Les saintes reliques iraient de la rue du Bac à Notre-Dame, puis de là seraient portées processionnellement à la maison-mère des missionnaires. Ce serait, dans les rues de la capitale, une manifestation grandiose, au milieu d'une foule nombreuse et enthousiaste, heureuse d'acclamer celui qui fut le bienfaiteur des pauvres et des abandonnés. La fête aurait une neuvaine et, de toutes les paroisses de la capitale, les fidèles viendraient, au jour marqué, se prosterner devant la châsse.

Mgr de Quélen mit le Saint-Siège au courant de ses projets. A sa demande, un rescrit, daté du 13 juin 1827, accorda une indulgence plénière à tous ceux qui suivraient le cortège le jour de la translation. D'autres faveurs étaient concédées à quiconque prierait dans la chapelle de la rue de Sèvres dévotement et le cœur contrit, à savoir : trois cents jours d'indulgence durant la neuvaine, renouvelables à chaque visite ; une indulgence plénière, chaque année, les 19 juillet et 27 septembre.

La chapelle terminée, Mgr de Quélen la bénit le 1<sup>er</sup> novembre 1827. Tout était prêt pour recevoir le corps de saint Vincent ; mais les événements politiques conseillaient la prudence ; le prélat le comprit. Une grande manifestation religieuse sous les yeux du public, dans une ville comme Paris, n'était guère possible qu'en un temps où rien n'agiterait les passions populaires.

Or, les nuages s'amoncelaient à l'horizon. La révolution de 1830 se préparait. Le 6 novembre, la Chambre des députés était dissoute. Les élections

amènent la démission du ministère Villèle, que remplace le ministère Martignac. Lutte contre les Jésuites, qu'on expulse de leurs collèges. Martignac cède, à son tour, la place à Polignac. L'attention se détourne de plus en plus des affaires intérieures pour se porter vers le dehors et surtout vers Alger.

1830 commence. Le calme semble revenu dans les esprits. Le 10 mars, M. de Quélen adresse un mandement à ses fidèles pour leur annoncer que la translation des reliques aura lieu le 25 avril, deuxième dimanche après Pâques, qu'elle sera suivie d'une neuvaine de prières et de supplications solennelles, à laquelle toutes les églises et toutes les chapelles du diocèse prendront part et qu'une souscription sera ouverte pour payer la châsse. Le roi et les membres de sa famille étaient déjà inscrits en tête de la liste. Le prélat espérait beaucoup que leur exemple assurerait le succès. Il demandait de plus aux curés une ou plusieurs quêtes extraordinaires. Et prévoyant un excédent possible, il ajoutait que le restant serait mis entre les mains des Filles de la Charité pour être affecté par elles au soulagement des pauvres honteux du diocèse.

La caisse quitta la maison des sœurs, le 30 mars, pour aller attendre à l'archevêché son transfert rue de Sèvres.

Les trois premières semaines du mois d'avril furent consacrées aux formalités préliminaires. Du 2 au 5, on prit les informations nécessaires pour établir l'authenticité de la relique; plusieurs témoins furent entendus, en particulier ceux qui avaient eu des rapports avec M<sup>e</sup> Clairét ou M. Daudet.

Le 5, M. Salhorgne, Supérieur général, annonça la grande nouvelle par circulaire et demanda que chaque établissement de la Compagnie s'unît aux solennités



de Paris par une grande fête en l'honneur de saint Vincent.

Mgr de Quélen reprenait la plume le lendemain pour régler le cérémonial de la fête et de sa neuvaine. A la pensée de l'expédition d'Alger, qui se préparait alors, il eut l'heureuse inspiration de rappeler quel intérêt l'ancien esclave de Barbarie avait porté aux esclaves retenus sur cette terre de souffrances, et de mettre notre armée et notre flotte sous sa puissante protection. Ainsi la translation se présentait comme la prière de la France pour le succès de ses soldats.

La caisse fut ouverte le 6; et son contenu : cachets, procès-verbaux, bandes, compresses, rubans, enveloppes de soie ou de toile, vêtements, squelette, fut examiné avec soin et décrit avec une méticuleuse précision.

Le squelette mesurait 1 m. 62; c'était bien celui d'un homme et d'un vieillard; le crâne présentait les caractères distinctifs des bustes et des portraits de saint Vincent. Il manquait treize dents, sept en haut et six en bas, onze côtes, les os de la main gauche et la rotule du genou droit. Les os étaient maintenus à leur place respective par du fil de fer et du fil de laiton; les jambes, repliées sur le corps, reposaient sur le thorax. Des arcs de cuivre remplaçaient les côtes absentes.

Toutes les constatations terminées, on se retira; l'heure avancée ne permettait pas de pousser plus avant.

Le 10, nouvelle réunion. Les docteurs placèrent les jambes dans leur position naturelle, rattachèrent les ossements désarticulés et consolidèrent les parties osseuses qui menaçaient de se détacher.

Le squelette n'ayant pas de main gauche, on ne pouvait songer à étendre la main droite. Il fut tout

d'abord question de la donner à Mgr de Quélen; sur le refus du prélat, on la fixa au côté droit de la poitrine. Cela fait, on entoura et garnit les ossements de ouate de soie, on remplit la poitrine de ouate et de charpie et l'on procéda lentement à l'habillement du corps.

Les vêtements choisis contrastaient par leur richesse avec ceux dont le bon saint se couvrait de son vivant; on lui mit une tunique de soie blanche en forme de chemise; une aube magnifique en tulle brodé, garnie, au bout des manches, d'une étoffe de soie cramoisie; un ruban de soie blanche en forme de ceinture; une étole de moire violette, richement brodée en or; une soutane de soie noire, ayant, au collet, une bordure en batiste en forme de rabat; une ceinture de soie noire; un rochet plissé en batiste fine à grandes manches et orné de dentelles; des bas de soie noire et des souliers de velours noir; une étole pastorale d'étoffe d'or, richement brodée en or, munie de son cordon, de ses glands et de franges en torsades aussi en or; enfin, une large calotte de soie noire. L'aube venait d'une personne pieuse; l'étole de moire, des Filles de la Charité; l'étole pastorale, de l'archevêque de Paris.

Afin que le corps eût, pour les fidèles, une apparence humaine, on lui appliqua une figure et des mains en cire.

Le chapitre métropolitain avait décidé, l'avant-veille, de donner à Saint-Lazare une croix de bois peint et vernissé, qui appartenait depuis longtemps au trésor de Notre-Dame et que l'on disait avoir servi à saint Vincent pour exhorter Louis XIII mourant. On la mit entre les mains de cire. Cette croix, recouverte d'argent au bout des trois croisillons, supporte un crucifix en ivoire, surmonté de l'inscription ordi-

naire. Sous les pieds du divin Crucifié, un petit reliquaire d'argent de forme oblongue, garni d'un cristal de roche, contient des parcelles de la vraie croix et des reliques de sainte Victoire. Plus bas, un ouvrage en corail représente la sainte Vierge portant le petit Jésus et, à côté, saint Jean-Baptiste enfant tenant une croix.

Mgr de Quélen avait dressé la liste des églises qu'il convenait de ne pas oublier dans la distribution des reliques. Le trésor de l'église métropolitaine de Paris eut la rotule gauche; la chapelle de la rue du Bac, la moitié inférieure du radius droit; l'église de l'Hôtel-Dieu, celle de l'hôpital de la Pitié, la cathédrale de Versailles, l'église de Clichy, celle de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul et l'archevêque lui-même se partagèrent la moitié supérieure du radius droit. Ce dernier garda de plus, pour lui, diverses parcelles tombées pendant que les médecins reconstituaient le squelette, ou précédemment.

Une fois habillé, le saint corps fut étendu sur un lit soutenu par une estrade; ce lit était fait d'un coussin de velours violet, recouvert d'une gaze d'or, et d'un oreiller de même matière et de même couleur, que garnissaient, au pourtours, une torsade et, aux quatre angles, des glands d'or.

Le corps resta ainsi exposé durant treize jours et nombreux furent ceux qui allèrent le voir et le vénérer. Le 23, Mgr de Quélen bénit la châsse, y introduisit les saintes reliques et mit les scellés. Tout était prêt pour la fête.

Le 24, après l'*Angelus* du midi, le bourdon de Notre-Dame et les cloches de toutes les églises de la capitale annoncèrent aux Parisiens que la grande fête commençait. En ce moment, la châsse et son contenu quittaient l'archevêché, portés par dix hommes, que vingt.

autres entouraient, tous vêtus de longues aubes. L'archevêque et son chapitre les attendaient à la porte de l'église.

A deux heures, commencèrent les offices liturgiques : premières vêpres, complies, matines et laudes, interrompus, après complies, par le panégyrique de saint Vincent, que prononça le chanoine Mathieu, promoteur du diocèse et vicaire général, plus tard cardinal-archevêque de Besançon. Une foule considérable remplissait la vaste cathédrale, neuf évêques étaient présents ; M. Salhorgne avait amené presque tous ses confrères.

Le soir, après l'*Angelus*, les cloches recommencèrent leurs joyeuses sonneries.

Et la nuit passa. De grand matin, les rues qui menaient à Notre-Dame étaient noires de monde. Le nom de saint Vincent de Paul sortait de toutes les lèvres. Le temple était magnifiquement pavoisé ; mais ce qui attirait le plus d'attention, c'était la châsse ou plutôt son contenu. Il fallut établir autour d'elle un service d'ordre.

Après le chant de prime, commença la messe canoniale, puis la messe paroissiale, puis celle de Mgr de Quélen, que de nombreuses communions retinrent longtemps à la sainte table. La messe solennelle fut ensuite célébrée par S. Exc. Mgr Louis Lambruschini, archevêque de Gênes, nonce à Paris.

Le soleil perçait les nuages ; la température douce et clémente rappelait les meilleurs jours du printemps ; tout laissait espérer un après-midi magnifique. Les fidèles n'avaient pas attendu l'heure des vêpres pour prendre leur place ; ils étaient là des milliers. Enfin, voici deux heures. Les évêques font leur entrée ; on en compte dix-huit ; les aumôniers du roi les suivent. Le clergé de Paris et de la banlieue, les délégués des

communautés religieuses, les élèves des séminaires formaient un groupe imposant d'ecclésiastiques. Les cornettes se montraient partout. On évaluait le nombre des Filles de la Charité à mille environ; naturellement, leurs orphelins et leurs orphelines étaient de la fête; la place de ces derniers n'était-elle pas auprès de leur bienheureux protecteur? Les personnages officiels ne manquaient pas : parmi eux, le préfet de la Seine, le préfet de police, les maires des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> arrondissements, le commandant de la gendarmerie, des pairs de France, plusieurs membres des Conseils municipal et général et de l'administration des hospices. De toutes les paroisses de la banlieue, Clichy avait fourni peut-être le plus fort contingent.

Le premier psaume terminé, le cortège s'organisa, tandis que les vêpres continuaient et s'achevaient. Les croix du chapitre, accompagnées des céroféraires, se dirigèrent vers la porte principale. Devant elles vinrent se placer des sapeurs, des tambours et un peloton de gendarmerie. Derrière, s'alignèrent, dans l'ordre suivant : le clergé des paroisses, les séminaristes, les curés, les prêtres de la Mission, le clergé de la métropole, le chapitre métropolitain, les aumôniers du roi, les évêques, l'archevêque de Paris et ses assistants, les fonctionnaires publics. Venaient ensuite les associations laïques de Sainte-Geneviève et de Saint-Joseph, les habitants de Clichy, les Frères de la Doctrine chrétienne, chaque groupe sous sa bannière. Les civils prolongeaient la procession à perte de vue.

Le gouverneur de Paris avait prêté huit compagnies : quatre de grenadiers et quatre de voltigeurs. Les soldats encadraient le cortège sur deux lignes, qui s'étendaient des croix du chapitre aux fonctionnaires publics. La musique militaire prêtait également son concours. La place des musiciens était au centre.

entre les rangs des séminaristes. Un peloton de gendarmes fermait la marche.

A la hauteur des prêtres de la Mission s'avancait la châsse, escortée de sa garde d'honneur. Dix membres des associations de Sainte-Geneviève et de Saint-Joseph la soutenaient, dix la précédaient, dix autres la suivaient, tous vêtus de soutanes, d'aubes et de ceintures de soie et portant sur la poitrine la médaille de saint Vincent de Paul, suspendue à leur cou par un ruban violet. Les cordons étaient tenus par quatre prêtres, en aubes et chasubles blanches brodées : c'étaient le curé de Saint-Roch, doyen des curés de Paris ; le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice, le curé de Saint-Vincent-de-Paul et celui de Clichy. A côté d'eux, quatre clercs portaient chacun un flambeau de cire allumé.

Au sortir de Notre-Dame, un premier arrêt eut lieu à l'Hôtel-Dieu, à la demande des religieuses et des malades, avec encensement et prières ; puis le cortège traversa le Petit-Pont, longea les quais à droite, s'enfonça dans la rue des Saints-Pères, et arriva rue de Sèvres en passant par la rue Taranne, la rue du Dragon et le carrefour de la Croix-Rouge. Des oriflammes, des draperies, des guirlandes, des fleurs ornaient portes et fenêtres.

Ce parcours fut coupé par trois stations : l'une sur la place du palais de l'Institut, tout près du lieu où saint Vincent habita dans les premières années de son séjour à Paris ; la seconde, rue des Saints-Pères, vis-à-vis de l'hôpital de la Charité, qu'il visita souvent ; la dernière, rue de Sèvres, entre l'hospice des Ménages et l'établissement des dames hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve. Seuls s'arrêtaient le cortège de la châsse, les évêques, le chapitre et l'officiant.

Une multitude de curieux massés sur les trottoirs,

regardait passer le défilé. On voudrait pouvoir dire que tous témoignèrent leur enthousiasme par des acclamations ; ce ne fut, au contraire, de la part d'un bon nombre, que « froideur ou hostilité ». Plus d'un affectait de rester le chapeau sur la tête. « Le plus populaire des saints français n'a pas plus trouvé grâce que le plus décrié des jésuites », écrit M. de la Gorce<sup>1</sup>. Non que le public eût au fond du cœur quelque chose contre saint Vincent, mais l'animosité contre Charles X, entretenue tous les jours par des articles de presse, ne pouvait manquer de rendre impopulaire une manifestation religieuse voulue par le gouvernement ; d'autant plus que certains journaux avaient publié des pages enflammées contre les processions illégales et que d'autres avaient contesté l'authenticité de la relique.

La chapelle de la rue de Sèvres était beaucoup trop petite pour recevoir tous ceux qui accompagnaient la châsse. On ne laissa pénétrer que les principaux personnages et les curés. Les Filles de la Charité et leurs orphelins furent relégués dans les galeries.

M. Salhorgne attendait Mgr de Quélen à la porte ; il lui tendit l'eau bénite et l'encens ; et alors eut lieu une émouvante cérémonie : la remise officielle de la relique et de la châsse d'argent. L'archevêque prit le premier la parole :

« Monsieur le général, dit-il, c'est au nom du clergé de Paris, nous osons le dire, au nom du clergé de France et même de l'Église catholique, que nous venons remettre entre vos mains le précieux dépôt qui est demeuré quelques jours entre les nôtres. Nous rendons aux enfants le corps de leur vénérable Père, qu'ils avaient eu le bonheur de sauver de la profa-

1. *Charles X*. Paris, Plon, 1928. In-8, p. 261.

nation et que nous sommes si heureux d'avoir pu environner de nouveaux respects et de nouveaux hommages. Nous apportons au milieu des dignes prêtres de la Mission les reliques de leur saint instituteur, de ce prêtre que nous pouvons appeler véritablement grand, parce que toutes les œuvres de sa vie furent agréables au Seigneur : *Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Domino.*

« C'est aussi au nom des pauvres, dont Vincent de Paul fut particulièrement le protecteur et le père, que nous vous remettons ces restes sacrés, après les avoir présentés à la population immense d'une ville si remplie des souvenirs et des monuments de sa charité. En venant se prosterner devant le sanctuaire au-dessus duquel doit reposer, comme autrefois, cet infatigable ami des hommes, chacun pourra lui appliquer, avec une douce et consolante vérité, ces paroles du psalmiste : pauvre lui-même, mais riche de sa foi, il a trouvé moyen de soulager toutes les misères : *adjuvit pauperem de inopia.* Sans autre crédit que celui de la confiance accordée à sa piété, il a fait goûter les douceurs de la famille à ceux qui ne devaient jamais les connaître : *posuit sicut oves familias*; les justes s'en réjouiront et le silence même de l'iniquité publiera son triomphe : *videbunt recti et lætabuntur et omnis iniquitas oppilabit os suum.* »

M. Salhorgne était ému ; il répondit d'une voix qui tremblait :

« MONSEIGNEUR,

« Le triomphe public, solennel et paisible d'un saint prêtre dans le dix-neuvième siècle et au milieu de cette grande cité est une sorte de prodige qui excite notre admiration et que nos neveux auront quelque peine à concilier avec l'indifférence malheureusement



trop commune aujourd'hui par rapport à la religion.

« Dieu, qui est admirable dans ses saints, vous a choisi, Monseigneur, pour opérer ce prodige. C'est lui qui vous a inspiré le généreux dessein de ranimer la foi d'un peuple nombreux et de le ramener à la pensée de Dieu par le spectacle imposant des honneurs rendus aux précieux ossements de son humble serviteur. L'âme qui agit d'après une impression divine est assurée du succès, parce qu'elle est supérieure aux obstacles qui décourageraient un zèle ordinaire.

« Saint Vincent de Paul obtient aujourd'hui une gloire vraiment chrétienne, puisqu'il la reçoit d'un prince de l'Église qui honore cette haute dignité par ses vertus, se montre l'heureux émule de ses plus illustres prédécesseurs et dont nos arrière-neveux publieront les bonnes œuvres, comme nous célébrons aujourd'hui celles du héros de la charité. Vous faites en ce moment, Monseigneur, éclater la vôtre par la magnificence avec laquelle vous daignez présenter à des enfants les restes mortels de leur bienheureux père, qui, du haut du ciel, applaudit à votre généreuse piété. Aucune expression ne peut suffire à notre reconnaissance pour un objet dont nous connaissons tout le prix, puisqu'il est un témoignage de la haute protection dont Votre Grandeur veut bien nous honorer.

« Lorsque, prosternés chaque jour devant le corps de notre saint fondateur, nous prions Dieu de nous rendre participants de ses vertus, ce sera, pour nous, un devoir bien doux de lui demander pour Votre Grandeur des jours longs et prospères. La vue de ce riche monument nous rappellera sans cesse que nous vous en sommes redevables, et perpétuera dans nos cœurs les sentiments de notre vive reconnaissance et ceux de notre profonde vénération. »

Ces derniers mots prononcés, Mgr de Quélen entra dans le chœur et encensa les reliques, tandis qu'on chantait le Répons des premières vêpres et le *Domine salvum*. La bénédiction pontificale clôtura la cérémonie.

Il était tard et c'est pourquoi Mgr Cottret, évêque de Caryste et chanoine de Saint-Denis, chargé de prononcer le panégyrique, dut renoncer à la parole. Ceux qui regrettèrent de ne pas l'avoir entendu se consolèrent en le lisant, car le discours fut livré à l'impression.

La fête n'était pas finie ; elle allait continuer neuf jours durant. Durant toute la neuvaine, la petite chapelle où reposait le corps de saint Vincent fut envahie par des milliers de pèlerins de quatre heures du matin à neuf heures du soir. Les six autels n'étaient jamais libres ; les messes s'y succédaient sans interruption jusqu'à midi. Chaque matin, un évêque officiait pontificalement et, dans l'après-midi, un panégyriste louait le grand apôtre de la charité. Les paroisses de Paris vinrent à tour de rôle, cinq ou six chaque jour. Le dimanche fut réservé aux séminaires et maisons ecclésiastiques. Les sœurs de la rue du Bac, novices comprises, ne manquèrent pas un seul jour de la neuvaine.

L'entrée du chœur et du sanctuaire était libre en dehors du temps des cérémonies. Les fidèles s'agenouillaient aux pieds de la châsse, priaient, la baisaient avec tendresse et respect, présentaient ce qui leur tombait sous la main, croix, médailles, images, linge, bagues, colliers, livres de prières, épées, pour que, par le contact avec les saintes reliques, fût donné à ces objets une sorte de caractère sacré, source de grâces nombreuses.

Des pèlerins de marque honorèrent la petite cha-

pelle de leur présence. Madame la Dauphine vint entendre la messe le mercredi matin. On la revoit le lendemain, à cinq heures du soir, en compagnie du roi et de Madame, duchesse de Berry. L'archevêque de Paris reçut lui-même Charles X. L'étiquette demandait qu'il souhaitât la bienvenue au monarque.

« Sire, lui dit-il, les hommages solennels rendus à saint Vincent de Paul au sein de la capitale sont bien capables de réjouir Votre Majesté. Les fidèles et nombreux habitants de sa bonne ville de Paris se sont montrés encore, dans cette circonstance, dignes d'obéir au Roi très chrétien. En venant elle-même se joindre à son peuple pour vénérer les précieux restes d'un humble prêtre qui fut l'honneur du sacerdoce et l'ami des pauvres, Votre Majesté nous révèle les hautes pensées de sa foi et les secrets touchants de son cœur.

« Sans doute, Sire, votre religion et votre charité n'avaient pas besoin de ce nouveau témoignage. Les œuvres de la piété royale et de sa munificence éclatent de toutes parts ; mais votre présence au milieu des enfants de saint Vincent de Paul met le comble à leur bonheur, comme elle est la juste récompense de leur dévouement, de leur respect et de leur amour. »

La réponse du roi fut courte :

« Monseigneur l'Archevêque, en venant vénérer les reliques d'un saint prêtre, si cher à l'humanité, j'ai surtout le désir d'obtenir par son intercession le bonheur de mes peuples. Je lui demanderai avec confiance de présenter à Dieu ce vœu le plus ardent de mon cœur, et je ne doute pas que ses prières ne soient exaucées. »

Charles X pria devant la relique, reçut la bénédiction du saint Sacrement et fut reconduit à sa voiture, salué par les acclamations de la foule. Au sortir de la chapelle, il dit à M. Salhorgne, que lui présentait

l'archevêque : « Prier pour le bonheur de mon peuple, c'est prier pour le mien. »

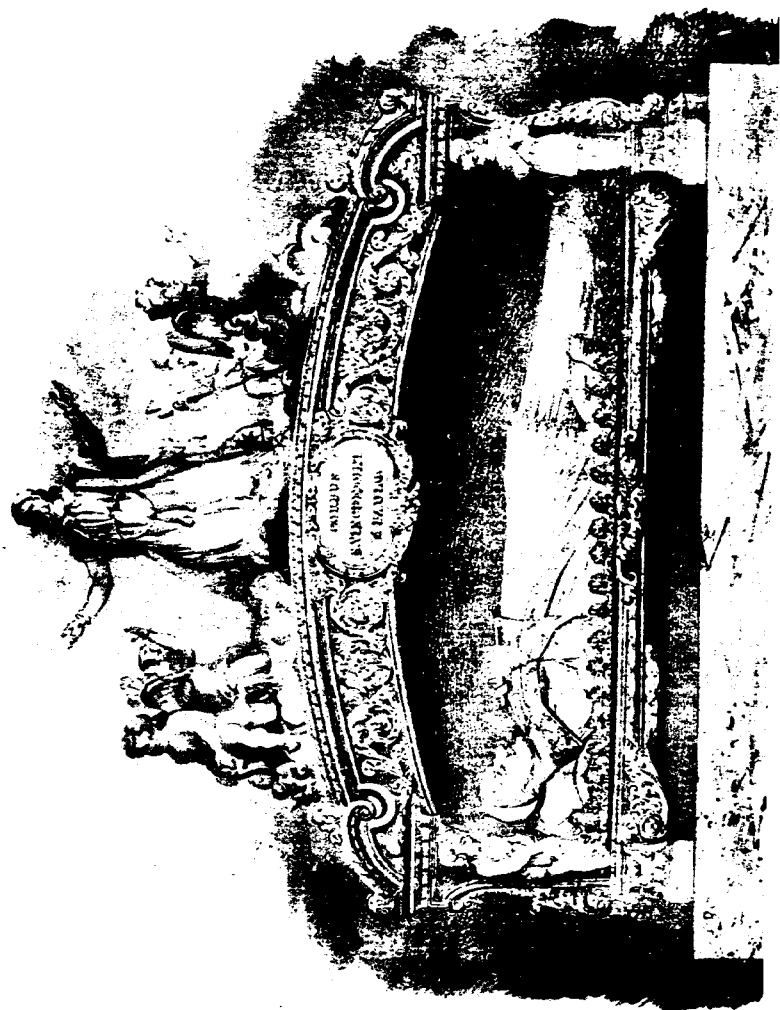
Le samedi à midi, se présenta un détachement de l'hôtel royal des Invalides, précédé d'un groupe de musiciens. Tandis que les soldats adressaient à saint Vincent leurs prières, les musiciens exécutaient leurs morceaux ; touchant hommage rendu au fondateur des Filles de la Charité par de vieux vétérans, heureux de témoigner par là leur reconnaissance à celles qui se dépensaient auprès d'eux pour soulager leurs maux.

Pour rappeler le grand événement du 25 avril, Mgr de Quélen commanda une médaille commémorative. Sur une face, était représentée la sainte Vierge en pied, tenant l'Enfant Jésus, sur le modèle de la statue placée dans la chapelle des dames hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve, rue de Sèvres ; sur l'autre, l'empreinte de saint Vincent de Paul en buste, avec, au-dessous, une reproduction de la châsse.

Trente mille médailles en cuivre furent distribuées ou vendues. On en frappa en or, en vermeil, en argent et en bronze pour les personnages de marque. Il y en eut pour le Pape, pour le roi, les princes et les princesses de la famille royale, les évêques présents à la translation.

Charles X avait donné le nécessaire pour l'achat du métal. Le prix de vente, déduction faite des frais d'exécution, devait grossir le fonds formé par la souscription et les quêtes pour le payement de la châsse.

Ce payement ne fut pas aussi facile que l'archevêque de Paris l'avait tout d'abord espéré. Du roi et de la famille royale, il avait reçu 16800 francs ; les quêtes lui en avaient procuré 25000 ; lui-même en avait ajouté 2000 de sa bourse personnelle. Ce total de 43800 francs était loin du compte ; car l'orfèvre en réclamait 62756.



SAINT VINCENT DE PAUL DANS SON RELIQUAIRE D'ARGENT.



TRANSLATION DES RELIQUES DE SAINT VINCENT DE PAUL EN 1830.

Le 29 juillet 1830, jour où l'archevêché fut envahi et pillé, Mgr de Quélen avait chez lui une somme de 15 500 francs, produit des quêtes les plus récentes. Dépouillé de tout, il lui était impossible de payer ses dettes. M. Odiot s'impatia. La chasse avait été reportée dans ses ateliers par suite de circonstances sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Il parla de la refondre pour en utiliser la matière à d'autres fins. Le débiteur et le créancier ne purent s'entendre ni sur le montant des intérêts, ni sur l'expertise. On alla devant les tribunaux. Les juges donnèrent raison à l'orfèvre et, en appel, leur sentence fut confirmée.

L'archevêque de Paris, déjà si gêné par ses dettes antérieures, voyait s'ajouter les frais du procès. Et cet ennui n'était pas le seul, ni même le plus grave. De mauvaises langues chuchotèrent que le prélat avait détourné à son profit une partie des sommes versées pour la chasse et que l'histoire des 15 500 francs restés à l'archevêché était un mensonge imaginé en vue de donner le change. Malheureusement, l'accusé ne pouvait se justifier. Il mit sa confiance en Dieu et Dieu lui vint en aide.

Un appel adressé, le 7 avril 1834, à la générosité de ses diocésains fut entendu jusque dans les provinces éloignées. Tout le monde donna, même les indigents. L'hospice d'Agen envoya 44 fr. 75; 34 fr. 75, de la part des enfants trouvés; 1 fr. 50, de la part des malades; 8 fr. 50, de la part des domestiques<sup>1</sup>. C'était l'aumône des pauvres au grand bienfaiteur des pauvres.

Le 10 juillet, un nouveau mandement venait annoncer au diocèse de Paris que la somme désirée

1. *L'Univers religieux*. 10 juillet 1834.

était largement dépassée. « Non seulement, disait le prélat, les offrandes volontaires qui ont été déposées dans nos mains jusqu'à ce jour ont atteint le prix exigé pour la châsse de saint Vincent de Paul; non seulement elles ont suffi au coût du procès intervenu à son occasion; mais la bénédiction du ciel les a fait croître et multiplier, au point que nos enfants orphelins par suite du choléra-morbus auront à se réjouir de la surabondance de vos dons. »

Un autre appel fut adressé, non pas aux bourses, mais aux talents : on proposa un prix à l'écrivain qui chanterait le plus magnifiquement en vers la fête de la translation. La révolution interrompit le concours; sans ce malencontreux événement, nous aurions eu sans doute une véritable floraison de poèmes en l'honneur de saint Vincent. Plusieurs furent imprimés. L'un d'eux est l'œuvre de Poupinet<sup>1</sup>. Un autre porte comme signature de simples initiales : D. J. F. Ch<sup>2</sup>. L'auteur mériterait d'être connu, car il ne manque pas de souffle. Il débute comme débuta la fête, par la sonnerie des cloches :

Pourquoi l'airain sacré, balancé dans les airs,  
Nous tient-il attentifs à ses bruyants concerts?

Vers la fin, le souvenir d'autres héros célèbres suggère au poète cette éloquente apostrophe :

Triomphateurs d'un jour, votre gloire est futile,  
Vos tombeaux sont muets, votre cendre est stérile;  
Vous avez des prôneurs, mais, malgré leurs efforts,  
Quand le marbre vous couvre, on peut dire : ils sont morts!

Saint Vincent n'était pas de ces triomphateurs éphémères; la mort ni le temps n'avaient pu effacer

1. Paris, Rusand, 1830. In-8.

2. Paris, Le Clere, 1834. In-8.



son œuvre, ni mettre fin à sa puissance ; il vivait toujours, il vivait surtout dans l'âme de ses fils et de ses filles et particulièrement dans l'âme des plus fervents.

Du nombre de ces derniers était une jeune fille, entrée au noviciat de la rue du Bac quatre jours avant la fête. Catherine Labouré, c'était son nom, suivit ses compagnes rue de Sèvres tous les jours de la neuvaine. Chaque fois qu'elle en revenait, le cœur du saint fondateur lui apparaissait au-dessus de la petite châsse qui renfermait ses reliques. « Il m'apparut trois fois différent trois jours de suite, écrit-elle : blanc couleur de chair, [ce] qui annonçait la paix, le calme, l'innocence et l'union ; et puis je l'ai vu rouge de feu, ce qui doit allumer la charité dans les cœurs : il me semblait que toute la communauté devait se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde ; et puis je l'ai vu rouge-noir, ce qui me mettait la tristesse dans le cœur : il me venait des tristesses que j'avais de la peine à surmonter ; je ne savais ni pourquoi ni comment cette tristesse se portait sur le changement de gouvernement. »

Et, au dedans d'elle-même, une voix parla : « Le cœur de saint Vincent est profondément affligé des malheurs qui vont fondre sur la France. »

Le dernier jour de la neuvaine, le cœur était devenu vermeil et la voix intérieure expliqua : « Le cœur de saint Vincent est un peu consolé, parce qu'il a obtenu de Dieu, par la médiation de Marie, que ses deux familles ne périraient pas au milieu de ces malheurs et que Dieu s'en servirait pour ranimer la foi<sup>1</sup>. »

Les malheurs annoncés à Catherine Labouré étaient

1. *La Vénérable Catherine Labouré*, par Edmond Crapez, 6<sup>e</sup> édit. Paris, Lecoffre, 1913. In-12, p. 36-38.

à la fois d'ordre politique et religieux. L'insurrection de 1830 ne s'attaqua pas seulement au trône ; le clergé aussi eut à souffrir de la révolution ; on l'accusait de pactiser avec le roi et de recéler des armes. L'archevêché, la sacristie de Notre-Dame, l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, la résidence des missionnaires de France et celle des Jésuites furent mis à sac le 29 juillet. Les maisons de campagne des Pères du Saint-Esprit et des prêtres de la Mission à Gentilly ne furent pas épargnées ; mais les dégâts furent assez insignifiants.

La maison de la rue de Sèvres fut également envahie par une populace nombreuse ; la perquisition se passa dans le calme et la chapelle ne fut pas visitée.

Il était prudent de parer à toute éventualité. Dès le lendemain, les objets les plus précieux, les documents les plus importants étaient mis en sûreté. On n'osa ouvrir la châsse, car il aurait fallu briser les sceaux de l'archevêché. Des démarches furent décidées auprès de Mgr de Quélen ; mais où le trouver ? De là un retard d'un mois.

La châsse fut ouverte le 27 août et portée chez M. Odiot, tandis que son précieux contenu était caché secrètement à la maison-mère des Filles de la Charité. Cette retraite ne parut bientôt pas assez sûre et l'on résolut d'expédier la relique à Roye en Picardie. Le départ eut lieu le 7 mars 1831. Le corps fut enfoui dans un caveau, sous une petite maison voisine du collège que dirigeaient alors les prêtres de la Mission.

Il attendit dans son obscure retraite, connue seulement d'un frère et du supérieur, que l'horizon politique s'éclaircît. Il fut ramené à Paris en 1834, quelques jours avant l'anniversaire de la translation. La chapelle, fermée depuis les troubles, ouvrit de

nouveau ses portes au public, et la fête, cette année-là, fut célébrée aussi magnifiquement que possible. La maison-mère avait retrouvé son trésor; il était bien juste qu'elle manifestât son bonheur par l'éclat des cérémonies liturgiques et la richesse des décors.

LA TRANSLATION CHANTÉE PAR UN POÈTE

*Mirabilis Deus in sanctis suis.*

(Ps. 67.)

Pourquoi l'airain sacré, balancé dans les airs,  
Nous tient-il attentifs à ses bruyants concerts?  
Pourquoi sur tant de points vient s'offrir à ma vue  
D'un peuple curieux la foule répandue?  
Qui cause cette joie et ce pieux transport?  
Qui fait régner partout un si touchant accord?  
La ville est en émoi; tout pressent une fête :  
Il semble que Paris célèbre une conquête.  
Les murs sont pavoisés... Cet arrêt solennel  
Serait-il réservé pour un simple mortel?  
Qui va donc, au milieu de cette capitale,  
Promener en ce jour sa pompe triomphale?  
Serait-ce un conquérant, tout couvert de lauriers,  
Qui vient, accompagné de ses nombreux guerriers,  
Recevoir le tribut que doit à sa victoire  
Un pays tout entier illustré par sa gloire;  
Ou, trop longtemps proscrit, après de grands malheurs,  
De ce peuple un bon roi vient-il sécher les pleurs?  
Mais non : Dieu tout-puissant, cette belle journée  
A Paris trop heureux déjà tu l'as donnée,  
Et quinze ans sont passés depuis que notre amour  
Des Bourbons en nos murs a béni le retour.  
Il ne porta jamais le sceptre ni l'épée,  
Celui qui de son nom tient la foule occupée;  
D'aucun titre brillant il ne fut revêtu;  
Son éclat, il le doit à sa seule vertu.  
Dans un village obscur le chaume le vit naître,  
Et, fils d'un laboureur, il ne fut rien qu'un prêtre.  
Semblable sur la terre à Jésus son Sauveur,  
Il fut humble, il fut pauvre, il connut la douleur.

De la religion ministre infatigable,  
Son zèle embrassa tout, et, prodige incroyable !  
Ce qu'un monarque à peine aurait osé tenter,  
Lui seul et sans fortune il put l'exécuter.  
Son merveilleux pouvoir, au milieu de nos villes,  
Pour tous les malheureux a créé des asiles.  
Théâtre des combats de leurs princes rivaux,  
De la guerre civile éprouvant tous les maux,  
Trois provinces souffraient d'une horrible famine ;  
La mort les moissonnait... Est-ce une main divine  
Qui dans ces jours affreux vint pour les secourir ?  
C'est celle de ce prêtre : il a su les nourrir.  
De ces infortunés que l'humaine justice  
Enchaîne sous le poids d'un infamant supplice,  
Et dont le crime, hélas ! souvent n'est qu'une erreur,  
Qui jamais, avant lui, fut le consolateur ?  
Pour eux il a tout fait : volontaire victime,  
Innocent, on l'a vu prendre les fers du crime,  
Et, dans sa charité, surpassant la raison,  
D'un malheureux forçat se faire la rançon.  
Vincent de Paul, c'est toi, toi l'ange de la France,  
Que ce peuple aujourd'hui, dans sa reconnaissance,  
Fête par ce concours et cet élan pieux !  
Tes restes vénérés vont paraître à ses yeux :  
Il veut, en les couvrant d'ornements magnifiques,  
Témoigner le respect qu'il a pour tes reliques ;  
De les porter lui-même il se fait un devoir.  
Pour parer ton triomphe, oh ! qu'il est beau de voir  
Le prêtre du Seigneur et le jeune lévite,  
Dans le recueillement, se presser à ta suite !  
Anciens du sanctuaire, imposante tribu,  
Pontifes du Très-Haut, modèles de vertu,  
Vous vous mêlez aussi dans la sainte cohorte  
Qui du corps de Vincent fait la pieuse escorte ;  
Votre aspect vénérable et votre majesté  
Ravissent saintement mon esprit transporté ;  
Ces hommages sacrés, cette pompe éclatante  
Électrisent ma foi... C'est l'image frappante  
Des splendeurs que mon Dieu répand dans le séjour  
Qu'il prépare aux élus en sa céleste cour.  
De la sainte Cité ravissante espérance,  
Oh ! comme d'un chrétien tu fais la jouissance !

Cependant, sous un ciel resplendissant d'azur,  
Le temps semble éclairci, le jour paraît plus pur ;  
Le soleil, qui se montre à travers le nuage,  
Rassure tous les cœurs et dissipe l'orage.  
Aussitôt on entend résonner le clairon ;  
Le cortège est en marche ; un nombreux bataillon  
Élargit son passage, et lentement s'avance.  
Les chants religieux rompent seuls le silence :  
Mille voix fendent l'air, et ce concert pieux,  
Édifiant la terre, arrive jusqu'aux cieux.  
Précédé de la croix, sur une double file,  
Cet imposant cortège a traversé la ville.  
Et de Vincent de Paul les sacrés ossements  
De la foule attendrie ont recueilli l'encens.  
Bientôt, du temple saint il touche les portiques ;  
La voûte en longs échos répète les cantiques.  
Pour le bon prêtre ici, que de nouveaux honneurs !  
Partout sont répandus les parfums et les fleurs ;  
Dans les yeux satisfaits l'allégresse est empreinte.  
Du tabernacle enfin il a franchi l'enceinte.  
Là, pour le recevoir, courbés près de l'autel,  
Des anges attendaient en priant l'Éternel ;  
Des anges ! et quel nom donner à chaque fille  
Composant de Vincent l'admirable famille !  
Oui, charitable prêtre, en tes pieux enfants,  
Tu nous léguas des sœurs, de vrais anges vivants,  
De toutes les vertus possédant l'héritage :  
Divine charité, c'est ton plus bel ouvrage !  
O charité, c'est toi dont la brûlante ardeur  
Du généreux Vincent a dévoré le cœur ;  
C'est toi qui, devant lui, renversas les obstacles,  
Et par ses humbles mains, enfantas des miracles ;  
Miracles permanents dont l'incrédulité  
Admire en frémissant toute la vérité.  
Ils sont encor debout ces immenses asiles  
Ouverts à tous les maux dans le sein de nos villes ;  
On les voit tous les jours, ces prêtres vertueux,  
De la religion apôtres courageux,  
Du terrible océan franchissant la barrière,  
A des peuples nouveaux apporter la lumière.  
Enfants infortunés, orphelins au berceau,  
Des œuvres de Vincent couronnez le tableau :

Vous étiez sans parents, que dis-je ? fils du crime,  
Peut-être vous alliez en être la victime :  
Vous ignorez le sein qui vous donna le jour ;  
Vous n'avez pas connu le maternel amour ;  
Mais Vincent fut pour vous le plus tendre des pères ;  
Enfants abandonnés, vous lui devez des mères.  
Quelles œuvres, grand Dieu, produites par ses mains !  
Mais c'est toi que j'admire en admirant tes saints.  
Près de Vincent de Paul, ose, je te défie,  
Nous vanter tes travaux, vaine philosophie !  
Depuis assez longtemps tes fastueux discours  
Ne cessent de promettre, et l'on attend toujours.  
Pour le peuple qu'a fait ta froide bienfaisance ?  
Où sont tes droits acquis à sa reconnaissance ?  
Ton triomphe éphémère a fait couler ses pleurs,  
Ce n'est pas que, parfois, soulageant ses douleurs,  
Du pauvre tes secours n'aient aidé l'indigence ;  
Mais ils n'ont jamais pu lui rendre l'espérance :  
Ton pouvoir est borné, c'est celui d'un mortel ;  
La charité peut tout, elle est fille du Ciel.  
Tu sais le reconnaître, et naguère on t'a vu  
Élever à Vincent toi-même une statue.  
Il la répudiait... ! De tes profanes mains  
Tu ne saurais payer un tribut à nos saints :  
De la religion c'est l'auguste partage ;  
Seule elle fait les saints, et peut leur rendre hommage.  
A tes pâles héros prodigue tes honneurs,  
Puisqu'ils sont tes enfants, tu leur dois tes faveurs.  
Je vous ai vus mourir, grands hommes trop célèbres,  
Et je fus le témoin de vos pompes funèbres.  
J'y vis marcher de front l'insolence et le deuil,  
Et la sédition suivre votre cercueil ;  
J'y vis sur votre tombe, outrageant le ciel même,  
Une éloquence impie abonder en blasphème,  
Et, sinistre héraut de projets affligeants  
De son respect des morts effrayer les vivants.  
Mais je n'ai jamais vu sur votre froide cendre,  
Malgré le culte vain où vous croyez prétendre,  
Écouter de son cœur le saint empressement,  
Un peuple tout entier s'incliner humblement.  
Triomphateurs d'un jour, votre gloire est futile,  
Vos tombeaux sont muets, votre cendre est stérile ;

Vous avez des prôneurs, mais, malgré leurs efforts,  
Quand le marbre vous couvre, on peut dire : Ils sont morts !  
Heureux Vincent de Paul, du séjour de la gloire,  
Abaisse tes regards sur ta propre victoire ;  
Souris à nos transports, daigne écouter nos chants,  
Accueillir notre hommage, agréer nos encens.  
Au bonheur des Français tu consacras ta vie,  
Sois encor dans le ciel l'Ange de ta patrie,  
Seconde de nos vœux la suppliante ardeur,  
Auprès de l'Éternel sois notre protecteur.  
Tu sus, durant des jours en misères fertiles,  
Adoucir les malheurs des discordes civiles,  
Rallier les Français trop longtemps désunis,  
Et d'un peuple haineux faire un peuple d'amis.  
Que ta châsse pour nous soit l'arche d'alliance,  
Et le gage sacré des beaux jours de la France.

D. J. F. CH.

## HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

---

### LIVRE IV. — De 1874 à 1918

---

#### CHAPITRE XIII. — M. BORÉ, Supérieur général (*suite*)

##### SOMMAIRE. — L'abbé Fiat au Grand Séminaire de Saint-Flour (*suite*)

Ce fut pendant l'année scolaire 1854-1855 que l'abbé Fiat commença à gravir les premiers degrés du sanctuaire. Le 3 mars 1855, il est introduit dans la cléricature par la tonsure. Il revêt officiellement l'habit clérical, la soutane; il dépose officiellement l'habit séculier; il meurt au monde et le monde meurt à lui; toujours il aimera cette noire soutane et toujours il la portera avec une sainte modestie et il avertira souvent les étudiants quand, sous prétexte de travaux manuels ou de jeux de ballon, ceux-ci se dépouilleront de la soutane et se revêtiront d'une simple casaque; il les grondera assez fortement et leur rappellera les prescriptions de l'Église et le symbolisme de ce vêtement.

On lui coupe les cheveux et il dit : « Le Seigneur est la part de mon héritage. » Il aura toujours souci d'avoir la tonsure fraîchement faite, il semble même qu'il manquera un peu à la modestie des yeux pour surveiller les étudiants ou séminaristes sur ce point; car, bien souvent, il dira aux directeurs de Saint-Lazare : « Pourquoi tels ou tels n'ont-ils pas la ton-



sure ? » De même, la modestie de la chevelure chez les jeunes gens le préoccupera toujours et une recherche sur ce point l'inquiétait beaucoup.

Mgr Lyonnet lui impose le blanc surplis, symbole de l'homme nouveau, Jésus-Christ, dont il doit se revêtir, et, pendant cette imposition, le chœur chante le psaume 23, qui glorifie l'homme aux mains innocentes, au cœur pur, à la bouche exempte de mensonge et de duplicité. C'est bien l'éloge du P. Fiat que l'on fait. La grâce de cette ordination a duré jusqu'à sa mort et nous l'avons connu, à soixante, à soixante-dix, à quatre-vingts ans, simple et droit, vrai Israélite, en qui la ruse n'existait pas, portrait de Jésus-Christ autant qu'un faible mortel peut l'être, marchant dans la justice et la sainteté véritable.

Quand la cérémonie est finie, M. l'abbé Fiat jouit des privilèges cléricaux. Parmi ces privilèges, il en est un dont il regrettera souvent la disparition pour ses chers jeunes gens : c'est celui de l'exemption du service militaire. Comme il fera prier pour que la loi qui oblige les séminaristes à aller à la caserne ne soit pas votée ! Comme il plaindra souvent, soit en public, soit en particulier, les pauvres jeunes gens jetés dans la fournaise ! Et comme il priera et fera prier et communier pour leur persévérance dans la vocation ! S'il avait vécu pendant la guerre et s'il avait été Supérieur général alors, comme il se serait intéressé aux chers mobilisés et comme il aurait sauvé bien des vocations qui se sont perdues !

Trois mois après la tonsure, le 2 juin 1855, il reçoit les Ordres mineurs ; c'est la montée vers l'autel. L'ostiariat d'abord, qui lui confie la garde et le soin de l'église matérielle, du temple. Il aimera toujours les édifices sacrés d'un culte particulier ; il donnera des sommes énormes pour en construire dans le monde

entier, particulièrement en pays de mission; il meublera d'ornements et de vases sacrés les églises pauvres et nues; il aimera que la chapelle de Saint-Lazare soit bien ornée; il connaîtra exactement les tapis et les fleurs que l'on met à certains jours et il fera ses délices, comme un enfant, d'admirer les beaux ornements, les beaux ostensoirs, les beaux reliquaires. Il sera scrupuleux observateur des moindres prescriptions liturgiques concernant les cérémonies; vrai portier, tel que la sainte Église l'avait averti d'être quand elle lui disait par Mgr Lyonnet : « Agissez toujours comme devant rendre compte à Dieu des choses précieuses conservées par ces clefs que vous touchez. »

Le portier fait une autre cérémonie : il sonne la cloche et l'évêque l'avertit de convoquer le peuple dans la maison de Dieu *ad distinctionem certarum horarum*. Le P. Fiat veillera avec une attention scrupuleuse à ce que la maison-mère soit, sur ce point, d'une fidélité exemplaire; il connaissait la minute exacte à laquelle on devait sonner l'Angélus le matin, ou le salut du Saint-Sacrement, ou le bréviaire, et il tirait sa montre, manifestant son étonnement qu'on ne sonnât pas à l'heure, à la minute, à la seconde presque, venant au secrétariat pour demander pourquoi on ne sonnait pas, envoyant un frère coadjuteur avertir le soin de cloche. Vraiment, il a eu, toute sa vie, la *fidelissima cura* que lui avait souhaitée Mgr Lyonnet dans la prière qui termine la collation de l'ostiarat. A Saint-Flour, il fut réglementaire et d'une scrupuleuse exactitude; pour ne pas manquer l'heure d'une seconde, il faisait pendre la corde sur son lit et il a raconté lui-même que parfois les rats descendaient par cette corde du grenier dans sa chambre.

Après l'ostiarat, le lectorat. Le Pontife rappelle d'abord que le lecteur doit lire l'Écriture, chanter les leçons et bénir le pain et les fruits. Le P. Fiat a été, toute sa vie, un lecteur de la Sainte Écriture : *verbi Dei relator* ; ce qu'il lisait de bouche, il le croyait de cœur et il s'efforçait de le réaliser dans ses actions. Il aimera toujours à lire la parole de Dieu dans les Pères, particulièrement dans saint Bernard, le dernier Père de l'Église, qui sera son auteur favori et à qui il empruntera des applications ravissantes. Pour ce qui est de la lecture publique, il voudra toujours qu'elle soit faite au réfectoire et, à partir de 1905, il la rétablira même à Gentilly.

Sa surdité l'empêchera de reprendre les lecteurs ; sans cette infirmité, il est probable qu'il aurait imité souvent le P. Boré, qui ne manquait pas de faire recommencer les passages moins bien lus. Cette même surdité l'empêchera de bien accomplir ce que le Pontife lui avait souhaité au jour de son lectorat, la fidélité à bien chanter. Sa voix n'était pas désagréable, mais elle n'était pas juste. Il avait à cœur qu'on chantât bien. Il fera venir des Bénédictins pour former les jeunes gens au chant grégorien ; il adoptera la prononciation romaine et parce que le Pape le désirait et parce que l'on affirmait que cette prononciation contribuait à la meilleure exécution du chant ; il payait sans compter les livres qu'on lui disait utiles pour la bonne exécution du chant. Il mettait son cornet à certains moments des offices et il disait ensuite son impression.

Il lui arrivait parfois de faire des quiproquos dans ses appréciations, comme, un jour, au Berceau-de-Saint-Vincent-de-Paul, il félicita chaleureusement les élèves de l'école apostolique d'un morceau qui avait été chanté par les orphelines ; ce qui donnait du

piquant à l'affaire, c'est qu'il commentait les paroles, les comparant avec le chant, et affirmait qu'il avait très bien entendu. Heureusement que les élèves ne rirent pas trop de la méprise du bon P. Fiat et qu'ainsi il ne se rendit pas compte de son erreur.

Cette même surdité lui faisait souvent troubler les morceaux les plus impressionnants par le bruit qu'il faisait alors, et, quand on lui disait ensuite qu'il avait gêné le célébrant pendant la préface ou le *Pater*, il était tout confus, s'excusant et, à l'occasion, disant au confrère qu'il n'avait eu aucune mauvaise intention, ce que tout le monde savait, mais ce qui édifiait cependant.

Le lecteur doit bénir. Le P. Fiat aura une dévotion spéciale pour les belles formules de bénédiction qu'on trouve dans le Rituel. Il en savourera et fera savourer le charme antique et simple, il goûtera la moelle cachée dans l'intime de leurs phrases sagement balancées, il vivra ces formules et les citera souvent avec beaucoup d'à-propos dans ses conférences et allocutions. Certainement, s'est réalisée la parole que l'évêque lui a dite quand il touchait les Saints Livres : « Si vous remplissez fidèlement et utilement votre office, vous aurez part à la récompense de ceux qui, dans les premiers temps de l'Église, ont bien administré la parole de Dieu. » Nous reviendrons sur ce sujet plus tard.

Après le lectorat, l'abbé Fiat reçoit l'exorcistat. Mgr Lyonnet lui communique le pouvoir de chasser les démons, de faire la police de la table de communion et de préparer l'eau pour le ministère. Avant de chasser le démon du corps des autres, l'exorciste doit d'abord délivrer son corps et son âme de la tyrannie du démon, commander à ses passions, être un empereur spirituel. C'est le beau spectacle que le P. Fiat

donnera toute sa vie. Il combattra avec soin les moindres manifestations des sept péchés capitaux, des sept têtes diaboliques. Il commandera à l'orgueil et, malgré les honneurs, les dignités, l'estime, les louanges, il restera humble comme un séminariste, rappelant souvent la condition modeste de ses parents, demandant souvent à être déchargé de la supériorité, commandant, non en dominateur tyrannique, mais en père affectueux.

Il commandera à la luxure, pour laquelle il conservera la sainte frayeur des âmes vierges. Un jour qu'il parcourait les grandes constitutions avec un confrère, il tombe sur le passage où l'on dit que l'on devrait déposer le Supérieur général s'il venait par impossible à pécher en cette matière ; l'angélique P. Fiat se mit à rougir : « Est-il possible ! Quoi ! Je pourrais me laisser entraîner par mes passions à ces horreurs et on me chasserait ! O misère ! ô faiblesse humaine ! »

Le P. Fiat commandera à la gourmandise ; il ne voudra jamais de plat particulier ; il mangera comme la communauté, comme les pauvres assis à côté de lui ; un jour que Mgr Freppel lui envoyait un bon plat qu'on avait servi aux évêques, le P. Fiat adressa par le geste un aimable remerciement à Monseigneur et donna le plat aux pauvres. Il aura même souvent peur que les portions qu'on lui sert ne soient des portions choisies exprès et quelquefois il laissera passer les premières portions servies et demandera les dernières.

En voyage, il ne mangeait presque pas et il blâmait toujours les sœurs qui lui préparaient des paniers remplis de toutes sortes de provisions ; s'il y avait des enfants dans le wagon, il prenait plaisir à leur distribuer tout le dessert que les sœurs avaient glissé dans le sac.

Il commandera à la paresse, ne perdant pas une minute, n'aimant pas les promenades dites de délassement, toujours occupé, travaillant sans relâche, se reposant d'un travail par un autre, préparant soigneusement ses allocutions, ne lisant presque pas le journal, y jetant à peine un regard rapide.

Il commandera à l'envie, ayant toujours soin, au contraire, de mettre les autres en avant, trouvant dans son cœur des délicatesses admirables pour faire plaisir à ses confrères, leur procurant souvent les honneurs qui devaient lui revenir.

Il commandera à la colère et, ici, la lutte sera plus vive. Il lui échappera parfois des vivacités, de petites colères, saintes assurément quant à l'intention, mais qu'il se reprochait ensuite, comme ayant dépassé la mesure. Quelles victoires admirables il a remportées sur ce monstre de la colère et que de fois, en présence de conduites qui auraient fait bondir les plus doux, il est resté calme et serein !

Il a commandé à l'avarice et, s'il a su, quand il était jeune, le prix des choses, cela ne l'a jamais attaché à l'argent, qu'il a dépensé, non pas avec prodigalité, mais à profusion, avec une libéralité qui lui valait en retour les trésors inépuisables de la Providence.

Le P. Fiat a donc triomphé du démon en son propre corps ; l'a-t-il chassé du corps des possédés ? A-t-il exorcisé quelqu'un ? Nous ne le savons pas ; mais il aimait à réciter les exorcismes contre Satan et les anges apostats qui ont été ajoutés au Rituel par Léon XIII et il avait aussi grande dévotion à la prière de la fin de la messe, par laquelle nous demandons que saint Michel précipite en enfer Satan et les esprits malfaisants.

L'exorciste n'est pas seulement empereur de ses passions, il est aussi médecin des âmes, comme le dit

le Pontife : « *Probabiles medici Ecclesiae.* » C'est ici que la parole s'est réalisée en grand. Le P. Fiat sera, toute sa vie, un médecin spirituel compatissant et puissant. Son bon cœur lui fera opérer des guérisons spirituelles merveilleuses. Bien des confidences nous ont révélé que telle vocation de missionnaire avait été sauvée par l'accueil paternel du bon Père, ou par une de ses lettres, qui mettait du baume sur la plaie, la cicatrisait, la fermait. Quelqu'un lui disait un jour qu'il était trop bon pour les jeunes gens. « C'est possible, répondit-il, mais je pense à l'avenir. Plus tard, il est inévitable qu'un jour ou l'autre, ils aient des difficultés, des tentations de quitter leur vocation, des journées où ils perdront la tête. Mais leur cœur leur rappellera que je suis leur père; ils m'écritont tout ce qu'ils ont sur le cœur; je leur répondrai comme à des fils et, Dieu aidant, ils resteront. » Un jour qu'une sœur désolée lui avait écrit une lettre découragée, il avait dicté une réponse à son secrétaire; puis, au moment d'envoyer la lettre, il se ravisa : « Non, déchirez cette lettre; je vais lui écrire quelques mots de ma main. Quand elle verra mon écriture, elle portera la lettre à son cœur et elle sera guérie. » La bonté de son cœur et la grâce céleste qu'il obtenait par ses prières ferventes ont fait de lui un médecin expérimenté.

L'exorciste avait autrefois comme fonction la police de la table sainte. Il veillait à ce que ceux qui ne communient pas laissent libre accès à ceux qui communient, ou bien il congédiait les pénitents à un moment déterminé de la messe. Le P. Fiat aura plus tard quelque peine à s'adapter de suite et entièrement aux directions de Pie X, concernant la communion fréquente et quotidienne; les multiples recommandations faites par saint Vincent de ne pas communier

plus souvent que les jours marqués l'arrêteraient quelque temps dans la pleine adhésion pratique. Mais ce ne fut qu'un court moment et il comprit bien vite que la doctrine de saint Vincent, comme celle de saint François de Sales, comme celle de n'importe quel saint, doit céder devant les directions du Vicaire de Jésus-Christ. Alors il voguera à pleines voiles sous le large souffle venu du Vatican. Il exercera la police de la table sainte, non plus pour prémunir contre la singularité et recommander l'uniformité, mais pour engager les sœurs à suivre librement les inspirations de leur cœur et celles du Saint-Esprit.

Le dernier ordre que M. l'abbé Fiat reçut, le 2 juin 1855, fut l'acolytat. L'acolyte a une double fonction : il veille au luminaire et il présente la matière du sacrifice de la messe. En vue de la première fonction, le Pontife lui rappelle que sa lumière doit briller devant les hommes, qu'il doit rejeter les œuvres des ténèbres, que le fruit de la lumière spirituelle est la bonté, la justice, la vérité, que la lumière visible qu'il porte figure la lumière invisible et spirituelle que doivent répandre ses mœurs. C'est encore ici la description de l'édification que répandra, toute sa vie, le P. Fiat. Quiconque le voyait, soit à l'autel, soit en tout autre lieu, était éclairé d'une vive lumière surnaturelle. Il en imposait, non pas par sa majesté, comme le P. Étienne, mais par sa sainteté, par la lumière qui semblait se dégager de son front, de ses yeux, de son extérieur tout entier. Il attirait à lui, non par l'effet de la nature, de la régularité des traits, de la couleur du visage, mais par une vertu surnaturelle qui sortait de lui, de ses yeux surtout, et qui pénétrait jusqu'au plus intime de votre âme, non pour la subjuguier, la terrasser, l'abattre, mais pour la gagner, la dilater, la mettre à l'aise.



L'acolyte doit préparer et présenter à l'autel le vin et l'eau, qui rappellent, dit le Pontifical, le sang et l'eau qui ont coulé du côté de Jésus ouvert par la lance. Le P. Fiat rappellera souvent dans ses conférences cette scène de la Passion; il aimera à se cacher dans cette plaie du cœur de son Maître; il développera beaucoup dans la double famille la dévotion au Sacré-Cœur et, comme le Pontifical dit aux acolytes que le Seigneur est l'origine de la bonté, et demande, pour eux, la rosée de l'amour de Dieu et de la piété, on peut dire, sans être contredit, que le P. Fiat a vécu, toute sa vie, ces considérations mystiques du Pontifical et qu'il a puisé abondamment, dans ce Cœur de Jésus, la bonté et la charité, lui offrant tous les jours à la messe, en même temps que le vin et l'eau matériels qui devaient être changés au sang de Jésus-Christ, le vin généreux de son cœur ardent et l'eau vive de son âme toute pure. En entendant ou lisant ces réflexions, les familiers du P. Fiat reconnaîtront son genre de mysticisme, puisé dans saint Bernard, saint Bonaventure et Bellarmin, ses auteurs préférés.

Quelque temps après l'ordination, M. l'abbé Fiat reprit le chemin de Glénat pour y passer les vacances et pour y exercer les ordres qu'il venait de recevoir.

L'année scolaire 1855-1856 devait être aussi, pour lui, une année de grâce et de bénédiction, car c'est à cette époque qu'il reçut les ordres sacrés du sous-diaconat et du diaconat.

Ce fut le 16 février 1856 qu'il se donna définitivement à Dieu par le sous diaconat. Une note que nous avons trouvée au secrétariat dit qu'il fut dispensé du titre et des interstices. Cette note nous étonne, et nous pensons qu'il y a confusion. On ne peut pas être ordonné sans un titre quelconque, soit le

titre de sa fortune personnelle, soit le titre du service du diocèse, soit le titre de quelque bénéfice peut-être cette note veut-elle dire qu'il n'a pas eu de titre familial ou personnel, sa famille étant pauvre et ne pouvant lui constituer un capital qui assurerait son honnête entretien; nous verrons bientôt que la liquidation des biens laissés par ses parents n'était pas encore faite et que sa maison paternelle devait être bien misérable, puisqu'elle devait s'écrouler pendant les vacances de 1856. L'abbé Fiat fit le pas sans appréhension. Encouragé par son directeur, M. Sylvain Valette, se confiant en Dieu, il fit le pas qui mettait un abîme entre lui et le monde et qui le consacrait définitivement et sans retour au service de Dieu, à la pratique de la chasteté virginale.

Suivent les litanies des saints pendant que l'abbé Fiat est prosterné la face contre terre. Que dit-il à Dieu dans ce moment inoubliable? Ce secret nous sera révélé dans l'éternité. Mais cette cérémonie l'impressionnait toujours à chacune des nombreuses ordinations de Saint-Lazare et de douces larmes venaient quelquefois à ses yeux.

Après les litanies vient l'admonestation. « Si jusqu'ici vous avez été lents, somnolents, adonnés au vin, peu honnêtes, soyez maintenant assidus, vigilants, sobres, chastes. » L'abbé Fiat avait été, avant son ordination, empressé à se rendre à l'église et il le sera toute sa vie, étant toujours, à Saint-Lazare, un des premiers à l'oraison. Nous devons avouer qu'il a toujours été un peu somnolent dans les offices où il y avait prédication, jusqu'à incommoder quelquefois les voisins; mais sa surdité excuse en grande partie cette somnolence, il ne voulait pas prendre un livre pendant le sermon, pour ne pas malédifier, et alors la somnolence venait lui fermer les yeux. Nous ne parlons ni de sa

sobriété ni de sa chasteté, qui ont toujours été admirables.

Le Pontife souhaite au sous-diacre de se conduire de telle façon qu'il puisse plaire à Dieu, et lui souhaite les sept dons du Saint-Esprit. Parmi ces dons, ceux qui ont brillé d'un éclat particulier dans le P. Fiat sont le don de crainte, qui le faisait trembler à la pensée des jugements de Dieu, particulièrement du Purgatoire; le don de piété filiale, qu'il avait à un degré très éminent, étant véritablement comme un enfant avec Dieu son Père; le don de force, qu'il a manifesté dans le support des mille difficultés de son généralat; le don de sagesse, qui se traduisait par cette onction pénétrante avec laquelle il parlait des choses de Dieu et ravissait ceux qui l'entendaient.

En imposant l'amict, Mgr Lyonnet lui avait souhaité *castigatio vocis*. Le souhait s'est bien réalisé; jamais supérieur n'a plus aimé le silence à la Maison-Mère et n'a parlé avec plus de force contre les manquements au silence dans les corridors. Ses avis sur ce point étaient fréquents et fortement motivés.

A partir de l'ordination, le jeune sous-diacre est tenu au bréviaire. Depuis le 16 février 1856, l'abbé Fiat l'a récité dans la sainte Église de Dieu, tant pour les vivants que pour les morts, et l'on peut dire, à en juger par sa tenue extérieure, qu'il l'a toujours récité *digne, attente ac devote*. Ce n'est pas qu'il aimât que le livre fût très beau, richement relié et doré. Au contraire, il voulait que le bréviaire fût simple et, une année que le procureur avait donné aux jeunes sous-diacres des bréviaires à tranche dorée, il fit remplacer cette dorure par une simple couleur rouge, restant en cela, comme dans le reste, fidèle à la sainte pauvreté, dont il était l'époux, aussi bien que saint François d'Assise.

Mais s'il ne voulait pas un riche bréviaire, il voulait une récitation parfaite du bréviaire; il a souvent protesté avec véhémence, pendant l'office en commun, contre la précipitation de quelques-uns; il voulait qu'on observât parfaitement le tableau des recommandations qui se trouve à la porte de la salle d'oraison et il ne cachait pas sa joie lorsqu'aux grandes fêtes, les préchantres venaient dire le *Venite exultemus* au milieu de la salle d'oraison entre les deux chœurs. Il était difficile pour dispenser du bréviaire en commun, même pendant les vacances, à Gentilly, et il ne cédait qu'à la dernière extrémité. Pour Saint-Lazare, il était intransigeant; il y avait toujours bréviaire en commun, même les jours de congé, même les dimanches. Qu'il récitât son bréviaire avec attention, beaucoup l'ont expérimenté lorsqu'ils allaient chez lui, pour lui demander une permission et qu'ils attendaient debout devant lui, plusieurs minutes, sans qu'il les vît, tellement il était plongé dans sa prière. Il lisait souvent des traductions, des commentaires des psaumes, pour mieux profiter des richesses inépuisables du bréviaire et, parmi ces commentaires, il affectionnait particulièrement ceux de Bossuet et de Bellarmin.

Le 17 mai de la même année 1856, il recevait le diaconat avec dispense d'interstices, car, à cette époque, il fallait une année d'intervalle entre le sous-diaconat et le diaconat.

La cérémonie est précédée de l'enquête. L'archidiacre vient demander à l'évêque d'élever à la charge de diacres les sous-diacres présents; c'est une cérémonie que le P. Fiat fera bien souvent plus tard pour ses chers jeunes gens; car, comme l'évêque aime à ordonner ses enfants du séminaire, le P. Fiat a toujours donné à ses enfants les étudiants cette grande marque d'affection d'assister à leur ordination.

Le diacre reçoit le pouvoir de servir à l'autel, de baptiser et de prêcher. Nous ne savons pas si le P. Fiat a jamais baptisé quelqu'un, mais il a servi à l'autel et il a prêché. Ce service à l'autel a diminué au fur et à mesure qu'il montait en dignité et, lorsqu'il fut devenu assistant, il ne fit plus que chanter la messe. Quant à la prédication, il la fit jusqu'à sa mort, et il la fit, comme le recommande le Pontifical, *ornatu sancto, praedicatu divino, exemplo perfecto*. Dans les vacances qui suivirent son ordination, il commença à exercer le pouvoir qu'il avait reçu. L'abbé Dubois, son précepteur, nous a transmis à ce sujet un fait curieux :

« La veille de l'Assomption, au moment de dîner, Antoine Fiat ne parut pas; on le cherchait partout sans le trouver. Son frère Pierre eut l'idée d'aller au pressoir, éloigné de la maison d'environ deux cents mètres; comme il s'en approchait, il entendit quelqu'un qui criait; il se hâta d'arriver, craignant un malheur; la porte était fermée; il reconnut alors que c'était son frère Antoine qui débitait à haute voix un sermon sur la sainte Vierge, qu'il devait adresser, le lendemain, aux fidèles de sa paroisse natale. Debout sur un siège de bois, il le prononçait avec autant de feu et de zèle que s'il eût été dans une vaste église, remplie de chrétiens avides d'entendre sa parole pour la première fois.

« Pierre ne le déranga pas et l'écouta fort attentivement en se tenant toujours à la porte. Quand il comprit qu'Antoine était sur le point de finir, il se hâta de revenir à la maison.

« Antoine arriva bientôt après; il était tout rouge; il paraissait fort préoccupé et fatigué.

« — D'où viens-tu, mon cher? lui demanda Pierre. Nous t'attendions avec impatience depuis quelque

temps; toutes sortes d'idées nous traversaient l'esprit.

Antoine ne répondit rien.

« Alors Pierre lui dit : « Mon pauvre ami, je t'ai entendu; tu as prêché ton sermon de demain; si tu le dérites à la paroisse comme tu l'as dérité au pressoir, personne ne dormira et les habitants de Glénat seront satisfaits de ta première prédication; M. le curé et M. l'abbé seront très contents.

« — Je te prie de n'en rien dire à personne, répondit Antoine; parce qu'on pourrait croire que j'ai perdu le peu de bon sens que le bon Dieu m'a donné. »

Tel Antoine Fiat était jeune diacre, âgé de vingt-quatre ans, tel il était cinquante ans plus tard. Il était toujours obligé de changer de linge quand il avait prêché à la Communauté, tellement il le faisait avec force, et, quand il était assistant de la Maison-Mère, ses confrères trouvaient que, vraiment, il parlait quelquefois trop fort. On aurait dit une lutte corps à corps avec le défaut qu'il attaquait. Vraiment, le diaconat lui avait donné la force dont parle le Pontife à l'imposition des mains : *Accipe Spiritum Sanctum ad robur et ad resistendum diabolo.*

Le Pontifical mentionne plusieurs fois le nom du premier diacre, Étienne, patron des diacres. Le P. Fiat eut toujours à cœur que cette fête fût célébrée solennellement à Saint-Lazare; il se prêtait volontiers à la petite séance organisée le soir après les offices; aussi nous nous étonnons que, lorsqu'on voulut rappeler par une image l'anniversaire de son diaconat, on prit comme sujet, non pas saint Étienne, ce qui s'imposait, mais saint Stanislas Kostka, qui est sans doute un saint, mais pour lequel nous ne savons pas si le P. Fiat a eu dévotion particulière.

Le P. Fiat, comme le diacre Étienne, aima toujours les pauvres. Déjà, au grand séminaire, il accompa-

pagnait d'ordinaire celui des directeurs qui, dans une petite chapelle située devant la porte d'entrée du grand séminaire, prêchait aux pauvres le mois de Marie, la neuvaine des morts, etc. Cet amour des pauvres, fruit de son diaconat, ira toujours grandissant. Chacun sait qu'il voulut, à partir du jour où il fut élu supérieur général, dîner à la petite table des pauvres au réfectoire de Saint-Lazare; il voulait que les pauvres fussent toujours reçus avec cordialité; il présidait la clôture de la retraite qu'on leur prêchait à Saint-Lazare et il les servait lui-même à table avec les diacres et quelques sœurs.

Terminons ce chapitre de sa vie au grand séminaire de Saint-Flour par deux appréciations bien élogieuses. L'une est d'un de ses condisciples : « L'abbé Fiat fut par excellence l'homme de la règle »; l'autre est de son supérieur, M. Péreymond : « Ce jeune homme est très bon sous tous les rapports; c'est le modèle du séminaire; il a un très bon caractère; il est d'une conduite exemplaire, d'une vertu solide, d'une piété édifiante. En somme, c'est un jeune homme déjà formé. »

Édouard ROBERT.

## NOS CAUSES

Ce titre semble annoncer du nouveau; mais ce qui n'est pas nouveau, c'est le désir d'un grand nombre de Missionnaires et de Filles de la Charité d'être renseignés sur les Causes de béatification et de canonisation des membres de la double famille de saint Vincent de Paul. Ce désir, d'ailleurs, ne répond-il pas au but de nos *Annales*, qui est de faire connaître aux Missionnaires et aux Filles de la Charité les événements importants concernant la double famille? Ainsi, cette pieuse et innocente curiosité de connaître les progrès de nos causes de béatification et de canonisation s'allie à la fin visée par la publication de nos *Annales* : nous édifier mutuellement par la pratique de notre sainte vocation. Pour nous, c'est avec un très vif plaisir que nous lisons les nouvelles que, plusieurs fois, les *Annales* ont données à ce sujet.

Ce préambule fera penser que nous nous proposons de faire paraître ici, sous ce titre « Nos Causes », une série d'articles. Et pourquoi non? pourrions-nous répondre. Nous serions trop heureux de nous entretenir souvent, avec nos chers confrères et les Filles de la Charité, de ces causes, qui sont si véritablement nôtres et qui peuvent nous inspirer un amour toujours croissant pour les deux familles de saint Vincent.

Mais il ne faut pas s'illusionner sur la possibilité subjective et objective d'une telle publication. En effet, nous ne pourrions pas toujours trouver le temps nécessaire à la préparation d'articles d'une telle importance; de plus, il ne serait pas toujours possible d'avoir



prêt, en deux ou trois mois, les matériaux complets de tels articles; car il est bon de dire que les progrès de ces causes dépendent de tant de facteurs, qu'on ne peut fixer de date à leur réalisation.

Sans nous engager dans une publication méthodique et périodique, nous avouons que, de tout notre cœur, nous désirons pouvoir le faire et que nous le ferons le plus souvent possible. Si cette incertitude a pour effet de provoquer chez nos lecteurs une plus grande curiosité, en les portant, dès la réception du fascicule des *Annales*, à le feuilleter rapidement pour y découvrir l'article sur « Nos Causes », nous en serons très heureux. Ne pouvant les intéresser par nous mêmes, nous le ferons du moins par la surprise que nous leur causerons.

Quelles sont donc « Nos Causes », les Causes de béatification et de canonisation concernant les Missionnaires et les Filles de la Charité?

Pour le moment, sont en cours les Causes de béatification suivantes :

1. — Celle du Vénérable Justin de Jacobis, parure de la province de Naples, supérieur de la Mission et premier préfet apostolique d'Abyssinie; cause introduite en 1904.

2. — Celle de la Vénérable sœur Catherine Labouré, la privilégiée de Marie dans les apparitions de la Médaille miraculeuse; cause introduite en 1907.

3. — Celle de la Servante de Dieu sœur Marguerite Rutan, Fille de la Charité, mise à mort, dit-on, en haine de la foi, le 13 avril 1794; cause introduite en 1917.

4. — Celle de la Servante de Dieu sœur Louise Borgia, fondatrice (avec M. Durando, prêtre de la Mission de Turin) des Sœurs de Nazareth; cause introduite en 1916.

5. — Celle du Serviteur de Dieu Félix de Andreis, gloire de notre province de Rome, supérieur et fondateur de la Mission en Amérique septentrionale; cause introduite en 1918.

6. — Celle du Serviteur de Dieu Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, mis à mort, dit-on, en haine de la foi, le 3 mars 1796; cause introduite en 1929.

A ces causes s'ajouteront celles pour lesquelles le procès diocésain informatif est terminé ou en cours :

7. — Celle de la Servante de Dieu Élisabeth Seton, fondatrice et première supérieure des Filles de la Charité aux États-Unis d'Amérique.

8. — Celle du Serviteur de Dieu Jean Le Vacher, prêtre de la Mission, mis à mort, dit-on, en haine de la foi, à Alger, le 26 juillet 1683.

9. — Celle du Serviteur de Dieu Marc-Antonio Durando, supérieur des prêtres de la Mission de Turin, cofondateur des Sœurs de Nazareth.

10. — Celle du Serviteur de Dieu Quinto Sié, catéchiste de notre vicariat de Kiu-Kiang, mis à mort, dit-on, en haine de la foi, le 17 novembre 1857.

11. Celle du Serviteur de Dieu François-Léonard Martelet, mis à mort, dit-on, en haine de la foi, à Grenoble, le 9 février 1798.

12. Celle des deux missionnaires et des dix Filles de la Charité, massacrés, dit-on, en haine de la foi, à Tientsin, le 21 juin 1870.

Voici maintenant les causes de canonisation :

13. — Celle du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre, martyr, élevé aux honneurs des autels en 1889.

14. — Celle du bienheureux François-Régis Clet, martyr, élevé aux honneurs des autels en 1900.

15. — Celle de la bienheureuse Louise de Marillac, cofondatrice des Filles de la Charité, élevée aux honneurs des autels en 1920.

16. — Celle des bienheureuses Madeleine Fontaine, Françoise Lanel, Thérèse Fantou et Jeanne Gérard, martyres, élevées aux honneurs des autels en 1920.

17. — Celle du bienheureux Ghèbrè-Michaël, martyr, élevé aux honneurs des autels en 1926.

18. — Celle des bienheureux Louis-Joseph François et Jean-Henri Gruyer, martyrs, élevés aux honneurs des autels en 1926.

Voilà donc, pour l'instant, les Causes qui demandent la contribution de n<sup>os</sup> prières et de notre action pour pouvoir progresser à notre édification et consolation. Nous disons « pour l'instant », car nous pensons à tant d'autres confrères et sœurs dont la vie fut d'une sainteté peu commune, et nous nous demandons souvent pourquoi, dans le passé, on fut si réservé dans l'introduction des Causes des confrères et sœurs. En tous les cas, prions ensemble et avec enthousiasme pour le bon succès des Causes en cours; vous le ferez avec tout votre amour pour la double famille de saint Vincent; et nous, nous promettons de le faire avec tout notre cœur et notre énergie. Ainsi nous travaillerons ensemble à cette importante affaire, qui regarde la gloire de Dieu.

Mais à quel point se trouvent ces Causes? doivent se demander beaucoup de Missionnaires de Filles de la Charité. Désir et curiosité trop justifiés, auxquels nous voulons donner une réponse, qui est loin d'être complète. Cette première réponse dira ce que la Providence nous a accordé en cette première année comme gages des résultats consolants qu'elle nous prépare dans l'avenir.

Voici donc les pas plus ou moins décisifs faits par quelques-unes de nos Causes. Nous remercierons ensemble le Seigneur, en lisant les décrets de la

Sacrée Congrégation des Rites obtenus aux dates suivantes :

1. — Au 23 mars 1929, décret pour les lettres rémissoriales à l'archevêque de Turin pour le procès apostolique sur un miracle opéré, dit-on, par l'intercession de sœur Catherine Labouré.

2. — Au 24 avril, décret pour la nomination du cardinal Lépicier comme Ponent de la cause du Vénérable Justin de Jacobis, en remplacement du cardinal Vico, décédé.

3. — Au 12 juin, décret d'introduction de la cause du Serviteur de Dieu Pierre-René Rogue.

4. — Au 22 juin, décret pour les lettres rémissoriales à l'évêque de Ljubljana, touchant le procès apostolique sur un miracle opéré, dit-on, par l'intercession de la bienheureuse Louise de Marillac.

5. — Au 22 juin, décret pour les lettres rémissoriales à l'archevêque de Palerme, pour le procès apostolique sur un miracle opéré, dit-on, par l'intercession de la même bienheureuse Mère.

6. — Au 22 juin, décret pour les lettres rémissoriales à l'archevêque de Florence, pour le procès apostolique, sur un miracle opéré, dit-on, par l'intercession du vénérable Justin de Jacobis.

7. — Au 28 juin, décret pour l'ouverture du procès de non-culte pour la cause du Serviteur de Dieu Pierre-René Rogue.

8. — Au 16 octobre, décret pour l'ouverture du procès fait à Ljubljana.

9. — Au 3 décembre, décret pour la traduction et la revision du même procès fait à Ljubljana.

Nous avons, en outre, obtenu de la même Congrégation deux autres décrets qui vont faire avancer la cause de M. de Andreis et celle de Quinto Sié : la copie publique du procès de non-culte du Serviteur

de Dieu Félix de Andreis, qui ouvre la voie au procès apostolique; et la copie publique du procès ordinaire du martyr du catéchiste Quinto Sié, qui prépare l'introduction de sa cause.

Après ce coup d'œil rapide sur nos Causes en général, la prochaine fois nous traiterons de quelque Cause en particulier. Nous le ferons selon les vues de la Providence, à laquelle nous dédions tout notre travail, et nous comptons sur l'efficacité de vos prières, que nous demandons instamment et que, de notre côté, nous espérons continuer à tous nos chers confrères et sœurs, dans l'amour de notre commun Père, saint Vincent de Paul.

Joseph SCOGNAMILLO,

i. p. d. l. M.

(*Annali della Missione*, 1930, n° 1.)

# EUROPE

---

## FRANCE

---

### PARIS

7 novembre. — Fête du Bienheureux Perboyre. Dans la *Revue d'Histoire des Missions*<sup>1</sup>, M. Auffray nous apprend que Don Bosco avait un culte pour notre Bienheureux. « En 1855, écrit-il, un de ses premiers disciples étant entré dans sa chambre, fut tout surpris de voir, suspendu à la muraille, un nouveau cadre. « Qui est ce prêtre? » demanda-t-il. — « Un ardent missionnaire, Gabriel Perboyre, martyrisé il y peu d'années en Chine. » Et comme se parlant à lui-même : « Oh ! comme je voudrais que mes fils, eux aussi, aillent là-bas, dans cet Extrême-Orient ! Ah ! si le Seigneur m'accordait douze prêtres selon mon cœur, nous partirions ensemble ! »

Cette année, la fête du martyr a été célébrée solennellement dans notre chapelle de la Maison-Mère, où reposent ses restes. Grand'messe à neuf heures, vêpres à quatorze heures, sermon par M. Mantelet, salut, vénération des reliques. C'était jeudi ; donc pas de classe. M. Collard, directeur de l'*Œuvre du Bienheureux Perboyre*, en profita pour inviter les petits garçons des orphelinats de Saint-Louis, Ménilmontant, Reuilly, L'Hay et Saint-Bernard, ainsi que les

1. *Les Missions Salésiennes*, numéro du 1<sup>er</sup> décembre 1929. p. 482.

séminaristes de Gentilly. Parmi les prières sorties du cœur de ces enfants, il y en avait sans doute qui ressemblaient à celle-ci : « O mon Dieu, accordez-moi la grâce d'aller en Chine, faites de moi un martyr de la foi ! »

13 novembre. — Dans le discours qu'il a prononcé aujourd'hui, après le dîner de la *Revue des Deux Mondes*, M. Pierre Benoit, président de la Société des Gens de lettres, a parlé de notre collège d'Antoura et de son supérieur; ce qu'il en a dit mérite d'être reproduit :

« Ce métier de bibliothécaire que j'avais exercé rue de Grenelle, dans le plus notoire de nos établissements laïques, je l'ai repris un jour dans le Liban, au collège d'Antoura, lieu glorieux entre tous, immortalisé par le passage de Lamartine et la description qu'il en a laissée. J'essayais d'aider le supérieur, le R. P. Sarloutte, de mettre un peu d'ordre dans ses collections saccagées par les Turcs. « Ah ! me disait-il « entre temps avec un soupir, si au moins, quand vous « serez revenu en France, vous pouviez nous décrocher « un abonnement à la *Revue des Deux Mondes* ! » Le P. Sarloutte, Monsieur le Directeur, ne manquera pas d'être un peu surpris de la publicité avec laquelle je vous transmets sa requête. Mais qu'importe si cette requête aboutit !... Et je sais qu'elle aboutira; je sais que vous y ferez droit, parce que, de toutes les vertus que nous aimons en vous, il en est une que nous saluons avant toutes les autres, c'est votre culte pour tout ce qui peut concourir au rayonnement moral et intellectuel de ce pays. Toute œuvre qui tend à ce but est assurée d'avance de votre appui. »

Le directeur de la *Revue des Deux Mondes* promet que M. Sarloutte « recevrait régulièrement la *Revue*

comme un hommage à la belle besogne... que font les missionnaires à l'étranger<sup>1</sup> ».

18 novembre. — C'est aujourd'hui que nous apprenons la nomination de M. Jean Verdier, Supérieur général de Saint-Sulpice à l'archevêché de Paris. Donnons ici quelques détails sur le passé de l'éminent prélat :

« Lorsque M. Verdier, en octobre 1905, arriva au grand séminaire de Paris pour y exercer les fonctions de directeur et pour y enseigner la théologie morale aux élèves de troisième année, il y venait accompagné d'une réputation déjà solidement assise. On aimait à répéter entre séminaristes que le nouveau directeur, originaire de l'Aveyron, comme beaucoup d'autres de ses confrères, avait fait preuve au grand séminaire de philosophie de Lyon, dont il arrivait, des plus éminentes qualités. On ne vantait pas seulement son zèle pour la maison de Dieu, l'ardeur avec laquelle il avait travaillé à la construction de la maison d'Alix et particulièrement à l'embellissement de la chapelle; on parlait, en récréation, de son esprit largement ouvert, de la sympathie avec laquelle il s'associait à certains enthousiasmes et aussi de la prudence avec laquelle il savait mettre en garde les jeunes gens trop prompts contre les emballements de leur génération ou de leur âge. Et l'on se réjouissait à la pensée de trouver en lui un conseiller aussi sûr qu'un ami fidèle et dévoué.

« On le vit enfin et on apprit à le connaître autrement que de réputation. Ceux qui ont assisté alors à ses cours de morale en ont gardé la plus vive impression. Le cours portait sur la justice et les contrats;

1. *Revue des Deux Mondes*, numéro du 1<sup>er</sup> décembre 1929.



traités difficiles en eux-mêmes, rendus plus difficiles encore par la curiosité inlassable des auditeurs. M. Verdier interrogeait beaucoup, il posait des cas de conscience; il écoutait aussi les objections; il provoquait les difficultés, et parfois ses élèves s'imaginaient que le professeur allait se trouver impuissant à répondre, où tout au moins qu'il esquiverait la question vraie par un subterfuge déconcertant. M. Verdier bonnement laissait dire; mais, vers la fin du cours, il ramassait toutes les idées qui venaient d'être échangées; il les groupait en une synthèse puissante; il formait un faisceau indestructible d'arguments et de conclusions, qu'il nous dictait avec calme, et dont la force nous étonnait. Aujourd'hui encore, quand nous pensons à ce cours de morale, nous restons émerveillés de la clarté de son ordonnance et de la solidité de son argumentation. Ainsi avons-nous appris à traiter des grands problèmes actuels du salaire, des syndicats, du juste prix, que sais-je encore? M. Verdier nous enseignait la traditionnelle doctrine de l'Église; mais ce que d'autres peut-être auraient fait froidement, il le faisait, lui, avec tout son cœur, et notre jeunesse s'enthousiasmait pour le maître autant que pour les théories généreuses qu'il nous apprenait, en les appuyant sur les Encycliques de Léon XIII. Parfois, souvent, la discussion reprenait après la classe : on avait alors, à Saint-Sulpice, la tradition du « petit quart »; mais ce qui devait à peine durer un quart d'heure se prolongeait volontiers une demi-heure ou plus et il fallait que le professeur trop dévoué rappelât à la sagesse des disciples trop ardents ou trop curieux.

« Peu de temps — un peu plus d'un an après son arrivée à Saint-Sulpice — M. Verdier, avec tout le séminaire, dut émigrer rue Notre-Dame-des-Champs,

puis rue du Regard. Il fut un des grands artisans de la construction de la rue du Regard. Le bâtisseur de Francheville se retrouva lorsqu'il s'agit de préparer aux séminaristes de Paris leur domicile et, de nouveau, la chapelle obtint de lui des soins attendris ; n'est ce pas à lui qu'on doit le dessin du tabernacle, pour lequel il s'est inspiré de la description traditionnelle de l'arche d'alliance ?

« A partir du moment où avait été organisée la Communauté de la rue du Regard, M. Verdier avait partagé avec M. de Foville la charge de faire la lecture spirituelle aux séminaristes. On ne peut guère imaginer un contraste plus grand que celui qui existait entre ces deux hommes, également vertueux et également dévoués à la formation des âmes sacerdotales. Les séminaristes les aimaient et les admiraient l'un et l'autre. Lorsque, à Pâques 1909, M. de Foville fut enlevé à leur respectueuse sympathie, ils ne purent se consoler de sa mort qu'en apprenant que M. Verdier était nommé directeur du séminaire.

« Je ne puis suivre ici, dans le détail de sa vie occupée, le directeur de Saint-Sulpice. De plus en plus, le clergé de Paris apprenait à goûter le moraliste éminent qu'il possédait en M. Verdier, et nombreux étaient les prêtres qui venaient lui confier le soin de leur âme ; quant aux séminaristes, ils ne se lassaient pas de l'entendre ; et ce fut, pour eux, une triste nouvelle que celle, en 1912, de la nomination de M. Verdier comme supérieur au séminaire des Carmes.

« La tâche du nouveau supérieur était assurément difficile. Il s'agissait de succéder à cet homme irremplaçable qu'était M. Guibert et, sans le faire oublier, de maintenir les traditions de la vieille maison des Carmes. M. Verdier donna, en cette œuvre, toute sa

mesure. Il ne chercha pas à imiter M. Guibert; ce qui eût été impossible. Il se contenta d'être lui-même, et cela suffit. Sous sa direction, le séminaire de l'Institut catholique traversa la période douloureuse de la guerre; puis, après ces années pénibles, il ressuscita, en même temps que le reste de la France. Extérieurement d'abord, car il y avait bien des tâches à accomplir, bien des réparations à faire à l'antique demeure. Les murs furent recrépis, l'électricité installée dans toutes les cellules, le chauffage central posé, le mobilier de la maîtrise renouvelé, le jardin peuplé de monuments commémoratifs des martyrs de la Révolution ou des victimes de la guerre. Le renouvellement intérieur fut encore plus profond. Jadis, seuls ou presque seuls, des prêtres venaient demander au séminaire des Carmes la vie régulière dont ils avaient besoin pour profiter des leçons de l'Institut catholique. Après la guerre, les séminaristes se multiplièrent, venus de tous les coins non seulement de la France, mais de l'Europe et presque du monde. Il fallut, pour eux, assouplir le règlement, l'adapter aux conditions désormais nouvelles de la vie, le rendre propre à gouverner à la fois des prêtres et des aspirants au sacerdoce. Comme en se jouant, M. Verdier fit face à tout. Lorsqu'on allait le trouver dans son vaste cabinet, tout peuplé de livres, il vous accueillait en souriant, et l'on aurait cru qu'il n'avait rien autre chose à faire qu'à vous recevoir. Mais à peine étiez-vous parti qu'il se remettait au travail; et ce travail ininterrompu se prolongeait bien au delà de l'heure fixée pour le coucher des séminaristes.

« Au gouvernement du séminaire des Carmes, M. Verdier ajoutait des tâches de plus en plus nombreuses. Directeur, avec Mgr Baudrillart et le R. P. Bainvel, de la *Revue apologétique*, secrétaire de

l'Association du mariage chrétien, professeur de morale à l'Institut catholique, prédicateur autorisé de retraites ecclésiastiques en de très nombreux diocèses de France, conseiller écouté de M. Garriguet dans la conduite de la Compagnie de Saint Sulpice, collaborateur fidèle de plusieurs revues ; ni les charges, ni les années n'avaient de prise sur lui.

« Finalement, il fut nommé vice-supérieur de Saint-Sulpice, et, à la place de M. Garriguet, ce fut lui qui fit la visite des séminaires dirigés par ces Messieurs de la Compagnie. Il était, dès lors, facile de prévoir qu'il serait appelé un jour au poste suprême. Lui-même le savait, et il s'en inquiétait, car il s'était si bien identifié au séminaire des Carmes qu'il redoutait le jour où il devrait le quitter.

« Ce jour est venu en juillet dernier. A ce moment, les électeurs qui forment le conseil de Saint-Sulpice ont choisi M. Verdier pour remplacer M. Garriguet. Et l'élu n'a pu que s'incliner devant un choix qui était également agréable au Souverain Pontife et au cardinal Dubois. »

Ce dernier estimait particulièrement M. Verdier ; non content de l'avoir fait chanoine honoraire de son église métropolitaine, il lui donna, avant la mort de M. Garriguet, des lettres de vicaire général et demanda pour lui à Rome le titre de protonotaire apostolique.

Cette nomination présentait ce caractère profondément émouvant que, sollicitée par le cardinal, alors qu'il sentait déjà ses forces décliner, elle fut reçue par lui peu de temps après son opération. « Avant de quitter sa demeure épiscopale pour la clinique de Saint-Jean-de-Dieu, précise le communiqué officiel, Mgr le cardinal recommanda avec insistance à son secrétaire de publier cette nomination. » « Elle a

ainsi la gravité d'un testament; elle est le dernier témoignage du vénéré défunt à l'égard de Mgr Verdier, la marque suprême d'un prélat qui n'avait pas été élevé à Saint-Sulpice, à l'égard de la Société de de prêtres qui dirige avec un dévouement incomparable le grand séminaire de son diocèse<sup>1</sup>. »

M. Verdier devenait ainsi Mgr Verdier. Il pensait en avoir fini avec les honneurs; ce n'était qu'un commencement. L'année 1929 n'avait pas achevé son cours qu'il était archevêque de Paris et cardinal. Depuis son origine, la Compagnie de Saint-Sulpice n'avait eu aucun de ses membres élevé à cette éminente dignité. Les enfants de M. Vincent se réjouissent du grand honneur fait aux enfants de M. Olier.

Ce même jour, le 18 novembre au soir, Notre Très Honoré Père nous arrive de Rome, où il a eu le bonheur d'être reçu deux fois en audience par le Souverain Pontife et de lui offrir l'hommage filial des membres des deux familles de saint Vincent de Paul.

23 novembre. — La Très Honorée Mère va présenter au nouvel archevêque de Paris les hommages de sa Communauté et, à cette occasion, elle lui offre, comme cadeau, un anneau pastoral, camée ovale fort beau, qui représente, sur fond brun clair, la Vierge de la Médaille Miraculeuse, ouvrant les mains. La monture, de style ancien, est en or jaune artistement travaillé; sur les côtés, deux médaillons à jour en or blanc portent le monogramme du Christ : XP.

6 décembre. — Nous apprenons que le frère Eggels vient de mourir subitement à la maison de campagne de Beaucamps. Tout le monde en ressent une peine

1. *La Vie catholique*, 12 octobre 1929.

profonde ; car ce bon frère était aimé de tous. Il avait fait ses études classiques, était entré au séminaire interne de Panningen, avait avancé jusqu'aux ordres mineurs ; sa santé ne lui permettant pas de pousser ses études plus loin, il avait accepté la condition de frère coadjuteur. Il édifiait tout le monde par sa piété et aussi par sa charité, qui s'étendait à toutes les créatures du bon Dieu, même aux plus petites, aux plus humbles et aux plus désagréables du règne animal. C'était une belle âme. Dieu, qu'il a aimé de tout son cœur, ne l'aura pas laissé languir longtemps dans les flammes du purgatoire.

8 décembre. — En ce jour de fête, rappelons la belle profession de foi à l'Immaculée Conception de Marie que les Filles de la Charité ont l'habitude de réciter après chaque dizaine de leur chapelet : « Très sainte Vierge, je crois et confesse votre sainte et Immaculée Conception pure et sans tache ; ô très pure Vierge, par votre pureté virginale, votre Conception Immaculée, votre glorieuse qualité de Mère de Dieu, obtenez-moi de votre cher Fils l'humilité, la charité, une grande pureté de cœur, de corps et d'esprit, une sainte persévérance dans ma chère vocation, le don d'oraison, une bonne vie et une bonne mort. »

Il est certain que cette prière était déjà en usage au sein de la communauté avant l'apparition de 1830 ; elle est rappelée dans le procès verbal d'enquête sur la vision de sœur Catherine (1836) ; elle figure dans le recueil de prières de 1837 (p. 114), mais non dans le recueil imprimé des premières années du dix-neuvième siècle. Tout porte à croire qu'elle fut composée entre 1810 et 1830, en même temps que la petite méthode pour dire le chapelet. D'aucuns l'ont trouvée si belle qu'ils n'ont pas hésité à la faire remonter aux

origines de la Compagnie et même à lui donner comme auteur saint Vincent de Paul ou la Bienheureuse Louise de Marillac. Cette attribution est toute récente et sans fondement. Sur le terrain des faits, la piété doit suivre humblement l'histoire, qui lui trace la route à suivre et lui fixe ses limites.

13 décembre. — Réunion annuelle des Dames de la Charité. Elle présente plus de simplicité que les précédentes, car le cardinal n'est pas là pour les présider. L'essentiel est que les pauvres y trouvent leur profit et rien n'a manqué de ce côté.

19 décembre. — A l'Académie française, rapport sur les prix de vertu par Pierre de Nolhac. Parmi les œuvres récompensées, signalons *l'Association pour la visite des malades dans les hôpitaux parisiens*, qui rappelle l'Association des Dames de la Charité de l'Hôtel-Dieu, établie par saint Vincent de Paul. L'orateur en a lui-même fait la remarque : « La visite dans les hôpitaux a été fondée par une de ces dames charitables qui entouraient saint Vincent de Paul et qui, souffrant de l'horrible abandon où se trouvaient les malades de l'Hôtel-Dieu, résolut de leur venir en aide.

« Elle loua, avec d'autres dames de la Charité, un local voisin du grand hôpital, où les sœurs préparaient les bouillons et les confitures que les visiteuses en tablier blanc apportaient à tour de rôle dans les salles, avec la douceur de leur présence. Les plus grandes dames de la cour y vinrent en nombre et l'on y vit même Anne d'Autriche se faire ainsi la servante des malheureux. La belle tradition, interrompue pendant la Révolution, fut reprise au dix-neuvième siècle dans un milieu social et religieux tout semblable à celui qui l'avait créée. Actuellement, elle fonctionne dans vingt-sept hôpitaux de l'Assistance publique,

en parfaite union avec les services responsables.

« Si je rappelle cette œuvre féminine d'autrefois, dont l'exemple en a inspiré plusieurs autres de nos jours, c'est pour marquer l'origine de celle que l'Académie veut honorer aujourd'hui en proclamant ses bienfaits envers les pauvres : l'*Association pour la visite des malades dans les hôpitaux parisiens*. C'est la plus récente de toutes, mais celle qui embrasse déjà le domaine le plus vaste de la bienfaisance.

« Fondée en 1924 et rattachée au comité de patronage des hôpitaux, elle a pris naissance dans un groupe d'hommes éminents et bons, venus des milieux les plus divers, réunis seulement par la pensée de la souffrance morale, qui accompagne si souvent sur leurs lits d'assistés, la misère physique des malades isolés. Fidèles au devoir chrétien de la charité, ou simplement émus par leur âme généreuse, amenés parfois à l'œuvre par un de ces deuils personnels qui font mieux sentir la douleur d'autrui, on voit ces hommes, souvent très occupés, distraire de la journée les heures consacrées à la visite ; ils apportent chaque semaine, au malade souvent aigri, quelquefois désespéré, le réconfort des paroles sincères, la délicate expérience psychologique que leur a donnée la vie et l'assurance que les mauvais jours passeront.

« Que de moyens divers d'obtenir une confiance dont on faisait un si noble usage ! Ce sont de menus services rendus aux malades, des lettres écrites et affranchies, de petits présents qui entretiennent l'amitié, un intérêt porté aux affaires de famille et à l'avenir du travailleur, des assurances de placement, de secours ou de rapatriement à la porte de l'hôpital. »

20 décembre. — Fête du Patronage de saint Vincent.  
En ce jour, nous nous rappelons avec joie ces paroles



par lesquelles Léon XIII, par son bref du 12 mai 1885, ajoutait un nouveau fleuron à la couronne de notre saint fondateur : « Nous, en vertu de Notre autorité apostolique, déclarons et instituons, par ces lettres, saint Vincent de Paul patron spécial auprès de Dieu de toutes les associations de charité qui existent dans le monde catholique et qui émanent de lui de quelques manière que ce soit, et Nous voulons qu'on lui rende tous les honneurs qui sont dus aux célestes patrons. »

30 décembre. — Nous avons la douleur d'apprendre que la sœur Harent, Fille de la Charité, est morte à la Maison-Mère la nuit dernière. Qui ne connaissait la sœur Harent, si bonne, si compatissante, si dévouée ? Après un long séjour en Chine, où elle fut supérieure, elle avait dû rentrer en France, vaincue par la maladie. Chargée, à la Maison-Mère, d'une infirmerie, puis de l'office si délicat de la porte, elle s'était montrée à la hauteur de l'un et de l'autre emploi. Très maternelle pour les sœurs qui étaient sous son autorité, très juste aussi, elle avait su gagner leur affection. On s'en apercevait aux soins dont elle fut entourée dans ses maladies ; on s'en aperçut plus encore à la vue des larmes qui coulaient silencieusement le jour de son décès et celui de ses obsèques. On dut la pleurer aussi en Chine, où, de loin, par ses envois répétés, elle continuait d'aider les missionnaires. Même à Paris, elle était restée par le cœur sœur-missionnaire. Elle aimait à se dévouer et à se sacrifier. Dieu lui a choisi, pour ses dernières années, un autre genre de sacrifice : celui de la souffrance. Elle l'a accepté généreusement, d'autant plus généreusement que cette souffrance était, pour elle, une prière, car elle l'offrait au Tout-Puissant pour l'extension de son règne dans le monde.

1<sup>er</sup> janvier 1930. — Année pleine de souvenirs, parce

que l'année 1830 a été pleine d'événements : indépendance de la Belgique, conquête de l'Algérie par la France, translation des reliques de saint Vincent, apparition de la Médaille miraculeuse. Un demi-centenaire, cher à notre cœur, s'ajoute à tant de centenaires : celui du sacerdoce de notre très honoré Père. Nous aurons des fêtes commémoratives. Fasse la Vierge de la Médaille que cette année apporte aux deux familles un renouveau de vie spirituelle et leur donne de bonnes et solides vocations !

4 janvier. — Nous lisons dans le *Petit Parisien* de ce jour : « Sur l'initiative de M. Georges Thomas, conseiller municipal, il va être créé, boulevard Ney, un dispensaire. Il s'agit là d'une très intéressante innovation au point de vue de l'extension des services hospitaliers. Jusqu'ici, la population ouvrière n'avait qu'une ressource : celle d'envoyer ses malades à l'hôpital. Ne pouvait-on pas envisager une meilleure méthode permettant aux classes laborieuses de recevoir des soins à domicile, ce qui offre d'abord l'avantage de désencombrer les hôpitaux et évite des séparations souvent pénibles ? On se doute bien qu'une maman préférera toujours garder près d'elle ses enfants ou les êtres chers qui l'entourent, si elle a la possibilité de leur donner les soins nécessaires, dont sa tendre sollicitude ne peut qu'accroître les effets.

« L'œuvre à peine suggérée a aussitôt retenu l'attention de M. Renard, préfet de la Seine, et de M. Mourié, directeur général de l'Assistance publique. Elle va recevoir sa première application dans le groupe d'habitations à bon marché du boulevard Ney, dont les trois mille logements grouperont bientôt une population qu'on évalue à quinze mille personnes (adultes et enfants).

« Le dispensaire qu'on va y créer aura un double but : celui d'assurer toutes les consultations utiles, avec pharmacie, laboratoire de bactériologie, poste de radioscopie, services de bains, et de constituer, d'autre part, un centre de soins à domicile. Ce dernier service comprendra un groupe volant d'infirmières qui se rendront auprès des malades, conseilleront les mamans et veilleront à l'observation de toutes les prescriptions utiles à la guérison des malades, petits et grands. Les pauvres gens que la maladie terrasse ne se sentiront pas aussi isolés; ils sauront pouvoir être entourés chez eux de tous les soins nécessaires, ce qui constituera pour leur guérison un appoint moral considérable. »

Encore une découverte moderne, dans l'ordre de la Charité, qui ressemble singulièrement aux découvertes de saint Vincent de Paul. Une seule variante : l'œuvre est confiée aux infirmières de l'Assistance publique; saint Vincent préférerait des infirmières volontaires, portées vers les malades par leur cœur et non par la nécessité de gagner un salaire.

25 janvier. — En ce même jour, saint Paul et saint Vincent de Paul éclairés par une lumière surnaturelle, ont tous deux trouvé leur voie. Le premier deviendra l'Apôtre des Gentils; le second, l'Apôtre des campagnes.

#### ORIGINES DE L'HOPITAL D'ALISE-SAINTE-REINE

L'hôpital d'Alise-Sainte-Reine a été bâti au dix-septième siècle, sur la pente occidentale du mont Auxois, face aux collines de Lantilly et de Grignon; il domine la plaine des Laumes. De la plaine et de la gare, on aperçoit les façades de cet établissement charitable et le gracieux clocheton de sa chapelle. Sur les hauteurs, l'air est très pur, l'horizon très riant,

et, bien que la plaine ait été envahie, depuis quelques années seulement, par l'industrie, elle reste, dans sa plus grande étendue, fertile et verte : de la cour principale et depuis les chambres des hospitalisés, la vue se repose agréablement sur les prairies et les champs de blé. Le site a été préparé par la Providence, attentive aux désirs des malades.

On a discuté assez vivement, l'année d'avant la guerre, sur cette question : qui a fondé l'hôpital d'Alise-Sainte-Reine ? L'affaire avait été déjà tirée au clair par le docte chanoine de Lereuil, ancien curé doyen de Baigneux, à l'aide de documents trouvés par lui aux archives et dans la bibliothèque de la maison, pendant un long séjour qu'il fut obligé d'y faire, pour motif de santé. Ses précieuses découvertes lui permirent de publier, en juin 1876, une très'intéressante étude sur la « fondation de l'hospice de Sainte-Reine en Bourgogne ». Cette étude historique nous fut fort utile pour mettre les choses au point<sup>1</sup>, et redresser l'opinion tendant à présenter une fondation, inspirée par la charité chrétienne, comme une œuvre laïque. A chacun sa part de mérites. La vérité est que l'hôpital ou hospice d'Alise eut pour ordonnateur et principal fondateur saint Vincent de Paul lui-même, sur l'initiative touchante de pèlerins laïcs, pauvres et pieux, dont nous allons écrire les noms avec un sentiment de profonde gratitude.

En 1658, l'année même où Louis XIV approuva l'Institut des Filles de la Charité, Jean Desnoyers, cuisinier du maréchal de la Meilleraye, et Catherine Quesnel, son épouse, vinrent de Paris à Alise pour assister à la fête de sainte Reine. Un autre pèlerin parisien, Pierre Blondel, modeste cordonnier, logea

1. La question a été traitée en abrégé dans le *Bulletin paroissial* d'Alise, août 1914, et la *Semaine religieuse* de Dijon, 27 juillet 1919.

dans la même maison qu'eux, par hasard. Ces gens du peuple ne se connaissaient pas auparavant ; mais ils avaient la même foi, ils étaient venus prier avec confiance la même sainte, aux lieux illustrés par son martyre. Bientôt une sympathie chrétienne les unit et elle fut durable.

Ils eurent, pendant leur séjour, la tristesse de constater qu'un grand nombre de pèlerins malades, privés d'abri, dénués de ressources, mouraient misérablement, parfois derrière les haies, sous les buissons ou dans les fossés, et, hélas ! sans sacrements.

Leurs dévotions faites, ils revinrent ensemble à Paris. De quoi ces charitables chrétiens auraient-ils pu s'entretenir en chemin, sinon du spectacle qu'ils avaient eu sous les yeux, et des moyens à prendre pour soulager tant de malheureux ? Ce fut leur principal sujet de conversation durant les sept jours que l'on mettait alors à franchir une distance de soixante et quelques lieues. On n'était pas au temps du chemin de fer, ni même de la diligence.

A Auxerre, un soldat monta avec eux sur le bateau — le coche, comme on disait encore. Il écouta leur conversation sans mot dire. Mais, au moment de mettre pied à terre, ce brave, présentant sa montre aux pèlerins, leur dit : « C'est tout ce que je possède, vendez-la et bâtissez un hôpital à Sainte-Reine ! » Oh ! le joli geste ! Combien nous serions heureux de connaître le nom du soldat qui l'a fait ! Grâce à lui, l'hôpital de Sainte-Reine avait eu sa première pierre. Les autres pierres vont venir, et, en peu de temps, la maison de charité sera prête.

Desnoyers et Blondel se hâtèrent, à leur arrivée, d'aller trouver « Monsieur Vincent » : Il avait soixante-dix-sept ans. Ses infirmités le retenaient à Paris, dans la maison de Saint-Lazare. Il accueillit les visiteurs

avec son aménité habituelle, les exhorta à prier et à revenir. Ils firent une retraite et revinrent. Le saint, qui cherchait en tout le bon plaisir de Dieu, examina avec eux le projet d'un hôpital pour les pauvres pèlerins. Alors il prit sa décision et l'exprima fermement : « Dieu soit béni ! Il veut assurément cet ouvrage ; il faut avoir confiance en sa bonté, espérer tout de sa Providence, et mettre promptement la main à l'œuvre, pour jeter les fondements d'une si sainte entreprise, sans s'inquiéter d'autre chose que de servir les pauvres. Quoiqu'on ait peu d'argent pour cela, l'on ne doit pas néanmoins douter que l'œuvre ne soit de Dieu. »

Cette déclaration si nette d'un homme tel que Monsieur Vincent confirma dans leur projet ses visiteurs. Le saint leur recommanda ensuite la droiture d'intention, l'humilité et aussi la patience, en prévision des persécutions qu'ils auraient à souffrir et qu'il leur annonçait. Ils n'en furent pas découragés et se retirèrent.

C'était très vrai qu'on avait peu d'argent. Desnoyers et son épouse déposèrent à l'officialité de Paris, le 14 mars 1659, la somme de 10 000 livres, représentant leurs économies personnelles et les premières offrandes de charitables anonymes.

On pouvait redire, en songeant à tous les malheureux qui allaient venir : « Qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Mais saint Vincent avait promis son appui. Il intéressa sans doute à l'œuvre nouvelle ses pourvoyeurs habituels, les familles influentes et fortunées, la reine mère, le roi. Anne d'Autriche prit un engagement de 1 000 livres par an, jusqu'à sa mort.

Louis XIV, qui devait continuer cet engagement en son nom personnel, autorisa, par lettres patentes, en date du 23 mars 1659, la création d'un hôpital à Sainte-

Reine, « pour y recevoir à l'avenir tous les pauvres pèlerins et pèlerines malades de toutes sortes de maladies et de toutes nations, pour y être nourris et instruits, médicamentés, enseignés sous la direction spirituelle du Révérend évêque d'Autun ». Cet hôpital était placé « sous le titre et invocation de la sainte Famille : Jésus, Marie, Joseph, et sainte Thérèse ».

Il fallait aussi l'autorisation de l'évêque d'Autun, dont le diocèse comprenait, à cette époque, la paroisse d'Alise. Cette autorisation fut donnée, dès le lendemain, par Mgr Louis Doni d'Attichy. Le curé de la paroisse, M. de Badier, promit lui-même de céder ses droits à l'aumônier de l'hôpital. On était en règle. Il n'y avait plus qu'à réaliser la fondation ordonnée par saint Vincent de Paul.

Désnoyers et Blondel pensaient partir seuls pour Alise. Un prêtre de Paris de grand mérite, l'abbé d'Alençon, se joignit à eux spontanément. D'autre part, Mme Desnoyers emmenait avec elle les deux demoiselles des Mayeux, animées, comme elle, de l'esprit de charité.

Au moment du départ, saint Vincent leur témoigna une affection particulière : « Allez, mes enfants, dit-il ; mettez votre confiance en Notre-Seigneur. Je le prie de vous donner sa sainte bénédiction, comme je vous donne la mienne. »

Ainsi bénis par l'apôtre de la charité, ils arrivèrent à Alise le 12 mai 1659, et achetèrent les terrains nécessaires, qui furent bénis à leur tour le 8 juin. Après quoi, on s'entendit avec les ouvriers, et l'on creusa les fondations de l'édifice.

Saint Vincent avait prédit des difficultés et recommandé la patience. Les difficultés ne tardèrent pas à venir ; la patience ne fit pas défaut.

Dix-huit mois auparavant, le 1<sup>er</sup> janvier 1658, un

nommé Pelus, jardinier-fleuriste à l'abbaye de Saint-Victor à Paris, avait proposé à Mgr d'Attichy de consacrer sa vie à l'établissement d'un hôpital à Sainte-Reine, pourvu qu'il fût autorisé à quêter dans le diocèse. Le prélat signa l'autorisation. Hélas ! Pelus n'était qu'un imposteur, et la bonne foi de l'évêque avait été surprise.

Le 23 juillet 1659, ce Pelus vint à Alise, établit, pièces en main, ses droits antérieurs, fit arrêter les travaux et réclama des dommages et intérêts.

Un procès eut lieu ; mais l'on vit bientôt la bénédiction de saint Vincent porter ses fruits. En effet, un arrêt du Parlement de Dijon « défendit au sieur Pelus et à tous autres de troubler et entraver l'exécution des pieux et charitables desseins de MM. Desnoyers et consorts, à peine de tous dépens, dommages et intérêts et l'amende arbitrairement ».

La patience recommandée par le saint avait triomphé.

Les travaux interrompus reprirent aussitôt, et la pierre fondamentale fut posée, le 10 septembre 1659, par Jean Maillard, seigneur des Rosières et conseiller du roi.

Nous avons cité plusieurs dates intéressantes de l'année 1659. Elles sont toutes à retenir, ainsi que celle du 27 septembre 1660, jour où le bureau se réunit pour la première fois officiellement.

On ouvrit la séance par la récitation du *Veni, sancte Spiritus*, pour demander à Dieu de nouveaux secours, et on la termina par le psaume *Laudate Dominum, omnes gentes*, pour le remercier de ceux qu'on avait déjà reçus. Au procès-verbal de la séance figurent les noms des fondateurs et administrateurs : MM. d'Alençon, Blondel, Desnoyers, Arnoulet et des Renaudières. Ces deux derniers avaient mis leur dévoue-



ment au service des pauvres peu de temps après ceux que saint Vincent avait envoyés et bénis.

Le jour même de cette première séance, le grand apôtre de la charité mourait à Paris.

L'hôpital de Sainte-Reine, une de ses dernières œuvres, était loin d'être achevé; mais les murailles s'élevaient et, en attendant, on secourait les pauvres pèlerins dans des abris provisoires.

Bref, la chapelle fut bénite en 1663, et, en 1666, les deux salles principales, à droite et à gauche de la maison de Dieu, étaient terminées. Selon le plan voulu par saint Vincent, les salles communiquaient avec la chapelle par des portes spéciales, très larges, afin qu'il fût facile aux malades d'entendre les offices et de jouir des consolations religieuses dont ils ont tant besoin<sup>1</sup>.

L'œuvre naissante devint populaire en France. Le cardinal de Retz, archevêque de Paris, le chapitre de Notre-Dame s'y intéressèrent. Des troncs furent placés à l'entrée de l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, puis à l'église Saint-Eustache, siège de la célèbre confrérie de Sainte-Reine, pour recevoir les aumônes destinées à l'hôpital. L'évêque d'Autun, Mgr d'Attichy, auteur involontaire des ennuis éprouvés au début par les fondateurs, porta beaucoup de dévouement à l'œuvre, et son successeur, Mgr de Roquette, écrivit, en 1675, aux évêques de France pour les intéresser à cet établissement qui put être appelé, en 1690, « Hôpital général de tout le royaume ».

Plus tard, de nouvelles ressources, fournies par des familles catholiques de la région, permirent d'agrandir et de doter l'hôpital Sainte-Reine, un des joyaux de

1. Ces portes avaient été fermées le 8 mars 1914, au nom de la liberté de conscience; elles furent rouvertes presque au début de la guerre, à la demande unanime des soldats blessés, hospitalisés à Alise.

l'Auxois. Les libéralités de ces familles ont été gravées dans le marbre ou le cuivre, sur les murs de la chapelle. Mais ces détails n'entrent pas dans notre cadre.

Les hommes charitables que nous avons nommés furent les premiers administrateurs de l'établissement; l'abbé d'Alençon en devint le premier chapelain; la dame Desnoyers et les demoiselles Florence et Denise des Mayeux eurent l'honneur d'être les premières servantes des pauvres.

Celles-ci succombèrent à la tâche. Mme Desnoyers disparut la première et fut inhumée au cimetière des pèlerins. Regardez son portrait, suspendu aux murs de la chapelle : le visage reflète l'humilité, la douceur, l'énergie. Ses deux amies la suivirent de près au tombeau.

Après la mort de son épouse, Jean Desnoyers entra au noviciat des Lazaristes et mourut fils de saint Vincent, à Tréguier, en Bretagne.

L'abbé d'Alençon fut victime de son devoir sacerdotal. Appelé près d'un soldat atteint de maladie contagieuse, il entendit sa confession, lui administra les derniers sacrements et mourut de la *fièvre pourprée*. On inhuma son corps en face du maître-autel de la chapelle. Son frère, qui était venu se dévouer aux pauvres, après lui, dans le même hôpital, repose près de lui.

Pierre Blondel mourut le 7 septembre 1667, jour de fête de sainte Reine, à laquelle il avait, comme on sait, une grande dévotion. Son corps fut transporté à Paris; mais son cœur resta dans la chapelle de l'hôpital, ainsi que le cœur d'Arnoulet, administrateur dès le début.

Un autre des premiers administrateurs, Élisée de Grignon, seigneur des Renaudières et de Cormançon, repose également dans la chapelle.

Nous avons nommé les fondateurs et premiers administrateurs. Il n'est pas dans notre dessein de parler de leurs successeurs, quoique très méritants eux-mêmes; car cette histoire est celle des origines.

Les administrateurs eurent, dès l'année 1660, des statuts à observer. En voici l'article 31 :

« Les propositions importantes, après avoir été faites et proposées en séance, seront remises à huitaine pour y être délibérées, et, cependant, y penser devant Dieu. »

Cet article est d'une remarquable sagesse. Nous ne savons s'il a été écrit par le saint fondateur lui-même; mais nous y retrouvons son bon sens. On a dit que la canonisation de saint Vincent de Paul avait été la canonisation du bon sens.

En écrivant l'histoire des origines de l'hôpital, nous n'avons pas nommé les filles de saint Vincent de Paul. Elles vinrent à Sainte-Reine quelques années après la mort de leur père spirituel, le 16 mai 1666.

Cette date mémorable a été gravée sur la porte du tabernacle du premier autel de la chapelle, remplacé il y a déjà longtemps. Elle reste inscrite dans les archives.

Depuis 1666, les Filles de la Charité n'ont point quitté l'hôpital de Sainte-Reine. Pendant la Révolution, elles durent déposer leur costume religieux; mais elles demeurèrent à leur poste de dévouement; des faits que nous avons cités ailleurs et la tradition locale le prouvent<sup>1</sup>. Après la tourmente, les cornettes blanches, pareilles, a-t-on dit, aux voiles d'un navire, sont rentrées dans la maison, pour ne plus en sortir.

(*La Vie diocésaine*, diocèse de Dijon, 20 juillet 1929.)

1. *Alise-Sainte-Reine pendant la Révolution*. Étude historique parue dans *la Vie diocésaine*, 6 et 20 octobre 1928.

## TARBES

### BÉNÉDICTION DE LA CHAPELLE DE LA MISÉRICORDE

Sur l'emplacement des vieilles masures qui, rue des Francs-Maçons, donnaient asile aux orphelines de la Miséricorde, s'élève maintenant un groupe de constructions d'un bel aspect et conformes aux exigences modernes de l'hygiène.

Il a été édifié, en quelques mois, par la Société « Toulouse-Constructions », dont le président du Conseil d'administration est un Tarbais, M. Oustau.

L'architecte de l'entreprise a été M. Hiriart, de Bayonne, parent d'une religieuse de la Miséricorde, sœur Louise, et directeur d'une société d'architectes qui travaillent à Paris et en plusieurs villes de France.

Une entreprise de cette importance eût certainement dépassé les ressources des bienfaiteurs ordinaires de l'œuvre, pourtant bien dévoués.

Ce sont les fonds du Pari Mutuel, obtenus par des interventions qu'il est aisé de deviner, qui ont couvert la plus grande partie des dépenses.

Les travaux ont été faits sous le contrôle minutieux de cet organisme.

La chapelle n'était pas comprise dans son programme. Celle-ci est due à la générosité de nombreux bienfaiteurs, parmi lesquels il sera permis de citer M. et Mme Achille Fould ; M. de Boileau ; une famille de Lourdes, qui a fait don de l'autel ; et aussi l'architecte, M. Hiriart ; le marbrier, M. Rivière, de Bagnères ; les peintres, dont M. Sauvage, de Paris, ancien élève des Beaux-Arts ; M. Croix-Marie, artiste décorateur, directeur de l'équipe « les Artisans de l'Autel », filiale de la Société Saint-Jean ; la maison Mauméjan, qui a fourni les vitraux et fait don de la

mosaïque qui décore le devant de l'autel. Tous ont travaillé à des conditions exceptionnelles de bon marché.

La chapelle a sa façade rue des Francs-Maçons et atteint, à l'ouest, la rue Latil. Conçue dans le style roman moderne — qui n'exclut pas l'ogive, notamment dans les vitraux et la voûte — réalisée en béton armé, la chapelle a une physionomie bien distincte des autres sanctuaires de la ville. La façade, ciment et brique, surmontée d'un clocheton à jour, est constituée par un grand vitrail, accompagné, des deux côtés, par deux baies et entouré de motifs (claustra) en ciment armé.

Le tympan d'entrée, œuvre de M. Biberstein, en pierre sculptée et patinée en couleurs, offre en relief l'apparition de la Vierge à une Fille de la Charité.

Le parquet est en mosaïque de débris de marbre multicolore. Quatre vitraux ajourent l'édifice, sans compter, au-dessus du chœur, un plafond-verrière, qui fait, comme il convient, converger vers l'autel le maximum de lumière.

Les marbres, le parquet du chœur et l'autel sont en très beaux marbres de Bagnères, sortant des ateliers de M. Rivière. Au-dessus de l'autel, une radieuse statue de la Vierge, telle que la représente la Médaille Miraculeuse, avec, comme fond, des peintures en couleurs atténuées. Leur dessin, comme celui du vitrail d'entrée, à première vue un peu grêle, pour ne pas dire maigre en sa sobriété voulue, est inspiré de l'art des préraphaélites, qui semblaient immatérialiser les corps pour laisser paraître surtout l'élan de l'âme. L'autel est abrité par une voûte franchement romane en plein cintre, supportée par quatre piliers massifs.

C'est cette chapelle que Mgr Gerlier a eu la joie de bénir le mercredi 22 janvier.

Une très nombreuse assistance, malgré l'heure matinale, eût envahi à l'avance la chapelle si, conformément aux prescriptions liturgiques, celle-ci n'avait été préalablement évacuée et fermée.

Mgr l'évêque, entouré du clergé, procéda aux rites de la bénédiction, aspergeant d'abord les murs à l'extérieur, puis, après le chant des litanies des saints, l'intérieur de la chapelle. Ce fut seulement alors que furent admis les fidèles, dont une grande partie dut rester dans la cour ou sur la rue.

Monseigneur assista pontificalement à la messe solennelle, qui fut célébrée par Mgr Mericq.

A la tribune, sous la direction de M. l'abbé Viscaro, un chœur formé des orphelines et renforcé de plusieurs artistes, exécuta, en musique, la messe de Fabre, et, en plain-chant grégorien, plusieurs parties de la messe de l'Immaculée-Conception... A vêpres, le même chœur fit entendre des faux-bourbons de Fabre et de Perruchot.

Un déjeuner, présidé par Mgr l'évêque, groupa une quarantaine d'invités, prêtres ou laïcs... Au dessert, on vit s'avancer dans la salle un groupe de Filles de la Charité, conduit par la sœur Petit, économe générale, venue de Paris pour représenter la Supérieure générale; la sœur Valette, de Pau, visitatrice; la sœur de Vassal, supérieure de l'hôpital mixte de Tarbes; la sœur Bouscatel, supérieure de la Miséricorde.

Monseigneur, en se défendant de faire un discours, félicita, en des termes d'une exquise délicatesse, ces courageuses ouvrières de la charité et leurs bienfaiteurs, qu'aucune entreprise n'effraie.

A vêpres, les assistants furent encore plus nombreux

que le matin, et la moitié dut se contenter d'écouter, de l'extérieur, Mgr l'évêque, ou de s'empressez autour de lui avant et après la cérémonie. Les vêpres furent présidées par Mgr Méricq.

Après le *Magnificat*, Mgr l'évêque prit la parole et dit en substance :

« Cette journée est vraiment une grande journée, qui laissera au cœur de tous, et de l'évêque de Tarbes en particulier, une profonde impression. Ce qui la caractérise, c'est la joie de voir s'ouvrir un nouveau lieu de culte, une demeure pour Notre-Seigneur, laquelle sera un foyer de sanctification, de prière, d'apostolat. Puisque l'Éternel veut consentir, suivant l'oraison de la messe du jour, à habiter parmi ses infimes créatures, il aura du moins, suivant le vœu de Pie X, un sanctuaire où l'on pourra « prier sur de la beauté ».

Monseigneur félicite tous ceux qui ont si heureusement organisé l'ensemble des préparatifs : l'éminent architecte, les artistes, les entrepreneurs, les ouvriers, les bienfaiteurs. Que de noms il faudrait citer ! Dieu les connaît. Il exprima sa spéciale gratitude d'évêque aux religieuses qui, au prix de tant de labeurs et de sacrifices, ont édifié à Dieu ce temple. Ce qui le réjouit, c'est que cet événement a lieu sous le double signe du « bon Monsieur Vincent » et de l'Immaculée.

L'ancien pâtre des Landes, qui fut si humble et si pauvre, peut être fier, là-haut, de la multitude de ses fils et de ses filles, qui font rayonner partout les œuvres d'apostolat, les œuvres de charité, les œuvres sociales, dont la Miséricorde est, à Tarbes, un bel exemple.

Cet événement est aussi placé sous le signe de l'Immaculée. Notre-Dame de Lourdes, en effet, si rapprochée de ce sanctuaire, n'est pas sans parenté

avec la Vierge de la Médaille Miraculeuse, l'Immaculée qui est venue rappeler à la chapelle des Filles de la Charité, à Paris, comme à Lourdes, la prière, la pénitence, le culte de la pureté, cette pureté tant battue en brèche de nos jours.

Cette grande journée ne doit pas seulement laisser en nous un spectacle impressionnant pour les yeux. Elle doit inspirer des résolutions ferventes qui nous rendent de plus en plus dignes d'être les enfants de la Reine de ce diocèse privilégié.

(*Le Semeur des Hautes-Pyrénées*, 24 janvier 1930.)

---

## POLOGNE

---

### L'EXPOSITION MISSIONNAIRE DE CRACOVIE

Le mois de novembre 1929 compte parmi les plus importants dans l'histoire du mouvement des Missions polonaises. C'est, tout d'abord, entre le 1<sup>er</sup> et le 3, le Congrès des cercles universitaires. Il en est résulté un grand bien parmi la jeunesse sur le terrain du travail apostolique. C'est ensuite le départ, à la date du 4, du premier groupe des Lazaristes polonais pour la Chine (2 prêtres, 3 étudiants, 1 frère coadjuteur), auxquels est destiné un vaste territoire dans la Chine du Nord. A l'occasion de ces deux grands événements, a été organisée une Exposition des Missions, qui s'est ouverte, le jour de tous les saints, dans la maison des Lazaristes, rue Stradom.

C'est M. Paul Dylla, alors directeur des étudiants, qui eut l'initiative de cette Exposition, en vue de propager l'idée des Missions. En élaborant son projet, M. Dylla comptait sur l'idéalisme et le sens social des



confrères de notre Congrégation, à la collaboration desquels il fit appel; il devait en même temps tirer parti des riches collections du Musée des sciences naturelles de la maison provinciale de Cracovie, amassées peu à peu par des confrères de la province polonaise pendant une longue série d'années. M. Constantin Michalski, professeur à l'Université de Cracovie, se trouvait à la tête du Comité d'organisation de l'Exposition.

Une circulaire fut adressée à ceux de nos confrères polonais qui travaillent en pays de missions et de demi-missions, ainsi qu'aux Sœurs de Charité, les priant de nous envoyer des pièces d'exposition susceptibles de mettre en lumière les centres et les conditions de travail de nos Missions. Huit cent trente lettres furent ainsi expédiées : deux cent cinquante aux Sœurs de Charité, les autres aux missionnaires, à savoir : deux cent cinquante en langue française, autant en langue anglaise et quatre-vingts en langue polonaise.

Il y eut fort peu de réponses; ceux qui répondirent se déclarèrent heureux d'offrir leur concours. La province polonaise leur offre ici l'expression de sa profonde reconnaissance.

Des pièces d'exposition tout particulièrement précieuses ont été envoyées : de Chine, par Mgr Souen, vicaire apostolique d'Ankuo; des États-Unis, par M. Slattery; de Tunisie, par M. Sackebant.

Signalons encore parmi ceux qui sont venus à notre aide : Mgr Santos, auxiliaire de l'évêque de Diamantina; M. Desrumaux, visiteur de la province septentrionale de Chine; M. Galaup, de Perse; M. Levecque et M. Laridan, de Constantinople; M. Combaluzier, d'Algérie; MM. Pawel Dylla, Jacek Miesopust, Ludwik Bronni et Anicet Weiss, du Brésil; sœur

Marguerite Pokrywka, de Madagascar; sœur Blotna, de Constantinople; sœur Mayau, de Bethléem, etc.

Sœur Marguerite, de Vohipeno, a eu à surmonter, pour envoyer de Madagascar ses précieux colis, des difficultés de tous genres.

Il y a eu mille deux cent trente-cinq objets exposés et, de plus, trois cent cinquante livres, planches et feuilles de statistiques. Quatre salles de la Maison centrale à Cracovie furent mises à la disposition des organisateurs. Chacune eut sa section : Statistiques, Amérique du Sud, Afrique, Asie.

Les planches et dessins statistiques donnaient aux visiteurs une idée d'ensemble de ce qu'était l'œuvre missionnaire de l'Église catholique. A l'appui des statistiques, de nombreux journaux des Missions, manuels et atlas étaient disposés sur les tables.

La deuxième salle témoignait de l'activité des Lazaristes au Brésil : parmi les émigrés polonais; parmi les Kabocles, qui sont les descendants des anciens colons portugais mêlés aux Indiens; enfin, parmi les Indiens autochtones.

De nombreuses photographies d'églises, de chapelles, de maisons d'éducation et d'associations catholiques illustraient le rôle des Lazaristes polonais dans la vie de nos émigrés. Avec l'aide de cinquante sœurs de Charité et de soixante-dix sœurs de la Famille de Marie, ils organisent et rassemblent les familles polonaises disséminées sur d'immenses territoires, dans les forêts et les champs du Brésil; ils les aident dans la défense de la foi et des coutumes menacées; réveillent et entretiennent l'esprit polonais; maintiennent un étroit contact entre les colons et leur pays natal. Ces faits étaient corroborés par les photographies des écoles et internats polonais au Brésil, les journaux : *Lud* (Le Peuple), *Przyjaciół rodziny* (L'Ami

de la famille), rédigés par des confrères, ainsi que par les illustrations de la vie de l'Association intellectuelle *Oswiata* (L'Éducation).

Autrement difficile apparaît la tâche de nos prêtres par rapport aux Kabocles, pauvres habitants des immenses forêts, réfractaires à l'influence du clergé.

Des tribus indiennes, peu nombreuses, qui ont survécu jusqu'à nos jours au fond des forêts du Brésil, deux des plus importantes ont subi l'influence des missionnaires : ce sont les Botokoudos, convertis par notre confrère M. Kominek, et les Koroades, gagnés à la vraie foi par M. Komander. La vie de ces tribus sauvages était illustrée non seulement par des photographies et des albums, mais aussi par leurs instruments de chasse, des parties du vêtement, des haches de pierre, etc.

Une large place fut faite aux plus beaux spécimens du règne animal et végétal. L'œil était attiré par deux superbes collections : l'une, de cent vingt-sept papillons ; l'autre, de trente-cinq petits colibris, tous d'espèces différentes ; exposés à côté d'aigles magnifiques et de grands vautours. Il y avait encore des perroquets, des toukanes, des gralhas, des carapacés, des peaux de léopards, de jaguars, de fourmilliers, etc. De nombreux et beaux échantillons de fougères, de bambous, de pignores, d'araucarias et de soixante-dix autres essences d'arbres du Brésil attestaient que le reproche fait aux colons de détruire par le feu, d'une façon barbare, les forêts, trésor du Brésil, n'est pas toujours justifié. Certains bois d'arbres sont tellement durs que la hache rebondit dessus comme sur du roc et que la dent de la scie se brise. Les visiteurs pouvaient s'en convaincre en prenant en main les échantillons de certains arbres, dont la dureté et le poids rappelaient ceux du fer.

Dans la troisième salle, consacrée à l'Afrique, la majorité des collections provenaient de sœur Marguerite Pokrsywka, de la Mission de Madagascar. Des tissus à motifs nègres primitifs, ou imitant des dessins européens, des dieux, des amulettes, des pharmacies de sorciers, des stylets, de nombreux colliers, bracelets, ustensiles de cuisine, des modèles de cabanes, des échantillons de costumes et de nombreuses images représentant la vie de chaque jour illustraient les conditions du travail des Missions sur le continent noir. Diverses pièces et livres ou brochures envoyés par des membres de la Société Saint-Pierre Claver montraient plus particulièrement l'action des couvents polonais et des sœurs missionnaires. Ces publications comprenaient bon nombre de catéchismes, grammaires et dictionnaires en idiome nègre.

La quatrième salle contenait les nombreuses collections venues de Tunisie, de Perse ou de Chine, envoyées, pour la plupart, par les missionnaires de ces pays. L'état des Missions de Perse était représenté par une planche, œuvre de l'Institut géographique de Cracovie. Il y avait quantité de livres pieux arméniens et persans, ainsi que des manuels scolaires sortis de l'imprimerie des Missions à Ispahan. Les photographies de documents provenant de la chancellerie du shah de Perse témoignaient de l'ancienneté des relations entre la Pologne et la Perse; elles établissaient de plus le fait, peu connu, du protectorat de la Pologne sur les Missions de Perse au dix-septième siècle.

La Chine avait, dans cette salle, la part prépondérante, et c'était juste, car le premier départ de confrères polonais pour la Chine était proche. La plupart des collections venaient de l'aimable Mgr Souen, d'Ankuo. Quelques objets avaient été envoyés par

une sœur polonaise, sœur Moniak, Fille de la Charité à Shanghai. A côté des vestiges de l'ancienne culture chinoise, tels que les vieilles monnaies d'avant l'ère chrétienne, des peintures artistement et minutieusement exécutées sur moelle de bambou, représentant toute la vie d'une riche famille de mandarins, de belles broderies, etc., toute une série d'objets représentait les croyances religieuses. Quelques statuettes de Bouddhas et d'autres dieux, ainsi que de nombreuses peintures, montraient combien était répandu le culte des ancêtres, combien aussi était puissant chez les Chinois le matérialisme, car, dans le panthéon de leurs dieux, les premières places étaient réservées aux dieux des honneurs, des dignités, de la richesse, du foyer domestique.

Des albums d'images servant à catéchiser les Chinois adultes donnaient une idée des méthodes de travail des missionnaires. De nombreux imprimés, sortis de l'imprimerie du Pétang, témoignaient de l'effort des missionnaires catholiques pour munir les catéchistes des ouvrages nécessaires à la propagande religieuse.

De gros volumes sur l'histoire et la culture de la Chine (Favier, Hubrecht, annuaires des Missions, Planchet, *Bulletin catholique*), d'autres plus petits, tels que catéchismes, dictionnaires, guides, manuels et livres de piété en langue chinoise, française et latine; enfin, de nombreuses feuilles volantes attestaient l'apostolat des missionnaires par la plume. Les collections chinoises étaient complétées par de menus objets, tels que : un béret original de prêtre catholique affectant la forme d'un shako brodé d'or, des chapeaux de mandarins, de policiers chinois, etc.

Il a été procédé à l'ouverture de l'Exposition en présence de l'évêque coadjuteur de Cracovie, Mgr Rospond; de M. Kryska, visiteur de Pologne; de nom-

breux Lazaristes et surtout des représentants du Congrès des Missions (Cercles universitaires). Le prince métropolitain Adam Sapieha a honoré l'Exposition de sa présence le dimanche 3, aux heures de l'après-midi. Des écoles secondaires et primaires, des couvents, des congrégations, des séminaires ont visité chaque jour l'Exposition, ainsi qu'un nombreux public. La fréquentation journalière atteignait de quatre cents à mille cinq cents personnes et, dans son ensemble, au cours de deux semaines, a atteint le chiffre de quatorze mille personnes. Ceci prouve de façon indiscutable que les citoyens de la ville de Cracovie, ancienne cité universitaire, se sont vivement intéressés à la question des Missions.



EXPOSITION MISSIONNAIRE DE CRACOVIE.  
Vue de quelques échantillons d'histoire naturelle.





# AFRIQUE

---

## ALGÉRIE

---

### PREMIER PROJET D'ORGANISATION RELIGIEUSE EN ALGÉRIE APRÈS LA CONQUÊTE

Le centenaire de la conquête de l'Algérie par la France a déjà provoqué plusieurs travaux historiques : d'autres suivront. Une vaste histoire de la grande colonie africaine est en cours de publication. Les *Semaines religieuses* d'Alger, d'Oran, de Constantine donneront des articles où seront rappelées les circonstances qui entourèrent l'érection des trois évêchés.

Notre Compagnie a joué un rôle important en Algérie. Nous ne pouvons rester en dehors du mouvement. Il nous a paru légitime d'ajouter notre pierre au monument historique qui s'élève. Le troisième volume des *Mémoires d'Algérie* paraîtra dans le courant de l'année, si les confrères appelés à y collaborer ne se mettent pas en retard ; il comprendra la période qui va de la conquête à nos jours.

En attendant cet ouvrage, disons quelques mots des premiers essais de l'organisation du culte en Algérie après la conquête, plus particulièrement en ce qui nous concerne.

Le 10 novembre 1850, une ordonnance royale prescrivait qu'un aumônier serait attaché à chaque brigade pour le service du culte catholique. Le 19 décembre 1851, l'abbé Collin était nommé, par ordon-

nance royale, préfet apostolique et investi des pouvoirs spirituels par le Pape. Ce prêtre n'eut pas une conduite édifiante. Il fut déposé, à la demande de Rome, le 3 juin 1833.

Rome envoya, pour le remplacer, avec le titre de pro-vicaire apostolique, un certain abbé Muller, qui arriva en Algérie, accompagné de plusieurs prêtres de la Propagande, munis de pouvoirs spéciaux pour la Régence. Le gouvernement français protesta vivement contre cette mesure, prise sans sa participation et même contre son gré, et il refusa de donner aux nouveaux venus traitement, vivres et logement.

Ceux-ci durent repartir. Ce fut alors que le Saint-Siège songea aux enfants de saint Vincent. Il se trouve au ministère des Affaires étrangères<sup>1</sup> une pièce officielle qui résume fort bien la marche des négociations engagées, de 1833 au 1<sup>er</sup> janvier 1836, entre Rome et Paris, au sujet du vicariat apostolique qu'on se proposait alors de créer en Algérie et de confier à la Congrégation de la Mission. Voici le texte de cet important document :

« Note sur l'arrangement fait avec le Saint-Siège pour l'organisation du culte catholique à Alger.

« Le service religieux des possessions françaises du nord de l'Afrique a été confié jusqu'à ce jour aux aumôniers de l'armée ; mais un pareil état de choses ne pouvait répondre que d'une manière fort incomplète aux besoins de la population catholique, du moment surtout où elle prendrait de l'accroissement. Il n'a jamais pu être considéré que comme un provisoire destiné à faire place à un mode d'organisation plus régulière.

« Le Saint-Siège, qui hâtait naturellement de tous

1. *Mémoires et Documents, Rome (1817-1883)*, 115, f<sup>o</sup> 133-137.

ses vœux le moment d'une semblable organisation, proposa, dès 1833, de confier l'administration spirituelle d'Alger et de ses dépendances à la Congrégation de Saint-Lazare, qui, avant la conquête et depuis près de deux cents ans, desservait, à Alger, une mission fondée par saint Vincent de Paul.

« Le 21 novembre 1833, une communication dans ce sens fut adressée au ministre des Affaires étrangères par M. l'abbé Garibaldi, chargé d'affaires du Saint-Siège. Le duc de Broglie répondit, le 29, qu'il convenait d'ajourner la question jusqu'à l'époque où le gouvernement aurait définitivement arrêté ses vues sur l'ensemble de l'organisation administrative de nos possessions de l'Afrique septentrionale.

« En 1834, après la promulgation des ordonnances qui ont consacré cette organisation dans ses branches diverses, le gouvernement pontifical demanda avec instance qu'elle fût complétée sous le rapport religieux et réitéra, le 18 octobre, par l'organe de son chargé d'affaires à Paris, la proposition de confier aux Lazaristes l'administration spirituelle d'Alger et de ses dépendances.

« Le 6 décembre suivant, le comte de Rigny fit part de cette proposition au ministre de la Guerre, tout ce qui concerne Alger rentrant plus spécialement dans les attributions de ce département. Il lui transmit, en même temps, à titre de renseignement et comme étant d'ailleurs susceptible d'être modifié, un plan d'organisation, qui, sur sa demande, avait été remis confidentiellement au ministère des Affaires étrangères par le procureur général des Lazaristes. M. de Rigny, sans préjuger la question, se bornait, dans sa lettre, à faire un juste éloge de cette Congrégation, qui dessert d'une manière si honorable les Missions françaises du Levant, dans lesquelles elle a remplacé les Jésuites,

et à manifester la conviction que le service religieux de nos possessions du nord de l'Afrique ne pouvait être remis en des mains plus recommandables...

« Le ministre de la Guerre ne répondit à la communication du comte de Rigny que le 1<sup>er</sup> juillet dernier. M. le maréchal Maison annonçait que son prédécesseur (le duc de Trévise), appréciant le mérite des Lazaristes et convaincu de l'utilité de leur établissement à Alger, s'était déjà occupé de l'examen du plan remis par le procureur général de la Congrégation ; que, disposé à arrêter sur ces bases une organisation définitive, il avait cru devoir en conférer d'abord avec les Lazaristes et leur demander certaines explications. M. le maréchal Maison ajoutait que ces explications lui avaient été données, qu'elles ne laissaient plus à résoudre que quelques questions de détail, et qu'en attendant, il était à propos de faire connaître au Saint-Siège que sa proposition était admise en principe.

« La cour de Rome en fut effectivement informée, et M. le marquis de Latour-Maubourg, d'après l'avis qu'il en avait reçu du ministre des Affaires étrangères, manda directement au Pape une décision à laquelle Sa Sainteté attachait le plus grand prix. Le 22 juillet, M. le maréchal Maison adressa au duc de Broglie, avec invitation d'en faire l'objet d'un accord avec le Saint-Siège, les bases arrêtées entre le ministère de la Guerre et le procureur général des Lazaristes. La plupart de ces dispositions étant de détail et purement réglementaires, il n'y avait à s'entendre avec la cour de Rome que sur les points suivants :

« 1<sup>o</sup> Le service religieux des possessions françaises du nord de l'Afrique est confié à la Congrégation de Saint-Lazare, qui fournira le nombre de prêtres nécessaire sur tous les points du territoire où le gouvernement du roi le jugera convenable ;

« 2° L'un de ces prêtres aura le titre de Vicaire apostolique et sera nommé par le Pape sur la présentation du roi<sup>1</sup>.

« 3° Sa juridiction s'étendra sur toutes les possessions françaises du nord de l'Afrique, et tous les prêtres placés sous son autorité recevront de lui leurs pouvoirs.

« 4° Le Supérieur général des Lazaristes conserve le droit de changer le Vicaire apostolique, après avoir obtenu l'agrément du roi, qui se concertera à cet effet avec le Souverain Pontife.

« Le 7 août dernier, le ministre des Affaires étrangères autorisa M. de Tallenay, chargé d'affaires de Sa Majesté à Rome, à conclure avec le Saint-Siège un arrangement sur ces bases. Il arriva toutefois que les instructions transmises à cet agent analysant plutôt qu'elles ne reproduisaient textuellement les clauses ci-dessus, il y fut dit seulement, par une sorte de lapsus, que le Supérieur général des Lazaristes conservait le droit de changer le Vicaire apostolique, après en avoir obtenu l'agrément du Saint-Siège. Il est résulté de là que c'est en ces termes que l'article a été libellé dans l'arrangement convenu à Rome par un échange de notes, sous la date du 25 et du 26 septembre, entre le chargé d'affaires du roi et le cardinal secrétaire d'État.

« Au moment où le résultat de cette communication allait être communiqué au ministre de la Guerre, le département des Affaires étrangères reçut de M. le maréchal Maison une lettre, en date du 16 octobre, par laquelle M. le maréchal en s'informant de l'état

1. Il n'eût pas été possible d'obtenir l'adhésion du Saint-Siège à une clause portant que le Vicaire apostolique serait nommé directement par le roi, comme le sont les évêques; le Pape n'y eût jamais consenti, lui si jaloux des droits du Saint-Siège... Du reste, la nomination du Vicaire apostolique ne devant se faire que sur la présentation du roi, c'est en définitive Sa Majesté qui le nommera de fait.

des choses, annonçait que l'autorité locale d'Alger lui avait déjà signalé, à plusieurs reprises, la nécessité d'y organiser le culte catholique sur des bases définitives, et qu'il serait heureux de pouvoir satisfaire prochainement à ce désir.

« M. le ministre des Affaires étrangères répondit, le 24 octobre, par la communication de l'arrangement fait à Rome. En indiquant l'omission qui s'était glissée dans la quatrième clause relativement à la participation qui appartient de droit au roi dans le changement du Vicaire apostolique, il annonça que des instructions allaient être adressées à M. de Tallenay pour lui prescrire de remettre au gouvernement pontifical une note destinée à rétablir le vrai sens de cette clause, c'est-à-dire de déclarer expressément qu'il devait être bien entendu que le Vicaire apostolique ne pourrait être changé qu'avec l'agrément du roi, qui s'entendrait à cet effet avec le Saint-Siège.

« Au demeurant, cette démarche auprès de la cour de Rome n'avait d'autre but que de faire acte de bonne foi et de courtoisie envers elle, car, ainsi que le ministre des Affaires étrangères le fit observer à son collègue, il suffisait, pour mettre à couvert la prérogative royale, de reproduire le texte primitif de la clause en question dans l'ordonnance qui allait être soumise à la signature de Sa Majesté, afin de sanctionner légalement l'organisation du culte catholique en Afrique.

« Mais le ministre de la Guerre annonça, le 14 novembre, au duc de Broglie qu'il ne croyait pas pouvoir prendre les ordres du roi avant de connaître l'effet de la communication qui devait être adressée au Saint-Siège.

« Le ministre des Affaires étrangères, en répondant le 17 à M. le maréchal Maison, s'attacha, dans sa lettre,

à démontrer l'inutilité d'un semblable ajournement ; en effet, la communication dont il s'agit suffisait pour nous mettre en règle vis-à-vis du Saint-Siège, elle n'avait pas d'autre but et l'on n'avait même pas à se préoccuper d'avance de sa réponse, qui, tout portait à le croire, serait peu satisfaisante, le Pape... paraissant décidé à ne rien changer aux termes d'un arrangement consommé. Mais, en définitive, la question se trouverait résolue par la rectification insérée dans l'ordonnance royale, et la déférence habituelle de la Congrégation de Saint-Lazare envers le gouvernement du roi, les liens de dépendance qui la lui attachent, son propre intérêt, garantissent assez que le changement du Vicaire apostolique n'aura jamais lieu sans que le Supérieur général ne se soit fait un devoir d'obtenir l'agrément de Sa Majesté, et qu'ainsi les droits de la couronne seront pleinement à couvert, d'autant que le successeur du Vicaire apostolique ne pourra jamais être nommé que sur la présentation du roi.

« Telles étaient en substance les observations énoncées dans la lettre adressée, le 17 novembre, au ministre de la Guerre par le département des Affaires étrangères. M. le maréchal Maison annonça, le 9 décembre, que, depuis quinze jours, le projet d'ordonnance se trouvait soumis à la signature du roi.

« Sur ces entrefaites, on a reçu de Rome la réponse du gouvernement pontifical à la notification que M. de Tallenay avait été chargé de lui faire. Cette réponse porte en substance que, dans le cas prévu de la quatrième clause de l'arrangement convenu entre les deux gouvernements, les choses, aux yeux du Saint-Siège, ne pourraient se passer que de la manière indiquée dans cette même clause.

« En un tel état de choses, on a jugé qu'il serait inutile de pousser plus loin la discussion avec la cour

de Rome. Les réserves si positivement exprimées vis-à-vis du Saint-Siège et la disposition non moins expressément énoncée dans l'ordonnance qui doit intervenir, suffisent, comme on l'a déjà dit, pour garantir les droits de la couronne en ce qui concerne l'application du quatrième article de l'arrangement fait à Rome.

« Tels sont à la fois la marche suivie par cette affaire et les termes fort simples où elle se trouve aujourd'hui.

« Une convention a été faite avec le Saint-Siège, qui, comme de raison, compte sur son accomplissement. Cet arrangement est à l'avantage de la France, les bons esprits y applaudissent, les autorités et la population catholique d'Alger en appellent de tous leurs vœux l'exécution. On ne voit pas, dès lors, ce qui pourrait empêcher les choses de suivre leur cours.

« Le respect pour les engagements diplomatiques, le bien de la religion et l'intérêt de nos possessions du nord de l'Afrique ne permettraient pas qu'il en fût autrement.

« Toutes les branches du service administratif sont organisées et se complètent chaque jour dans ses possessions. Le culte seul y restera-t-il dépourvu d'organisation?

« On croit devoir entrer ici dans quelques considérations sur la question même de cette organisation.

« On l'a déjà dit, la tâche confiée temporairement aux aumôniers de l'armée ne satisfait ni les vœux et les besoins de la population européenne, ni les convenances. Cela ne constitue point une administration religieuse, un ordre de choses régulier; les secours spirituels manquent absolument, et les aumôniers de l'armée n'ont, il faut l'avouer, ni l'estime ni la confiance publique.



« De longtemps encore, Alger et ses dépendances ne seront dans les conditions nécessaires pour faire un évêché. Sans parler du légitime mécontentement que lui ferait éprouver la non exécution de l'arrangement conclu avec lui, le Saint-Siège ne se prêterait pas, quant à présent du moins, à un établissement épiscopal qui en comporte tant d'autres avec lui, ou, s'il y consentait, le Pape voudrait infailliblement *nommer* l'évêque et n'en faire qu'un délégué de la Propagande; en effet, tant que nos possessions d'Afrique ne seront pas constituées en un département français et placées ainsi à l'égard de la métropole dans la même situation que la Corse, le Saint-Siège n'admettra probablement jamais, par rapport à ces contrées, l'application du droit que le Concordat reconnaît au roi.

« L'idée d'obtenir de la cour de Rome l'adjonction d'Alger, de Bône et d'Oran à quelque diocèse de France, ne serait assurément ni plus heureuse ni plus rationnelle ; car, en admettant pour un moment cette autre combinaison agréée au Vatican, on conçoit sans peine tout ce qu'elle laisserait à désirer dans l'intérêt spirituel de ces contrées. L'évêque, séparé de cette partie lointaine de son diocèse, ne la connaissant même pas et ne pouvant d'ailleurs pas voir les choses par lui-même, devrait de toute nécessité s'en rapporter à des tiers, et la faiblesse du lien destiné à l'unir à cette portion de son diocèse ne pourrait avoir que de tristes conséquences.

« On dira peut-être que, tout en reconnaissant que l'administration d'un vicaire apostolique se concilie mieux avec les exigences de la situation actuelle, il ne saurait être sans inconvénient de placer cette administration dans les mains d'une Congrégation, lorsque les Congrégations d'hommes ont été généra-

lement supprimées en France, et qu'en tout cas, il pourrait être plus convenable, plus avantageux de choisir le vicaire apostolique et ses collaborateurs dans les rangs ordinaires du clergé.

« Il serait facile de répondre à ces deux objections.

« Et d'abord, en ce qui touche la question de légalité ; on sait que la congrégation de Saint-Lazare, autorisée par un décret du 7 prairial an XII (27 mai 1804), qui lui assurait une dotation sur le trésor public, autorisée de nouveau par une ordonnance royale du 3 février 1816, puis successivement reconnue, par diverses autres ordonnances, apte à posséder et à acquérir des biens immeubles dans le royaume, peut et doit être considérée comme existant légalement en France. On pourrait même dire avec vérité qu'à défaut de ce caractère de légalité, l'opinion publique et le sentiment de la reconnaissance nationale suffiraient en quelque sorte pour lui en tenir lieu. Le grand nom de saint Vincent de Paul et la popularité des institutions qui l'ont immortalisé protègent toujours, en France, la société à laquelle cet illustre bienfaiteur de l'humanité a légué le soin de continuer ses œuvres, noble mission qu'elle accomplit si dignement. C'est ainsi qu'en 1829, une pétition<sup>1</sup> ayant été présentée à la Chambre des députés pour demander la suppression de plusieurs Congrégations et notamment de celle des Lazaristes, la Chambre, après une discussion dans laquelle on rendit un juste témoignage aux mérites et à l'utilité de cette Congrégation, déclara illégale la Congrégation des Missions de France, mais passa à l'ordre du jour sur la pétition en ce qui regardait les Congrégations des Lazaristes

1. Cette pétition était de M. Isambert qui fit la déposer à la Chambre par M. Marschal, député de la Meurthe.

et des Missions étrangères, les séminaires du Saint-Esprit et de Saint-Sulpice.

« Quant à l'objection : qu'il pourrait être plus prudent et plus convenable de ne pas concentrer exclusivement le service religieux de nos possessions du nord de l'Afrique dans les mains d'une congrégation, des faits d'une nature bien concluante, puisés dans le régime actuel de nos autres colonies, tendraient singulièrement à l'affaiblir, pour ne rien dire de plus. A supposer d'ailleurs qu'en thèse générale et par impossible cette objection ne fût pas sans valeur, assurément elle tomberait d'elle-même du moment qu'il s'agit d'une Congrégation aussi honorablement connue que celle des Lazaristes, d'une Congrégation dont le gouvernement français a si constamment éprouvé, à toutes les époques, l'esprit de sagesse et de modestie... les habitudes d'entière soumission à l'autorité, le dévouement éclairé aux seuls intérêts de la religion, l'humble, mais ardente, persévérance à faire le bien en vue de lui-même.

« D'une part, un vicaire apostolique choisi hors de cette société religieuse, et, dès lors, animé d'un autre esprit que celui qui en dirige tous les membres, accessible à des influences d'ambition et d'intérêt personnel, enclin peut-être à n'envisager sa mission que comme une tâche temporaire ou comme un moyen d'avancement; d'autre part, des prêtres appelés des divers diocèses du royaume (et l'expérience a prouvé que ce ne sont pas les sujets les plus recommandables qui quittent leurs diocèses), inconnus les uns aux autres, simples passagers en quelque sorte dans la colonie, n'étant unis entre eux ni à leurs chefs par aucun de ces liens qui font la force des corporations, n'agissant ni sous l'empire de traditions et d'exemples communs, ni sous le contrôle mutuel de confrères

jaloux de la gloire de leur congrégation, n'ayant d'ailleurs point, comme les Missionnaires de Saint-Lazare, l'avantage de parler les langues étrangères, et surtout les langues de l'Orient, avantage si précieux à Alger; ce vicaire apostolique et ces prêtres n'offriraient probablement, sous le rapport de l'aptitude et des convenances du service, ni sous celui de l'unité de principes de direction et d'ensemble, comme à d'autres égards encore, aucune des garanties qu'il faut chercher avant tout dans un établissement religieux tel que celui qu'il s'agit de fonder à Alger.

« De semblables garanties ne peuvent se rencontrer complètement qu'avec la Congrégation de Saint-Lazare et, pour s'en convaincre, il suffirait, comme on vient de l'observer, de jeter les yeux sur ce qui se passe dans nos colonies. Le service religieux y est confié à des prêtres envoyés de France par le séminaire du Saint-Esprit, mais, comme ils ne forment pas congrégation, qu'indépendants et n'étant unis par aucun lien ni par aucun esprit de corps, ils manquent à la fois d'une direction commune et d'une surveillance efficace, les désordres qu'enfante un pareil état de choses ont acquis un tel degré de gravité que le ministère de la Marine a déjà cherché plusieurs fois à s'entendre avec le supérieur du séminaire du Saint-Esprit sur les moyens de réunir en congrégation tous les prêtres consacrés au service des colonies. C'est dans la conviction des avantages inhérents à une semblable organisation que, dès 1827, il fut question de faire passer ce service dans les mains des Lazaristes. Si ce projet n'eut pas de suite, ce ne fut que parce que la Congrégation se trouvait hors d'état de fournir le nombre de missionnaires suffisant.

« Heureusement, rien de semblable ne saurait empêcher son établissement dans nos possessions de

l'Afrique septentrionale. Cet établissement est déjà tout préparé : il peut se réaliser quand on le voudra et, avec lui, toutes les espérances qui s'y attachent, tout le bien dont il doit être la source. Les avantages d'ordre, de moralité, qu'on chercherait en vain ailleurs, les bienfaits résultants pour la population d'un service facile, assidu, tout entier en harmonie avec les habitudes d'une vie de dévouement et d'abnégation, la Congrégation de Saint-Lazare peut seule en assurer l'existence et le développement. Ce n'est qu'avec elle qu'il sera possible de fonder et d'organiser d'une manière solide, parce qu'elle seule réunit les conditions nécessaires de durée et de régularité. Ce n'est qu'avec les Lazaristes, investis de la juridiction spirituelle de nos possessions dans l'ex-Régenée d'Alger, que peuvent s'élever et prospérer ces salutaires institutions qui naissent ailleurs, en quelque sorte, sous leurs pas, les hospices desservis par les Sœurs de la Charité, que la pieuse sollicitude de la reine voudrait déjà voir installées à Alger, les écoles ouvertes aux enfants du peuple, les asiles assurés aux pauvres et aux orphelins ; en un mot, tous ces nobles établissements qui ont popularisé le nom des enfants de saint Vincent de Paul en Europe et dans l'Orient, toutes ces pieuses et fécondes créations, si éminemment propres à frapper les populations indigènes de l'Afrique par le spectacle imposant de tout ce que le christianisme et la civilisation, dont il est la base, assurent de bienfaits et de consolations à l'humanité.

« Cette mission, tout à la fois religieuse et civilisatrice, les Lazaristes seuls peuvent l'accomplir utilement à Alger. Outre ces considérations, dont il serait difficile de contester l'évidence, l'envoi des Lazaristes en Afrique aurait encore l'avantage d'y réaliser,

aux moindres frais possibles, l'organisation complète et régulière du culte catholique.

« En effet, où trouverait-on beaucoup d'ecclésiastiques disposés à aller y exercer l'emploi de vicaire apostolique avec un traitement de 1 500 francs par an ? La circonstance de cet humble traitement, ce sont les Lazaristes eux-mêmes qui l'ont indiqué, ne fait-elle pas leur éloge et ne justifie-t-elle pas tout ce qu'on vient de dire de leur noble désintéressement ? Que l'on compare cette allocation, nous ne dirons pas aux dépenses qu'entraînerait l'érection d'un siège épiscopal à Alger, mais seulement au traitement trois ou quatre fois plus considérable que reçoivent les préfets apostoliques de nos colonies et les aumôniers de l'armée en Afrique !

« Enfin, à ceux qui seraient tentés d'attribuer à l'établissement dont il s'agit ici l'inconvénient d'engager l'avenir en prévenant la possibilité d'introduire plus tard un autre ordre de choses, on pourrait répondre que les Lazaristes eux-mêmes sont allés au devant de l'objection. Il est dit, en effet, dans le plan concerté entre eux et le ministère de la Guerre, que, si des sièges épiscopaux venaient par la suite à être érigés dans nos possessions du nord de l'Afrique, les Prêtres de la Congrégation pourraient continuer d'y exercer le service religieux, sous l'autorité des évêques, et qu'en pareil cas leurs fonctions seraient réglées par une nouvelle organisation.

« On n'étendra pas plus loin ces observations. Il s'agit, en résumé, d'exécuter une convention passée entre la France et le Saint-Siège, un arrangement propre à remplir, sous tous les rapports, l'objet qu'on s'est proposé et qui maintient intacts les droits de la couronne. Il s'agit d'asseoir l'organisation religieuse de nos possessions du nord de l'Afrique sur les bases

les plus économiques, en même temps qu'elles seraient les plus fécondes en résultats heureux, et les mieux appropriées aux besoins ainsi qu'à la situation de la colonie.

« Telle est la question réduite à sa plus simple expression. »

Cette note importante, dont la minute originale se trouve au ministère des Affaires étrangères, porte la date du 31 décembre 1835. Quinze jours avant, M. Étienne, procureur général, écrivait à l'un de ses confrères : « Tout le monde se porte bien ici. Vous savez sans doute que nous sommes à la veille de faire une entreprise de la plus grande importance, celle de fonder trois établissements de la Congrégation en Afrique. Il paraît que la divine Providence veut se servir de moi pour cette bonne œuvre. Il est probable que je partirai le mois prochain avec trois confrères et deux frères, pour fonder la Mission d'Alger, et, quelques mois après, on m'enverra encore quatre missionnaires et deux frères pour fonder les deux Missions de Bône et d'Oran. »

Celui qui écrivait ces lignes avait reçu de Rome le titre de vicaire apostolique de la nouvelle colonie, et le gouvernement français, en lui donnant avis de sa nomination, l'avait pressé de se rendre à son poste le plus tôt possible. Cependant, une formalité manquait encore : le roi n'avait pas sanctionné les arrangements conclus avec le Saint-Siège. Un article lui déplaisait : celui qui laissait au Pape seul la nomination du vicaire apostolique.

M. Cintrat, chef de bureau au ministère des Affaires étrangères, avisa aussitôt M. Étienne : « Selon ma promesse, je suis allé hier matin chez M. le marquis de Latour-Maubourg et je lui ai fait connaître le point

où, après tant de pitoyables incidents, se trouvait aujourd'hui l'affaire d'Alger.

« Il est inutile de vous dire que je l'ai rencontré parfaitement disposé à faire tout ce qui dépendrait de lui pour hâter un dénouement si malencontreusement entravé. Ce matin, je reçois une lettre dans laquelle il m'annonce avoir écrit à M. Persil pour le conjurer d'en finir et pour lui rappeler l'indispensable nécessité de maintenir intactes celles des dispositions de l'ordonnance qui ont été convenues à Rome. M. de Latour-Maubourg, supposant que l'affaire va se régler en conseil et jugeant avec toute raison qu'il importe que le conseil ait sous les yeux, et préalablement M. le duc de Broglie dans son portefeuille, un résumé succinct des articles signés avec le Saint-Siège, m'engage à faire ce memorandum. Je vais, en effet, m'en occuper et le faire remettre à M. de Broglie. »

La lettre a un *post-scriptum* : « Il semble écrit, Monsieur, que nous n'en finirons jamais, car un obstacle n'est pas plutôt écarté qu'il en surgit un autre. Au moment de vous envoyer cette lettre, j'apprends qu'on s'effarouche de la nomination du vicaire apostolique par le roi. Cette fois, l'objection vient du ministre de la Marine, qui a dit, hier au soir, à M. de Broglie que les préfets apostoliques de nos colonies étaient nommés par le gouvernement. Mais, si je ne me trompe, il n'y a pas là parité, et, les pouvoirs du vicaire apostolique étant beaucoup plus étendus, tenant même (si je ne me trompe encore) de ceux des évêques, le Pape ne concéderait pas au roi le droit de nommer un vicaire apostolique. Le ministère de la Marine voudrait-il faire ce que celui des Cultes n'a pas pu : attirer à lui l'administration ecclésiastique d'Alger ? Il y a vraiment de quoi se décourager. Ce que j'admire, c'est la légèreté de tous ces gens-là à ne tenir pas plus de compte



d'une convention avec un gouvernement étranger, avec le Souverain Pontife, que d'un chiffon de papier. »

M. Cintrat reprenait la plume le 21 septembre : « Je vous envoie la réponse de M. le marquis de Latour-Maubourg à la lettre que je lui avais écrite en lui transmettant la vôtre. Il suppose, comme vous le verrez, qu'on n'a pas fait usage auprès du roi de l'expédient qu'il avait proposé, à savoir une ordonnance par laquelle le roi nommerait le vicaire apostolique d'Alger ; mais il ignore que Sa Majesté ne veut rien faire tant que subsistera la clause qui la choque avec l'arrangement conclu avec Rome. »

M. Cintrat se rendit au ministère de la Guerre, le 24, pour voir M. Paravey, chef du bureau d'Alger. Il ne le trouva pas. « J'ai vu, écrit-il, son sous-chef, qui sait et comprend très bien l'affaire d'Alger. Il m'a promis de faire remettre au général Bernard, afin que celui-ci puisse en parler au roi, une note conçue dans le sens de la proposition de M. de Latour-Maubourg. Je lui ai même laissé la lettre de l'ambassadeur, qu'il doit envoyer à M. Paravey. Il est enfin tout à fait de votre avis quant au libellé de l'ordonnance à présenter à la signature du roi pour la nomination du vicaire apostolique et comprend très bien qu'il serait à propos que M. Persil, plus au fait de l'affaire que le général Bernard, en entretînt le roi ; mais il n'est point appelé à avoir des relations avec le premier, et il laissera à M. Paravey le soin d'en conférer avec le ministre des Cultes. »

L'activité de M. Cintrat se brisa devant les obstacles. Une autre solution que la sienne prévalut. A la suite de nouvelles négociations avec le Saint-Siège, il fut décidé que la colonie serait mise sur le même pied que la métropole et, par conséquent, qu'Alger deviendrait évêché. Ainsi le but du roi était atteint : c'est lui

qui choisirait, comme c'était l'usage pour les diocèses de France, le titulaire du nouveau poste. M. Étienne manifesta des répugnances : il lui aurait fallu vivre en dehors de la Congrégation, à laquelle il était profondément attaché et, de plus, faire officiellement acte de candidat auprès du roi Louis-Philippe, chose à laquelle il ne pouvait se résigner. Sur son refus, on se tourna d'un autre côté et, le 25 août 1838, paraissait l'ordonnance royale qui nommait évêque d'Alger Antoine-Adolphe Dupuch, prêtre du diocèse de Bordeaux. Heureuse solution, qui conservait M. Étienne à la Congrégation de la Mission, dont il allait devenir le restaurateur et même le sauveur à une époque troublée de son histoire.

Au cours d'un voyage qu'il fit à Paris en 1842, M. Dagret, vicaire général, obtint du maréchal duc de Dalmatie, ministre de la Guerre, quatre prêtres de la Mission et des Filles de la Charité. M. Étienne alla lui-même en Algérie pour voir ce qu'on leur offrait. Huit jours lui suffirent. Il revint en France satisfait et déclara que tout était prêt pour recevoir les missionnaires et les sœurs.

Le choix du vicaire général se porta sur MM. François Viallier, Louis Mathieu, Théodore Bricet, Jean Domingo, de la province de Barcelone, et le frère Pierre Cazané. L'administration leur assigna pour logement une maison située dans l'impasse de la rue Philippe et mit à leur disposition, pour servir d'église à la Mission, la mosquée Bab-el-Oued, qui fut bénie par Mgr Dupuch, sous le nom de Notre-Dame-des-Victoires.

Un an après leur arrivée, ils commencèrent un séminaire et recueillirent dans leur maison quelques nouveaux chrétiens pour les fortifier dans la foi.

Il n'est pas rare qu'en Orient des renégats, des

Turcs, des hérétiques, des juifs demandent d'être reçus au sein de l'Église catholique. Ces conversions risquent d'entraîner, pour ceux qui embrassent la vraie foi, des conséquences fâcheuses, voire même la mort. A la suite d'observations venues d'évêques et de missionnaires d'Orient, le Conseil de la Propagation de la Foi eut l'idée de fonder quelque part, hors d'Orient, un catéchuménat pour les Orientaux néo-convertis. Il fut tout d'abord question de l'île de Malte. Mais n'y avait-il pas quelque danger à se mettre ainsi sous la domination anglaise? D'ailleurs, l'exécution s'annonçait très coûteuse, car il aurait fallu tout créer. Réflexion faite, l'Algérie eut les préférences. Il y avait là des missionnaires et des sœurs; les hommes seraient placés chez les missionnaires; les femmes, chez les Filles de la Charité. Une somme de 1000 francs était promise pour chaque catéchumène hospitalisé.

Le Conseil général de notre Congrégation accepta cette proposition, mais seulement à titre d'essai pendant un an.

Il y avait à Constantinople neuf juifs convertis par M. Elluin, prêtre de la Mission. M. Eugène Boré les fit partir pour Alger, où ils arrivèrent le 11 septembre 1843. Ils étaient, disait-il, pleins de bons sentiments, et ces bons sentiments, ils les manifestaient depuis plus d'une année, malgré les dangers qui les menaçaient de la part de leurs coreligionnaires. M. Boré parlait de la nécessité de les isoler des autres juifs et de les placer autant que possible en lieux où ils n'auraient que de bons exemples sous les yeux. Il espérait que ces convertis formeraient une petite colonie à part et comme une petite cité de Dieu.

Les neuf catéchumènes se trouvaient à Alger depuis quatre semaines quand y débarqua M. Girard, qui

venait prendre la succession de M. Viallier, nommé procureur général. Écoutons ce qu'en dit le nouveau supérieur, six jours après son arrivée, dans une lettre datée du 14 octobre : « Je les ai trouvés seuls dans la rue, couchés sur le sable, pendant que la messe se disait à l'église. Nos confrères, sans défiance, les ont laissés se lever, se coucher, sortir et rentrer à volonté. Il n'y a eu pour tout exercice qu'une instruction, à six heures du soir. Ces malheureux jeunes gens ont abusé de la liberté pour aller au quartier juif, même chez le grand rabbin et à la synagogue. La sœur m'a dit, dès le premier jour de mon arrivée, que nos jeunes gens étaient dérangés, qu'ils s'enivraient. J'ai voulu commencer par les occuper dans la maison et leur ai proposé plusieurs métiers, un peu d'écriture, de lecture; ils n'en ont pas voulu. J'en ai placé plusieurs en ville chez un ferblantier, mais ils n'y sont restés qu'un jour, quoique ce fût leur état et qu'ils me l'eussent demandé. J'ai voulu placer tous les autres conformément à leur goût et antécédents; ils n'ont pas voulu. Enfin, ils ont dit à M. Domingo qu'on leur avait dit à Constantinople que nous avions ici beaucoup d'argent à leur donner. Ils ont demandé un certificat de baptême, disant qu'avec cela ils seraient riches à Constantinople. Enfin, nous avons vu qu'ils ne cherchaient que de l'argent. Dès mes premières nuits, ayant entendu du bruit au-dessus de ma tête, j'ai fait visite et je me suis aperçu qu'ils avaient encore leurs lumières. Toutes les autres nuits, j'ai veillé tard, afin de savoir ce qui se passait, parce que nous avons auprès de nous quelques mauvaises filles juives qui viennent se promener sur leur terrasse, donnant sur la nôtre. Jeudi 12, après-midi, ils se sont mis à se battre dans leurs chambres. Cela a duré longtemps. Ils nous ont cassé plusieurs carreaux. M. Viallier a eu beaucoup de peine à mettre

l'ordre. Quand je suis arrivé, trois avaient fui. Les autres sont partis le lendemain en protestant qu'ils ne nous quitteraient jamais. Nous en avons tous éprouvé de la peine. Mais Monseigneur sera bien content de ne plus les avoir dans son séminaire. Aussitôt qu'il a su leur sortie, il m'a écrit pour me demander une place pour son secrétaire, qui n'a pas fini son cours de théologie. Sans doute, nous devons être fâchés d'un si mauvais début, mais, depuis vingt-quatre heures, nous sommes comme dans un paradis. Nos trois séminaristes sont réguliers, obéissants, d'une bonne tenue ecclésiastique. Il doit nous en arriver un autre dans quelques jours. Ce qui fera cinq. Quatre autres ont demandé à entrer. »

Arrêtons là notre récit; notre but était de retracer les origines et nous voilà déjà en 1843. Le troisième volume des *Mémoires d'Alger* racontera la suite; il parlera de l'œuvre magnifique des deux familles de saint Vincent de Paul sur ces terres barbaresques, où souffrirent tant d'esclaves, où se révélèrent tant d'héroïsmes, où moururent tant de martyrs.

## BONE

### SŒUR PINEL

Un deuil bien douloureux a frappé, le 12 novembre 1929, la maison de la Crèche, à Bône. Brusquement, sans que rien n'eût fait prévoir une issue si fatale, s'éteignait, dans la soixante et onzième année de son âge et la cinquante et unième de sa vocation, sœur Elisabeth Pinel.

C'était une Fille de la Charité selon le cœur de saint Vincent de Paul. Tous ceux qui l'ont approchée sont unanimes à témoigner de sa sainteté. Sans doute, la sainteté ne lui fut pas naturelle : son tempérament,

foncièrement bon, était fort et autoritaire; mais, par vertu et par devoir, on la voyait soumettre, joyeusement et très généreusement, sa volonté au bon plaisir de Dieu, aux exercices de la charité et de la parfaite union des cœurs. Il n'est pas téméraire d'affirmer que, depuis de longues années, il ne lui échappait plus une seule faute de propos délibéré.

Elle mettait, d'ailleurs, à profit toutes les occasions pour avancer dans la perfection. Quand un missionnaire passait par Bône, elle ne manquait jamais de lui faire bon accueil, et, comme elle le disait elle-même en riant, de l'accabler de travail. Il fallait dire, en effet, un mot d'édification aux Enfants de Marie, aux Mères chrétiennes, aux Sœurs elles-mêmes; il fallait confesser les enfants du catéchisme, les jeunes filles de l'ouvrier, la communauté tout entière. C'est que dans le missionnaire elle voyait le représentant de saint Vincent et c'est pour se retremper dans l'esprit de foi, de charité, d'humilité du saint Fondateur qu'elle était si heureuse d'accueillir un de ses fils. Elle en profitait surtout pour elle-même, lui demandant conseil et le priant bien humblement de lui signaler les défauts qu'il aurait pu remarquer en elle.

Vivre de Dieu, et cela malgré la distraction des œuvres extérieures, s'unir à Lui par un grand esprit d'oraison, voilà ce qu'elle ambitionnait pour elle d'abord et ensuite pour sa chère communauté. C'est là aussi qu'il faut chercher la raison profonde de sa dévotion envers les saintes règles et les prescriptions des supérieurs. Tout ce qui était de règle était sacré pour elle, et, comme elle y était fidèle, elle tenait aussi que ses compagnes le fussent. Et quelle docilité à l'égard des supérieurs! Élevée elle-même selon toutes les rigueurs de la règle, elle exigeait de ses filles la même austérité. Mais vient un ordre de la Maison-Mère,

prescrivant, une fois par semaine, un repos d'une heure; aussitôt la sœur Pinel est la première à se soumettre, bien que cela lui coûtât manifestement de déroger ainsi, sur la fin de ses jours, au lever de quatre heures. De même, en raison des santés débiles, Paris permet qu'on prenne quelque chose entre les repas; aussitôt elle oblige ses sœurs d'user de cette permission, bien qu'elle n'y recourût pas elle-même.

Il serait aisé de multiplier les exemples et de montrer que cette docilité dans les petites choses, elle l'apportait aussi et surtout dans les grandes. Qu'il suffise de dire qu'elle cherchait à donner à toutes ses actions le plus de perfection possible et qu'elle savait admirablement unir la vie contemplative de Marie à la vie active de Marthe.

Aucune œuvre de charité, en effet, ne la laissait indifférente. Jusqu'à sa mort, malgré sa santé fléchissante, elle travaillait à étendre le cercle de son apostolat. Rappelons sa maison de Bugeaud, maison située dans la verdure et la fraîcheur pour permettre aux sœurs de la province de faire leur retraite annuelle dans une atmosphère reposante pour l'âme comme pour le corps, et aux jeunes filles pauvres de passer des vacances agréables à l'abri des dangers et des tentations du monde.

Témoin encore son projet de recueillir des dames âgées qui pussent finir leurs jours dans le calme d'une maison religieuse.

Dans une telle vie, la croix ne pouvait manquer. Sans parler de celle que tout chrétien digne de ce nom doit vaillamment porter chaque jour et qui n'est autre chose que « la lutte pour la vie » surnaturelle en nous par le renoncement et le détachement absolus, la sœur Pinel rencontra bien des difficultés et des souffrances dans l'accomplissement de ses œuvres de charité.

Quelle tristesse pour elle, qui voulait n'être que douceur et bonté, d'avoir quelquefois à parler énergiquement pour défendre les droits de ses chers pauvres contre certaines incompréhensions ! Quelle douleur pour elle de n'avoir pas vu se réaliser un rêve si longtemps caressé, cette crèche plus spacieuse et vraiment digne de sa charité, comme aussi de la générosité de sa bonne ville de Bône ! Mais sa soumission à la volonté de Dieu lui faisait tout supporter avec joie.

Sa mort fut le magnifique couronnement d'une telle vie. Depuis plusieurs semaines, elle en avait eu comme le pressentiment. Elle fit mettre ordre à toutes ses affaires, afin de rendre sa succession plus facile. Le jour qui devait être le dernier de sa vie, le 12 novembre, bien que cette journée fût fort chargée pour quelques-unes de ses compagnes, elle tint à faire la retraite du mois. Et, chose étrange, le soir, à la répétition d'oraison, bien que le sujet de la méditation eût été tout autre, elle parla de la mort et de la nécessité de s'y tenir toujours préparé. Le soir même, vers dix heures, Dieu l'appela vers Lui.

Les funérailles de la sœur Pinel, faites aux frais de la municipalité, furent une apothéose. A la cathédrale, M. l'archiprêtre, dans un émouvant discours, dit combien durement ce deuil frappait ses compagnés, les pauvres et la paroisse. Une foule innombrable, pauvres et riches, ecclésiastiques et personnages officiels, tint à accompagner la sœur Élisabeth à sa dernière demeure. Dans un profond et pieux recueillement, le cortège traversa les principales artères de la ville pour permettre à tout le monde de saluer une dernière fois la dépouille mortelle de cette grande bienfaitrice des pauvres. Au cimetière, M. le docteur Petrolacci, maire, entouré d'une délégation de conseillers municipaux, dans un discours qui fait autant d'honneur à son cœur



qu'à son esprit chrétien, retraça la carrière charitable de la sœur Pinel, dégagea la leçon qu'il importait de tirer d'une telle vie et traduisit les sentiments de tous en saluant l'humble sœur Élisabeth du nom de « sainte ».  
*O felix anima!* Oui, nous sommes sûrs que ma sœur Pinel jouit déjà, dans le ciel, de la récompense que Dieu réserve à ceux qui le servent fidèlement ici-bas : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem; in die mala liberabit eum Dominus.*

---

## TUNISIE

---

### LE JUBILÉ SACERDOTAL DE M. LOUIS GOBAUD

Le 14 novembre 1929, le grand séminaire de La Marsa fêtait le cinquantième anniversaire de sacerdoce et de professorat de M. Louis Gobaud. Pour la circonstance, la maison avait pris un air de fête; et la joie, qui ne quitte jamais les cœurs, s'exprima, ce jour-là, par des marques extraordinaires.

Pour témoigner leur affectueuse reconnaissance à leur vénérable professeur de théologie morale et de droit canon, les séminaristes ne ménagèrent point leur dévouement, soit pour la préparation des chants, soit pour la décoration de la maison. Intellectuels par vocation et par goût, ils accomplirent cependant de petits travaux d'art avec un joyeux entrain.

Dès sept heures du matin, l'hymne d'action de grâces monte jusqu'à Dieu pendant la messe chantée, célébrée par le cher jubilaire. La chapelle porte sa parure de fête. Des guirlandes de verdure, comme pour remplacer moulures et grâciles colonnettes, serpentent à hauteur du plafond et descendent dans l'angle des murs. Le modeste autel est transformé : sur le fond

grenat, qui prolonge l'élégant baldaquin, parsemé de croix d'or artistement disposées, s'épanouissent de blancs chrysanthèmes; devant, sur l'antependium, un calice, surmonté d'une hostie, rappelle le sens de la fête. Plus tard, dans le bled, nos séminaristes se souviendront qu'une piété ingénieuse supplée en partie, à peu de frais, aux coûteuses créations de l'architecture.

Dans le chœur a pris place notre cher et vénéré Visiteur, M. Vergès; tout au fond de la chapelle, quatre Filles de la Charité représentent les sœurs de la Crèche et du Fourneau; c'est l'union dans la joie, après l'union dans les travaux, entre les membres des deux familles de saint Vincent.

*Gaudeamus in Domino*, chante l'Introît d'aujourd'hui. Une joie toute sainte, ce sera la note caractéristique de la journée. C'est elle qui anime les voix dans l'exécution des mélodies grégoriennes de la messe. C'est elle encore qui éclate, après le dernier évangile, dans le cantique eucharistique du chanoine Boyer : « Gloire au Christ Jésus ». Alternativement, deux voix expriment les sentiments de foi, d'adoration, d'amour, et le chœur réplique par l'ardente louange à l'Eucharistie, raison d'être du sacerdoce.

Onze heures et demie : c'est le moment de la présentation des vœux au cher jubilaire sous la présidence de S. Gr. Mgr Lemaître, archevêque de Carthage et Primat d'Afrique. En attendant l'arrivée de Monseigneur, les séminaristes se groupent dans la galerie de l'étage; bibliothèque, classe de philosophie, à l'ordinaire, elle est transformée, pour la circonstance, en salle de fêtes. A la beauté de la vue sur la plage et le golfe de Tunis, s'ajoute, aujourd'hui, le charme d'une élégante décoration intérieure. A gauche, en entrant, se dresse le trône de Monseigneur l'archevêque,

encadré de somptueuses tentures rouges, sur lesquelles se profila jadis la puissante silhouette du cardinal Lavigerie. Sur ce fond se détache, comme une apparition aérienne, le portrait, grand format, de Notre Saint-Père le Pape; la main se lève pour donner la bénédiction, formulée au-dessous, en lettres d'or, en faveur de M. Gobaud, et parafée d'un large et ferme autographe : *Pius p. p. XI*. De Rome aussi est venue hier, par télégramme, une autre bénédiction et les félicitations de Notre Très Honoré Père, que nos séminaristes fêtèrent, ils s'en souviennent encore, lors de son passage à La Marsa en 1925.

Soudain, un chuchotement court dans les rangs : Monseigneur l'archevêque est annoncé. Peu après, il entre, accompagné de Mgr Gourlot, vicaire général; de M. Vergès, visiteur d'Alger, et de M. le Supérieur du grand séminaire. Les hauts personnages du clergé entourent le vénéré jubilaire : Mgr Forconi, chancelier de l'archevêché; Mgr Chatelain, chanoine titulaire; Mgr Bayonne, vice-archiprêtre de la pro-cathédrale de Tunis, ancien élève de M. Gobaud au grand séminaire d'Albi; Mgr Reyboubet, l'une des providences visibles de notre maison; M. l'abbé Etcheverry, supérieur du petit séminaire; à eux se sont joints, M. le curé de La Marsa et le bon M. Guyonnet, nos dévoués collaborateurs, ainsi que nos chers missionnaires de Tunis. Les anciens élèves, eux aussi, sont fidèles au rendez-vous, heureux de rendre hommage à leur formateur et conseiller.

On écoute d'abord un cantique de Vincent d'Indy et du P. Delaporte; il fut composé, il est vrai, pour une première messe, mais, grâce à de légères retouches, le refrain et les deux derniers couplets célèbrent à souhait un jubilé sacerdotal. Chacun s'unit au vœu exprimé par le soliste :

Longtemps répète : *Introibo*,  
Tiens longtemps sur nos fronts l'hostie et le calice,  
Si tes jours sont plus longs, ton ciel sera plus beau.

Après les souhaits en musique et en vers, viennent les souhaits en prose. Au doyen des séminaristes l'honneur de traduire les sentiments de ses jeunes confrères; il s'en acquitte avec cœur. Mais les anciens élèves, vicaires ou curés, ne veulent pas demeurer en reste, eux qui représentent, pour le cher Jubilaire, « l'Ancien Testament ». La page que lit leur porte-parole rappelle le style des Prophètes, riche en images et en comparaisons; à ce coloris s'ajoute une pointe de délicat humour.

Prêtres et séminaristes ont tenu à joindre aux vœux un témoignage plus durable et plus sensible de leur reconnaissance : ils ont offert, entre autres souvenirs, un beau crucifix, source suprême de consolation pour le prêtre; une gracieuse pendule de cheminée, symbole de la ponctualité du professeur à sa tâche quotidienne.

M. Gobaud se lève pour répondre. Les cinquante ans du professorat, dont dix consacrés à la Tunisie, ont à peine courbé sa haute stature. L'œil vif est encore celui du jeune professeur qui arriva au grand séminaire de Montpellier à l'âge de vingt-trois ans. Malgré l'émotion, il parle avec le calme de l'homme qui a vu bien des événements dans sa longue carrière. Tous ceux qui l'écoutent connaissent déjà le pénétrant casuiste et le savant canoniste. Pour quelques-uns, qui l'ignoraient jusqu'ici, il se révèle comme un fin lettré, un humaniste qui excelle dans l'art de bien dire. Chez lui, la théologie et le droit canonique n'ont pas étouffé l'amour de la littérature, expression claire et élégante de la pensée. Heureux représentant d'une génération tout imprégnée d'esprit classique! Aussi

son discours fut-il un régal pour l'esprit et pour le cœur. Nos lecteurs nous sauront gré d'en reproduire la majeure partie :

« Je suis littéralement confus de tout ce que je vois et de tout ce que j'ai entendu. J'en demeure comme étourdi. Tous ces éloges pèsent plus lourdement sur mes épaules que le poids même des ans. Je sais bien qu'il faut en prendre et en laisser, plus en laisser qu'en prendre. Et je me rappelle une parole bien vraie : que vaudra ma vie quand se tairont toutes les musiques qui l'exaltent quand le regard de Dieu ira, derrière la façade, au fond même des choses ?

« Néanmoins, laissant de côté les éloges, il faut surtout voir les intentions, les sentiments qui les ont inspirés, et de ces sentiments-là je suis profondément touché ; ce sont eux qui font tout le charme de cette fête. Aussi je voudrais que ma première parole fût une parole de remerciement bien sincère pour tous. Merci à vous, Monseigneur l'archevêque de Carthage et Primat d'Afrique, qui avez bien voulu, non seulement encourager cette fête, la bénir, la combler de vos largesses, mais l'honorer de votre auguste présence, toujours si aimée et si désirée au Séminaire de La Marsa ; et à ce merci, j'associe Monseigneur le vicaire général, car nous avons appris, n'est-ce pas ? mes bien chers Messieurs, dans le Droit Canon, ce que nous voyons, d'ailleurs, tous les jours confirmé par l'exemple que nous avons sous les yeux, que le vicaire général ne fait qu'une seule personne avec l'évêque.

« Merci à vous, cher et vénéré Monsieur le visiteur, qui avez bien voulu distraire quelques heures à vos nombreuses occupations, pour m'apporter l'appui de vos encouragements, et surtout me rappeler la famille à laquelle le bon Dieu a voulu, dans sa miséricorde et sa bonté, me donner comme enfant, cette famille qui a

été ma force, mon soutien, ma consolation et à laquelle je suis attaché du plus profond de mon âme. Vous êtes le remplaçant le plus immédiat de notre commun Père, Monsieur le Supérieur général, qui a d'ailleurs daigné s'associer à la fête par ses félicitations, ses bénédictions et les vœux qu'il a bien voulu m'adresser.

« Merci plus spécialement à vous, Monsieur le Supérieur, qui avez voulu cette fête, qui en avez eu l'initiative et qui avez tenu à lui donner un si bel éclat. Croyez bien que, malgré ma confusion, je vous en demeure très reconnaissant et que je suis heureux de profiter de cette occasion pour vous dire le respect, la confiance, la soumission que je vous ai voués, comme aux huit Supérieurs dont le souvenir se présente à ma mémoire et de qui j'ai tant reçu.

« Merci à vous, Messesseurs et Messieurs du clergé de Carthage, qui avez voulu vous associer à cette fête et donner ainsi à l'œuvre du Séminaire et à la famille de saint Vincent la preuve de votre intérêt et de votre si précieuse sympathie.

« Merci à vous tous, chers amis, jeunes et anciens. Vous dirai-je que je vous aime davantage pour tout ce que vous faites? Non, je préfère me souvenir de l'adage : *Probatio dilectionis est exhibitio operis*; et c'est une leçon nouvelle que je retirerai des marques d'affection que vous m'avez prodiguées.

« Mais, par-dessus tout, mes remerciements vont à Dieu, auteur de tout bien, auteur de mon sacerdoce, auteur de toutes les grâces que j'ai reçues, auteur de cette fête sacerdotale, puisqu'il a voulu, pendant cinquante années, m'appliquer au travail de la formation des prêtres, œuvre pour laquelle il suscita mon Bienheureux Père saint Vincent. Il ne s'est souvenu que de sa miséricorde : *Recordatus misericordiae suae*. Oh! oui, à Lui seul toute gloire et tout honneur! »

Et, tour à tour, le vénéré jubilaire évoque les principaux souvenirs de sa longue carrière de professeur : Montpellier, où il eut « le bonheur de voir grandir un futur missionnaire de Tunisie, le cher M. Grégoire » ; Albi, où il eut la joie et aussi l'honneur de connaître le vénéré Monseigneur, « qui me permettra bien de l'appeler le cher Mgr Bayonne, que je suis heureux de retrouver associé à cette fête et qui demeure — et ici je baisse la voix pour n'être pas entendu de lui — une des plus belles perles de ma couronne. Vous ne me contredirez pas, Monseigneur le Primat, puisque vous avez bien voulu en faire un de vos éminents collaborateurs. »

Après Albi, Saint-Flour, où notre cher Jubilaire eut la joie de voir se former « une véritable élite sacerdotale ; parmi ces prêtres, plusieurs ont été élevés à la dignité épiscopale ».

Puis, c'est Angoulême, pendant douze ans. « Et enfin, après la grande tourmente, en 1919, c'est la terre d'Afrique ; vous vous en souvenez peut-être, Monsieur Forconi ; moi j'en ai gardé la mémoire fidèle : la première physionomie que je rencontrai sur le sol tunisien, c'est la vôtre, si accueillante avec son gracieux sourire de bienvenue ; c'est Carthage, c'est-à-dire Sidi-Drif et La Marsa, où la bonne Providence m'envoyait porter les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint, et c'est pour ce pays, si cher à saint Vincent, qui y commença ses conquêtes apostoliques, que j'ai essayé de redonner une nouvelle sonorité à ma voix et de vivifier mon ardeur. »

C'est à regret que nous arrêtons là les citations de ce discours, qui provoqua les applaudissements de tous les invités.

« Je viens en supplément, dit avec bonhomie Mgr l'archevêque. A dessein, poursuit Sa Grandeur,

je ne serai pas long. Je n'ai pas l'intention de rappeler les admirables travaux des Lazaristes dans ce pays; il faudrait des volumes. Je tiens cependant à faire remarquer que, si je fais exécuter en ce moment, dans la pro-cathédrale, des peintures destinées à glorifier Saint Vincent, ce n'est pas par hasard; c'est pour témoigner ma reconnaissance à votre Congrégation pour le bien qu'elle a accompli dans l'Afrique du Nord. Je tiens surtout, aujourd'hui, cher Monsieur Gobaud, à vous dire, à vous personnellement, mon admiration et ma reconnaissance. Vous êtes pour mes prêtres un modèle de vertu, de science, de modestie et de travail. Merci pour tout le bien que vous faites à mon Clergé. » Cet insigne hommage, rendu par Mgr l'Archevêque au cher Jubilaire et à toute sa famille religieuse, ira au cœur de tous les fils de saint Vincent.

La séance s'achève par une cantate du chanoine Boyer. On a goûté les accents enthousiastes du chœur pour célébrer la grandeur du sacerdoce et la caressante mélodie des couplets pour traduire l'affectueux ravissement du prêtre envers son Dieu, qui, tous les jours, « sur l'autel descend, docile à son appel ».

Après la solennité des chants et des discours, l'abandon des intimes causeries autour de la table. De la galerie de l'étage, nos hôtes descendent dans la galerie du rez-de-chaussée. Hier, elle s'appelait salle d'oraison et de lecture spirituelle, classe de théologie et de cours généraux; aujourd'hui elle a nom : salle à manger. Elle se prête à souhait à cette dernière affectation. Les rayons de bibliothèque sont adroitement dissimulés par des tentures rouges, barrées de palmes vertes; dans l'arc arabe des fenêtres, s'encadre la série des tableaux représentant les principaux épisodes de la vie de saint Vincent. Au lieu des encriers,



des bouquets de fleurs sont disposés avec art de place en place. Pour une heure, le cliquetis des porcelaines et du cristal remplace le crissement de la plume courant sur le papier. Pour une heure, la bourdonnante gaieté des convives règne autour d'une table, qui a mérité à M. l'économe d'unanimes félicitations.

Telle fut cette fête du 14 novembre, fête du diocèse, du Séminaire et des enfants de saint Vincent, comme le dit très bien dans son toast, notre vénérable Visiteur d'Alger, M. Vergès, qui formula en terminant ce vœu de tous les cœurs : « Après vos noces d'or, nous espérons, cher Monsieur Gobaud, célébrer, dans dix ans, vos noces de diamant. »

---

## CONGO BELGE

---

### LA MISSION DE BIKORO EN 1928-1929

Le 10 septembre de cette année, la Mission des « Lazaristes de Bikoro » a célébré le troisième anniversaire de sa fondation, et, Dieu merci, nous avons été à même de constater que ces trois années de travail ont donné des résultats sérieux. La Mission est aujourd'hui complètement installée sur son propre terrain, récemment quadruplé. Nous y avons transporté l'église et l'école, qui, dans l'exercice précédent, fonctionnaient au village; un catéchuménat pouvant largement loger une soixantaine d'enfants a été également construit et nous pouvons désormais appliquer rigoureusement la règle qui veut que les catéchumènes passent six mois à la mission avant de recevoir le saint baptême. Notre deuxième poste, Irebu, est, lui aussi, en plein développement : il rivalise, comme nombre de

baptêmes, avec Biskoro, et son école est de plus en plus fréquentée, non seulement par les enfants du centre d'instruction militaire, mais encore par ceux des villages environnants. Il a fallu, là aussi, établir un régime d'internat, qui permet de mieux façonner ces enfants à la discipline et aux habitudes de piété.

#### Biskoro

Le catéchuménat de Biskoro n'a pas désigné cette année. Avant chacune des fêtes où l'on a coutume de donner le saint baptême : Noël, Pâques et l'Assomption, les places étaient prises et il nous a fallu renvoyer imprévoyablement ceux qui n'avaient pas terminé le temps d'instruction préparatoire au village. Nous exigeons, depuis que nous avons des locaux scolaires assez spacieux que tous les catéchumènes en âge de profiter de l'instruction suivent les classes; mais, comme ils constituent un élément passager, nous avons organisé, pour eux, une classe spéciale, où on essaie de leur donner les éléments de lecture, d'écriture et de calcul. Ceux, trop peu nombreux encore, qui veulent rester après le baptême, sont versés dans les classes régulières. L'après-midi est consacré au travail manuel, ce qui nous permet de donner, à tous ceux qui logent chez nous, une rétribution les mettant à même de verser un peu leur ordinaire, forcément assez maigre. Plus de cent cinquante enfants catéchumènes ont ainsi passé par l'école cette année.

Cette école, construite à la fin de l'année dernière, malgré ses vastes proportions, s'est trouvée trop petite pour le nombre d'élèves qu'elle a dû abriter, catéchumènes compris. Vous pouvez dire que nous avons le nombre des enfants en âge de suivre les classes dans les deux villages indigènes. Il est à regretter

que nous n'ayons pas encore pu obtenir des chefs de firmes qu'ils usent de leur influence sur les familles de leurs travailleurs pour qu'elles y envoient également leurs enfants. Deux cent dix élèves ont passé par nos classes cette année. Nous espérons qu'avec le temps, les catéchumènes de l'intérieur se décideront à profiter de l'instruction qu'ils peuvent recevoir. En attendant, nous tâchons de multiplier les écoles de catéchistes, où ils prendront peut-être goût à l'instruction. Nous combattons également ainsi l'influence des protestants, qui avaient, jusqu'à ce jour, le monopole de l'enseignement dans ces régions. Nous arrivons peu à peu à résoudre la difficulté de trouver des maîtres d'écoles, ou plutôt des moniteurs. Ceux que nous avons aujourd'hui sont, sans doute, loin d'être complets, mais la différence est notable avec les éléments dont nous avons été obligés de nous contenter jusqu'ici.

Comme je l'ai dit en commençant, les exercices du culte, qui se célébraient jusqu'en mars au village, se font maintenant, à la satisfaction de tous, à la mission. La mission est, en effet, bien plus centrale que le village où nous avions anciennement notre église. C'est le dimanche de la Passion que notre nouveau temple a été inauguré. Bien que construit en matériaux indigènes, c'est une fort belle bâtisse, qui mesure 47 m. sur 14, et les offices peuvent s'y faire, non seulement avec décence, mais avec une splendeur dont nos chrétiens sont fiers. Elle comporte un chœur assez vaste et trois nefs, ayant chacune leur autel. Les indigènes viennent de très loin pour l'admirer et nous pouvons espérer qu'elle nous attirera des adeptes parmi ces populations pour lesquelles les pompes du culte catholique sont une véritable prédication. Nous avons commencé par y donner une mission : tous les

baptêmes  
plus  
centr  
des v  
un ru  
ces er

Le  
année  
donne  
tion, l  
impit  
temps  
exigec  
assez s  
profite  
comme  
avons  
essaie  
ture et  
hélas!  
dans le  
au trav  
tous ce  
mettant  
cément  
catéchu  
Cette  
malgré  
pour le

chumènes compris. Nous pouvons dire que nous avons  
la totalité des enfants en âge de suivre les classes  
dans les deux villages indigènes. Il est à regretter



# CORREC

## THE PREVIOUS DOCU

## RE-FILMED TO INSU

# CORREC

pouvo  
parmi  
culte c  
avons



# RRECTION

OUS DOCUMENT IS BEING  
D TO INSURE LEGIBILITY

# RRECTION

as avons  
classes  
regretter

pouvons espérer qu'elle nous attirera des adeptes  
parmi ces populations pour lesquelles les pompes du  
culte catholique sont une véritable prédication. Nous  
avons commencé par y donner une mission : tous les

baptêmes, avec Bikoro, et son école est de plus en plus fréquentée, non seulement par les enfants du centre d'Instruction militaire, mais encore par ceux des villages environnants. Il a fallu, là aussi, établir un rudiment d'internat, qui permet de mieux façonner ces enfants à la discipline et aux habitudes de piété.

### *Bikoro*

Le catéchuménat de Bikoro n'a pas désempilé cette année. Avant chacune des fêtes où l'on a coutume de donner le saint baptême : Noël, Pâques et l'Assomption, les places étaient prises et il nous a fallu renvoyer impitoyablement ceux qui n'avaient pas terminé le temps d'instruction préparatoire au village. Nous exigeons, depuis que nous avons des locaux scolaires assez spacieux, que tous les catéchumènes en âge de profiter de l'instruction suivent les classes; mais, comme ils constituent un élément passager, nous avons organisé, pour eux, une classe spéciale, où on essaie de leur donner les éléments de lecture, d'écriture et de calcul. Ceux, trop peu nombreux encore, hélas! qui veulent rester après le baptême, sont versés dans les classes régulières. L'après-midi est consacré au travail manuel, ce qui nous permet de donner, à tous ceux qui logent chez nous, une rétribution les mettant à même de corser un peu leur ordinaire, forcément assez maigre. Plus de cent cinquante enfants catéchumènes ont ainsi passé par l'école cette année.

Cette école, construite à la fin de l'année dernière, malgré ses vastes proportions, s'est trouvée trop petite pour le nombre d'élèves qu'elle a dû abriter, catéchumènes compris. Nous pouvons dire que nous avons la totalité des enfants en âge de suivre les classes dans les deux villages indigènes. Il est à regretter

que nous n'ayons pas encore pu obtenir des chefs de firmes qu'ils usent de leur influence sur les familles de leurs travailleurs pour qu'elles y envoient également leurs enfants. Deux cent dix élèves ont passé par nos classes cette année. Nous espérons qu'avec le temps, les catéchumènes de l'intérieur se décideront à profiter de l'instruction qu'ils peuvent recevoir. En attendant, nous tâchons de multiplier les écoles de catéchistes, où ils prendront peut-être goût à l'instruction. Nous combattons également ainsi l'influence des protestants, qui avaient, jusqu'à ce jour, le monopole de l'enseignement dans ces régions. Nous arrivons peu à peu à résoudre la difficulté de trouver des maîtres d'écoles, ou plutôt des moniteurs. Ceux que nous avons aujourd'hui sont, sans doute, loin d'être complets, mais la différence est notable avec les éléments dont nous avons été obligés de nous contenter jusqu'ici.

Comme je l'ai dit en commençant, les exercices du culte, qui se célébraient jusqu'en mars au village, se font maintenant, à la satisfaction de tous, à la mission. La mission est, en effet, bien plus centrale que le village où nous avions anciennement notre église. C'est le dimanche de la Passion que notre nouveau temple a été inauguré. Bien que construit en matériaux indigènes, c'est une fort belle bâtisse, qui mesure 47 m. sur 14, et les offices peuvent s'y faire, non seulement avec décence, mais avec une splendeur dont nos chrétiens sont fiers. Elle comporte un chœur assez vaste et trois nefs, ayant chacune leur autel. Les indigènes viennent de très loin pour l'admirer et nous pouvons espérer qu'elle nous attirera des adeptes parmi ces populations pour lesquelles les pompes du culte catholique sont une véritable prédication. Nous avons commencé par y donner une mission : tous les

jours de la semaine sainte, par deux fois, la parole de Dieu y a été annoncée, et la population a suivi, nombreuse, ces prédications. La fête de Pâques aura été une véritable « Résurrection » pour notre petite paroisse de Bikoro. Tous les dimanches, deux messes y sont célébrées : la première, pour les adultes ; la seconde, à laquelle assistaient les Européens, est suivie par les enfants. Chacune des deux catégories bénéficie ainsi d'une instruction spéciale.

De la mission, ou plutôt du poste de Bikoro, relèvent tous les villages de l'intérieur et des bords du lac jusqu'au chenal d'Irebu. Un missionnaire en est spécialement chargé. Il n'a pu faire, cette année, que deux tournées ; un accident l'a empêché d'en faire une troisième ; mais tout le territoire dépendant de notre mission a été sérieusement visité. De nombreux catéchistes ont été placés un peu partout pour contrebalancer l'influence des protestants, qui en mettent parfois jusqu'à deux dans des villages même de minime importance.

Nos catéchistes ne sont pas tous parfaits non plus ; beaucoup ne savent ni lire, ni écrire, mais ils possèdent, à tout le moins, la lettre du catéchisme et ils peuvent commencer l'enseignement de la religion. Ils sont également un signe de ralliement pour ceux et celles qui ont le désir de devenir chrétiens, et leur présence atteste que le village ou la portion de village nous appartient. Nous exigeons d'eux qu'ils bâtissent une chapelle et une habitation pour le missionnaire en tournée, et, chaque jour, matin et soir, après la prière, dont ils ont donné le signal et qu'ils président, ils font le catéchisme pour ceux des catéchumènes qui ne veulent pas se contenter de donner simplement leur nom et rester éternellement aspirants. De ceux que nous avons jugés susceptibles de formation, nous



avons exigé un stage de six mois à Bikoro, avant de leur donner un poste.

Nous en avons de trois catégories : catéchistes-adjoints, catéchistes et catéchistes-inspecteurs. Les premiers, faute de mieux, sont quelquefois de simples batteurs de « gon » ; mais notre politique est de faire flèche de tout bois pour nous opposer à l'emprise protestante. Nous offrons des avantages à ceux qui voudraient en même temps remplir les fonctions de maître d'école ; mais ils sont, dans cette région presque complètement analphabète, excessivement rares ceux qui sont à même de remplir cette double fonction. Le chiffre des catéchistes, pour la région, de Bikoro, est passé de 15 à 25 et celui des chapelles de 14 à 25.

Le poste de Bikoro s'est heureusement complété par l'arrivée des sœurs. Quatre Filles de la Charité nous sont arrivées dans le courant du mois de juin. Malgré toute la diligence que nous y avons mise, les locaux étaient loin d'être achevés. Heureusement, comme les bâtiments de la Mission sont assez vastes, nous avons pu les loger, non seulement avec décence, mais avec un certain confort. Dès la semaine qui suivit leur arrivée, les œuvres étaient en pleine activité. Nous leur avons naturellement abandonné notre dispensaire, et, en attendant que leurs classes soient construites, elles réunissent les jeunes filles des deux villages dans notre école, l'unique du pays, ne nous permettant pas de faire la classe à nos garçons l'après-midi ; c'est de deux à cinq heures que les classes sont faites pour elles. Cela a même l'avantage, appréciable pour un début, de ne pas les enlever à leurs familles pendant la matinée, où elles sont généralement prises par les travaux domestiques. Soixante-sept, c'est-à-dire presque toutes les jeunes filles, se sont présentées et

suivent les classes; un certain nombre seront à éliminer, ou s'élimineront d'elles-mêmes, mais il vaut mieux de ne pas se presser. Quand les sœurs seront installées chez elles, il en viendra de l'intérieur, car beaucoup attendent avec impatience le moment où elles pourront venir chez les « mamères ». On pourra alors faire la sélection, s'il le faut.

Le dispensaire ne désemplirait pas si l'on n'y mettait bon ordre. Nous espérons bien, d'ailleurs, qu'il sera de plus en plus achalandé et qu'ainsi sera enlevé aux protestants le deuxième monopole qu'ils détenaient dans cette région. De 245 qu'il était, en juillet, quand les sœurs le reprirent, le nombre des malades se présentant mensuellement est monté, en septembre, à 414 et les soins donnés s'élèvent en moyenne à 80 par jour.

Quinze jours après l'arrivée des sœurs, le jour de la saint Vincent, s'ouvrait l'œuvre de la « Goutte de lait ». Trente-cinq enfants, la presque totalité de ceux qui peuvent l'être, sont inscrits à cette œuvre, qui, nous l'espérons, sera un grand bien dans ce pays, où les enfants sont peu nombreux par suite de la mortalité infantile, due, en grande partie, à l'ignorance des lois de l'hygiène chez les mères indigènes.

Les constructions des sœurs sont en train de s'achever et, avant la fin de l'année, les Filles de la Charité seront largement installées sur un plateau qui domine le poste, à l'intersection des routes qui s'en vont vers Coquilhatville et vers N'Tondo. Cet endroit a été choisi parce que c'est par là que doivent nécessairement passer les indigènes qui viennent, presque tous les mois, au poste pour les prestations à l'État. Les sœurs se trouvent donc dans les meilleures conditions pour entrer facilement en contact avec eux, et nous profiterons d'ailleurs de toutes les occasions pour les

faire connaître à l'intérieur, où les voyages n'offrent pas de grandes difficultés. Elles seront, j'en suis intimement convaincu, bientôt populaires chez l'indigène et elles feront aimer partout la charité et la religion catholique qui l'inspire.

*Irebu*

Irebu a été fondé, comme poste secondaire, l'an dernier, au mois de février; c'est, aujourd'hui, un poste en pleine activité. Les missionnaires ont d'abord à s'occuper du centre d'instruction militaire; ils parcourent également le chenal et toute la région du fleuve qui s'étend de Kabinda à la rivière des M'Pamas. Ils ne sont malheureusement que deux pour suffire à cet énorme travail, qu'aggrave encore tout ce que donne de soucis et de besogne l'installation définitive d'un poste. Irebu, en effet, bien qu'il n'eût pas de missionnaire à demeure, n'en était pas moins un poste constitué, avec sa chapelle, son catéchuménat, sa maison des missionnaires, en matériaux indigènes naturellement. Il s'agit maintenant de faire du définitif; car, si l'on peut avoir des doutes sur l'importance plus ou moins considérable que ce poste aura plus tard, il est certain qu'Irebu sera toujours une localité où l'on a intérêt à être sérieusement établi. Si les dernières nouvelles sont fondées, il deviendrait excessivement important, dès l'année prochaine, puisque l'on prête au gouvernement l'intention d'y réunir les centres d'instruction de deux provinces et une partie de l'organisme militaire de Coquilhatville. Il n'y avait donc pas à s'installer à Irebu provisoirement, comme ailleurs; il s'agissait de s'y installer d'une manière définitive et les deux missionnaires se sont mis résolument à la besogne.

Le poste a été purgé de toutes les nuisances

auxquels sont sujets les postes où le missionnaire ne fait que passer, et notre parcelle, sérieusement mise en valeur, n'est aujourd'hui habitée que par des chrétiens et des catéchumènes travaillant pour la mission. Ils forment un village modèle. Les maisons d'habitation ont été restaurées et l'on a commencé la série des maisons qui doivent être faites en matériaux durables, en bâtissant une superbe maison pour le catéchiste. L'église et l'école sont provisoires, mais on construit actuellement le nouveau bâtiment des classes, qui servira d'église, en attendant qu'on puisse en bâtir une nouvelle. Irebu donne des briques merveilleuses et les tuiles y réussissent également fort bien; ce qui facilitera beaucoup la construction de ce poste. Nous sommes en instance pour obtenir un agrandissement de notre parcelle et nous demandons également au gouvernement la concession d'une seconde parcelle, pour y faire la culture et l'élevage dont une mission a besoin si les œuvres s'y développent quelque peu.

Les résultats de l'activité des missionnaires sont fort beaux à Irebu. Un bon nombre de soldats ont reçu le baptême et beaucoup se sont inscrits comme catéchumènes, ces derniers temps. Ils forment malheureusement un élément passager, car, leur instruction militaire faite, ils s'en vont ailleurs. Les gradés, heureusement, demeurent, et un certain nombre d'entre eux comptent parmi nos meilleurs chrétiens. Un bon nombre d'indigènes de la région et des régions voisines sont également venus s'inscrire et ont passé à la mission le nombre de mois réglementaire pour recevoir le saint baptême. Pour la première fois, on y a eu un contingent assez considérable de « M'Pamas ». Cette région nous donne de sérieuses consolations. Celle des « Lusankanies » laissait malheureusement à désirer; une tournée faite par M. Sieben y a produit

de bons résultats et nous permet de croire que, si les visites se font plus fréquentes, ces populations, qui ont subi de multiples nuisances, remonteront le courant et que nous trouverons peut-être chez elles les consolations que nous donnent les « purs indigènes ».

Irebu étend son rayonnement, comme je l'ai dit, de Kabinda à Isangu, sur près de 150 kilomètres du fleuve. Toute cette région a été visitée trois ou quatre fois dans le courant de l'année. Elle le sera désormais davantage, puisque la générosité de nos bienfaiteurs a mis à notre disposition un moyen de faire plus commodément et plus rapidement ces visites, si nécessaires pour raviver la foi et redresser la morale chez nos chrétiens du fleuve.

L'école d'Irebu compte une cinquantaine d'enfants et marche fort bien. Elle est fréquentée non seulement par les enfants des militaires et par ceux d'Irebu, mais encore par ceux des villages environnants. Ces enfants, généralement plus développés au contact des Européens, comprennent mieux que ceux du lac le bienfait de l'instruction. Le gouvernement a l'intention de remplacer l'hôpital actuel, servant pour les soldats et les indigènes des environs, par une construction plus moderne; les travaux sont même commencés. Il a demandé des sœurs pour en assurer le service. Plaise à Dieu que le nombre des vocations permette aux supérieurs d'accepter ce poste nouveau, où il y aurait tant de bien à faire !

Notre mission s'est chargée, l'année dernière, de l'évangélisation d'une partie du territoire M'Pama-Kasai, comprenant les Lukulélas. Il y a là une forte population de travailleurs et, à l'arrière, une population indigène, qui risque fort, si on ne s'en occupe, de passer tout entière au protestantisme. C'est à la demande de Mgr de Cleene, vicaire apostolique de

Léopoldville, que nous avons accepté cette extension. Une nouvelle demande vient d'être introduite auprès du Saint-Siège pour étendre notre action sur le territoire tout entier. Notre mission comprendrait donc toute la rive du fleuve Congo, depuis les environs de Coquilhatville jusqu'au confluent du Kasai. Cette demande a été motivée par les difficultés qu'éprouvent les missionnaires du lac Léopold II d'évangéliser à la fois le lac et le fleuve et aussi par les affinités qu'ont, avec les indigènes du lac Tumba, les riverains du moyen Congo. Aucun poste permanent de mission n'existe actuellement sur le fleuve d'Irebu à Kinchasa, alors que les protestants en ont trois ou quatre fort importants. De plus, dans certains endroits, les Lukulélas par exemple, la population devient fort dense ; il est temps que des missionnaires à demeure s'en occupent, si l'on ne veut pas qu'elles versent dans le protestantisme ou dans le matérialisme le plus grossier. La tâche sera dure, car nous aurons à faire, sur les bords immédiats du fleuve du moins, à des déracinés ; mais l'œuvre n'en sera que plus méritoire. Pour le moment, ces populations et les Sociétés qui les emploient se montrent on ne peut mieux disposées. J'ai pu le constater dans la visite que j'ai faite des Lukulélas. Partout j'ai trouvé des églises qui ne manquent même pas d'un certain « luxe » et partout l'on nous a promis, dans les Sociétés, une aide sérieuse. Mais nous comptons surtout sur l'aide de Dieu, qui, nous l'espérons, ne nous manquera pas plus à l'avenir que par le passé, et c'est pour cela que nous accepterons volontiers ce poste de dévouement, si le Saint-Siège veut bien nous le confier, comme la demande lui en a été faite, conjointement avec Mgr de Cleene. Cette année déjà, les Lukulélas et tout le territoire situé au nord-est ont été visités

quatre fois; les catéchistes ont été multipliés et une douzaine de chapelles ont été construites. Les populations, bien qu'elles aient été travaillées depuis fort longtemps par les protestants, ne semblent pas les avoir en particulière estime; partout, on demande avec instance des catéchistes et surtout l'établissement d'une mission dans la région. « Nous sommes tristes, disent-ils, nous n'avons pas de Pères. » Il est à noter que, partout, les catéchumènes et les chrétiens ont pris à leur charge le traitement des catéchistes; ce qui est plutôt rare dans la partie du Congo que nous évangélisons. Puissent les espérances que nous paraissons en droit de concevoir se réaliser pour la gloire de Dieu et l'extension de son Église!

Bikoro, ce 11 octobre 1929.

Félix DEKEMPENEER.

*Lettre de sœur LORIOT, Fille de la Charité  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Bikoro, le 15 novembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Pour la première fois, la petite famille de Bikoro est heureuse de vous offrir ses meilleurs vœux pour l'année 1930.

Nous sommes arrivées à Bikoro après deux mois de voyage. Bien entendu, nous avons fait une halte de dix jours chez nos sœurs de N'Sona M'Bata, où nous avons été si bien reçues; nos sœurs étaient si heureuses d'avoir des nouvelles toutes fraîches de notre chère province et de leurs familles! Le lendemain de l'Ascension, nous prenions le chemin de Coquilhatville, où nous sommes arrivées le jour de la Pentecôte, vers

neuf heures du matin. Je ne puis vous dire notre bonheur, mon Très Honoré Père, lorsque nous entendîmes notre belle *Brabançonne* chantée par une bonne centaine de filles et de garçons. Ce chant nous parut plus beau encore dans la bouche de tous ces petits noirs. Ma sœur Dubois, ainsi que ses bonnes compagnes, nous attendaient avec impatience et la joie reflétait sur tous les visages. Il me semble que plus on s'éloigne de sa chère patrie et plus on sent le besoin d'être bien unies.

Dans cette maison de Coquilhatville, nous avons été l'objet d'attentions très délicates pendant les trois semaines que nous y sommes restées. Pendant ce temps, nous avons vu les différentes œuvres. Sous les auspices du Sacré-Cœur, le jour de sa fête, heureuse coïncidence, nous nous embarquions pour Bikoro, objet de tous nos désirs. Le bon Dieu, nous voyant trop empressées d'arriver au but, par des circonstances imprévues, nous fit encore retarder notre arrivée de cinq jours. M. le Supérieur n'étant pas prévenu de notre arrivée, il fut décidé que nous resterions quelques jours à Irebu, poste où se trouvent M. Sieben et M. Esser.

Mon Très Honoré Père, le 13 juin, nous arrivions à Bikoro. L'accueil qui nous a été fait était vraiment encourageant. Tout le monde était au poste pour nous recevoir : M. Dekempeneer, M. Linclau, M. l'administrateur et un grand nombre de noirs. Ceux-ci nous regardaient d'un air tellement étonné ; certainement, ils n'avaient jamais vu de cornettes et cela les intriguait et c'était à qui crierait le plus fort : « Mboté mama mingir » (Bonjour, ma mère ; beaucoup). A notre grand étonnement, nous entendons nos beaux chants de Belgique chantés à la perfection par les élèves de M. Linclau.



Suivies de tous ces braves gens, nous nous dirigeons vers l'église, pour remercier le bon Dieu d'une si bonne traversée et aussi pour lui demander de bénir le beau champ d'apostolat qui nous est confié. Le *Te Deum* est chanté d'une voix sonore par M. le Supérieur et, très émues, nous nous associons à ce chant d'action de grâces. Dès le lendemain, la sœur chargée du dispensaire commençait à donner des soins aux malades. La semaine suivante, nous commençons les classes ; vingt-huit enfants furent inscrites ; à présent, elles sont soixante-cinq. Nous avons aussi des malades soignés à domicile. Plus tard, nous espérons commencer un ouvrage pour les mamans, car elles désirent beaucoup apprendre à coudre. Mon Très Honoré Père, nous sommes si heureuses d'avoir été choisies pour travailler au salut des pauvres noirs ! Il est certain que la nature parfois en souffre quelque peu, mais nous le supportons avec bonheur, pour le salut de cette partie du troupeau qui nous est confiée. Malgré le climat, nos santés sont très bonnes.

Mon Très Honoré Père, je vous prie de m'excuser d'avoir été si longue, mais j'ai pensé que ces quelques détails vous intéresseraient.

En réitérant tous nos meilleurs vœux de bonne et sainte année, j'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père,

Votre très humble et obéissante fille,

Sœur LORIO,

Ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de sœur COUSEBANT, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

N'Sona M'Bata, le 2 décembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,  
*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Nos vœux doivent précéder la belle fête de Noël et le renouvellement de l'année, mais, à l'aurore de ces beaux jours, nous ne devons pas dépendre d'un bateau pour envoyer vers le ciel une fervente prière, qui donnera, nous osons l'espérer, la réalisation aux souhaits que la petite famille de N'Sona M'Bata forme pour le bonheur du digne successeur de saint Vincent et de la double famille confiée à sa paternelles sollicitude.

Dans notre petit coin de brousse congolaise, nous venons d'avoir une grande consolation. L'agrandissement du territoire confié aux missionnaires les rapproche beaucoup de nous et nous espérons avoir trimestriellement la visite d'un fils de saint Vincent. Puisse ce réconfort spirituel nous aider à travailler avec une ardeur toujours nouvelle au champ confié à notre apostolat! Que par l'éducation de la jeunesse et le soin des malades nous puissions former de nombreuses familles chrétiennes et ouvrir le ciel aux âmes blanches de nos chers noirs!

Nous comptons, à cette fin, sur votre paternelle bénédiction, mon Très Honoré Père; nous vous la demandons très humblement, en vous priant de daigner agréer l'expression du profond respect avec lequel nous nous disons, en l'amour de Notre-Seigneur et de son Immaculée Mère.

Mon Très Honoré Père,  
Votre très humble et obéissante fille,

Sœur COUSEBANT,  
Ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

## ABYSSINIE

---

AUDIENCE ACCORDÉE PAR SA MAJESTÉ  
LE NÉGOUS TÉFÉRI LE 17 DÉCEMBRE 1929

Étaient présents : M. Vergès, visiteur d'Algérie et d'Abyssinie; M. Gruson, supérieur du Vicariat d'Abyssinie; M. Granier, supérieur de la Procure d'Addis-Abéba et du district du Choa; abba Tesfa Sellassié, lazariste abyssin; abba Iossief-Ghébrou, prêtre indigène; et ato Tesfaïé, catholique, premier interprète du roi.

Le Négous se trouvant au palais impérial, nous l'attendîmes chez lui, pendant trois quarts d'heure environ, dans un petit salon meublé avec goût. Nous y admirâmes un beau tableau peint par un artiste abyssin et représentant le souverain en grand costume d'apparat et coiffé de la couronne royale.

A notre entrée dans ce salon, les soldats composant la garde nous avaient présenté les armes. Dès que le Négous fut arrivé, ato Tesfaïé vint nous avertir que Sa Majesté était prête à nous recevoir en audience.

Nous entrâmes aussitôt dans une vaste et belle salle.

Le roi était assis sur son trône, qu'abritait un grand baldaquin tout doré.

Nous avançant vers Sa Majesté, nous nous inclinâmes pour la saluer.

Le roi se leva et nous serra la main avec beaucoup de cordialité. Ensuite, il nous invita à prendre place sur de beaux fauteuils placés à sa droite.

La conversation s'engagea. Sa Majesté demanda si M. Vergès, notre visiteur, demeurait dans l'Agamié.

Abba Tesfa-Sellassié répondit que M. Vergès, étant visiteur d'Algérie et d'Abyssinie, avait sa résidence à Alger, qu'il était venu pour inspecter nos maisons du Choa et du Tigré.

Il ajouta que M. Gruson, supérieur de la Mission, demeurait dans l'Agamié.

— Je connais Monsieur Gruson, dit le roi.

Ensuite, M. le Visiteur, tenant dans ses mains les trois volumes de l'*Histoire d'Abyssinie*, par M. Coulbeaux, s'approcha du Négous et lui dit :

— Sire, je m'estime très honoré et très heureux de me présenter devant Votre Majesté. J'arrive de Paris, chargé de l'agréable mission de vous offrir les hommages et les félicitations de notre Supérieur général ainsi que de notre Congrégation.

« Et maintenant, que Votre Majesté daigne accepter l'*Histoire de l'Éthiopie*, composée par M. Coulbeaux, missionnaire en Abyssinie et grand ami de votre illustre père le Ras Makounen. Cet ouvrage est en trois volumes. Faute de temps, nous n'avons pu faire relier l'unique exemplaire envoyé, sans retard, à Addis-Abéba.

« Nous sommes heureux d'offrir à Votre Majesté la primeur de cet ouvrage important. Un autre exemplaire, convenablement relié, vous sera bientôt offert. »

Sa Majesté, le visage tout épanoui, montra qu'elle recevait le cadeau avec plaisir et répondit :

— C'est là pour moi le présent le plus désiré et le plus précieux. Dieu vous le rende !

Elle poursuivit :

— En vous appliquant à de pareils travaux, vous trouverez chez nous des hommes comme abba Tesfa-Sellassié.

— C'est bien vrai, dit M. le Visiteur, abba Tesfa-Sellassié fait honneur à votre pays. Votre Majesté le



LE NÉGOUS TÉFÉRI  
en costume de grand apparat.



sait, il continue, selon votre désir, de traduire en amargina le Code civil français.

— Que mes sujets, remarqua le roi, travaillent pour leur pays; je ne suis pas étonné de leur dévouement. C'est vous autres, surtout, que je tiens à remercier, puisque vous les avez rendus capables de tels services.

M. Gruson, se levant, prit à son tour la parole :

— Sire, dit-il, au moment de votre couronnement, je me suis empressé d'adresser à Votre Majesté un télégramme pour lui exprimer notre joie et nos respectueuses félicitations. Aujourd'hui, au nom des Lazaristes d'Abyssinie, des prêtres indigènes et de tous les catholiques de notre Mission, je suis heureux de vous renouveler de vive voix l'expression de notre allégresse avec nos plus fervents souhaits pour la durée et la prospérité de votre règne.

Le roi répondit :

— En effet, votre télégramme m'est bien arrivé. Je suis convaincu depuis longtemps que l'événement auquel vous faites allusion ne pouvait que vous faire grand plaisir à tous. Dieu vous le rende !

M. Gruson continua :

— Mgr Cattaneo, évêque de l'Érythrée, et le P. François, qui a publié en gheez toute la Bible, m'ont chargé de vous présenter leurs respectueuses salutations. Sire, daignez agréer également l'hommage de notre profonde gratitude pour la bienveillance dont Votre Majesté a bien voulu favoriser nos œuvres d'Addis-Abéba et de la Mission tout entière. J'ai la confiance que vous aurez la bonté de nous continuer votre haute protection.

Le Négous de répondre délicatement :

— C'est notre devoir de protéger les bienfaiteurs de notre pays.

— Il y a quelque temps, poursuivit M. Gruson, j'ai

envoyé à Dessié abba Iossief-Ghébrou, ici présent, proche parent d'abba Tesfa-Sellassié. Il y fait la classe.

— Où demeurerait-il auparavant? demanda le roi. Est-ce dans l'Agamié ou ailleurs? A-t-il connu le cantiba Wessénié?

— Non, abba Iossief était encore enfant. Il n'a pu connaître le cantiba Wessénié, dit abba Tesfa-Sellassié. C'est mon cousin, il vient de l'Agamié et le cantiba Wessénié était à Asmara.

M. Gruson ajouta :

— Nous enverrons prochainement à Dessié deux Lazaristes, et plus tard, si Dieu le veut, nous espérons que des Filles de la Charité pourront s'y établir, comme ici, pour instruire les petites filles et soigner les malades. Il y a quelques jours, nous avons fait visite au *dedjatch* Emmerou. J'en ai profité pour le prier de nous accorder son appui à Dessié, chef-lieu de la province qui lui a été confiée. « N'en doutez pas, je vous aiderai, m'a-t-il répondu aimablement. »

Sire, je serais reconnaissant à Votre Majesté si elle voulait bien, elle aussi, protéger notre école.

— C'est une chose excellente, dit le Négous. Et, outre l'enseignement des langues, il me serait agréable que les enfants apprennent des métiers pour les aider à gagner leur pain.

En disant ces mots, le roi portait sa main à la bouche. Il continua :

— Je ne manquerai pas de vous recommander moi-même au *dedjatch* Emmerou.

— Oui, Sire, dit M. Gruson, nous nous appliquerons à nous conformer à vos désirs. Nous commencerons par les langues et, aussitôt que possible, nous espérons pouvoir enseigner aux élèves des métiers, pour les mettre à même de gagner leur vie.



Abba Tesfa-Sellassié ajouta :

— Majesté, les Filles de la Charité enseignent déjà les travaux manuels à leurs élèves. Celles-ci réussissent à faire d'assez beaux ouvrages.

— Il me semble avoir vu les sœurs, dit le roi avec beaucoup d'intérêt.

Abba Tesfa-Sellassié précisa :

— Leur bonnet ressemble à des ailes éployées.

— Oui, oui, je les ai vues, dit le Négous, c'était à l'occasion des fêtes de mon couronnement.

— Afin de faire plaisir à Votre Majesté, continua M. Gruson, j'enverrai ici un prêtre qui aidera abba Tesfa-Sellassié à faire la classe. Ainsi soulagé, il trouvera le temps de poursuivre plus activement la traduction du Code français, dont vous l'avez chargé.

Le Négous remercia en souriant.

L'audience touchait à sa fin.

M. Gruson termina par ces mots :

— Sire, tous ensemble, missionnaires, prêtres indigènes et fidèles, nous acquitterons une grande dette de reconnaissance en priant pour Votre Majesté. Nous demanderons à Dieu de vous donner la santé, une longue vie. Nous prierons aussi pour le bonheur de la famille royale.

— C'est une excellente chose, dit le roi. Ce que je désire particulièrement, c'est la traduction des ouvrages. Si donc vous me formez des élèves connaissant bien le français et le gheez, vous me ferez un grand plaisir.

— Que Votre Majesté me permette d'ajouter un mot, dit abba Tesfa-Sellassié. J'aurai à lui présenter un élève instruit à notre école et sachant bien l'amargna, le français et le gheez. Ce jeune homme dési-  
rerait un emploi.

— Très bien, répondit le Négous, amenez-le-moi après-demain jeudi.

Abba Tesfa-Sellassié s'inclina.

Le moment de prendre congé était venu. M. le Visiteur, M. Gruson et M. Granier se levèrent. Puis M. Vergès, s'approchant du Négous Téféri, lui dit :

— Majesté, devant partir dimanche prochain pour le Tigré, veuillez me permettre de vous faire mes adieux.

Le Roi, debout devant son trône, lui serra la main en lui demandant en français :

— Est-ce que vous partez en caravane ?

Il prononça ces paroles avec une certaine émotion, sans doute à la pensée des fatigues et des dangers d'un long voyage.

— Non, sire, répondit M. le Visiteur, nous partirons par le bateau postal qui va de Djibouti à Massaouah et nous arriverons dans l'Agamié en traversant l'Erythrée.

— Très bien, au revoir ! dit le Négous en français.

Et il donna à chacun des trois missionnaires une affectueuse poignée de main, accompagnée d'un bon sourire.

Nous nous retirâmes en remerciant Dieu de cette audience historique, la meilleure de toutes celles que nous ayons eues jusqu'à ce jour. Elle a encore augmenté en nous les grands espoirs que, depuis quelque temps, diverses circonstances heureuses nous ont permis de concevoir pour l'avenir de notre chère Mission. Nous nous communiquions les uns aux autres nos vives impressions et M. le Visiteur ne se montrait pas le moins satisfait.

Disons, pour finir, que l'élève Joseph Assebié, proposé par abba Tesfa-Sellassié, et qui avait été le premier élève admis à notre école d'Addis-Abéba, fut, au jour fixé, examiné par le roi Téféri lui-même et accepté sans difficulté comme interprète et pour travaux de traduction au palais royal.

*Deo gratias!* Alleluia! Les portes sont ouvertes, qu'on envoie vite du renfort! Merci d'avance.

GRUSON,  
i. p. d. l. m.

---

## MADAGASCAR

---

### JOURNAL DE LA CARAVANE ÉPISCOPALE ARRIVANT A MADAGASCAR

*Le 7 juillet 1929*, à midi, après 31 jours d'une traversée assez houleuse, le *Général-Voyron*, qui nous portait, aborde à Tamatave. Avec quelle allégresse nous quittons la mer pour la terre ferme, encombrés, sur les barques qui nous mènent à quai, par d'innombrables colis, destinés, pour beaucoup, à porter à nos missionnaires de Madagascar un peu de cœur... et des produits de la chère France! Qui les portera? Mais tout simplement les chrétiens venus en délégation importante au-devant des missionnaires arrivants; touchant spectacle que de voir là, sur la route, tous ces bons chrétiens, sans respect humain, baiser, à genoux, l'anneau de S. G. Mgr Sévat, qui, tout paternellement, se prête à ces pieuses démonstrations.

Les bonnes Sœurs de Saint-Joseph de Cluny nous accueillent cordialement, tandis que Monseigneur et ses missionnaires sont reçus chez les Pères Jésuites. Il fait bon ne plus tanguer, et quelques jours de repos ne seront pas de trop pour nous remettre un peu de notre ahurissement.

Mais nous avons hâte d'être « chez nous ». Si nous attendons le côtier qui doit descendre à Fort-Dauphin, armons-nous de patience : à la fin du mois seulement,

nous apercevrons ses mâts. Et saint Vincent qui nous presse d'arriver pour sa fête à Fort-Dauphin!... Confiance ! nous y serons. Ce n'est pas en vain que nous avons mis dans nos armes de missionnaires cette devise : « Le Seigneur nous conduit, rien ne nous manquera. »

Donc, Monseigneur décide de partir par terre ; nous renonçons sans peine à la côte inhospitalière de Madagascar. A la nuit, sous une pluie battante, nous nous rendons à la gare, dès cinq heures du matin, pas en auto, mais non plus à pied : en *pousse-pousse*. Qu'est-ce à dire ? Une petite voiture à deux personnes, que tire un pauvre Malgache. Oh ! ne nous laissons pas trop apitoyer. Il préfère cette besogne de bête de somme à un travail plus absorbant.

Un petit train, trainé par une locomotive chauffée au bois, nous conduit, à travers un circuit de lacets, dans les montagnes. On est en plein dans la brousse verdoyante, où les bananiers semblent pousser comme de mauvaises herbes, et traversée constamment par des torrents aux cascades pittoresques. Ça et là, de petits villages aux cases rustiques, à la porte desquelles sont accroupis des indigènes peu vêtus. A deux des nombreuses stations, la communauté des chrétiens se trouve pour saluer Monseigneur, qui descend ; et, tandis que les Enfants de Marie remettent à Sa Grandeur une petite collecte, un bon chrétien présente une soubique (cabas) de bananes pour les voyageurs. C'est touchant !

A la nuit tombée, voici Tananarive. Sur le quai, déjà nous attendent S. G. Mgr Forcadier, évêque du vicariat des PP. Jésuites, escorté de nombreux Pères. Les politesses faites, chacun s'en fut chez soi ; nous, les sœurs, chez les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Dès le lendemain, il y eut messe pontificale par

Mgr Sévat. La belle cathédrale est comble : plus de sept cents garçons des Frères des Écoles chrétiennes communient en silence ; ici, pas le bruit des galoches de nos gamins de France ; cela aide au recueillement et simplifie l'entretien du vestiaire. Pendant trois jours, nous parcourons, à bout de souffle, la ville, toute en étages sur le flanc d'un plateau, formant cuvette au milieu d'un cirque de montagnes. Du palais de la reine, qui domine la ville, on a une vue splendide.

Mais tout cela est déjà trop civilisé. Il nous tarde bien d'arriver dans notre brousse du Sud.

Le dimanche 14 juillet, nous quittons la ville de Tananarive, toute pavoisée et enguirlandée, pour nous rendre en autos jusqu'à Fort-Dauphin. Nous sommes pressés ; il s'agit de ne pas s'attarder : c'est plus de 1000 kilomètres qu'il nous faut parcourir d'étape en étape avant le 19 !

Sans encombre, nous arrivons le soir pour coucher à Antsirabé, vicariat desservi par les PP. de la Salette, qui reçoivent Monseigneur, et par les Sœurs de la Providence, qui nous logent avec grande cordialité.

La messe entendue, on brûle la politesse, et on se réinstalle ; l'auto des sœurs porte les bagages et ne manque que du confortable (ce qui, pour des missionnaires, eût été de trop). Derrière, suit l'auto épiscopale qui a charge de ramasser ce que nous semons sur la route.

À midi, on est à Ambositra, dans la Mission des PP. Jésuites et des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; le soir, à Fianarantsoa, dans le même vicariat, où S. G. Mgr Givélet sort du silence de sa retraite pour recevoir la caravane épiscopale !

On part de bonne heure : on nous attend ce soir à Bétroka ; il n'y a pas de temps à perdre. Mais nos gens ne sont guère pressés ; ils sont malgaches, voilà tout !

Il faut de l'eau, de l'essence, si bien que nous manquons de répondre à la cloche, qui, à Ihosy, nous appelle pour dîner.

On a du vin blanc et des oranges (cela se complète, vous verrez comment), recueillis dans un relai de mission; nos braves gens nous offrent des bananes... Ils apprécieraient mieux que nous le vin blanc; mais pas un verre pour y goûter. Bah! Et les peaux d'oranges? En voici une bien en calotte; à tour de rôle, les braves gens goûtent ainsi au petit vin! On s'arrange de tout, mais on rit tout de même.

Il est trois heures, et nous roulons toujours, mais, cette fois, dans « notre vicariat », quand nous voyons venir à nous, sur sa motocyclette, le Père de la Mission qui venait, inquiet, dit-il, « ramasser nos morceaux ». Mais non, nous ne demandons qu'à vivre et à travailler! Enfin, nous arrivons à Ihosy, au carillon de la cloche; les chrétiens sont tous rassemblés devant la demeure du Père; c'est une vraie fête! On se restaure; et on doit organiser la nuit, Bétroka étant trop loin, décidément. Tandis que les missionnaires s'installent tant bien que mal dans le pauvre logis du Père, nous allons, nous, les sœurs, chercher asile dans la famille de l'Inspecteur principal, qui, aimablement, nous a offert l'hospitalité. Deux chambres séparées dans un coin du jardin ne nous voient que quelques heures. Dès quatre heures, sans tambour ni trompette, nous quittons furtivement notre abri pour nous diriger à tâtons dans la nuit obscure, à la seule lumière d'un rat-de-cave, vers la petite église où Monseigneur dit sa messe. On se croirait au temps des Catacombes; pour toute lumière, les cierges de l'autel; ici, c'est la pauvre simplicité.

Au son de l'*Angelus*, qui, spectacle touchant, fait se signer et se découvrir spontanément les chrétiens

entourant nos autos, nous quittons Ihosy et filons vers Bétroka. On y sera bien, je crois, car ce lieu est bien pénible à atteindre !

A huit heures, la roue grinçant trop fort, notre auto s'arrête ; il reste 80 kilomètres à faire. L'auto épiscopale va donc continuer sa route et reviendra à notre secours. Saint Vincent veut éprouver notre foi. Cependant, on repart, avec une heure de retard. Et puis, nouvelle panne !

Cette fois, le brave chrétien, propriétaire de notre auto, se met en peine de nous procurer le vivre et le couvert, car quand serons-nous à Bétroka ? Dieu seul le sait. Nous sommes arrêtés devant un petit village (quelques pauvres cases groupées sans ordre, et c'est tout). De l'une d'elles, notre brave homme rapporte une méchante gamelle, dont il répare la propreté douteuse par un coup de torchon à l'usage omnibus ; puis, tirant quatre magnifiques cuillers, il nous rapporte, sur l'auto, ladite gamelle, débordant d'un liquide tout chaud, qu'il dépose devant nous d'un air tout maternel. Il paraît que c'est du lait ! On le croirait affreusement assaisonné de graisse de porc... Enfin !... « Mes Sœurs, nous sommes en mission, ne l'oublions pas ! » Munies du signe de la Croix, nous plongeons à tour de rôle : six cuillers à la fois... et après bien des tours, ouf ! on arrive au fond de la gamelle. Un morceau d'une sorte de pain d'épice inépuisable, que, depuis le premier jour, notre chauffeur partage en famille avec nous, à commencer par Monseigneur, fait passer le fameux breuvage.

Enfin, après six heures de panne en plein soleil (il est vrai que nous sommes en hiver ici, nous l'oublions parfois sous nos ombrelles), l'auto revient à notre rencontre. Nouvelle panne. A quatre heures, tout de même, nous arrivons à Bétroka.

Quelle charmante petite chrétienté ! Ils sont là tous, hommes, femmes, enfants, et nous entourent à l'envi. Nous laisseront-ils seulement dîner... des restes des missionnaires, affamées que nous sommes depuis notre apéritif ? Restes princiers, il est vrai, dont les chrétiens ont voulu faire tous les frais. C'est le vétérinaire du lieu qui nous reçoit avec sa femme et qui loge, grandement, toute la caravane.

Devant la Mission, on se réunit autour de Monseigneur, et l'un des chrétiens présente, au nom de tous, et avec grande aisance, les souhaits de bienvenue, mais, surtout, réclame des sœurs et un autre missionnaire avec instance. Monseigneur répond, bénit ; on distribue des bonbons ; mais les chrétiens ne se résignent à nous quitter qu'au clair de lune. Vraiment, en les voyant ainsi formant tous une seule famille, on se prend à retourner au temps où les premiers chrétiens faisaient dire d'eux : « Voyez comme ils s'aiment ! »

Mais y pensons-nous ? C'est demain le 18, et nous avons encore 375 kilomètres à faire, et nous ne faisons, au plus vite, que du 30 à l'heure ! Eh bien, on abrègera la nuit ! A quatre heures, Monseigneur dit sa messe, en musique, s'il vous plaît, et on chante en français, et du Chabot ; pourquoi pas ? On croirait, derrière soi, l'église vide, tant le silence recueilli règne à cette heure matinale ; mais combien s'avancent à la sainte table recevoir le même Sauveur que nous ! Allons ! il ne s'agit pas de s'attendrir, mais de gagner Fort-Dauphin ce soir. On a trouvé une nouvelle auto pour remplacer la nôtre ; des caisses nous serviront de siège : c'est bien. On roule déjà depuis une heure quand le soleil se lève. C'est la brousse en plein. A peine descend-on un quart d'heure à un village pour y prendre sur le pouce les provisions de route



apportées de Bétroka. Enfin, tout va si bien qu'à huit heures du soir nous stoppons devant la Maison-Centrale, à Fort-Dauphin, chez nous ! Oh ! quelles actions de grâces nous allons dire à Notre-Seigneur, dans la délicieuse petite chapelle où nous retrouvons avec joie notre Mère Immaculée !

On ne se verra pas beaucoup ce soir ; mais demain, on fêtera saint Vincent en famille. Vive saint Vincent ! C'est lui qui a la garde spéciale de la Mission. Audessus de l'autel de la paroisse, une très grande statue le représente en surplis et en étole, montrant le crucifix, qu'il élève bien haut. Sur la place, devant l'église, une autre statue le montre étendant ses mains secourables vers tous.

Que notre bienheureux Père soit ainsi notre modèle, afin que nous sachions montrer à ces pauvres âmes le Sauveur qui les aime et est mort pour elles ; et pour les lui amener, nous voulons nous pencher sur elles, sur leurs misères de toutes sortes, pour les attirer au Cœur de Jésus.

Fort-Dauphin, juillet 1929.

# ASIE

---

## CHINE

---

*Lettre de sœur RAYMOND, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Pékin, 19 novembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Quelques semaines seulement nous séparent de 1930; cette date du centenaire des faveurs célestes pour la double famille me remplit le cœur des espoirs les plus consolants; aussi, mon Très Honoré Père, c'est avec un sentiment tout particulier de joie que je viens vous offrir les meilleurs vœux de vos filles de l'Immaculée Conception de Pékin. Oh! comme nous demandons, d'un seul cœur, au divin Maître, que cette année soit, pour vous, remplie des plus douces consolations; que la faveur règne dans chacune des maisons de la double famille; que les Séminaires se remplissent de nombreuses et solides vocations et que le cœur de saint Vincent vous soit rendu, mon Très Honoré Père! Voilà mes souhaits pour 1930 et l'objet de mes particulières prières. J'y ajoute, puisque je suis en Chine et que je connais votre paternel intérêt pour cette mission, que les nuages amoncelés ces dernières années sur l'Église de Chine achèvent de se dissiper, et que, dans tous les vicariats confiés à la famille de saint

Vincent, les fruits de salut se multiplient en proportion des épreuves si saintement supportées.

Malgré le désordre intérieur qui règne actuellement en Chine, nos petites œuvres se poursuivent normalement, notre maison est toujours pleine d'enfants pauvres et de catéchumènes.

Le transfert de notre École normale dans le beau local construit par Mgr Fabrègues pour l'Université confiée aux Dominicains s'est fait le plus tranquillement du monde et je pense que tout doucement cette œuvre se développera. Elle aura le grand avantage de faciliter l'éducation et l'instruction des jeunes filles chinoises aspirant à devenir Filles de la Charité et aussi de fournir peu à peu des maîtresses chrétiennes capables d'enseigner dans les écoles de nos différentes maisons; sans compter les conversions des jeunes païennes, qui, après quelques mois de séjour dans l'école, demandent presque toujours la grâce du baptême. Oh! ces baptêmes d'adultes, comme ils sont consolants, mon Très Honoré Père! Il y a quelques jours, trente-cinq catéchumènes étaient ainsi régénérées dans notre chapelle; c'est vraiment la réalisation de la béatitude promise aux pauvres.

Recommandant particulièrement au secours de vos prières nos différentes œuvres, j'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et obéissante fille.

Sœur RAYMOND,

Ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de sœur RAYMOND, Fille de la Charité*  
à M. CAZOT

Ou Long Ting, 15 novembre 1929.

MON BON ET RESPECTABLE PÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Notre École normale s'est développée sensiblement, l'année dernière, à l'ombre des œuvres de miséricorde du J'en T'se Tang. Le mieux, dit-on, est l'ennemi du bien et je ne désirerais que continuer silencieusement et sans bruit à former de solides chrétiennes et de futures Filles de la Charité. J'avais cependant le pressentiment que les beaux bâtiments des Dominicains finiraient par nous revenir; je le redoutais et je vous avoue, mon Père, que s'il n'avait tenu qu'à moi je l'aurais empêché. Une fois la décision de nos vénérés Supérieurs, j'ai mis tout mon cœur au transfert et à l'organisation de l'École à Ou Long Ting. Ma sœur s'y est donnée avec l'ardeur que vous connaissez et elle était si fatiguée qu'elle faisait peur.

Nous avons amené nos jeunes filles le soir du 2 octobre, sous la protection des saints anges, et le lendemain toutes ont communiqué dans la modeste, mais bien pieuse petite chapelle, dont j'ai l'intime bonheur d'être la sacristine.

Depuis, les classes se font normalement et sans bruit. Les enfants sont bien installées. La maison a une belle façade sur une vaste cour où, en ce moment, nos élèves font de la gymnastique à leur aise pendant que les petites jouent avec nos pigeons, si gentils, si familiers, mangeant dans la main, nous suivant partout et me faisant sans cesse penser à notre vénérable sœur Catherine Labouré. Par les fenêtres ouvertes, ils

entrent souvent dans les classes ; de grandes classes, très claires, bien aérées, ouvrant toutes sur une large galerie vitrée, fleurie de lauriers-roses. Le bureau où je vous écris est au milieu et j'entends très bien les maîtres faire leurs cours.

Au premier, beaux dortoirs avec lavabos modernes, minuscule chambre de communauté, mais qui a l'immense avantage d'être tout à côté de l'Hôte divin de notre tabernacle. Notre petite chapelle est bien juste assez grande pour nos soixante internes, très simple, mais très pieuse ; je la soigne avec amour et, le soir, quand, restée la dernière pour la fermer à l'intérieur, je m'agenouille toute seule près du tabernacle, je me sens tellement enveloppée de l'amour de Notre-Seigneur que je ne sais plus trop si je suis de la terre. Toute ma misère s'abîme dans cet amour ; je confie à notre Jésus la maison, les sœurs, les enfants. Je le supplie de se faire le divin réparateur de mes défauts et le divin suppléant de mon insuffisance, et je sens que c'est sa bénédiction que je porte ensuite dans les dortoirs, dont je fais le tour.

Nos jeunes filles sont bonnes, simples et joyeuses, mais il faut beaucoup de prudence et de vigilance pour détruire à mesure l'esprit du jour qui s'infiltrerait, malgré tout, même dans le petit groupe de nos douze aspirantes.

Les inspecteurs chinois sont venus deux fois dans notre nouveau local et se sont montrés satisfaits, comme d'ailleurs M. Paris, de la légation de France. A la fin de l'année scolaire, sept de nos jeunes filles, dont cinq aspirantes, auront leur diplôme de normaliennes ; mais par quelles exigences il faut passer ! Ainsi, demain, deux élèves de chaque École normale doivent aller parler en public sur les principes de Soun Yat Sen. Nous avons choisi celles pour qui cela

semble avoir moins d'inconvénients et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus aura une fois de plus l'occasion de nous montrer de quelle protection elle couvre notre jeunesse, que je lui ai tout particulièrement confiée.

Nous lui faisons en ce moment une neuvaine pour avoir beaucoup de solides conversions. Déjà, le 6 novembre, nous avons eu la joie d'un premier baptême : une petite protestante de douze ans, européenne, qui a obtenu le consentement bien en règle de son père et de sa tante, qui l'a mise en pension chez nous. Le 7, notre petite baptisée faisait sa première communion avec beaucoup de ferveur et, apôtre aussitôt que catholique, elle ne rêve plus que de convertir sa famille. Sa tante, protestante, a voulu assister à la cérémonie et s'en est montrée très touchée. Elle m'a dit en me quittant : « Quand je vous ai confié Léna, il y a un an, ce n'était qu'un petit animal ; maintenant c'est un ange ; et vraiment la transformation est frappante. » Le soir même, nous recevions une petite païenne, déjà catéchumène, qui sera baptisée prochainement, ainsi que sa famille. Si la moisson devient plus abondante, j'aimerai cette moisson, malgré sa splendeur, en attendant que je retrouve nos chers maîtres dans la plus pauvre de nos missions de la brousse.

Bénissez-moi, mon Père, et priez quelquefois pour celle qui a l'honneur d'être, en l'amour du tout petit Jésus et de son Immaculée Mère, votre indigne et reconnaissante fille.

Sœur Anne-Marie RAYMOND,

Ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de sœur DASSONVILLE, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Chengtingfu, 16 décembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Toute la famille de Chengtingfu se joint à moi pour vous souhaiter bonne et sainte année 1930. Que le divin Maître daigne vous accorder ses plus abondantes bénédictions, ainsi qu'aux deux familles de saint Vincent, avec toutes leurs œuvres !

Que de fois, dans le courant de 1930, notre pensée se transportera dans les précieux sanctuaires des rues du Bac et de Sèvres pour nous unir aux belles et touchantes cérémonies qui se préparent à la gloire de notre Immaculée Mère et de notre bienheureux Père saint Vincent ! Que de grâces nous seront accordées en ces précieux centenaires !

Ici, avec de nombreuses Enfants de Marie, il nous sera facile d'organiser des fêtes magnifiques et pieuses, en reconnaissance des grâces innombrables reçues par le moyen de la chère Médaille.

Notre maison des Saints-Anges est toujours le refuge de toutes les misères. Que de malheureux de toute espèce viennent demander chez nous du millet et du feu ! 320 000 francs par an ne suffisent pas pour leur procurer leur strict entretien.

Pendant ces tristes années de guerres successives, la misère du pauvre peuple augmente, et c'est toujours à la porte de la maison de Charité que viennent frapper tous ces malheureux.

A part le gros souci d'avoir suffisamment de ressources pour secourir tant de pauvres, qué de conso-

lations ne nous procurent-ils pas ! Conversions, baptêmes, mariages chrétiens, etc.

Je recommande toute notre chère maison à vos ferventes prières, mon Très Honoré Père, mais particulièrement notre bonne sœur Guerlain et mes vingt compagnes si dévouées. J'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et très obéissante fille,

Sœur DASSONVILLE,  
ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de sœur HENRY, Fille de la Charité,  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Shanghai, Maison Centrale, 23 novembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Ce n'est pas avec notre respectable sœur Visitatrice que je puis vous offrir mes vœux cette année, car elle est bien loin de nous en ce moment, faisant la tournée de nos plus lointaines Missions de Kiang-Si, Kianfu, Nanchang, etc. Vrai voyage de missionnaire, où, à défaut du confort et des facilités matérielles, les consolations surnaturelles ne manquent pas.

Des consolations, nous en avons, nous aussi, de bien douces, cette semaine, en voyant notre chapelle de la Maison Centrale assiégée, chaque jour, par de fervents pèlerinages, et la chère Médaille Miraculeuse de plus en plus connue et aimée. Les grâces de toute nature obtenues par cette chère Médaille formeraient un recueil bien touchant, rien que dans ce que nous entendons raconter autour de nous. Ce matin même, nos sœurs de l'hospice Saint-Joseph me narraient un trait qui s'est passé pas plus tard qu'hier et montre



la miséricorde de Marie envers les pauvres âmes pécheresses.

Le fervent directeur de l'hospice, M. La-pa-hong, que vous connaissez, mon Père, averti par la police que cinq condamnés à mort devaient être conduits dans la matinée au lieu du supplice, s'y rend, lui aussi, et les attend de longues heures. Les brigands arrivent enfin; *il leur passe au cou la Médaille*, les instruit des vérités essentielles de la religion, leur parle de l'infinie miséricorde du bon Dieu. Ces malheureux, touchés par la grâce, récitent à genoux, avec M. La, un acte de contrition, reçoivent le baptême, et, avant de se présenter aux exécuteurs de la sentence fatale, ils remercient leur bienfaiteur en lui disant : « Vous nous avez ouvert le ciel ; quand vous y arriverez à votre tour, nous serons là, tous les cinq, à l'entrée pour vous bien recevoir ! »

Je vous cite ce trait, parce que je viens d'en entendre le récit, mon Très Honoré Père, mais combien d'autres encore j'aurais à vous raconter de l'intervention maternelle de la sainte Vierge par notre Médaille Miraculeuse ! Dès maintenant, nous pensons aux fêtes que nous ferons pour l'année du centenaire, en union avec la chère Maison-Mère, à ce que notre Très Honorée Mère eût fait si elle avait été encore ici, et nous voulons que la Chine réponde avec autant de ferveur que possible aux bienfaits de notre Immaculée Mère et gardienne.

Bientôt, mon Très Honoré Père, vous aurez de nos nouvelles de vive voix par le bon Mgr Defebvre, qui vogue en ce moment vers la France. Sa Grandeur vous dira que, malgré les troubles toujours renaissants, le bien se fait largement dans nos chères Missions, et que plus large encore est le bien qui reste à faire.

Mieux que jamais, nous apprécions notre sainte vocation, qui nous consacre au service des plus pauvres d'entre les pauvres, car ce sont eux qui nous garderont, en Chine comme ailleurs, et plus qu'ailleurs encore peut-être.

Notre chère voisine de Saïgon, ma sœur Sempé, venue passer quelques semaines à Shanghai, unit fraternellement aujourd'hui ses vœux aux miens. Je vous en renouvelle l'expression avec un bien filial respect, mon Très Honoré Père, et, en vous promettant humblement mes pauvres prières à toutes vos intentions, j'ai l'honneur d'être toujours votre très humble et très obéissante fille.

Sœur HENRY,  
ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

---

## INDO-CHINE

---

*Lettre de sœur SEMPÉ, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Shanghai, 21 novembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,  
*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

C'est de Chine que partent, cette année, les vœux de la petite famille de Cochinchine, mais c'est l'Enfant Jésus de Giadinh qui les recevra, pour vous les faire parvenir.

Mon voyage si intéressant fut une délicate surprise de notre respectable sœur Visitatrice, qui réalisait ainsi le désir exprimé par notre Très Honorée Mère, lors de mon départ.

La visite de diverses maisons m'a été bien édifiante

et fort utile pour la nôtre, après la très grande satisfaction de se retremper dans la chère Maison Centrale.

On ne se fait vraiment pas l'idée, en France, de tout le bien que l'on parvient à réaliser dans nos Missions et qu'il est si consolant de constater ! Pour ma part, je fais école de tout, mon Très Honoré Père, et souhaite vivement d'obtenir de nos chers Annamites un peu du résultat déjà obtenu chez les Chinois. Ce sera plus difficile, étant donné leur tempérament.

Après les œuvres si intéressantes de nos sœurs, les séminaires de Ning-po et de Kashing sont aussi bien édifiants. On se retrouve partout en famille et si bien dans l'esprit de notre saint Fondateur !

Mais pour tant de consolations que l'on y goûte, mon Très Honoré Père, je dois avouer que j'aime encore mieux nos Annamites. C'est la grâce d'état, très certainement. Il y a tant à faire aussi auprès d'eux !

En vous exprimant les vœux bien filiaux de la petite Mission de Cochinchine, mon Très Honoré Père, je me permets d'en former un qui vous paraîtra bien intéressé : qu'il vous soit possible, en cette nouvelle année, de lui envoyer un missionnaire.

Ces Messieurs des Missions Étrangères nous témoignent, certes, beaucoup de bienveillance et de dévouement, mais il manque toujours quelque chose !

La perspective de la prochaine maison de la plantation Michelin joindra ses besoins aux nôtres, mon Très Honoré Père, et je veux espérer que la divine Providence vous permettra de venir à notre secours.

Le 7 décembre, j'aurai la joie de retrouver mes chères compagnes, à Giadinh, et toutes seront bien unies au pied de la Crèche, mon Très Honoré Père,

pour adresser au divin Enfant nos vœux les plus filiaux.

J'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et très obéissante fille,

Sœur SEMPÉ.

ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

---

## SYRIE

---

### NOTICE HISTORIQUE SUR LA MISSION

Les lecteurs des *Annales* ne seront pas fâchés de trouver ici un petit historique de notre Mission de Syrie. Nous empruntons les détails qui vont suivre, soit aux lettres publiées par les confrères dans cette revue, soit aux notices des confrères défunts, soit aux Mémoires, soit encore aux notes particulières ou aux manuscrits conservés dans nos maisons.

La Mission de Syrie a été fondée par les RR. PP. Jésuites en 1625. Ils l'ont continuée jusqu'à la suppression de leur Compagnie, en 1773.

Les Prêtres de Saint-Lazare furent invités en 1782 par la Sacrée Congrégation de la Propagande, sur la proposition du roi de France, Louis XVI, à leur succéder dans cette Mission.

Cette Mission était alors composée des établissements suivants :

1° Alep, résidence de Missionnaires, fondée en 1627.

2° Damas, maison fondée, en 1643, avec une école de garçons gratuite.

3° Tripoli, maison de missions fondée en 1644. Le P. Le Marchant, jésuite, alors supérieur de cet éta

blissement, avait sur lui de grands desseins. Il eût voulu voir, en effet, transporter à Tripoli les collèges maronites de Rome et de Ravenne. Mais ces beaux projets furent sans lendemain. Et le Révérend Père Poiresson, de la Compagnie de Jésus, disait de cette résidence, dans son rapport pour l'année 1652 : « De vrai, c'est la maison la plus jolie et la plus commode que nous ayons au Levant. »

4° Antoura, maison fondée, en 1657, par le P. Lambert et le cheikh Abi-Naufal El Khazen, fils du conseiller de l'émir Fakhr-al-Din II. Ce cheikh, nommé vice-consul de France à Beyrouth et confirmé dans cette charge par le roi, n'avait pas été reconnu par le Parlement d'Aix. Désireux d'obtenir l'affermage des impôts de la montagne et le retour de la charge consulaire; et sachant les Jésuites bien en cour, il se montra très-empressé pour les Révérends Pères, comptant sur eux pour faire aboutir ses projets.

5° Le séminaire Saint-Élie d'Antoura (ou madrasset Antoura), fondé en 1728 par quelques Maronites et surtout par Mgr Butros Mobarak, connu en Italie sous le nom de Pietro Benedetti, devenu jésuite après avoir renoncé à sa charge et à sa dignité d'évêque. Ce prélat avait fait ses études au collège maronite de Rome. En entrant dans la Compagnie de Jésus, il laissait aux jésuites ce séminaire.

Il ne sera pas inutile de dire quelques mots sur les conditions de cette fondation.

Ce séminaire devait servir à la réforme du clergé, au maintien dans leur vocation des étudiants revenus de Rome; on devait choisir parmi les élèves les meilleurs sujets pour les envoyer en Europe. Primitivement, on ne pouvait recevoir que les seuls enfants maronites, mais les fondateurs avaient fini par accepter que l'on admît les autres Orientaux et spéciale-

ment les Chaldéens et les Coptes, sous cette condition toutefois que le nombre des non-Maronites n'excéderait pas le quart du séminaire tout entier. Le R. P. Tamburini, général de la Compagnie de Jésus, approuva la fondation, accepta les conditions et nomma le P. Antoine-Marie Nacchi premier recteur.

6° L'école de Sgorta (Liban), fondée, en 1735, par Mgr Georges Yamine, évêque d'Ehden (Liban), devenu lui aussi jésuite, après avoir renoncé à la dignité épiscopale.

Depuis l'arrivée des enfants de saint Vincent de Paul en Syrie, la Mission s'est développée ; le nombre des établissements s'est accru :

1° La Mission de Tripoli a fait l'acquisition, à Ehden, d'un morceau de terrain, où elle a logis, chapelle et petit jardin. La maison, détruite par le tremblement de terre de 1918, a été rebâtie en 1920. Les missionnaires y passent l'été, c'est-à-dire la partie de l'année qui va de mai à novembre.

2° Alexandrie (Égypte), maison fondée en 1844, et devenue collège en 1852. La fermeture du collège en 1882 n'entraîna pas la disparition de la Mission ; les œuvres des sœurs, très florissantes en ce pays, avaient besoin des confrères ; ils restèrent pour s'en occuper.

3° Beyrouth, maison fondée en 1850 et devenue maison provinciale. Là aussi les prêtres de la Mission sont très utiles aux sœurs ; mais ils travaillent aussi sur d'autres terrains. La liste des œuvres propres et communes comprend : missions, retraites, associations des Enfants de Marie, des Saints-Anges et de l'Enfant-Jésus, Dames de Charité, jeunes économes, mères chrétiennes, patronages, classes de catéchisme, écoles au Liban, petits collèges, pensionnats, orphe-

linats, hôpitaux, école normale, écoles gratuites, ouvroirs, confréries, etc.

L'église de la Mission a été bâtie, en 1861-1862, par M. Najean, visiteur, avec l'argent des indemnités de Damas. Le maître-autel, vrai chef-d'œuvre de l'art parisien, est en cuivre doré. Il a été acheté et placé, en 1876, par M. Barozzi, vice-visiteur. L'église est une véritable paroisse; les offices s'y font et les fêtes s'y célèbrent très solennellement; on y prêche un dimanche en français, le suivant en arabe.

La Confrérie de la Sainte-Agonie y fut érigée canoniquement en 1910; les réunions ont lieu le troisième dimanche de chaque mois. Tous les ans, se donne la retraite annuelle pour les associés, en préparation à la fête de l'Oraison de Notre-Seigneur, qu'on célèbre en grande pompe.

L'église est de style roman; il n'y en a pas de plus belle à Beyrouth et même dans tout l'Orient. Les boiseries des autels et la chaire sont l'œuvre du frère Étienne Watrou; les orgues sont dues au frère Jean Crémer.

En 1878, M. Devin, visiteur, acquit, avec l'argent fourni par M. de Gély, une propriété à Aschrafié, point culminant situé hors la ville. On y a installé une école agricole pour les enfants trouvés; ils y restent jusqu'à ce qu'on puisse les placer ou leur faire apprendre un métier. La chapelle est très fréquentée, parce qu'il n'y en a pas d'autre dans ce quartier. Elle est le siège de pieuses associations; une Conférence de Saint-Vincent y tient ses réunions.

On y prêche tous les dimanches et, pendant le carême, ont lieu les exercices d'une retraite.

La résidence des Missionnaires, adjacente à la maison de la Miséricorde et accolée à l'église, qui l'écrasait et empêchait l'air et le soleil d'y pénétrer,

était humide et malsaine. On chercha mieux et en 1910 eut lieu le transfert. La nouvelle résidence offre tous les avantages qu'on peut souhaiter : voisine des maisons des sœurs, spacieuse, bien aérée, très ensoleillée, éloignée des bruits de la ville et entourée d'un jardin. Comme il n'y avait pas assez de chambres pour les confrères de passage, M. le Visiteur a eu la bonne idée d'ajouter un étage ; ce qui donne six chambres de plus. Cette maison, qui vivait jusqu'ici d'expédients, pourra bientôt, grâce à sa bonne administration, se suffire et soutenir les œuvres.

L'activité de M. le Visiteur est inlassable. Depuis la fermeture de l'école apostolique de Jérusalem et son transfert à Damas, on sentait la nécessité de séparer les apostoliques des collégiens. M. Heudre a trouvé moyen de bâtir la nouvelle école, dont il sera mention plus loin.

4° Jérusalem, maison fondée par M. François Bourzeix en 1903. Il y installa, en 1904, une école apostolique pour la province de Syrie. Cette école, fermée en 1914 par la guerre mondiale, fut transférée, en 1919, à Damas, et, en 1929, à Beyrouth. Le missionnaire qui l'occupe maintenant se dévoue auprès de nos sœurs de Palestine.

5° Broumana, maison fondée par M. Chiniara, en 1905, pour donner des missions dans le Liban (centre et sud). Hélas ! les missionnaires manquent ; *messis multa, operarii autem pauci* ! Les évêques et les curés les réclament. Il y en a d'autres, il est vrai, dans le pays, mais en nombre insuffisant. Il faut espérer qu'on pourra les satisfaire dans un avenir prochain. C'est là que, dorénavant, les élèves de l'école apostolique iront passer les grandes vacances.

6° Furn-el-Chebak (Beyrouth), séminaire Saint-Vincent, autrefois villa Eucalypta ou villa Morel,



grande et riche propriété que M. Hercule Morel, de Beauvais, a léguée à M. le Visiteur, le 7 octobre 1927. Il habitait l'Orient depuis de longues années; tous les ans, il allait, avec sa femme, passer ses vacances en France, dans ses propriétés. Sa femme, Maria Hu, d'origine italienne, riche et pieuse comme son mari, était morte un an avant lui. M. le Visiteur a profité de cette donation pour réaliser le projet tant désiré de voir l'école apostolique séparée des collèges. Il fit construire les locaux nécessaires, c'est-à-dire les dortoirs, l'étude, le réfectoire et la cuisine. Ce qui est chapelle et maison des confrères existait déjà. On a seulement converti les chambres du rez-de-chaussée en classes. Tout était prêt pour le 1<sup>er</sup> octobre 1929. Après avoir béni la nouvelle maison, M. Heudre y installa l'école apostolique, à la satisfaction de tous; elle est annexée à la maison de Beyrouth. On compte, cette année, vingt-quatre élèves; l'année prochaine, ils seront plus nombreux.

Joseph ALOUAN,

i. p. d. l. m.

*Lettre de sœur PAYANT, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Zghorta, 8 décembre 1929.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Je suis heureuse de pouvoir, en cette belle fête de l'Immaculée Conception, venir vous présenter les vœux sincères de toutes vos filles de Zghorta; sous les auspices de la sainte Vierge, ces souhaits seront plus sûrement exaucés.

Dans ma dernière lettre, je vous avais dit les tracasseries que les pharmaciens du village nous faisaient et qu'à ce sujet j'avais reçu une lettre du ministre indigène, nous interdisant de faire aucune ordonnance en dehors du dispensaire. Nous avons voulu obéir à cet ordre ; mais les gens et les médecins se sont révoltés et nous ont forcées de continuer comme par le passé. Ces derniers nous ont dit : « Si on vient encore vous ennuyer et que ce soit des gens qui aient des droits, envoyez-les chez nous ; si ce sont des personnes qui n'ont pas de droit, dites-leur que cela ne les regarde pas. » J'ai communiqué tout cela à M. le Visiteur et à ma Sœur Visitatrice, qui m'ont conseillé de continuer le plus modérément possible ; ce que nous avons fait. La pharmacie et le dispensaire ont fonctionné comme à l'ordinaire et tout s'est calmé.

Notre rentrée a été très bonne ; mais, pour plus de quatre cents enfants, la pharmacie, le dispensaire, la visite des pauvres et des malades, les associations, nous ne sommes que cinq sœurs, dont deux sont très âgées : une, soixante-dix ans ; l'autre, soixante-treize ans. Heureusement que les santés sont bonnes, car nous n'avons pas le temps d'être malades. Espérons que bientôt nous aurons du secours et que nous serons plus à même de mieux faire l'œuvre du bon Dieu.

Je profite, mon Très Honoré Père, de cette occasion pour me renouveler dans la résolution que j'ai prise au séminaire de ne rien demander et de ne rien refuser, afin d'être un instrument docile entre les mains du bon Dieu et d'être assurée de faire sa divine volonté. Donc, mon Très Honoré Père, je me remets entièrement à votre disposition pour faire ce que vous voudrez.

En vous redisant encore une fois : bonne et heureuse année ! j'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père,

en Jésus et Marie Immaculée, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur PAYANT,  
Ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

---

## PERSE

---

*Lettre de M. ROBERT, assistant  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Tauris, le 16 novembre 1929.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je me prépare à mon voyage pour Téhéran ; il faut obtenir le « djavas » ou laissez-passer, car nous sommes toujours dans le régime état de guerre, bien que le pays n'ait jamais été aussi tranquille ; il faut aussi trouver une automobile à un prix raisonnable ; il y a deux jours d'automobile d'ici à Téhéran ; les autres moyens de locomotion me demanderaient une quinzaine de jours, soit que je prenne une voiture, soit que j'aille à cheval, et il me faudrait au moins trente jours si je voulais utiliser les ânes ou les chameaux, qui sont si nombreux en ces régions. Je n'ai jamais tant fait d'automobile que maintenant : automobile de Djoulfa à Tauris ; il y a bien un chemin de fer, mais le train ne marche qu'une fois la semaine ; automobile pour aller de Tauris à Khosrova, à Ourmiah (deux jours) et pour en revenir.

C'est une promenade très agréable : on admire les montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de neige ; les caravansérails, dont quelques-uns ressem-

blent à des forteresses et où nous pourrions loger au milieu des gens et des bêtes, si nous étions surpris par la nuit; les rares villages, qui annoncent leur présence par des arbres et où les maisons sont construites le plus souvent en terre; les vieux ponts à dos d'âne, qui vous font sauter dans l'automobile; les cours d'eau; le lac d'Ourmiah, lac salé où l'on ne peut pas se noyer; les troupeaux de chèvres, de bœufs, de chameaux; et en même temps qu'on admire, on médite sur l'immensité de ces terres qui ne produisent guère que des pierres, excepté autour des villages, où l'on récolte du riz, de la vigne, du blé, des fruits en quantité, grâce à des irrigations qui viennent transformer le sable en terre fertile. On songe aussi que ce plateau d'Iran, entouré de hautes montagnes et occupé en partie par le grand Désert salé, rappelle le Déluge de la Bible que, du reste, le magnifique mont Ararat, qu'on aperçoit de loin et si longtemps au nord de la Perse, avait déjà évoqué.

Mais je ne suis pas venu pour admirer le pays, mais bien plutôt pour voir les confrères et leurs travaux, et ce spectacle n'est pas moins admirable.

A Tauris, maison du Visiteur, un de vos prédécesseurs, M. Boré, a laissé un souvenir ineffaçable, car c'est lui qui a fondé la Mission de Perse, n'étant encore que laïque. Les musulmans le respectaient et disaient de lui que c'était un homme qui priait et qui faisait l'école; deux grandes choses pour eux. Nos confrères continuent : ils prient et font prier les Latins, les Arméniens, les Chaldéens dans une magnifique église en style ogival; ils font l'école, comme faisait M. Boré, et j'ai admiré dans la séance donnée en mon honneur comment leur patience et leur dévouement obtiennent des résultats satisfaisants au point de vue du français. Il y a un autre avantage plus pré-

cieux : c'est la conversion des enfants schismatiques qui vivent avec eux et la bienveillance des autorités persanes, dont on a absolument besoin. Le bien opéré serait plus grand encore s'il y avait un confrère chargé de grouper souvent les jeunes gens sortis de l'école et de les affermir dans leurs bonnes dispositions.

A Ourmiah, c'est la résurrection de l'ancienne Mission. Les événements de 1915, 1918 et 1921 avaient complètement ruiné l'œuvre. M. Franssen, qui a joué un rôle important en qualité de consul d'Espagne, qui est universellement estimé par les musulmans, les Chaldéens et même par Simko, le terrible chef des Kurdes, a relevé la Mission au prix de sacrifices inouïs. A côté des ruines de la maison des missionnaires, où a été massacré Mgr Sontag, il a acheté deux maisons et y a installé des œuvres très vivantes. Il y a un séminaire chaldéen, qui compte vingt grands séminaristes. Ces jeunes gens sont vraiment pieux, vertueux, ouverts ; ils sont intelligents ; ils étudient les mêmes matières que dans un grand séminaire de France ; je les ai vus dans leur classe ; je leur ai fait la lecture spirituelle ; je me serais cru au milieu de nos étudiants. Nos confrères sont également chargés d'une école de garçons internes et externes, d'où sortiront les catéchistes qui remplacent le prêtre dans les villages chaldéens et les professeurs qui y font l'école. On réunit à la Mission ces catéchistes et ces professeurs de temps en temps et on leur prêche la retraite. On se croirait à Saint-Lazare quand il y a une retraite de laïques. Un de nos confrères est obligé de diriger l'école des jeunes filles, car, autrement, ces dernières seraient exposées à aller chez les protestants, et il n'y a pas de sœurs à Ourmiah. Cette situation ne peut se prolonger. En plus de ces travaux à la maison, les

confrères sont apôtres au dehors ; ils parcourent les soixante-dix villages qui dépendent de la Mission, ils y prêchent, confessent, bâtissent des églises, inspectent les écoles, vrais missionnaires comme les compagnons de saint Vincent. Avec eux vit l'abouna chorévêque, qui administre le diocèse et qui les aide pour les cours du séminaire. J'ai assisté tous les jours à sa messe dans le rit chaldéen, qui est si imposant.

J'ai également visité notre ancienne mission de Khosrova, à 100 kilomètres d'Ourmiah ; il y avait, avant la guerre, de magnifiques constructions, soit pour les missionnaires, soit pour les sœurs. Ce devait être bien beau. Tout cela n'est plus que ruines, mais ruines qui se relèveront vite quand les missionnaires et les sœurs reviendront. Là se trouvait un séminaire, d'où sont sortis des prêtres qui ont été de vrais martyrs, souffrant les tourments et la mort plutôt que de se tourner vers la mosquée. Mgr Cluzel disait en son temps que les prêtres de ce pays étaient d'or, mais que leurs calices étaient de cuivre. Évidemment, cette parole ne pourrait pas être dite de toutes les époques. Les tombes des confrères portent des inscriptions qui témoignent du bien qu'ils ont fait. En voici quelques-unes : *Hic quiescit D. Darnis, superior et praefectus apostolicus Missionis Lazaristarum in Perside, vir zelo propagandae fidei et chaldaicae gentis amore sane conspicuus, obiit die V aprilis 1858. R. I. P.* — *Hic jacet D. Baduel, sacerdos pius, zelo et modo probe educandae juventutis praeditus, etc.* Cette pauvre nation chaldéenne a bien souffert, et des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants ont été martyrisés avec nos confrères, Mgr Sontag et MM. Dinka, L'Hotellier, Mirazis. J'espère qu'ils seront un jour inscrits au martyrologe. Toute la population réclame le retour des missionnaires et des sœurs. Il y a du bien à faire et des villages nestoriens



SÉMINAIRE CHALDÉEN D'OURMIH.





sont prêts à se convertir, si les missionnaires reviennent. Khosrova est le fameux village dont notre confrère M. Bedjan était propriétaire. Ce digne confrère a contribué beaucoup au relèvement des Chaldéens catholiques par les livres qu'il a imprimés. Actuellement, il faudrait une imprimerie pour procurer aux prêtres, aux séminaristes, aux chrétiens des livres de piété dans leur langue. Vraiment, nos confrères ont bien mérité de la nation chaldéenne.

J'ai aussi salué nos sœurs de Tauris; elles m'ont montré leur maison; elles ont beaucoup de jeunes filles; la petite séance à laquelle j'ai assisté a été vraiment intellectuelle, artistique et morale, comme celle des garçons, et j'ai pu leur dire, sans manquer à la vérité, qu'elles faisaient aussi bien qu'à Paris. Beaucoup de schismatiques arméniennes se convertissent chez les sœurs et c'est ainsi qu'on multiplie le nombre des foyers catholiques. Si les jeunes gens catholiques de la Mission se mariaient avec les jeunes filles catholiques des sœurs, ce serait la perfection. Mais le mariage est affaire de sentiment et le sentiment ne raisonne pas; de là vient qu'il y a trop souvent des mariages mixtes. On assure la persévérance des jeunes filles par l'œuvre des mères chrétiennes.

Je me porte bien, Dieu merci. La température est excellente. Il fait très chaud le jour; mais, dès que le soleil disparaît, le froid règne en maître. Le ciel est d'une pureté remarquable. Les Mages devaient être des Persans. Les Chaldéens pouvaient, plus facilement qu'à Paris, examiner les étoiles. Le pays est très sec, mais bientôt vont arriver les neiges; déjà les sommets des montagnes environnantes en sont couverts et, comme j'ai encore pas mal de cols élevés à passer, il faut me dépêcher, si je ne veux pas être bloqué, ou obligé de sortir en avion.

Veuillez agréer, Monsieur et Très Honoré Père, l'expression de mes sentiments respectueux et me croire toujours en Notre-Seigneur et Marie Immaculée, votre très humble fils.

Édouard ROBERT,  
i. p. d. l. m.

*Lettre de M. ROBERT, assistant, à M. COSTE*

Ispahan, le 27 novembre 1929.

MONSIEUR ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Je vais avoir bientôt fini la visite de la Perse et je ne vous ai pas encore donné signe de vie. Il faut dire à ma décharge que je suis continuellement occupé à rouler en automobile (ce qui ne facilite pas la correspondance) et à écouter les confrères et à voir leurs œuvres (ce pourquoi je suis venu). Cependant, ayant un petit moment libre, je veux vous dire mes impressions.

Je ne vous raconterai pas ma traversée de Marseille à Batoum; tout s'est passé sans le moindre malaise; j'ai pu jouir pleinement des beautés et des avantages de la mer, admirer à mon aise les levers et couchers de soleil, contempler avec ravissement le spectacle de Constantinople et du Bosphore; même la mer Noire, qui a mauvaise réputation, a été pour moi la mer Blanche. J'ai pu m'arrêter un jour à Constantinople et voir les confrères, qui m'ont reçu à bras ouverts. On expérimente, en ces circonstances, le centuple promis par Notre-Seigneur à ceux qui quittent leur père et leur mère, leurs frères et leurs sœurs. M. Lobry se porte bien. M. Levecque a eu l'amabilité de me faire visiter Constantinople, particulièrement les mosquées.

En débarquant à Batoum, je me demandais ce que j'allais voir (on m'avait tellement déconseillé de passer par la Russie!), mais je dois rendre ce témoignage que les autorités locales ont été très gentilles pour moi et que les particuliers avec qui j'ai pu entrer en relations, en baragouinant le peu de russe que je savais, ont été d'une amabilité exquise et très empressés à me rendre service. Ne croyez pas surtout que ce soit le chaud soleil de Perse qui me fasse employer ces superlatifs.

J'ai donc franchi l'Araxe, qui sépare la Russie; arrivé en territoire persan, j'ai failli échouer au port; mon passeport n'a pas été trouvé en règle; mais, comme le préposé à l'inspection parlait persan, je n'ai pas pu savoir ce qui manquait à mon passeport; j'entendais de temps en temps les mots Tiflis, consul; je ne savais que répondre. J'invoquais la Vierge puissante, patronne de la Mission de Perse, et saint Raphaël, qui est venu en ces contrées, et saint Simon et saint Jude, qui y sont morts, et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des missionnaires, et par conséquent la mienne pour le moment. Le ciel eut pitié de moi et Dieu, qui fait mouvoir le cœur des rois comme il lui plaît, fit également mouvoir le cœur de mon gardien; après un temps assez considérable, il appela un interprète, qui me dit qu'on allait soumettre mon cas au chef de Djoulfa. Je restai donc à l'extrémité du pont sur l'Araxe, au milieu des soldats, qui semblaient s'apitoyer sur mon sort, et je recommençai mes litanies aux saints du Paradis, sans oublier les saints missionnaires et les saintes Filles de la Charité qui ont travaillé en ces lieux et les milliers de chrétiens qui y ont été martyrisés. Enfin, après un temps qui me parut bien long, l'interprète revint. Rien sur son visage ne trahissait le résultat de sa

démarche. Le préposé prit le papier qu'on lui apportait, le lut sans que je pusse distinguer sur son visage si j'étais élu ou réprouvé. Mais, quand je le vis faire sur ses registres ce qu'il avait fait pour ceux qui étaient passés avant moi, l'espoir revint et bientôt se changea en certitude. Enfin, il me rendit mon passeport, me donna une poignée de main et fit signe aux soldats de me laisser partir. Je remerciai Dieu *in petto* et je distribuai quelques gratifications, mais non pas au cerbère qui avait failli me faire retourner en Russie.

M. Rigter est venu au-devant de moi avec le fidèle Oannès, que connaissent tous ceux qui viennent en Perse. Il faut d'abord se remettre des émotions. Nous allons chez une bonne famille chrétienne et nous mangeons le bon repas apprêté par les sœurs de Tauris. Et ce sera toujours comme cela en Perse. Je trouverai partout la main délicate de nos chères sœurs, qui donne en temps opportun ce qui est nécessaire et utile. La boisson nationale est le thé. On en vend partout, même dans les déserts. Faisons comme en Perse et buvons du thé. Je n'ai pas compté combien j'en ai bu de tasses, mais le chiffre en est élevé, car la plus petite visite comporte l'offrande de cigarettes (que j'ai toujours refusées) et d'une tasse de thé, que j'ai dû accepter pour ne pas être impoli.

Il faut maintenant se diriger vers Tauris ou Tabriz. Comme moyen de transport, nous avons le choix entre les chameaux, les ânes, les chevaux, les voitures, les automobiles ou le chemin de fer. Pourquoi, me direz-vous, ne pas prendre le plus commode et le plus rapide, le chemin de fer ? Pour la raison bien simple qu'il ne marche qu'une fois par semaine et qu'il faudrait attendre ici cinq jours avant son départ et parce qu'il est, paraît-il, d'une lenteur désespérante. Il y a

les chameaux. Cela me tente et j'ai souvent admiré les files interminables de ces bonnes bêtes attachées les unes aux autres, portant leurs fardeaux avec une gravité qui fait rire, arrêtant les automobiles, qui ne peuvent passer ni entre leurs jambes, ni à droite ou à gauche. J'ai souvent passé de bons moments à les contempler dans les caravansérails, me regardant manger, levant, abaissant leur long cou, s'accroupissant pour recevoir leur charge, se relevant allégrement et partant fièrement au son de la cloche du premier chameau qui dirige la file. On les fait voyager ordinairement la nuit, afin d'éviter les grands froids, et reposer le jour, où les grandes chaleurs les réchauffent. Ils ne mangent rien d'exquis : une espèce de broussaille qui pousse entre les pierres ; et ils font du bon travail. Cela m'irait de monter sur un chameau, d'autant plus que je suis cuirassé contre le mal de mer, auquel exposent les mouvements en avant, en arrière, à droite, à gauche de cet animal sympathique. Mais le pas du chameau est lent et mon temps est compté à cause des neiges qui peuvent arriver bientôt et me bloquer dans un coin de la Perse. Il faut donc renoncer au chameau si poétique.

Il y a les gentils petits ânes sur lesquels les Persans s'installent si volontiers et qu'ils font courir ou du moins trotter assez vite et qu'on voit aussi nombreux que les chameaux. C'est intéressant de voir ces montures, que Notre-Seigneur a honorées, en s'asseyant un jour sur l'une d'elles, aller en troupe de quinze, vingt, portant des hommes, qui laissent balancer leurs jambes, des femmes, qui se couvrent de leurs voiles dès qu'elles vous aperçoivent, portant surtout des fagots, des sacs, de la paille ; quelques-uns de ces ânes ont de larges charges, qui ne pèsent pas lourd, mais qui tiennent une bonne partie de la route et qui

encombrent facilement les portes des villes. C'est agréable d'aller sur un âne, quand cela ne dure qu'une heure. Mais, si je prends ce moyen de locomotion, je serai à Tauris dans quinze jours.

On pourrait prendre un cheval : les chevaux persans sont petits, rapides. J'ai rencontré souvent des voyageurs à cheval, mais surtout des soldats surveillant la contrée, le fusil en bandoulière, des Kurdes chassant leurs troupeaux devant eux, quand ce n'était pas les troupeaux des autres. Cela fait bel effet dans le désert, d'autant plus que maintenant le pays est calme, les voyages sont sûrs et qu'on sait pertinemment que les cavaliers que vous apercevez au loin ne sont pas des bandits qui vont vous rançonner, sinon vous dépouiller complètement, même de vos habits, en vous offrant galamment une tasse de thé. Ce temps est passé; grâce à la fermeté du nouveau shah, les routes sont sûres et l'on peut admirer à son aise les cavaliers et leurs chevaux et aller admirer également les chevaux en pierre qui sont sculptés sur les montagnes que vous franchissez. Mais, hélas ! de nos jours, il n'y a que le temps qui compte; le cheval est encore trop lent pour un voyageur pressé comme moi; force m'est donc de prendre la prosaïque automobile.

C'est donc en automobile que j'ai fait tous mes voyages en Perse. Les routes sont assez bonnes. Le shah les fait entretenir; mais les pneus usent la route, quand ils ne sont pas crevés par les clous des bêtes; mais les torrents viennent parfois inonder le chemin, et l'automobile se transforme en canot; c'est rare cependant et je dois dire que l'on semble en général avoir à cœur d'assurer de bonnes routes, des routes passables aux automobiles, qui deviennent de plus en plus nombreuses.

En route donc dans une automobile que M. Berthou-  
nesque, visiteur, m'a fait envoyer. Trois choses me  
ravissent : le ciel, d'une pureté incomparable ; le  
soleil, d'un éclat éblouissant et d'une chaleur qui me  
ferait croire que je suis en juillet ; les montagnes  
arides, où il ne pousse que des pierres et des rochers.  
Toutes les deux heures, on aperçoit un peu de vert,  
quelques arbres ; c'est un village aux maisons en terre.  
Entre les villages, on voit tout à coup se dresser un  
monument qui ressemble à une forteresse, ordinaire-  
ment rectangulaire, flanqué de tours, garni de lourdes  
portes. Si vous pénétrez à l'intérieur, vous voyez tout  
autour des abris pour les hommes ; le centre est occupé  
par les grosses bêtes : chameaux, bœufs, ânes, che-  
vaux. Les petites bêtes logent indifféremment avec  
les hommes et avec les animaux. C'est là que se refu-  
giaient autrefois les caravanes, pour passer la nuit à  
l'abri des brigands. Ces caravansérails sont mainte-  
nant peu fréquentés et la plupart tombent en ruines.  
A leur place, on construit dans les villages des hôtels,  
où les hommes peuvent coucher sur un lit de camp ou  
un tapis de Perse ; les animaux, reposer dans des  
écuries convenables ; les automobiles, attendre dans  
des garages. On peut également y trouver une tasse  
de thé, une assiette de palau (riz). Ici, comme dans  
les caravansérails, les petites bêtes logent gratis par-  
tout où elles veulent.

Autour des villages, on cultive le coton au moyen  
de canaux qui amènent l'eau quand il faut ; les arbres  
que nous apercevons sont surtout des amandiers et  
des peupliers.

Nous arrivons à Tabriz à la nuit tombante. La garde  
qui veille à l'entrée de la ville nous oblige à stopper  
et examine attentivement mon passeport et les *djavas*  
de mes compagnons. Cette petite cérémonie se renou-

vellera pendant mon séjour en Perse à chaque passage ou entrée dans une ville. Le plus que j'aie attendu a été une demi-heure. On m'a dit qu'un jour un confrère a attendu deux heures. Quand on va en Perse, comme, du reste, dans beaucoup de pays, il ne faut pas oublier d'emporter quelques kilos de patience. Nous autres, Occidentaux, nous sommes pressés, affairés, nous courons, nous volons; les Orientaux ne sont pas pressés; ils ont le temps; ce qui ne peut être fait aujourd'hui le sera demain ou après-demain. Bonne école pour acquérir et développer cette belle vertu de patience que saint Jacques recommande tant. Estimons-nous heureux; autrefois, on ne se contentait pas d'arrêter pour une demi-heure, on obligeait à séjourner, dès que telle heure était passée, jusqu'au lendemain matin après le lever du soleil.

Au moment où le laissez-passer va nous être délivré, une auto arrive derrière nous, amenant M. Franssen, qui vient me saluer et me chercher pour Ourmiah. On s'embrasse et nous faisons notre entrée dans Tabriz; plusieurs rues ont été défoncées par de grandes inondations; aussi notre auto monte, descend, se penche à droite, à gauche, en avant, en arrière et finalement arrive à la porte des confrères.

M. Berthounesque nous accueille avec grande amabilité. Il est supérieur, visiteur, directeur des sœurs et en plus supérieur de la Mission catholique latine de Perse; il a au-dessus de lui un administrateur apostolique du diocèse d'Ispahan, qui est Mgr Martin, et un délégué apostolique, qui est Mgr Smets. Avant la guerre, ces trois charges étaient remplies par un seul homme et les derniers titulaires ont été Mgr Cluzel, Mgr Thomas, Mgr Montéty, Mgr Lesné, Mgr Sontag, tous de la Congrégation de la Mission. Actuellement, le délégué est un prêtre séculier hollandais, l'admi-



nistrateur est un carme français et le supérieur un lazariste, également français.

Les Lazaristes ont été appelés en Perse par M. Boré, qui, n'étant pas prêtre, veut, dès 1837, faire la classe à Tabriz, à Téhéran, à Ispahan. M. Boré était révérend par les musulmans, qui l'appelaient « l'homme qui prie et qui enseigne ». Son souvenir est gardé religieusement en Perse et j'ai béni à Tabriz la maison où il a fait la classe, il y a presque cent ans.

Les confrères ont à Tabriz une belle et grande église, qui sert pour les Latins et les Arméniens. Beaucoup de vitraux ont été brisés, soit par le vent, soit par d'autres causes, et remplacés par du papier ou par des planches. L'extérieur de l'église est dans le style persan; l'intérieur la fait ressembler à une petite cathédrale ogivale. La lumière abondante que répand le soleil de Perse ne demande pas de larges ouvertures pour voir clair dans l'église. Elle est un peu froide en hiver. Elle a pour titulaire la Vierge Puissante et le maître-autel est surmonté d'une belle statue de Marie tenant le globe entre ses mains. Il y a quelques tableaux, même celui de saint Expédit. Des tapis ou des nattes recouvrent les dalles, comme partout en Perse, où les tapis ornent la plus petite maison.

En plus du ministère paroissial, les confrères ont une école, dont M. Clarys est le directeur et dont il s'occupe avec un grand dévouement, aidé par M. Rigger, à qui sa connaissance de plusieurs langues permet de rendre de grands services. Les enfants ont donné une séance en mon honneur et je dois leur rendre ce témoignage qu'ils s'en sont fort bien tirés. J'ai parcouru les classes pour me rendre compte de la force des élèves, en français du moins, car le persan et l'arménien sont pour moi du chinois.

La résidence des confrères est agréable, avec double véranda, jardin, où l'on peut vraiment se reposer *sub vite*, et grande terrasse, d'où l'on jouit d'un beau coup d'œil sur la ville et les montagnes.

Quoique je ne fasse pas la visite des maisons de sœurs, cependant je suis allé les saluer, leur donner la bénédiction du Supérieur général et elles m'ont fait visiter leurs maisons et voir leurs œuvres. Les sœurs de Tauris ont une grande et belle maison, qui compte beaucoup d'enfants externes et internes. Les deux petites séances auxquelles j'ai assisté m'ont prouvé que les sœurs ne perdaient pas leur temps auprès de leurs élèves, catholiques ou schismatiques ou musulmanes. Il se produit des conversions parmi les schismatiques internes. Beaucoup de musulmanes se convertiraient si les barrières sociales tombaient et il est probable qu'elles tomberont bientôt. On rencontre de belles âmes parmi les musulmanes. La Perse évolue rapidement. Espérons que bientôt entière facilité sera donnée pour passer du mahométisme au catholicisme. De la maison sont sorties trois Filles de la Charité. Les sœurs de Tauris ont eu beaucoup à souffrir durant la guerre; elles ont dû entreprendre, sous la neige, un long voyage avec leurs enfants pour échapper à l'ennemi, qu'on disait sur le point de pénétrer dans la ville. La suite montra que ces craintes étaient chimériques, mais les sœurs avaient reçu l'ordre de partir et elles en furent pour leurs peines et aussi pour leur argent.

Je ne vous décrirai pas la ville de Tauris : à part une grande avenue toute moderne, les rues sont étroites, bordées de magasins où l'on trouve toutes sortes de choses curieuses, encombrées par les ânes, les vendeurs de fruits, coupées par des ruisseaux, qui amènent l'eau dans toutes les habitations. L'extérieur

des maisons n'est pas joli; toute la beauté est à l'intérieur; quand on a franchi la porte on peut admirer de belles cours avec colonnes et bassin, de grandes et petites chambres avec tapis luxueux et calemkars somptueux, fauteuils et divans nombreux, guéridons en bois précieux, plateaux en bronze travaillé à la main, etc. Dans les rues, tous les hommes portent le palevi ou képi gris ou noir; c'est la coiffure nationale et obligatoire pour les Persans. Quiconque ne la porte pas est exposé à des peines et à des sévices. Les étrangers et les mollahs persans sont dispensés de cette coiffure. Les femmes musulmanes sont toujours voilées dans les rues. Les Arméniennes sont habillées comme les Européennes. Dans la grande avenue, il y a, comme à Paris, des agents qui indiquent aux voitures quand elles peuvent passer. On parle turc à Tauris. Le shah de Perse pousse beaucoup à l'étude du persan, pour unifier son peuple; et chez nos confrères et chez nos sœurs, on enseigne le persan conjointement avec le français et l'arménien.

Il me faut quitter Tauris pour Ourmiah. Je pars, avec M. Franssen, dans l'auto de Francisque, ancien élève de la Mission, qui me conduira dans tous mes voyages. Si l'on vous demande un chauffeur modèle, indiquez Francisque. Il tourne avec un brio remarquable dans ces lacets dangereux que nous sommes obligés de suivre pour gravir les hautes montagnes et il côtoie les précipices avec la sûreté d'un mulet; il ralentit aux multiples fossés que les cours d'eau font sur la route; il a une endurance peu commune: il m'a conduit une fois pendant vingt-quatre heures consécutives, sans que la conduite de l'auto trahît la moindre nervosité; il tourne dans les rues étroites des villes et des villages; il passe à travers les troupeaux de chameaux

et d'ânes ; il franchit les torrents sans le moindre accident. Je suppose que saint Raphaël, que j'avais pris pour guide, était au volant avec Francisque.

Nous nous arrêtons à Khosrova pour visiter les ruines des maisons des missionnaires et des sœurs. Il y avait, avant la guerre, une belle résidence, un séminaire chaldéen, un palais épiscopal, une cathédrale sous le vocable de saint Georges. Mgr Cluzel, le premier délégué apostolique, appelait Khosrova la Rome de la Perse ; il disait que de là sortaient des prêtres d'or, qui n'avaient que des calices de cuivre. Les confrères étaient propriétaires de tout Khosrova ; ils y levaient l'impôt ; ils construisirent une résidence, dont les ruines attestent l'antique splendeur. Les inscriptions gravées sur les tombes des confrères montrent la vénération qu'on avait pour eux et l'amour qu'ils avaient pour le peuple de Khosrova. Et cependant, ces gens méritaient un peu l'épithète que saint Étienne adressait aux juifs de son temps : *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus*. L'histoire de Khosrova est célèbre surtout par les démêlés qu'ils eurent entre eux et avec leur évêque et avec certains missionnaires. Peut-être les désaccords auraient-ils été moins grands si les missionnaires n'avaient eu à s'occuper que du spirituel. Quoi qu'il en soit, les barbes blanches, c'est-à-dire les chefs du pays, réclament le retour des missionnaires dont ils font grand éloge. Deux confrères ont été massacrés pendant la grande guerre, parce qu'on avait trouvé chez eux des armes qui y avaient été déposées à leur insu. Beaucoup d'habitants de Khosrova sont morts pendant ces terribles événements et M. Franssen m'a dit qu'il avait vu la plaine de Khosrova remplie de leurs ossements. Les bâtiments de la Mission sont détruits ; mais les fondements demeurent.

Quelle belle maison ce devait être ! Espérons qu'un jour elle se relèvera de ses ruines.

J'ai passé la nuit à Khosrova dans la maison d'une barbe blanche et j'ai admiré comment les Orientaux ont le culte de l'hospitalité. Nous paraissions les maîtres de la maison. On nous a servi un repas comme ceux dont il est question dans les auteurs antiques, et il fallait manger double ou triple portion de chaque plat. Nous étions assis sur des chaises, servis par les femmes ; les hommes se tenaient accroupis autour de nous, même le propriétaire. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, il a fallu entendre les histoires du passé et les demandes pour l'avenir.

Le lendemain, j'ai dit la messe dans la chapelle des sœurs, qui est le seul bâtiment intact, et nous sommes repartis en auto pour Ourmiah.

La plaine d'Ourmiah n'est pas un désert ; elle est arrosée, cultivée ; elle comprend de nombreux villages, dont beaucoup renferment des églises et des écoles catholiques.

Nous longeons le grand lac d'Ourmiah, dont les eaux sont salées au point qu'on ne peut s'y noyer. Nous franchissons des cols assez élevés ; nous longeons les formidables montagnes kurdes qui ressemblent à une troupe de cavaliers prêts à descendre dans la plaine. Cette comparaison n'est pas de moi ; je l'ai lue dans un auteur : M. Franssen, qui a vécu avec les Kurdes et qui est l'ami de leur chef, me raconte, pendant le voyage, des histoires de brigands qui me feraient frémir si je ne savais que je n'ai aucun danger à courir et que je ne suis qu'un missionnaire en peinture, installé confortablement dans une automobile et bien protégé par les troupes persanes.

A peine arrivé à Ourmiah (dont le nom officiel est Rezaieh, du nom du shah Reza), ma première

visite est pour l'ancienne Mission qui n'est plus qu'un monceau de ruines. Là sont morts et sont enterrés des centaines de martyrs, particulièrement le cher Mgr Sontag, que j'avais connu au séminaire et qui, semblable au Bon Pasteur, a donné sa vie pour ses brebis, ne voulant pas les quitter et demeurant avec eux tant qu'il y avait du danger. Il est vénéré comme un saint et toutes sortes d'histoires circulent sur son compte. En voici une. Un musulman voulut, après les massacres, aller prendre à la Mission quelques objets; il revint bientôt tout défiguré; il se mit au lit; il dit à sa femme que Mgr Sontag n'était pas mort, car il venait de lui apparaître pendant qu'il cherchait à voler et le lendemain, à cinq heures, ce malheureux rendait l'âme. J'ai parcouru mélancoliquement ce vaste terrain des missionnaires et des sœurs et j'ai prié les martyrs de devenir, eux aussi, par leur sang une semence de chrétiens.

A côté du vieux tronc qui portait autrefois des branches si touffues, une jeune tige a poussé, elle a grandi, elle est devenue un bel arbre, qui produit de bons fruits et qui abrite de nombreux oiseaux, grâce au zèle des missionnaires. M. Franssen, le supérieur, a été consul pendant la guerre; il est notre père, m'a dit un Chaldéen; c'est un vrai religieux, disent les musulmans.

Il a relevé la Mission, qui est fort bien installée dans deux maisons particulières. La Mission comprend des œuvres très intéressantes, très vivantes et tout à fait dans l'esprit de notre état. D'abord, un séminaire chaldéen qui compte plus de vingt grands séminaristes et quelques petits. J'ai vécu des heures bien agréables avec ces chers séminaristes et il me semblait être en France. On y enseigne les matières de nos grands séminaires. Les jeunes gens parlent

couramment le français ; ils sont intelligents, pieux, disciplinés, ouverts ; c'est un plaisir de converser avec eux. Je serais volontiers resté au séminaire chaldéen pour y professer quelques cours. M. Franssen dirige ce séminaire et il est aidé, pour les classes, par ses confrères et par l'abouna chorévêque, qui fait les cours de chaldéen.

A côté de ce séminaire, il y a l'école Saint-Joseph (internat et externat), dont M. Elias Abraham s'occupe avec beaucoup de zèle.

Un peu plus loin se trouve l'école des filles, dont M. Zayia Abel est le directeur, en attendant que les sœurs reviennent. M. Zayia est une vieille connaissance ; j'ai fait mon séminaire avec lui et je le revois avec plaisir, toujours gai, toujours habile pour une foule d'inventions, dévoué pour ses chers compatriotes, qu'il va visiter souvent, ainsi que M. Élias Abraham, dans leurs villages de la plaine et des montagnes. Ces confrères sont de vrais missionnaires, comme les premiers compagnons de saint Vincent ; ils vont prêcher la mission, ils emportent leur chapelle et leur lit ; ils vivent avec les gens et les bêtes ; ils visitent les écoles ; ils surveillent les maîtres et les catéchistes et ils rentrent, harassés de fatigue et pleins de mérites.

Je reçois des délégations de toutes catégories de personnes : on me débite (ou plutôt on me chante) des compliments dans diverses langues ; on me demande des sœurs (autant que de couplets chantés) et on me fait l'éloge des Pères.

Je suis obligé d'interrompre ; la suite à une autre fois ; *insh allah*, comme disent les Persans, s'il plaît à Dieu. Bonne et sainte année ! Votre très humble.

Édouard ROBERT,

i. p. d. l. m.

# AMÉRIQUE

---

## COLOMBIE

---

LES NOCES D'OR SACERDOTALES DE M. J.-B. BRET

A la nouvelle que le 29 juin 1929 allait amener le cinquantième anniversaire de l'ordination sacerdotale de M. Bret, ancien visiteur des Prêtres de la Mission et actuel directeur des Filles de la Charité de Colombie, le journal *La Voz Católica* émit le désir de fêtes publiques et solennelles, et Mgr l'évêque de Cali se proposait de chanter, à cette occasion, une messe pontificale en sa cathédrale. On comptait sans la modestie du fils de saint Vincent de Paul. M. Bret, en effet, ayant appris ce projet, exigea absolument que la fête se passât en famille et que la cérémonie religieuse se célébrât simplement, en la chapelle de la Maison centrale des Sœurs.

Une dizaine de prêtres de la Mission avaient pu venir à Cali et, à leur tête, l'actuel Visiteur de la province, M. Pron, ainsi que les préfets apostoliques de Tierradentro et d'Arauca, Nosseigneurs Larquère et Potier.

Le 28, dans la soirée, M. le Visiteur, en présence de ses confrères, en quelques phrases pleines et bien senties, félicita le vénéré jubilaire et le remercia de tout ce qu'il avait fait pour la province.

Au matin du jour anniversaire, la chapelle de la Maison Centrale était trop petite pour contenir les



sœurs de la ville et des environs, accourues pour s'unir aux actions de grâces du prêtre et attirer, par leurs prières reconnaissantes, d'abondantes faveurs du ciel sur leur Père très apprécié et très aimé.

A huit heures, une messe solennelle fut chantée par Mgr Larquère, en présence de l'évêque du diocèse, Mgr Louis-Adrien Diaz, et de son prédécesseur, Mgr Perlaza, archevêque titulaire de Pompeiopolis. Toutes les communautés de la ville, Franciscains, Augustins, etc., avaient délégué leurs représentants; les membres du clergé séculier étaient au complet et beaucoup de prêtres du diocèse avaient envoyé l'expression du vif regret qu'ils éprouvaient de ne pouvoir s'unir par leur présence à cette manifestation de sympathie et de gratitude, la coïncidence de deux jours fériés les empêchant de s'absenter de leurs paroisses. Les sœurs exécutèrent une délicieuse messe en musique à plusieurs voix.

Si M. Bret avait pu exiger qu'aucun toast ne fût porté lors des agapes familiales qui devaient suivre, il ne put se soustraire à l'expression de la reconnaissance générale traduite par le discours de M. Pierre-Paul Martinez, curé de Buga, et premier élève de l'école apostolique de Cali. Cette *oración gratulatoria* mériterait d'être citée en entier. Cueillons-en quelques passages :

« Considérons cette vie, depuis son aurore, qui s'éleva, le 28 décembre 1854, à Longes, non loin de la grande ville de Lyon. Formé par des parents chrétiens, le jeune Jean-Baptiste eut bientôt le bonheur d'être accueilli à l'ombre bienfaisante des cloîtres du petit séminaire de Lyon. Cette ville, célèbre par son industrie, mérite de l'être davantage encore parce qu'elle est la fidèle dépositaire d'une insigne relique, le cœur de l'ange de la charité qui passa sur cette

terre sous le nom de Vincent de Paul, déployant au-dessus d'elle les ailes immenses de l'amour pour abriter toutes les misères et toutes les souffrances... Peut-être que la méditation quotidienne des vertus de saint Vincent, incarnées dans ce cœur, gardé sous les voûtes augustes de la superbe cathédrale, éveilla en M. Bret le désir d'entrer dans la Congrégation de la Mission. Après la vie silencieuse du noviciat, il se consacra définitivement à l'apostolat par les vœux perpétuels, prononcés en 1875. Par une heureuse disposition de la Providence divine et comme augure de ce que devait être la vie de son serviteur, Mgr Charles Bermudez, évêque de Popayan, alors exilé, lui conféra les Ordres mineurs. Le cardinal Richard, de très sainte mémoire, l'ordonna sous-diacre et diacre; la ville de Meaux, siège épiscopal du grand orateur Bénigne Bossuet, gloire de l'éloquence de la chaire française, le vit, il y a aujourd'hui cinquante ans, revêtu pour la première fois des ornements sacerdotaux, débordant de ces suaves émotions qui étreignent les fervents lévites à l'heure bénie de gravir les degrés de l'autel pour offrir de leurs mains tremblantes, les yeux mouillés de larmes d'allégresse, le divin Agneau s'immolant pour les péchés du monde.

« Peu après son ordination, le jeune apôtre traversa les mers et débarqua sur les rives splendides de notre Amérique. Il fut d'abord professeur, puis supérieur du séminaire de San-José de Costa-Rica.

« Mgr Bermudez, semblable à un chêne robuste que les plus terribles ouragans ne parviennent pas à abattre, caressa, dès son arrivée à Popayan, le dessein de fonder un véritable séminaire; mais il voulait l'établir sur des bases solides. Quels seraient les constructeurs experts qui donneraient à l'édifice la solidité, garantie de durée, et à qui il pût donner toute confiance? Telle

était la question que se posait le prudent prélat, durant son voyage en Europe. Il pensait, comme tous les hommes judicieux de cette époque, que personne ne pourrait mieux répondre à ses désirs que le fils de saint Vincent de Paul, « ce modèle du prêtre, qui « paraît avoir été suscité de Dieu, non seulement pour « apporter remède aux misères corporelles du pauvre, « mais principalement pour subvenir aux nécessités de « l'Église. » Mais la pénurie de ressources pécuniaires et le refus du Supérieur général retardèrent l'immédiate réalisation de ce beau projet. Or, la vente d'un objet de haute valeur, qui enrichissait la cathédrale de Popayan, et l'intervention du Souverain Pontife triomphèrent de ces obstacles, en apparence insurmontables, et, peu après, Mgr Bermudez avait le bonheur de voir réalisés ses désirs; deux prêtres de valeur et dont le souvenir nous demeure très cher, MM. Foing et Rieux, venaient jeter la première semence.

« Puis une persécution déchaînée à Costa-Rica envoyait en Colombie M. Bret, qui, en 1885, fut chargé par ses supérieurs d'une chaire au grand séminaire de Popayan. En septembre de la même année, fut transférée à Cali l'École apostolique que M. Foing avait fondée avec cinq élèves, l'année précédente, en la maison de Saint-Camille. M. Bret fut désigné pour remplir les difficiles fonctions de supérieur; oui, difficiles, car tout était à faire, même la maison. Elle s'éleva bientôt, telle que nous pouvons encore la voir, et les douze élèves de la rentrée de 1886 se multiplièrent bien vite, à la grande consolation du digne supérieur et de ses collaborateurs, MM. Hoyos, Puyo et Arias. Et ce furent des fruits de bénédiction qui sortirent de cette demeure : des prêtres et des laïcs, qui, de toutes leurs vertus et leurs talents, ont vaillamment lutté pour la cause catholique, contribuant à

maintenir victorieux, au-dessus de notre incomparable vallée du Cauca, l'étendard sacré de Jésus-Christ.

« Comme tout ici-bas, l'École apostolique, commencée sous de si heureux auspices, eut ses vicissitudes; cinq ans après, pour des motifs graves, au jugement des supérieurs, elle dut fermer ses portes. M. Bret se rendit alors à Tunja. Il y posa les premiers fondements des deux séminaires. Une année plus tard, nous le voyons entreprendre le voyage de France pour soigner une grave maladie; il en revint en parfaite santé et plein d'ardeur. A la voix de l'obéissance, il se consacra à l'évangélisation des vastes régions qui forment aujourd'hui le département de Coldas et où trônent, comme d'heureuses reines, les florissantes villes de Peireira, Santa-Rosa de Cabal et Villa-Maria.

« Peut-être que, durant ces courses apostoliques, les yeux de M. Bret s'arrêtèrent avec complaisance sur les vertes collines qui entourent la pittoresque Santa-Rosa de Cabal. Bientôt, son cœur choisissait ce lieu pour y ressusciter l'École apostolique. Sous les yeux étonnés des habitants de l'endroit, s'élevèrent, au sud du groupement d'habitations, les murs de l'établissement, qui cachaient aux regards du monde les vertus du supérieur, vertus que Dieu bénissait en faisant éclore, nombreuses, les vocations pour le sacerdoce et la Congrégation.

« Il fut arraché à cette œuvre florissante par la volonté de ses supérieurs, qui l'investirent des hautes charges de Visiteur de la province et de directeur des Filles de la Charité. Il occupa le premier poste durant dix-neuf années et en remplit les fonctions avec une prudence avisée et une infatigable activité. Ainsi le proclamement — n'en déplaise à sa modestie, qui voudrait se dérober! — les multiples fondations de cette longue période de fatigues et de soucis : la maison de Missions

de Nataga ; la préfecture apostolique de Tierradentro ; le séminaire et la maison de Missions d'Ibagué ; la préfecture apostolique d'Arauca ; la Maison Centrale des Lazaristes à Bogota, et les nombreuses maisons de Filles de la Charité, desservies aujourd'hui par plus de quatre cents sœurs, qui jouissent toujours du bonheur de le posséder à la tête de la province colombienne.

« Pour terminer, je ne dois pas omettre que, plus d'une fois, M. Bret fut honoré de la haute mission de commissaire extraordinaire ; car le Supérieur général l'envoya visiter, en son nom, les maisons d'Espagne, de l'Équateur et de l'Amérique Centrale. »

Et l'orateur termine en saluant, en M. Bret, le père et le fondateur de presque toutes les maisons de la double famille de saint Vincent en Colombie et en empruntant, pour rendre gloire à Dieu, les termes éloquentes de l'éloge de Mgr Bermudez, prononcé par M. Faustin Segura, décédé, il y a quelques années, dans la Congrégation de la Mission.

A la suite de ce discours, M. Bret entonna le *Te Deum*, qui fut alterné par les sœurs et le clergé. Bien des yeux se mouillèrent de larmes.

M. Martinez avait rendu l'hommage de l'extérieur. Dans l'après-midi, les confrères et les Filles de la Charité, réunis à la Maison Centrale des Sœurs, devaient offrir au vénérable jubilaire l'expression des sentiments de la famille. M. Joseph-Antoine Ruiz, assistant de M. Bret, porta la parole au nom des Missionnaires de la province :

« TRÈS VÉNÉRÉ PÈRE ET TRÈS CHER CONFRÈRE,

« Jamais ne s'est produite, en notre province de Colombie, une manifestation d'affectueuse gratitude plus sincère, plus spontanée, plus générale que celle

à laquelle nous assistons en ce jour, à l'occasion du cinquantième anniversaire de votre ordination sacerdotale. Aussitôt que, par un heureux hasard, nous avons eu connaissance d'une si heureuse chose et que nous avons pu en faire part à nos confrères et à vos filles, l'enthousiasme s'empara de tous les cœurs, et, depuis plusieurs mois, nous hâtons de nos vœux ce beau jour.

« Notre digne Visiteur, Nosseigneurs les préfets apostoliques, quelques supérieurs et professeurs de nos séminaires, ont interrompu volontiers le cours de leurs travaux, pour venir vous donner une accolade fraternelle et témoigner, par leur présence, du filial attachement qui nous unit à vous. Dieu sait combien pénible est le sacrifice de ceux qui n'ont pu être personnellement avec nous en ces moments solennels, parce que tous, sans exception, soyez-en bien assuré, tous, nous vous aimons de tout notre cœur.

« Comment pourrait-il en être autrement, vénéré Père, alors qu'en vous nous voyons le laborieux et infatigable missionnaire qui, depuis un demi-siècle, travaille sans répit en notre chère Colombie, l'aimable et exemplaire supérieur de plusieurs maisons de la province, le sage et prudent Visiteur qui, durant près de quatre lustres, gouverna, de main douce et ferme à la fois, cette province, si chère au cœur de saint Vincent, multiplia les établissements, éleva les constructions nécessaires et s'efforça de maintenir chez tous l'esprit du saint Fondateur, le missionnaire enfin qui, obligé, par son état de santé, de renoncer à la direction de notre chère province, continue à être pour tous le Père tout de bonté, l'ami fidèle, le conseiller prudent et l'exemplaire des vertus d'un véritable fils de saint Vincent de Paul!

« En outre, si l'Esprit-Saint nous conseille de

combler de louanges et de bénédictions ces hommes qui se rendirent glorieux par les œuvres qu'ils réalisèrent, et spécialement ceux qui furent nos pères, puisque nous tirons d'eux notre origine : *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua*, et si, en majeure partie, les Lazaristes de cette province sont colombiens, et colombiens attachés de tout leur cœur à leur petite patrie, il est juste et légitime que nos cœurs débordent de gratitude envers ceux qui nous ont engendrés à la vie religieuse, envers ces nobles fils de l'illustre France, qui, depuis près de soixante ans, volant sur les ailes de la charité et de l'apostolat jusqu'à notre cher pays, se sont efforcés et s'efforcent encore de former de dignes ministres du sanctuaire et pasteurs du troupeau du Seigneur, de distribuer le pain de la vie divine aux peuples affamés de vie surnaturelle, de les instruire dans la foi et les sauver; de préparer de bons pères de famille, de bons citoyens, d'excellents magistrats, d'héroïques défenseurs des droits de la patrie et des gouvernants catholiques, honneur et gloire de la Colombie.

« Est-il une occasion plus propice à la manifestation de notre gratitude que la célébration des noces d'or sacerdotales de l'un des plus insignes bienfaiteurs de l'Église colombienne? C'est pourquoi je voudrais (vénérés prêtres qui m'écoutez, pardonnez-moi la liberté avec laquelle je m'exprime, alors que j'ai conscience de n'avoir d'autre mérite que la sincérité de mes paroles, ni d'autre titre que celui de « presque doyen » des Lazaristes colombiens), je voudrais, dis-je, que vous considériez cette modeste manifestation, cette inoubliable fête comme un monument vivant qu'élèvent en leur cœur les fils de saint Vincent colombiens, destiné à perpétuer l'hommage de leur reconnaissance envers leurs insignes bienfaiteurs, leurs

pères dans la vie religieuse : *Prisca sic Patrum monumenta narrant.*

« J'y graverai en lettres d'or le nom de l'inoubliable M. Gustave Foing. Qui ne se sentirait profondément ému d'entendre rappeler, en ce jour, ce nom vénéré du premier Visiteur de la province, qui travailla avec tant d'ardeur et sut si généreusement souffrir en sa seconde patrie, qu'il aimait avec délire !

« J'y inscrirai le sympathique M. Germain Amourel, qui, durant les quelques années qu'il passa parmi nous, comme Visiteur, sut gagner l'affection de tous par sa simplicité de colombe, son amabilité et sa cordialité exquises.

« Le respectable M. Révellièrre, troisième visiteur durant un certain nombre d'années.

« Quant à vous, vénéré Monsieur Bret, quatrième Visiteur de Colombie, et vous, très digne Monsieur Pron, vous aussi, Messieurs les préfets apostoliques, vous savez bien la place que vous occupez en nos cœurs reconnaissants.

« Comment oublier, en cette circonstance, le nom du très aimé J.-B. Malézieux, d'extérieur austère et quelque peu froid, mais de cœur d'or et d'une droiture à toute épreuve, celui aussi du saint M. Stappers et enfin de tant d'autres vénérables prêtres, qui, durant ces cinquante années, se sont sacrifiés pour notre pays ?

« Gloire donc à ceux qui ont semé, ou qui continuent à jeter la divine semence sur le sol de notre Colombie ! Reconnaissance aux apôtres de notre patrie et amour éternel à nos Pères, à qui nous devons tant !

« Que Dieu les comble de ses bénédictions et leur donne, au ciel, la couronne promise aux vaillants apôtres de Jésus-Christ !

« Recevez donc, très cher Monsieur Bret, le témoi-



gnage sincère d'attachement de ceux qui sont heureux de se dire vos confrères et fils reconnaissants. »

Une sœur de la Maison Centrale lut alors une adresse, où était exaltée l'excellence du sacerdoce, où étaient rappelés les services rendus par M. Bret aux Filles de la Charité de Colombie, depuis près de trente ans qu'il en est le directeur.

Puis les sœurs présentèrent au jubilaire un arbuste ; arbuste précieux qui avait des billets de banque pour feuilles et des pièces d'or pour fleurs. Beau cadeau, certes, qui, en passant par les mains de M. Bret, devait aller à l'École apostolique.

M. Bret alors épancha son cœur. Il rendit grâce à Dieu de son sacerdoce et des faveurs qui l'ont accompagné depuis cinquante ans, sollicitant des prières pour réparer, disait-il, les fautes du passé et obtenir de bien employer les jours que la Providence lui accorderait encore. On eût cru entendre un Père de l'Église.

Après le salut du Très Saint Sacrement, eut lieu, à la maison des Missionnaires, la réception d'une délégation du Conseil municipal de Cali. Son président, le général Henri Palacios, ancien élève et admirateur du jubilaire, loua, dans un beau discours, le « maître idéal » qu'il avait eu. Spontanément, la musique militaire vint rehausser la fête.

De toutes parts avaient afflué les télégrammes de félicitations : sœurs et missionnaires, anciens élèves de Cali et de Sainte-Rose, prêtres des divers diocèses où nous sommes établis, tinrent à s'unir à ceux qui entouraient le bien-aimé jubilaire. Le cardinal Gasparri avait transmis la bénédiction du Saint-Père ; M. le Supérieur général, la Très Honorée Mère, le Nonce apostolique de Bogota, les archevêques de

Panama et de Guatémala daignèrent aussi envoyer leurs vœux.

Les membres de la double famille de Colombie saisirent avec plaisir cette occasion de témoigner à celui qu'ils considèrent, à juste titre, comme leur Père, les sentiments qui remplissaient leur âme ; il leur fut doux de constater l'universelle sympathie et la profonde reconnaissance qui entourent ce vrai fils de saint Vincent qu'est M. Bret, dont l'activité prudente et sage n'eut d'égale que la modestie.

## SAN SALVADOR

### M. CONSTANT VELTIN

M. Veltin avait suivi la carrière militaire avant de revêtir les livrées des enfants de saint Vincent ; et il conserva toujours, dans sa démarche, dans son tempérament et dans ses décisions, quelque chose de sa première formation ; mais l'empreinte de la grâce de sa vocation et des vertus de la Mission dominait en lui ; et tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher et de vivre en sa compagnie ont été toujours frappés de sa grande bonté, de son admirable patience avec les pauvres, au point que ses confrères lui reprochaient quelquefois son excès de crédulité et de condescendance avec les humbles et les pauvres qui sollicitaient sa charité. Il se laissait volontiers tromper et n'avait pas l'air de vouloir se corriger.

Ce n'est pas qu'il manquât d'intelligence et de clairvoyance. Dans les questions d'administration, quelquefois un peu compliquées et même épineuses pour lui, il savait prendre ses responsabilités et faire valoir ses décisions. Il pratiquait facilement la simplicité de la colombe avec les humbles, les ignorants et surtout

avec les enfants, qui faisaient ses délices. Et de par ailleurs, on le voyait s'environner de prudence et de réserve, quand il le fallait, avec les prétendus habiles du monde.

On a remarqué chez lui une dose extraordinaire de solide piété. Sa fidélité à tous ses exercices n'était pas celle du serviteur craintif et servile; il manifestait à son Créateur la confiance filiale d'un enfant pour son père. Jamais il n'a omis l'oraison du matin; pour aucun motif il ne l'abrégeait; et jusqu'à sa mort, et malgré ses infirmités, il la faisait partie à genoux, partie debout, comme il avait appris au séminaire interne, sans jamais céder à la tentation de s'asseoir.

Il nous a édifiés par son humilité, gardant un silence absolu sur ce qu'il faisait et laissant ignorer ses propres mérites et sa valeur personnelle. Pour beaucoup, M. Veltin réalisait tout simplement le prêtre bon, édifiant, correct, fidèle à toutes ses obligations sacerdotales; pour d'autres, c'était le bon vieillard qui savait avec une admirable patience écouter toujours les mêmes histoires de ses clients; c'était le bon Père qui savait s'arrêter humblement sur son chemin pour écouter doucement les mille riens des nécessiteux et des petits enfants. Bien peu ont connu les trésors de son intelligence, de son jugement pratique et de sa rare prudence. Il cachait, tant qu'il pouvait, ses qualités.

Ses supérieurs, cependant, le connurent bien et surent profiter des dons que lui avait donnés la divine Providence pour le bien des œuvres de saint Vincent, et pour lui confier des postes de juste confiance. Après avoir été capitaine dans l'armée française, il fut choisi, en Colombie, pour former à la discipline les jeunes séminaristes de la province, et il réussit. Ses anciens disciples l'ont toujours vénéré et rendent

aujourd'hui à la Congrégation des services signalés, grâce à la direction et aux conseils pratiques du bon directeur.

Qui eût cru que notre confrère était un habile mathématicien ? Ses cahiers et ses notes en font foi. Dans les dernières années de sa vie, il trouvait sa distraction dans la recherche de solutions de problèmes de géométrie, donnés en concours par une revue scientifique.

Il ne manquait pas non plus de connaissances musicales. C'est lui qui touchait les orgues à Santa-Rosa de Cali et ses élèves se souviennent encore de ses préférences pour les morceaux classiques.

On le trouvait toujours occupé ; et, même dans ses dernières années de vie, il ne prétendait pas vivre de son acquis. Nous avons retrouvé le résumé de ses dernières conférences aux Enfants de Marie, de ses retraites aux enfants de la première communion, de ses instructions dominicales au peuple de l'église de Saint-Jacinto. Pour le distraire, nos supérieurs lui avaient donné quelques classes, pour lui faciles, aux élèves de notre École apostolique de San-Salvador et il les préparait par écrit avec le soin le plus scrupuleux, prenant, chaque jour, note de l'application de ses jeunes disciples.

C'est dire que M. Veltin est toujours resté le missionnaire laborieux, faisant le bien sans tambour ni trompette et s'adaptant parfaitement aux milieux les plus différents, soit en Colombie, où il passa une grande partie de sa vie ; soit au Salvador, où il était venu refaire sa santé ébranlée et où il travailla ferme encore jusqu'à sa mort, qui le surprit les armes à la main, comme il convenait au vieux soldat.

Sa patience, sa fermeté et sa bonne humeur dans sa dernière maladie ont été pour tous un sujet de grande

édification, jusqu'au moment où Dieu rappela à lui, pour le récompenser, son serviteur bon et fidèle.

Sa mort fut causée par la maladresse d'un employé de l'hôpital qui, pour le calmer dans une crise de douleur aiguë, lui donna une injection dont il ne se réveilla pas. Sa mort a paru subite, mais ses confrères savent qu'il s'était admirablement préparé. Il s'était préparé encore d'une manière spéciale à célébrer la sainte messe le matin qui fut celui de sa mort.

Avant sa dernière sortie pour l'hôpital, il avait remis au supérieur de la maison les comptes de sa chapellenie de S. Jacinto jusqu'au moindre détail; et M. Popelin, son fournisseur de Paris, nous écrit : « Le compte de M. Veltin présente un petit reliquat en sa faveur que nous devons employer aux intentions qu'il nous a indiquées dans une lettre antérieure où, prévoyant sa mort, il nous donne des instructions pour le cas où son compte personnel présenterait un solde créditeur au moment de son décès. » Il s'agissait de faire dire des messes pour le repos de son âme.

Le journal catholique de San-Salvador annonça la mort de notre confrère de la manière suivante : « Aujourd'hui, à cinq heures du matin, est décédé le P. Missionnaire Constant Veltin, religieux plein d'abnégation, aimé et apprécié par toute la société de San-Salvador, qui a été témoin oculaire de ses vertus pendant près de vingt années. Apôtre infatigable, il a passé sur terre, à l'exemple de son Maître, prodiguant à tous les lumières de l'Évangile et les bienfaits de son intense charité. Sa belle âme, comme celle de tous les apôtres, devait s'épurer dans le creuset de la souffrance; et c'est pourquoi il a souffert avec une patience admirable et avec joyeuse résignation, pendant ces dernières années, les douleurs d'une longue et pénible maladie qui ont mis le comble au sacrifice quotidien

de sa vie sacerdotale. Aujourd'hui, son âme jouit de la récompense de sa vie exemplaire, et son corps exhale le parfum de ses vertus. »

Assistèrent à ses funérailles, qui furent un vrai triomphe, une grande partie du clergé de San-Salvador, des représentations de toutes les communautés religieuses, de nombreuses Filles de la Charité, l'Association des Dames de la Charité et des Enfants de Marie, dont notre confrère fut directeur; M. le ministre de France, qui suivit à pied jusqu'au cimetière. M. Veltin a contribué grandement à faire aimer notre Congrégation et toutes nos œuvres. Qu'il repose maintenant dans le ciel, à côté de saint Vincent et des saints missionnaires !

---

## BRÉSIL

---

### RIO DE JANEIRO

#### LES NOCES D'ARGENT DU COLLÈGE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION (27 NOVEMBRE 1929)

L'ombre du mystère plane quant à la date exacte de la fondation du Collège; pour commémorer le souvenir de ses soixante-quinze années d'existence, pouvait-on trouver un jour meilleur que l'anniversaire de l'Apparition de la Médaille, et n'était-ce pas attirer de nouvelles protections de Marie Immaculée et lui prouver amour et reconnaissance ! A l'unanimité des voix, le 27 novembre fut choisi.

L'année scolaire se terminait; le 26 eut lieu la distribution des prix, suivie d'une intéressante comédie en trois actes, parfaitement exécutée, avec intermèdes de chants et ballets. Une très agréable surprise réjouit alors le collège en fête. Mgr Masella, nonce apostolique,

lique du Brésil, séjournant à Rome, eut la délicate attention d'envoyer un câblogramme, témoignant de son regret de ne pouvoir présider la distribution des prix, comme il l'avait fait les années précédentes.

Le 27 au matin, une aurore radieuse annonçait une splendide journée tout ensoleillée; on eût dit que le ciel s'associait à la joie des cœurs heureux. Une fervente communion générale fut la clef d'or qui ouvrit cette journée; communion d'action de grâces pour tous les dons divins répandus si libéralement, depuis soixante-quinze ans, sur cette maison bénie de Jésus et de sa sainte Mère.

La grand'messe solennelle fut chantée par notre digne et pieux aumônier, M. Germe, aidé de ses deux acolytes, M. Picot et M. Tissandier, dévoués lazaristes, qui donnent chaque jour des preuves évidentes de leur abnégation et de leur zèle des âmes. La jolie et si fine chapelle était comble. L'assistance, très recueillie, composée d'anciennes élèves, enfants de Marie, bien-faiteurs, pensionnaires, orphelines, externes, patronages, jeunes filles de la Protection, dames pensionnaires, s'unissait à la sainte liturgie et les prières montaient vers Dieu avec la fumée de l'encens.

M. Germe, dans un panégyrique tout de feu, se plut à relever le bien moral et spirituel qui s'est fait dans cette grande maison d'éducation, pendant ces trois quarts de siècle, pour la gloire du Seigneur, la préservation du mal, le salut des âmes, souhaitant, dans sa péroration, qui fut une prière, que le règne du Christ s'étende de plus en plus dans la société par la jeunesse formée sur les bancs du collège.

Au chant de l'hymne national, à deux heures, Mgr Leme, coadjuteur de l'archevêque de Rio, faisait son entrée à la salle de théâtre, salué par de vibrants applaudissements. A ses côtés prirent place : Mgr Lari,

auditeur à la Nonciature; M. Pasquier, notre digne Visiteur; MM. Germe, Tissandier et Castaldo, lazaristes, et des prêtres du clergé séculier de la cité. Au second rang : ma sœur Blanchot, notre vénérée Visitatrice; ma sœur Bernière, directrice du séminaire, et un grand nombre de cornettes.

Le programme, soigneusement choisi, était fait de pièces allégoriques, accompagnées de musique et d'un tableau vivant parfaitement réussi, où tout l'auditoire ému reconnaissait saint Vincent, Mlle Legras et leurs œuvres épanouies au souffle de la Charité. Le rideau tombe quelques instants et s'ouvre de nouveau sur une apothéose des plus réussies. L'historique de l'établissement fut fait par trois charmantes jeunes filles du cours supérieur, symbolisant les noces d'argent, d'or et de diamant, et les archanges de France et du Brésil, leur faisant couronne, les écoutaient dialoguer, ravis et attendris, sur leurs soixante-quinze ans écoulés.

Le collège de Botafogo, si maternellement protégé par la sainte Vierge, a été placé sous le vocable de l'Immaculée Conception, pour perpétuer le souvenir de la signature du contrat entre l'Association de Saint-Vincent de Paul et la Communauté, le 8 décembre 1853, par ma sœur Élisabeth Montcellet, Supérieure générale.

João Vincente Martins, fondateur de l'Association du Saint-Vincent-de-Paul à Rio, demanda lui-même les Filles de la Charité. Déjà, à la Santa-Casa, les sœurs venues de France faisaient l'admiration de tous, et José Clemente Pereira disait : « Nous avons demandé des infirmières, et nous avons reçu des anges. » La fièvre jaune, qui fauchait les meilleures ouvrières, en pleine jeunesse, n'arrêtait pas l'élan de celles qui restaient sur la brèche; et d'autres venaient combler les vides.



Ce fut dans un humble logement de la rue Livramento que les quatre premières sœurs, venues de France sur le voilier *Pedro II*, débutèrent, et là furent posées les assises des trois futurs établissements : Collège français Saint-Vincent, Maison de la Providence et Collège de l'Immaculée Conception.

Au mois de mars de l'année 1855, l'Association fit le bail de la maison naissante à Caminho Novo de Botafogo, aujourd'hui Praia de Botafogo. Le bail fut fait pour dix ans. Ma sœur Saugère et ses compagnes s'installèrent dans le nouvel établissement que la divine Providence leur confiait ; soixante-douze jeunes filles, inscrites en trois ans, reçurent des sœurs l'éducation et l'instruction qu'elles venaient y chercher ; en même temps, selon l'esprit de saint Vincent, vingt-cinq orphelines pauvres furent admises. A mesure que les ressources augmentaient, le nombre des orphelines croissait aussi. Marie veillait et protégeait visiblement cette maison, qui lui était consacrée.

Dès l'année suivante, les œuvres commencèrent à fleurir sous l'habile direction et la solide piété de ma sœur Saugère. Fondation de l'Association des Enfants de Marie (1856) ; fondation de l'Association du *Amparo do Sagrado Coração das meninas desvalidas* ; ouverture de la Maison de Notre-Dame des Douleurs pour les dames pensionnaires âgées ; création de l'externat Sainte-Philomène pour les enfants pauvres.

L'acquisition de l'immeuble et du terrain avait eu lieu en 1858 pour la somme de 120 contos de réis ; en 1886 furent jetés les fondations de la délicate église actuelle, copie de l'art gothique, un des plus jolis sanctuaires de Rio. Le nombre des pensionnaires était de deux cent quatre-vingt-quatorze en l'année 1894.

Ma sœur Saugère mourut en 1900, laissant les œuvres en pleine prospérité, mais elle eut la douleur

de voir s'ouvrir, quelques mois avant sa mort, un procès intenté contre les sœurs par des gens mal intentionnés ; ce ne fut qu'en 1903 que le procès fut gagné à la Cour d'appel, grâce à l'intervention des notabilités de la ville, les docteurs Ulysses Brandad, Almeida Lacerda, Almeida Russel et surtout grâce au dévouement du docteur Ruy Barbosa, qui s'était constitué l'avocat des sœurs.

Quelques dates importantes dans l'histoire du Collège ont été conservées. Le sacre de Mgr Dom Francisco Silva, en la chapelle de l'établissement, 1907.

L'ouverture de la visite extraordinaire de ma sœur Pinat, et l'entrevue de ma sœur Herr, très paternellement reçue par le Très Honoré Père, 1908.

L'extinction des dettes, 1909.

La réforme des classes. L'inauguration d'une statue de la Vierge Miraculeuse, 1910.

Le décès de ma sœur Herr, et la fondation de deux patronages pour les garçons et les filles, 1911.

L'œuvre de Protection de la jeune fille dans une maison annexe au Collège, 1913.

La consécration de l'église par Mgr Dom Francisco Silva, lazariste, grand'messe chantée ; le P. Verdier, alors Visiteur extraordinaire, rehaussait par sa présence l'éclat de la cérémonie.

La fête de la Béatification de notre bienheureuse Mère, précédée d'un solennel triduum en 1920.

Quelques statistiques ont été relevées à l'occasion des noces de diamant du Collège :

Nombre de jeunes filles élevées à Botafogo, 12 189, dont 331 fréquentent actuellement l'établissement ; à ce chiffre s'ajoutent 2273 orphelines.

L'externat gratuit a reçu 4665 enfants.

L'Association des Enfants de Marie compte 1315 membres jusqu'à ce jour.

Le bien se fait en grand dans ce bel établissement. 89 de ces jeunes filles ont répondu à l'appel divin en se consacrant au service du bon Maître, et, de ce nombre, 43 sont entrées dans la Compagnie des Filles de la Charité.

Doucement, la musique se fait entendre ; les voix des noces d'argent, d'or et de diamant se sont tues. Aux sons harmonieux de l'orgue, du violon et de la harpe, un chant de gloire monte, monte vers le ciel et les yeux sont captivés par la féerie céleste. C'est la Vierge Mère tenant en ses bras l'Enfant divin, entourée d'angelots souriants, aux ailes éployées, blanches, immaculées.

Alors, au milieu du silence, la parole éloquente de Mgr l'archevêque se fait entendre et, en quelques paroles improvisées, il démontre la nécessité de la religion catholique au sein de la société, de la famille ; le rôle de la mère, gardienne du foyer et du sentiment chrétien, qu'elle doit inculquer à ses enfants dès le bas âge, sentiments qui se développeront plus tard par l'éducation reçue dans un collège catholique. Un mot délicat à notre respectable sœur Visitatrice, à ma sœur Ricard et à ma sœur França, la supérieure actuelle, aux nombreuses cornettes, disséminées dans le grand auditoire, pour leur abnégation, leur dévouement et leur pieuse sollicitude auprès des âmes ; à M. le Visiteur de la province du Brésil, aux prêtres de la Mission, à M. Germe, l'aumônier au zèle si connu. (*Remerciements. Applaudissements.*)

C'est dans la belle chapelle illuminée que toute l'assistance s'est retrouvée pour chanter le *Te Deum* de la reconnaissance. Un salut solennel clôtura cette journée du ciel, et, pendant que les têtes étaient inclinées sous la bénédiction de Jésus-Hostie, les cœurs

redisaient leur amour à Celui dont la munificence est infinie et les trésors inépuisables.

Et la Vierge Immaculée, sans nul doute, laissait tomber de ses mains maternelles et virginales des flots de grâces.

## DOCUMENTS

---

### 1. — FACULTÉ, POUR NOS FRÈRES COADJUTEURS, DE LAVER LE LINGE SACRÉ EN PREMIÈRE EAU

BEATISSIME PATER,

Superior Generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae humiliter provolutus, attento Canone 1306 Codicis Juris Canonici, facultatem implorat qua fratres coadjutores laici ejusdem Congregationis, Sacrario pro tempore addicti, abluere valeant, etiam prima vice, purificatoria, pallas et corporalia in Missae Sacrificio adhibita.

Sacra Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tributarum, benigne indulget, ad proximum quinquennium, ut in domibus Congregationis Missionis, Fratres coadjutores laici Sacrario pro tempore addicti, ad proprium officium explendum, de consensu respectivo Superioris, abluere, etiam prima vice, possint purificatoria, pallas et corporalia pro Missae Sacrificio adhibita, servatis de cetero servandis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 16 Octobris 1929.

G. Card. LAURENTI,

*S. R. C. Praefectus.*

Angelus MARIANI, *S. R. C. Secretarius.*

### 2. — FACULTÉ, POUR NOS MISSIONNAIRES, DE CHANTER LA MESSE DE REQUIEM AU COURS DE LA MISSION, MÊME UN JOUR DE RIT DOUBLE.

BEATISSIME PATER,

Joseph Scognamillo, Procurator Generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humillime implorat prorogationem Indulti ad decennium eidem con-

cessi, per Rescriptum S. Rituum Congregationis diei 2 Martii 1906, quo scilicet permissum est, ut, quoties a Presbyteris eiusdem Congregationis, de Ordinariorum licentia, Sacrae Missiones in quibuslibet Ecclesiis peraguntur, cantari inibi valeat unica Missa de Requie pro animabus Defunctorum, postremo die earundem Missionum, vel alia die eligenda, etiam occurrente Officio Duplici, exceptis diebus excipiendis.

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Domino Nostro Pio Papa XI tributis, attentis expositis peculiaribus adiunctis, benigne annuit pro gratia renovationis supradicti Rescripti ad proximum decennium, dummodo non occurrat Dominica aut Festum de praecepto, licet suppressum, duplex I vel II classis etiam translatum, aut aliqua ex Feriis, Vigiliis, vel Octavis privilegiatis; servatis de cetero Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 30 Octobris 1929.

G. Card. LAURENTI,

*S. R. C. Praefectus.*

Angelus MARIANI, *S. R. C. Secretarius.*

3. — CONCESSION D'UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE, POUR  
TOUT FIDÈLE QUI VISITERAIT LA CHAPELLE DE LA  
MAISON-MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ EN 1930,  
LE JOUR DE LA MANIFESTATION, CHAQUE JOUR DE  
L'OCTAVE, ET LES FÊTES PRINCIPALES DE LA SAINTE  
VIERGE.

BEATISSIME PATER,

Superior Generalis Congregationis Missionis et Instituti Puellarum Caritatis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, ad fovendam christifidelium devotionem erga Immaculatam Virginis Conceptionem a sacro Numismate « Medaglia miracolosa », humiliter petit ut christifideles qui, anno jubilarii 1930 eiusdem manifestationis, oratorium domus primariae Puellarum Caritatis ubi manifestatio locum habuit, visitaverint, Indulgentiam plenariam, suetis conditionibus, lucrari valeant singulis diebus octavae Manifestationis Immaculae Virginis a sacro Numismate v. « Medaglia miracolosa »,

necnon singulis per annum sabbatis et diebus festis Immaculatae Conceptionis, Nativitatis, Nominis, Praesentationis, Purificationis, Annunciationis, Visitationis et Assumptionis B. M. Virginis.

Et Deus, etc.

Die 22 Decembris 1929.

SACRA POENITENTIARIA APOSTOLICA benigne annuit pro gratia iuxta preces anno iubilari 1930 tantum. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

S. LUZIO, S. P. R.

S. DE ANGELIS, *Subst.*

4. — CONCESSION DE TROIS CENTS JOURS D'INDULGENCE A TOUT MEMBRE DE L'ASSOCIATION DE LA MÉDAILLE, PORTANT LA MÉDAILLE, QUI RÉCITE L'INVOCATION : « O MARIE, CONÇUE... »

BEATISSIME PATER,

Director Generalis piae sodalitatis sub titulo Immaculatae Conceptionis a s. Numismate, curae Presbyterorum Congregationis Missionis concreditae, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humiliter petit ut christifideles, dictae sodalitati adscripti et Numisma miraculosum gestantes, *Indulgentiam Partialem CCC Dierum* lucrari valeant quoties recitaverint, saltem corde contrito, invocationem in ipso Numismate inscriptam : « O Maria, concepita senza peccato, pregate per noi che ricorriamo a Voi. » Et Deus, etc.

Die 30 Januarii 1930.

SACRA POENITENTIARIA APOSTOLICA benigne annuit pro gratia iuxta preces ad septennium, dummodo Numisma, de quo in precibus, prius rite benedictum a Sacerdote, debita facultate praedito, memorati sodales receperint. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

S. LUZIO, S. P. R.

S. DE ANGELIS, *Subst.*

## BIBLIOGRAPHIE

---

### REVUES

**Actes du Saint-Siège.** — Décembre 1929. — *Mgr Paul Montaigne, nommé, en novembre 1929, coadjuteur du vicaire apostolique de Pékin et administrateur apostolique du vicariat de Paoïngfu.*

*Mgr Antoine Joseph dos Santos, nommé évêque d'Assis, le 22 novembre 1929.*

**Revue d'Assyriologie et d'Archéologie orientale.** — XXVI<sup>e</sup> vol., n<sup>o</sup> 111 (1929), p. 101-114. — *Nouveaux contrats de Larsa*, par C. Jean.

**Journal Asiatique.** — T. CCXIV, n<sup>o</sup> 1, janvier-mars 1929. — *Notes sur les Dub-Bi Ma-Ru-Ti de Nuzi*, par Charles F. Jean.

**Revue des Questions historiques.** — 1930, n<sup>o</sup> 1. — *Saint Vincent de Paul au secours des provinces désolées*, par P. Coste.

**Revue Apologétique.** — Décembre 1929. — *Saint Vincent de Paul et l'Apologétique*, par V. Lenoir.

**Les Missions catholiques.** — 1<sup>er</sup> décembre 1929. — *Le Clergé indigène en Extrême-Orient.* (Rapport de M. Collard au Congrès de Lisieux.)

1<sup>er</sup> janvier 1930. — *Le Bienheureux Ghebra Michaël, lazariste abyssin.* (Rapport de M. Goyau au Congrès de Lisieux.)

**L'Écho de la Maison-Mère des Filles de la Charité.** — Janvier 1930. — *Vœux de bonne année*, par M. le



Supérieur général. — *Saint Vincent de Paul chez la reine Marguerite.*

Février. — *Un souvenir de voyage : Quelques minutes de méditation au Colisée*, par la T. H. Mère. — *Les syndicats.*

**Les Rayons.** — 25 décembre 1929. — *Le mystère de Sœur Catherine*, par E. Crapez. — *Petite théologie mariale.* — *Dans la chapelle de la rue du Bac* (poésie). — *La Journée mariale d'Alger.*

**Divus Thomas.** — Novembre-décembre 1929. — *Des actes entitativement surnaturels* (fin), par E. Neveut.

**Les Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité des provinces de France.** — Janvier 1930. — *La Fête du Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre à la Maison-Mère.* — *La mission d'Ourmiah, ses ruines et ses martyrs*, par E. Robert. — *L'Æpiornis, oiseau antédiluvien de Madagascar*, par M. Engelvin. — *Un petit martyr abyssin*, par E. Gruson. — *Comment je devins amphibie... et homéopathe*, par J. Calas.

Février. — *Oh! la la! ces trains de plaisir*, par Sœur Defebvre. — *Comment je devins amphibie et... homéopathe* (suite), par J. Calas. — *Un miracle de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus*, par Sœur Louise et Sœur Clotilde. — *Et nous l'avons vu tel un lépreux.*

**Bulletin de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie.** — Janvier-février 1930. — *Vivre pour Jésus-Christ*, par E. Neveut. — *L'image de Jean Le Vacher* (suite).

**Anales de la Congregación de la Mision y de las Hijas de la Caridad.** — 1<sup>er</sup> décembre 1929. — *Sœur Carmen Almansa.* — *Un grand pédagogue méconnu* (Julien Gonzalez de Soto) (suite), par B. Paradela. — *Les Filles de la Charité de Reus* (suite), par B. Para-

dela. — *Le premier livre de M. Vincent Ferrer*, par A. Garcia.

1<sup>er</sup> janvier 1930. — *Une mission à San Cristobal de Entreviñas*, par P. Granado. — *Le dispensaire de San Cayetano de la Guindalera*, par P. Vargas. — *Un congrès des missionnaires*, par B. Sáiz. — *Hommage centenaire à l'hôpital de Las Palmas*, par E. Garcia. — *Un grand pédagogue inconnu* (suite), par B. Paradela. — *Les missionnaires en Catalogne* (à propos d'un livre), par le D<sup>r</sup> J. Barrera. — *Les Filles de la Charité de Reus* (suite), par B. Paradela.

1<sup>er</sup> février. — *Le Pape et les Associations de la Médaille Miraculeuse : une lettre du cardinal Gasparri*. — *Dans notre basilique : résumé de l'année 1929*. — *Petit cours de missions*. — *Les Filles de la Charité à Mahón*, par J. Marqués. — *Un grand pédagogue inconnu* (suite), par B. Paradela. — *Nouvelles sur la Mission de Cuttack*, par V. Güemes.

Germanor. — Octobre-novembre-décembre 1929. — *Raymond Casellas-Busquets, clerc*. — *Les missions de la maison de Barcelone en 1929* (suite), par Antoine-Maria Tugores. — *Une excursion à La Mosquitia* (Honduras). — *Fondation de la maison de Mercedarias* (Lima).

**A Esperança** (*Revue mensuelle d'information catholique et sociale à Funchal*). — Décembre 1929. — *La Médaille Miraculeuse*.

**Annali della Missione**. — 1<sup>er</sup> janvier 1930. — *Nos Causes*, par M. Scognamillo. — *Un jour de fête à la maison de campagne de Zagarolo*. — *Le T. H. Père à Rome*. — *La fête de la Médaille Miraculeuse au collège léonien*. — *M. Ricciardelli*, par M. Arata. — *La fête du Bienheureux Perboyre à l'école apostolique de Rome*. — *La maison de Como*, par F. S. — *La maison de*

*Chieri et les exercices spirituels. — Visite de nos vénérés Supérieurs à la maison centrale de Naples. — Sœur Campos, morte à l'hôpital civil de Bari.*

**Missioni Estere Vincenziane.** — 1<sup>er</sup> janvier 1930. — *Lettre de M. Purino, en voyage pour la Chine, aux clercs de la Mission de Chieri.*

1<sup>er</sup> février. — *Journée d'angoisse, par M. Vittone. — Lettre de M. Purino (suite). — Me voici enfin en Chine, par Sœur Fabbrizzi.*

**St. Vinzenz.** — 1<sup>re</sup> livraison de 1930. — *M. Isidore Pertl. — Le T. H. Père reçu en audience par S. S. Pie XI, par M. Stienen. — Hildesheim du point de vue de l'histoire locale et des œuvres de saint Vincent.*

**Le Bulletin catholique de Pékin.** — Novembre 1929. — *Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre (suite). — La belle histoire des bons larrons de Tchao-tchoo, par H. Cény et Fr. Saint-Martin.*

Décembre. — *Mgr Montaigne, nommé coadjuteur de Pékin. — Le séminaire régional de Chala. — Pose de la première pierre du nouvel édifice destiné à l'Université catholique de Fou-jen-ta-sué à Peiping. — Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre (suite).*

Janvier 1930. — *M. Paul Dutilleul. — Captivité de M. E. Young. — Le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre (suite).*

**Le Petit Messager de Ning-Po.** — Novembre-décembre 1929. — *M. Protais Montagneux (suite). — Visite pastorale de Mgr Defebure à Wenchow (suite).*

LIVRES

*Histoire de la Médaille miraculeuse.* Pour enfants, dessins de A. Desc. [Paris, Économat du 140, rue du Bac, 1929.]

L'auteur a trouvé le vrai moyen de faire entrer l'histoire de la Médaille miraculeuse dans l'esprit des enfants, sans effort, en les intéressant. De belles et nombreuses images en noir ou coloriées, un texte court et simple en dessous et sur les côtés, que faut-il de plus pour captiver les jeunes têtes?

Joseph FERRO. *La Medaglia Miracolosa.* Casale, Via Facino Cane, 7, 1929, 36 pages.

Philippe TRUCCO. *La Medaglia Miracolosa.* Casale, 1929, 78 pages.

Marie-Édouard MOTT. *Lo Scapolare verde ed i suoi prodigi.* Casale, 1929, 80 pages.

Ange CAMPANALE. *Il Venerabile Mons. Giustino de Jacobis.* Casale, 1929, 62 pages.

P. G. MARTINENGO. *Maggio in Famiglia.* Turin, S. Giuseppe Degli Artigianelli, 1904, 63 pages.

Ces divers opuscules font tous partie de la collection *Scintille di fede*, dont le but est plutôt de donner un aliment à la piété des fidèles que d'enrichir l'histoire.

*Reglamento de la Sociedad de Señoritas de la Caridad.* Madrid, 1929, 62 pages.

Cette Société est ce que nous appelons en France l'*Œuvre Louise de Marillac*. Neuf chapitres composent l'opuscule : fin, pratiques, fonctions, organisation hiérarchique, conseil central et supérieur, réunions et assemblées, relations, manière d'établir une association, prières au commencement et à la fin des réunions et des visites des pauvres.

*Piadoso Devocionario de la Basilica de la Virgen Milagrosa.* Madrid, 1929, 183 pages.

Ce livre contient des instructions précises et claires sur la vie d'un bon chrétien, la confession, la communion, la sainte messe et les dévotions principales de l'Église, telles que la dévotion au Saint Sacrement, à la Passion, à la sainte Vierge et à saint Joseph.

Benoît PARADELA. *El Santuario de Nuestra Señora de los Milagros*. Madrid, 1929. In-12, 172 pages. Illustré.

On ne peut que remercier M. Paradelà de ce nouvel ouvrage sur l'un des sanctuaires les plus vénérés d'Espagne. Sa plume ne connaît pas de repos, et c'est tant mieux pour l'histoire, qu'il enrichit sans cesse de nouvelles productions.

Jean VONKEN. *Catecismo breve*. Lima, 1929, 24 pages.

Deux colonnes : la première en dialecte du pays, la seconde en castillan. C'est, sans aucun doute, pour répondre à un besoin que M. Vonken a composé ce petit catéchisme, auquel nous souhaitons une grande diffusion.

Épiphanè GARCIA. *Apuntes históricos sobre el Hospital de San Martin*. Las Palmas, Escuelas profesionales Salesianas, 1929, 94 pages.

Courte monographie d'un établissement centenaire, où les Filles de la Charité se sont dévouées sans bruit dans l'exercice de la plus belle des vertus.

Raphaël RICCIARDELLI. *Vita della Serva di Dio Elisabetta Anna Seton*. Rome, Buona Stampa, 1929. In-8, IX-611 pages. Illustré.

En écrivant cette vie italienne de Mme Seton, le regretté M. Ricciardelli a voulu contribuer à la Cause de béatification de la Servante de Dieu. Il a raison de croire que la pieuse fondatrice égale en sainteté bien des saints que l'Église a canonisés. L'heure viendra où l'héroïcité de ses vertus sera solennellement proclamée.

Amédée HUC. *L'Envol des blanches cornettes*. Lyon, Glolpe, 1929. In-8, 111 pages.

Pièce en trois actes pour jeunes filles, avec chœurs, paroles en prose et musique. Style dialogué, vif et alerte. Cette pièce n'est pas seulement destinée à être jouée sur la scène; elle constitue une excellente lecture pour jeunes filles.

On y trouve la biographie de la Bienheureuse Louise de Marillac et l'histoire des œuvres de charité qui ont été réalisées par elle et par ses filles, sous l'admirable direction de saint Vincent de Paul.

Ce volume se présente fort bien, sous couverture bleue, ornée de l'écusson de la « Médaille Miraculeuse », en souvenir du centenaire. A l'intérieur, on trouve trois héliogravures : 1<sup>o</sup> le portrait de la Bienheu-

reuse (cliché Braun); 2° l'institution des Dames de la Charité (vitraux de l'église de Châtillon-les-Dombes); 3° le portrait que l'on dit être de Marguerite Naseau (eau-forte d'après Dumecnil); enfin des chœurs de style varié au dessin mélodique, tour à tour gracieux et triomphal, destinés aux entrées.

L'auteur n'a eu qu'un but, ainsi qu'il l'exprime dans sa préface : « Faire de cette œuvre une semence de bien pour l'éclosion de quelque vocation nouvelle, afin que l'*Envol des blanches cornettes* s'épioie de plus en plus nombreux et bienfaisant dans noire ciel de France. »

*Remarques sur les Sœurs défuntes. Année 1930.*

Il est bon de rappeler le souvenir des morts pour édifier les vivants et les porter à reproduire en eux les vertus qu'ils admirent dans les autres. Les Filles de la Charité ont leur galerie de portraits et, chaque année, elles exposent quelques tableaux nouveaux. Au palais de Versailles, au musée du Louvre, on ne voit que les traits extérieurs des personnages peints; ici nous pénétrons dans l'âme, nous avons sous les yeux la beauté morale, mille fois supérieure à celle du corps. Entrons souvent dans ces galeries, contemplons, admirons, imitons.

*Almanaco. 1930. Chieri, Casa della Pace, 1929.*  
80 pages. Illustré.

L'almanach est un excellent moyen de propagande et de diffusion des idées; il amuse, il instruit, il peut même édifier. L'almanach de Chieri n'a pas laissé de côté l'édification; il l'a même recherchée. La Médaille Miraculeuse et les missions y sont en bonne place.

Michel GUTIÉRREZ. *Ejercicios Espirituales para las Hijas de Maria de la Medalla Milagrosa. Andujar, Colegio de la divina Pastora, 1929. In-8, 319 pages.*

Retraite de cinq jours. Ce petit livre fournit aux Enfants de Marie, pour chaque jour de leur retraite, la matière de deux lectures spirituelles, d'un examen et le sujet de deux méditations. Comme préambule des prières et des conseils pratiques pour aider à bien méditer et à bien s'examiner.

Émile DÉHUS. *Vie de saint Joseph.*

LE MÊME. *Vie de saint Jacques le Majeur.*

Selon son plan, qui est d'aider le plus grand nombre des chrétiens ordinaires et particulièrement des enfants à mieux connaître les saints les plus célèbres et principalement leurs saints patrons, M. Déhus expose, sous forme de questions et de réponses, selon la méthode catéchistique, les traits les plus saillants de la vie de ces deux saints. (*Le Bulletin catholique de Pékin*, décembre 1929, p. 693.)

Arnaud D'AGNEL. *Saint Vincent de Paul, maître d'oraison*. Paris, Téqui, 1929. In-8, VIII-252 pages.

M. l'abbé Arnaud d'Agnel continue la série de ses publications sur saint Vincent de Paul et nous ne pouvons que nous en réjouir. Son dernier volume est un véritable traité sur l'oraison mentale d'après ce grand saint. Le sujet est étudié sous toutes ses faces : l'oraison au point de vue psychique et au point de vue surnaturel, son importance, ses effets, sa nécessité, comment devenir homme d'oraison, l'oraison accessible à tous, l'oraison et les œuvres extérieures, vertus requises pour la faire avec fruit, préparations prochaines et préliminaires immédiats, choix des sujets d'oraison, manières diverses de méditer, les sentiments surnaturels dans l'oraison, les résolutions, services rendus à l'oraison par l'examen de conscience, les retraites, la lecture spirituelle, les répétitions d'oraison. Le dernier chapitre porte ce titre suggestif : *Saint Vincent de Paul et le mysticisme*.

L'ouvrage est excellent. Il nous semble toutefois qu'ici, comme dans ses livres antérieurs, M. l'abbé Arnaud d'Agnel, au lieu de tracer son plan en s'inspirant de la doctrine même de saint Vincent, a tendance à nous donner un moule général dans lequel pourrait entrer la doctrine d'un saint quelconque. Le livre y perd en originalité et en fidélité.

Jean SUBERVILLE. *Le Mystère de Sœur Catherine en huit images et une apothéose*, en vers. Gentilly, *Les Rayons*, 1929. In-8, 128 pages. Prix : 6 francs, pour les abonnés des *Rayons*.

Préface de M. C. Crapez, qui apprécie ainsi ce livre : « Œuvre parfaite à mes yeux et qui m'enchantait davantage à mesure que je revois la série de vos images. Riche et pure poésie ; drame émouvant ; puissante imagination, toujours appuyée sur les données de la littérature, de l'histoire, de la vraisemblance ; théologie exacte ; élans de la vie mystique... Vous avez pénétré le triple mystère qui se dégage de la vie de Sœur Catherine. Le mystère de cette modeste fille des champs devenue l'humble Fille de la Charité et qui garda, près de cinquante ans, le secret de ses communications avec le ciel ; le mystère de l'Immaculée Conception, de sa manifestation ou révélation à Catherine Labouré en 1830 ; c'est enfin un mystère à la façon du moyen âge que vous avez construit et qu'il serait si aisé de montrer à nos contemporains, à l'aide des ressources les plus modernes de la représentation. »

Ajoutons encore avec M. Crapez : « Je fais des vœux pour que votre livre soit lu, répandu, évoqué partout : dans nos plus petits villages de France, au sein de nos paroisses urbaines, sur la scène de nos grandes villes, dans le monde entier, où les Missionnaires, les Filles de la Charité, les Enfants de Marie font connaître et aimer, avec la Vierge bénie, la vie, l'âme et les faveurs de Catherine Labouré. »

Vicariat apostolique de Pékin. État de la Mission

du 1<sup>er</sup> juillet 1928 au 30 juin 1929. Pékin, imp. du Pétang. In-4, 192 pages.

Ce nouveau volume fait honneur à l'imprimerie de Pékin, comme ses frères aînés : beau papier glacé, magnifiques illustrations, qui mettent sous nos yeux et les monuments de la Mission et les missionnaires, énumération claire, précise, complète et fort bien ordonnée des fruits spirituels par chrétientés, renseignements biographiques sur les anciens chefs de l'Eglise de Pékin, puisés aux bonnes sources. Ouvrage de première valeur qui peut servir de modèle aux ouvrages similaires.

CECIL KERR. *Une filleule de Montalembert, Lady Etheldreda Fitzalan Howard*, Fille de la Charité, 1850-1925. Traduit de l'anglais par M. Serre. Avignon, Aubanel frères, In-16, x-132 pages.

Des onze enfants du duc de Norfolk, l'ami de Montalembert, Etheldreda était la quatrième fille. Après le départ de sa sœur Minna pour le Carmel, elle entra elle-même, à dix-huit ans, chez les Filles de la Charité. Après un séjour aux orphelinats de Carlisle Place et de Plymouth, la plus grande partie de sa vie religieuse s'écoula à Mill-Hill, dans les fonctions de maîtresse des novices et d'assistante de la Visitatrice de la province anglaise.

Ces souvenirs ont été réunis par une parente de sœur Howard. On chercherait vainement dans ces pages quelque événement sensationnel, mais elles révèlent une parfaite Sœur de la Charité. Les détails qui nous font connaître dans l'intime la chrétienne famille des Norfolk ne sont pas les moins intéressants. (*Études*, 20 février 1930.)

L. LESAGE. *Saint Vincent de Paul*. Conférence avec projections. (Bibliothèque des Conférences. Série A, n° 141.) Paris, Bonne Presse, 1930. In-8, 32 pages.

Le sous-titre indique la nature de ce petit opuscule, composé dans un but de propagande populaire.

En dehors des milieux cultivés, saint Vincent n'est guère connu que sous les traits du bon vieillard qui ramasse dans la rue les enfants trouvés; ce qu'il n'a, d'ailleurs, jamais fait.

On voudrait en donner une idée plus complète, moins inégale au mérite d'un homme aussi exceptionnel, quoique résumée, en une heure de lecture, avec de suggestives images sous l'écran ou dans la main.

Dans ce but, le peintre parisien Vignola a composé un « Saint Vincent » en vingt-cinq tableaux, expliqués chacun par une conférence de M. Lesage, prêtre de la Mission.

Le beau travail de Vignola est édité dès maintenant :

1<sup>o</sup> En phototypies, que l'on peut se procurer à l'Économat des Filles de la Charité, 149, rue du Bac, Paris.

La pochette de 25 cartes : 2 fr. 50; port : 0 fr. 25.

Le livret de la conférence : 1 fr. 50; port : 0 fr. 10.



2<sup>o</sup> En vues de projections, que l'on vend 10, rue François-I<sup>er</sup>, aux magasins de la Bonne Presse, à Paris.

En noir : 4 francs la pièce ; en couleurs : 7 francs.

Le livret : au même prix que ci-dessus.

A. MÉROLLA. Images de la Manifestation de la Médaille en héliogravure avec prière de l'Immaculée Conception. En vente à la Procure de la rue de Sèvres, 95, et à la librairie Haton, 59, boulevard Raspail, Paris. 0 fr. 20 l'unité ; 1 fr. 25 la douzaine.

La dévotion à la Médaille miraculeuse continue de porter ses fruits. Après l'Oratorio du centenaire, voici des images du centenaire. La piété des fidèles a prodigué les titres à la Sainte Vierge ; nous avons : Notre-Dame de la Rose, Notre-Dame de la Paix, Notre-Dame des Victoires, Notre-Dame des Champs, Notre-Dame de Grâce, Notre-Dame de Compassion, etc. ; pourquoi n'aurions-nous pas Notre-Dame des Arts ? Qui donc a inspiré les artistes autant que Marie et, depuis un siècle, autant que Marie Immaculée ? Si M. Mérolla a une tendre dévotion pour la Médaille miraculeuse, je suis sûr que Notre-Dame des Arts est également chère à son cœur.

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

1. Eggels (Godefroy), coadjuteur, 6 décembre 1929, Maison-Mère; 42 ans d'âge et 21 de vocation.
2. Drascek (Alfred), prêtre, 5 décembre, Ljubljana; 26, 9.
3. Dutilleul (Paul), prêtre, 20 décembre, Pékin; 67, 32.
4. Murat (Nicolas), prêtre, 22 décembre, Stamboul; 91, 73.
5. Trepiana (Restitut), prêtre, 7 décembre, Las Palmas; 65, 49.
6. Gomez (Dorothée), prêtre, 17 décembre, Cadix; 62, 47.
7. (Parrot Auguste), prêtre, 28 décembre, Guatemala; 56, 35.
8. Maresca (Jean), prêtre, 28 décembre, Salonique; 73, 54.
9. Galler (Silvestre-Jean), coadjuteur, 14 janvier 1930, Schwarzach; 64, 43.
10. Stevens (Jean), prêtre, 19 décembre, Aréquipa; 37, 18.
11. Malaval (Marie), prêtre, 24 janvier, Kirik-Khan; 70, 45.
12. Ducournau (Jean), prêtre, 31 janvier, Dax; 76, 56.
13. Walshe (Patrice), prêtre, 5 février, Dublin; 81, 58.
14. Haas (Charles), prêtre, 9 février, Cologne; 60, 40.
15. Rodriguez (Philippe), coadjuteur, 15 février, Hortaleza; 70, 37.
16. Saldaña (Barnabé), prêtre, 1<sup>er</sup> février, Mexico; 60, 44.

## NOS CHÈRES SŒURS

- Marie Berée, à Alger; 79 ans d'âge et 50 de vocation.  
Marie Guiraud, à Royan; 88, 61.  
Marie Catteau, à Nœux; 50, 29.  
Marie Aubrée, à Rennes; 71, 48.  
Marie Questel, à Troyes; 68, 43.  
Eulalie Cesbron, à Clichy; 77, 54.  
Marie Szarvasy, à Tapolca; 73, 54.  
Madeleine Prats, à Santander; 74, 54.  
Maria Vallverdu, à Mahon; 77, 55.  
Francisca Aguirre, à Valdemoro; 55, 35.  
Albertine Berheyer, à Lobzow; 72, 47.  
Agnès Tuhter, à Celje; 63, 44.  
Eugénie Garcia, à Costa-Rica; 52, 31.  
Angèle Orellana, à Leon de Nicaragua; 72, 51.  
Marie Van Roy, à Coulanges; 50, 25.  
Marie Janssen, à Etterberck; 72, 47.  
Marie Belime, à Montreuil-Haut; 76, 51.  
Marie Porporato, à Turin; 38, 5.  
Caroline Righetti, à Florence; 92, 65.  
Suzanne Bouvet, à Sèvres; 29 3.  
Marie Tandonnet, à Paris; 37, 7 mois.  
Julienne Paravey, à Mezin; 80, 58.  
Eugénie Delvallette, à Villeneuve-Saint-Georges; 58, 32.  
Marie Perrin, à Paris; 61, 27.  
Rose Murphy, à Manchester; 76, 51.  
Mary Burke, à Troy; 41, 19.  
Anne Schorer, à Graz; 53, 32.  
Madeleine Schobesberger, à Schwarzach; 80, 55.  
Maria Lindner, à Schwarzach; 55, 31.  
Maria Schneider, à Mundt; 59, 33.  
Françoise Ciupke, à Berlin; 40, 19.  
Marie Harent, à Paris; 64, 45.  
Marie Germain, à Paris; 79, 49.  
Euphrasie Monteil, à Firminy; 75, 55.  
Joséphine Almabert, à Alger; 60, 38.  
Marie Allouat, à Château-l'Evêque; 86, 54.  
Marie Broussard, à Madrid; 61, 37.  
Adèle Labalme, à Montluel; 75, 52.  
Elena Armellino, à Ronta; 84, 65.

Rosalie Espi, à Reus; 34, 12.  
Françoise Olazolo, à Saint-Sébastien; 79, 50.  
Maria Sevilla, à Valdemoro; 28, 9.  
Francisca Subiranas, à Salamanca; 69, 45.  
Maria Segarra, à Sabadell; 73, 53.  
Françoise Segà, à Novomesto; 40, 28.  
Marthe Bigot, à Vitre; 48, 20.  
Ida Corniflau, à Smyrne; 66, 42.  
Pauline du Saillant, à Nice; 57, 36.  
Anne Gerald, à Montolieu; 92, 66.  
Flore Cattoir, à Uzès; 52, 37.  
Pierrette Grosbois, à Royan; 94, 74.  
Françoise Einfalt, à Ljubljana; 62, 40.  
Margaret Foye, à Missouri; 82, 64.  
Marianne Waiss, à Nowosiolki; 69, 46.  
Odile Wendlikowska, à Byslawek; 76, 54.  
Loise Pecchioli, à Buenos-Aires; 85, 60.  
Julia David, à Naples; 77, 58.  
Rosalie Lluch, à Reus; 69, 49.  
Blasa Oloris, à Puerto; 58, 40.  
Clemence Fernandez, à Lanjaron; 53, 30.  
Sophie Gambarte, à Valdemoro; 38, 10.  
Paule Raymond, à Montolieu; 85, 39.  
Germaine Leroy, à Versailles; 54, 32.  
Hélène Lava, à Bruges; 64, 42.  
Marie Dejoncières, à Paris; 90, 62.  
Mary Murphy, à Hull; 44, 9.  
Elisabeth Wenger, à Salzburg; 30, 4.  
Madeleine Szamucsek, à Esztergom; 56, 34.  
Florentine Krzyska, à Varsovie; 83, 62.  
Maria Coggiola, à Cagliari; 63, 38.  
Pauline Gasco, à Grugliasco; 77, 51.  
Ambrosine Fumagalli, à Turin; 38, 13.  
Marie Rota, à Turin; 51, 28.  
Félicie Garabelli, à Turin; 78, 58.  
Rosa Persico, à Mondovi; 52, 26.

*Le Gérant : J. DUMOULIN.*

## LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

En cette année 1930, les *Annales* ne peuvent se taire sur l'apparition de la Médaille Miraculeuse, dont les deux familles de saint Vincent de Paul fêtent le centenaire. Mais que dire de nouveau après M. Aladel et M. Chevalier, les historiens de ce fait merveilleux; après M. Edmond Crapez, l'excellent biographe de sœur Catherine Labouré; après tant de théologiens et de pieux auteurs qui ont scruté le sens profond de la médaille au triple point de vue dogmatique, mystique et moral!

Nous nous contenterons de grouper en un faisceau, aussi succinctement que possible, l'essentiel de ce qui a été écrit sur un sujet si fécond, nous aidant au besoin de documents déjà connus ou même inédits.

Et d'abord, quelques mots sur la privilégiée de Marie.

### I. — LA VOYANTE

Catherine Labouré, surnommée Zoé, naquit à Fainlès-Moutiers, petit village de la Côte-d'Or, le 2 mai 1806, de parents chrétiens vivant du produit de leurs terres. Elle eut sept frères et deux sœurs. La mère s'occupait de ses dix enfants avec un courage que soutenait son affection. Sa santé ne résista pas aux fatigues que lui donnait son petit monde. Elle mourut en 1814.

La sœur aînée, Louise, prit sa place au sein de la famille en deuil et la garda jusqu'au jour où, attirée par la vie charitable des sœurs de Saint-Vincent-de-

Paul, qui avaient un établissement à Moutiers-Saint-Jean, près de son village natal, elle dit adieu aux siens pour commencer son postulat à Langres.

Ce fut alors au tour de Zoé de devenir maîtresse de maison. Une bonne lui fut adjointe pour "aider dans les gros travaux, en attendant que sa petite sœur Antoinette pût prendre elle-même sa part de l'ouvrage. Zoé eut des journées très occupées : elle faisait la cuisine, portait la nourriture aux moissonneurs, prenait soin de la basse-cour; elle s'intéressait tout particulièrement à son colombier, où sept à huit cents pigeons voltigeaient autour d'elle quand elle apparaissait pour leur donner leur nourriture.

Sa pensée se reportait souvent vers sa sœur aînée, qui, dans ses lettres, disait sa joie d'être au service des pauvres. Pourquoi ne suivrait-elle pas la même voie? Son père connut son projet. Il essaya de l'en détourner et mit tout en œuvre pour l'engager dans les liens du mariage. La jeune fille tint bon. Dans les premiers jours de l'année 1830, les sœurs de Châtillon-sur-Seine l'accueillaient pour ses trois mois de postulat. Après Châtillon, ce fut Paris, où elle commença son séminaire le 21 avril, quatre jours avant la grande solennité à laquelle donna lieu la translation des reliques de saint Vincent de Paul.

On sait les nombreuses manifestations célestes qui marquèrent ses neuf mois de séminaire. Elle sut garder son secret; seul, son directeur, M. Aladel, fut tenu au courant.

Rien d'exalté, rien d'étrange dans ses manières ou sa dévotion. Les notes de ses directrices lui donnent un « esprit peu saillant », un « caractère positif et calme ». M. Aladel la jugeait « froide et même apathique ». Cette dernière appréciation est contredite; il est vrai, par la vie de sœur Catherine, qui, au dire de ses com-

pagnes de maison, avait un « caractère très vif ».

Le séminaire fini (janvier 1831), M. Aladel fit en sorte que la jeune novice fût placée dans une maison de Paris; il tenait à l'étudier plus longtemps pour savoir ce qu'il fallait penser des faveurs célestes dont elle se disait gratifiée. On avait besoin d'une cuisinière à l'hospice d'Enghien, au faubourg Saint-Antoine; elle y arriva le 5 février. Après un court passage dans cet office, puis dans celui de la lingerie, elle fut chargée de la salle des vieillards et de la basse-cour, et ne changea plus jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant quarante ans.

Elle aimait ses pauvres vieux et ses bêtes aussi. Sa laiterie était parfaitement tenue. Ses colombes lui rappelaient celles qu'elle avait laissées à la maison paternelle. Elle observait parfaitement la règle, ne disait jamais de mal de personne, répondait toujours par une soumission pleine et entière aux ordres de ceux qui avaient l'autorité. Sa simplicité et son humilité reproduisaient avec fidélité la simplicité et l'humilité de la bonne fille des champs, telle que saint Vincent la décrit dans sa conférence du 25 janvier 1643.

Rien d'extraordinaire pourtant; aucun mysticisme dans son allure; les dévotions communes lui suffisaient. Elle était pieuse, mais pieuse simplement, de telle sorte que certaines compagnes semblaient plus pieuses qu'elle<sup>1</sup>. Sa piété intérieure lui importait plus que les apparences de la piété.

Après la mort de la voyante, une Fille de la Charité écrivait à sœur Dufès, sa dernière supérieure : « Ayant

1. *La Médaille miraculeuse*, par M. Chevalier, 9<sup>e</sup> éd., Paris, 1878, in-8, p. 18. La 10<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup> éd., de 1881 et 1895, reproduisent textuellement la 9<sup>e</sup>, sauf, vers la fin, quelques ajoutés.

2. Chevalier, *op. cit.*, p. 37.

passé six années avec ma sœur Catherine et travaillé continuellement pendant un an avec elle, il semble que je pourrais citer un grand nombre de détails pleins d'intérêt et d'édification; mais, je suis forcée de l'avouer, sa vie a été si simple, si uniforme, que je ne trouve rien à remarquer. Malgré l'assurance donnée tout bas qu'elle était la sœur si privilégiée de la sainte Vierge, j'y croyais peu, tant sa vie était semblable à celle des autres. Quelquefois j'ai cherché à m'éclairer indirectement en la questionnant sur l'impression qu'avait produite au séminaire l'annonce d'une nouvelle aussi extraordinaire, espérant qu'elle se trahirait dans ses réponses et par là satisferait ma curiosité, mais elle répondait avec tant de simplicité que mon espoir fut toujours déçu. »

Ces soupçons eux-mêmes portaient à l'examiner de près. « Si par hasard l'on découvrait en elle quelque faiblesse de la nature, ou simplement l'absence d'une vertu hors ligne, l'on rejetait aussitôt que la sainte Vierge eût choisi une fille si ordinaire <sup>1</sup>. »

« Sœur Catherine, écrit encore M. Chevalier <sup>2</sup>, a vécu quarante-six ans dans une maison importante, sous la conduite successive de cinq supérieures; elle a vu passer bien des compagnes différentes d'humeur et de vertu; nécessairement elle a été diversement appréciée; on lui faisait entendre parfois qu'elle n'avait plus bien sa tête; elle ne s'en troublait guère et allait toujours son chemin, recevant les prévenances avec une naïve reconnaissance et les paroles un peu pénibles sans sourciller... Sa vivacité la portait quelquefois à de petites saillies; le ton ferme de ses paroles révélait alors ce que la vertu lui faisait plus ordinairement réprimer. Dès que ce pre-

1. Chevalier, *op. cit.*, p. 30.

2. *Ibid.*, p. 33-35.



mier mouvement était passé, elle revenait et s'humiliait aussitôt. Parfois on voyait le premier mouvement de surprise prêt à s'échapper, retenu captif sans respect humain par une volonté supérieure; ainsi ce caractère entier n'était si bien plié à l'obéissance que parce qu'il était fidèle à la grâce... Malgré sa constitution, sœur Catherine n'était pas... exempte de souffrances corporelles et l'on s'étonnait quelquefois de la voir demander avec simplicité de petits soulagements qu'une âme mortifiée aurait pu se refuser. Ces légères faiblesses formaient comme un voile qui arrêtait la vue d'un grand nombre et cachait une partie des beautés de son âme. Au premier coup d'œil, chacun croyait pouvoir lire jusqu'au fond de cette nature simple, et pourtant elle gardait fidèlement les secrets de Dieu. On voyait en elle, par un singulier contraste, la prudence et la discrétion s'allier à la parfaite simplicité. Ainsi, tandis que plusieurs la trouvaient un peu trop occupée de sa santé, d'autres observaient qu'à toutes les grandes fêtes de la sainte Vierge, particulièrement à celle de l'Immaculée Conception, elle était malade, ou éprouvait des douleurs plus vives, que l'humble sœur recevait comme une faveur de sa céleste Mère <sup>1</sup>. »

Ces lignes furent écrites par M. Chevalier, directeur de la Communauté, au lendemain de la mort de sœur Catherine; son jugement est, sans aucun doute, l'écho du jugement porté sur elle par les sœurs qui formaient son entourage immédiat.

Nous avons, du reste, un rapport de sa dernière supérieure, sœur Dufès, sur les vertus qui ornaient sa belle âme. C'est la même note. Sœur Dufès appuie, elle aussi, sur la discrétion, l'humilité, la simplicité de celle qui lui avait si souvent ouvert son cœur. « Plusieurs fois, écrit-

<sup>1</sup>. Chevalier, *op. cit.*, p. 34-35.

elle, ma sœur Catherine m'exposa ses idées avec une simplicité d'enfant. Quand la réalisation ne venait pas confirmer ses prédictions, elle me disait avec calme : « Eh bien ! ma sœur, je me suis trompée ; je croyais « vous avoir dit vrai ; je suis bien aise qu'on sache la « vérité<sup>1</sup>. »

Après une vie de prière et de travail, la pieuse sœur sentit que sa fin approchait. L'asthme l'oppressait de plus en plus ; le cœur donnait des inquiétudes. Il fallut s'arrêter. Elle garda le lit pendant plusieurs mois. Le dernier jour de l'année 1876 fut le dernier de sa vie.

Laissons à la sœur Dufès le soin de nous dire ce qui se passa les jours suivants. Elle écrivit, le 4 janvier, au neveu de la sœur Catherine, alors supérieur à Saint-Pons : « Nous avons pu conserver ses précieux restes jusqu'au mercredi matin. Ses traits, loin de se décomposer, semblaient empreints d'un reflet tout céleste ; une impression indéfinissable s'emparait de nous près de ce corps que la mort semblait vouloir respecter. Elle était entourée de lys ; la Vierge Immaculée, placée près d'elle, semblait encore lui sourire ; nos sœurs et les enfants se pressaient autour d'elle ; nous aimions à redire le chapelet, l'office de l'Immaculée Conception et toutes les prières qui avaient fait le charme de sa vie. Il fallut cependant nous en séparer. La pensée d'abandonner ce précieux corps, de l'éloigner à jamais de la maison, nous faisait une peine si vive que nous eûmes l'inspiration de demander s'il ne nous serait pas possible de lui faire faire un caveau qui nous permit de la conserver toujours. Cette permission, toujours si difficile à obtenir, nous fut accordée comme par miracle. Mme de Mac Mahon, à qui nous nous étions adressées, voulut elle-même nous apporter la permission. Elle pria

<sup>1</sup>. Chevalier, *op. cit.*, p. 40.

longtemps près de notre chère sœur, et hier encore elle nous envoyait une magnifique couronne, avec ces mots écrits par elle : « Hommage respectueux à ma sœur « Catherine. » Le caveau, heureusement, existait dans la maison ; il se trouvait comme préparé à l'avance près de la chapelle de Reuilly. Le corps de notre chère sainte fut donc porté processionnellement d'Enghien à Reuilly. Je ne puis vous dire, Monsieur, l'impression universellement ressentie en voyant ce cortège triomphal. La bannière des jeunes gens ouvrait le cortège avec une députation d'Enfants de Marie. Puis suivait l'association des jeunes filles externes ; volontiers elles avaient quitté les travaux de la semaine pour rendre un dernier hommage à celle qui a tant aimé ces pieuses associations. La bannière des Enfants de Marie était portée et suivie par les orphelines, toutes voilées de blanc. Enfin venait le saint corps, porté à bras. Le drap blanc qui le recouvrait était garni de roses blanches et de lys. Il était suivi de toutes nos sœurs et du clergé ; et ce magnifique cortège marchait en chantant le *Benedictus* ; il convenait bien d'entonner un chant de fête dans une telle circonstance. Le corps fut déposé dans le caveau et nul des assistants ne voulut se retirer avant d'avoir pu descendre pour, à son tour, jeter l'eau bénite sur ces restes vénérés. Pendant tout le défilé, le chant de ces paroles : *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous*, ne fut point interrompu <sup>1</sup>. »

Il semblait naturel que l'on jugeât digne des honneurs des autels celle à qui la sainte Vierge avait daigné se manifester. Le procès de l'Ordinaire dura du 13 avril 1896 au 18 juin 1900. Le procès de non-culte commença le 19 juin 1905. Le décret d'Introduction de la Cause fut signé le 11 décembre 1907. Les différentes

1. Chevalier, *op. cit.*, p. 40.

phases du procès apostolique se succédèrent assez rapidement : procès apostolique inchoatif, du 26 mai 1909 au 24 février 1910; procès sur la renommée de sainteté, le 13 décembre 1909; procès apostolique continuatif, du 17 mai au 22 novembre 1912.

Dans ce court aperçu sur la vie et les vertus de sœur Catherine Labouré, nous avons fait une place très restreinte à la vision de la Médaille et autres manifestations célestes, parce que nous nous proposons de publier, à la suite, des documents qui en donnent un récit détaillé.

## II. — L'ENQUÊTE CANONIQUE

Le bruit des conversions et des guérisons opérées par le moyen de la Médaille Miraculeuse arriva aux oreilles de Mgr de Quélen, archevêque de Paris. Une enquête officielle fut résolue. Pierre Quentin, chanoine de l'église métropolitaine, vicaire général et promoteur du diocèse, reçut mission, le 12 février 1836, d'interroger les principaux témoins. Il entendit d'abord M. Aladel (16 février), puis M. Etienne, procureur général de la Mission (19 février), M. Emmanuel-Joseph Bailly, imprimeur de la *Notice sur la Médaille Miraculeuse* (22 février), M. Vachette, fabricant de la Médaille (23 février). M. Aladel reparut le 18 mars pour remettre les rapports originaux relatant quelques faveurs attribuées à la Médaille. Au cours des quatorze séances qui suivirent, du 23 mars au 13 juillet, furent reçues des dépositions de témoins sur sept guérisons et trois conversions.

Les auditions terminées, M. Quentin prit la plume pour faire connaître à l'archevêque de Paris les résultats de son enquête « sur l'origine et les effets de la médaille dite miraculeuse ». Il appartenait au prélat de



SŒUR CATHERINE LABOURÉ.



STATUE DU MAÎTRE-AUTEL A LA CHAPELLE DE L'APPARITION.

porter un jugement; le rôle du promoteur était simplement d'exposer. L'enquête n'eut pas de conclusion, à cause de la mort de Mgr de Quélen, disent certains; à cause de la non-comparution du principal témoin, disent d'autres. Le rapport du commissaire se trouve aujourd'hui aux archives des prêtres de la Mission; un vicaire général le leur donna après la mort de la voyante, au mois de mars de l'année 1877; nous tenons à l'imprimer ici, malgré sa longueur, à cause de son importance historique et aussi parce qu'il n'a jamais été publié dans son intégrité.

MONSEIGNEUR,

M. Aladel, prêtre, assistant de la Congrégation de Saint-Lazare, et M. Etienne, prêtre, procureur général de ladite Congrégation, vous ont exposé, le 11 février 1836, qu'une sœur du séminaire des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, établi à Paris, rue du Bac, n° 132, crut voir une apparition de la sainte Vierge, entendre qu'elle lui recommandait de faire frapper une médaille représentant la vision qu'elle avait dans le moment même, et l'assurer que tous ceux qui porteraient cette médaille indulgenciée jouiraient d'une protection particulière de sa part s'ils avaient soin de réciter souvent la prière qui devait être gravée sur la médaille; et qui était ainsi : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Ces Messieurs ont ajouté que, cette vision s'étant répétée plusieurs fois, ils s'étaient décidés à faire frapper la médaille, qu'elle s'était répandue avec une rapidité inexplicable et qu'aussitôt la protection de la sainte Vierge s'était manifestée par des faits aussi multipliés qu'extraordinaires, envers ceux qui avaient confiance en cette médaille; enfin, que tout, dans cet

événement, leur paraissait de nature à mériter l'attention du premier Pasteur du diocèse et à leur imposer le devoir de lui en donner connaissance, attendu qu'à lui seul il appartenait de faire constater les faits et d'examiner les desseins de la Providence dans ce nouveau moyen qu'elle paraissait avoir inspiré pour attirer les bienfaits du ciel par l'intercession de la sainte Vierge.

Instruit que la dévotion en la Vierge Immaculée venait de se manifester avec éclat à Paris, qu'elle s'était propagée dans différentes provinces du royaume, et que déjà elle s'étendait jusqu'aux extrémités de l'univers catholique; informé qu'en tous lieux la confiance des fidèles en *Marie conçue sans péché* était récompensée par des grâces et des faveurs singulières et extraordinaires, vous avez ordonné, le 12 février 1836, que la lettre susdite fût communiquée au Promoteur général du diocèse à fin d'enquête et de conclusions. Comprenant toute votre pensée sur un événement dans lequel se manifeste si spécialement la protection de la Sainte Vierge envers les fidèles qui l'invoquent comme Vierge Immaculée, vierge *conçue sans péché*, comprenant aussi l'importance des conséquences auxquelles pourrait donner lieu l'enquête dans une circonstance aussi délicate, le Promoteur s'est appliqué à rechercher quelle pourrait être la cause de la dévotion que les fidèles ont, en ces derniers temps, si subitement et si universellement manifestée envers *Marie conçue sans péché*, et à constater si leur confiance en l'Immaculée Conception avait obtenu du ciel, par l'intercession de la Mère du divin Sauveur ainsi invoquée, des grâces et des bienfaits extraordinaires et multipliés.

En conséquence de la communication de la lettre de MM. Aladel et Etienne, ci-devant qualifiés, le Promoteur a commencé, le 16 février 1836, l'enquête que vous



avez ordonnée sur l'origine et les effets de la Médaille, et l'a continuée jusqu'à la fin de juillet de ladite année. Forcé de la suspendre par l'effet d'une maladie grave et d'une longue convalescence, il l'a reprise le ... et terminée le ...

Le Promoteur vient vous présenter aujourd'hui son rapport sur l'enquête et vous soumettre les conclusions qu'il a cru devoir prendre.

La première partie comprendra tous les renseignements qu'il a été possible de recueillir sur l'origine de la médaille, ainsi que les réflexions auxquelles elle a donné lieu.

La deuxième partie contiendra l'énumération des faits extraordinaires qui ont été présentés comme les effets de la médaille.

La troisième partie aura pour objet d'importantes observations sur l'événement si étonnant de l'origine et des effets de la médaille.

Enfin, la quatrième partie vous offrira le résumé des précédentes et les conclusions du Promoteur.

#### **PREMIÈRE PARTIE. — DE L'ORIGINE DE LA MÉDAILLE**

Les 16 et 19 février 1836, le Promoteur s'est transporté en la maison de la Congrégation de Saint-Lazare, à l'effet d'entendre MM. Aladel, prêtre, assistant du Supérieur général, et Etienne, prêtre, procureur général de la susdite Congrégation, tous deux auteurs de la lettre adressée, le 11 dudit mois, à Mgr l'Archevêque au sujet de la médaille frappée en l'honneur de l'Immaculée Conception.

De l'interrogatoire de ces deux vénérables prêtres, qui se trouve inscrit aux procès-verbaux de l'enquête, signé de chacun d'eux, les 16 et 19 février, il résulte la déclaration suivante :

Vers le mois de septembre 1830, une jeune sœur du séminaire des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, rue du Bac, n° 132, à Paris, étant venue en direction près de M. Aladel, lui fit part qu'elle avait cru voir un tableau représentant la Sainte Vierge telle qu'on la représente sous le nom de l'Immaculée Conception, étant debout, les bras étendus, vêtue d'un manteau d'étoffe d'un bleu argenté; qu'elle voyait comme des diamants en ses deux mains, d'où sortaient des faisceaux de rayons lumineux, qui se dirigeaient vers la terre, mais avec plus d'abondance sur un point; qu'alors elle avait cru entendre une voix qui lui disait : « *Ces rayons sont le symbole des grâces que Marie obtient aux hommes; et le point vers lequel ils découlent le plus abondamment, c'est la France* »; qu'elle lisait autour du tableau, écrits en caractères d'or, ces mots : « *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous* »; que cette prière était en demi-cercle, commençant à la hauteur de la main droite, passant au-dessus de la tête de la Sainte Vierge et finissant à la hauteur de la main gauche; que, le tableau s'étant retourné, elle vit au revers la lettre *M*, surmontée d'une croix ayant une barre à sa base, et, au-dessous de la lettre *M*, les cœurs de Jésus et de Marie, qu'elle distingua, l'un étant entouré d'une couronne d'épines et l'autre transpercé d'un glaive; enfin, qu'elle crut entendre la voix lui disant : « *Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle : les personnes qui la porteront indulgenciée, et feront avec piété cette prière, jouiront d'une protection toute spéciale de la Mère de Dieu* »; et à cet instant la vision cessa.

C'est ainsi que M. Aladel a rapporté au Promoteur et fait insérer au procès-verbal d'enquête, sous la date du 11 février 1836, le récit, tel que la jeune sœur le lui a fait, de la vision qu'elle avait eue. M. Etienne,

qui avait été instruit, dès le principe, par M. Aladel de ce que la sœur avait rapporté de sa vision, a confirmé, par sa déclaration, insérée au procès-verbal du 19 février, l'exactitude de celle de M. Aladel, à laquelle elle est en tous points conforme.

Il est évident qu'au fond, ces deux témoignages n'en font qu'un seul, le second n'ajoutant au premier que la force de sa conformité, car ce n'est point de la sœur que M. Etienne tient ce qu'il déclare, puisqu'il ne la connaît pas, mais de M. Aladel, qui l'a instruit de ce qu'il avait appris de la sœur.

Pour la régularité de l'enquête, c'était, sans aucun doute, de la bouche même de la jeune sœur que l'autorité ecclésiastique devait recevoir les détails de la vision; c'était par elle qu'elle devait être informée de toutes les circonstances de l'apparition du tableau; enfin, c'était par son serment que la fidélité et la vérité de son récit devaient être assurées et garanties. Mais des causes que le promoteur ne peut se permettre d'approfondir, Dieu ayant ses desseins en toutes choses, ont empêché de remplir, en cette enquête, une formalité et une condition bien essentielles. Le promoteur s'est borné à établir les motifs de l'obstacle qu'il rencontrait.

Il est constaté en l'enquête par la déclaration de M. Aladel :

1° Que, lorsque la jeune sœur lui parla, la première fois, de la vision qu'elle avait eue, elle exigea de lui la promesse formelle de ne jamais la faire connaître à qui que ce fût, mais qu'elle l'autorisa à parler de la vision; que, fidèle à l'engagement qu'il avait pris, il a bien raconté la susdite vision à M. Etienne et autres personnes, ainsi qu'à Mgr l'Archevêque de Paris, mais qu'il n'a jamais prononcé le nom de la jeune sœur et qu'il ne l'a jamais désignée, même indirectement; enfin

qu'il est le seul au monde qui connaisse ladite sœur.

2° Il a été également déclaré que la susdite sœur a gardé elle-même le plus profond secret sur ce qui lui est arrivé, qu'elle n'en a parlé ni à la sœur supérieure générale, ni à aucune des sœurs de la Congrégation; en sorte que personne ne la connaît pour avoir eu la vision dont il s'agit.

3° M. Aladel atteste aussi avoir engagé et vivement invité la sœur à comparaître devant l'autorité ecclésiastique, mais qu'il a trouvé une telle répugnance en elle, qu'il n'a pu la vaincre; qu'il y a environ un an, il lui avait encore demandé de vouloir bien faire elle-même sa déclaration au promoteur, mais qu'elle s'y était formellement refusée.

4° Enfin M. Aladel, le promoteur insistant sur la nécessité de la comparution de la sœur et la répugnance qu'elle éprouvait, a déclaré, chose étonnante! que maintenant cette sœur ne se rappelle presque aucune circonstance de la vision, et que, par conséquent, toute tentative pour obtenir d'elle des renseignements serait complètement inutile.

Les précautions prises par la sœur pour ne pas être connue, la promesse exigée par elle, de M. Aladel, de ne la jamais ni nommer ni désigner à qui que ce soit, le profond secret qu'elle a si exactement gardé envers toute autre personne que celle de son directeur, le refus constant qu'elle a fait de paraître devant l'autorité ecclésiastique, sont les causes que l'enquête n'a pu s'étendre jusqu'à la jeune sœur, et, quand tous ces obstacles disparaîtraient aujourd'hui, les circonstances de la vision étant presque toutes effacées de la mémoire de ladite sœur, il serait impossible de rendre l'enquête plus régulière.

Dans cette position, le promoteur a dû s'attacher avec soin à recueillir tous les renseignements propres à

éclairer l'autorité ecclésiastique et à lui faire apprécier le fait de l'apparition, tel qu'il a été rapporté et établi par la déclaration de M. Aladel, à qui le récit en avait été fait par la jeune sœur.

Il a donc semblé nécessaire au promoteur de constater : 1° quel est l'âge, le caractère de la jeune sœur, son moral, le degré de son instruction, celui de sa dévotion; 2° quel jugement on avait porté sur la vision; 3° si cette vision s'était répétée et, dans ce cas, si les circonstances avaient été les mêmes; 4° comment et par quelles causes a-t-on décidé l'exécution de la médaille; 5° quelle avait été la conduite de la sœur avant qu'on se fût décidé à faire frapper la médaille et celle qu'elle a tenue depuis que la médaille a été répandue.

1° L'enquête a constaté, par la déclaration de M. Aladel, que la jeune sœur qui lui a fait le récit de la vision qu'elle avait eue, était âgée d'environ vingt-deux ans, lors de la première apparition du tableau, en septembre 1830; qu'elle est née à la campagne; qu'elle n'a reçu qu'une éducation très ordinaire et très commune; qu'elle était, depuis environ six mois, au séminaire des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul; qu'elle est simple, candide, n'a rien d'extraordinaire en ses manières; que son imagination n'a nullement paru exaltée; qu'elle a un air très froid et qu'elle est d'un caractère apathique; que l'on n'a jamais rien remarqué de singulier, d'extraordinaire dans sa dévotion et sa piété; qu'au temps de la vision, comme encore aujourd'hui, sa piété était simple et droite; enfin que sa dévotion à la Sainte Vierge ne s'est jamais manifestée extérieurement de manière à se faire remarquer, mais qu'il est certain qu'elle avait une grande confiance en la Sainte Vierge.

2° L'apparition du tableau fut, dès la première fois que la sœur en entretint M. Aladel, regardée par lui

comme l'effet de l'imagination d'une jeune personne, contre laquelle il crut devoir se tenir en défiance; il fit peu d'attention à ce récit et n'y attacha aucune importance; il témoigna à la jeune sœur que tout ce qu'elle lui racontait ne méritait aucune confiance; il fit tous ses efforts pour lui persuader de partager son opinion sur cette vision et de croire au jugement qu'il en portait. Plus tard, il ajouta la sévérité du blâme et des reproches à ses conseils, lorsque la sœur vint encore l'entretenir de la vision.

3° Cette vision s'est répétée plusieurs fois. M. Aladel n'a pu préciser le nombre, mais il est certain qu'elle a eu lieu trois fois, la sœur l'en ayant entretenu trois fois. Cette répétition s'est faite dans le même lieu <sup>1</sup>, dans la chapelle, au même temps, pendant l'oraison ou pendant la messe, offrant constamment à la sœur tout ce qui lui avait été présenté dans le tableau, lorsqu'il lui était apparu la première fois <sup>2</sup>. Cependant, la dernière vision fut accompagnée d'une circonstance extraordinaire. L'ordre de faire frapper une médaille qui s'était fait entendre à chaque apparition, ne recevant aucune exécution, la voix témoigna que la Sainte Vierge était mécontente de n'être pas obéie. Mais depuis la résolution de faire exécuter la médaille, la vision n'a plus reparu.

4° Cependant M. Aladel, frappé de la répétition de la vision et encore plus de la manifestation du mécon-

1. Ce détail n'est pas contenu dans les dépositions de M. Aladel et de M. Étienne; il est supposé par le promoteur lui-même.

2. M. Aladel écrit dans la *Notice historique* que la seconde vision eut lieu six ou sept mois après la première, et la troisième six ou sept mois après la seconde. En prenant comme point de départ le mois de septembre, date approximative de la première vision, au témoignage de M. Aladel lui-même, la deuxième devrait être placée vers février-mars 1831 et la troisième vers septembre-octobre de cette même année. Sœur Catherine ayant quitté le séminaire de la rue du Bac en janvier 1831, pour aller à l'hospice d'Enghien, ce serait donc, d'après son récit, à une sœur en cornette que la sainte Vierge aurait apparu les deux dernières fois.

tentement de la Sainte Vierge, comprit que, dans sa position, la sœur ne pouvant ordonner de frapper la médaille, le mécontentement que la Sainte Vierge avait fait témoigner ne devait regarder que lui, puisque lui seul avait connaissance de la vision, de l'ordre de faire frapper la médaille et que lui seul pouvait l'exécuter. Dans son anxiété, il vint en conférer avec Votre Grandeur qui, sans cependant rien préjuger sur la vision, lui donna le conseil de faire faire la médaille, n'y trouvant rien de contraire à la foi, à la doctrine de l'Eglise et jugeant qu'elle serait un moyen de faire honorer la Sainte Vierge; et, en conséquence, la médaille a été frappée.

5° L'enquête a également constaté quelle avait été la conduite de la sœur, soit avant, soit après l'émission de la médaille.

Deux circonstances particulières dans la conduite de la sœur avant la confection de la médaille sont dignes d'être remarquées. Bien persuadée que son directeur ne veut considérer la vision qu'elle lui a racontée que comme un jeu de son imagination et qu'il refuse d'y ajouter foi, et bien assurée de la réalité de cette vision par l'apparition répétée du tableau, cette sœur n'ose plus en parler à son directeur, et cependant elle ne confie à personne ce qui lui est arrivé.

Quoiqu'elle eût occasion de voir souvent son directeur, elle garde le silence sur la vision, qui cependant se renouvelait. Ce n'est qu'avec crainte qu'elle lui en parle deux autres fois, et encore faut-il qu'elle se sente agitée, tourmentée par un violent désir de l'informer de la répétition de la vision et, en dernier lieu, de la circonstance du mécontentement de la Sainte Vierge; enfin, il faut qu'elle soit vivement pressée de recouvrer la tranquillité et la paix de l'âme, qui lui étaient rendues immédiatement après l'entretien.

Les contrariétés que lui faisait éprouver son directeur par son opinion et son jugement sur la vision, la peine intérieure qu'elle ressentait, devaient être pour cette fille des motifs bien suffisants pour la déterminer à confier à d'autres l'apparition du tableau et l'ordre donné de faire frapper une médaille sur son modèle. Mais l'espoir d'être plus favorablement écoutée, d'obtenir une confiance qui lui était refusée, n'ont pu l'engager à s'adresser à d'autres personnes. Elle garde inviolablement son secret, afin de rester inconnue au monde et de se soustraire à une attention qui lui semblait devoir être non seulement embarrassante pour la modestie, mais dangereuse pour la vertu d'humilité.

Lorsque M. Aladel lui remit une médaille, la sœur lui dit : « *Il faut maintenant la répandre et la pro-pager.* » Elle la porta avec une grande vénération. Lorsqu'on fit, en présence des sœurs de la Congrégation, le récit des grâces et des bienfaits qu'obtenait la confiance des fidèles en la médaille, il fut observé par M. Aladel que la jeune sœur resta aussi impassible pendant et après le récit que si elle eût été complètement étrangère à l'origine de la médaille. Depuis, aucune démonstration extérieure n'a trahi la sœur ; elle est encore inconnue à toute la Congrégation des sœurs de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, ainsi qu'à celle de MM. les Lazaristes. Maintenant, au rapport de M. Aladel, presque toutes les circonstances de la vision se sont effacées de la mémoire de cette sœur.

Tels sont, Monseigneur, les renseignements que l'enquête a recueillis sur la vision du tableau qui a servi de modèle à la médaille de l'Immaculée Conception ; telle est enfin l'origine, ainsi que l'a constaté l'enquête, de cette médaille, que les fidèles appellent *miraculeuse*, à cause des grâces et des bienfaits qu'ils ont obtenus en récitant la prière qui s'y trouve gravée.



Sans rien définir, sans vouloir même rien préjuger sur la vision qui a donné lieu à la confection de cette médaille, le promoteur croit devoir se borner à vous présenter, Monseigneur, quelques réflexions sur un fait aussi extraordinaire.

Il ne s'agit point de discuter en ce moment tout ce que cette vision présente d'étonnant et d'extraordinaire; le promoteur entreprendra cette tâche dans la troisième partie de son rapport. Il ne s'occupera présentement que d'examiner si, d'après l'enquête, la vision, en considérant toutes circonstances qui l'ont accompagnée, mérite d'obtenir quelque confiance.

Quelque extraordinaire, quelque surprenante que puisse paraître la vision, il doit résulter de l'enquête : 1° qu'elle n'est point imaginaire, mais réelle et effective; 2° qu'elle n'a point été instantanée, puisqu'elle s'est répétée plusieurs fois; 3° que de celle qui en a été favorisée, et 4° de celui qui en rapporte le récit, la bonne foi ne peut être suspectée.

1° Ce n'est point au milieu des ténèbres de la nuit, ce n'est point pendant le sommeil, qu'apparaît le tableau dont la description a été donnée; ce n'est point en songe qu'il a été vu; ce n'est point l'effet de ces pensées souvent confuses que produit, pendant le sommeil, l'action de l'imagination, de ces pensées qui sont quelquefois, dans le sommeil de la nuit, les pensées du jour. Enfin, ce n'est pas un de ces songes, véritable vision céleste, que Dieu, suivant la Sainte Ecriture, envoya à quelques-uns de ses serviteurs; non, c'est en plein jour, dans la chapelle de la Congrégation, pendant la messe ou pendant l'oraison, qu'apparaît le tableau. C'est dans un lieu, c'est dans un temps, où, jouissant de l'usage de tous ses sens, où, libre de toutes ses facultés, que la jeune sœur aperçoit le tableau. Elle distingue tout ce qu'il représente, lit la prière qui s'y trouve inscrite,

entend parfaitement l'ordre et la promesse qui lui sont adressés et rapporte le tout avec exactitude et détail.

2° Ce n'est point une des visions légères qui se dissipent aussitôt qu'elles apparaissent, et qui ne se renouvellent plus, semblables à ces vapeurs enflammées que l'œil peut à peine saisir que déjà elles sont éteintes pour ne plus reparaitre. Dans l'espace de vingt mois l'apparition du tableau se répète plusieurs fois. Elle a également lieu dans la chapelle, tantôt pendant l'oraison, tantôt pendant la messe. Ce tableau représente chaque fois ce que, dans la première, il offrit aux regards de la jeune sœur ; chaque fois la voix fait entendre et le même ordre et les mêmes promesses ; trois fois, la sœur parle de la vision et de la répétition de l'apparition, et trois fois elle ne varie point, ni dans la description qu'elle fait du tableau qui lui est montré, ni dans le récit des paroles qui lui sont adressées ; la dernière fois elle rapporte cette nouvelle circonstance que la voix avait témoigné que la Sainte Vierge était mécontente de la négligence que l'on apportait à faire frapper la médaille qu'elle avait ordonnée.

3° Il s'agit d'examiner si la bonne foi de la sœur favorisée de la vision peut être suspectée. L'enquête a constaté, d'après la déposition de M. Aladel, que, dès le moment que la sœur l'eut entretenu de la vision, il s'était constamment attaché à étudier le caractère, l'imagination, les manières et les dispositions intérieures de cette fille. Il a déclaré qu'il avait observé en elle une grande simplicité dans les manières, de la froideur dans son air, de l'apathie dans son caractère, ni vivacité ni exaltation dans l'imagination, de la droiture et de la simplicité dans sa piété et sa dévotion, qui ne se sont jamais manifestées par aucune singularité. Comment supposer qu'une jeune fille venant de son village, simple et innocente, n'ayant reçu qu'une éducation commune

et bornée comme celle d'une paysanne, ait pu imaginer le plan de ce tableau qu'elle affirme avoir vu, en coordonner toutes les parties de manière qu'il puisse être le modèle d'une médaille, formuler la prière et l'invocation à *Marie conçue sans péché!* Comment supposer dans une innocente paysanne assez de témérité et d'audace pour oser promettre la protection spéciale de la Sainte Vierge à ceux qui porteront la médaille et réciteront la prière! Comment supposer dans une jeune novice assez d'effronterie pour venir débiter tranquillement aux pieds de son directeur des mensonges et des impostures! Non, tant de fourberie, de duplicité, tant de perversité ne peuvent se concilier avec la simplicité, la candeur, l'innocence et les autres qualités de cette jeune fille.

Quel intérêt pouvait avoir la sœur à vouloir essayer de tromper si étrangement son directeur, celui en qui elle avait placé sa confiance? Dira-t-on que, poussée peut-être par quelque sentiment d'amour-propre, de vanité ou d'ambition, elle avait la pensée de fixer les regards sur elle, le désir de s'attirer une certaine considération, l'espoir de se rendre intéressante dès son noviciat et l'ambition cachée de parvenir promptement à quelques charges importantes dans la Congrégation. Mais tout ici démontre et prouve que de si coupables pensées ne sont jamais entrées ni dans son esprit, ni dans son cœur. L'enquête a constaté que, dès le premier entretien qu'elle eut avec son directeur sur la vision, elle exigea de lui la promesse formelle de ne jamais la nommer et de ne la faire connaître à qui que ce soit, qu'elle a elle-même gardé rigoureusement son secret; quoique placée dans la maison où se trouvent plus de cent cinquante tant sœurs que novices, elle n'a communiqué et confié ce qui lui était arrivé à aucune d'elles; que toute sa crainte était non seulement d'être

connue, mais même d'être soupçonnée; elle a voulu que son nom comme sa personne demeurassent à jamais inconnus à toute la terre. La volonté absolue de rester ignorée, l'accomplissement de cette volonté, justifient mieux la sœur de toutes préventions que ne pourrait le faire le promoteur.

4° Ainsi qu'il a été établi dans l'enquête, c'est par la déclaration de M. Aladel que la connaissance de la vision a été officiellement donnée à l'autorité ecclésiastique. Son récit peut-il paraître suspect? Sa position personnelle, son jugement et sa conduite dans cette affaire doivent repousser tout soupçon contre sa bonne foi.

1° M. Aladel est un prêtre recommandable par son instruction et ses vertus. Assistant du Supérieur général de la Congrégation des prêtres missionnaires de Saint-Lazare, il ne doit ce rang élevé qu'à l'estime générale de ses confrères. Leur confiance est un titre qui le rend digne de celle de l'autorité diocésaine, dont il est parfaitement connu.

2° Dès qu'il eut reçu la communication que la jeune sœur lui fit de la vision, il n'y ajouta aucune foi, n'y attacha aucune importance, la regarda comme l'effet de l'imagination, et s'efforça d'inspirer à la sœur son opinion et ses sentiments. Dans les deux autres entretiens, il crut devoir blâmer la sœur de sa crédulité et du peu de déférence qu'elle montrait pour ses avis et ses conseils. Quoique étonné de la répétition de la vision, M. Aladel ne changea rien à la direction qu'il avait donnée à la sœur, mais il s'appliqua, à son insu, à étudier avec soin ses dispositions intérieures. Au troisième entretien, dans lequel la sœur lui apprit que la Sainte Vierge avait manifesté son mécontentement de la négligence que l'on mettait à faire frapper la médaille, il fit, sans témoigner son étonnement à la

sœur, de très sérieuses réflexions sur cette nouvelle circonstance du mécontentement de la Vierge, dont lui seul pouvait être l'objet. Ce fut alors que M. Aladel se rendit près de vous, et, après vous avoir rapporté tout ce qui s'était passé, vous pria de vouloir bien lui donner votre avis sur la conduite qu'il avait à tenir dans la position inquiétante où il se trouvait. Alors Votre Grandeur, sans rien préjuger sur le fait de la vision, conseilla de faire frapper la médaille, ne présentant rien de contraire à la foi, et pouvant être une occasion de faire honorer et glorifier la Sainte Vierge.

3<sup>e</sup> Dans cette affaire, la conduite de M. Aladel a été sage, prudente et réfléchie. Dès le principe, il cherche à détourner les idées de la sœur sur la vision; il les combat, il emploie tout ce que son ministère lui donne d'autorité pour lui persuader que son imagination la trompe et la séduit; il ne cesse de se montrer entièrement incrédule à son récit. Cependant il examine, il observe attentivement, il attend pendant dix-sept à dix-huit mois, espérant que quelques rayons du soleil de vérité viendraient dissiper le nuage épais formé par ses préventions. La répétition de la vision ne lui paraît pas une preuve de sa réalité; la manifestation du mécontentement de la Vierge ne peut encore le convaincre; il faut tout l'empire de la crainte d'en être l'objet pour exciter en lui quelques doutes et le déterminer à venir déposer aux pieds de Votre Grandeur les vives inquiétudes auxquelles son âme est en proie, et solliciter ses paternels conseils.

Qui pourrait donc, après une semblable conduite, prétendre que M. Aladel est un enthousiaste qui s'est conduit sans réflexion et qui a agi avec trop de légèreté? La malignité supposera peut-être que M. Aladel est l'inventeur de la vision, que c'est lui qui l'a imaginée avec toutes les circonstances, attendu qu'il ne nomme

et ne fait point connaître la sœur, afin de se soustraire à toute confrontation et d'éviter toute contradiction. Sans s'arrêter à repousser une si odieuse calomnie, le promoteur répondra que, si la médaille devait son origine à la fourberie et au mensonge, le ciel n'aurait pas permis que l'imposture devint la source des grâces et des faveurs qu'il a répandues et qu'il répand sur ceux qui ont confiance en la médaille.

D'après les renseignements, propres à éclairer votre autorité, que le promoteur a recueillis avec soin, sur la vision origine de la médaille, et d'après la discussion qu'il vient d'établir sur les circonstances de cette vision et la moralité de ceux qui en ont fait le récit, il paraît évident que la vision n'est point l'œuvre d'une imagination folle et déréglée, ou extravagante et exaltée; que tout est réel et que rien n'est fantastique et que tout, en cet événement extraordinaire, semble devoir mériter confiance.

#### DEUXIÈME PARTIE. — LA DIFFUSION DE LA MÉDAILLE ET DE LA NOTICE

Si l'examen approfondi de toutes les circonstances de la vision ne pouvait convaincre qu'elle est un événement extraordinaire digne de confiance, les effets prodigieux et multiples obtenus par la dévotion des fidèles en la médaille vont venir s'ajouter en preuve à l'opinion que le promoteur vient d'émettre.

Parmi les faits extraordinaires que l'enquête ordonnée par Votre Grandeur a recueillis et vérifiés, se trouvent : 1<sup>o</sup> la fabrication et la vente de la médaille; 2<sup>o</sup> la publication et l'émission d'une notice contenant le détail des faveurs et des grâces, soit spirituelles, soit temporelles, obtenues par l'intercession de Marie; 3<sup>o</sup> l'examen et la vérification de plusieurs des bienfaits dont elle a daigné favoriser la confiance en la médaille.





LA VIERGE DU FRÈRE FRANÇOIS.



1° En juin 1832, 1 500 médailles furent frappées et livrées le 30 dudit mois. Partie fut distribuée à Paris et partie fut envoyée en province. A peine les fidèles eurent-ils connaissance de cette médaille, qu'il fallut, pour satisfaire à l'empressement qu'ils témoignèrent de la posséder, non seulement ordonner d'en fabriquer un nombre considérable, mais prescrire d'en frapper sans relâche.

Depuis juillet 1832 jusqu'au 26 février 1836, les registres de M. Vachette, éditeur de la médaille, prouvent qu'il en a fait fabriquer et qu'il en avait vendu, savoir :

En cuivre . . . . .	1 972 844
En argent . . . . .	74 203
En or . . . . .	191
	<hr/>
	2 047 238

c'est-à-dire 46 528 par mois et environ 1 550 par chaque jour. A l'époque du 26 février 1836, l'empressement des fidèles était tel que 30 000 médailles venaient d'être commandées, et que M. Vachette, avec la certitude de les placer, en faisait frapper la quantité de 200 000. Ainsi l'on peut donc établir qu'à la susdite époque le débit et la fabrication de l'éditeur étaient de 2 247 238.

Mais la contrefaçon s'empara de cette fabrication à Paris, à Lyon et autres villes. Bien que l'éditeur eût pu user du droit que lui donnait la loi, il ne voulut point poursuivre les contrefacteurs, estimant qu'il était juste que chacun gagnât sa vie, et considérant, d'ailleurs, qu'il lui était impossible de satisfaire aux innombrables demandes qui, chaque jour, lui étaient adressées.

A Paris, onze artistes fabriquèrent et vendirent la médaille. On ne peut préciser quelle a été la quantité, parce que, fabriquant en fraude, toute vérification était impossible. Ce n'est donc que par approximation que

l'on peut évaluer le nombre des médailles que ces onze contrefacteurs ont pu mettre dans la circulation. On estime que chacun d'eux, pour rentrer dans les premiers frais, et avant d'obtenir aucun gain, aucun bénéfice, a dû en frapper et en vendre 200 000; ce qui porte la fabrication et le débit pour les onze contrefacteurs à 2 200 000. Ce calcul est loin de l'exagération, car il ne porte que le nombre qui a été nécessaire pour couvrir les premiers frais; et cependant, d'après l'aveu qu'ils ont fait eux-mêmes à l'éditeur, ils sont convenus qu'ils avaient fait d'excellentes affaires, preuve que la fabrication et la vente ont dû dépasser la quantité qui vient d'être notée.

A Lyon, quatre fabricants bien connus ont aussi contrefait la médaille en l'année 1833. Il est constant que chacun d'eux a occupé jusqu'à trente ouvriers à cette seule fabrication, et qu'ils en ont fait frapper des quantités innombrables. M. Vachette, le véritable éditeur, a lui-même tiré de Lyon 300 000 médailles, lorsqu'il ne pouvait suffire à la vente. Il évalue que chacun des quatre contrefacteurs a bien vendu des médailles dans la même proportion que lui et qu'il est loin de toute exagération en fixant à 2 000 000 la quantité fabriquée et vendue par chacun, ce qui donnerait celle totale de 8 000 000.

Pour le nombre de médailles, tant	
celui régulièrement constaté. . . .	2 247 238
que celui estimé par approximation	
non exagérée . . . . .	2 200 000
on peut en porter la quantité émise et	
vendue, à . . . . .	8 000 000
	<hr/>
	12 447 238

Mais cette médaille n'a pas seulement été frappée à Paris et à Lyon; elle l'a été également à Bordeaux, à Toulouse, à Marseille et à Vannes.

En pays étrangers, elle a été frappée à Bruxelles, à Liège, à Courtrai, à Genève, à Turin, à Modane, à Bologne, à Rome, à Naples et même à Londres. L'empressement était tel à Naples que, la Monnaie n'y pouvant suffire, 10 000 médailles furent expédiées de Paris à Naples.

Il n'a pas été possible, même par approximation, d'évaluer la quantité des médailles qui ont pu être vendues en ces différentes villes. Il n'est permis que de présumer qu'elle a dû être très considérable . . Mémoire.

---

12 447 238

Il est à remarquer qu'à Paris, sur les médailles qui y ont été fabriquées, non seulement l'invocation ou prière, *O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous* a été mise en français, mais que, vu les demandes qui arrivaient de l'étranger, elle a été traduite et frappée en trois dialectes de la langue espagnole, en italien, en allemand et en flamand.

Qui ne sera pas frappé d'étonnement en considérant le nombre prodigieux et l'immense quantité des exemplaires de la médaille qui ont été frappés et vendus! Qui n'admirera pas avec quelle rapidité elle s'est répandue, avec quel empressement elle a été recherchée, et avec quelle confiance elle a été accueillie! A peine est-elle connue, que, non seulement dans toutes les provinces de France, mais dans toutes les parties de l'univers catholique, les fidèles veulent posséder la médaille. Elle est portée, envoyée partout, en Belgique, en Espagne, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, en Bavière, en Savoie, en Piémont, en Italie, Modène, Florence, Rome et Naples. Dans les missions du Levant, à Smyrne, à Constantinople, en Syrie. Dans les missions de la Chine et dans l'Amérique du Nord. Partout l'empressement est tel, les demandes sont si multipliées, si réité-

rées, si pressantes, que dans l'impossibilité d'y satisfaire, on frappe la médaille en plusieurs villes de la France et même à l'étranger. Ainsi, sans crainte d'être contredit, on peut affirmer que la fabrication et la vente de la médaille est un fait extraordinaire.

2° Si l'empressement des fidèles de tant de lieux différents à se procurer et à posséder la médaille, vient prouver l'innombrable émission qui en a été faite, la publication d'une notice historique sur l'origine et les effets de la médaille, démontre combien a été extraordinaire la manifestation universelle de la dévotion et de la confiance des fidèles en Marie conçue sans péché, par la vente de cette notice.

Une notice a été imprimée et publiée afin d'instruire les fidèles de l'origine de la médaille et leur donner connaissance des grâces et des faveurs que plusieurs d'entre eux ont attesté avoir obtenues en adressant avec foi à Marie la prière gravée sur la médaille.

Cinq éditions de la notice ont été faites en l'ordre suivant :

	Exemplaires
La 1 <sup>re</sup> édit., sept. 1834, 2 feuilles in-18, tirée à .	10 000
La 2 <sup>e</sup> — oct. — 3 — — tirée à .	15 500
La 3 <sup>e</sup> — déc. — 4 — — tirée à .	37 664
La 4 <sup>e</sup> — sept. 1835 7 — 1/2 — tirée à .	23 910
La 5 <sup>e</sup> — déc. — 8 — — tirée à .	22 621
Total des exemplaires vendus au 26 février 1836.	109 695
La 6 <sup>e</sup> édition était sous presse à cette époque et le premier tirage commandé pour. . . . .	8 000
Ce qui portera provisoirement à . . . . .	117 695
le nombre d'exemplaires de la notice imprimée.	

Il est facile de juger par le nombre de feuilles d'impression employées en chacune des cinq éditions de la notice que les heureux effets de la médaille ont toujours été en se multipliant. En septembre 1834, deux

feuilles suffirent pour en contenir le récit; en octobre, trois feuilles devinrent nécessaires; en décembre, il fallut quatre feuilles; sept feuilles et demie ont été employées pour l'édition quatrième, faite en septembre 1835; et en décembre de ladite année, la cinquième édition fut composée de huit feuilles, comme le sera la sixième. Un plus grand nombre de feuilles eût été nécessaire, si l'éditeur, pour ne pas reproduire plusieurs faits rapportés dans les éditions précédentes, ne les eût pas retranchés dans les suivantes. En ajoutant les faits nouveaux aux faits antérieurement répétés, c'était, en augmentant le volume de la notice, en renchérir le prix.

L'émission et la publication de la notice sur l'origine et les heureux effets de la médaille n'est-elle pas un fait extraordinaire! N'est-il pas étonnant que, dans le siècle où nous vivons, un livre où éclatent à chaque page les effets de la puissante protection de la très Sainte Vierge soit tellement recherché, qu'en seize mois il s'en soit fait cinq éditions et qu'une sixième soit devenue nécessaire! Il est permis de dire que la vente de 109 695 exemplaires, effectuée en un si court espace de temps, et l'attente de 8 000 autres qui sont sous presse, est véritablement un fait étonnant et extraordinaire.

3° La notice est le recueil des relations faites par les fidèles qui ont *joui de la protection toute spéciale de la Mère de Dieu en portant la médaille indulgenciée, et en faisant avec piété l'invocation : O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.* Le but de cette publication a été de contribuer à faire honorer et glorifier la Sainte Vierge, en donnant connaissance aux fidèles des heureux effets obtenus par la confiance en la médaille qu'elle avait ordonné de faire frapper.

TROISIÈME PARTIE  
CIRCONSTANCES PROVIDENTIELLES  
DE L'APPARITION  
SYMBOLISME ET ENSEIGNEMENTS  
DE LA MÉDAILLE

Si la médaille considérée dans son origine et ses prodigieux effets vous a semblé, Monseigneur, mériter votre attention, il est encore des circonstances sur lesquelles le promoteur a cru devoir appeler vos réflexions. Il a pensé qu'il n'était pas sans intérêt, de vous soumettre les observations qu'il a faites sur le choix du temps, des circonstances et de la maison où la vision a eu lieu, sur la composition du tableau, sur l'explication que la voix en a donnée, enfin sur la qualité prise par Marie dans la courte prière.

1° Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis les événements de juillet 1830, lorsque, vers le mois de septembre suivant, se manifesta la vision dont il s'agit. L'impiété qui, dans ces sinistres journées, avait signalé sa haine par ses outrages et ses blasphèmes contre la religion de nos pères, ne la déguisait plus dans ses abominables écrits. Consternés par le souvenir du passé, les pasteurs et les fidèles ne portaient qu'avec effroi leurs pensées sur l'avenir. Ils redoutaient les terribles effets de la colère céleste, si audacieusement provoquée par tant d'abominations. C'est dans ce temps et dans ces tristes circonstances que celle que toute l'Eglise appelle avec tant de raison le secours des chrétiens (*auxilium christianorum*) résolut de leur donner une marque sensible de sa constante protection; elle leur offrit dans un tableau le modèle d'une médaille en assurant des grâces et des bienfaits à ceux qui la porteront avec piété et qui invoqueront son secours en l'appelant : *Marie conçue sans péché*.

2° Il est digne d'être remarqué le choix de la maison religieuse dans laquelle la vision a eu lieu. Ce n'est point dans un de ces couvents, de ces monastères si recommandables par l'observance d'une règle austère, la pratique des jeûnes, des privations, des mortifications et celle de toutes les vertus évangéliques. Ce ne sont point les enfants de saint Augustin, saint Bernard, saint Bruno, saint Benoît; ce ne sont point les filles de sainte Colette, de sainte Claire, de sainte Thérèse, ni celles de saint François de Sales, qui sont favorisées de cette vision. Ce sont les humbles Filles de la Charité, les enfants de saint Vincent de Paul. C'est dans la maison-mère de cette modeste institution, si utile à l'humanité, c'est dans la chapelle qui renferma longtemps la dépouille mortelle de cet homme si bienfaisant, qu'est apparu le tableau modèle de la médaille. Quelle est donc la raison de cette préférence? Sans avoir la témérité de vouloir en indiquer la cause, le promoteur croit devoir faire les observations suivantes :

Les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul font, chaque année, leur consécration à la Sainte Vierge le 8 décembre, jour de la fête de l'Immaculée Conception.

La règle de l'institution des Filles de Saint-Vincent-de-Paul article ... prescrit aux sœurs de réciter, après chaque dizaine de leur chapelet, la prière suivante<sup>1</sup>...

Serait-il donc étonnant qu'une maison où les sœurs qui se consacrent à la Sainte Vierge le jour de la fête de l'Immaculée Conception, où, chaque jour, elles font cinq fois, en récitant leur chapelet, une prière qui est

1. Ces points de suspension sont dans le texte même du rapport. Le promoteur a ici en vue la prière « Très Sainte Vierge, je crois et confesse votre sainte et Immaculée Conception... », qui n'est prescrite par aucun article des règles des sœurs, mais leur a été imposée pour la première fois par le livre de prières envoyé aux maisons en 1813.

une profession de croire à l'Immaculée Conception, ait été favorisée de l'apparition d'un tableau portant une prière dans laquelle la Sainte Vierge est appelée *Marie conçue sans péché*?

3° Dans ce tableau se trouve une image de la Sainte Vierge, telle que les peintres et les sculpteurs la représentent sous le nom de la Vierge Immaculée, et telle qu'elle est placée dans les églises. Un globe figurant la terre est sous ses pieds; une circonstance particulière s'y fait remarquer, c'est celle des faisceaux de rayons lumineux qui, partant des deux mains, se dirigent vers la terre, et plus spécialement vers un point de la terre.

Ce n'est point sous la figure de la Vierge Mère tenant en ses bras l'Enfant Jésus et l'offrant à l'adoration des fidèles; ce n'est point aussi sous celle de la Vierge aux sept Douleurs, de la Vierge portant sur ses genoux le corps de son divin Fils mort pour nos péchés; non, c'est sous la figure de la Vierge Immaculée que la vision la représente et qu'elle doit l'être sur la médaille qui doit être remise aux fidèles.

4° Une voix explique ce que signifient les faisceaux de rayons lumineux. Elle apprend qu'ils sont le *symbole des grâces que Marie obtient aux hommes, et que le point vers lequel ils découlent le plus abondamment, c'est la France.*

Ainsi qu'il a été dit, c'est des mains de Marie, Vierge Immaculée, que découlent les grâces, mais pour quelle raison plus abondamment sur la France? Marie a été donnée pour mère à tous les chrétiens en la personne de saint Jean; tous les chrétiens sont ses enfants et ont des droits égaux à son affection. Pourquoi cette préférence pour la France? Le promoteur croit pouvoir essayer d'en donner quelque explication.

Depuis sept siècles, la dévotion en la Vierge Immaculée est établie en France. Vers 1140, la fête de la





APPARITION DE LA VIERGE DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE EN 1830  
(d'après le tableau de Lecerf, 1835).



VISION DU CŒUR DE SAINT VINCENT EN 1830  
(d'après le tableau de Lecerc, 1835).

Conception de la Sainte Vierge fut établie à Lyon par les chanoines. La preuve est une lettre de saint Bernard, qui n'approuvait pas cette nouveauté, sans préjudice, dit-il, du sentiment de quelqu'un plus éclairé que lui, principalement de l'Eglise romaine, à l'autorité et à l'examen de laquelle il réserve cette question.

Raoul d'Homblières, évêque de Paris, mort le 12 novembre 1288, laissa à son Eglise trois cents livres parisis pour fonder l'office de la Conception de la Sainte Vierge.

Promu au degré de docteur à Paris en 1305, Jean Scot soutint l'opinion de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Le 6 juillet 1387, la Faculté de théologie de Paris déclara fausse, téméraire, scandaleuse et contraire à la piété des fidèles cette proposition de Jean de Montson, Frère Prêcheur : « Il est autant contre la foi d'exempter du péché originel la Sainte Vierge que d'en exempter dix personnes. »

Le 23 août 1387, Pierre d'Orgemont, évêque de Paris, auquel l'Université avait renvoyé judiciairement cette proposition, prononça la défense, sous peine d'excommunication encourue par le seul fait d'enseigner et de soutenir, publiquement ou secrètement, cette proposition, se réservant de poursuivre Jean de Montson, dans le cas où il serait pris, par emprisonnement ou autres voies de droit.

L'opinion de l'Immaculée Conception était tellement accréditée que les Dominicains qui ne voulurent pas prêter le serment d'approuver la condamnation des propositions de Jean de Montson, leur confrère, furent persécutés et exclus de la Faculté. Pour apaiser la persécution, ils furent obligés de célébrer, en France, la fête de la Conception de la Sainte Vierge, de ne plus soutenir publiquement qu'elle avait été conçue dans le

péché et de demeurer dans le silence sur ce point; ce ne fut que le 21 août 140..., après vingt-cinq années d'exclusion de la Faculté, qu'ils y furent admis, à la condition qu'ils promettaient d'obéir à son Décret.

Suivant le Décret de la Faculté de théologie de Paris de 1497, tous les docteurs et bacheliers sont obligés de prêter devant elle le serment suivant : « Je jure que je maintiendrai la détermination de la Faculté touchant la Conception Immaculée de la Sainte Vierge, à savoir qu'elle a été préservée, dans sa conception, de la tache originelle. »

Le 15 avril 1521, la Faculté de théologie de Paris censura la proposition de Luther contraire à l'opinion de l'Immaculée Conception.

Depuis et jusques à la dissolution de la Faculté, cette opinion a constamment été soutenue, et son décret sur le serment constamment observé.

Pendant plus de quatre cents ans, depuis 1140 jusqu'en 1476, que Sixte IV institua la fête de la Conception de la Sainte Vierge, qu'il nomme *immaculée* dans sa Bulle du 4 mars, on avait célébré en France l'office de la Conception, bien qu'aucun décret n'en rendit la solennité publique et obligatoire. Cette dévotion, libre et volontaire pendant plus de quatre siècles, témoigne assez quelle était la confiance des pasteurs et des fidèles, en France, dans *Marie conçue sans péché*.

Tant de vénération pour l'Immaculée Conception, tant d'hommages publics rendus à la Vierge Immaculée, tant de zèle et de dévouement pour soutenir la pieuse opinion que Marie, dans sa conception, a été préservée de la tache originelle, ne semblent-ils pas expliquer pourquoi, dans la vision, les rayons, symbole des grâces que Marie obtient aux hommes, découlent plus abondamment sur la France?

5° C'est encore une remarque bien digne de fixer

l'attention que celle de la qualité donnée à Marie dans la courte prière qui s'est trouvée inscrite sur le tableau modèle de la médaille. Marie n'y est point appelée Mère du Sauveur, Vierge puissante, Salut des infirmes, Consolatrice des affligés, Refuge des pécheurs, Secours des chrétiens, Reine des anges, Reine de tous les saints; ni les titres qui caractérisent sa bienfaisance, ni ceux qui consacrent sa gloire, n'existent point dans la courte prière; ce n'est point sous les titres et les qualités que l'Eglise énumère dans les litanies de la Vierge, que sa protection spéciale est promise; c'est à ceux qui l'appelleront Marie *conçue sans péché*.

A quelles sérieuses et profondes réflexions ne doit pas donner lieu cette vision du tableau modèle de la médaille! C'est au milieu de circonstances difficiles qu'un signe sensible de la protection spéciale de la Sainte Vierge est offert aux chrétiens, qui l'accepteront avec confiance. C'est dans une maison religieuse dont les sœurs font leur consécration à la Sainte Vierge le jour de la fête de la Conception, c'est dans une maison où chacune des sœurs récite cinq fois par jour une prière qui est une profession en l'Immaculée Conception, que se passe la vision et qu'apparaît le tableau. Sur qui découle une plus grande abondance de grâces et de bienfaits? Sur le royaume de France, où, depuis tant de siècles, on soutient et défend avec zèle la pieuse opinion de l'Immaculée Conception, et où Marie est honorée comme vierge immaculée avec tant de piété. Enfin le tableau et la médaille qui en est la copie, ne donnent à la Vierge que cette seule qualité *Marie conçue sans péché* dans la courte prière déjà citée.

Si à ce concours bien étonnant des circonstances de la vision, origine de la médaille, on veut joindre ses prodigieux effets, la rapidité avec laquelle elle s'est propagée en l'univers catholique, la confiance générale-

ment répandue et partout récompensée par des grâces particulières et des bienfaits surprenants, on se sent porté à penser que cet événement semble révéler quelque secret dessein de Dieu pour la plus grande gloire de la Mère de son divin Fils.

Jusqu'à ce jour, l'Eglise n'a point prononcé sur l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge; elle a respecté, favorisé la pieuse opinion des fidèles, mais elle ne l'a point consacrée par une décision dogmatique.

Cependant la dévotion à l'Immaculée Conception, existait non seulement dans le royaume de France, depuis près de sept siècles, mais encore en d'autres Etats.

En Angleterre, Simon Islip, archevêque de Cantorbéry, faisant, en 1362, le dénombrement des fêtes, place, entre celles des saints, celle de la Conception de la Sainte Vierge.

En Espagne, des religieuses de la Conception de la Sainte Vierge furent établies à Tolède en 1484 et confirmées par Innocent VIII en 1489.

Dans ce même royaume, les chevaliers des trois ordres de Saint-Jacques de l'Epée, de Calatrava et d'Alcantara, outre leurs vœux, faisaient celui de tenir, défendre et soutenir, en public et en particulier, l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge. Ils prirent cette résolution en 1652.

Dans le royaume de Naples, on imita la conduite de l'Université de Paris touchant la prérogative de la Sainte Vierge.

Les Pères du concile de Bâle prononcèrent que l'opinion de l'Immaculée Conception était une opinion pieuse, conforme au culte de l'Eglise, à la foi catholique, à la droite raison et à l'Ecriture sainte.

Le concile d'Avignon, tenu le 7 septembre 1457, par les soins du cardinal de Foix, archevêque d'Arles et

légal d'Avignon, confirma le décret du concile de Bâle touchant la Conception de la Sainte Vierge.

Le 1<sup>er</sup> mars 1476, Sixte IV fit une Bulle, en temps de peste et d'inondation, pour augmenter la dévotion des fidèles envers la Sainte Vierge, par laquelle il accorda les mêmes indulgences que les papes Urbain IV et Martin V avaient accordées, pour la fête du Saint Sacrement, à tous ceux qui célébreraient avec dévotion la fête de la Conception de la Sainte Vierge.

Mais, malgré ces encouragements à cette dévotion, cette approbation même, aucune décision dogmatique n'a été prononcée; la question de la prérogative est demeurée et demeure encore sans solution; et peut-être on la discuterait, elle agiterait les esprits, sans la Bulle que fit Sixte IV, le 4 septembre 1483, pour apaiser les disputes qui existaient alors et prévenir celles qui pourraient s'élever dans la suite des temps.

#### CONCLUSION

Il résulte de l'enquête que la médaille tire son origine d'une vision, et qu'elle est la copie fidèle d'un tableau qu'aurait cru voir une sœur de la Charité de saint Vincent de Paul, dans la chapelle de la communauté, pendant la célébration de la sainte Messe et l'oraison. Une discussion a été établie dans le présent rapport sur la réalité de cette vision et sur la fidélité du récit, et elle a eu pour objet de connaître si foi pouvait être ajoutée à l'une et à l'autre. On a émis l'opinion que la vision n'avait pu être imaginaire ni fantastique, s'étant répétée plusieurs fois pendant dix-sept à dix-huit mois; qu'elle n'était l'effet ni d'un songe, ni le produit d'une imagination exaltée, ayant eu lieu le jour, pendant l'oraison ou la messe; enfin on a également avancé qu'aucune pensée d'orgueil, de vanité, d'amour-propre, qu'aucun

projet d'ambition et qu'aucune vue d'intérêt humain n'avaient pu intervenir dans le récit de la vision, vu l'ignorance absolue dans laquelle a voulu rester la sœur qui en a été favorisée.

Les effets de la médaille qui ont été rapportés et discutés sont en aide et à l'appui des opinions émises sur son origine. La rapidité extraordinaire avec laquelle elle s'est propagée, le nombre prodigieux des médailles qui ont été frappées et répandues, les bienfaits étonnants, les grâces singulières que les fidèles ont obtenues par leur confiance paraissent des moyens par lesquels le ciel semble avoir confirmé la réalité de la vision, la vérité du récit, et approuvé la confection et la propagation de la médaille.

### III. — LES ÉCRITS DE SŒUR CATHERINE

Ces écrits, ceux du moins qui relatent les apparitions, comprennent deux lettres à M. Aladel, l'une de 1841, l'autre de 1856, et une relation faite, à la demande de M. Chevalier, en 1876.

#### I. — RÉCIT DE 1841 <sup>1</sup>

Le 27 novembre 1830, qui se trouvait le samedi avant

1. Quatre pages de texte. Nous avons encore le brouillon de ce récit. La date ne semble pas douteuse :

1<sup>o</sup> Elle est marquée en tête de la première page, écrite très probablement par M. Chevalier;

2<sup>o</sup> En 1841, Letaille, éditeur parisien d'imagerie religieuse, dessina, sur les indications de M. Aladel, la Vierge au globe, telle que sœur Catherine la décrit ici. (Chevalier, *op. cit.*, p. 83.)

M. Aladel préparait, en 1841, la 8<sup>e</sup> éd. de sa *Notice sur la Médaille*, qui parut l'année suivante; ce fut, on le devine, en vue de cette nouvelle publication qu'il interrogea la voyante. Or, malgré ce nouveau témoignage, si différent du récit jusqu'alors divulgué sur la date de la troisième apparition et sur l'attitude de la Vierge, M. Aladel ne change rien à ce qu'il a écrit les années précédentes. A le lire, il semblerait que le dernier récit de sœur Catherine lui est inconnu.



le premier dimanche de l'Avent <sup>1</sup>, à cinq heures et demie du soir, après le point de la méditation, dans le grand silence, c'est-à-dire quelques minutes après le point de la méditation, il m'a semblé entendre du bruit du côté de la tribune, à côté de saint Joseph, comme le frou-frou d'une robe de soie. Ayant regardé de ce côté-là, j'ai aperçu la sainte Vierge à la hauteur du tableau de saint Joseph. La sainte Vierge était debout, habillée de blanc, une robe en soie blanche aurore, faite ce qu'on appelle à la vierge, manches plates, un voile blanc, qui lui descendait jusqu'en bas; par-dessous le voile, j'ai aperçu les cheveux en bandeaux; par-dessus, une dentelle à près de trois centimètres de hauteur [de] son front, c'est-à-dire appuyée légèrement sur ses cheveux; la figure assez découverte, les pieds appuyés sur une boule, c'est-à-dire une moitié de boule, ou du moins il n'a paru que la moitié, et puis tenant une boule dans ses mains qui représentait le globe <sup>2</sup>. Elle tenait les mains élevées à la hauteur de l'estomac d'une manière très aisée, les yeux élevés vers le ciel... Ici sa figure était de toute beauté; je ne pour-

1. M. Aladel écrit dans les sept premières éditions de la *Notice de la Médaille* : « Vers la fin de l'année 1830, la sœur M<sup>\*\*\*</sup>, novice dans une des Communautés qui se consacrent au service des pauvres, avait vu dans l'oraison un tableau représentant la Sainte Vierge, telle qu'elle est ordinairement représentée sous le titre d'Immaculée Conception, en pied et tendant les bras... Six ou sept mois après, la vision s'étant répétée de la même manière, la sœur crut encore devoir m'en rendre compte... Enfin, après un intervalle de six à sept mois, elle vit et entendit les mêmes choses; mais la voix ajouta que la Sainte Vierge n'était pas contente de ce qu'on négligeait ainsi de faire frapper la médaille. »

Mêmes affirmations dans la huitième édition et dans le procès-verbal d'enquête canonique, avec cette différence que la première apparition est placée par la *Notice* « dans le courant du mois de septembre de l'année 1830 » et par le procès-verbal « vers le mois de septembre 1830 ».

2. La *Notice sur la Médaille*, même l'édition de 1842, ne parle jamais que de la Vierge « aux bras entr'ouverts et étendus vers la terre ». Il y est affirmé que, dans ses trois apparitions de la médaille, sœur Catherine « vit et entendit les mêmes choses ». Le procès-verbal d'enquête s'exprime de même.

rais la dépeindre. ...Et puis tout à coup j'ai aperçu des anneaux à ses doigts, revêtus de pierres plus belles les unes que les autres, les unes plus grosses et les autres plus petites, qui jetaient des rayons plus beaux les uns que les autres. Ces rayons sortaient des pierres : des plus grosses, de plus gros rayons, toujours en s'élargissant ; et des petites [de] plus petits, toujours en s'élargissant en bas ; ce qui remplissait tout le bas. Je ne voyais plus ses pieds... A ce moment où j'étais à la contempler, la sainte Vierge baissa les yeux en me regardant ; une voix se fit entendre, qui me dit ces paroles : « Cette boule que vous voyez représente le monde entier, particulièrement la France... et chaque personne en particulier... » Ici je ne sais m'exprimer sur ce que j'ai éprouvé et ce que j'ai aperçu, la beauté et l'éclat, les rayons si beaux... « C'est le symbole des grâces que je répands sur les personnes qui me les demandent », en me faisant comprendre combien il était agréable de prier la Sainte Vierge et combien elle était généreuse envers les personnes qui la prient, que de grâces elle accordait aux personnes qui les lui demandent, quelle joie elle éprouve en les accordant... A ce moment, où j'étais, ou je n'étais pas... Je jouissais, je ne sais... Il s'est formé un tableau autour de la Sainte Vierge, un peu ovale, où il y avait, en haut du tableau, ces paroles : « O Marie conçue s[ans] p[échés], p[riez] p[our] n[ous] q[ui] av[ons recours] à vous », écrites en lettres d'or. Alors une voix se fit entendre, qui me dit : « Faites, faites frapper une médaille sur ce modèle, toutes les personnes qui la porteront recevront de grandes grâces ; en la portant au cou, les grâces seront abondantes pour les personnes qui la porteront avec confiance..... » A l'instant, le tableau m'a paru se retourner, où j'ai vu le revers de la médaille. Inquiète de savoir ce qu'il fallait mettre du côté du revers de

la médaille, après bien des prières, un jour, dans la méditation, il m'a semblé entendre une voix qui me disait : « L'M et les deux cœurs en disent assez... »

Maintenant, depuis deux ans, je suis tourmentée et pressée de vous dire d'élever un autel tel que je vous en ai prié, dans l'endroit que la Sainte Vierge a apparu; elle sera privilégiée de beaucoup de grâces et d'indulgences et une abondance de grâces pour vous et toute la communauté, et toutes les personnes qui viendront la prier...

Je vous prie de ne pas oublier celle de saint Vincent, du cœur de saint Vincent; aussi des indulgences abondantes y seront attachées pour les deux communautés.

Je suis, avec le plus profond respect, votre fille soumise et dévouée au Sacré Cœur de Jésus et Marie <sup>1</sup>.

1. Nous avons encore, de la vision de la Vierge au globe, deux autres rédactions autographes, à peu près identiques, mais un peu moins complètes, écrites en 1841 et intitulées : « Troisième apparition de la Sainte Vierge. »

Ce récit de la « troisième apparition » vise-t-il la même apparition ou une nouvelle apparition de la Vierge au globe ?

Le jour de l'apparition n'est pas indiqué, c'est vrai, mais la vision a lieu, comme dans le premier récit, « à cinq heures et demie du soir, après le point de la méditation, dans un profond silence ». On y lit encore : « Je me sens pressée depuis deux ans, de vous dire de faire élever un autel de la Sainte Vierge dans l'endroit même où elle a apparu. » Les expressions sont, de part et d'autre, très semblables, souvent même identiques. Il semblerait logique de conclure qu'il ne s'agit pas de deux apparitions différentes, mais d'une seule. Une objection se présente toutefois; dans un récit, sœur Catherine écrit : « J'ai aperçu la Sainte Vierge auprès du tabernacle, par derrière »; et dans l'autre : « J'ai aperçu la Sainte Vierge à la hauteur du tableau de saint Joseph. »

Cette objection est facile à résoudre. Les voyants sont sujets, comme les autres, à des défaillances de mémoire; rien ne nous oblige à croire que Dieu ravive immédiatement leurs souvenirs anciens, les dispensant de chercher, de tâtonner et même de s'égarer, pour un temps ou pour toujours. Leurs facultés ressemblent aux nôtres; aucun théologien n'a prétendu qu'elles sont transformées pour la vie.

Notons que le tableau du séminaire de la rue du Bac peint en 1635 sur les indications de la voyante place la sainte Vierge « à la hauteur du tableau de saint Joseph ».

2. — RÉCIT DE 1856<sup>1</sup>

VISION DU CŒUR DE SAINT VINCENT  
APPARITION DU 18-19 JUILLET 1830

Mon Père, vous voulez que je vous donne un petit détail sur ce qui s'est passé il y a vingt-six ans<sup>2</sup>. Je me crois incapable de le faire; cependant je vais essayer de le faire avec toute la simplicité possible. Je prie Marie, ma bonne Mère, de m'en rappeler toutes les circonstances. O Marie, faites que ce soit pour votre plus grande gloire et celle de votre divin Fils!

Je commence.

Je suis arrivée le 21 avril 1830, qui était un mercredi, avant la translation des Reliques de saint Vincent de Paul, heureuse et contente d'être arrivée pour ce grand jour de fête, il me semblait que je ne tenais plus à la terre. Mais je demandais à saint Vincent toutes les grâces qui m'étaient nécessaires, et aussi pour les deux familles, et pour la France tout entière; il me semblait qu'elle en avait le plus grand besoin. Enfin je priai saint Vincent de m'enseigner ce qu'il fallait que je demande avec une foi vive; et toutes les fois que je revenais de Saint-Lazare, j'avais tant de peine! Il me semblait retrouver à la Communauté saint Vincent, ou au moins son cœur, qui m'apparaissait toutes les fois que je revenais de Saint-Lazare. J'avais la douce consolation de [le] voir au-dessus de la petite châsse où les reliques de saint Vincent étaient exposées. Il m'apparut trois fois différentes, trois jours de suite. Blanc couleur de chair, qui annonçait la paix, le calme, l'innocence et l'union. Et puis je l'ai vu rouge de feu; ce qui doit allumer la charité dans les cœurs; il me semblait que

1. Neuf pages de texte.

2. Cette phrase fixe la date de la lettre.

toute la communauté devait se renouveler et s'étendre jusqu'aux extrémités du monde. Et puis je l'ai vu rouge-noir, ce qui me mettait la tristesse dans le cœur; il me venait des tristesses que j'avais de la peine à surmonter. Je ne savais ni pourquoi, ni comment cette tristesse se portait sur le changement de gouvernement. Cependant, je n'ai pas pu m'empêcher d'en parler à mon confesseur, qui m'a calmée le plus possible, en me détournant de toutes ces pensées.

Et puis j'étais favorisée d'une autre grande grâce. C'était de voir Notre-Seigneur dans le très Saint Sacrement, que j'ai vu tout le temps de mon séminaire, excepté toutes les fois que j'ai douté; alors, la fois d'après, je ne voyais plus rien, parce que je voulais approfondir, et je doutais de ce mystère, je croyais me tromper.

Le jour de la Sainte Trinité, Notre-Seigneur m'apparut comme un Roi, avec la Croix sur sa poitrine, dans le Très Saint Sacrement, ce qui était pendant la sainte Messe, au moment de l'évangile. Il m'a semblé que la Croix coulait sous les pieds de Notre-Seigneur, et il m'a semblé que Notre-Seigneur était dépouillé de tous ses ornements; tout a coulé par terre. C'est là que j'ai eu les pensées les plus noires et les plus tristes; c'est là que j'ai eu les pensées que le roi de la terre serait perdu et dépouillé de ses habits royaux, et de là toutes les pensées que j'ai eues; je ne saurais l'expliquer sur la perte que l'on faisait.

Et puis, vient la fête de saint Vincent, où notre bonne Mère Marthe, la veille, nous fit une instruction sur la dévotion des saints, en particulier sur la dévotion à la Sainte Vierge; ce qui m'a donné un désir de voir la très Sainte Vierge; que je me suis couchée avec cette pensée que, cette même nuit, je verrai ma bonne Mère; il y avait si longtemps que je désirais la voir; enfin je

me suis endormie. Comme on nous avait distribué un morceau de linge d'un rochet de saint Vincent, j'en ai coupé la moitié, que j'ai avalée, et je me suis endormie, dans la pensée que saint Vincent m'obtiendrait la grâce de voir la Sainte Vierge. Enfin, à onze heures et demie du soir, je m'entendis appeler par mon nom : ma sœur, ma sœur, ma sœur ! M'éveillant, j'ai regardé du côté où j'entendais la voix, qui était du côté du passage ; je tire le rideau, je vois un enfant, habillé de blanc, âgé à peu près de 4 à 5 ans, qui me dit : « Venez à la chapelle ; levez-vous en diligence et venez à la chapelle, la Sainte Vierge vous attend. » Aussitôt la pensée me vient : mais on va m'entendre. Cet enfant me répond : « Soyez tranquille, il est 11 heures et demie, tout le monde dort bien, venez, je vous attends. » Je me suis dépêchée de m'habiller et me suis dirigée du côté de cet enfant, qui était resté debout, sans avancer plus loin que la tête de mon lit. Il m'a suivie ou plutôt je l'ai suivi, toujours sur ma gauche, portant des rayons de clarté partout où il passait ; les lumières étaient allumées partout où nous passions ; ce qui m'étonnait beaucoup. Mais bien plus surprise lorsque je suis entrée à la chapelle : la porte s'est ouverte à peine, l'enfant l'avait touchée du bout du doigt. Mais ma surprise a été encore bien plus complète quand j'ai vu tous les cierges et flambeaux allumés ; ce qui me rappelait la messe de minuit. Cependant je ne voyais point la Sainte Vierge. L'enfant me conduisit dans le sanctuaire, à côté du fauteuil de M. le Directeur, et là je me suis mise à genoux, et l'enfant est resté debout tout le temps. Comme je trouvais le temps long, je regardais si les veilleuses ne passaient pas par la tribune. Enfin l'heure est arrivée ; l'enfant me prévient ; il me dit : « Voici la Sainte Vierge, la voici. » J'entends comme un bruit, comme le frou-frou d'une robe de soie, qui venait du côté de la

tribune, auprès du tableau de saint Joseph, qui venait se poser sur les marches de l'autel, du côté de l'évangile, dans un fauteuil pareil à celui de sainte Anne; la sainte Vierge seulement; ce n'était pas la même figure de sainte Anne; je doutais si c'était la Sainte Vierge. Cependant l'enfant qui était là me dit : « Voici la Sainte Vierge. » A ce moment, il me serait impossible de dire ce que j'ai éprouvé, ce qui se passait au dedans de moi; il me semblait que je ne voyais pas la Sainte Vierge... C'est alors que cet enfant me parla, non plus comme un enfant, mais comme un homme le plus fort, et des paroles les plus fortes. Alors, regardant la Sainte Vierge, je n'ai fait qu'un saut auprès d'elle, à genoux sur les marches de l'autel, les mains appuyées sur les genoux de la Sainte Vierge... Là il s'est passé un moment le plus doux de ma vie; il me serait impossible de dire tout ce que j'ai éprouvé; elle me dit comment je devais me conduire envers mon directeur et plusieurs choses que je ne dois pas dire de la manière de me conduire dans mes peines de venir; en me montrant de la main gauche le pied de l'autel, me jeter au pied de l'autel et là répandre mon cœur; là, je recevrai toutes les consolations dont j'aurai besoin... Là, je lui ai demandé tout ce que signifient toutes les choses que j'avais vues, et elle m'a expliqué tout... J'y suis restée je ne sais combien de temps. Tout ce que je sais, quand elle est partie, je n'ai aperçu que quelque chose qui s'éteignait; enfin plus [qu']une ombre qui se dirigeait du côté de la tribune, le même chemin qu'elle était arrivée. Je me suis relevée de dessus les marches de l'autel et j'ai aperçu l'enfant où je l'avais laissé. Il me dit : « Elle est partie... » Nous avons repris le même chemin, toujours tout allumé, et cet enfant était toujours sur ma gauche. Je crois que cet enfant était mon ange gardien, qui s'était rendu visible pour me faire voir la Sainte

Vierge, parce que je l'avais beaucoup prié pour qu'il m'obtienne cette faveur. Il était habillé de blanc, portant une lumière miraculeuse avec lui, c'est-à-dire était resplendissant de lumière, âgé à peu près de quatre à cinq ans. Revenue à mon lit, il était 2 heures du matin, que j'ai entendu sonner l'heure. Je ne me suis point rendormie.

### 3. — RÉCIT DE 1876<sup>1</sup>

ENTRETIEN DE LA TRÈS SAINTE VIERGE  
DU 18 JUILLET 1830, 11 HEURES ET DEMIE DU SOIR,  
JUSQU'À 1 HEURE ET DEMIE DU MATIN 19,  
JOUR DE SAINT VINCENT

Mon enfant, le bon Dieu veut vous charger d'une mission; vous aurez bien de la peine, mais vous surmonterez ces peines en pensant que vous le ferez pour la gloire du bon Dieu. Vous connaîtrez ce qui est du bon Dieu, vous en serez tourmentée jusqu'à ce que vous l'ayez dit à celui qui est chargé de vous conduire. Vous serez contredite, mais vous aurez la grâce; ne craignez point. Dites avec confiance tout ce qui se passe chez vous; dites-le avec simplicité; ayez confiance, ne craignez point.

Vous verrez certaines choses : rendez-en compte. Ce que vous verrez et entendrez vous sera inspiré dans vos oraisons; rendez-en compte; ce que je vous dis, ce que

1. Sept pages de texte. Il existe une autre rédaction autographe de cet entretien, semblable dans l'ensemble; nous noterons plus loin une variante d'une certaine importance.

Le récit est bien de 1876, car :

1° La manière dont il est parlé de M. Aladel indique qu'il était mort;

2° L'écriture, large et lourde, est des dernières années de sœur Catherine;

3° M. Chevalier a écrit en tête de l'autre rédaction : « Note remise par la sœur, le 30 octobre 1876. » Donc deux mois avant sa mort;

4° On lit dans la *Notice de la Médaille miraculeuse*, éd. de 1878, p. 66 : « Elle écrivit de nouveau par obéissance, en 1876, une relation des mêmes apparitions. »



vous verrez dans vos oraisons. Les temps sont très mauvais, les malheurs viendront fondre sur la France; le trône sera renversé<sup>1</sup>; le monde entier sera renversé par des malheurs de toutes sortes. (La Sainte Vierge avait l'air très peinée en disant cela.) Mais venez, au pied de cet autel, là les grâces seront répandues... sur toutes les personnes qui les demanderont, grands et petits. Des grâces seront répandues, particulièrement aux personnes qui les lui demanderont.

Mon enfant, j'aime à répandre les grâces sur la Communauté en particulier. Je l'aime beaucoup, j'ai de la peine, il y a de grands abus sur la régularité, les règles ne sont pas observées, grand relâchement dans les deux Communautés. Dites-le à celui qui est chargé de vous; quoiqu'il ne soit pas supérieur, il sera chargé d'une manière particulière de la Communauté<sup>2</sup>; il doit faire tout son possible pour remettre la règle en vigueur. Dites-lui, de ma part, de veiller sur des mauvaises lectures, la perte du temps et les visites. Quand la règle sera mise en vigueur, il y aura une Communauté qui viendra se réunir à la Communauté<sup>3</sup>; ce n'est pas l'habitude; mais je les aime; dites qu'on les reçoive; Dieu les bénira; elles jouiront d'une grande paix; elle deviendra grande.

Mais de grands malheurs arriveront<sup>4</sup>, le danger sera grand. Cependant, ne craignez point, dites de ne point craindre; la protection de Dieu est toujours là d'une manière toute particulière, et saint Vincent vous protégera. (La sainte Vierge était toujours triste.) Mais

1. Charles X fut, en effet, renversé par la Révolution de juillet 1830.

2. M. Aladel, alors directeur de sœur Catherine, devint, en 1826, directeur des Filles de la Charité.

3. Trois communautés se sont unies aux Filles de la Charité; celle de Mme Seton aux Etats-Unis (1850), de Léopoldine de Brandis à Graz, en Autriche (1851) et de Verviers en Belgique (1854).

4. La défaite de 1870 et la Commune qui suivit.

je serai moi-même avec vous. J'ai toujours l'œil sur vous; je vous accorderai beaucoup de grâces... Le moment viendra où le danger sera grand; on croira tout perdu; là je serai avec vous, ayez confiance, vous reconnaîtrez ma visite, la protection de Dieu et de saint Vincent sur les deux communautés; ayez confiance, ne vous découragez pas, là je serai avec vous.

Mais il n'en est pas de même des autres communautés; il y aura des victimes. La sainte Vierge avait les larmes aux yeux en disant cela. Pour le clergé de Paris, il y aura des victimes; Monseigneur l'archevêque<sup>1</sup> mourra. (A ce mot, les larmes de nouveau.)

Mon enfant, la croix sera méprisée, on la mettra par terre, le sang coulera, on ouvrira de nouveau le côté de Notre-Seigneur, les rues seront pleines de sang. Monseigneur l'archevêque sera dépouillé de ses vêtements. (Ici la sainte Vierge ne pouvait plus parler; la peine était peinte sur son visage.) Mon enfant, me disait-elle, le monde entier sera dans la tristesse.

A ces mots, je pensai : quand est-ce que ce sera? J'ai très bien compris 40 ans<sup>2</sup>.

1. Mgr Darbois.

2. L'autre rédaction autographe de ce document porte ici une variante assez importante : « quarante ans, puis dix, puis la paix ». Cette variante, publiée par M. Chevalier dans *la Médaille miraculeuse*, éd. de 1878 et de 1881, p. 71, ne se retrouve plus dans l'édition de 1895.

La non-réalisation de cette prophétie de paix fut une amère déception, car on avait foi aux révélations de sœur Catherine Labouré. Au lieu de la paix attendue, on eut la laïcisation des écoles et des hôpitaux, l'expulsion des religieux et d'autres vexations du même genre.

Que dire de ce défaut de concordance entre les écrits de la voyante et les événements? M. Chevalier a tenté plusieurs explications (éd. de 1881, p. 426-427); toutes trahissent le même embarras. Bien des prophéties, remarque-t-il, sont conditionnelles. « Ce sont des promesses ou des menaces dont l'effet dépend en grande partie des prières et des pénitences du peuple chrétien. » En second lieu : « Une âme favorisée d'une vision prophétique voit l'avenir sous forme de tableaux où les distances et les dates peuvent facilement se confondre; les événements qui lui sont montrés se présentent simultanément, quoiqu'ils doivent se succéder à des intervalles différents. » Dernière remarque : « La pré-

A ce sujet, M. Aladel me répondit : « Savez-vous si vous y serez et moi aussi? » Je lui ai répondu : « D'autres y seront, si nous n'y sommes pas. »

Un jour, je me rappelle que je disais : « M. Aladel, la Sainte Vierge veut de vous une mission de plus, vous en serez le fondateur et le directeur : c'est une confrérie d'Enfants de Marie, où la Sainte Vierge accordera beaucoup de grâces. Les indulgences vous seront accordées; les enfants y auront de grandes [consolations]; il se fera beaucoup de fêtes; le mois de Marie se fera avec grande pompe et sera général; les fêtes seront grandes. Le mois de saint Joseph se fera aussi; il y aura beaucoup de dévotion; elle est grande, la protection de saint Joseph. Il y aura beaucoup de dévotion au Sacré-Cœur... »

#### IV. — FAITS MERVEILLEUX

« Aussitôt que la médaille fut frappée, écrivait M. Aladel en 1834 <sup>1</sup>, elle commença à se répandre, surtout parmi les Filles de la Charité qui avaient eu quelque connaissance de son origine. Dans l'une de leurs maisons de Paris, elles en avaient donné à chacune des jeunes filles qu'elles y élèvent, et leur avaient inspiré beaucoup de confiance en la Sainte Vierge. Le choléra venait de recommencer à exercer ses ravages dans la capitale; la petite sœur d'une de ces enfants en fut atteinte : le dévoiement, les crampes, les vomissements, etc., ne laissaient pas douter de la gravité de son mal. La supérieure avait tant de confiance dans la médaille que, quand on lui annonça l'état de cette jeune fille,

diction dont on s'est tant occupé n'a point de rapport avec la *Médaille miraculeuse*... Quelle que soit donc l'opinion qu'on se forme de ce qu'a écrit la sœur Catherine dans le récit de la vision du 19 juillet, l'origine de la médaille n'en reste pas moins un fait certain. »

1. *Notice historique*, 3<sup>e</sup> éd., p. 10.

elle s'écria tout à coup : est-ce qu'elle n'a pas de médaille ? On s'empressa de le lui demander ; elle répondit qu'elle n'en avait pas ; de suite on lui en donna une, qu'elle reçut avec beaucoup de piété ; et, très peu de moments après, elle se trouva tout à fait guérie.

« Vers le même temps, on nous écrivit du diocèse de Meaux que l'application de la même médaille venait de guérir une femme enceinte, si gravement atteinte du choléra, qu'on n'avait plus aucune espérance de la sauver. Peu de jours après, elle fit ses couches très heureusement, et la mère et l'enfant se portent bien. Dans le même endroit, on obtint aussi, par cette médaille, la guérison d'un enfant de cinq ans qui n'avait point encore pu marcher. Ce ne fut qu'après avoir consulté les médecins les plus distingués et épuisé tous les moyens humains, que sa mère désolée eut recours à la sainte Vierge. On mit la médaille sur l'enfant, on commença une neuvaine et, dès le premier jour, il fut entièrement guéri de cette infirmité, dont il ne se ressent plus.

« Ces faits, connus dans les environs, firent répandre de plus en plus la médaille. En plusieurs endroits, les Filles de la Charité en firent usage pour obtenir quelques sentiments de religion à de pauvres malades qui refusaient de se confesser ; plusieurs conversions inattendues s'opérèrent et firent désirer et demander la médaille de toutes parts. Bientôt elle se répandit dans toutes les provinces et jusque dans plusieurs royaumes étrangers : dans la Suisse, le Piémont, en Espagne, en Belgique, en Angleterre et dans le Levant... Le nombre s'en élève aujourd'hui à plus de cinq cent mille.

« De toutes parts, on nous écrit les détails les plus consolants : ici, qu'elle y a réveillé la foi et la piété ; là qu'elle y a ranimé la ferveur ; partout qu'elle y a obtenu des guérisons et des conversions qui semblent

tenir du prodige, comme on peut en juger par celles que nous rapportons dans cette *Notice*. (Nous en avons communiqué dix-neuf à M. l'abbé Le Guillou, qui les cite dans ses deux excellents ouvrages : *Nouveau Mois de Marie* et *Neuvaine à Marie*.) Parmi tant de nouveaux traits signalés de la protection spéciale de l'Immaculée Mère de Dieu, promise à ceux qui porteraient cette médaille, nous avons fait choix de ceux dont les détails nous ont paru les plus certains et les plus propres à édifier. »

Les traits recueillis par M. Aladel sont au nombre de 80 environ. L'édition suivante en raconte 130; la cinquième, 150; la septième, 220; et les chiffres vont grossissant avec les années. La médaille de sœur Catherine mérite donc bien le nom de *Médaille miraculeuse*, que lui a donné la voix populaire.

Il semble qu'aucune maladie ne peut lui résister. A son contact, ou subitement, ou après une neuvaine, nous voyons disparaître la folie, la lèpre, le scorbut, la tuberculose, les tumeurs, l'hydropisie, l'épilepsie, les hernies, la paralysie, la fièvre typhoïde et les autres fièvres, le chancre, les fractures, les écrouelles, les palpitations de cœur, le choléra.

Dans l'ordre spirituel, c'est la même variété de guérisons : conversions de pécheurs endurcis, de protestants, de juifs, d'apostats, d'incrédules, de franc-maçons, de malfaiteurs, de comédiennes.

Une troisième catégorie de faits comprend les faits de protection et de préservation. Là aussi la médaille a manifesté sa puissance; elle a limité les effets désastreux de la guerre, des naufrages, des accidents, des duels.

La première conversion opérée par la médaille fut celle d'un homme qui avait occupé dans l'Eglise une haute position. C'était en 1832. La médaille venait

d'être frappée. « Mgr de Quélen voulut aussitôt en essayer l'efficacité : il était fort préoccupé de l'état spirituel de l'ancien archevêque de Malines, Mgr de Pradt, presque mourant ; il désirait d'autant plus sa conversion que la mort de ce prélat pouvait être l'occasion d'un scandale et de graves désordres, comme ceux qu'avait causés l'enterrement de l'évêque constitutionnel Grégoire. Il se munit de la médaille et va visiter le malade. L'entrée lui est refusée une première fois ; mais bientôt le moribond repentant lui envoie ses excuses, avec prière de venir de nouveau. Dans cette entrevue, il témoigne à Sa Grandeur un sincère repentir de sa vie passée, rétracte toutes ses erreurs et, après avoir reçu les derniers sacrements, il meurt, la nuit même, entre les bras de l'archevêque. Celui-ci, rempli d'une sainte joie, s'empresse d'en faire part à M. Aladel <sup>1</sup>. »

Dix ans plus tard, une autre conversion, plus étonnante encore, attestée par une enquête canonique et consignée dans une des leçons de l'office de la Manifestation, venait faire connaître au monde la puissance de la médaille. Ratisbonne a lui-même raconté tout au long l'histoire de ce fait merveilleux <sup>2</sup>. Suivons fidèlement son récit, tout en supprimant, pour ne pas être trop long, les passages qui nous donnent des détails d'ordre secondaire.

« Je commençai mes études sur les bancs du collège royal de Strasbourg, où je fis plus de progrès dans la corruption du cœur que dans l'instruction de l'intelligence.

« C'était vers l'année 1825 (je suis né le 1<sup>er</sup> mai 1814) ; à cette époque, un événement porta un rude coup à ma

1. *La Médaille miraculeuse* [par M. Chevalier], Paris, 1878, p. 20.

2. *Conversion de Marie-Alphonse Ratisbonne*. Relation authentique par M. le baron Th. de Bussières, suivie de la lettre de M. Marie-Alphonse Ratisbonne à M. Dufrique-Desgenettes. Nouv. éd., Paris, 1912, in-32.

famille. Mon frère Théodore, sur lequel on fondait de grandes espérances, se déclara chrétien ; et bientôt après, malgré les plus vives sollicitations et la désolation qu'il avait causée, il alla plus loin, se fit prêtre et exerça son ministère dans la même ville, sous les yeux de mon inconsolable famille. Tout jeune que j'étais, cette conduite de mon frère me révolta, et je pris en haine son habit et son caractère. La conversion de mon frère, que je regardais comme une inexplicable folie, me fit croire au fanatisme des catholiques et j'en eus horreur.

« Je fis mon droit à Paris et, après avoir reçu le diplôme de licencié et revêtu la robe d'avocat, je fus rappelé à Strasbourg par mon oncle, qui mit tout en œuvre pour me fixer auprès de lui. Je ne saurais énumérer ses largesses : chevaux, voitures, voyages ; mille prodigalités m'étaient faites et il ne me refusait aucun caprice.

« Mon oncle ne me faisait qu'un seul reproche, c'était mes fréquents voyages à Paris. Tu aimes trop les Champs-Élysées, me dit-il avec bonté. Il avait raison, je n'aimais que les plaisirs : les affaires m'impacientaient ; l'air des bureaux m'étouffait ; je ne rêvais que fêtes et jouissances et je m'y livrais avec passion.

« Heureusement qu'à cette époque une bonne œuvre se présenta à mon besoin d'activité : je la pris chaudement à cœur. C'était l'œuvre de la régénération des pauvres Israélites. Je devins un des membres les plus zélés de la *Société d'encouragement au travail en faveur des jeunes Israélites*, société que mon frère le prêtre avait fondée à Strasbourg il y a une quinzaine d'années. Je parvins à remplir sa caisse et je crus avoir beaucoup fait.

« Je m'occupais donc laborieusement du sort de mes pauvres coreligionnaires, quoique je n'eusse aucune religion. J'étais juif de nom ; voilà tout, car je ne croyais

pas même en Dieu. Je n'ouvris jamais un livre de religion, et dans la maison de mon oncle, pas plus que chez mes frères et sœurs, on ne pratiquait la moindre prescription du judaïsme. »

Passons sur les fiançailles de Ratisbonne avec sa nièce, jeune fille de seize ans, et continuons.

« Je dus faire un voyage d'agrément en attendant l'heure de notre union. Je m'arrêtai à la pensée d'aller droit à Naples, de passer l'hiver à Malte et de revenir ensuite par l'Orient. Je devais être de retour au commencement de l'été suivant. Je passai un mois à Naples pour tout voir et tout écrire; j'écrivis surtout contre la religion et les prêtres, qui, dans cet heureux pays, me semblaient tout à fait déplacés. Oh! que de blasphèmes dans mon journal! J'écrivis à Strasbourg que j'avais bu sur le Vésuve du *lacryma Christi* à la santé de l'abbé Ratisbonne, et que de telles larmes me faisaient du bien à moi-même. Je n'ose transcrire les horribles jeux de mots que je me permis en cette circonstance.

« Ma fiancée me demanda si j'étais de l'avis de ceux qui disent : Voir Naples et mourir. Je lui répondis : Non; mais voir Naples et vivre; vivre pour la voir encore.

« Je n'avais aucune envie d'aller à Rome, bien que deux amis de ma famille, que je voyais souvent, m'y engageassent vivement. Ma fiancée désirait que j'allasse droit à Malte, et elle m'envoya un ordre de mon médecin, qui me recommandait d'y passer l'hiver, en me défendant positivement d'aller à Rome, à cause des fièvres malignes qui, disait-il, y régnaient.

« Le bateau n'était pas encore parti le premier jour de l'an. Ce jour s'annonçait pour moi sous les plus



tristes conditions. J'étais seul à Naples sans recevoir les vœux de personne, sans que j'eusse personne à serrer dans mes bras. Je sortis pour me distraire en suivant machinalement le flot de la foule. J'arrivai sur la place du Palais et me trouvai, je ne sais comment, à la porte d'une église. J'y entre. On y disait la messe, je crois. Je me tins là debout, appuyé contre une colonne, et mon cœur semblait s'ouvrir et aspirer une atmosphère inconnue; je priais à ma manière sans m'occuper de ce qui se passait autour de moi.

« Mais comment suis-je à Rome ?

« Je ne puis le dire, je ne puis me l'expliquer à moi-même. Je crois que je me suis trompé de chemin; car, au lieu de me rendre au bureau des places de Palerme, vers lequel je me dirigeais, je suis arrivé au bureau des diligences de Rome. J'y suis entré et je pris ma place. Je quittai Naples le 5 et j'arrivai à Rome le 6, jour des Rois.

« Rome ne me fit point, au premier abord, l'impression que j'espérais. J'avais d'ailleurs si peu de jours à donner à cette excursion improvisée, que je me hâtais de dévorer en quelque sorte toutes les ruines anciennes et modernes que la ville offre à l'avidité d'un touriste.

« Le 8 janvier, au milieu de mes courses, j'entends une voix qui m'appelle dans la rue; c'était un ami d'enfance, Gustave de Bussières. J'étais heureux de cette rencontre, car mon isolement me pesait. Nous allâmes dîner chez le père de mon ami, et, dans cette douce société, j'éprouvai quelque chose de cette joie qu'on ressent sur une terre étrangère, en retrouvant les vivants souvenirs du pays natal.

« En entrant dans le salon, M. Théodore de Bussières, le fils aîné de cette honorable famille, le quittait. Je ne connaissais point personnellement le baron Théodore, mais je savais qu'il était l'ami de mon frère, son

homonyme; je savais qu'il avait abandonné le protestantisme pour se faire catholique; c'en était assez pour m'inspirer une profonde antipathie. Il me semblait qu'il éprouvait à mon égard le même sentiment. Cependant, comme M. Théodore de Bussièrès s'était fait connaître par ses *Voyages en Orient et en Sicile*, qu'il a publiés, j'étais bien aise, avant d'entreprendre les mêmes courses, de lui demander quelques indications; et soit par ce motif, soit par simple politesse, je lui exprimais mon intention de lui faire ma visite. Il me fit une réponse de bon goût et ajouta qu'il venait de recevoir des lettres de l'abbé Ratisbonne et qu'il m'indiquerait la nouvelle adresse de mon frère. *Je la recevrai volontiers*, lui dis-je, *quoique je n'en use point.*

« Je continuai à courir dans Rome tout le long du jour, sauf deux heures, que je passais le matin avec Gustave, et le repos que je prenais le soir au théâtre ou en soirée. Mes entretiens avec Gustave étaient animés; car, entre deux camarades de pension, les moindres souvenirs fournissent d'interminables sujets de rire et de causeries. Mais il était protestant et enthousiaste, comme le sont les piétistes d'Alsace. Il me vantait la supériorité de sa secte sur toutes les autres sectes chrétiennes et cherchait à me convertir, ce qui m'amusa beaucoup; car je croyais que les catholiques seuls avaient la manie du prosélytisme. Je ripostais ordinairement par des plaisanteries; mais une fois, pour le consoler de ses vaines tentatives, je lui promis que, si jamais l'envie me prenait de me convertir, je me ferais piétiste. Je lui en donnai l'assurance et, à son tour, il me fit une promesse, celle de venir assister aux fêtes de mon mariage, au mois d'août.

« Ses instances pour me retenir à Rome furent inutiles. D'autres amis s'étaient joints à lui pour me déterminer à passer le carnaval à Rome. Mais je ne pus m'y

décider; je craignais de déplaire à ma fiancée, et M. Vigne m'attendait à Naples, d'où nous devions partir le 20 janvier.

« Je mis donc à profit les dernières heures de mon séjour à Rome pour achever mes courses. Je me rendis au Capitole et visitai l'église Aracaeli. L'aspect imposant de cette église, les chants solennels qui retentissaient dans sa vaste enceinte et les souvenirs historiques éveillés en moi par le sol même que je foulais aux pieds, toutes ces choses firent sur moi une impression profonde. J'étais ému, pénétré, transporté et mon valet de place, s'apercevant de mon trouble, me dit, en me regardant froidement, que, plus d'une fois, il avait remarqué cette émotion dans les étrangers qui visitent l'Aracaeli.

« En descendant du Capitole, mon cicérone me fit traverser le Ghetto (quartier des juifs). Là, je ressentis une émotion toute différente; c'était de la pitié et de l'indignation. Quoi! me disais-je à la vue de ce spectacle de misère, est-ce donc là cette charité de Rome qu'on proclame si haut! Je frissonnais d'horreur et je me demandais si, pour avoir tué un seul homme il y a dix-huit siècles, un peuple tout entier méritait un traitement si barbare et des préventions si interminables!

« Je rendis compte à ma famille de ce que j'avais vu et senti. Je me souviens d'avoir écrit que j'aimais mieux être parmi les opprimés que dans le camp des oppresseurs. Je retournai au Capitole, où l'on se donnait beaucoup de mouvement à l'Aracaeli, pour une cérémonie du lendemain. Je m'enquis du but de tant de préparatifs. On me répondit qu'on disposait la cérémonie du baptême de deux juifs. Je ne saurais exprimer l'indignation qui me saisit à ces paroles; et quand mon guide me demanda si je voulais y assister : « Moi, » m'écriai-je, moi, assister à de pareilles infamies!

« Non, non, je ne pourrais m'empêcher de me précipiter sur les baptisants et sur les baptisés ! »

« Jamais de ma vie je n'avais été plus aigri contre le christianisme que depuis la vue du Ghetto. Je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes.

« Cependant j'avais des visites de congé à faire, et celle du baron de Bussières me revenait toujours à l'esprit comme une malencontreuse obligation que je m'étais gratuitement imposée. Très heureusement, je n'avais pas demandé son adresse, et cette circonstance me paraissait déterminante. J'étais enchanté d'avoir une excuse pour ne point effectuer ma promesse.

« C'était le 15 et j'allai retenir ma place aux voitures de Naples; mon départ est arrêté pour le 17, à trois heures du matin. Il me restait deux jours. Je les employai à de nouvelles courses. Mais, en sortant d'un magasin de librairie où j'avais vu quelques ouvrages sur Constantinople, je rencontre au Corso un domestique de M. de Bussières père; il me salue et m'aborde. Je lui demande l'adresse de M. Théodore de Bussières; il me répond avec l'accent alsacien : Piazza Nicosia, n° 38.

« Il me fallut donc, bon gré mal gré, faire cette visite, et cependant je résistai vingt fois encore. Enfin je me décide en traçant un p. p. c. sur ma carte.

« Je cherchais cette place Nicosia et, après bien des détours et circuits, j'arrive au n° 38. C'était précisément la porte à côté du bureau des diligences où j'avais pris ma place le même jour. J'avais fait bien du chemin pour arriver au point d'où j'étais parti; itinéraire de plus d'une existence humaine! Mais du même point où je me retrouvais alors, j'allais repartir encore une fois pour faire un tout autre chemin!

« Mon entrée chez M. de Bussières me causa de l'humeur; car le domestique, au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'introduisit

au salon. Je déguisai ma contrariété tant bien que mal sous les formes de sourire, et j'allai m'asseoir auprès de Mme la baronne de Bussières, qui se trouvait entourée de ses deux petites filles, gracieuses et douces comme les anges de Raphaël. La conversation, d'abord vague et légère, ne tarda point à se colorer de toute la passion avec laquelle je racontai mes impressions de Rome.

« Je regardais le baron de Bussières comme un dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser à propos de l'état des juifs romains. Cela me soulageait; mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussières me parla des grandeurs du catholicisme; je répondis par des ironies et des imputations que j'avais lues ou entendues si souvent; encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour Mme de Bussières et pour la foi des jeunes enfants qui jouaient à côté de nous. « Enfin, me dit M. de Bussières, puisque vous détestez la superstition et que vous professez des doctrines si libérales, puisque vous êtes un esprit fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente? — Quelle épreuve? — Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner. Voici : c'est une médaille de la Sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas? Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille. »

« La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puérile singularité. Je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en haussant les épaules; mais la pensée me vint que cette scène fournirait un délicieux chapitre à mes impressions de voyage, et je consentis à prendre la médaille comme une pièce de conviction que j'offrirais à ma fiancée.

« Aussitôt dit et aussitôt fait. On me passe la médaille au cou, non sans peine, car le nœud était trop court et le cordon ne passait pas. Enfin, à force de tirer, j'avais la médaille sur ma poitrine, et je m'écriais avec un éclat de rire : « Ah ! ah ! me voilà catholique, « apostolique et romain ! »

« C'était le démon qui prophétisait par ma bouche.

« M. de Bussières triomphait naïvement de sa victoire et voulut en remporter tous les avantages.

« Maintenant, me dit-il, il faut compléter l'épreuve. « Il s'agit de réciter matin et soir le *Memorare*, prière « très courte et très efficace, que saint Bernard adressa « à la Vierge Marie. — Qu'est-ce votre *Memorare*, « m'écriai-je ; laissons ces sottises ! » Car en ce moment, je sentais toute mon animosité se renouveler en moi. Le nom de saint Bernard me rappelait mon frère, qui avait écrit l'histoire de ce saint, ouvrage que je n'avais jamais voulu lire ; et ce souvenir éveillait, à son tour, tous mes ressentiments contre le prosélytisme et le jésuitisme et ceux que j'appelais tartufes et apostats.

« Je priai donc M. de Bussières d'en rester là ; et tout en me moquant de lui, je regrettais de n'avoir pas moi-même une prière hébraïque à lui offrir, pour que la partie fût égale ; mais je n'en avais point et n'en connaissais point.

« Cependant mon interlocuteur insista ; il me dit qu'en refusant de réciter cette courte prière, je rendais l'épreuve nulle et que je prouvais par cela même la réalité de l'obstination volontaire qu'on reproche aux juifs.

« Je ne voulus point attacher trop d'importance à la chose et je dis : « Soit, je vous promets de réciter cette « prière ; si elle ne me fait pas de bien, du moins ne « me fera-t-elle pas de mal ! » Et M. de Bussières alla la chercher en m'invitant à la copier. J'y consentis, à la

condition, lui répondis-je, « que je vous remettrai ma « copie et garderai votre original ». Ma pensée était d'enrichir mes notes de cette nouvelle pièce justificative.

« Nous étions donc parfaitement satisfaits l'un et l'autre; notre causerie en définitive m'avait paru bizarre et elle m'amusa. Nous nous séparâmes et j'allai passer la soirée au spectacle, où j'oubliai et la médaille et le *Memorare*. Mais, en rentrant chez moi, je trouvai un billet de M. de Bussièrès, qui était venu rendre ma visite et m'invitait à le revoir avant mon départ. J'avais à lui restituer son *Memorare*, et, devant partir le lendemain, je fis mes malles et mes préparatifs; puis je me mis à copier la prière, qui était conçue en ces propres termes :

« Souvenez-vous, ô très pieuse Vierge Marie, qu'on « n'a jamais ouï dire qu'aucun de ceux qui ont eu « recours à votre protection, imploré votre secours et « demandé votre suffrage ait été abandonné. Plein « d'une pareille confiance, je viens, ô Vierge des « vierges, me jeter entre vos bras, et, gémissant sous le « poids de mes péchés, je me prosterne à vos pieds. « O Mère du Verbe, ne dédaignez pas mes prières, « mais écoutez-les favorablement et daignez les exau-  
« cer. »

« J'avais copié machinalement ces paroles de saint Bernard sans presque aucune attention. J'étais fatigué; l'heure était avancée et j'avais besoin de prendre du repos.

« Le lendemain, 16 janvier, je fis signer mon passeport et achevai les dispositions du départ; mais, chemin faisant, je redisais sans cesse les paroles du *Memorare*. Comment donc, ô mon Dieu, ces paroles s'étaient-elles si vivement, si intimement emparées de mon esprit? Je ne pouvais m'en défendre; elles me revenaient sans cesse : je les répétais continuellement comme

des airs de musique qui vous poursuivent et vous impatientent et qu'on fredonne malgré soi, quelque effort qu'on fasse,

« Vers onze heures, je me rendis chez M. de Bussièrès pour lui rapporter son inextricable prière. Je lui parlai de mon voyage d'Orient et il me fournit d'excellents renseignements.

« Mais, s'écria-t-il tout à coup, il est étrange que  
« vous quittiez Rome dans un moment où tout le monde  
« vient assister aux pompes de Saint-Pierre. Peut-être  
« ne reviendrez-vous jamais et vous regretterez d'avoir  
« manqué une occasion que tant d'autres viennent chercher avec une si avide curiosité. »

« Je lui répondis que j'avais pris et payé ma place; que déjà j'en avais donné avis à ma famille; que des lettres m'attendaient à Palerme; qu'enfin il était trop tard pour changer mes dispositions et que décidément je partirai.

« Cependant, par une influence incompréhensible, je me décidai à prolonger mon séjour à Rome. J'accordais aux instances d'un homme que je connaissais à peine ce que j'avais obstinément refusé à mes amis et à mes camarades les plus intimes.

« Mon intention n'était pas de passer le carnaval à Rome; mais je voulais voir le Pape, et M. de Bussièrès m'avait assuré que je le verrais au premier jour à Saint-Pierre. Nous allâmes faire quelques courses ensemble. Nos conversations avaient pour objet tout ce qui frappait nos regards : tantôt un monument, tantôt un tableau, tantôt les mœurs du pays et à ces divers sujets se mêlèrent toujours les questions religieuses. M. de Bussièrès les amenait si naïvement, y insistait avec une ardeur si vive, que plus d'une fois, dans le secret de ma pensée, je me disais que, si quelque chose pouvait éloigner un homme de la religion, c'était l'in-



sistance même qu'on mettait à le convertir. Ma gaieté naturelle me portait à rire des choses les plus graves, et aux étincelles de mes plaisanteries se joignait le feu infernal des blasphèmes, auxquels je n'ose plus penser aujourd'hui, tellement j'en suis effrayé.

« Et cependant M. de Bussièrès, tout en m'exprimant sa douleur, demeurait calme et indulgent. Il me dit même une fois : « Malgré vos emportements, j'ai la conviction qu'un jour vous serez chrétien, car il y a en vous un fonds de droiture qui me rassure et me persuade que vous serez éclairé, dût pour cela le Seigneur vous envoyer un ange du ciel. »

« A la bonne heure, lui répondis-je, car autrement la chose serait difficile. »

« En passant devant la *Scala Santa*, M. de Bussièrès se prit d'enthousiasme. Il se leva dans sa voiture et, se découvrant la tête, il s'écria avec feu : « Salut ! saint escalier ! voici un pécheur qui vous montera un jour à genoux ! »

« Exprimer ce que produisit sur moi ce mouvement inattendu, cet honneur extraordinaire rendu à un escalier serait chose impossible. J'en riais comme d'une action tout à fait insensée.

« Ces promenades en voiture se renouvelèrent les deux jours suivants et durèrent une ou deux heures. Le mercredi 19, je vis encore M. de Bussièrès, mais il semblait triste et abattu. Je me retirai par discrétion, sans lui demander la cause de son chagrin. Je ne l'appris que le lendemain, à midi, dans l'église Saint-André-des-Frères.

« Je dus partir le 22, car j'avais de nouveau retenu ma place pour Naples. Les préoccupations de M. de Bussièrès avaient diminué son ardeur prosélytique, et je pensais qu'il avait oublié sa médaille miraculeuse, tandis que moi je murmurais toujours avec une incon-

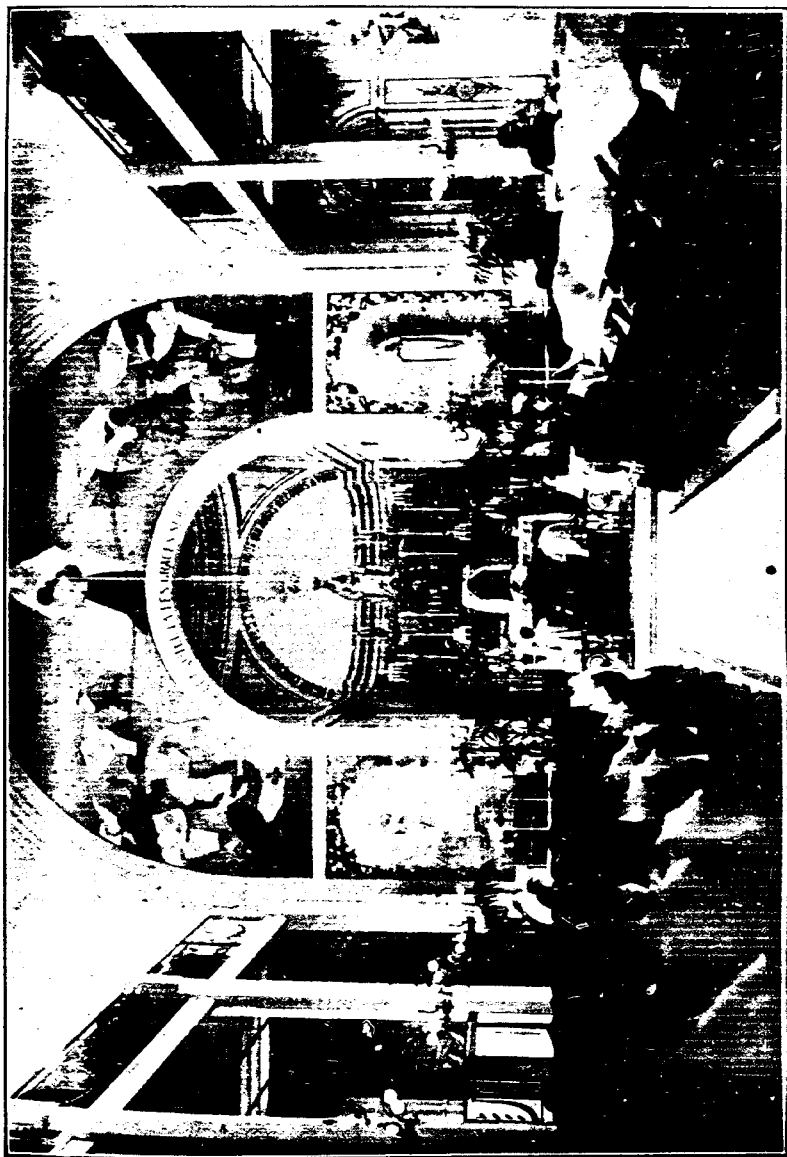
cevable impatience l'invocation perpétuelle de saint Bernard.

« Cependant, au milieu de la nuit du 19 au 20, je me réveillai en sursaut : je voyais, fixée devant moi, une grande croix noire d'une forme particulière et sans Christ. Je fis des efforts pour chasser cette image, mais je ne pouvais l'éviter, et je la retrouvais toujours devant moi, de quelque côté que je me tournasse. Je ne pourrais dire combien de temps dura cette lutte. Je me rendormis et, le lendemain, à mon réveil, je n'y pensais plus.

« Le jeudi 20 janvier, après avoir déjeuné à l'hôtel et porté moi-même mes lettres à la poste, j'allai chez mon ami Gustave, le piétiste, qui était revenu de la chasse, excursion qui l'avait éloigné pendant quelques jours. Il était fort étonné de me retrouver à Rome. Je lui en expliquai le motif : c'était l'envie de voir le Pape. « Mais je partirai sans le voir, lui dis-je, car il n'a pas assisté aux cérémonies de la Chaire de Saint Pierre, où l'on m'avait fait espérer qu'il se trouverait. »

« Gustave me consola ironiquement en me parlant d'une autre cérémonie tout à fait curieuse, qui devait avoir lieu, je crois, à Sainte-Marie-Majeure. Il s'agissait de la bénédiction des animaux. Et sur cela, assauts de calembours et de quolibets, tels qu'on peut se les figurer entre un juif et un protestant. Nous nous séparâmes vers onze heures, après nous être donné rendez-vous au lendemain.

« En sortant d'un café, je rencontre la voiture de M. Théodore de Bussièrès. Elle s'arrête et je suis invité à y monter pour une partie de promenade. Le temps était magnifique et j'acceptai avec plaisir. Mais M. de Bussièrès me demanda la permission de s'arrêter quelques minutes à l'église Saint-André-des-Frères, qui se trouvait presque à côté de nous, pour une commission



LA CHAPELLE DE L'APPARITION LE 1<sup>er</sup> MAI 1930.



COURONNE DE LA V.D.R.C.

qu'il avait à remplir; il me proposa de l'attendre dans la voiture; je préférerai sortir pour voir cette église. On y faisait des préparatifs funéraires et je m'informai du nom du défunt qui devait y recevoir les derniers honneurs. M. de Bussières me répondit : « C'est un de mes amis, le comte de la Ferronays; sa mort subite, » ajouta-t-il, est la cause de cette tristesse que vous avez dû remarquer en moi depuis deux jours. »

« M. de Bussières me quitta pour aller retenir une tribune, destinée à la famille du défunt. « Ne vous impatientez pas, me dit-il en montant au cloître, ce sera l'affaire de deux minutes. »

« L'église de Saint-André est petite, pauvre et déserte; je crois y avoir été à peu près seul; aucun objet d'art n'y attirait mon attention. Je promenai machinalement mes regards autour de moi, sans m'arrêter à aucune pensée; je me souviens seulement d'un chien noir, qui sautait et bondissait devant mes pas. Bientôt ce chien disparut, l'église tout entière disparut, je ne vis plus rien, ou plutôt, ô mon Dieu, je vis une seule chose.

« Comment serait-il possible d'en parler! Oh! non, la parole humaine ne doit point essayer d'exprimer ce qui est inexprimable; toute description, quelque sublime qu'elle puisse être, ne serait qu'une profanation de l'ineffable vérité. J'étais là, prosterné, baigné dans mes larmes, le cœur hors de moi-même, quand M. de Bussières me rappela à la vie.

« Je ne pouvais répondre à ses questions précipitées; mais enfin je saisis la médaille que j'avais laissée sur ma poitrine; je baisai avec effusion l'image de la Vierge, rayonnante de grâce. Oh! c'était bien elle!

« Je ne savais où j'étais; je ne savais si j'étais Alphonse ou un autre; j'éprouvais un si total change-

ment que je me croyais un autre moi-même. Je cherchais à me retrouver et je ne me retrouvais pas. La joie la plus ardente éclata au fond de mon âme; je ne pus parler; je ne voulus rien révéler; je sentais en moi quelque chose de solennel et de sacré qui me fit demander un prêtre. On m'y conduisit et ce n'est qu'après en avoir reçu l'ordre positif que je parlai, selon qu'il m'était possible, à genoux et le cœur tremblant.

« Le bandeau tomba de mes yeux, non pas un seul bandeau, mais toute la multitude de bandeaux qui m'avaient enveloppé disparurent successivement et rapidement, comme la neige et la boue et la glace sous l'action d'un brûlant soleil.

« Je sortais d'un tombeau, d'un abîme de ténèbres, et j'étais vivant, parfaitement vivant. Mais je pleurais, je voyais au fond de l'abîme les misères extrêmes d'où j'avais été tiré par une miséricorde infinie. Je pensais à mon frère avec une indicible joie; mais à mes larmes d'amour se mêlèrent des larmes de pitié. Et ma famille, ma fiancée, mes pauvres sœurs! Oh! déchirante anxiété! C'est à vous que je pensai, ô vous que j'aime! c'est à vous que je donnai mes premières prières! Ne lèverez-vous pas les yeux vers le Sauveur du monde, dont le sang a effacé le péché originel?

« En entrant à l'église, j'ignorais tout; en sortant, je voyais clair. Si on ne peut expliquer la lumière physique, comment pourrait-on expliquer la lumière qui au fond n'est que la vérité elle-même!

« Le monde n'était plus rien pour moi; les préventions contre le christianisme n'existaient plus; les préjugés de mon enfance n'avaient plus la moindre trace; l'amour de mon Dieu avait tellement pris la place de tout autre amour que ma fiancée elle-même m'apparaissait sous un nouveau point de vue. Je l'aimais comme on aimerait un objet que Dieu tient entre ses mains,

comme un don précieux qui fait aimer encore davantage le donateur.

« Je conjurai mon confesseur, le R. P. de Villefort, et M. de Bussières de garder un secret inviolable sur ce qui m'était arrivé. Je voulus m'ensevelir au couvent des Trappistes pour ne plus m'occuper que des choses éternelles ; et aussi, je l'avoue, je pensai que, dans ma famille et parmi mes amis, on me croirait fou, qu'on me tournerait en ridicule et qu'ainsi mieux vaudrait échapper entièrement au monde, à ses propos et à ses jugements.

« Cependant les supérieurs ecclésiastiques me montrèrent que le ridicule, les injures, les faux jugements faisaient partie du calice d'un vrai chrétien ; ils m'engagèrent à boire ce calice et m'avertirent que Jésus-Christ avait annoncé à ses disciples des souffrances, des tourments et des supplices. Ces graves paroles, loin de me décourager, enflammèrent ma joie intérieure ; je me sentais prêt à tout et je sollicitais vivement le baptême. On voulut le retarder. « Mais quoi ! m'écriai-je, « les juifs qui entendirent la prédication des Apôtres « furent immédiatement baptisés, et vous voulez « m'ajourner après que j'ai entendu la Reine des « Apôtres ! » Mes émotions, mes désirs véhéments, mes supplications touchèrent les hommes charitables qui m'avaient recueilli, et l'on me fit la promesse, à jamais bienheureuse, du baptême.

« J'étais entré au couvent des Pères jésuites pour vivre dans la retraite, sous la direction du R. P. de Villefort, qui nourrissait mon âme de tout ce que la parole divine a de plus suave et de plus onctueux. Tous les soirs, pendant ma retraite, le vénérable supérieur général des jésuites venait lui-même jusqu'à moi et versait dans mon âme un baume du Ciel. Il me disait quelques mots, et ces mots semblaient s'ouvrir et grandir

en moi à mesure que je les écoutais, et ils me remplissaient de joie, de lumière et de vie.

« Le 31 janvier arriva enfin. La Mère de mon Sauveur avait tout disposé d'avance, car elle avait fait venir là un prêtre français pour me parler ma langue maternelle au moment solennel du baptême : c'est M. Dupanloup, dont le souvenir se rattachera, toute ma vie, aux émotions les plus vives que j'aie éprouvées.

« Je ne rapporterai point les choses qui regardent mon baptême, ma confirmation et ma première communion, grâces ineffables que j'ai toutes reçues, en ce même jour, des mains de S. E. le cardinal Patrizzi, vicaire de Sa Sainteté. »

Ici se termine le récit de M. Ratisbonne.

Le cardinal Patrizzi forma un conseil d'enquête pour contrôler l'authenticité des faits qui avaient accompagné la conversion de Ratisbonne. Plusieurs témoins furent entendus et, après quelques mois, la sentence fut rendue.

« Au nom de Dieu. Ainsi soit-il.

« L'an de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ mil huit cent quarante-deux, de l'indiction romaine le quinzième, la douzième année du pontificat de N. S. P. le Pape Grégoire XVI, le troisième jour de juin.

« En présence de l'Eminentissime et Révérendissime seigneur Constantin, cardinal Patrizzi, Vicaire Général de Notre Saint-Père le Pape dans la ville de Rome, juge ordinaire de la cour romaine et de son ressort, a comparu le Révérendissime François Anivitti, promoteur fiscal près le tribunal du vicariat, spécialement délégué par l'Eminentissime et Révérendissime Cardinal Vicaire, à l'effet de rechercher et d'examiner les témoins relativement à la vérité et à l'authenticité de la merveilleuse conversion du judaïsme à la religion catholique qu'a obtenue, par l'intercession de la Bienheureuse



Vierge Marie, Alphonse-Marie Ratisbonne, de Strasbourg, âgé de vingt-huit ans, alors à Rome. Lequel promoteur déclare s'être appliqué à satisfaire, avec toute la sollicitude et le zèle dont il est capable, au devoir dont il a été chargé et qu'il a accepté avec empressement; il dit avoir soumis à un examen formel des témoins, au nombre de neuf, qui tous, juridiquement interpellés, ont montré, dans leur récit plein de sincérité, une unanimité merveilleuse en tout ce qui se rapporte soit à la substance du fait, soit aux résultats de cet admirable événement. C'est pourquoi il assure qu'il s'est convaincu qu'il ne reste rien à désirer pour reconnaître ici le caractère d'un véritable miracle. Toutefois il remet la décision complète de l'affaire à Son Eminence Révérendissime, qui, après avoir vu et examiné les actes, les interrogatoires et documents, daignera intervenir par un décret définitif, selon qu'elle le jugera expédient dans le Seigneur.

« En conséquence, après avoir entendu le rapport et pris connaissance du procès; vu les interrogatoires des témoins, leurs réponses et renseignements; les ayant considérés avec attention et maturité; après avoir recueilli les avis des théologiens et d'autres personnages pieux, suivant la forme indiquée par le concile de Trente (session 25, de l'invocation et de la vénération des saints, de leurs reliques et des saintes images), l'Eminentissime et Révérendissime Cardinal Vicaire de la ville a dit, prononcé et définitivement déclaré qu'il conste pleinement du vrai et insigne miracle opéré par le Dieu très bon et très grand, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, dans la conversion instantanée et parfaite d'Alphonse-Marie Ratisbonne du judaïsme. Et parce qu'il est honorable de révéler et de confesser les œuvres de Dieu (Tobie XII, 7), Son Eminence daigne permettre qu'à la plus grande

gloire de Dieu et pour accroître la dévotion des fidèles envers la bienheureuse Vierge Marie, la relation de ce miracle insigne puisse être imprimée et publiée, et qu'elle ait autorité.

« Donné au Palais de Son Eminentissime et Révérendissime Cardinal Vicaire de la ville et juge ordinaire, les jours, mois et an que dessus. »

Suivent les signatures du Cardinal Vicaire, du notaire député, de l'assesseur et du secrétaire.

Les pages nous manquent pour raconter ici les guérisons les plus éclatantes, les cas de préservation les plus curieux attribués au pouvoir de la médaille. Les lecteurs des *Annales* se souviennent encore, car nous en avons parlé il y a deux ans, de la protection accordée par la sainte Vierge au fameux polémiste Rochefort, alors que, se battant en duel, la balle de son adversaire vint s'aplatir sur la médaille miraculeuse cousue, à son insu, dans la ceinture de son pantalon.

## V. — LE CULTE

### I. — LES SANCTUAIRES

Nous ne pouvons passer en revue toutes les chapelles, toutes les églises dédiées à la Vierge de la Médaille Miraculeuse; le nombre en est trop grand. Contentons-nous de quatre sanctuaires, qui, pour différentes raisons, semblent mériter une mention spéciale.

*La chapelle de la rue du Bac d'abord.*

Ce qu'elle était en 1830, l'*Echo de la Maison-mère* nous le dit fort bien<sup>1</sup>, d'après les notes de la sœur Pincau, entrée en communauté l'année suivante et qui ne connut jamais jusqu'en 1899, année de sa mort,

1. Numéro d'août 1929.

d'autre maison que la maison-mère et d'autre office que la sacristie, où elle fut placée sous la direction de la sœur Dant, sacristine elle-même depuis l'année 1807.

Citons : « La chapelle n'avait qu'une seule nef, sans bas côtés. Vers le milieu, adossés au mur, à peu près à l'endroit où sont aujourd'hui les passages conduisant aux portes latérales, se trouvaient deux autels : celui de la Vierge, à droite en entrant; et en face, du côté de la chaire, celui de saint Vincent, sous lequel le corps du saint fut conservé de 1815 à 1830. Le sanctuaire était de plein pied; le mur du fond, un peu cintré, garni de trois tableaux : au milieu, le cœur seul de Notre-Seigneur, adoré par deux anges; de chaque côté, les tableaux de saint Michel et de l'Ange gardien. En avant, à l'endroit de l'autel de la Vierge Puissante, le tableau de saint Joseph; à gauche, celui de sainte Anne. Le maître-autel (qui se trouve maintenant dans la chapelle de saint Vincent) avançait au moins d'un mètre cinquante sur la place qu'il occupe actuellement. Au fond, par derrière, la porte de la sacristie; la table de la communion au-dessous de la lampe, qui n'a pas changé de place. L'autel se trouvait parfaitement éclairé par les ouvertures en arcades de droite et de gauche. Il n'y avait pas de coupole.

« Indépendamment de la grande porte d'entrée, qui existe encore aujourd'hui, on en voyait une plus petite à l'angle du même mur, côté de l'épître. Au-dessus du passage conduisant aux cuisines se trouvait une tribune, dite tribune de la Cloche, et, à droite en entrant, sur le couloir qui longeait la chapelle, il y en avait une autre, celle dont sœur Catherine Labouré a dit qu'elle avait entendu du côté de la tribune, le frou-frou d'une robe de soie.

« Le fauteuil de M. le directeur, avec son prie-Dieu, était placé près de la table de communion, contre le

mur, côté de l'Evangile. Les sœurs du séminaire n'avaient ni bancs ni chaises; le dimanche seulement, on mettait à leur disposition de petites banquettes. L'usage des bancs doit remonter vers 1837. »

La communauté se développant, il fallut agrandir la chapelle. En 1849, furent ajoutés les bas-côtés, en prenant, à droite, sur le corridor; à gauche, sur la cour Sainte-Marie. Le chœur s'étendit en arrière, englobant l'espace occupé jusque-là par la sacristie.

Depuis quelques années, M. Etienne et M. Aladel songeaient à « élever à l'Immaculée Marie un autel plus digne de sa bonté maternelle et de la reconnaissance de ses enfants. La Providence sembla elle-même coopérer à l'exécution : le gouvernement fit alors à la Communauté le don de deux magnifiques blocs de marbre blanc, en reconnaissance des soins donnés par les sœurs aux cholériques et à leurs orphelins ». L'un fut employé pour un nouveau maître-autel; l'autre, pour une magnifique statue de l'Immaculée. « L'ancien autel fut transporté dans la chapelle latérale, dédiée à saint Vincent, et le saint fondateur y fut représenté tenant ce cœur tout brûlant de l'amour de Dieu et des pauvres, dont la vision avait frappé sœur Catherine. Une statue en plâtre de l'Immaculée Conception fut provisoirement placée au-dessus du maître-autel, en attendant la statue de marbre, dont la pose, pour des causes diverses, ne se fit solennellement qu'en 1856<sup>1</sup>. »

L'autel de la Vierge Puissante ne date que de 1880. Ce fut le monument du cinquantenaire, monument cher au P. Fiat, qui avait, pour la Vierge au Globe, la plus tendre dévotion. « Vous serez heureux d'apprendre, écrivait-il dans une circulaire, que, sur le désir tant de fois exprimé par ma sœur Catherine Labouré, nous

1. Chevalier, *op. cit.*, p. 22-23.

avons érigé, à l'endroit même de l'Apparition, un autel commémoratif de cet événement. Le Saint-Père vient de l'enrichir à perpétuité de cent jours d'indulgence, en faveur de toutes les personnes qui s'y prosterneront pour prier aux intentions du Souverain Pontife. Au-dessus de cet autel, nous avons fait élever, avec l'approbation de l'Ordinaire, la statue de la sainte Vierge tenant le globe entre les mains et l'offrant à Dieu par de ferventes supplications. Nous avons cru qu'il y avait lieu de consacrer par un monument le souvenir de cette attitude si consolante et si instructive que la sainte Vierge avait daigné prendre devant cette fervente séminariste. »

La nouvelle statue de la Vierge, posée le 31 mai 1880, ne plut pas à tout le monde. Il y eut des protestations; elles furent si fortes, elles montèrent si haut que, par ordre supérieur, il fallut l'enlever de son piédestal et que même fut interdite toute image faite sur ce modèle (22 janvier 1881).

Le P. Fiat se soumit, mais sans se décourager. Trois ans après, Mgr Thiel, évêque de Costa-Rica, témoin de sa peine, lui promit de parler de son désir à Léon XIII. La Congrégation des Rites, moins sévère cette fois, autorisa les statues de la Vierge Puissante, mais après permission de l'Ordinaire et là seulement où ne serait pas exposée la statue de la Vierge de la médaille (16 novembre 1884). L'année suivante, après une supplique de la Mère Derieux, demandant « la faveur unique et exceptionnelle de placer l'image dans la chapelle privée de la rue du Bac », la *Virgo Potens* reparut au-dessus de l'autel qui lui était consacré, après plus de quatre ans d'absence.

A l'approche du centenaire des apparitions, on résolut de reconstruire la chapelle pour donner plus de place, plus d'air et de plus de visibilité. La vue des

personnes placées dans les bas-côtés était coupée par les seize colonnes qui soutenaient la voûte, colonnes larges et massives, vestige des murs latéraux primitifs. Impossible d'apercevoir le maître-autel et de suivre les cérémonies. La curiosité en souffrait sans doute, mais aussi la piété, car la piété a besoin d'un stimulant pour s'entretenir, comme l'organisme a besoin d'un foyer pour se réchauffer.

Pour arriver au résultat désiré, on pouvait conserver le sanctuaire, mais tout le reste devait être abattu. Les démolisseurs furent appelés; ils accumulèrent les ruines et sur ces ruines s'éleva la belle chapelle où l'on prie aujourd'hui.

Entre les deux chapelles, l'ancienne et la nouvelle, les points de ressemblance ne manquent pas : même cachet, même simplicité, mêmes dimensions. La seconde réalise sans aucun doute un progrès sur la première : voûte exhaussée jusqu'à la hauteur du toit; baies largement ouvertes; colonnes moins nombreuses, légères et élancées. Du côté de la cour Sainte-Marie, deux nouvelles tribunes font le pendant de celles du Sacré-Cœur et du « Chemin de fer ». Les tribunes du fond, à savoir celle des chanteuses, celle de l'orgue et la petite tribune aménagée au-dessus pour les jours d'affluence, sont vraiment dignes de la chapelle.

Hélas ! il a fallu demander un sacrifice pénible aux sœurs des lingeries; elles ont dû déménager et se transporter au-dessus du secrétariat; et aussi aux cadettes et aux anciennes, qui ont perdu la plus grande partie de leurs tribunes. Les sœurs malades trouvent place maintenant dans le prolongement de la tribune des chanteuses, à droite et à gauche; elles n'y sont pas mal, mais il en coûte toujours de changer ses habitudes.

Au bas, une seconde porte d'entrée s'ouvre pour les fidèles, à droite de la porte principale.

Les pèlerins qui viendront visiter, cette année, la chapelle de la rue du Bac pourront, sans grande fatigue, pousser de là jusqu'à *celle de la rue Oudinot*.

Après sa conversion, M. Alphonse Ratisbonne vint à Paris se réconcilier avec son frère Théodore, prêtre habitué de Notre-Dame-des-Victoires et aumônier de la Providence.

Tous les matins, il assistait à la messe de ce dernier et communiait de sa main. Un jour, tandis que Théodore accomplissait un acte de son ministère, Alphonse revint seul dans leur appartement pour continuer à écrire le récit de sa conversion, que lui avait demandé M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires.

Au bout d'un instant, une voix intérieure, qu'il prit pour celle de la Sainte Vierge, lui dit : « Qu'as-tu fait pour me prouver ta reconnaissance ? Fais bâtir un ex-voto en mémoire du miracle de Saint-André. » De saisissement, la plume s'était échappée de ses doigts ; il ne la ramassa point, prit son chapeau et revint à la Providence.

Sur le seuil de la porte, il retrouva son frère, qui lui demanda : « Que reviens-tu faire ici ? » Alphonse raconta ce qui venait de lui arriver. Son frère lui ouvrit ses bras en disant : « Je ne voulais pas t'influencer, mais j'avoue que tu combles le plus cher de mes vœux. Allons trouver la Mère Madeleine. »

Tous deux avaient eu simultanément la pensée de faire construire à l'orphelinat la chapelle demandée par Marie. « Je n'ai pas eu une minute d'hésitation sur l'endroit choisi par la Sainte Vierge pour la place de l'ex-voto », déclarait M. Alphonse ; et de fait, la sainte Vierge a prouvé, depuis, que ce sanctuaire était sien en accordant des grâces de choix aux personnes qui viennent y réciter avec confiance le *Memorare*.

Quittons maintenant Paris ; prenons le train qui se-

dirige dans la direction de Bayonne et arrêtons-nous à *Dax*. Là aussi, une belle chapelle nous rappelle la Vierge de la Médaille. En 1845, quelques missionnaires s'établissaient dans cette ville. Le 21 novembre, M. Etienne bénissait leur petite chapelle. « Il était alors, dira plus tard M. Fiat, sous la douce impression d'une manifestation céleste : l'apparition de la médaille miraculeuse, dont avait été favorisée une de ses filles bien-aimées. C'est en mémoire de cet événement, jusqu'alors caché et confié à sa discrétion, que le bon Père Etienne bénissait la chapelle. »

Il la mit sous la protection de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, en souvenir des faveurs signalées que Dieu, depuis quinze ans environ, accordait à la petite Compagnie, par l'intercession de Marie.

Lorsque, le 27 septembre 1881, Notre-Dame du Pouy devint maison de formation, la chapelle des missionnaires ne répondit plus aux besoins. Pendant des années, on fut gêné entre ces murs resserrés; les cérémoniaires gémissaient de l'étroitesse du chœur, où les cérémonies ne pouvaient se dérouler avec l'ampleur qui convient. On pria, on sema des médailles, et la Vierge Immaculée manifesta une fois de plus son pouvoir.

Quand Léon XIII eut accordé le couronnement de la Vierge de la rue du Bac, le P. Fiat fit appel à la générosité des Filles de la Charité pour offrir à la Reine du ciel et de la terre une magnifique couronne. « Au cas où les recettes excéderaient les dépenses à faire, ajoutait-il, ma pensée est d'employer le surplus pour aider à la reconstruction de la chapelle de notre maison de Dax, qui fut la première dédiée à l'Immaculée-Conception par M. Etienne et M. Aladel. »

Il y eut le surplus espéré et un surplus considérable.

Le 17 novembre 1897, le P. Fiat posait enfin la première pierre de la future chapelle. Il rayonnait de



bonheur. « C'est la Vierge qui nous réunit aujourd'hui, s'écriait-il; c'est pour célébrer ses bienfaits; c'est pour en perpétuer la mémoire que nous posons la première pierre de ce monument... Ce sera le monument du couronnement de la Vierge de la Médaille miraculeuse. » Et dans la cavité de la pierre, il scella une médaille miraculeuse, ainsi que divers documents, entre autres le Bref par lequel Léon XIII ordonnait le couronnement de la Vierge Immaculée.

La bénédiction de la chapelle eut lieu le 1<sup>er</sup> mars 1899. Une belle statue de la Vierge attendait sa couronne. Un orfèvre de Paris en avait préparé une sur le modèle de celle de la rue du Bac. Le jour où le P. Fiat la déposa lui-même sur le front de Marie fut certainement un des plus beaux de sa vie <sup>1</sup>.

La Vierge miraculeuse est encore honorée *en Alsace*; elle y opère des merveilles, et — le croirait-on? — c'est surtout dans les parties protestantes de cette province que pénètre la dévotion à Marie Immaculée.

On dirait, à voir l'insistance avec laquelle le clergé alsacien répand la médaille miraculeuse dans le pays de Sarre-Union et de Drulingen, que la Sainte Vierge prépare de nombreuses conversions parmi nos frères séparés.

Le point de départ ou plutôt le centre de rayonnement de ce mouvement, qui déjà se dessine et promet de prendre une ampleur inattendue, est le pèlerinage de *Notre-Dame de Kirchberg*, inauguré solennellement le 8 septembre 1929. Le sanctuaire, d'origine très ancienne, domine toujours la contrée « l'Alsace bossue », laquelle, depuis les premiers temps de la Réforme, a été l'apanage incontesté du protestantisme.

Hors de France, c'est *Madrid* qui semble venir au

1. Voir *les Rayons*, 1925, p. 363.

premier rang pour le culte de la médaille. Une superbe église, placée sous la direction des prêtres de la Mission, y est dédiée à la Vierge de la Médaille miraculeuse. Commencée en 1900 et inaugurée en juin 1904, elle reçut, par bref du 28 juillet 1923, le titre de basilique et fut proclamée centre liturgique des associations de la Vierge miraculeuse établies en Espagne. A la suite de cette décision pontificale, des travaux furent entrepris pour donner à la nouvelle basilique un maître-autel et un rétable dignes d'elle. La cérémonie d'inauguration de cet autel coïncida avec les fêtes du troisième centenaire de la fondation de la Mission par saint Vincent (avril 1925).

Chaque jour, des messes sont célébrées dans l'église : de cinq heures du matin à onze heures, sur semaine ; à midi, les dimanches et fêtes. En 1929, le nombre des communions est monté à 190 200. Plusieurs associations y tiennent leurs réunions. Les plus importantes par le nombre sont celles des chevaliers de la Vierge Miraculeuse, des dames de la Charité et des Enfants de Marie, qui comptent respectivement 800, 3 000 et 700 membres.

Le sanctuaire attire des foules nombreuses, est le théâtre de fêtes grandioses, retentit tous les jours de louanges adressées à Marie Immaculée. La foi espagnole y donne libre cours à ses pieuses effusions. Elle considère avec raison que sont vraies de la Sainte Vierge ces paroles appliquées au Saint Sacrement de nos autels par la liturgie :

*Quantum potes tantum aude,  
Quia major omni laude,  
Nec laudare sufficis.*

## 2. — LES FÊTES

Les premières fêtes solennelles en l'honneur de la

Vierge de la Médaille miraculeuse furent célébrées en 1880, à l'occasion du cinquantième anniversaire des apparitions. Par un heureux hasard, le 27 novembre coïncidait, cette année-là comme en 1830, avec la veille du premier dimanche de l'Avent.

Léon XIII, répondant à une supplique du P. Fiat, accorda, le 9 juillet, une indulgence plénière à toute personne qui visiterait, le 27 novembre, une église ou chapelle des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, aux conditions ordinaires; et une indulgence de cent jours pour toute visite qui aurait lieu entre le 28 novembre et le 28 décembre inclusivement; de plus, tout prêtre y célébrant était autorisé à dire la messe de l'Immaculée Conception.

Ce fut grande fête, le 27 novembre, dans les églises et chapelles privilégiées. La Turquie, la Perse, la Chine, l'Abyssinie participèrent à la joie commune. A Rome, l'église de la Mission fut honorée par la présence de plusieurs cardinaux.

La modeste chapelle de la rue du Bac fut, plus que toutes les autres, à l'honneur. Mgr Richard, coadjuteur de Paris, chanta la messe et prononça une homélie. L'après-midi, après les vêpres, présidées par le P. Fiat, instruction et salut. Au départ, les missionnaires eurent peine à traverser la foule qui se pressait dans la cour d'entrée, attendant le moment de pénétrer dans la chapelle.

Même affluence le 28 et les jours suivants; on voyait défiler des associations pieuses, des confréries, des pensionnats; on remarqua parmi les pieux pèlerins les cordonniers de la confrérie de saint Crépin, le séminaire des Irlandais, celui d'Issy. Il y eut des conversions et des guérisons. A aucune époque, la Vierge de la Médaille n'avait multiplié les faits extraordinaires avec une égale profusion.

Les pèlerinages prirent fin le 18 décembre; on eut

toutes les peines du monde, les jours suivants, à interdire l'entrée de la chapelle aux pèlerins, car les pèlerins venaient toujours, suppliant qu'on fit une exception pour eux<sup>1</sup>.

L'appétit vient en mangeant, dit le proverbe. Mis en goût par ce premier succès, le P. Fiat songea qu'une fête annuelle serait plus digne de la médaille qu'une fête tous les demi-siècles. Des confrères, des sœurs lui disaient ou lui écrivaient leur étonnement de voir qu'un événement comme l'apparition de la médaille miraculeuse n'était pas commémoré par un office particulier. Ces réflexions ravivaient son désir.

M. Milon, secrétaire général, alla voir, de sa part, le cardinal Richard pour lui soumettre sa pensée. « Oui, répondit l'archevêque, il faudrait traiter cette affaire-là avec le procureur de votre Congrégation. Je prendrai votre office pour le diocèse. Il faudrait rédiger un petit mémoire. »

La Sacrée Congrégation des Rites avait alors à sa tête un jésuite très dévot à la médaille, le cardinal Aloisi-Masella, qui gémissait en lui-même du délaissement dans lequel on laissait cet instrument de grâces et de miracles. L'occasion était favorable; il était bon d'en profiter.

La supplique partit pour Rome. Le P. Fiat demandait à Sa Sainteté de remettre l'examen de l'affaire à la Sacrée Congrégation des Rites, laquelle prendrait connaissance des documents authentiques qui établissent nettement l'origine d'un si grand événement, en vue de la concession aux enfants de saint Vincent d'une fête solennelle, avec office et messe propres, sous le rite double de seconde classe, en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Immaculée de la Médaille Miraculeuse. La

<sup>1</sup>. Chevalier, *op. cit.*, p. 407 et suiv.

Sacrée Congrégation donna, le 10 juillet 1894, une réponse favorable et chargea le cardinal ponent, c'est-à-dire son Préfet lui-même, et le promoteur de la Foi de présenter une nouvelle rédaction de l'office et de la messe.

Cette rédaction fut bientôt prête. Léon XIII l'approuva le 23 juillet et autorisa, pour être célébrée le 27 novembre, la fête de la Manifestation de l'Immaculée Vierge Marie de la Médaille Miraculeuse, sous le rite double de deuxième classe pour la Congrégation de la Mission, et double majeur pour les diocèses ou les familles religieuses qui voudraient l'adopter<sup>1</sup>.

A l'annonce de la décision du 10, le P. Fiat, débordant de joie, s'était hâté de remercier le cardinal Masella. L'éminent Préfet des Rites lui répondit le 25 :

« Votre si bienveillante lettre du 14 exagère trop les petits services qu'il m'a été donné de rendre à la très méritante Congrégation de saint Vincent de Paul, confiée à vos soins paternels. On vous aura cependant fait connaître que j'ai dû me plaindre du retard qu'on a mis à demander une grâce si juste, et de l'excessive discrétion qui faisait demander si peu. Il est vraiment très rare qu'un cardinal Relateur propose d'accorder plus qu'on ne demande. Mais la proposition était si juste qu'on l'a accueillie avec la plus grande faveur. Bientôt le nouveau schéma de l'office et de la messe de la Manifestation de la Vierge Immaculée au titre de la Médaille Miraculeuse sera signé; et non seulement votre Congrégation s'en réjouira, mais elle sera imitée par beaucoup de diocèses. Le rite seulement sera différent. L'humble fille de la Charité nous avait annoncé le dogme qui allait être défini, comme la petite paysanne de Lourdes nous en a fait connaître les effets sur la France et sur le monde. Et c'est moi aussi qui ai eu le bonheur de

1. Chevalier, *op. cit.*, p. 9; voir aussi p. 414 et suiv.

faire approuver l'office et la messe de l'Apparition de Lourdes.

« Je rappelle ceci pour montrer, mon très Révérend M. le Supérieur général, que c'est moi plutôt qui dois vous remercier, comme je vous remercie de tout mon cœur, de m'avoir procuré ce bonheur, dont je me réjouirai pendant toute ma vie. »

Dans une lettre à M. Miel, visiteur de la province du Portugal, il s'exprimait beaucoup plus fortement sur la négligence apportée jusqu'à ce jour à demander des faveurs liturgiques et autres pour la médaille. « Comment! disait-il, voilà soixante-quatre ans que la Vierge Immaculée a daigné se montrer à son humble servante sœur Catherine Labouré, que la médaille, effet de ces apparitions, fait des prodiges innombrables dans les cinq parties du monde, dont l'un des plus éclatants est arrivé à Rome même, il y a plus de quarante ans, prodige constaté par un procès rigoureux fait ici; et l'origine de tout cela est à peine connue et point du tout célébrée liturgiquement! Et ce fut cependant l'annonce de la définition du cher dogme, comme l'apparition de Lourdes en fut la confirmation : tout cela en France! »

Et là-dessus le cardinal prend à partie M. Aladel, qui n'aurait pas dû attendre six ans pour soumettre l'examen des apparitions à l'archevêché de Paris; le promoteur diocésain, qui s'est contenté d'une enquête par trop incomplète et n'a même pas obligé la voyante à comparaître; le P. Fiat lui-même, qui, avec une modestie excessive, a demandé la fête et l'office de *Sacro Numismate*. « Si le procès de Paris avait été régulier, ajoute-t-il, on aurait pu dire, comme pour Lourdes : *in festo Apparitionis*. Mais la chose est la même. On avait presque peur, grâce à M. Aladel, de nommer cette sainte fille Labouré..., morte depuis dix-huit ans, sans que l'on s'en soit jamais occupé. Eh bien! moi je l'ai

fait nommer dans l'office, comme Bernadette a été nommée dans celui de l'Apparition de Lourdes. Tout a été approuvé, et demain on imprimera l'office et la messe.

« Je remercie de tout mon cœur le bon Dieu et la très sainte Vierge Immaculée de m'avoir accordé le bonheur de travailler d'abord pour l'office de Lourdes, maintenant pour celui de la Manifestation relative à la Médaille. »

Le cardinal Masella continua de seconder les pieuses ambitions du P. Fiat. Grâce à lui, celui-ci obtint une série de concessions, qu'une circulaire porta, le 15 novembre 1894, à la connaissance des deux communautés : « 1° Faculté aux missionnaires et aux Filles de la Charité de célébrer chaque année la fête de la Manifestation dans l'église paroissiale ou dans une autre, suivant l'opportunité, et à tous les prêtres qui célèbrent ce jour-là dans cette église d'y dire la messe propre de la fête. — 2° Faculté, pour toutes les maisons de missionnaires et de Filles de la Charité, de renvoyer la solennité de la Manifestation de la Médaille miraculeuse à un autre jour libre, après le 27 novembre. — 3° En cette année 1894, faculté, pour tous les prêtres, de dire la messe propre de la fête, pendant trois jours consécutifs non empêchés, partout où se célébrera le Triduum. Ces trois jours peuvent être pris soit avant, soit après le 27 novembre, selon que l'exigera le bien spirituel des populations. Sont exceptés, pour la messe solennelle, les jours doubles de 1<sup>re</sup> classe, le premier dimanche de l'Avent et les autres fêtes de la sainte Vierge; pour la messe basse, les jours doubles de 2<sup>e</sup> classe. »

Suit un 4° : « Indulgence plénière à gagner une fois le jour pour tous les fidèles qui, s'étant confessés et ayant communie, visiteront l'église dans laquelle les missionnaires ou les Filles de la Charité célébreront le

Triduum de la Manifestation », quelle que soit cette église et même si la fête se célèbre un autre jour que le 27 novembre. De plus, trois cents jours d'indulgences étaient accordés, pour une durée de sept ans, sept fois le jour, aux prêtres de la Mission et aux Filles de la Charité qui réciteraient, le cœur contrit, l'invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

Le P. Fiat ne parle pas dans sa circulaire d'une autre faveur, qu'il appréciait, pourtant beaucoup. Dom Pothier, qui a pris, on le sait, une part si importante à la restauration du chant grégorien, avait lui-même noté l'office de la Médaille. « Je suis heureux, écrivait-il à Paris le 3 octobre, de pouvoir vous envoyer aujourd'hui l'office noté de la Médaille miraculeuse et de vous montrer, en cela du moins, ma bonne volonté et le désir que j'ai de répondre, *pro modulo meo*, à la demande que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'aurais voulu en même temps répondre à la grandeur du sujet. Les prédicateurs se plaignent de ne pouvoir parler dignement de Marie; qui osera croire qu'il l'a chantée dignement! Heureusement, c'est la Mère de miséricorde; elle sourit de nos audaces et accueille avec bienveillance ce que nous balbutions en son honneur. *Dignare me laudare te, Virgo sacrata...* Une fois les premières difficultés vaincues, ce n'est plus qu'un jeu : ces mélodies sont si naturelles qu'elles se gravent vite dans la mémoire; elles ne demandent plus bientôt que de se laisser aller à ce qu'exprime le texte, avec lequel elles se fondent et s'identifient. »

L'imprimerie des Bénédictins de Solesmes se chargea de l'impression de l'office.

Quand il s'agissait de sa Vierge préférée, le P. Fiat était un homme de désirs. Il écrivit aussi à Dom Fromage, le continuateur de Dom Guéranger, pour lui



demander de réserver une place à la Manifestation dans l'*Année liturgique*, et à sa lettre il joignit un numéro des *Annales* pour donner les matériaux du travail.

Dom Fromage lui répondit : « Quoique de bien loin encore, il est possible de prévoir qu'on ne pourra trouver meilleure conclusion pour le dernier volume de l'*Année liturgique*. Veuillez demander et faire demander par vos chers saints, temps et forces pour le continuateur. »

Chaque jour, le P. Fiat se demandait : « Que puis-je faire encore pour la Médaille miraculeuse ? » Lui, que le cardinal Masella avait trouvé d'une excessive modestie, il ne connaissait plus maintenant que des audaces. Le succès l'avait grisé, dans le bon sens du mot. Il osera beaucoup, mais ceux qu'il voudra faire agir n'auront pas tous la complaisance du Préfet des Rites. Il espérait, dans son admirable candeur, que l'épiscopat catholique se lèverait tout entier pour demander l'adoption de la nouvelle fête. Les lettres pressantes qui furent envoyées partout pour recueillir des signatures, provoquèrent 417 adhésions. Il y eut, en Belgique, unanimité pour le refus.

Le P. Fiat avait trop de confiance en la bonté de Marie pour se laisser décourager par un demi-échec. Au soir de l'inoubliable journée du 27 novembre 1894, le cardinal Richard revit le P. Fiat, le congratula de la beauté des fêtes et ajouta : « Et maintenant il faut attendre d'autres solennités... celles du couronnement. » Le P. Fiat sourit et répondit d'un geste qui semblait signifier : « C'est trop beau et c'est trop loin ! » « Trop beau ! oh ! non, dira plus tard l'archevêque de Paris racontant ce trait devant les sœurs, ce n'était pas trop beau, car la Vierge Immaculée la mérite, certes, cette gloire ; ce ne devait pas être trop loin non plus, car vos prières et votre zèle, mes sœurs, devaient hâter ces joies ;

elles étaient dues, il me semble, à la consolation du Père et de sa famille; elles étaient dues comme une récompense à votre amour et à votre foi. »

Le P. Fiat laissa s'écouler l'année 1895. Le 11 février 1896, la nouvelle supplique était signée et partait pour Rome<sup>1</sup>. On attendit un an la décision.

Le 2 mars 1897, Léon XIII adressait au cardinal Richard, archevêque de Paris, un Bref lui conférant le pouvoir de couronner en son nom la statue de la maison-mère des sœurs. Le Pape accède aux vœux du P. Fiat pour trois motifs : le souvenir de la merveilleuse Manifestation à Catherine Labouré; les nombreuses grâces obtenues par la médaille; enfin « les mérites de toute la famille de saint Vincent de Paul, qui, s'inspirant des exemples de son fondateur et Père, et excitée par le zèle ardent de la charité, consacre tous ses soins au soulagement des âmes et des corps. »

Le Bref accordait une indulgence plénière à tous les fidèles qui, confessés et communies, visiteraient dévotement, le jour du couronnement ou l'un des sept jours suivants, la chapelle des Filles de la Charité et prieraient devant la statue de la Vierge Immaculée pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extinction des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de la Sainte Eglise<sup>2</sup>.

Le cardinal Richard choisit, pour la solennité, le 26 juillet, jour octave de la fête de saint Vincent de Paul. « Après le couronnement, dit-il dans un mandement adressé à ses diocésains<sup>3</sup>, nous chanterons pontificalement la messe votive de l'Apparition de la Médaille miraculeuse. Ce même jour, tous les prêtres,

1. *Annales*, 1897, p. 342.

2. *Annales*, 1897, p. 161.

3. *Annales*, 1897, p. 455.

dans le diocèse de Paris, ajouteront à la messe les oraisons de la fête de l'Apparition. »

Le P. Fiat flétrissait souvent avec une éloquence vigoureuse les manquements à la pauvreté; mais, quand il pensait à la couronne de Marie, c'était un autre homme : il voyait beau et riche. De pieuses personnes l'aidèrent de leurs libéralités; certaines lui donnèrent des diamants et des perles de prix. Les Filles de la Charité surtout contribuèrent aux dépenses. Ce fut M. Mellerio que l'on choisit pour l'exécution du joyau.

La couronne est un chef-d'œuvre de proportion et de grâce, au double point de vue de la beauté matérielle et de la beauté supérieure des idées qu'elle renferme et des symboles qu'elle exprime. Pas un émail, pas une pierre de couleur ne vient troubler sa blancheur; rien que des perles et des brillants. « L'or et les diamants y sont heureusement juxtaposés et pour ainsi dire fondus. Les blancheurs du platine s'y harmonisent délicatement avec les flammes de l'or ciselé. Mais ce n'est pas là qu'est le principal mérite de cette belle œuvre d'art. Il faut s'élever plus haut : *altius*.

« De la réalité, qui est belle, il faut s'élancer jusqu'au symbolisme, qui est plus beau.

« La couronne se compose, à ce point de vue, de trois éléments distincts qui s'étagent l'un au-dessus de l'autre et qui sont, en partant du bas : le bandeau, les étoiles, les lis.

« Le bandeau exprime le règne humain dans ses rapports avec la Vierge miraculeuse; les étoiles symbolisent les chœurs angéliques, qui louent éternellement la Mère de Dieu; les lis représentent Marie elle-même, qui domine le monde humain et le monde angélique, les hommes et les anges. Telle est l'idée générale qui a présidé à l'ordonnance de toute la couronne.

« Le bandeau paraît compliqué, mais ce n'est là

qu'une apparence. Ces violettes, ces pâquerettes, ces roses, ces feuillages d'oliviers et de chênes, qui transforment cette base de la couronne en un véritable jardin, toutes ces fleurs et toutes ces feuilles sont l'emblème des vertus auxquelles doivent aspirer les enfants de saint Vincent. La violette, c'est l'humilité; la pâquerette, la simplicité; la rose, la charité; sans parler de l'olivier qui exprime la douceur, et du chêne, qui donne l'idée de la force. Dans cet aimable éparpillement végétal, il y a plus que des fleurs, il y a des symboles, il y a des idées.

« Nous n'en avons pas fini avec le symbolisme du bandeau. Après avoir exprimé des idées, il va interpréter des faits, et c'est à quoi sont destinés neuf charmants médaillons, entourés de ces diamants qui projettent d'agréables rayons. Ces médaillons sont historiques. Là, au centre, à la place d'honneur, est l'effigie de la médaille miraculeuse; puis, à droite et à gauche, les images augustes du fondateur saint Vincent de Paul et de la vénérable Louise de Marillac; puis encore l'apparition de la Vierge Immaculée à la sœur Catherine Labouré; le portrait du bienheureux martyr Jean-Gabriel Perboyre et enfin cette conversion d'Alphonse Ratisbonne qui a jadis rempli de joie tous les cœurs catholiques. Les médaillons, plus humblement placés, comme cachés derrière la tête de la statue, ne doivent pas cependant être oubliés : c'est le revers de la Médaille miraculeuse; c'est le cachet de cette noble Congrégation de la Mission qui a porté le nom de Jésus-Christ à toutes les extrémités de notre monde; c'est le sceau de la Compagnie de ces Filles de la Charité qui enseignent Dieu à tant de milliers d'enfants et sont penchées sur le lit de tant de milliers de malades.

« Mais ce n'est pas tout. Au milieu de ce jardin symbolique et de tous ces médaillons historiques, se déroule

gracieusement un ruban, où étincelle en lettres d'or la fameuse invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous ! » Ce ne sont que quelques mots, mais ces quelques mots sont une prière, et voilà ce qui donne soudain plus d'éloquence et plus de grandeur à tous ces faits, comme à tous ces symboles. Nous nous sentons monter au ciel et nous atteignons la région du monde angélique.

« Les étoiles, tel est le second élément de la couronne, et nous avons dit plus haut qu'elles figurent les neuf chœurs des anges. La science moderne nous apprend que les étoiles sont des mondes, peut-être habités, et il y a là de quoi étonner l'entendement humain ; mais, dans un autre ordre d'idées, la théologie nous donne sur les anges de plus hauts enseignements. Chaque ange, d'après certains docteurs, compose une espèce à lui seul, et tous les Pères nous apprennent que les anges sont merveilleusement étagés les uns au-dessus des autres... Tous louent et magnifient la Vierge... Ils sont au-dessous d'elle... Elle les domine d'une hauteur qui est incommensurable. C'est elle, c'est cette Vierge immaculée, c'est notre Mère à tous qui est symbolisée par les lis de diamants, au sommet de la couronne... Ainsi s'achève le triple symbolisme de ce beau diadème : l'humanité, les anges, Marie. Plus haut, il n'y a que Dieu<sup>1</sup>. »

Rien ne manquait à la fête : ni la qualité des pèlerins, toutes les visitatrices de France et des pays voisins étaient venues ; ni la magnificence des décorations. La journée fut bien remplie : messe basse, à cinq heures, par le P. Fiat. A huit heures, souhaits de bienvenue adressés au cardinal par M. le Supérieur général ; réponse du cardinal, couronnement, messe pontificale, homélie,

1. *Annales*, 1897, p. 511 et suiv.

chant d'une cantate, télégramme au Saint-Père, bénédiction de la communauté par le cardinal, réunion des sœurs à la chambre de communauté pour entendre le P. Fiat et recevoir de sa main une belle photogravure. L'après-midi, à deux heures et demie, vêpres chantées par Mgr Reynaud, vicaire apostolique du Tché-Kiang, discours de Mgr Pagis, évêque de Verdun, salut, procession dans les allées du grand jardin, avec la statue couronnée, portée sur un brancard richement orné.

La fête eut son octave; les pèlerinages succédaient aux pèlerinages, les saluts aux saluts. Une série d'instructions fut donnée par M. Sabatié, prêtre de la Mission. Que ne pouvons-nous énumérer ici les grâces obtenues par l'intercession de Marie, à l'occasion de ces solennités : grâces intérieures et mêmes grâces corporelles ! Elles furent nombreuses. La médaille miraculeuse justifia une fois de plus le nom sous lequel elle est connue <sup>1</sup>.

## VI. — ICONOGRAPHIE

Les fidèles qui, une vingtaine d'années avant la grande Révolution, entraient dans l'église de Saint-Sulpice et s'agenouillaient devant la chapelle de la Sainte Vierge, avaient sous leurs yeux une élégante statue en argent, haute de 2 mètres environ, enrichie de pierres précieuses, conforme au modèle demandé à Edme Bouchardon, sculpteur du roi <sup>2</sup>. Dans un élan de louable générosité, plusieurs nobles familles de la paroisse avaient donné leur vaisselle d'argent pour exécuter cette œuvre d'art. De là le nom assez prosaïque de Notre-Dame de la Vaisselle, sous lequel la Vierge était connue.

1. *Annales*, 1897, p. 462 et suiv.

2. Bibl. nat., cab. des Estampes, œuvres de Bouchardon.

Un tableau de Chevalier, peinture en trompe-l'œil de la statue de Bouchardon, fut transporté, vers 1776, dans la chapelle des Orphelines, rue du Vieux-Colombier, depuis maison-mère des Filles de la Charité, aujourd'hui caserne des pompiers.

En 1835, l'abbé Le Guillou, prêtre du diocèse de Quimper, fit dessiner et graver par Jean Pourvoyeur la Vierge de Bouchardon; ce fut sur le même modèle, peut-être sur cette gravure que travailla, la même année, le peintre Lecerf, chargé par M. Aladel de peindre le tableau de l'apparition conservé, aujourd'hui encore, au séminaire de la rue du Bac, dans la salle des conférences.

Au moment de peindre le voile, le peintre hésitait; quelle couleur lui donner? Il interrogea M. Aladel. Celui-ci écrivit à sœur Catherine. « Tout en paraissant vouloir la prévenir contre les illusions du démon, il lui demandait de nouveau sous quel aspect la Sainte Vierge s'était montrée à elle. » Sœur Catherine répondit : « Pour le moment, mon Père, il me serait impossible de me souvenir de tout ce que j'ai vu; une seule particularité me reste : c'est que le voile de la Sainte Vierge était couleur blanc aurore. »

C'était justement ce détail que M. Aladel désirait connaître.

Quand la toile fut mise en place, curieux de connaître l'appréciation de sœur Catherine, il fit en sorte de la rencontrer un jour, comme par hasard, devant le tableau <sup>1</sup>.

Le tableau du séminaire était le premier. L'église de Saint-Gervais à Paris eut le sien deux ans après. Nous lisons dans *l'Ami de la Religion*, n° du 22 août 1837 : « On vient de placer dans l'église Saint-Gervais un

1. Chevalier, *op. cit.*, p. 25.

tableau de la Sainte Vierge semblable à la médaille dite miraculeuse, qui s'est si fort répandue depuis quelques années et que M. l'archevêque, dans son mandement du 15 décembre, a recommandé de porter, après avoir parlé de ses effets extraordinaires. Ce tableau, peint par M. Vibert, a quatre pieds de hauteur et reproduit exactement la médaille. L'exécution a été suivie par l'ecclésiastique qui connaît les détails de l'apparition à l'occasion de laquelle la médaille a été gravée. On y a rendu fidèlement la pose de la sainte Vierge. Ce tableau a été placé, le 14 août, dans la chapelle de sainte Anne, mère de Marie. M. le curé de Saint-Gervais a fait la bénédiction du tableau le matin et a célébré la messe dans la même chapelle, après quoi on a chanté le *Sub tuum*. Il a prononcé ensuite de l'autel quelques paroles de piété pour exciter la dévotion envers Marie. »

Signalons encore le tableau peint par le frère François, tableau exposé à la maison-mère des prêtres de la Mission, dans la petite pièce qui se trouve derrière la salle d'oraison. Une note, qui semble être de M. Chinchon, nous dit à son sujet : « Le tableau dont cette photographie est la copie a été fait par notre cher frère François une douzaine d'années après les apparitions de la Très Sainte Vierge à notre chère Sœur Catherine Labouré. La signature d'abord en fait foi<sup>1</sup>... Il fit ce tableau pour la chapelle de notre église, sur les données de M. Aladel et d'après les indications précises de notre chère sœur Catherine, alors à la maison d'Enghien. Je le sais pertinemment. Et c'est devant ce tableau que M. Aladel avait la dévotion de dire chaque jour la sainte messe, jusqu'au jour où il fut nommé directeur des sœurs... A son confesseur d'Enghien, pendant vingt-quatre ans, plus d'une fois ma sœur Catherine dit

1. Il y a ici quelque confusion, car le tableau ne porte pas de signature.



avec une certaine insistance que la Sainte Vierge n'avait pas été représentée sur la médaille miraculeuse absolument comme elle l'avait vue. Le confesseur la rassurait en lui disant que M. Aladel avait fait reproduire la Sainte Vierge le mieux qu'il était possible sur une médaille, et que la preuve que le bon Dieu avait approuvé et béni cette reproduction, c'est que cette médaille ainsi frappée était devenue la médaille miraculeuse, que d'innombrables faveurs spirituelles et miracles avaient été opérés par son moyen; que, d'ailleurs, c'était sous cette forme que la Sainte Vierge s'était montrée à M. Ratisbonne à Rome. Mais, d'après les explications que lui a données ma sœur Catherine, son confesseur peut affirmer que c'est le tableau du frère François qui reproduit de plus près et le plus exactement l'attitude où elle a vu la Sainte Vierge dans l'apparition principale, celle d'après laquelle a été frappée la Médaille Miraculeuse. »

Les tableaux dont nous venons de parler représentent la Vierge aux bras étendus, celle de la médaille.

Le second type, celui de la Vierge puissante, ne s'est répandu que plus tard. La première reproduction fut commandée par M. Aladel en 1841 à Letaille, éditeur de Paris; c'est un dessin, petit format. « On a conservé, écrit M. Chevalier, la note portant les indications données par M. Aladel, exactement conformes à celles de la sœur, excepté le manteau bleu. Mais M. Aladel, peu satisfait de cette tentative, qui n'exprimait que confusément l'ensemble de l'apparition et son cachet particulier, s'en tint au modèle connu. »

Sœur Dufès tenta un nouvel essai. L'image n'avait pas réussi; elle pensa sans doute qu'une statue serait plus facile. Interrogée pour savoir s'il fallait mettre le serpent sous les pieds de l'Immaculée, sœur Catherine répondit : « Oui, il y avait un serpent d'une couleur

verdâtre, avec des taches jaunes. » Elle recommanda aussi que le globe posé dans les mains de la Vierge fût surmonté d'une petite croix; que ses traits ne fussent ni trop jeunes, ni trop souriants, mais d'une gravité mêlée de tristesse, qui disparaissait, durant la vision, ajoute la sœur, lorsque le visage s'illuminait des clartés radieuses de l'amour, surtout à l'instant de sa prière. L'essai réussit assez bien; néanmoins la teinte des vêtements, la clarté céleste du visage, les rayons restaient toujours une impossibilité pour l'art; aussi, tout en se déclarant satisfaite, l'expression, le ton de la bonne sœur révélaient assez l'impuissance des efforts humains à retracer son céleste modèle<sup>1</sup>. »

Après la mort de sœur Catherine, le P. Fiat s'adressa de nouveau à un artiste, et l'on eut la statue qui domina l'autel de la Vierge puissante, dans la chapelle de la rue du Bac, jusqu'en l'année 1929. La statue actuelle, en beau marbre, est l'œuvre du grand sculpteur Maxime Real del Sarte. Elle a été bénie, ainsi que celle de saint Vincent, le 27 avril 1930, par S. E. le cardinal Verdier, archevêque de Paris.

## VII. — ASSOCIATIONS

Les congrégations d'Enfants de Marie étaient connues bien avant M. Aladel. Il y en avait dans les collèges des Pères jésuites et dans les pensionnats des Dames du Sacré-Cœur. La décision prise par ces dernières en 1832 de recruter des associées jusque parmi les dames du monde contribua grandement au développement d'une œuvre si utile.

Puisque l'institution portait partout ses fruits, pourquoi ne pas en faire bénéficier les internats des Filles

1. Chevalier, *op. cit.*, p. 82-83.

de la Charité? La question fut posée et résolue par l'affirmative avant 1830.

La Providence de la rue Oudinot, fondée en 1820, eut, dès l'origine de la maison, son association d'Enfants de Marie, fondée par le curé de la paroisse, M. Desgenettes. Et ce ne fut pas probablement un cas unique. A lire M. Chevalier<sup>1</sup>, on serait porté à croire que, dans les internats de Saint-Médard et de la Madeleine, fonctionna une semblable institution aux environs de 1830.

A quelque temps de là, une transformation s'opéra, ou plutôt un nouveau type d'association fut créé. Elle eut son centre directeur à la maison-mère de la rue de Sèvres, s'appela « Association des Enfants de Marie en l'honneur de l'Immaculée Conception », la médaille devint l'insigne de ses membres, un rite spécial fut établi pour les admissions, et les groupements particuliers furent inscrits, au fur et à mesure qu'ils se constituaient, dans un registre conservé à la maison-mère de la rue du Bac.

Beaune et Sainte-Eulalie de Bordeaux ouvrent la liste; la fondation est de 1840. Viennent ensuite Saint-Flour (1841), Mainsat, petite localité de la Creuse (1842), Bazas et Albi (1844), Le Mans, Rennes, Aurillac et Aubusson (1845). Paris paraît pour la première fois le 16 décembre 1845, avec Saint-Louis-en-l'Île, bientôt suivi de Saint-Roch, Saint-Vincent-de-Paul et Saint-Paul (1846).

L'association, tout d'abord limitée aux internes, vit s'élargir ses cadres en 1846 pour recevoir les jeunes filles externes<sup>2</sup>.

Elle n'avait alors qu'un caractère privé. Au cours

1. *Op. cit.*, p. 341.

2. Chevalier, *op. cit.*, p. 340-341.

d'un voyage qu'il entreprit à Rome en 1847, le P. Etienne entretint le Saint-Père de ses avantages spirituels et obtint, le 20 juin, sa reconnaissance officielle. Elle s'appellerait Association de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge, serait établie dans les écoles de jeunes filles dirigées par les Filles de la Charité, jouirait de toutes les indulgences attachées à l'institution similaire des Pères jésuites et serait sous la direction du supérieur général de la Mission<sup>1</sup>.

Mais pourquoi les jeunes filles des écoles seulement? Pourquoi pas les jeunes écoliers des Filles de la Charité et des prêtres de la Mission? Pourquoi pas aussi les jeunes filles qui ne fréquentaient ni les écoles ni les ouvroirs? L'association fut étendue à la première catégorie par rescrit du 19 juillet 1850; à la seconde, par rescrit du 19 septembre 1876.

Rien n'était changé touchant son siège, qui restait fixé aux maisons des Filles de la Charité, sauf bien entendu les groupements de garçons élevés par les missionnaires. Les persécutions religieuses montrèrent les inconvénients de cette dépendance. La fermeture d'une maison de sœurs entraînait de plein droit la dissolution de l'association qui lui était rattachée; et si une mesure générale interdisait les écoles tenues par des religieuses, ou même chassait tous les congréganistes du pays, les ruines s'ajoutaient aux ruines; c'était, par voie de conséquence, la disparition totale des Enfants de Marie. Rome comprit qu'il fallait éviter ce malheur. Un Bref attribua aux associations du Mexique, le 2 août 1897, les mêmes privilèges que si les Filles de la Charité, à l'ombre desquelles elles étaient nées et avaient grandi, s'y trouvaient toujours; et le 29 août 1903, la Sacrée

1. Chevalier, *op. cit.*, p. 341-342; *Manuel des Enfants de Marie à l'usage des Associations établies chez les Filles de la Charité*. Nouv. éd. Paris, 1926. In-12, p. 15.

Congrégation des Indulgences autorisa, pour la France, le transfert des associations à l'église paroissiale ou à une autre maison de sœurs, du consentement de l'Ordinaire <sup>1</sup>.

L'œuvre avait besoin d'une organisation; M. Aladel-la lui donna. La médaille et le cordon bleu furent choisis comme insignes. En 1848, parut un manuel qui mettait sous les yeux des associés leurs règlements, leurs privilèges et leurs obligations, manuel vite épuisé, souvent réédité et complété en 1897 par un directoire <sup>2</sup>.

Il ne faudrait pas croire que, du fait de la reconnaissance officielle du 20 juin 1847, toutes les associations d'Enfants de Marie établies dans les maisons des Filles de la Charité appartenaient au nouveau groupement; une nouvelle érection devenait nécessaire, au moins pour celles qui s'étaient constituées d'après l'ancien type. On mit du temps à reconnaître cette nécessité.

La Providence de la rue Oudinot, si proche pourtant de la rue de Sèvres et de la rue du Bac, attendit au 17 août 1860. La cérémonie fut présidée par M. Etienne lui-même.

« M. Etienne, lisons-nous dans le procès-verbal de la séance, fit une touchante allocution, dans laquelle il manifesta sa joie d'ériger canoniquement l'association des Enfants de Marie, dans la maison de la Providence, où, depuis quarante ans, existait une association fondée par le respectable M. Desgenettes, de si chère et vénérée mémoire, et qui, bien qu'elle ait produit beaucoup de fruit dans les âmes, n'avait pas reçu de sanction canonique et se trouvait par là restreinte aux

1. *Manuel*, p. 15 et suiv.

2. *Directoire des Associations d'Enfants de Marie Immaculée*, à l'usage des directeurs et directrices de ces Associations, par un prêtre de la Mission. Paris, 1897. In-8.

seules enfants de la maison et privée des nombreuses indulgences accordées aux associations que le Souverain Pontife daigne approuver. Les anciennes Enfants de Marie ne changent pas de nom; seulement par cette érection canonique, elles se trouvent tout à coup enrichies; elles peuvent puiser dans le trésor inépuisable des indulgences ouvert par le chef suprême de l'Eglise, le vicaire de Jésus-Christ en terre; elles ont part à toutes les bonnes œuvres et à tous les mérites de tant de milliers d'âmes répandues dans le monde entier et qui se sont enrôlées sous la bannière de l'Immaculée Reine du ciel, en qualité d'Enfants de Marie. »

Pour les jeunes filles surtout, il n'est pas de meilleure œuvre de protection et de préservation, tant au point de vue moral que religieux. C'est en se groupant qu'on se garde. Les réunions, les fêtes, les allocutions, la lecture des bulletins spéciaux, tout cela entretient dans l'âme une atmosphère de piété, qui, en attachant à Dieu, détourne du mal. Que de touchants exemples d'actes de vertu, poussés parfois jusqu'à l'héroïsme, on pourrait recueillir dans les annales des Enfants de Marie!

Voici ce qu'écrivait à toutes les Enfants de Marie, en 1897, le directeur de l'Association :

« Les jeunes filles qui ont le bonheur de porter le beau titre d'Enfants de Marie ne se contentent pas de s'appliquer à leur propre sanctification par la pratique des vertus chrétiennes et la fidélité aux exercices spirituels qui entretiennent leur piété, elles se livrent encore à des œuvres de charité et de zèle qui exercent une heureuse influence soit parmi leurs compagnes, soit dans les différentes classes de la société, comme le soin des pauvres et des malades, l'instruction religieuse des enfants, la préparation à la première communion, l'entretien des églises et chapelles, l'apostolat de la prière, les œuvres catholiques de la Propagation de la Foi, de

la Sainte-Enfance, de Saint-François-de-Sales, du  
denier de Saint-Pierre...

« Du reste, la meilleure preuve de la piété véritable et de la ferveur qui animent les Enfants de Marie Immaculée, et des bénédictions que Dieu leur accorde, c'est le grand nombre de vocations religieuses qui se produisent parmi elles : on en compte environ 20 000 pour les différents Ordres ou Communautés religieuses ; c'est la vie édifiante que mènent celles qui s'établissent dans le monde ; c'est la mort pieuse, on peut même dire sainte, de beaucoup d'associées que Dieu rappelle à lui dans la fleur de leur jeunesse. Des fruits aussi excellents montrent bien que l'arbre qui les porte a été planté par la main de Dieu et qu'il est arrosé des eaux de la grâce. »

Eloges mérités certes aujourd'hui comme alors. Mais rien de plus flatteur, pour les Enfants de Marie, que le Bref par lequel Léon XIII leur accordait une indulgence plénière, le 21 mai 1897, à l'occasion de leur cinquantenaire, vu, disait-il, « les grands et nombreux avantages spirituels procurés aux familles et à la société civile par cette pieuse association, qui se distingue autant par la piété que par la charité <sup>1</sup> ».

Le congrès marial tenu à Rome en 1904 vota « un témoignage d'approbation et d'admiration pour les associations d'Enfants de Marie Immaculée établies chez les Filles de la Charité et qui sont si utiles à la jeunesse féminine ». Elles furent nommées entre la Prima-Primaria, dont le siège est chez les Pères jésuites de Rome, et la Primaria de Sainte-Agnès, dirigée par les chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran.

Après trente ans d'existence, c'est-à-dire à la fin de

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1897, p. 358; Chevalier, *op. cit.*, p. 339.

l'année 1877, les associations, au nombre de 1 200 environ, dont près de 700 externes ou mixtes, groupaient 80 000 membres<sup>1</sup>. Elles étaient 2 122 au début de l'année 1925 avec 150 000 jeunes filles<sup>2</sup>.

Une autre association dédiée à la Vierge de la Médaille naquit en Pologne dans les premières années du vingtième siècle et fut reconnue officiellement, le 3 juin 1905, par Pie X, qui lui accorda les indulgences et privilèges dont jouissait la Société de l'Immaculée Conception de la Bienheureuse Vierge Marie<sup>3</sup>.

Sous sa forme actuelle, elle date du jour où lui fut octroyée par Rome sa charte constitutive : 8 juillet 1909<sup>4</sup>.

Son nom officiel est : *Association de la Sainte Médaille en l'honneur de l'Immaculée Conception*. On l'appelle communément : *Association de la Médaille Miraculeuse*.

Elle a pour fin : honorer Marie conçue sans péché en travaillant à sa propre perfection et au salut des âmes.

A sa tête se trouve, avec le titre de directeur général, le supérieur général de la Congrégation de la Mission. C'est lui qui érige les associations particulières, établit les règlements, donne les pouvoirs. Il nomme des directeurs nationaux là où il le juge à propos. Les Ordinaires respectifs désignent le directeur diocésain et les directeurs locaux.

Le trésor spirituel de l'association comprend les pri-

1. Chavalier, *op. cit.*, p. 340 et suiv.

2. *Manuel*, p. 18.

3. *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1909, p. 316.

4. *Acta Apostolica Sedis*, t. I, p. 669; *les Rayons*, 1919, p. 40 et suiv.; 1920, p. 360 et suiv.; p. 419 et suiv.; 1921, p. 60 et suiv.; p. 111 et suiv.; p. 117 et suiv.; p. 261 et suiv.; p. 338 et suiv.; p. 403 et suiv. Ce bref ne fait que répéter, avec quelques modifications de pure forme, un rescrit du 16 décembre 1906. (Cf. *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1909, p. 316.)



vilèges de l'association du scapulaire bleu et les indulgences attachées aux fêtes de la Congrégation de la Mission; l'Espagne a, de plus, quelques indulgences spéciales<sup>1</sup>.

L'assoziee doit porter, suspendue au cou, la médaille miraculeuse, bénite et imposée suivant le rite habituel. Nulle obligation d'écrire les noms sur un registre; Rome en a dispensé.

Comme fête principale, le 27 novembre, jour de la Manifestation.

Comme pratique, l'invocation souvent répétée : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous. »

A la différence de l'association des Enfants de Marie, celle de la Médaille admet des membres isolés et des groupements sans aucun lien d'attache avec les maisons des Filles de la Charité.

Il y a place, au sein des associations particulières, pour les initiatives individuelles, car le cadre commun fixé par la charte du 8 juillet est très large.

Dans certaines, on a établi quatre sections : les petits pages de l'Immaculée, tous enfants du petit catéchisme ou du catéchisme de première communion; les chevaliers de la Très Sainte Vierge, choisis parmi les jeunes filles de l'Association des Saints-Anges; les officiers de la Reine du ciel, recrutés parmi les Enfants de Marie, aspirantes ou associées; enfin les zélatrices ou garde d'honneur du Cœur Immaculé de Marie, qui prennent une part active aux œuvres de charité.

Le page a sa feuille, le chevalier son feuillet, l'officier et la zélatrice leur carnet. Et sur cette feuille, sur ce feuillet, sur ce carnet, un petit questionnaire, variable suivant la catégorie, attend un chiffre pour toute

1. *Les Rayons*, 1921, p. 111 et suiv.

réponse; chiffre qui donne, chaque jour, le nombre des prières bien faites, des sacrifices, des actions offertes à Dieu, des actes d'obéissance, des communions, des dizaines de chapelet, des actes d'apostolat, des actes de dévouement à la maison, des heures de garde, etc.

C'est parmi les zélatrices que sont choisis les croisés zélateurs, dont la mission est d'introduire le règne de Marie dans les familles. Ils ont à leur disposition un blason, tableau richement encadré, sur lequel sont représentées les deux faces de la médaille. Ce blason, porté dans une demeure, y reste une quinzaine de jours. Il circule ainsi, dans les mêmes conditions, de foyer en foyer, par les soins du croisé. Le nombre des familles que celui-ci a recrutées vient-il à dépasser la douzaine, un autre croisé en prend la moitié, et chacun, armé de son blason, cherche à étendre son groupement par de nouvelles adhésions<sup>1</sup>.

Ces procédés ingénieux sont portés à la connaissance des associés par l'organe officiel des Enfants de Marie : *les Rayons*, revue d'informations, de doctrine et de pratique.

Revue d'informations d'abord. Survient-il un fait saillant dans la grande famille des Enfants de Marie : association nouvellement érigée, anniversaire, fête jubilaire ou autre, congrès, journée mariale, mort édifiante d'une zélatrice, chaque associée l'apprend par la lecture des *Rayons*.

Revue de doctrine aussi. Qui a lu *les Rayons* n'a pas besoin d'ouvrir un livre de théologie pour étudier le traité de la mariologie; *les Rayons* lui ont tout dit en des articles d'une précision remarquable et d'une orthodoxie parfaite. Et si l'on veut se reposer un instant après avoir réfléchi sur les pages les plus profondes, on

1. *Les Rayons*, 1924, p. 182 et suiv.

a, pour se délasser, de délicieux poèmes sur Marie. Ne nous donnera-t-on pas un jour, réunies en un gracieux opuscule, l'ensemble des poésies publiées dans *les Rayons*?

*Les Rayons* tendent surtout à être une revue pratique. Ils apprennent à se sanctifier par les retraites fermées, à s'instruire par les cercles d'études, à soulager et consoler les malades par l'œuvre admirable des *Louisettes*. Ils parlent des syndicats, de l'œuvre des livrets, de celle des foyers et en général de toutes celles qui peuvent procurer aux Enfants de Marie profit spirituel et même matériel.

Des Enfants de Marie *les Rayons* veulent faire des apôtres : apôtres dans l'ordre religieux, apôtres aussi dans l'ordre social. Edifier, instruire, stimuler, telle est la triple fin qu'ils poursuivent ; et la semence qu'ils jettent, abondante et serrée, tombe dans des cœurs généreux et fructifie au centuple.

## VIII. — BIBLIOGRAPHIE

### I. — LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

#### 1. HISTOIRE

ALADEL. *Notice historique sur l'origine et les effets de la Médaille Miraculeuse*. 8 éditions : août 1834, octobre 1834, 20 novembre 1834, 20 mars 1835, 1<sup>re</sup> juin 1835, mars 1836, juin 1837, 1842.

Cet ouvrage a été traduit en italien (*Racconto storico su l'origine e gli effetti della nuova Medaglia detta miracolosa*, Naples, 1836, in-18) ; et en espagnol (*Noticia histórica sobre el origen y los efectos de la nueva medalla*).

CHEVALIER. *La Médaille Miraculeuse, Origine, Histoire, Diffusion*. Paris, 1878, in-8. Nouvelles éditions en 1881 et 1895. M. Chevalier donne son ouvrage comme une édition de celui de M. Aladel. C'est trop de modestie. Les deux ouvrages diffèrent trop l'un de l'autre pour que le second puisse être con-

sidéré comme une nouvelle édition du premier. Sur 410 pages, 167 seulement sont communes et toutes regardent les grâces obtenues. La vie de sœur Catherine et le récit des visions, c'est-à-dire la partie principale, appartiennent en propre à M. Chevalier. Nous ne pensons pas que M. Aladel aurait approuvé tout ce qu'écrivit son successeur.

L'ouvrage de M. Chevalier a été traduit en plusieurs langues : en espagnol (par M. Nieto, *Sor Catalina Labouré y La Medalla Milagrosa*, 3<sup>e</sup> édition. Madrid, 1902, in-8) ; en castillan (par Eladio Alvarez, *Medalla Milagrosa*, Madrid, 1885, in-12 ; 2<sup>e</sup> édition en 1906) ; en italien (par Alexandre Bartolini, *la Divozione alla Medaglia miracolosa*, Gênes, 1884, in-18) ; en portugais (par Francisco d'Azeredo Teixeira d'Aguilar, Conde de Samodães, *A Medalha miraculosa, sua origem, historia, diffusao e resultados*, Porto, 1884, in-8) ; en anglais (par une dame, vers 1880) ; en allemand ; en polonais.

Un prêtre de la Mission. *La Médaille Miraculeuse, son origine, son histoire et biographie de la sœur Catherine Labouré*, édition populaire, Paris, Adolphe Josse, s.d. (probablement 1882). Seconde édition sans date (probablement 1891).

*Histoire de la Médaille Miraculeuse pour enfants*. Dessins de A. Desc. Paris, 1929.

*La Médaille Miraculeuse*. Aoste, 1908, in-8.

*La Médaille Miraculeuse*. Abbeville, Paillart, 1894.

Cet ouvrage a été traduit : en italien (*La Medalla Miraculosa*) ; en espagnol (*La Medalla Milagrosa*, Madrid, in-18) ; en portugais (*A Medalha Milagrosa*) ; en anglais (*The Miraculous Medal*) ; en hollandais (par sœur Wouters, *De Wonderdadige Medaille*, Susteren, s. d. [1904], in-32).

Joseph-Marie ANGELI. *La Médaille*. Abbeville, Paillart (1900), in-18. Nouv. édition en 1930.

J.-M. ANGELI. *La Médaille Miraculeuse en exemples*. Paris, Lethielleux, 1910, in-8.

J. M. ANGELI. *La Médaille Miraculeuse*. Paris et Lille, in-8.

J.-M. ANGELI. *Les Rayons d'or de la Médaille Miraculeuse*. Abbeville, Paillart, in-8. Traduit en polonais (*Złote promieni e Cudownego Medalika*. Cracovie, 1911, in-32 ; 2<sup>e</sup> édition en 1929).

*Notice historique sur la Médaille de l'Immaculée Conception dite Miraculeuse*. Liège, Kersten, 1835.

Alfred MILON. *Notice sur la Médaille Miraculeuse*. (Extrait

des *Annales de la Congrégation de la Mission.*) 1898.

*La fête de la Manifestation de l'Immaculée Vierge de la Médaille Miraculeuse. Notice historique sur la Médaille Miraculeuse.* Paris, 1894, in-8.

Alfred MILON. *Le Couronnement de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse le 26 juillet 1897.* Paris, 1897, in-18. (Extrait en partie des *Annales*, 1897).

*La Medaglia miracolosa.* Turin, 1911, in-12.

BARTOLINI. *La Medaglia Miracolosa.* Cagliari, 1904, in-18.

Philippe TRUCCO. *La Medaglia Miracolosa.* Casale, 1929, in-8.

Joseph FERRO. *La Medaglia Miracolosa.* Casale, 1939.

Angelo CAMPANALE. *La Medaglia Miracolosa nella storia e nella teologia cattolica.* Turin, 1928, in-8.

*Maria Immacolata nell'anno giubilare cinquantesimo dall'apparizione della Medaglia Miracolosa.* Modène, 1880.

BARTOLINI. *La Medaglia Miracolosa e i soldati italiani.* Chieri.

Celestino MOSO. *Historia de la Medalla Milagrosa y de Sor Catalina Labouré.* 2 éditions.

*La Medalla Milagrosa.* Lima, 1890.

UN PRÊTRE DE LA MISSION. *La Medalla Milagrosa.* Barcelone, 1882, in-18.

UN PRÊTRE DE LA MISSION. *A Medalha Milagrosa sua Origem e Historia. Biographia de Irma Catharina Labouré.* Rio-de-Janeiro, 1879.

Antoine JOX. *La Médaille Miraculeuse* (en allemand). Munster, 1896.

*Cudowny Medalik.* Cracovie, 1895.

Joseph ALOUAN. *Notice historique sur la Médaille Miraculeuse.* Beyrouth (en arabe). Beyrouth, in-18.

Joseph ALOUAN. *Le Centenaire de l'Apparition de la Médaille Miraculeuse à la Vénérable sœur Catherine Labouré, 1830-1930* (en arabe). Beyrouth, 1930, in-8.

Edmond CRAPEZ. *La Vénérable Catherine Labouré.* (Collection : *Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1910. 11 éditions in-12.

Cet ouvrage a été traduit en allemand, anglais (Emmitsburg, 1918, in-8), espagnol, italien, polonais.

UN PRÊTRE DE LA MISSION. *Notice sur sœur Catherine Labouré.* Paris, 1902, in-12.

Joseph-Marie ANGELI. *Vertus de la Vénérable servante de*

*Dieu, sœur Catherine Labouré.* Abbeville, Paillart, 1908, in-32.

Joseph BOUCARD. *Sœur Catherine Labouré et la Médaille Miraculeuse.* Tours, Mame, 1898.

*La privilegiata di Maria : Suor Caterina Labouré.* (Collection : Caritas). Plaisance, collège Alberoni, 1929, in-8.

Baron Th. de BUSSIÈRES. *Conversion de Marie-Alphonse Ratisbonne.* Nouvelle édition, Paris, 1912.

## 2. DÉVOTION

Abbé LE GUILLOU. *Le livre de Marie conçue sans péché pour implorer son assistance en portant sur soi la médaille dite Miraculeuse.* Paris, 1835, in-18. 2<sup>e</sup> édition, 1835, in-32.

Edouard MOTT. *Croisade libératrice contre le démon et ses suppôts par la Médaille Miraculeuse.* Lille, 1909, in-8.

HUGUET. *La Médaille Miraculeuse et les espérances de l'Eglise.* Saint-Dizier, 1880, in-8.

Lucien POUX. *Les deux cœurs de la Médaille Miraculeuse.* Tarbes, 1918.

*Le diadème de Marie ou les douze étoiles de la Médaille Miraculeuse.* Abbeville, Paillart, s. d.

UN PRÊTRE DE LA MISSION. *Souvenir du Congrès marial de Rome (décembre 1904). Manifestation de la Vierge Immaculée en 1830. Ses conséquences religieuses et sociales.* Paris, Lecoffre, 1906, in-8.

Fr. BIONDELLI. *La Medaglia Miracolosa nuova ancora di speranza pel secolo XX.* Rome, Desclée, 1899, in-18. Cet ouvrage a été traduit en allemand par M. Heger (Graz, 1902, in-18).

Ernest CASSINARI. *Il Manualino della Medaglia Miracolosa.* Rome, 1930.

UN PRÊTRE DE LA MISSION. *La Medaglia Miracolosa breve ed edificante ricordo per le Figlie di Maria di Firenze.* Toscana, Italia e Sicilia, Modène, 1882.

Julio SANCHEZ. *La mediación universal de Maria y la Medalla Milagrosa.*

Antonio VALLCENDAERA. *La Medalla Milagrosa de la Purísima Concepción. Oraciones para pedir diferentes gracias a Maria Santísima sin pecado concebida.* Barcelone, 1841. 2<sup>e</sup> édition en 1844.

Miguel GUTIERREZ. *La Medalla Milagrosa y el Credo*

(Treinta lecturas para la visita domiciliaria). Madrid, 1926, in-8.

Hilario ORZANCO. *Invocaciones a la Virgen Milagrosa*. Madrid, 1928.

Faustino ARNAD. *Devocionario de la Medalla Milagrosa*. 4 éditions.

*De Wonderbare Medaille der Ombevelekte Ontvangenis van Maria*. Rotterdam, 1921.

Abbé LE GUILLOU. *Mois de Marie* sur le plan du petit ouvrage italien du P. Lalonia, avec nouvelles prières pour la messe, choix de pieuses prières et sept cantiques inédits. Paris, 1834, in-32. L'auteur publie, p. 317-320, une lettre de M. Aladel, racontant l'apparition de la médaille à peu près telle qu'elle est racontée dans la *Notice historique*. 2 éditions en 1835.

Joseph-Marie ANGELL. *Le mois de la Vierge Immaculée de la Médaille Miraculeuse*. Abbeville, s. d., in-32.

Hilario ORZANCO. *Mes de la Virgen Milagrosa*. Madrid, 1916. 4 éditions.

Hilario ORZANCO. *Mes de Mayo a la Virgen de la Medalla Milagrosa*. Saragosse, 1916.

Abbé LE GUILLOU. *Neuvaine à la Sainte Vierge*, précédée d'une notice historique sur les origines et les effets de la Médaille Miraculeuse. Amiens, 1834, in-32. 2 éditions en 1837.

*Considérations et prières pour chaque jour d'une neuvaine à la Vierge de la Médaille Miraculeuse*. Madrid.

François VILANOVA. *La Immaculada Virgen de la Medalla Milagrosa y su novena*. Barcelone, 1907, in-32.

*Novena en honor de la Immaculada Virgen Maria Ilmada de la Medalla Milagrosa*. Montevideo, 1913.

*Novena a La Virgen Immaculada bajo el título de la Medalla Milagrosa*. Madrid, 1905, in-18.

*Neuvaine en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie*, contenant des récits authentiques de l'efficacité de la Médaille Miraculeuse. 4 éditions, Ratisbonne (en allemand). 4<sup>e</sup> édition, Ratisbonne, 1844, in-12.

José RUIZ. *Triduo en honor de Maria immaculada en la gloriosa aparición de su santa Medalla*. Séville, 1895, in-18.

### 3. MUSIQUE

#### *Cantiques*

*Cantiques en l'honneur de l'Immaculée Vierge de la Médaille Miraculeuse.* (Paris, Maison-Mère des sœurs [1930], in-12.)

*Médaille sainte à jamais vénérée* (de M. Moreau, chapelain de Saint-Martin de Tours, novembre 1894).

*Chantons, chantons la Vierge Immaculée* (27 novembre 1880).

*Tendre Marie, ô Vierge Immaculée* (27 novembre 1880).

*Tendre Marie, ô Vierge douce et pure...*

*Emporte-moi loin de la terre...*

*Circundada de gloria te ostentas...* (Teruel, Espagne).

*Priez pour nous qui recourons à vous.* (Musique de M. Joseph Praneuf.)

*A la Vierge Immaculée.* (Paroles et chant de M. Huc, 1930.)

*O Marie conçue sans péché...* (Par une Fille de la Charité, Paris, 1930.)

*Salut, médaille tutélaire...* (Musique de l'abbé Brun, 1930.)

*Chantons, chantons, miraculeuse...* (Paroles de Caritas, musique de P. de Cobroy, Paris, Haton, 1930.)

*O Marie conçue sans péché...* (Paroles et musique de L. Sollier, Lyon, Camus, 1930.)

#### *Cantates*

*Cantate en l'honneur de la Vierge immaculée de la Médaille Miraculeuse.* (Musique d'Ermend Bonnal, 1930.)

*Cantate pour le centenaire de l'Apparition de la Médaille Miraculeuse.* (1830-1930). (Paroles de M. Collard, Musique de M. Praneuf.)

*Oratorio en 1, 2, 3 voix égales avec chœur.* (Paroles et musique de M. A. Mériolla, 1930.)

### 4. POÉSIES

CARITAS. *La Médaille Miraculeuse.* Pièce en 4 actes et 3 tableaux. Paris, 1930, in-12.

CARITAS. *Visions radieuses.* Paris, Haton, 1930.

Jean SUBERVILLE. *Le Mystère de Sœur Catherine* en huit images et une apothéose en vers. Gentilly, 1929, in-8.

G. COLA GITTABUSTA. *La Medaglia Miracolosa.* Bozetto drammatico in due atti. Turin, 1913, in-12.



Voir encore les poésies signalées sous la rubrique *Musique* ; et les diverses poésies contenues dans la revue *Les Rayons*, poésies signées des noms ou des initiales de Emile Rochard, F. D., P. B., L. F.

## 5. SERMONS ET CONFÉRENCES

Conférences du 8 décembre, 1894-1913 par le P. Fiat.

Conférences du 8 décembre, 1919-1930 par le P. Verdier.

Conférence du 11 mai 1930 par le P. Verdier.

Homélie prononcée à la maison-mère de la rue du Bac par le cardinal Richard le 27 novembre 1894.

Homélie prononcée à la maison-mère de la rue du Bac par le cardinal Richard le 26 juillet 1897 (dans les *Annales de la Congrégation de la Mission*, 1897, p. 475 et suivantes).

Homélie prononcée à Turin par Mgr Parochi, évêque d'Albano, le 27 novembre 1894.

Homélie prononcée par l'abbé Dormoy, dans la chapelle de l'hôpital de la Charité, le 27 novembre 1894.

Sermon du P. Lefebvre, jésuite (dans l'*Encyclopédie de la Prédication contemporaine*, tome XII, Mois de Marie, tome II, Marseille, Mingardon, 1884, in-8).

## 2. — ENFANTS DE MARIE ET ASSOCIATIONS DE LA MÉDAILLE

*Manuel des Enfants de Marie à l'usage des ouvrages et des écoles des Filles de la Charité.* Nouv. édition pour les internes. In-32.

*Manuel des Enfants de Marie Immaculée à l'usage des réunions externes dirigées par les Filles de la Charité.* Paris, 1886. Manuel réédité en 1906.

Cet ouvrage a été traduit en espagnol à Madrid en 1923.

*Manuel des Enfants de Marie à l'usage des associations établies chez les Filles de la Charité.* Paris, 1848.

Ce manuel a été réédité à Paris en 1853, 1857, 1869, 1882, 1906, 1926.

*Directoire des associations d'Enfants de Marie Immaculée établies chez les Filles de la Charité, à l'usage des directeurs et directrices de ces associations, par un prêtre de la Mission.* Paris, 1897. In-8.

Joseph-Marie ANGEL. *Les soirées des Enfants de Marie*. Abbeville, Paillart.

*Retraite sur le courage*. Enfants de Marie de Paris (1864). Paris, 1867. In-8.

*Manual de las Hijas de Maria Inmaculada*. Madrid.

*Manual de Hijas de Maria Inmaculada*, por los Padres de la Congregación de la Mision en la Republica Mexicana. 2 éditions. Mexico, 1896.

Michel GUTIERREZ. *Ejercicios Espirituales para las Hijas de Maria de la Medalla Milagrosa*. Andijar, 1929. In-8.

*Asociación de la Santa Medalla llamada milagrosa en honor de la Inmaculada Concepción*. Estatutos generales. Mexico, s. d. (après 1916).

H. ORZANCO. *Devocionario y guia del Niño amante de la Milagrosa*. Madrid, 1928. In-8.

*Tesoro Espiritual. Pláticas para ejercicios espirituales de las Hijas de Maria Inmaculada*. Mexico, 1912.

UN PRÊTRE DE LA MISSION. *Deberes de la Mujer católica expuestos especialmente para las Hijas de Maria casadas*. Mexico, 1896.

*Asociación y visita domiciliaria de la Vierge Milagrosa en España* (Statistique).

Gabino CHAVEZ. *La Bandera de la Pureza al fin del Siglo. Ojeada sobre la Asociacion de las Hijas de Maria Inmaculada*. Mejico, 1900.

*Association des Enfants de Marie Immaculée. Première journée d'études des sélatrices à Drancy, le 25 juillet 1913*. Paris.

*Association de Marie Immaculée. Réunion générale des sélatrices des patronages, tenue à la maison Saint-Joseph d'Arcueil le 19 avril 1924*.

*Journée mariale des associations de Bordeaux le 20 novembre 1927*. Bordeaux, 1928, in-8.

*Souvenir de cinquante ans des associations des Enfants de Marie Immaculée. Saint-Jacques Saint-Christophe de la Villette*. Paris, 1898-1908.

*Ricorda del 30° anniversario della sua fondazione 1836-1906*. Sassari, 1907.

*Homenaje a Maria Inmaculada. Las Hijas de Maria Inmaculada en su primer cincuentenario*. Buenos-Aires.

*Informe de las Asociaciones de Hijas de Maria Inmaculada de las casas de las Hijas de Caridad de San Vicente de Paul*.

*Cincuentenario de la Fundación en el Colegio de la Providencia 1865-1915.* Buenos-Aires, 1916, in-8.

*Bodas de diamante de la Fundación de la Asociación Hijas de Maria Inmaculada del Colegio de la Providencia.* Buenos-Aires, 1865-diciembre 1925. In-8.

### 3. — REVUES

*Annales des Enfants de Marie.*

*Les Rayons* (1919).

*La Rushe de l'Immaculée* (mensuel). Paris.

*Panaghia. Bulletin des Enfants de Marie de Smyrne.*

*La Inmaculada de la Medalla Milagrosa* (mensuel). Madrid.

*La Milagrosa y los Niños* (mensuel). Madrid.

*La Milagrosa* (mensuel). Porto Rico.

*La Milagrosa* (mensuel). La Havane.

*La Aurora.* Honduras.

*Boletín de las Hijas de Maria Inmaculada.* Mexico.

*Boletín de las Hijas de Maria Inmaculada.* San Savador.

*La Medalla Milagrosa.* Buenos-Aires.

*The Miraculous Medal.* Emmitsburg.

*Virgo potens. La croisade de la Médaille Miraculeuse.* Dublin.

*Rocanik Marjanski.* Cracovie.

### 4. — ALMANACHS

*The Almanac of the Miraculous Medal.* Perryville.

## IX. — FAVEURS DE ROME

Faculté donnée aux prêtres de la Mision de bénir et d'imposer la médaille suivant un rite particulier. (19 avril 1895).

Permission donnée au supérieur général de concéder aux prêtres, séculiers ou réguliers, la faculté de bénir et d'imposer la médaille (10 novembre 1899, pour dix ans, renouvelée le 3 janvier 1929).

Faculté d'imposer la médaille à beaucoup de frères simultanément par une même formule (16 janvier 1909, pour dix ans, renouvelée le 4 juin 1929).

Faculté donnée aux prêtres qui assistent les soldats de bénir et d'imposer la médaille par un simple signe de croix (28 juillet 1915).

Faculté donnée aux fidèles de la province de Constantinople qui ont reçu les scapulaires, de jouir de tous les privilèges des scapulaires en portant sur eux la médaille (25 mai 1909).

Indulgence plénière chaque année pour la fête du 27 novembre dans les églises ou chapelles des deux familles de saint Vincent (24 août 1894 pour sept ans, renouvelée depuis).

Indulgence plénière à gagner dans toute église le jour où s'y célèbre la fête du 27 novembre 1894 (pour dix ans, renouvelée le 24 avril 1926).

Indulgence plénière à ceux qui ont reçu la médaille, le jour de la réception, à Pâques et le jour de l'Immaculée-Conception (30 septembre 1895).

Indulgence de cent jours aux fidèles qui ont reçu la médaille, pour l'invocation : « O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous » (6 juin 1904).

Indulgence de trois cents jours, à gagner sept fois le jour, aux missionnaires et Filles de la Charité pour la même invocation (4 septembre 1894, pour sept ans, renouvelée depuis).

Indulgence de trois cents jours à tout membre de l'Association de la médaille portant la médaille, chaque fois qu'est récitée la même invocation (30 janvier 1930, pour sept ans).

Permission de célébrer la fête de la médaille au premier jour libre, quand elle est empêchée le 27 novembre (12 novembre 1894).

Permission de célébrer le 28 novembre la fête de la médaille, quand la fête est empêchée le 27 (2 décembre 1904).

Permission de célébrer chaque jour, *positis ponendis*, la messe de la médaille dans la chapelle de la rue du Bac (11 janvier 1895).

Pour avoir la liste complète des concessions, il faudrait ajouter ici les concessions accordées à l'occasion du cinquantenaire (voir plus haut, p. 531), de l'institution de la fête (voir plus haut, p. 535), du couronnement de la Vierge de la médaille (voir plus haut, p. 538), du centenaire (voir p. 438 et à la fin de ce n°) et aussi celles qui regardent l'Association de la Médaille Miraculeuse et les Enfants de Marie.

## NOS CAUSES (suite)

### LA CAUSE DE LA VÉNÉRABLE SŒUR CATHERINE LABOURÉ

Nous devons commencer aujourd'hui à nous occuper en particulier de quelqu'une de nos Causes, de nos chères Causes, qui sont devenues désormais l'objet continuel de notre travail et aussi de l'attente de la double famille de saint Vincent. A laquelle donnerons-nous la préférence?

Nous remercions Dieu d'avoir procédé lui-même à ce choix, en nous mettant pour ainsi dire sous la main la Cause qui, avant toute autre, doit faire l'objet de notre conversation dans ce numéro des *Annales*. Nous le remercions de nous avoir délivré de l'odieux du choix, disposé que nous sommes de suivre en tout les directives de sa Providence. D'elle-même se présente, en effet, à nous la Cause de la Vénérable Catherine Labouré, qui participe de très près à la gloire du premier centenaire de la Médaille Miraculeuse. Aussi aurait-on désiré que, cette année, à la célébration du centenaire se joignît la béatification de sœur Catherine, afin de célébrer, dans la même journée et sur le même autel, la gloire de la Médaille et celle de la privilégiée à laquelle la Vierge Immaculée s'est manifestée. C'était là le désir des cœurs, désir qui n'a pu se réaliser pour bien des raisons et tout au moins par manque du temps exigé par les formalités que la sainte Église a adoptées pour la glorification de ses enfants. Il ne nous reste donc, tout en alimentant ce désir de nos cœurs par la prière, qu'à attendre, en fils de l'humble saint Vincent et en toute soumission à Dieu et à

l'Église, l'heureux moment qui verra la glorification de sœur Catherine Labouré. Nous fêterons, cette année, le premier centenaire de la Manifestation de la Médaille, dont elle a été l'heureuse privilégiée, en attendant de fêter, en un avenir que nous espérons assez proche, sa gloire dans le ciel de l'Église.

Les Causes de béatification passent, pour ainsi dire, par trois stades : 1° les procès ordinaire et apostolique, qui recueillent les matériaux de la Cause; 2° l'examen de la vertu en général et en particulier de l'héroïcité des vertus, examen qui manifeste si le sujet a la sainteté nécessaire pour être élevé aux honneurs des autels; 3° l'examen des miracles opérés par l'intercession du Serviteur de Dieu, miracles qui authentiquent et contrôlent, de la part de Dieu, la vérité de la Cause.

Ces trois procès, on le comprend bien, se font après la mort du Serviteur ou de la Servante de Dieu; mais, en ce qui concerne sœur Catherine, il y eut, de son vivant, un procès providentiel qui la concernait indirectement.

Ce fut le procès institué à Paris pour l'examen des faits de sa vie ayant rapport aux apparitions de Marie Immaculée, et qui, devant statuer sur la réalité de la manifestation à sœur Catherine de la Médaille Miraculeuse, devait, par concomitance, s'occuper aussi, en quelque manière, de sa vie; on peut y voir comme les préliminaires de la Cause de sœur Catherine. Ce procès donna à la Médaille un caractère de plus grande authenticité et contribua à sa diffusion dans le monde catholique, où elle prit bientôt le nom de Médaille Miraculeuse. Miraculeuse, elle le fut aussi pour sœur Catherine, en opérant en elle ce miracle surprenant d'un silence qui manifeste son héroïque vertu, comme le reconnaît et l'affirme l'Église dans le décret d'in-

introduction de sa Cause : *Ipsam silentium quod sponte servavit Dei ancilla... ejus virtutem atque humilitatem summopere commendavit.* Nous saluons donc ce procès de Paris comme l'aurore des heureux événements qui suivront et tout d'abord des procès ordinaire et apostolique, qui préparent la béatification.

A la mort de sœur Catherine, survenue le 31 décembre 1876, la réputation de sainteté qui entourait sa vie, toute cachée en Dieu cependant, fut confirmée par le sentiment unanime et spontané de tous : clergé et peuple, dans un même sentiment d'admiration, se pressèrent en grand nombre à ses funérailles, et les pèlerinages à son tombeau furent fréquents. L'autorité ecclésiastique diocésaine accueillit favorablement la supplique, signée de nombreuses personnes, et institua le premier procès, l'ordinaire, appelé informatif parce que son but, élevé à la fois et délicat, est d'informer le Saint-Siège sur le caractère d'une Cause qui peut-être aboutira à donner à l'Église un nouveau bienheureux.

Le procès ordinaire fut fait à Paris, où sœur Catherine avait passé presque toute sa vie et où elle avait été favorisée des apparitions. Ce procès ordinaire informatif fut accompagné et suivi de toutes les autres formalités qui le complètent, en particulier l'enquête si délicate et importante *de non cultu*, assurant que la Servante de Dieu n'avait été l'objet d'aucun culte. Tous ces actes furent garantis par la sainteté du serment et par la menace des plus graves peines de l'Église; réunis ensuite et scellés, ils furent envoyés à la Sacrée Congrégation des Rites pour subir un minutieux et consciencieux examen; oh! un examen très rigoureux, surtout de la part du Promoteur de la foi, vulgairement appelé avocat du diable, qui doit faire toutes les objections possibles, afin de mettre en

lumière la vérité des faits exposés et de manifester jusqu'à l'évidence la sainteté de la Cause.

Et quand, enfin, toutes les difficultés furent complètement résolues, alors seulement une Congrégation d'éminents prélats, désignés à cet effet, après avoir entendu la relation de l'Éminentissime cardinal Dominique Ferrata, Protecteur de la Cause, et le jugement autorisé du Promoteur de la foi, Alexandre Verde, aujourd'hui cardinal de la sainte Église, chargea le cardinal préfet de la Sacrée Congrégation des Rites de déférer toute la Cause au Souverain Pontife, afin d'obtenir de Lui le définitif *Placet Josepho*, la mystique et émouvante formule d'introduction des Causes. Ce fut le 11 décembre 1907 que l'immortel Pie X signa ce décret, qui, selon la législation du temps, conférait à sœur Catherine le titre de *Vénérable*.

Avant d'aller plus loin, il nous plaît de rappeler ce décret et nous convions nos lecteurs et lectrices à le lire : il se trouve dans les *Annales* de l'année 1908, à la page 192. En le relisant nous-même, nous avons l'impression de réciter des leçons du bréviaire qui traiteraient en une synthèse du caractère de notre Sœur. Une phrase mise en évidence appelle d'avance son panégyrique : *Vitam agebat interiorem absconditam in Deo*; sainte était sa vie et toute cachée en Dieu.

A partir de ce décret d'Introduction, toute la Cause était réservée à la Sacrée Congrégation des Rites. Au procès ordinaire allait succéder un autre procès, fait par la suprême autorité de l'Église et appelé pour cela procès apostolique. Un nouvel examen avec de nouveaux interrogatoires; un examen fait par de hautes personnalités, expressément désignées à cet effet par le Saint-Siège, et qui doivent mettre leur propre travail, celui des témoins et celui de tous les



aides sous la garantie du serment et des sanctions les plus sévères de l'Église.

Comme le Saint-Siège est prudent dans toutes les Causes qu'il traite, mais surtout dans les Causes de béatification et de canonisation !

C'est ainsi que fut fait le procès apostolique pour la Cause de béatification de sœur Catherine. Il eut lieu à Paris, sous les yeux de saint Vincent, dans l'atmosphère de charité qui émane de ses reliques. Et c'est dans la salle des reliques de la Maison-Mère de Saint-Lazare, si riche déjà de souvenirs, que furent recueillis tous les matériaux pour la glorification de sœur Catherine..

J. SCOGNAMILLO,

i. p. d. i. M.

# EUROPE

---

## FRANCE

---

### PARIS

17 février, fête du bienheureux Clet. — M. Hanon, vicaire général, écrivait dans un rapport adressé au ministère des Cultes, en 1809 : « La tempête ou persécution qui menaçait nos missionnaires d'une ruine totale, est presque entièrement apaisée. Il paraît que les choses se rétabliront peu à peu. M. Richenet, d'abord envoyé pour Pékin, puis renvoyé à Macao, est reconnu par décret de l'empereur. M. Ghislain y travaille; les mandarins chargés de nos affaires l'assurent du succès; il nous en coûtera, dit-il; nos fonds sont pour les Missions. M. Ghislain demande qu'un de ses confrères vienne d'Europe pour prendre sa place de supérieur, à laquelle son âge, ses infirmités, etc., le rendent désormais peu propre. M. Clet, un des plus zélés missionnaires dans l'intérieur de l'empire ou la province du Kiangsi, est menacé d'hydropisie depuis huit ou dix ans et en a essuyé une atteinte considérable l'année dernière; ainsi, il est presque hors de combat. M. du Mazel, destiné d'abord à Pékin et renvoyé aussi à Macao par suite de la persécution, avait tâché de rejoindre M. Clet par le Tonkin; mais il est aussi tombé malade d'une dysenterie très opiniâtre et très dangereuse; et les chrétiens envoyés pour l'y chercher n'ont pu encore le ramener.

« M. Ghislain supplée comme il peut à ce manque de missionnaires européens. Il a envoyé auprès de M. Clet, pour la province du Kiangsi et deux provinces voisines, abandonnées depuis dix à douze ans, trois prêtres missionnaires chinois, pleins de zèle et dans la force de l'âge. Il lui en reste encore trois autres pour les Missions du Nord et la maison de Pékin, où l'un d'eux est occupé à l'horlogerie. Il a, en outre, trois sous-diacres, quatre séminaristes et cinq latinistes, dont il est très content; un excellent frère, occupé à l'instruction dans les oratoires de femmes, et huit frères donnés, qui font des vœux pour un an et qui leur servent beaucoup pour leurs fermes et l'administration du temporel. Il se propose d'en recevoir encore d'autres, qui déjà ont postulé durant un certain temps. Nos missionnaires viennent de finir une retraite pour les chrétiens de Pékin et du dehors, laquelle a été composée de cent sept personnes<sup>1</sup>. »

M. Clet venait d'entrer dans la soixantaine. Il continua son dur labeur onze ans encore.

3, 4 et 5 mars, adoration perpétuelle. — M. Rigaud, chapelain de Sainte-Rosalie et sous-directeur de l'Œuvre de la Sainte-Agonie, nous parle avec onction de nos devoirs envers le divin Sacrement de nos autels.

15 mars, fête de la bienheureuse Louise de Marillac. — Beaucoup de Filles de la Charité ont dû prier en ce jour pour que leur Mère échange bientôt son titre de Bienheureuse en celui de Sainte. Deux miracles suffiraient. Que nos désirs soient exaucés au plus tard en 1933, année tricentenaire de la fondation de l'Institut!

19 mars, fête de saint Joseph, patron des séminaristes. — Les deux Communautés se réunissent pour

1. Arch. nat. F 19, 6240.

les offices, comme il est d'usage chaque année, mais à la salle des retraites, car la nouvelle chapelle n'est pas encore achevée. Bien que prévenu à la dernière heure, M. Delpy fait un excellent panégyrique de saint Joseph.

Le *Journal officiel* de ce jour nous apporte une heureuse nouvelle; c'est la promotion à la Légion d'honneur d'une Fille de la Charité, qui « a toujours fait preuve, dans l'accomplissement de son ministère, en Grèce et en Chine, de qualités exceptionnelles d'énergie et de courage patriotique ». La Visitatrice actuelle de Chine rougira de cet éloge public; tous ceux qui la connaissent s'en réjouiront.

22 mars. — La *Semaine religieuse de Paris* met sous nos yeux un communiqué de l'Institut catholique de Paris : « A l'occasion du centenaire de l'Apparition dite de la Médaille Miraculeuse, deux concours sont ouverts pour les ecclésiastiques sur les sujets suivants : *la Mariologie de saint Bernard*; *la Mariologie de saint Jean Damascène*. Un prix de 5000 francs est attribué à chacun de ces deux sujets. Les manuscrits, rédigés en français et lisiblement écrits, devront être déposés, avec un pli cacheté contenant le nom de l'auteur, au secrétariat de l'Institut catholique de Paris, avant le 1<sup>er</sup> janvier 1934.

25 mars, fête de l'Annonciation. — Les sœurs de la Maison-Mère avaient longtemps espéré renouveler leurs vœux dans leur nouvelle chapelle; il faut y renoncer, car les travaux continuent. Ce jour est, du reste, le jour de l'immolation, donc du sacrifice et du renoncement à ses désirs.

2 avril. — La Commission du Vieux Paris, réunie sous la présidence de M. Léon Riotor, a entendu un rap-

port de M. Pierre Champion sur l'ancien Saint-Lazare. Le savant érudit a retracé l'histoire de la maison et « les origines de l'extraordinaire légende, relativement récente, qui, appliquant aux bâtiments spacieux, clairs et sains la flétrissure d'une certaine catégorie de détenus (et jusqu'à certains souvenirs de la léproserie du douzième siècle), a entraîné la condamnation de ces bâtiments magnifiques, d'une valeur énorme, d'un état parfait, susceptibles d'utilisations considérables et variées ». A la suite de cette communication, « la Commission a émis un vœu en faveur du classement parmi les monuments historiques de toutes les parties de la prison antérieures au dix-septième siècle ». (*Temps*, 3 avril 1930.)

3 avril. — Nous lisions dans *l'Écho de Paris*, le 28 janvier dernier : « Un bruit a circulé hier à Paris avec insistance. Il faisait état de l'intention du gouvernement de nommer dans l'ordre de la Légion d'honneur deux Français éminents et il donnait même les noms des nouveaux chevaliers : S. Ém. le cardinal Verdier, supérieur général de la Compagnie de Saint-Sulpice, archevêque de Paris ; et M. Verdier, supérieur général des prêtres de la Mission. Il est de notre devoir d'informateur de signaler une telle éventualité, d'autant plus qu'elle n'a reçu, dans les milieux où nous avons mené notre enquête, aucun démenti. Quel que soit le moment où elle se réalise, elle sera accueillie, comme tous les gestes d'union, avec une cordiale et respectueuse sympathie. »

Le journaliste s'était renseigné à bonnes sources ; et pourtant, le 19 mars, quand parut la liste du ministère des Affaires étrangères, le nom de Notre Très Honoré Père n'y figurait pas. Ce fut, pour nous tous, une désagréable surprise.

Quelques jours d'attente et voici que la bonne nouvelle nous arrive par la voie de la presse. Nous ouvrons le *Journal officiel* et nous lisons : « M. Verdier (François-Aubin), Supérieur général de la Congrégation de la Mission dite des Lazaristes ; cinquante-six ans d'apostolat. Éminents services à la diffusion de l'influence et de la culture française. »

L'influence de Notre Très Honoré Père a été avant tout d'ordre religieux, mais ce motif ne pouvait être invoqué, car ce que les gouvernements récompensent, ce sont toujours les services rendus à la patrie.

4 avril. — Première visite de S. Ém. le cardinal Verdier, archevêque de Paris, à la Maison-Mère de la rue du Bac. Notre Très Honoré Père et M. Cazot, directeur de la Communauté, étaient là pour le recevoir. Il fut aimable et délicat. « Avec vous, dit-il, je me suis réjoui de la décoration de votre Très Honoré Père. ... Je n'ai jamais vu une figure plus stupéfaite que celle de votre bon Père quand je lui ai donné la nouvelle il y a deux mois ; je crois même qu'il n'avait pas bien compris. Nous serons donc deux pauvres petits chevaliers de la Légion d'honneur ; ce sera la *Promotion Verdier*. Soyez sûres que ni le Très Honoré Père ni moi n'avons rien fait pour obtenir cette distinction. C'est un hommage rendu par le gouvernement français aux vertus et au mérite du Très Honoré Père. »

17 avril. — Un très grand honneur était réservé aux deux nouveaux légionnaires. M. Doumergue, président de la République, se proposait de les décorer de ses propres mains à l'Élysée. Le cardinal de Paris fut reçu le 16 avril, à seize heures trente ; le lendemain, à la même heure exactement, c'était le tour de Notre Très Honoré Père, qu'accompagnaient M. Cazot ; Mgr Defebvre, vicaire apostolique de Ningpo ; la Très

Honorée Mère; sœur Rousselon, assistante; et sœur Chesnelong, directrice du séminaire. Un grand catholique de Paris, M. Dutey-Harispé, vint chercher M. le Supérieur général à la maison. Avec un homme comme lui, il n'y avait qu'à se laisser conduire, sans crainte des faux pas.

Ce que fut la cérémonie ou plutôt l'entrevue, beaucoup l'ont lu dans *l'Echo de la Maison-Mère*. Reproduisons ce récit pour ceux qui ne le connaîtraient pas encore :

« Le président de la République voulut bien rappeler tout d'abord à N. T. H. Père, avec un à-propos plein de tact, qu'ils étaient du même pays, du beau Midi de la France, qu'ils avaient grandi en face des mêmes paysages, qu'ils avaient contemplé les mêmes horizons et que certainement cette commune vue avait dû avoir sur leur vie une commune influence pour les attirer vers un idéal d'élévation des sentiments et de dévouement aux nobles causes.

« Prenant alors la croix de la Légion d'honneur déposée sur son bureau, M. Doumergue l'épingla sur la poitrine de notre vénéré Père, à qui il donna chaudement la traditionnelle accolade. Au cours de l'audience, qui devait durer plus d'une demi-heure, le président de la République, reportant son regard, avec une visible satisfaction, sur cette décoration si bien méritée : « C'est qu'elle vous va bien, mon Père, » dit-il ; on dirait que vous l'avez toujours portée ! »

« Après les remerciements adressées par M. N. T. H. Père pour cet honneur insigne, le Président, ne semblant nullement pressé, aborda le sujet des voyages qu'il avait faits lui-même en pays étrangers, soulignant avec une sympathie marquée qu'il avait pu constater par sa propre expérience combien y était appréciable l'influence des Communautés françaises,

nommant l'Algérie, l'Orient, l'Indochine, la Chine; parlant des religieuses de Saint-Maur, qu'il avait vues à Singapour, des sœurs de Saint-Paul-de-Chartres, qu'il avait pilotées à toutes les escales d'une longue traversée, et souriant avec une pointe d'émotion au souvenir de la bonne sœur Thérèse, qui gardait de ses services une reconnaissance si profonde, qu'à chacune de ses promotions à une nouvelle dignité, elle lui écrivait pour le féliciter: « Ce n'est qu'à la dernière, « ajouta t-il, celle qui m'a élu à la présidence de la « République, que je n'ai rien reçu d'elle, ce qui m'a « fait penser que la bonne sœur Thérèse n'était plus « de ce monde. »

« Tout naturellement, M. Doumergue s'est plus encore étendu sur les Missions confiées à la famille de saint Vincent. Demandant à la T. H. Mère où elle avait été: « En Chine, où elle était Provinciale », a répondu N. T. H. Père. Les événements de ce pays, ses troubles et la guerre ont encore fait l'objet d'une conversation des plus intéressantes.

« Enfin, en terminant, le président de la République a de nouveau affirmé combien il était heureux de reconnaître, en la personne du T. H. Père, les éminents services rendus à la France par ses fils et ses filles. »

Par une délicate attention, M. le président de la République avait convié à la cérémonie l'amiral Vedel, de sa maison militaire, compatriote et ami de Notre Très Honoré Père. *L'Écho de Paris* rappelle, à ce propos, l'ancien proverbe: « Il n'est bon vin que de Lunel », et ajoute: « Les gens de Lunel sont appelés des *pesco-luno*, des pêcheurs de lunes et, dans son discours de réception à l'Académie, Edmond Rostand rappela fort joliment ce surnom. Mais on voit, par



l'exemple de M. Verdier et l'amiral Vedel, que ceux de Lunel ne pêchent pas toujours la lune. »

20 *avril*, jour de Pâques. — La nouvelle chapelle de la rue du Bac est enfin terminée. Dès les quatre heures et demie du matin, le T. H. Père en commence la bénédiction. Quand les prières rituelles sont achevées, on ouvre les portes, et les sœurs entrent pour entendre la sainte messe. La chapelle a été dédiée, comme il convenait, à la Vierge de la Médaille.

21 *avril*. — Premier congé de l'année à Gentilly. Les supérieurs des écoles apostoliques de France sont présents ; ils se réuniront ce jour-là et le lendemain pour mettre en commun leurs lumières.

25, 26 et 27 *avril*, jours du Triduum solennel destiné à commémorer le centenaire de la translation des reliques de saint Vincent. — Les 25 et 26, on se contenta, le matin, d'une messe basse, dite, à huit heures, par un vicaire apostolique ; le soir, à cinq heures, complies, panégyrique et Salut.

S. E. le cardinal Verdier voulut bien chanter la messe le dimanche, à neuf heures ; l'après-midi, à deux heures et demie, vêpres pontificales, suivies du panégyrique et du Salut.

M. Pangaud, curé de Saint-Vincent-de-Paul de Paris, qui fut le premier panégyriste, nous parla de la misère profonde du clergé et des besoins angoissants du peuple. M. Devuyt, curé de Saint-Vincent-de-Paul de Clichy, qui prit la parole le second jour, nous dit combien saint Vincent serait étonné, attristé, réconforté, s'il revenait à Clichy : étonné par les transformations qu'a subies l'ancien petit village de quatre cents âmes ; attristé par l'irréligion de la plupart des habitants ; réconforté par les œuvres d'assistance, de

jeunesse et autres, qui préparent un avenir consolant.

Le troisième jour, nous eûmes le bonheur d'entendre la voix éloquente de S. E. le cardinal Charost, archevêque de Rennes. Saint Vincent, nous dit-il en substance, est un saint et un grand saint. Il fut un merveilleux réalisateur, tirant profit de toutes les expériences vécues, tant au spirituel qu'au temporel; un sincère ami du peuple, qui lui a gardé et lui conserve sa reconnaissante vénération; un initiateur pour le clergé, lui montrant la voie du dévouement pour les petits, dévouement vivifié par un solide esprit d'oraison.

Le 27, après la cérémonie du matin, S. E. le cardinal Verdier alla bénir, à la chapelle de la Communauté, la statue de la Vierge au globe, œuvre de Maxime Rêal del Sarte; et celle de saint Vincent.

1<sup>er</sup> mai. — A la chapelle de la Communauté, ouverture de l'année centenaire et du mois de Marie, par une messe de S. E. le cardinal-archevêque de Paris.

4 mai, fête de la translation des reliques de saint Vincent. — Pas de panégyrique, pas d'office épiscopal; le Triduum a pris toute la solennité pour lui. La fête annuelle a toutefois sur le Triduum plusieurs avantages: les prêtres peuvent dire la messe de la translation; une neuvaine la suit; et puis, c'est la journée des Enfants de Marie. Elles sont là plusieurs centaines. Elles ont leur messe, leur sermon, leurs chants, leur piété aussi, une piété très vive envers leur Mère du ciel et celui dont elles viennent vénérer les reliques.

11, 12 et 13 mai. — A la chapelle de la rue du Bac, Triduum réservé aux sœurs de Paris et de la banlieue.

Le 11, à neuf heures, messe pontificale par S. Exc. Mgr Maglione, nonce apostolique. A deux heures, conférence de N. T. H. Père, vêpres, procession, Salut.

Le 12, à neuf heures, messe solennelle par Mgr Crépin, évêque auxiliaire de Paris. A deux heures, conférence par M. Crapez; Salut.

Le 13, à neuf heures, messe solennelle par Mgr Chesnelong, archevêque de Sens. A deux heures, conférence par M. Cazot; Salut.

#### L'HOPITAL CHIRURGICAL SAINT-MICHEL

En matière d'assistance et de bienfaisance sociale, l'initiative privée a toujours joué un rôle de précurseur et elle ne cesse point de fournir des modèles. Pas une misère, pas une souffrance qu'elle ne s'efforce de soulager; pas un besoin nouveau auquel ne soit venu bientôt répondre une création de son zèle. C'est ainsi, d'une pensée de sollicitude fraternelle, d'une inspiration charitable de volontés libres qu'est sorti, en 1886, l'hôpital chirurgical Saint-Michel<sup>1</sup>. A cette époque, Paris ne connaissait guère que les cliniques pour malades riches et l'hôpital pour les indigents. Sans se désintéresser de ces derniers, c'est à la clientèle de condition modeste que les fondateurs de l'hôpital Saint-Michel ont voulu assurer le bienfait de soins éclairés, tout en ne demandant à ceux qui les recevaient qu'une contribution en rapport avec leurs ressources. On imagine bien qu'une œuvre de cette nature n'a pu se réaliser que grâce à des libéralités généreuses, et que c'est elles encore qui lui permettent de rendre les services éminents qui en ont consacré le succès. Car le succès est vite venu et il est tel aujourd'hui que l'établissement actuel est insuffisant

1. 33, rue Olivier-de-Serres, Paris (XV<sup>e</sup>).

et que ceux qui le dirigent doivent en envisager l'agrandissement.

Tel qu'il est, Saint-Michel reçoit, d'une part, des malades — cinquante lits — qui ont à subir une opération chirurgicale ; d'autre part, deux pavillons spéciaux sont affectés aux cancéreux ; à quoi il faut ajouter une annexe de quarante lits pour femmes atteintes de tumeurs inopérables. Les malades sont, soit en chambre, soit en salle commune, et payent, comme je l'ai dit, une rétribution bien légère et correspondant à leurs moyens. Un certain nombre d'indigents, une quarantaine environ, sont traités gratuitement.

Le service médical est assuré par des chirurgiens qui sont des maîtres : les docteurs Récamier, Pauchet, Luquet. Citer leur nom dispense de rien ajouter. A côté d'eux, le savant docteur Rubens-Duval s'occupe des cancéreux et, indépendamment des soins qu'il leur prodigue, poursuit, sur cette affreuse maladie, véritable fléau social, des recherches de laboratoire dont il ne consent à parler qu'avec une extrême réserve, mais qui autorisent déjà à espérer des résultats féconds. Enfin, dans un pavillon séparé, radiographie, radioscopie, traitements par les diverses sortes de rayons, radiothérapie pénétrante, fonctionnent sous la direction de M. le docteur Sorel.

Quant à l'administration de cet ensemble de services, et aux soins à donner aux malades, ils sont confiés aux sœurs de la Charité, qui s'acquittent de ces fonctions avec le dévouement, la méthode, la bonne grâce, la fermeté souriante qui caractérisent les Filles de Saint-Vincent-de-Paul.

J'ai eu la bonne fortune de visiter, ces jours-ci, l'hôpital Saint-Michel. Je suis sorti à la fois ému et émerveillé de tout ce qui s'y réalise de bien, avec tant

de simplicité discrète. Partout des chambres confortables, de vastes salles, égayées de plantes vertes et où le soleil entre à flots, de larges couloirs dans un ordre parfait et d'une propreté méticuleuse. Des laboratoires spéciaux; ce cabinet ensoleillé, où le docteur Rubens-Duval me parle en termes si prudents des expériences qu'il multiplie et des espérances qu'il nourrit; cette magnifique installation radiothérapique, pourvue des derniers perfectionnements de la science; cette salle d'opérations enfin, chef-d'œuvre d'appropriation technique, d'une luminosité incomparable avec ses larges baies vitrées, sa coupole de verre, qui sert de plafond et recouvre la salle circulaire d'où des étudiants peuvent suivre les diverses phases des interventions chirurgicales. Tout cela, c'est l'initiative privée qui l'a conçu et créé, c'est la générosité privée qui en a permis le perfectionnement continu. C'est admirable.

L'hôpital Saint-Michel envisage une étape nouvelle. Les besoins constatés requièrent la construction d'une autre annexe pour cancéreux. L'emplacement existe; il faudra démolir de vieux bâtiments et construire. C'est une dépense de plusieurs millions à engager. Cette perspective n'effraye pas les administrateurs de l'œuvre. Forte de ses services, elle a confiance que les ressources qui lui sont nécessaires ne lui seront pas marchandées.

Raoul NARSY.

(Extrait du *Journal des Débats*, 4 avril 1930.)

MONTAUBAN

*Lettre de M. MISERMONT, prêtre de la Mission  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Montauban, 7 mars 1930

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Dans la nuit de dimanche à lundi dernier, le Tarn monta tout à coup de quelques mètres. A neuf heures quarante-cinq, après la classe de dogme, je partis pour la gare. Je m'étais annoncé à Castelsarrasin et à Beaumont-de-Lomagne, et j'avais tout prévu pour être de retour au séminaire le lendemain, à dix heures. Je rencontrai sur le pont du Tarn le préfet et le colonel et une vraie foule ; on regardait, on disait que le Tarn n'était jamais monté si haut, etc. J'arrivai à la gare et, sur ma route, les gens vaquaient à leurs affaires comme à l'ordinaire. Aucune alarme n'avait été jetée. Le train partit à l'heure. Dans la plaine, j'aperçus l'eau qui montait, des maisons complètement entourées, des gens inquiets. Arrivé à Castel, je déjeunai, allai saluer l'archiprêtre et confessai les sœurs. Après les confessions, on vint me dire que de mauvaises nouvelles circulaient en ville, la ligne de Montauban était coupée et les trains venant de Bordeaux ne dépassaient pas Castel. Je me rendis à la gare. Je trouvai une centaine de voyageurs, descendus du train de Bordeaux et très inquiets sur ce qu'ils allaient devenir. Un contrôleur examinait leurs billets, dirigeait sur Beaumont-de-Lomagne ceux qui voulaient aller à Toulouse et conseillait aux autres de remonter sur Bordeaux. Vers trois heures, une nouvelle crue du

Tarn, descendue comme une avalanche, avait détruit la voie en plusieurs endroits.

Je pris le train pour Beaumont-de-Lomagne. La Compagnie du Midi y avait envoyé trois immenses autobus qui prirent les voyageurs à destination de Toulouse.

Je me rendis chez les sœurs et, le lendemain mardi, je donnai la conférence à cinq heures, puis confessai les sœurs. Je voulais absolument partir; mais les nouvelles les plus pessimistes circulaient; on n'osait pas aller à Montauban. J'attendis jusqu'au mercredi et je partis en auto. A Verlagues, à 5 kilomètres de Montauban, beaucoup de maisons étaient démolies, 500 mètres de la route étaient sous l'eau. Le chauffeur voulut bien passer quand même et nous passâmes. A l'entrée de Montauban, tous les passages étaient gardés par la troupe et on était très sévère pour laisser pénétrer. Je déclinai mes titres et qualités et un sous-lieutenant bienveillant me dit : « Vous pouvez passer, mais vous aurez beaucoup de mal à arriver. »

Les eaux avaient baissé de 2 m. 50, mais laissaient après elles 15 centimètres de vase. Je me retroussai et je partis. Je parcourus dans toute sa longueur le faubourg de Villebourbon, le plus bas de la ville. Un bon tiers des maisons étaient par terre et d'autres menaçaient. En face de Villebourbon, sur la rive droite du Tarn, le faubourg de Sapiac avait la moitié de ses maisons démolies. On ne connaît que deux morts : une femme à Sapiac et un excellent monsieur, de Villebourbon, qui procédait aux sauvetages. Il y aurait une quarantaine de disparus.

Le séminaire, qui est sur la hauteur, n'a souffert en rien. Hier, Monseigneur est allé présider, à Moissac, les obsèques de quatorze victimes.

Le désastre est immense, mais les bruits qui circu-

lent le font encore plus grand qu'il n'est. Au séminaire, nous nourrissons quelques pauvres gens et peut-être ferons-nous davantage.

Daignez nous bénir, Monsieur et Très Honoré Père, et agréez l'expression de mes sentiments filialement dévoués et respectueux.

L. MISERMONT,  
i. p. d. l. M.

MOISSAC

*Lettre de sœur BARON, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Moissac, 15 mars 1930.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Combien je vous remercie de votre lettre si encourageante et de votre généreuse offrande pour nos sinistrés! Quel désastre, mon Très Honoré Père, c'est navrant! Moissac sera certainement la localité la plus touchée, les morts sont nombreux, ma sœur officière vous le dira mieux que je ne pourrais vous l'écrire. Notre Mère m'a envoyé du renfort, heureusement. On nous apporte chaque jour de pauvres sinistrés qui ont pris ou pneumonie ou congestion. Nous ne savons trop comment nous vivons. J'espère que la Sainte Vierge nous gardera jusqu'au bout. Mes compagnes sont bien courageuses, elles vous offrent leur filial respect. Nous nous recommandons toutes à vos prières.

J'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et très obéissante fille

Sœur BARON,  
Ind. f. d. l. c. s. d. p. m.



METZ

GRANDE SEMAINE MISSIONNAIRE DES LAZARISTES  
ET DES FILLES DE LA CHARITÉ

Le presbytère de Saint-Simon présente, depuis quelques jours, un très vif intérêt, que de nombreux visiteurs ont déjà pu apprécier. C'est qu'il renferme une exposition missionnaire fort curieuse, installée par les Pères Lazaristes. Nous venons d'y passer une heure très instructive et nous en sortons, ravis d'admiration pour tout ce que nous avons vu : tout objet exposé, si petit soit-il, est digne d'attention et l'on n'a qu'un regret en partant, c'est de n'avoir pu consacrer à cette exhibition les quelques heures qu'elle mérite.

Elle est répartie en quatre grandes étagères, prolongées en hauteur bien au-dessus de la cimaise du grand couloir du presbytère. La première, immédiatement à droite en entrant, est consacrée à l'Abyssinie ; la deuxième, à la Chine ; la troisième, à Madagascar, la Turquie, l'Amérique du Sud, etc. ; enfin, la quatrième est réservée à des produits indigènes, qui sont mis en vente ; disons tout de suite que ces objets, composés de tissus brodés, de dentelles, de soieries, d'étoffes de raphia, etc., sont en grande partie déjà vendus ; il en reste pourtant quelques-uns, qu'il faut se hâter, si l'on veut encore emporter.

S'il fallait faire un classement entre les quatre parties de l'exposition, nous dirions que l'Abyssinie, avec ses peintures indigènes, naïves et très expressives, ses armes, ses ustensiles de ménage, ses objets de toilette, ses bibelots, ses croix, ses livres de prières en caractères coptes (ou gheez) et bien d'autres objets, tient une place prépondérante ; que la Chine, avec ses objets en pierre de jade ou en cuivre cloi-

sonné, ses poteries, ses vêtements, ses tableaux de soie brodée, ses coiffures et ses chaussures, enfin ses gravures de martyrs chinois, est elle-même aussi remarquable; que les autres pays évangélisés ne laissent pas que d'impressionner autant le visiteur, qui ne se lasse pas d'admirer les plateaux incrustés de nacre et de cuivre de la Turquie, les coupes de Madagascar, les lances des Indiens de l'Amérique du Sud et leurs culottes en fibres de bois, les vues d'une léproserie, etc., etc. Quant à l'exposition des produits indigènes, elle est digne d'un examen prolongé, de la part surtout des dames, qui y trouveront matière à s'instruire.

Les personnes qui veulent se documenter sur les missions des Lazaristes et des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul trouveront à l'exposition une série d'opuscules, d'un prix infime en comparaison des richesses d'héroïsme et de charité qu'ils contiennent. Nous recommandons particulièrement le récit de la vie et de la mort d'un martyr abyssin, l'abba Ghèbra-Michaël, par le P. Baeteman, qui s'intitule *le Camouflé du bon Dieu*.

Rappelons à nos lecteurs le programme de la journée d'aujourd'hui, dimanche 9 mars, dernière de la Semaine Missionnaire :

1° Visite de l'exposition à Saint-Simon, de neuf heures à douze heures et de treize heures à dix-neuf heures. Entrée gratuite ;

2° Journée Missionnaire du dimanche, avec le concours de Mgr Defebvre, lazariste, vicaire apostolique de Ningpo (Chine); P. Fabia, missionnaire lazariste à Madagascar; P. Baeteman, missionnaire lazariste en Abyssinie.

Sept heures quinze, messe de communion, à Saint-Simon;

Huit heures, au Ban-Saint-Martin, messe et sermon sur les missions par le P. Baeteman; dix heures, messe célébrée par Mgr Defebvre, durant laquelle il prononcera une allocution;

Quinze heures, salle des Frères, rue Saint-Vincent, conférence avec projections par Mgr Defebvre, sur les chrétientés chinoises; et une autre conférence, aussi avec projections, par le P. Baeteman, qui résumera ses vingt-quatre ans au pays de Ménélick.

V. H.

(Extrait du *Lorrain*, 9 mars 1930.)

## VITRY-LE-FRANÇOIS

### OBSÈQUES DE SŒUR CLÉRY

Une affluence très nombreuse de personnalités et d'admirateurs reconnaissants a fait d'émouvantes obsèques à Sœur Cléry, supérieure des Sœurs de la Maison de Charité de Vitry.

Un très long cortège s'est formé rue Dominé-de-Verzet : jeunes filles voilées de blanc, fillettes endeuillées de l'Orphelinat, enfants des patronages et écoles, le clergé et Mgr Nottin, archiprêtre, précédaient le char funèbre, sur lequel reposait le cercueil orné d'un drap blanc et d'une seule couronne de lis et de roses blanches.

Venaient ensuite un important groupe de religieuses de Vitry et de toute la région de l'Est; la famille, représentée par une sœur de la défunte et plusieurs neveux, dont M. l'abbé Cléry, mutilé de guerre, curé volontaire de Bobigny; M. Prudhomme, maire et président du Bureau de bienfaisance; MM. Pannelier, vice-président; Nitche, ordonnateur; Lequeux, administrateur; Paymal, receveur de l'Établissement; le

Comité et les dames infirmières de la Croix-Rouge et du Dispensaire, conduites par Mmes J. de Felcourt et Delaine, présidentes; MM. Paillard et Amblard, vice-présidents; un grand nombre de prêtres de la région, enfin la foule, parmi laquelle on remarquait MM. Valeret, Gout, Lacombe, Chaudet, Hourdot, Cartegais, etc., conseillers municipaux; un certain nombre de fonctionnaires municipaux : MM. Maitrot, secrétaire de mairie; Aubry, receveur municipal; Chaumont, économe de l'hôpital; Walter, commissaire de police; Laurain, brigadier; Mmes, les directrices du Collège et du Cours complémentaire de jeunes filles, etc.; la plupart des notabilités de Vitry; enfin, la grande foule anonyme, personnes de toutes conditions.

Un office très simple, selon la règle des religieuses, fut célébré en l'église Notre-Dame. Avant l'absoute, Mgr Nottin rappela la grande et belle figure disparue :

« La foule qui, autour de cet humble cercueil, se presse, émue, recueillie, sympathique, et où se mêlent tous les rangs de la société, témoigne que le deuil qui nous frappe n'est pas un deuil ordinaire.

« Et de fait, c'est pour tous, ici, deuil extraordinaire que la disparition de l'humble religieuse que tous, dans la région comme à Vitry, nous appellions « sœur Cléry », tant sa personnalité débordait l'importance de ses titres de Supérieure des Filles de la Charité du Bureau de bienfaisance et de visiteuse des maisons de la Communauté, dans les départements de l'Est : Marne, Haute-Marne, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Ardennes, Aisne.

« Deuil extraordinaire, deuil général aussi, car qui donc, de tous ceux qui ont connu et approché sœur

Cléry, ne se sent, à quelque titre, atteint par le coup douloureux que vient de frapper la mort ?

« La famille spirituelle de saint Vincent de Paul perd en sœur Cléry, non seulement un sujet d'élite, mais aussi et surtout une fille aimante et dévouée.

« Dans une lettre, sorte de testament spirituel qu'elle m'écrivait, avec le pressentiment de sa mort prochaine, et qui devait m'être remise aussitôt après sa mort, je lis : « Soyez mon intermédiaire près de « mes vénérés supérieurs de la Communauté. Je leur « fais dire, par vous, mon immense reconnaissance. Je « meurs heureuse d'être Fille de la Charité... J'offre « volontiers ma vie pour la Communauté, pour ma « famille, pour ma paroisse, pour l'Église et pour la « France que j'ai tant aimées. »

« J'ai été la plus heureuse des Filles de la Charité « et j'aime ardemment ma sainte vocation. »

« Vous l'avez entendue. A sa famille spirituelle elle associe, tout de suite, dans son sacrifice, sa famille naturelle, justifiant ainsi ce que nous redisons sans cesse : la vocation, loin d'affaiblir les sentiments naturels légitimes que Dieu lui-même nous a mis au cœur, les surnaturalise et les élève à leur plus haut degré de puissance.

« Aux membres de sa famille, que sœur Cléry a tant aimés et avec qui, naguère, elle pleurait sur des tombes prématurément ouvertes, nous offrons nos condoléances d'autant plus sincères qu'avec eux ce deuil nous atteint plus profondément.

« La paroisse perd l'une de ses enfants les plus pieuses, l'une de ses ouvrières les plus intelligentes et les plus actives, et le clergé la plus judicieuse et la plus ardente de ses auxiliaires.

« Profondément pénétrée de l'esprit de saint Vincent de Paul, qui voulait que ses filles fussent, partout

où s'exercerait leur zèle, les paroissiennes les plus fidèles, sœur Cléry se distingua toujours par son filial dévouement à la paroisse.

« Et encore en témoigne-t-elle de la façon la plus touchante dans son testament spirituel : « Je me  
« recommande par vous, m'écrivait-elle, aux prières,  
« surtout au saint sacrifice de la messe et aux com-  
« munion de toutes les personnes si pieuses et si  
« bonnes de la paroisse. »

« Du Bureau de bienfaisance, depuis trente-deux ans, elle était l'âme qui en faisait un foyer rayonnant d'intelligent et ardent amour des pauvres.

« Et c'est l'honneur des administrations successives, celle d'aujourd'hui comme celles d'hier, d'avoir, toutes, rendu hommage à la compétence, à la discrétion et au dévouement de sœur Cléry, dans l'organisation de tous les services dépendant de cette institution : orphelinat, ouvroir, soupes populaires, visite des pauvres à domicile.

« On a vanté parfois l'habileté, la souplesse dont il lui avait fallu faire preuve pour assurer, en faveur des pauvres, la continuité des bons rapports avec l'administration.

« Oh ! bien simple fut sa diplomatie : elle aimait. Elle savait que les petits, les déshérités de cette vie ont surtout besoin d'être aimés.

« Et elle les aimait sincèrement, jusqu'au sacrifice.

« Honneur aux administrateurs, qui, à ce trait, ont reconnu, en sœur Cléry, une véritable servante des pauvres et toujours lui ont fait confiance, sachant bien, d'ailleurs, que sa liberté d'action dans les œuvres d'éducation populaire et de bienfaisance sociale qui sollicitaient sa charité, ne s'exerçait jamais au détriment des services spéciaux du Bureau de bienfaisance.

« Dames de Charité, Crèche municipale, dispensaire de la Croix-Rouge, ateliers de jeunes filles, Syndicats des employées et des ouvrières de l'habillement, patronages d'enfants et de jeunes filles, toutes ces œuvres chrétiennes et sociales perdent aujourd'hui l'initiatrice aussi hardie que prudente à qui elles doivent leur origine, et la directrice de TÊTE et de CŒUR qui a si puissamment contribué à leur féconde vitalité.

« J'ai bien dit le mot. Dans l'organisation et la direction de ces œuvres, sœur Cléry était une TÊTE, un CŒUR, une VOLONTÉ, un CARACTÈRE.

« C'était « un chef » qui donnait à quiconque l'approchait et traitait avec elle l'impression de quelqu'un qui sait ce qu'il veut et qui le veut bien.

« Elle s'imposait, a-t-on dit. Peut-être, mais toujours pour le bien de tous.

« Eh oui ! c'était un chef. Elle savait la grandeur de la mission qu'elle tenait de Dieu près des petits, près de ceux qui peinent et souffrent.

« Elle savait bien, elle, que le rôle du chef est de servir.

« Saint Vincent de Paul, dans son esprit de foi et sa charité, a trouvé le mot juste : les supérieures, dans sa famille, s'appellent les SŒURS SERVANTES.

« Sœur servante ! Oh ! comme sœur Cléry, pendant trente-deux ans, à Vitry, a bien réalisé ce beau titre !

« Servir, bien servir, c'est faire le bien. Le grand bien, c'est donner Dieu aux âmes, Dieu VÉRITÉ, BONTÉ, Dieu AMOUR, et c'est donner les âmes à Dieu.

« Il est un terrain surtout sur lequel sœur Cléry recueillit, à servir, fierté chrétienne et joie patriotique, c'est celui qu'offrait la Société de la Croix-Rouge à son besoin de se donner, corps et âme, esprit et cœur.

« Cheville ouvrière du Dispensaire de la Croix-Rouge, fondatrice et directrice du Cours d'infirmières

qui s'y ouvrait il y a vingt-six ans, elle a rempli là une mission qui, à elle seule, suffirait à classer sa vie parmi les plus utiles aux petits, aux humbles, à tous ceux dont les souffrances appellent soulagement et consolation.

« De son Cours d'infirmières sont sorties plus de cent cinquante diplômées, dont la science au service de la charité prolongera longtemps, et au Dispensaire et dans leurs familles, l'apostolat bienfaisant de leur intelligente et dévouée maîtresse.

« Membres du Comité de la Croix-Rouge, infirmières formées à si bonne école, malades, infirmes et blessés sans nombre soignés au Dispensaire, vous devez beaucoup à cette femme au grand cœur. Que Dieu écoute la supplication de votre reconnaissance ; mon Dieu, rendez-lui en gloire et en bonheur tout le bien que, sans bruit, elle a fait en passant parmi nous !

« A la voir se dévouer, au dehors, à tant d'œuvres à la fois, on a pu croire peut-être que l'activité de sœur Cléry s'éparpillait, sans action profonde, sans résultat sérieux et durable.

« Ceux qui l'ont suivie de plus près ont eu, au contraire, l'impression que chaque œuvre bénéficiait de son zèle comme si elle en eût été l'unique objet.

« Mais ce fut surtout dans le cœur à cœur avec ses sœurs et dans sa chère petite famille de l'orphelinat et de l'ouvroir qu'elle conquist le beau titre qui restera son nom propre quand la reconnaissance et la tendresse évoqueront son souvenir : la Bonne Mère !

« Oui, mère bonne, affectueuse, ferme, cette vierge le fut dans le sens le plus élevé de ce mot.

« Ses filles souvent reliront les suprêmes recommandations de la *Bonne Mère*, qui leur dit : « Soyez « bonnes, très bonnes, c'est ma dernière instruction, « soyez Jésus ! »



« Eh oui ! sa bonté n'était que le rayonnement de son amour pour Celui à qui elle s'était donnée toute. Jusque dans son agonie, avant de partir, elle livrait son secret : « J'ai tout donné, tout... tout... ! » et son suprême appel à la bonté : « Il faut tout donner, « tout... ! »

« Ce fut surtout aux jours tragiques de l'invasion et au cours de la grande et si longue guerre que sœur Cléry se révéla « tête de chef » et « cœur de mère ».

« On dit que ce sont les circonstances qui « font » les hommes.

« Ne serait-il pas plus exact de dire que ce sont les circonstances qui « révèlent » les hommes ?

« La première au labeur matériel — et quel labeur ! — et aux fatigues imposées par les circonstances, sans souci du danger, prête à la mort, vaillamment secondée par les Sœurs du Bon-Secours, dont l'une, sœur Blandine, est morte au champ d'honneur du dévouement, indifférente aux colères et aux menaces des Allemands, sœur Cléry, à l'hôpital vite réorganisé, força le respect et l'admiration de l'ennemi et inaugura, en pleine bataille, ce plein service des blessés et autres victimes de la guerre où, quatre ans durant, elle devait tenir avec un dévouement, une énergie auxquels le ministre de l'Intérieur rendait hommage par une lettre de félicitations en date du 19 juin 1917.

« Je vois encore, quand elle me communiqua cette lettre, son bon sourire. Il me sembla que devant son regard passait la vision de Celui vers qui, tant de fois, jaillit de son cœur le cri de l'amour pur et désintéressé : « Vous seul, mon Dieu, soyez ma récompense ! »

« Et c'est ainsi que, sans bruit, sœur Cléry a fait tant de bien à la ville de Vitry, que, sans s'en douter, elle en est devenue l'une des personnalités les plus hautes.

« La foule qui se presse à ses obsèques, sans distinction de condition ni d'opinion, témoigne, aussi éloquemment que douloureusement, que, dans la ville comme dans la paroisse, la mort vient de faire un grand vide.

« Pour nous en consoler, regardons du côté du ciel.

« Sans préjuger des jugements de Dieu, j'ose, pour l'avoir bien connue, jusque dans les mobiles les plus secrets de son étonnante activité, toute dépensée au service de Dieu et des pauvres, j'ose vous dire : sœur Cléry était une vraie religieuse, puissamment attirée à la contemplation et cependant, par obéissance, toute donnée à l'action. Plus elle était obligée, par la volonté de Dieu, de sortir de la contemplation pour l'action, plus elle sentait le besoin de cette vie contemplative et plus sa vie active était féconde.

« C'est au sanctuaire de son âme, dans ses rapports intimes avec Dieu, qu'il nous faut chercher le secret de son dévouement, sous les formes les plus variées, à toutes les misères qui se réclamaient de sa charité.

« Est-elle déjà, au ciel, en possession de la récompense si bien méritée ?

« C'est assez que nous n'en soyons pas absolument certains pour que nous répondions à l'humble demande qu'elle nous adressait dans les derniers instants de sa vie ici-bas : « Priez pour moi... faites prier... Priez « bien... longtemps... bien longtemps... beaucoup, « pour moi !

« Je me confie à l'amour miséricordieux de mon « Jésus... Mais payez pour moi avec les mérites de « mon Sauveur. »

« Prions spécialement la Très Sainte Vierge, qu'elle aimait si ardemment. Il y a quelques jours seulement, elle me disait sa joie de travailler, pour sa part, à la préparation des fêtes du Centenaire de l'apparition de

Marie Immaculée dans la Maison-Mère de la Communauté des Filles de la Charité, à Paris...

« Mon Dieu, ouvrez-lui votre ciel et qu'elle jouisse là-haut, mieux qu'ici-bas, des fêtes mariales, qu'elle désirait si belles ! »

Ce fut ensuite l'acheminement vers la nécropole de l'avenue Moll, où les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont une concession.

M. Prudhomme, maire, s'avança près de la bière et adressa en ces termes le dernier adieu à celle qui fut sœur Cléry :

« MESDAMES, MESSIEURS,

« J'ai le pénible devoir de surmonter mon émotion pour adresser un dernier adieu reconnaissant à la femme de bien, la « Bonne Mère » Cléry que nous accompagnons à sa dernière demeure et qui fut, pendant tant d'années, la collaboratrice dévouée de la municipalité de Vitry-le-François et de la Commission administrative dans l'organisation de la bienfaisance et la protection de l'enfance. »

« Sœur Cléry est née le 4 octobre 1862, à Annecy. Elle tenait de son père, juge au tribunal d'Annecy, ses qualités d'énergie et de droiture, jointes à un jugement sûr et une intelligence très vive.

« A vingt-six ans, elle entra chez les Filles de la Charité, fit la classe pendant dix ans à Paris, et enfin fut désignée pour la direction de la Maison de Charité de Vitry-le-François. Pendant trente-deux ans, elle se prodigua, tant comme supérieure du Bureau de bienfaisance et dans la direction de l'Orphelinat, que dans nombre d'autres œuvres dont elle était une animatrice intelligente et dévouée.

« A l'exemple de Vincent de Paul, elle trouvait là

l'occasion de manifester sa bonté en se penchant vers tant de détresses qu'elle savait adoucir par sa charité discrète et délicate.

« La guerre et l'occupation la trouvent à son poste dans sa Maison de Charité. Depuis plusieurs années déjà, se faisant d'abord élève au Dispensaire de la Croix-Rouge de Paris, elle avait formé une école d'infirmières, qu'elle aura aussitôt près d'elle dans l'organisation des services de l'hôpital où son sang-froid et son zèle furent constamment agissants.

« Pendant la guerre, on retrouve sœur Cléry dans l'organisation de diverses œuvres capables de donner un peu de bien-être aux malheureux : soupes populaires, vente de légumes à bon marché, hospitalisation au Bureau de bienfaisance des vieillards qui n'ont plus d'asile à l'hôpital, occupé par les blessés.

« Elle avait eu soin, tout au début des hostilités, de mettre les petites de l'orphelinat à l'abri, en les envoyant en Savoie, son pays d'origine, où elle trouva des personnes dévouées pour s'occuper d'elles.

« Pour permettre aux mamans de gagner leur vie, la création d'une Crèche s'imposait à Vitry. Nous retrouvons sœur Cléry dans l'organisation de cette maison maternelle, qui a pris, depuis, de plus en plus d'essor.

« Depuis cinq années, il m'a été donné de collaborer avec la « Bonne Mère » dans le fonctionnement de nos différents services de bienfaisance, j'ai pu apprécier avec quel amour elle s'occupait des orphelins dont elle avait la charge, des vieillards qui, chaque jour, viennent au Bureau de bienfaisance chercher les quelques vivres dont ils ont besoin, avec quel tact elle savait secourir les vrais pauvres, ceux qu'il faut presque solliciter... ! Que de charités inconnues elle a aussi glissées discrètement dans la main !

« Sa fin fut digne de sa vie. Il me fut permis de voir sœur Cléry dans ses derniers moments. Alors que ses sœurs avaient encore l'espoir d'une guérison possible, elle se savait condamnée. Elle attendait la mort dans une sérénité émouvante, faisant à ses compagnes ses dernières recommandations, conservant jusqu'à la dernière minute la pleine lucidité de sa pensée...

« J'adresse à sa famille, aux religieuses de nos établissements de bienfaisance et hospitaliers, l'expression des condoléances de la municipalité et de la Commission administrative du Bureau de bienfaisance.

« Sœur Cléry, au nom des pauvres, au nom de ceux que vous avez secourus ou consolés, au nom de tous, adieu! »

La foule défila lentement, donnant un dernier geste de paix, d'affection à la disparue, tandis que du chœur des jeunes filles s'élevait le lent et triste *Stabat Mater*.

#### VALFLEURY

M. FERNAND BERTRAND

Notre-Dame accueille dans un sourire ceux qui l'ont servie. Lundi dernier, 7 avril, les cloches de Valfleury sonnaient comme aux jours de solennité; le carillon chantait l'*Ave Maris Stella*, pendant qu'un long cortège de prêtres, de petits clercs, de religieuses de tous ordres, d'enfants de Marie en voiles blancs, suivaient, en priant, le beau chemin des processions.

Après le clergé, le pasteur de la paroisse, tombé sur son champ d'honneur, était porté, comme en suprême triomphe, sur les épaules de ses paroissiens en deuil. Les prêtres, qu'il accueillit toujours avec tant de cœur, ceux de Saint-Chamond, de Rive-de-Gier, de Saint-Héand, ceux de Fourvière, étaient tous là.

Pour la dernière fois, il entra dans sa belle église; elle lui devait sa délicate parure, qu'il venait à peine d'achever; tout irradiée de lumière, en cette journée de printemps, elle semblait lui sourire comme pour le remercier, et la Vierge noire abaissait sur ses restes mortels son doux regard.

*Ave Maris Stella, felix caeli porta*, continuaient les cloches; il l'avait demandé lui-même, comme dans un pieux pressentiment, quelques jours auparavant : « Je veux qu'à mes funérailles, disait-il, les cloches carillonnent l'*Ave Maris Stella* ! Tout sera de classe modeste; mais mes paroissiens seront là et je reposerais près d'eux, dans le cimetière de Valfleury. » Il adressait ces recommandations, quelques jours avant, à un nouveau confrère qu'on lui envoyait de Paris, M. Fontaine.

Il était alors plein de santé; rien ne pouvait faire supposer la proche réalisation de cet étonnant pressentiment. Après une retraite paroissiale, dont il disait toute sa joie dans un article envoyé à ce journal quelques heures avant sa mort, une fatigue légère survenait dans la nuit du mercredi au jeudi, et, au cours de la matinée du 3 avril, il exprimait son besoin de dormir un peu; on le laissa quelques instants, mais l'on revint bien vite; il récitait les litanies de la Sainte Vierge, levait les yeux vers le ciel et rendait le dernier soupir.

*Beati qui in Domino moriuntur* ! Combien elle est vraie l'expression usitée dans le langage de l'Église : « Il s'endormait dans le baiser du Seigneur ! »

Ce prêtre prédestiné avait été un vigoureux ouvrier du bon Dieu, pour qui la lassitude ne comptait pas, et qui avait su ne jamais s'arrêter.

Il appartenait à une vaillante famille d'agriculteurs de Briquenay, dans les Ardennes, presque du pays du

chancelier Gerson, et l'on y comptait par les mêmes chiffres : quatorze enfants, dont trois prêtres. L'aîné était mort curé de Savigny-sur-Aisne, au diocèse de Reims; un autre avait été professeur au collège des Pères Jésuites à Reims; en 1884, il y conduisait son petit frère, âgé de onze ans, Fernand, l'avant-dernier. Celui-ci allait bientôt au petit séminaire, où il devenait l'ami de celui qui est aujourd'hui l'évêque de Belley, Mgr Béguin, puis au grand séminaire de Reims. Après deux ans, il était admis au séminaire des Missions des Pères Lazaristes.

Ordonné prêtre en 1898, à vingt-trois ans, il était désigné pour la mission de Madagascar; il y restait dix-sept ans, ne revenant qu'une fois en France pendant ce long ministère.

La guerre le surprit à Madagascar; ce ne fut qu'en 1915 que le voyage de Madagascar en France devint possible. Le missionnaire fut envoyé comme brancardier au 8<sup>e</sup> corps d'armée, sur le front de Champagne. Deux belles citations disent sa valeur. Évacué pour cause de maladie, il fut nommé aumônier du 29<sup>e</sup> d'infanterie, dans la 169<sup>e</sup> division, puis à la 21<sup>e</sup> division. Son courage, son entrain charmant faisaient l'admiration de tous; on ne s'adressait jamais inutilement à lui, si l'on avait besoin d'un service, d'une gâterie, de tabac ou autres petits riens très appréciés dans la détresse générale. Sa décoration de la Croix de guerre fut largement méritée.

La guerre finie, il fut attaché à la résidence des Prêtres de la Mission à Lyon, après un peu de repos à l'orphelinat des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul d'Oullins. Ses qualités d'apôtre et d'administrateur le firent bien vite nommer aux fonctions importantes de recteur du pèlerinage de Valfleury et curé de la paroisse.

Valfleury, si cher à toute la famille de saint Vincent

de Paul, fut pour lui un enchantement. Une église magnifique, le beau domaine de la Vierge, des paroissiens fortement attachés à leurs traditions, des pèlerins enthousiastes, tout était fait pour répondre à la vigueur de son zèle, et il se donna de toutes ses forces au nouveau labeur.

Ce qui lui tenait au cœur, c'était de garder ces liens de bonne intimité qui ont toujours uni le clergé du diocèse aux fils de saint Vincent de Paul; la cure de Valfleury avait toujours été hospitalière à tous; les prêtres venaient y chercher un peu de bon répit auprès de la Vierge vénérée, et cet aimable accueil a été l'origine de vocations, d'apostolats féconds. M. Bertrand n'avait rien négligé pour développer les belles traditions, et les pèlerinages devenaient, chaque année, plus nombreux.

Pour resserrer les liens, il avait réalisé un rêve longtemps caressé par ses prédécesseurs, la création d'un bulletin appelé *l'Écho de Notre-Dame de Valfleury*, où l'on suivait pas à pas la vie intense du pèlerinage. *La Croix de Saint-Chamond*, *l'Écho de Rive-de-Gier* et d'autres journaux de la région lui accordaient largement leur concours.

Un autre rêve était celui de la parure de son église, lui rendre, après soixante-dix ans, la belle robe des premiers jours, lui donner l'éclat des illuminations électriques. On parle, depuis longtemps, d'électricité à Valfleury, mais avec une patience inlassable. M. Bertrand avait résolu d'un coup la question pour le service de son église, en installant un moteur et une dynamo à la cure; et l'autel de la Vierge avait sa brillante parure de lumière, mais toujours avec goût et discrétion, comme pour la restauration de l'église. M. Bertrand avait désiré tout d'abord une décoration très haute en couleur; la Commission diocésaine des



monuments religieux lui faisait observer que la beauté de la couleur était donnée à son église par ses vitraux et ses riches boiseries; il comprit la portée de ces observations, se borna à accentuer la valeur de la pierre, et c'est un charme aujourd'hui que ces murs aux teintes chaudes, ces colonnes en grès clair du pays, ces chapiteaux et ces arcs calcaires laiteux, et enfin les voûtes à peine teintées d'azur. Tout cet ensemble est si délicatement nuancé que l'on ne peut se lasser de contempler cette œuvre, où Pierre Bossan, avant de bâtir Fourvière, avait mis tout l'élan de son âme.

Bien d'autres rêves hantaient l'âme du vigilant pasteur, qui avait à cœur non seulement son église, mais aussi les intérêts temporels du pays, et dont l'activité se portait partout avec bonheur. Aussi, ses paroissiens l'aimaient beaucoup; ils l'ont prouvé en venant tous à ses funérailles, et bien des yeux se voilaient de larmes.

Nous avons eu le bonheur d'être admis dans l'intimité de sa pensée et de l'aider dans quelques-unes de ses réalisations; ayant vécu au milieu de ces populations si attachantes par l'esprit de foi et la bonté du cœur, nous sentons vivement le deuil de la famille mariale de Valfleury, et nous ne pouvons nous consoler qu'à la pensée des dévouements qui viendront continuer son œuvre, nous rappelant aussi cette admirable parole que nous léguait, en mourant, l'un de ses prédécesseurs, S. Gr. Mgr Faugier : « Le ciel est un Fourvière plus beau »; or, nous savions tous que le pontife qui avait été si heureux d'être le recteur de nos deux grands sanctuaires lyonnais ne séparait jamais Fourvière de Valfleury.

Chanoine BERJAT,  
Vice-recteur de Fourvière.

## ITALIE

---

### ROME

#### L'AUDIENCE PONTIFICALE AUX ENFANTS DE MARIE IMMACULÉE

Le Saint-Père a reçu un nombreux groupe d'Enfants de Marie Immaculée, accompagnées de Prêtres de la Mission et de Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Elles étaient environ huit cents, ayant à leur tête M. Louis Alpi, Visiteur des Prêtres de la Mission, avec d'autres confrères et un grand nombre de Filles de la Charité, entourant les supérieures des diverses maisons de Rome, comme celles du Transtevere, de Saint-Giovacchino, de S. Maria in Capella, de la maison Torlonia, de S. Filippo, du Bambino Gesu, etc., et la Mère Maurice, de la maison Sainte-Marthe.

Sa Sainteté passa devant les groupes, rangés le long de la salle Consistoriale et de la salle Clémentine, adressant de temps en temps quelques paroles paternelles aux jeunes filles, qui se serraient autour de leurs bannières. Pendant ce temps, un chœur exécutait le chant de la Médaille Miraculeuse d'Ecker.

Avant que le Saint-Père fût monté à son trône, on lui présenta les dons, qui comprenaient, outre une obole filiale, un artistique calice d'argent doré, une écharpe, enrichie de broderies d'or et des armes du Pontife régnant, du linge d'autel très fin, une belle nappe de communion, ainsi qu'une médaille d'or expressément envoyée par la Supérieure des Filles de la Charité. Sa Sainteté, après avoir admiré les dons et les avoir vivement appréciés, accepta une adresse présentée par

Mlle Maria Mannini, puis s'assit à son trône et adressa à l'assistance un paternel discours.

Il dit que c'était un magnifique spectacle qui se présentait à ses yeux, un de ces beaux, très beaux spectacles qui, dans ce même lieu, se présentent très souvent à lui. Mais il s'était rarement agi d'une visite aussi mémorable que celle de ce jour. Aussi il s'empressait de remercier pour les dons, pour la médaille et pour l'obole. Il remerciait de tous ces dons magnifiques, parce que c'étaient de belles choses en elles-mêmes, et que plus précieuses encore les avaient rendues les sentiments qui les accompagnaient; mais plus que de tout le reste, il remerciait de ce présent qu'était la visite de ses enfants, où tous les âges étaient représentés. Il remerciait les religieuses, les bons Pères, et tous ceux qui avaient préparé cette belle audience. C'est avec une vraie consolation qu'il avait lu la chaleureuse, l'affectueuse adresse, où elles se donnaient comme représentant non seulement leur Congrégation, mais aussi toutes celles qui, comme elles, combattent sous l'étendard de Marie Immaculée.

Son attente, disait-il, avait été dépassée, et, à mesure qu'il avait parcouru leurs rangs, sa satisfaction paternelle avait augmenté. Aussi, c'est avec les plus vifs sentiments qu'il les saluait et leur disait la bienvenue dans la maison du père, qui est par excellence la maison des fils. Elles étaient deux et trois fois les bienvenues, puisqu'elles étaient venues sous l'étendard de l'Immaculée, portant, sous leur voile blanc, les sentiments les plus fervents de charité, d'espérance et de pureté céleste, et revêtus de la Médaille Miraculeuse, qui est, pour ainsi dire, le sceau de l'amour maternel si tendre de Marie pour nous. Elles étaient venues, conduites par les fils et les filles de saint Vincent de Paul, l'admirable apôtre de la charité,

le propagateur de la dévotion à Marie. L'auguste Pontife les remerciait de cet honneur rendu à Marie, sous le titre qui représente sa beauté céleste, sa pureté, sa sainteté.

Il n'avait devant lui qu'une représentation; elles sont si nombreuses, en effet, celles qui sont groupées sous le même étendard, si nombreuses dans le monde, celles qui, durant tout le temps du jubilé, touchant à sa fin, ont bien voulu le célébrer ensemble avec lui.

Sa Sainteté remerciait ses chères enfants pour cette immense vision de candeur et de pureté qui couvrait désormais toute la terre. Il les remerciait aussi pour avoir voulu, comme l'indiquait leur présence, unir leur centenaire à son cinquantenaire, leur jubilé de cent ans à son jubilé de cinquante ans de sacerdoce et à tous les événements qui ont conféré tant d'importance à ce même jubilé, comme par exemple, le soixante-quinzième anniversaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception. Tout cela, le langage humain l'appelle combinaison, hasard, comme si c'était la parole qui réunit, combine et fait se succéder les événements; non, c'est la main de Dieu, le cœur et la main de Marie.

C'est avec le cœur plein de consolation, que le Saint-Père disait vouloir leur accorder cette bénédiction apostolique que ses enfants étaient venues chercher. Il leur donnait toutes les bénédictions avec la plus grande largesse, non seulement à celles qui étaient présentes, mais à toutes leurs sœurs de Rome, d'Italie et du monde entier.

Il bénissait, en même temps qu'elles, leurs saintes résolutions d'une vie toujours plus digne des désirs de la Sainte Vierge, d'une vie de pureté, de piété et d'ardent apostolat; apostolat de la bonne parole, du bon exemple, de la vie; apostolat des bonnes œuvres

et apostolat, possible à tous, parce que le plus facile à la fois et le plus puissant, de la prière, à laquelle tout est promis. Toutes ces intentions, le Saint-Père voulait les bénir d'une manière particulière. Il bénissait donc leurs personnes, la famille, la maison, les intérêts de chacun, toutes choses nécessaires à la vie ; certain aussi d'interpréter leurs désirs de reconnaissance, il bénissait les bons fils et filles de saint Vincent de Paul, qui les aidaient dans le chemin de la vie ; enfin, il bénissait tout ce qu'elles avaient dans la pensée et dans le cœur.

Il donna ensuite des médailles, afin qu'elles fussent distribuées à chacune comme si le Pape les avait distribuées de sa propre main. Lorsque le Pape eut donné la bénédiction apostolique, le chœur des jeunes filles entonna l'*Oremus pro Pontifice*, à trois voix, de Griesbach, que le Saint-Père écouta avec beaucoup de plaisir. Après cela, il sortit de la salle, salué de très vifs applaudissements.

(Extrait de l'*Osservatore Romano*, 12 mars 1930.)

## PLAISANCE

### LA REVUE « DIVUS THOMAS »

Nous avons sous les yeux, tout récemment arrivé, le fascicule de décembre du *Divus Thomas*, de Plaisance, qui résume, dans son Index, le travail considérable de l'année 1929.

Le caractère de ce périodique, le champ de ses investigations, qui est la philosophie et la théologie, comme l'indique la couverture, et la langue de ses articles, le latin principalement, avec le français et l'italien, limitent nécessairement le nombre de ses lecteurs. Aussi ne s'adresse-t-il pas à tous les hommes d'étude ; il vise tous les ecclésiastiques qui ont terminé

le cours de leurs études philosophiques et théologiques et qui, adonnés au soin des âmes ou à l'enseignement dans les séminaires ou les collèges, ne disposent ni du temps ni des moyens nécessaires de se procurer livres et revues qui les tiendraient au courant du progrès constant de la pensée dans le domaine de la science ecclésiastique.

Les divers numéros de l'année écoulée contiennent le relevé court, mais complet, de près de quatre cents articles parus dans les revues les plus importantes et les plus variées, un examen critique d'un grand nombre d'autres publications de l'année, une recension de tous les ouvrages des sciences connexes avec la philosophie et la théologie, comme l'Écriture sainte, l'Histoire ecclésiastique, le Droit Canon, parfois aussi une étude qui donne de tout un livre ou d'une œuvre, même volumineuse, une idée pleine et précise. La chronique du mouvement scientifique de principaux pays du monde et surtout de l'Europe est suffisante et dispense de recourir à d'autres moyens d'information, puisqu'elle fait passer devant les yeux les efforts, les résultats du travail de la pensée moderne mise au service de la foi.

Cette partie, que nous appellerons extensive et compréhensive de la revue, ne nuit en rien à la partie de travail approfondi. Les articles d'études, comme les commentaires du texte du docteur Angélique, les dissertations et les notes occupent à peu près la moitié de ce volume de 700 pages. Ces articles, très pondérés, s'ils ne traitent pas toujours de choses neuves, ne manquent pas de relever les nouveaux points de vue que la lutte contre les erreurs modernes, l'étude des textes anciens et de la pensée changeante des auteurs mettent parfois en lumière. C'est pour cela que dans le présent tome VII de la 3<sup>e</sup> série, 32<sup>e</sup> de la collection

complète, on lit avec beaucoup de plaisir, les études sur la grâce de M. Neveut, C. M., les dissertations philosophiques de A. Rossi, C. M., et théologiques du professeur Bittremieux, ainsi que celles du docteur Brinctine, de Garcia, M. C. I., de Bersani, C. M., de Courtois, O. P., de Perrella, C. M., de Castagnoli, C. M., de Van Hove, de Rohellec, de Spiecq, O. P., de Pirottà, O. P. et de Lumbreras, O. P. Longue théorie de noms qui montre à quel point la famille des collaborateurs de la revue est étendue et comprend de penseurs et d'écrivains illustres de toute nation, de tout centre d'études ecclésiastiques, du clergé séculier et régulier.

A la lecture de ce volume, nous avons constaté aussi avec satisfaction que le *Divus Thomas* ne représente pas une école servie de parti pris, mais est une tribune libre, où, pour l'amour de la vérité, des génies illustres travaillent pour la seule vérité.

C'est à cause de ce culte de la vérité que la revue s'est affirmée une source de lumière, et qu'elle est devenue l'honneur indiscuté non seulement du collège Alberoni, dont les professeurs la dirigent, mais aussi de l'Italie et de l'Église. Elle va terminer la cinquantième année de sa fondation, qui eut lieu le 7 mars 1880, à la suite de l'Encyclique *Aeterni Patris*; il est juste, à cette occasion, de se réjouir, avec ses directeurs actuels et ses rédacteurs, pour la fidélité à la doctrine de saint Thomas et aux directives du Saint-Siège, maintenue en tout temps de Léon XIII à Pie XI, glorieusement régnant, à qui est dédié le présent volume, en hommage pour l'heureux événement de ses Noces d'or sacerdotales.

(Extrait de l'*Osservatore Romano*, 19 février 1930.)

# ASIE

---

## CHINE

---

### PÉKIN

M. PAUL DUTILLEUL

Paul Dutilleul naquit le 14 juillet 1862, à Cambrai, dans ce département du Nord où la foi est si vivace, les œuvres si fortement organisées et les vocations religieuses et sacerdotales très nombreuses. Il appartenait à une famille profondément chrétienne.

En l'année 1885-1886, nous le trouvons au grand séminaire de Cambrai, faisant partie d'une communauté de deux cent cinquante à trois cents séminaristes, où ses condisciples d'alors remarquaient déjà en lui, nous dit l'un d'eux, la piété, la régularité et la modestie, qui sont toujours restées sa note caractéristique. Jusqu'à ses dernières années, il parlait volontiers de certaines personnalités ecclésiastiques ou laïques qui sont la gloire religieuse du département du Nord, et qui avaient fait sur le séminariste et le jeune prêtre une impression profonde. Il avait, de son diocèse de Cambrai, une juste et légitime fierté, qu'il plaçait dans la physionomie et la fécondité religieuses de cette contrée, où sa famille prenait d'ailleurs largement sa part.

Il garda, au reste, toujours une aimable propension à parler des saintes âmes qu'il avait rencontrées au cours de sa vie, soit dans ses conversations, soit dans



ses directions spirituelles ou ses instructions au séminaire interne.

Paul Dutilleul avait fait ses études secondaires au collège Notre-Dame-des-Victoires de Roubaix et au petit séminaire de Cambrai. Ordonné prêtre à Cambrai, le 29 juin 1886, il revint comme professeur au collège Notre-Dame-des-Victoires de Roubaix, d'abord avant son ordination, d'octobre 1881 à août 1884 ; puis, une fois prêtre, de juillet 1886 à novembre 1897.

Enfin, à l'âge de trente-cinq ans, il était reçu dans la Congrégation de la Mission, le 6 novembre 1897, à Paris. Placé à Wernouth, en Hollande, il y émit ses vœux le 7 novembre 1899.

Après ses vœux, le professorat qu'il aimait le reprit. Il avait, d'ailleurs, pour cette fonction, de remarquables aptitudes intellectuelles et morales, et il la remplit au petit séminaire de Wernouth, de 1898 à 1902. C'est alors, que, réalisant dans l'âge mûr un rêve de sa jeunesse, il résolut de venir en Chine, probablement encouragé à demander la Chine par la tragédie sanglante de 1900, comme plusieurs autres le furent, missionnaires et religieuses, pour aller remplacer ceux qui étaient tombés, en grand nombre, dans cette mémorable tourmente.

Il y a des risques de santé et d'autres à se transplanter en Chine après quarante ans. Le P. Dutilleul eut de la peine à s'initier sérieusement à l'étude du chinois. Il fit, du moins, pour cela des efforts louables et édifiants. Il aima de tout son cœur la Chine et les Chinois, et ne parut jamais subir, à cet égard, de déceptions ni d'amertumes. Ame foncièrement bonne et charitable, d'une fraîcheur et d'une candeur de sentiments qui faisaient parfois sourire aimablement ses confrères, il récolta l'affection qu'il donna largement autour de lui. Le célèbre frère Barrière, de la

procure de Shanghai, de légendaire mémoire, qui le connut beaucoup dans le Sud, l'appela la *Maman* Dutilleul.

Et c'est bien le mot qui le peint dans ses rapports avec les séminaristes du séminaire interne à Tchousan et à Kiashing, de 1902 à 1909, puis au séminaire interne de Chala, de 1909 à 1913.

Incorporé ensuite à la Mission de Pékin, vicaire de Takeout'oen, avec Mgr de Vienne comme curé, il rentra bientôt dans la voie pour laquelle tout son passé l'avait préparé ; il devenait professeur au grand séminaire du Pé-tang, puis directeur du grand séminaire en 1916. Depuis le transfert du grand séminaire à Chala en 1923, M. Dutilleul était, pour ainsi dire, à la retraite, mais c'était une retraite féconde et active. Il réalisait presque l'idéal du confesseur de prêtres que le P. Tissot souhaitait et décrivait dans ses retraites ecclésiastiques : « Chargé d'ans, bon comme du bon pain, toujours chez lui, saint comme un ange, muet comme une carpe. » De toute son âme, il aimait les prêtres. Il profitait de toutes les occasions pour réaliser des actes de charité, à l'imitation de son père saint Vincent, particulièrement pour des enfants et des jeunes gens qui réussissaient à l'intéresser à leur misère. Il inscrivait leur nom sur une liste, au-dessous d'un tableau de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, jusqu'à ce qu'il leur eût trouvé un gîte et un emploi, et il aimait à raconter les consolations que lui procurait ce ministère charitable.

Dans les dernières années, il se donna tout entier à l'œuvre de l'*Union Apostolique*, qu'il introduisit en Chine. Mgr Lamérand, directeur général de l'œuvre, l'avait nommé son assistant général pour la Chine ; il travailla activement à propager cette œuvre très opportune ; il recruta de nombreuses adhésions parmi

les missionnaires européens et les prêtres chinois. Mgr Trudon Jans, récemment tombé sous le coup des brigands, était l'un des adhérents et des propagateurs. M. Dutilleul fut très encouragé à cela par l'amitié que lui témoigna toujours Son Excellence Monseigneur le Délégué apostolique.

Il avait fondé une feuille trimestrielle, l'*Unio apostolica*, envoyée gratuitement aux adhérents de l'œuvre, pour laquelle les encouragements et l'appui de Mgr Fabrigues lui avaient été très précieux et l'avaient beaucoup touché. Tout fait espérer d'ailleurs que l'œuvre continuera, maintenant que l'initiateur est disparu.

Tout le monde savait, à Pékin, la dévotion tendre, affectueuse, presque fraternelle que le P. Dutilleul professait pour sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ; en correspondance fréquente avec le Carmel de Lisieux, il avait même annoncé son dessein de faire publier, avec l'aide des prêtres chinois membres de l'*Union Apostolique*, un recueil, en chinois, des faveurs déjà nombreuses obtenues par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, sous le titre de « Pluie de Roses en Chine » ; et nous pouvons espérer qu'il continuera au Ciel, — où nous ne doutons pas que le bon Dieu l'admette bientôt, si ce n'est déjà fait — son rôle officieux de ministre de Chine auprès de la petite Reine, pour qu'elle continue plus que jamais à intéresser la bonté et la puissance divines à la prospérité et à la paix des Missions de Chine et à la protection des missionnaires.

Décédé paisiblement à l'hôpital Saint-Vincent, après avoir reçu pieusement tous les sacrements, le bon P. Dutilleul fut inhumé à Chala, au lendemain des fêtes du Jubilé sacerdotal du Saint-Père, à la préparation desquelles il s'intéressa joyeusement, malgré la maladie. Une nombreuse assistance de prêtres, de séminaristes et de religieuses l'accompagna au cime-

tière de Chala. Monseigneur le Délégué apostolique, qui venait à ce moment-là même d'achever une nombreuse ordination au séminaire, alla, par sa présence près de la tombe, joindre ses prières à celles des amis du P. Dutilleul et dire sa sympathie pour ce bon prêtre, vrai fils de saint Vincent.

Ph. C.

(*Le Bulletin catholique de Pékin*, janvier 1930.)

### M. GRÉGOIRE LOU

La tombe de M. Dutilleul était à peine fermée depuis deux mois qu'un nouveau deuil est venu frapper la Mission de Pékin, en la personne de son doyen d'âge, du vénérable M. Grégoire Lou, dont la robuste constitution semblait défier les années accumulées sur ses épaules. C'est le 25 février, à l'hôpital Saint-Vincent et après une assez courte maladie, que s'est éteint ce pieux enfant de saint Vincent, que nous ne voulons pas laisser partir sans lui donner un dernier salut.

M. Lou naquit le 14 avril 1850, dans une petite, mais très ancienne, chrétienté de l'ouest de Pékin, à Tzaokotchoang. Il avait donc dix ans en 1860, quand les troupes anglo-françaises entrèrent à Pékin; et il avait gardé la mémoire visuelle des colonnes de fumée produites par l'incendie du palais d'Été, ainsi que le souvenir de l'immense soulagement éprouvé au sein de la chrétienté par l'octroi de la liberté religieuse.

Il commença ses études au vieux Pétang, sous Mgr Mouly, et les acheva sous Mgr Delaplace, qui lui conféra l'onction sacerdotale le 19 mars 1876.

Nous ne le suivrons pas à travers les vingt et plus de postes successivement occupés pendant sa carrière sacerdotale et disséminés dans ce qui constitue actuel-

lement les vicariats de Pékin, Tientsin, Paotingfou, Youngpingfou, Suanhouafou et Ankouo, mais qui alors faisaient tous partie de la mission de Pékin.

Seize ans après son ordination, il demanda, ou plutôt redemanda, à entrer dans la famille de saint Vincent. Un vieux registre le mentionne en ces termes : *Antea jam pluries petiverat istud beneplacitum ab Illustrissimo DD. Delaplace, C. M., qui non negaverat, sed ad tempus remiseraat*. Sa demande fut agréée par Mgr Sarthou et il commença son séminaire interne au Pétang, en novembre 1892. Il y prononça ses engagements perpétuels le 29 novembre 1894.

En 1896, il est collaborateur de M. Garrigues, au Tountang, qu'il quittait deux ans après pour aller prendre la direction de la paroisse de Kaokiatchoang (Patchow), ce qui lui valut d'échapper au sort du saint curé de Saint-Joseph. Mais ce fut pour assister, en cet été de 1900, à la destruction de ses chrétientés, au massacre de ses religieuses Joséphines et à l'extermination de ses ouailles.

Pour lui, il réussit à échapper au couteau des Boxeurs et à trouver asile dans le quartier des Légations étrangères, sous la protection des détachements européens.

Six mois après, M. Lou rentrait à Kaokiatchoang, pour essayer de rassembler les restes de son troupeau et y relever les ruines accumulées par ces deux terribles mois de Boxe.

Deux ans plus tard (1902), nous le retrouvons dans un autre Kaokiatchoang, celui de Lyhsien. Là aussi, il y avait des ruines à relever : l'église actuelle fut construite par M. Lou sur le modèle de celle de Paotingfou.

Après un second séjour au séminaire du Pétang, alors dirigé par M. Guilloux, il est envoyé dans la

paroisse de Saint-Louis, à Tientsin, jusqu'en 1912, date à laquelle il est rappelé à Pékin pour ressusciter la vieille paroisse de N.-D. des Douleurs, fondée par le lazariste Pedrini, et relever les ruines de l'église, récemment arrosée du sang d'un autre fils de saint Vincent, M. Doré. Toutefois, la reconstruction matérielle de l'église fut l'œuvre de M. Selinka.

M. Lou administra la paroisse du Sitang pendant douze ans, jusqu'au moment où l'âge et les infirmités l'obligèrent à céder sa place à des mains plus valides et lui imposèrent un repos bien mérité. Retiré à Tchengfousse, puis au Pétang, M. Lou eut, en 1926, la joie de célébrer ses noces d'or sacerdotales ; et le *Bulletin de Pékin* relata en son temps (1926, p. 120) le souvenir de cette fête de famille, relativement très rare et à laquelle il fut fort sensible.

Au cours de sa longue carrière, M. Lou n'exerça pas seulement son activité dans le ministère paroissial, il embrassa également les occupations intellectuelles. A cause de ses aptitudes, il fut appelé, à deux reprises, à enseigner au petit séminaire. Entre temps, il traduisit en chinois les *Vertus de saint Vincent*, par Maynard, plusieurs petites brochures pieuses, et les derniers chapitres du *Catéchisme de Rodez*, dont la mort avait empêché M. Ho Paul d'achever la traduction.

Toute sa vie, M. Lou fut un prêtre respectable, laborieux et régulier ; il avait gardé l'empreinte de l'éducation familiale, si profondément chrétienne, de l'époque où il vint au monde. Cette empreinte, jointe à un patriotisme ardent, avait été telle qu'elle lui enleva en partie l'élan et les audaces apostoliques et l'empêcha souvent de voir, à travers les imperfections inévitables des débuts de toute évangélisation, le bien réel et merveilleux qui s'accomplissait sous ses yeux

et de rendre pleine justice au mérite de ceux qui l'opéraient.

Avec M. Lou disparaît, à Pékin, le dernier témoin de la génération qui avait vécu sous le régime de la persécution et assisté à la résurrection de l'Église en Chine. Un mot fera comprendre le chemin parcouru pendant cette vie d'un seul homme : lorsque M. Grégoire Lou entra au séminaire de Pétang, son évêque, Mgr Mouly, administrait un peu plus de 20 000 fidèles. Sur ce même territoire, on en compte actuellement 500 990 ! Ce regard rétrospectif justifie beaucoup de choses et console de pas mal d'autres.

Que Dieu en soit remercié et, avec lui, les humbles ouvriers qui ont été ses instruments, au nombre desquels M. Lou a occupé un rang honorable pendant plus d'un demi-siècle !

J.-M. PLANCHET,

i. p. d. l. M.

(*Le Bulletin catholique de Pékin*, mars 1930.)

## TCHOUO-TCHÉOU

### LES BONS LARRONS

#### 1. — *Le Pardon et l'Appel de Dieu*

En Chine, les prisons sont des endroits bien clos, d'où, plus qu'ailleurs, les étrangers, surtout les missionnaires, sont écartés. Les galériens chinois sont si méprisés, ils sont jugés si peu dignes de considération, que vouloir se pencher sur leurs misères, c'est, nous disent nos propres chrétiens, nous souiller nous-mêmes !

Les fils de saint Vincent, lui qui le premier, dans le grand siècle, se dépensa pour les galériens, ne peuvent imiter, malgré les préjugés des chrétiens et païens chinois de Tchouo-tchéou, le prêtre d'Israël ni

le lévite juif qui passèrent leur chemin sans porter secours à leur prochain.

Ces forçats, eux, le rebut de la société, les bannis du monde chinois, sont, peut-on dire, sans sortir de leur prison, venus à nous, sans que nous ayons fait quoi que ce soit pour évangéliser une terre qui paraissait inculte.

Comment cela s'est-il fait ?

La transformation intérieure des convertis, c'est le secret de Dieu.

Pour les circonstances qui font la trame de cette affaire : une prison entière (une centaine d'individus) qui vient d'elle-même au Christ, je vais vous dire ce que je puis en dire.

Puisque le bon Dieu ne pouvait trouver parmi les siens une âme assez dégagée du sens païen égoïste, qui fait fuir les gens de bas étage, les enchaînés, les tarés de la société, il jeta ses regards hors de la famille. Il a choisi parmi les fonctionnaires de la prison un païen, étranger au pays, un sudiste, le prophète de la bonne nouvelle : « Paix aux hommes de bonne volonté ! »

C'est un tout jeune homme. Il y a un an, après le siège de la ville, il avait été chargé de la surveillance des prisonniers qui étaient venus reprendre place dans la prison réparée. Spécialement, il devait faire respecter le règlement, et, surtout, par des exhortations, maintenir la concorde entre gardiens et galériens.

Très studieux, il cherchait, dans les livres qu'il voyait, ces exhortations.

Personne ne le guidait dans sa recherche d'arguments propres à diminuer, chez ses patients, la haine et l'esprit de révolte.

Dieu, qui est le maître des cœurs, voulut que ce jeune païen eut, un certain soir, un livre chrétien



« L'Examen de la vraie doctrine, comparée avec les fausses croyances de Chine. »

Ce fut « le coup de foudre » pour ce cœur droit, quoique encore païen. Bien que geôlier, donc en quelque sorte le garde-chiourme haï par les prisonniers, il compatit de tout son cœur à l'état misérable de ceux-ci. Or, dans ce livre catholique, il trouve de quoi consoler des malheureux, de quoi calmer leur révolte secrète. Immédiatement, il entre en relations avec les missionnaires. Il s'intéresse à tout ce qui est de notre religion, tant elle l'attire. Il vient assidûment à l'église. Aux prédications, aux catéchismes, il est là, au milieu des fidèles, attentif, respectueux. Souvent, il vient au Père demander plus de lumière. Il veut croire.

Dans la prison de Tchouo-tchéou, sans être baptisé, il se fait le nouveau saint Paul des prisonniers. Il prêche, il explique le catéchisme, dont les premiers livres sont, par ses soins, entre les mains de nombreux galériens. Il découvre les mieux disposés. Il sait faire lever dans des cœurs où le crime, au moins le mal, avait fait son royaume, une pensée de repentir.

Au début de décembre 1928, il nous annonce avec joie que plus de trente détenus veulent étudier sérieusement la doctrine. Ils espèrent tous le baptême, car le baptême est devenu, pour eux, l'espoir de leur existence perdue pour ce monde.

Les difficultés que rencontre le païen, devenu apôtre de Dieu, sont nombreuses. Il faut la foi pour la donner aux autres. Cela le fait douter de lui. Il veut qu'un missionnaire pénètre dans la prison, y sème d'une façon autorisée le bon grain de l'Évangile. Adroitement, il tourne tous les obstacles; et, enfin, le 10 décembre 1928, il invite M. Cény, directeur de la Mission, à exposer la doctrine aux forçats.

Le temps était mesuré, ce dimanche du début de décembre. Dans la prison, le règlement ne permet qu'une demi-heure, pour grouper, par extraordinaire, une trentaine de prisonniers dans une salle du bain.

C'est une salle de travail, encombrée de machines à faire des savates ou à façonner les spécialités des prisons d'État.

Debout sur l'estrade du garde-chiourme, le missionnaire parle de la miséricorde de Dieu, de l'immense bonté de Jésus. Ce Jésus qui, en pardonnant au larron pénitent, en a fait le premier élu du ciel, l'envoie, lui, son missionnaire, les consoler en son nom.

« Lui qui était innocent, il a bien voulu souffrir vos propres tourments. Vous avez des fers, il les a portés; vous êtes en prison, vous y souffrez l'opprobre et les peines, il y a été, il a connu injustement le mépris, l'insulte et les souffrances. Il a été plus loin, pour réparer les fautes, non les siennes, mais celles des autres, même de ses ennemis, il est mort sur un gibet.

« C'est pour vous montrer, à vous spécialement, la force de la patience. Quand bien même la terre entière, vos frères de race sembleraient vous maudire, soit que vous ayez troublé leur quiétude, soit que, par folie ou par faiblesse, vous ayez commis des actes qui leur font croire qu'il faut se protéger de vous comme de bêtes nuisibles qu'on enferme, n'oubliez pas, si vous le savez, et si vous ne le savez pas, apprenez-le, qu'il y a un Dieu qui peut, qui veut vous pardonner. Ce pardon n'est pas pour les malheureuses années que vous avez encore à vivre, mais pour l'éternité. Tout dépend de votre cœur. Si ce cœur, de par votre volonté, toujours libre malgré vos fers, regrette ses fautes, Dieu lui pardonnera et lui fera l'incroyable faveur de faire de vous ses amis.

« L'histoire de l'Église, de cette société qui, en

Chine, est connue sous le titre de Société du vrai Dieu, est remplie de faits où des hommes de tous les âges, de toutes les conditions, qui, comme vous, s'étaient trompés dans la vie, grâce à Dieu se sont régénérés.

« Ils avaient connu le mal et l'avaient fait ; mais, touchés par Dieu, ils ont connu le repentir. Un jour, ils ont, dans le cœur, fait, comme vous, la promesse de se racheter, de devenir bons. Et ils sont devenus des saints, c'est-à-dire des amis de Dieu, point que vous voulez tous atteindre. Nombreux sont les hommes qui, dans les prisons, ont su transformer les souffrances de l'internement, les rigueurs de la pénible station dans les cellules, en mérites. Vous pouvez tous les imiter, rendre, en vous faisant chrétiens, en pratiquant la loi de Dieu, vos peines fructueuses pour l'autre vie, que vous n'avez pas encore gâtée ou compromise. »

La description de la consolante doctrine catholique, de l'âme immortelle, sa beauté, la facilité de la sauver, tout leur a été exposé simplement avec plus de foi que d'emphase, à la lazariste. La dignité du titre d'enfant de Dieu que nous donne le baptême, la liberté de notre volonté firent le sujet des conférences qui suivirent.

Et, depuis cette première prédication, chaque dimanche, plus de quatre-vingts prisonniers se pressaient pour écouter la parole de Dieu. Les têtes rasées de ces heureux galériens étaient dressées. Jamais auditoire ne fut plus attentif. Ces forçats étaient si près de la révolte. Peu à peu, dimanche par dimanche, les traits durs de leurs masques tragiques ou hébétés se détendaient. Il y avait moins de haine, de méchanceté. L'œuvre de Dieu, l'influence de la grâce s'opérait visiblement. Et le missionnaire devint l'attendu.

A genoux, avec des inflexions de voix d'hommes

qui implorent, ils demandèrent, au début de septembre 1929, c'est-à-dire dix mois après les premières instructions de catéchisme, le baptême. L'émouvante scène se renouvela plusieurs fois.

Soixante étaient bien instruits. Après l'épreuve, le 12 octobre, ils étaient baptisés. Le baptême fut reçu dans la prison. Quatre forçats malades furent instruits pendant qu'on les soignait à l'infirmerie et baptisés après.

Tous furent baptisés sous le patronage de saint Paul dans les fers. Les missionnaires préparent, dans cette prison, soixante-dix nouveaux chrétiens pour faire leur première communion. A Noël, Notre-Seigneur descendra dans ces limbes.

Les mandarins chargés de la prison se sont succédé. Le changement a toujours nui à la prédication, il fallait vaincre la répugnance du nouveau venu à laisser pénétrer des étrangers dans les cellules. Maintenant, les visites des missionnaires semblent nécessaires. On les fait appeler souvent. Celui qui est chargé des malades voit toutes les chaînes tomber, afin qu'il pénètre dans les geôles.

Les visages ne sont plus sombres. A la vue des barbes grises ou noires des prêtres, ils paraissent heureux. Le titre de « Père », les forçats nous le donnent avec tant d'élan ! Surtout depuis le baptême des malades, le mouvement des conversions est tel qu'à quelques exceptions, toute la prison est, peut-on dire, une communauté chrétienne.

Pour le jeune missionnaire qui écrit ces lignes, avoir, sous le bombardement de la ville, trois mois complets, dit journellement la sainte messe sous terre, tandis qu'au-dessus de l'abri, les canons et les avions détruisaient l'église et tous les bâtiments de la vaste résidence, cela était une faveur particulière de Dieu.

Mais, deux ans après, célébrer le saint sacrifice dans un bain, et y donner la sainte communion à près de quatre-vingts chrétiens baptisés depuis peu, est un bonheur plus grand encore.

N'est-ce pas une grande consolation de descendre dans les enfers chinois et d'y faire en petit ce que faisait saint Vincent de Paul et son premier disciple, M. Portail, près des galériens de France ?

Avec quelque impatience, tout en parcourant les villages pour y faire mission, le jeune prêtre se prépare à mieux mériter cette joie.

Entre deux missions, il revoit les prisonniers. Avec eux il parle du beau jour de Noël, jour fixé pour leur première communion. L'instruction religieuse continue. Il faut être si pur pour recevoir Dieu, la pureté même ! Les prisonniers comprennent de plus en plus, et c'est pourquoi leur attitude est pieuse, recueillie, quand on leur développe le dogme d'un Dieu si bon qu'il s'est fait notre nourriture pour mieux nous aimer et ne faire qu'un cœur avec nous.

## 2. — *La première confession des Bons Larrons*

Tout semblait prêt pour la veille de la Nativité du Rédempteur. Le jour de Noël, le Sauveur allait pouvoir descendre sur l'autel improvisé, dressé dans le bain, tout comme il le fit en terre de Juda, près de la minuscule cité de Bethléem.

Mais le bon Dieu voulait un délai. L'avant-veille de la grande fête, la grippe, qui en France a été, je ne sais trop pourquoi, naturalisée espagnole, et qui, ici, n'a plus cette étiquette un peu désobligeante pour les compatriotes si généreux et si croyants de la grande sainte Thérèse d'Avila, cette grippe est venue quasi clouer au lit M. Cény et le vicaire chinois.

Par la volonté de Dieu, j'étais donc devenu le « Laissé pour compte » de Mlle la grippe, et aussi le bouche-trou du grand vide que faisaient le Directeur et son expert vicairé chinois indisponibles.

Les murs de notre église mutilée, dont les brèches, faute d'argent, sont encore obstruées avec de la boue mal liée, ne me faisaient-ils pas la leçon ?

« Autrefois, à la place de cette vilaine terre séchée, que le froid craquelle, nous avions des briques régulières, une parure de peintures et de dessins, dont était très fier notre curé et architecte. Et toute l'église ajoutait : Les obus du dictateur Tchangso-lin qui n'a attendu que six mois pour subir le terrible châtiement de Dieu : être la victime d'un attentat, dans sa propre province, sur son train particulier, mis en pièces par une explosion de bombe, et cela pour m'avoir presque détruite ! Le svelte clocher surmonté d'une croix qui, à dix lis à la ronde, annonçait que j'étais sacrée, inviolable, n'a pas empêché les obus de cet homme impie de faire dans mes flancs d'énormes vides ; et tu les a remplis avec de la terre humide, une boue prise n'importe où. Pour ce qui arrive à la paroisse de Tcho-tcho, les gros vides produits par la maladie sérieuse de ses deux meilleurs prêtres sont aujourd'hui remplis vaille que vaille ; et tu es la boue grossière dont se sert Dieu pour cette action. »

Seul, débordé par un afflux inaccoutumé des chrétiens des villages, il m'était impossible d'écouter, à la prison, les toutes premières confessions de plus de soixante-dix forçats.

Également, il fallait renoncer à dire la sainte messe en plein baignoire. Nos nouveaux « Bons Larrons » n'ont pu devenir les imitateurs des pâtres des collines de Juda qui adorèrent le divin Enfant à la crèche.

Leur première confession et leur première commu-

nion durent être renvoyées jusqu'après l'Épiphanie de 1930.

Dès le jour où il put se lever, M. Cény a agi en vue de mieux préparer ces pauvres détenus au grand acte. Les difficultés pour dire la sainte messe dans la prison paraissaient grossir à mesure que nous approchions du jour fixé. Faire des prédications dans la salle de travail, aux heures de repos, c'est-à-dire l'après-midi des dimanches, cela était, pour nous, devenu relativement facile; mais dans cette même salle, à une heure où la prison va devenir une ruche laborieuse, quoique silencieuse, grouper des prisonniers, leur laisser assez de liberté pour suivre le saint sacrifice et venir à la table sainte, le règlement de la prison semblait rendre la chose bien difficile. Le bon Dieu a touché le cœur du mandarin, directeur du bagne. Et pour une fois, il a fermé les yeux sur l'accroc fait à la consigne sévère des geôles et des locaux des forçats.

Le 7 janvier 1930, trois missionnaires, afin que les geôliers ne se plaignent pas trop du travail supplémentaire que nous leur imposions, en moins d'une heure et demie, durent préparer à la confession et confesser soixante-huit forçats. Une soixantaine étaient admis à la communion. Les malades et quelques travailleurs avaient été dans l'impossibilité de se confesser.

La confession a eu lieu dans une grande salle froide, glaciale même, où les prisonniers arrivaient par escouade de chaînes.

Ils se tenaient à l'un des quatre coins. Puis ils pouvaient aller un par un, vers un des trois prêtres qui attendaient dans les autres coins. Accroupis, presque sans bruit, tant ils sont accoutumés au silence de parole et d'action, ils se confessèrent.

C'était leur première confession. Il y en avait beaucoup d'émus. Ils osaient me prendre les mains. Les pauvres gens ! la grâce les touchait. Depuis leur baptême, en octobre 1929, pour la plupart, la vie de prison n'a été qu'une vie bienheureuse de pénitence, d'acquisition de mérites nombreux. Les effets des prédications, bien suivies, étaient consolants.

Un de nos suivants, brave homme, mais rempli de préjugés à l'égard des prisonniers, n'avait jamais voulu pénétrer avec nous dans le bagne. « Le Père Cény a bon cœur, mais il sera trompé par ces hommes tarés », disait-il franchement. Le jeune boy qui m'accompagne toujours au chevet des prisonniers malades lui a causé souvent de l'excellente impression que lui font les convertis des geôles ; c'est pourquoi le jour de leur confession, il nous a suivis pour nous aider. Et nos bons larrons ont gagné leur cause, puisqu'il avouait sincèrement qu'il ne doutait plus de leur conversion actuelle.

Le matin, le jour de la première communion allait bientôt paraître.

### 3. — *La première communion de soixante-trois bagnards*

Le 8 janvier, le service de surveillance et de propreté ne permet à nos gens l'apprêt de l'autel et de la salle qu'après huit heures du matin. Pour accomplir toutes les cérémonies, on ne donne qu'une petite heure.

A huit heures et demie, rapidement notre préparation se fait. Les prisonniers chrétiens, en file, viennent dans la salle. Ils s'agenouillent sur les briques.

La messe du bagne commence.

Les bagnards chrétiens, pour la première fois dans leur vie, récitent les prières des enfants de Dieu.

Jamais il n'a été possible de leur apprendre à chanter



correctement les prières, comme c'est la coutume en Chine. Partout, dans la prison, le silence est rigoureusement gardé. Le jour de leur première communion, en regardant leur catéchisme, ces hommes chantent avec assez d'ensemble, guidés par notre sacristain, qui dirige les prières.

Au bas de l'autel, pendant que tous les assistants se signent, je commence la première messe des bagnards chinois. Pour eux, qui viennent presque des derniers bas-fonds vers Dieu, avec plus de foi, de ferveur que d'habitude, je demande que Dieu lui-même prépare leurs cœurs pour y venir ;

qu'il les sépare désormais des hommes iniques et trompeurs ;

qu'il ôte toutes leurs fautes, afin qu'avec des cœurs purifiés, ils reçoivent le bon Maître, Jésus, refuge et salut des pécheurs repentants ;

qu'il les conduise à son tabernacle, au céleste banquet de l'Eucharistie.

Au *Credo*, comme à l'évangile, le cliquetis des chaînes m'annonce que tous se lèvent pour suivre la liturgie de la messe. Le *Credo* est chanté avec beaucoup d'expression. La voix des prisonniers, que, depuis longtemps, ils ne laissent filtrer qu'en chuchotements, ils la donnent, pleine, vibrante à ce moment de la récitation des *Actes des Apôtres*.

Au *Memento* des vivants, la pensée se concentre pour prier, afin que Dieu donne à ces convertis la persévérance dans la foi et le bien. Et la messe continue.

Avant l'élévation, M. Cény, qui aide les premiers communians, les avertit de se disposer à faire un vrai acte d'adoration : « C'est le Dieu de miséricorde, le Dieu de votre pardon, qui descend vers vous ; adorons-le de tout notre cœur. »

Après l'élévation, le chant en chinois, que les vieux

chrétiens, surtout à Pékin, chantent avec tant de foi expansive, retentit dans cette prison, habituellement silencieuse, muette. Nos forçats en connaissent le sens ; aussi la ferveur ne fait pas défaut.

Le célébrant vient de prendre le précieux Sang ; le bruit des chaînes qui se choquent se mêle alors au son des voix qui prient.

Les bons larrons vont à Jésus.

Près de l'autel, une dizaine d'entre eux, pieusement, se mettent à genoux. Les mains tendues sous la nappe blanche, ils mendient le pain de vie pour leur âme devenue chrétienne.

Et le divin prisonnier de Caïphe et de Pilate daigne non seulement se pencher vers eux, mais il veut se donner à eux.

Sans aucun désordre, malgré les entraves des fers, tour à tour, les communicants s'agenouillent, reçoivent leur Dieu et se lèvent, les mains jointes, pour rejoindre leur place. Ils ont, au moins quelques-uns, des manières un peu gauches ; mais jamais de la vie ils n'ont vu communier. La préparation, quoique faite par les prêtres eux-mêmes, à cause du règlement de la prison, n'a pu être individuelle. Bien des petits « à-côtés » du grand acte leur échappaient.

L'action de grâces dut être bien courte ; les geôliers attendaient. En intensité, elle semble avoir compensé la brièveté du temps. L'oraison dominicale et la salutation angélique, que tous savent bien, avaient la tonalité des jours de fête.

M. Cény trouvait que le visage de quelques communicants était transformé. Je ne doute pas que le Maître ne soit assez puissant pour avoir fait cette transformation.

Des bienfaitrices de Pékin ont bien voulu, la veille de Noël, nous envoyer un gros paquet pour les pri-

sonniers, qui, d'eux-mêmes, sous la touche divine, se sont faits chrétiens. Pour cacher la grosse part qu'elles prenaient à notre œuvre, elles ont voulu nous envoyer leurs dons, au nom de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en souvenir de Pranzini, le fameux criminel qui, à l'ultime minute, a obtenu la grâce suprême du repentir final.

Les prisonniers, touchés de ces dons inattendus, se sont précipités devant l'autel et, à deux genoux, ont remercié le bon Dieu, qui sait si bien se servir de pieuses et ferventes âmes pour diminuer les rigueurs et les tristesses de leur incarcération.

« Depuis notre première communion, disait un des communiants, mon misérable sort ne me tire plus des plaintes. Je sens Dieu en moi. Il m'aime et je vis de l'espoir de l'aimer toujours. » Les geôliers nous disent que cet homme écrit, depuis, à ses parents, des choses fort touchantes, qui les émeuvent eux-mêmes.

Cet été dernier, deux condamnés à mort, une sueur froide coulant sur leur face, livide d'effroi, ont pu se confesser avant d'être exécutés. Après leur confession, Dieu leur a donné la grâce d'un repentir qui a rempli d'admiration le mandarin venu pour leur signifier le verdict de mort.

Calmes, ils se sont mis à genoux devant le mandarin et, d'une voix claire, lui ont dit : « Grand homme, notre juge, nous n'avons aucune plainte contre toi ; nous avons gravement fauté, nous méritons notre punition. »

A côté de ces chrétiens, pécheurs mais pénitents, deux autres condamnés païens, fous de peur et de rage, vomissaient des injures. Les satellites durent ligoter ces deux énergumènes. Pour ne plus entendre les horribles injures que leur disaient sans arrêt ces malheureux, avec des cordelettes ils les bâillonnèrent.

Les efforts de ces deux hommes pour se venger de leurs tortionnaires furent cause que le sang se mêla à la mousse blanche qui sortait de dessus leur bâillon. La foule païenne s'étonna du contraste et ne proféra aucun blâme pour les deux chrétiens, qui mouraient si calmes.

Si saint Vincent, notre bienheureux Père, l'apôtre des galériens de France, était encore de ce monde, ne dirait-il pas, en s'exprimant de sa façon habituelle : « Ne faut-il pas appeler providentielle la voie par où Dieu a mené ces galériens repentants ? » Leur prison devient l'antichambre du paradis.

Autour de leurs hautes murailles, par lesquelles ils sont séparés du monde qui les a corrompus, à l'extérieur de leurs portes de fer cadénassées, leurs frères païens sont dans une situation plus misérable que la leur. Nombreux sont ceux qui refusent le don gratuit de la foi et meurent pour l'éternité. Dans ce pays troublé, beaucoup de chrétiens n'ont pas eu le bonheur de voir souvent les prêtres. Les forçats malades, les agonisants ont cette consolation. Trois prisonniers chrétiens sont morts; ils ont reçu les derniers sacrements. Ils sont morts en prison, leur corps enchaînés, mais leur âme a pu suivre celle du bon Larron.

Voilà les effets de la miséricorde divine. Nous demandons aux personnes pieuses qui liront ces pages, de s'unir aux deux missionnaires de Cho-chow et de prier ensemble, de cœur, pour que jamais les forçats chrétiens ne quittent la voie providentielle où ils sont, voie qui les conduira au ciel.

L'œuvre de la prison n'est qu'une œuvre; elle est venue s'ajouter à l'œuvre des Missions et aux œuvres des écoles de catéchumènes et de chrétiens.

L'état de pauvreté extrême où se trouvent les neuf dixièmes de nos néophytes rend notre tâche pénible.

Il est dur, pour nos pauvres chrétiens, nés à la foi depuis quelques années à peine, d'écouter leurs prêtres, leurs catéchistes, parler de patience, de fidélité au devoir de la prière et de la fréquentation des sacrements.

Le siège, la guerre, la sécheresse ou l'inondation ont ruiné nos villages. Nos chrétiens sont dans la détresse, leur ventre crie si fort le besoin de vivre, de ne pas mourir de faim, étouffe toutes pensées du ciel, toutes idées surnaturelles. Pendant les Missions, j'ai dû passer les nuits à écouter les confessions, parce que nos pauvres chrétiens n'avaient pas le moyen de chômer une demi-journée pour préparer leur confession annuelle et la faire.

Que de fois j'ai entendu : « Père, je meurs de faim. » Dans la région-ouest de notre paroisse, l'inondation a emporté les terres. Ce que les eaux ont laissé ne permet pas d'y vivre. Des chefs de famille n'ayant plus rien à donner comme nourriture à leurs enfants les ont abandonnés. Et toute la famille est venue au Père.

Impossible de secourir nos pauvres gens. Les bras me tombent d'impatience, le cœur saigne de ne pouvoir au moins sauver, par des écoles, les enfants de nos chrétiens qui, par misère, perdent la foi.

A la résidence, encore des ruines. La Mission de Tcho-tchoo ruinée demande tout le courage et la persévérance des missionnaires, éprouvés et bien peu secourus. Certes, les épreuves n'ont pas manqué aux deux missionnaires français que Dieu a jetés dans ce coin tourmenté de Tcho-tchoo. Deux ans de pénibles travaux ! et que de travaux restent à faire ! Les ressources manquent. Les démarches pour obtenir quelques indemnités pour les désastres causés par les canons et les avions : 500 000 francs environ de dégâts maté-

riels, trois morts et une quasi agonie de trois mois dans les affres de la faim et les terreurs causées par les avions bombardiers, tout n'a abouti à rien.

De tous côtés, pour relever notre Mission en perdition, nous avons, par lettres, mendié des aumônes. Ce qui nous est parvenu a été insuffisant. Merci à nos bienfaiteurs de la première heure; nos écoles et la résidence n'ont pu exister que grâce à eux.

Bien humblement, nous demandons à Dieu de toucher les cœurs de nombreux bienfaiteurs.

CÉNY et SAINT-MARTIN,

i. p. d. l. M.

## KIANGSI

### EXTRAITS DE QUELQUES LETTRES

Le 27 janvier, M. Reymers Théodore, alors qu'il se rendait à Nanchang pour prêcher la retraite aux sœurs, rencontra, à 20 lis de chez lui, dix soldats armés. On sut, par la suite, que trente soldats, mécontents de rester sans salaire des mois et des mois, avaient pris la route de la campagne, en trois bandes, à la recherche de la « voie de la vie ».

M. Reymers fut immédiatement arrêté et pillé; comme la petite somme qu'il avait sur lui ne suffisait pas, on lui demanda une rançon de 10000 dollars. Comme il déclarait n'avoir rien autre chose que ce qu'on lui avait pris, on lui lia les bras et on le fit marcher,

Seconde halte et nouvelle demande d'argent : « Si vous ne payez pas, on va vous tuer. — Tuez-moi, mais je n'ai pas d'argent. » On lui fit des discours patriotiques, on devine dans quel sens... auxquels il répondit : « Je n'ai jamais fait de mal à la Chine. »

Nouvelle marche, pendant laquelle M. Reymers eut

tout le temps de se préparer à paraître devant Dieu. Chemin faisant, on passa près d'une famille assez riche, les soldats la pillèrent et amenèrent une personne comme otage. Au repas qui eut lieu, M. Reymers fut invité à y prendre part; on lui offrit même une cigarette, puis on se remit en marche; cela dura six heures, sous la neige et dans la boue.

Troisième halte et nouvelle demande d'argent : « Si vous ne fournissez pas l'argent, on va vous tuer. — Tuez-moi, si vous voulez, mais je n'ai pas d'argent. — Emmenez cet homme et exécutez-le. » Deux soldats le prirent et l'emmenèrent dans les champs, assez loin du groupe principal. Un des soldats lui fit signe de ne pas avoir peur. Lorsqu'ils furent arrivés à une longue distance et hors de la vue du groupe principal, ils lui dirent : « Vous allez à Nanchang? Sauvez-vous vite et sans vous faire voir. »

Le salut de M. Reymers Théodore fut-il dû à la miséricorde des deux soldats, ou bien était-ce une comédie qu'on leur faisait jouer pour impressionner le riche otage? Toujours est-il que notre cher confrère a passé quelques heures bien dures et qu'il est arrivé à Nanchang exténué, mais remerciant la Providence d'en être sorti à si bon compte.

Le 3 février, M. Meyer télégraphiait : « Situation grave, péril rouge, demandons secours. »

Les brigands rouges deviennent de jour en jour plus nombreux. Le peuple est dans l'anxiété. Il y a un vrai péril à Hokow et Iyang.

A Iyang, Loping et Fuchow, les résidences sont occupées par les soldats qui ne peuvent ou qui n'osent pas faire la chasse aux brigands.

(Mgr SHEEHAN, 6 février.)

Vers le milieu de janvier, les bandes qui avaient menacé Kian en décembre remontaient le fleuve, occupaient Wan-an ; le bruit courait qu'elles allaient monter à Kanchow. On apprit plus tard qu'elles étaient dispersées et que, de nouveau, Kian était en danger.

Sur notre demande, les troupes stationnées à Yutu et Juiking sont descendues ici. Parmi ces dernières, il y a le tang-pou (conseil) militaire, qui, pendant plusieurs mois, s'était installé dans nos ruines à Juiking, et un régiment qui logeait dans notre résidence de Yutu. Un jeune homme est venu effrontément nous demander à emprunter notre église comme salle de conférences, disant qu'il se moquait du... de Nanking. Heureusement, nous avons pu l'éconduire.

Les missionnaires attendent que les pluies cessent un peu pour reprendre leurs travaux, du moins dans la partie habitable. Hingkuo, Nintu, Nanyuan sont d'une manière intermittente entre les mains des brigands, grands ou petits ; il n'y a pas grand'chose à faire, tant que les trois bandes Tchou, Pan, Ly ne seront pas dispersées.

Mgr O'Shea a reçu hier un télégramme (90 mots) du consul américain de Hankow, lui disant que le ministre d'Amérique avait demandé au gouvernement chinois de protéger le départ des missionnaires ; étant donné les conditions d'insécurité de cette province, ils n'avaient qu'à partir.

(Mgr DUMOND, 7 février.)

Ma résidence a été de nouveau occupée par la vermine. Quand cela leur prend, ils prennent bancs, fenêtres ou portes pour se chauffer. Il faut dire qu'il fait froid à présent. Mais ce n'est pas une raison de



démolir les maisons des gens. J'ai écrit à Nanking (Waïchiaopou), mais le résultat se fait attendre, comme c'était à prévoir ! Par ici, tout ministère devient pratiquement impossible et je me vois condamné à l'inactivité presque absolue. Ils se battent parfois à 5 lis de la ville. Plus d'un millier de soldats n'osent pas entrer dans le repaire des communistes-bandits, qui n'ont que sept cents fusils. La répression s'est fait attendre trop longtemps. Dans la campagne, beaucoup d'endroits sont déjà bolchevisés, soit par conviction, soit de force. Les deux grandes routes pour Ho-kéou et Koei-ki ne sont pas sûres et je dois faire des détours pour y arriver. A quelques lis d'ici, ils ont pris une famille chrétienne, exigeant 1000 piastres de rançon. Déjà, l'enfant de trois ans que la mère portait a été assassiné froidement, parce qu'il criait trop !

(M. REYMERS, 10 février.)

Mgr Mignani m'a donné l'ordre de louer une barque et de nous tenir prêts à partir. Le 2 février, bien que ce fût un dimanche, nous avons tout emballé. Or, le 3, les rumeurs diminuèrent. Plusieurs richards partis revenaient, car le fleuve n'était pas libre.

Le 4, on annonce que deux richards et trois dames protestantes ont été pris par les bandits, à 70 lis de Kian, et conduits dans une pagode, située sur une colline, au bord de la rivière.

Le 10, les vacances du nouvel an chinois étant finies, les classes reprennent. On tâche de retrouver dans les caisses les livres qu'on y a entassés ; en général, on y réussit. Vers neuf heures, quand tout le monde vient de se mettre au lit, une fusillade intense a lieu sur les remparts, à quelques pas du séminaire. Celui-ci se trouve dans le coin nord de la ville et est la première

grande maison qu'on rencontre en entrant par la porte du nord.

Aujourd'hui, loi martiale. Il paraît qu'il y a des brigands cachés en ville et un certain nombre de communistes ; toute circulation est interdite ; perquisitions dans les maisons. Si les gens se montrent effrayés, ils sont suspects et conduits au poste, pour plus ample interrogatoire.

Le journal local promet toujours que des troupes de secours viendront pour purger cette région. Jusqu'ici, rien n'est venu.

Comme il est peu probable que, d'ici quelques mois, cette région soit tranquille, nous allons quitter Kian en corps dès que le fleuve sera navigable. Quand est-ce que cela se fera ? Je ne sais. Nous allons nous installer provisoirement dans les écoles de la résidence de Nanchang.

(M. MEYER, 13 février.)

Depuis le 31 janvier, les bruits les plus alarmants circulent au sujet des brigands et des rouges. Ce qui a causé une grande crainte, c'est que le bruit courait que la ville de Taiho, sud de Kian, et celle de Yungfeng, à l'est, étaient tombées entre les mains des rouges ; ce qui était faux. Puis, à cause de Yungfeng, échauffourée à Kichui, nord-est de Kian, entre les rouges locaux et les gendarmes de la ville. Tout le monde était dans la plus grande anxiété et Mgr Mignani, craignant pour les sœurs, le personnel de l'orphelinat et le séminaire central, donna ordre à tout ce monde de se préparer à partir et de trouver des barques pour descendre à Changshu, le lundi 3 février.

Le 4 courant, en réponse à une demande de secours, le consul d'Hankow disait : « Je viens d'avertir

derechef les autorités de Nanchang, Nankin et Peiping. » Et voilà ! Deux régiments sont en route venant ici.

Personne n'est parti, et c'est mieux, car, il y a trois jours, trois dames missionnaires protestantes, qui déjà une fois étaient tombées entre les mains des rouges à Yungsing, se rendant cette fois à Nanchang, ont été prises par les rouges à 70 lis de Kian. Il vaut donc mieux rester chez soi, car toutes les routes sont dangereuses, soit par eau, soit par terre.

Les troupes ont creusé des tranchées tout autour de la ville de Kian ; elles sont assez bien organisées pour permettre aux soldats de résister victorieusement aux attaques des brigands ; tout autour des sœurs surtout, il y a d'excellents abris qui permettront aux occupants de défendre la place sans trop de risques pour eux-mêmes.

(M. THIEFFRY, 13 février.)

*Lettre de MGR MIGNANI à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Kian, 14 mars 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

La situation dangereuse où nous étions à la fin de l'année s'est faite encore plus dangereuse au début de février. Le consul de France, averti par dépêche, nous répondit et obtint des autorités que des renforts de troupes seraient envoyés d'urgence pour conjurer le danger qui menaçait Ki-An et les environs, où l'avant-garde de l'armée rouge était signalée.

Lorsque, à la fin de janvier, on apprit que la ville de Youg-Feng, à 120 lis sud-est de Kian, était tombée aux mains de l'armée de Tchou-Té (armée rouge), il

y eut un commencement de panique, car cette bande, forte de plusieurs milliers d'hommes, s'adjoignant les nombreux communistes des alentours, constituait un danger sans précédent, d'autant plus que la garnison de Kian était fatiguée. Les renforts annoncés depuis longtemps se faisaient toujours attendre; le cercle rouge se resserrait au point de menacer sérieusement le ravitaillement de la ville.

Le 31 janvier eut lieu le départ, sous escorte militaire, des dames des officiers supérieurs, convoi que suivirent aussi trois dames de la Mission protestante; mais leur barque, retardée en cours de route, fut arrêtée par les communistes à une centaine de lis de Kian et les trois dames finlandaises capturées. D'après ce que l'on raconte, il semble bien probable qu'elles ont été massacrées.

Le 1<sup>er</sup> février, le général commandant la place nous fit savoir que la situation l'inquiétait et que les étrangers feraient bien de se préparer à un départ éventuel. Aussi, des barques furent louées; mais la nouvelle de la capture des dames protestantes fit comprendre les dangers de la voie fluviale, nombre de barquiers étant secrètement affiliés aux rouges. C'est alors que nous télégraphiâmes au consul de Han-Kéou, qui agit énergiquement auprès des autorités responsables. On attendait et nous apprîmes l'arrivée, dans la province, des renforts militaires. Entre temps, les forces du général rouge Tchou-té avaient quitté la ville de Youg-Feng pour se rendre dans les montagnes de Ki-Shui, à 70 lis de Kian.

Le général chargé de la défense de Kian fit tous les préparatifs pour empêcher les rouges de traverser le fleuve, mais cette tâche était rendue plus difficile par la présence, à l'ouest, d'un millier de rouges sous un autre chef, qui infligea une sanglante défaite à

un bataillon envoyé contre lui. Nouvelle anxiété !

Cependant, l'encerclement des rouges par l'armée régulière semblait se préciser. Mais soit imprévoyance, soit manque de connaissance de la région, toujours est-il qu'une rencontre entre les troupes régulières et l'armée rouge se termina par la défaite d'un régiment. L'arrivée de nombreux blessés et des soldats débarrassés ne fut pas pour relever le moral, et l'on se demandait si, cette fois, Kian ne subirait pas une sérieuse attaque. Après deux semaines, cette menace reste.

Notre situation reste et restera précaire et dangereuse tant que l'on n'aura pas anéanti l'armée rouge, qui, depuis deux ans, dévaste le Kiang-Si et le Fokien, et y organise des soviets dans la plupart des sous-préfectures. Dans le Kiang-Si central, une dizaine de sous-préfectures gémissent sous la terreur bolcheviste. C'est à grand'peine que l'on a pu maintenir un peu d'ordre à Kian.

Inutile d'ajouter par quelles tribulations passent les Missions et les missionnaires, qui voient leurs résidences pillées ou incendiées, leurs chrétientés dispersées ou anéanties, eux-mêmes réduits à se cacher ou à fuir. Là où les troupes régulières rétablissent la situation, les missionnaires regagnent leurs postes saccagés, mais pour y subir souvent l'occupation des troupes, qui ne tiennent guère compte des ordres de Nankin.

Telle est, Très Honoré Père, notre situation. Mais nous comptons toujours sur la paternelle Providence du bon Dieu, sur la protection de la Très Sainte Vierge et de saint Vincent, qui, par vos prières, nous sauveront de tout danger, ou nous obtiendront la force nécessaire pour vaillamment souffrir et mourir.

Veuillez, Très Honoré Père, agréer nos respects

filiaux et nous envoyer la bénédiction de saint Vincent.

Votre, etc.

G. MIGNANI.

*Lettre de M. LEGRIS, prêtre de la Mission*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Shanghai, le 28 mars 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

La situation de nos Missions du Kiang-Si est toujours angoissante. Les bruits les plus contradictoires circulent; il est même venu de Rome, paraît-il, une dépêche disant que les missionnaires de Kian étaient délivrés. Jusqu'ici, ils n'ont pas été pris, et, si l'on veut dire que le péril communiste a disparu, ce n'est pas exact, loin de là. La vérité est que le danger est toujours très grave et qu'il n'y a aucun moyen de fuir. Les dernières nouvelles disent que la ville de Wang-an a été, pour la troisième fois, envahie par les communistes et que les missionnaires sont en fuite. Kanchow, dégarni de ses défenseurs, se trouvait, il y a quelques jours, en très grand danger de tomber dans les mains des rouges; il y a eu bataille entre de nombreux insurgés et une poignée de soldats. Hier, une lettre de Nanchang, datée du 23 courant, disait : « Depuis deux jours, le bruit courait que Kanchow était pris; aujourd'hui le journal local le dit officiellement. » Aucune nouvelle télégraphique n'est venue confirmer cette triste nouvelle, j'ose espérer qu'elle est fausse.

Voici ce que le gouvernement de Nankin faisait paraître hier dans les journaux : « Le ministère des Affaires étrangères reçoit un télégramme du gouver-

nement provincial du Kiang-Si annonçant la défaite écrasante des bandits de Kanchow, le 22 mars.

« Les missionnaires français qui se trouvaient dans cette région sont en sûreté, annonce-t-on.

« On n'accordera plus, pour un certain temps, de passeports aux voyageurs étrangers dans le Kiang-Si, le gouvernement provincial ayant déclenché une campagne active pour la suppression du banditisme. Ceux qui ont déjà reçu des passeports reçoivent des avertissements de s'abstenir de se rendre à l'intérieur de cette province. »

Espérons que c'est la note vraie ! Je voudrais bien aussi vous annoncer, mon Très Honoré Père, que tout est en paix. En tout cas, je puis vous dire que tous vos enfants de ces régions se montrent très généreux et confiants en la protection de Dieu, et qu'ils méritent beaucoup par leur endurance surnaturelle.

Veuillez agréer les sentiments profondément respectueux avec lesquels je suis, en Notre-Seigneur et en Marie Immaculée,

Monsieur et Très Honoré Père,

Votre enfant humblement soumis.

P. LEGRIS,

i. s. c. m.

#### TCHEKIANG

*Lettre de M. MARQUÈS, prêtre de la Mission  
à Mgr DEFEBVRE*

Yongkiachang, le 6 août 1929.

TRÈS CHER MONSEIGNEUR,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Voilà huit jours que j'ai rejoint Yongkiachang, mon ancien et nouveau poste. Une députation des

chrétiens passa le col des Bambous pour venir me saluer au débarcadère et transporter mes bagages encombrants. Depuis, j'ai, tous les jours, des visites, plus qu'il ne m'en faut pour pouvoir m'occuper d'autres choses.

Les chrétiens sont contents de me retrouver et ne le cachent pas. C'est réciproque. Mais, de part et d'autre, peut-être encore plus de la mienne, cette joie est bien amoindrie depuis que, du haut du col des Bambous, je pus, d'un coup d'œil, embrasser toute la plaine de Yongkiachang et que je la vis plus jaune encore qu'au temps des moissons.

J'avais ouï-dire et lu que les récoltes s'annonçaient mauvaises. Mais combien, dans mon estimation, j'étais loin de la réalité ! C'est une désolation qui dépasse de beaucoup, si même on peut établir une comparaison, les dégâts des grands typhons.

D'ores et déjà, la disette s'annonce effroyable avant peu de temps. La famine est sur le seuil de la majeure partie, la totalité presque des maisons. Elle ne tardera pas à y entrer pour torturer les entrailles des pauvres et même des gens de moyenne condition. L'avenir est très sombre, le tout proche avenir, et je sens l'angoisse et l'ennui m'étreindre le cœur. Que vont devenir mes pauvres chrétiens et la multitude encore plus grande des païens ? Ceux-ci aussi sont mes *brebis alias oves... quae non sunt ex hoc ovili*, qu'il me faut amener au bercail.

Et demain, je ne pourrai voir d'un œil sec ni les uns ni les autres mourir d'inanition ! Si je pouvais encore répondre à leur geste de supplication, avec quelle joie je leur donnerais l'aumône ou la nourriture qui les empêcherait de mourir de faim et leur prouverait que le nom de « Père », qu'ils me donnent, n'est pas un vain titre ! Mais le pourrai-je ?



Ils seront bien cent mille dans la plaine de Yongkiachang et l'île de Lingkueu. Et le Ngotsing, dans sa majeure partie, et certaines autres régions de la sous-préfecture de Wenchow, comme le Kiang-peï ou Ko pé-ueu, etc., et quelques régions de celle de Zu-eu, sont dans les mêmes tristes conditions ! C'est deux millions de faméliques que nous aurons.

Et, au moment où j'écris, dans d'autres parties de la Chine, il y en a tant qu'on est impuissant à secourir et qui meurent journellement !

Et la misère est si immense et si endémique en Chine et, hélas ! il faut bien le dire, puisque c'est un fait patent et un triste fait, ceux à qui il incomberait d'y remédier, de l'adoucir du moins, sont si impuissants et si absorbés par d'autres soucis, que, devant l'immensité de la tâche, les meilleures volontés, les âmes les plus généreuses sont tentées de découragement. Ça n'en finit plus ! C'est impossible ! A quoi bon ? diront-elles peut-être. Et les missionnaires des diverses confessions et les civils qui ont été mêlés aux distributions de secours qu'on ne leur avait pas confiés exclusivement, ou, du moins, avec un pouvoir prépondérant sur les aides dont on ne peut se passer, ont tant de fois, à leur cœur défendant et à leur grande répugnance, uniquement servi d'enseigne d'honnêteté et d'impartialité, qu'ils auraient mille fois raison, pour ce qu'ils ont vu et entendu par eux-mêmes, de s'en désintéresser complètement.

Mais le moyen de s'en désintéresser, si peu qu'on ait d'affection pour ses semblables et quand on prêche celui qui s'écria un jour devant une multitude affamée : « *Misereor super turbam*, j'ai pitié de cette foule ; car elle me suit depuis trois jours et elle n'a pas de quoi manger ! Si je les renvoie dans leur maison sans nourriture, ils tomberont de défaillance en chemin,

car beaucoup sont venus de loin. » Et comme on voudrait, comme lui, pouvoir multiplier les vivres ! Le missionnaire du Christ peut-il et doit-il se désintéresser des malheureux ? Est-ce leur faute à eux si d'autres, peu intéressants, criminels, dirai-je, spéculent sur leur misère et en tirent profit malgré lui ?

Je ne puis pas ne pas jeter le cri d'alarme, ne pas crier : Au secours ! Venez-nous vite en aide, vous qui le pouvez et avez du cœur ! Et parce que ma voix n'est pas assez autorisée peut-être, trop inconnue, je prie Votre Grandeur de joindre sa voix à la mienne ou plutôt de faire sien mon cri d'alarme et d'implorer la charité publique par le moyen des journaux, des périodiques, des Bulletins des Missions et, tout d'abord, de notre *Petit Messenger de Ningpo* ; et aussi la charité privée des âmes généreuses et simplement humaines pour cette œuvre de haute humanité. Elles peuvent être assurées que les aumônes qu'elles voudront bien vous transmettre seront rigoureusement employées pour le but qui nous fait tendre la main, pourvu qu'elles nous en fassent les distributeurs avec pleins et exclusifs pouvoirs.

Si l'on pouvait croire qu'il y eût dans cette dernière demande une arrière-pensée d'intérêt, je dirais : « Venez-nous en aide et confiez vos secours à qui bon vous semblera ; peu importe par qui ils seront distribués. L'essentiel, c'est qu'ils arrivent abondants et soient remis à tous les malheureux sans distinction de croyances et de religion. La misère effroyable et la famine n'en feront pas, elles ! »

Mais je n'ai pas encore dit d'où nous vient cette terrible calamité. Jusqu'à ce jour, nous avons à peine été touchés par les typhons des 8 et 19 juillet ; n'en parlons pas. La cause est bien plus profonde et plus terrible, parce que, si on n'y remédie pas éner-

giquement, elle paraît devoir rester à demeure, croître en intensité et rendre impossible dans nos régions de Wenchow toute culture du riz.

Elle est bien connue de nos officiels chinois, puisque le directeur du Bureau Entomologique de Hangchow, avec qui je fis, en janvier, le voyage de Wenchow-Shanghai, m'en parla et me promit, ce qu'il fit, il y a quelques mois, de m'envoyer des affiches illustrées pour les poser dans nos chapelles de campagne, enfin d'enseigner aux cultivateurs le moyen de remédier à ce mal.

En 1926, j'entendis ici pour la première fois des paysans se plaindre que des vers s'étaient mis dans leurs plans de riz. Je voulus m'en rendre compte par moi-même. C'est facile, ma résidence étant entourée des rizières. J'arrachai un plan de riz, j'ouvris la tige dans sa longueur et découvris plusieurs petits vers blancs, pas plus épais qu'un fil très grossier, en train d'accomplir leur funeste besogne. Ils mangent la moelle de la tige qui porte l'épi. Si celui-ci est déjà formé et le grain en train de se développer, en rongant la moelle, ils lui coupent la sève, la source de la vie, le grain restera au point où il en est et la tige séchera. Si c'est avant la floraison, le résultat sera le même quant à l'anéantissement de la moisson, et de plus il n'y aura même pas de paille, et le pauvre cultivateur sera même privé de combustible ordinaire pour sa cuisine.

Je passe sous silence les autres insectes, comme les santerelles; elles pullulent, les enfants courent après pour en régaler les poules; elles aussi font des dégâts, mais pas comparables à ceux des vers.

Je n'ai qu'à tourner la tête et plonger mon regard dans la rizière voisine et toutes celles de la plaine, et je vois les plans de riz séchés au ras de terre. On

dirait que la deuxième moisson est finie, et je le croirais si je ne savais qu'elle commence seulement vers la mi-octobre. D'ores et déjà, les vers l'ont détruite dans la tige; paille et grain tout est perdu! C'est le spectacle navrant que m'offre tout le territoire de ma chère mission et celles d'autres missionnaires, à part, ici et là, quelques bribes de vert qu'on n'ose coter à 1 p. 100. Encore, la triste vermine n'a pas dit son dernier mot, elle continue tous les jours sournoisement sa sinistre besogne.

On venait de faire, quand je suis arrivé, la première moisson. Elle avait meilleure mine que la seconde, ayant eu le temps de pousser avant l'éclosion en masse des vers. Or, voici quelques chiffres qui vous la feront apprécier. Un arpent de rizières ou meou (environ 7 ares) donne, aux bonnes années, pour la première moisson, 300 livres et plus de riz en balle (soit, en chiffres ronds, 182 kilogrammes). Pour cette première moisson, qui ne représente ordinairement même pas la moitié de la seconde en quantité, cette année trois de nos chrétiens ont tiré, le premier, de 70 arpents, 1000 livres environ, au lieu de 21 000 livres; le deuxième, de 33 arpents, 500 livres, au lieu de 9900; le troisième, de 35 arpents, 800 livres, au lieu de 10500.

Le P. Simon Tchang, curé de Ngotsing, nous écrit que, de ses 60 arpents, il a tiré 300 livres, au lieu de 18000!

Et tout ce riz est de mauvaise qualité!

Mais il y a plus! De certains champs on n'a pas tiré un seul grain! Tels ces trois malheureux frères païens de Ligkuen, dont le catéchiste, venu hier, a raconté la lamentable histoire. Ils s'étaient réunis pour affermer 30 arpents de rizières, au prix de 244 piastres, qu'ils avaient empruntées. Avec amour et

ardeur, ils se mirent à la besogne, mais les vers se mirent aussi à la leur. Et de ces 30 arpents, au lieu de 9 000 livres, ces pauvres trois frères, le temps de la première moisson arrivé, ne purent même tirer un seul grain de riz. Devant ce désastre, la perte subie, leur dette d'emprunt et la famine en perspective pour eux et leur famille, les trois frères, désespérés, de concert allèrent se jeter dans le fleuve et s'y noyèrent !

On estime en général que la première moisson n'a donné que le 10 p. 100 de ce qu'elle aurait dû donner. Mais, je le répète, la seconde ne fournira pas 1 p. 100.

Aussi l'angoisse est-elle dans tous les cœurs. Païens et chrétiens, après les mots aimables d'usage, me répètent cet invariable refrain : « Père Mo, avec une année pareille qu'allons-nous devenir ? Comment faire ? Et que faire, sinon mourir de faim ! » La réponse que je n'ose par prudence leur donner, je vous la donne à vous, amis lecteurs, qui verrez ces tristes lignes : Mourir de faim ! Et c'est sûr comme deux et deux font quatre. Si on répartissait très congrûment ce qui reste de la récolte de l'an dernier et le peu de cette année, on estime qu'on aurait du riz pour deux mois.

On compte un peu sur les patates. Pourvu que quelque typhon, la saison n'en est pas close, malheureusement, ne vienne anéantir cette vacillante lueur d'espoir ! Ah ! si ces pauvres paysans avaient pu prévoir, ils en auraient cultivé davantage. Maintenant, c'est trop tard. Et pour les patates et pour les autres semis, il fait encore trop chaud ; les semences brûlent les étapes, si elles ne mourraient de chaleur, et ne donneraient rien.

1. Hélas ! le typhon du 10 au 15 août a détruit les patates, le soja, les arachides et le coton.

Voilà la situation dans ma mission de Yongkiachang et autres lieux voisins. Dans deux mois, c'est la disette affreuse et, comme conséquence, la famine non moins affreuse et horrible. Et cela jusqu'en juillet prochain, si toutefois la vermine a été détruite entre temps.

Il y a déjà quelques semaines, des gens plus aisés coururent à Chuchow acheter du vieux riz en balle. Mais, deux ou trois semaines plus tard, le sous-préfet local en prohibait l'exportation, l'unique moisson de Chuchow n'étant pas encore faite. Il ne permet aux voyageurs et aux bateliers que l'achat de 20 livres de riz, tout juste pour le voyage.

Un paysan d'ici s'en alla à Pingyang ; cet heureux pays n'est pas encore, dit-on, infesté par les vers. Donc, ce brave homme acheta pour 50 piastres de riz en balle, à raison de 35 livres par piastre. Et il se préparait à rentrer quand quelques vauriens locaux, forts en gueule, il y en a toujours eu, mais les temps présents sont un riche bouillon de culture, où ils peuvent se développer impunément, ne lui permirent pas d'embarquer son achat. Il dut passer par leur bon plaisir et, après bien des palabres, des actes d'humiliation, des intercessions d'anciens, il dut vendre son riz à raison de 45 livres à la piastre et de plus faire réparation d'honneur (pécuniaire). Il revint bredouille, ayant perdu son temps, sa peine et 20 piastres sur 50.

Du coup, il va sans dire que la vie a renchéri. Treize petites livres de riz pour une piastre ! Encore les magasins n'en ont pas toujours. Ici, Zeu zié ka, en manqua quelques jours, et Ngotsing-ville, quarante-huit heures.

La campagne, qui fait vivre la ville de Wenchow, ne donnant plus rien et Pingyang ne fournissant qu'avec parcimonie, ces jours-ci le vapeur *Hae An*

apporta 4000 piculs. C'est la ration de Wenchow pour huit jours. En 1922, fin d'année, et en 1923 jusqu'en juillet, le port de Wenchow importa plus d'un million de piculs. Cette fois-ci, ce chiffre suffira-t-il ? J'en doute. La vie des populations de diverses régions dépend uniquement de l'importation, alors que, d'ordinaire, elles exportaient.

Admettons, je veux même l'espérer fermement, que l'extérieur nous pourvoie abondamment, il n'y aura plus disette alors ; mais, pour les pauvres, les gens de condition moyenne, ce sera encore la famine, parce que le riz il faudra l'acheter. Les riches le pourront, je n'ai pas de souci pour eux ; ils n'augmenteront pas leur fortune, c'est vrai, mais du moins ils ne mourront pas de faim. Mais les pauvres, les gens de condition médiocre, et c'est de beaucoup l'immense majorité, qui n'ont rien récolté, ont fait plus qu'une double perte ; et la faim les tennaillera, parce que, seraient-ils devant des montagnes de riz, ils n'auraient pas l'argent pour l'acheter.

Que vont-ils manger, eux qui, pour les bonnes années, vivent d'un régime, j'en suis témoin depuis vingt-cinq ans, que les austères ermites de la Thébàide n'auraient pas réputé bonne chère ! Ils consentent encore à serrer leur ceinture, à manger la pâture des animaux, ils l'ont déjà fait les années précédentes. Mais l'homme ne peut vivre uniquement de trèfle sauvage et de racines ou de feuilles d'arbres. Vous qui avez bon cœur, aidez-les à manger de temps en temps un bol de riz clair, sauvez-leur la vie ! Pour l'amour de Dieu, ou tout au moins de l'humanité, dont nous sommes membres, aidez-les ! C'est pour eux, païens et chrétiens, que je tends humblement la main. La faim et la misère sont en dehors de toute confession.

Et vous, Monseigneur, vous ferez l'impossible pour votre troupeau chéri, je n'en doute pas ; bénissez, s'il vous plaît, mon appel et mon cri d'alarme, faites-le parvenir à tous les bons cœurs. Merci d'avance pour ceux que vous m'avez confiés !

Je reste de Votre Grandeur, Monseigneur, le très humblement et affectueusement soumis.

Léon MARQUÈS, C. M.

*P. S.* — Celui-là aussi serait notre bienfaiteur qui pourrait nous indiquer le moyen pratique et peu dispendieux pour détruire la vermine de nos champs. Y aurait-il quelque ingrédient à la portée de nos malheureux ?

*Lettre d'un catéchiste à Mgr DEFEBVRE*

Par l'inondation et par les vers, nos récoltes ont été détruites. En gémissant et en pleurant, nous vous supplions, vous, Monseigneur, et les prêtres, de sauver notre vie par des collectes.

A Vou yong, l'agriculture seule nous permet de vivre. L'an dernier, la moitié de la moisson a été détruite par les vers ; la récolte fut pauvre. Cette année, au printemps, nous fûmes affligés de la sécheresse ; aussi c'est avec grand'peine que nous avons pu planter nos deux cultures de riz ; hélas ! les vers se sont développés beaucoup plus que l'an dernier.

La première récolte fut presque entièrement dévorée par eux ; nous n'avons pu récolter que la dixième partie d'un riz très maigre ; la deuxième récolte a séché sur pied !

Les calamités se sont ajoutées aux calamités ! Le 4 de la septième lune, un typhon est arrivé, qui n'a cessé que le 11 ; beaucoup de maisons ont été ren-



versées, les arbres déracinés, et les champs, pleins d'eaux, sont devenus semblables à la mer.

On n'a pas entendu dire qu'un tel désastre se soit produit depuis plusieurs centaines d'années. Quelle tristesse !

Il y a, dans notre région, plus de dix mille familles ; cinquante mille personnes, pressées par la faim, pleurent et se lamentent au point de faire trembler la terre. Elles ne peuvent emprunter et n'ont pas d'argent pour acheter de quoi vivre.

Si personne ne vient à notre secours, sûrement les vieillards et les faibles, les femmes et les enfants périront tous et leurs ossements couvriront toute notre terre. Plusieurs milliers d'hommes valides ont déjà quitté la région pour chercher ailleurs de quoi vivre<sup>1</sup>.

Les canailles et les communistes profitent déjà de cette occasion pour exciter la population au pillage.

Bien humblement, nous supplions l'évêque et les prêtres de venir au secours de notre vie, comme Dieu, qui est miséricordieux à l'égard de tous. Veuillez ouvrir votre bourse et faire des collectes et sauvez-nous de la faim en nous envoyant du riz ou de l'argent. Nous, pauvres habitants de Vou yong, déjà près de la mort, nous obtiendrons de vivre quand même.

De nouveau, nous supplions l'évêque et les prêtres d'avoir pitié de nous.

1. Les bateaux venant du sud du vicariat ont déjà débarqué à Ningpo des milliers de ces malheureux.

*Lettre de M. MARQUÈS, prêtre de la Mission*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Yongkiachang, le 30 novembre 1929.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Je viens vous offrir mes vœux de bonne et sainte année. Accompagnés de l'appel ci-joint, ils vous paraîtront peut-être un peu tristes. Mais, heureusement, il n'est pas nécessaire d'être soi-même dans la félicité pour la souhaiter aux autres. Il est même dit que *desiderium pauperum exaudivit Dominus*; Dieu veuille donc exaucer le petit missionnaire de Yongkiachang, pauvre et misérable dans ses ouailles, et vous faire, Monsieur et Très Honoré Père, de l'année de vos noces d'or, une année exceptionnelle de grâces et de bénédictions de toutes sortes! Et qu'elle soit suivie d'une multitude d'autres! Vous n'avez pas encore vu les années de saint Vincent, ni dans la haute charge de Supérieur général, ni dans le renouvellement de vos anniversaires; les Papes sont félicités d'avoir vu celles de Pierre. Pussions-nous vous féliciter d'avoir vu celles du saint Fondateur!

La nôtre, selon les vues humaines, ne s'annonce pas sous des couleurs roses. Il semblerait même que le tour est venu, pour nos parages, d'être soumis à l'épreuve.

La guerre extérieure, pour n'être point officielle, n'en existe pas moins. Mais nous n'en pâtissons ici que par la lenteur des communications. L'intérieure a repris de plus belle dans plusieurs provinces; la nôtre est épargnée pour le moment, mais l'eau trouble attire

les pêcheurs. Sachant bien qu'on n'a pas le temps de s'occuper d'eux, les brigands et les pirates poussent comme des champignons et font des leurs. Les chemins ne sont plus sûrs et le ministère devient dangereux, sinon impossible pratiquement, dans certaines chrétientés du Yung Kia Hsien et du Yots'ing Hsien. Un confrère chinois de Wenchow-ville a dû s'enfuir précipitamment d'une chrétienté du Si Tchi, en se déguisant un peu et n'emportant que son bréviaire. Il avait été repéré et désigné pour être pris, mené en captivité et rançonné. Un quart d'heure plus tard et on ne sait si on l'eût revu ! Car on a établi que, pour ne pas donner aux brigands des montagnes ou aux pirates de la mer l'envie de continuer, celui qui sera pris sera sacrifié ; on ne le rachètera pas. Tant pis s'il est massacré ! Si jamais quelqu'un d'entre nous est pris, la décision lui paraîtra et lui sera bien dure. Se dévouer pour les autres, s'être exposé pour accomplir son devoir et être abandonné des siens, ce n'est pas réconfortant, ni excitant pour le zèle. Si encore il s'agissait de donner sa vie pour la foi, si on vous tuait en haine de Dieu, quel bonheur et quel honneur, quelle consolation, je dirai même quelle récompense ! Mais être massacré pour une vile somme d'argent n'est pas une mort idéale, bien qu'injuste. Elle est par trop commune aux chrétiens comme aux païens riches. *Causa martyrem facit*. Or, ici la cause, c'est le dollar ! cause peu intéressante.

Les missionnaires du Yots'ing ne peuvent habiter leur résidence, où, tous les jours et toutes les nuits, les habitants sont sur le qui-vive ! Les riches se sont réfugiés en ville ou à Wenchow. Les brigands escomptent au moins mille dollars, s'ils peuvent mettre la main sur un Père de la Mission catholique ; on a entendu cela de divers côtés. Il leur faut donc prendre

des précautions, se garder autant que possible. L'administration des chrétientés et le ministère en pâtiront. Mais les missionnaires n'y sont pour rien.

En l'espèce, le Premier du « Kouo ming tang » étant fort occupé par la rébellion au centre et au sud, on dit que les communistes ou extrémistes de partout sont prêts à profiter d'une défaite éventuelle. Ils auraient beau jeu, attendu la misère des populations. La faim est mauvaise conseillère et, rien que de ce fait, des troubles locaux sont à craindre ; *a fortiori* s'il se trouve des agitateurs pour exciter et embrigader les affamés. Il y en a déjà beaucoup qui, ne pouvant vivre, se font brigands. La disette locale est très grande ; les deux récoltes de riz ruinées par la vermine suffisaient à peine à assurer trois mois de vivres. Les typhons et leurs suivantes, les inondations et la sécheresse, ont réduit à presque rien les autres récoltes. N'était l'importation intense, on pourrait mourir de faim. Seulement l'importation rend la vie très chère, inabordable aux pauvres gens et même à ceux qui jouissaient de la *mediocritate aurea* et qu'on n'avait jamais vus tendre la main. Le commerce souffre du marasme et l'artisanat du chômage. Beaucoup d'ouvriers se sont expatriés jusqu'à Singapour pour vivre et faire vivre leur famille de leur travail. Le cultivateur, lui, n'a pas d'issue. Voudrait-il vendre ses champs pour vivre qu'il ne trouverait pas d'acheteurs. De prêteur, il n'en faut pas parler ; les banques elles-mêmes sont plus que circonspectes ; sur ce point d'ailleurs, elles donnent une prime de 10 p. 100 à qui leur confie son argent liquide. Beaucoup, je crois, sauteront en fin d'année.

La situation s'aggrave de jour en jour et nous sommes bien loin de la prochaine récolte ; il faudra attendre à avril ou mai pour le colza, le blé et l'orge, et à fin

juillet pour le riz, supposé que l'année soit bonne et que les larves qui sont en terre — car personne ne s'est occupé de les détruire — y meurent de leur belle mort. Les pauvres gens ont déjà mangé les semences qu'ils réservaient, ils ont mis au mont-de-piété ce qu'ils avaient de précieux : leurs habits, leurs couvertures ; et aux changements de température, encore bénigne, Dieu merci, ils grelottent. Que sera-ce, l'hiver venu ? La foule des mendiants nouveaux remplit les rues de Wenchow et il en arrive journellement. Il y a du riz dans les boutiques, mais ces pauvres gens n'ont pas un sou vaillant pour l'acheter, et il coûte cher, venant de loin. La foule souffre de la faim, les gens autrefois aisés serrent leur ceinture.

Nos chrétiens, pauvres pour la plus grande majorité, nous regardent comme leur Providence. Il ne se passe pas de jour qu'ils ne viennent souvent, les larmes aux yeux, nous dire : « Père, nous n'avons plus rien à manger les enfants pleurent la faim et je n'ai rien à leur donner et ils ne le comprennent pas ; les parents peuvent souffrir un peu, mais les enfants ne le peuvent pas. Père, aidez-nous un peu. » Grâce au bon cœur de notre cher Vicaire apostolique, Mgr Defebvre, j'ai eu jusqu'ici la consolation, non pas de les soulager adéquatement, mais, du moins, de ne pas les renvoyer comme ils viennent. D'autres personnes aussi, que je remercie du fond du cœur, m'ont remis leur aumône. Ainsi, je puis donner à chacun une petite obole, mais je sens que je suis débordé, que je n'irai pas loin, car la misère, elle, augmente à proportions démesurées et les aumônes reçues diminuent tous les jours. Les notables païens m'ont aussi prié de penser à la situation et de faire quelque chose. J'ai écrit au Comité international de la famine en Chine. Mais je n'ai pas encore eu de réponse. Nous ne sommes pas les seuls malheu-

reux dans ce vaste pays. Si je pouvais, du moins, soutenir la vie des chrétiens, les *domesticos fidei*, les empêcher de vendre leurs enfants, de se mêler aux mauvaises compagnies, voleurs ou brigands, ce serait déjà quelque chose. Je compte sur la Providence et sur les cœurs charitables.

Veillez, mon Très Honoré Père, me bénir avec nos pauvres chrétiens, nous recommander au Père des pauvres, Notre-Seigneur, et à son fidèle serviteur, saint Vincent, qui a vécu de semblables événements et en tira le meilleur parti pour la gloire de Dieu et le soulagement de ses semblables.

Je suis, en leur amour, Monsieur et Très Honoré Père, votre fils très humblement et affectueusement soumis.

LÉON MARQUÈS,

i. p. d. l. M.

# AFRIQUE

---

## MADAGASCAR

---

*Lettre de M. HENNEBELLE, prêtre de la Mission  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Ankazoabo, le 25 janvier 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Il est huit heures ici, il doit être près de cinq heures à Saint-Lazare et, si le règlement n'a pas changé, la conférence traditionnelle va commencer. J'y viens, moi aussi, par la pensée. Seul dans la brousse, à plus de 200 kilomètres de mes confrères, c'est mon unique moyen de me sentir un peu en famille aujourd'hui. J'ai fait planter du manioc ce matin, donné les dimensions de mes portes à mon menuisier ; avec quelques planches et mes draps de lit, ce soir, j'ai dressé une étagère et placé les 75 lots, que mes enfants du catéchisme choisiront demain ; j'ai confessé mes ouailles et me voilà libre, le souper enlevé, de penser à la conversion de saint Paul, à Saint-Lazare, à la grande famille.

Dans ce voyage, ce tour du monde que vous entreprenez, Madagascar retiendra votre attention un instant. Vous n'apercevrez pas Ankazoabo, mais implicitement ma mission recueillera votre sympathie.

Plus d'une fois peut-être, mon Père, votre souvenir a retrouvé ce jeune ex-professeur de Gentilly, et vous m'avez peut-être reproché d'oublier trop vite les attentions dont j'ai été l'objet de votre part. Je n'oublie rien, mon Père, mais la besogne abonde et me laisse peu de temps pour la correspondance.

Il m'arrive souvent de sourire quand j'évoque les souvenirs du séminaire. Avec quel souci, on y recevait un office ! Soins de cour, soins de propreté, soins de cheveux ! Et ces constants appels à l'initiative ! Ici, l'appel à l'initiative se fait *une fois pour toutes*, et c'est la surprise du jeune missionnaire, qui de but en blanc cumule toutes les fonctions, prévues ou imprévues. Il faut en un instant mettre en œuvre toutes ses aptitudes. Je n'avais jamais songé, en France, à la façon de faire une table, une porte, aux dimensions d'une armoire, au salaire d'un ouvrier, à la manière de conduire une auto, de cuire des briques, de faire du ciment ; et du jour au lendemain on se découvre une série d'aptitudes qui dormaient dans le subconscient. Et il faut bien qu'elles se manifestent quand le cuisinier vient vous dire : « Je n'ai jamais fait tel plat » ; le menuisier : « Comment se met cette serrure, mon Père ? » ; le maçon : « Père, viens me tracer les fondations de la cuisine », et ainsi de suite. A chaque instant, il faut être là pour les moindres détails et souvent la parole ne suffit ; il faut mettre la main à la pâte et faire soi-même une bonne partie de la besogne.

Je ne m'en plains pas, mon Père, je vous dirai même que c'est la vie que j'ai toujours rêvée. Être à ces braves Malgaches, tout entier, corps et âme, n'est-ce pas la raison d'être du missionnaire ?

Il reste vrai cependant que *messis multa, operarii pauci*. On vous l'a dit sur tous les tons, mon Père, je



ne le répète pas, on me reprocherait à moi aussi de « faire déjà l'ancien », alors que je ne suis encore qu'un « bleu » dans la Mission.

Bleus ou anciens, nous ne pouvons pas ne pas voir qu'à côté de nous les protestants font une propagande intense. Dans les plus petits villages, ils ont temples, pasteurs ou catéchistes. Il est vrai que beaucoup de ces protestants, de ces pasteurs même, seraient embarrassés pour me dire ce qui les différencie de nous catholiques ; quand même, cette propagande nous gêne et fait du mal.

Les pasteurs sèment la défiance à l'égard du Père, quand ce n'est pas le mépris. J'ai souvent remarqué ce dédain, surtout dans la classe plus élevée des Houves, les anciens maîtres du pays, un dédain froid, silencieux, qui ferme les cœurs de ces gens à notre influence.

Aujourd'hui, je jouis d'une petite revanche ; l'un de ces pasteurs est venu me demander le baptême. Une inondation a emporté tous ses biens ; aucune aide de ses collègues ; on le laisse à sa misère. Découragé, il vient chez nous. Je lui ai donné une chemise et un catéchisme. Vous direz son désir de baptême bien intéressé ? Oui, mais la grâce de Dieu aidant, ce désir deviendra surnaturel.

A propos de pasteurs, une famille de bons chrétiens m'appelle un soir, vers les neuf heures. J'arrive, surpris et inquiet. Les gens sont encore à table. On fait silence. Quelqu'un enfin m'interpelle : « Père, c'est demain le premier vendredi du mois. Offrez cela au Sacré-Cœur ! On vous a volé ! »

En effet, j'attendais de Tuléar une grande caisse jaune, remplie d'articles assez coûteux : livres, linge neuf, etc., achetés récemment pour mon installation à la mission nouvelle d'Ankazoabo. La charrette qui amenait ces bagages a été attaquée par des brigands,

qui ont menacé le charretier de leur sagaie, ont brisé la caisse et emporté tous les objets. On a retrouvé plus loin, dans une rivière, les débris de la caisse et quelques livres. Et c'est bien cela ! une caisse jaune contenant, entre autres articles, du linge et des livres de piété.

L'ennui, c'est que d'autres bagages doivent encore m'arriver plus tard, mes caisses que j'attends de Fort-Dauphin et qui contiennent des objets précieux : vases sacrés, ornements, linge d'autel. Aussi mes gens insistent : « Il faut déposer une plainte, mon Père, c'est le quatrième vol qui se produit dans ce même village. Il faut poursuivre les voleurs. »

Je cède aux instances et, malgré l'heure tardive, vais de ce pas chez le commissaire des Affaires civiles, dépose ma plainte contre « inconnu » signalant d'une façon précise la couleur et les dimensions de la caisse, la marque « S. V. » du linge, et le contenu probable de cette caisse. On me promet une enquête.

Je pars en tournée le lendemain. A mon retour, cette famille de chrétiens m'appelle une fois encore. Les visages, aujourd'hui, n'ont plus le même aspect : « Une bonne surprise, Père. Ce n'est pas vous, c'est le pasteur protestant qu'on a volé. Lui aussi a déposé plainte et ce sont ses bibles que l'on a retrouvées dans la rivière. » En effet, huit jours après, je recevais ma caisse, absolument intacte. Dieu soit béni ! Au fond, je préfère qu'on ait volé le pasteur, il a plus d'argent que moi !

Malgré les protestants, le bien se fait. Ainsi, voici quinze jours aujourd'hui, j'ai visité Ranomafana. Ce village, perché sur une colline, à 35 kilomètres d'ici, n'avait jamais vu de missionnaire. Grâce au zèle d'un chrétien, installé chez ces païens, douze enfants, ont reçu le baptême le lendemain. Je les ai interrogés un à un sur le catéchisme, ils m'ont parfaitement répondu.

Je restais émerveillé. Et il fallait voir avec quelle explosion de joie ces gamins et ces gaminés me remerciaient, dès que je leur signifiais : « Eh bien ! c'est entendu, tu seras baptisé tout à l'heure. »

Par exemple, nous avons sué à leur baptême. La case était pleine à craquer, les portes obstruées par des gens debout à l'entrée; pas de fenêtres; une odeur et une chaleur intolérables : chemise, soutane, surplis, tout était trempé; les onctions glissaient sur ces poitrines ruisselantes; et sur mes invocations liturgiques, répétées douze fois, les braillements des bébés dominaient. Les baptêmes finis, j'ai fait évacuer un instant la case; les gens sont rentrés de nouveau, et, stoïquement, sur ma soutane trempée, j'ai ajouté amict, aube, étole, chasuble. Je vous prie de croire, mon Père, qu'en apprécie, à ce moment, les ornements légers. A plusieurs reprises, la syncope a menacé, mais simple menace et, ma messe finie, j'ai respiré.

Pour récompenser mes gens, le soir, sous un arbre, j'ai donné des projections. Mes spectateurs n'avaient plus de paroles. Chaque tableau augmentait leur émerveillement. Mais surtout ils ne pouvaient comprendre que l'image sortie de l'appareil allât se projeter si loin et si grand sur la toile. Certains venaient palper l'écran. Le lendemain, encore tout émerveillé de ces visions, l'un de mes porteurs de filanzane me disait : « Père, viens donner des projections dans mon village, tu auras de la gloire chez nous aussi. »

Pauvres gens, si l'on pouvait se multiplier pour les atteindre tous !

Mais l'heure s'avance. A Saint-Lazare, la conférence doit être terminée depuis longtemps. Excusez, mon Père, le bavardage d'un de vos enfants, qui s'est donné l'illusion, pendant ces quelques instants, de se trouver un peu moins loin de vous.

J. HENNEBELLE.

# AMÉRIQUE

---

## COLOMBIE

---

M. DAVID ORTIZ

Le 3 mars 1929, troisième dimanche de Carême, mourut M. David Ortiz, après avoir arrosé de ses sueurs cette partie de la vigne du Seigneur qu'il cultivait avec un zèle infatigable durant vingt-quatre ans.

M. Ortiz vint avec M. Guillaume Rojas, aujourd'hui archevêque de Panama, poser les fondements de cette pénible Mission; depuis lors, Tierradentro a été le champ de ses travaux continuels. Grâce à son caractère expansif et résolu et à une santé à toute épreuve, il s'adapta d'une manière admirable au milieu où il allait exercer son apostolat. Il a parcouru les sentiers les plus abrupts et les plus cachés; son ministère l'a fait pénétrer dans les cabanes les plus retirées; il connaissait toutes les demeures des vingt-quatre centres ou « partialités » et quels en étaient les habitants. Il conversait amicalement avec n'importe quel Indien et il les distinguait tous par leur prénom, ou tout au moins par leur nom de famille; chose bien extraordinaire, car les Indiens paez se ressemblent beaucoup. Cette particularité de s'entendre tous appelés par leur petit nom rendait notre missionnaire très populaire et très cher.

Doué d'une constitution exceptionnellement robuste, il vécut soixante-douze ans sans avoir connu la

moindre maladie, ni pris de remède. Vingt jours avant le 3 mars 1929, il était si bien portant qu'il dit à plusieurs personnes : « Je me sens si vigoureux que j'espère vivre au moins vingt ans de plus. » Hélas ! la mort le guettait.

Durant la dernière semaine de février, sans avoir éprouvé aucune douleur, il observa que ses forces l'abandonnaient et qu'il maigrissait à vue d'œil. Il resta à la maison, travaillant dans sa chambre, sortant uniquement pour dire la sainte messe, qu'il célébra jusqu'à la veille de sa mort. Une demi-heure avant de rendre son âme à Dieu, il avait encore toute sa présence d'esprit et conversait de voyage à Popayan pour raison de santé, de sa santé qui, pour la première fois, commençait à chanceler.

Comme on observa que sa conversation devenait difficile, on lui administra les derniers sacrements et l'indulgence de la bonne mort. Lui-même suivait la cérémonie et répondait à toutes les prières. Il prit dans ses mains un crucifix béni par le Saint-Père, le baisa à plusieurs reprises, le pressa sur son cœur ; un moment après, il s'assit sur son lit, étendit les bras en avant, ouvrit de grands yeux fixes et resta quelque temps dans cette position ; tout à coup, il s'affaissa, il avait cessé d'exister.

Des centaines de personnes accourues en toute hâte priaient à genoux en face de la couche funèbre où la mort venait de leur ravir le père qui s'était dépensé pour le bien de leurs âmes et qu'ils aimaient tant.

M. Ortiz était né, le 15 novembre 1857, dans la vallée du Cauca, au sein d'une famille foncièrement chrétienne de la petite ville de Roldanillo. Il fut baptisé le jour suivant. Il avait deux ans quand il perdit son père ; c'est tout ce que nous savons de ses premières années.

En 1875, nous le trouvons élève du petit séminaire de Popayan, dirigé par les prêtres de la Mission, quand éclata, l'année suivante, une révolution qui faillit lui faire perdre sa vocation sacerdotale. Comme l'évêque du diocèse et les directeurs du séminaire avaient été expulsés de la République par les radicaux, le jeune Ortiz pensa un moment entrer comme soldat au service de la bonne cause. Mais la Providence, qui veillait sur lui, lui rappela l'idéal que lui avaient montré ses anciens directeurs et il prit résolument le chemin de Roldanillo. Il obtint de sa mère veuve 400 dollars et, un peu contre sa volonté et celle de la famille, il partit pour la France, décidé à se faire lazariste.

Il voyageait à cheval, sans monture, portant au chapeau un ruban rouge, devise des révolutionnaires. Il allait au galop ; on le prenait pour un courrier chargé d'une commission spéciale et il put sans encombre se rendre à Cali, puis à Bonaventure, prendre le bateau et enfin arriver à Paris, à Saint-Lazare.

Reçu au séminaire interne, il prononça les saints vœux et, après avoir terminé ses études de théologie, fut ordonné prêtre le 2 juin 1882. M. Pineda, qui l'assista à sa première messe, devait l'avoir plus tard comme compagnon dans une grande tournée de missions en Colombie.

A son retour de France, M. Ortiz apprit la mort récente de sa mère. Il fonda d'abord, avec M. Vaysse, la maison de Panama. L'année suivante, le 3 mars 1883, il arriva, comme professeur, au petit séminaire de Popayan. Durant les quatre années qu'il y passa, il enseigna les premières lettres à des élèves qui devaient devenir célèbres : Guillermo Valencia, un des grands poètes de langue espagnole ; le général Vasquez Cobo, qui fut candidat à la présidence de la République ; Mgr Arboleda, ancien archevêque de Popayan.

Ce dernier conserva, toute sa vie, une vive reconnaissance pour celui qui l'avait préparé à la première communion, comme le prouve le fragment d'une lettre : « Votre souvenir reste attaché à un des jours les plus heureux de ma vie, celui de ma première communion, et partant jamais je ne pourrai vous oublier. »

Guillermo Valencia, au comble de la gloire, ayant su que son ancien professeur, abandonnant les montagnes de Tierradentro, se trouvait de passage à Popayan, lui envoya cette admirable invitation :

« Vénéré professeur et ami. Tous, dans cette maison de campagne, qui est vôtre, nous vous attendons. Venez y passer quelques moments avec nous, avant de continuer votre voyage. Je vous propose de venir de bonne heure célébrer la sainte messe dans notre oratoire. Avertissez-moi, afin que je repasse la manière de servir la messe, au cas où j'aurais le plaisir de vous voir célébrer.

« Votre ami très affectionné et reconnaissant. »

Le 6 août 1886, les supérieurs destinèrent M. Ortiz à un autre apostolat. Avec M. Jules Pineda, il parcourut les paroisses du sud du Tolima pour prêcher la mission que ces populations appellent encore la « grande Mission ». Les missionnaires, en effet, ont fait un bien énorme. Ils ne quittaient la paroisse que quand tous les habitants avaient joui du bienfait de la mission ; et si quelques-uns, comme cela arrivait parfois, ne se rendaient pas spontanément à l'église, les missionnaires allaient les chercher chez eux. Voici un fait intéressant à l'appui.

Vingt-quatre ans plus tard, les exercices de la

mission furent donnés de nouveau dans cette même région. Le missionnaire demanda à un pénitent :

— Combien de temps y a-t-il que vous vous êtes confessé ?

— Depuis la grande mission, celle que prêchèrent les PP. Pineda et Ortiz.

— Accusez-vous de vos péchés.

Le pénitent ne trouvait pas de péché. Étonné, le missionnaire commença à l'interroger. C'était un homme de la campagne, père d'une famille nombreuse. Ne trouvant pas matière pour l'absolution, le missionnaire ajoute : « Alors, dites un péché grave antérieur à votre dernière confession. » Aussitôt le pénitent, versant d'abondantes larmes, accusait les fautes de sa jeunesse.

— Comment ! dit alors le missionnaire, après une jeunesse comme celle que vous venez de manifester, avez-vous pu vous conserver en état de grâce ?

— Et comment, mon père, aurais-je pu pécher de nouveau, après avoir entendu ces saints missionnaires !

Au milieu de travaux apostoliques si fructueux, M. Ortiz reçut l'ordre de partir pour la capitale de l'Équateur. Il passa onze ans au petit séminaire de Quito et trois à Guayaquil. Pendant ces quatorze ans, notre cher confrère éleva bien des générations, soulagea bien des misères, sécha bien des larmes, comme en fait foi la correspondance qui lui arrivait encore de l'Équateur après tant d'années d'absence.

En 1901, la guerre civile multipliait, en Colombie, la misère et les ruines. M. Bret, visiteur de la province, se voyait dans de grandes difficultés pour assurer la subsistance des jeunes gens du séminaire et des études de la maison de Cali, confiée à ses soins. Il fit appel à M. Ortiz, alors à Guayaquil, et celui-ci lui envoya, à plusieurs reprises, des secours importants,



si bien qu'à la fin de mars 1903 le charitable confrère reçut de M. Bret la lettre suivante : « De nouveau, je vous remercie, en mon nom et au nom de la province, pour votre générosité à notre égard. Que le bon Dieu vous le rende ! » Cette même année 1903 vit le retour de M. Ortiz en Colombie.

L'amour pour la Congrégation a été une des vertus dominantes de sa vie. Des quelques biens patrimoniaux qu'il possédait, il fit trois parts : son âme, la maison centrale de la province et la préfecture apostolique de Tierradentro.

En vertu d'un contrat passé entre Mgr Caycedo, alors archevêque de Popayan, et M. Bret, visiteur des lazaristes en Colombie, ceux-ci reçurent en partage l'évangélisation de la région appelée Tierradentro, peuplée par les Indiens Paez semi sauvages. Pour réaliser cette œuvre difficile de construction spirituelle et matérielle, il fallait des hommes bien trempés. M. le Visiteur y envoya MM. Guillermo Rojas et David Ortiz. Tierradentro comptait alors 25 000 habitants, divisés en vingt-quatre centres, disséminés au milieu des montagnes. Nos deux missionnaires commencèrent par parcourir tout le territoire, depuis les hauteurs les plus élevées jusqu'aux plaines ardentes qui avoisinent le département de Huila. Ils visitèrent toutes les populations, ravivant la foi au moyen de fêtes religieuses.

Comme ils ne tardèrent pas à se rendre compte que leur ministère produirait peu de fruits sans la connaissance de la langue indigène, ils se mirent à étudier et à apprendre le dialecte de ces pauvres Indiens et à faire un petit catéchisme en langue paez.

Quelques années plus tard, la Mission de Tierradentro fut érigée en préfecture ; les ouvriers se sont multipliés, des églises ont été bâties ou restaurées, un

grand nombre d'écoles établies et deux maisons de Filles de la Charité.

Pour sa part, M. Ortiz, après vingt-quatre ans de souffrances et de travaux ininterrompus, a pu dire : « J'ai achevé ma course », et s'endormir tranquillement dans le Seigneur.

La nouvelle de sa mort se répandit rapidement dans les montagnes de Tierradentro. La population passa la nuit dans la prière et dans les larmes, auprès de sa dépouille mortelle, qui avait été placée dans la chapelle. Le matin, l'énorme multitude d'Indiens accourus de toutes parts manifestait sa profonde douleur et accompagnait pieusement les offices funèbres célébrés par le Préfet apostolique.

Daigne le Ciel nous envoyer des missionnaires dévoués et vertueux pour remplacer cet apôtre de Paez qui s'appelait M. David Ortiz !

## ACTES DU SAINT-SIÈGE

---

### 1. — PERMISSION DE CÉLÉBRER DES TRIDUUMS SOLENNELS PENDANT L'ANNÉE CENTENAIRE <sup>1</sup>

Ad humiles enixasque preces Revmi Dni Francisci Verdier, Superioris Generalis Missionis et Instituti Puellarum Caritatis, Sacra Rituum Congregatio, vigore facultatum sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tributarum, benigne indulsit, ut, in Ecclesiis et Oratoriis publicis vel semipublicis Presbyterorum Missionis et Puellarum Caritatis, necnon, habito prius consensu Ordinarii loci, in omnibus Ecclesiis parochialibus, a die prima Aprilis currentis anni ad diem 28 Martii 1931, celebrari valeant Triduana solemnia in honorem B. M. V. Immaculatae a Sacro Numismate, ob centenarium Manifestationis ejusdem B. M. V. sub titulo Sacri Numismatis, diebus respective designandis :

1. En réponse aux humbles et instantes prières du Rév. M. François Verdier, supérieur général de la Congrégation de la Mission et de l'Institut des Filles de la Charité, et en vertu des pouvoirs à elle spécialement concédés par N. T. S. P. le Pape Pie XI, la S. C. des Rites a accordé avec bienveillance que dans les églises et oratoires publics ou semi-publics des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, et aussi, mais avec le consentement de l'Ordinaire du lieu, dans toutes les églises paroissiales, puissent être célébrés des triduums solennels en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie Immaculée de la Médaille Miraculeuse pendant cette année centenaire de la Manifestation de cette même Vierge de la Médaille, du 1<sup>er</sup> avril 1930 au 28 mars 1931, aux jours désignés dans l'Instruction de la S. C., qui accompagne cet indult et aux conditions qu'elle détermine <sup>1</sup>.

Nonobstant toute clause contraire.

6 mars 1930.

C. Card. LAURENTI.

S. R. C. Praefectus.

Philippe DI FAVA, Subst.

<sup>1</sup> L'Instruction jointe à l'indult ne diffère en rien de l'Instruction ordinaire pour les triduums.

servata in omnibus Instructione hujus S. R. Congregationis  
praesenti Indulto adiecta.

Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 6 Martii 1930.

G. Card. LAURENTI,  
S. R. C. Praefectus.

Philippus DI FAVA, *Subst.*

2. — INSTRUCTIO SACRORUM RITUUM CONGREGATIONIS  
SUPER PRIVILEGIIS QUAE IN TRIDUO VEL OCTIDUO,  
OCCASIONE EXTRAORDINARIAE SOLEMNITATIS IN HONO-  
REM SIVE ALICUIUS MYSTERII, SIVE B. MARIAE VIR-  
GINIS SIVE SANCTORUM AUT BEATORUM, CELEBRANDO  
PER RESCRIPTUM SACRAE IPSIUS CONGREGATIONIS  
CONCEDI SOLENT<sup>1</sup>.

I. In solemnibus, sive triduanis sive octiduanis, quae, recur-  
rente festivitate extraordinaria, celebrari permittuntur, Mis-  
sae omnes de ipsa festivitate ob peculiarem celebritatem  
dicantur cum *Gloria* et *Credo*, et cum Evangelio S. Joannis  
in fine, nisi legendum sit aliud evangelium juxta rubricas.

II. Missa sollemnis seu cantata, ubi altera Missa de Officio  
currenti celebratur, dicatur cum unica Oratione : secus fiant  
tantummodo commemorationes de duplici secundae classis  
et omnes aliae quae in duplicibus primae classis permit-

1. Cet indult accorde la faculté de célébrer un triduum solennel en l'honneur de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse, à l'occasion du centenaire, du 1<sup>er</sup> avril 1930 au 28 mars 1931, dans toutes les églises publiques et semi-publiques des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité et, même, du consentement de l'Ordinaire, dans les églises paroissiales.

La messe de la Manifestation peut se chanter les trois jours, sauf fête ou dimanche de première classe, ou bien vigile ou octave privilégiée; comme mémoires, seulement celles qui sont permises aux fêtes de première classe.

La messe basse de la Manifestation est empêchée les mêmes jours et aussi les fêtes et dimanches de seconde classe. Elle peut se dire à tous les autels; comme commémoraisons, les oraisons du jour. Les jours où cette messe est défendue, il est permis de faire mémoire de la Manifestation sous une seule conclusion.

Que la messe de la Manifestation soit permise ou non, on peut toujours chanter les vêpres. Le troisième jour, au salut, chant du *Te Deum*.

tuntur. Missae vero lectae dicantur cum omnibus commemorationibus occurrentibus, sed orationibus de tempore et collectis exclusis. Quoad Praefationem, servantur Rubricae Missalis ac Decreta.

III. Missam cantatam impediunt tantum Duplicia primae classis, ejusdemque classis Dominicae, necnon Feriae, Vigiliae et Octavae privilegiatae, quae praefata Duplicia excludant. Missas vero lectas impediunt etiam Duplicia secundae classis, et ejusdem classis Dominicae, necnon Feriae, Vigiliae atque Octavae, quae ejusmodi duplicia primae et secundae classis item excludant. In his autem casibus impediendi, Missae dicendae sunt de occurrente Festo, vel Dominica, aliisque diebus ut supra privilegiatis, prouti ritus diei postulat, cum commemoratione de solemnitate, et quidem sub unica conclusione cum prima oratione. Haec tamen commemoratio omittatur, si occurrat duplex primae classis Domini primum universalis Ecclesiae, praeterquam Feriae II et III Paschatis et Pentecostes, in quibus ea permittitur.

IV. In Ecclesiis ubi adest onus celebrandi quamlibet Missam Conventualem, ejusmodi Missa nunquam omittenda erit.

V. Si Pontificalia Missarum de solemnitate ad Thronum fiant, haud Tertia canenda erit, Episcopo paramenta sumente, sed Hora Nona : quae tamen Hora de ipsa solemnitate semper erit ; eaque, ad implendam divini Officii obligationem, substitui non poterit Horae Nonae de die currenti.

VI. Quamvis Missae omnes, vel privatae tantum, impediri possint, semper nihilominus secundas Vesperas de festivitate solemniores facere licebit absque ulla commemoratione ; quae Vesperae tamen de festivitate pro satisfactione inservire non poterunt.

VII. Aliae functiones ecclesiasticae, praeter recensitas, de Ordinarii consensu, semper habere locum poterunt, uti Homilia inter Missarum solemnia, vel vespere Oratio panegyrica, analogae festivitati fundendae preces, et maxime sollemnis cum Venerabili Benedictio. Postremo tridui vel octidui die Hymnus *Te Deum* cum versiculis *Benedicamus Patrem... Benedictus es... Domine, exaudi... Dominus vobiscum...* et oratione *Deus, cujus misericordiae...* cum sua conclusione nunquam omittetur ante *Tantum ergo...* et orationem de Ssimo Sacramento.

3. — CONCESSION D'UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE, DURANT  
L'ANNÉE CENTENAIRE DE LA MÉDAILLE, A GAGNER  
PENDANT LE TRIDUUM.

BEATISSIME PATER,

Superior Generalis Congregationis Missionis et Instituti Puellarum Caritatis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, humiliter petit, occasione sacrorum Sollemnium, quae in honorem beatae Mariae Virginis sub titulo sacri Numismatis, ob centesimum anniversarium Manifestationis Deiparae Virginis sub eodem titulo, a die 1<sup>a</sup> maii currentis anni usque ad diem 28 martii 1931 per triduum celebrabuntur, *Indulgentiam plenariam*, suetis sub conditionibus semel lucranda : 1<sup>o</sup> in qualibet ecclesia vel publico oratorio memoratae Congregationis et Instituti, necnon, de consensu Rmi Ordinarii loci, in ecclesiis paroecialibus ubi praedicta sacra Sollemnia habebuntur, ab omnibus christifidelibus ; 2<sup>o</sup> in semipublicis praefatae Congregationis et Instituti oratoriis, tantum a fidelibus iisdem oratoriis legitime utentibus.

Et Deus, etc.

Die 5 Maii 1930.

SACRA POENITENTIARIA APOSTOLICA benigne annuit pro gratia, iuxta preces. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

S. LUZIO, S. P. R.

S. DE ANGELIS, *Subst.*

4. — PERMISSION D'UNE MESSE, LA NUIT DU 18 AU  
19 JUILLET 1930, DANS LA CHAPELLE DE LA MAISON-  
MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ.

Francesco Verdier, Superiore Generale della Missione e delle Figlie della Carità, prostrato ai piedi di Vostra Santità, umilmente implora che nella mezzanotte del giorno 18 Luglio 1930, ricorrendo in quell'ora il centenario della prima apparizione di Maria SS. Immacolata alla Ven. Suor Caterina Labouré, in Parigi nell'Oratorio principale delle Figlie della Carità, ove avvenne la detta apparizione, possa cele-

brarsi una Messa letta o cantata, con facoltà di amministrare la Santa Comunione alle persone che vi assisteranno.

Che della grazia...

Vigore facultatum a Ssmo Domino Nostro concessarum, Sacra Congregatio Negotiis Religiosorum Sodalium praeposita, attentis expositis a Revmo Superiore Generali Congregationis Missionis, eidem benigne commisit ut gratiam iuxta preces pro suo arbitrio et conscientia concedat, adhibitis cautelis ne quod inconveniens oriatur.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae die 15 aprilis 1930.

Vinc. LA PUMA, *Secr.*

Robertus SPOSETTI, *Off.*

5. — CONCESSION D'UNE INDULGENCE PLÉNIÈRE, UNE FOIS L'AN, AUX FIDÈLES QUI, CONFESSÉS ET COMMUNIÉS, VISITERONT LA CHAPELLE DE LA MAISON-MÈRE DES FILLES DE LA CHARITÉ.

BEATISSIMO PADRE,

La Superiora delle Figlie della Carità in Parigi, prostrata ai piedi della Santità Vostra, chiede umilmente l'*Indulgenza Plenaria*, da lucrarsi una volta all'anno dai fedeli, confessati e comunicati, i quali avranno visitato l'oratorio principale di dette Religiose e pregato secondo l'intenzione del Sommo Pontefice. Che della grazia, etc.

Die 5 Mai 1930.

SACRA POENITENTIARIA APOSTOLICA benigne concedit tantum christifidelibus, memorato oratorio legitime utentibus, INDULGENTIAM PLENARIAM QUOTIDIANAM, conditionibus de quibus in precibus et ad normam can. 921, 3º, Codicis Juris Canonici lucrandam. Praesenti ad septennium valituro. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

S. LUZIO, *S. P. R.*

S. DE ANGELIS, *Subst.*

## BIBLIOGRAPHIE

---

### REVUE DES REVUES

**Études.** — 5 et 20 mai 1930. — *Les consuls de France à Alger avant la conquête*, par E. Plantet.

**Les Missions catholiques.** — 1<sup>er</sup> mars 1930. — *Premier coup d'aile*, par M. Châtelet.

16 mars. — *Le clergé indigène en Chine*, par Mgr Defebvre.

1<sup>er</sup> mai. — *Une fête à Haimen. — Conversion de galériens chinois*, par M. Saint-Martin.

**Annales de la Propagation de la Foi.** — Mai 1930. — *Les écoles de Tuléar*, par M. Chilouet.

**Divus Thomas.** — Janvier-février 1930. — *Rôle de saint Augustin dans les controverses pélagiennes*, par E. Neveut. — *Lo scrupolo*, par A. Marina. — *Birth-control*, par A. Marina. — *Il traduttore greco di S. Matteo e l'ispirazione*, par G. M. Perrella.

**Bulletin de l'Archiconfrérie de la Sainte-Agonie.** — Mars-avril 1930. — *La charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné*, par E. Neveut.

**Les Rayons.** — Janvier-février 1930. — *Le Congrès des Enfants de Marie*, par M. E. Crapez. — *Petite théologie mariale d'après les Conférences de M. Verdier.* — *Les syndicats de Marseille.* — *Une journée mariale à Saint-Bernard de la Chapelle.*

**L'Écho de la Maison-Mère.** — Mars 1930. — *Sur*



*l'esprit d'indépendance*, par M. Cazot. — *L'avenir de nos enfants*.

Avril. — *A l'école de la Bienheureuse Mère*, par M. le Supérieur général.

Mai. — *Notre chapelle*, par la T. H. Mère.

Juin. — *Le martyr*, par M. Cazot.

**Les Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité des provinces de France.** — Mars 1930. — *Lettres d'un futur martyr*, M. Chevrier. — *Le clergé indigène en Chine*, par Mgr Defebvre. — *Oh! là là! ces trains de plaisir!* (suite), par sœur Defebvre. — *Et nous l'avons vu tel un lépreux* (suite), par J. Castan. — *Le sang du vaillant et doux archevêque alsacien* (Mgr Sontag), par P. Franssen. — *L'école de Jeanne d'Arc de Téhéran* (suite), par A. Châtelet.

Avril. — *Le centenaire de la translation des reliques de saint Vincent de Paul*. — *Lettres d'un futur martyr*, M. Chevrier (suite et fin). — *In viam*, par J. Cantinat. — *Oh! là là! ces trains de plaisir!* (suite et fin), par sœur Defebvre. — *Et nous l'avons vu tel un lépreux* (suite et fin), par J. Castan.

Mai. — *Noces d'or sacerdotales de M. François Verdier, supérieur général*. — *Chevalier de la Légion d'honneur*. — *Congrès eucharistique de Carthage*. — *La chapelle de la Médaille miraculeuse*. — *In viam* (suite), par J. Cantinat. — *Le siège de Chō chow*, par H. Cény et F. Saint-Martin. — *Relation de voyage : Djibouti*, par P. Vergès. — *Lettre de Mgr Sontag*.

**Anales de la Congregación de la Mision y de las Hijas de la Caridad.** — 1<sup>er</sup> mars. — *M. Restitut Trepiana*, par Ep. Garcia. — *Missions dans le diocèse de Téruel*, par P. Garcia. — *Le Sanatorium du Saint-Esprit à Barcelone*, par P. Vargas. — *Un grand pédagogue méconnu* (suite), par B. Paradela. — *Le séminaire*

*de Saint-François-de-Sales à San Pablo La Laguna* (Philippines). — *La Mission de Cuttack*, par V. Guemes. — *Dans les montagnes de Kattinga*, par V. Marcos.

1<sup>er</sup> avril. — *Sœur Manuela Lecina*, par P. Vargas. — *Un grand pédagogue méconnu* (suite), par P. Paradela. — *Le séminariste Félix Echaret*, par E. Albiol. — *Mort du postulant Hilaire Segovia*, par G. Sedano.

1<sup>er</sup> mai. — *La mission de Salamanque*, par S. Diez. — *Sœur Françoise de Paule Bayona*, par P. Vargas. — *New-York*, par N. Báguena. — *A Mexico*, par J. Castilla. — *Un grand pédagogue méconnu* (suite), par B. Paradela.

**Annali della Missione.** — 1<sup>er</sup> mars 1930. — *Sœur Maria Luccarelli, de Plaisance, décorée d'une médaille d'or.* — *L'ouverture du centenaire en diverses maisons de sœurs de la province de Naples.*

1<sup>er</sup> mai. — *L'activité missionnaire de la maison de Cagliari en 1929*, par M. Scotta. — *Les fêtes du centenaire à Cusi, San Marco et Alcamo.* — *Sœur Antoinette Bombaci.* — *Annales des Dames de la Charité.*

**Missioni Estere Vincenziane.** — 1<sup>er</sup> mars 1930. — *Les communistes brigands au vicariat de Kian*, par E. Barbato. — *Voyage de O. Purino en Chine* (suite). — *Nouvelle incursion des communistes à Wanan*, par S. Russo.

1<sup>er</sup> mai. — *Les communistes brigands au vicariat de Kian* (suite), par E. Barbato. — *Voyage de O. Barbato en Chine* (suite). — *La vie du missionnaire*, par J. Giaccone. — *En attendant de pouvoir poursuivre mon chemin à travers le vicariat de Kian*, par sœur Fabbrizi.

**St. Vinzenz.** — 1930, 2<sup>e</sup> livraison. — *Le centenaire de la translation solennelle des reliques de saint Vincent de Paul*, par E. Willems. — *Comment saint Vincent devint le directeur de la cofondatrice des Filles de la Charité.*

— *Orphelin et cardinal, le cardinal Lavitrano, élève de nos confrères.* — *Voyages de missions de Mgr Thiel. Deuxième voyage à Talamanca, 1882*, par A. Wunderlich.

**Vincenzstimmen.** — 1930, n° 3. — *La mission de saint Vincent comme apôtre de la Charité*, par F. Pleininger. — *Nouvelles de Chine : lettres de MM. Gattringer et Reinprecht.*

N° 4. — *La mission de saint Vincent de Paul comme apôtre de la Charité (suite)*, par F. Pleininger.

**Bulletin catholique de Pékin.** — Janvier. — *M. Paul Dutilleul. — Captivité de M. E. Young.*

Mars. — *M. Grégoire Lou*, par J.-M. Planchet.

Avril. — *Les pèlerinages à Tong-lu. — Les communistes à Wan-an. — Nouveaux troubles communistes au vicariat de Kian.*

**Le Messager de Ning-Po.** — Janvier-février 1930. — *M. Protais Montagneux (suite).*

Mars-avril. — *M. Protais Montagneux (suite).* — *Visite pastorale à Wenchow (suite).* — *La famine dans le district de Wenchow. — La guerre. — M. Dumortier et sœur Louise Boscat.*

**L'Ami des Missionnaires du Kiangsi.** — Janvier 1929-février 1930. — *Le sacre de Mgr Sheehan. — Une ordination à Kiukiang. — La Mission de Linkiang. — Le séminaire central du Kiangsi. — Installation de G. Théron à Teiam. — La Mission de Kuling. — Mgr Bray.*

#### LIVRES

Romain DÉCLAT. *Monsieur Vincent.* Lyon, Camus, 1929. In-8, 63 pages.

Opuscule en vers, le dix-neuvième de la « Collection François Cop-

pée des dramaturges catholiques » ; trois épisodes scéniques de la vie du saint et cinq tableaux ; ouvrage d'imagination et non d'histoire.

L'auteur a une grande facilité ; quelques expressions triviales déparent son travail.

*Séminaire Saint-Eugène. Alger.*

Album contenant dix-sept magnifiques tableaux. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, ouvre la série.

*Petit Office de la Très Sainte Vierge*, augmenté de l'office de l'Immaculée Conception et de la Médaille Miraculeuse. Lophem-Bruges, 1930. In-12, 210 pages.

Ce *Petit Office* se recommande aux Filles de la Charité tout spécialement. Il débute par une belle image de la Vierge miraculeuse ; l'office est traduit et commenté par les Bénédictines de la rue Monsieur ; le volume est en dépôt à l'Économat de la rue du Bac.

Joseph ALOUAN. *Le Centenaire de l'Apparition de la Médaille Miraculeuse à la Vénérable Sœur Catherine Labouré, Fille de la Charité*. Beyrouth, 1930. In-8, 20 pages.

Cette brochure donne, en langue arabe, le récit des apparitions.

*Visions radieuses*. Paris, Haton, 1930. In-8, 20 pages.

Gracieuse brochure illustrée, que remplissent cinq délicieux poèmes : *A Pécole de saint Vincent, Immaculée, Virgo Potens, N.-D. de la Médaille, Reine de l'Univers*. La brochure est anonyme ; mais on croit deviner le genre de la Fille de la Charité qui prend, pour signer ses vers, le beau surnom de *Caritas*. L'auteur a du talent ; certaines strophes sont particulièrement réussies ; les rimes sont riches ; mais le nombre de pieds n'est pas toujours au complet. Une nouvelle édition fera disparaître les quelques imperfections qu'on y constate.

X. et Ermend BONNAL. *Cantate en l'honneur de la Vierge Immaculée de la Médaille Miraculeuse*. Centenaire des Apparitions. 18 juillet-27 novembre 1830. Paris, Maison-Mère des sœurs, 1930.

Des deux auteurs de cette belle cantate, le poète et le musicien, nous ne connaissons que le musicien. Le nom de Bonnal est, à lui seul, une recommandation. La Vierge de la Médaille méritait d'être louée et chantée comme elle l'est par ces deux artistes.

Maurice COLLARD et Joseph PRANEUF. *Cantate pour le Centenaire de l'Apparition de la Médaille Miraculeuse* 1830-1930). Paris, Maison-Mère des sœurs, 1930.

Les auteurs de cette nouvelle cantate, celui des paroles et celui de la musique, sont tous deux prêtres de la Mission. Leur talent nous est connu par des compositions déjà nombreuses. Ils ont voulu le mettre au service de la Vierge de la Médaille, et leur inspiration, échauffée par une tendre dévotion à Marie Immaculée, a produit une œuvre qui comptera parmi leurs meilleures.

*Carnet de 25 timbres de saint Vincent de Paul.* Paris, Maison-Mère. 1930.

Les timbres sont de mode aujourd'hui. Sur les enveloppes des lettres, aux timbres officiels, on en ajoute d'autres qui constituent souvent une réclame artistique. Ce carnet, du prix de 4 francs, se vend « pour l'achèvement de l'église Saint-Vincent-de-Paul de Clichy, ancienne paroisse du saint, devenue cité ouvrière de 40 000 âmes ». Sujets représentés : la Vierge Puissante, la Vierge Immaculée, saint Vincent (portrait et statue de Cabuchet), Louise de Marillac, François-Régis Clet, Jean-Gabriel Perboyre, sœur Rosalie, Frédéric Ozanam, la chapelle de la rue du Bac, deux apparitions de Marie à Catherine Labouré, l'église de Clichy, la chaise de saint Vincent, la translation de ses reliques, son apothéose et neuf épisodes de sa vie.

Nous ne pouvons que féliciter ceux qui ont pris part à la confection de ces timbres aux nuances diverses si délicates. Ceux qui achèteront des carnets ne regretteront pas leur argent.

*Cantiques en l'honneur de l'Immaculée Vierge de la Médaille Miraculeuse.* Paris, Maison-Mère des Filles de la Charité. In-12, 18 pages.

Cet opuscule vient à point pour les fêtes du Centenaire. Les cantiques à Marie ne manquent pas ; il convenait que fût publié un recueil spécial de cantiques à Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse. Celui-ci en contient un petit nombre : onze seulement. Il eût été facile de le grossir en recherchant les cantiques composés précédemment, soit en 1880, à l'occasion du cinquantenaire ; soit en 1894, à l'occasion de l'institution de la fête de la Médaille ; soit en d'autres temps ; et en ajoutant au moins ceux qui se chantaient sur des airs connus et populaires. On a préféré se limiter, de crainte sans doute que la quantité ne nuisît à la qualité.

*Recuerdo de la Basilica de la Milagrosa.* Madrid, 1930.

Ceux qui ne peuvent visiter la belle basilique de nos confrères de Madrid, se consolent quelque peu en feuilletant cet album, où douze reproductions nous montrent sa façade, ses autels, ses vitraux et ses

statues. J'écris : « se consoleront » ; je devrais plutôt dire « se désoleront » ; car l'album attisera le désir de voir et un désir non satisfait porte plutôt au regret qu'à la joie.

*La Médaille Miraculeuse.* Abbeville, Paillart, nouv. éd., 1930. In-8, 30 pages.

La première édition de ce petit opuscule a paru en 1894. En cette année centenaire, il était utile de le rééditer. A recommander surtout aux enfants et aux personnes qui n'auraient pas le temps de faire de longues lectures.

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

17. Valdivielso (Restitut), coadjuteur, 2 février, San Luis; 54 ans d'âge et 29 ans de vocation.
18. Lou (Grégoire), prêtre, 25 février, Pékin; 79, 37.
19. Peña (Cyprien), prêtre, 8 février, Santurce; 60, 44.
20. Da Cunha (Joseph), coadjuteur, 5 mars, Santa Quiteria; 79, 59.
21. Lebarque (Henri-Alfred), prêtre, 14 mars, Guimerville; 70, 24.
22. Benesch (Édouard), prêtre, 10 février, Voitsberg; 35, 17.
23. Dimitriades (Grégoire), prêtre, 15 mars, Pékin; 38, 16.
24. Dehottay (Jean), prêtre, 18 mars, Bonn; 55, 34.
25. Conway (Jean), coadjuteur, 21 mars, Castleknock; 86, 58.
26. Dumortier (Léon), prêtre, 31 mars, Shanghai; 47, 30.
27. Bertrand (Ferdinand), prêtre, 3 avril, Valfleury; 56, 33.
28. Castan (Joseph-Louis), prêtre, 24 avril, Farafangana; 61, 42.
29. Aymès (Henri), prêtre, 4 mai, Monaco; 29, 13.
30. Cognault (Ignace), coadjuteur, 8 mai, Maison-Mère; 53, 29.
31. Speir (Louis-François), coadjuteur, 9 mai, Maison-Mère; 46, 24.

- 32. Jourde (Jean), prêtre, 17 mai, Montolieu; 77, 55.
- 33. Miranda (François), prêtre, 14 mai, Madrid;  
74, 34.
- 34. Segond (Élie-Sylvain), prêtre, 21 mai, Kashing;  
50, 32.
- 35. De Léon (Michel), prêtre, 27 mai, Montevideo;  
49, 33.

### NOS CHÈRES SŒURS

Marie Bazin, à Château-l'Évêque; 63 ans d'âge et 36 ans de vocation.

Marie Chovidon, à Rio de Janeiro; 61, 42.

Christine Grzysczok, à Dult; 44, 21.

Barbe Korbisch, à Constantinople; 61, 41.

Maria Vintimilla, à Riobamba; 35, 4.

Marie Blancher, à Bordeaux; 82, 60.

Louise Gazaix, à Auch; 33, 6.

Marie Lyonnet, à Montolieu; 81, 62.

Lucie Leroy, à Bas-en-Basset; 38, 14.

Marie Carusio, à Sessa-Aurunca; 67, 43.

Angèle Ferrero, à Plaisance; 72, 52.

Pélagie Tymek, à Stryj; 59, 39.

Eugénie Garcia, à Valdemoro; 31, 9.

Françoise Picardo, à Valdemoro; 36, 9.

Carmen Fernandez, à Séville; 75, 51.

Josefa Bereciartua, à Azpeitia; 74, 52.

Maria Saenz, à Madrid; 61, 38.

Marie Kowolik, à Vienne; 57, 33.

Maria Zubimendi, à Huelva; 65, 33.

Marie Santhonnax, à Commentry; 74, 53.

Marie Prévost, à Nogent-les-Vierges; 79, 56.

Marie Cambefort, à Paris; 77, 53.

Maria Leclercq, à Lille; 80, 49.

Marie Rouge, à Montolieu; 82, 60.

Élise Auzary, à La Teppe; 75, 53.

Joséphine Alric-Bourges, à Fontenay-le-Comte; 87, 61.

Alexandrine Patrissey, à L'Hay; 87, 69.

Marie Ledoyen, à Ans; 80, 57.

Julie Blenacoste, à Alger; 76, 57.



- Marie Hewner, à Chelmno; 72, 47.  
Pauline Dogliani, à Carrara; 73, 48.  
Maria Galbusera, à Turin; 35, 12.  
Gemma Meucci, à Lucignano; 51, 25.  
Marie Hackel, à Dult; 33, 11.  
Gabrielle Van Heecke, à Hazebrouck; 25, 2.  
Marguerite Murphy, à Albany; 84, 55.  
Olga Turco, à Sienne; 30, 13.  
Clotilde Souvirou, à Bordeaux; 84, 46.  
Catherine Martin, à Paris; 88, 58.  
Marie Tenaillon, à Paris; 73, 46.  
Marguerite Babonneau, à Beyrouth; 53, 29.  
Edith Slaughter, à Arcachon; 36, 13.  
Honorine Peu, à Valparaiso; 61, 40.  
Madeleine Butzler, à Vasseberg; 40, 14.  
Marie Rocha, à Rio de Janeiro; 73, 50.  
Adèle Bilinska, à Bialystok; 64, 37.  
Eusebia Orphelia, à Boston; 76, 46.  
Joséphine Bourguet, à Montolieu; 89, 68.  
Rose Bosco, à Mendrisio; 46, 26.  
Agnès Sliwa, à Cracovie; 52, 29.  
Cécile Dura, à Cracovie; 71, 48.  
Marie Gabaudant, à Moulins; 78, 57.  
Irma Guffroy, à Château-l'Évêque; 75, 52.  
Félicie Tournelle, à Château-l'Évêque; 75, 52.  
Marie-Joseph Jouan, à Majorca; 73, 50.  
Dolorès Barbara, à Coruña; 80, 51.  
Marie-Rose Rosello, à Sigüenza; 78, 51.  
Françoise Zavala, à Alicante; 92, 70.  
Marie Ricci, à Turin; 90, 71.  
Marie Mounes, à Chantelle; 75, 51.  
Lydia Pruss, à Constantinople; 76, 47.  
Romualda Urabain, à Artajona; 63, 45.  
Teresa Franquesa, à Lérida; 69, 49.  
Vincent Giro, à Madrid; 53, 31.  
Rita Ugarte, à Madrid; 29, 9.  
Marie Le Gludic, à Montolieu; 85, 55.  
Régina Schwartz, à Salzbourg; 72, 47.  
Rosalie Trawinska, à Chelmno; 90, 62.  
Louise Schwab, à Eggenberg; 35, 16.  
Marie Lettko, à Budapest; 50, 26.  
Françoise Ederer, à Graz; 72, 41.

Marie Forestier, à Beaune; 69, 51.  
Irène Misner, à la Nouvelle-Orléans; 30, 2.  
Marie Rocher, à Toulouse; 81, 55.  
Marie Espinouse, à Bordeaux; 47, 20.  
Cécile Nouvelle, à Rochefort; 93, 62.  
Marie Dauzet, à El Biar; 67, 44.  
Giuseppa Tarchi, à Ancona; 74, 48.  
Santina Gentili, à Empoli; 42, 19.  
Victoire Carbone, à Sienne; 84, 62.  
Thérèse Rossi, à Sienne; 65, 41.  
Louise Marino, à Naples; 62, 41.  
Mathilde Villar, à Santiago; 77, 55.  
Maria Sabater, à Valencia; 63, 32.  
Angela Serratosa, à Cartagena; 64, 46.  
Bibiana de Azcaratem, à Valdemoro; 54, 29.  
Maria Fajardo, à Cadiz; 49, 17.  
Maria Bayona, à Jativa; 78, 59.  
Marie Zapata, à Aranzaru; 30, 4.  
Émilie Fillon, à Aniche; 77, 57.  
Marie Hamon, à Clichy; 71, 48.  
Marie Seglan, à Château-l'Évêque; 73, 51.  
Jeanne Clochette, à l'Hôpital; 50, 24.  
Céline Duchatel, à Paris; 67, 47.  
Berthe Poulain, à Paris; 61, 36.  
Aloisie Polanetz, à Budapest; 64, 40.  
Gertrude Durlinger, à Salzbourg; 36, 6.  
Marthe Chaczynska, à Dult; 63, 32.  
Ursule Weigand, à Scherberg; 65, 32.  
Ellen Brennan, à Emmitsburg; 51, 25.  
Lucy Donnoly, à Edimbourg; 78, 44.  
Marie Santa Cruz, à Palma de Mallorca; 69, 47.  
Teodora del Rio, à Córdoba; 50, 25.  
Fermina Ortega, à Coruña; 39, 18.  
Luisa Sanchez, à Madrid; 62, 40.  
Maria Zabalza, à Barcelone; 63, 42.  
Léonide Vignaux, à Paris; 86, 67.  
Catherine Bergerot, à Bernay; 77, 57.  
Berthe Madelennat, à Toulouse; 44, 17.  
Hannée Ouakim, à Beyrouth; 49, 26.  
Cunégonde Roth, à Lankowitz; 74, 54.  
Anne Uberschwinger, à Graz; 59, 40.  
Mary Malone, à Baltimore; 85, 65.

Mary Fitzpatrick, à Philadelphie ; 69, 41.  
Albertina Carneiro, à Rio de Janeiro ; 51, 27.  
Leonor Conzalez, à Gijon ; 58, 36.  
Maria Casellas, à Madrid ; 38, 18.  
Marciala Olaval, à Rio Piedras ; 64, 43.  
Léonie Revil, à Lima ; 74, 45.  
Marthe Tourbier, à Arras ; 80, 55.  
Marie Cadart, à Senlis ; 72, 51.  
Marie Carton, à Rouen ; 86, 66.  
Matie Baton, à Paris ; 41, 20.  
Rosa Cegarra, à Loja ; 25, 3.  
Catherine Fiala, à Graz ; 61, 36.  
Jeanne Bradesko, à Radece ; 32, 10.  
Marie Caubet, à Colon ; 86, 38.  
Marie Cléry, à Vitry-le-François ; 68, 42.  
Marie Brin, à Paris ; 69, 49.  
Dolorès Rovira, à Carabanchel ; 77, 54.  
Esperanza Abaitua, à Valdemoro ; 38, 17.  
Rufina Martinez, à Malaga ; 76, 58.  
Theofila Pérez, à Burgos ; 53, 28.  
Leonor Sola, à Orense ; 65, 38.  
Élisa Sorani, à Grugliasco ; 83, 63.  
Anna Handle, à Salzbourg ; 38, 18.  
Véronique Barmbichler, à Schwarzach ; 62, 37.  
Pauline Gfell, à Pées ; 89, 62.  
Thérèse Natella, à Galatina ; 74, 54.  
Hélène Dudarska, à Cracovie ; 61, 40.  
Marie Boscot, à Ningpo ; 57, 36.  
Aimée Barre, à Châtillon-sous-Bagneux ; 79, 54.  
Jenny Crozet, à Montpellier ; 77, 61.  
Henriette Klemkiewicz, à Baltimore ; 92, 75.  
Marguerite Shellum, à Boston ; 72, 45.  
Françoise Qprekal, à Graz ; 45, 17.  
Pauline Fritze, à Varsovie ; 79, 52.  
Jeanne Despalme, à Clichy ; 74, 54.  
Renée Peignie, à Clichy ; 82, 59.  
Anne Gayral, à Clichy ; 84, 63.  
Marie Fesselet, à Beauvais ; 54, 32.  
Marie Marot, à Sars-Poteries ; 85, 65.  
Jeanne Tola, à Turin ; 25, 3.  
Maria Congedo, à Naples ; 45, 17.  
Martina Vélaz, à Madrid ; 75, 60.

Catalina Carlos, à Andoin ; 70, 57.  
Pauline Martinez, à Almeria ; 54, 37.  
Purification Martin, à Saint-Sébastien ; 21, 1.  
Maria Segura, à Santiago ; 70, 55.  
Marie Loreni, à Castelpulci ; 56, 38.  
Anna Barilari, à Sienne ; 75, 55.  
Marguerite Arnous Rivière, à Fontenay-le-Comte ; 46, 20.  
Marie Collet, à Valparaiso ; 74, 52.  
Marie Cascello, à Naples ; 82, 45.  
Marie Levoyer, à Pernambuco ; 65, 41.  
Lucie Riberas, à Pamplona ; 92, 67.  
Carmen Tamarit, à Madrid ; 78, 53.  
Joseph Carbonell, à Palma de Mallorca ; 70, 44.  
Jeanne Melero, à Cadix ; 68, 49.  
Adèle Debavay, à Saint-Amans-Soult ; 88, 64.  
Marie Painvert, Le Chambon ; 80, 59.  
Marie Planche, à Bordeaux ; 91, 69.  
Agnès Tibl, à Salzbourg ; 67, 43.  
Marianne Matuska, à Hambourg ; 67, 32.  
Marie Perray, à Paris ; 53, 20.  
Zoé Delassus, à Paris ; 62, 30.  
Marie Juspin, à Hersin ; 81, 57.  
Noémie Pellissier, à Mazamet ; 80, 50.  
Anne Koritnik, à Budapest ; 56, 31.  
Marie Kuzmich, à Eger ; 53, 34.  
Enrica Spinelli, à Bologne ; 73, 51.  
Mary Keiker, à Norfolk ; 64, 46.  
Margaret Smith, à Washington ; 56, 32.  
Maria Gonzalez, à Lima ; 92, 68.  
Suzanne Jur, à Cracovie ; 78, 54.  
Alix Planche, à Sète ; 73, 52.  
Marie Labrousse, à Paris ; 83, 62.  
Marie Bigeard, à Saint-Pierre-les-Elbeuf ; 53, 33.  
Jeanne Cere, à Madrid ; 63, 41.  
Alexandrine Pouleverelles, à Bordeaux ; 81, 63.  
Mary O'Brien, à La Nouvelle-Orléans ; 69, 50.  
Madeleine Roletto, à Chieti ; 56, 37.  
Ida Belli, à Saluzzo ; 87, 67.  
Maria de Pompeis, à Naples ; 83, 52.  
Clotilde Toruno, à San Jose de Costa Rica ; 44, 10.

## SAINT VINCENT DE PAUL

Lettre à Mademoiselle Le Gras

[Octobre 1630.]<sup>1</sup>

MADemoisELLE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec vous pour jamais !*

Ces lignes seront pour vous prier de nous donner de vos nouvelles et pour vous en donner des nôtres et de celles de Germaine.

Pour les miennes, elles sont à l'ordinaire ; et pour Germaine, M. du Coudray me mande qu'il a commencé à parler d'elle à M. le curé<sup>2</sup>, à M. Belin<sup>3</sup> et au maître d'école<sup>4</sup>, et que ni les uns ni les autres ne s'éloignent point de la proposition qu'il leur a faite<sup>5</sup>. Nous verrons ce qui en sera.

Je pensais que nous pourrions faire la mission à Saint-Cloud ces fêtes<sup>6</sup>, mais nous ne le saurions sans grande incommodité. C'est pourquoi nous remettrons à la Saint-Martin.

Cependant, dites-nous de grâce, que fait votre cœur ? Le mien a été beaucoup occupé, cette matinée, en vous et aux pensées que Notre-Seigneur vous donne.

Jesuis, en son amour, votre très humble et obéissant serviteur.

Vincent DEPAUL.

L. a. — Original à la maison centrale des Filles de la Charité de Cracovie.

1. Date imposée par la présence de M. du Coudray à Villepreux et « la proposition » de Germaine.

2. Le curé de Villepreux.

3. Aumônier du château de Villepreux.

4. Le maître d'école de Villepreux.

5. Germaine alla faire l'école aux petites filles de Villepreux.

6. Les fêtes de la Toussaint.

## HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

---

### LIVRE IV. — De 1874 à 1918

---

CHAPITRE XIV. — M. BORÉ, Supérieur général (*suite*)

SOMMAIRE. — Ce qu'a été M. Fiat avant d'être assistant.  
Sa vocation.

Après les vacances de 1856, l'abbé Fiat reprit le chemin de Saint-Flour et se remit à ses études. C'était sa quatrième et dernière année ; il devait régulièrement être ordonné prêtre dans le courant de 1857. Tout à coup, vers le début de février 1857, une rumeur se répandit parmi les séminaristes : « L'abbé Fiat nous quitte ; il part pour Saint-Lazare. » Ce fut une consternation parmi les jeunes gens. La rumeur était vraie. L'abbé Fiat se préparait à quitter Saint-Flour et à entreprendre le grand voyage de Paris, qui ne se faisait pas alors en une nuit.

Comment lui était venue sa vocation de missionnaire ?

Un curé de Paris a raconté au P. Villette, quelques jours après la mort du P. Fiat, que celui-ci lui avait dit qu'il reconnaissait dans sa vocation une intervention miraculeuse de la bienheureuse Louise de Marillac. De quelle nature fut cette intervention ? C'est ce que nous n'avons pu savoir, malgré les recherches que nous avons faites en nous référant aux indications données par une lettre de ce curé.

Quoi qu'il en soit de ce fait, les bons exemples des

directeurs du séminaire, qui étaient Lazaristes, ont dû agir sur l'âme de l'abbé Fiat, désireux de perfection.

Lui-même a raconté l'histoire de sa vocation dans un de ses entretiens familiers avec les sœurs de la rue du Bac : « Ma vocation m'est venue dans une auberge, et une auberge qui n'était pas flambante; c'était à Aurillac, vis-à-vis de l'église. J'allais en vacances et nous fûmes obligés de passer la nuit dans cette auberge; il y avait un tel tapage que je ne pus dormir; des soldats y étaient logés et ils faisaient un grand vacarme, battaient le tambour, chantaient, criaient, etc. Pendant toute la nuit, je fus poursuivi de la pensée de quitter le monde. Je me sentis rempli de dégoût pour lui, me disant que je ne pourrais jamais y vivre, même étant prêtre séculier. C'est là que le bon Dieu m'a donné pour la première fois le désir d'entrer en communauté. » Et le bon Père ajoutait : « Si jamais je revenais à Aurillac, je voudrais bien revoir cette auberge. »

Mais cette vocation rencontra des difficultés. D'abord la situation économique de la famille Fiat. Nous avons déjà dit que le père et la mère avaient laissé des dettes. Les frais d'éducation d'Antoine à Pléaux et à Saint-Flour n'améliorèrent pas la situation. Pour comble de malheur, pendant les vacances de 1856, la maison paternelle s'écroula; il fallut la relever. Dans les arrangements relatifs au partage des biens, il resta fort peu de chose pour chacun; Antoine Fiat renonça à sa part, estimant qu'il l'avait reçue depuis longtemps par les dépenses faites pour son éducation. L'abbé Fiat n'avait donc rien à lui; bien plus, comme le constate une lettre de M. Péreymond au P. Etienne, « le jeune postulant diacre avait contracté quelques dettes, non payées, pour faire ses études. Mais cette difficulté fut levée, écrit M. Péreymond, par une réponse de M. Chin-

chon, directeur ». Quelle fut la nature de cette réponse ? Nous ne le savons pas exactement. Mais il semble que la Congrégation prit à sa charge les dettes d'Antoine Fiat.

Cette première difficulté levée, deux autres se dressèrent contre la vocation du jeune aspirant. D'abord, les observations de son frère aîné, Pierre Fiat : « Je me suis sacrifié pour toi ; nous avons travaillé pour que tu puisses étudier à ton aise ; tu es l'espoir et le soutien de nous tous, de tes frères, de ta tante, de ton grand-père, qui est infirme. Nous comptons que, devenant curé dans le diocèse, tu pourrais soulager tes frères, en prenant à ta charge une partie des frais qu'exige l'entretien de ton aïeul impotent et celui de ta tante, qui a sacrifié toute sa fortune pour toi et pour nous. Ne pourrais-tu pas faire dans notre diocèse le bien que tu ferais ailleurs ? J'étais loin de penser à une telle détermination, à une pareille ingratitude ! »

Antoine écouta son frère avec respect et presque les larmes aux yeux ; il lui répondit avec douceur : « Oublier ma famille, oublier les services que vous m'avez rendus tous, avec autant de générosité que d'affection, jamais ! Non, jamais je ne vous oublierai, ni à Paris ni ailleurs ; jamais mon cœur ne sera le cœur d'un ingrat ; Dieu le sait.

« Mais je suis appelé par Dieu, et tu sais que notre mère nous a dit, à l'heure de sa mort, qu'il fallait avant tout servir le bon Dieu.

« En quittant le diocèse, je ne vous rendrai pas sans doute les services matériels que j'aurais pu vous rendre ; mais les services spirituels sont plus importants que les services matériels ; l'âme vaut mieux que le corps ; je serai plus utile à votre âme que si je restais ici ; je me sacrifierai pour vous : je prierai pour vous ; je demanderai, tous les jours, votre salut éternel, que nous



soyons heureux dans le ciel, que nous nous retrouvions dans le paradis. »

En présence de cette détermination si ferme, Pierre ne dit plus rien, mais un autre adversaire entra dans la lice, le plus redoutable peut-être, c'était sa tante, qui lui avait servi de mère, qui avait tout sacrifié pour son éducation, qui ne vivait que de l'espoir de devenir la gouvernante de son neveu dans le petit presbytère où l'enverraient ses supérieurs ecclésiastiques. Tous les ans, elle voyait approcher avec bonheur l'époque de son rêve ; elle préparait tout pour cela ; elle travaillait, le soir, au coin du feu pour faire le trousseau de son cher Antoine, des chemises, des serviettes, des mouchoirs ; et c'est trois mois avant l'ordination, racontait le P. Fiat, « que je lui annonçai que je partais. La pauvre tante devint comme folle à cette annonce ; elle voulait m'accompagner à Saint-Lazare et fit même ses malles pour cela ». On eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que Saint-Lazare n'était pas un presbytère où elle pourrait rendre service à son neveu ; mais quel déchirement pour le cœur si aimant du jeune Antoine ! Il a raconté souvent aux sœurs qu'il avait beaucoup pleuré en quittant sa tante, et il ajoutait : « Elle le méritait bien, la pauvre, puisqu'elle m'avait servi de mère ! »

M. Fiat fut soutenu et fortifié, en toutes ces luttes, par la grâce de Dieu et par les paroles de son confesseur, M. Valette Sylvain, qui le pressait de partir pour ne pas succomber à la tentation.

M. Fiat partit au début de février 1857. Nous n'avons pas de détails sur son voyage jusqu'à Paris, sinon qu'il faisait très froid et qu'il avait un gros manteau d'Auvergne, qui le protégeait bien.

Quels furent ses compagnons de voyage ? Ici les récits ne semblent pas très concordants. M. Lamartine

a raconté qu'il partit avec M. Nicolaux ; mais M. Nicolaux était entré à Saint-Lazare le 11 mars 1855. Le fait semble donc peu probable, à moins que, pour une raison que nous ignorons, M. Nicolaux ne soit revenu dans son pays quelque temps en 1857. Quoi qu'il en soit, le P. Fiat eut toujours une profonde amitié et une grande vénération pour ce digne compatriote, qui a laissé un si excellent souvenir à Saint-Flour.

Dans un autre récit, recueilli par une sœur, le P. Fiat aurait dit qu'il était arrivé à Paris, le dimanche de la Quinquagésime, avec M. Tournier.

Ici se pose la même difficulté que précédemment. M. Tournier n'est pas entré en 1857, mais en 1856; d'autre part, M. Tournier n'était pas Auvergnat. Constatons en passant que le P. Fiat et M. Tournier eurent toujours l'un pour l'autre une grande estime et affection, malgré le désaccord d'idées qui les opposa l'un à l'autre à l'assemblée de 1890.

D'autre part, les registres du secrétariat constatent que M. l'abbé Pierre Varet, originaire de Polmignac en Auvergne, a fait une partie de ses études au grand séminaire de Saint-Flour et qu'il fut reçu au séminaire interne le même jour que l'abbé Fiat. Il y a là une concordance qui fait supposer que le compagnon de voyage de M. Fiat a dû être M. Varet, lequel fut placé plus tard à Lisbonne et à Funchal.

Quoi qu'il en soit donc au sujet du compagnon de M. Fiat, les voyageurs, quels qu'ils fussent, arrivèrent le dimanche de la Quinquagésime, de bon matin, pendant que la Communauté était à la répétition d'oraison; on ne déranger personne pour recevoir les postulants; mais le frère Rouchi, qui était portier, les fit chauffer dans sa loge jusqu'à ce que, l'*Angelus* ayant annoncé la fin de la répétition, le bon frère portier avertit qui de droit de l'arrivée de M. Fiat et de son compagnon.

Le P. Fiat a raconté que ce fut M. Baduel qui vint le prendre. A quel titre ? Peut-être parce que M. Baduel était Auvergnat. Quoi qu'il en soit, les arrivants furent d'abord conduits au réfectoire, où on leur servit un bon déjeuner pour les restaurer et les réchauffer.

A huit heures, ils assistèrent à la grand'messe et le spectacle imposant des cérémonies émerveilla le jeune Fiat.

Après la messe, on les conduisit chez le directeur, M. Chinchon, puis chez le P. Étienne et chez les assistants, MM. Poussou, Aladel, Sturchi et Martin Nicolas. Toutes ces figures sont restées gravées dans le souvenir du P. Fiat et il aimait plus tard rappeler ces vénérables confrères, soit dans ses conversations particulières, soit dans ses répétitions d'oraison, soit même à l'obéissance, quand venait l'anniversaire de leur mort.

M. Poussou le frappa par sa simplicité, sa droiture, son humilité, l'agrément de sa conversation et le respect qu'il témoignait à tous, même aux séminaristes et aux postulants. Ces qualités le frappèrent encore plus quand il apprit ce qu'avait été M. Poussou : successivement professeur au séminaire de Sarlat, puis missionnaire en France avec les inoubliables MM. Chossat et Redon, il était ensuite parti pour la Syrie, où, par des travaux vraiment apostoliques, il avait relevé la mission; rappelé en France par M. Nozo, il était devenu successivement supérieur du séminaire de Cahors, puis vicaire général de la Congrégation, lors de la démission de M. le Supérieur général; pendant cette triste période, M. Poussou fit preuve d'une telle prudence, d'un tel dévouement à la Congrégation, qu'il aurait été nommé supérieur général s'il n'avait détourné les suffrages de sa personne. Il avait été ensuite chargé des missions les plus importantes en Chine, en Abyssinie, en Syrie et, bien que

vénéré de tous sans exception, il vivait à Saint-Lazare comme un prêtre nouvellement ordonné. Quand M. Fiat le vit en 1857, il jouissait encore d'une excellente santé ; ce ne fut que deux ans plus tard qu'une douloureuse et longue maladie vint le clouer à l'infirmerie, où il devait rendre sa belle âme à Dieu le 19 octobre 1860.

Si le souvenir de M. Poussou resta gravé dans la mémoire du P. Fiat, celui de M. Aladel s'y imprima plus profondément. M. Aladel était Auvergnat, comme M. Fiat, et il accueillit avec une bienveillance particulière son jeune compatriote. On parla de Saint-Flour, où M. Aladel avait fait son petit et son grand séminaire. Dès lors, M. Fiat garda une affection spéciale pour M. Aladel et il rappellera plus tard tout ce que ce saint missionnaire avait fait pour la Congrégation de la Mission et pour la Compagnie des Filles de la Charité.

Il y avait entre M. Aladel et M. Fiat des ressemblances d'esprit, de cœur et de caractère. M. Aladel parlait avec admiration des missionnaires anciens qu'il avait connus à Saint-Lazare (hôtel de Lorges) pendant son séminaire ; M. Fiat eut toujours le culte des anciens. Les deux ont beaucoup aimé la Sainte Vierge et méritent d'être appelés apôtres de Marie.

M. Aladel, comme le P. Fiat, a passé la plus grande partie de sa vie à Saint-Lazare. Tous deux ont eu le P. Etienne en profonde vénération. M. Aladel fut le confesseur de sœur Catherine Labouré, le confident de ses visions ; il la mena rudement et avec brusquerie, et on peut dire qu'il lui fit payer cher les apparitions de la Médaille. Quand le P. Fiat fut élu supérieur général, la sœur Catherine était morte ; mais il eut à cœur de glorifier la voyante et son sage directeur, louant souvent les procédés qu'avait employés M. Aladel dans la direction de sœur Catherine.

M. Aladel se dépensa sans compter pour le bien de la Congrégation et chacun sait le rôle capital qu'il a joué avec le P. Étienne pour dénouer la crise de 1840. Nous aurons occasion de montrer que le P. Fiat eut le même dévouement. Les deux se dévouèrent corps et âme pour les Filles de la Charité, leur donnant à la fois l'exemple et l'enseignement.

Un trait de la vie de M. Aladel plaisait au P. Fiat : on avait, un jour de grand froid, allumé du feu dans la chambre du directeur de la Communauté et l'on avait préparé un pot de tisane pour le directeur enrhumé. M. Aladel saisit le pot et, le versant dans la cheminée, il éteignit le feu.

Les deux ont beaucoup aimé Dax : M. Aladel, parce qu'il reçut les premières propositions de la baronne de Lupé; M. Fiat, parce qu'il y construisit une chapelle en l'honneur de la Médaille et parce qu'il y installa un séminaire interne et des études.

Le troisième assistant était M. Sturchi, le quatrième M. Martin Nicolas; nous ignorons quels furent les rapports particuliers de M. Fiat avec ces deux vénérables confrères.

M. Fiat eut certainement des rapports beaucoup plus fréquents avec un cinquième personnage auquel on le présenta à son arrivée. C'était M. Joseph Boury, assistant de la Maison-Mère. A cette époque, l'assistant avait des relations suivies avec la jeunesse : c'était à lui qu'on devait s'adresser pour sortir; c'était lui qui présidait les répétitions d'oraison, auxquelles assistaient les jeunes gens; c'était lui qui donnait les avis à toute la communauté le vendredi à midi. M. Fiat eut occasion, pendant son année de séminaire, de voir et d'apprécier M. Boury, et il profita à son école, car plus tard, quand il sera, lui aussi, assistant de la Maison-Mère, il fera revivre quelques-unes des qualités de

M. Boury. Au témoignage de ceux qui ont connu plusieurs assistants de la Maison-Mère, M. Boury fut celui qui s'approcha le plus de la perfection du genre. Il fut assistant quinze ans, de 1843 à 1858, et il mérita, pendant tout ce temps, la respectueuse affection des confrères et des frères par sa sagesse, sa prudence, sa bonté, son zèle; il a été la bénédiction de la Maison-Mère. Ses admirables répétitions d'oraison étaient imprégnées des maximes de Notre-Seigneur et de celles de saint Vincent.

M. Fiat fut frappé, en le voyant pour la première fois, de sa belle tenue ecclésiastique. M. Boury était d'une taille avantageuse et bien proportionnée; sa démarche avait quelque chose de majestueux; son visage exprimait la bonté. Il donnait à tous ceux qui le visitaient les marques du plus vif intérêt et, par là, il gagnait et ouvrait les cœurs. Il ne faisait jamais acception de personne et il observa scrupuleusement la justice, qui est une des principales obligations des supérieurs.

M. Fiat goûta beaucoup, pendant son année de séminaire, les avis donnés à l'obéissance; c'est qu'en effet le respectable M. Boury les donnait avec un tact exquis, une humeur aimable, une naïve et gracieuse simplicité. Ses compatriotes ont la réputation d'être francs. M. Boury fut en cela un bon Picard : car, soit qu'il fût question de lui, soit qu'il fût question d'un autre, c'était toujours *est, est, non, non*.

M. Fiat eut aussi la bonne fortune d'avoir M. Boury, pendant son séminaire, comme professeur de lecture. M. Boury était très versé dans les questions littéraires et grammaticales; il avait été élève des Jésuites à Amiens; il avait été professeur au petit séminaire de Montauban, puis supérieur du célèbre collège de Montolieu, ayant eu sous lui M. Corby et les deux Messieurs Vicart.

M. Bourry était heureux de former les jeunes gens à la prédication, en essayant de corriger les accents qu'ils apportaient de leur province et en les formant à une bonne prononciation. Évidemment, il ne réussit pas pleinement avec le jeune Fiat, qui garda toujours plus ou moins certains défauts de prononciation de son pays natal. M. Bourry avait composé un petit manuel de prononciation, qui fut longtemps suivi au séminaire interne.

Le sous-assistant de la Maison-Mère était M. Gabriel Perboyre, qui remplissait en même temps les fonctions de procureur.

Nous avons profité des premières visites faites par M. Fiat aux personnages de la Maison-Mère pour rappeler les rapports qu'il eut avec eux; il nous reste à dire un mot de la principale visite qu'il fit à cette occasion, nous voulons dire la visite au P. Étienne, chez qui son ange le conduisit. Le digne supérieur général était alors dans toute sa force; les maladies ne l'avaient pas affaibli; il gouvernait la Compagnie et la Maison-Mère *verbo et exemplo* et tous subissaient l'influence de son ascendant. Les difficultés du début avaient disparu; ceux qui regrettaient M. Nozo étaient morts ou avaient été gagnés par M. Étienne. Le supérieur général embrassa Antoine Fiat, lui adressa quelques paroles affectueuses, lui souhaita de devenir un saint missionnaire et lui donna sa bénédiction. Le P. Étienne eut-il l'intuition que ce jeune Auvergnat serait son successeur médiat à la tête de la Compagnie? Nous n'avons pas de donnée à ce sujet; en revanche, nous savons par M. Duchemin, qui fut l'ami intime et le confident de M. Fiat, que ce dernier eut, pendant son séminaire, l'impression qu'il remplacerait un jour M. Étienne comme supérieur. Cette pensée le poursuivit longtemps; il avait beau se raisonner et se dire que

c'était une pensée folle, cette impression pénétrait son âme et il ne pouvait s'en défaire. Voyant dans cette pensée une tentation dangereuse, il s'en ouvrit à son confesseur, M. Chinchon, lui déclarant qu'il avait eu l'orgueil de penser qu'il serait un jour supérieur général. Cet aveu ramena la paix dans son âme, sans faire disparaître l'impression. Tel est le récit que M. Duchemin nous a transmis comme le tenant de M. Fiat lui-même.

Après ces visites et un peu de repos, on lui fit faire sa petite retraite d'entrée et il fut reçu dans la Congrégation le 26 février 1857, jeudi après la Quinquagésime.

Édouard ROBERT.



## M. BENJAMIN HURAUT (Suite)

### CHAPITRE IV. — SON ŒUVRE LITURGIQUE

Benjamin Hurault avait connu à Châlons un homme très original et de haute valeur intellectuelle, qui, jusqu'à ses jours derniers, demeura l'ami intime de la famille. On le nommait M. Royer. Il avait reçu l'éducation et l'instruction des petits séminaristes à Saint-Memmie, et il avait porté la soutane au grand séminaire. Rentré dans le monde, il avait fondé une famille et il avait rempli les fonctions de receveur à l'asile des aliénés. Il avait conservé pour les sciences, et spécialement pour les sciences ecclésiastiques, le goût que, dans sa jeunesse, il avait acquis dans le milieu cléricale où il s'était formé. Le jour de ses obsèques, 9 mars 1889, un des plus distingués parmi les Châlonnais, M. Redouin, président de la Société académique de la ville, devait rendre un suprême hommage au vieillard que tous vénéraient; il devait énumérer les sciences multiples dans lesquelles il était passé maître, et vanter, aux applaudissements de tous, les rares qualités de cœur et d'esprit d'un homme vraiment exceptionnel.

Or, parmi les sciences sacrées, M. Royer avait, pour ainsi dire, découvert la liturgie et, alors que tant de prêtres ne jetaient sur elle qu'un regard distrait, ce laïque avait su discerner ce qu'elle renferme d'intérêt pour les recherches de l'esprit, en même temps qu'elle apporte un aliment singulièrement substantiel aux âmes.

A force de méditer sur les textes liturgiques et sur les ouvrages de leurs commentateurs du moyen âge, M. Royer s'était fait, de cette branche du savoir ecclé-

siastique, une idée personnelle fort riche en même temps qu'originale.

Benjamin connut ses travaux et fut, du premier coup, frappé de leur intérêt. Il étudia lui-même les sources où il avait puisé ; il médita, lui aussi, sur les textes du missel et du bréviaire ; il lut ce qu'avait, à l'époque, commencé à publier le célèbre Dom Guéranger et il n'eut de cesse de faire profiter ses élèves d'abord, le public ensuite, du travail de son ami. Mais, comme l'œuvre de M. Royer restait inachevée, il lui vint aussi l'idée de la compléter et il essaya d'entraîner M. Royer à sa pensée.

Il copia une partie des manuscrits du savant Châlonnais. Il travailla sur ses données. Il tira les conclusions de ses principes et, en 1883, il avait presque fini, en se servant des notes de M. Royer, mais aussi en y ajoutant passablement de son cru, de composer un ouvrage complet, dans lequel seraient expliqués à l'usage des fidèles, mais aussi des prêtres, le texte du missel et celui du bréviaire.

Cette collaboration par delà les espaces qui séparaient Évreux de Châlons n'alla pas, il faut l'avouer, sans quelque difficulté. Benjamin insistait beaucoup dans ses lettres pour attribuer à son ami la paternité des idées et aussi celle des développements qu'il insérerait dans la *Semaine religieuse d'Évreux*. Malgré ces protestations multipliées, M. Royer ne se reconnut pas toujours exactement dans ce qui s'imprimait. Eugène Hurault devint l'intermédiaire d'une correspondance assez laborieuse entre les deux collaborateurs et, finalement, M. Royer s'opposa à ce que Benjamin continuât à publier son travail. En vain celui-ci assurait-il que son ambition se bornait simplement à faire les frais de l'édition et qu'il attribuait tout l'honneur de l'ouvrage à celui qui, en vérité, en avait eu la pensée, en avait tracé le plan,

en avait rédigé la plus grande partie. Les manuscrits de M. Royer lui furent donc restitués, mais Benjamin, qui sentait vivement le besoin qu'avaient les fidèles et, non moins qu'eux, les prêtres, d'une initiation liturgique plus complète, n'abandonna pas la pensée d'éditer lui-même, en se servant uniquement de son propre travail, un commentaire du missel et surtout, car de cela M. Royer n'avait conçu qu'un plan général, du bréviaire.

Nous possédons un certain nombre de cahiers liturgiques que la Congrégation de Saint-Lazare a remis à Eugène Hurault, après la mort de Benjamin, et cela sur sa demande expresse. Ces cahiers ne contiennent pas un cours complet. Il est à croire que l'ouvrage ne fut jamais achevé, mais il est difficile aussi de discerner avec une entière certitude ce qui doit être attribué à Benjamin de ce qui est de Royer, ou peut-être d'un prêtre du diocèse d'Évreux, M. l'abbé Cantel. Celui-ci avait, en effet, accepté de collaborer et aurait, par exemple, rédigé ce qui concerne les fêtes de carême et les dimanches après la Pentecôte, que M. Royer n'avait pas traités. Nous pouvons cependant considérer comme certainement de Benjamin un fort intéressant exposé de l'ordinaire de la messe et tout le développement des offices du bréviaire. Ce dernier travail avait obtenu des supérieurs un *Imprimatur*; mais il ne fut, malgré cela, jamais publié.

Il y aurait plaisir à parcourir ces feuillets, dont l'ensemble forme un ouvrage assez considérable et qui aurait rempli deux justes volumes.

Essayons, malgré les lacunes, de nous faire une idée de la méthode et de l'ensemble du développement.

Le titre eût été : « Étude sur le plan des offices liturgiques selon la méthode de M. Royer. »

Cette méthode est indiquée dans la préface, due à

M. Royer. « La liturgie romaine, écrit-il, a été composée d'après un plan général, sublime dans sa conception, admirablement ordonné dans les détails de son exécution, et conservant, dans la variété de ses mystères et de ses chants, de ses enseignements et de ses prières, la plus rigoureuse unité. » Le but de ce plan, c'est de faire concourir notre prière à notre enseignement et, dans ce dessein, de nous montrer en un cycle vivant toute « l'économie chrétienne ». « Le propre du temps de la liturgie romaine est un poème qui a ses épisodes dans les fêtes des saints. C'est une épopée que l'on peut justement appeler divine, puisque son langage est le langage de Dieu même et que, dans son immense sujet, elle embrasse la terre et le ciel, le temps et l'éternité, l'homme et Dieu. »

Après avoir montré, malgré cette unité de vue, la diversité des auteurs qui ont constitué la liturgie, attribué à saint Grégoire la juste et immense part qui lui revient et signalé les écrivains du moyen âge, tels que Alcuin, Rupert, Belet, etc., qui ont cherché à pénétrer ce plan et cet enseignement, il propose, en modifiant quelque peu la division de Belet, de répartir ainsi l'ensemble des offices :

« On peut, écrit-il, partager le cycle annuel de la liturgie catholique en quatre temps :

« 1° le temps de la rénovation, du 1<sup>er</sup> dimanche de l'Avent au 6<sup>e</sup> après l'Épiphanie ;

« 2° le temps de la pénitence, de la Septuagésime au 4<sup>e</sup> dimanche de Carême ;

« 3° le temps Pascal, du dimanche de la Passion au jour de la Pentecôte ;

« 4° le temps de la pérégrination, tous les dimanches après la Pentecôte. »

Au développement de ces idées par l'examen des offices de l'année, Benjamin Hurault avait ajouté,

comme un prologue nécessaire, son explication de l'ordinaire de la messe. Nous ne pouvons la résumer. Vantons du moins sa clarté, son intérêt d'édification et la science qu'elle suppose des antiquités et des questions d'histoire et d'interprétation liturgiques. Son travail, édité aujourd'hui, ne serait plus au point. Les découvertes que des chercheurs tels que Duchesne et Batiffol ont réalisées en explorant de plus près et peut-être avec une méthode plus ingénieuse les anciens documents, lui feraient défaut, mais il contiendrait toujours, renfermés sous une forme vivante, des enseignements nombreux et précis. Ce gros cahier a dû servir amplement à la formation des jeunes gens qui eurent le bonheur d'en avoir les prémices.

L'étude du propre du temps est manifestement inachevée. L'effort de l'auteur consiste à découvrir en chaque messe une idée générale qui trouve sa place dans l'ensemble des offices de la série temporelle étudiée. A cette idée générale sont ensuite rattachées, avec une ingéniosité parfois un peu excessive, les différentes pièces, introit, graduel, etc., de chaque dimanche ou de chaque fête. Voici, à titre d'exemple, comment sont caractérisés les dimanches et les quatre temps de l'Avent :

« L'Avent, attente du Rédempteur et préparation à son avènement.

« 1<sup>er</sup> dimanche : réveil de l'âme s'élevant avec confiance vers Dieu et implorant sa délivrance de l'esclavage du péché.

« 2<sup>e</sup> dimanche : la vocation des gentils au bienfait de la rédemption. Union de tous les hommes par la charité en Jésus-Christ.

« 3<sup>e</sup> dimanche : les heureux fruits de l'avènement de Jésus-Christ dans les cœurs. La paix, la joie dans la foi, l'accroissement de l'espérance par le Saint-Esprit, etc. »

L'étude du bréviaire apparaît comme plus complètement l'œuvre de Benjamin. Dans une lettre-préface adressée à M. Fiat, supérieur général de la Mission, il fait fort bien connaître son dessein et les circonstances dans lesquelles il l'a conçu. « Permettez-moi, Monsieur et Très Honoré Père, de vous exposer comment le présent essai d'explication m'a été suggéré. Un laïque de mes amis me demanda un jour si j'avais jamais réfléchi aux enseignements contenus dans le bréviaire, en d'autres termes, si j'avais jamais aperçu un plan dans les offices. Sur ma réponse négative, il parut surpris, et, me montrant la première antienne du dimanche, il me fit remarquer qu'elle renfermait l'idée de l'office, qui est le service de Dieu. Étudiez les autres antiennes, ajouta-t-il, et vous y trouverez un sens profond, clair et tellement instructif que vous goûterez mieux la récitation de votre office. Dans tous les offices propres, il y a réellement un plan magnifique, dont personne ne songe à se rendre compte. Si les prêtres connaissaient bien les richesses qui dorment entre leurs mains, quels magnifiques sujets d'instructions ils y puiseraient pour nous, ignorants fidèles ! »

C'est cette réflexion qui avait orienté Benjamin. Il s'était, comme il l'ajoute, servi de quelques offices étudiés par M. Royer pour son usage personnel, tels que ceux de Noël, de l'Épiphanie. Les vêpres du dimanche, qu'il se proposait d'insérer à la fin de l'ouvrage, étaient aussi de lui. Le reste était composé d'après ses idées.

Outre l'idée directrice, suggérée par le vieux Chàlonnais, le professeur d'Écriture Sainte utilisait, il le dit, l'explication des psaumes au point de vue liturgique qu'avait publiée un saint prêtre troyen, le P. Emmanuel du Mesnil Saint-Loup, et il avait trouvé dans le manuel biblique de Vigouroux, qui était son livre d'enseigne-

ment, la division des psaumes en strophes et en dialogues.

Muni de ces ouvrages et fidèle à cette méthode, il va donc explorer tout le bréviaire, et d'abord le commun du dimanche, puis celui des saints. Il cherchera la signification des antiennes et comment elles indiquent l'idée générale de l'office, puis il analysera les psaumes en les traduisant, en les découpant en strophes et en en cherchant le sens littéral avant d'en indiquer la signification morale et liturgique.

Chemin faisant, il rencontrera aussi les hymnes. Il en traduira les vers en de petites lignes de prose mesurée qui répondent exactement au rythme du latin. Mais, un jour, il découvrira, dans un bréviaire du dix-septième siècle, une fort exacte traduction en vers qu'il sera heureux de substituer à ses essais.

Voilà en quoi consiste à peu près le travail liturgique de M. Benjamin Hurault. Ample, minutieux, clair, il est surtout méthodique et ce pourrait bien être, pour lui, une cause de faiblesse. S'il est vrai, comme l'enseignait M. Royer, que l'ensemble des offices de l'Église présente les traces d'intentions générales où l'on peut reconnaître un certain plan, il est assez difficile de poursuivre la recherche de cette composition jusque dans les détails, et l'on risque d'imposer à cette littérature d'un genre spécial la contrainte de systèmes un tant soit peu arbitraires. Il est bien vrai, par exemple, qu'en principe l'antienne donne au psaume son sens liturgique, mais cette règle n'est pas absolue et surtout il est vraiment difficile de reconnaître, dans la progression des antiennes d'un office, la marche précise d'un développement voulu. Il n'en reste pas moins que ce commentaire du texte liturgique, œuvre d'un professeur d'Écriture sainte autant que d'un connaisseur des prières officielles de l'Église, renferme, en un style facile et vivant,

des renseignements nombreux et précis, une quantité d'analyses très utiles, des considérations de piété pénétrantes. On y chercherait en vain rien qui rappelât le genre vivant et prime-sautier de la correspondance ou des écrits joyeux de Benjamin. C'est un autre homme qui se révèle ici à nous, le professeur grave et sérieux, peut-être aussi le prédicateur, moins original que le gai confrère, que l'homme d'œuvres dévoué, ou, nous le verrons, que le directeur, mais son livre, venant à son heure, moins solennel et moins diffus que celui de Dom Guéranger, aurait rendu de réels services.

Le désir de l'imprimer le posséda pendant quelque temps et lui inspira d'actives démarches. Il en donnait des extraits dans la *Semaine religieuse d'Évreux*, il en faisait polycopier les bonnes feuilles pour ses élèves, qui les étudiaient avec avidité. Mais, dans sa piété, il voulait, en lui donnant une large diffusion, rendre plus intelligibles aux prêtres les formules qu'ils récitent chaque jour, leur y faire trouver plus d'intérêt et de fruit. Ce dessein, ajoutons-le, répondait, d'ailleurs, à un besoin ressenti par tous, car, ainsi que nous l'apprend une lettre du 11 mars 1883, Benjamin trouva, rien qu'à Paris et dans le diocèse d'Évreux, douze cents souscripteurs; ce qui était « un joli succès pour un ouvrage à peine annoncé ».

L'existence de Benjamin fut bousculée, pendant l'été de 1883, par son brusque départ d'Évreux. Il ne put désormais s'occuper de l'ouvrage interrompu, qui décidément ne parut pas.

Après son décès, son frère Eugène, fidèle à ses intentions et désireux aussi de compenser par une bonne œuvre le mal qu'avait fait, selon lui, un livre écrit jadis par un membre de la famille, aurait voulu éditer à ses frais l'œuvre de son cher abbé. C'est dans ce but qu'il réclama les manuscrits à la Congrégation de Saint-



Lazare. Ils lui furent envoyés en effet, ainsi qu'un bréviaire et un missel qui porte les traces des annotations du liturgiste. Mais l'ouvrage se trouva tellement incomplet qu'il était impossible de songer à l'impression. Les feuillets de fine écriture qui furent recueillis demeurent du moins comme le testament d'un prêtre qui ne désira jamais rien plus ardemment que de voir Dieu plus aimé et mieux prié.

(*A suivre.*)

Mgr HURAUULT.

# EUROPE

---

## FRANCE

---

### PARIS

8 mai 1930. — Mort du frère Ignace Cognault. Cet excellent frère, né à Barcelone, le 10 juin 1877, de parents français, qui l'abandonnèrent à l'âge de quatre ans, fut recueilli et élevé par les Filles de la Charité de cette ville. On lui apprit les métiers de menuisier et de cuisinier. Ses progrès furent rapides, car il ne manquait ni d'intelligence ni d'adresse.

La pensée d'entrer dans la Compagnie comme frère coadjuteur ne tarda pas à germer dans son esprit. Il s'en ouvrit à notre confrère M. Portes, qui l'amena avec lui à Limoux en 1894.

M. Bélot, supérieur de la maison, ne se pressa pas d'envoyer le jeune homme à la Maison-Mère, car il y avait dans son caractère un fonds de légèreté et dans sa piété quelque tiédeur. « A Pâques, si ses efforts sont persévérants, écrivait-il à Paris le 30 novembre 1898, je pourrai prendre sur moi de vous le présenter. »

Pâques arriva ; le frère Ignace avait fait preuve de bonne volonté ; mais son départ allait laisser la maison de Limoux dans un cruel embarras, car il y rendait d'incalculables services. Il y resta. Il y était encore à la fin de l'année. Enfin on se décida au voyage de Paris ; certaines craintes sur ses obligations militaires firent qu'au dernier moment on le dirigea sur Bemfica

en Portugal. C'est là qu'il fut reçu dans la Congrégation le 26 novembre 1900.

Après un long séjour à Lisbonne, où il fit les vœux le 15 mars 1903, il repassa la frontière pour se rendre à la maison de Dax ; là, pendant plusieurs années, il se rendit utile dans plusieurs offices, en particulier dans celui de la sacristie.

Il vint ensuite à la Maison-Mère, où tout le monde admira son talent de cuisinier, cause de plus d'un acte de gourmandise. Sainte-Rosalie nous le ravit ; c'était pour un temps, disait-on ; mais, suivant qu'on est satisfait ou non, le provisoire devient définitif ou le définitif provisoire ; on ne le rendit que le jour où la maladie l'obligea de cesser tout travail.

Le bon frère traîna plus d'un an son affection de poitrine. Le climat de Marseille et les médecins de Montpellier ne purent en arrêter les terribles progrès. Il mourut à la Maison-Mère dans les sentiments de la plus vive piété.

9 mai. — Le frère Ignace préparait les voies au frère Louis-François-Sévère Speir, qui appartenait, lui aussi, à la lignée des bons frères coadjuteurs, pieux, serviables, réguliers et laborieux. Le frère Speir, plus jeune de six ans que le frère Ignace, était d'Hazebrouck et ébéniste de son métier. Sa piété et son sérieux frappèrent M. l'abbé Vandaele, vicaire de la paroisse, qui a deux frères dans notre Congrégation.

Présenté à la Maison-Mère, il commença son postulat le 1<sup>er</sup> août 1905. Et comment ne l'aurait-on pas reçu après les notes envoyées par ce bon vicaire ! Ces notes, les voici : « Caractère bon, dévoué, simple ; conduite exemplaire ; jugement droit ; santé excellente. Cette vocation a été éprouvée depuis deux ans. Le jeune homme est bien pieux et prêt à tous les sacrifices. Il a

mené une vie vraiment vertueuse et toujours il a fait partie de nos œuvres de persévérance. Il connaît quelque peu la vie de frère coadjuteur. Il y a deux ans, à Lourdes, il a passé trois jours au contact de mon frère Abel, de Dax. J'avais agi de la sorte à dessein et la bonne Sainte Vierge a béni ces pieux entretiens. »

Le frère Speir dut lui-même répondre à un questionnaire écrit, qui nous révèle d'autres détails sur sa vie dans le monde : « Quelles ont été vos occupations ? Le travail et la prière. — Fréquentiez-vous les cabarets ? Non, je ne les ai jamais fréquentés. — Lisiez-vous habituellement le journal ? Lequel ? Oui, *La Dépêche* et *Le Pèlerin*. — Appartenez-vous à quelque société ? Laquelle ? Jeunesse catholique du Nord et Cercles d'études. — Êtes-vous membre de quelque Confrérie ? Oui, du Saint-Sacrement. — Combien d'argent possédez-vous actuellement ? 26 fr. 10. »

Quand arriva l'époque des saints vœux, le frère Speir alla voir le docteur, qui constata « des signes d'induration au poumon droit » ; il fut, pour ce motif, condamné à un retard qui lui coûta beaucoup. « Le Conseil de la maison, lisons-nous dans une note envoyée au Supérieur général, estime beaucoup le frère Speir et verrait avec plaisir qu'il fit les saints vœux. Cependant, comme sa santé inspire des craintes, il serait peut-être plus prudent de le faire retarder jusqu'au 15 août. Si Notre Très Honoré Père s'arrête à cette décision, on serait bien aise qu'on lui dit dès à présent qu'il fera les vœux le 15 août, si sa santé reste comme elle est maintenant. »

Attendre du 19 mars 1908 au 15 août, c'était beaucoup trop pour la ferveur impatiente du frère Speir ; il pleura, supplia ; on eut pitié de lui et ses vœux furent fixés au 3 mai. Peu de temps après, comme l'air de Paris ne lui convenait pas, il partait pour Monastir.



LA NOUVELLE CHAPELLE DE LA MAISON-MÈRE 147, RUE DE BÉZIÈRES



Nous le trouvons à Bébek en 1911, à la Maison-Mère en 1916. L'hiver venu ou sur le point de venir, il disparaissait et allait à Marseille ou dans un climat meilleur ; sa santé exigeait ce déplacement. Où qu'il fût, il rendait service par son travail. Ce n'était plus à la menuiserie qu'il consacrait son temps, mais à la peinture.

Cependant la tuberculose faisait des progrès. Une douloureuse opération fut tentée ; elle prolongea sa vie de quelques mois, dit-on. Le mal finit par avoir raison de la science des médecins. Le cher frère Speir s'est endormi dans le baiser du Seigneur, qu'il avait tant aimé pendant sa vie.

11, 12 et 13 mai. — Premier triduum de l'Apparition à la Maison-Mère de la rue du Bac. Grandes et belles cérémonies, auxquelles participent Son Exc. Mgr Maglione, nonce apostolique ; Mgr Crépin, évêque auxiliaire de Paris ; Mgr Chesnelong, archevêque de Sens ; Mgr Mério, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Intéressantes conférences par Notre Très Honoré Père, M. Crapez et M. Cazot.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces fêtes, car *l'Echo de la Maison-Mère des Filles de la Charité*, dans son numéro de juillet, en donne un récit complet.

22 mai. — Il y a aujourd'hui cinquante ans que Notre Très Honoré Père a reçu l'onction sacerdotale des mains de Mgr Cannavo, capucin, évêque de Candie (île de Crète), en même temps que M. Louwyck, M. Jourde, M. Ermoni, M. Portal, M. Leborne, M. Reillier, M. Lazare Mladenoff, M. Véron, M. Aluta et douze autres confrères. Qui aurait deviné alors que, dans ce groupe de vingt-deux jeunes prêtres, l'un deviendrait supérieur général, un second vicaire général, un troisième évêque, un quatrième auteur de livres très appréciés des érudits et qu'un cinquième se signalerait par

une ardente campagne pour le rapprochement de nos frères de l'Église anglicane?

M. Jourde est mort tout récemment à Montolieu; MM. Véron et Aluta travaillent encore avec fruit, le premier en Afrique, l'autre en Asie, aux œuvres de la petite Compagnie.

Le 22 mai devait être, pour nous tous, un grand jour de fête; des plans étaient faits; nous avions hâte de montrer à notre Père bien-aimé la joie et la reconnaissance de sa famille spirituelle. Hélas! la maladie a renversé tous nos projets. M. le Supérieur général, toujours à l'hôpital Saint-Michel, n'était pas en état de supporter les fatigues d'un jour de fête. Nous nous sommes résignés de part et d'autre à confiner nos sentiments au fond de nos cœurs.

28 mai. — Notre Très Honoré Père sort de l'hôpital Saint-Michel, où l'ont accompagné nos vœux et nos prières et où il a été soigné avec un dévouement filial.

4 juin. — Nous sommes heureux de pouvoir fêter à Gentilly la cinquantaine de Notre Très Honoré Père, sa fête et son rétablissement. Pour ne pas fatiguer un convalescent, nous avons dû ne rien ajouter au programme annuel du 4 juin. Notre cœur en a souffert.

10 juin. — C'est le jour qu'ont choisi les sœurs de la rue du Bac pour fêter N. T. H. Père. M. Scognamillo avait eu la délicate attention de demander, pour M. le Supérieur général, la faculté de donner la bénédiction papale. « Une fois seulement », portait le rescrit. Le mot était embarrassant, étant donné qu'il y a deux Maisons-Mères. Où donner cette bénédiction sans exciter la jalousie de la Maison-Mère qui serait délaissée? Le problème fut résolu avec élégance. La chapelle du centenaire eut les préférences, mais la communauté de la



rue de Sèvres s'y transporta. Ainsi tout le monde put gagner l'indulgence plénière attachée à la bénédiction papale. Il n'y eut que des heureux, pas de jaloux.

12 juin. — Départ de Notre Très Honoré Père pour Bourbon-l'Archambault, où il trouvera les eaux qui fortifient et la tranquillité, compagne utile de la convalescence.

24 juin. — Mort de M. Lesage. Au moment où nous allons partir à Gentilly, car c'était jour de congé, une triste nouvelle se répand : M. Lesage est à l'infirmerie, disait-on ; le médecin vient de le voir et a jugé son état fort grave, et voici qu'on lui donne les derniers sacrements. C'était malheureusement exact. A peine étions-nous arrivés à la maison de campagne que le téléphone annonçait que tout était fini.

M. Louis-Prospér Lesage, né à Romillé (Ille-et-Vilaine), le 4 janvier 1872, était neveu de l'ancien supérieur de la maison d'Angers, M. Oresve. Il entra dans la Congrégation le 7 octobre 1890 et fut ordonné prêtre à Dax le 1<sup>er</sup> août 1897.

Son esprit était cultivé, son langage châtié, son caractère droit, d'une droiture mêlée d'une certaine candeur. Il y avait chez lui une teinte d'originalité qui n'avait rien de désagréable. Son intelligence dépassait la moyenne. Ses propres idées l'obsédaient au point que, dans les conversations, elles l'empêchaient quelque peu de suivre les idées des autres quand elles ne cadraient pas avec les siennes. Il aimait l'ordre et la tranquillité et n'a jamais fait de mal à personne.

Après son ordination, on comptait que sa place était dans les grands séminaires. Il professa dans ceux de Constantine (1897-1900), Cahors (1900-1902), Tours (1902-1903). Après la fermeture de nos maisons de France, nous le retrouvons au collège Saint-Benoît de

Constantinople, où il resta de 1903 à 1911. Las de l'enseignement, il demanda les missions; on le plaça à Alger. C'est là que la guerre le trouva. Il partit, comme tant d'autres, et fut versé dans le corps des infirmiers. Son premier poste après sa démobilisation fut le séminaire d'Alger (1919-1923), d'où il passa, comme directeur, à l'Institut catholique de Lille (1923-1924). La Maison-Mère de la rue du Bac l'eut ensuite comme aumônier (1924-1928). La fatigue ne lui permit pas de conserver ce poste plus de quatre ans.

Les deux dernières années de sa vie ne furent pas des années de repos : il donna des carêmes, des retraites, des prédications de toutes sortes, visita des maisons de sœurs, prépara des vues et des conférences de projection. Dans ses loisirs, il composa la vie de sœur Violet, l'une des martyres de Tientsin. Il était retenu, comme prédicateur, pour le *triduum* solennel du Centenaire à Châteaudun les 30 juin, 1<sup>er</sup> et 2 juillet derniers; son nom était inscrit sur le programme imprimé. La mort, mort foudroyante, on peut le dire, puisque, la veille, il suivait encore les exercices de la communauté, l'empêcha de tenir sa promesse. C'est un bon confrère que nous perdons en lui.

5 juillet. — Nous étions encore sous l'impression de la mort quasi subite de M. Lesage, quand, le 5 juillet, de grand matin, on vient nous dire que M. Cervia, substitut italien, a été trouvé mort sur son lit, terrassé pendant la nuit, vraisemblablement par une attaque d'apoplexie. Nous en croyons à peine nos oreilles; mais il faut se rendre à l'évidence.

De Turin, on nous envoie les lignes suivantes, que nous nous faisons un pieux devoir de publier :

« Le 25 août 1867, M. Corneille Cervia naquit à Nicola, petit village proche de Sarzane. D'un esprit éveillé, il



M. CORNELIO CERVIA.



termina brillamment, parmi les premiers, ses études, poursuivies, comme externe, au collège de la Mission à Sarzane.

« A vingt ans, alors qu'il ne songeait pas au sacerdoce, il subit, sur la fin de ses études, cette ordinaire crise de jeunesse dont la grâce divine et les prières l'aidèrent à sortir finalement victorieux. Au milieu de ses amis turbulents et dépensiers, le jeune Cervia, au cœur simple et bon, dut souffrir en secret.

« L'appel divin se fit alors entendre. Un de ses amis et condisciples, Amilcar Cipollini, étant tombé gravement malade, M. Cervia partit chercher un prêtre à Olmarello, où les Missionnaires se trouvaient alors. Il vit son maître le saint M. Sanguinetti et le conduisit au chevet du moribond. Le zèle du prêtre fut si grand, ses paroles si touchantes que la décision du jeune homme fut prise à cet instant. Résolution généreuse, héroïque, digne de sa grande âme et semblable à celles qui font les saints. « Je serai missionnaire, se disait-il « chaque jour, j'irai au loin, je donnerai ma vie pour « le Seigneur. »

« M. Cervia partit donc pour Paris, avec le dessein d'évangéliser la Chine plus tard. Il fut admis au séminaire interne le 26 mars 1889. Mais l'épreuve l'attendait : M. Cervia fut gravement malade.

« Après un court séjour à Dax, il dut retourner en Italie. La secrète flamme de sa vocation brûlait toujours en lui. L'air du pays, les soins affectionnés de sa mère et des missionnaires, et sa robuste constitution triomphèrent aisément de la maladie. Si M. Cervia ne put dès lors partir en Chine, il lui sera donné de faire beaucoup de bien en Italie.

« Après le cycle ordinaire du séminaire et des études, il fut envoyé, en 1895, à Chieri comme professeur de philosophie. En août 1900, il fut nommé, à Gênes, pro-

cureur des Missions. Un an plus tard (août 1901), il fut placé à Turin comme directeur des étudiants. En octobre 1903, il devint, à Chieri, directeur du séminaire interne. Deux ans après (octobre 1905), nouveau placement à Turin; il y demeura jusqu'au 20 mars 1928, jour de son départ pour Paris, où il devait remplir les fonctions de substitut-assistant. Durant ce long séjour à Turin, il fut directeur des étudiants jusqu'à la fin de 1910, puis professeur, d'abord de dogme et d'Écriture sainte, ensuite de droit canon et de liturgie. Consulteur provincial en 1919, assistant du supérieur en 1920, il devint lui-même supérieur en 1925. Il joignait à cet office la direction et la supériorité des bonnes sœurs Nazaréennes, qui, après ces vingt-cinq ans de fatigues et de dévouements, ne peuvent se consoler d'une mort si imprévue.

« Tels furent les emplois de M. Cervia durant ses quarante et un ans de vocation.

« Persuadé que ce ne sont pas les charges qui honorent l'homme, mais l'homme qui honore les charges, M. Cervia les remplit toutes, des plus élevées aux plus humbles, avec la plus scrupuleuse fidélité; il ne recherchait pas la vaine estime des créatures, mais le bon plaisir divin, et aimait sa vocation d'un extraordinaire amour.

« Son plus grand désir était de devenir un saint. Il savait que deux choses font les âmes grandes : se donner intérieurement à Dieu pour la pratique parfaite de toutes les vertus; cacher cette perfection sous les apparences les plus communes. C'est ce que réalisa M. Cervia.

« Son abandon entre les mains de Dieu fut parfait, total et irrévocable. Ainsi apparaissait-il clairement dans sa conduite et ses paroles, spécialement dans ses conférences et répétitions d'oraison.

« Au dehors, rien d'exceptionnel. Il se considérait comme le dernier des Missionnaires. Maintes fois, il rappelait, même en public, au milieu des larmes et dans des termes empreints d'une indubitable sincérité, ses fautes de jeunesse en son pays de Nicola ; ce qui fut toujours, pour lui, un très puissant motif d'humilité et de pénitence.

« Durant sa longue vie de communauté, aucune plainte sur ses lèvres, aucune récrimination sur ce que décidaient ses supérieurs ; on le trouvait toujours disposé à remplir n'importe quel office, n'importe quel ministère. Ses anciens supérieurs, MM. Rinaldi, Tasso, Parodi, Damé et Traverso, trouvèrent toujours en lui une docilité, une fidèle obéissance à leurs volontés et la plus entière collaboration à leurs désirs. Son cœur affectueux les entourait de délicates attentions ; et cela, sans compter, avec humilité, pour adoucir les douleurs de leurs maladies ou les infirmités de leur vieillesse. Il était tout indiqué pour endosser à son tour la charge de supérieur.

« M. Cervia se montra alors ce qu'il avait toujours été : bon, affectueux et plein de consolations pour les cœurs affligés. Que de vocations raffermies et sauvées ! Aussi tous l'aimaient et redisaient de lui : « M. Cervia « est tout cœur, c'est la maman de la Communauté. »

« Au confessionnal, bien souvent, les sœurs attristées ont versé des larmes, et en sont ressorties allégées et reconfortées, prêtes à s'assujettir à tous les sacrifices d'une vie pénible. Chez les Nazaréennes et les Filles de la Charité, général fut le serrement de cœur quand il partit de Turin pour Paris, les laissant orphelines.

« Et pour son pays, pour ses chers parents, combien grande fut l'affection de M. Cervia ! Sa souffrance la plus vive fut de ne pouvoir réaliser tout ce que son cœur désirait devant une peine, une maladie, une afflic-

tion. Ce fut sa croix, et peut-être la cause de sa mort.

« En cette grande ville de Turin, en face de tant de misères à soulager, misères morales surtout, quelle joie, quelle abondante consolation quand il pouvait y apporter quelque secours ! Arrivé à Paris, cet immense Paris, où tant de nos émigrés italiens souffrent, quelle douleur pour son cœur si affectueux ! Quelle joie aussi de faire du bien à ces abandonnés privés de tout secours ! M. Cervia déploya tous ses efforts pour ouvrir une maison de sœurs en faveur des Italiens.

« Le soir du 4 juillet, il s'était entretenu avec des Italiens qu'il devait marier le lendemain matin. A l'heure accoutumée, il monta dans sa chambre, se plaignant uniquement d'un mal de tête. Le 5, au matin, quand un des frères portiers vint chercher M. Cervia pour le mariage préparé la veille, il le trouva dans le sommeil de la mort. C'était la mort du juste !

« A son enterrement, outre la présence des confrères et des sœurs, on remarquait les chapelains des Italiens et le représentant de l'ambassade d'Italie.

« La messe fut célébrée par M. Cazot, premier assistant de la Congrégation, et l'absoute donnée par Mgr Chaptal, auxiliaire du Cardinal de Paris.

« Le corps de notre regretté défunt, qui avait reçu de nombreuses visites durant deux jours, dans la salle des Reliques, repose maintenant dans le caveau de la Congrégation de la Mission, au cimetière Montparnasse, à Paris. Mais son âme est au ciel, purifiée, embellie dans le creuset de l'humilité, de l'obéissance et de la charité, nous apprenant à tous à correspondre, de notre mieux, aux multiples bienfaits de notre vocation pour obtenir, un jour, notre véritable et perpétuelle félicité. »

12 juillet. — Notre Très Honoré Père revient de Bourbon. Nous sommes heureux de constater que sa





LA VILLA DES VIOLETTES A BOURBON (ARGENTANVILLE)



M. F. H. PÈRE DANS SA CHAMBRE DE TRAVAIL A LA VILLA DES VIOLETTES.

santé s'est considérablement fortifiée pendant ce mois d'absence.

13 juillet. — Il y a quelques années, le coq perché au-dessus de notre maison était tombé dans la cour; on avait trouvé en lui une boîte en plomb dans laquelle M. Étienne avait fait déposer, en 1864, des reliques de la vraie Croix, de la sainte Couronne d'Épines, de saint Germain et de saint Vincent de Paul et aussi trois médailles représentant saint Vincent sur une face, et, sur l'autre, soit la Vierge de la Médaille miraculeuse, soit la châsse avec ou sans les deux cœurs.

Le coq va reprendre sa place élevée au-dessus de notre maison; on lui redonnera sa boîte avec des reliques renouvelées, car les premières étaient tombées en poussière.

Ce n'est pas, au reste, pour le coq seulement que l'on travaille; c'est le clocher tout entier, déjà vieux de soixante-six ans, qu'on commence à restaurer.

La bénédiction de la croix donna lieu, le 23 février 1864, à une cérémonie solennelle que présida le P. Étienne. « La cérémonie de ce jour, dit-il dans son discours, nous consolera et nous réjouira, parce que cette Maison-Mère, autrefois si petite et si pauvre, après avoir été agrandie peu à peu de nos jours, vient enfin d'être achevée et qu'elle va être mise sous la protection de la croix. Ce signe de l'instrument de notre salut, planant au-dessus de notre maison, servira comme de messenger pour porter nos vœux et nos prières au ciel et pour nous en faire descendre toute sorte de bénédictions. Cette maison, devenue régulière par la construction de nouveaux bâtiments, doit nous porter à une plus grande régularité dans l'observation des règles et de l'esprit de saint Vincent... Nous devons encore nous réjouir, parce que, en cette même année, s'élève aussi

une autre croix sur le monument érigé au pays de la naissance de notre saint Fondateur, et qui va être bénie le 24 avril prochain avec la plus grande solennité. Ces deux croix, élevées presque en même temps, l'une sur son berceau et l'autre sur son tombeau, semblent se parler l'une à l'autre, ou plutôt nous parler à nous-mêmes et nous inviter à étudier et imiter la vie de saint Vincent depuis son enfance jusqu'à sa bienheureuse mort. »

Les quatre cloches furent bénites solennellement, le 16 mars 1864, par M. Étienne au milieu du chœur de la chapelle; chacune reçut un nom : Marie, Vincent, Joseph, Louise; à chacune furent donnés un parrain et une marraine; ce fut, pour Marie, M. Aladel, premier assistant, et la Mère Montcelet; pour Vincent, M. Sturchi, deuxième assistant, et sœur d'Andigné, assistante; pour Joseph, M. Martin, troisième assistant, et sœur Descaure, économe; pour Louise, M. Chinchon, directeur du séminaire interne, et sœur Renault, ancienne économe. Le procès-verbal spécifie que ces deux derniers furent suppléants : l'un de M. Vicart, quatrième assistant, absent; l'autre de sœur de Saint-Julien, officière, absente.

19 juillet. — Fête de saint Vincent de Paul. Cette fête se célèbre dans notre chapelle avec la solennité des années passées : grand'messe sous la présidence de Son Exc. Mgr Maglione, nonce apostolique; vêpres chantées par Mgr Chaptal, auxiliaire de l'archevêque de Paris; sermon par M. l'abbé Charles Quénet, vicaire général pour les étrangers.

Le sermon fut écouté avec grand intérêt. Saint Vincent a su comprendre le pauvre; il a su le servir; telles furent les deux pensées principales que l'orateur développa.

26 juillet. — Fête de saint Vincent à la chapelle de la rue du Bac, où, comme d'usage, les deux communautés se trouvent réunies; elles entendent M. Maurel, supérieur du séminaire de Beauvais.

26, 27 et 28 juillet. — Congrès des Enfants de Marie Immaculée. Ce Congrès comporte trois séances d'études, où sont traités les sujets suivants : *l'Organisation intérieure de nos Associations d'Enfants de Marie*; *le Rôle social de nos Enfants de Marie*; *le Rayonnement catholique de l'Association des Enfants de Marie*; de plus, une représentation du mystère de sœur Catherine, œuvre de Suberville, une cérémonie à Notre-Dame, une autre au Sacré-Cœur de Montmartre; une messe de communion, le 26, dans la chapelle de la rue de Sèvres, et aussi, le 28, dans la chapelle de la rue du Bac.

4 août. — 1830 fut l'année de la Révolution avant de devenir celle de la Médaille. Aux deux Maisons-Mères, on vivait dans la crainte et dans les précautions. Pour ne pas être suspect, il fallait paraître un peu révolutionnaire jusque dans ses lettres intimes et on s'adaptait comme on pouvait à cette situation. Il nous est resté deux lettres du mois d'août 1830, la première du 4, la seconde du 19, toutes deux de M. Aladel à son confrère M. Guiot. Donnons-les ici. Elles sont curieuses.

MONSIEUR ET CHER AMI,

« Vous voilà donc pérégrin vers l'Auvergne, et moi me voici toujours stationnaire à l'hôtel de l'Orge.

« Les troubles se calment, et, après avoir entendu ronfler le canon et siffler les balles, nous sommes tranquilles; les barricades commencent à disparaître et l'on peut circuler dans les rues. Aujourd'hui, fête de papa, nous étions quinze autour de lui, jugez de notre joie; elle eût été plus grande s'il y avait eu notre compatriote

et ses compagnons... Notre ami Nozo et notre frère Joffrese sont réunis à nous... Ce que vous avez recueilli en buvant bouteille, nous tâchons de le recueillir en lisant les proclamations et les brochures. L'avenir... *Deus scit*. Je vous souhaite la continuation de votre heureux voyage; j'acquitterai les dettes de Marad. Grand merci... Votre... de cinq francs est entre mes mains et vos effets dans vos appartements... Arrivé à Saint-Flour, je vous prie d'entrer, place des Tuiles, avant d'enfiler le portail de ce nom et de descendre au séminaire, chez Mlle Artonne, et de lui donner de mes nouvelles.

« Votre tout dévoué ami et c[onfrère]. »

« A[LADEL]. »

Quinze jours après, nouvelle lettre.

« MON CHER AMI,

« Malgré ma bonne volonté, il ne m'a pas été possible de vous expédier plus tôt les objets que vous demandez. Tout est dans la malle qui partira demain par le roulage. Je ne sais pas si c'est la malle de M. Labruni, du moins est-ce la plus petite de celles qui étaient au grenier; il y avait dedans une paire de bottes, qui sont en dépôt dans votre chambre avec vos autres effets.

« M. le s[upérieur] est bien satisfait de votre disposition à voler à sa volonté, et me charge de vous en manifester sa satisfaction. Il est aussi bien consolé d'apprendre que tous vos compagnons de voyage vont se réunir autour de M. Grappin; il en sera de même pour les fuyards de la Picardie à Amiens.

« Ici tout est plus calme, sans grande assurance néanmoins pour l'avenir. Nous n'allons pas encore en soutane dans les rues. Quand le pourrons-nous? Dieu le sait. M. Louvre, qui passe pour voyager dans l'ouest, me prie de vous dire qu'il n'a encore acquitté qu'une messe

de celles que vous lui aviez données ; vous vous expliquerez avec lui là-dessus.

« Nous sommes réduits au nombre de neuf : papa ; nos oncles Boulangier, Richenet, Lego ; et nos frères Logerot, Nozo et Étienne, ainsi que le petit Mandarin et les quatre Chinois qui, probablement, partiront bientôt pour la Chine.

« Tout le monde vous embrasse *in osculo sancto*, ainsi que vos compagnons d'infortune, et sans oublier M. Grappin et sa famille. Vous êtes, du reste, bien heureux que je n'aie pas le temps de décharger ma bile contre votre lâcheté et votre peur ; car vous auriez un article frappé au coin de l'*éloquence auvergnate* ; mais je n'ai que le temps de vous prier de présenter mon respect à M. le Supér[ieur] et à tous les Confr[ères], de donner ou faire donner de mes nouvelles à Mlle Artonne, près le portail des Tuiles, et enfin de vous dire que je suis toujours, en l'amour de N.-S.,

« Votre tout dévoué.

« Vive la liberté ! Je ne signe pas.

« P. S. — Soyez tranquille, M. Maradan a rendu les trente planches. »

#### LES BATIMENTS DE L'ANCIEN SAINT-LAZARE

Il faut croire décidément qu'une puissance mystérieuse protège Saint-Lazare.

La vieille prison, si souvent menacée depuis plus d'un siècle, était bien, cette fois, condamnée à mort sans rémission. Pioches et pics étaient à pied d'œuvre ; l'heure de l'exécution était sur le point de sonner, sans espérance d'un sursis ou d'un recours en grâce. Or, voici qu'en dernière heure on projette de *classer* le monument, de le sauver ainsi de la destruction et de lui assurer la pérennité.

Tous ceux qui aiment vraiment Paris, qui s'intéressent à son histoire, qui voient avec tristesse s'élever partout des immeubles d'une navrante banalité architecturale, tandis qu'on jette bas sans pitié tant de demeures, de vieux monuments, parures de notre capitale, témoins de son splendide et glorieux passé, respirent d'aise et se prennent à espérer en apprenant que Saint-Lazare — qui est avec la Conciergerie la seule prison de la Révolution qui nous reste — va sans doute être sauvé.

Je sais fort bien que la vieille maison du faubourg Saint-Denis a, comme on dit, mauvaise presse et jouit même, auprès du grand public, d'une détestable réputation.

Saint-Lazare, prétend-on, est une « verrue » qui déshonore Paris et qu'il faut à tout prix faire disparaître : c'est un monument sordide dont les murs ne tiennent plus debout. Vite, qu'on la détruise, cette vieille prison maudite, cet enfer des femmes... qui y meurent même de faim !

Cela, c'est la légende : tenace, comme toutes les légendes ; contraire à la vérité, comme tant de légendes !

Que Saint-Lazare manque de confort, je l'accorde bien volontiers ; que Saint-Lazare ne convienne plus aux besoins d'une prison moderne, je suis aussi le premier à en convenir. Je me consolerais d'ailleurs parfaitement de voir les prisonnières transportées où l'on voudra : à la Petite-Roquette, à Fresnes ou ailleurs, bien que, nulle part, elles n'aient l'espace, l'air, la lumière qui ont mis jusqu'ici Saint-Lazare à l'abri de toutes les épidémies ; et je puis en parler en connaissance de cause, étant presque moi-même un pilier de la maison, depuis trente-deux ans que j'arpente chaque matin ses interminables galeries.

Donc, qu'on désaffecte Saint-Lazare tant qu'on



voudra, mais ce que nous demandons, ce qu'il faut obtenir, c'est qu'on conserve le monument.

Il est d'une solidité à toute épreuve ; on ne constate nulle part aucune fissure, aucun affaissement, aucune trace d'humidité sur ses murs de magnifique maçonnerie ; les poutres maitresses sont restées absolument intactes ; il est « comme neuf » et en magnifique état. Pour reconstruire l'immense bâtiment tel qu'il est, — et encore le pourrait-on ? — il faudrait y consacrer plus de trente millions. Voilà ce que disent, ce qu'assurent les architectes les plus qualifiés.

Et c'est pareil monument que l'on voudrait démolir ! Quelle véritable folie !

A coup sûr, il ne convient pas de juger Saint-Lazare par sa façade misérable « couleur de boue ». C'est le Saint-Lazare qu'on ne voit pas du dehors qui nous intéresse et qu'on doit conserver.

Saint-Lazare, dans son ensemble, forme un vaste quadrilatère, dont les constructions, d'une architecture massive et imposante, qui n'ont subi aucun ravalement, aucun nettoyage extérieur depuis plus de cinquante ans, datent, pour la plus grande partie, de la fin du dix-septième siècle ; seuls, la chapelle, le bâtiment du fond (infirmerie spéciale) et une partie de l'aile gauche ont à peine cent ans d'existence et n'ont pas d'ailleurs le « galbe » de la partie construite par M. Alméras, l'éminent successeur de saint Vincent de Paul.

De chaque côté des bâtiments, un chemin de ronde, large comme une rue, conduit, à l'extrémité sud, à un délicieux et vaste jardin, planté d'arbres centenaires et qui borde la cité d'Hauteville.

C'est dans ces jardins que les rois de France, après leur sacre à Saint-Denis, recevaient l'hommage et le serment de fidélité de tous les corps de métier de la

Cité. Seul Louis XVI ne respecta pas cette coutume. Ce manquement fut regardé comme une offense ; on murmura : « Que va-t-il arriver à notre gentil roi ? »

C'est dans ces jardins qu'ont médité saint Vincent de Paul, Bossuet, Turenne et tant d'hommes illustres. C'est dans ces jardins que, pour la première fois, le régiment des Marseillais fit retentir l'hymne sacré.

C'est dans les cellules du vieux bâtiment, telles qu'elles subsistent, que furent enfermés les mille quatre cents prisonniers de la Terreur ; c'est dans ces vastes cours, qui communiquaient alors par des bosquets avec les jardins, que « fleuretaient » grands seigneurs et nobles dames. C'est par cet étroit passage, le « Casse-Gueule », où rien n'a été changé, que les quatre-vingt-six gagnants à la loterie de la Sainte-Guillotine, parmi lesquels André Chénier, partirent pour le supplice, les 6, 7 et 8 thermidor an II.

Voilà, si l'on n'y prend garde, — et je ne fais que résumer en deux lignes la longue histoire glorieuse de Saint-Lazare qu'avec Mlle J. Chapon nous avons écrite tout au long, — tout ce qu'on veut faire disparaître. Comme on doit approuver la réflexion de ce membre éminent de la Commission du Vieux-Paris qui, visitant Saint-Lazare, il y a quelques jours à peine, aux côtés de M. Paul Léon, l'éminent directeur général des Beaux-Arts, manifesta son indignation en s'écriant : « Démolir Saint-Lazare, mais c'est un sacrilège ! »

Et croit-on calmer notre peine et nos appréhensions en nous promettant de conserver l'infirmerie spéciale, monument presque moderne, sans caractère, où continueront, bien entendu, à être soignées les prostituées ; où cent cinquante filles, irrespectueuses des règlements, seront envoyées en punition chaque jour ? Quel triste et dangereux voisinage pour les femmes

et les enfants du quartier qui fréquenteront le square qu'on se propose d'édifier devant la maison des Auvergnats !

Non, ce que nous voulons, c'est tout le contraire du projet actuel : qu'on fasse disparaître de l'enclos de Saint-Lazare la façade, l'infirmerie spéciale ; qu'on supprime tout ce qui est récent, de peu d'intérêt, sans histoire, et qu'on assainisse vraiment et définitivement le quartier. Par contre, qu'on conserve les chemins de ronde, les cours, les bâtiments de la prison, vastes et solides. Les Beaux-Arts, l'Instruction publique cherchent partout des locaux. Quelle magnifique occasion pour eux d'en trouver, immenses, tout construits et qui ne coûteront rien ! « Qu'on me donne quelques petits millions, me disait un très distingué architecte, et je m'engage à restaurer Saint-Lazare, à en faire un superbe monument pour les fins qu'on souhaitera, la composition excellente des plans pouvant très facilement s'accommoder à tous les usages. »

D<sup>r</sup> LÉON BIZARD,

(Extrait du *Matin*.)

médecin de Saint-Lazare.

## NEUILLY-SUR-SEINE

### UNE BELLE FÊTE A L'ORPHELINAT QUENNESSEN

A l'Orphelinat Quennessen, dimanche 6 juillet, ce fut une fête intime et émouvante que la remise à sa Supérieure, la sœur Vincent, de la médaille de vermeil décernée pour actes de courage et de dévouement.

C'est Mme Chiappe elle-même, au nom du gouvernement, qui épingla cette haute décoration sur cette poitrine, où bat un cœur fort, courageux et d'une inaltérable bonté. Et la rencontre de ces deux femmes à l'âme généreuse avait encore un autre sens que celui-ci. Mme Chiappe le rappela avec une belle éloquence

lorsqu'elle conta l'histoire de l'Orphelinat : il fut créé par son grand-père, administré par ses parents, et encore elle et sa fille y apportent un fécond appui, puisque Mme Chiappe est présidente d'honneur de l'Amicale des Anciens et des Anciennes.

Mme Chiappe sut trouver les mots qui allèrent au cœur de toute l'Assemblée. Puis, après une cantate exécutée par les jeunes filles, elle remit à la sœur Vincent, sous les accents de *la Marseillaise*, cette reconnaissance officielle de quarante ans d'admirable apostolat et de brillante administration qui ont fait de cet Orphelinat un établissement modèle.

Plusieurs allocutions, pleines de reconnaissance, furent prononcées. Le R. P. Taillefer, lazariste, montra avec fierté l'œuvre accomplie ; M. le chanoine Heyman, curé de Saint-Jean-Baptiste, exprima aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul sa vive gratitude pour le concours prêté par les orphelins aux offices de la paroisse et le bien accompli dans le quartier de la Jatte ; M. E. Hergot, président de la jeune Amicale des Anciens de l'Orphelinat ; M. A. Mignot, son dévoué secrétaire, évoquèrent enfin les bienfaits reçus dans cette maison, indiquèrent le but poursuivi par l'Amicale et remercièrent les sœurs et l'insigne bienfaitrice, Mme Chiappe.

De nombreux amis s'étaient joints aux orphelins et aux sœurs.

(Extrait de *Neuilly-Journal*, 26 juillet 1930.)

## DAX

### LA MAISON DE CAMPAGNE

*Pontchevron*. Ce nom ne connaît point sans doute dans la Compagnie la renommée dont jouit Gentilly durant de longues années, ou celle qui se fait aujourd'hui autour de Beaucamps. Beaucamps de Picardie,

ou Beaucamps de Madagascar, tous deux ne recevaient-ils pas, au 1<sup>er</sup> janvier dernier, les honneurs d'une mention spéciale dans la Circulaire de Monsieur Notre Très Honoré Père ? Malgré tant de modestie, il ne nous est nullement permis de conclure que ce nom de Pontchevron demeure sans écho dans le cœur des trois cents ou trois cent cinquante missionnaires qui, en ces trente dernières années, vécurent à Dax partie ou totalité de leurs années de formation. Pontchevron, Saint-François de Pontchevron, comme on disait autrefois, que tu es riche, au contraire, en évocations de tous genres !

Ce sont les eaux d'un beau vert-émeraude et les rives si fraîches et si pittoresques de la charmante rivière appelée Luy-de-France. Pontchevron ! Terre de transition entre la Haute et la Basse-Lande. De par sa situation, elle emprunte à toutes deux leurs beautés propres : les perspectives variées et déjà légèrement tourmentées des premiers épaulements pyrénéens, et la ligne indéfinie, fuyante et monotone des vastes horizons de la plaine landaise. Pontchevron ! Ce sont les collines de la Chalosse, aux pentes couvertes de vignes et de maïs ; et c'est la solitude des forêts de pins, dont la note suraiguë de la cigale ou le cri effrayé d'une pie en fuite percent l'épais silence ; d'où s'élèvent, poussés par le vent de l'océan, les effluves amers de la résine, mêlés à la senteur des bruyères.

Et dans ce cadre si divers, si gracieux, Pontchevron ! C'est une maison toute blanche, toute simple. Oh ! pas un château ! en dépit de cette appellation flatteuse dont on la décore parfois. Ni tourelles, ni porche, ni ogive. Une maison bourgeoise d'antan. Au bout d'une allée de platanes, dissimulée en partie dans un berceau de verdure, elle accueille son hôte,

simplement, mais gaiement, avec le sourire. Pontchevron ! C'est, derrière la maison, sous les grands arbres du bosquet, le lac ! Le « lac » ! Une telle dénomination ne semble-t-elle pas légèrement prétentieuse, ou indulgente ? Mais des générations d'étudiants l'ont consacrée ! Combien, en effet, durant ces trente années, ont cherché sur ses rives, fraîcheur, ombrage, calme, divertissement, repos ! Combien, autour du lac, ont longuement conversé, discuté métaphysique, art, théologie, littérature, etc. ! Combien, sur les bords du lac, se sont livrés au sport favori de beaucoup d'ecclésiastiques : la pêche !

Pontchevron ! C'est encore, en ces lendemains d'ordination, les séances d'adieux fraternels et touchants. Dans une dernière accolade, les aînés appelés au service des âmes quittent les plus jeunes. Sur quel rivage se réalisera cet « au revoir » alors souhaité ? Pour beaucoup, ne sera-ce point sur les rivages des cieux ?

Et les souvenirs, les évocations se poursuivent, se pressent, voilés d'une ombre de mélancolie : souvenirs des années de jeunesse. Jeunesse heureuse, toute à Dieu, dont on apprécie seulement la valeur et la joie quand l'âge et les accidents de la vie en ont ralenti l'enthousiasme et l'élan.

Bien simple est l'histoire de la maison de campagne de Pontchevron. Elle tient davantage dans les cœurs que dans les annales écrites. Comme en toute œuvre de Dieu, et selon la méthode chère à saint Vincent, les débuts en furent modestes. Nous en empruntons le récit à une Chronique dont le nom est fécond en souvenirs aussi pour tout ancien de Notre-Dame-du-Pouy : *La Vie Fraternelle*. Nous y lisons, à la date du 31 août 1910.

« Treizième anniversaire de l'acquisition de la maison de Pontchevron. Une petite séance tout intime

nous réunit dans notre modeste salle de récréation. Après quelques mots de remerciement, M. le Supérieur (c'était M. Delanghe) nous fait un petit historique des premiers jours de congé des étudiants de Notre-Dame-du-Pouy. Certes, ils étaient moins bien partagés que nous, nos aînés ! Ils partaient en groupe, le mercredi, pendant l'oraison ; mais, comme on n'avait pas de maison de campagne, ils faisaient le tour de la ville, et rentraient à Notre-Dame pour le déjeuner. Plus tard, des personnes charitables mirent une agréable maison à leur disposition ; mais la liberté n'était pas complète, car on n'était pas chez soi, et la place manquait. Or, il advint que, sur ces entrefaites, la Providence fit connaître qu'une maison, vaste, ombragée de grands arbres — lesquels empêchaient, disait-on, la croissance des légumes du jardin — était mise en vente, mais ne trouvait pas d'acquéreurs, parce que trop solitaire, trop vaste, et, pour certains, trop ombragée ; tous défauts qui sont des qualités pour nous. M. le Supérieur la visita en compagnie de M. Lafosse. Elle convenait. Elle fut achetée le 27 août 1897 et mise à notre disposition. Le 31 août suivant, le personnel de Notre-Dame-du-Pouy y dînait pour la première fois. On commença par la bénédiction intérieure, extérieure et aussitôt les étudiants se mirent à l'œuvre pour l'aménagement de la nouvelle demeure. Les années qui suivirent y apportèrent quelques améliorations ; et c'est ainsi que s'est formé notre Pontchevron, où, les jours d'été, nous passons de si agréables congés. M. le Supérieur nous exhorte, en finissant, à nous souvenir des bienfaiteurs qui aidèrent à cette bonne acquisition. »

En ces lignes tient l'histoire de l'acquisition et aussi des vingt premières années de Pontchevron. Récit, toutefois, un peu laconique. Des noms man-

quent. En 1910, le chroniqueur n'était-il pas tenu à discrétion? Pour nous en tenir aux défunts, à quelques défunts simplement, mentionnons le geste si délicat de M. Rouvelet, directeur du séminaire à Dax. A sa mort, il laisse toute sa fortune personnelle pour l'achat d'une maison de campagne; le geste non moins touchant d'un bon frère coadjuteur, qui lègue quelques titres à la même intention. Mais, parmi ces âmes charitables qui apportèrent à l'œuvre le concours de leur bourse, de leur dévouement, ou de tous deux ensemble, comment omettre le nom de M. Delanghe? Il fut l'acquéreur et le fondateur de Pontchevron, comme il fut l'architecte et le bâtisseur de Notre-Dame-du-Pouy. Dans son esprit, la maison de campagne était l'annexe indispensable de la maison d'études; indispensable aux divertissements parfois bruyants et désordonnés, comme à la tranquillité et au repos plus complet des étudiants et séminaristes en congé. Aussi M. Delanghe déploya-t-il à la réalisation de ses desseins tout le dévouement de son cœur. Et ceux qui eurent le bonheur de l'approcher savent la générosité et la richesse de cœur de celui qu'on appelait « le bon Père Delanghe ». L'œuvre de sa vie, c'est, peut-on dire, la maison de Dax; c'est Pontchevron. De loin ou sur les lieux, il ne cessait de diriger la construction de Notre-Dame-du-Pouy, et de travailler à la fondation de la maison de campagne. En juillet 1896, il avait été appelé à la Maison-Mère, pour y remplir la charge de directeur des étudiants. Mais lui-même n'en procéda pas moins, l'année suivante, à l'achat de Pontchevron. Aujourd'hui, M. Delanghe se place au premier rang de ces bienfaiteurs pour qui, le 31 août 1910, il demandait un souvenir et une prière.

Pontchevron ne fut longtemps qu'un but de prome-



nade, de grande promenade, puisqu'on y passait la journée durant la belle saison. Un toit, quelques tables, un fourneau, et surtout l'avantage de se sentir à l'aise, chez soi, tout à fait chez soi ; en fallait-il davantage pour vivre d'agréables jours de congé ? Au lendemain de Pâques, s'inaugurait le régime d'été, et la tradition en est, d'ailleurs, fidèlement conservée à Notre-Dame-du-Pouy.

Une fois par semaine, immédiatement après la lecture des points de l'oraison, la communauté s'en va vers Pontchevron. C'est l'heure poétique par excellence ! Poésie de jeunesse, saine et vigoureuse. Poésie de la vie qui renaît, monte, éclate de tous côtés ; qui chante, au long de la route, dans les buissons et les halliers ; dans la cour bruyante de la métairie ; dans la forêt de pins, où s'accrochent, s'étirent, puis lentement se déchirent des écharpes de brume. Et, chemin faisant, n'est-il pas permis d'imaginer les âmes de ces pèlerins, s'élevant vers Dieu dans une oraison affectueuse et reconnaissante, pour le remercier de ces œuvres grandioses ; du soleil qui, là-bas, jaillit dans l'éclatante splendeur d'une lumière d'or ; de toutes les richesses et magnificences de la nature ; de Pontchevron enfin, que sa bonté nous a donné.

En 1910, les étudiants passaient leurs vacances à Notre-Dame-du-Pouy. Deux fois par semaine, alors, ils allaient à la maison de campagne passer la journée. C'était les « jours de congé des vacances ». L'expression semblerait assez curieuse, sans doute, à qui ne connaîtrait pas l'histoire locale.

Comment Pontchevron devint-il en fait une maison de vacances où l'on s'installe pour deux longs mois ? Peut-on dire que, dans l'intention des fondateurs, telle fut sa destination primitive et principale ? Au premier abord, les proportions et la disposition des

lieux auraient plutôt détourné d'un tel projet. Quoi qu'il en soit, à étudier les diverses phases de cette évolution, peut-être constaterions-nous qu'à Dax, règne, plus visible que partout ailleurs, le souci de ménager les transitions. *Chi va piano, va sano* ! selon la méthode et probablement la formule chère à notre bienheureux Père. Brièvement, notons quelques étapes de cette évolution.

En août 1911, quatre professeurs et six étudiants s'installent dans les quelques appartements disponibles, pour une cure d'air. Peu de jours plus tard, en raison des travaux qu'exigera le nettoyage à fond du lac, les séminaristes transporteront également leurs pénates à Pontchevron. Où les loger ? Point de salle de séminaire ! Mais ne tient-il qu'à cela ? Des apprentis missionnaires ne s'embarrassent pas de si peu. La salle de récréation deviendra, pour quelques semaines, un séminaire un peu étroit sans doute, mais silencieux et recueilli.

Aux vacances de 1912, ce sont encore les « éclopés », les petites santés, les victimes des derniers examens, qui s'établissent à Pontchevron. Mais le nombre s'en est accru ; car, depuis l'année précédente, un dortoir a été aménagé.

Puis viendront les terribles années de la guerre. La maison de campagne sera assez spacieuse, certes, pour abriter le faible contingent d'étudiants et de séminaristes à qui leur nationalité, leur âge ou une santé par trop délabrée auront valu de demeurer à Notre-Dame-du-Pouy.

On comprend que, durant cette période, Pontchevron n'ait subi aucun changement. A vrai dire même, l'évolution ne reprend guère qu'en 1924, lorsque la maison de Dax devint, pour un an, séminaire interne de la Compagnie en France.

Avec juillet 1925, arrive l'époque des vacances et de l'installation à la maison de campagne. Installation de fortune ! Comme en 1911, la salle de récréation se transforme en salle de séminaire. Mais, hélas ! ou plutôt tant mieux ! *Deo gratias* ! Malgré toute leur bonne volonté à se serrer le plus étroitement, les séminaristes ne sauraient trouver chacun sa petite place. Nouvelle crise de logement ! Celle-ci sera décisive. On abattra des cloisons ! Et dès lors, l'évolution va se poursuivre, les étapes se succéder sans interruption.

La maison de Pontchevron comprend quatre corps de bâtiment, dont l'ensemble figure assez exactement un point d'interrogation tracé à angles droits. En 1925, un seul de ces bâtiments était à la complète disposition des séminaristes. Le rez-de-chaussée de deux autres bâtiments et le quatrième en entier se trouvaient occupés par les familles de deux métayers, et... par leurs bêtes. Aujourd'hui, en effet, comme du temps de saint Vincent, — ainsi que le rapporte M. Lavedan dans son livre *Monsieur Vincent, Aumônier des galères*, — un même toit abrite, dans les campagnes landaises, l'étable et la cuisine. On conçoit aisément que ce voisinage, s'il n'était pas dépourvu de pittoresque, n'allait pas sans multiples inconvénients pour le recueillement du Séminaire !

Le premier souci sera donc de s'en défaire. Vailamment, les séminaristes coopèrent à la restauration de l'ancien moulin, qui, dans ce passé déjà lointain où l'on ignorait les vastes entreprises de minoteries et l'électricité, utilisait les eaux de notre lac. Et une première famille de métayers, bêtes et gens, émigrera sur les bords du lac. A la deuxième, on fermera les issues donnant accès ou vue sur la cour intérieure, par rapport à l'ensemble des bâtiments. Et lorsque, en 1926, les étudiants viendront s'installer à Pontche-

vron, ils seront libres de tous leurs mouvements, chez eux, entièrement chez eux.

Les étudiants, avons-nous dit. Et en effet, par suite d'une nouvelle décision des Supérieurs, en octobre 1925, les séminaristes avaient regagné Saint-Lazare, tandis que Notre-Dame-du-Pouy devenait exclusivement maison d'études.

A partir de 1926, si l'aspect de Pontchevron est extérieurement le même qu'auparavant, l'intérieur en a été complètement modifié. Dans l'aile située en face du jardin, qui, dès les débuts, fut occupée en sa totalité, cuisine, réfectoire et annexes sont agrandis ou aménagés aux dépens du corridor central et de l'ancienne salle de récréation. L'escalier qui s'ouvrait sur ce couloir est transféré de l'autre côté du réfectoire, à l'extrémité de ce premier bâtiment. Là se trouve désormais l'entrée principale de la maison. Le vestibule, que décore la statue de saint François-Xavier, patron de la maison, donne accès sur les trois principaux corps de logis.

Au rez-de-chaussée du deuxième bâtiment, un long couloir est pratiqué à travers les anciens appartements du métayer. Ceux-ci sont modifiés et adaptés à diverses destinations. A l'étage, les murs de la chapelle, devenue trop petite, ont été déplacés; de telle sorte que la chapelle occupe aujourd'hui toute la longueur de ce deuxième bâtiment. Le pinceau d'un artiste l'a transformée en un gracieux cénacle, paisible et recueilli comme une prière.

Seule, une cage d'escalier est ouverte à l'extrémité du bâtiment, où vient se souder le troisième. Celui-ci abrite chambres et grandes salles. Blanc, propre, tout plein de soleil et de lumière, sans conteste le plus gentil et le plus gai de la maison. La disposition des locaux est identique à l'étage et au rez-de-chaussée:

un vaste dortoir, bien clair, bien aéré, puis une double rangée de charmantes cellules, de chaque côté d'un couloir central.

Dans le quatrième bâtiment, un large cellier est devenu salle de récréation; et les amateurs de billard y peuvent circuler plus aisément que dans l'ancienne. On y voit même un théâtre, un véritable théâtre, non point monté sur tréteaux, mais bien stable sur un solide plancher. C'est là que, selon une coutume pieusement maintenue, les étudiants offrent aux frères coadjuteurs de la maison, en la fête de sainte Marthe, leur patronne, une séance récréative; témoignage d'affection reconnaissante à ces bons frères si dévoués. Au-dessus de la salle de récréation, des chambres sont en voie de construction.

Les transformations de la maison de Pontchevron, on le pense bien, ne s'arrêtent pas là. Chaque année consacre une innovation quelconque.

En juillet 1927, c'est l'éclairage électrique. Pontchevron n'est pas encore enserré dans le réseau de lumière et d'énergie électrique que le progrès moderne veut tendre sur nos campagnes. En attendant, une dynamo fournit, dans toute la maison et jusque sous les arbres du parc, une brillante clarté. Et de loin, dans l'obscurité des bois et des prairies, on dirait un de ces palais de légende où, durant les nuits magiques, s'assemblent les fées et les lutins.

Les vacances de 1928 inaugurent un puits. Une équipe d'étudiants l'a creusé au prix de bien des fatigues. Mais leurs neveux et petits-neveux leur devront une eau fraîche et toujours abondante. Une pompe à gros débit la dirige vers un réservoir en ciment armé, aux proportions, à l'aspect surtout quasi monstrueux; *le Mastodonte*, tel est son nom chez les étudiants. A force d'échafaudages, il fut

hissé à huit mètres de hauteur. Sous la bâtisse qui le supporte, des cabines de douches sont en cours d'installation. Du réservoir, l'eau est distribuée dans les divers services de la maison. Des bouches d'arrosage la font ruisseler sur chaque carré du jardin tout proche.

Ce jardin, longtemps plus ou moins délaissé, parce que brûlé de soleil, combien métamorphosé le trouvons-nous aujourd'hui ! Ici également, les étudiants ont réalisé œuvre utile.

« Travaillez, prenez de la peine ! » Et ils ont bouleversé, renversé des haies, voire même des vignes encombrantes ; arraché nombre d'arbres qui ne portaient pas de bons fruits, ou n'en donnaient plus du tout. Et, sans pitié, ils ont tout jeté au feu. *Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur*. Assurément, c'était bien le fonds qui manquait le moins. Maintenant, le potager est garanti contre les sécheresses persistantes des mois d'été. Un regain de vie en soulève chaque carré. Les légumes de toutes espèces y poussent, abondants et superbes, dans les plates-bandes toujours vertes.

L'heure ne semble plus si éloignée où les projets de transformation et d'aménagement de Pontchevron se trouveront réalisés. Nous parlons évidemment des gros travaux. Alors, quand s'achèvera la dernière phase de cette évolution, les étudiants de Dax posséderont la maison de vacances la plus agréable et la plus reposante. Les pessimistes, les sceptiques, les timides des premiers jours auront eu tort. Il y en eut peut-être. Quelle œuvre de dévouement ne connut les siens !

Aujourd'hui, — combien plus dans quelques années ! — chaque étudiant a le droit de penser de la maison de campagne de Pontchevron ce qu'écrivait

*la Vie Fraternelle* du Pontchevron des premiers jours :

« Pendant les longues études des mois de classe, tes joyeux souvenirs, ô Pontchevron, reviennent nous charmer. Quand l'hiver amène les pluies et les tempêtes, nous rêvons à tes grands chênes, aux eaux verdâtres de ton lac, à ses rusés poissons, aux flots de soleil et de grand air qui enveloppaient tant de jeunesse. Et nous attendons avec impatience les beaux jours pour nous élancer vers toi ! »

## BERCEAU DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

### UN DOUBLE CENTENAIRE

Les 4, 5 et 6 mai, le Berceau était en fête. On y célébrait le *centenaire* de la translation des reliques de saint Vincent de Paul (un des derniers grands cortèges religieux que vit Paris) et celui de la manifestation de la Médaille miraculeuse.

Trois journées de piété, d'art, d'harmonies et d'éloquence.

La gracieuse chapelle, sobrement, mais élégamment décorée de panneaux de buis, piqués de lis blancs, faisant rayonner dans une gloire de draperies d'azur la statue de la sainte Médaille ; sur les murs, quatre grands tableaux lumineux de coloris, dus au talent d'un jeune Anglais de dix-sept ans, élève de l'École apostolique, relataient les principales phases de la célèbre apparition.

Le populaire M. Praneuf, dont les élèves ont, sur toutes les latitudes du globe, fait exécuter les œuvres musicales, dirigeait les compositions suaves ou sonores que l'Édition grégorienne, Mgr Pérosi, César Franck, Bach, Mozart, Couperin et les maîtres du seizième siècle offrent aux artistes qui veulent prier sur la beauté. Il avait même créé une originale cantate de

circonstance, qui fut un enchantement paradisiaque pour tous. Qui n'a pas entendu les psaumes aériens de la maîtrise du Berceau n'a jamais entendu quelque chose du beau : tantôt les soprani, avec des voix d'anges, planent dans les régions éthérées où résonnent les *hosannah* éternels ; tantôt les basses, murmurant en toute humilité la prière des humains qui souffrent ou espèrent, s'effondrent dans un sanglot ou frémissent dans un soupir ; tantôt c'est un brillant concerto des quatre parties qui éclate en fugue sur des thèmes d'une difficulté inouïe parfois, hommage de la terre à l'immense beauté créatrice ; tantôt c'est la grave mélodie grégorienne parcourue simplement suivant les signes rythmiques de Solesmes qui module sa prière humble et touchante et nous transporte dans quelque chœur de monastère parmi les coules des moines chantant le *laus perennis*.

Pour tous, ce fut un régal, et l'on reste rêveur devant l'effort accompli par l'humble maître de chapelle, qui obtient de si beaux résultats de jeunes enfants dont l'ainé n'a pas dix-huit ans. Et que la musique d'opéra paraît pâle et amorphe à côté de la noble musique religieuse, interprétée par des artistes qui croient et qui prient en chantant !

Le dimanche, le triduum fut inauguré par l'évêque de Saint-Vincent-de-Paul, Mgr de Cormont, dont le grand âge n'arrête pas la piété, quand il s'agit de célébrer une gloire mariale.

Sa Grandeur présida au trône, assistée des grands vicaires ; dans les stalles, parmi les surplis blancs des prêtres, les mozettes herminées des chanoines mettaient une teinte de solennelle gravité, et, piquées par-ci, par-là, dans l'assistance, les blanches cornettes des sœurs de Charité battaient allégrement, comme les ailes des colombes, dans une lumineuse journée de



printemps ; il y avait aussi des voiles noirs de dominicaines et elles étaient bien à leur place auprès des sœurs de Catherine Labouré, les filles de celui qui reçut le message virginal du rosaire !

La journée du lundi fut celle des prêtres, et il en vint de partout. Anciens élèves ou amis du Berceau appartenant au diocèse d'Aire et aux diocèses circonvoisins ; le Berceau est, dit-on, œcuménique. Il a fourni des prêtres et des évêques au monde entier !

Elle fut aussi spécialement la journée des Enfants de Marie ; on compta plusieurs centaines de rubans bleus aux vêpres.

Le mardi fut le jour intime de la double famille de saint Vincent de Paul. Tout le séminaire des lazaristes de Dax vint avec de nombreuses délégations des maisons des sœurs de Charité acclamer la *Regina Apostolorum*, que le Berceau a choisie pour maîtresse et modèle.

Le prédicateur du triduum fut M. Châtelet, prêtre de la Mission, ancien élève du Berceau, que vingt-cinq ans d'apostolat en Perse ont rompu à toutes les mystiques et à toutes les audaces oratoires.

Il étudia d'abord le cœur de saint Vincent : cœur humble, docile, compatissant et entreprenant ; puis au monde matérialiste il opposa la charité rayonnante de Marie ; au siècle orgueilleux, l'humilité de la Vierge du *Magnificat* ; à la vie jouisseuse contemporaine, la beauté et l'attrait de la souffrance acceptée dans l'amour de Dieu ; enfin, il chanta la Vierge puissante, consolatrice, médiatrice et co-rédemptrice du genre humain.

Orateur de grande envergure, doué d'une parole simple, claire et prenante, lyrique et sentimentale, mais sans effet étudié, original sans éclat pédantesque, M. Châtelet est un poète, un théologien et un mystique,

que saint Vincent de Paul, dont l'influence fut indéniable sur la limpidité du génie de Bossuet, aurait aimé entendre ; c'est ainsi qu'il voulait l'art oratoire de la chaire.

Enfin, il est de tradition, au Berceau, de chanter l'*Ave Maris Stella* au pied du chêne, tous les soirs du mois de mai. Cette pieuse cérémonie reçut un éclat inaccoutumé au cours du triduum.

Déjà, dans la journée, la liliputienne fanfare des orphelins de Saint-Georges-de-Lisle — dans la Mayenne — qui vient d'achever ici sa triomphale randonnée, après avoir joué à Mont-de-Marsan, Saint-Sever, Dax, Pau, Lourdes, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, etc., avait eu l'occasion de donner des concerts en plein air à l'issue des offices de la journée. Ces soixante-dix gosses, âgés de cinq à douze ans (la grosse caisse a exactement cinq ans !) dirigés par M. Jouanne, ancien élève de M. Praneuf au Berceau, choisirent parmi les cent vingt pièces que compte leur répertoire celles qui convenaient le mieux à un concert nocturne. Et tandis que tonnait le canon de la fête, que jaillissaient les gerbes dorées des fontaines lumineuses et des fusées du feu d'artifice, dans les lueurs rouges ou vertes des feux de bengale, des flots d'harmonie saluèrent les vesprées tièdes et parfumées de ces belles journées de printemps ; et là-haut, au-dessus du dôme de la chapelle, dans une constellation d'ampoules électriques, la souriante Vierge de l'apparition faisait pleuvoir sur le ciel enténébré les rayons lumineux de ses mains diaphanes, emblème gracieux des irradiances dont sa grâce caresse les cœurs de tous ceux qui l'invoquent : Conçue sans péché !

J. François JACOB.

(Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse d'Aire et de Dax*, 9 mai 1930).

## BORDEAUX

### CONGRÈS DES ENFANTS DE MARIE (20 juillet 1930)

Le Centenaire de la fondation des Enfants de Marie Immaculée ne pouvait passer inaperçu à Bordeaux. Nous l'avons fêté en union très intime avec celles de nos compagnes qui, en ce jour, ont eu le bonheur d'honorer notre Mère du ciel dans son sanctuaire privilégié.

A neuf heures, la sainte messe était célébrée par Mgr Clerc-Renaud, dans l'accueillante chapelle des Enfants-Assistés. Après la messe, notre respectable sœur Visitatrice nous réunissait en grand nombre, 47, rue des Sablières, sous la présidence de M. Briffon, pour procéder à un examen de conscience extra-sacramentel. Tous les points avaient été préalablement mis à l'étude dans chacune de nos Associations.

Nous donnons brièvement les résolutions prises à la suite de la lecture des divers rapports :

1° *Sur la fidélité au règlement* relativement à :

- a) La composition et les réunions du conseil;
- b) L'admission et maintien des sujets;
- c) L'esprit paroissial.

*Résolutions :*

A) Que les règles si sages de notre manuel soient rigoureusement suivies pour le renouvellement du conseil et du bureau.

B) Les Enfants de Marie ne doivent pas être reçus trop jeunes. Soyons encore plus sévères que par le passé pour leur admission. Toutes les jeunes filles du patronage ne sont pas obligées d'être Enfants de Marie. Celles qui le sont doivent connaître leurs obligations et ne pas se permettre les libertés de fréquentation, de toilette et de plaisir des jeunes filles

frivoles et mondaines. Ne recherchons pas le nombre, mais la qualité. Il est à désirer que, dans toutes les Associations, les demandes au titre d'Enfants de Marie se fassent par écrit, soient soumises à la délibération de M. le curé, de la sœur supérieure et des conseillères et soient recopiées dans le livre de l'Association.

C) Comme les Filles de la Charité, nous continuerons à être Filles de Paroisse des plus assidues et des plus dévouées.

*2° Sur l'existence et l'apostolat des zélatrices :*

a) Y en a-t-il?

b) Quelles sont leurs fonctions?

c) Faut-il les choisir ou les laisser s'offrir?

*Résolutions :*

A) Adjoindre aux conseillères — *zélatrices de droit* — des zélatrices volontaires s'offrant spontanément chaque année à la clôture de la retraite annuelle. Les laisser s'offrir, mais essayer de deviner, de faire naître cette offre. Là encore, ne pas rechercher le nombre, mais le dévouement effectif, basé sur l'esprit de discipline et de sacrifice. Développer dans les jeunes le sens de l'apostolat en leur donnant aussitôt que possible le moyen de se dévouer.

B) Bien déterminer les fonctions de chacune : surveillance des plus jeunes, catéchisme, jeux, bibliothèque, croisades, séances et convocations, etc. Une réunion mensuelle spéciale pour les zélatrices est absolument nécessaire pour préciser les tâches et éliminer les poids morts.

*3° Sur la formation religieuse :*

a) *Ce que nous avons* : réunions mensuelles, examens d'instruction religieuse, croisades, retraite annuelle,

réunion trimestrielle, demi-congrès annuel, retraites fermées.

b) *Faut-il ajouter quelque chose ?* Cercles d'études ? Pour qui et comment ?

*Résolutions :*

A) Soutenir, en l'intensifiant, l'effort sérieux réalisé pour les examens d'instruction religieuse. Il est à regretter qu'un grand nombre de candidates s'arrêtent en chemin.

Commencer dans les groupes de jeunes en s'adressant non pas à l'ensemble, mais à une élite active, les croisades eucharistiques et mariales, avec une réunion mensuelle spéciale pour ces groupes.

Maintenir la récollection mensuelle et la réunion trimestrielle. Vaincre enfin les difficultés et les préjugés qui empêchent un si grand nombre de profiter des bienfaits des retraites fermées à l'*Ave Maria* : « retraites de plein air », ainsi que veut les appeler M. Briffon. Le bon Dieu nous a envoyé des ressources particulières pour cette œuvre. Nous devons nous incliner devant ses desseins.

Des cercles d'études existent dans certains patronages, même à l'Association des Saints-Anges.

B) Il nous semblerait désirable que des cercles peu nombreux, mais groupant leurs membres par catégories, pussent se multiplier. Ils atteindraient ainsi des jeunes filles effrayées d'entrer dans un patronage, mais qui viendraient facilement au cercle. Pour certains patronages, un cercle spécial pour fillettes des écoles supérieures et lycées, réfutant les erreurs religieuses de leurs manuels scolaires, serait nécessaire pour garder la foi et assurer la persévérance de ces jeunes, dont beaucoup nous échappent entre quatorze et seize ans.

4° *Sur la formation sociale :*

a) *Ce que nous avons :* aide mutuelle, œuvre des vieillards, syndicat, examen de morale sociale;

b) *Faut-il ajouter quelque chose ?*

*Résolutions :*

Continuons à faire progresser l'aide mutuelle, qui donne déjà d'excellents résultats. Après un an, nous avons 2400 francs et nous avons déjà distribué 800 francs. Il est bien entendu que la supérieure d'une Association, ou même une simple Enfant de Marie, peut demander au P. Briffon un secours pour une de ses compagnes.

Même résolution pour l'Œuvre des Vieillards délaissés, sœur de l'Œuvre Louise-de-Marillac, très florissante.

Nos patronages sont très en retard sous le rapport de la formation syndicale et sociale. Bien qu'ils comptent une centaine environ de syndiquées cotisantes, dont une cinquantaine participent aux élections, nous prenons la résolution d'en augmenter considérablement le nombre. Inviter à verser régulièrement les cotisations et organiser des cercles d'études pour travailler les questions sociales.

Même désir pour l'examen de « Morale sociale », organisé cette année par M. Briffon avec sept candidates.

5° *Que pensez-vous d'un projet de Pèlerinage-Congrès annuel régional ?*

L'idée d'un pèlerinage et congrès régional réunit tous les suffrages. S'il plaît à Dieu, nous nous donnons rendez-vous à Lourdes, l'an prochain, les 12, 13 et 14 juillet.

\*  
\* \*

La matinée était bien remplie; le soir, à quatre

heures et demie, la vaste nef de la vieille cathédrale nous retrouvait au grand complet, sous la présidence de notre vénéré cardinal.

M. Vuillaume, curé de Sainte-Croix, rappelle notre origine céleste et celle de la fondation des premières Associations de Bordeaux en l'année 1846. Il nous montre la beauté de la piété et l'apostolat d'une véritable Enfant de Marie et le rôle que ce titre bien compris lui donne à remplir dans l'Association, dans la famille et dans la société.

Puisse, du paradis, Marie Immaculée avoir regardé ses petites Enfants de Bordeaux et béni leur désir sincère d'être plus que jamais ses vraies filles!

Madeleine AUBERDIAC,  
Secrétaire de Saint-Nicolas.

## RODEZ

*Lettre de M. ROUX, prêtre de la Mission*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Toulouse, ce 5 mai 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Je crois répondre à votre désir en vous communiquant le compte rendu de notre grande et belle mission dans les trois paroisses de la ville de Rodez : la Cathédrale, Saint-Amans et le Sacré-Cœur.

Le résultat a été très consolant, répondant aux vœux de Mgr l'évêque, Mgr Challiol, et de Messieurs les curés. Les trois paroisses ont été saisies dès le premier jour, la mission ayant été admirablement préparée et annoncée par une lettre-circulaire de

Mgr l'évêque; l'élan s'est maintenu durant tout le cours de la mission.

Elle m'avait donné, vous le savez, de très grandes préoccupations pour avoir le personnel voulu; mais vous avez eu la bonté d'intervenir et de vous faire l'instrument de la bonne Providence, en laquelle je me suis toujours confié, pour avoir les confrères nécessaires quand un des confrères attendu manquait à l'appel. Mais il nous fallait quand même un petit accroc : M. Baeteman, au dernier moment, a été arrêté par une malencontreuse bronchite aiguë, compliquée d'une aphonie complète, et nous avons dû batailler, M. Rul et moi, sans lui. Monsieur l'archiprêtre, qui avait insisté, vous savez combien, pour avoir trois missionnaires, a été très bon et s'est soumis, comme nous, à ce fâcheux contretemps.

Nous avons donc été, M. Rul et moi, à la cathédrale; MM. Doucet et Taillefer à la paroisse Saint-Amans; MM. Drillon et Castiau à la paroisse du Sacré-Cœur.

L'ouverture de la Mission a eu lieu dans les trois églises le dimanche de *Létare*, 30 mars. Sa Grandeur est venue bénir et présider l'office, le matin, à la messe de 11 heures, à la paroisse du Sacré-Cœur; aux vêpres, à 15 heures, à la cathédrale; et à 20 heures, à Saint-Amans.

Dans les trois églises, l'affluence a été considérable : ç'a été partout une ouverture très consolante et très encourageante; les trois églises étaient combles.

Dès le lundi, outre les deux exercices de la mission matin et soir, nous avons réuni tous les enfants des écoles pour les préparer à se confesser et gagner la mission en même temps qu'à remplir le devoir pascal. Le dimanche de la Passion a été le jour de la communion générale de tous les enfants ayant fait la commu-



nion solennelle ou la communion privée; à eux ont été joints quelques enfants, garçons et filles, admis pour la première fois à la communion privée. Le soir de ce même dimanche, à l'office des vêpres, a été célébré très solennellement et avec un magnifique élan, malgré la pluie, qui aurait pu être un sérieux obstacle, la fête de tous les enfants, même des tout petits, que les mamans ont apportés. Il a été distribué à cette splendide fête de 3 000 à 3 500 médailles miraculeuses.

La grande cérémonie de la consécration à la très sainte Vierge, faite le même jour, vendredi 4 avril, dans les trois églises, les a entièrement remplies; de même, la fête des morts, autre grande cérémonie, qui fut suivie, le lendemain, d'un service funèbre très solennel pour tous les trépassés.

Grâce à la générosité des paroissiens, on a pu faire de splendides illuminations, avec une sorte d'émulation entre les paroisses pour celle qui l'emporterait sur les autres.

Le dimanche des Rameaux a été le jour consacré à la communion générale des femmes, plus particulièrement des jeunes filles. Dans les trois paroisses, les communions ont été fort nombreuses, avec plusieurs retours. Monseigneur l'évêque est venu présider les vêpres à la cathédrale; à ces vêpres avaient été convoquées d'une manière toute particulière les femmes, à l'exclusion des jeunes filles au-dessous de quinze ans : elles remplissaient la cathédrale.

Le soir de ce même dimanche, dans les trois églises, nous avons eu, à vingt heures, une conférence spéciale pour les hommes seuls, comme nous en avons eu une première le dimanche précédent. Ils sont venus fort nombreux. Monseigneur a présidé cette réunion à la cathédrale.

Le lendemain, Lundi saint, Sa Grandeur présida l'office à l'église de Saint-Amans. Une conférence dialoguée fut donnée devant un auditoire plus compact encore que les autres soirs : on avait apporté des chaises des maisons voisines.

Le Mardi saint, nous avons eu la cérémonie, touchante entre toutes, de la Réparation : elle a eu lieu, aux trois églises, dans le recueillement le plus parfait, et l'affluence a été plus considérable encore que pour les autres cérémonies.

Dans l'église du Sacré-Cœur, la cérémonie a été présidée par Monseigneur, qui a bien voulu ainsi donner une preuve de l'intérêt qu'il portait à la mission générale de sa ville épiscopale.

Le Mercredi saint a été entièrement consacré aux confessions. Dans les trois églises, missionnaires et vicaires et curés ont passé la journée presque entière au confessionnal. Aussi les communions, qui déjà avaient été nombreuses le dimanche des Rameaux, ont été plus nombreuses encore le Jeudi saint.

A l'office du Jeudi saint, le soir, et, pour la Passion, le Vendredi saint, l'affluence a été beaucoup plus considérable que les années précédentes.

Le Samedi saint, dans les trois églises, nous n'avons confessé que les hommes seuls, depuis six heures du matin jusqu'à vingt-deux heures un quart. Dans toutes les églises, le clergé a été obligé de se mettre au confessionnal pour que tous les hommes pussent être confessés sans une trop grande perte de temps. Il y a eu, parmi les hommes, des retours nombreux et consolants. Je dois dire cependant que les hommes qui font habituellement leurs Pâques sont le très grand nombre. On a évalué le chiffre des communions pascales des hommes, à leur messe spéciale, à un millier pour la cathédrale, 700 à 800 pour Saint-Amans, 400 à 500

pour le Sacré-Cœur. C'est très beau pour une ville de 15 à 16 000 âmes !

Le jour de Pâques a été le digne couronnement d'une aussi belle mission. Monseigneur l'évêque est venu donner la sainte communion à la messe des hommes, à la cathédrale, et leur a adressé à l'issue une vibrante allocution pour leur exprimer sa joie et leur dire qu'il comptait sur eux pour une action catholique en parfait accord avec le Souverain Pontife.

La clôture de la mission s'est faite avec une solennité sans égale dans les trois paroisses ; les églises ne pouvaient contenir la foule qui s'y pressait. A la cathédrale, où Monseigneur l'évêque est venu présider la cérémonie, les grands séminaristes, au nombre de 200, ont dû, les uns rester dans le chœur du Chapitre, les autres s'asseoir sur les degrés de l'autel. Dans ses remerciements, Monseigneur n'a oublié personne, et sa voix forte et puissante a vivement impressionné l'assistance, surtout quand il est revenu sur la nécessité d'une action catholique ferme et agissante.

Nous avons distribué, comme souvenir de Mission, aux familles des trois paroisses, l'image de l'apparition de la Vierge Immaculée à sœur Catherine. En cette année du centenaire, nous ne pouvions pas choisir un plus précieux souvenir. Nous en avons distribué 4 500.

Daigne la Vierge Immaculée assurer, par notre apostolat, à cette bonne ville de Rodez, la grâce de devenir encore plus chrétienne, et de faire rayonner dans le département de l'Aveyron, un des meilleurs de France, une foi toujours très vive, et une fidélité parfaite à l'accomplissement des devoirs religieux !

Veuillez me bénir et recevoir la nouvelle expres-

sion de ma respectueuse et fidèle soumission en Notre-Seigneur, en qui je me redis, Monsieur et Très Honoré Père, votre fils très humble.

H. ROUX,  
i. p. d. l. M.

## MONTOLIEU

### MONSIEUR JEAN JOURDE (1852-1930)

Cinq jours avant la célébration de ses noces d'or sacerdotales, le 16 mai 1930, M. Jourde, frappé d'un mal implacable, qui devait triompher de sa robuste constitution et des soins éclairés dont il fut l'objet, allait fêter au Ciel son cinquantenaire et recevoir la récompense des fidèles serviteurs de Dieu et des dignes enfants de saint Vincent.

Il était âgé de soixante-dix-huit ans, dont cinquante-six passés dans la Congrégation.

Son souvenir restera gravé dans la mémoire et dans le cœur non seulement des Filles de la Charité dont il fut le directeur et le père pendant une quinzaine d'années, mais aussi de tous ceux qui l'ont connu, et ils sont nombreux ici, car son ministère s'est exercé surtout dans le Midi et particulièrement dans le diocèse de Carcassonne.

M. Jourde a toujours donné l'impression d'une âme droite, simple, voulant le bien dans la paix, le calme, le silence, l'effacement et l'amour de sa vocation.

Il n'a jamais cherché à se produire, à faire parler de lui; il a vécu dans l'ombre; ce qui explique peut-être pourquoi il a été peu connu. Depuis que la Providence, par la voix de ses Supérieurs, l'a désigné au poste d'aumônier des Sœurs de Montolieu, on ne l'a plus trouvé que dans sa chambre ou dans son modeste jardin, qu'il cultivait avec amour. Les rhumatismes dont il a toujours plus ou moins souffert

l'obligeant chaque année à aller demander aux eaux thermales un peu de soulagement, il fuyait les stations tapageuses et se contentait d'Ax-les-Thermes et même ensuite de Rennes-les-Bains près d'Alet, où il ne se rendait qu'à contre-cœur et pour le moins de temps possible. Au bout de dix à douze jours, il regagnait, par la voie la plus directe, sa chère solitude de Montolieu. Et même, ces dernières années, il s'est refusé ce modeste traitement.

Son existence, peu mouvementée en somme, n'en a pas été moins bien remplie ni moins fructueuse.

M. Jourde fut un excellent missionnaire. Il débuta à Notre-Dame de Marceille, où bien vite il conquiert toutes les sympathies par sa bonté, sa chaleur d'âme, le charme de sa parole, sa distinction et ses vertus sacerdotales. Dans tel village des Corbières, on se rappelle encore ses gloses tout empreintes de bonhomie, dans lesquelles il excellait, se mettant à la portée de son auditoire, un peu fruste, mais bienveillant.

Il lui arriva bien parfois, ce qui arrive aux meilleurs missionnaires, de ne pouvoir triompher de l'apathie ou de la mauvaise volonté. Un énergumène n'alla-t-il pas, un jour, arracher sa femme du confessionnal de M. Jourde ? Il ne se décourageait pas pour cela.

Il prêchait la mission dans une localité. Quelques femmes seulement allèrent l'entendre, les hommes ne parurent pas. Il alla jusqu'au bout, mais, en manière d'adieux, il prédit le châtiment du Ciel. Effectivement, quelques mois plus tard, un orage épouvantable détruisa toutes les récoltes de cette peu accueillante population.

Dans une autre circonstance, la mission échoua totalement. M. Jourde se retira, douloureusement impressionné. Averti, l'évêque de Carcassonne annonça aux

habitants que le missionnaire allait revenir, qu'on voulût bien écouter sa parole. Lui hésitait; Monseigneur insista, et cette fois le succès fut complet. *Vir obediens.*

Envoyé momentanément à Valfleury, où notre cher confrère eut l'occasion de faire connaissance avec une population plus religieuse et d'ajouter à son expérience, il n'oublia jamais son Midi, dont l'exubérance lui plaisait. Il ne tarda pas d'ailleurs à être renvoyé à Limoux et placé à la tête de cette maison. Certes, M. Jourde n'avait jamais aspiré à la première place, mais si profond et si désirable était le souvenir qu'il avait laissé à son premier passage, qu'il fut accueilli de nouveau par le diocèse avec une satisfaction marquée. Dans les multiples paroisses où son zèle s'est exercé, il fut toujours édifiant, très bon. Il aimait le chant, les belles cérémonies, il mettait beaucoup d'entrain, ce qui plaît à nos populations méridionales; il avait le mot pour rire, sans jamais froisser personne, ni dépasser la juste mesure. En un mot, il fut le parfait missionnaire de la campagne. Il s'intéressait aux travaux de ses jeunes confrères, les dirigeait, les encourageait et poussait la délicatesse jusqu'à se réserver les missions les plus pénibles ou les moins consolantes.

Apôtre aux champs, M. Jourde était chartreux à la maison. La règle du lever, celle de la lecture à table étaient scrupuleusement observées. Jamais la moindre peine à qui que ce fût; et, s'il eut parfois des ennuis, qui n'en a pas? il sut s'élever contre la tentation de manifester son humeur. Le temps, la patience et une solide vertu triomphaient de tout.

En 1903, sous le coup de lois malfaisantes, la plupart de ses confrères de Limoux durent s'expatrier. Ce lui fut un crève-cœur. La séparation fut pénible de part et d'autre. M. Jourde la ressentit plus que

quiconque. Tel un ermite, il resta deux ans encore à Notre-Dame de Marceille, prenant soin du vieux sanctuaire, accueillant les pèlerins avec un sourire attristé, continuant modestement son action bienfaisante, jusqu'à ce que Mgr l'Evêque, désireux de donner à ses populations audoises des missionnaires du diocèse, pria M. Jourde de céder la place.

L'événement ne le surprit pas, il se retira à Figueras, d'où il continua à rayonner tant en France qu'en Espagne, prêchant des retraites, soutenant, encourageant les Filles de la Charité, dont les œuvres, ébranlées par la tempête, périlclitaient. Au début de la guerre, notre confrère quitta définitivement l'Espagne et fut appelé à Montolieu pour y seconder le vénéré M. Bélot, qui pliait déjà sous le poids des ans. Il ne devait pas en sortir.

Montolieu ! qui ne connaît, au moins de nom, cette hospitalière retraite, ce site incomparable, ces massifs de verdure, ces allées fleuries, ces parcs ombragés, ces eaux limpides ! Tout y respire la tranquillité, la paix de l'âme, le bonheur. C'est là que les Filles de la Charité viennent se retremper physiquement et moralement. C'est là, dans ce cadre merveilleux et unique, que M. Jourde a passé les quinze dernières années de sa vie, heureux de se prodiguer aux sœurs âgées ou épuisées par le rude labeur, et à celles qui viennent demander au bienfaisant climat de Montolieu, dans un repos momentané, les forces dont elles auront besoin pour continuer leur tâche.

Plus d'une d'entre elles pourrait dire quel fut le nombre des âmes consolées et redressées, des courages relevés, des plaies intérieures pansées ou guéries. Toutes celles qui furent l'objet de sa constante et paternelle sollicitude, qui réclamèrent ses conseils autorisés, qui le virent journellement gravir le grand

escalier, parcourir les salles ou les infirmeries, porter de grand matin Notre-Seigneur aux impotentes que l'âge ou la maladie retenait loin de la chapelle, toutes celles-là pourraient nous tracer le portrait de M. Jourde, du bon père Jourde, comme on l'appelait.

Successeur en 1926 de M. Bélot, il avait hérité de la proverbiale aménité de son vénérable prédécesseur. Son plus grand bonheur était de recevoir ses confrères; et lui, qui était si peu prodigue de visites actives, au point qu'il est resté plus de vingt ans sans revoir sa famille à Aniane, distant à peine de quelques heures de chemin de fer, il manifestait un tel plaisir à recevoir ses amis, il leur ouvrait si larges les portes de son cœur, qu'on ne se sentait pas le courage de lui refuser satisfaction.

Depuis deux ans, l'état de santé de M. Jourde n'était pas sans inspirer quelque inquiétude à son entourage. A plusieurs reprises, il dut quitter l'autel sans pouvoir achever le Saint-Sacrifice. Ce que voyant, M. le Supérieur général jugea bon, dans l'intérêt de la maison et aussi de notre cher aumônier, de lui donner un collaborateur et, plus tard, un supérieur en la personne de M. Eugène Vidal, qui connaissait bien les œuvres de Montolieu et méritait au plus haut point la confiance générale. Dès lors M. Jourde n'eut plus qu'à se laisser bercer doucement par la divine Providence; cette tranquillité devait être de courte durée.

Terrassé par la maladie, atteint d'une albuminurie qui entraîna peu à peu l'infection générale et la gangrène du pied, réduit à une faiblesse extrême, il supporta son mal, pendant quelques mois, avec une patience et une résignation qui furent pour son entourage une haute et salutaire prédication.

Entouré, durant le cours de sa maladie, des soins les plus intelligents et les plus dévoués, le malade



attendit la mort, qui à chaque instant le frôlait, avec la sérénité d'un sage ou d'un prédestiné.

Lui qui avait préparé tant de belles âmes au grand voyage de l'éternité, il n'a pas cru qu'il pût faire exception à la loi générale, et, le moment venu, avec cette simplicité et cette bonhomie qui l'ont toujours caractérisé, il accueillit sans émotion la proposition que lui fit M. Vidal de recevoir les derniers sacrements. « Bien sûr, dit-il, mais, auparavant, je vais faire ma dernière confession. »

Ainsi disposé, il attendit, plein de confiance, le moment suprême. Le 17 mai, à deux heures de l'après-midi, il rendait à Dieu sa belle âme purifiée, ennoblie par la souffrance, fortifiée par la foi et la confiance en Dieu.

Les obsèques furent retardées jusqu'au mardi suivant, afin de donner le temps d'arriver à ceux et celles qui, l'ayant bien connu, tinrent à lui rendre les derniers devoirs.

Ce fut une imposante cérémonie, dans cette magnifique chapelle de la Communauté, nouvellement restaurée avec un goût très sûr, à l'occasion du Centenaire, toute resplendissante de ses peintures délicates, avec ses nouvelles fenêtres en ogive et ses claires verrières, ses bancs vernis, ses statues remises à neuf. Le cher défunt eût été si heureux de contempler toutes ces beautés, lui qui les avait désirées ; et il ne les a pas vues !

Etaient présents à ses funérailles M. Sackebant, visiteur de la province d'Aquitaine, qui célébra la sainte messe ; la respectable Sœur Visitatrice de Toulouse ; les sœurs servantes et une délégation de toutes les maisons de la région, Carcassonne, Narbonne, Rieux-Minervois ; son frère et ses parents, accourus d'Aniane à l'annonce de son décès. Les confrères des

environs ne pouvaient pas manquer au pieux rendez-vous; ils vinrent de Limoux, de Toulouse, de Tour-sainte. M. le Doyen de Montolieu était là aussi, entouré de quelques prêtres du diocèse qui avaient le défunt en particulière estime.

M. Jourde repose dans le poétique cimetière des Sœurs, à l'ombre des grands arbres, à côté des anciens aumôniers de la Maison. Nul doute que les bonnes Filles de la Charité, qui ont bénéficié de ses conseils et de ses lumières, dans leurs promenades silencieuses ou dans leurs moments de récréation, s'en iront sur sa tombe repasser dans leur cœur les leçons du bon père et réciter un *De profundis* pour le repos de son âme.

#### NICE

#### MORT DE M. HENRY AYMÈS

En apprenant que M. Aymès venait de mourir, beaucoup de prêtres auront ressenti au cœur le choc d'un malheur personnel. Sa perte sera douloureusement ressentie dans tout le diocèse. Parmi nous depuis seulement 1924, il avait su marquer d'une telle empreinte son enseignement au grand séminaire, que ses élèves, conquis par leur jeune professeur, eurent bientôt fait sa réputation dans toutes les paroisses. Aussi, à la ville, comme à la montagne, le nom de M. Aymès n'était-il prononcé qu'avec respect par les anciens. Sur les lèvres des jeunes, ce respect se nuancait d'admiration et de fierté. C'était déjà une autorité. Et elle n'aurait fait que croître, car un long avenir semblait s'ouvrir devant lui, si une mort prématurée n'était venue faucher tant de brillantes espérances et ouvrir, au cœur de ses amis, la source de cruels regrets.

M. Henry Aymès était de Revel, bourgade du

Tarn-et-Garonne, au pied de la Montagne Noire, qui disperse ses maisons à travers les jardins et les prairies, non loin du fameux collège de Sorrèze, qu'illustra Lacordaire. D'une famille humble, mais profondément chrétienne, le jeune Henry, dont l'intelligence dut être d'une étonnante précocité, s'orienta, à l'âge de sa première communion, vers le sacerdoce. Une tante maternelle, Fille de la Charité, lui fit entrevoir, comme dans un horizon lointain, l'idéal qu'avait réalisé saint Vincent de Paul dans l'œuvre des prêtres de la Mission et l'aida à s'engager dans la voie qui devait le mener d'abord à Dax, puis à Saint-Lazare.

Quand il eut achevé le cours normal de ses études ecclésiastiques, ses Supérieurs l'envoyèrent à Rome pour y approfondir les sciences sacrées. Dans la Ville éternelle, où l'air que l'on respire nourrit déjà la limpide pensée et la foi, recevant dans une intelligence lumineuse les savantes leçons des docteurs de l'« Angélique », notre jeune Lazariste gagna encore en profondeur et en aisance. Aussi, sa thèse de doctorat en théologie fixa-t-elle l'attention du jury, non seulement par la maîtrise qu'elle révélait dans le maniement des idées les plus abstraites, mais encore, nous le savons, par l'élégance et la pureté du latin.

C'est de Rome qu'en 1924 il nous vint. Étant né avec le siècle, il avait vingt-quatre ans. D'apparence fragile et de taille modeste, dépourvu, par conséquent, du prestige physique, il s'imposa tout de suite, parce qu'il se montra véritablement un « maître ». Du maître, il possédait la science, la lucidité et les vertus. Là-dessus, il n'y a qu'une voix parmi ceux qui furent ses élèves. Combien d'entre eux qui avaient été les nôtres à Laghet, avant d'être les siens à l'avenue Saint-Lambert, nous ont-ils confié leur admiration pour M. Aymès ! Et nous-même, qu'une étroite

amitié, faite d'un accord parfait sur toutes les questions importantes, nous liait à lui, combien de fois nous a-t-il été donné de nous émerveiller de la justesse de ses observations, de l'impeccable netteté et de la force de ses discussions ! Manifestement, sa belle intelligence se jouait dans la lumière. Toutes les idées étaient chez lui classées et ordonnées selon leur valeur. Cette merveilleuse architecture, il l'avait toujours présente devant ses regards et, souvent, pour notre joie, il l'édifiait, avec une aisance souveraine, devant les nôtres. C'était un temple serein, dont la foi et l'espérance chrétienne éclairaient le faite.

Le malheur a voulu, pour nous, qu'il ne ménageât pas ses forces. Confiant sans doute dans son extrême facilité, qui lui évitait l'impression de la fatigue, il ne reculait devant aucune tâche. Chargé de l'enseignement du dogme, il avait encore accepté les cours d'Écriture Sainte et de Liturgie. A quoi il faut ajouter les longues répétitions des cérémonies pontificales, les fonctions elles-mêmes de cérémoniaire à ces mêmes offices, puis les sermons et les retraites dans les maisons des Filles de la Charité. Et cela pendant toute l'année scolaire. L'été venu, il montait à Thorenc, où il faisait, à la fois, fonction de chapelain, de directeur d'une petite colonie de vacances de séminaristes et de conférencier. Le sentiment de notre gratitude et notre affection plus que fraternelle nous obligent à déclarer qu'il n'essaya jamais de se dérober à nos demandes d'articles. Il suffisait que son supérieur l'y autorisât.

Car M. Aymès était un parfait religieux. Il se tenait dans le droit fil de la tradition de saint Vincent de Paul. Il en avait la simplicité, la modestie, la droiture et la répulsion pour ce qui simulait ces vertus ou les blessait. Il était bon, profondément, et

généreux de cœur. Sa piété était confiante, et sa foi celle d'un enfant. Dans le secret de son cœur, il nourrissait une tendre dévotion pour une jeune Carmélite non encore béatifiée et dont il désirait les suprêmes honneurs.

Sa curiosité était universelle. Il s'intéressait à tous les efforts de l'esprit humain. Mais son activité était ordonnée. Même pour ses lectures, il suivait un plan. Et comme il était doué d'une mémoire excellente, il retenait à peu près tout. Aussi, sa conversation offrait-elle des joies et des profits toujours renouvelés. Fertile en ressources, abondante en aperçus originaux, éclairée souvent d'un sourire, égayée parfois d'une espièglerie, c'était comme un paysage où, sur de vastes étendues, jouaient le soleil et les ombres et qu'on ne se lassait jamais de parcourir.

Il y a environ trois mois, il se sentit fiévreux. Mais il ne le dit à personne et il s'acquitta, comme de coutume, de toutes ses charges. Ses forces diminuant, il fut obligé, un matin, de suspendre son cours. Et il s'imposa, par scrupule, de garder la chambre. Un jour, l'idée lui vint de prendre sa température. Le thermomètre accusait 40 degrés. Alors, il se coucha. Au bout d'une semaine, il fut dirigé sur l'hôpital de Monaco, où il aurait reçu, plus facilement qu'au séminaire, les soins nécessaires. Ils ne lui manquèrent pas. L'intelligence des médecins et le dévouement des Filles de la Charité luttèrent nuit et jour contre le mal et le disputèrent à la mort. Une vieille pleurésie, devenue purulente, devait venir à bout de tous ces efforts. Lentement, les forces faiblirent et, chaque jour, l'espérance diminua ; mais non le moral du malade, ni son désir de s'instruire et de travailler. Quelques jours avant de mourir, il nous demandait

des livres qui venaient de paraître. Même au dernier soir de sa vie, il établissait un plan d'occupations.

Le sourire aux lèvres, il venait de recevoir, des mains de M. Bouat, son supérieur du grand séminaire, l'extrême-onction. Mgr Clément, qui, du jour où M. Aymès était entré à l'hôpital de Monaco, eut pour lui les délicatesses les plus paternelles, lui avait offert de l'administrer lui-même. « Je vous remercie, Monseigneur, lui murmura le malade, mais c'est de mon supérieur que je tiens à recevoir les derniers sacrements. » Et il fut fait comme il l'avait demandé.

Le lendemain matin, 4 mai, dimanche du « Bon Pasteur », Henry Aymès expirait doucement, ayant gardé, jusqu'à la dernière minute, la claire lumière de son regard. Pour lui, venait de se réaliser à la lettre la supplication que l'Église nous faisait lire, ce matin-là, à l'offertoire de la messe : « Mon Dieu, mon Dieu, s'écrie le prophète, je vous cherche depuis l'aurore. » C'était aussi dès l'aurore de sa vie qu'Henry Aymès avait cherché son Dieu. Et c'était dans l'aurore, dans la jeune lumière d'un beau dimanche qu'il le trouvait, face à face, dans les éternelles splendeurs de la vision béatifique.

Pour lui, dont la vie fut consacrée à étudier les mystères divins et à les raconter, ce dimanche 4 mai fut vraiment son jour de naissance, *dies natalis*. Mais, pour sa pauvre mère et sa famille, pour son vénéré supérieur et ses confrères, pour ses élèves, pour les prêtres du diocèse et pour ses amis, qui supporteront mal son absence, quelle tristesse ce jour-là et quel brisement de cœur !

Inclinons-nous devant ce cortège de douleurs et prions pour M. Henry Aymès, prêtre de la Mission, docteur en théologie, directeur au grand séminaire de Nice.

C'est dans une atmosphère de piété, de recueillement et d'affection que se sont déroulées, jeudi dernier, à la cathédrale, les obsèques de M. H. Aymès. Devant la balustrade du chœur, un catafalque, sur lequel se détachaient un surplis et une barrette. Une assistance nombreuse remplissait l'Église. Aux premiers rangs, la mère, enveloppée de noir et abîmée dans sa douleur. Près d'elle, un autre de ses fils, frère du prêtre éminent qui nous a quittés. Dans le chœur, presque tout le Chapitre, beaucoup de chanoines honoraires et la plupart des curés de la ville. Dans la nef principale, un grand nombre de prêtres. Parmi eux, les plus jeunes, qui avaient été les élèves de M. Aymès, pour se trouver à ce rendez-vous de la piété et de la tristesse, étaient partis de leur paroisse avant l'aurore. Ils avaient voulu, en se groupant derrière le cercueil de M. Aymès, témoigner, une dernière fois, de leur reconnaissance à celui qui avait été pour eux, dans toute la force du terme, le « maître ».

La messe fut célébrée par M. le chanoine P. Bouat, supérieur du grand séminaire, assisté par deux séminaristes, qui exerçaient les fonctions de diacre et de sous-diacre. La plupart des communautés religieuses de la ville, de nos maisons d'enseignement et de nos œuvres s'étaient fait représenter à la funèbre cérémonie. Mais surtout les Filles de la Charité étaient accourues, nombreuses, de toutes leurs maisons. On sentait une grande tristesse planer sur la grande famille de saint Vincent de Paul. Le mystère douloureux de cette vie fauchée en pleine espérance, la lumière de cette intelligence brusquement voilée à nos regards, le bienfait disparu de cet enseignement aux futurs prêtres du diocèse, tout cela ne légitimait que trop la mélancolie de cette matinée.

Quand la Maîtrise, qui avait assuré avec sa perfection habituelle les chants de la messe, eut dispersé dans les airs les dernières plaintes de l'Absoute, le cortège se forma et, lentement, pieusement, se dirigea vers la place du Palais. Là, devait se faire, pour la plupart, la dernière séparation. A la mère affligée, au frère dont la figure était bouleversée par la douleur, tout le monde, prêtres, religieux et laïcs exprimèrent leur compassion.

Puis, ce fut le dernier voyage, celui-là vers le cimetière de Caucade. Dans des voitures qui suivaient le corbillard, montèrent les parents, M. le supérieur du grand séminaire et ses collaborateurs, les séminaristes, un groupe de Filles de la Charité et quelques amis.

C'était presque midi quand ce petit cortège déboucha dans l'allée des tombes où se trouve la concession des prêtres de la Mission. Sur la grande plaque de marbre, un seul nom encore : celui de M. Obein.

M. le Supérieur récita les dernières prières, auxquelles répondirent les voix des séminaristes, mêlées à celles des Filles de la Charité. Et le cercueil de M. Aymès alla rejoindre celui de M. Obein et se placer près de lui. Alors des larmes remplirent les yeux, et vers le ciel bleu, où traînaient quelques nuages, s'élevèrent les plaintes maternelles. Mais déjà, légère et comme amie, la terre niçoise s'était emparée des restes de M. Aymès et les enveloppait de notre affection. Fidèle dépositaire, elle les gardera jusqu'au jour de la Résurrection.

Th. GIAUME.

(Extrait de la *Semaine religieuse de Nice*, 11 et 18 mai 1930)



## MONTPELLIER

### CHEZ LES MUETS QUI PARLENT ET LES SOURDS QUI ENTENDENT

Pour si paradoxal que cela puisse paraître, je connais des muets qui parlent et des aveugles que, au premier abord, rien ne distingue des clairvoyants.

Cette constatation qui, pour le grand public, dont je suis, est assez inattendue, je l'ai faite à l'*Institution des Sourds-Muets et Jeunes Aveugles*, qui, depuis près de quatre-vingts ans, a été fondée, à Montpellier, par la sœur Chany, des Filles de la Charité.

Peut-on imaginer rien de plus tentant et de plus méritoire à la fois que de rendre à la civilisation ces malheureux sourds-muets ou aveugles, que la nature ingrate semblait avoir condamnés à vivre en dehors de la société ?

Le sourd-muet en particulier, lorsqu'il n'a pas été éduqué, ne connaît de la vie que ces gestes instinctifs qui apparentent l'homme à l'animal. Manger, boire, dormir sont ses seules préoccupations. Tout travail intelligent lui est interdit.

Son existence n'aura été qu'une longue succession de réflexes incompréhensifs. Il vieillira et mourra sans avoir goûté la douceur des jours heureux ou l'amertume des pleurs.

En un mot, il n'a pas vécu.

Pour l'aveugle non-éduqué, les conditions d'existence ne sont pas moins pénibles. Son intelligence cependant pourra se manifester, mais il ne sentira et ne percevra que bien difficilement la plupart des choses. Il vivra, lui aussi, en marge des autres hommes.

Au contraire, grâce à une éducation spéciale, tout change. Le sourd-muet parle, pense, travaille et peut

se créer un foyer. L'aveugle n'est plus une charge pour ses semblables. Certaines carrières, aussi bien manuelles qu'intellectuelles, lui sont ouvertes. Désormais son individualité peut s'affirmer.

### *Les méthodes d'éducation*

Il serait fastidieux de faire l'historique des méthodes d'éducation des sourds-muets ou aveugles.

Chacun sait qu'au dix-huitième siècle, l'abbé de l'Épée, le premier, initia les sourds-muets à la vie normale, grâce à l'emploi de signes. Plusieurs générations de sourds-muets apprirent à s'exprimer ainsi. Ce n'est que vers la fin du dix-neuvième siècle que l'on commença à abandonner le langage par signes, pour préconiser la méthode employée de nos jours. Cette méthode, trop peu connue, permet aux muets d'articuler et par là même de s'exprimer comme le commun des mortels.

Quant aux aveugles, le système d'écriture Braille a été intensifié, et rares sont désormais ceux qui ne savent ni écrire, ni lire, ni compter.

### *Leurs applications*

Ce que j'ai le plus vivement admiré à l'*Institut des Sourds-Muets et Jeunes Aveugles*, dont la façade, austère et grise, se prolonge indéfiniment dans la rue Saint-Vincent-de-Paul à Montpellier, c'est l'application de ces diverses méthodes. Là, en effet, des religieuses, coiffées de la cornette aux larges ailes blanches des Filles de la Charité, maternelles et empressées, élèvent de jeunes sourds-muets et de jeunes aveugles.

Soixante-dix-huit de ces jeunes anormaux y sont traités à l'heure actuelle.

Grâce à la complaisance de la sœur Supérieure, qui

a bien voulu être mon cicerone, j'ai pu visiter l'Institution, depuis la cave jusqu'au grenier.

J'y ai découvert des choses surprenantes.

Nous voici dans la classe des tout petits sourds-muets, dont l'âge varie entre cinq et dix ans. A notre arrivée, chacun se lève et me salue : « Bo-in-jour-our, Monsieur », disent-ils.

Et moi, profane, qui étais venu là avec l'idée de me trouver en présence de jeunes enfants ne s'exprimant que par signes !

Mais la classe continue. André, à moins que ce ne soit Pierre, dicte une petite phrase. Un de ses camarades, suit le mouvement de ses lèvres et écrit la phrase dictée sur le tableau noir.

Pour tous ces exercices, on se sert surtout d'images suggestives, que l'on présente au jeune muet, afin d'impressionner sa mémoire visuelle. Comment, en effet, lui apprendre qu'un lapin est un lapin, si on ne lui montre pas cet animal familier ?

Mais le plus délicat est de leur faire prononcer consonnes et voyelles. Savez-vous comment ils arrivent à articuler la lettre *f* ? A force de souffler la flamme d'une chandelle.

Mais passons dans la classe voisine, les élèves y sont plus âgés et plus savants aussi.

La religieuse est en train de faire une leçon d'histoire. Un des jeunes muets veut bien m'apprendre que Charlemagne fut le successeur de Pépin le Bref et qu'il fit la guerre contre les Saxons.

Puis on dicte quelques lignes à ce petit « auditoire » de sourds. Ils suivent les mouvements des lèvres et parviennent à écrire sans faire de fautes d'orthographe.

Mais c'est le tour de l'épreuve de calcul. Les multiplications et divisions sont rapidement opérées. Chaque petit muet, dont les yeux vifs et pétillants sont bra-

qués sur le visage de leur maitresse, en suit les moindres mouvements. Ils comprennent ainsi tout ce qu'on leur dit, bien qu'ils ne l'entendent pas.

### *Dès aveugles musiciens*

Mais nous allons également chez les aveugles. Pour moi, l'un d'eux, âgé de seize à dix-huit ans, se met au piano et interprète du Debussy et du Chopin. Il prend ensuite son violon et joue du Beethoven. Enfin, il s'attaque également aux orgues.

Combien de clairvoyants seraient-ils capables d'exceller ainsi dans l'art de la musique !

Il est vrai que ces pauvres enfants n'ont pas leur attention aussi distraite que la nôtre. Ils s'intéressent intensément à ce qu'ils entreprennent.

L'enseignement de la musique joue d'ailleurs un grand rôle dans l'éducation des aveugles. Deux professeurs du Conservatoire et un professeur aveugle sont attachés à l'établissement.

Dès leur plus jeune âge, avant que leurs doigts aient eu le temps de s'engourdir, ils apprennent à manier l'archet. Certes, de nombreuses difficultés se présentent qui viennent entraver leurs études.

C'est ainsi qu'ils doivent apprendre les notes par cœur, avant de s'attaquer à un morceau de musique.

Mais qu'importe, ils sont intelligents et tenaces. Aussi arrivent-ils, pour la plupart, à être d'excellents musiciens.

### *La lecture et l'écriture*

Les livres pour aveugles sont très gros et très lourds. Il faut, en effet, pour reproduire les signes d'écriture Braille, un papier épais et solide.

Un jeune aveugle de huit ans, éduqué depuis une

année, a ouvert un gros livre et en a lu quelques pages.

La rapidité de sa diction était telle qu'on ne pouvait vraiment que s'étonner ; car c'est à l'aide de leurs doigts que les aveugles parviennent à déchiffrer les signes en relief.

Puis, prenant sa petite ardoise métallique et son poinçon, il écrit sur une feuille de papier quelques mots tout aussi vite que s'il eût été clairvoyant.

Mais il savait également compter ; il nous en a donné la preuve en faisant plusieurs additions et soustractions.

Et dire qu'il est beaucoup d'enfants normaux qui, après un an d'études, sont loin d'avoir tant appris !

### *L'organisation matérielle*

Onze religieuses et plusieurs professeurs laïques prennent soin de ces enfants.

Tout permet de supposer qu'ils sont admirablement entourés, tant au point de vue matériel qu'intellectuel.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de visiter les dortoirs spacieux et clairs où s'aligne une double rangée de petits lits tout blancs. Les toilettes et la salle de bains sont également parfaitement aménagées.

Du côté des cuisines, une agréable odeur se dégage. Les réfectoires sont propres et coquets.

Enfin, le visage de ces jeunes enfants exprime assez clairement la joie de vivre pour que l'on puisse emporter au fond de soi-même l'assurance qu'ils sont heureux, malgré leur situation diminuée.

Les religieuses reçoivent, pour garder ces enfants, une somme individuelle de 2 200 francs par an. C'est pour cette somme, que d'aucuns trouveront modique,

qu'elles parviennent à jeter un rayon de bonheur dans le cœur de ces jeunes déshérités.

Et ce sont là autant de choses admirables, qu'un petit nombre de personnes dévouées font journellement sans bruit et avec amour pour soulager des souffrances humaines.

Jean DELPECH.

(Extrait du *Petit Méridional*, 26 mars 1930.)

---

## BELGIQUE

---

### LIÈGE

#### RÉUNION DES DAMES DE CHARITÉ SOUS LA PRÉSIDENCE DE L'ÉVÊQUE DE LIÈGE

(9 janvier 1930)

MONSEIGNEUR,

Le Comité de l'Œuvre des Pauvres Malades et les Dames de Charité se font un très grand plaisir d'offrir à Votre Grandeur l'hommage respectueux de leurs vœux les meilleurs pour l'année à peine éclose. Elles demandent au bon Maître, pour leur Révérendissime Évêque, la conservation de sa santé, le développement des œuvres catholiques, les grâces nécessaires pour toucher les cœurs et gagner les âmes à Dieu. Elles prient la Vierge de la Médaille Miraculeuse de vouloir accorder, pendant ce Centenaire des Apparitions, un rayon de faveurs spéciales au chef suprême du diocèse de Liège.

Monseigneur, il y a un an, votre bonté nous fit l'honneur de vouloir présider la réunion générale et

ce fut à cette occasion que vous procurâtes à l'Œuvre, un président très estimé en la personne de Mgr Deseille, de douce mémoire. Heureux de cette nomination, le nouveau président se mit à l'œuvre avec tout l'élan de son âme. Il voulait bien travailler avec les Dames de Charité, afin que celles-ci, comprenant la sublimité de leur rôle comme représentantes de la divine Providence auprès des pauvres et des malades, en accomplissent tous les points avec amour et esprit surnaturel. Il était spontanément et entièrement à l'Œuvre si chère à son cœur. Avec quelle joie il organisa l'Assemblée qui aurait l'honneur et le bonheur de recevoir Notre Très Honoré Père ! « Mais qui est ce Très Honoré Père ? », dit-il à la sœur Directrice. « Je sens bien que, pour vous, il est, sinon au-dessus, tout au moins l'équivalent du bon Dieu, et je sens que, pour moi, il est aussi mon supérieur, depuis que j'ai l'immense joie de m'occuper de votre Œuvre ! Aussi je désire recevoir notre Père avec toute la flamme de mon cœur encore ardent ! »

Ce fut le 25 avril qui marqua d'une page inoubliable le livre d'or de l'Œuvre des Pauvres Malades. Mgr Deseille, en des termes empreints de haute vénération et de filial amour, se fit l'interprète de l'Assemblée pour offrir au digne successeur de saint Vincent l'hommage de profond respect et de vive reconnaissance pour ce geste de paternelle bienveillance à l'égard d'une branche de sa famille qui se faisait gloire d'être restée fidèle aux institutions du saint Fondateur et de continuer à travers les siècles les beaux rôles des premières Dames et des premières Filles de la Charité. Notre Très Honoré Père sut trouver des paroles si touchantes pour répondre à son interlocuteur et donna des détails si intéressants sur les débuts de l'œuvre que les Dames et les Sœurs, tout

comme jadis les apôtres au Thabor, ne trouvèrent qu'une parole : « Oh ! qu'il fait bon demeurer ici ! » La joie fut courte, hélas ! car le vénéré Supérieur général avait un programme bien chargé ; mais il nous laissa, dans une bénédiction solennelle, comme une garantie de bonheur.

Nous ne pensions pas alors que le bonheur des saints consistait à souffrir ; et pendant que nous nous bercions de l'espoir de jouir longtemps de la précieuse direction de votre premier vicaire général, la maladie fit ses ravages et la mort envoya cette âme d'apôtre dans les parvis du Seigneur.

Aujourd'hui, Votre Grandeur renouvelle, pour nous, ce même geste de haute bienveillance et de paternelle bonté en confiant l'Œuvre des Pauvres Malades à votre premier vicaire général.

Mgr Peters n'est pas un inconnu pour les Dames de Liège. Beaucoup d'entre elles ont eu l'occasion d'admirer son dévouement sans bornes et d'apprécier ses heureuses qualités de cœur et d'esprit. Toutes sont heureuses qu'il veuille bien accepter la place vacante ; et toutes aussi forment, avec les sœurs visiteuses, les meilleurs vœux pour que le nouveau président puisse les guider bien longtemps, et éprouve des consolations jusqu'ici inconnues, en apprenant le bien effectué par les Dames et les Filles de la Charité auprès de cette portion préférée de Notre-Seigneur : les pauvres et les malades. Monsieur le Président, soyez le bienvenu au milieu de nous. Comptez sur tout notre dévouement pour assurer la bonne marche de l'œuvre et veuillez nous aider, afin de rendre notre travail fructueux pour le ciel.

Monseigneur, permettez que nous vous exprimions toute notre reconnaissance pour l'honneur insigne que vous nous faites de vouloir présider cette réunion.



Votre présence est comme un gage de bénédiction spéciale. De tout cœur : « Merci ».

*Rapport général de l'année 1929*

En 1929, on a visité 6819 familles; 145 malades ont reçu les derniers sacrements et il y a eu 115 décès. En dehors du temps pascal, il y a eu 2027 communions par dévotion.

57 Dames ont visité avec les Sœurs.

Les sommes distribuées en nature et en argent montent cette année à 159535 fr. 25.

Quelle consolation de constater que les Dames de Charité ont su vraiment proportionner les générosités aux besoins du moment ! L'hiver dernier a demandé, de leur part, un effort plus grand que de coutume ; il a été donné dans une large mesure.

La rigueur de la saison était l'occasion unique pour pénétrer sans difficulté dans tous les appartements qui abritaient quelques malheureux et, comme toujours, la charité chrétienne était récompensée par des retours nombreux et de véritables conversions.

Une famille irréligieuse fut une de nos premières conquêtes. Épuisé de forces et ruiné par la maladie, le père était tout content de voir la sœur prodiguer des soins à sa femme et ses enfants malades. Il permit de faire baptiser les enfants, et le plus jeune s'envola bientôt après en Paradis et nous aida efficacement à ramener ses parents dans la bonne voie. Instruction, baptême, mariage religieux, tout fut accepté avec bonheur, et le bon Dieu, afin de leur favoriser la sainte persévérance, fit trouver place aux parents dans un hôpital tenu par les Filles de la Charité, qui prennent aussi soin de la fillette de six ans.

Ce fut ensuite la conversion de deux octogénaires.

Mariés civilement depuis cinquante ans, ils fêtèrent leurs noces d'or ; et la sœur du quartier, sans se douter de leur situation irrégulière, leur donna, en souvenir, une médaille miraculeuse. Informée de leur état d'âme par le clergé de la paroisse, elle redoubla visites et persévérances. Trois fois par semaine, elle leur apprit les prières. Les braves vieux n'étaient pas si hostiles, seulement un fils sectaire habitait le même bâtiment et menaçait ses parents de supprimer tout secours, s'ils se laissaient mal influencer. Heureusement, il travaillait la nuit et ne rentrait au logis que dans la matinée. La mère, très malicieuse encore, malgré ses quatre-vingt deux ans, trouva une bonne solution : ils ont été mariés religieusement à cinq heures du matin et ont reçu ensuite le bon Jésus, qu'ils avaient abandonné depuis leur première communion. A présent, ils prient pour gagner l'âme de leurs enfants.

Nous avons eu des exemples frappants de la bonté infinie de Dieu pour deux pauvres malheureux, très récalcitrants et fort mal entourés. Bien malades du cœur, ils ne voulaient pas entendre parler du prêtre. Grâce à la médaille miraculeuse, ils ont changé d'avis, et à peine avaient-ils reçu les derniers sacrements depuis quelques jours, qu'ils sont morts subitement. Heureusement qu'ils n'avaient pas attendu la dernière heure pour se convertir !

Cet exemple de mort subite a été la cause de la conversion d'une jeune femme qui vivait depuis vingt ans dans le désordre et qui, par crainte d'un même accident, a fait régulariser sa situation.

Voilà quelques faits, glanés dans le nombre, qui prouvent que saint Vincent de Paul avait raison de dire : « Qu'il faut bien prendre soin des corps pour pouvoir atteindre les âmes. »

LA FÊTE DU CHRIST-ROI ET L'ŒUVRE  
DE LOUISE DE MARILLAC A LIÈGE

Les jeunes filles de Louise de Marillac veulent célébrer, avec une ferveur inaccoutumée, la fête du Christ-Roi.

Toutes, braves enfants, dans leurs paroisses respectives, elles aident le clergé dans la préparation à ce grand jour de fête. Ornementation, chants liturgiques, tout va bien ; et cependant, leur cœur n'est pas satisfait. C'est qu'il lui faut, comme autrefois à la bienheureuse Louise de Marillac, la charité dans l'apostolat. De commun accord, il est décidé, dans la réunion de fin septembre, de fêter le Christ-Roi dans ceux mêmes qui le personnifient au milieu de nous : les chers pauvres. A partir de ce jour, commencent les préparatifs. Ils sont importants. On se rappelle que l'hiver dernier a été des plus rigoureux. Or, les rédacteurs des journaux annoncent, d'après des observations météorologiques, une température aussi rigoureuse. Il sera donc utile de remplacer l'arbre de Noël par une tombola du Christ-Roi, afin de prémunir les gens et les foyers contre les intempéries de la froide saison. Les anges visibles, escortés des anges gardiens, procèdent à l'enquête, afin de connaître les besoins de chaque protégé. Les goûts sont très variés. Tant mieux ! Cela donnera du coup d'œil à l'exposition des objets ; seulement, on remarque aisément que le vieillard usé, tout comme l'enfant chéri, deviendrait exigeant s'il était par trop gâté. Mais la charité de l'Œuvre ne doit pas connaître de bornes quand il s'agit de fêter ses rois, et pour cette fois on souscrira à tous les désirs.

Quelle puissance prodigieuse engendre cette vertu chrétienne ! Grâce à elle, ces braves gens, qui, pour

la plupart, ont été affublés, leur vie entière, de chemises créées au goût du donateur, seront habillés, cette fois, de vêtements faits d'après commande personnelle. Elle est amusante, la lecture des enquêtes.

Mme Quintin, par exemple, complètement aveugle, mais au toucher délicat, désire un habillement en tissu laine, confectionné sur mesure, et prie les chères sœurs et demoiselles de vouloir tenir compte de toutes les explications qu'elle a données à ce sujet : dos voûté par l'âge, longueur disproportionnée des bas, hauteur du col dans la nuque, etc.

Mme Lebron, notre respectable doyenne, désire des pantoufles avec semelle en cuir et pointe renforcée, pointure 37 et largeur du n° 40. A quatre-vingt-treize ans, il faut éviter le froid aux pieds, afin de ne pas mourir avant le temps.

Une pauvre paralytique rêve, depuis vingt ans, de posséder un beau châle, très chaud, fort grand et bien léger ; il faudra s'adresser aux magasins où il y a grand choix, dit-elle, pour y trouver parfaitement à mon goût.

— Je commence à gagner en âge, dit un octogénaire, un tricot bleu foncé me ferait bien plaisir.

Et nous trouvons ainsi soixante-douze formules différentes, auxquelles on va donner satisfaction. Est-il étonnant que tous raffolent de leur confrérie et qu'ils fassent venir l'eau à la bouche de tous leurs voisins et voisines qui ne sont pas encore inscrits à l'Œuvre !

Le grand jour de fête s'est déroulé dans sa majesté habituelle. Les invités gardaient tous le rôle de roi, et les jeunes filles, comme les sœurs, étaient leurs heureuses servantes. Il n'y avait qu'une ombre au tableau. Le révérend M. Peters, inscrit depuis des mois pour cette journée entière, était retenu, à Etterbeck, au chevet d'une sœur mourante. Le télégramme qui

annonce cette nouvelle ne fait plaisir à personne. Quelques-uns même en veulent à la sœur d'avoir choisi cette date pour s'en aller en paradis. Il faut croire que les bons anges ont téléphoné cette impression au bon supérieur, car le voilà accourant à toutes jambes, vers quatre heures du soir. Tous se demandent par quel tour de force il peut bien apparaître à Saint-Jean. Il est vrai de dire : quand on est père dans l'acception du mot, on opère des prodiges ! Le salut solennel et la distribution des prix restent le partage de celui qui remplace au milieu de nous le père des pauvres, et qui fait accompagner chaque objet d'une bénédiction toute paternelle.

A la salle de fêtes, le programme accoutumé est chargé d'un numéro supplémentaire dont les protégés de l'Œuvre feront tous les frais. Il s'agit de la remise d'un cadeau à la directrice de l'Œuvre ou plutôt à l'Œuvre elle-même, car, à leurs yeux, il n'y a ni premier ni dernier. Avant le lever du rideau pour exécuter *Sa moderne Cook*, *Le trésor d'Olivette* et autres morceaux, Victor, un aveugle, et Joseph, un borgne, se font conduire sur l'estrade. Le premier porte le tableau, le second veut lire le compliment de circonstance. Deux, trois fois, il reprend l'en-tête, et ne peut aller plus loin. L'unique œil dont il dispose est voilé par une grosse larme, qui va laver le sillon de sa joue creusée. Le silence solennel se prolonge. Dans le monde, cette scène paraîtrait sotte ou insipide ; ici, jetez un coup d'œil dans la salle. Jeunes et vieux ont l'orbite chargée de diamants ; ces cœurs simples, ces enfants de Dieu savent comprendre le langage muet de la reconnaissance du cœur !

Une petite Marillac monte sur la scène, se place entre les deux acteurs et lit à haute voix ce qu'ils n'ont pu dire. Un membre de l'Œuvre s'impose le

sacrifice de faire passer en nos mains Notre-Dame de Saint-Séverin, Mère de tous, image reçue, il y a vingt-cinq ans, quand le doyen de sa paroisse devenait Mgr Joseph, image encadrée par les petites économies prélevées chaque semaine sur la maigre caisse, image qu'ils espèrent voir honorée dans leur belle chapelle de la maison Saint-Jean. Et le pauvre aveugle, dans un élan pieux, fait des adieux touchants à cette bonne Mère, qui a été, pendant vingt-cinq ans, le rayon de sa pauvre mansarde ; il demande à l'assistance de dire ensemble trois *Ave* pour enrôler la sainte Vierge dans l'Œuvre et lui demander sa bénédiction pour tous et pour toutes. Puis il remet le cadre à la sœur en la suppliant de veiller à ce que cette image soit toujours la propriété de personnes qui soient dignes de la posséder. L'engagement est pris, et bien vite les actrices se mettent à l'œuvre, afin de remplacer l'émotion par une douce et bienfaisante gaieté.

Le saint et si populaire abbé Bolly adresse, pour finir, un petit mot aux chers invités du jour. Il leur fait comprendre, par l'exemple de la Chananéenne, la puissance de la prière confiante et, après avoir fait acclamer le Christ-Roi, on finit les cérémonies du jour par le cantique de la royauté : « Parle, commande, règne, nous sommes tous à toi. »

Espérons que Jésus nous tiendra en sa grâce, afin de pouvoir réaliser ce pieux souhait, et que nous nous retrouverons tous, au grand complet, à l'ambassade de la charité dans le palais du Roi des rois.

## HOLLANDE

---

### VENLO

LE SANATORIUM « MGR MUTSAERTS »  
*Lettre de M. HUBERT MEUFFELS, prêtre de la Mission*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Tilburg, 30 mai 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,  
*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Les cheminots catholiques de Hollande sont réunis dans une association de quatorze mille hommes, qui porte le nom de « Saint-Raphaël » et qui passe à juste titre pour l'association modèle de notre petit pays. Fatigués ou malades, ils n'avaient eu qu'à se louer des deux sanatoriums déjà existants de Nimègue et de Vorden, ouverts aux cheminots de toute confession religieuse; mais ils rêvaient de couronner leur puissante organisation par un établissement nettement catholique où, le cas échéant, eux, leurs femmes et leurs enfants pourraient trouver de bons soins aussi bien pour l'âme que pour le corps. A cet effet, ils se sont adressés aux Filles de la Charité, et celles-ci, avec l'autorisation de nos vénérés supérieurs et avec l'agrément de Mgr l'évêque de Ruremonde, ont accepté de prêter leur concours à une œuvre si conforme aux vues de saint Vincent.

Les fondateurs ont réuni eux-mêmes les fonds nécessaires, et les bâtiments se sont élevés à Venlo, dans le Limbourg du Nord, où la municipalité avait cédé un terrain de treize à quatorze hectares, agrandi encore, dans la suite, de sept à huit nouveaux hectares.

Le sanatorium catholique portera le nom du premier aumônier général de Saint-Raphaël, Mgr Mutsaerts, prêtre éminent, né à Tilburg et mort en 1926 à Bois-le-Duc. Un de ses frères, très riche, vient d'accepter le titre de protecteur de l'Œuvre et de s'en faire l'insigne bienfaiteur.

La bénédiction et l'ouverture solennelle seront faites, le 28 juillet prochain, par Mgr Schrynen, évêque de Ruremonde. Mais la présence de nos sœurs était désirée dès maintenant pour achever l'organisation intérieure de la maison et de ses œuvres. C'est pourquoi, le jeudi 15 mai, en compagnie de ma respectable sœur Wauters, Visitatrice, j'ai accompagné à Venlo les sept sœurs désignées pour la nouvelle fondation et dont sœur Wagenaar, économe de la petite province, sera la sœur servante. Sans tenir compte du désir que nous avons exprimé que tout se passât sans cérémonie, l'administration entière de Saint-Raphaël était à la gare pour nous souhaiter la bienvenue et nous faire franchir en auto les trois ou quatre kilomètres à parcourir. A l'arrivée eut lieu, dans une des grandes salles de l'établissement, une réception solennelle, où l'humilité des sœurs fut mise à une forte épreuve, et la double famille de saint Vincent comblée de louanges et de remerciements. Au nom de nos vénérés supérieurs et des sœurs, je remerciai, à mon tour, les administrateurs, leur donnant l'assurance qu'à Venlo, nos sœurs vivraient leur vie de partout, caractérisée par saint Vincent dans ce mot concis, mais expressif : « Peu parler, mais beaucoup faire. »

Après cette séance solennelle, toute la compagnie fut invitée à visiter la belle maison, si gaie, si bien aménagée, si pleine de lumière et de bon air. La chapelle se trouve au centre, orientant vers le bon



Dieu toute l'activité comme aussi toute la paix bien-faisante qui vont régner en ces lieux. Les chambres des malades sont propres et hygiéniques. Il y a de grandes salles spéciales pour les hommes et pour les femmes et un beau réfectoire, où les repas leur seront servis successivement et séparément. Pour les enfants, il y a, très bien organisé, un bâtiment à part, relié à la cuisine et aux bâtiments centraux par un large corridor souterrain. Les bâtiments sont entourés de la vaste propriété, où bois et bruyères laissent abondamment place pour des jardins et des parterres, qu'on est déjà en train de tracer.

Le Sanatorium occupe le sommet d'une chaîne de collines. Un beau panorama s'offre à nos regards. Vers le sud-ouest, nous voisinons avec Manrèse, grande maison de retraites collectives pour hommes, tenue par les Jésuites. A nos pieds, coule la Meuse, qui nous parle silencieusement de la Belgique et de la France, d'où viennent ses eaux. Nous dominons entièrement la ville de Venlo et toute la plaine du Limbourg du Nord, avec ses villages florissants. A l'œil nu, nous distinguons et comptons de vingt-cinq à trente clochers d'églises situées sur territoire hollandais ou allemand, car la frontière est assez proche. Mon cœur se sent particulièrement à l'aise de la proximité de notre maison de Pannigen, distante seulement de trois lieues. Je me rappelle avec amour tant de bons confrères que saint Vincent s'est choisis dans ces lieux et dont un certain nombre appartiennent déjà à la Mission du Ciel. Nous sont venus : de Venlo même, les deux MM. Theunissen, Arnold et Joseph, Scherjon et Kamerbeek; de Blerick, M. Hillen et Fr. Daniels; de Tegelen, MM. Franssen, Timmermans et Fr. Rievers; de Panningen, MM. Claessen, Heuvelmans et Guillaume Janssen; de Beesel, M. Smeets;

de Grubbenvorst, M. van Hegelsom et M. Stappers, le « saint » de l'Equateur et de la Colombie; de Lotum, Mgr Schraven; de Arcen, M. Allofs; de Broekhuizen, M. Wynhoven; de Oirlo, M. Op Hey; de Leunen, M. van Megen; de Maashees, Mgr Geurts et M. Stevens; de Vierlingsbeek, les deux MM. Zigenhorn, Clément et Théodore, et M. Chrétien Jansen avec ses deux frères, Guillaume et Pierre. Comme vous le voyez, Monsieur et Très Honoré Père, cette région où va rayonner la cornette de nos Sœurs a été un champ vraiment fécond, *ager fertilis*, en bons fils de saint Vincent; puisse-t-elle le devenir aussi pour ses filles!

Je m'attardais à ces doux souvenirs, pendant que ces messieurs ne pouvaient se lasser de contempler les beaux paysages. Quant à nos Sœurs, elles nous avaient déjà faussé compagnie. En continuant notre tour de propriété, nous les retrouvâmes dans une cour de service, déjà toutes occupées, Visitatrice et Supérieure en tête, à décharger un lourd camion qui amenait de Tilburg les choses les plus indispensables pour l'installation. « Peu dire et beaucoup faire », se répétaient avec un bon sourire mes compagnons.

Daignez bénir encore une fois, Monsieur et Très Honoré Père, cette fondation, la première de la jeune province. La prise de possession a eu lieu quelques jours seulement avant vos noces d'or sacerdotales, en plein mois de Marie et dans l'année du centenaire des Apparitions de l'Immaculée Mère à la vénérable Catherine Labouré, qui valurent à la double famille de saint Vincent et de la bienheureuse Louise de Marillac les bénédictions et les leçons de la Médaille miraculeuse. Puissent toutes ces coïncidences être des gages de protection du bon Dieu pour vos filles du Sanatorium de Venlo et pour ceux et celles qui vien-

dront demander à leur charitable dévouement la restauration des forces de leurs corps et de leurs âmes !

Votre très humble et très obéissant fils.

Hubert MEUFFELS

i. p. d. l. M.

---

## ITALIE

---

### CATANE

LA COMMUNION PASCALE DES BALAYEURS DE CATANE

*Lettre de Sœur CORRIERO, Fille de la Charité  
à Sœur CHAPLAIN, Visitatrice.*

Mai 1930.

La bonne réussite des retraites et des prédications aux différentes classes du peuple, — hommes, femmes et jeunes filles, — le souvenir du succès consolant obtenu, l'année dernière, par l'initiative de l'invitation aux pompiers et sergents de police pour le précepte pascal, ont excité notre désir de conduire au bon Dieu des âmes toujours plus nombreuses, et nous avons compté sur la collaboration de la très sainte Vierge.

Autorisées par les directeurs respectifs, nous sommes allées, dans les heures d'appel à la Direction des trams, et à la poste centrale aux heures de distribution, pour exhorter les ouvriers, les facteurs, les employés de tram à satisfaire à l'obligation du précepte pascal. Notre parole fraternelle a attiré ces braves gens, tous bons au fond, éloignés du bon Dieu uniquement parce que personne jamais ne leur en a parlé ; ce qui nous est prouvé par la docilité joyeuse

de leur retour vers lui, après vingt, trente, quarante ans d'abandon, et par les nombreuses premières communions d'adultes que nous avons obtenues. Combien y en a-t-il eu !

La soif des âmes de notre bon Jésus rend aussi nos cœurs tout altérés. Notre pensée se dirige vers les balayeurs publics, la classe la plus méprisée de la société. Ne sont-ils pas, ceux-là aussi, les enfants du bon Dieu ?

Désormais, les sœurs des pauvres de Catane sont devenues audacieuses et n'hésitent plus en montant les escaliers des bureaux publics. Les voilà à la Direction de la voirie. On va et vient plusieurs fois ; c'est que la démarche a vraiment quelque chose de nouveau et d'original et cause quelque stupeur ; mais enfin le consentement est donné, ou, mieux, enlevé.

Il fut donc réglé que, le vendredi 30 avril, les balayeurs laisseraient leur travail une heure plus tôt et, conduits par le chef d'équipe, se rendraient à la maison de Charité pour se confesser et, le lendemain matin, à cinq heures, y reviendraient pour faire la sainte communion. C'était bien facile à dire. Mais pour confesser trois cents balayeurs ? En attendant, en circulant pour la visite des pauvres, nous les recrutons peu à peu, en leur adressant des paroles telles que celles-ci : « Eh bien ! mon brave, mercredi prochain, vous viendrez chez nous pour vous confesser. Votre chef d'équipe a dû vous le dire, n'est-ce pas ? » Et, sur une réponse affirmative, l'entretien continue : « Vous viendrez, n'est-ce pas ? Nous vous ferons une belle fête d'âme. Qu'elle sera bonne, la paix que vous ferez avec le bon Dieu ! Dites-moi, bien vrai, depuis combien d'années ne vous êtes-vous pas confessé ? » Et alors, dans cette figure sale, des yeux brillants vous regardent avec quelque chose d'indefinissable ; c'est touchant :

« Madame la Sœur, il y a depuis que j'étais gosse. » La conversation se prolonge près des instruments de travail, pour préluder à la préparation éloignée de la prochaine confession. Quelquefois, un groupe se forme : trois ou quatre balayeurs entourent la Sœur ; les passants regardent, étonnés, et le bon Dieu aussi doit regarder et bénir.

Le mercredi, à l'heure convenue, notre jardin était comble de balayeurs. Vingt-deux prêtres et nous autres, Sœurs, étions là pour les recevoir. Quelle consolation ! M. le chanoine Aeillo, chapelain des Petites Sœurs des Pauvres, les invita, par quelques paroles ardentes et persuasives, à se confesser avec sincérité et contrition, afin de recevoir le divin pardon, les assurant des miséricordieuses prédilections de Dieu pour les pécheurs repentis. Il leur dit comment Jésus est mort sur une croix pour nous ouvrir le Ciel et il ajouta : « Savez-vous quel a été le premier à entrer après Jésus dans le Paradis ? La très sainte Vierge ? Peut-être saint Joseph ? Pas du tout ! C'est un voleur, qui, après tant de méfaits, s'était repenti et avait prié comme cela : « Seigneur, souvenez-vous de moi, pauvre pécheur ! » Ainsi le pieux chanoine excitait son auditoire à la confiance et à la contrition.

Nos baraques : chapelle, asile, salle des fêtes, accueillirent ainsi jusqu'à sept heures du soir les confesseurs et les pénitents. Quel spectacle ! Il fallait voir ces prêtres penchés avec une bonté paternelle sur ces pauvres gens, dont les physionomies s'illuminaient. Nous autres, Sœurs, étions là pour maintenir l'ordre et le recueillement, promptes aux appels des prêtres pour noter les adresses et les états civils, en vue de régulariser plus tard les unions illégitimes.

Le lendemain, dès trois heures du matin, nous fûmes réveillées par un mouvement inusité dans notre

rue Saint-Pierre. Ce sont nos balayeurs ! Les plus âgés ou les plus éloignés ont voulu prendre leurs avances et ce sont eux qui arrivent les premiers. A cinq heures, quand tous furent réunis et groupés, ils entrèrent dans la chapelle-baraque. A grand'peine, tous y trouvèrent place. Mais quel ordre et quel silence !

Les actes préparatoires commencèrent à haute voix ; ensuite notre dévoué chapelain fit une allocution touchante ; et puis, sans les faire sortir de leurs places, deux prêtres distribuèrent, banc par banc, la sainte communion. Ce fut ensuite l'action de grâces d'une forme toute nouvelle, spéciale, jaillissant du cœur qui éprouve le besoin de promettre, de bénir, pendant que des mouchoirs de toutes les couleurs essuyaient de bonnes larmes de repentir et de joie. Tout s'est terminé en invoquant la protection de la très sainte Vierge qui, du haut de son trône, semblait sourire de complaisance. On sortit au chant du cantique : « Nous voulons Dieu ! »

Sur le désir de notre chapelain, aussi ému et content que nous-mêmes, un photographe attendait dans le jardin. Le plus grand des balayeurs eut l'honneur de porter sur ses épaules la statue de la très sainte Vierge, autour de laquelle tous se groupèrent. Remis ensuite en défilé, ils ont tous reçu des souvenirs : la Médaille avec son feuillet explicatif, une grande image du Sacré-Cœur, un crucifix et... un gâteau.

Heureux et contents, ils sont retournés à leur travail, portant au cœur l'émotion de cette heure bénie et les bonnes résolutions prises en recevant Jésus. « Ah ! dit fièrement l'un d'eux, ah ! c'est maintenant, oui, que nous sommes chrétiens ! »

Quelle fête il y aura eu au paradis pour le retour au bercail de tant de brebis égarées !

*Lettre de Sœur CORRIERO, Fille de la Charité  
à Sœur CHAPLAIN, Visitatrice*

Mai 1930.

Un sentiment de profonde reconnaissance me presse de vous faire la relation des faveurs spéciales que nous avons reçues de la très sainte Vierge. En cette grande année 1930, elle se plaît à diriger avec plus d'abondance ses rayons, trésors de grâce et de miséricorde, sur la pauvre humanité souffrante.

Au commencement de février dernier, un digne curé vint nous prier de nous occuper de l'instruction religieuse d'une jeune femme protestante, qui désirait abjurer son erreur, et ensuite régulariser son union avec son mari. L'invitation fut acceptée avec enthousiasme, et sans retard nous nous rendîmes à l'adresse indiquée. Nous y fûmes aimablement reçues par le jeune ménage, dont les sympathies furent tout de suite conquises par notre intérêt et nos caresses au bébé, lequel, cela se comprend, n'était pas baptisé. L'accueil de la sœur de la jeune femme fut beaucoup moins gracieux et nous aurait peut-être découragées, si notre confiance en Marie Immaculée ne nous avait fortement soutenues.

Les leçons commencèrent, précédées et préparées par le don de la Médaille Miraculeuse à la jeune femme, toujours combattue, indécise, perplexe; elle l'accepta, promit de la baiser souvent, de la porter sur elle, mais en la dissimulant, pour ne pas l'exposer aux moqueries de sa sœur.

Nous comprîmes tout de suite que la jeune protestante était désireuse d'entrer dans l'Église chrétienne, non pas encore par la conviction des erreurs de sa religion, mais bien plutôt par une crainte de sa situa-

tion irrégulière; et parmi nos pauvres et nos enfants fut organisée une véritable croisade de prières, dont l'effet ne tarda pas à se faire sentir.

Cette pauvre âme, avide d'apprendre, s'épanouissait peu à peu à la lumière de la grâce, donnant des signes évidents de véritable conversion. Vint un jour où, ne contenant plus son heureuse émotion, elle se jeta dans nos bras et pleura longuement. La Vierge de la Médaille Miraculeuse avait triomphé.

Cependant, le jour de la grande cérémonie approchait. Dans la période de la préparation, nous eûmes l'occasion de faire connaissance avec les parents du jeune mari, venus dans la ville pour voir leur fils durant une brève maladie de celui-ci. De bonnes relations furent bien vite établies par le don de la Médaille Miraculeuse. Le père, un vieux général, eut, pour nous, des procédés très aimables; et la mère se montra enthousiaste pour la Médaille, dont elle avait lu l'origine et les privilèges sur la petite feuille que nous lui avions donnée.

« Ma Sœur, dit-elle, j'ai commencé une neuvaine à la vénérable sœur Catherine, afin que, par son entremise, j'obtienne de la très sainte Vierge un miracle, un grand miracle. Priez et faites beaucoup prier à cette intention. Si je suis exaucée, je vous le dirai. » Les prières furent tout de suite commencées et surtout par nos bébés de l'asile.

La belle cérémonie devait avoir lieu dans notre chapelle. La veille, dans l'après-midi, les deux époux, accompagnés par les parents du jeune mari, vinrent dans notre maison. Pendant qu'ils étaient à la chapelle, je conversais de choses indifférentes avec le général et sa femme; mais une pensée obsédante me hantait l'esprit. A la fin, n'y tenant plus, je m'enhardis : « Monsieur le général, dis-je, demain notre



chapelle sera un coin de paradis. Pour rendre la fête complète, ne serait-ce pas bien beau que vous aussi fassiez la sainte communion? Ainsi, toute la famille serait réunie à la table du bon Dieu. » Le général sourit : « Une autre fois, ma sœur, dit-il, d'un ton indifférent. Pour aujourd'hui, je ne me sens pas disposé. » Mais sa femme, qui subitement était devenue toute pâle, puis très rouge, insista : « Tu vois! dit-elle; je t'en avais tant prié! Voilà quarante-trois ans, depuis le jour de nos noces, que je t'en prie. Allons! profite de cette magnifique occasion! » A ce moment, elle fut appelée à la chapelle et je me trouvai seule avec le général. Je me trompe, nous n'étions pas seuls, la très sainte Vierge était avec nous; et ce fut elle certainement qui toucha jusqu'aux larmes ce brave soldat, lequel, un instant après, aidé par le prêtre, faisait une fervente confession. C'était là le miracle demandé par la bonne dame et obtenu par l'intercession de notre vénérable sœur Catherine.

La joie que nous avons goûtée, l'émotion heureuse de cette famille sont inexprimables.

Le lendemain, de la manière la plus simple et aussi la plus touchante, aux pieds de la très Sainte Vierge, dont l'image resplendissait de lumières et de symbolique candeur, la jeune protestante fut baptisée; puis le mariage fut célébré; et ensuite les jeunes époux et les parents assistèrent à la sainte messe et firent la sainte communion. Dans notre petit sanctuaire, il y eut, à cet instant, d'heureuses larmes, de celles qui manifestent plus de délices que n'en sauraient contenir toutes les joies de ce monde. Après la cérémonie, ces quatre physionomies portaient l'empreinte d'une félicité toute céleste; c'était une transformation!

Après un modeste déjeuner, on revint à la chapelle

pour le baptême du bébé. « Mais, en somme, s'exclama en souriant l'un des témoins du mariage, aujourd'hui, dans cette chapelle, on entre turc et on sort chrétien! — Mais, pourquoi pas? répondis-je en le reconduisant; et vous-même, pourquoi ne seriez-vous pas du nombre? — Moi, turc? fit-il sur un ton de protestation. — Eh! je pense, lui dis-je, que vous aussi, depuis bien des années, vous n'avez pas rempli le précepte pascal; et maintenant, ne voulez-vous pas promettre à la très sainte Vierge de faire votre devoir? — C'est vrai! Eh bien! je vous promets que je reviendrai pour me confesser et faire, moi aussi, la sainte communion! »

Nous sommes sûres qu'il tiendra sa promesse, parce qu'il porte sur lui la Médaille Miraculeuse.

# AFRIQUE

---

## ALGÉRIE

---

### TÉNÈS

#### BÉNÉDICTION D'UNE STATUE DE LA VIERGE IMMACULÉE

Dans une pieuse pensée de reconnaissance envers Marie Immaculée, qui, en 1830, a daigné manifester la Médaille miraculeuse, la digne sœur Dormoy, supérieure des Filles de la Charité à Ténès, avait conçu le dessein d'ériger une statue monumentale de la Vierge sur une colline dominant à la fois la mer, la ville de Ténès et le village indigène du Vieux-Ténès. Elle voulait ainsi célébrer le glorieux centenaire, glorifier la Vierge Immaculée et attirer ses maternelles bénédictions sur une terre encore presque entièrement soumise à l'Islam. Heureuse inspiration, car l'image de « Lalla Mariam », étendant ses mains pour répandre ses grâces, est un symbole qui ne peut que toucher les cœurs de ces masses musulmanes, qui font une large place dans leur piété à celle que le Coran appelle la « Mère Vierge » de Sidna Aïssa (Jésus).

Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, daigna bénir et encourager ce projet, qui s'alliait si bien avec sa tendre et filiale piété envers la sainte Vierge. Il y voyait aussi une délicate attention de la Providence, qui lui permettait de donner encore plus d'éclat aux fêtes religieuses d'un autre centenaire, celui de la

conquête de l'Algérie, que l'on célébrait en même temps.

On sait que les fêtes civiles de ce centenaire ont obtenu un succès qui ne pouvait être dépassé, grâce à la présence du chef de l'Etat, M. Doumergue, et à la parfaite organisation qui les a caractérisées. Mais il est juste d'ajouter que les fêtes religieuses qui les ont accompagnées n'ont pas eu un moindre éclat. Les Algérois n'oublieront jamais l'imposante revue navale du samedi 10 mai 1930 ; mais ils n'oublieront pas non plus l'accueil triomphal qui fut fait, le jeudi 15 et les jours suivants, aux cardinaux Verdier, archevêque de Paris, et Hlond, archevêque de Poznan et primat de Pologne, ainsi qu'aux quinze évêques français venus du Congrès Eucharistique international de Carthage pour rehausser de leur présence les manifestations religieuses du centenaire.

La bénédiction de la statue de la sainte Vierge sur la montagne de Ténès s'encadrait dans la série de ces manifestations grandioses et faisait suite aux fêtes de Bône, célébrant le quinzième centenaire de saint Augustin, à la consécration des églises de Cherchell et d'Orléansville et surtout aux incomparables cérémonies du dimanche 18 mai à la cathédrale d'Alger, où une foule innombrable a frénétiquement acclamé les cardinaux, les évêques et le gouverneur général. Magnifique spectacle d'union sacrée, qu'on n'avait jamais vu à ce degré en Algérie !

La cérémonie eut lieu le jeudi 22 mai, par une radieuse journée, où un soleil resplendissant, versant la joie et la lumière, rendait encore plus beau le cadre majestueux de la mer et des montagnes environnantes.

S. Gr. Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, présidait, ayant à ses côtés Mgr Thiénard, évêque de

Constantine et d'Hippone. Dans la nombreuse couronne de prêtres qui entouraient les deux prélats, il faut signaler : M. Teuillères, vicaire général, ancien curé de Ténès ; les RR. PP. Marchal et Constantin, représentant le P. Voillard, supérieur général des Pères Blancs ; M. Vergès, visiteur de la province d'Algérie ; M. le chanoine Castéra, vicaire forain et curé d'Orléansville ; M. Mazars, curé de Ténès ; M. Bado, curé de Saint-Eugène d'Alger ; M. Bousquet, curé de Novi ; M. Brengues, curé de Gouraya, etc., etc.

Les Filles de la Charité, réunies auprès de la sœur Nettancourt, assistante de la province d'Alger, formaient un groupe important, car plusieurs étaient venues de diverses maisons voisines. Leur cornette blanche, si populaire à Ténès depuis quatre-vingts ans, attirait les regards sympathiques de la foule et l'on entendit plusieurs fois des réflexions comme celle-ci : « C'est aujourd'hui un jour glorieux pour la sainte Vierge, mais c'est aussi un jour glorieux pour les sœurs et en particulier pour la sœur Dormoy. Elle s'est donné tant de peine pour ériger ce monument ! Elle aime tant les indigènes, elle se dévoue depuis si longtemps aux œuvres paroissiales de Ténès ! »

Le programme de la fête comportait une visite au village indigène du Vieux-Ténès, où fonctionnent, sous la conduite des Filles de la Charité, un dispensaire et un atelier de tissage exclusivement réservés aux musulmans. Cette visite se fit à neuf heures et demie et revêtit un caractère de solennité extraordinaire.

A l'entrée du village, une grande foule était massée, offrant le plus curieux spectacle avec ses costumes bariolés, où les gandouras blanches contras-

taient avec les chéchias rouges, les haïks et les culottes bouffantes multicolores. Quand les évêques et leur suite descendirent de voiture, ce fut une immense acclamation, les applaudissements éclatèrent et la « nouba » locale se fit entendre un grand moment.

Après que le silence fut enfin rétabli, le caïd de l'endroit, jeune homme aux traits fins et à la figure intelligente, lut à Mgr l'archevêque une adresse en français, parfaitement pensée et écrite : « C'est une joie et un honneur pour les habitants du Vieux-Ténès, dit-il, de recevoir parmi eux le grand marabout des chrétiens. Votre présence, Monseigneur, nous rappelle le souvenir du grand cardinal Lavigerie, qui aimait tant les musulmans. Vous nous aimez comme lui, et plusieurs fois, en des circonstances difficiles, vous nous en avez donné des témoignages sensibles, dont nous vous exprimons toute notre reconnaissance.

« Je dois dire aussi le merci de la population indigène du Vieux-Ténès à l'égard de sœur Dormoy et des Filles de la Charité, qui se dévouent avec tant d'abnégation pour soigner nos malades. Tous ces bienfaits, nous les devons à la France ; c'est pourquoi, musulmans aussi bien que chrétiens, nous l'aimons tous d'un même cœur et nous crions : Vive la France ! »

Ces paroles furent saluées par d'unanimes applaudissements.

« Je vous remercie de l'accueil chaleureux que vous me faites, répondit Mgr Leynaud en quelques mots vibrants ; je vous regarde, moi aussi, comme des enfants très chers, à l'exemple du cardinal Lavigerie, qui disait : « Je demande le privilège de vous aimer « comme mes fils, alors même que vous ne me considé-  
« reriez pas comme votre père. » Si quelque besoin se

fait sentir parmi vous, si vous souffrez de quelque disette ou de quelque épidémie, ne craignez pas de recourir à moi. L'archevêque d'Alger sera toujours prêt à vous venir en aide. Avant de partir, je vous laisserai tout à l'heure une offrande, que vous partagerez entre tous vos pauvres. »

Le P. Marchal traduisit en arabe et répéta à la foule les paroles du vénéré prélat. Ce furent alors de nouvelles acclamations et de nouveaux applaudissements.

Tout cela avait eu lieu en plein air, dans une rue étroite, sous l'ardent soleil d'Afrique, ce qui ajoutait au pittoresque de la scène. On se mit alors en route, au son des tambours et des fifres, pour se rendre à l'ouvroir indigène. La foule suivait, compacte ; les enfants couraient à droite et à gauche pour voir de plus près les grands marabouts chrétiens à la robe violette.

L'ouvroir indigène, œuvre de prédilection de la sœur Dormoy, renferme plusieurs pièces, où les jeunes musulmanes sont formées, selon leur âge, à divers travaux d'aiguille et de dentelle et surtout au tissage des tapis, spécialité propre aux peuples orientaux. Il y a une bonne centaine d'élèves à l'ouvroir indigène du Vieux-Ténès, s'échelonnant de huit à vingt ans. Groupées dans l'atelier de tissage, vêtues d'étoffes aux couleurs voyantes, parées de colliers de perles et de longs et larges pendants d'oreilles, portant aux bras et aux pieds des bracelets d'argent, toutes ces jeunes filles attendaient les évêques avec une fébrile impatience.

Quand ceux-ci eurent pris place sur l'estrade qui leur avait été préparée, elles les saluèrent de leurs plus beaux chants en langue française. De mignonnes fillettes leur offrirent des gerbes de fleurs ; et les aînées, de superbes tapis, fruit de leur travail.

Mais l'émotion des assistants européens fut à son comble quand ils entendirent ces jeunes musulmanes réciter le « Notre Père » et chanter sur l'air de l'*Ave Maria* de Lourdes :

Chanté par l'Afrique	Sous tes doux auspices,
Qui sort du tombeau,	Près de ton autel.
Que l'hymne angélique	Tu vois les prémices
Te semble plus beau !	Des fils d'Ismaël.

Que le fier nomade  
Toujours indompté,  
Cède à la croisade  
De la charité !

Mgr l'archevêque prit alors la parole : « C'est une grande consolation pour moi, leur dit-il, de me trouver au milieu de vous, d'admirer votre grand nombre et les travaux que vous exécutez sous la direction des sœurs. Aimez toujours les bonnes sœurs, aimez vos chers parents, le bon Dieu, Père de tous les hommes, et aussi *Lalla Mariam*, la Mère Vierge de Sidna-Aïssa. »

Une ample distribution de bonbons, bien accueillie des grandes aussi bien que des petites, porta à son comble la joie de ces âmes naïves, sevrées d'affection et peu habituées, dans leurs familles, à ces témoignages de bonté.

Un prêtre, témoin de cette scène, ne pouvait contenir son admiration : « Jamais, disait-il, je n'avais vu de si près l'âme indigène, jamais je ne l'avais trouvée si près de la nôtre. » Et le P. Maréchal, un vétéran des missions africaines des Pères Blancs, expliquait : « Voilà la vraie méthode d'évangélisation auprès des musulmans. Il faut les gagner par l'exemple de nos vertus et par le rayonnement de nos œuvres charitables. Pour le moment, l'apostolat direct ne fait que les heurter sans les convaincre et encore moins les convertir. Les ouvriers des Filles de la Charité et des



Sœurs Blanches préparent leur conversion plus sûrement que les plus savantes controverses ! »

La cérémonie religieuse proprement dite eut lieu à quinze heures. Elle débuta par une magnifique procession, où une foule évaluée à deux mille personnes parcourut la rue principale de la ville, au chant des cantiques, pour se rendre au monument de la Vierge.

Une vingtaine de fillettes, costumées en anges, avec des ailes blanches et des couronnes d'or, un lis à la main, ouvraient la marche à la suite des enfants de chœur, portant la croix et les flambeaux. Venait ensuite un groupe de deux cents enfants, fillettes et garçons, dont chacun faisait flotter au vent une bannière bleue ou blanche. Puis c'étaient les jeunes filles, les femmes, les hommes, le clergé, les évêques, marchant dans un ordre parfait et chantant avec enthousiasme les cantiques populaires : l'*Ave Maria* de Lourdes, « Nous voulons Dieu », « Astre béni du marin », etc.

Les indigènes musulmans, formant la haie sur le bord de la route, regardaient ce spectacle avec une curiosité sympathique. Beaucoup parmi eux, et sans doute la totalité de leurs enfants, se joignirent au cortège, qui grossissait toujours à mesure que l'on avançait vers la montagne. Ils ne pouvaient vraiment plus dire avec vérité : « Les chrétiens sont des chiens qui ne prient pas ! »

Après une petite demi-heure, on arriva enfin au lieu où s'élève le monument. C'est un mamelon gracieusement mis à la disposition de la sœur Dormoy par M. Santenac. Il est situé au flanc d'une montagne, d'où la vue s'étend au loin sur le plus magnifique paysage. Devant nous, vers le nord, les flots bleus de la Méditerranée miroitent au soleil. A nos pieds, la ville européenne de Ténès étage ses toits rouges, parmi lesquels l'église dresse sa gracieuse flèche. Un

peu plus loin, au sud-est, la ville indigène du Vieux-Ténès apparaît comme un large ruban blanc, caché dans la verdure. Derrière nous, barrant l'horizon à gauche et à droite, de hautes montagnes aux pentes cultivées ou boisées forment un cadre grandiose à ce tableau d'une impressionnante beauté.

La statue représente la Vierge de la Médaille Miraculeuse, avec les mains étendues qui versent à profusion les trésors de ses grâces. Elle est en fonte bronzée et mesure 2 m. 50 de hauteur. Une artistique couronne de fleurs de lis dorées entoure sa tête, doucement penchée dans l'attitude d'une mère qui sourit. Elle repose sur un socle de pierre blanche de 3 m. 50 de haut, portant, sur l'une de ses faces, une plaque de marbre avec l'inscription suivante : « A la Vierge Miraculeuse, Marie Immaculée, amour et reconnaissance. Ténès, 1930. »

Quand la foule se fut massée autour du monument, les évêques et le clergé gravirent les degrés et Mgr Leynaud prit la parole :

« Ce m'est une joie immense, dit-il, d'assister à cette fête incomparable. C'est la fête de la fraternité humaine, puisque je vois, groupés autour de cette statue de Marie Immaculée, les représentants de diverses races et de diverses religions. C'est la fête de la France et de l'Algérie, puisque nous célébrons l'anniversaire du jour où la mère patrie est venue apporter à ce pays la sécurité, le bien-être, l'ordre et la paix. C'est la fête de Ténès, puisque tous les enfants de la cité, les indigènes aussi bien que les Européens, se réjouissent ensemble et communient aux mêmes sentiments d'allégresse. C'est surtout la fête de la Vierge Marie, que nous glorifions en ce jour et que nous mettons à une place d'honneur, pour qu'elle soit la Reine de tout le pays et qu'elle veille sur tous ses habitants.

« Et pourquoi ne le dirai-je pas ? C'est aussi la fête de cette vaillante religieuse dont la ténacité inlassable a mené à bonne fin l'érection de ce monument. Je la salue et je la remercie, ainsi que ses compagnes. »

Après ces paroles, prononcées avec enthousiasme et une prenante émotion, le mufti, ou chef religieux du Vieux-Ténès, vint dire à son tour la part que ses coreligionnaires et lui prenaient à cette grandiose manifestation. Il remercia les évêques de l'honneur qu'ils leur faisaient en venant visiter leur pays. Il exalta la France pour tous les bienfaits qu'elle leur avait apportés et promit de collaborer avec tous ses frères à sa grandeur et à sa prospérité.

Ce geste du mufti, venant en quelque sorte ajouter sa consécration à celle des prélats, aura un grand retentissement dans l'esprit des indigènes. Le monument de la Vierge, déjà sacré à leurs yeux, le sera désormais plus encore, et les musulmans le vénéreront à l'égal des fidèles chrétiens.

Mgr Leynaud procéda alors au rite liturgique de la bénédiction de la statue et fit réciter à la foule quelques prières, suivies d'ardentes acclamations à la France, au Souverain Pontife, à la Vierge Marie, au Christ Rédempteur, Roi éternel des siècles.

Après cette émouvante cérémonie, le cortège se remit en marche vers l'église pour la bénédiction du saint Sacrement. L'enthousiasme était tel qu'on ne pouvait arrêter les chanteurs, dont les voix infatigables ne cessaient de redire les louanges de *Lalla Mariam*.

Quand la nuit fut tombée et que les astres parurent au firmament, on vit sur la montagne briller une étoile de plus. Une couronne lumineuse nimbait le front de la Vierge, grâce au courant électrique amené jusqu'à la statue. Et la foule, émue, disait en admirant ce spectacle : « Marie Immaculée est désor-

mais la Reine de Ténès; elle sera notre palladium. Elle protégera les pauvres marins et les sauvera du naufrage; elle bénira nos moissons et veillera sur nos foyers. Et nous, comme ses enfants privilégiés, nous l'aimerons de tout notre cœur sur la terre et au ciel.» O Marie, conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous !

---

## CONGO BELGE

---

*Lettre de Sœur LORIO, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Bikoro, le 25 avril 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je suis heureuse de m'unir à la double famille de saint Vincent pour vous offrir les meilleurs vœux de bonne fête de vos trois filles de Bikoro. Elles demandent au bon Dieu, par l'intercession de votre saint patron, toutes les grâces dont vous avez besoin, mon Très Honoré Père, pour remplir une si lourde charge. En cette année jubilaire, elles prieront tout particulièrement la Vierge de notre chapelle de la Maison-Mère à toutes vos intentions.

Dans quelques jours, nous fêterons le premier anniversaire de notre arrivée à Bikoro. Notre bonheur d'avoir été choisies pour travailler à cette belle mission augmente avec les jours et les mois. Depuis le 28 décembre, nous sommes installées dans notre grande et belle maison. Oui, mon Très Honoré Père, je dis belle, car, pour une maison faite en matériaux indi-

gènes, elle est réellement bien, et cela grâce à nos dévoués missionnaires. Pour eux, la vie en mission est réellement pénible. Nous avons beaucoup regretté l'absence de M. le Supérieur, rentré en Belgique pour les besoins de la Mission.

Nous continuons les œuvres commencées en juin, mais dans des conditions meilleures. Depuis Pâques, nous avons le bonheur d'avoir une trentaine de catéchumènes. Plusieurs mamans se préparent au baptême pour la fête de l'Assomption. Nous sommes surtout heureuses d'avoir reçu des petites et grandes filles, qui, nous l'espérons, resteront davantage chez nous. Elles pourront suivre les classes tous les jours, de deux à cinq heures, en attendant que nous puissions la faire le matin, quand nous aurons du renfort et que le bâtiment sera complètement terminé. Nous aurons quatre belles classes, bien éclairées, bien aérées et où nous espérons surtout faire connaître davantage le bon Dieu et notre Immaculée Mère. Notre dispensaire a pu recevoir ses nombreux clients depuis plusieurs semaines. Ce bâtiment comprend une véranda, où nous soignons les malades en plein air. A côté, se trouve une salle pour les soins spéciaux à donner aux femmes malades ; au centre, la pharmacie ; de l'autre côté, faisant suite à la pharmacie, salle et véranda pour les hommes. Tous ces braves gens ont grande confiance dans les remèdes des sœurs.

Mon Très Honoré Père, tous les deux mois, les gens de l'intérieur viennent à Bikoro apporter pour l'État le riz, le manioc, l'huile de palme. Pendant une quinzaine de jours, le dispensaire est assiégé par tous ces noirs qui veulent, à tout prix, qu'on leur donne un mono (médicament), même ceux dont la santé est florissante. Beaucoup sont atteints de pian. Nous avons soigné plusieurs lépreux, inutilement pour beaucoup,

car ces pauvres gens étaient trop atteints par la maladie qui les minait. Nous voudrions pouvoir soulager toutes les misères, mais la chose est impossible.

Le bâtiment pour catéchumènes est aussi achevé et bientôt sera trop petit, ce qui nous comble de joie. Les missionnaires disent qu'il manque beaucoup de femmes chrétiennes, et cela parce qu'on ne peut s'occuper d'elles. Ils sont même très pessimistes sur le recrutement des filles, étant donné que celles-ci sont vendues à des polygames dès le plus jeune âge. Je remercie le bon Dieu de ce que nous avons reçu une vingtaine d'enfants. Ce bon petit noyau nous donne de l'espoir pour l'avenir. Ce qui est consolant, c'est que ces jeunes filles ou enfants viennent de leur plein gré, avec le désir de se faire chrétiennes.

Grâce à Dieu, nos santés se maintiennent sous le soleil africain et nous lui demandons la grâce de travailler de longues années encore au salut de ces pauvres noirs.

En réitérant nos meilleurs vœux de bonne fête, nous comptons sur votre paternelle bénédiction, que nous vous demandons très humblement.

J'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur LORIO

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

## ABYSSINIE

---

### UN VOYAGE EN ABYSSINIE

La mission d'Abyssinie réclamait depuis longtemps une visite régulière. La dernière remontait à 1909 et avait été faite par le regretté M. Romon. Il était juste qu'on acquiesçât à un désir si légitime. C'est pourquoi, sur l'invitation formelle de N. T. H. P. M. Verdier, Supérieur général, j'ai entrepris ce lointain voyage, dont je vais donner ici, sous forme de journal, les faits les plus saillants.

29 *Novembre* 1929. — A 17 heures, le *Sphinx*, grand paquebot des Messageries Maritimes, lève l'ancre pour se rendre de Marseille en Extrême-Orient. Malgré la nuit et la bise froide qui souffle, les passagers sont sur le pont, agitant leurs mouchoirs, saluant de la main, disant un dernier au revoir à ceux qui restent.

Je me joins à un groupe de six Pères franciscains que j'avais rencontrés, quelques instants auparavant, dans le brouhaha de l'installation. Deux d'entre eux sont des vétérans des missions de Chine, les quatre autres sont de tout jeunes prêtres, qui partent, l'âme joyeuse, offrir à Dieu les prémices de leur sacerdoce. Ils vont renforcer leurs confrères du vicariat apostolique d'Ichang (Hou-pé, Sud-Ouest), où l'évêque, Mgr Trudo Jans, et deux de ses prêtres ont été cruellement massacrés en septembre dernier par les révolutionnaires communistes.

Des yeux nous cherchons Notre-Dame de la Garde. Malheureusement, l'obscurité est complète, et la douce image de Marie, étoile de la mer, demeure invisible.

Mais les yeux de l'âme percent les ténèbres, et la prière de nos cœurs s'élance, ardente, vers la Vierge Immaculée, pour lui recommander notre voyage et les personnes chères que nous laissons derrière nous. Les jeunes Pères, d'une voix forte, entonnent l'*Ave Maris Stella*, que nous chantons ensemble jusqu'à la dernière strophe.

Après le salut à la Vierge et à la patrie du ciel, c'est le salut à la patrie terrestre. Les jeunes Pères franciscains, tous de la Belgique flamingante, chantent des cantiques de leur pays et de leur langue. C'était sans doute l'adieu à la terre natale avec la protestation d'amour que le fils fait à sa mère au moment de la quitter pour une longue absence.

Il y avait dans ces chants, exécutés avec une mâle énergie et une rare perfection, une impression prenante de force et de grandeur. Tout naturellement, l'âme s'élevait aux hautes pensées. Pour ma part, je songeais aux Apôtres de tous les siècles et de tous les pays qui étaient partis ainsi à la conquête des âmes, avec, pour armes, la croix de Jésus; je songeais en particulier au B. Clet, au B. Perboyre, aux martyrs de Tien-Tsin, aux martyrs des Boxeurs, à tant d'autres... Et la parole de la sainte liturgie que je venais de lire à l'office de saint André me revenait en mémoire : *Salve Crux pretiosa... Per te me recipiat qui per te me redemit.*

Les mille feux de Marseille, scintillant dans la nuit, disparurent peu à peu et l'on n'entendit bientôt plus que le halètement puissant des machines du *Sphinx*, nous entraînant parmi les flots.

30 Novembre. — Au jour naissant, nous nous retrouvons, les Pères franciscains et moi, au salon de musique des premières classes, gracieusement mis à notre disposition par le commandant pour y célébrer la sainte messe. Trois autels sont aussitôt dressés. Mes amis



belges, gens pratiques et débrouillards, n'ont rien oublié et leurs chapelles portatives sont largement pourvues du linge et des objets nécessaires. Je profite de leur charité et de leur surabondance. Daigne saint André, dont nous disons la messe, rendre à ces dignes fils de saint François d'Assise, en grâces et en bénédictions, tout ce qu'ils ont fait pour moi pendant le voyage ! Nous avons vraiment vécu comme des frères et j'ai constaté avec plaisir l'estime que nos anciens faisaient de nos confrères de Chine, dont ils connaissent personnellement un bon nombre. On voit que les missionnaires, à quelque ordre ou congrégation qu'ils appartiennent, vivent là-bas en parfaite intelligence.

La mer est belle, le *Sphinx* glisse silencieusement, sans roulis ni tangage ; on se croirait sur la terre ferme. Mes jeunes compagnons de voyage, dont plusieurs voyaient la mer pour la première fois, sont pleins d'enthousiasme et déclarent que le mal de mer est une invention imaginaire.

Nous longeons, pendant de longues heures, les côtes tourmentées et rocheuses de la Corse. A voir cette nature sauvage, toute faite de contrastes violents, où s'entremêlent pics dénudés et coteaux verdoyants, on comprend un peu la « vendetta » et le « maquis », et l'on pense à celui qui a le mieux incarné en sa personne les qualités et les défauts de cette forte race de montagnards. L'ombre de Napoléon semble planer encore sur son île pour l'agrandir, comme ces images qui, dans le rêve, prennent des proportions gigantesques.

A 15 heures, nous traversons le détroit de Bonifacio et nous saluons au passage de grands paquebots comme le nôtre, qui font route vers Marseille.

1<sup>er</sup> Décembre. — C'est le premier dimanche de l'Avent. La direction du bord a fait afficher que la

messe sera célébrée à huit heures pour les passagers du culte catholique. Une quarantaine de personnes y assistent, trois communient; c'est le petit nombre.

Il faut dire que beaucoup de voyageurs sont Chinois, Indo-Chinois, etc.; queques-uns sont de religion protestante. Parmi les passagers catholiques, plusieurs se sont plaints de n'avoir pas été avertis et ont exprimé le désir qu'une seconde messe soit célébrée dimanche prochain, puisque nous sommes sept prêtres.

Vers 14 heures, nous apercevons au loin un cône élevé qui émerge au-dessus des flots. C'est le Stromboli, qui est, avec le Vésuve et l'Etna, l'un des volcans de l'Europe méridionale, toujours en activité. Nous voyons distinctement de grands nuages noirs qui sortent, par intermittences, de son cratère, et qui lui forment à la longue comme un immense capuchon. La montagne paraît escarpée et aride. Pourtant, il y a, sur le flanc sud-ouest, opposé au cratère, un village dont les maisons blanches et dispersées mettent une note gaie sur ce fond sauvage et triste.

A 6 heures et demie, le *Sphinx* s'engage dans le détroit de Messine, l'un des sites du monde les plus chantés par les littérateurs et les poètes. Le spectacle est vraiment splendide; le paquebot glisse majestueusement entre deux rives, dont les bords rapprochés laissent voir une végétation luxuriante et toute une série de villages qui se suivent comme les grains d'un chapelet. Le soleil couchant jette en ce moment sur la mer des teintes chaudes, mauves, pourpres, violettes. On dirait que nous voguons dans un océan de rêve ou de légende. C'est pourtant la réalité; pour nous le rappeler, les lumières s'allument peu à peu et par milliers sur chaque bord, nous disant que la vie palpite là, fiévreuse et intense. C'est une illumination grandiose, à perte de vue et qui se fait toute seule, plus belle mille fois que

celles que l'on prépare à grands frais à l'occasion des fêtes publiques.

Tout le monde est sur le pont dans le ravissement et l'admiration. On parle presque à voix basse, comme dans une église, on éprouve une sorte d'émotion religieuse.

Un officier du bord nous explique : « Cette pointe qui s'avance à notre gauche, c'est le fameux rocher de Scylla, effroi des navigateurs anciens; un peu plus loin, c'est celui de Charybde. Un courant violent qui se fait toujours sentir en cet endroit jetait facilement les fragiles embarcations d'autrefois contre l'un ou l'autre. On n'échappait à un danger que pour tomber dans un plus grand, ce qui a donné naissance au proverbe : tomber de Charybde en Scylla.

« Cette ville que vous voyez là-bas, à l'est, sur la côte italienne, c'est Reggio de Calabre. En face, cette autre, qui s'étale en longueur sur la côte de Sicile, c'est Messine. Messine, la grande cité qui fut engloutie en quelques minutes, en 1908, par un effroyable tremblement de terre, et que les hommes, tenaces ou insoucians, ont rebâtie à la même place. »

Pendant que l'officier donnait complaisamment ces explications, une foule de souvenirs affluaient à ma mémoire. Je pensais que ce détroit avait été la route par où avait passé la civilisation pour arriver de l'Orient à l'Occident. Les Phocéens qui ont fondé Marseille, avaient sans doute passé par là, puis Enée et Didon, et surtout saint Pierre et saint Paul, saint Irénée de Lyon, saint Denis de Paris. C'était le chemin que la foi de Jésus avait suivi aux premiers siècles du christianisme pour s'établir à Rome. C'est celui qu'elle suit encore aujourd'hui pour aller de Rome jusqu'aux extrémités de l'Orient. O sagesse et profondeur des jugements de Dieu ! *O altitudo sapientiæ et scientiæ Dei!*

2 *Décembre.* — On sent manifestement que nous approchons du sud. Le ciel est pur et devient d'un bleu plus profond; la température s'élève, les dames mettent leurs toilettes plus claires et... plus décolletées. On se croirait à Alger au mois de mai.

A seize heures et demie, nous avons l'exercice du sauvetage en cas de naufrage. Au signal du klakson, tous les passagers revêtent une ceinture de liège, qu'ils trouvent au-dessus de leur couchette. Nous avons ordre de nous rendre sans hâte sur le pont qui nous est assigné, en face du canot dont chacun a le numéro dans sa cabine.

Le coup d'œil ne manque pas de pittoresque. Quelques enfants pleurent de frayeur; d'autres, insoucians, jouent avec les boules de liège dont on les a sanglées à la manière de scouts partant en campagne. Une grosse dame ne parvient pas à assujettir sa ceinture, son mari lui vient en aide. Quand c'est fini, elle est comme une tour massive qui excite l'hilarité générale. Elle-même a l'esprit de rire de bon cœur. Par contre, de jeunes dames sont visiblement humiliées d'avoir à endosser ce corset peu élégant; quelques-unes s'y refusent, comptant qu'on fera pour elles une exception.

Mais les officiers font l'inspection et le commandant est inexorable; tout le monde doit être dans la tenue réglementaire. On fait alors l'appel nominal et on donne les derniers avis. En cas d'abandon du navire, on s'équiperait comme on vient de le faire; les enfants et les femmes seront embarqués les premiers dans les canots, puis les hommes. La répétition est terminée. Dieu veuille que nous n'ayons pas besoin de nous en servir!

3 *Décembre.* — En nous éveillant à l'aube, nous apercevons, au nord-est, l'île de Crète, appelée aujourd'hui Candie; nous la côtoyons pendant plusieurs heures. Le

souvenir de saint Paul et de Tite, son disciple, nous revient à l'esprit : eux aussi ont navigué dans ces parages.

Nous célébrons pieusement la messe de saint François Xavier, modèle et patron des missionnaires. Nous lui demandons de nous donner son zèle apostolique, et aussi un peu de ses succès dans la conquête des âmes.

La mer continue d'être exceptionnellement belle.

4 *Décembre*. — Comme pour faire mentir ma réflexion d'hier soir, voici que, ce matin, le vent souffle avec violence, les vagues s'enflent et moutonnent. Mais la masse énorme du *Sphinx* en est à peine ébranlée : pareil à son homonyme du désert, il demeure à peu près stable et continue sa marche majestueuse.

Un des jeunes Pères belges ayant passé sa tête à travers un hublot pour mieux jouir du spectacle, reçoit un violent paquet de mer qui le soufflette et l'inonde. Mais il prend son mal en patience. « Maintenant, dit-il en riant, je pourrai dire par expérience que l'eau de mer est salée. »

Le mauvais temps augmente et retarde notre arrivée à Port-Saïd, où nous abordons enfin à seize heures et demie, au lieu de quatorze, heure prévue.

C'est notre première escale depuis Marseille. Nous admirons, en entrant au port, une belle statue en bronze de Ferdinand de Lesseps, le grand Français dont le génie a conçu l'idée du canal de Suez et dont la tenace volonté l'a réalisée, malgré de multiples difficultés. Il a creusé le désert sur une longueur de 161 kilomètres, reliant ainsi la Méditerranée à la mer Rouge. De Lesseps est représenté debout sur une stèle ; son visage est tourné vers les navires qui viennent d'Europe et sa main étendue leur montre le chemin à suivre pour franchir le canal et arriver à la mer Rouge.

Port-Saïd m'a fait l'impression d'une ville cosmopo-

lie, où l'on entend toutes les langues, où l'on voit toutes les races et tous les costumes. Beaucoup de maisons attirent les regards par des balcons et des vérandas de bois. L'on m'a assuré qu'elles ont été bâties avec le matériel rapporté de Madagascar après l'expédition française de 1895.

Pendant que les passagers se dispersent en ville, je me mets en quête de l'hôpital municipal, tenu par les Filles de la Charité. J'avais, pour elles, diverses commissions et je tenais à les saluer.

Elles m'accueillent avec l'aimable cordialité qui les distingue et me donnent, pour quelques heures, une généreuse hospitalité. Elles soignent les malades dans leur grand hôpital, mais une de leurs œuvres de charité les plus méritoires, c'est encore de recevoir ainsi au passage les missionnaires et les sœurs qui vont au loin ou qui en viennent. Cela fait tant de bien de se retrouver en famille après de longues journées passées en mer!

A vingt et une heures, tous les passagers rejoignent le *Sphinx* pour le départ, fixé à vingt et une heures et demie. La colonie des Pères belges s'est accrue d'une unité, qui nous attendait à Port-Saïd et qui venait de Jérusalem. C'est, lui aussi, un jeune prêtre de trois ans d'ordination. Heureuse mission d'I-chang, qui reçoit ainsi de tels renforts!

Nous sommes huit prêtres à bord et, chose plutôt rare, pas une religieuse.

Avant de nous coucher, nous jetons un coup d'œil sur l'entrée du canal de Suez. Chaque rive est éclairée de lumières électriques, qui, de loin, semblent une ligne de feu. L'ensemble rappelle, en moins beau, le détroit de Messine.

5 Décembre. — Après nos messes et un rapide déjeuner, nous sommes sur le pont. La fraîcheur matinale est

délicieuse dans ce ciel bleu, mais c'est surtout le paysage qui nous attire avec les souvenirs qu'il évoque. Ne sommes-nous pas, en effet, en Egypte, sur cette terre dont la civilisation disparue a été l'une des plus anciennes du monde? L'Egypte, terre des Pharaons, de Moïse et des Hébreux! L'Egypte, terre du Nil mystérieux, du Sphinx et des Pyramides! Nous voguons en ce moment sur une sorte de grand lac, au milieu duquel on distingue la ligne du canal, tracée, de distance en distance, par des pylônes et des bouées fixes. Les initiés, qui ont déjà fait le voyage, nous expliquent que, pendant la nuit, nous avons déjà navigué dans le canal proprement dit, encaissé entre les sables, et que sous peu, nous y entrerons de nouveau.

— C'est dommage, ajoutent-ils, que vous n'ayez pas pu voir, à cause de la nuit, la gracieuse station d'El-Kantara, qui est la tête de ligne du chemin de fer qui va à Jérusalem. C'est par là, dit-on, qu'a passé la Sainte Famille, lors de la fuite en Egypte, car c'était et c'est encore la route des caravanes venant de Palestine.

Ismailia, autre port sur le canal, revendique aussi l'honneur du passage de la Sainte Famille, et l'on m'a montré, à mon voyage de retour, le chemin que suivent, de temps immémorial, les caravanes qui descendent du nord-est.

Ismailia est une oasis merveilleuse, située en plein désert, et la Compagnie du Canal l'embellit chaque jour par des plantations et des constructions du meilleur goût. A l'entrée de la ville, une statue de la Vierge étend ses bras sur le canal et bénit les voyageurs qui passent. Un peu plus loin, sur une dune de sable, se dresse l'imposant monument, en forme d'obélisque, érigé face à l'endroit même où eut lieu, le 3 février 1915, l'attaque turco-allemande contre le canal de Suez. On sait que cette attaque échoua grâce à un religieux domini-

cain, qui prévint à temps les autorités françaises et anglaises. Quelle aurait été l'issue de la guerre si les Turcs, maîtres du canal, avaient empêché le transport des troupes d'Extrême-Orient?

Les Filles de la Charité ont, à Ismailia, deux maisons très prospères, un hôpital et une école, toutes deux magnifiquement installées, selon toutes les exigences de l'hygiène et du progrès modernes. A leurs œuvres ordinaires, les sœurs de l'hôpital ont ajouté récemment celle d'un « dispensaire ambulante ». Les dimanches et jours de fête, elles s'en vont jusqu'à 80 kilomètres, 100 et plus dans le désert, avec une automobile à six roues, spécialement aménagée pour ce genre de voyages. Elles s'arrêtent tantôt ici, tantôt là, sur le sable, et les pauvres indigènes viennent en foule à leur rencontre. Elles soignent les yeux, pansent les plaies, distribuent des remèdes et des vêtements, etc. Cet apostolat leur permet de faire un bien considérable, en particulier un grand nombre de baptêmes d'enfants à l'article de la mort. Le passage à Ismailia est un des souvenirs les plus agréables de mon voyage.

Vers neuf heures, le *Sphinx* sort du lac qui nous cache un peu le canal et s'engage entre deux rives étroites. Elles ont exactement 58 mètres de largeur; deux grands bateaux comme le nôtre n'y peuvent passer de front et, quand il y a croisement, l'un doit se garer à la station précédente, aménagée à cet effet avec des dimensions plus vastes; ou bien, si le bateau est de petit tonnage, il s'amarre sur les bords et laisse le paquebot continuer sa route, car les règlements donnent à celui-ci la priorité du passage.

Au delà des berges, c'est, à perte de vue, la plaine désertique de sable jaune. Pas de végétation, pas d'habitants. C'est à peine si, de loin en loin, on aperçoit quelques rares palmiers, qui éveillent vaguement l'idée d'une



oasis, où vivent quelques rares chameaux et quelques moutons. N'étaient la ligne télégraphique qui nous suit et le panache de fumée blanche qui indique le chemin de fer de Suez à Port-Saïd; n'étaient surtout les nombreuses stations aux maisons européennes aux tuiles rouges, qui jalonnent le canal, on se croirait en plein désert saharien. Le désert, voilà sans doute ce qu'était ce pays au temps des Pharaons, voilà ce qu'il serait resté sans l'initiative hardie de Ferdinand de Lesseps.

A dix heures et demie, nous arrivons à Suez. Une oasis, qui se développe en longueur du nord-ouest au sud, l'annonce de loin; et c'est une jouissance, pour les yeux, de se reposer enfin sur un peu de verdure. La ville paraît moderne et présente l'aspect des cités européennes; des autos, des vélos courent le long des quais; des groupes d'enfants nous saluent de la main.

Le *Sphinx* dépasse Suez et va stopper un peu plus loin, à Port-Taufiq. Les Filles de la Charité de cette localité, prévenues par la bonne sœur Jones, de Port-Saïd, montent à bord. C'est à Port-Taufiq que la sœur Chevignard a été longtemps supérieure, avant d'aller fonder la nouvelle maison d'Addis-Abéba en Ethiopie. Ses anciennes compagnes sont heureuses de lui envoyer des nouvelles et aussi quelques provisions, qui lui seront précieuses. Je m'en charge volontiers.

Nous ne nous arrêtons qu'une heure à Port-Taufiq et les passagers ne sont pas autorisés à descendre à terre. Mais nous sommes envahis par une nuée de vendeurs de toute espèce, qui veulent absolument nous écouler leurs marchandises : bibelots indigènes, colliers de perles, bijoux divers, cartes postales, etc. Ils baragouinent un peu toutes les langues, sans en parler correctement aucune; ils sont de toutes les couleurs, mais ils se ressemblent tous en un point : c'est qu'ils sont également voleurs et menteurs. Ils commencent par demander des

prix fabuleux, à grand renfort de cris et de gestes pour calmer vos protestations. Malheur à qui se laisse intimider par cette indignation factice ! Si l'on n'en est pas dupe, ils finissent par vous donner leur bric-à-brac pour des prix raisonnables.

A onze heures et demie, le *Sphinx* reprend sa marche vers le sud et, après quelques instants, nous sommes dans la mer Rouge.

Quand on sort de Suez, celle-ci est resserrée et, pendant plusieurs heures, nous apercevons encore ses rives aux montagnes arides et brûlées. Mais quels souvenirs n'évoque-t-elle pas en nos âmes ! C'est là que Dieu a accompli un de ses plus grands miracles, en faisant passer la mer à pied sec au peuple hébreu quittant l'Egypte pour se rendre dans la Terre Promise. C'est dans ces déserts, qui s'étendent devant nous à perte de vue, au nord-est, que les Hébreux campèrent pendant plus de quarante ans, là qu'ils reçurent la manne, figure prophétique de l'Eucharistie, là que Dieu donna à Moïse les Tables de la loi sur le mont Sinaï. Nous apercevons en effet dans le lointain la masse géante d'une montagne élevée, qu'on nous dit être le Sinaï.

Ces grands souvenirs nous plongent quelques instants dans le silence et chacun se laisse aller à ses méditations. Puis mes amis belges, bien inspirés, entonnent successivement le psaume 113, *In exitu Israel de Egypto* et le cantique de Moïse, au livre de l'Exode, *Cantemus Domino*. Ces textes vénérables, plusieurs fois millénaires, où se traduisent si bien la foi et la reconnaissance de tout un peuple pour le grand miracle du passage de la mer Rouge, sont mieux compris quand on les lit sur les lieux mêmes du prodige.

6 Décembre. — Rien de saillant à signaler aujourd'hui. Le *Sphinx* marche à bonne allure dans une mer d'un bleu intense, sous un ciel sans nuages. La tempé-

rature s'élève sensiblement. A midi, il fait aussi chaud, même à l'ombre et sur le pont, qu'en France au mois d'août. La nuit sera dure à supporter dans nos petites cabines.

*7 Décembre.* — Nous passons, vers 11 heures, au large de Djedda, port de la côte asiatique qui donne accès à Médine et à la Mecque, les villes saintes des Musulmans, illustrées par Mahomet, le fondateur de l'Islamisme. Chaque année, des milliers de Musulmans d'Algérie et des autres pays du monde abordent à Djedda pour faire le pèlerinage de la Mecque, qui leur assure, selon leur croyance, la possession du paradis. Le gouvernement français facilite le passage à ceux de ses colonies.

C'est en cette Arabie, dont nous côtoyons les rivages à l'Est, que Mahomet a composé son Coran, indigeste compilation de fragments empruntés au Judaïsme, au Christianisme, et mélangés au gré d'une puissante imagination orientale. La fortune politique et religieuse de ce livre, que le prophète eut l'habileté de faire passer, dans l'esprit d'un peuple ignorant et crédule, pour une révélation de l'archange Gabriel, est déconcertante. C'est lui qui a déchaîné contre la religion chrétienne la plus formidable des attaques extérieures qu'elle ait subies et qui menaça un moment de la submerger. L'islamisme, débordant son pays d'origine, déferla à l'ouest comme une vague et s'étendit sur toute l'Afrique du nord, depuis l'Égypte jusqu'au Maroc. De là il bondit en Espagne et monta jusqu'au centre de la France. Au nord-est, il passa en Perse, en Turquie, gagna les îles de la Méditerranée et pénétra dans l'Europe centrale, jusqu'en Autriche et en Pologne. C'était comme une tenaille plantée au cœur de la chrétienté, et si les pinces de cette tenaille étaient parvenues à se fermer au nord

de l'Europe, c'en était fait, humainement parlant, du christianisme.

Mais la Providence veillait. Pendant des siècles, les Souverains Pontifes, conscients du danger, ne cessèrent de prêcher la croisade contre l'infidèle musulman, devenu l'ennemi héréditaire. Ce faisant, ils n'ont pas seulement sauvé la religion chrétienne, ils ont sauvé aussi l'indépendance des nations européennes. Grâce à leurs efforts, la puissance musulmane fut brisée en France, à Poitiers, par Charles Martel, en 732; en Espagne, à Grenade, par Ferdinand le Catholique, en 1492; dans les îles et en Grèce, à Lépante, par Don Juan d'Autriche, en 1571; en Autriche, à Vienne, par Jean Sobieski, en 1683.

Depuis lors, la puissance politique de l'Islam n'a fait que décliner; actuellement, elle ne semble plus dangereuse. Mais sa puissance religieuse demeure considérable. Réfléchit-on assez, dans les milieux catholiques, que l'Islam est une religion qui compte plus de 200 millions de fidèles, sincèrement croyants pour la plupart, et animés d'un esprit de prosélytisme ardent, qui les fait pénétrer toujours plus avant dans les Indes, en Chine et surtout au centre de l'Afrique? Daigne le Bon Pasteur ramener à l'unique bercail toutes ces brebis dispersées, qui vivent encore loin de sa houlette!

8 *Décembre*. — Aujourd'hui, deuxième dimanche de l'Avent et Immaculée Conception de la Sainte-Vierge, c'est grande fête dans nos maisons de France. Ma pensée se reporte aux beaux offices de Saint-Lazare, de la rue du Bac, de Notre-Dame de Pouy, du Berceau de Saint-Vincent-de-Paul. Elle s'envole aussi à Alger, où des retraites se clôturent, en ce jour, à la maison centrale et à Hussein-Dey. Je prie la Vierge conçue sans péché de bénir la double famille de saint Vincent et

toutes les œuvres qui lui sont confiées dans le monde entier.

A bord du *Sphinx*, la fête est bien modeste; nous la soulignons cependant. Il y a deux messes pour les passagers, l'une à 8 heures, l'autre à 8 heures et demie; elles sont suivies toutes deux; une centaine de personnes y assistent et cinq y communient.

La chaleur devient pénible; le thermomètre avait atteint 40 degrés hier dans la journée; il marquait encore 30 degrés hier soir à 21 heures. Bon nombre de passagers — j'étais de ceux-là — ont passé la nuit sur le pont. Aujourd'hui, à 14 heures, nous comptons 43 degrés sur le pont, à l'ombre.

Pendant que nous prenons le repas du soir, un cri de frayeur retentit soudain; on se lève, on se précipite, on s'informe. C'était un poisson volant qui prenait ses ébats et qui, attiré sans doute par la lumière, venait de faire irruption à travers un hublot, sur la table, en face d'une dame, absolument ahurie. Il mesurait de 25 à 30 centimètres, et avait de longues nageoires effilées qui lui donnaient, au repos, l'aspect d'un martinet ou d'une hirondelle déployant à demi les ailes. Le maître d'hôtel saisit cet intrus et, passant entre les diverses tables, le fit contempler à tous les passagers; puis il le jeta, encore vivant, à la mer.

(A suivre.)

P. VERGÈS.

*Lettre de sœur CHEVIGNARD, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Addis-Abéba, 23 mai 1930.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Mes compagnes se joignent à moi pour vous offrir nos meilleurs vœux de bonne fête, vous assurer et de notre toute filiale soumission et des prières que nous ferons à vos intentions, demandant au divin Maître de vous accorder la joie de voir de nombreuses vocations dans la double famille confiée à votre sollicitude.

M. Vergès a dû vous donner sur la Mission toutes les nouvelles pouvant vous intéresser. Depuis son passage, le nombre de nos enfants internes s'est encore accru : nous en avons cinquante-cinq. Nous arriverions facilement à la centaine si j'acceptais toutes les demandes qui me sont faites. Le nombre de places est limité ; maintenant nous irons jusqu'à soixante. Le local ne permet pas d'en recevoir davantage.

Depuis Pâques, nous avons commencé à prendre du travail. Les enfants que nous avons depuis le début, c'est-à-dire depuis dix-huit mois, ou même depuis un an, sont arrivés à coudre assez bien, à tricoter, faire des jours et un peu de broderie. Elles sont une vingtaine de dix à seize ans. Une dame française, qui a un magasin en ville, nous fournit du travail, surtout des layettes, ce qui est bon pour nos débutantes, qui n'aiment pas beaucoup un ouvrage un peu long. On alterne tricot et couture : nos petites ouvrières ne vont pas encore très vite, mais ce qu'elles gagnent est un petit rapport. Je leur ai dit qu'aussitôt qu'elles gagneront plus qu'il ne faut pour leur nourriture et entre-

tien, le surplus sera pour chacune d'elles ; cela les a encouragées à travailler de cinq à six heures par jour, nous arriverons facilement à la journée des ouvrières françaises. J'espère que le bon Dieu bénira cette œuvre, qui permettra aux enfants de rester avec nous et de gagner honnêtement leur vie, sans être exposées aux dangers qu'elles rencontreraient en allant elles-mêmes travailler chez les particuliers.

Nous sommes assurées d'avoir du travail. Il n'y a qu'un nombre très restreint d'ouvrières en ville et, depuis notre arrivée ici, les dames européennes nous demandaient si nous formerions nos enfants à la couture et au raccommodage ; maintenant nous y sommes arrivées. Comme nous sommes très loin de la ville, le domestique qui va, tous les jours, faire les provisions, reporte au magasin l'ouvrage qui est fait et nous rapporte ce qui est à faire.

Veuillez, je vous prie, mon Très Honoré Père, nous recommander au divin Maître pour que nous affermissions dans le bien nos catholiques, qui sont en bonne majorité, et que les autres ouvrent les yeux à la vraie lumière ; il y a du bien à faire ici ; pour le réaliser nous comptons sur les prières de tous ceux qui s'intéressent à la Mission.

J'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et obéissante

Sœur CHEVIGNARD,  
i. f. d. l. c. s. d. p. m.

## MADAGASCAR

---

*Lettre de MGR CROUZET à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Fort-Dauphin, 26 avril 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,  
*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Mon câblogramme vous a dit la douloureuse nouvelle: M. Joseph Castan est mort! Le bon Dieu l'a rappelé à lui à l'aurore du 25 avril, lendemain de la naissance de saint Vincent de Paul, durant ce mois d'avril qui avait vu son arrivée à Fort-Dauphin en 1896 — trente-quatre ans écoulés. En M. Castan, la Congrégation perd un de ses enfants les plus fidèles; le vicariat de Madagascar, un de ses missionnaires les plus dévoués.

M. Castan, originaire du département de l'Hérault, fut toujours animé du désir de se consacrer aux missions difficiles. Il était encore simple étudiant à la Maison-Mère quand je vins à Paris rendre compte de l'état de la Mission d'Abyssinie, qui vivait alors sous le régime de grandes difficultés. Il se présenta à moi avec M. Pagès, autre enfant de l'Hérault, son aîné en vocation d'une paire d'années, mais n'ayant pas encore terminé son temps d'études. L'un et l'autre me demandèrent de les prendre avec moi; l'Abyssinie les attirait. Le P. Fiat, à qui je les adressai aussitôt, donna son consentement; quelques semaines après, nous nous mîmes en route; un vapeur italien, sur lequel nous nous étions embarqués à Naples, nous porta à Massaouah après une heureuse traversée. Dès



son arrivée dans la Mission, M. Castan se sentit chez lui ; pas de surprise, pas de déception. Je l'envoyai à Kéren, où se trouvait le grand séminaire et où, par conséquent, il aurait plus de facilité pour continuer ses études théologiques et se former à la langue, tout en observant les mœurs et les coutumes de ce pays, si nouveau pour lui. Il se prépara donc à recevoir l'ordination sacerdotale et, en peu de temps, se rendit la langue familière. Rien de particulier ne marqua les premières années de son séjour en Abyssinie. En 1893, la situation de la Mission devint très délicate en face de la volonté ferme des maîtres du jour décidés à nous renvoyer. Déjà plusieurs confrères étaient rappelés et placés en diverses maisons. Il était un point surtout où il fallait un homme calme, prudent, de sang-froid, c'était Akrou. Cette région était surveillée depuis longtemps et je prévoyais qu'on chercherait à compromettre les confrères en tâchant de trouver des preuves de complicité avec les chefs abyssins prêts à se révolter. Il y eut, en effet, des perquisitions qui ne donnèrent aucun résultat, grâce à la prudence de M. Castan, que j'avais mis à la tête de la maison quelques mois auparavant.

Le moment vint où confrères et sœurs durent rentrer en France, février 1895.

M. Castan fut provisoirement placé à Évreux, en qualité d'économe. Il n'eut pas longtemps à occuper ce poste.

J'étais à peine nommé vicaire apostolique de Fort-Dauphin à Madagascar, terre de prédilection de notre saint Fondateur, que M. Castan s'offrit pour venir partager les difficultés et les travaux que devait entraîner la fondation d'un Vicariat, en un pays que nous ne connaissions que par le mal qu'on en disait ; et on ne se privait pas d'en dire !

Le 25 février 1896, nous partîmes de Marseille sur un vapeur des Messageries Maritimes : M. Castan, Frère Joseph Collard, Frère Pierre Renaudin et Frère Cazeaux, tous ayant appartenu à la mission d'Abyssinie ; à Suez, M. Pietros Gaber, qui était resté fidèle à sa vocation, vint nous rejoindre. Hélas ! je reste seul aujourd'hui de cette équipe, destinée à relier 1648 à 1896. Après un arrêt de vingt-quatre heures à Diégo-Suarez et un séjour de deux semaines à Tamatave, chez les révérends Pères Jésuites, où nous fûmes traités avec la plus grande cordialité, un bateau, appartenant à une maison allemande, nous transporta à Fort-Dauphin, où nous prîmes pied le 7 avril.

A peine arrivé, M. Castan se mit à l'œuvre. Lui et M. Piétros réunirent garçons et filles, et nous eûmes deux écoles, avant d'avoir une maison à nous loger. Cette initiative, cette activité, M. Castan les conserva et les développa. En peu de temps, il possédait assez la langue pour faire le catéchisme et rendre des services spirituels. Nous étions peu nombreux en face de l'immense étendue qui nous était confiée. M. Lasne, mort coadjuteur, était venu se joindre à nous au mois d'octobre. Il fallait penser à la Côte Ouest, qui n'avait jamais vu de missionnaires et où se trouvait une population très réfractaire. Les relations étaient très difficiles. Seul, un petit voilier de quinze tonnes nous reliait deux ou trois fois l'an avec Tuléar.

Tuléar, aujourd'hui en pleine prospérité, n'existait presque pas comme centre ; seuls quelques rares colons s'y étaient fixés et le général Gallieni avait mis là deux officiers et quinze légionnaires. Les environs n'étaient pas sûrs et la population européenne s'était établie sur l'île Nossive, à 18 milles sud en face de la baie Saint-Augustin. C'était là cependant qu'au mois

d'août 1897 j'emmenais M. Castan et le Frère Cazeaux. M. Lasne, qui était venu visiter les catholiques, avait loué trois grandes cases, construites en roseaux et en feuilles. M. Castan et le Frère s'installèrent comme ils purent. Ils trouvèrent même le moyen de disposer et arranger un grand hangar qui servit de chapelle. Je passai quelques jours avec eux et rentrai à Fort-Dauphin sur un bateau de guerre.

Je laissais sans la moindre inquiétude, en ce poste, deux hommes sur lesquels je savais pouvoir compter, M. Castan et le Frère Cazeaux. M. Castan, conservant toujours son calme, son sang-froid, sa bonne humeur, envisagea la situation sans illusion aucune, se mit à l'œuvre, et rien ne put l'arrêter. Je peux dire, sans crainte de me tromper, que la mission de Tuléar et des environs, si prospère aujourd'hui, est son œuvre. Il a jeté les fondements de ce bel édifice, qui a grandi, s'est développé et a gagné à Dieu des âmes fidèles. Là où rien n'existait, Dieu a son peuple. Épuisé par ses travaux et ses privations, M. Castan fut obligé d'aller prendre en France un repos bien mérité. Il semblait qu'il n'avait plus rien à donner à la Mission, et pourtant il nous réservait un exemple admirable de générosité et de dévouement. Il est difficile d'écrire tout ce qu'il a fait de beau et de grand dans ses dernières années.

Tout le monde a entendu parler de cette maladie affreuse qu'on appelle la lèpre. Tout le monde a parlé avec pitié et effroi des lépreux. Il en est fort peu qui sachent au juste ce que c'est. Pour se faire une idée de la répulsion qu'inspirent ces malheureux, dont les chairs tombent en lambeaux, il faut les avoir vus de près et en grand nombre. M. Castan n'hésita pas un seul instant à accepter l'aumônerie de la léproserie de Farafangana, où vivent, dans des cases séparées, ces

malheureux, dont le nombre varie de deux à trois cents. Pendant sept ans, il a vécu dans une modeste case, élevée près des villages des malheureux, qu'il n'a jamais plus abandonnés. Il était là chez lui. Il recevait ces pauvres malades dans sa case, s'entretenant avec eux, toujours souriant et bon, sans témoigner la moindre répugnance. Il se procurait des ressources et alors distribuait du linge, des douceurs, ménageait d'agréables surprises, et tout cela simplement. Il leur a construit une chapelle, il les a catéchisés, a eu la consolation d'en baptiser un grand nombre. Il recevait à l'église tous ceux qui désiraient assister aux offices, leur donnait la sainte communion, et, croyez-moi, quand on est passé par là, qu'on a vu, qu'on a respiré l'odeur fétide des plaies, il fallait, pour résister, avoir, pardonnez-moi l'expression, « bon estomac et l'esprit de Dieu ».

Ce qui est à considérer, c'est que jamais M. Castan ne s'est regardé comme un héros de la charité. Il n'a jamais joué de la trompette, ni sonné du cor. Il ne s'est jamais fait valoir. Ses peines, ses difficultés, ses consolations, il gardait tout pour lui, *conservans omnia haec in corde suo*.

De Farafangana vous recevrez des lettres vous disant ses derniers moments, la douleur de ses chers lépreux ; moi, je vous envoie quelques souvenirs que je conserve avec émotion de ce confrère qui, à part une très courte interruption, a passé avec moi toute sa vie de missionnaire et auquel j'étais attaché par une véritable affection. Je prie pour lui, mais je suis animé de la plus vive confiance. Il a fait trop de bien aux frères déshérités de Notre-Seigneur pour n'avoir pas reçu la récompense du ciel. Tous les lépreux qu'il a gagnés à Dieu lui seront une cour brillante à son entrée dans la vie éternelle.

Je me recommande à vos prières et suis en Notre-Seigneur, votre très religieusement dévoué,

J. CROUZET,  
vic. apost.

*Lettre de Mgr SÉVAT à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.*

Farafangana, le 4 mai 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Je me trouvais à Fort-Dauphin pour les fêtes de Pâques, quand nous eûmes la douleur d'apprendre la mort de M. Castan.

Mgr Crouzet vous câbla aussitôt la triste nouvelle. Et, je le sais, lui encore ne manquera pas de vous adresser ses souvenirs sur le digne missionnaire qu'il emmena avec lui en Abyssinie, qu'il ordonna prêtre, et qu'il emmena ensuite à Madagascar, quand cette mission nous fut confiée en 1896.

Moi, mon Père, je vous dois quelques détails sur ses années passées à Farafangana et sur son décès.

C'était de toute son âme et de tout son cœur sacerdotal qu'il se dévouait à ses chers lépreux depuis 1921. Avec son état de santé si précaire, il lui aurait été difficile de se livrer à un autre ministère ; et il aimait à dire que la Providence lui avait réservé ce poste de choix, où il pouvait encore travailler en terre malgache, lui qui aimait tant la Mission. Son retour au milieu de nous fut aussi en quelque sorte providentiel pour les missionnaires de Farafangana, déjà surchargés de travail à mesure que les œuvres prennent de l'extension : notre bon P. Castan était à la léproserie ; on n'avait plus à s'inquiéter, à la paroisse, des pauvres malades d'Ambatoabo.

Pendant neuf ans, il fut donc tout entier à ceux qu'il appelait volontiers « ses enfants ». Il passait son temps à les instruire, à les consoler. Combien de grâces reçurent ces pauvres gens, grâce au zèle du P. Castan ! Sa bonté bienveillante, sa patience, sa douceur les amenaient tous ou presque tous au baptême un jour ou l'autre ; et, par ses soins, il se constitua vite à la léproserie un courant de vraie ferveur, si bien qu'un bon nombre de malades étaient à la communion quotidienne.

L'âme et le salut de ses malades étaient évidemment a première préoccupation de l'aumônier. Les tourner vers Dieu et la vie éternelle, leur apprendre la résignation chrétienne au milieu de leurs souffrances, était, avant tout, son travail de tous les instants. Mais soulager aussi ces pauvres corps meurtris, défigurés, leur procurer un peu de bien être faisait encore l'objet de ses soucis. De concert avec nos chères sœurs, il s'ingéniait, par les aumônes qu'il recevait, à améliorer le côté matériel des malades. Il leur procurait des vêtements, des couvertures et divers objets destinés à meubler leurs modestes cases.

C'est, pour ainsi dire, les armes à la main qu'il succomba à ce poste de dévouement et d'abnégation.

Le matin du samedi saint, alors qu'il s'appêtait à célébrer la sainte messe, il confessa encore quelques lépreux. Les confessions terminées, on s'étonna de ne pas le voir sortir du confessionnal. Les malades présents s'inquiétèrent et allèrent prévenir les sœurs.

L'embarras de la parole et l'inertie du côté droit révélèrent tout de suite la paralysie.

Le malade transporté en hâte dans sa chambre, on fit venir le médecin, qui ne manifesta pas d'inquiétude pour un dénouement immédiat ; et on pouvait espérer une amélioration.

Pendant cetemps, le cher malade, qui avait d'ailleurs conservé toute sa connaissance, ne cessait de prier. Il voulait avoir continuellement son chapelet dans sa main valide, et souvent il en portait la croix à ses lèvres.

Cependant, à cause de l'état général, au bout de quelques jours, des complications se déclarèrent ; et le médecin avertit M. Jourdan que la maladie empirait ; qu'il était, par suite, urgent de préparer le malade à recevoir les derniers sacrements.

Il les refusa tout d'abord, ne se croyant pas, vraisemblablement, si malade ; car il ne souffrait pas. Puis il se ressaisit quelques heures après et fit appeler M. Jourdan.

Il fit alors avec une grande générosité le sacrifice de sa vie, et reçut avec une piété touchante le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Puis, avec calme, il s'associait visiblement aux dernières prières.

Doucement, il rendit son âme à Dieu le jeudi matin, 24 avril, vers deux heures.

On me dit tous ces détails à mon arrivée et on ajouta que les obsèques du vénéré défunt furent magnifiques. Toute la population européenne y assistait. A sa suite, malgré certaine difficulté à passer le fleuve pour se rendre à la léproserie, bon nombre de nos catholiques malgaches n'hésitèrent pas et voulurent accompagner à sa dernière demeure la dépouille du vénéré aumônier des lépreux.

L'immense tristesse, la consternation même de nos pauvres lépreux, il est facile de la comprendre. Ils voyaient disparaître leur soutien, ce prêtre si bon, qui les aimait tant et qui les avait entourés de tant de sollicitude pendant de nombreuses années !

Et c'est, je le devine, à Tuléar également, que la nouvelle du décès du digne prêtre porta le deuil...

Pendant les deux années que j'eus à passer dans ce poste, j'ai pu me rendre compte moi-même du souvenir impérissable que laissa le bon P. Castan dans le cœur de ses premières ouailles ; car c'est lui qui fonda cette mission tout à fait au début.

Quant à nous, mon Père, nous perdons un excellent confrère et un bon missionnaire, qui tenait bien sa place, malgré ses infirmités. Non, plutôt, nous ne le perdons pas ; car nous avons la confiance que nous avons un nouveau protecteur de notre Mission, et que, du haut du ciel, il intercédera pour nous et pour nos chers Malgaches.

Puisse la divine Providence nous envoyer des missionnaires de cette trempe pour continuer l'œuvre de Dieu sur cette terre si chère au cœur de saint Vincent !

Daignez agréer, mon Père, l'assurance de mes sentiments de profonde vénération et d'humble obéissance en Notre-Seigneur.

A. SÉVAT.

*Lettre de sœur MAZÉ, Fille de la Charité  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Léproserie d'Ambatoabo.

TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Ma lettre vous arrivera certainement en retard, mais vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? parce que la grande perte de notre cher et vénéré aumônier, le P. Castan, m'a rendue incapable d'écrire une lettre jusqu'à ce jour. Oui, le bon Dieu ne pouvait nous demander un plus grand sacrifice que celui-là. Le P. Castan, depuis neuf ans, se dévouait sans compter pour cette



léproserie, qu'il aimait tant ; qui pourra dire tout le bien qu'il y a fait ? Dieu seul ; et Dieu seul aussi a pu le récompenser. Il est heureux, lui ; mais nous, nous le pleurons et sentons ce que nous avons perdu.

C'est le samedi saint au matin, vers six heures, qu'étant au confessionnal des lépreux, il fut frappé d'une attaque de paralysie au côté droit ; ce qui le priva de la parole, et ce fut là peut-être la plus grande souffrance, pour lui comme pour nous, de ne pouvoir nous dire un seul mot. Sa maladie ne dura que cinq jours, du samedi saint à la nuit du mercredi au jeudi suivant. Pendant tous ces jours, il nous a édifiés tous par sa patience et sa prière incessante ; car, quoiqu'il ne pût parler distinctement, ses lèvres remuaient et sa main gauche (la seule dont il pouvait encore se servir) ne cessa de serrer son chapelet, qu'elle égrenait continuellement, ne s'arrêtant que pour porter de temps en temps le crucifix à sa bouche. La nuit de son agonie et de sa mort fut très pénible. M. Jourdan, supérieur de la Mission de Farafangana, resta cette nuit à la léproserie et assista le cher mourant jusqu'à la fin. Les sœurs de la léproserie, nous étions toutes là aussi, unies dans la douleur et dans la prière. La dépouille mortelle fut exposée dans la petite église des lépreux, lesquels se succédaient pour prier et voir encore une fois leur cher Père.

Le vendredi matin eut lieu son enterrement ; je crois que tous les *vasaha*, c'est-à-dire tous les Européens de la colonie, étaient venus. M. le Chef de la province et M. le Chef du district n'y manquèrent pas. Les trois missionnaires de Farafangana et M. Gracia, arrivé exprès de Vangaindrano, disposèrent toutes choses dès la veille pour rendre cet enterrement le plus digne qu'il fût possible. C'est

donc dans le petit cimetière situé à une extrémité de cette léproserie même, que repose la dépouille mortelle du saint et vénéré M. Castan, tout à côté du tombeau de S. G. Mgr Lasne et de notre premier aumônier, le bon M. Hiard. Dans ce même cimetière reposent aussi deux jeunes missionnaires, M. Coinard et M. Marty, et deux Filles de la Charité.

Sa Grandeur Mgr Sévat se trouvant pour lors absent, étant à Fort-Dauphin, fut averti par dépêche et il eut la très grande bonté d'interrompre son itinéraire de voyage et de revenir sur ses pas à Farafangana pour prendre part à notre deuil et nous consoler par sa présence, et aussi pour tout disposer de manière que nous et nos pauvres lépreux (presque tous chrétiens) ne soyons pas privés du ministère d'un missionnaire ; ainsi M. Fromentin a été rappelé de Manakara, du moins provisoirement, et c'est lui qui, tous les matins, nous vient dire la sainte messe et administrer les sacrements aux malades.

Hélas ! le bon Dieu nous a encore demandé un sacrifice en rappelant à lui Mlle Marguerite Gettliffe, qui, depuis trente-trois ans, se dévouait dans ce vicariat et surtout pour la léproserie ; elle est morte à Fort-Dauphin, où elle était allée se reposer un peu : Oh ! quelle belle âme et quelle belle vie et quelle belle couronne elle a maintenant au Ciel !

Veuillez, mon Très Honoré Père, vous souvenir tout particulièrement de nous dans vos prières et nous envoyer à toutes et à nos chers lépreux aussi votre paternelle bénédiction.

J'ai l'honneur d'être, en Notre-Seigneur, votre très soumise et humble fille.

Sœur Marie MAZÉ,

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

*Lettre de sœur ALBINOLA, Fille de la Charité, à M. COSTE*

Fort-Dauphin, le 20 mai 1930.

MONSIEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais !*

Les *Annales* nous tiennent au courant de ce qui se passe en France, dans nos deux maisons-mères, si chères à nos cœurs ; et puis de là nos connaissances vont plus loin à nos sœurs des autres missions ; ce qui fait qu'on peut mieux prier pour se soutenir les unes les autres.

Chez nous, c'est un peu plus calme. Nous n'avons pas à lutter contre cette famine qui existe en Chine, ni contre toutes ces menaces révolutionnaires qui mettent tous les jours en danger la vie de nos missionnaires de là-bas. Nos luttes à nous sont des luttes de sourdines contre leurs mœurs déplorables, tous leurs sortilèges et superstitions. Le Malgache n'a pas les instincts très relevés ; il s'en faut de beaucoup. Les plus jeunes enfants sont au courant des événements de la vie, comme les grandes personnes. Cela est dû, peut-être, à ce que toute la famille loge dans la même case, pièce carrée de quatre mètres. Vous pouvez comprendre de là le mal que nous avons avec nos enfants pour leur faire comprendre l'horreur de tout cela.

Grâce à Dieu, l'arbre commence à donner des fruits et, parmi nos grandes, nous avons un petit nombre d'enfants de Marie qui sont régulières tous les dimanches à venir réciter l'office et, dans nos moyennes, nous avons établi la croisade. Ces deux petits groupes nous donnent bien des satisfactions. Cette après-midi, une de nos meilleures enfants de Marie, Madeleine Bozy, vient de partir pour aller aspirer à Vohi-

penne et nous attendons prochainement l'arrivée d'une autre enfant de Marie de Fort-Dauphin, qui aspirait à Vangainira et qui commencera son postulat.

Quant aux tout petits, ils sont vraiment trop mignons. Nous en avons cent d'inscrits à la crèche, soixante-dix qui viennent régulièrement. Leur plus grand bonheur, tant aux grandes qu'aux petites, est d'aller, le mercredi après-midi, au rivage; là elles peuvent se baigner et surtout chercher des coquillages, ou d'autres fruits de mer, dont elles se font un vrai régal. Pendant ce temps, nos anciennes, qui sont mères de famille, viennent travailler à l'ouvrage au profit de la vente, qui a lieu au mois de novembre, afin de bien achalander leur comptoir; elles ont en même temps une instruction du P. Lerouge, qui se dépense et qui est d'un dévouement sans pareil pour ses Malgaches. Oh! je vous assure que le travail ne manque pas, mais plutôt les ouvriers; on voudrait tant faire pour retirer ces pauvres gens de l'ignorance où ils sont plongés! Je les recommande à vos prières. Je ne veux pas être plus longue, craignant de vous ennuyer par mon bavardage.

Je reste, en Jésus et Marie Immaculée, votre fille respectueuse.

Sœur ALBINOLA.

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

# ASIE

---

## SYRIE

---

*Lettre de M. JÉRÉMIE AOUN, prêtre de la Mission,  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Tripoli de Syrie, le 20 juin 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Naturellement, le père est content d'avoir des nouvelles de ses enfants. Pour satisfaire ce désir, je viens par la présente, mon Très Honoré Père, vous donner des nouvelles de nos missions de Tripoli-Liban dans le courant de cette année.

Nous avons donné douze missions. Le bon Dieu a daigné bénir ce travail. Il y a eu beaucoup de bien : des retours à Dieu, des réconciliations, des restitutions, etc.

Une de ces missions a duré tout le Carême. C'est Zghorta, qui compte à peu près douze mille âmes, la moitié en Amérique et les autres dans le Liban.

Sa Béatitudo le patriarche maronite nous a demandé par son vicaire, Mgr Abdalla Couri, de donner la mission à Zghorta. Nous avons accepté. Le lundi du Carême, Mgr Abdalla arrive avec deux bons religieux

libanais pour nous aider, et le soir du même jour, nous avons ouvert cette mission, qui a duré jusqu'à Pâques.

Sa Grandeur présidait, tous les soirs, l'office liturgique, assistait au sermon et donnait la bénédiction du Saint Sacrement. De temps en temps, il disait quelques mots, donnant des avis, etc. Dans la journée, il s'occupait des affaires de la population, réconciliations, procès, etc. En un mot, Mgr Couri durant cette mission était un modèle de piété pour le peuple et de zèle pour les pasteurs des âmes.

Les quatre dernières semaines, Sa Grandeur a donné la confirmation à plus de huit cents personnes, chaque catégorie à part.

On prêchait trois fois par jour; le matin à la messe, et le soir à quatre heures et à six heures. Il y avait un concours extraordinaire. Tout le temps, l'église était bondée; les hommes avant tous les autres. Il y en avait qui arrivaient une heure avant les offices pour trouver une place.

Nous avons donné deux retraites : l'une à quatre cents filles, dans la chapelle de nos sœurs; l'autre à plus de trois cent cinquante garçons dans la grande église.

A part les trois premiers jours, qui étaient comme une préparation, il y avait des centaines de communions tous les jours; et la Semaine sainte, tout le monde s'est approché de nouveau des sacrements.

Nous avons eu plus de quatre mille confessions générales et plus de vingt mille communions.

Dès l'âge de douze ans, ici presque tous portent le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel et la médaille miraculeuse, et récitent le rosaire. A Zghorta, l'archiconfrérie du Sacré-Cœur de Jésus compte plus de mille trois cents membres; et la congrégation de la sainte Vierge, autant.

Nos sœurs ont beaucoup aidé pour préparer les filles ; il fallait aller chercher dans les champs celles qui ne viennent pas à l'école et les attirer par l'appât d'une récompense. Nos sœurs ont deux congrégations : celle des Enfants de Marie et celle des Saints Anges, qui font beaucoup de bien.

Quelques retraitants prirent goût à la confession ; après les sermons, ils revenaient de nouveau trouver leur confesseur pour mieux purifier leur conscience.

Comment remercier Dieu pour tant de grâces ! Oui, mon Très Honoré Père, nous vous prions de nous aider à le remercier de tant de bienfaits et à obtenir de lui qu'il conserve ce bon peuple dans la vraie foi et éloigne de lui les loups de l'enfer, qui rôdent jour et nuit tout autour pour ravager la bergerie du Seigneur par les mauvais exemples et les mauvais livres.

Le Vendredi saint, avant l'adoration de la Croix, j'ai donné la bénédiction apostolique ou papale et les indulgences plénières, et nous sommes rentrés à Tripoli pour prendre un peu de repos.

Au mois d'octobre 1929, M. Ackaouy, notre supérieur, a prêché une retraite de huit jours à tout le clergé catholique de Damas.

Malgré notre vieillesse, nous travaillons encore un peu dans la vigne du Seigneur.

Je finis, mon Très Honoré Père, en demandant votre bénédiction pour les missions du Liban et pour le plus indigne de vos enfants.

AOUN JÉRÉMIE,

i. p. c. m.

## PERSE

---

*Lettre de M. Abel ZAYIA, prêtre de la Mission,  
à M. BERTHOUNESQUE, Visiteur de la province de Perse*

Ourmiah, le 11 mai 1930.

MONSIEUR LE VISITEUR,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Mardi, 6 courant, à dix heures cinq minutes du matin, nous avons senti ici un tremblement de terre venant de l'ouest à l'est. A quatre heures du soir, j'appris que Salmas était ruiné; plus tard, nous apprimes que la nouvelle était exagérée; il fut décidé quand même que je partirai pour administrer les blessés et enterrer les morts, au cas où il y en aurait. Je ne pus partir qu'à neuf heures et demie du soir. A une heure et demie du matin nous étions juste devant la montagne des Souratis (bas-reliefs), une lampe de l'auto s'éteignit, le chauffeur descendit pour la réparer. Tout d'un coup, je sentis l'auto trépider et sauter en l'air; elle fut projetée du sud au nord et se déplaça, sous ce choc, de 50 centimètres. Le chauffeur roula sur la chaussée; je crus que l'auto s'emballait; instinctivement, je cherchai le frein et l'extincteur électrique, mais au même moment des rochers roulèrent de la montagne avec un fracas épouvantable. Alors seulement je compris qu'il s'agissait d'un séisme d'une force inconnue jusqu'ici. Comme nous étions éloignés de la montagne d'une centaine de mètres, nous n'avions pas à craindre d'être atteints par la chute des pierres qui tombaient de la montagne. Nous restâmes sur place pour en voir la fin. Connaissant parfaitement la plaine de Salmas, je regardai du côté de Dilman;



j'aperçus au-dessus un nuage de poussière, je vis un pareil nuage sur Khosrova, Haftouvan, Sarna, Oulak, Patavour, Cohna-Chaher, etc. Alors, je me suis dit que pas une maison n'était debout. Cinq personnes arrivèrent près de nous venant de Dilman et nous annoncèrent que le pont était emporté, que la chaussée était inondée et qu'il serait impossible d'avancer. Le chauffeur, craignant pour sa vie et surtout pour sa belle auto, recula. Je voulais aller à Khosrova à pied, mais je pensais que Djamalabad et Gavilan pouvaient avoir besoin de mon ministère; je suis donc revenu à Djamalabad; quelques maisons tombées, quelques bêtes écrasées, pas de personnes mortes. Même chose à Gavilan. Je pris congé du chauffeur, qui revint à Ourmiah. Je cherchai un cheval; je ne le trouvai pas. Je louai alors un âne, sur lequel je mis ma chapelle, et je pris le chemin de la montagne. Parti à huit heures du matin, j'arrivai à Khosrova, ou plutôt ce qu'on appelait autrefois Khosrova. A six heures du soir, Orlikana, Zendacht et Chorgol n'étaient pas très éprouvés; mais à peine je commençais à descendre dans la plaine de Salmas que je voyais la terre fendillée sur la gauche; du côté d'Aghian et Zivadjouk, sur la pente de la montagne, un sillon d'environ 1 m. 50 de profondeur et 4 kilomètres de long. Cette partie de la plaine a baissé de plusieurs mètres; l'eau, qui sortait autrefois 6 mètres plus bas, sort maintenant au-dessus de la route; elle ne trouve plus les mêmes fissures pour s'infiltrer, mais suit d'autres passages. En un autre endroit, jadis privé d'eau, je contemple une belle source, dont l'eau est délicieuse.

A Sarna, tout est par terre; pas une maison debout, quelques pans de mur, presque toutes les bêtes mortes, ainsi que quatre personnes. Le tremblement du 6 avait mis les gens sur leur garde; ils dormaient

dehors ; autrement pas un ne serait en vie. Oula pleure sept morts. Khosrova n'est plus qu'un tas de mottes ; dans cette localité, trente-quatre morts et quatorze blessés.

A mon arrivée, les pauvres survivants étaient accroupis sur le fumier devant le cimetière, immobiles tout en larmes. Quand je parus, ils ressentirent comme une commotion électrique et pleurèrent de joie.

J'ai oublié de vous dire que, pendant les deux heures d'attente près des Souratis, j'ai compté sept grands tremblements et plus de mille relativement petits.

Ici, à Khosrova, il y en a quatre ou cinq par heure. Ces pauvres gens, dans la crainte d'être engloutis, demandèrent à se confesser ; n'ayant pas le temps de les entendre chacun en particulier, je leur donnai une absolution générale, qui leur donna courage. Le jeudi matin, tandis que je disais la messe dans un jardin, un tremblement de terre fit tomber la croix que j'avais suspendue à un arbre ; je la fixai mieux ; après la consécration, je tins fortement le calice de la main droite ; tout alla bien, mais je ne respirai qu'après la communion. Tout le monde communia ; je portai le bon Dieu aux malades : mais avec quelles difficultés ! Dans ces ruines, on ne peut guère marcher ; j'aurais voulu vous y voir ; heureusement que je n'avais pas perdu mon pied de chèvre des montagnes ; quelquefois, comme ces dernières, je marchais sur quatre pieds.

Pour vous faire comprendre la force de ce tremblement, je ne vous citerai qu'un fait ; car autrement je n'en finirais pas.

Vous connaissez la pierre tombale de M. Darnis ; elle a 2 mètres de long, 60 centimètres de large et 75 centimètres de hauteur ; elle a été projetée loin de

sa base, à 50 centimètres du sud au nord, comme beaucoup d'autres objets. Patavour ressemble à un champ labouré: onze cadavres, cinq blessés.

A Gulizan et Oula, pas de chrétiens morts; à Haftevan, deux morts; à Mallam, soixante-dix morts; j'ignore quelle fut ailleurs l'étendue du désastre.

Ces pauvres gens ont perdu tous leurs biens et presque tous leurs animaux domestiques. Ils ont pu me donner, pour mon voyage, un pain et un œuf.

Je revins le vendredi soir et, le lendemain, j'appris que les secours du gouvernement commençaient à arriver.

Croyez-moi, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, votre tout dévoué.

Abel ZAYIA.

---

## CHINE

---

### LE PÈLERINAGE DE TONGLU

*Lettre de M. CORNET, prêtre de la Mission,  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Hopeh, 11 juin 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

L'attention de l'univers entier est fixée sur la Chine. Le quart de la population du globe qui s'agite dans cet empire, grand comme vingt-trois fois la France, excite l'intérêt, tout au moins un intérêt de curiosité. La presse publie des informations qui, pour être imprimées en langage propre au pays où elle se lit, n'en restent pas moins « du chinois ». Tout ce que peu-

vent discerner et retenir de cet amas d'incohérences les lecteurs un instant intéressés par la vue confuse de cette décomposition endémique lointaine, c'est que les Chinois s'entre-tuent eux-mêmes avec un zèle et, en même temps, une froideur déconcertante pour quiconque n'est pas familiarisé avec leur histoire; c'est qu'ils persécutent souvent les adeptes de la foi; c'est qu'ils enlèvent, rançonnent, massacrent les missionnaires du bon Dieu; c'est qu'ils détruisent leurs œuvres, anéantissent souvent en quelques heures les fruits de longs, patients et généreux efforts.

Voilà, il me semble, de quel œil les spectateurs occidentaux doivent considérer les événements qui se répètent inlassablement depuis le soi-disant établissement de la République en Chine.

Ce serait bien le cas de répéter un mot célèbre : « Ah ! que la République était belle sous l'Empire ! »

Pour vous, Monsieur et Très Honoré Père, l'indifférence générale et forcée de ces spectateurs lointains vous est inconnue. Vos fils et vos filles sont mêlés à la lutte ; ils sont jetés dans la bagarre ; ils sont happés par l'échauffourée. Vous les voyez tourbillonner devant vous, éclairés par le reflet des incendies, se mouvant dans des nuages de fumée dans lesquelles traînent des relents de sang et de carnage. Et votre cœur s'émeut, s'attendrit.

En effet, quels sont ceux de vos missionnaires qui, au cours de ces années dantesques, ne se sont pas trouvés dans des situations de nature à légitimer toutes les craintes à leur égard ! Combien encore, en ce moment, vivent dans l'angoisse, écrasés par le présent, effrayés par un avenir gros d'inconnu, s'attendant jour et nuit au pire ! La pensée des dangers qu'ils courent nuit et jour aussi vous assiège. Mais vos craintes ne doivent pas vous empêcher d'être fier

d'eux. S'ils tremblent, ils tiennent. Quand tout s'écroule, ils demeurent; et quand tout est anéanti, ils reconstruisent. Que cette constatation, Monsieur et Très Honoré Père, vous soit une consolation au milieu de vos soucis pénibles! Vous les offrez à Dieu chaque jour, et chaque jour Dieu les fait siens. Combien pourraient vous confier que, dans les heures où le danger les environnait de toutes parts, où tout semblait conspirer contre eux, contre leur existence même, une force soudaine les maintenait droits et fermes et leur faisait envisager les pires situations avec un calme qui faisait l'admiration des fidèles et des brigands, et une sérénité qui les surprenait eux-mêmes grandement!

Telle est, il me semble, la façon avec laquelle d'Europe on doit envisager les événements de Chine.

Mais serait-ce là le tout de cette Chine? Est-ce que rien de consolant n'y viendrait frapper nos regards, fatigués de tant de scènes affligeantes?

Que non pas! Dans le ciel noir de la Chine, une étoile a brillé et sa clarté toute céleste nous est à la fois un gage de protection et un appel pressant à l'espérance.

Et c'est de cet heureux événement que, pour faire un instant écran à vos soucis paternels et vous apporter un peu de joie, je veux vous entretenir.

Plusieurs fois, au cours de ces dernières années, votre attention a été attirée par ce qui vous était rapporté du village de Tonglu. L'an dernier, vous avez ainsi appris qu'une inauguration solennelle du pèlerinage projeté là avait été accomplie; vous lisiez que Marie voulait manifestement être honorée, en ce lieu, d'un culte particulier. Le concile plénier de Shanghai n'avait-il pas décrété l'adoption, pour représentation de Marie Reine de Chine, de l'image de Notre-Dame,

Reine de Tonglu, vénérée en ce lieu ? Des faveurs frappantes obtenues avaient corroboré cette conviction. Si la Reine des cieux, Marie, Mère de Dieu, manifestait ainsi de diverses façons sa volonté d'être tout spécialement vénérée à Tonglu, c'était à n'en pas douter qu'elle voulait y manifester sa puissance et y exercer sa miséricorde.

Ce sentiment était profondément ancré dans le cœur de tous. Et c'est parce qu'il était ainsi, vif et tendre à la fois, que les pèlerinages qui, pour la première fois, cette année, s'accomplirent au sanctuaire de Marie, connurent un si consolant succès et produisirent des fruits de sanctification si visibles et nombreux.

Le village de Tonglu ressemble à une capitale de Chine en miniature. Un rempart de terre l'entoure, dont le pied baigne, la moitié de l'année, dans une douve obligée. Il est glorieux, ce rempart. C'est contre lui, couronné de défenseurs, n'ayant pour armes que leur foi en l'assistance de Dieu et leur confiance en Marie, qu'en 1900 vinrent déferler et mourir les assauts opiniâtres des Boxeurs, diaboliquement résolus à anéantir, en Chine, le nom chrétien. Il est percé de quatre portes, qui sont : la porte du Salut, la porte du Saint Roi David, la porte de l'Archange-Gabriel et la porte de Saint-Michel.

Nous sommes en pays païen. Ces noms, passant par nos lèvres, y laissent une saveur incisive et forte.

Au milieu, à peu près, de l'espace circonscrit par cette enceinte est un quadrilatère formé par un haut rempart crénelé, en briques, d'environ cent mètres de côté. Il représenterait la « cité interdite » ou impériale de la capitale. Et cette analogie est faite pour plaire.

A l'intérieur, selon un plan adopté généralement dans de semblables circonstances, s'élèvent des cons-

tructions, qui sont : l'église, vaste pour la Chine et dont les deux flèches hardies sont vues jusqu'à vingt kilomètres à la ronde. Une remarque en passant : bien que vaste, ainsi qu'il vient d'être dit, cette église devient de jour en jour trop étroite. Ensuite, les bâtiments de la résidence, tout en rez-de chaussée bien entendu. Ils forment assez bien un cloître monacal adjacent à l'église. Puis des communs et dépendances obligées, un jardin potager, enfin des locaux, appuyés au rempart, sur une partie du circuit et affectés à des destinations diverses, telles que écoles, salle de conférences, parloir pour les femmes, etc. Et si les souvenirs de la grande guerre ne sont pas de nature à réveiller en vous, Monsieur et Très Honoré Père, des émotions trop pénibles, je vous confierai, presque à voix basse, qu'il se trouve aussi, par là, dans un coin, un arsenal : des canons, de jolis canons, et de vilains crapouillots, tubes de fonte cerclés, tous les dix centimètres, de frettes en fer forgé. De longues pièces en bronze d'un calibre respectable, allongent leur cou tourné et verdâtre sur des affûts constitués par des roues de char agreste, soustraites à Cérès au profit de Bellone. De gros obusiers en fonte, juchés sur leur trains de roues, se donnent des airs d'hippopotames écrasant un pousse-pousse japonais.

Tous ces engins de mort représentent les trophées enlevés aux Boxeurs au cours des combats furieux que leur livrèrent les chrétiens retranchés au village et échappés au massacre. Ils n'ont plus aucune valeur combattive. Ils viennent des anciens parcs d'artillerie impériaux et n'auraient d'utilité que dans un musée rétrospectif d'artillerie. Toutes ces pièces sont à mèche, bien entendu, de même qu'un certain nombre de coulevrines effilées, qui, elles du moins, sont encore capables de porter la mort dans les rangs des

séides du diable, si la fantaisie leur reprenait de vouloir chercher noise aux vaillants chrétiens du pays.

Ces derniers tiennent à leur arsenal. Il leur semble que le bras de Marie est plus puissant lorsqu'il se repose sur ces gros joujoux, plus tapageurs que méchants. Même la transformation des pièces de bronze en cloches qui chanteraient les gloires de Marie, envers qui ils ont un culte si vif, ne leur a pas souri. Leur arsenal leur rappelle des jours de terreur et de mort, et leurs canons des jours de victoire. Ils l'aiment. Eh bien ! c'est un sentiment honnête et avouable, certes.

Entre « la cité interdite ou impériale » et le rempart existe le village. Remarque d'ailleurs superflue. Les habitants sont au nombre d'environ quatre mille, dont plus de trois mille sont chrétiens.

Voilà donc le cadre dans lequel se dérouleront les cérémonies des pèlerinages qui vont se succéder au sanctuaire de Marie durant une partie du mois de mai, la seule époque de l'année où les travaux des champs et l'état des chemins permettent des pérégrinations. Et pour la première fois en Chine, depuis que le monde est monde, Jésus et Marie vont être acclamés publiquement, circonstance qui donne à ces manifestations une portée historique considérable.

Des ententes préalables avaient eu lieu entre M. Trémorin, curé de céans, et les chefs des paroisses qui se proposaient de venir en pèlerinage. Des jours avaient été fixés, dans des vues d'ordre compréhensibles, car les pèlerins de l'un et de l'autre sexe devaient être hébergés dans les locaux dont il a été parlé il y a un instant. Au village, pas de Terminus ni de Palace Hôtel. Seule, la maison du bon Dieu est aménagée de manière à pratiquer l'hospitalité. Et elle est amplement satisfaite quand elle a pu loger



quatre ou cinq évêques, cinq ou six fois autant de prêtres et cent ou deux cents fois autant de pèlerins. Ce qui n'empêche pas que ce nombre de pèlerins se trouve doublé en certaines circonstances. Alors les chrétiens du pays logent chez eux cet excédent, pratiquant généreusement la charité à l'égard de leurs frères.

Je ne saurais être taxé d'exagération en avançant que la région entière attendait le jour où il serait donné aux fidèles de venir manifester leur amour à Marie. Et des fidèles, dans la région, il en existe, *et cinq ou six fois autant au kilomètre carré qu'en France ou en Belgique*. Une seule région de Chine, à ma connaissance, pourrait revendiquer une densité de population chrétienne au plus égale à celle de la région au milieu de laquelle trône Notre-Dame de Tonglu ; elle est dans la préfecture de Son-kiang-fou, province de Kiang-sou. Ici, il y a des chrétiens et des chapelles dans tous les villages et au nombre de cinquante à trois mille selon l'importance des localités.

Donc, jour est pris. La concentration des groupes a lieu dans les chefs-lieux de paroisse. Bannières et étendards ont été préparés avec soin. Car ce n'est pas son drapeau dans sa poche que l'on va pérégriner à Tonglu. C'est à leur ombre que l'on s'ébranle et c'est, précédés par eux et le curé, qu'en un bel ordre l'on part et l'on traverse les villages qui se trouvent sur le parcours, au chant des hymnes et des cantiques. Pas de respect humain. Chacun chante à pleine voix son amour de la très sainte Vierge.

Des paroisses vinrent de soixante et quatre-vingts kilomètres. Nombre de pèlerins accomplirent ce trajet en jeûnant.

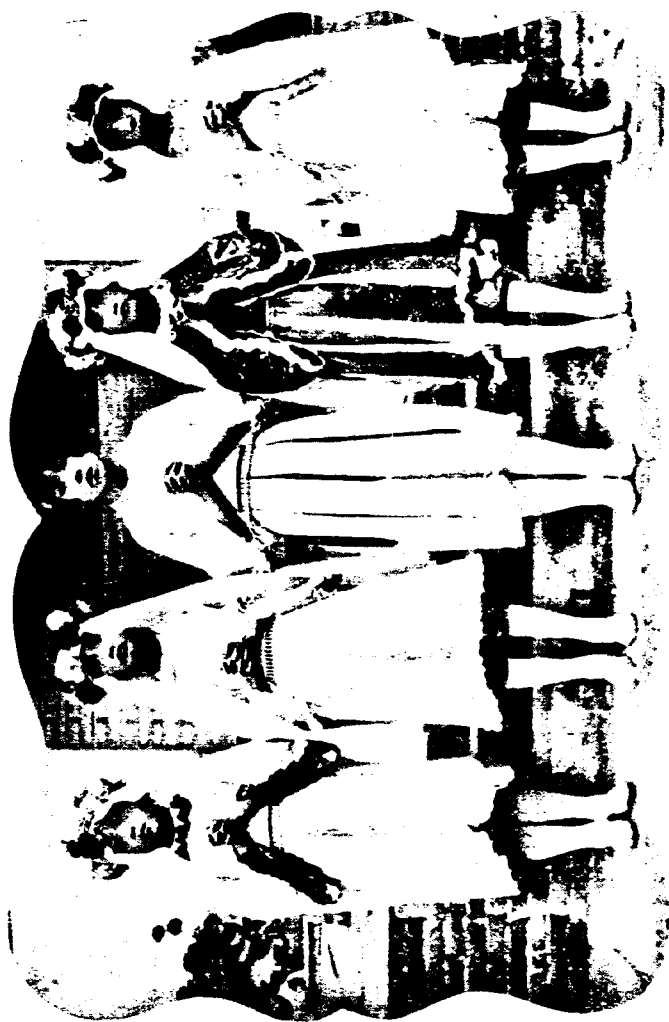
Vous voyez cela, Monsieur et Très Honoré Père : tous les chemins convergeant vers le sanctuaire de

Tonglu parcourus, durant une bonne partie du mois de mai, dans les deux sens, par des groupes de pèlerins allant jusqu'à cinq cents membres des deux sexes, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, et priant, chantant, processionnant publiquement ; et cela en un pays où, il y a trente ans seulement, l'on coupait succinctement la tête au premier individu rencontré suspect de christianisme. Vous voyez ces grandes manifestations de foi en un pays où jamais cela ne s'était vu, où seulement les cortèges idolâtriques en l'honneur du démon s'étaient produits au grand soleil du bon Dieu.

Les fidèles sentaient cela. Un sentiment de fierté semblait les ennoblir, les grandir, roborer leur foi. Aussi était-ce avec entrain et, plus encore, avec ferveur qu'ils chantaient leurs hymnes et cantiques, ainsi que leur invocation chère à Notre-Dame de Tonglu : Sainte Mère de Dieu, Reine de Tonglu, priez pour nous.

L'arrivée au village se faisait avec un rite soigné et généralement observé. Croix et bannière en tête, en un ordre parfait, les pèlerins franchissaient les portes du village en chantant. Du haut des tours de l'église, les cloches joignaient leurs voix à la voix des fidèles pour magnifier la Reine du village. Le vieux bourdon en fer, à la voix éraillée, arraché, en 1900, à une pagode, où, des siècles durant, il avait convoqué les idolâtres à leur culte diabolique, grinçait d'une manière qu'on dirait contrite, mais alors d'un repentir qui se fondrait dans l'amour. C'est tout un symbole, cette voix éraillée, usée au service du diable, qui jette ses derniers accents à Marie.

Sur les murs des habitations, de grands carrés ou losanges de papier de couleur, collés à des intervalles réguliers, portent chacun un grand caractère peint en noir. Une succession de ces carrés fait une invoca-



JEUNES SEMEUSES DE FLEURS SOUS LES PAS DE JÉSUS PORTÉ EN PROCESSION A TONGLE.



MM. TRÉMORIN ET CORNET  
SUR LE REMPART DE TERRE QUI ENTOURE TONGLU.

tion à la Vierge Marie, refuge des pécheurs, Reine de Chine, Reine de Tonglu, secours des chrétiens. Les pierres, pardon ! les briques parlent.

Les chants s'achevaient au pied du tableau, désormais célèbre, de Notre-Dame de Tonglu.

Comme les arrivées avaient toujours lieu le soir, dès que les paroisses annoncées étaient présentes, un grand salut solennel du Très Saint Sacrement avait lieu. Il ouvrait les exercices du pèlerinage. L'église, vaste, et, parce que sans chaises, ni bancs, ni accoudoirs quelconques, capable de contenir des foules comprimées au maximum, s'emplit. Alors des centaines et des centaines de voix masculines et féminines chantaient à deux chœurs les motets du Salut. Impression puissante.

Ici, rien d'alambiqué ; pas de diva gloussant des *Ave Maria*, effarouchés d'être prononcés par une telle bouche et le plus souvent sans l'ombre de piété ; pas de premier ténor prenant des positions de trois quarts et faisant des petits effets de plastron. Non, un peuple entier, dans la simplicité de son cœur et la candeur de son âme, exhalant sa foi, son amour et sa reconnaissance à Jésus et à Marie.

Dans la chaude décoration de l'église, sous le ruissellement des lumières, portés par cette harmonie aux vibrations profondes, parce que humaines, les cœurs se fondent en un seul cœur et les âmes palpitent, s'envolent.

Le Salut achevé, les confessionnaux sont assiégés. Des groupes demeurent dans l'église, ne pouvant s'arracher à la douceur du saint lieu.

Enfin, tout de même, bien avant dans la soirée, l'on se retire dans les locaux affectés à l'usage des pèlerins, chaque sexe ayant les siens bien séparés. Le repas est pris en commun. Les mêmes vastes mar-

mites hémisphériques ont cuisiné le même menu pour tous. Par exemple, ni bisque savante, ni spooms au vin de Samos, ni financière aux quenelles, non, une nourriture saine qui apaise la faim, une faim excitée par une journée de fatigue, une nourriture qui répare les forces et n'obnubile pas les facultés. Brouet de millet, farci de nouilles de fécule, agrémenté de boules de pâte de froment, cuites à la vapeur. Des tasses d'eau chaude, humées à petites gorgées, scellent cette réfection, goûtée de tous.

Des paroisses ont amené leur orchestre. De vieux airs, dont l'origine se perd dans la nuit des millénaires écoulés, et joués dans les cours, donnent une touche d'un caractère spécial à ces agapes absolument fraternelles, dont les pèlerins d'ailleurs font les frais. La lune est dans le ciel. Dans le firmament profond, les étoiles sourient et, tout à l'heure, la paix divine d'une magnifique nuit de printemps s'étendra sur plusieurs centaines de créatures du bon Dieu, endormies la louange de Marie sur les lèvres.

La journée du lendemain constitue essentiellement la journée du pèlerinage. Messe solennelle. Prédication. Succession d'exercices pieux, accomplis en commun et chantés avec ensemble et par tous : chemin de croix, saint rosaire, etc. Tous les fidèles savent chanter ces longs exercices, et par cœur. Ces centaines de poitrines, exhalant sur une mélodie spéciale et d'un caractère franchement religieux la supplication, impriment à l'âme une émotion de la qualité la plus haute.

Dans la soirée, a lieu la procession du Très Saint Sacrement dans le village. Jésus, Roi de Chine, est porté dans son domaine, dont la méchanceté de ses sujets l'avait jusqu'à ce jour tenu éloigné, et il y est porté avec toute la solennité possible.

Cette procession qui se déroule dans un ordre par-

fait, sous les rayons d'un brillant soleil, dans un village tout à l'adoration, remplit le cœur d'une allégresse insoupçonnée. Jésus n'est plus l'hôte du tabernacle seulement ; il prend possession de la rue ; il est enfin chez lui ; et on l'y acclame merveilleusement. Les groupes divers, paroisses, écoles, confréries, se font suite, priant et chantant, chacun selon ses moyens. Ici hymnes, là cantiques, plus loin litanies. Le chant des litanies laurentiennes est délicieux tout simplement. Il est empreint d'une piété que je dirai mystique et intense. Aussi est-il le chant préféré des fidèles. Il est très difficile à quiconque entend ce chant exécuté par une foule, de retenir ses larmes. Et pourtant, vous savez, Monsieur et Très Honoré Père, un vieux missionnaire de Chine, c'est du cuir bouilli, rebelle à tous les émollients. Il en a tant vu ! Mais à Tonglu, foi de vieil endurci, il faut avoir des yeux en *waterproof* pour qu'ils ne s'humectent pas et un cœur desséché au four pour qu'il ne batte pas la plus suave des générales.

Le clou, c'est l'amende honorable prononcée en face du Très Saint Sacrement, au milieu de l'esplanade précédant l'église, par M. le curé. La foule s'est agenouillée. Les chants se sont tus. Le silence s'est fait de lui-même, gonflé de mystère. Jésus est encensé. Des fleurs lui sont jetées. Alors, M. le curé demande pardon à Jésus pour toutes les infidélités dont il a été l'objet, il le prie de sanctifier les âmes, de guérir les malades, car des infirmes ont été apportés. Oui, qu'il abaisse un regard de miséricorde sur ce peuple, qui l'adore, l'aime, le sert. Alors, l'acte de contrition est psalmodié et cette supplication, ainsi modulée sous le ciel bleu, intensément, dans l'adoration muette des choses, prend un caractère d'une intensité extraordinaire. Les yeux s'humectent, les

larmes sourdent sous les paupières. Chaque âme communie à toutes les âmes et toutes ensemble communient à Jésus.

Des faveurs spéciales, que la voix du peuple qualifie de miracle et qui présentent à première vue ce caractère, ont été reçues. Le moment d'en parler venu, vous serez tenu au courant. Enfin, Jésus, dans un geste large, a béni son peuple. Celui-ci se relève, pénètre dans l'église. Les visages sont graves, reflétant une émotion puissante; les chants montent de nouveau; c'est véritablement le ciel.

Puis le Salut solennel de clôture. Et c'est fini, il faut s'en retourner, reprendre contact avec la terre. Mais l'on est plus fort. Un rayon d'en haut a traversé l'âme et réchauffé le cœur.

Les paroisses qui peuvent encore arriver le jour même chez elles s'en vont, bannières déployées et chantant encore. Les autres, avant l'aube du lendemain, assisteront à une messe, y communieront et se hâteront de partir. Certaines ont jusqu'à 80 kilomètres à faire, à pied pour les hommes, partie à pied et en char pour les femmes.

D'autres paroisses arriveront le jour même et les belles solennités se renouvelleront, toujours avec la même piété vive, avec le même entrain. Et, j'ajoute, emportant avec elles les mêmes faveurs.

N'est-ce pas, Monsieur et Très Honoré Père, que, lisant ce récit inerte, vous vous sentez quand même le cœur allégé?

Si j'étais poète, j'emprunterais un vers du bon Coppé :

Au ciel noir de ce temps, on voyait cette étoile.

Ah ! oui, le ciel de Chine est noir. Mais une étoile y brille. Ou bien, en effet, il faut renoncer à toutes les



lumières que nous vaut la foi, ou bien il faut croire que Marie, ayant voulu être honorée publiquement et d'une manière magnifiquement spéciale, a l'intention de faire éclater sur la région, sur les missionnaires, ses miséricordes.

Et sur qui, s'il vous plaît? Sur l'Église de Chine, cela va sans dire, cette pauvre Église, si durement ballotée et sur des océans si divers, et avec cela si cruellement éprouvée; ensuite, cela va de soi, sur les fidèles qui constituent l'Église visible. Et n'y aurait-il rien pour les missionnaires, les missionnaires du Vicariat de Paotingfu?

Dans le noir de leur ciel, une étoile y luit-elle?

Le noir, le noir opaque de leur ciel, vous le savez, Monsieur et Très Honoré Père, c'est leur exode décidé, presque certain, à prendre les choses par leur côté *humain*.

L'étoile, c'est leur espoir en Marie, Reine de Tonglu. Allons-nous nous trouver dans la nécessité de croire que les missionnaires, instruments actifs des volontés de Marie, Reine des cieux, de Chine et de Tonglu, n'auraient été ses artisans dociles que pour disparaître aussitôt l'œuvre voulue achevée?

Nous sommes en 1930. Il y a un siècle, la très Sainte Vierge, Reine des Apôtres, apparaissait à la vénérable Catherine Labouré. L'horizon politique et religieux était sombre alors en France, et d'ailleurs un peu partout. Les plus confiants en l'assistance de la Providence divine s'effrayaient. Des grondements, venus des masses profondes du peuple, semblaient vouloir s'amplifier jusqu'au renversement de l'ordre politique et social établi. C'est le moment que choisit la très Sainte Vierge pour apparaître à sa privilégiée et l'assurer que les deux familles de saint Vincent

passeraient à travers la déflagration sans en éprouver de dommage.

Monsieur et Très Honoré Père, je ne crois pas téméraire de penser que, à cent ans d'intervalle dans le temps et à des milliers de lieues dans l'espace, Marie, en choisissant cette année pour être l'objet d'ardentes supplications de la part des fidèles, instruits de ses miséricordes et de leurs devoirs envers elle par les missionnaires vos enfants, n'ait pas voulu signifier à ces derniers qu'ils n'avaient rien à redouter des nuages qui se montrent à l'horizon.

Au ciel noir de ce temps, luit pour nous cette étoile.

Après ce que nous avons vu et entendu durant tout ce mois de mai béni, nous devons lever les yeux vers cette étoile. Notre esprit de foi nous impose ce devoir.

Le délégué apostolique est venu faire son pèlerinage; toute la région, par la bouche d'une centaine de délégués, l'a supplié de nous laisser à eux. Alors, dans le ciel noir, une déchirure s'est produite; un rayon d'espérance y filtre. A 1830 répond 1930.

C'est sur cette conviction que je vous quitte, Monsieur et Très Honoré Père, vous renouvelant l'assurance du respect et de l'affection avec lesquels je demeure, en l'amour de Notre-Seigneur et de Marie Immaculée, votre très humble et très obéissant,

Joseph CORNET,  
i. s. c. m.

## SHANGHAI

### UNE MAGNIFIQUE CÉRÉMONIE A L'HOPITAL SAINTE-MARIE

Une double cérémonie a eu lieu à l'hôpital, au milieu d'une assistance nombreuse et des plus brillantes.

On devait procéder à la bénédiction du pavillon de l'hôpital réservé aux marins des forces navales fran-

çaises d'Extrême-Orient et à la remise de la croix de la Légion d'honneur à sœur Marie (Mme Reisenhel), visitatrice des Filles de la Charité pour tout l'Extrême-Orient.

Bien qu'aucune mention des deux cérémonies n'eût été faite dans la presse, tous les amis de l'hôpital Sainte-Marie étaient présents et ils étaient si nombreux qu'ils formaient une véritable foule, remplissant les grandes allées et les magnifiques pelouses. Mgr Haouisée était présent, ainsi que de nombreux Pères appartenant à toutes les missions de Shanghai et aux grandes institutions catholiques d'enseignement. Il y avait aussi beaucoup de sœurs. On remarquait le consul général, M. Koechlin, l'amiral Mouget, le commandant Fernet, le colonel Noiret, le colonel Marcaire, le capitaine de frégate Le Franc, le médecin-chef Brochet, le commandant Béranger, les commandants Marfaing et Duboin, les lieutenants de vaisseau Robin et de Bryas, tous les officiers du *Waldeck-Rousseau*, de la *Marne* et de l'*Alerte*, la plupart des officiers du détachement français de Shanghai, les médecins militaires, la plupart des médecins français de Shanghai, les médecins chinois de l'hôpital et beaucoup d'autres personnalités que nous n'avons pu noter en raison de la foule considérable des assistants.

Les dames étaient venues nombreuses, et l'on remarquait aussi beaucoup de personnalités chinoises.

On commença par la bénédiction du pavillon des Marins, qui fut donnée par le Père Noury. La musique du *Waldeck-Rousseau* se fit entendre ensuite. Les officiels quittèrent le pavillon et se rendirent sur la grande pelouse qui lui fait face. D'un côté, un détachement d'infanterie de marins se trouvait aligné, et, de l'autre côté, lui faisant face, un détachement d'in-

fanterie coloniale. Faisant face au pavillon et constituant un troisième côté reliant les deux autres, un groupe de religieuses se tenait sur deux files, la sœur Marie (Mme Reisenhel), au milieu, à quelques pas en avant de la première ligne.

L'amiral Mouget s'avança vers la sœur Marie, suivi du lieutenant de vaisseau de Bryas, des officiers supérieurs et des personnalités officielles, et prononça le discours suivant :

« MA SŒUR VISITATRICE,

« Des mérites tels que les vôtres sont bien au-dessus de toute récompense terrestre. Mais si les hommes n'ont pas le pouvoir d'élever assez haut leurs palmes pour couronner dignement des vertus parfaites, il ne saurait leur être défendu, tout au contraire, de manifester leur gratitude aux créatures d'élite ayant bien servi les causes qui leur sont chères.

« Et c'est, ma Sœur, parce que vous avez admirablement servi la cause française que le gouvernement de la République vous a décerné la Légion d'honneur. Sur ces services, votre modestie fait volontiers le silence; je les ai connus par des lettres échangées entre notre consul général et M. de Martel au moment où il s'est agi d'établir, en votre faveur, la proposition définitive, qui a été aussitôt sanctionnée par la grande Chancellerie. Il m'a suffi de prendre dans ces lettres les phrases principales pour composer le texte d'une citation magnifique que voici :

« Madame Reisenhel, qui a été nommée Visitatrice  
« des Filles de la Charité en Chine, est arrivée à  
« Shanghai, siège de sa résidence, en 1928. Elle  
« dirige avec une très grande compétence et beau-  
« coup de dévouement les œuvres locales de cette con-  
« grégation : l'hôpital Sainte-Marie et le dispensaire.

« Mais ce sont surtout les services qu'elle a rendus  
« pendant la guerre qui lui constituent des titres émi-  
« nents à une nomination au grade de chevalier de  
« la Légion d'honneur. A Constantinople, en 1914,  
« elle est accusée d'espionnage, emprisonnée, puis  
« expulsée de Turquie pour avoir des sentiments trop  
« français. Elle vient à Salonique, où elle installe et  
« dirige jusqu'à l'armistice trois hôpitaux militaires  
« temporaires.

« Au moment de l'incendie de la ville en 1917, elle  
« dut se réfugier à Zeitenlik et organisa un poste  
« de secours pour les victimes de l'incendie. »

« M. Koechlin ajoutait dans sa lettre à M. de Mar-  
tel : « La croix de la Légion d'honneur serait la digne  
« récompense des qualités exceptionnelles d'énergie et  
« de courage patriotique dont Mme Reisenhel a fait  
« preuve dans l'accomplissement de son ministère. »

Tels sont, Mesdames et Messieurs, les mérites que  
la France a eu à cœur de reconnaître en attribuant la  
Légion d'honneur à Mme Reisenhel.

« Pour la remise de cette distinction, nul lieu ne  
pouvait mieux convenir que l'hôpital Sainte-Marie.  
N'est-ce pas, en effet, dans des cadres semblables à  
celui-ci par les lignes essentielles, qui n'avaient peut-  
être pas le même aspect plaisant, mais où régnait le  
même esprit de dévouement, de sollicitude et de  
bonté, que Sœur Marie s'est dépensée sans compter  
tout au long de son existence ? Elle y fut souvent à la  
peine. Nous sommes heureux de l'y voir à l'honneur.

« C'est assurément le sentiment de toute l'assis-  
tance qui m'entoure. Oserai-je dire que c'est plus par-  
ticulièrement le sentiment des officiers et marins de  
ma force navale ? Ils savent que, si la maladie s'abat sur  
eux, ils trouvent ici, dans un rayonnement souriant,  
non seulement des soins éclairés et dévoués, mais

encore une charitable tendresse. Ils savent aussi que, s'il est dans leur destin de ne pas se relever, ils seront entourés, jusqu'à leur dernier souffle, des attentions les plus secourables, les plus adoucissantes et que les Filles de la Charité leur fermeront les yeux avec des précautions toutes maternelles. Enfin, ils ont aujourd'hui une preuve nouvelle de cette admirable sollicitude. Le beau pavillon qui vient d'être béni est spécialement destiné à les recevoir.

« Madame, j'incline devant vous l'hommage de mon respect et c'est avec une émotion sincère que je vous déclare admise dans notre Ordre national.

« Au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous fais chevalier de la Légion d'honneur. »

L'amiral remit alors la croix de la Légion d'honneur à la sœur Marie et lui donna l'accolade.

La sœur Marie dit quelques mots, exprimant combien elle était touchée des paroles de l'amiral, et, tandis que le public applaudissait le nouveau chevalier de la Légion d'honneur, la musique du *Waldeck-Rousseau* entonnait avec entrain la *Marche Lorraine*, célébrant la province dont la sœur Marie est originaire.

#### KASHING

*Lettre de sœur DIGIULIO, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Kashing, Maison des Sacrés-Cœurs, 17 mai 1930.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

J'espère, par la *via Sibérie*, arriver à temps pour vous présenter les vœux de la petite famille de

Kashing. Ses vœux seront accompagnés de nos plus ferventes prières, afin d'obtenir ce que nous vous désirons. Oui, nous avons la ferme confiance que notre Immaculée Mère, dans cette année de grâce, vous obtiendra, pour vous et pour toutes les âmes qui vous sont confiées, toutes les grâces que vous désirez.

Je ne vous donne pas de nos nouvelles, vous en avez déjà eu par notre respectable sœur Économe et par le bon M. Moulis, si dévoué pour notre maison. Je tiens à vous remercier, mon Très Honoré Père, pour l'allocation que vous avez eu la bonté de nous donner. Nous avons eu des moments d'anxiété, mais notre joie a été plus grande quand nous avons appris que nous pouvions continuer à faire du bien à nos chers maîtres, et cela par Notre Très Honoré Père.

Ici, à Kashing, on est dans la paix, et le nombre de nos protégés augmente toujours. Le bon Dieu aussi nous donne le pain de chaque jour. La vie devient de plus en plus chère, mais, heureusement, le bon Dieu augmente aussi ma confiance et je suis sûre que le nécessaire ne nous manquera jamais.

Notre bon M. Segond est encore à notre hôpital; on le soigne du mieux qu'on peut; mais, humainement parlant, il n'y a pas espoir de le guérir. Toute notre confiance est en notre Mère Immaculée et, par elle, nous espérons que ce digne missionnaire sera conservé au cher séminaire de Kashing. Je le recommande à vos prières.

Malgré ma résolution de ne pas écrire longuement, je m'aperçois que je suis tombée dans mon défaut. Le Très Honoré Père me le pardonnera : je n'écris pas souvent, et puis il est bon !

En vous renouvelant nos meilleurs vœux, je vous prie de nous bénir toutes avec tout ce qui nous est confié.

Dans les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, j'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur DIGIULIO,  
ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

## VICARIAT DE KIAN

### LES TROUBLES

*(Journal de M. de Jenlis)*

A la fin d'avril, la population de Kian a été plus ou moins effrayée par le départ précipité pour la capitale du maire de Nan-chang, qui était, depuis dix jours, ici. Ce monsieur a bonne volonté pour enrayer le péril rouge, mais ses conseils seront-ils suivis? Puis, deux jours après, c'est le général de division de la XVIII<sup>e</sup> qui, ne se sentant pas en sûreté ici, a préféré transporter son quartier général à 200 lys plus bas, à Chang-chu, et, bien entendu, les troupes qui dépendent de lui l'accompagnent et notre garnison est diminuée d'autant. Il ne reste à Kian et aux alentours que trois régiments.

Le curé de Chang-chu, M. Paul Teng, m'annonce qu'il a l'ennui de loger l'état-major dans sa nouvelle résidence. Au moins, il obtint grâce pour la chapelle.

30 avril. — Mon vicaire, le P. Paul Lo, arrive, dans la soirée, de Taiho, peu après le bataillon qui y était en garnison. Il m'explique qu'au moment du départ des pioupious, il eut maille à partir avec la police locale pour récupérer le mobilier qu'il avait prêté aux pioupious qui logeaient en face de chez nous. Leur chef logeait à la résidence et avait signé une liste. M. Lo fut insulté, malmené; son boy, emmené à la police, puis relâché. Enfin, de dépit,



le pauvre Père loua un cheval et descendit à Kian avec les soldats.

Les premiers jours de mai, il pleut presque tous les jours; l'eau monte. Nous avons failli avoir une deuxième inondation. Mais, au moins, la nappe d'eau qui entoure Kian nous préserve de la venue des communistes d'en face et des alentours.

6 mai. — Le temps s'était remis au beau; le Père Lo, ayant appris, la veille, qu'un autre bataillon allait monter à Taiho, se décida à y retourner, bien que son affaire avec la police ne fût pas arrangée. Seulement, à cause du grand nombre de voyageurs qui retournent, et de la difficulté de passer, à 12 lys d'ici, le petit fleuve de Yung-sin, grossi par les eaux, le Père Lo arrive à la résidence vers sept heures du soir, une heure après l'arrivée des pioupious, qui y sont déjà installés et ont tout mis sens dessus dessous! On passa cette première nuit tant bien que mal et, le lendemain, il obtint du chef qu'on nous laissât l'étage de la résidence, mais ils emportèrent presque tous les meubles. Les pioupious de ce bataillon sont beaucoup plus mauvais que ceux du précédent; aussi, plutôt que d'ouvrir l'église chaque matin, le P. Lo va dire la messe à l'école des femmes.

A Kian, ce même jour, de huit heures et demie à midi, nous sommes tout étonnés d'entendre une fusillade de l'autre côté du fleuve, face à la ville, avec mausers et canons en fer, comme le Vendredi saint. Il y a quelques blessés et un mort de notre côté; la garnison répond avec les mitrailleuses; mais, comme les rouges sont dissimulés dans les broussailles de l'autre rive, impossible de les atteindre. Il y en a plus d'un millier et six drapeaux rouges.

7 mai. — M. Russo, de Wanan, m'apprend que les

communistes ont fait de nouveau une incursion au grand marché de Léang Kiou, à 100 lys au-dessous de Wanan, et se sont emparés de son jeune catéchiste, un excellent chrétien, confesseur de la foi en 1927, et d'un orphelin de dix-sept ans. On parle de 500 dollars pour sa rançon; autrement, après trois jours, c'est la mort.

8 mai. — Arrivée, à Kian, du général de la XII<sup>e</sup> division de Kan-chow. Il y a quelques jours, un de ses régiments était venu l'attendre ici à Kian.

9 mai. — Sans doute en l'honneur du général, arrivé la veille, les rouges d'en face recommencent leur sérénade vers neuf heures. Et pour leur répondre, notre hôte essaie les nouveaux engins qu'il a rapportés de Nan-King. C'est lugubre, on se croirait sur le front. Heureusement, le fleuve qui nous sépare des rouges coule à pleins bords, et le 72<sup>e</sup> régiment, venu de Kan-chow à Kian à la rencontre du général, fait bonne garde. Il y a quelques blessés du côté de Kian.

10 mai. — La fusillade continue, pas très nourrie dans la matinée, mais, le soir, vers quatre heures, comme nous entendions les confessions en vue de la solennité de saint Joseph, c'est un vacarme d'enfer pendant plus d'une heure. Heureusement que les bombardes dont se servent les rouges n'ont pas la force de passer le fleuve. Pour nous, nous nous confions en Marie, dont c'est le mois, en saint Joseph; et puis nous sommes encore dans la neuvaine de la Translation.

11 mai. — Le bombardement d'hier n'empêche pas Mgr Mignani de répondre à l'invitation du curé de la paroisse Saint-Joseph, M. Capozzi, pour aller célébrer la sainte messe et donner la confirmation dans la vieille église de Kian. M. Bonanate et votre serviteur

assistions Monseigneur. Il y eut cent vingt communions et trente-huit confirmations. Toutes les communautés de la ville : Filles de la Charité, Sainte Anne, etc., avaient envoyé une députation. Après déjeuner, la fusillade recommença de l'autre côté du fleuve, presque en face Saint-Joseph. Cependant, à midi, avec Monseigneur nous étions huit convives pour faire honneur au *convivium* européen-chinois offert par les chrétiens. Et tous les séminaristes du grand séminaire régional, sous la direction de M. Brulant, chantèrent un Salut solennel. Le soir, à cinq heures, on annonce que de nombreux radeaux de bois descendent de Kanchow et qu'il y a un régiment de pioupious pour les protéger; qu'à mi-route de Taiho à Kian, ce régiment a été attaqué par les rouges; avec leurs mitrailleuses, il en a abattu une bonne centaine. Les pioupious ont reçu une gratification de 10000 dollars pour cette conduite de bois et le général est bien content d'avoir du renfort pour essayer de remonter à Kanchow avec sa flotte.

12 mai. — La leçon d'hier donnée aux rouges par les soldats montés sur les radeaux a été bonne. Aujourd'hui, calme plat; les rouges se sont retirés dans les montagnes.

13 mai. — A huit heures et demie du matin, nous assistons au départ de la flotte du général. Quatre remorqueurs traînent chacun deux ou trois barques, une grande et petite canonnière fluviale; et, sur chaque rive du fleuve, un ou deux bataillons de pioupious patrouillent pour écarter les rouges. C'est un voyage long et scabreux. Si tout cet arsenal tombait entre les mains des rouges, qui le convoient, ce serait un désastre et un nouveau danger pour nous.

Les 14 et 15 mai, le calme est revenu, mais la garni-

son de Taiho est rappelée à Kian et le général nous a laissé aussi un bataillon.

Dans mon communiqué du 6 juin, je vous exprimais la crainte que nous avions de voir partir notre garnison, les troupes du général Tcheng, pour la capitale. Nos craintes se réalisèrent, puisque, le 9 juin, toute sa brigade, à part un régiment, s'embarqua pour Nang-Chang. Aussi, si le mois de mai a été relativement calme, ce mois-ci est plus troublé. Et notre situation n'a fait que s'aggraver. Nous vivons jour et nuit dans des alarmes continuelles, soit pour notre sécurité, soit en pensant à nos confrères qui sont dans la zone rouge et ne peuvent regagner Kian. Il faut croire que les troupes du gouvernement doivent se trouver en bien mauvaise posture, puisque nos gros bonnets n'ont trouvé rien de plus simple que de rappeler non seulement nos troupes de Kian, mais aussi celles de Kanchow. Le 10 juin, nous avons eu la bonne surprise de voir arriver à Kian, en même temps que le premier régiment descendant en barque de Kanchow, notre cher confrère M. Purino, qui, depuis six mois, était le vaillant compagnon de M. Russo, directeur du district de Wanan, et qui dut à plusieurs reprises fuir les incursions des rouges communistes. Nous risquions donc de rester à Kian sans troupes régulières, car celles arrivées de Kanchow avaient ordre de descendre aussi plus bas. Heureusement, à force de télégrammes envoyés par la Chambre de commerce, on nous a promis de nous envoyer une brigade mixte, la XIII<sup>e</sup>, dont deux bataillons sont déjà arrivés; ce qui permet aux troupes de Kanchow de continuer la route. Mais ces pioupious ne valent pas, comme armement et endurance, ceux qui nous ont quittés.

Cette manière de faire inconcevable de ceux qui sont en haut lieu, et la possibilité de voir la grande

ville de Kian à la merci des rouges, a décidé le séminaire régional, professeurs et séminaristes, à partir pour Nang-Chang, le 12 juin, quinze jours avant les vacances, sous la protection d'un convoi militaire.

Comme ce grand établissement du séminaire restait vide, Mgr Mignani m'a demandé d'aller y habiter avec le jeune directeur du petit séminaire, ses vingt-deux enfants, ainsi que notre cher confrère M. Purino, rescapé de Wan-an.

À Kian, il y a, en plus du séminaire du Pé-tang, une maison annexe des Filles de la Charité et la maison-mère des Filles de Sainte-Anne. Donc, trois messes à dire chaque matin et les confessions à entendre. Et puis on a toujours peur que quelque contingent de troupes (hélas, trop rares!) ne vienne occuper ces locaux du grand séminaire, nouvellement restauré! Cet établissement se trouve à trois quarts d'heure de marche de l'évêché.

Voilà pour les nouvelles générales concernant l'investissement de Kian par les communistes, favorisé, du reste, depuis quinze jours, par le retrait de nos troupes d'occupation. Pour ce qui concerne la pauvre ville de Taiho, délaissée par les troupes régulières depuis le 20 mai et défendue seulement par deux cents fusils de la milice locale, la situation n'est pas tenable, et plus de deux cents citadins se sont retirés à Kian. Mon vicaire, le P. Paul Lo, essaie de tenir quand même. Il a eu la bonne idée, le 1<sup>er</sup> juin, de faire descendre à Kian les deux vierges de Sainte-Anne; c'est un souci de moins pour nous. La vieille chrétienté de Saint-Augustin est quasi au pouvoir des communistes et la vieille vierge Hou Maria est venue se réfugier à Taiho, car les rouges la menaçaient de l'attraper pour la couper en morceaux. Une nouvelle bien affligeante aussi est la capture de mon digne paroissien Pierre Leou par

les communistes, le 8 mai, dans sa résidence de Ngan-yen; depuis un mois, on est sans nouvelles de lui. Il avait été question de 800 piastres pour son rachat, collecte faite par chrétiens et païens de l'endroit; mais, comme toute la partie sud du vicariat de Kanchow est encore infestée par les rouges, on ne peut savoir s'il est relâché ou non. Je reçus aussi une carte postale du pauvre P. Lieou Job, datée de Yen-chou, 2 juin. Leur ville a bien une garnison d'un régiment; mais, comme, dans toute cette préfecture, dont est chargé M. Vittone, il y a un gros chef rouge, « Pan-te-foai », qui a plus de cinq mille fusils, les réguliers craignent de ne pouvoir lui résister. Aussi mon fils spirituel, en m'écrivant, me fait, pour ainsi dire, ses derniers adieux. Je voudrais tant apprendre que lui et M. Vittone ont pu gagner la ville, plus tranquille, de Ling-kiang.

Ce matin, 19 juin, notre nouveau général Teng-in est arrivé en remorqueur à Kian, salué par les rouges, de l'autre rive du fleuve, par des salves de mousquets et de bombardes. Cependant, l'arrivée du grand homme rend un peu de confiance à la population; pour nous, nous mettons surtout notre confiance dans le Sacré-Cœur, qui ne pourra pas abandonner ses enfants du vicariat de Kian.

René de JENLIS.

#### RÉCIT DE M. BARBATO

La situation générale du vicariat ne fait qu'empirer de jour en jour et le cercle rouge autour de Kian se resserre avec une rapidité déconcertante, surtout depuis le commencement du mois de juin, où le gouvernement a appelé au front la V<sup>e</sup> et la XII<sup>e</sup> division, chargées de la défense de Kian-Kanchow.\*

A un moment donné, le 11 juin, notre ville allait être abandonnée à la merci des rouges. Ce fut le motif du départ précipité du séminaire central pour Nan-Chang, installé à Kian depuis neuf mois. Pauvre personnel du séminaire ! Ce fut par une vraie miséricorde de Dieu que tous arrivèrent sains et saufs à Nan-Chang, car les rouges leur tirèrent dessus quatre à cinq fois en cours de route. Heureusement, ils étaient bien escortés.

Un régiment de soldats reste quand même à Kian, en attendant les remplaçants. Mais dans les marchés avoisinants, abandonnés par les soldats, les rouges s'en payèrent : nous avons eu neuf de nos chrétiens tués par ces rouges ; d'autres sont encore dans leurs griffes et ceux qui ont pu se sauver sont venus grossir les rangs des réfugiés catholiques, soit chez nos sœurs, soit chez nous, de sorte qu'il ne reste plus une place vide.

Maintenant, Kian est vraiment entouré de rouges. A l'est, il n'y a que le fleuve qui nous sépare d'eux. Chaque jour, ils tirent sur Kian et blessent quelques civils. Au sud, à 5 lys, depuis une semaine, ils font des efforts diaboliques pour faire le pont en planches et passer le fleuve de Yangsin. A l'ouest et au nord, ce n'est que depuis quelques jours qu'ils ont eu l'audace de s'approcher et sont à peine à quelques lys de chez nous.

Le samedi 28 juin, du grand séminaire on voyait plus de quinze drapeaux rouges plantés sur la colline. On dit qu'ils étaient plusieurs milliers, mais heureusement qu'ils n'avaient pas beaucoup de fusils. Les soldats de la XIII<sup>e</sup> division, chargés de défendre Kian, paraissent bons et font leur possible, mais notre espoir est en Dieu seul : *Hi in curribus, hi in equis, nos autem in nomine Domini exercituum.*

Dans les autres sous-préfectures du vicariat, c'est à

peu près comme à Kian, avec cette différence qu'ici du moins il y a une garnison de trois régiments; ailleurs, il n'y a que la milice locale, qui ne peut pas toujours résister aux communistes.

Voici ce que nous écrivait M. Russo, le 19 juin : « La ville de Wanan a été de nouveau prise par les rouges; c'est pour la cinquième fois depuis novembre 1929. Tout le monde, en ville, fuyait à l'arrivée des rouges et je fis de même; mais, arrivé à une porte de ville, la voilà fermée! Je fis un détour; les rouges n'étaient pas loin; j'arrive au fleuve; toutes les barques étaient déjà passées de l'autre côté. Il restait une barque ensablée. On réussit à la mettre à flot. Quand nous fûmes au milieu du fleuve, les rouges « Tufi » apparurent sur la berge; ils voulaient tirer sur nous, mais leur chef les en empêcha. Comme quoi le bon Dieu veille sur ses missionnaires. »

Heureusement que M. Russo eut la bonne inspiration de faire partir pour Kian, avec les barques militaires descendant de Kanchow, son nouveau vicaire, M. Purino, qui, depuis sept mois qu'il est arrivé à Wanan, a dû fuir déjà cinq fois.

M. Vittone nous écrit de Yenchow que, chez lui, la situation est toujours menaçante, qu'on est toujours sur le qui-vive; car le grand chef rouge, Pan-te-foai, a repris la sous-préfecture de Wan-tsai, et il est question du départ de nos soldats pour la province voisine.

Dans l'après-midi du 23 juin, nous arrive à Kian, avec les soldats, M. Lo Paul, de Taiho; le lendemain, M. Vincent Lieou, curé de Pi-hia, est obligé de regagner Kian, car les communistes ont pris son catéchiste, M. Ou Jean.

M. Lo nous raconte le siège subi par la ville de Taiho les 18 et 19 juin :

« Les miliciens et les autres habitants de Taiho, à



cause du péril imminent des communistes et de l'absence des soldats, étaient sur le point de quitter la ville quand, tout à coup, une paysanne, venant de la porte du Nord, signale l'arrivée des rouges. Heureusement, l'alarme est donnée et on a juste le temps de fermer les portes de la ville et d'y poster des soldats. Les rouges sont plus de dix mille ; mais ils n'ont que deux à trois cents fusils ; les autres sont armés de lances ou des « pien-tan » pour transporter le butin. Le siège a duré deux jours et deux nuits. Tous les civils valides, près de trois mille, étaient obligés de monter sur le rempart, les uns avec une lance, les autres avec un trident pour empêcher les assaillants d'escalader les murs. Toutes les familles de la ville et la mission catholique étaient tenues de préparer du thé ou du riz liquide pour distribuer aux combattants qui ne pouvaient quitter les murailles. Comme les munitions étaient très limitées, on acheta plus de deux cents gros pétards. On fabriqua aussi des bombes avec de la dynamite dont les paysans se servent pour faire la chasse aux fauves. Le 20 au matin, la bataille a été plus acharnée et les miliciens n'avaient plus de munitions. On était sur le point d'abandonner la ville, quand un contingent d'autres miliciens, arrivé juste à point, mit en déroute les assaillants.

Nos miliciens ont remporté une éclatante victoire ; ils ne comptèrent que trois morts, tandis que les rouges en eurent cent vingt (dont quarante étudiants) et perdirent trente bons fusils, cinquante échelles et beaucoup de matériel.

Au moment du danger, le P. Lo promit une messe au Sacré-Cœur de Jésus et à sainte Thérèse si la ville ne tombait pas aux mains des rouges ; le dimanche 22 juin, il réunit les chrétiens pour célébrer cette messe d'action de grâces.

Après le départ des rouges de Taiho, arrive un vapeur de Kian portant un bataillon de soldats réguliers; ils avaient mandat de faire un tour d'inspection et devaient repartir le lendemain. Alors, voyant que la ville de Taiho était laissée sans défense et craignant le retour des rouges, M. Lo en profita pour descendre en barque, avec les soldats, à Kian, où nous lui fîmes le meilleur accueil. Pendant toute la traversée de Taiho à Kian, les soldats eurent plusieurs fois à répondre au feu des rouges; et toutes les barques, sur une distance de 80 lys, furent ramenées à Kian pour empêcher les Tufi de passer le fleuve.

Le 30 juin, les deux protestants pris à Yen-chou, le 23 mars dernier, arrivent de Yong-sin et une petite canonnière les conduit jusqu'à Hia-kan. Ce même jour, une canonnière remonte le fleuve de Yong-sin jusqu'à Wo-pou et transporte ici, à Kian, le pont de bois qu'avaient fait les rouges.

Le matin du 1<sup>er</sup> juillet, un peu après quatre heures, un bataillon de soldats sort précipitamment de la ville par la porte du nord et, un quart d'heure après, commence une fusillade nourrie, comme le 28 juin, tout à côté du séminaire. Après nos messes, vers six heures, la fusillade diminue, mais nous voyons passer devant notre porte des quantités de soldats blessés, portés sur des brancards. Nous sûmes que la compagnie de tête fut encerclée par les rouges et presque anéantie. La bataille dura jusqu'à neuf heures et demie, sur un front de plus de 15 lys, et les rouges furent repoussés dans la direction de Pi-ha, N.-O., avec quatre cents morts.

Voilà la vie héroïque que nous devons mener dans notre vicariat, et cela depuis bientôt trois ans; nous voudrions la paix, qui est, hélas! bien éloignée de nous, mais vos prières nous y aideront, s'il plait à

Dieu. J'ai toujours la conviction que le Sacré-Cœur et la sainte Vierge ne permettront jamais aux Tufi de prendre Kian; et, quand tout semble perdu, nous devons montrer notre confiance aux Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie.

Edouard BARBATO.

Ce récit de M. Barbato porte en *post-scriptum* ces mots de M. de Jenlis :

Hier, à six heures, sur le désir de Monseigneur, je suis allé faire visite à notre sous-préfet qui, ancien officier, avait mené lui-même la bataille de ce matin. Il me dit que Kian l'avait échappé belle. Car ce matin, ce n'était pas, comme le 28, des paysans communistes, mais de vrais soldats rouges. Leur chef, un ex-officier de la 6<sup>e</sup> armée, s'appelle Houan Lo et dépend de Pan-te-foai. Ils ont eu près de quatre cents morts et cent prisonniers, parmi lesquels quelques élèves officiers rouges. Grâce au Sacré-Cœur, voilà Kian encore une fois sauvé.

René DE JENLIS.

*Lettre de MGR MIGNANI à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

Kian, 22 mai 1930.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Aujourd'hui, 50<sup>e</sup> anniversaire de votre ordination sacerdotale, je viens, avec tous les confrères et sœurs du vicariat, vous renouveler nos filiales congratulations et vous souhaiter les années sacerdotales de saint Vincent en les déposant dans les mains de Notre-Dame de la Médaille Miraculeuse.

Pour ce qui regarde notre situation, un hymne d'ac-

tion de grâces s'échappe de nos cœurs à la miséricorde de Dieu, *quia non sumus consumpti*. Depuis ma dernière lettre, un peu partout dans le vicariat, nous sommes passés *per ignem et aquam*; *per ignem*, à cause du feu des communistes, qui sont restés les maîtres et menacent les quatre coins du vicariat; *per aquam*, car, après Pâques, l'inondation menaçait d'envahir tous nos immeubles du faubourg.

*Yuen-Chow.* — Le 23 mars, une forte bande de rouges armés a pris d'assaut cette ville. Notre confrère M. Vittone, qui en sortait juste une heure avant le blocus, dut passer par des routes infestées de communistes pour se rendre à Ping-hiang. S'il avait tardé encore un peu, il serait tombé dans les mains des rouges, comme quatre protestants, qui ont été capturés. Quand les journaux nous apprirent la nouvelle de la prise de Yen-Chow par les rouges, comme j'étais, depuis plus de dix jours, sans nouvelles de notre confrère, je demandai à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus de le protéger. De fait, le 9 avril, jour de sa prise d'habit au Carmel, je recevais une lettre de M. Vittone, datée de Ping-hiang, qui me racontait ses péripéties et ses malheurs; elle sera reproduite dans le *Bulletin de Pékin*. Les rouges voulaient incendier l'église et la résidence, mais ils se contentèrent de détruire tout, et mirent en morceaux la belle statue de l'Immaculée. Maintenant, un régiment s'est installé dans la ville de Yuen-Chow; mais tout le territoire reste aux rouges. Cependant, le 8 mai, M. Vittone et son vicaire ont osé retourner à la résidence, pillée et saccagée.

*Lin-Kiang.* — Cette sous-préfecture est la plus calme du vicariat, excepté la sous-préfecture de Sin-Yu, toujours en danger. Cependant, notre confrère M. Anselmo faillit tomber entre les mains d'une popu-

lace en furie, qui cherchait à mettre à mort le préfet, réfugié dans la mission catholique. Heureusement que les gendarmes purent dompter cette populace !

*Wangan*, avec son vaillant chef de district, M. Russo, est le district martyr qui mérite d'être cité à l'ordre du jour ; car, depuis le 21 novembre, il a subi trois fois l'invasion des soldats rouges. Nos confrères M. Russo et M. Purino ont eu le temps de s'enfuir ; après le départ des rouges, ils sont rentrés au poste, continuant leurs œuvres comme si rien n'était.

*Kian*. — C'est dans cette préfecture que se trouve le cœur du vicariat ; et c'est ici aussi qu'on souffre le plus, car les communistes ont gagné toutes les campagnes en forçant le peuple de s'affilier aux rouges et ont juré de prendre cette ville. Aussi, depuis le commencement du mois de Marie, surtout du 6 au 15, il y a eu des attaques de rouges avec décharges de fusils et canons en face de la ville. Mais les journées du 9 au 11 courant furent trois journées de préoccupations et de crainte, surtout à cause de nos chères sœurs et de tant d'orphelines. Mais, cette fois aussi, nous avons expérimenté les miséricordes de Marie et de saint Joseph ; car, sans l'avoir demandé, voilà que, le 11 au soir, un régiment de soldats, descendant de Kanchow, surprend les rouges et nous sommes délivrés ! Et ce 11 courant, solennité de saint Joseph, j'ai quand même la consolation d'aller célébrer la sainte messe à l'église Saint-Joseph, qui rappelle le souvenir de Mgr Rouger.

Nous avons encore besoin de vos prières, mon Très Honoré Père, pour arrêter ces brigands qui, jusqu'à présent, nous ont incendié deux grandes églises et quatorze petits oratoires, et ont saccagé quarante-sept grandes ou petites stations de mission. Et quand ce ne sont pas les soldats rouges, ce sont les soldats

blancs qui nous font souffrir en occupant nos résidences !

Voilà à peu près, Très Honoré Père, les nouvelles rapides; mais ce qui nous fait plus de peine, c'est que notre ministère sacerdotal est arrêté, car les missionnaires ne peuvent sortir de Kian, même pour aller dans la banlieue, sans risquer leur vie. Chez nous et chez les sœurs, il y a plus de trois cents réfugiés !

Nous avons tous le ferme espoir que la très sainte Vierge de la Médaille Miraculeuse nous fera un vrai miracle dans cette année du centenaire de son apparition, et nous avons beaucoup de confiance aux prières qui se feront dans la chapelle de l'apparition pour nous et pour toute la Chine.

En vous renouvelant, au nom de tous vos enfants du vicariat, nos souhaits respectueux, je reste, mon Très Honoré Père, votre tout dévoué enfant.

Gaëtan MIGNANI.

#### LETTRE DE MGR DUMOND

Kanchow, le 9 mai 1930.

Étant donné les diverses notes qui ont paru dans les journaux, ces derniers temps, sur les conditions d'insécurité dans lesquelles se trouvent les missions du Kiangsi et particulièrement la mission de Kanchow, je crois de mon devoir de vous présenter le rapport suivant.

Sur vingt-sept missionnaires (vingt-cinq prêtres et deux évêques), cinq ont dû se réfugier à Canton et à Hong-Kong, quinze sont à l'abri des murs de la ville de Kanchow; il ne reste dehors que sept missionnaires, dont six chinois et un américain. Dans la ville de Kanchow se trouvent encore huit Filles de la

Charité américaines, dont quatre venues du dehors chercher un refuge entre nos murs.

Deux exceptées, nos dix-sept résidences ont été à diverses reprises visitées par les soldats blancs, rouges et par les bandits locaux, cela depuis plus de trois ans; la plupart ont été fort dévastées et pillées; deux ont été complètement incendiées avec leurs écoles et chapelles.

En ce moment-ci, en dehors de la ville de Kanchow, il y a un réel danger, sinon pour la vie, du moins pour la liberté des missionnaires étrangers, et peut-être aussi pour celle des prêtres chinois.

Quand cette pénible situation prendra-t-elle fin? On ne saurait le dire pour le moment. Plusieurs bandes de soldats rouges, composées chacune de quelques milliers de soldats révoltés, parcourent le Kiangsi, brûlant les mandarinats, rançonnant les riches, tourmentant les mandarins et les riches qui refusent de payer les sommes exorbitantes qu'on leur réclame. A ces bandes organisées, il faut ajouter les communistes ou plutôt les brigands locaux, dont les méfaits ne sont pas moins redoutables, surtout pour les pauvres gens qui ne veulent pas les suivre.

La situation des autres vicariats du Kiangsi est à peu près la même que celle de Kanchow. Comment cette province, si tranquille et si prospère il y a dix ans, en est-elle venue à pareil état de misère? Je n'ai pas à le rechercher: je me contente d'exposer les faits.

Vers le commencement du mois de mars, nous apprenions que le général King Han Ting, caserné avec deux régiments au delà des frontières du Fou-Kien, dans la région jadis évangélisée par les Dominicains allemands, venait d'appeler auprès de lui les quatre régiments qui, depuis six ou huit mois, protégeaient Kanchow; et cela au moment où les bandes

de rouges de Tchou-Tee et consorts, repoussées devant Kinan, remontaient vers Kanchow. Comment expliquer cette évacuation complète d'un pays contenant quatre millions d'individus et une quarantaine d'étrangers? Déjà trois régiments étaient en marche pour la frontière du Fou-Kien. Le bon Dieu toucha le cœur du colonel du 4<sup>e</sup> régiment ; ce brave homme, de l'ancienne école des rares officiers non formés par Borodine, consentit à attendre, deux jours, un contre-ordre de Nanking. Grâce à l'appui des consuls de Hankow, arrivait, le troisième jour, au colonel l'ordre de rester pour défendre la ville, et au général King celui de venir occuper Kanchow avec toutes ses troupes.

Deux jours après, arrivaient devant les murs de la ville, qu'ils croyaient évacuée, les rouges de Tchou-Tee. Après un essai de prise d'assaut de la ville, repoussé avec fortes pertes pour les assaillants, au bout de cinq jours les rouges levaient le siège de Kanchow, pour aller visiter les villes des environs. Les régiments, de retour des confins du Fou-Kien, tiennent ces brigands à peu de distance, mais ils ne sont pas en force pour les disperser ; du reste, ils semblent d'accord avec eux pour ne pas trop les gêner. Le lieutenant du général King, en revenant du Fou-Kien, a été tué par un de ses régiments révoltés, qui est parti avec la caisse. Voilà bientôt deux mois que nous attendons le général King, qui, lorsqu'il donna l'ordre à ses troupes de se replier sur le Fou-Kien, se trouvait à la conférence des généraux à Nanking. Nous espérons que sa présence rétablira au moins l'union entre les chefs militaires, dont la désunion ne profite pas peu aux communistes.

Il y a peu d'espoir que le général King, s'il ne reçoit pas de renforts, puisse faire autre chose que de protéger la ville de Kanchow et les environs contre



les incursions des rouges et des bandits locaux. Pour détruire ces brigands, il faudrait plusieurs armées venant de plusieurs endroits, c'est-à-dire des provinces voisines; le système, employé depuis près de deux ans, de pousser les bandes rouges dans les provinces voisines ne peut aboutir à rien de sérieux.

Il est cependant très urgent que le gouvernement prenne les mesures nécessaires pour venir à bout de ces bandits, dont le nombre augmente chaque jour par le fait de l'inertie du gouvernement central; leur audace devient de plus en plus grande; un fait comme l'assassinat de Mgr Versiglia et de son compagnon n'eût pas été possible il y a deux ou trois ans.

Telle est la situation actuelle de notre chère Mission; je profite de cette occasion pour recommander à votre fervente prière un chacun de ses membres et en particulier votre tout dévoué serviteur.

P. DUMOND,  
vic. apost.

---

## INDO-CHINE

---

*Lettre de Sœur SEMPÉ, Fille de la Charité*  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

Giadinh, près Saïgon, 25 mai 1930.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît!*

Après s'être associées à la double famille pour fêter le vénéré jubilaire, vos filles de Cochinchine se font un devoir bien doux de se réjouir de la distinction dont leur Très Honoré Père vient d'être l'objet, tout

en se plaisant à en rapporter la gloire à notre saint Fondateur, pour rester dans l'esprit de la communauté.

Après un mois de vives inquiétudes, mon Très Honoré Père, la petite famille commence à recouvrer le calme. Les santés s'améliorent peu à peu et il ne sera pas nécessaire d'en venir aux solutions radicales émises par la Faculté et les autorités.

Le bon Maître a voulu mettre notre confiance à l'épreuve, mon Très Honoré Père; ses œuvres s'édifient sur la croix et nous ne voulons pas nous décourager.

Ma compagne, si fatiguée, depuis un mois, par la dysenterie, a l'air de faire une rechute et je crains que son rétablissement ne soit long. Je la remplace donc dans son office. Grâce à Dieu, nos médecins sont très bienveillants et le personnel montre de la bonne volonté. Mais nous nous sommes trouvées bien seules, mon Très Honoré Père, en cette douloureuse période où personne ne s'est guère inquiété de nous.

Monseigneur parlait de faire transporter ma compagne à la clinique des Sœurs de Saint-Paul, ce qui eût été la dernière des ressources.

Tout est bien qui finit bien et notre Mère Immaculée a bien voulu se montrer notre gardienne une fois de plus.

Je termine, mon Très Honoré Père, en sollicitant votre autorisation pour établir dans la paroisse l'association des Enfants de Marie. Le Père annamite y est tout disposé et nous serions heureuses, en cette année du centenaire, d'offrir ce bouquet à notre Mère Immaculée, que nous nous proposons de fêter aussi solennellement que possible.

Giadinh deviendra désormais le lieu de pèlerinage à la Vierge de la Médaille Miraculeuse.

Mgr Dumortier a bien voulu publier dans la *Semaine religieuse* une traduction des apparitions, que je me propose de faire éditer pour la propagande en vue de préparer nos fêtes.

Sa Grandeur s'embarque dans quinze jours pour la France, avec l'intention, mon Très Honoré Père, d'aller vous porter des nouvelles de la petite Mission, dont le bon M. Moulis et la chère sœur Charles ont déjà dû vous entretenir.

Nous en confions le développement à notre Immaculée Mère en cette année de particulières bénédictions, et sommes heureuses, mon Très Honoré Père, d'avoir été choisies pour nous dépenser si complètement au service de tant de pauvres âmes.

Toute la petite famille vous renouvelle son filial attachement et j'ai l'honneur d'être, mon Très Honoré Père, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur SEMPÉ

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

# AMÉRIQUE

---

## COLOMBIE

---

*Lettre de Sœur DESPLATS, Fille de la Charité,  
à M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL*

École Saint-Émile d'Arauca, 6 mai 1930.

MON TRÈS HONORÉ PÈRE,

*Votre bénédiction, s'il vous plaît !*

Par la circulaire des vœux, envoyée par notre Très Honorée Mère et reçue fin avril, nous avons su que le 22 de ce mois sera une date bien chère à votre cœur. La peine que je ressens, pour toutes les fêtes, de penser que ma lettre et mes vœux arriveront à une époque si loin de la fête fait que, pour l'ordinaire, l'ennui me prend et je n'écris pas. Mais cette fois-ci, je ne résiste pas au plaisir que nous éprouvons toutes à vous dire combien nous nous réjouissons et combien nous allons redoubler nos prières pour vous, mon Très Honoré Père, que nous vénérons et chérissons toutes ici, comme un Père en qui nous mettons toute notre confiance, parce que nous savons (et je le répète souvent à mes chères compagnes) que, près de saint Vincent et de notre Mère du ciel, vous avez un souvenir particulier pour celles de vos filles qui vivent plus

éloignées de vous, travaillent et luttent contre toutes sortes de difficultés pour faire aimer le bon Dieu comme vous désirez que tous l'aiment.

Nous ne verrons pas les belles fêtes de cette année de grâces, et quand nous lirons ici quelques détails relatifs à ces fêtes, tout sera passé ; il ne restera que le souvenir et les grâces que Marie Immaculée répandra sur toutes les Filles de la Charité du monde entier. Dites à cette bonne Mère de ne pas oublier vos filles de Saint-Émile d'Arauca, de nous donner beaucoup d'âmes à conduire à son divin Fils et de fortifier mes compagnes, pour qu'elles remplissent, comme elles le font jusqu'à présent, sans défaillir et avec joie, les devoirs que leur impose notre sainte vocation dans ce recoin de terre si isolé. Mais enfin, nous avons notre bon Jésus dans son tabernacle, et les Pères ne nous laissent manquer de rien, quant au spirituel.

En ce moment, il y a un changement. M. Martinez va à Tame, et le bon M. Calas vient le remplacer ici. Nous l'attendons samedi.

Beaucoup de nos sœurs Colombiennes se sont embarquées pour notre chère France. Qu'elles vont jouir, et ouvrir les yeux... grands... comment ? Je ne les ai pas vues avant de partir ; nous sommes si loin d'elles ! Si vous les remarquez dans les groupes, saluez-les pour moi. Pauvres petites ! qu'elles jouissent, gâtez-les un peu.

La rentrée de classe est très bonne. Deux cents externes, quarante internes, quelques visites aux malades quand il se peut, association des Enfants de Marie, une petite congrégation [de Sainte-Thérèse pour les Missions, etc. Pendant la Semaine sainte, Mgr Potier est venu faire les offices. Il est resté huit jours, et bien vite il est reparti, car les pluies annonçant l'hiver se faisaient fortes. Les supérieurs viennent

une fois et ne reviennent plus. Peut-être aurons-nous la joie suprême de voir, l'année prochaine, notre sœur Levadoux. On dit qu'elle va mieux. Nous avons tant prié et offert tant de sacrifices pour cela ! O mon Père, me pardonnerez-vous de vous faire perdre ainsi le temps ? Envoyez-nous une grande bénédiction et croyez-moi, en Jésus et Marie Immaculée, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur DESPLATS

i. f. d. l. c. s. d. p. m.

#### MES PREMIÈRES TOURNÉES EN COLOMBIE

[Journal de Sœur Levadoux (Suite)]

15 *juillet* 1929. — Parties de Buenaventura, réconfortées par la sainte communion, dont nous étions privées depuis Panama, nous prenons le train, à six heures du matin, en compagnie de la sœur Visitatrice, de son Assistante et de ma sœur Savoye, qui nous attendaient au port depuis trois jours et étaient venues nous recevoir à bord. Le temps était couvert ; tout à coup une pluie copieuse vient nous rafraîchir pendant que nous traversons le grand pont jeté sur un bras de mer pour relier l'île de Buenaventura à la Colombie ; nous continuons à monter à travers ces paysages toujours grandioses et imposants des Cordillères. La bonne petite sœur Girault ne se lasse pas de contempler ce parcours, tout nouveau pour elle.

A douze heures trente, le train entre en gare de Cali. La bonne sœur Econome, avec de nombreuses sœurs de toutes les maisons, se précipite pour nous recevoir. Le bon M. Bret, visiteur, ses deux confrères, M. Ruiz et M. Bozec, sont là aussi. A la hâte, nous saluons tout le monde, nous réservant de donner des nouvelles de nos

vénérés Supérieurs dans une entrevue plus opportune. Une auto nous enlève; en un clin d'œil, nous arrivons à la Maison Centrale. Tout le personnel, mobilisé dans la cour, nous attend dans un profond silence. Dès que la porte s'ouvre, toutes les physionomies, radieuses, laissent deviner la joie intime qui inonde tous les cœurs. Un beau et respectueux plongeon fut le premier salut. Nous traversons une double haie de blanches cornettes et de petits bonnets du Séminaire pour nous rendre à la chapelle, où, au chant du *Magnificat*, nous remercions le bon Dieu et notre bienfaisante Étoile des grâces reçues pendant notre longue traversée.

Il tardait à nos sœurs de pouvoir donner libre cours aux sentiments de douce allégresse qui les animaient et de les traduire enfin dans un langage tout ému d'abord, puis plein de confiance et d'abandon, dans ce premier salut, qui réunit, dans la salle de Communauté de la Maison Centrale, les nombreuses sœurs venues pour la circonstance.

Le texte des derniers télégrammes reçus, exprimant le paternel et bienveillant salut de nos vénérés supérieurs pour leurs chères Filles de Colombié, fut la réponse à ce premier discours de bienvenue. A trois heures, c'est le Séminaire qui nous invite. Dans ce petit sanctuaire de recueillement et de silence, nous rappelant celui de Paris, les vingt-cinq petits bonnets, ne voulant pas être inférieurs en gratitude à leurs sœurs aînées, nous font entendre, avec leurs chants pieux, soigneusement préparés, un expressif salut de circonstance. Dans ce séjour de paix, qui fait revivre en nous les saintes impressions et la douce atmosphère de nos premiers débuts dans la sainte milice de la Charité, les heures s'écoulaient suavement; mais leur rapidité, nous réveillant de ce rêve enchanteur, nous fait prendre aimablement congé de nos intéressantes benjamines pour faire quelques visites de

convenance. Ainsi se termine notre premier après-dîner d'arrivée.

*Le 16.* — Notre-Dame du Mont-Carmel. Messe d'action de grâces. La reconnaissance attire de nouveaux bienfaits; c'est afin de les attirer sur notre nouveau champ d'action que nous élevons nos prières vers le ciel, inaugurant notre mission sous les auspices de Notre-Dame. A huit heures, les soixante-quinze orphelines de la Maison Centrale nous invitent à passer près d'elles un délicieux moment; un discours, fort bien préparé, nous montre qu'elles veulent prendre part à la joie de leurs bonnes maîtresses et contribuer, dans la mesure du possible, par la ferveur de leurs prières et de leurs sacrifices, au bon succès de notre mission, qui paraît les intéresser. Leurs bonnes dispositions sont récompensées, car la séance se termine par une copieuse distribution de bonbons, de chapelets, de médailles.

Ensuite, c'est une délégation du Conseil des Enfants de Marie qui se présente. Ces jeunes filles, pieuses, dévouées, aimant leur association, se préparent de tout leur cœur aux belles fêtes du centenaire. Nous échangeons des idées et formons des projets, pleins, pour elles, de douce espérance.

Dans l'après-midi, nous allons rendre la visite à nos dignes missionnaires et recevoir la bénédiction de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Cali.

*Le 17* au matin, nous nous disposons à nous mettre sérieusement à l'ouvrage; nous consultons auparavant, chez la bonne sœur Visitatrice, la carte géographique des maisons de Colombie et ensemble nous faisons l'itinéraire d'une première tournée de voyages, suivant les temps, les circonstances des maisons; nous examinons surtout les moyens de communication pour faire beaucoup de travail en peu de temps, afin que chaque maison



bénéficie largement de la grâce de la visite. A deux heures et demie, au moment de sortir, nous sommes retenues par les membres du Conseil des Dames de la Charité, personnes très dignes et recommandables. La Présidente nous parle avec beaucoup d'intérêt de notre chère chapelle de la Maison-Mère, de leurs œuvres.

Répondant à l'invitation de la bonne sœur Assis ante, nous nous rendons ensuite à l'hôpital, où nous sommes accueillies par les sœurs avec des démonstrations de joie d'autant plus grandes qu'elles avaient désiré depuis plus longtemps la visite. Après un expressif salut, la bonne sœur Assistante nous prie de retarder jusqu'au 22 notre départ, pour assister à la fête de notre saint Fondateur qui doit avoir lieu chez elle le 21. Pour faire plaisir à tout le monde, nous acceptons volontiers. De là, nous allons saluer nos sœurs de l'Asile des mendiants.

*Le 18*, après une importante séance de Conseil dans la matinée, notre soirée se passe en visites aux autorités : gouverneur, médecins, administrateurs, consuls, etc., en compagnie de la bonne sœur Laborde, et nous trouvons encore le temps d'aller saluer nos chères sœurs malades de la maison Sainte Rose. Il est bien juste que nous prévenions d'honneur ces respectables aînées de la famille, affligées par l'infirmité de l'âge ou la souffrance prématurée, et que nous leur apportions, avec le maternel intérêt de Notre Très Honorée Mère, le mot du cœur qui console, réjouit et calme toutes les douleurs.

*Le 19.* — Grand jour de fête au ciel et sur la terre pour nos deux familles dispersées sur tous les points du globe. Première messe à cinq heures un quart. Nous unissons nos prières à celles de nos heureuses sœurs de Paris pour nos vénérés Supérieurs. Tous les cœurs vibrent à l'unisson. Le chœur des chanteuses nous fait

entendre ses accents embrasés d'amour pour le Père des pauvres et des orphelins. A sept heures, une messe solennelle nous réunit de nouveau à la chapelle. M. Ruiz, missionnaire, nous édifie, pendant trois quarts d'heure, par un panégyrique aussi fervent que persuasif, tel qu'un bon fils peut parler d'un tel père. Cette journée, consacrée à la Maison Centrale, se passe le cœur en fête. A trois heures, après la solennelle bénédiction du saint Sacrement, le respectable Père Directeur nous invite à visiter les fondations de l'agrandissement de la chapelle, et ensemble nous y déposons des médailles miraculeuses, afin que notre divine Mère bénisse et prenne possession de ce sanctuaire qu'on lui destine. Notre bonne sœur Visitatrice avance d'une demi-heure les exercices du soir, pour nous faire assister à une représentation donnée par les orphelines. De six à huit, elles nous tiennent sous le charme de beaux chants, de rôles bien rendus, bien appropriés, nous montrant Esther devant Assuérus. Les costumes du temps rehaussaient les personnages. La simplicité, la discipline et la bonne tenue des orphelines, qui assistent avec nous, pendant deux heures, à cette petite fête, nous montrent leur bonne formation.

*Le 20.* — A six heures et demie du matin, la bonne sœur Visitatrice nous quitte pour se rendre à Cartago, où commence la retraite annuelle. La matinée se passe, pour nous, à la Maison Centrale. A trois heures et demie, ma sœur Assistante vient nous chercher, elle nous réserve une surprise ! En arrivant à l'hôpital, nous y trouvons les trois sœurs servantes de Palmira, venues pour nous souhaiter la bienvenue et assister avec nous à la fête du lendemain.

Comme premières vêpres, nous passons une délicieuse récréation, car toutes nos sœurs sont avides d'entendre

parler de notre chère Communauté, de nos vénérés Supérieurs. Toutes les fêtes ont une octave; pour les enfants de saint Vincent, celle de leur saint Fondateur ne saurait passer inaperçue; elle se célèbre en Colombie aussi solennellement que possible.

*Le 21*, toutes les cloches de l'hôpital sont en mouvement, c'est l'annonce d'une grande fête. Tous les fidèles accourent pour chanter, avec nos chères sœurs, les louanges de saint Vincent, Père des nombreux pauvres qui trouvent dans cet asile un remède à tous leurs maux. A cinq heures un quart, première messe, célébrée par Sa Grandeur Mgr Perlaza, ex-évêque de Cali; puis déjeuner et courte félicitation à Sa Grandeur. A sept heures, une messe solennelle, avec diacre et sous-diacre, nous réunit de nouveau. Un beau et intéressant panégyrique du saint par M. Buitrago, missionnaire lazariste, nous fait trouver trop courts les précieux instants pendant lesquels le pieux orateur tient tout son auditoire sous le charme de sa parole chaude et persuasive. Nos sœurs de toutes les maisons de Cali assistent à cette deuxième messe; mais, à cause de leurs occupations, elles sont obligées de se retirer sans tarder; elles le font avec peine; au dîner, nous sommes cependant une quarantaine.

Le soir, à six heures et demie, une manifestation inattendue de gratitude de la part des prisonniers malades nous appelle dans leur salle; nous nous rendons près d'eux, accompagnées des gardes armés, qui ne les quittent ni le jour ni la nuit; et quelle n'est pas notre surprise et notre émotion en entendant l'un d'eux nous déclamer de son lit, avec les accents d'un cœur pénétré de reconnaissance pour les bons traitements reçus à l'hôpital, un discours de sa composition et empreint des sentiments de la plus fine délicatesse, qu'il est rare de

trouver dans une personne de cette catégorie ; tant il est vrai de dire que l'amour et la reconnaissance transforment les âmes. Nous leur faisons passer en échange un délicieux moment, en répondant à leur discours par des paroles de consolation et d'espérance, compatissant à leur triste sort. Une distribution de médailles et de bonbons fut le complément et la conclusion de cette intéressante réunion.

Le 22, départ pour Santander, qui inaugure notre tournée. Le train nous emporte à treize heures. Pendant deux heures et demie, nous suivons, à travers de magnifiques pâturages entourés de montagnes, la grande ligne de Cali-Popayan. A quinze heures et demie, heureuse surprise, nous trouvons à Timba la bonne sœur Henao avec une compagne, venues à notre rencontre. Elles nous aident à changer de ligne et nous passons à celle de Timba-Santander, où nous descendons, à sept heures et demie, au son des instruments d'une société de musique de sport ; c'est à peine si nous pouvons nous couvrir un passage jusqu'à l'auto, qui vole à la maison de nos sœurs, peu éloignée de la gare. Là, malgré l'exiguïté de la chapelle, quelques enfants se réunissent et chantent à gorge déployée un superbe *Ave Maris Stella* ; c'est tout juste si la pauvre voûte de la petite chapelle ne s'est pas effondrée sur nos têtes.

Après avoir salué la petite famille, nous visitons les quelques appartements de nos sœurs, qui nous rappellent ceux de Nazareth, où la plus grande pauvreté est en honneur. C'est une petite maison de louage faite pour un petit et pauvre ménage plus que pour une communauté. En outre, elle tombe en ruines et est éloignée de plus de cent mètres de l'école, ce qui est une source d'inconvénients pour nos sœurs, dont le moindre est la perte de temps en allées et venues.

L'école, divisée en six classes, qui contiennent environ deux cent vingt enfants, remonte à 1902. La maison et l'œuvre dépendent de la municipalité.

La ville de Santander, capitale du département, présente l'aspect d'un grand village aux maisons basses et obscures. En plus du petit oratoire de nos sœurs, il y a une chapelle et une vaste église pour les fidèles, devant laquelle s'étendent une grande place et un beau jardin public. La ville est importante, puisqu'elle compte seize mille habitants. Elle s'appelait jadis Quilichao, à cause des Indiens Quilichaos qui la peuplaient. Ce nom indien signifie : « Terre de l'or ». Elle est située à 45 kilomètres de Cali, 180 kilomètres de Buenaventura et se trouve à 1 185 mètres d'altitude. Son climat est chaud ; on y cultive du cacao, du riz, du café, de la canne à sucre ; ses abondants et grands pâturages sont arrosés par le Cauca.

C'est le point terminus d'une des ramifications du train du Pacifique ; de plus, une belle route lui permet de communiquer avec les autres cantons et villages par le moyen d'automobiles.

Le 24, la bonne sœur Paz et une compagne viennent nous chercher ; à onze heures, nous quittons nos sœurs de Santander pour passer à Caloto, à une demi-heure de distance. Cette petite ville est la patrie de Camilo Torres. Sa population est de neuf mille habitants. 23 degrés de température habituellement ; comme altitude, 1050 mètres au-dessus de la mer. 23 lieues la séparent de Popayan ; deux rivières l'entourent : Palo la Grande et Palo la Petite, qui se changent en torrents à la saison des pluies ; mêmes produits qu'à Santander ; des champs de tabac immenses séparent les deux villes.

Vis-à-vis l'école, un petit hôpital annexé à l'établissement et encore inachevé, plus ou moins rempli suivant

les époques. Les classes, fondées en 1894, reçoivent deux cent trente enfants, divisées en six degrés; il y a, en plus, douze orphelines.

La visite, terminée le 26 au soir, nous laisse sous la bonne impression du dévouement et de la piété de nos sœurs. Nous repartons pour Santander, en compagnie de la bonne sœur Paz, qui se fait avec plaisir notre cicérone jusqu'au Zarzal.

Le 27, au matin, nous prenons la direction de Cartago, où nos sœurs qui font la retraite réclament une petite visite. Notre train arrive à Cali à midi : le changement de ligne ne nous permet pas de sortir de la gare pour aller prendre une légère réfection; mais, ô agréable surprise! nos bonnes sœurs Visitatrice, Assistante, Économe sont là avec des provisions de bouche. Vite, elles dressent la table sur nos genoux; rien ne manque, et nous faisons un excellent dîner dans le train, sans nous inquiéter des allants et venants; et c'est dans cette attitude intéressante que nous saluons Mgr Larquère, qui fait route avec nous jusqu'à Buga. Le train part à une heure, s'arrête successivement à Palmira, à Buga, où nos sœurs sont à la gare pour nous saluer au passage, à Bugalagrande, La Paila, Zarzal. Là, nous devons nous séparer de la bonne sœur Paz; en échange, nos chères sœurs Patino et Meyer se joignent à nous, avec une compagne, pour continuer la route jusqu'à Cartago. Nous arrivons le soir, à 5 h. 1/2, couvertes de poussière; nous secouons non seulement celle de nos pieds, mais surtout celle de nos cornettes et habits, pour nous présenter au logis. Nos sœurs de la retraite, en grand silence, nous attendent, rangées dans la cour d'entrée. Notre salut fut de prime abord aussi silencieux que le leur, nous réservant pour une entrevue plus intime. A 7 heures, nous nous rendons à la salle de

retraite pour porter à nos sœurs le bon mot de nos vénérés Supérieurs. Toutes les retraitantes écoutent avec une avidité sans égale.

Le 28, départ pour Roldanillo. L'auto qui nous emmène est digne d'un musée d'antiquités; nous nous demandons, lorsqu'il s'ébranle au bruit de vieilles ferrailles, si nous arriverons saines à destination. Notre chauffeur pense différemment et s'élance à toute vitesse; heureusement qu'il est prudent aux nombreux tournants de la route étroite, coupant la montagne, à certains endroits, d'une façon si brusque qu'une rencontre produirait un choc inévitable. Cette vitesse sans mesure est une habitude en Colombie, car nous rencontrons sur la route deux autos entièrement brûlés, n'ayant qu'une faible carcasse de fer, de bonnes marques, au dire de notre conducteur. Nous arrivons un peu avant 6 heures, bien impressionnées par la bonne apparence de la maison. La chère sœur Meyer et ses bonnes compagnes nous font les honneurs de leur petite maison d'école.

Le 29, au matin, nous sommes solennellement reçues par une messe de *Requiem*, chantée à toute vitesse. La maison est située tout à l'extrémité de la ville, au pied même de la Cordillère; elle a été fondée en 1910 pour une école de filles et continue à être domaine de la cure. Elle est divisée en trois classes primaires et une supérieure. L'association des Enfants de Marie y est prospère; un petit groupe vient nous saluer aimablement. L'association de l'Enfant-Jésus est établie dans les petites classes. Roldanillo est une petite ville de dix mille habitants entre Bolivar, la Union et Versailles, fondée en 1600 par quelques habitants de Buga, sur la rivière du Roldanillo, d'où lui vient son nom. Deux jours et demi, passés chez nos chères sœurs, leur paraissent un rêve; il faut cependant songer à se séparer.

Le 30, notre bonne sœur Angel vient nous chercher en auto pour nous conduire chez elle à Bolivar, à 1 h. 1/2 seulement, sur une route magnifique au bord du Cauca. Le temps est superbe; le bon Dieu tempère, un instant, les ardeurs d'un soleil brûlant d'après-dîner. Un petit incident nous arrête : une vache entêtée se met devant l'auto et malgré le bruit de la corne reste là, nous barant le passage; le chauffeur lui fait sentir un peu sa machine pour l'obliger à se retirer. A notre arrivée, la petite maison de nos sœurs est promptement visitée; trois pièces au rez-de-chaussée: voilà tout. Le puits, avec son petit toit au milieu du jardin, nous rappelle les maisonnettes de Judée. Nous sommes édifiées et surprises de constater comme nos sœurs se contentent de peu, tant pour elles que pour leurs classes; c'est à peine si elles ont le nécessaire comme meubles; elles sont obligées de transporter leurs pauvres chaises dépaillées d'un office à l'autre. Là, nous apprenons à faire de belles armoires avec nos caisses de l'économet, en les mettant verticalement. De plus, l'emplacement des classes laisse bien à désirer à cause de l'étroitesse de la cour de récréation des enfants, où elles ne trouvent pas assez de place pour jouer.

Nos sœurs sont cependant très heureuses de se sacrifier pour les pauvres et acceptent de bon cœur toutes ces privations. Une seule leur semble dure, celle de la sainte messe, dont elles sont privées souvent, à cause de l'heure tardive où elle est célébrée et des absences fréquentes du curé, qui a plusieurs paroisses à sa charge. Cette maison d'école dépend de la municipalité; elle est fondée depuis seize ans, reçoit, dans les quatre classes, cent quatre-vingts enfants, a une association de cinquante Enfants de Marie. Les Dames de la Charité, au nombre de quarante, font régulièrement la visite des pauvres à domicile.



Avant de nous retirer, nous allons saluer notre divin Maître en son église de Bolivar, très rapprochée de la maison de nos sœurs. En y pénétrant, nous sommes agréablement surpris de la propreté, des peintures et des statues. Tout y respire un grand sentiment de respect à la Majesté divine. Comme la paroisse est sous le vocable de sainte Anne, sur le maître-autel se trouve une magnifique statue de cette grande sainte, que nous avons priée pour les œuvres de cette paroisse.

Mais c'est le tour de Bugalagrande; la bonne sœur Cordoba et une compagne viennent nous le rappeler; nos sœurs veulent avoir le plaisir de nous accompagner, nous partons aussi nombreuses que possible jusqu'à Roldanillo; nous y faisons une halte de quelques minutes et disons une deuxième fois au revoir à cette chère petite maison et à nos sœurs de Bolivar pour continuer notre voyage à Bugalagrande. La route que nous suivons est magnifique, le soleil se couche en laissant au firmament des teintes que nous ne nous lassons d'admirer; nous traversons tour à tour de vastes pâturages, des forêts vierges, voire même un pont suspendu sur le Cauca, de plus de 100 mètres de long, malheureusement si étroit qu'on ne peut s'y croiser. Un peu avant d'arriver à Bugalagrande, notre chauffeur, bon ingénieur français, qui nous conduit dans son auto personnelle, nous fait remarquer que nous sommes en face de Bolivar et que, si l'on traçait une route droite pour s'y rendre, la distance ne serait que de 7 kilomètres, au lieu des 60 que nous venons de parcourir.

A 6 h. 1/2 du soir, nous pénétrons dans le petit Béthanie de Bugalagrande, où nous attendent avec impatience les deux sœurs restées à la maison. Quelle tranquillité, quel air de recueillement, de paix profonde on y respire! Nos quatre sœurs sont seules avec une employée, car ce sont les vacances. Tout est simple

dans cette petite maison; nos sœurs ont juste le nécessaire : trois petites pièces assez exigües, dans lesquelles elles vivent plus heureuses que dans les plus superbes palais. Cette fondation date d'une dizaine d'années. La petite ville de Bugalagrande est très calme, très agréable, son climat, plutôt doux, de 24 à 25 degrés; elle est située à l'ouest du Cauca, qui l'arrose, et compte huit mille habitants. Nous jouissons dans cette petite maison, où tout est jeune et gai, depuis la bonne sœur Cordoba, dix ans de vocation, jusqu'à sa plus jeune compagne, de quelques mois seulement de vocation.

Le 2 août au matin, à peine avons-nous clos la visite que nos chères sœurs servantes de Buga, sœur Sambel et sœur Potier, avec une compagne, sont là pour nous emmener. Nos quatre sœurs de Bugalagrande préparent en hâte quelques commissions pour Buga, ville où elles s'approvisionnent, et viennent, contentes, nous accompagner jusque-là. Donc divisées en deux autos, nous nous dirigeons sur Buga par une belle route départementale, bordée çà et là de petites maisons couvertes de chaume, comme la plupart dans ces pays, si pauvres, si antihygiéniques qu'on n'en voudrait pas pour des animaux. Nous avons peine à penser que des familles chrétiennes vivent là dedans.

Nous traversons Tulua, belle ville de trente-cinq mille habitants; nous passons devant un magnifique collège de jeunes filles, tenu par des religieuses franciscaines. C'est le 2 août, fête de la Portioncule; nous descendons à l'église de Tulua, desservie par les Pères franciscains, pour y faire une visite au Saint Sacrement. Après une fervente prière au divin Prisonnier, nous jetons un coup d'œil sur le décor de l'église. Les statues surtout attirent notre attention et méritent une particulière mention.

Vraiment l'artiste qui les a peintes a fait preuve de goût ! La Très Sainte Vierge est revêtue d'une magnifique tunique d'un rose voyant et d'un manteau bleu foncé. Le Sacré-Cœur de Jésus paraît être revêtu de la tunique de son père nourricier, car il est en violet, et saint Jean les surpasse tous en beauté, car il est en jaune avec un manteau rouge. Les sentiments du disciple bien-aimé n'ont pas été bien compris ou du moins ont été fâcheusement interprétés, car l'expression des yeux et du visage est celle d'une personne en fureur ; peut-être, dans la pensée de l'artiste, est-il courroucé contre les juifs ! On dirait qu'il veut avaler le genre humain. Le chemin de croix, avec les personnages en relief, est de toute beauté, ainsi que les peintures des bas-côtés, dont un représente la mort de saint Joseph, et l'autre la mise au sépulcre de Notre-Seigneur. Dans une des chapelles latérales, nous saluons, en passant, la statue de notre bienheureux Père.

A gauche, une grande porte latérale est ouverte ; nous nous approchons et voyons sur le mur, dans presque toute la longueur d'un corridor intérieur, une peinture représentant Moïse frappant le rocher. Au premier plan, les Israélites se désaltèrent à cette source mystérieuse ; au deuxième plan, les chamcaux, les dromadaires descendent chargés de leurs cavaliers (figure de la source d'eau vive où chaque matin nous prenons les forces nécessaires pour continuer notre route).

Après cette courte étape, nous regagnons en hâte notre véhicule. Tout à coup, nous apercevons au loin comme une immense nappe noire. Qu'y a-t-il ? Nous approchons et voyons une véritable nuée de corbeaux qui s'acharnent à dévorer à belles dents le cadavre d'un pauvre quadrupède. Ils font consciencieusement leur office, étant les seuls agents sanitaires chargés du nettoyage général.

A 10 h. 1/2, nous arrivons au collège de Buga, où nous

sommes cordialement accueillies par la bonne sœur Sambel et nos sœurs des deux maisons réunies, heureuses d'avoir à leur tour, avec la grâce de la visite, des nouvelles de nos vénérés Supérieurs. Cette maison, qui va appartenir sous peu à la Communauté, est vaste, bien située et, tout en ayant un seul corps de bâtiment, se divise en trois parties, avec, chacune, un petit jardin et une cour. La première partie en entrant comprend les classes libres, les salles d'étude, de piano, dactylographie, les parloirs, la communauté. Dans la deuxième partie se trouve l'internat, de quarante à cinquante enfants, et l'orphelinat, dortoirs d'enfants, ouvroir, lingerie, buanderie, cuisine. La troisième partie, qui a une entrée donnant sur une des rues principales, est réservée aux classes, soutenues par la municipalité; on y reçoit aussi de cent cinquante à cent soixante enfants pauvres. L'association des Enfants de Marie compte cent cinq jeunes filles, les Dames de la Charité sont quatre-vingt-dix, dont quinze actives se dévouent à la visite des pauvres avec une sœur. La maison est une ruche silencieuse, car les enfants sont en vacances. Dieu veuille nous ménager plus tard l'opportunité de les voir en classe!

Le 5, à 8 h. 1/2 du matin, la bonne sœur Potier ne manque pas de venir nous chercher. Nous sommes reçues chez elle très joyeusement, au son de toutes les cloches, petites et grandes; le carillon était tel qu'on avait peine à s'entendre. L'hôpital est orné comme aux plus grands jours de fête: à l'extérieur, les drapeaux de Sa Sainteté, de la France, de la Colombie s'entrelacent et se confondent; à l'intérieur, des guirlandes multicolores forment des arcs dans tous les corridors. Nous entrons dans la chapelle tout illuminée. Un *Magnificat* bien préparé nous y retient quelques instants; puis nous saluons nos chères sœurs, dont la joie est peinte sur le visage;

nous visitons nos chers maîtres les pauvres dans leurs salles respectives; ils ne sont que soixante-dix, car il y a des salles en réparation.

Ce qui attire surtout notre attention, c'est la cuisine. Un vaste appartement bien aéré, très clair, divisé en deux pièces; dans la première, au centre, se trouve un grand fourneau Laroche de Paris, dernier modèle, avec une parfaite installation de tuyaux et réservoirs pour fournir l'eau bouillante et l'eau froide partout. Quatre belles tables de ciment complètent l'aspect de propreté; des ouvertures très grandes laissent pénétrer l'air abondamment; et une claire-voie, au-dessus du fourneau, augmente encore la lumière. C'est la cuisine modèle, unique en Colombie.

La deuxième pièce sert de dépense. Le lavabo des ustensiles de cuisine, avec eau chaude et froide, permet un service dans les meilleures conditions. Ici nous sommes agréablement surprises de rencontrer le premier four en fonte, de la même marque que la cuisine, ainsi qu'une boulangerie très bien tenue. Les PP. Rédemptoristes nous avaient, ce jour-là, invitées pour nous montrer le Christ miraculeux de Buga; nous ne pouvions refuser cette aimable invitation.

Après la visite de l'hôpital, nous nous rendons à l'église où l'on vénère ce Christ, dont l'histoire est miraculeuse. En 1850, vivait près de Buga, qui n'était alors qu'un petit village, une pauvre Indienne, blanchisseuse de profession : depuis des années, elle désirait un crucifix et s'était proposé, à force d'économies, de s'en procurer un à Quito, où il y avait des sculpteurs sur bois. Pleine de son désir, chaque semaine, en recevant le prix de son travail, elle mettait quelques centimes de côté. Elle réunit ainsi la somme de 70 réales (équivalant à 35 francs de notre monnaie); contente, elle va porter cet argent au curé de la paroisse pour le prier de faire

venir le crucifix. Chemin faisant, elle rencontre un Indien de sa connaissance, père de famille, que l'on conduisait en prison pour une dette de 70 réales, exactement la somme qu'elle avait en main. Emue, la bonne Indienne n'hésite pas un instant; elle met son trésor dans la main du pauvre homme; celui-ci paie sa dette et rentre dans sa famille en bénissant Dieu et sa bienfaitrice, qui reprend le chemin de sa cabane en songeant à recommencer ses économies. Cependant, Dieu, qui du ciel a dû sourire à l'acte de charité de la pauvre Indienne, saura bien le lui rendre au centuple. En effet, peu de jours après, pendant qu'elle lavait à la rivière, tout occupée de l'objet de ses désirs, elle voit flotter sur les eaux un petit crucifix en bois. Elle n'en croit pas ses yeux; est-ce une illusion? Non! le crucifix vient jusqu'à elle. Elle le saisit avec un transport de joie indicible, le presse sur son cœur, tout en se demandant d'où il pouvait venir. Elle est la seule chrétienne de ces rives. C'est un don du ciel. Elle vole à sa chaumière, plus heureuse que si elle possédait tous les trésors du monde. Immédiatement, elle l'enferme dans un petit coffret, jusqu'à ce qu'elle puisse lui faire faire un piédestal. Deux ou trois jours se passent quand, pendant la nuit, la pauvre femme est éveillée par des coups venant du coffret. Elle se lève, vole à son trésor! O merveille! le crucifix a pris de plus grandes dimensions. Elle se croit l'objet d'un rêve! Elle doit se rendre à l'évidence, car le crucifix continue de grandir et atteint déjà la taille d'un enfant de sept ans. Aussitôt elle fait part de ce qui se passe à M. le curé et aux autorités du pays, qui se rendent dans la pauvre cabane et se trouvent en face d'un crucifix d'une dimension inconnue dans le pays. Comment cette pauvre femme s'est-elle procuré un tel trésor? Elle est à peine connue dans le village! Avec quel argent? Elle gagne avec peine son pain de chaque

jour. Cependant, le crucifix est là ! Tous se répètent qu'il y a là un prodige et pensent à faire des recherches ; mais Notre-Seigneur fait éclater sa puissance par des miracles ; la *chaumière* devient un sanctuaire, les pèlerinages se succèdent et le crucifix est vénéré sous le nom de Christ miraculeux.

Après la mort de la pauvre Indienne, on projette d'édifier une chapelle sur l'emplacement de la misérable cabane ; mais le fleuve est au pied de la pauvre demeure ; impossible de faire un édifice en cet endroit, il faut chercher un lieu plus convenable. Les autorités se retirent, se demandant où ils doivent construire. Mais, la même nuit, sans aucun phénomène naturel, les eaux du fleuve grossissent d'une manière extraordinaire et, guidées par une main invisible, détournent leur cours et se creusent un autre lit à une distance considérable du premier. Comment ne pas reconnaître la volonté de Dieu, si clairement manifestée ! On construit la chapelle à l'endroit de la cabane ; on la nomma l'*Ermitage*.

Les pèlerins continuent de s'y rendre en foule. Cependant, comme la chapelle n'est pas gardée, les visiteurs ne se gênent nullement pour défigurer le Christ en le coupant par morceaux pour en emporter, chacun, quelques fragments ; au point qu'en 1860 un envoyé extraordinaire, délégué par l'évêque de Popayan pour faire les visites canoniques, surpris de voir le Christ en si mauvais état, donna ordre de le réduire en cendres. Mais, ô miracle ! aussitôt la sentence prononcée, le Christ se couvrit d'une sueur abondante et, grandissant jusqu'à la taille qu'il a aujourd'hui, il reprit un aspect plus gracieux. Aussitôt le visiteur canonique rétracta sa sentence. La sueur continua encore pendant deux jours aussi copieuse ; ce qui permit à une multitude de personnes pieuses, non seulement d'être témoins, mais de

recueillir cette sucur, soit avec des linges, soit avec du coton, pour la conserver précieusement et s'en servir de remède.

Le Frère Rédemptoriste qui nous accompagne nous assure qu'on ignore de quelle matière est ce Christ; personne jusqu'à présent n'a pu s'en rendre compte. Il a été réparé une fois aux genoux. Un jour, le P. Supérieur trouve que la tête a besoin de peinture et donne ordre au Frère de la retoucher. Le Frère se met de suite en mesure d'obéir et s'approche du Christ avec ses pinceaux; mais, au moment où il touche la tête, il est pris d'un tremblement tel que le Supérieur et lui renoncent à leur projet.

Avec quelle dévotion, mêlée d'une sainte émotion, nous nous sommes agenouillées et avons baisé pieusement les pieds de ce Christ miraculeux, lui recommandant toutes nos intentions et surtout celles de nos vénérés Supérieurs! L'église ou basilique érigée en son honneur par les soins des PP. Rédemptoristes est une merveille de propreté, de goût, de sculptures; la disposition des lumières, les statues, rien ne laisse à désirer. Nous saluons notre bienheureux Père sur le vitrail qui fait pendant à saint François de Sales. Les autels, sculptés, en bois de cèdre, sont des chefs-d'œuvre d'art; on sent que la main habile qui les a travaillés a été inspirée par la piété. Nous admirons aussi les sculptures des portes; celles de la porte d'entrée représentent tous les instruments de la Passion, le voile de sainte Véronique, la tunique sans couture de Notre-Seigneur, voire même le coq de saint Pierre.

Mais revenons à notre hôpital de Buga, fondé en 1891. Il est très bien situé, hors les murs, reçoit, des deux côtés, l'air pur de la Cordillère. Sans architecture, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, il est très commode, car toujours les salles sont reliées par des corridors en ciment.



Le 7, à 8 h. 1/2, pressées par les deux sœurs servantes de Cerrito, nous faisons nos adieux pour nous rendre en caravane à cette ville. Nous traversons le grand et magnifique pont du Guaitara et prenons la route départementale, que nous suivons à peu près pendant une heure. Cette route plate est bordée par de grands pâturages, d'immenses champs de riz, de canne à sucre; nous passons devant de vraies petites boutiques de colporteurs, dont les noms pompeux de Costa-Rica, New-York, Bon-Marché, excitent en nous une douce et franche hilarité. Nous arrivons vers dix heures et admirons cette grande maison d'école, située entre les montagnes; mais la chaleur y est suffocante; pas un brin d'air; nos sœurs font un bon purgatoire sous ce beau soleil de feu.

En plus de l'immeuble, il y a des jardins d'agrément, des potagers, beaucoup d'arbres fruitiers, voire même quelque peu de vigne et un grand terrain, ce qui fait qu'on se croirait en pleine campagne. Cette propriété a été donnée à la Communauté, en 1903, par un saint prêtre, M. Campo. Par une coïncidence permise par la divine Providence, nous assistons, le 8 au matin, à la messe de la paroisse, qui était un service solennel pour l'âme de cet ecclésiastique. Nous demandons à Dieu de récompenser sa grande charité en lui donnant le lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix.

Nous visitons les quatre classes, où nos sœurs réunissent deux cent quatre-vingts enfants. Là aussi, les enfants sont en vacances; nous sommes saluées par quelques orphelins de la maison centrale de Cali, qui s'y trouvent en villégiature. A l'œuvre des écoles s'ajoute la visite des pauvres.

Le soir, nous faisons nos adieux à la petite famille pour nous rendre à l'hôpital de la même ville, où la bonne sœur Gutierrez nous attend avec ses compagnes,

qui se dévouent, dans le silence de cette petite solitude, loin des bruits du monde, en face du cimetière. Vraiment la situation de l'hôpital se prête aux sérieuses méditations et les pauvres malades qui succombent à leurs maux ne sont pas loin de leur dernière demeure, car plusieurs n'y viennent que pour terminer leur vie de souffrance ici-bas.

La manière dont on enterre ces malheureux est vraiment pitoyable : de larges feuilles de bananier, arbre si commun dans ce pays, leur servent de linceul. Après les avoir enveloppés dans ce suaire végétal et garrottés, on les porte sur un simple planche et on les jette ainsi en terre sans cercueil. En général, on ne trouve pas, dans ces régions encore à demi civilisées, le culte des morts et ce respect inné chez l'Européen. Dans beaucoup de villages et même dans certaines villes, ce sont les prisonniers qui portent les morts en terre sur leurs épaules, les bras du pauvre défunt pendant des deux côtés, presque toujours au milieu des blasphèmes préférés par ces malheureux, accompagnés pourtant de deux gardes. C'est là tout le cortège funèbre et les suffrages qui accompagnent ces pauvres âmes. C'est un spectacle navrant. Dans les hôpitaux, nos sœurs tâchent d'inculquer les principes de foi et de respect qui doivent animer tout chrétien pour la dépouille mortelle de ceux qui s'endorment dans le sein de l'Église catholique.

Nos sœurs de l'hôpital font aussi la visite des pauvres malades à domicile, car, étant les seuls médecins de la ville, on les consulte comme des oracles ; ce qui leur donne l'occasion de faire un bien immense.

A Palmira, grande impatience pour savoir à quelle heure on pourra venir nous chercher ; on ne se lasse pas d'appeler au téléphone ; nous leur disons donc qu'à 3 heures nous serons à leur disposition. Mais leur désir est si grand qu'à 2 heures les deux sœurs servantes, sœur

Llorente et sœur Mosquera, sont là avec le Président de l'administration, qui ne veut pas attendre pour présenter ses hommages à la Communauté.

A 3 h. 1/2, nous partons de Cerrito, bien accompagnées, et continuons de traverser les immenses plaines du Valle, que nous admirons de loin et en courant, car le temps presse. Ici c'est une fabrique de sucre, plus loin une de tabac. A 4 h. 1/2, nous étions chez nos sœurs de l'école Saint-Vincent, où sœurs et orphelines nous saluent joyeusement; puis la bonne sœur Mosquera nous fait les honneurs de sa maison, qu'elle mettrait sur un bon pied, si la municipalité lui laissait toute liberté pour cela. Nous admirons, entre autres plantes du jardin, un arbre magnifique qui n'a que des fleurs d'un beau violet et pas de feuille; on le nomme « Guaranday ».

La maison a été fondée en 1893; il y a trois classes externes, que fréquentent deux cents enfants pauvres. De plus, cinquante internes. L'association des Enfants de Marie compte quarante membres. Chaque mois, par le soin de ces jeunes filles, trois petits blasons de notre Mère Immaculée visitent quatre-vingt-dix familles et, pendant un jour dans chacune, notre bonne Mère du Ciel fait son œuvre de protection. Les Enfants de Marie s'occupent aussi de l'œuvre de la propagation de la foi, fondée dans leur association en 1927, ainsi que l'atelier du Saint-Sacrement, qui fonctionne chez nos sœurs pour la confection et l'entretien des ornements et linge d'église de la paroisse.

Palmira est une belle ville de quarante-cinq mille âmes, à une heure de train de Cali; il n'y a que deux paroisses: celle de la Basilique avec trois prêtres et celle de la Trinité avec deux. Cinq prêtres pour quarante-cinq mille âmes, c'est bien insuffisant. Heureusement que, depuis quelque temps, trois Pères Carmes sont venus augmenter le nombre des prêtres et prêter, ainsi que les

aumôniers des trois maisons de nos sœurs, aide au clergé.

*Le 11*, nous assistons à la seconde messe à la basilique ou temple de N.-D.-du-Rosaire; cette basilique, inachevée encore, sera très belle. Le dîner réunit les sœurs des deux maisons. Puis nous nous rendons à l'hôpital, où la bonne sœur Llorente, sœur servante, nous attend et fait célébrer une solennelle bénédiction. Nous visitons ensuite nos chers Maîtres sur leur lit de douleur. Que de misères et de souffrances sur cette terre ! Heureusement que le Ciel en sera la récompense. L'hôpital, fondé en 1893 dans la maison Saint-Vincent, fut transféré, l'année suivante, à l'emplacement actuel. Il y a soixante-cinq lits pour hommes et cinquante pour femmes, et, de plus, deux salles, de six à huit lits chacune, pour les orphelines qui servent d'employées. Les anciennes salles sont incommodes et peu hygiéniques ; mais la salle d'opérations, ses dépendances et le nouveau pavillon pour pensionnaires ainsi que la chirurgie sont tout à fait modernes.

*Le 13*, à onze heures, la bonne sœur Llorente nous accompagne à la maison de la Trinité ; car la sœur servante, la bonne sœur Arboleda, ne peut venir nous chercher, retenue chez elle par une crise de cœur. Nous la trouvons debout à notre arrivée. Cette maison d'école est la plus ancienne de Palmira ; elle date de 1889 et appartient à la municipalité, qui entretient quatre sœurs de classes. De plus, une sœur s'occupe, toute la journée, de la visite des pauvres à domicile et des Dames de la Charité, qui sont quatre-vingts. Ces dames ont, tous les premiers mercredis, chez nos sœurs, leur réunion mensuelle, présidée par le digne M. Ruiz, de Cali. Chaque année, elles se réunissent aussi pour leur retraite annuelle à la maison de la Trinité.

(A suivre.)

Sœur LEVADOUX.

## URUGUAY

---

M. MICHEL DE LÉON

Le 29 mai 1930, jour de l'Ascension, à l'âge de quarante-neuf ans, un des bons ouvriers de la province de l'Argentine, M. Michel de Léon, a passé de la mission de la terre à la mission du ciel.

Il naquit le 2 mars 1881, à Rocha, capitale de l'un des départements de la république de l'Uruguay. Il était le quinzième et dernier enfant d'une mère profondément chrétienne.

M. George et M. Gimalac, en tournée de mission, remarquèrent cet enfant éveillé, espiègle, mais franchement pieux, qui leur déclara qu'il serait tout heureux d'étudier pour être un jour missionnaire comme eux.

Il entra donc à notre école apostolique de Buenos-Aires, où il fit ses études primaires et secondaires, et fut admis au séminaire le 17 mai 1897. Après avoir fait les saints vœux le 20 mai 1899, il fut envoyé à la Maison-Mère pour y terminer ses études de philosophie et de théologie, commencées déjà à Buenos-Aires.

Son premier poste fut le petit séminaire de Quito, et ici peut trouver place un fait que notre cher défunt se plaisait à raconter et qui le dépeint au vif avec ses qualités et ses défauts. Lorsque le Très Honoré Père Fiat lui annonça son placement à l'Équateur, il répondit carrément qu'il n'irait pas, que c'était impossible, qu'il voulait rentrer dans sa province, et, sans plus, il sortit de la chambre du Très Honoré Père pour aller, en pleurant, raconter son histoire au bon M. Delanghe. Celui-ci, qui le connaissait bien, l'écouta en

silence, et quand il eut fini : « Mon enfant, lui dit-il, allez à la chapelle, racontez au divin Maître tout ce que vous venez de m'exposer, et ne sortez pas du lieu saint avant d'avoir entendu et médité la réponse de Notre-Seigneur. » Ainsi fut fait. Une demi-heure après, le jeune clerc allait se jeter aux pieds du Très Honoré Père, lui demandait pardon et lui déclarait qu'il était prêt, résolu à aller où il voudrait bien l'envoyer.

Ce caractère emporté lui a joué parfois de bien vilains tours ; mais son grand esprit de foi lui donnait force et courage pour s'humilier et demander pardon. Je crois bien que, selon le précepte de l'Esprit-Saint, le soleil n'a jamais disparu de l'horizon sans qu'il eût confessé sa faute et généreusement réparé le mauvais exemple qu'il avait pu donner. En peu de temps, il avait déjà fait de grands progrès. Victime, à une époque, d'imputations calomnieuses, je l'ai vu se taire, souffrir en silence et attendre l'intervention de la divine Providence.

Cette divine Providence, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, récompensa en particulier l'esprit d'obéissance dont il avait fait preuve à Paris, en disposant son retour dans sa province d'origine.

Les confrères de notre maison de Montevideo, en plus des missions et du service de la paroisse, sont les aumôniers d'une grande maison de nos sœurs, l'« Asilo de Mendigos », aujourd'hui « Hôpital Pasteur. » Or, à un moment donné, le gouvernement de l'Uruguay exigea que l'aumônier de cette maison fût enfant du pays. C'est alors que M. Bettembourg fit les démarches nécessaires pour rappeler M. de Léon, qui arriva diacre à Montevideo en octobre 1905 et y fut ordonné prêtre par Mgr Isassa, le 28 du même mois, en la fête de saint Simon et saint Jude.

Pendant les sept années qu'il remplit les fonctions d'aumônier, il s'acquitta de son office à la satisfaction de tous : administrateurs, sœurs et vieillards. Ces derniers surtout ne pouvaient se résoudre à perdre ce jeune prêtre, qui les aimait, les visitait, causait avec eux, écoutait avec patience l'histoire d'un chacun (toujours la même) et qui, disaient-ils, « leur faisait de si jolis sermons ».

Mais M. de Léon était destiné aux missions. Cette œuvre, dans l'Uruguay, fut fondée, en 1884, par donation d'une excellente famille et par contrat entre l'évêché et la Congrégation. Ce contrat fut révoqué en 1920, lorsque l'Uruguay forma une province ecclésiastique par la division du territoire en plusieurs évêchés ; mais les missions subsistèrent, parce que les confrères, avec la permission de M. le Supérieur général, avaient eu soin de réunir la somme nécessaire pour assurer une rente annuelle qui permet à deux confrères de travailler gratuitement à cette œuvre pendant toute l'année.

Dans l'Uruguay, il y a deux sortes de missions :

- 1<sup>o</sup> Les missions dans les églises paroissiales ;
- 2<sup>o</sup> Les missions rurales qui se donnent dans quelque maison de commerce, dans les « estancias », grandes propriétés foncières, là où se trouve un local un peu approprié. Habituellement, on fait deux tournées par an, et chacune dure au moins trois mois et quelquefois plus.

Les missions dans les églises paroissiales sont ordinairement présidées par un évêque, qui administre, tous les jours, le sacrement de la Confirmation. Ce sacrement est le grand cheval de bataille pour attirer les fidèles, *Sacramentum sæculi*, comme disait Mgr Stella. Dans ces missions, nous suivons notre

directoire et les choses se passent comme partout ailleurs.

Pour les missions rurales, après s'être entendu avec M. le curé, qui a déjà déterminé les endroits (ordinairement de trois en trois lieues), au jour fixé, les missionnaires partent, emportant avec eux tout ce qui est nécessaire pour la célébration de la sainte messe et l'administration des sacrements. Dès l'arrivée, le premier soin est de préparer le local qui servira de chapelle. Ces missions durent de cinq à six jours, pendant lesquels on fait tout ce que l'on peut pour enseigner à ces pauvres gens, presque toujours très ignorants, les choses les plus nécessaires de notre sainte religion.

Le matin, on les fait prier pendant la messe, on leur en explique les cérémonies, puis vient une instruction doctrinale, suivie de l'explication du catéchisme aux petits et aux grands de quinze à vingt-cinq ans qui n'ont pas fait leur première communion. Enfin on baptise, on confirme et on marie ceux qui se présentent. L'après-midi, vers les trois heures (afin de permettre à ces bonnes gens de rentrer à temps chez eux), récitation du chapelet, instruction et bénédiction du très Saint Sacrement. Presque partout, on peut garder la Sainte Réserve, ce qui n'est pas un petit avantage pour les missionnaires.

Ensuite, après avoir pensé sérieusement à leur vie spirituelle par l'accomplissement de leurs exercices de piété, les deux missionnaires, montés sur de bons petits chevaux du pays, vont visiter quelques malades et aussi bien souvent (l'un n'empêchant pas l'autre) ils font des visites intéressées aux perdreux et aux lièvres qui foisonnent dans ces contrées.

Notre cher confrère, M. de Léon, avait déjà manifesté plus d'une fois le désir d'être envoyé en mis-



sion ; aussi, grande fut sa joie, le jour où on lui permit de se dévouer corps et âme à cette œuvre. Il avait reçu du ciel l'esprit et les qualités du bon missionnaire ; il avait le goût, je dirai même la passion des missions. « C'est la première des œuvres de la Congrégation, disait-il souvent ; nous devons donc l'aimer plus que toutes les autres. »

Sa parole était facile, élégante ; on l'écoutait partout avec plaisir. Mais ce qui agréait le plus dans ses prédications, c'était cette simplicité, ce don de savoir se mettre à la portée de son auditoire ; ce qui surtout faisait du bien, c'était son respect pour la parole de Dieu, son grand esprit de foi. Les fidèles se rendaient compte, bien vite, qu'il était vivement pénétré des vérités qu'il annonçait, et que son cœur d'apôtre voulait à tout prix faire passer ses convictions, ses sentiments dans l'esprit et dans le cœur de tous ses auditeurs ; de là, la vie, l'entrain, la force qui animaient toutes ses prédications.

Travailleur infatigable, dur à la peine, toujours condescendant, il ne savait rien refuser aux curés qui, en cours de mission, lui demandaient de parler en faveur d'œuvres de jeunesse, de charité, etc.

Rentré à la maison après quelques jours de repos bien mérité, il s'occupait saintement. Il lisait beaucoup et presque toujours la plume à la main, analysait, prenait des notes. Cela nous explique comment il a pu traiter, selon le témoignage d'un curé, une quinzaine de fois les mêmes sujets, dans une même paroisse, sans jamais se répéter. Tous les prêtres de l'Uruguay sans exception l'estimaient, le vénéraient, je dirai plus, l'aimaient sincèrement.

Pourquoi ? parce qu'il remplissait bien son office, parce qu'il était bon, aimable, condescendant, mais aussi et surtout parce qu'il était discret : sourd, muet,

aveugle, il ne disait jamais rien de ce qu'il avait vu ou entendu dans les paroisses où il avait travaillé.

Terrassé par une terrible maladie qui le minait et le faisait souffrir depuis déjà quelques années, comme les vaillants il est tombé les armes à la main et face à l'ennemi.

C'est en cours de mission que son vénéré supérieur a été le chercher pour le transporter à notre maison de l'Union, où, pendant une vingtaine de jours, il a donné l'exemple de la patience, de la résignation et de la conformité à la sainte volonté du bon Dieu.

C'était une des plus belles fleurs de l'école apostolique de la province. Dieu veuille qu'elle en produise beaucoup de semblables pour le bien de nos œuvres, si éprouvées par le manque de personnel!

Philippe PRAT.

---

## CHILI

---

*Lettre de sœur BERNE, Fille de la Charité  
à la Très Honorée Mère LEBRUN*

Santiago, avril 1930.

MA TRÈS HONORÉE MÈRE,

*La grâce de Notre-Seigneur soit avec nous pour jamais!*

Le prochain départ de nos chères sœurs pour Paris me rappelle que, depuis longtemps déjà, je vous avais promis un petit compte rendu de notre chère maison et de ses œuvres et aussi des belles fêtes qui ont ouvert l'année du centenaire des Apparitions.

Nous avons convoqué à une communion générale, le matin du 27 novembre, toutes les Enfants de Marie,

tant actuelles que celles déjà établies dans le monde ; et toutes, dans leur filial amour pour notre Mère Immaculée, avaient répondu à l'appel.

Bien nombreuses elles vinrent, tenant chacune en main une branche de lis, et notre chapelle fut trop petite pour contenir cette nombreuse assistance. Au milieu du grand recueillement des chants à Marie, on sentait la joie intime qui débordait des cœurs. Mais le plus touchant fut le moment où, après une très courte, mais très chaleureuse allocution, chaque Enfant de Marie, avançant devant l'autel, déposa aux pieds de la Vierge Immaculée le lis qu'elle tenait en mains en un hommage de filial amour, et tous ces lis réunis formèrent, toute la journée, une belle couronne de gloire à notre bonne Mère.

Le soir venu, ce fut bien autre chose. A huit heures, se donnait la bénédiction solennelle. De suite, l'assistance, composée des Enfants de Marie, qui, le matin, avaient assisté à la messe, et une quantité de personnes plus ou moins en rapport avec notre maison, passa à la salle des fêtes, qui, en un clin d'œil, fut remplie, bondée par plus de six cents personnes au moins.

A cette « Velada », comme on dit ici, nous fîmes représenter une ancienne légende, un miracle de la Vierge Marie, qui, ayant reçu de bon cœur l'hospitalité dans un pauvre foyer, bénit la piété de la mère en guérissant son enfant malade et en achevant le travail de la pauvre mère à bout de forces, endormie près de lui. Ensuite, quelques Enfants de Marie déclamèrent des poésies en l'honneur de la Médaille. Un tableau vivant, représentant la sainte Vierge comme sur la médaille, clôtura cette petite séance, qui a laissé, nous pouvons le constater encore, de profondes traces dans tous les cœurs. Aussi, ma Très

Honorée Mère, nous pensons bien recommencer une nouvelle « Velada » pour faire connaître et, par conséquent, aimer de plus en plus Marie et notre chère Médaille.

Le 8 décembre suivant, à la réception des Enfants de Marie, vingt-cinq jeunes filles du syndicat de la couture s'enrôlaient dans les rangs de notre chère association; nous espérons bien que d'autres suivront, cette année, l'impulsion donnée. •

Le syndicat, bien prospère jusqu'à présent, nous donne assez de consolations, quoique l'organisation soit un peu difficile; la mentalité est si différente ici de notre jeunesse française au cœur enthousiaste, à la bonne volonté à toute épreuve! Ici, la moindre difficulté, la moindre contrariété décourage; on comprend peu la nécessité et les avantages des groupements professionnels, on vit au jour le jour, c'est plus facile.

Peu à peu, cependant, nous espérons parvenir à instruire suffisamment ces esprits, si peu préparés par leur éducation antérieure à entrer dans ces mouvements de vie sociale.

Malgré cela, le syndicat de la couture, qui tient son siège dans notre chère maison de Belen, compte plus de trois cents membres; parmi les jeunes, nous avons formé un noyau artistique, qui, en maintes circonstances, a fait ses preuves. Tous les ans maintenant, nos syndiqués artistes donnent une grande représentation, qui leur permet de couvrir les frais d'une grande promenade annuelle; pour la fête de M. le Visiteur, qui s'intéresse au syndicat avec tant de cœur, et aussi pour la pauvre maison de Belen, à qui la représentation de l'année dernière a rapporté net 1 000 pesos, qui immédiatement se sont convertis en linge et vêtements pour nos petites de l'internat. •

Aussi, ma Très Honorée Mère, quoique le syndicat

donne beaucoup de travail pour le petit nombre de sœurs que nous sommes, de tout notre cœur nous continuons l'effort commencé; cette année nous avons ajouté, avec le plus grand succès, une caisse de vacances et une coopérative aux services que le syndicat rend à ses membres.

Mais la description de notre Belen ne serait pas complète si aux œuvres extérieures je n'ajoutais pas les œuvres intérieures, c'est-à-dire l'orphelinat avec ses différentes sections : les petites, qui vont en classe jusqu'à quinze ans; au-dessus de cet âge, les enfants se répartissent en différents ouvroirs selon leurs aptitudes, les unes à la broderie, d'autres à la couture (mode), d'autres à la chaussure (piqueuses de bottines), quelques-unes au lavoir et à la cuisine pour, à tour de rôle, s'initier aux différents côtés de l'économie domestique; et voilà cent trente enfants bien occupées. A cela, il faut ajouter une école mixte externe avec deux cent cinquante enfants, une autre de garçons seulement avec autant d'élèves; un restaurant féminin, où, chaque jour, l'on reçoit une vingtaine de syndiquées.

La Bonne Garde, qui comprend trente-deux jeunes filles, donne aussi de l'occupation; et pour tout cela nous sommes à peine huit sœurs! C'est vous dire, ma Très Honorée Mère, la somme de travail qui revient à chacune d'entre nous.

Cette année, à cause de la reconstruction d'une partie de la maison, la section des petites a été transférée dans une autre maison, hors de Belen, mais assez près pour pouvoir y aller à volonté; c'est notre chère sœur Assistante de Belen qui en a pris la surveillance.

Un dispensaire, ou plutôt deux dispensaires, un fonctionnant le matin hors de la maison, et l'autre

fonctionnant le soir dans la maison même, permet à une seule sœur de se charger des deux, ce qui procure la facilité de soulager et assister de nombreux pauvres et malades.

Voilà, ma Très Honorée Mère, un petit résumé de ce qu'est notre cher Belen, une ruche remplie d'abeilles laborieuses; c'est, en effet, la maison du travail.

En même temps que cette lettre, les Enfants de Marie qui vont à Paris emportent un drapeau chilien brodé à Belen, qui représentera le Chili et ses Enfants de Marie à la procession solennelle. Je vous serais bien reconnaissante, ma Très Honorée Mère, de vouloir bien donner à ce drapeau chilien la permission de prendre place dans les rangs de la procession qui, nous dit-on, se fera en l'honneur du centenaire.

J'arrête à présent cette si longue lettre. Que vous dirai-je de plus, ma Très Honorée Mère, sinon que de tout notre cœur nous continuerons à travailler pour le bon Dieu, pour notre chère Communauté? Il y a énormément de bien à faire ici; le malheur est que les ouvrières sont, comme partout et peut-être plus que partout ailleurs, trop peu nombreuses en proportion de la moisson grandissante.

J'ai l'honneur d'être, ma Très Honorée Mère, votre très humble et très obéissante fille.

Sœur BERNE,

ind. f. d. l. c. s. d. p. m.

## BIBLIOGRAPHIE

---

### REVUE DES REVUES

**Revue d'histoire des Missions.** — Juin 1930. — *L'organisation du culte catholique à Alger (1830-1838). Du vicariat apostolique à l'évêché d'Alger*, par Fernand Combaluzier. — Documents. *L'Algérie catholique et française de 1830 à 1838. La création de l'évêché d'Alger*, par Fernand Combaluzier.

**Le Recrutement sacerdotal.** — Juillet 1930. — *Saint Vincent de Paul et les séminaires*, par P. Coste.

**Revue des Questions Historiques.** — 1930, n° 3. — *Saint Vincent de Paul au secours des provinces désolées*, par P. Coste.

**Divus Thomas.** — Mai-août 1930. — *Des actes méritoires*, par E. Neveut. — *Le dogme de la Trinité dans la Genèse I-XI*, par G. M. Perrella.

**Les Rayons.** — Mars-avril 1930. — *La Sainteté de Marie*, par N. T. H. P. Verdier. — *Comment il faut réaliser l'éducation sociale de notre jeunesse. — Réception des Enfants de Marie au Vatican et discours de S. S. Pie XI.*

**L'Écho de la Maison-Mère des Filles de la Charité.** — Juillet 1930. — *Grandeur de la vocation*, par le T. H. P. Verdier.

— Août. — *L'ostensoir du centenaire*, par la T. H. M. Lebrun.

**Les Missions des Lazaristes et des Filles de la Charité.** — Juin 1930 — *Saint Vincent de Paul au Congrès de Carthage.* — *De Téhéran à Bagdad en avion*, par E. Robert. — *Relation de voyage en Abyssinie*, par P. Vergès. — *Tournée apostolique de Mgr Sévat*, par Sœur Thérèse.

Juillet. — *Les Lazaristes en Afrique du Nord*, par P. Coste. — *La Médaille Miraculeuse à Tauris*, par F. Berthounesque. — *Le récent tremblement de terre de la région d'Ourmiah*, par A. Zayia. — *De Téhéran à Bagdad en avion* (suite), par E. Robert. — *Voyage en Abyssinie* (suite), par P. Vergès. — *Les Lazaristes et les écoles du Liban*, par J. Alouan. — *Voyage mouvementé de Feng-sin à Nanchang*, par G. Théron.

Août. — *Les disciples de saint Vincent de Paul en Afrique du Nord.* — *Bénédiction du monument érigé à Ténès en l'honneur de la Vierge de la Médaille.* — *Relation de voyage en Abyssinie*, par M. Vergès. — *Quelques pages de la vie héroïque du Père Decroo.* — *M. Castan et ses lépreux.*

**Anales de la Congregación de la Misión y de las Hijas de la Caridad.** — 1<sup>er</sup> juin 1930. — *Les fêtes du centenaire à Madrid* (25 avril-3 mai), par V. Pardo. — *Sœur Françoise de Paula Bayona Gil et Piquer* (suite), par P. Vargas. — *Un grand pédagogue méconnu* (J. González de Soto) (suite), par B. Paradela.

1<sup>er</sup> juillet. — *Les missions données par la maison de Madrid en 1929-1930.* — *Bénédiction des cloches de la future église de la maison de Barcelone*, par P. Chivite. — *Sœur Victoire Silva et Bon, de la Carolina, décorée de la médaille du travail.* — *Le Frère Philippe Rodriguez*, par A. Albiol. — *Sœur Françoise de Paul a Bayona Gil et Piquer* (suite), par P. Vargas. — *La Mission de Cuttack*, P. Garcia.



1<sup>er</sup> août. — *La maison d'Hortaleza*, par un Frère séminariste. — *Noces d'or de M. Manuel Gomez*, par P. J. Velasco. — *L'établissement des sœurs à l'hôpital provincial de Valladolid*, par P. Feu. — *Sœur Françoise de Paul a Bayona Gil et Piquer* (suite), P. Vergas. — *La Mission de Cuttack*, par V. Güemes.

**Annali della Missione.** — 1<sup>er</sup> juillet 1930. — *Les missions données par la maison de Florence en 1919-1929.* — *L'œuvre missionnaire de la maison de Turin en 1929.* — *Le centenaire de la médaille miraculeuse à Gênes, Sarzane, Alexandrie, Casamicciola.* — *Une mission à Monteponi.* — *L'œuvre missionnaire de la maison Vergini à Naples*, par G. Cesa. — *L'Association de la Médaille Miraculeuse à Naples*, par A. Grifone. — *Les vicariats de Kian et de Kanchow* (lettres de Mgr Mignani, de MM. Thieffry, Meyrat, Russo, Capozzi).

**Missioni Estere Vincenziane.** — 1<sup>er</sup> juillet 1930. — *Le jubilé d'une Fille de la Charité missionnaire en Chine.* — *Lettre de O. Purino, missionnaire du vicariat de Kian.* — *Sac de la résidence de Yuenchow*, par J. Vittone.

**Il Ven. Giustino de Jacobis.** — 10 juin et 10 juillet 1930. — *Vie de Mgr de Jacobis* (suite).

**Le Bulletin catholique de Pékin.** — Mai 1930. — *Les troubles communistes dans le vicariat de Kanchow*, par Mgr Dumond. — *Quelques nouvelles du Kiangsi.*

Juin. — *Mort de M. Dimitriadès.* — *Mort de M. Segond.* — *Le communisme au Kiangsi* (lettres de MM. Barbato et Vittone).

## LIVRES

René BENJAMIN. *Saint Vincent de Paul*. Paris, 1930. In-8, 63 pages.

S'il y avait une bibliothèque d'histoire romancée, ce livre y trouve-

rait sa place. L'auteur ne prend pas la peine de consulter les documents ; son imagination lui suffit. Il brode autour des faits, parfois même autour d'autres broderies.

Vincent est arrivé à l'âge où il lui faut choisir une carrière ; il s'oriente vers le sacerdoce ; devinez pourquoi ? Parce qu'il était laid. Il prend un miroir, se regarde et s'écrie : « Je suis bien laid pour les hommes ! Le mieux est de me donner à Dieu. Il est indulgent ; il m'acceptera. »

Pour subvenir aux besoins de ses études, son père se vit obligé de vendre une paire de bœufs. Vincent fut tout ému à cette nouvelle. Il alla voir les bêtes, les caressa longuement et leur fit de touchants adieux : « Adieu, chères bêtes ; est-il donc vrai que, grâce à vous, je puis devenir un homme assez savant pour évangéliser les pauvres ? »

Le voici maintenant à Tunis ; il vient de débarquer ; on l'a revêtu d'un hoqueton de laine et coiffé d'une bonnette. Il pense : « J'ai le dos rond, un grand nez, un air niais ; c'est bien l'accoutrement qui me va. »

On ne cesse d'apprendre du neuf à la lecture de ce petit volume. Quand François de Sales vint à Paris, Vincent se ressentait encore de sa captivité volontaire à Marseille. Il marchait avec peine ; ses chevilles étaient enflées.

« N'avez-vous pas, lui dit l'évêque de Genève, pris un jour dans les fers la place d'un forçat ? C'est ce qu'on raconte, Monsieur.

— Monseigneur, on raconte tant de choses », dit en souriant Vincent.

Pourquoi avait-il l'habitude de prendre ses repas entre deux pauvres ? Benjamin en a découvert l'origine. Cette pratique avait pour cause initiale sa somnolence. Écoutons : « Cette somnolence pesante l'aidait ne pas sentir une tâche supérieure à ses forces, mais un jour elle lui fit oublier qu'il avait promis à deux pauvres, à sa porte, de leur envoyer du pain. Il passa le seuil, rencontra des missionnaires, dut s'occuper d'un départ, et, dans la soirée, brusquement la pensée lui revint de ces deux misérables. Aussitôt, il courut lui-même implorer leur pardon ; et, dès lors, il prit l'habitude de ramener chaque soir deux pauvres avec lui et de les installer près de sa table au réfectoire. »

N'insistons pas davantage ; le livre est plein de semblables découvertes. Il est vraiment lamentable que, de nos jours, l'histoire romancée ait fait école. Raconter des faussetés pour intéresser le lecteur, n'est-ce pas ce qu'on appelle mensonge ?

Docteur Jacques VIÉ. *Les Aliénés et les Correctionnaires à Saint-Lazare au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle.*  
Paris, Alcan, 1930. In-8, 251 pages.

Ce livre nous console de celui de René Benjamin ; il est digne, à tous points de vue, d'être recommandé : documentation nourrie, méthode excellente, composition irréprochable, parmi les sujets que l'auteur passe en revue, signalons : saint Vincent de Paul psychiatre, organisation et vie intérieure, Saint-Lazare devant l'opinion, principes et buts de l'internement à Saint-Lazare, formalités liées à l'internement, gestion des biens et pensions, contrôle de l'autorité judiciaire et administrative, les psychopathes de Saint-Lazare.

Le chapitre de saint Vincent de Paul psychiatre est tout nouveau et d'un très grand intérêt. L'auteur recherche les sources médicales grâce auxquelles le saint s'est formé; il étudie sa théorie mystique de la maladie, expose ses idées psychiatriques et, passant sur le terrain administratif, examine en lui le directeur d'asile.

Bref, livre excellent au double point de vue historique et médical.

*Le Collège Saint-Joseph d'Antoura. Album.*

Avec ses huit reproductions, cet album donne une idée très exacte de ce qu'est le collège d'Antoura. En tête, quelques indications pratiques sur les conditions d'admission et le règlement. Ingénieux moyen de propagande pour faire connaître et attirer; nous le signalons à tous les directeurs d'établissements scolaires.

Henri WATTHE. *La Chine qui s'éveille*. 3<sup>e</sup> édit. Rambouillet, 1930. In-8, xxv-356 pages.

Série de récits très intéressants, classés sous cinq titres : Avec le missionnaire, chez les chrétiens, chez les païens, dans la brousse, chez le diable. Une sixième partie, sous forme d'appendice, aurait pu être intitulée : Chez les missionnaires en traitement à Vichy, dans la *Maison du missionnaire*. L'auteur est aussi fondateur. Revenu, fatigué, en France, après quelques années de Chine, il a songé aux autres missionnaires que la fatigue arrête et il a créé, pour eux, à Vichy, une maison, ou, si l'on aime mieux, un milieu, qui ajoute à l'efficacité des eaux.

*La Légende dorée au delà des mers*. Paris, 1930. In-8, 354 pages.

Dans ce livre, consacré aux missionnaires martyrs, notre Compagnie est représentée par le bienheureux Ghébré Michael, dont M. Goyau raconte les longues souffrances, et par les victimes des Boxeurs de Pékin, dont nous parle M. Henri Ghéon.

Prosper REPETICCI. *L'Algérie chrétienne*. Esquisse historique. 1830-1930. In-8, 264 pages.

Le centenaire de la conquête provoque toute une floraison d'ouvrages sur l'Algérie. Celui du chanoine Repeticci, nourri de faits, sera lu avec plaisir par tous ceux qu'intéresse l'histoire religieuse de notre grande colonie africaine. Les Lazaristes et les Filles de la Charité n'ont qu'à se louer de la manière dont l'auteur parle d'eux et de leurs œuvres. Nous lui en témoignons ici notre gratitude.

Mgr PONS. *La Nouvelle Église d'Afrique et le Catholicisme en Algérie, en Tunisie et au Maroc depuis 1830*. Tunis, 1930. In-8, xv-340 pages.

Le chanoine Repeticci a étudié dans son livre les progrès du catholi-

cisme en Algérie. Mgr Pons a préféré embrasser un horizon plus vaste, à savoir toutes nos possessions de l'Afrique du Nord : Algérie, Tunisie et Maroc. Son ouvrage mérite d'être recommandé. Ça et là, nous rencontrons les prêtres de la Mission et les Filles de la Charité, qui ont tant fait en Algérie et en Tunisie pour les séminaires, les missions et les œuvres d'assistance. Chaque fois qu'il les trouve sur ses pas, l'auteur, ancien élève du séminaire d'Oran, en parle avec une sympathie marquée; nous ne pouvons que lui en être reconnaissants. Son livre est un véritable monument, digne du centenaire que nous commémorons.

LOUIS PLANSON. *Conférences aux Filles de la Charité*. Paris, 140, rue du Bac, 1930. In-8, v-387 pages.

Dans ces conférences, données les unes aux sœurs dans les œuvres, les autres aux petites sœurs du séminaire de la Maison-Mère, M. Plançon se retrouve tout entier; on y entend un homme de Dieu, surnaturel, pratique, délicat, nourri de la doctrine spirituelle de saint Vincent. Ce livre est appelé à prendre place dans la bibliothèque des Filles de la Charité, à côté de celui de M. Chevalier.

Une autre série de conférences paraîtra bientôt; mais, comme ce sont les conférences adressées aux sœurs servantes, elles seules auront le droit de les avoir; on peut les demander dès maintenant.

G. MAZZONI. *Gloria eterna*.

Cantique à la Vierge de la Médaille, à deux voix égales.

L. SOLLIER. *A l'Immaculée*. Lyon.

Chant à l'occasion du centenaire de la Médaille Miraculeuse, paroles et musique du même.

Amédée HUC. *Cantique du centenaire de la Médaille Miraculeuse*. Lyon.

Avec soli et chœur à deux voix *ad libitum*.

Amédée HUC. *Hostie et lys*. Lyon.

Avec soli et chœur à deux voix *ad libitum*.

*Le Figlie della Carità*. Plaisance, 1930. In-8, VIII-293 pages.

Traduction italienne du livre de M. Celier, dont les *Annales* ont parlé dans le numéro de janvier.

*Visions radieuses*. 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1930. In-8, 20 pages.

Les *Visions radieuses* ont obtenu tant de succès en quelques mois que voici déjà la deuxième édition. La Vierge de la Médaille est chantée

magnifiquement dans ce charmant opuscule, composé de beaux vers et orné de gracieuses illustrations. L'auteur appartient à la famille spirituelle de Catherine Labouré ; c'est dire assez qu'elle aime Marie Immaculée et sait le montrer.

*La Ven. Caterina Labouré nel primo centenario della Medaglia Miracolosa.* Chieri, 1930. 63 pages.

*Le Apparizioni di Maria Immacolata della Medaglia Miracolosa.* 1930. 18 pages.

*Ecco de la Medaglia.*

*La Figlia della Carità educata alla Scuola della Comunità.* In-16, 162 pages.

Michel GUTIERREZ. *Ejercicios espirituales para las Hijas de Maria de la Medalla Milagrosa.* Andujar, 1929. 319 pages.

*Colegio de Santa Rosa (Manila). Anuario de 1930.* 132 pages.

*Grato recuerdo de los solemnes festejos con que los ex alumnos del Colegio de San Carlos honraron a su Alma Mater en el día de su Patrón.* Cebú, 1929. 41 pages.

Vicente FRANCO. *Reina y Madre.*

Drame religieux en vers.

*Il Sacro Cuore de Gesù.* Casale. 56 pages.

Petit mois de juin.

*Mese della Medaglia Miracolosa.* Casale. 63 pages.

Petit mois de mai ou de novembre.

*La Castellana del l'Anima.* Casale. 62 pages.

*Lo Spirito Santo.* 56 pages.

Petit mois d'avril.

## NOS DÉFUNTS

---

### MISSIONNAIRES

36. Karatsonyi (André), clerc, 18 juin, Pilis-Csaba;  
60 ans d'âge et 3 ans de vocation.
37. Decroo (Georges), prêtre, 23 juin, Dax; 54, 31.
38. Zaplotnik (Louis), coadjuteur, 20 juin, Vienne;  
55, 36.
39. Lesage (Louis), prêtre, 24 juin, Paris; 58, 39.
40. Cervia (Corneille), prêtre, 5 juillet, Paris; 62, 41.
41. Lobry (Émile), prêtre, 11 juillet, Shanghai; 44, 26.
42. Estevez (Baldomer), prêtre, 11 juin, Manille;  
34, 18.
43. Trucco (Antoine), prêtre, 21 juillet, Chieri; 55, 33.
44. Arcelus (Pierre), coadjuteur, 25 juillet, Madrid;  
75, 51.
45. Pérez-Ibañez (Saturnin), prêtre, 30 juillet, La  
Havane; 73, 47.
46. Pepenella (Blaise), coadjuteur, 17 juillet, Rome;  
68, 42.
47. Briand (Gabriel), prêtre, 15 août, Aréquipa; 51, 31.
48. Lepers (Jean-Baptiste), prêtre, 15 août, Ningpo;  
66, 43.
49. Vonk (Laurent), prêtre, 17 août, Tangshan; 33, 13.
50. Recek (Jean), coadjuteur, 16 août, Groblje; 37, 34.
51. Gipperich (François), coadjuteur, 3 septembre,  
San José; 67, 39.
52. Touya (Jean), clerc, 3 septembre, Dax; 21, 3.
53. Birk (François), prêtre, 3 septembre, Ljubljana;  
64, 29.
54. Gockel (Joseph), coadjuteur, 14 septembre, Lipp-  
stadt; 71, 47.

NOS CHÈRES SŒURS

Eugénie Cottreau, à Clichy ; 65 ans d'âge et 46 ans de vocation.  
Marie Zyromska, à Montolieu ; 71, 42.  
Marguerite Sauvadet, à Montolieu ; 74, 46.  
Angélique Lebivic, à Saint-Martin-de-Ré ; 78, 56.  
Marie Voisin, à Montdidier ; 87, 61.  
Rose Dardier, à Pau ; 85, 65.  
Célestine Daragon, à Amiens ; 77, 58.  
Françoise Monnier, à Liège ; 86, 58.  
Fortunata Bertini, à Sienne ; 59, 39.  
Marie Soveri, à Terni ; 83, 63.  
Julie Lorca, à Santiago ; 50, 24.  
Maria Echeveria, à Babahoyo ; 26, 5.  
Agnès Rebersek, à Ljubljana ; 76, 59.  
Lucie Remon, à Cabazon ; 81, 58.  
Clotilde Cervero, à Valencia ; 34, 10.  
Maria Salvador, à Jativa ; 72, 49.  
Victoire Ezcati, à Albacete ; 56, 29.  
Venancia Belzunce, à Murcia ; 48, 24.  
Angela Diaz, à Matanzas ; 66, 48.  
Françoise Caup, à Clichy ; 78, 50.  
Marie Charlet, à Croissy ; 71, 49.  
Marie Guilloteau, à Tartas ; 81, 57.  
Marguerite Bosquet, à Paris ; 76, 56.  
Ana Vazquez, à Soria ; 43, 5.  
Marie Collins, à Lanark ; 65, 44.  
Mary Heitman, à Lansdowne ; 59, 31.  
Louise Pou, à Montolieu ; 66, 43.  
Marie Voillemier, à Lyon ; 59, 35.  
Germaine Dereu, à Shanghai ; 51, 25.  
Maria Barella, à Mendrisio ; 79, 56.  
Maria Sheridan, à San Francisco ; 83, 51.  
Emma M. Court, à Los Angeles ; 77, 55.  
Carmen Farinas, à Cornoces ; 24, 4.  
Tomasa Barasoain, à Valdemoro ; 87, 68.  
Mauricia Huidebro, à Madrid ; 87, 65.  
Marie Bayol, à Paris ; 56, 36.  
Yvonne Batbedat, à Paris ; 48, 25.  
Marie Poupard, à L'Hay ; 86, 64.  
Marie Fontaine, à Mitry ; 78, 56.

Micheline Jelska, à Cracovie ; 90, 60.  
Hélène Groom, à Ladce ; 24, 5.  
Marie Chaleat, à Tarbes ; 60, 36.  
Marie Gaillard, à Barcelone ; 74, 53.  
Elisabeth Madry, à Bordeaux ; 85, 54.  
Marie Goudicq, à Bédarieux ; 65, 43.  
Jeanne d'Assigny, à Beyrouth ; 58, 30.  
Eléonore Claro, à Santiago ; 65, 40.  
Cesira Parenti, à Livourne ; 72, 52.  
Sébastien Paurassi, à Fossano ; 52, 21.  
Marianna Moschino, à Terni ; 67, 46.  
Caroline Bianchi, à Sienne ; 69, 45.  
Justine Michetti, à Naples ; 86, 62.  
Paolina Piazzolla, à Naples ; 71, 44.  
Sarah Mahon, à Saint-Louis ; 83, 56.  
Assunta Grecq, à Naples ; 48, 29.  
Amélie Lantheaume, à Montolieu ; 79, 54.  
Marguerite Chaillou, à Clermont-Ferrand ; 28, 4.  
Marie Guillaume, à Muret ; 79, 56.  
Barbe Simonin, à Vienne ; 40, 22.  
Ernestine Mencucci, à Rome ; 75, 54.  
Disola Guffanti, à Turin ; 27, 5.  
Annunziata Vacchelli, à Grugliasco ; 62, 36.  
Maria Andrès, à Valdemoro ; 31, 9.  
Mariá Rodriguez, à Valdemoro ; 77, 51.  
Josefa Errazquin, à Manille ; 78, 58.  
Magdeleine Castet, à Burgos ; 38, 16.  
Juana Martinez, à Valencia ; 48, 29.  
Françoise Bahovec, à Ljubljana ; 78, 54.  
Valeria Malina, à Ladce ; 25, 11 mois.  
Léontine Tiercelin, à Hersin ; 81, 59.  
Angèle Laurent, à Paris ; 57, 37.  
Philomène Dantony, à Montpellier ; 66, 44.  
Joséphine Montaldo, à Carignano ; 41, 4.  
Marie Astorri, à Macerata ; 77, 54.  
Adèle Martina, à Gênes ; 49, 27.  
Angèle Ponti, à Turin ; 54, 33.  
Marie Capitelli, à Turin ; 27, 6.  
Maria Machado, à Cahia ; 82, 60.  
Sophie Vavtinec, à Mocenok ; 74, 59.  
Adèle Martin, à Lyon ; 68, 46.  
Clémence Robert, à Marseille ; 91, 73.



- Jeanne Libaudière, à Riom ; 45, 10.  
Joséphine Haertling, au Mans ; 88, 70.  
Caroline Marcaletti, à Turin ; 63, 38.  
Mathilde Zmudzinska, à Cracovie ; 77, 59.  
Catherine Hutar, à Vespren ; 32, 11.  
Margaret Callahan, à Utica ; 76, 48.  
Leandra Gainza, à Barcelone ; 30, 5.  
Maria Conejo, à Séville ; 35, 7.  
Maria Monzo, à Manille ; 74, 54.  
Joséphine Chaffret, à Montolieu ; 33, 10.  
Marie Paris, à Montolieu ; 59, 36.  
Marie Soulier, à Château-l'Évêque ; 82, 61.  
Marie Desseaux, à Troyes ; 62, 37.  
Philomène Fanguin, au Rouet ; 85, 47.  
Pélagie Savajol, à Montpellier ; 29, 6.  
Carnita Resa, à Barcelone ; 65, 41.  
Thérèse Grabuer, à Graz ; 79, 52.  
Agnès Matusiewicz, à Lublin ; 72, 48.  
Vincelas Migdal, à Biala ; 31, 3.  
Marguerite Valenzi, à Fermo ; 39, 19.  
Jeanne Afontanini, à Sienne ; 34, 8.  
Marie Ciccimessere, à Sienne ; 80, 57.  
Hélène Suhor, au Raincy ; 84, 61.  
Honorine Dehay, à Clichy ; 84, 62.  
Rosalie Cabrol, à L'Hay ; 79, 56.  
Anna Aicher, à Schwarzach ; 57, 38.  
Cécile Maurer, à Dilt ; 34, 7.  
Delia Connolly, à Dublin ; 82, 51.  
Marie Sartorio, à Turin ; 72, 46.  
Maria Terres, à La Havane ; 63, 42.  
Rosalia Rodriguez, à La Laguna ; 71, 38.  
Françoise Moragues, à Puerto Rico ; 80, 56.  
Maria Miquel, à Madrid ; 44, 18.  
Florence Castro, à Valdemoro ; 23, 4.  
Marie Hellouin, à Paris ; 64, 43.  
Marie Étourneau, à El Biar ; 78, 57.  
Jeanne Vincent, à Clichy ; 90, 71.  
Marie Her, à Hennebont ; 52, 31.  
Marguerite Teisseyre, à Bas-en-Basset ; 84, 62.  
Angèle Aubry, à Pau ; 56, 28.  
Marthe Hoppe, à Chelmo ; 61, 35.  
Josepha Luckl, à Perkata ; 72, 53.

- Thérèse Grejan, à Ljubljana ; 63, 45.  
Jeane Louvière, à Clichy ; 62, 35.  
Angélique Valudier, à El Biar ; 85, 64.  
Anne Boubée, à Toulouse ; 65, 43.  
Thècle Deui, à Zouk ; 62, 42.  
Florentine Fontanet, à Madrid ; 75, 46.  
Jésus Urrengoechea, à Valdemoro ; 21, 2.  
Hedwige Niseto, à Dult ; 62, 39.  
Thérèse Hammel, à Constantinople ; 75, 37.  
Mary Madden, à la Nouvelle-Orléans ; 73, 53.  
Ida Cipollini, à Cesena ; 38, 19.  
Marie Hains, au Rouet ; 60, 36.  
Euphrasie Tardieu, à Mainsat ; 61, 41.  
Catherine Mulholland, à Troyes ; 66, 45.  
Catherine Lynch, à Milwaukee ; 70, 43.  
Anne Brezonik, à Budapest ; 58, 35.  
Josefa Escobar, à Valdemoro ; 31, 9.  
Patricia Iribayen, à Saint-Sébastien ; 54, 37.  
Raimunda Bahamonde, à Cordoba ; 82, 56.  
Dionisia Lizcano, à Madrid ; 63, 46.  
Louise Trivin, à Châtillon-sous-Bagneux ; 67, 45.  
Marguerite Martin, à Constantine ; 87, 63.  
Marie Lestret, à Branne ; 70, 49.  
Marguerite O'Sullivan, à Chusan ; 49, 26.  
Marie Le Duc, à Ruvo ; 86, 63.  
Justine-Marie de Grey, à Tarente ; 78, 55.  
Angela Butinelli, à Sienne ; 74, 44.  
Elisabet Dolan, à Ealing ; 46, 21.  
Anne Komaromi, à Klotildliget ; 28, 5.  
Aloisia Bummer, à Salzburg ; 80, 52.

# TABLE DES MATIÈRES

DU TOME 95 (1930)

## ACTES DU SAINT-SIÈGE

Faculté de bénir l'eau de Saint-Vincent-de-Paul. . . . .	224
Faculté, pour les frères coadjuteurs, de laver le linge sacré en première eau . . . . .	437
Faculté, pour les missionnaires, de chanter la messe de <i>Requiem</i> au cours de la mission, même un jour de rit double. . . . .	437
Indulgence plénière pour ceux qui visiteront la chapelle de l'Apparition à certains jours de l'année 1930. . . . .	438
Indulgence de 300 jours pour l'invocation : « O Marie conçue... ». . . . .	439
Permission de célébrer des triduums solennels pendant l'année centenaire de la Médaille . . . . .	667
Instruction pour les triduums ou les octaves. . . . .	668
Indulgence plénière pendant les triduums célébrés au cours de l'année centenaire . . . . .	670
Permission d'une messe, la nuit du 18 au 19 juillet 1930, dans la chapelle du 140, rue du Bac. . . . .	670
Indulgence plénière, chaque jour, à ceux qui visiteront la chapelle du 140, rue du Bac. . . . .	671

## SAINT VINCENT DE PAUL

Lettre de saint Vincent à Mlle le Gras. . . . .	685
L'assistance des galériens en France par saint Vincent de Paul et ses enfants. . . . .	5
La translation de ses reliques. . . . .	241
La translation chantée par un poète . . . . .	261
NOS CAUSES, par M. Joseph Scognamiglio. Exposé général . . . . .	282
La cause de la Vénérable Soeur Catherine Labouré. . . . .	565

## HISTOIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

(M. ROBERT)

CHAPITRE XII. — M. Boré, supérieur général ( <i>suite</i> ). — L'abbé Fiat au grand séminaire de Saint-Flour. . . . .	69
CHAPITRE XIII. — M. Boré, supérieur général ( <i>suite</i> ). — L'abbé Fiat au grand séminaire de Saint-Flour ( <i>suite</i> ). . . . .	266
CHAPITRE XIV. — M. Boré, supérieur général ( <i>suite</i> ). — Ce qu'a été M. Fiat avant d'être assistant. Sa vocation . . . . .	686

## HISTOIRE DES FILLES DE LA CHARITÉ

(M. MILON)

CHAPITRE X. — L'expansion au XIX <sup>e</sup> siècle. — Europe ( <i>suite</i> ) :	
Suisse, Autriche, Hongrie, Prusse, Pologne, Turquie, Rou-	
manie, Grèce. . . . .	52

### LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

I. La voyante . . . . .	454
II. L'enquête canonique. . . . .	460
1. Origine de la médaille. . . . .	463
2. Diffusion de la médaille et de la notice. . . . .	476
3. Circonstances providentielles de l'apparition, symbo-	
lisme et enseignements de la médaille. . . . .	482
III. Les écrits de sœur Catherine. . . . .	
1. Récit de 1841 . . . . .	490
2. Récit de 1856 . . . . .	494
3. Récit de 1876 . . . . .	498
IV. Faits merveilleux . . . . .	501
V. Le culte. . . . .	
1. Les sanctuaires . . . . .	522
2. Les fêtes . . . . .	530
VI. Iconographie . . . . .	542
VII. Associations . . . . .	546
VIII. Bibliographie . . . . .	555
IX. Faveurs de Rome . . . . .	563
Le pèlerinage de Kirchberg, par sœur Couffin. . . . .	122
Bénédiction d'une statue de la Vierge à Ténès. . . . .	789
Triduum du centenaire de la Médaille à la rue du Bac . . . . .	709
La vertu miraculeuse de la Médaille, par sœur Corriero. . . . .	785

## EUROPE

### FRANCE

Paris. . . . .	84, 288, 570,	706
Fête de l'Assomption. . . . .		84
Jubilé du frère Sabatier . . . . .		87
Jubilé de M. Giordano. . . . .		90
M. Collette nommé assistant de la Maison-Mère. . . . .		90
Fête du Bienheureux Ghébra Michaël. . . . .		91
Fête des Bienheureux François et Gruyer. . . . .		91
Mort de S. E. le Cardinal Dubois, archevêque de Paris. . . . .		91
Conférence de M. Collard . . . . .		92
Conférence de M. Baeteman . . . . .		93

Anniversaire de l'élection de M. le Supérieur général . . . . .	93
Obsèques de S. E. le cardinal Dubois . . . . .	94
Retraite annuelle . . . . .	95
Voyage de M. le Supérieur général à Rome . . . . .	95
Fête du Bienheureux Perboyre . . . . .	288
Éloge du Collège d'Antoura, après le dîner de la <i>Revue des Deux</i>	
<i>Mondes</i> . . . . .	289
Mgr Jean Verdier, nouvel archevêque de Paris . . . . .	290
Visite de la Très Honorée Mère au nouvel archevêque . . . . .	295
Mort du frère Eggels . . . . .	295
Prière à l'Immaculée Conception . . . . .	296
Réunion des Dames de la Charité . . . . .	297
Rapport sur les prix de vertu . . . . .	297
Fête du patronage de saint Vincent . . . . .	298
Mort de sœur Harent . . . . .	299
Le nouvel an . . . . .	299
L'assistance des malades à domicile à Paris . . . . .	300
Fête de la Conversion de saint Paul . . . . .	301
Fête du Bienheureux Clet . . . . .	570
Adoration perpétuelle . . . . .	571
Fête de la Bienheureuse Louise de Marillac . . . . .	571
Fête de saint Joseph . . . . .	571
Concours . . . . .	572
Fête de l'Annonciation . . . . .	572
L'ancien Saint-Lazare . . . . .	572
Notre Très Honoré Père, chevalier de la Légion d'honneur . . .	573
Visite de S. E. le cardinal Verdier au 140, rue du Bac . . . .	574
Remise à Notre Très Honoré Père de la croix de la Légion	
d'honneur . . . . .	574
Bénédictio de la nouvelle chapelle du 140, rue du Bac . . . .	577
Congrès des supérieurs des écoles apostoliques . . . . .	577
Triduum du centenaire de la translation des reliques de saint	
Vincent . . . . .	577
Bénédictio d'une statue de la Vierge au globe . . . . .	578
Ouverture de l'année centenaire . . . . .	578
Fête de la Translation des reliques de saint Vincent . . . . .	578
Triduum des sœurs de Paris et de la banlieue . . . . .	578
Mort du frère Ignace Cognault . . . . .	706
Mort du frère Louis Speir . . . . .	707
Triduum du centenaire de la Médaille à la rue du Bac . . . .	709
Cinquantenaire de l'ordination sacerdotale du Très Honoré Père .	709
Fête de Notre Très Honoré Père . . . . .	710
Départ de Notre Très Honoré Père pour Bourbon . . . . .	711
Mort de M. Louis Lesage . . . . .	711
Mort de M. Corneille Cervia . . . . .	712
Le coq, le clocher et les cloches de notre Maison-Mère . . . .	717
Fêtes du 19 et du 26 juillet . . . . .	718
Congrès des Enfants de Marie . . . . .	719
Lettres de M. Aladel en 1830 . . . . .	719
L'hôpital chirurgical Saint-Michel, par R. Narsy . . . . .	579
Les bâtiments de l'ancien Saint-Lazare, par le Dr Bizard . . . .	712

# DÉPARTEMENTS :

<i>Alise-Sainte-Reine.</i> — Origine de l'hôpital. . . . .	301
<i>Bordeaux.</i> — Congrès des Enfants de Marie. . . . .	741
<i>Dax.</i> — La maison de campagne de Pontchevron. . . . .	726
<i>Metz.</i> — L'exposition missionnaire . . . . .	585
<i>Moissac.</i> — Les inondations (lettre de sœur Baron) . . . . .	584
<i>Montauban.</i> — Les inondations (lettre de M. Missermont) . . . . .	582
<i>Montolieu.</i> — Mort de M. Jean Jourde, par M. Calmet . . . . .	750
<i>Montpellier.</i> — Chez les muets qui parlent et les sourds qui entendent, par Jean Delpech. . . . .	763
<i>Neuilly-sur-Seine.</i> — L'orphelinat Quennessen. . . . .	725
<i>Nice.</i> — Mort de M. Henri Aymés, par M. Th. Giaume . . . . .	756
<i>Pontchevron.</i> — La maison de campagne de Dax . . . . .	726
<i>Prime-Combe.</i> — Un pèlerinage d'hommes. . . . .	123
<i>Saint-Vincent-de-Paul.</i> — Un double centenaire au Berceau, par M. J. François Jacob . . . . .	737
<i>Strasbourg.</i> — Le pèlerinage de Kirchberg, par sœur Couffin. . . . .	122
<i>Tarbes.</i> — La bénédiction de la chapelle de la Miséricorde . . . . .	310
<i>Valfleury.</i> — M. Fernand Bertrand, par M. le chanoine Berjat . . . . .	597
<i>Vitry-le-François.</i> — Obsèques de sœur Cléry . . . . .	587

# BELGIQUE

Réunion des dames de la Charité de Liège . . . . .	768
La fête du Christ-Roi et l'Œuvre de Louise de Marillac à Liège. . . . .	773

# HOLLANDE

Le sanatorium « Mgr Mutsaerts » à Venlo (lettre de M. H. Meufels) . . . . .	777
---	-----

# ITALIE

M. Raphaël Ricciardelli . . . . .	127
La décoration de sœur Antoinette Perelli . . . . .	131
<i>Rome.</i> — L'audience pontificale aux Enfants de Marie Immaculée. . . . .	602
<i>Plaisance.</i> — Le <i>Divus Thomas</i> . . . . .	605
La communion pascale des balayeurs de Catane (lettre de sœur Corriero). . . . .	781
La vertu miraculeuse de la Médaille (lettre de sœur Corriero) . . . . .	785

# POLOGNE

La nouvelle fondation de Grodno, par sœur Krocin. . . . .	135
L'exposition missionnaire de Cracovie . . . . .	314

# PORTUGAL

Travaux des confrères de Vizeu, par M. Marinho. . . . .	137
---	-----

## ASIE

### CHINE

Le gouvernement nationaliste et l'enseignement religieux . . . .	162
<i>Shanghai</i> . — Lettre de sœur Reisenhel . . . . .	181
— Lettre de sœur Henry . . . . .	386
— Remise de la croix de la Légion d'honneur à sœur Reisenhel . . . . .	850
<i>Chengtingfu</i> . — Lettre de sœur Dassonville . . . . .	385
<i>Hangchow</i> . — Lettre de sœur Digiulio, de Kashing . . . . .	854
<i>Kanchow</i> . — Les troubles dans le Vicariat (lettres de Mgr P. Du- mond) . . . . .	632, 870
<i>Kianfu</i> . — Les troubles dans le vicariat :	
Lettre de M. J.-G. Meyer . . . . .	633
Lettre de M. Fernand Thieffry . . . . .	634
Journal de M. R. de Jenlis . . . . .	336
Récit de M. E. Barbato . . . . .	862
Lettres de Mgr G. Mignani . . . . .	635, 867
Lettre de M. Legris . . . . .	638
<i>Ning-Po</i> . — La famine (lettres de M. Marquès et d'un catéchiste). .	639
<i>Paojingfu</i> . — Trains d'affamés, par sœur Defebvre . . . . .	169
— Le pèlerinage de Tonglu, par M. Cornet . . . . .	837
<i>Pékin</i> . — Lettre de sœur Raymond . . . . .	380
— Lettre de sœur Raymond . . . . .	382
— M. Paul Dutillien, par M. Clément . . . . .	608
— M. Grégoire Lou, par M. Planchet . . . . .	612
— Les bons larrons de Chochow, par MM. Cény et Saint- Martin . . . . .	615
<i>Yukiang</i> . — Le sacre de Mgr Sheehan . . . . .	164
— Les troubles dans le vicariat :	
Lettre de Mgr Sheehan . . . . .	630
Lettre de M. Reymers . . . . .	632

### INDO-CHINE

Le nouvel hôpital des Filles de la Charité à Giadinh . . . . .	186
Lettres de sœur Sempé . . . . .	388, 873

### SYRIE

Notice historique sur la Mission, par M. Alouan . . . . .	390
Lettre de sœur Payant . . . . .	395
Travaux de la maison de Tripoli (lettre de M. J. Aoun) . . . .	831

### PERSE

Lettres de M. Robert . . . . .	397, 402
Le tremblement de terre à Salmas et aux environs (lettre de M. Zayia) . . . . .	834

## AFRIQUE

---

### ABYSSINIE

Audience accordée par S. M. le Négous Téféri, le 17 décembre 1929.	367
Voyage de M. Vergès . . . . .	801
Lettre de sœur Chevignard, d'Addis-Abéba. . . . .	810

### ALGÉRIE

Le fourneau économique de la rue Salluste à Alger. . . . .	141
Premier projet d'organisation religieuse en Algérie après la conquête . . . . .	321
Mort de sœur Pinel à Bône. . . . .	341
Bénédiction d'une statue de la Sainte Vierge à Ténès. . . . .	789

### CONGO BELGE

Lettre de sœur Hélène . . . . .	148
La mission de Bikoro en 1928-1929, par M. Dekempeneer . . .	353
Lettre de sœur Cousebant . . . . .	366
Lettres de sœur Lorient, de Bikoro. . . . .	363, 798

### MADAGASCAR

Lettre de Mgr Sévat. . . . .	145
Journal de la caravane épiscopale arrivant à Madagascar . . .	373
Lettre de M. Hennebelle, d'Ankazoabo. . . . .	655
La mort de M. Jean Castan. (Lettre de Mgr Crouzet.). . . . .	818
— — (Lettre de Mgr Sévat.) . . . . .	823
— — (Lettre de sœur Mazé.) . . . . .	826
Lettres de sœur Albinola, de Fort-Dauphin. . . . .	146, 839

### TUNISIE

Le jubilé sacerdotal de M. Gobaud. . . . .	345
--	-----

---

## AMÉRIQUE

---

### ÉTATS-UNIS

Lettre de sœur Paula Dunn . . . . .	183
-------------------------------------	-----

### BRÉSIL

Les noces d'or du Collège de l'Immaculée-Conception à Rio . .	430
---	-----



## AMÉRIQUE CENTRALE

Journal de voyage de sœur Levadoux . . . . .	191
--	-----

## RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Placide del Castagné, sous-diacre . . . . .	215
---	-----

## CHILI

Lettre de sœur Berne, de Santiago . . . . .	906
---	-----

## COLOMBIE

Les noces d'or sacerdotales de M. Bret . . . . .	416
M. David Ortiz . . . . .	660
Lettre de sœur Desplats . . . . .	876
Les premières tournées de sœur Levadoux en Colombie. . . . .	878

## PÉROU

La mort de M. Bonhoure, par M. Pantaléon Salas . . . . .	221
--	-----

## SAN SALVADOR

M. Constant Veltin. . . . .	426
-----------------------------	-----

## URUGUAY

Mort de M. Michel de Léon, par M. Prat. . . . .	901
---	-----

## NOTICES DES DÉFUNTS

### *Confrères :*

M. Henri Aymés, 756; M. Fernand Bertrand, 597; M. Benjamin Bonhoure, 221; M. Placide del Castagné, sous-diacre, 215; M. Joseph Castan, 818, 823, 826; M. Corneille Cervia, 712; M. Michel de Léon, 901; M. Paul Dutilleul, 608; M. Benjamin Hurault, 95, 697; M. Jean Jourde, 750; M. Louis Lesage, 711; M. Grégoire Lou, 612; M. David Ortiz, 660; M. Raphaël Ricciardelli, 127; M. Constant Veltin, 426; M. Augustin Veneziani, 118.

### *Frères coadjuteurs :*

Fr. Ignace Cognault, 706; Fr. Godefroy Eggels, 295; Fr. Louis Speir, 707.

### *Filles de la Charité :*

Sœur Cléry, 587; Sœur Pinel, 341.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES :

Revue des Revues . . . . .	225, 440, 672, 911
Les Missions, par Mgr Beaupin . . . . .	229

<i>History of the bishops of Panama</i> , par Mgr Rojas. . . . .	229
<i>Il Manualino della Medaglia Miracolosa</i> , par C. Cassinari. . . . .	229
<i>Histoire politique et religieuse d'Abyssinie</i> , par J.-B. Coulbeaux et J. Baeteman. . . . .	230
<i>Dictionnaire Amarigna-Français, suivi d'un vocabulaire Français-Amarigna</i> , par J. Baeteman. . . . .	231
<i>Rapport général sur l'Œuvre des Dames de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul pendant l'année 1928</i> . . . . .	231
<i>Un grand naturaliste basque, Armand David</i> , par J.-B. Daranatz. . . . .	232
<i>Les Filles de la Charité</i> , par Léonce Celier. . . . .	232
<i>Il Servo di Dio Felice de Andreis, prete della Missione</i> . . . . .	234
<i>Institutiones liturgicae in usum Seminariorum</i> , par F. Steila. . . . .	234
<i>Missions des Lazaristes</i> . . . . .	234
<i>Les Missions des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul</i> . . . . .	235
<i>Oratorio sacré</i> , par A. Mérola. . . . .	235
<i>San Vicente de Paul. Correspondencia, Conferencias, Documentos</i> , t. XI. . . . .	235
<i>El Nuevo Testamento de Nuestro Señor Jesucristo</i> , par C. Ballester. . . . .	235
<i>Histoire de la Médaille miraculeuse</i> . . . . .	444
<i>La Medaglia miracolosa</i> , par J. Ferro. . . . .	444
<i>La Medaglia miracolosa</i> , par P. Trucco. . . . .	444
<i>Lo Scapolare verde ed i suoi prodigi</i> , par E. Mott. . . . .	444
<i>Il venerabile Mons. Giustino de Jacobis</i> , par A. Campanale. . . . .	444
<i>Maggio in Famiglia</i> , par P. G. Martinengo. . . . .	444
<i>Reglamento de la Sociedad de Señoritas de la Caridad</i> . . . . .	444
<i>Piadoso Devocionario de la Basilica de la Virgen Milagrosa</i> . . . . .	444
<i>El Santuario de Nuestra Señora de los Milagros</i> , par B. Paradela. . . . .	445
<i>Catecismo breve</i> , par J. Vonken. . . . .	445
<i>Apuntes históricos sobre el Hospital de San Martin</i> , par E. Garcia. . . . .	445
<i>Vita della serva di Dio Elisabetta Anna Seton</i> , par R. Ricciardelli. . . . .	445
<i>L'envol des blanches cornettes</i> , par A. Huc. . . . .	445
<i>Remarques sur les sœurs défunttes pour l'année 1930</i> . . . . .	445
<i>Almanaco 1930</i> . . . . .	446
<i>Ejercicios espirituales para las Hijas de Maria de la Medalla milagrosa</i> , par M. Gutierrez. . . . .	446
<i>Vie de saint Joseph</i> , par C. Déhus. . . . .	446
<i>Vie de saint Jacques le Majeur</i> , par C. Déhus. . . . .	446
<i>Saint Vincent de Paul, maître d'oraison</i> , par Arnaud d'Agnel. . . . .	447
<i>Le mystère de sœur Catherine</i> , par J. Suberville. . . . .	447
<i>Vicariat apostolique de Pékin. État de la Mission du 1<sup>er</sup> juillet 1928 au 30 juin 1929</i> . . . . .	447
<i>Une filleule de Montalembert, Lady Ethelreda Fitzalan Howard</i> , par C. Ker. . . . .	448
<i>Saint Vincent de Paul</i> , par L. Lesage. . . . .	448
<i>Images de la Manifestation de la Médaille</i> , par A. Mérola. . . . .	449
<i>M. Vincent</i> , par R. Déclat. . . . .	676
<i>Séminaire Saint-Eugène d'Alger</i> . . . . .	676
<i>Petit Office de la Très Sainte Vierge</i> . . . . .	676
<i>Le centenaire de l'Apparition de la Médaille Miraculeuse à la Vénérable Sœur Catherine Labouré, Fille de la Charité</i> , par J. Alouan. . . . .	676
<i>Visions radiées</i> . . . . .	676

<i>Cantate en l'honneur de la Vierge Immaculée de la Médaille Miraculeuse</i> , par X. et Ermené Bonnai . . . . .	676
<i>Cantate pour le centenaire de l'Apparition de la Médaille Miraculeuse</i> , par M. Collard et J. Praneuf . . . . .	677
<i>Carnet de vingt-cinq années de saint Vincent de Paul</i> . . . . .	677
<i>Cantiques en l'honneur de l'Immaculée Vierge de la Médaille Miraculeuse</i> . . . . .	677
<i>Recuerdo de la Basílica de la Milagrosa</i> . . . . .	677
<i>La Médaille Miraculeuse</i> . . . . .	678
<i>Saint Vincent de Paul</i> , par R. Benjamin . . . . .	913
<i>Les aliénés et les correctionnaires à Saint-Lazare au dix-septième et au dix-huitième siècle</i> , par J. Vié . . . . .	914
<i>Le Collège Saint-Joseph d'Antaura (Album)</i> . . . . .	915
<i>La Cène qui s'étendit</i> , par H. Watiné . . . . .	915
<i>La Légende dorée au delà des mers</i> . . . . .	915
<i>L'Algérie chrétienne</i> , par Prosper Repetucci . . . . .	915
<i>La Nouvelle Église d'Afrique et le Catholicisme en Algérie, en Tunisie et au Maroc depuis 1830</i> , par Mgr Pons . . . . .	915
<i>Conférences aux Filles de la Charité</i> , par L. Pianson . . . . .	916
<i>Gloria eterna (Cantique)</i> , par G. Mazzoni . . . . .	916
<i>A l'Immaculée (Cantique)</i> , par L. Sollier . . . . .	916
<i>Cantique du centenaire de la Médaille miraculeuse</i> , par A. Huc . . . . .	916
<i>Hostie et vin (Cantique)</i> , par A. Huc . . . . .	916
<i>Le Fils de la Charité</i> . . . . .	916
<i>Visions radieuses</i> . . . . .	916
<i>La Ven. Caterina Labouré nel primo centenario della Medaglia Miraculosa</i> . . . . .	917
<i>Ecco de la Medaglia</i> . . . . .	917
<i>La Figlia della Carità educata alla Scuola della Comunità</i> . . . . .	917
<i>Ejercicios espirituales para las Hijas de Maria de la Medalla Milagrosa</i> , par M. Gutierrez . . . . .	917
<i>Colegio de Santa Rosa (Mendoza) (Anuario)</i> . . . . .	917
<i>Grato recuerdo de los solemnes festejos con que los ex alumnos del Colegio de San Carlos honraron a su Alma Mater en el día de su Patron</i> . . . . .	917
<i>Reina y Madre</i> , par V. Franco . . . . .	917
<i>Il Sacro Cuore de Gesù</i> . . . . .	917
<i>Mese della Medaglia Miracolosa</i> . . . . .	917
<i>La Castellana del Anima</i> . . . . .	917
<i>Lo Spirito Santo</i> . . . . .	917

NOS DÉFUNTS :

Missionnaires . . . . .	236, 450, 679, 918
Sœurs . . . . .	237, 451, 680, 919

GRAVURES :

M. Raphaël Ricciardeilli . . . . .	128
Le corps de saint Vincent de Paul dans sa chaise . . . . .	256
La translation des reliques de saint Vincent de Paul . . . . .	257
Une vue de l'exposition missionnaire de Cracovie . . . . .	320
Le Negous Téféri . . . . .	308

Le séminaire chaldéen d'Ourmiah . . . . .	400
Sœur Catherine Labouré . . . . .	460
La Vierge du maître-autel de la chapelle de la rue du Bac . . . . .	461
La Vierge de Bouchardon . . . . .	476
La Vierge du frère François . . . . .	477
L'apparition de la Vierge à sœur Catherine . . . . .	484
L'apparition du cœur de saint Vincent à sœur Catherine . . . . .	485
La chapelle de la rue du Bac le 1 <sup>er</sup> mai 1930. . . . .	516
La couronne de la Vierge miraculeuse . . . . .	517
La nouvelle chapelle de la Maison-Mère des sœurs. . . . .	708
M. Corneille Cervia . . . . .	712
La Villa des Violettes à Bourbon-l'Archambault. . . . .	716
Notre Très Honoré Père devant son bureau de travail à la villa des Violettes . . . . .	717
Jeunes semeuses de fleurs à la procession de Tonglu . . . . .	844
M <sup>l</sup> l <sup>l</sup> l <sup>l</sup> Trémorin et Cornet sur le rempart de terre qui entoure Tonglu. . . . .	845

*Le Gérant : J. DUMOULIN.*